UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01873235 4

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

TRANSFERRED

ST. BASIL'S SEMINARY
TORONTO, CANADA

LIBRARY

GIFT OF
Assumption College

TRANSFERRED

LA

BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS

PAR

LE R. P. VINCENT HOUDRY

De la Compagnie de Jésus.

NOUVELLE ÉDITION

complètement revue et améliorée dans la disposition des matières

PAR M. L'ABBÉ V. POSTEL

Chanoine titulaire et Vicaire-Général d'Alger, Chanoine honoraire de Nancy et d'Antioche,

Docteur en Théologie, Missionnaire apostolique

TOME DIXIÈME.

MYSTÈRES.

DEUXIÈME PARTIE.

PARIS

ADOLPHE JOSSE, ÉDITEUR

31, RUE DE SÈVRES, 31

1868.

JAN 12 1952

LA BIBLIOTHÈQUE

DES PRÉDICATEURS.

DEUXIÈME PARTIE. — MYSTÈRES.

LA RÉSURRECTION DU SAUVEUR

AVERTISSEMENT.

Comme le Mystère de la Résurrection *est, d'après S. Augustin, le fondement et la preuve de toute notre Religion, l'Eglise appelle le jour auquel elle en célèbre la fête, le* Jour du Seigneur. *Aussi n'y a-t-il point de Mystère dont les Saints Pères, les livres spirituels, les prédicateurs anciens ou modernes, et tous les sermonaires aient parlé plus magnifiquement. Il n'y a donc aucun sujet de craindre que la matière manque sur ce sujet ; mais la difficulté consiste à bien choisir ce qui doit entrer de préférence en ce recueil.*

Pour ne point sortir du Mystère, je crois à propos de n'y rien mêler de ce qu'il peut avoir de commun avec celui de l'Ascension, comme serait l'ouverture du ciel, ou la possession de la gloire céleste, de passer sous silence les différentes apparitions de J.-C. à ses Disciples pendant les quarante jours qu'il

passa sur la terre après sa résurrection, ainsi que les reproches qu'il leur fit, les avertissements qu'il leur donna, et les miracles qu'il opéra en leur présence.

Comme l'espérance de notre résurrection *est fondée sur la* résurrection du Sauveur, *et que toute la morale qui peut entrer en ce sujet suppose cette vérité fondamentale, on ne peut faire un discours intéressant et utile, sans parler de la* résurrection de nos âmes, *c'est-à-dire du recouvrement de la grâce perdue par le péché, et du renoncement aux vieilles habitudes qui tiennent l'âme comme ensevelie dans un tombeau. Nous joindrons donc la Résurrection de nos corps et de nos âmes avec celle du Sauveur, qui est la cause et le modèle de l'une et de l'autre.*

§ I.

Desseins et Plans.

1.—Il paraît que le dessein du Fils de Dieu lui-même, dans le mystère de sa Résurrection, a été d'en faire 1° le fondement et le ferme appui de notre Foi, de la Religion, et de toute la piété chrétienne ; 2° la base et le soutien de notre espérance. Quoi qu'il en soit, on ne peut choisir un dessein qui donne une plus haute idée du Mystère, ni qui permette mieux de réunir, dans un même corps de discours, ce que nous devons croire et ce que nous devons faire pour participer à la Résurrection glorieuse du Fils de Dieu. Ainsi l'on peut dire, après S. Augustin, que la résurrection du Fils de Dieu est tout à la fois un grand miracle et un grand exemple : *Habemus in hâc resurrectione et miraculum et exemplum ;* un grand miracle pour confirmer notre foi, *miraculum ut credas*, ajoute ce saint Docteur, et un grand exemple pour animer notre espérance, *exemplum ut speres.* En effet, c'est sur cette résurrection du Sauveur que sont établies les deux plus importantes vérités du Christianisme : la divinité de Jésus-Christ, la certitude de notre résurrection future ; l'une est la base de la religion, et l'autre est le principe de toute morale.

1° Le miracle de la Résurrection de Jésus-Christ, preuve incontestable de sa Divinité. Pourquoi la preuve de la divinité de Jésus-Christ était-elle surtout attachée à sa résurrection ? — 1°. Parce que sa résurrection était la preuve que cet Homme-Dieu devait expressément donner aux Juifs pour leur faire connaître sa Divinité. — 2°. Parce que cette preuve était en effet la plus naturelle et la plus convaincante de sa Divinité. — 3°. Parce que de tous les miracles de Jésus-Christ, faits

par la vertu de sa Divinité, il n'y en a point eu de si avéré que la résurrection de son corps. — 4°. Parce que c'est celui de tous qui a le plus servi à la propagation de la Foi, et à l'établissement de la Religion dont le point capital est de croire sa Divinité.

2°. Exemple de la Résurrection de Jésus-Christ, gage assuré de notre Résurrection future ; car nous trouvons tout à la fois dans cette résurrection le principe, le motif, et le modèle de la nôtre. — 1°. Le principe en vertu duquel la toute puissance de Dieu peut nous ressusciter ; car la résurrection miraculeuse de Jésus-Christ est l'effet d'une force souveraine et toute-puissante. Or, s'il a pu par sa toute puissance se ressusciter lui-même, pourquoi ne pourra-t-il pas nous ressusciter? Ainsi raisonnaient S. Paul et le saint homme Job. — 2°. Le motif qui engage Dieu à nous ressusciter ; car il est naturel que les membres soient unis au chef et quand le chef se ressuscite lui-même, n'est-ce pas une conséquence nécessaire qu'il ressuscite les membres avec lui ? Or notre chef est Jésus-Christ, et nous sommes tous ses membres. — 3°. Le modèle sur lequel Dieu veut nous ressusciter ; car, selon le témoignage de saint Paul, quand Dieu ressuscitera nos corps, ce sera pour les conformer au divin exemplaire qui nous est proposé dans la Résurrection de Jésus-Christ : en sorte que nous aurons, pour ainsi parler, la même incorruptibilité, la même impassibilité, la même immortalité, la même clarté, etc. Voilà de grandes vérités : malheur au libertin qui ne les croit pas, malheur au chrétien qui les croit, et qui vit comme s'il ne les croyait pas ; mais heureux le fidèle qui, non content de les croire, en fait la règle de sa vie, et en tire de puissants motifs pour animer sa ferveur. (**Bourdaloue**).

—

II. — A voir la pompe et l'appareil que l'Eglise déploie dans ce jour, ne la prendrait-on pas pour une église triomphante sur la terre ; tant on y parle de réjouissance, tant on y entend de chants de triomphe, qui marquent l'excès de sa joie, après tant de larmes et de douleurs ? *Hæc dies quam fecit Dominus :* c'est ce grand jour que le Seigneur a fait ; certes si elle n'était conduite par l'Esprit de Dieu, je dirais que la joie la transporte, et qu'elle ne se souvient plus que Dieu ayant créé tous les siècles et tous les jours, il est aussi bien l'auteur de tous les autres que de celui-ci, qu'elle appelle uniquement le jour du Seigneur : *Hæc dies quam fecit Dominus.* Mais ses paroles sont des mystères aussi bien que ses actions, et elle lui donne ce nom, pour s'accommoder à la manière de parler des hommes, qui appellent leurs victoires et leurs belles actions du nom de journées. Ce grand jour, où le Fils de Dieu a remporté tant de victoires, ne peut donc être mieux appelé que la Journée du Sauveur. C'est pour entrer dans ce sentiment de l'Eglise, qu'après avoir vu ces jours passés ce Dieu-Homme vaincu par les efforts de ses ennemis,

je veux vous le représenter aujourd'hui comme un victorieux qui triomphe :

1°. De la mort sous laquelle il avait succombé, et qui nous donne une assurance certaine que nous ressusciterons un jour comme lui.

2°. De l'infidélité où les Apôtres et tous les hommes fussent demeurés éternellement sans sa résurrection, dont il a voulu donner des preuves incontestables, afin qu'on n'en pût pas douter plus que de sa mort, que par cette certitude on eût des preuves convaincantes de sa Divinité, et, par une conséquence nécessaire, de toutes les autres vérités de notre Religion.

3°. Du péché, qui est la cause de sa mort, après l'avoir donnée à tous les hommes ; puisque la pensée de sa résurrection et de la nôtre est ce qu'il y a de plus puissant pour arrêter nos désordres.

Ce sont les trois victoires les plus signalées qu'il remporte en ce grand jour, et qui étant le sujet de la sainte allégresse que l'Eglise fait éclater aujourd'hui, feront aussi le partage de ce discours.

—

III. — Le Fils de Dieu n'est pas ressuscité pour lui seul, mais encore pour tous les hommes. Il s'appelle lui-même par excellence notre résurrection. C'est en effet dans la résurrection que nous trouvons la cause, la preuve, le modèle et l'espérance de la vôtre. Aussi mon dessein est d'envisager aujourd'hui cette résurrection du Fils de Dieu, non pas tant comme le triomphe qu'il a remporté sur la mort et sur l'enfer que comme la cause de notre bonheur, et de la résurrection que nous devons commencer dès maintenant ; puisque, selon S. Paul, il est ressuscité pour notre justification, c'est-à-dire, pour faire ressusciter par avance l'âme du péché à la grâce, par une vie toute nouvelle et toute sainte, afin que nous méritions une vie toute glorieuse après la résurrection de nos corps. Pour ce sujet, j'ai dessein de vous faire voir

1° Que l'espérance certaine donnée aujourd'hui par le Sauveur qu'il ressuscitera nos corps à la fin des siècles doit maintenant opérer la résurrection de nos âmes, de la mort du péché à la vie de la grâce.

2°. Que cette résurrection de nos âmes est ce qui doit rendre un jour la résurrection de nos corps glorieuse et semblable à celle du Fils de Dieu, comme nous l'apprend le grand Apôtre : *Qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ* (Philip., III).

—

IV. — On peut prendre pour dessein et pour partage d'un discours sur ce Mystère, ces trois choses que le Catéchisme du Concile de Trente nous avertit de bien considérer. 1°. Pourquoi il a été nécessaire

que Jésus-Christ ressuscitât. 2°. Quelle a été la fin et le but de sa résurrection. 3°. Quels sont les avangages et les fruits que nous en recevons.

1°. Il a été nécessaire que Jésus-Christ ressuscitât afin de fortifier notre foi, sans laquelle la justice ne peut subsister ; car c'est une preuve convaincante que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, qu'il soit ressuscité par sa propre vertu. Il n'était pas moins nécessaire qu'il ressuscitât afin d'entretenir et de fortifier notre espérance ; Jésus-Christ est ressuscité : nous avons donc une ferme confiance que nous ressusciterons un jour avec lui, puisqu'il est nécessaire que les membres suivent la condition de leur chef; c'est la conséquence que tire l'Apôtre écrivant aux Corinthiens et aux Thessaloniciens (I Cor. xxv, 1 Thess. iv).

2°. La fin de la résurrection du Sauveur a été l'accomplissement du mystère de notre rédemption et de notre salut. Le Sauveur nous a bien délivrés de nos péchés par sa mort, mais c'est par sa résurrection qu'il nous a rétablis dans la possession des principaux biens que nous avions perdus par le péché ; d'où vient que l'Apôtre dit que Jésus-Christ *a été livré à la mort pour nos péchés, et qu'il est ressuscité pour notre justification* (Rom. iv).

3°. Il est facile de reconnaître combien sont grands les biens et les avantages que la résurrection du Sauveur a apportés aux fidèles : elle est proprement la cause et le principe de notre résurrection, comme elle en est le modèle. Ce qui a fait dire à S. Paul, parlant de la résurrection du corps, *que si la mort est venue par un homme, la résurrection des morts doit aussi venir par un homme* (I Cor. xv).

V.—1°. Le fils de Dieu, dans sa résurrection, nous donne une ferme espérance de ressusciter un jour comme lui, parce qu'il est notre chef, et que nous sommes ses membres.

2°. La résurrection du Sauveur étant le modèle de la nôtre, il faut, selon l'Apôtre, que notre vie et notre mort soient conformes à la vie et à la mort de Jésus-Christ, afin que notre résurrection soit conforme à la sienne. Ce qui peut faire les deux parties d'un discours.—Premièrement : Le Fils de Dieu étant non-seulement notre Rédempteur dans la résurrection, mais encore notre chef, cela nous fournit un puissant motif d'espérance, parce qu'un chef parfait, tel qu'est Jésus-Christ, doit avoir trois qualités : 1°. Il doit être uni avec ses membres ; — 2°. Il doit leur communiquer la vie et le mouvement ; — 3°. Il doit se sentir de l'état heureux ou malheureux de ses membres. Or, si nous ne ressuscitons point, Jésus-Christ remplirait-il le premier devoir d'un chef, nous laissant dans une séparation éternelle de notre chef, lui étant dans le ciel et nous dans le tombeau ? ne manquerait-il pas au second, s'il ne

nous communiquait pas la vie de la gloire qu'il a reçue par sa résurrection et enfin son bonheur serait-il complet si, pendant qu'il serait dans la jouissance de tous les biens, ses membres restaient ensevelis dans la misère et dans la corruption ? Aussi S. Paul, pour nous marquer la certitude de notre résurrection, en parle comme d'une chose déjà faite, en nous disant que DIEU nous a tous ressuscités en son Fils. — Secondement : JÉSUS-CHRIST dans sa résurrection étant non-seulement notre chef, mais encore notre modèle, nous devons avoir de la conformité avec lui ; 1°. Dans sa vie, par l'imitation de ses vertus ; — 2°. Dans sa mort, par la mortification de nos sens et de nos passions ; — 3°. et, par suite, dans l'état de sa résurrection et de sa gloire.

—

VI. — Il y a en JÉSUS-CHRIST trois sortes de vies qu'il avait perdues dans sa passion et dans sa mort, mais qu'il recouvre avantageusement dans le mystère de sa Résurrection : une vie naturelle, qu'il avait en lui-même et qui consistait en l'union de l'âme avec le corps ; une vie civile et morale, qui est dans l'estime des hommes et qui consiste dans la réputation et la gloire ; une vie surnaturelle, qu'il avait dans le cœur des Apôtres et des autres Disciples, par la vie de la grâce dont il les avait enrichis. Il vivait en lui-même, il vivait dans l'estime des hommes ; il vivait dans le cœur des saints, Mais hélas ! il perd ces trois sortes de vie sur la Croix, par trois sortes de morts opposées : il perd sa vie naturelle en lui-même, par la rigueur des supplices ; il perd la vie civile dans l'estime des hommes, par les ignominies et les affronts ; il perd sa vie surnaturelle dans le cœur des Apôtres et des Disciples, par les péchés qu'ils commirent et par les doutes qu'ils eurent de sa divinité. Il répare aujourd'hui ces trois pertes, et triomphe de ces trois morts par trois résurrections contraires :

1°. Il ressuscite en lui-même, réparant la vie naturelle qu'il avait perdue, et y ajoutant l'immortalité.

2°. Il ressuscite dans l'estime des hommes, établissant sa réputation avec une augmentation de gloire.

3°. Il ressuscite dans le cœur des Apôtres et des Saints, leur rendant la grâce qu'ils avaient perdue, avec un nouveau degré de sainteté.

Voilà les trois résurrections du Sauveur, qui feront les trois parties de ce discours.

—

VII. — Nous devons non-seulement adorer le Sauveur sortant du tombeau, victorieux de la mort ; mais nous devons encore, comme nous l'enseigne l'Apôtre, imiter cet état par une vie nouvelle, et ressusciter à la grâce de la même manière que JÉSUS-CHRIST ressuscite à sa vie glorieuse ;

vie incorruptible, vie immuable, et par conséquent immortelle. C'est ce que doit être aussi la vie d'un chrétien ressuscité ; et je dis :

1°. Il importe à la gloire de Dieu et à l'honneur du Sauveur que nous ressuscitions à la vie de la grâce pour honorer sa résurrection.

2°. Il importe à notre salut et à notre éternité bienheureuse que nous conservions une vie sainte par la fuite du péché.

Voilà les deux engagements qui demandent notre fidélité dans l'état de grâce où nous a mis la résurrection du Sauveur; ce seront les deux parties de ce discours.

—

VIII. — Il y a deux choses à considérer dans les mystères du Sauveur : ce qu'il faut croire, et ce qu'il faut imiter. Ce qu'il faut croire doit abaisser notre esprit; ce qu'il faut imiter doit exercer notre courage. Or :

1°. Ce que nous devons croire dans le mystère de ce jour, c'est que Jésus-Christ est véritablement ressuscité, et que nous ressusciterons un jour comme lui. On peut apporter ici les preuves incontestables de la résurrection du Sauveur reconnue et publiée par ses ennemis mêmes; elles justifieront en même temps l'espérance que nous avons de ressusciter un jour.

2°. Ce que nous devons imiter, c'est Jésus-Christ passant de la mort à la vie; nous le ferons en passant de la mort du péché à la vie de la grâce, par une résurrection spirituelle.

—

IX. — Comme Jésus-Christ est ressuscité, dit l'Apôtre, nous devons nous-mêmes entrer dans une vie nouvelle. Or cette vie nouvelle doit avoir les deux caractères de la résurrection du Fils de Dieu marqués dans l'Evangile : 1°. Le Seigneur est vraiment ressuscité. *Surrexit Dominus verè* (Luc xxiv). 2°. Et il s'est fait voir ressuscité, *Et apparuit Simoni.* Ainsi nous devons être véritablement ressuscités et convertis : première partie ; nous devons paraître convertis ; seconde partie.

1°. Il faut être converti, comme Jésus-Christ est ressuscité; car notre conversion est une résurrection spirituelle. Or Jésus-Christ est vraiment ressuscité ; et, après sa résurrection, il n'a plus vécu en homme mortel, mais en homme tout céleste : de même, il faut 1°. Que nous nous soyons convertis véritablement, et non pas seulement en apparence; 2°. Qu'après notre conversion, nous ne vivions plus en hommes charnels et mondains, mais d'une vie toute spirituelle et toute sainte.

2°. Il faut paraître converti comme Jésus-Christ paraît ressuscité. Il demeure encore quarante jours sur la terre après sa résurrection, afin de la faire connaître à ses Disciples, et les en convaincre pleinement; il y a pour nous obligation de paraître convertis; elle se fonde 1°. Sur

l'intérêt de Dieu que nos péchés ont offensé : sans cela, quelle réparation lui ferait-on de tant de crimes, et comment lui rendrait-on la gloire qu'on lui a ravie en les commettant ? 2°. Sur l'intérêt du prochain que nous avons scandalisé ; car il faut réparer le mauvais exemple par une vie sainte et exemplaire. Ainsi nous paraîtrons convertis et ressuscités à une nouvelle vie. 3°. Sur notre intérêt propre, parce que paraître et avoir paru converti, est une raison qui nous engage à persévérer dans le bien et dans la vertu. (*Bourdaloue*, *Sermon sur le jour de Pâques*).

—

X. — C'est pour nous que le Fils de Dieu est ressuscité, comme c'est pour nous qu'il est mort. Or, pour participer aux fruits et aux avantages que sa résurrection nous a procurés,

1°. Il faut que nous ressuscitions, quant à l'âme, d'une résurrection véritable, en passant de la mort du péché à la vie de la grâce.

2°. Notre vie ressuscitée doit être une vie nouvelle, qui ne se ressente plus des bassesses et des corruptions de la terre, mais qui soit toute céleste.

3°. Il faut que, comme Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus, nous ne perdions plus aussi par le péché cette vie de la grâce que nous avons reçue.

—

XI. Le Fils de Dieu est ressuscité

1°. Pour sa gloire, effaçant ainsi l'ignominie et l'opprobre de sa mort. On peut montrer combien cette résurrection lui a été glorieuse, et quelle joie elle a causé au ciel et sur la terre.

Pour notre bonheur, puisqu'il nous donne l'espérance que nous ressusciterons un jour comme lui, et que nous participerons à sa gloire, etc.

—

XII. — Toute la Religion Chrétienne est fondée sur la foi de la résurrection : la preuve en est que la religion consiste en deux choses, dans la connaissance et dans l'action : elle enseigne ce que nous devons croire et ce que nous devons faire.

1°. La foi de la résurrection du Sauveur nous est une preuve incontestable de toutes les vérités qu'il nous a enseignées, et de tous les mystères qui regardent sa personne.

2°. Elle nous enseigne ce que nous devons faire, ce que nous devons être, comme nous devons vivre, et quelles vertus nous devons pratiquer pour être éternellement heureux.

XIII. — Nous avons tout sujet de nous réjouir en ce jour à cause de trois grands avantages que nous retirons de la résurrection du Fils de Dieu.

1°. Ayant triomphé de la mort, de l'enfer et du péché, il nous a délivrés de leur tyrannie et donné le moyen de les vaincre.

2°. Nous recevons de sa résurrection l'espérance de la nôtre, comme dit l'Apôtre S. Pierre : *Regeneravit nos in spem vivam, per resurrectionem* Jesu-Christi *ex mortuis.* (I Petri, I, 3).

3°. Cette résurrection du Sauveur est la cause exemplaire de la nôtre : *Christus resurrexit propter justificationem nostram* (Rom. IV, 25).

—

XIV. — On peut montrer qu'on ne peut douter 1°. De la vérité de la résurrection, si l'on en considère les circonstances, les suites, et aussi les précautions que prirent les Juifs pour empêcher qu'on n'enlevât le corps de Jésus-Christ.

2°. De la vérité de notre croyance puisque la résurrection de Jésus-Christ confirme sa divinité, sa mission, ses miracles et tous les autres mystères qui regardent sa personne.

En un mot, rien de mieux prouvé en notre Religion que la résurrection du Sauveur ; rien qui prouve mieux la vérité de notre Religion. (*P. de la Colombière, pour le jour de Pâques*).

—

XV. — 1°. Le Fils de Dieu en ressuscitant, reçut tous les avantages contraires aux quatre sortes de peines qu'il subit volontairement dans sa Passion : 1°. Une joie incompréhensible dans son âme, au lieu de la tristesse intérieure qu'il ressentit au jardin ; 2°. Un honneur qui l'élève infiniment au-dessus de tout, pour le récompenser de ses opprobres et de ses extrêmes humiliations : 3°. Une beauté plus brillante que le soleil, pour tant de plaies qui le défigurèrent d'une si étrange manière ; 4°. Une vie qui triomphera éternellement de la mort qu'il souffrit.

2°. L'âme qui ressuscite du péché à la grâce reçoit des avantages en rapport avec ceux de la résurrection du Sauveur : 1°, Dieu la remplit de cette joie spirituelle qui surpasse tous les plaisirs sensibles, et que l'on ne peut exprimer ; 2°. Il l'élève à un point d'honneur qui la met infiniment au-dessus de toute la nature ; 3. Il lui communique une beauté que l'imagination et l'esprit ne se peuvent figurer ; 4°. Il lui donne une vie qui peut toujours triompher de la mort.

—

XVI. — 1°. Le mystère de Jésus-Christ ressuscité confirme tout ce ce qui l'a précédé dans la Religion.

2°. Le mystère de Jésus-Christ ressuscité est lui-même confirmé par les merveilles qui l'ont suivi dans la religion.

—

XVII. — La doctrine de l'Apôtre S. Paul est qu'il faut mourir avec Jésus-Christ, pour revivre et ressusciter avec Jésus-Christ.

1° La mort doit précéder la résurrection du Chrétien.

2°. La vie doit suivre.

—

XVIII. — La fête de la résurrection est un jour de joie pour les gens de bien, parce qu'elle leur promet une résurrection glorieuse comme celle du Sauveur.

2°. Elle leur apprend à mériter cette résurrection par les mêmes moyens dont s'est servi le Fils de Dieu pour mériter la gloire de son corps.

—

XIX. — Saint Thomas, parlant de la résurrection du Fils de Dieu et de ses effets, fait deux questions qui peuvent servir de division pour un discours.

1°. La résurrection du Sauveur est-elle cause de la résurrection de nos corps ?

2°. Est-elle cause de la résurrection de nos âmes ?

Ensuite il répond affirmativement et donne les preuves de ce qu'il avance.

—

XX. — 1°. Le Fils de Dieu est ressuscité : donc nous ne pouvons plus douter qu'il ne soit Fils de Dieu, Sauveur des hommes, le véritable Messie qui a été promis et que le monde a si longtemps attendu.

2°. Jésus-Christ est ressuscité : donc nous ne pouvons douter que nous ne ressuscitions après lui.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin**, *Serm.* 89, explique pourquoi le jour de Pâques, auquel le Sauveur est ressuscité, s'appelle *le jour du Seigneur.* — *In Psalm.* 148, il montre le sujet que nous avons de nous réjouir dans l'espérance de la Résurrection. — *Tract.* 75 *in Joannem*, expliquant ces paroles : *Quia ego vivo, et vos vivetis,* montre que la Résurrection du Sauveur est la cause de la nôtre, et comment. — Sur ces paroles du Psaume 131 : *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ,* montre les avantages que la Résurrection du Sauveur lui a apportés, ainsi qu'à son Eglise. — *Lib.* 2 *contra Faustum* : expliquant ces paroles de S. Paul, *et si noverimus secundum carnem Christum, nunc jàm non novimus*, montre le changement que la Résurrection du Fils de Dieu a fait dans son corps, auparavant passible et mortel. — *De* 50 *Homil:* fait *l'homél.* 16 sur le mystère de la Résurrection. — *In sermonibus de tempore :* a un sermon pour le jour de Pâques, sur ces paroles : *Hæc dies quam fecit Dominus.* — *Serm.* 138 *et* 139, *de tempore :* parle des merveilles de cette grande solennité. — *Serm.* 50, *de resurrectione Christi* : parle du fruit de la Résurrection du Sauveur. — *In Psalm.* 70 : enseigne que, puisque nous devons ressusciter, nous ne devons point craindre la mort, et il indique ce que nous devons espérer après cette vie. — *In Psalm.* 88 : montre que nul article de notre croyance n'a été tant contredit que le mystère de la Résurrection. — *Serm.* 163, *de tempore* : montre que la Résurrection nous est un sujet de joie. — *Serm.* 20, *de tempore :* montre que le Sauveur est mort pour ressusciter plus glorieux. — *Epist.* 120, *ad Honoratum*, *c.* 9 : rend raison pourquoi le Sauveur a voulu confirmer notre foi par le mystère de la Résurrection. — *Epist.* 49, *ad Deo gratias* : montre combien c'est une chose facile à Dieu de ressusciter nos corps. — *In Psalm.* 70, *serm.* 1 : montre combien la résurrection a augmenté et étendu la gloire de Dieu. — *Serm.* 34, *de verbis Apostoli* : montre par un long discours que notre résurrection à la fin des siècles se fera dans les mêmes corps, que les âmes reprendront. — *Lib. de consolat. mortuorum*, *c.* 2 : montre par plusieurs similitudes et par plusieurs raisons, que la Résurrection est possible.

S. Jérôme, expliquant ces paroles de Job : *Credo quòd Redemptor meus vivit* , montre que les fidèles se doivent munir de ces paroles contre les frayeurs de la mort, et pour se consoler dans leurs travaux. — *In*

Epist. ad Pammachium : après avoir prouvé par plusieurs témoignages de l'Ecriture la résurrection des corps, parle de la Résurrection du Sauveur et apporte le témoignage du Prophète Isaïe. — *In Epist. ad Edibiam* : parle de la gloire de Jésus-Christ ressuscité. — (Ou quelque autre Auteur de la lettre 61) : fait un long discours où il prouve la Résurrection du Sauveur et la nôtre.

S. Grégoire, *lib.* 14 *Moral.*, sur ces paroles de Job : *Credo quòd Redemptor meus vivit*, montre que nous devons croire la résurrection; et prouve par l'exemple des choses naturelles qu'elle n'est pas impossible. — *Homil.* 21 *et* 22, sur le mystère de la Résurrection du Sauveur.

S. Ambroise, *Serm.* 55, *de utilitate resurrectionis Domini*, — a fait un livre intitulé : *De fide resurrectionis*, où il répond à toutes les difficultés qu'on oppose à cet article de notre croyance.

Tertullien a composé un excellent livre sur la résurrection de la chair.

S. Cyprien a un sermon sur la résurrection.

S. Grégoire de Nazianze parle de ce mystère dans le discours 42.

S. Grégoire de Nysse a cinq discours sur la fête de Pâques, et sur les fêtes suivantes.

S. Epiphane, un discours sur ce sujet.

Eusèbe d'Emèse, 9 homélies sur la fête de Pâques.

S. Léon, deux sermons sur la Résurrection.

Origène, *l.* 4, *in Epist. ad Roman.* explique comment Jésus-Christ est mort pour notre justification.

Césaire d'Arles a six sermons sur la solennité, et sur les circonstances de la fête de Pâques.

S. Anastase le Sinaïte, *Tractatus de Resurrect.*, montre par des preuves invincibles : 1° la vérité de la Résurrection du Sauveur ; 2° que les Juifs sont tombés dans le dernier excès de la malice et de l'aveuglement sur ce point ; 3° la victoire du Sauveur sur la mort et sur l'enfer.

S. Chrysostôme, *De diversis novi Testamenti locis*, a deux homélies sur la résurrection des morts. — *Homil. in resurrect. ex variis in Joannem :* montre que la résurrection règle nos mœurs et justifie la Providence. — Sur le ch. 28 de S. Mathieu, prouve la vérité de la Résurrection du Fils de Dieu, par les précautions que les Juifs prirent de mettre des gardes à son tombeau ; en sorte que personne n'a pu douter d'un fait si évident et si constant.

S. Chrysologue, **S. Pierre Damien**, **S. Maxime** et presque tous les Pères de l'Eglise ont parlé de ce sujet, et en ont fait des homélies et des discours.

S. Bernard a quatre sermons sur cette fête. Dans le premier, il se plaint amèrement de ce qu'après la Résurrection du Sauveur et la résurrection spirituelle du péché à la grâce, les chrétiens reprennent leurs

anciennes habitudes, et retournent à leurs débauches ; il montre dans ce sermon que le Fils de DIEU a vaincu la mort pour lui d'abord, et ensuite pour nous.

Yves de Chartres, **S. Laurent Justinien**, **Hugues et Richard de S. Victor** ont des sermons sur ce sujet.

S. Zénon de Vérone a fait 9 sermons sur la fête de Pâques.

S. Thomas a trois sermons sur cette fête, outre ce qu'il a dit de la résurrection dans sa Somme.

S. Bonaventure en a six ; **S. Bruno** et **Gerson**, deux, etc. etc.

[Livres spirituels]. — Le *Catéchisme du Concile de Trente*, sur le 5e article du Symbole.

Grenade, *le Mémorial*, *livre* 6. — *Les Méditations*. — *Traité de l'Oraison et de la Considération*, où il parle plus amplement de ce mystère, et de la résurrection générale. — *Le Catéchisme*, traité 38, § 4.

La Morale Chrétienne, *sur le Pater*, l. 3, sect. 2, art. 2, où il est parlé de la fête de Pâques, et expliqué pourquoi le jour du Sabbat a été changé au jour du Dimanche.

Le **P. Caussin**, traité 2 de la *Cour Sainte*, maxime de la résurrection.

Hortus Pastorum, dans l'explication de l'article du *Credo : Resurrexit à mortuis.*

Le **P. Valois**, dans ses œuvres spirituelles, a trois entretiens sur le mystère de la résurrection.

Le **P. d'Argentan** capucin, dans ses *Conférences sur les grandeurs de* JÉSUS, conférence 29, traite fort amplement de la triomphante Résurrection du Sauveur.

Le **P. Nepveu**, *Réflexions*, réflexion pour le jour de Pâques. — Réflexion sur la 2e et 3e fête de Pâques.

Le **P. Nouet**, dans *l'homme d'oraison*, 3e partie, qui traite de la vie glorieuse de JÉSUS-CHRIST, a plusieurs méditations et entretiens, tant sur la résurrection du Sauveur que sur la résurrection générale des morts. — *Continuation de la vie de* JÉSUS *conversant avec les hommes*, retraite pour se préparer à la mort, 3e méditation pour le 6e jour, sur la résurrection de Lazare, il traite de la résurrection spirituelle.

Le **P. Dupont**, dans ses *Méditations*. Le livre intitulé *Le véritable esprit et le saint emploi des fêtes solennelles de l'année* traite à fond de la fête de Pâques et de la Résurrection du Sauveur.

Il ne faut pas oublier **Suarez**, *de Mysteriis*, qui traite théologiquement tout ce qui regarde ce sujet.

[Les Prédicateurs]. — Il y a peu de prédicateurs qui n'aient fait un sermon sur la Résurrection, soit en traitant des Mystères, soit dans le Carême

ou dans la Dominicale ; c'est pourquoi il serait difficile d'en donner une liste exacte.

Le **P. de Lingendes** a quatre sermons sur ce mystère. Dans le premier, il montre que la Résurrection du Sauveur est tellement prouvée qu'elle est incontestable. Dans le second, il rapporte les raisons et les ouvrages de la puissance divine qui nous disposent à croire la résurrection des morts, et font voir qu'elle n'est point impossible. Dans le troisième, il explique pourquoi Dieu a voulu nous donner des preuves plus certaines et plus évidentes de la résurrection du Sauveur, que de tous les autres articles de notre foi. Dans le quatrième, qui est pour le Dimanche de la *Quasimodo*, il montre que toute la Religion chrétienne est établie sur la foi de la Résurrection.

Reina, dans le sermon pour le jour de Pâques, montre que le Sauveur a recouvré avantageusement par sa Résurrection ce qu'il avait perdu dans sa Passion : la joie, l'honneur, la beauté de son corps et la vie.

Matthias Faber a neuf sermons sur la résurrection, où il traite tout ce qui regarde ce mystère.

Molinier montre que la fête de ce jour est la fête des fêtes, et le mystère qu'elle nous propose, le mystère des mystères, parce qu'il n'y a rien qui confirme davantage notre foi, qui assure davantage notre espérance, qui enflamme davantage notre charité, qui élève plus nos pensées, ni qui nous donne tant de consolation.

Biroat a un sermon sur le jour de Pâques. — Dans son *Carême*, repète presque la même chose, avec la même division. — Le lundi de Pâques, parle de la résurrection spirituelle de l'âme.

Le **P. Texier**, dans ses *Mystères*, dans son *Carême*, et dans sa *Dominicale* a un sermon sur cette fête.

Le **P. Duneau** en a deux dans les *Mystères*, et un dans la *Dominicale*.

Maimbourg, *Carême*.

Fromentière, le **P. de la Colombière**, le **P. Giroust**, le **P. le Jeune**.

De Bourzeis, *Sermons sur divers mystères et fêtes des Saints*.

Sermons sur tous les sujets de la Morale chrétienne : Mystères, Carême, Dominicale.

Le **P. de la Pesse**, un sermon sur cette fête.

Monmorel, Homélies et Discours sur l'évangile de ce jour.

Essais de sermons pour le Carême : six abrégés de sermons sur la Fête de Pâques ; un autre dans les *Essais pour la Dominicale*.

[Recueils]. — **Grenade**, Titulo *Resurrectio*.

Labatha, Titulo *Christi Resurrectio*.

Lhoner.

Summa Prædicantium.

Cartagenæ Homiliæ.
Raynerius de Pisis. Titulo *Resurrectio.*
Salmeron, Maldonat, Sylveira, Barradius, etc.

III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Non dabis sanctum tuum videre corruptionem. Ps. xv, 10.

Vous ne souffrirez point que votre saint soit sujet à la corruption.

Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terrâ surrecturus sum. Job. xix, 25.

Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de terre au dernier jour.

Et rursum circumdabor pelle meâ, et in carne meâ videbo Deum. Ibid. 26.

Et que je serai encore revêtu de cette peau, et que je verrai mon Dieu dans ma chair.

Quem visurus sum ego ipse, et oculi mei conspecturi sunt, et non alius : reposita est hæc spes mea in sinu meo. Ibid. 27.

Que je le verrai moi-même, et non un autre; et que je le contemplerai de mes propres yeux : c'est là l'espérance que j'ai, et qui repose toujours dans mon cœur.

Erit sepulchrum ejus gloriosum. Isaiæ xi, 10.

Son sépulcre sera glorieux.

O mors! ero mors tua. Os. xiii, 14.

O mort! un jour je serai ta mort.

Ossa arida, audite verbum Domini. Ecce ego intromittam spiritum in vos, et vivetis. Ezechiel. xxxvii, 5.

Vous, os secs, écoutez la parole de Dieu : voici que j'enverrai mon esprit en vous, et vous vivrez.

Multi ex his qui dormiunt in terræ pulvere, evigilabunt in vitam æternam, et alii in opprobrium. Daniel. xii, 2.

La multitude de ceux qui dorment dans la terre se réveilleront : les uns pour la vie éternelle, et les autres pour un opprobre éternel.

Tu quidem, scelestissime, in præsenti vitâ nos perdis, sed Rex mundi defunctos nos in æternæ vitæ resurrectione suscitabit. II Mach. vii, 9.

Vous nous faites perdre, ô très-méchant prince, la vie présente; mais le Roi du monde nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle.

Nisi eos qui ceciderunt resurrecturos speraret, superfluum videretur et vanum orare pro mortuis. Ibid. xii, 44.

S'il n'avait espéré que ceux qui avaient été tués ressusciteraient un jour, on regarderait comme une chose vaine et superflue de prier pour les morts.

Monumenta aperta sunt, et multa corpora sanctorum, qui dormierant, surrexerunt. Matth. xxvii, 52.

Les tombeaux s'ouvrirent, et plusieurs corps des saints qui étaient morts ressuscitèrent.

Cœpit Jesus *ostendere Discipulis suis quia oporteret eum ire Jerosolymam, et multa pati à Senioribus et Scribis, et occidi, et tertiâ die resurgere.* Matth. xvi, 21. et Luc. ix, 22.

Jésus commença à découvrir à ses Disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrît beaucoup de la part des Anciens et des Scribes, qu'il fût mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour.

Filius hominis tradendus est in manus hominum, et occident eum, et tertiâ die resurget. Matth. xvii, 21-22.

Le Fils de Dieu doit être livré entre les mains des hommes : ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour.

Tradent eum Gentibus ad illudendum, et

Ils le livreront aux Gentils, afin qu'ils le

flagellandum, et crucifigendum, et tertiâ die resurget. Matth. xx, 19.

Recordati sumus quia seductor ille dixit adhùc vivens : post tres dies resurgam. Idem, xxvii, 63.

Cùm Filius hominis à mortuis resurrexerit. Marc. ix, 8.

Filius hominis occisus tertiâ die resurget. Ibid. 30.

Postquàm resurrexero, præcedam vos in Galilæam. Idem. xiv, 28.

Procedent qui bona fecerunt in resurrectionem vitæ, qui verò mala in resurrectionem judicii. Joann. v, 29.

Virtute magnâ reddebant Apostoli testimonium resurrectionis Jesu-Christi. Act. iv, 33.

Christus resurgens ex mortuis jam non moritur. Rom. vi, 9.

Ut quomodò Christus surrexit à mortuis, ità et nos in novitate vitæ ambulemus. Rom. vi, 4.

Qui prædestinatus est Filius Dei *in virtute secundùm spiritum sanctificationis, ex resurrectione mortuorum* Jesu-Christi. Rom. i, 4.

Qui suscitavit Jesum *à mortuis, vivificabit et mortalia corpora nostra.* Rom. viii, 11.

Oportet corruptibile hoc induere incorruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem. I Cor. xv, 53.

Christus resurrexit à mortuis primitiæ dormientium. Ibid. 20.

Per hominem mors, et per hominem resurrectio mortuorum. Ibid. 21.

Sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur. Ibid. 22.

Absorpta est mors in victoriâ. Ibid. 54.

Si Christus prædicatur quod resurrexit à mortuis, quomodò quidam dicunt in vobis quoniam resurrectio mortuorum non est. Ibid. 42.

Si in hâc vitâ tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus. Ibid. 19.

Seminatur corpus animale, surget corpus spirituale. Ibid. 44.

Si mortui non resurgunt, neque Christus resurrexit. Ibid. 15.

Jesus-Christus *qui mortuus est, imò qui et resurrexit, qui est ad dexteram* Dei, *qui etiam interpellat pro nobis.* Rom. viii, 34.

In hoc Christus mortuus est, et resurrexit,

traitent avec moquerie, qu'ils le fouettent, et qu'ils le crucifient; et il ressuscitera le troisième jour.

Nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit, lorsqu'il était encore en vie : je ressusciterai après trois jours.

Lorsque le Fils de l'homme sera ressuscité.

Il ressuscitera le troisième jour après sa mort.

Après que je serai ressuscité, j'irai devant vous en Galilée.

Ceux qui auront fait de bonnes œuvres sortiront pour ressusciter à la vie, et ceux qui en auront fait de mauvaises ressusciteront pour leur condamnation.

Les Apôtres rendaient témoignage avec grande force de la Résurrection de Jésus-Christ.

Jésus-Christ étant ressuscité d'entre les morts ne meurt plus.

Afin que comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, nous marchions aussi dans une nouvelle vie.

Qui a été prédestiné pour être Fils de Dieu dans une souveraine puissance, selon l'esprit de sainteté, par sa résurrection d'entre les morts.

Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels.

Il faut que ce corps corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité.

Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, comme les prémices de ceux qui dorment.

Parce que la mort est venue par un homme, la résurrection des morts doit venir aussi par un homme.

Comme tous meurent en Adam, tous revivront aussi en Jésus-Christ.

La mort a été engloutie dans la victoire.

Puisqu'on vous a prêché que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, comment se trouve-t-il parmi vous des personnes qui osent dire que les morts ne ressusciteront point ?

Si nous n'avions d'espérance en Jésus-Christ que pour cette vie, nous serions les plus misérables de tous les hommes.

Le corps est mis en terre tout animal, il ressuscitera comme un corps tout spirituel.

Si les morts ne ressuscitent point, Jésus-Christ n'est point ressuscité non plus.

Il n'est pas mort seulement, mais il est encore ressuscité; il est à la droite de Dieu, où il intercède pour nous.

C'est pour cela que Jésus-Christ est

ut et mortuorum et vivorum dominetur. Rom. XIV, 9.

mort, et qu'il est ressuscité, afin d'acquérir un empire et une domination sur les morts et sur les vivants.

Si Christus crucifixus est ex infirmitate, sed vivit ex virtute DEI. II Cor. XIII, 4.

Encore que JÉSUS-CHRIST ait été crucifié selon la faiblesse de la chair, il vit néanmoins maintenant par la vertu de DIEU.

Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dexterâ DEI *sedens : quæ sursùm sunt sapite, non quæ super terram.* Col. III, 1.

Si vous êtes ressuscités avec JÉSUS-CHRIST, cherchez les choses du ciel; ayez du goût pour les choses du ciel, et non pour celles de la terre.

Si Christus non resurrexit, adhuc estis in peccatis vestris. I Cor. XV, 14.

Si JÉSUS-CHRIST n'est point ressuscité, vous êtes encore engagés dans vos péchés.

Cùm Christus apparuerit, vita nostra, tunc et vos apparebitis cum ipso in gloriâ. Col. III, 4.

Lorsque JÉSUS-CHRIST, qui est votre vie, viendra à paraître, vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire.

Expectamus Salvatorem Dominum nostrum qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ. Phil. III, 20-21.

Attendons le Sauveur du monde, notre Seigneur JÉSUS-CHRIST, qui réformera notre corps, tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux.

Christus qui est in dexterâ DEI *deglutiens mortem.* I Petr. III, 22.

JÉSUS-CHRIST, en détruisant la mort, est monté au ciel, et est à la droite de DIEU.

Si commortui sumus (Christo), et convivemus. II Tim. II, 11.

Si nous sommes morts avec JÉSUS-CHRIST, nous vivrons aussi avec lui.

Benedictus DEUS, *qui secundùm misericordiam suam regeneravit nos in spem vivam, per resurrectionem* JESU-CHRISTI *ex mortuis.* I Petr. I, 3.

Béni soit DIEU, qui, selon la grandeur de sa miséricorde, nous a régénérés par la résurrection de JÉSUS-CHRIST d'entre les morts.

Potestatem habeo ponendi animam meam, et potestatem habeo sumendi eam. Joan. X, 18.

J'ai le pouvoir de quitter la vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre.

Ego sum vivus, et fui mortuus, et habeo claves mortis et inferni. Apoc. I, 18.

J'ai été mort, et je vis maintenant, et je tiens entre mes mains les clefs de la mort et de l'enfer.

Si confitearis in ore tuo DOMINUM JESUM, *et in cordè tuo credideris, quòd* DEUS *illum suscitavit à mortuis, salvus eris.* Rom. X, 9.

Si vous confessez de bouche que JÉSUS est le Seigneur, et si vous croyez de cœur que DIEU l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvé.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[L'agneau pascal, le passage de la Mer rouge]. — Le nom de Pâques signifie passage, et DIEU le donne à la Fête principale des Israélites. C'était celle où ils célébraient le passage de l'Ange exterminateur, qui, la nuit d'avant leur sortie de l'Egypte, passa par les maisons des Israélites et des Egyptiens, mais avec un résultat bien différent. Il ne faisait aucun mal dans les maisons des Israélites, voyant leurs portes teintes du sang d'un Agneau, que DIEU leur avait ordonné d'immoler le soir précédent; au lieu qu'il tuait tous les premiers nés de chaque famille dans les maisons des Egyptiens. Ce qui détermina Pharaon leur Roi à donner la liberté aux Israélites. Cet Agneau

fut nommé *l'Agneau Pascal*, ou simplement *Pâques*. Les Juifs, pour en renouveler la mémoire, immolaient tous les ans un Agneau à la Fête de Pâques, et le mangeaient ensuite : c'est ce qui s'appelait faire ou manger la Pâque. Or c'était la figure de JÉSUS-CHRIST, qui devait être sacrifié pour nous sauver. Pour cette raison saint Jean l'appelait *l'Agneau de* DIEU *qui ôte les péchés du monde* (Joann. I), et saint Paul l'appelait *notre Pâque*. Le temps de notre vraie Pâque était donc le temps de la mort et de la résurrection du Sauveur. Le jour de sa mort fut celui où les Juifs célébraient leur Pâque, renouvelant la mémoire et la cérémonie de l'Agneau qu'ils avaient immolé quand ils partirent de l'Egypte; et le jour de la résurrection répondait au jour du passage de la Mer rouge, lorsque le peuple d'Israël fut entièrement délivré des Egyptiens qui le poursuivaient. Maintenant l'usage de l'Eglise a attaché principalement le nom et la solennité de Pâque au passage que fit JÉSUS-CHRIST de la mort à la vie glorieuse par sa Résurrection, parce que cette Pâque suppose la première, et renferme de plus le fruit précieux de la gloire qui en doit être la récompense et la fin. Aussi ce jour a-t-il toujours été comme le centre de toutes les Fêtes de la religion chrétienne ; l'Eglise y a joint les solennités et les obligations les plus grandes, l'appelant par excellence *le jour que le Seigneur a fait*, ou simplement *le jour du Seigneur*.

[Job prédit la Résurrection]. — Le saint homme Job, que sa naissance illustre avait fait un des plus grands personnages de l'Orient, *magnus inter omnes Orientales*, après s'être vu longtemps dans l'abondance des richesses et des honneurs, ayant une famille nombreuse, quantité de serviteurs, un grand crédit dans le monde, beaucoup d'amis et, en un mot, toutes sortes de prospérités, tombe dans la dernière pauvreté. Tous ses troupeaux sont enlevés par des voleurs ou brûlés par le feu du ciel ; ses maisons, renversées par la tempête ; et tous ses enfants écrasés sous les ruines. Comme si tout cela était peu de chose, il est lui-même abandonné à la puissance du démon, pour être frappé d'un ulcère universel depuis les pieds jusqu'à la tête et tourmenté de douleurs cruelles, sa chair même n'étant plus qu'une fourmilière de vers. Dans ce déplorable état, il se voit délaissé de tous ses amis, persécuté de sa propre femme, et couché sur un fumier, n'ayant pour tout meuble qu'un fragment de pot cassé pour râcler le pus qui sortait de ses ulcères. Quelles calamités ! Parmi tout cela, Job vit content, bénit DIEU, triomphe par sa patience de la cruauté du démon, ne profère pas une seule parole contre le respect et la soumission qu'il doit à DIEU. Mais d'où lui vient ce courage et cette fermeté plus inébranlable qu'un rocher ? C'est, dit-il, que je sais que mon Rédempteur est vivant, qu'un jour viendra où à son exemple et par sa vertu, je recouvrerai la vie, que je serai de rechef environné de cette même peau, et qu'enfin dans ma propre chair je verrai DIEU mon Sauveur. Voilà l'espérance qui me console, et qui me soutient dans l'accablement de malheur

où je me vois. *Reposita est hæc spes mea in sinu meo* (Job. XIX); je conserve cette vive foi, je porte cette ferme espérance dans le secret de mon cœur; et c'est elle qui me comble de joie intérieurement, tandis que je suis accablé de calamités au dehors.

[Moïse espère dans la Résurrection]. — Saint Paul nous propose, dans l'Epître aux Hébreux, l'exemple de Moïse qui, en vue de la récompense sur laquelle il comptait après la résurrection, méprisa les grandeurs et les délices dont il pouvait jouir dans la cour de Pharaon, où il était considéré comme l'héritier présomptif de la couronne, ayant été adopté par la fille unique de ce prince, laquelle n'avait point d'enfant. Mais, lorsqu'il fut dans un âge avancé, DIEU lui fit connaître qu'il n'était pas-petit-fils de Pharaon ; qu'il avait reçu la naissance d'un de ceux qui gémissaient sous le poids d'une servitude insupportable. Ce que Moïse n'eut pas plus tôt appris qu'il déclara généreusement n'être point fils de Thermut, fille de Pharaon, *aimant mieux*, dit S. Paul, *être affligé avec le peuple de* DIEU *que de goûter les délices du siècle* (Heb. II). Quel courage d'avoir préféré la servitude et la misère à une couronne et à un royaume! Mais voyez ce qui l'animait à cela : c'est *qu'il regardait la récompense*, dit l'Apôtre ; et, comme il n'en pouvait espérer en cette vie où il aimait mieux souffrir les opprobres pour JÉSUS-CHRIST, que d'être dans l'honneur et dans l'opulence, il ne pouvait attendre un autre bonheur que dans l'autre vie, et après la résurrection.

[Figures]. — La gloire de la divinité du Sauveur, qui avait été cachée dans sa passion, a commencé à éclater dans sa sortie miraculeuse du tombeau. Il en sort pour jamais, parce qu'il va prendre possession pour jamais de son royaume, et s'asseoir sur le trône de son Père Eternel. Il en sort comme Joseph sort de la prison pour commander à l'Egypte, et faire part à ses frères, qui l'avaient vendu, de son bonheur et de sa gloire. Il en sort comme Moïse sortit du Nil, pour être un jour le vainqueur de Pharaon, et le noyer avec ses troupes dans la Mer rouge. Il en sort comme Daniel sort de la fosse aux lions, pour être élevé sur la tête de tous les envieux qui avaient conjuré sa perte. Il en sort comme Jonas sort du ventre de la baleine, pour convertir les habitants de Ninive. Il en sort comme Samson sort de la ville de Gaza, où il était prisonnier, enlevant les portes de la ville et les portant comme en triomphe sur la montagne. Il en sort victorieux de l'enfer et du péché ; et, après avoir brisé tous les liens de la mort, comme dit saint Léon, il change sa faiblesse en puissance et en force, la mortalité de son corps en l'éternité, et les opprobres de sa passion en gloire et en honneur.

[Les saints de l'Ancien-Testament]. — Nous ressusciterons; voilà la consolation des anciens Patriarches et des autres Saints de l'ancienne Loi. C'était

celle de Job : *Scio quòd Redemptor meus vivit* (Job. XIX), je sais que mon Rédempteur est vivant, que je dois ressusciter au dernier jour, que je serai encore une fois revêtu de ma chair, et que je verrai mon DIEU en mon propre corps. Oui, je le verrai de mes yeux; et cette espérance que je conserve en mon âme, est la seule consolation que je reçois dans mes souffrances. C'était celle des Machabées, que le roi Antiochus fit cruellement tourmenter, pour les obliger à quitter la foi de leurs pères; le second d'entre eux, étant prêt de rendre l'esprit, dit au tyran : tu nous détruis dans la vie présente, mais le roi de l'univers nous ressuscitera à la vie éternelle, si nous mourons pour l'observation de ses lois. Le troisième, donnant sa langue et ses mains pour être coupées, dit avec une admirable confiance ; je tiens ces membres du ciel; mais peu m'importe de les perdre pour garder la loi de DIEU, car je crois fermement qu'il me les rendra un jour. Le quatrième, avant d'expirer, s'adressa au tyran et lui dit : il nous est avantageux de mourir de la main des hommes, et de mettre notre espérance en DIEU qui nous ressuscitera. C'était aussi la consolation des saints martyrs de la nouvelle Loi, lesquels exposaient si généreusement leur vie, sachant qu'il ne tomberait pas un cheveu de leur tête, qu'il ne leur fût rendu au jour du jugement. Ce doit être enfin la consolation de tous les justes en cette vie, dans leurs travaux et dans leurs souffrances, que leurs larmes seront changées en joie, leurs peines en délices, leur confusion en gloire, et leur mort en une vie éternelle.

[Trois différentes résurrections]. — On trouve trois sortes de résurrection dans l'Ecriture : la première est celle de Samuël, la seconde est celle du Lazare, et la troisième est celle de JÉSUS-CHRIST. La première, celle de Samuël, ne fut pas une véritable résurrection; elle ne fut qu'apparente; ce ne fut pas le vrai corps de ce prophète qui apparut à Saül, mais un corps en figure. La seconde, celle de Lazare, fut véritable: mais, quoiqu'il reprit la même vie qu'il avait auparavant, il la reprit à condition de mourir une seconde fois. La résurrection du Sauveur est véritable, elle est glorieuse, elle est immortelle. D'où il suit, pour en faire l'application à la résurrection spirituelle de nos âmes, que nous devons ressusciter en vérité, comme dit S. Paul, et non pas en apparence; il faut que notre résurrection ne soit pas une apparence de vie et une image trompeuse de la grâce.

[Paroles de Jésus-Christ]. — Toutes les fois que les Juifs s'adressèrent au Sauveur, en lui disant : Si vous voulez que nous vous tenions pour Fils de DIEU, donnez-nous quelque signe qui nous oblige de vous croire tel que vous dites, il leur promit un signe qu'ils n'attendaient pas, et qui ne pouvait partir que d'un Homme-DIEU : *Generatio prava et adultera signum quærit, et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ Prophetæ* (Matt. XXII). Et quel est ce signe de Jonas! c'est que, comme ce prophète fut trois

jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits enseveli dans le tombeau, et après il ressuscitera. Mais, Seigneur, les autres prophètes ont ressuscité des morts, et vous-même en avez ressuscité plusieurs! Il est vrai, mais il y a bien de la différence entre ressusciter les autres et se ressusciter soi-même : on n'a jamais vu, et on ne verra jamais personne se ressusciter soi-même, que moi ; et c'est par ce signe de ma résurrection que je veux obliger le monde à croire en moi. Il répondit la même chose, mais en termes plus couverts à ceux qui lui demandèrent par quelle autorité il commandait dans le temple, et en chassait les vendeurs et les acheteurs : *Quod signum ostendis nobis quia hæc facis* (Joan. XXVI). Détruisez ce temple, dit-il, et je le rétablirai en trois jours : *solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud.* Il entendait parler de son corps, dit l'Evangéliste; et il voulait insinuer que les Juifs le feraient mourir, et que lui-même se ressusciterait en trois jours.

[S. Paul à Athènes]. — Quand S. Paul, dans l'Aréopage, commença à parler de la résurrection des morts, toute l'assemblée se leva, et plusieurs traitèrent de rêverie et de fable ce qu'il leur annonçait comme une vérité, et ce qu'il leur prêchait avec tant de confiance. Mais c'étaient des sages païens, des sages du monde : leur fausse sagesse échoua à cet écueil, et leurs lumières furent trop courtes pour découvrir un point, où l'on ne voit rien toutefois et où l'on ne peut rien voir qui contredise les principes mêmes de la raison humaine. Nous, Chrétiens éclairés de la Foi, nous le croyons, et convaincus de la divinité de JÉSUS-CHRIST par sa résurrection, nous ne demandons plus d'autres preuves de la nôtre, que l'assurance qu'il nous a si souvent donnée lui-même ou par ses Apôtres.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Erit sepulchrum ejus gloriosum. (Is. II). — Ne faut-il pas avouer que le Prophète a eu raison de dire que le tombeau du Fils de DIEU a été glorieux, puisqu'il a servi de théâtre à sa glorieuse résurrection, de trophée à cette vie victorieuse et triomphante? Là il reprend la vie qu'il avait auparavant, mais une vie immortelle et glorieuse : en effet, le Sauveur passe du comble de ses humiliations à la gloire du triomphe le plus éclatant qui fut jamais. Il n'en est pas de même de nous, Chrétiens; car que trouvons-nous dans notre sépulcre? de quelque gloire que vous revêtiez votre tombeau par la vanité des épitaphes, vous n'y trouverez que la confusion,

l'humiliation et la mort. Puissants du siècle, regardez votre tombeau : voilà le seul prédicateur qui vous prêche sans complaisance ; cet amas de dignités, de charges, d'honneurs et de richesses, n'aboutira qu'à un peu de poussière. Riches du monde, ce sera alors que dépouillés des dignités et de l'éclat qui les environne, confondus parmi la foule et les cendres des hommes de la condition la plus basse, vous n'aurez plus qu'un corps réduit à une pourriture et à une puanteur d'autant plus insupportables que vous l'aurez traité avec plus de mollesse. Ah ! s'il était permis de remuer ici les cendres des plus rares beautés, leurs tombeaux ne seraient qu'un assemblage de toutes les horreurs et de toutes les misères du monde. En vain traduisons-nous ces paroles gravées sur les tombeaux : *Hic jacet*, ici repose noble et puissant seigneur, riche et puissante dame ; disons plutôt : Ici est abattu cet homme qui fut autrefois puissant dans le monde ; ici est anéanti le faste des grandeurs ; ici est évanoui le songe des richesses ; ici sont terminés les plaisirs, les grandes et glorieuses entreprises. En voilà le succès et la fin ; rien ne passe outre, et toutes ces choses qui flattent les grands du monde ne les suivront pas jusqu'au tombeau.

Erit sepulchrum ejus gloriosum. (Isaïæ II). — Le prophète Isaïe qui avait vu en esprit l'illustre victoire que le Fils de Dieu a remportée sur la mort et sur l'enfer, appelle son sépulcre glorieux : *Erit sepulchrum ejus gloriosum.* En effet, les autres sont renommés pour les personnes qu'ils renferment, et qu'on n'oserait montrer sans découvrir leur honte ; mais le vôtre, Sauveur des hommes, est glorieux parce qu'il n'y a rien dedans. Sur les autres on écrit de magnifiques épitaphes : *Hic jacet*, ci gît, ici repose, ici est enseveli ; et ensuite on ajoute de pompeux éloges comme pour braver la mort, par un reste de vanité qui ne peut souffrir cet état d'abaissement. Mais sur celui-ci, il ne faut que ces deux mots de l'Evangile : *Surrexit, non est hic ;* il est ressuscité, il n'y est plus. Voilà le privilége, et l'avantage qu'il a sur tous les autres tombeaux, d'avoir été un passage à l'immortalité ; de manière que le Fils de Dieu n'est plus cet homme de douleurs, et qui connaissait par sa propre expérience les infirmités de la faiblesse humaine, comme parle le Prophète : *Virum dolorum, et scientem infirmitatem* (Isaïe LIII). Il sort vivant et glorieux du tombeau, pour ne jamais plus mourir, et ne perdre jamais plus cette gloire.

Surrexit, non est hic. (Marci XVI). — Ce sont les paroles que les Anges dirent aux saintes femmes, qui étaient venues chercher Jésus-Christ dans le tombeau. Il est ressuscité, il n'est plus ici ; voici le lieu où on l'avait mis ; comme si on leur disait : s'il n'avait été qu'un pur homme, vous le trouveriez dans ce lieu où il fut mis après sa mort ; mais parce qu'il est Dieu et homme tout ensemble, il est sorti de son tombeau, il y a pris une vie nouvelle ; *il est ressuscité, il n'est plus ici.* Faisons en sorte

de quitter en ce saint jour le tombeau de nos péchés, et qu'on puisse dire de chacun de nous avec la même vérité : *Surrexit, non est hic ;* il n'est plus de cette compagnie où triomphe l'impiété, il ne va plus dans cette maison où règne la médisance : il ne voit plus cette personne dont la conduite est suspecte ; il est ressuscité, il n'est plus ici.

Filius meus es tu, ego hodie genui te. (Psalm. II). — S. Ambroise introduit le Père Eternel qui, conformément aux pensées de S. Paul, aux Actes des Apôtres, parlant de la Résurrection de son Fils, *Ressuscitans* JESUM *sicut scriptum est ; Filius meus es tu, ego hodie genui te*, lui dit : Vous êtes mon Fils, et je vous ai aujourd'hui engendré ; c'est-à-dire, aujourd'hui vous faites voir dans votre glorieuse Résurrection et vous prouvez évidemment que vous êtes mon Fils, et que vous participez à ma divinité : *Pulchrè Pater dicit ad Filium : ego hodie genui te ; hoc est nunc meum te probasti Filium.* (Heb. v). C'est comme s'il disait : mon Fils, votre seconde naissance sur la terre est bien différente de votre naissance éternelle, par laquelle je vous communique ma grandeur, ma puissance et ma gloire en vous faisant part de ma divinité. Dans cette seconde naissance accompagnée de pauvreté et d'humilité, suivie des travaux d'une vie mortelle, et enfin terminée par une fin ignominieuse, vous fîtes voir que vous étiez véritablement Fils de l'homme ; mais aujourd'hui dans cette troisième naissance, que vous trouvez dans le sein de votre tombeau, d'où vous sortez immortel, tout-puissant et glorieux, vous montrez que vous êtes mon Fils, et que vous participez à ma divinité : *Nunc meum probasti te esse Filium, ego hodie genui te.*

Hæc dies quam fecit Dominus. (Psalm. 117). — Voici le juste et solide fondement de la joie que l'Eglise fait éclater en ce jour heureux : le Fils de Dieu est ressuscité, et avec lui sont ressuscitées toutes nos espérances. C'est cette pensée qui doit aujourd'hui occuper nos esprits, et remplir nos cœurs de consolation, dans l'espérance que nous participerons un jour à sa gloire et à son bonheur, comme chante l'Eglise : *Surrexit Christus spes mea.* En effet, comme toute la nature avait donné des marques de sa douleur à la mort de son Créateur, elle donne aussi des témoignages de sa joie à la vue de sa triomphante Résurrection. La terre ouvre ses tombeaux, et l'enfer ses portes, pour mettre en liberté les âmes des anciens patriarches qui attendaient cet heureux moment depuis tant de siècles ; et il ne faut point douter que tout le ciel ne fasse retentir ces paroles de l'Evangile : *Surrexit, non est hic ;* il est enfin ressuscité ce Roi de gloire, ce DIEU tout-puissant, cet arbitre souverain de la vie et de la mort. O vue consolante ! Résurrection glorieuse ! Quel motif de joie ne nous suggérez-vous point ? *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus, et lætemur in eâ.*

Hæc dies quam fecit Dominus, etc. — Le jour que mesure le soleil, est bien le jour du Seigneur, puisque le Seigneur l'a fait en créant la lumière ; aussi, dit l'Ecriture, ce jour est à lui, *tuus est dies* ; mais quand on considère que ce jour est suivi de la nuit, qu'il est inégal et sujet à tant de changements, ce ne peut être le jour du Seigneur par excellence. Le jour du Sabbat est bien le jour du Seigneur, puisqu'il l'a commandé lui-même pour honorer son repos, et qu'il punissait si sévèrement dans la Loi ancienne ceux qui le violaient ; mais la solennité de ce jour était toute charnelle, toute servile, toute figurative d'un autre Sabbat qui est propre aux chrétiens. Le jour dont David parle, dans le psaume 117 était, à la lettre, le jour du repos que Dieu lui avait donné après tant de guerres contre tant d'ennemis ; mais ce repos n'était que pour un roi de Judée, et ces victoires n'étaient qu'un essai de la puissance de celui devant qui tous les hommes ne sont que cendre et que poussière. Le grand jour du jugement est particulièrement nommé le jour du Seigneur ; mais c'est un jour terrible, dit le Prophète Joël : *Magnus dies Domini et terribilis valdè.* (Joël. II). Et qui peut penser à ce jour sans trembler ! qui est-ce qui peut le supporter. *Et quis sustinebit eum ?* Il n'y a donc que le jour de la Résurrection qui soit le jour du Seigneur, et dont on puisse dire en son honneur que le Seigneur l'a fait, et où nous ayons sujet de nous réjouir sans réserve. C'est un jour sans nuit, dont la sérénité n'a rien qui le trouble ; c'est le jour tout conforme, tout dévoué à son culte et à son service.

Evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo, quia natus est vobis hodie Salvator. (Luc. II). — Si la nuit de la Nativité du Sauveur, un Ange dit aux Pasteurs qu'il leur annonçait un grand sujet de joie, qui était la naissance d'un Sauveur ; certes il y a bien plus de sujet de se réjouir maintenant qu'il est ressuscité après avoir sauvé les hommes par sa mort ; car si l'espérance seule du salut était un si grand sujet de joie, combien plus avons-nous sujet de nous réjouir du salut même. C'est aujourd'hui que les promesses sont accomplies, et que les figures sont passées à la vérité, puisque cette arche de l'humanité sainte du Sauveur, après avoir été comme submergée dans le déluge de son sang, est enfin heureusement arrivée au port de l'immortalité ; que ce nouveau Jonas sort des abîmes du tombeau, comme le prophète sortit du ventre d'une baleine ; que ce temple mystique de Salomon, détruit et renversé par la rage des Juifs, est rétabli au troisième jour plus magnifiquement que jamais ; que ce soleil enfin, éclipsé depuis trois jours dans les ombres de la mort, fait revivre avec lui toute la nature. La Résurrection de Jésus-Christ est donc pour nous un sujet de joie tout particulier, puisque nous la devons regarder comme la confirmation de notre foi, et le gage certain de notre espérance.

Filius meus es tu, ego hodie genui te. (Act. XIII). — Vous êtes mon Fils,

et c'est aujourd'hui que je vous ai engendré. C'est l'Apôtre qui cite ce passage du Prophète royal, et qui l'applique à la Résurrection du Sauveur. Que signifie cela, chrétiens, et de quel jour S. Paul prétendait-il parler ? Si c'était de celui où JÉSUS-CHRIST, comme Fils de DIEU et comme Verbe incréé, est engendré de son Père, pourquoi l'appliquait-il au mystère de la Résurrection ? Et s'il l'entendait du jour où JÉSUS-CHRIST, comme DIEU-Homme, est ressuscité selon la chair, pourquoi faisait-il mention de sa génération éternelle ? *Ressuscitans* JESUM, *sicut scriptum est, ego hodie genui te.* Quel rapport de l'un à l'autre ! Ah ! répond S. Ambroise, il est admirable ; et jamais l'Apôtre n'a parlé plus conséquemment. Pourquoi ? parce qu'en effet la Résurrection de JÉSUS-CHRIST a été pour lui une seconde naissance, mais bien plus heureuse et plus avantageuse que la première ; puisqu'en naissant, pour ainsi dire, du tombeau, il a fait éclater visiblement dans sa personne ce caractère du Fils de DIEU, dont il était revêtu. C'est pour cela que le Père Eternel le reconnaît singulièrement dans ce mystère, et lui adresse ces paroles dans un sens particulier : *Filius meus es tu, ego hodie genui te.* Oui, mon Fils, c'est en ce jour que je vous ai engendré pour la seconde fois, mais d'une manière qui justifiera parfaitement la grandeur de votre origine, et la vérité de cet être divin que vous avez reçu de moi : *Filius meus es tu, id est, meum hodie te probasti Filium*, dit S. Ambroise ; comme s'il lui disait : tandis que vous avez été sur la terre, quoique vous fussiez sans contestation Fils de DIEU, on ne vous a considéré que sous la qualité de Fils de l'homme ; mais maintenant que vous triomphez de la mort, et que vous êtes régénéré à la vie de la gloire, vous vous rendez à vous-même un témoignage si authentique de la divinité qui habite en vous, qu'elle ne peut jamais vous être contestée.

Factus sum sicut homo sine adjutorio inter mortuos liber. (Psalm. 87). — C'est ce que dit le Prophète, en parlant au nom du Sauveur ressuscité. On m'a mis au rang des morts et l'on a cru qu'en mourant je ne devais point avoir d'autre sort que le commun des hommes ; mais il y a eu entre eux et moi deux grandes différences ; l'une, que j'ai été libre entre les morts : *inter mortuos liber ;* l'autre, que parmi les morts je n'ai eu besoin du secours de personne : *sicut homo sine adjutorio.* Que veut-il dire, chrétiens ? c'est-à-dire que JÉSUS-CHRIST est entré dans le royaume de la mort, non pas comme son sujet, mais comme son souverain ; non pas comme esclave, mais comme vainqueur ; non pas comme dépendant de ses lois, mais comme jouissant d'une parfaite liberté : *Inter mortuos liber ?* De sorte que pour sortir du tombeau par la voie de la résurrection, il ne lui a fallu que lui-même ; point de prophète qui parlât pour lui, qui lui commandât de se relever, qui le tirât par violence du tombeau, parce qu'étant DIEU, il ne devait être aidé que de sa vertu toute-puissante. Ces paroles, ajoute S. Jérôme, le SAINT-ESPRIT semble les avoir dictées,

pour composer l'épitaphe de JÉSUS-CHRIST, qui devait ressusciter. (**Bourdaloue**, *de la Résurrection*).

Surrexit, non est hic. (Marc XVI). — Madeleine, essuyez ces larmes que vous versez sur le tombeau du Sauveur ; c'est en vain que vous le cherchez parmi les morts : *Surrexit, non est hic.* Vous ne le trouverez plus parmi les opprobres, les mépris et les souffrances ; *non est hic ;* vous ne le trouverez plus au tribunal des juges, au prétoire, à la colonne ou à la croix : *surrexit, non est hic.* Chers Disciples, quels sont ces tristes discours que vous tenez dans votre chemin, et d'où vient que vous êtes si abattus ? *nos autem sperabamus quia ipse redempturus esset Israël* (Luc. XXIV), nous espérions que ce serait lui qui serait le Rédempteur d'Israël. Réjouissez-vous donc, car vos espérances sont accomplies : *surrexit Christus spes nostra.* JÉSUS-CHRIST est ressuscité, et avec lui toutes nos joies et toutes nos espérances. Vierge sainte, votre Fils est ressuscité, vous ne le perdrez plus désormais ; vous lui avez donné une vie mortelle, mais il est ressuscité immortel : la mort n'a plus d'empire sur lui, *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur* (Rom. VI). Ames chrétiennes, voilà le sujet dont vous devez vous occuper aujourd'hui, à l'exemple des premiers Chrétiens qui commençaient, en ce saint temps, leurs visites et leurs entretiens par ces paroles de réjouissance : *Jésus-Christ est vraiment ressuscité.*

Aperiam tumulos vestros, et educam vos de sepulchris vestris (Ezech. XXXVII). — Pendant que le prophète Ezéchiel prophétisait dans une grande campagne, et que l'esprit du Seigneur soufflait des quatre parties du monde, les Israélites morts se levèrent tous de leurs tombeaux ; on vit sortir leurs os des entrailles de la terre, s'unir entre eux, se lier de nerfs, se couvrir de veines, d'artères, de chair, et composer une florissante armée. Mais ce spectacle miraculeux disparut promptement : ces squelettes rentrèrent comme auparavant dans la terre, et s'enfoncèrent dans leurs sépulcres. Ainsi, pendant que le Sauveur du monde meurt sur la croix, et que son divin esprit s'écoule dans tous les membres de son église, les pécheurs se lèvent du tombeau de leurs crimes, et s'abstiennent pour quelques jours de leurs mauvaises pratiques : on ferme les lieux de débauches, on ne parle plus de vengeance, on n'entend plus de blasphèmes ; l'Eglise, par un merveilleux changement, paraît formidable aux démons, comme une armée rangée en bataille. Mais, bientôt après, ces morts ressuscités retombent dans leurs désordres accoutumés, perdent la vie qu'ils avaient reçue par les souffrances de JÉSUS-CHRIST ; ils n'ont pas plus tôt fait leurs Pâques, qu'ils oublient leurs résolutions, et reprennent le libertinage qu'ils avaient saintement détesté.

CHRISTUS JESUS *qui mortuus est, imò qui et resurrexit, qui etiam interpellat pro nobis. Quis ergò nos separabit à charitate Christi ?* (Rom. VIII). C'est la consolation et le fruit que le grand Apôtre tire de la Résurrection

du Sauveur. JÉSUS-CHRIST est mort pour moi, il est ressuscité, il est à la droite de son Père, il intercède pour moi : qui me peut donc séparer de son amour ? *Tribulatio* ? sera-ce l'affliction ? mon Sauveur étant la source de la béatitude, je ne puis être misérable, si je veux. *An angustia* ? sera-ce l'ennui et la difficulté qui s'oppose à mes desseins ? mon Sauveur est tout-puissant, et le feu de son amour qui dilate mon cœur ne trouve point d'obstacle qu'il ne renverse. *An fames* ? sera-ce la faim ? j'ai reçu le pain de vie, qui est la nourriture de mon âme. *An nuditas* ? sera-ce la nudité ? la grâce de mon Sauveur, dont je suis revêtu, ne me peut être ravie que par ma lâcheté. *An periculum* ? sera-ce la peur des dangers ? que puis-je craindre, puisque JÉSUS-CHRIST est un défenseur qui me couvre de sa protection. *An persecutio* ? sera-ce la persécution ? c'est l'occasion de mon bonheur, et le principe de ma gloire. *An gladius* ? sera-ce l'épée des tyrans ? elle peut bien séparer l'âme du corps, mais elle ne peut ôter la vie de l'âme ; il est vrai que la croix, les souffrances, les persécutions, la mort sont le partage des chrétiens qui font profession de la vertu ; mais l'amour de JÉSUS-CHRIST nous rend victorieux de toutes ces disgrâces. Mais, ô grand Apôtre, qu'il y a peu de fidèles qui soient capables d'un sentiment si généreux. (**P. Nouet,** 3e *partie de l'Homme d'oraison.*)

Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur, mors illi non dominabitur. — (Rom. VI). — JÉSUS-CHRIST, étant ressuscité d'entre les morts, n'est plus sujet à mourir, la mort n'aura plus d'empire sur lui ; il est mort seulement une fois pour le péché, mais vivant maintenant, il vit pour DIEU. Ainsi, *n'oubliez pas*, dit l'Apôtre, *que vous êtes morts au péché, et que vous ne devez plus vivre que pour* DIEU (Rom. VI, 11) et ne changez pas le jour de sa résurrection en un jour de mort ; ne perdez pas la vie de l'âme qui vous a été rendue, ne retombez pas dans les vices que vous avez effacés par les larmes de votre pénitence. Chose déplorable, dit S. Bernard, la Résurrection du Sauveur est devenue la saison du péché et le moment de nos rechutes, comme s'il était ressuscité pour faire revivre les crimes, et non pas pour faire fleurir l'innocence ! *Sic honoratis, miseri, Christum quem suscepistis !* s'écrie ce Père, indigné d'un procédé si outrageux ; est-ce ainsi, malheureux, que vous honorez JÉSUS-CHRIST après l'avoir reçu ? vous lui avez préparé une demeure lorsqu'il devait venir chez vous, confessant vos péchés avec douleur, et les détestant ; et dès que vous l'avez reçu, vous le livrez à ses ennemis et vous l'obligez d'en sortir, en reprenant vos anciennes habitudes ! Le temps de sa résurrection exige-t-il moins de respect que celui de sa Passion ? Vous donne-t-il plus de liberté à faire le mal, ou moins d'obligation à faire le bien ? tout au contraire, il nous oblige à être plus en garde, à veiller davantage sur les mouvements de notre âme, et à pratiquer les bonnes œuvres avec plus de soin et de ferveur.

Nisi videro, non credam (Joan. xx). — C'était une infidélité blâmable en S. Thomas de dire et de protester qu'il ne croirait point, à moins qu'il ne vît de ses propres yeux ; mais il est de la prudence chrétienne de dire que nous ne croirons point la résurrection spirituelle des pécheurs, si nous n'en voyons les marques dans leurs mains, dans leurs pieds, et dans leur cœur ; c'est-à-dire, la libéralité des aumônes au lieu de l'avarice, la ferveur au lieu de la paresse, l'amour de Dieu, au lieu de celui des créatures. Nous trouvons dans l'Ecriture trois sortes de résurrections : il y a une résurrection apparente, ce fut l'apparition de Samuel à Saül, car la plupart des Docteurs croient que l'âme de Samuel ne reprit point son corps ; il y a eu des résurrections pour un temps, comme celle de Lazare qui ressuscita pour mourir une seconde fois ; il y a enfin la Résurrection de Jésus-Christ qui est véritable et pour toujours : *Christus resurgens jam non moritur.*

Inter mortuos liber (Psalm. 87). — C'est à Jésus-Christ seul que conviennent ces paroles de David : libre parmi les morts ; ce qui se peut entendre en trois manières : 1°. Il est lui seul libre dans l'empire de la mort par un effet de sa liberté, parce qu'il n'est mort que quand il lui a plu ; lui seul peut dire : *Ego pono animam meam, ut iterùm sumam eam* (Joann. x) ; j'ai donné ma vie pour la reprendre, et personne ne peut me l'ôter si je n'y consens : *nemo tollit eam à me ;* je la donne et je la perds quand il me plaît, et j'ai pouvoir de la reprendre ensuite : *sed ego pono eam à me ipso, et potestatem habeo iterùm sumendi eam.* Jésus-Christ est tellement libre, et exempt de la tyrannie de la mort, qu'elle n'entreprend rien sur lui sans son consentement. 2°. Il est libre parmi les morts : *inter mortuos liber*, parce qu'il est le seul qui entre dans l'empire de la mort, en qualité de souverain et de vainqueur, pour dépouiller la mort même, et lui ôter son pouvoir. 3°. Jésus-Christ est le seul libre parmi les morts, parce qu'il est entré dans son domaine de la même manière qu'un conquérant entre dans une place forte pour s'en rendre le maître. Il en sort quand il veut : *Domini est exitus mortis* (Psalm. 67), dit le Prophète royal ; mais avant d'en sortir, il dépouille la mort, et lui enlève ses richesses, c'est-à-dire ses prisonniers : *Monumenta aperta sunt, et multa corpora sanctorum qui dormierant, surrexerunt* (Matth. xxvii).

In novitate vitæ ambulemus (Roman. vi). — L'Apôtre, pour marque de notre résurrection, demande que nous menions une nouvelle vie. La vie paraît dans les opérations : il faut donc qu'une nouvelle vie ait de nouvelles opérations ; un chrétien ressuscité ne vit plus comme auparavant ; il a des yeux nouveaux : il ne voit plus le monde comme auparavant, il le voit mieux et d'une autre manière, il y découvre de nouveaux objets ; il a un cœur nouveau, une nouvelle langue : *In novitate vitæ.*

Faisons de même : prenons des yeux nouveaux, et ne regardons plus le monde comme nous faisions auparavant ; n'ayons plus les mêmes inclinations, les mêmes vanités que nous avions ; ayons des yeux glorieux, prenons un cœur nouveau, quittons nos habitudes et nos passions criminelles, et cachons toute notre vie dans la Résurrection du Sauveur : *Vita vestra abscondita cum Christo in Deo* (Coloss. III).

Primogenitus in multis fratribus (Rom. VIII).—JÉSUS-CHRIST, dit S. Paul, est appelé le frère aîné de tous les hommes ; mais, s'il est leur aîné, ils sont véritablement ses frères, et ils doivent avoir part à son héritage, c'est-à-dire à la gloire de sa Résurrection, qui vient de leur père commun. Il est leur chef, mais ils sont ses membres : ils doivent participer à son sort glorieux. Lors donc que DIEU veut ressusciter son Fils, notre frère aîné, et notre chef, il veut par conséquent nous ressusciter après lui, et comme ses frères, et comme ses membres. Il est le premier de ceux qui doivent mourir, pour être tiré du sein de la mort ; il faut donc que nous mourions avec lui, pour sortir du sein de la mort après lui.

Diem hominis non desideravi (Jerem. XVII). — Ne désirons point, chrétiens, le jour des hommes, non plus que Jérémie ; mais désirons le jour de l'Homme-DIEU ressuscité, non-seulement pour l'amour de nous, mais pour l'amour de lui : car c'est le jour de sa gloire et de son triomphe. Malheur à ceux, disait le prophète Amos, qui désirent le jour du Seigneur, *væ desiderantibus diem Domini*, c'est-à-dire, qui voudraient le voir venir au jour de son jugement, comme si l'horreur de ce jour n'était qu'une feinte et qu'il ne fût pas un jour de ténèbres ; mais bonheur, gloire, joie, victoire, bénédiction à ceux qui désirent ce jour, non pas de ténèbres, mais de lumières, parce que c'est le jour du Seigneur.

Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur (I Cor. XV). — Tous les hommes ressusciteront, comme tous les hommes mourront ; mais tous ne seront pas changés par leur résurrection. La chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de DIEU, et les hommes corrompus par le péché n'arriveront point à l'incorruptibilité de la vie bienheureuse ; il n'y aura que ceux qui seront morts comme le Fils de DIEU, qui ressusciteront comme lui. Faites donc, Seigneur, que je meure comme vous ; que je remette mon âme entre vos mains comme vous remîtes la vôtre entre les mains de votre Père ; que ma mort soit sainte comme la vôtre, qu'elle soit précédée d'une vie sainte comme la vôtre ; enfin que je puisse alors vous dire : je vous ai glorifié sur la terre, j'ai consommé l'ouvrage dont vous m'avez chargé ; donnez-moi maintenant votre gloire, et puisque j'ai fait ce que vous m'avez commandé, faites ce que vous m'avez promis.

§ IV.

Pensées et passages des SS. Peres.

Qui natus est in signum cui contradicetur, ipse carnem suam ressuscitavit, ut obviam vel contradictioni. Augustinus, in Ps. 88, serm. 2.

Majus est resurrexisse mortuum quàm non fuisse mortuum; magnitudo potentiæ Domini secundùm quod homo factus est, in virtute resurrectionis apparuit. Id. in Ps. 65.

In nullâ re tam vehementer, tam pertinaciter, tam obnixè, et contentiosè contradicitur Fidei christianæ, sicut de carnis resurrectione. Augustinus in Ps. 88.

Amplius erat de sepulchro resurgere quam de cruce descendere. Id. serm. 18 de verbis secundùm Matth.

Tota hujus mundi administratio testimonium est resurrectionis futuræ. Serm. 34 de verb. Apost.

Pascha Christi regnum est cœli, salus mundi, vita credentium, occasus inferni, gloria superorum, resurrectio mortuorum, pretium redemptionis humanæ. Id. serm. 8 de Octav. Res.

Propria fides chistianorum est resurrectio mortuorum. Id. serm. 4 de Res.

Surrexit Christus, exultet mundus universus; par enim est ut, sicut omnis creatura lugubri doluit ploratu in morte Creatoris sui, nunc triumphalem ab inferis reditum læta suscipiat resurgentis. Augustinus in Serm. de Paschate.

Resurrectio Christi potentiam ejus declaravit. Id. in Ps. 61.

Ille benè resurget in corpore, qui primò resurrexit in spiritu. Id. varior. Serm. 121.

Resurrectio Christi homines elevat de imis, suscitat de terrenis, collocat in excelsis, consummat justos, firmat dubios, damnat incredulos. Id. Serm. 7. in arr. Paschæ.

Christus passus, et mortuus est, et resurrexit; passione ostendens quid pro veritate tolerare, resurrectione quid in æternitate

Celui qui est né pour être en butte à la contradiction des hommes, a ressuscité sa chair, pour leur ôter tout sujet de contredire à la vérité de sa mission.

C'est une plus grande merveille d'être ressuscité après sa mort, que de n'être point mort du tout; la puissance du Sauveur, en tant qu'il s'est fait homme, éclate dans le pouvoir qu'il a eu de se ressusciter.

Il n'y a rien où l'on ait contredit plus fortement et avec plus d'opiniâtreté la vérité de la Religion Chrétienne, que l'article de la résurrection.

C'était un plus grand miracle de sortir vivant du tombeau, que de descendre de la Croix, comme il en était sollicité.

L'ordre de cet univers et tout ce qu'il y a dans le monde est un témoignage et une preuve de la résurrection.

La Pâque de Jésus-Christ fait le royaume du ciel, le salut du monde, la véritable vie des fidèles, la destruction de l'enfer, la gloire des bienheureux, la résurrection des morts, et le prix de la rédemption des hommes.

La résurrection des morts est proprement la foi des chrétiens.

Jésus-Christ est ressuscité, que l'Univers s'en réjouisse; car comme toutes les créatures ont témoigné à sa mort leur douleur par leurs gémissements lugubres, il est juste qu'elles reçoivent avec joie la nouvelle de sa triomphante Résurrection à une nouvelle vie.

La Résurrection du Sauveur a fait voir sa souveraine puissance.

Celui-là ressuscitera glorieusement de corps, qui sera auparavant ressuscité en esprit.

La Résurrection du Fils de Dieu nous élève des choses basses et terrestres aux choses célestes, elle est la consommation de la vertu des justes, elle fortifie la foi des personnes chancelantes, elle condamne les infidèles.

Jésus-Christ a souffert la mort et il est ressuscité, nous montrant par sa Passion, ce que nous devons endurer pour la vérité,

sperare debeamus. Augustinus VIII de Civit. 49.

Qui de cruce descendere noluit, de sepulchro surrexit : plus igitur fuit de sepulchro surgere, quàm de cruce descendere, plus fuit mortem resurgendo destruere quàm vitam descendendo conservare. Gregor. hom. 21.

Caro nostra post resurrectionem eadem erit per naturam, et diversa per gloriam. Id. Moral. 14.

In resurrectione universa fidei nostræ spes sita est. Id. Hom. 2. in Epist. ad Cor.

Resurrectioni non credens, nullius virtutis curam habet. Id. Serm. 1 de Resurr.

Resurrectio corporum exemplis deprehendi potest, ratione non potest. Id. Moral. 6.

Resurrectio est divinæ virtutis opus. Gregor. Hom. 9 in Epist. ad Thess.

Redemptor noster suscepit mortem ne mori timeremus, ostendit resurrectionem ut nos resurrecturos speremus. Id. Moral. 14.

Exemplo Job credamus resurrectionem Christi factam, qui cognovit faciendam. Id. ibid.

Resurrectio credenda est, non investiganda. Id. lib. 2 super. Ezech.

In Resurrectione Christi ablata sunt omnia tegumenta perfidiæ. Gregor. Hom. 21 super Evang.

Resurrectio mortuorum ex aliorum operum Dei *fide ediscenda est.* Id. in Psalm.

Resurrectio mortuorum non sinit nos lugere. Id. Hom. 2 in Epist. ad Cor.

Non magnum est credere quia Christus mortuus est, hoc et Pagani et Judæi credunt; sed pro magno habemus, quia credimus eum resurrexisse à mortuis. Augustinus, serm. 4 de Resurr.

Resurrectio vera fuit, non in phantasmate. Hieronym. ad Pammach.

Totus hic ordo revolubilis rerum testatio est resurrectionis mortuorum; operibus illam præscripsit Deus *antequàm vocibus.* Tertull., lib. de Resurr. carnis.

Hujus festi sacramentum debet in nobis esse perpetuum. Id.

Hæccine non resurget toties Dei? Loquitur de nostrâ carne. Id. de resurr. carn. 9.

Resurget Christus ut judicet, peccator ut judicetur, impius ut in judicio damnetur. Cassiod. in Psalm.

et par sa résurrection, ce que nous devons espérer.

Celui qui ne voulut pas descendre de la croix sortit vivant du sépulcre : ce fut donc un plus grand miracle de se lever de son tombeau après la mort que de descendre de la croix, et de détruire la mort en ressuscitant que de se conserver la vie en descendant du lieu de son supplice.

Notre chair, après la résurrection, sera la même quant à la nature, mais différente par les avantages de la gloire.

Toute l'espérance de notre foi consiste dans la vérité de la résurrection.

Celui qui ne croit point la résurrection, ne prend soin de pratiquer aucune vertu.

La résurrection des corps se peut découvrir et comprendre par similitude et par exemples, mais nullement par raison.

La résurrection des corps est l'ouvrage d'une puissance toute divine.

Le Rédempteur des hommes a souffert la mort pour nous ôter la crainte de mourir, il est ressuscité pour nous donner l'espérance de ressusciter.

Sur l'exemple de Job qui a connu que la résurrection se devait faire un jour, nous devons juger qu'elle s'est faite en la personne du Sauveur.

On doit croire la résurrection, et non pas rechercher la manière dont elle se fait.

La résurrection du Sauveur a détruit tous les prétextes d'infidélité, de défiance et de perfidie en matière de religion.

Nous devons croire la résurrection des morts, ensuite des autres ouvrages de la puissance divine.

La foi de la résurrection des morts ne nous permet pas de nous attrister des misères de cette vie.

Ce n'est pas grand'chose de croire que Jésus-Christ est mort, les Juifs et les païens l'ont cru; mais nous comptons pour beaucoup de croire qu'il est ressuscité.

La résurrection du Sauveur a été véritable, et non en apparence et en fantôme.

Tout l'ordre de la nature, les changements et les révolutions que nous y voyons sont autant de preuves de la résurrection des morts; Dieu l'a fait voir dans ses œuvres avant de l'annoncer en paroles.

Le mystère et le sacrement de cette fête doit être perpétuel dans notre souvenir.

Comment notre chair, qui appartient à Dieu par tant de titres, ne ressuscitera-t-elle pas?

Jésus-Christ ressuscitera pour juger, le pécheur pour être jugé, l'impie pour être condamné au jugement dernier.

Nemo tam carnaliter vivit, quam qui carnis negat resurrectionem. Tertull. de Resurr. carnis.

Cerne manus, Judæe, quas fixeras, cerne latus quod foderas; videte corpus an idem sit quod dicebatis clam subtulisse discipulos. Hier. Epist. ad Heliodorum.

Post supplicia carnis et vulnera, post ipsam mortem, surrexit de suo funere Christus. Id. Serm. 3 de Resurr.

Illa Redemptoris nostri Resurrectio nostra festivitas fuit, quia nos ad immortalitatem reduxit. Gregor. Hom. 21 in evang.

Resurrectio ex miraculis indubitata redditur. Chrysost. Hom. 1 in Act. Apost.

Factum est corpus impassibile quod potuit crucifigi, factum est immortale quod potuit occidi, factum est incorruptibile quod potuit vulnerari. S. Leo. Serm. 1. in Act. Apost.

Qualitas corporis transiit, non natura defecit. Id.

Resurgentis gloria sepelivit morientis infamiam. S. Chrysologus.

Mutatur hic ordo rerum; domus mortis fit mansio vitalis. Id.

Resurrectio quædam est desinere esse quod eras, et assumere quod non ante fueras. S. Maximus.

Si mortui sumus peccato, quomodo adhuc vivimus in illo? si negligentias planximus, quid causæ est ut recidamus nunc in easdem. Bernardus, Serm. 1 de Resurr.

Christiani toto tempore ad instantes inhiant diei resurrectionis: heu! ut liberius indulgeant voluptati. Id. ibid.

Proh dolor! peccandi tempus, terminus recidendi facta est Resurrectio Salvatoris. Id.

Resurrexit caput vestrum: hoc sperate, membra cætera, quod videtis in capite; hoc sperate, membra, quod credidistis in capite. Augustinus in ps. 29.

Personne ne mène une vie plus charnelle et plus déréglée que celui qui nie la résurrection de la chair.

Regarde, Juif, les mains que tu as percées; regarde, soldat cruel, le côté que tu as percé; voyez cet homme ressuscité, et dites après cela si vous osez, que ses disciples l'ont enlevé du tombeau.

Après une infinité de tourments, après la mort même la plus cruelle, Jésus-Christ s'est ressuscité, et a tiré la vie de la mort même.

Cette résurrection de notre Rédempteur est pour nous une fête de réjouissance, parce qu'elle nous a rendu l'immortalité que nous avions perdue.

Les miracles qui se sont faits à la résurrection du Sauveur la rendent indubitable.

Le corps qui a été crucifié est devenu impassible, il est devenu immortel après avoir été mis à mort, il est devenu incorruptible après avoir reçu tant de plaies.

Les qualités du corps passible du Sauveur ont cessé, la nature et la substance est demeurée la même.

La gloire du Sauveur ressuscité a entièrement aboli et comme enseveli l'infamie de sa mort.

L'ordre des choses est ici changé; le sépulcre, qui est la demeure de la mort, devient le séjour de la vie.

C'est une espèce de résurrection, que cesser d'être ce qu'on était, et commencer tout de bon à être ce qu'on n'était pas.

Si nous sommes morts au péché, comment y vivons-nous encore; si nous avons pleuré nos négligences passées, comment retombons-nous dans nos mêmes défauts?

La plupart des chrétiens soupirent après ces jours auxquels on célèbre la résurrection du Sauveur; mais hélas! c'est pour s'adonner plus librement à leurs débauches.

Quel sujet de douleur de voir que la résurrection du Sauveur devient un temps de péché, un commencement de rechutes!

Votre chef est ressuscité: vous qui êtes ses membres, espérez ce que vous voyez dans ce chef, espérez ce que vous avez fermement cru lui être arrivé.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Qu'est-ce que la résurrection de J.-C.]. — Quand on dit que JÉSUS-CHRIST est ressuscité, il ne faut pas seulement concevoir qu'il a reçu une nouvelle vie comme il est arrivé à plusieurs autres personnes ; mais qu'il a recouvré la vie par sa propre vertu. C'est chose à lui propre et singulière, car elle est contre la nature, et il n'est accordé à personne de pouvoir par sa propre vertu passer de la mort à la vie ; cela n'appartient qu'à la toute-puissance de DIEU, comme l'Apôtre nous le fait assez entendre par ces paroles : *Encore que* JÉSUS-CHRIST *ait été crucifié selon la faiblesse de la chair, il vit néanmoins maintenant par la seule vertu de* DIEU (II Cor. XIII). La raison est que, comme la divinité a toujours été unie, et à son corps lorsqu'il était dans le sépulcre, et à son âme, lorsqu'elle descendit dans les enfers, il avait et dans son corps et dans son âme une vertu divine, par laquelle son corps pouvait être réuni à son âme, et son âme pouvait être réunie à son corps. Ainsi il a pu se ressusciter lui-même et se rendre la vie, comme il l'a dit : *Je quitte ma vie pour la reprendre ; j'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai le pouvoir de la reprendre* (Joan. X). Lors donc que nous lisons en quelques endroits de l'Ecriture, que le Sauveur a été ressuscité par son Père, cela ne se doit entendre qu'en tant qu'il est homme ; de même que quand on dit qu'il s'est ressuscité lui-même par sa propre vertu, cela ne se doit entendre qu'en tant qu'il est DIEU.

[Comment J.-C. est-il ressuscité le premier]. — Ce qui est encore particulier à JÉSUS-CHRIST, c'est qu'il a été le premier de tous qui ait participé à la grâce de la résurrection ; d'où l'Ecriture l'appelle le premier-né d'entre les morts, et comme dit l'Apôtre, *il est devenu les prémices de ceux qui dorment pour se réveiller un jour* (I Cor. XV) ; ce qui se doit entendre de la dernière et parfaite résurrection, par laquelle nous passerons de la vie mortelle à la vie immortelle, étant entièrement délivrés de la nécessité de mourir. C'est de cette manière que JÉSUS-CHRIST est le premier de ceux qui doivent ressusciter ; car, si par sa résurrection nous entendions seulement le retour à la vie, joint à la nécessité de mourir une seconde fois, il est certain qu'en ce sens plusieurs sont ressuscités avant JÉSUS-CHRIST. Mais aussi toutes ces personnes, en prenant cette nouvelle vie, ont été obligées de mourir une seconde fois ; il n'en est pas

de même de JÉSUS-CHRIST, lequel est tellement ressuscité qu'ayant entièrement vaincu et détruit la mort, il ne peut plus mourir : *Christu resurgens ex mortuis jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur* (Rom. VI).

[Pourquoi J.-C. est ressuscité le troisième jour]. — Il faut savoir que, comme JÉSUS-CHRIST n'a pas voulu différer sa résurrection jusqu'à la fin du monde pour donner une preuve de sa divinité, il n'a pas aussi voulu ressusciter immédiatement après sa mort; mais seulement après trois jours, pour faire connaître qu'il était vraiment homme, et qu'il était mort véritablement, cet intervalle de temps étant suffisant pour prouver la vérité de sa mort.

[Il faut croire à la résurrection de J.-C.]. — Les Pères du concile de Constantinople ont ajouté à l'article du Symbole qui regarde la résurrection ces paroles : *secundum Scripturas*, selon les Ecritures; et ils ne l'ont fait, après l'Apôtre, que pour faire entendre que la foi du mystère de la Résurrection est absolument nécessaire, comme ces paroles du même Apôtre le font voir : *Si* JÉSUS-CHRIST *n'est point ressuscité, notre prédication est vaine, et votre foi est vaine aussi* (I Cor. XV). D'où vient que S. Augustin, tout surpris de voir la foi de cet article établie, s'écrie : Ce n'est pas une chose surprenante de croire que JÉSUS-CHRIST soit mort : les païens, les Juifs et les athées même le croient, tout le monde le croit; mais la résurrection de JÉSUS-CHRIST est proprement l'objet de la foi des chrétiens, et c'est ce qui a obligé le Fils de DIEU à parler souvent de sa Résurrection à ses disciples, ne les ayant presque jamais entretenus de sa Passion, qu'il ne leur ait en même temps parlé de sa Résurrection. Il l'a fait encore d'après S. Thomas (D. Thomas, III parte, quæst. XIII, art. 1) 1° pour confirmer notre foi en la divinité de JÉSUS-CHRIST, sans laquelle la justice de l'homme ne peut subsister ; car c'est une preuve incontestable que JÉSUS-CHRIST est le Fils de DIEU, et qu'il est ressuscité par sa propre vertu. 2° Afin d'entretenir et de fortifier toute espérance ; car c'est parce que JÉSUS-CHRIST est ressuscité que nous avons une ferme confiance que nous ressusciterons aussi un jour avec lui, puisqu'il est nécessaire que les membres suivent la condition du chef. 3° Pour le renouvellement et la réformation de notre vie ; car comme JÉSUS-CHRIST est ressuscité pour ne plus mourir, ainsi par la régénération spirituelle, nous sommes morts au péché, et faits vivants à la grâce pour n'y plus mourir.

[Bienfaits de la résurrection de J.-C.]. — Il est facile de reconnaître les biens et les avantages que la Résurrection du Fils de DIEU a apportés aux fidèles ; non-seulement nous connaissons par-là que JÉSUS-CHRIST est DIEU immortel, victorieux de la mort; mais que sa Résurrection est proprement la cause

et le principe de la nôtre, comme elle en est le modèle. En effet, si DIEU s'est servi de l'humanité sainte du Sauveur comme d'un instrument de notre rédemption, sa Résurrection a été comme l'instrument qui était nécessaire pour opérer la nôtre ; et l'on peut dire encore qu'elle en est le modèle et l'exemplaire, parce qu'elle est la plus parfaite et la plus accomplie de toutes. On peut ajouter que la résurrection de cet Homme-DIEU est proposée à une âme morte par le péché, comme le modèle qu'elle doit représenter pour ressusciter à la vie de la grâce.

[Pourquoi J.-C. n'est pas ressuscité seulement à la fin du monde]. — S. Thomas enseigne que JÉSUS-CHRIST n'a pas voulu différer sa Résurrection jusqu'à la résurrection générale des hommes, pour ne pas laisser durant si longtemps notre foi douteuse et chancelante ; s'il eût permis que son corps adorable eût souffert la corruption dans le sépulcre, qui d'entre les hommes eût pu croire et se promettre que le sien en dût sortir..De tous les mystères de notre religion, c'est celui qui établit le plus notre foi ; le Fils de DIEU, jugeant donc combien ce mystère était important, il a voulu qu'on en fût convaincu dès le commencement, par des preuves incontestables, et les douze apparitions marquées dans l'Evangile, et que ce fût comme le fondement des preuves de sa divinité, et de la vérité de notre foi.

[J.-C. est notre résurrection]. — Le Fils de DIEU nous assure lui-même qu'il est la résurrection et la vie : *Ego sum resurrectio et vita* (Joann. XI). Il est résurrection, dit la théologie 1° parce qu'il est la cause méritoire de notre résurrection : c'est lui qui nous a mérité ce bonheur. 2° Il en est la cause efficace : c'est lui qui nous ressuscite. 3° Il en est la cause exemplaire : il est le modèle de notre résurrection. 4° Il en est la fin et la cause finale : c'est pour lui que nous ressuscitons.

[La résurrection de J.-C. est une preuve de sa divinité]. — Si la Résurrection de JÉSUS-CHRIST est rendue évidente par les preuves qu'il en a données, sa divinité est rendue en quelque façon évidente par sa résurrection. *Si* JÉSUS-CHRIST *n'est point ressuscité,* dit S. Paul, *votre foi est vaine et notre prédication n'est qu'un mensonge* (I Cor. XV) ; mais aussi s'il est ressuscité, notre foi est solide, et la vérité de l'Evangile est évidente, parce que, s'il est ressuscité, il est DIEU. En effet si on regarde sa résurrection comme un effet de la puissance de son Père, qui le ressuscite en tant qu'homme, le Fils ayant apporté sa résurrection comme une preuve convaincante de sa divinité, s'il n'était pas DIEU, le Père ne pouvait pas plus le ressusciter dans cette conjoncture qu'autoriser le mensonge : ce qui est impossible. Si on regarde sa résurrection comme un effet de sa propre vertu, il n'y a qu'un DIEU qui se puisse ressusciter et trouver dans

la mort même des ressources de vie. Ne faut-il donc pas vouloir s'aveugler, pour ne pas se rendre à l'évidence de cette preuve ?

[La résurrection de J.-C. est le motif de notre espérance]. — La Résurrection du Sauveur est le motif de notre espérance, parce qu'elle est une preuve et un gage de notre résurrection future : *Si* Jésus-Christ *est ressuscité*, dit S. Paul, *comment se trouve-t-il encore des gens qui osent assurer que nous ne ressusciterons point* (I Cor. xv) ? Jésus-Christ est notre Rédempteur dans sa Résurrection aussi bien que dans sa mort, et un Rédempteur parfait, qui nous rachète, comme dit le prophète, d'une rédemption abondante. Il est venu pour réparer toutes les pertes que le péché d'Adam nous avait causées, et avec avantage, car le second Adam est plus puissant pour nous sauver que le premier n'avait été pour nous perdre. Si donc le péché d'Adam avait infecté de son venin l'âme et le corps, il a fallu que Jésus nous rendît non-seulement la vie de l'âme, mais encore la vie du corps par sa Résurrection.

[J.-C., comme notre chef nous garantit la résurrection]. — Jésus-Christ est non-seulement notre Rédempteur dans sa Résurrection, mais encore notre chef; c'est ce qui nous fournit un nouveau motif d'espérance. Un chef parfait tel que Jésus-Christ doit avoir trois qualités : 1° il doit être uni avec ses membres ; 2° il leur doit communiquer la vie et le mouvement ; 3° enfin il doit se sentir de l'état heureux ou malheureux de ses membres. Or si nous ne ressuscitons point, Jésus-Christ remplirait-il le premier devoir d'un chef, nous laissant dans une séparation éternelle de sa personne, nous laissant dans le tombeau tandis qu'il serait dans le ciel ? Ne manquerait-il pas au second, s'il ne nous communiquait pas la vie de la gloire qu'il a reçue dans sa Résurrection ? les membres doivent suivre le sort et la gloire de leur chef, dit S. Grégoire. Enfin son bonheur serait-il complet, si pendant qu'il serait dans la jouissance de tous les biens, ses membres restaient ensevelis dans la corruption et dans la misère ? Aussi S. Paul nous enseigne la certitude de notre Résurrection, et en parle comme d'une affaire déjà faite, en nous disant que Dieu nous a tous ressuscités avec son Fils.

[J.-C. dans sa résurrection est notre modèle]. — Jésus-Christ dans sa Résurrection, est non-seulement notre chef, mais encore notre modèle ; nous devons donc avoir de la conformité avec lui, si nous voulons être prédestinés. 1° Nous devons avoir de la conformité avec lui dans sa vie par l'imitation de ses vertus. 2°. Nous devons avoir de la conformité avec lui dans sa mort, par la mortification de nos sens et de nos passions. Ces deux conformités en produiront infailliblement une troisième, qui est la conformité avec Jésus-Christ dans l'état de sa résurrection et de sa gloire. C'est ce que nous marque S. Paul, lorsqu'il nous dit que, si nous

sommes entés sur JÉSUS-CHRIST crucifié, nous serons aussi entés sur JÉSUS-CHRIST glorieux, et que, si nous mourons avec lui, nous ressusciterons avec lui ; mais c'est en vain que nous prétendons ressusciter avec JÉSUS-CHRIST, si nous ne mourons avec lui, si nous ne mourons au péché et à nos inclinations déréglées.

[Résurrection de J.-C. preuve de sa divinité]. — Chaque fois que JÉSUS-CHRIST se trouve pressé par les Juifs sur le sujet de sa divinité, et qu'ils lui en demandent des preuves, il ne leur en donne jamais d'autres que sa Résurrection ; et il s'en sert pour convaincre leurs esprits, ou pour confondre leur incrédulité. Cette nation infidèle, dit-il, veut être assurée par un miracle de ce que je suis, et elle n'aura point d'autre miracle que celui du prophète Jonas, ou plûtôt que celui dont le prophète Jonas fut la figure ; savoir, qu'après avoir été enfermé trois jours dans le sein de la terre, j'en sortirai comme Jonas sortit du ventre de la baleine : *Generatio prava signum quærit, et signum non dabitur ei nisi signum Jonæ Prophetæ* (Matth. XII). Vous me demandez, ajoutait-il en s'adressant aux Pharisiens, par quel miracle j'ai droit d'user du pouvoir absolu et de l'autorité indépendante que je m'attribue ; voici par où je veux que vous en jugiez : c'est qu'après que vous aurez détruit par une mort cruelle et violente ce temple visible qui est mon corps, je le rétablirai dès le troisième jour dans le même état, et même dans un état plus parfait : *Quod signum ostendis quia hæc facis* etc. (Joan. XXIV) ? Il pouvait sans doute produire cent autres miracles qu'il opérait au milieu d'eux, mais il les supprime tous ; dans la plupart même, après avoir laissé agir sa toute-puissance, il recommande le secret à ceux qui en ont ressenti la vertu. Pourquoi cela ? par la raison qu'apporte S. Chrysostôme, que dans le dessein de DIEU, la Résurrection de JÉSUS-CHRIST ayant été choisie pour être le signe de sa filiation divine, c'était elle qui devait mettre le sceau à tous les autres miracles, et qui en devait consommer la preuve.

[La Résurrection de Jésus-Christ, mystère le plus avéré]. — Il est arrivé par une conduite merveilleuse de la Providence que, de tous les articles de notre religion, ou plutôt de tous les miracles sur quoi est fondée notre religion, il n'y en a aucun dont le fait ait été si avéré, ni dont l'évidence soit si incontestable, en sorte, dit S. Augustin, qu'un païen même et un infidèle, examinant sans préoccupation toutes les circonstances de ce miracle, est forcé d'en reconnaître la vérité. Ce qui est encore plus étonnant, continue ce saint Docteur, c'est que les deux choses qui naturellement auraient dû être des obstacles à la foi de cette Résurrection, savoir la haine des Pharisiens et l'incrédulité des Apôtres, sont justement les deux moyens que DIEU a employés pour l'appuyer et pour la fortifier, comme l'on peut voir par les précautions que les uns prirent de faire

garder le tombeau, et par les doutes des autres, l'obstination même de quelques-uns d'entre eux à ne point croire sans avoir vu et touché ce corps, ainsi que les marques des plaies qu'il avait reçues.

[Résurrection de Jésus-Christ, modèle de la résurrection des âmes]. — Ce n'est pas seulement une pensée de quelques mystiques, mais un enseignement de l'Apôtre S. Paul qui nous assure que la Résurrection de JÉSUS-CHRIST nous oblige à mener une vie nouvelle, c'est-à-dire, une vie toute sainte et divine, parce que, dit cet Apôtre, le Sauveur ayant été livré à la mort pour nos péchés, il est ressuscité pour notre justification. D'où il s'ensuit, pour faire un parallèle juste de sa Résurrection avec la nôtre, j'entends celle de nos âmes, que si sa Résurrection a été un passage de la mort à la vie, la nôtre doit être du péché à la grâce, des vices aux vertus, de l'amour-propre à l'amour divin, des inclinations du vieil homme à celles de l'homme nouveau : *Ut quomodò Christus surrexit à mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus* : afin que, comme JÉSUS-CHRIST est ressuscité par la gloire et la puissance de son Père, de même nous marchions aussi dans une nouvelle vie, en donnant à notre âme des qualités conformes à celles de la vie glorieuse de son corps. *Son corps est impassible* : il faut donc que nous ayons un tel empire sur nos passions qu'il semble que nous en soyons exempts. *Il est agile.* Il faut donc nous porter promptement, sans ennui, sans répugnance, à tout ce qui regarde le service de DIEU et la pratique des bonnes œuvres. *Il est subtil* : il faut donc passer courageusement par-dessus toutes les difficultés qui retardent notre perfection, et prendre une conduite de vie plus spirituelle et plus sainte que corporelle et humaine. *Il est lumineux et éclatant ;* il faut que la lumière du SAINT-ESPRIT éclaire notre entendement, le remplissant de la connaisssance des choses divines, et que la lumière extérieure de notre bon exemple éclaire le prochain et lui imprime l'amour et l'estime de la vertu.

[Différence entre la résurrection des corps et celle des âmes]. — Il y a cette différence entre la résurrection glorieuse des corps et la résurrection spirituelle des âmes, que DIEU retarde celle des corps jusqu'à la consommation des siècles, et que celle des âmes n'éprouve aucun délai : aussitôt que le pécheur fait pénitence, il sort de l'état du péché, et passe à l'état de la grâce. La résurrection des corps ne se fera qu'une fois ; comme ils ne meurent qu'une fois, ils ne ressusciteront qu'une fois : mais la résurrection des âmes se peut souvent réitérer, parce que, comme il arrive souvent que les hommes retombent dans le péché, la bonté de DIEU leur donne les moyens de se relever souvent par la pénitence. La résurrection des corps ne se fera qu'au dernier jour du monde, et durera dans l'éternité ; la résurrection des âmes se peut faire tous les jours jusqu'à la mort ; mais après la mort il n'y a plus de ressource ; c'est de ce

moment que dépend la vie glorieuse non-seulement des âmes, mais encore des corps ; si l'âme ne ressuscite avant la mort, le corps ressuscitera à la vérité, mais il ne ressuscitera pas à la gloire.

[La résurrection de Jésus-Christ, fondement de la foi]. — Il paraît que le dessein de Dieu dans ce mystère était d'en faire la base de toute la religion et de toute la piété chrétienne ; en effet c'est à ce point que se réduisent et tous les miracles des Apôtres, et toute l'efficacité de leurs prédications, et toutes les preuves de leur mission. S. Paul prononce hautement que, sans ce mystère, c'est en vain qu'on prêche l'Evangile, qu'on y met sa confiance, qu'on en observe les lois ; et que nous sommes les plus insensés et les plus malheureux des hommes, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité. Mais aussi il faut conclure que nous sommes les plus sages et les plus heureux, supposé la vérité du mystère de la résurrection, parce qu'il est l'appui le plus inébranlable de notre foi, et le motif le plus puissant de notre espérance. C'est le fondement le plus inébranlable de notre foi, car pourquoi croyons-nous ? parce que Dieu nous a révélé ce que nous croyons ; mais comment savons-nous que Dieu l'a révélé ? parce qu'il a fait des miracles qui attestent les articles que nous croyons. Or la Résurrection de Notre-Seigneur est comme le centre de tous les miracles que Dieu a faits pour cette fin, c'est celui que Jésus-Christ avait toujours donné lui-même pour justifier tous les autres ; aussi pour convertir l'univers, et pour persuader la vérité de la religion chrétienne, les Apôtres n'insistaient-ils que sur le mystère de la résurrection comme sur une preuve sans réplique.

[La divinité de Jésus-Christ, cause de sa résurrection]. — Le principe agissant et la cause effective de la résurrection a été la divinité de Jésus-Christ ; ce que les théologiens expliquent de cette manière. Cette divinité étant toujours unie au corps de Jésus-Christ aussi bien qu'à son âme, suivant la maxime de la théologie : *Qu'il n'a point quitté ce qu'il a pris une fois*, il est vrai de dire que, suivant la maxime théologique qui attribue les actions aux personnes, c'est la personne de Jésus-Christ qui a opéré cette résurrection, et qu'immortelle, elle l'a rappelé de la mort humaine. De là vient que tous les Pères enseignent que la preuve évidente de la divinité de Jésus-Christ se prend de ce qu'il s'est ressuscité soi-même.

[Les témoins de la résurrection]. — Pour que tant de personnes aient cru un fait tel qu'est la Résurrection de Jésus-Christ dont il a été si facile de s'éclaircir, qu'ils l'aient cru malgré tous les intérêts de la nature et contre le torrent des passions humaines, il faut qu'ils aient eu un sujet de conviction évidente ; il faut, ou qu'ils aient vu de leurs propres yeux Jésus-Christ ressuscité, ou que de leurs propres yeux ils aient vu des miracles qui leur aient fait toucher du doigt celui de la résurrection, ou que l'exemple

et l'autorité des hommes les plus sensés, les plus éclairés, les plus irréprehensibles, les plus saints, aient tenu lieu d'un témoignage aussi authentique que celui des yeux.

[Croire à la résurrection, c'est croire à toute la religion]. — Si nous croyons que le Sauveur est ressuscité, nous croyons nécessairement qu'il est né, qu'il est mort, qu'il est monté au ciel, qu'il viendra juger les vivants et les morts. Nous croyons pareillement qu'il a institué une église catholique, qu'il a donné le pouvoir de remettre les péchés, que nous ressusciterons comme lui, et que nous serons comme lui participants de la gloire éternelle. Nous ne saurions donc mieux professer notre foi qu'en croyant cet article duquel on infère tous les autres, et c'est peut-être la raison pour laquelle S. Paul l'appelle son évangile, écrivant à Timothée : *Memor esto Dominum* JESUM *resurrexisse ex mortuis secundum Evangelium meum* (II Tim. II). Souvenez-vous que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST est ressuscité; il ne lui dit pas : souvenez-vous que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST est né, qu'il a souffert, qu'il est mort, non qu'il ne faille pas s'en souvenir; mais il veut dire qu'en se souvenant et en croyant qu'il est ressuscité, il croirait en même temps les autres points que la religion suppose et entraîne après soi.

[Pourquoi la résurrection est le fondement de notre espérance]. — Notre principale espérance est appuyée sur ce mystère; en effet, que pouvons-nous et que devons-nous espérer, sinon la grâce de DIEU en cette vie, et la gloire en l'autre? C'est à quoi se doivent réduire toutes nos prétentions : par la grâce nos péchés sont remis. Et de qui la devons-nous attendre, sinon de celui qui dit le jour même de sa résurrection : *Oportebat Christum resurgere à mortuis tertiâ die, et prædicari in nomine ejus pœnitentiam et remissionem peccatorum in omnes gentes* (Luc. XXIV). Il fallait qu'il ressuscitât le troisième jour, et qu'on prêchât en son nom la rémission des péchés à tout le monde. Nous avons aussi grand sujet d'espérer la gloire de nos âmes; c'est l'Apôtre S. Pierre qui nous en assure par ces paroles : *Béni soit*, dit-il, DIEU *le Père de Notre-Seigneur* JÉSUS-CHRIST, *lequel dans sa miséricorde nous a régénérés par la résurrection de son Fils avec une vive espérance que nous posséderons un héritage incorruptible qui ne se flétrira jamais, mais qui se conservera en nous dans le ciel* (I Pet. I). Ces paroles claires et décisives n'ont pas besoin d'explication.

[Ce qu'est la résurrection spirituelle]. — Il faut admettre avec l'Eglise et toute la théologie, que nos âmes meurent par le péché, parce qu'elles perdent la grâce qui est le principe d'une vie surnaturelle, et qu'elles ressuscitent par l'infusion de la grâce sanctifiante, qui est l'âme, pour ainsi dire, de notre âme, et notre vraie vie spirituelle. Ainsi cette résurrection n'est autre chose que la justification du pécheur.

ST. BASIL'S SEMINARY LIBRARY

[Avantages du corps de J.-C. dans sa résurrection]. — Il est constant que le Sauveur, dès le premier moment de sa vie, avait reçu la béatitude de son âme, et que cette partie supérieure de son esprit jouissait de la vision de Dieu. Il fallait donc, par une suite naturelle, que cette gloire de son âme se répandît sur son corps, et le rendît bienheureux et participant de sa gloire; mais comme il devait souffrir pour nous sauver, il arrêta pendant sa vie, par une miraculeuse suspension, la communication de ce bonheur, et laissa son corps exposé à la violence des supplices, de sorte que son âme souffrait quelque violence et quelque contrainte de ne pouvoir communiquer sa gloire et son bonheur à son corps. Au moment de la Résurrection du Sauveur, son âme ne souffre plus de violence par la suspension de son bonheur, elle a une liberté entière de répandre la gloire de son corps, ce qu'elle fait avec une profusion et un avantage qui répond au mérite de ses travaux, et de ses souffrances.

[Comment J.-C. est-il ressuscité pour notre justification]. — Saint Paul dit que Jésus-Christ est ressuscité pour notre justification : *Resurrexit propter justificationem nostram* (Rom. IV). Ce n'est pas que la Résurrection du Sauveur soit la cause efficiente et méritoire de notre justification; tout le mérite du Fils de Dieu a été pendant sa passion, il a été renfermé dans le temps de sa vie passible, et on peut dire que le mystère de la Résurrection n'a été que comme l'achèvement et l'accomplissement de son mérite. Mais l'intention de l'Apôtre, comme l'explique S. Thomas, c'est de dire que la Résurrection du Sauveur a été la cause exemplaire de notre justification; parce que nous ressuscitons de la mort du péché et que nous reprenons une nouvelle vie; mais ajoutons que la Résurrection du Sauveur est comme la cause finale de notre justification, en ce qu'elle mérite que nous ressuscitions spirituellement pour honorer la sainteté de ce mystère.

[Que doit être notre résurrection spirituelle]. — La Résurrection de Jésus-Christ renferme deux choses; un changement d'état et la constance dans cet état; c'est ce qui fait dire à S. Paul : 1° Que pour participer à la Résurrection de Jésus-Christ, il faut comme lui marcher dans une vie nouvelle, en nous revêtant de l'homme nouveau; 2° Que notre résurrection à la vie nouvelle doit renfermer la constance dans cet état, pour imiter celle de Jésus-Christ, qui, comme dit S. Paul, étant ressuscité une fois ne meurt plus. Il est mort une fois pour le péché, mais depuis sa résurrection il vit toujours pour Dieu; de même, après être morts par la pénitence, si nous sommes véritablement ressuscités à la vie nouvelle, nous ne vivons plus que pour Dieu; si nous vivons encore pour le péché en y retombant, notre résurrection est douteuse. Comme nous trouvons un rapport si juste entre les lumières de la raison et celles de la foi, entre les principes de la philosophie et ceux de l'Evangile sur ce qui touche la vérité de la résurrection, il est hors de doute que ceux qui témoignent de

la répugnance à croire cette vérité ne peuvent passer ni pour fidèles, ni pour raisonnables, ni pour savants, et que ce ne peut être que la corruption de leur volonté qui aveugle ou qui obscurcit leur entendement sur ce sujet. Ils ne croient pas la résurrection parce qu'ils ne l'aiment pas, et ils ne l'aiment pas parce qu'ils la craignent, et ils la craignent parce qu'elle est suivie aussi bien de supplices éternels pour les méchants que de récompenses éternelles pour les justes. Ils aiment mieux vivre dans des sentiments qui flattent leur infirmité ou leur malice que dans des sentiments convenables à la sagesse, à la justice et à la miséricorde de Dieu. Ils ne croient point la résurrection parce qu'ils ne la voient pas, et, afin de pouvoir sans scrupule conformer leurs désirs sensuels aux faibles lumières de leur esprit, ils n'admettent point d'autres connaissances que celles que la chair et les sens sont capables de leur donner.

[Les Juifs ne distinguaient pas l'immortalité de la résurrection corporelle]. — Il semble qu'avant la naissance du Sauveur du monde les Juifs, qui étaient alors le peuple de Dieu, ne distinguaient guère l'immortalité de l'âme d'avec la résurrection des corps ; si bien qu'ils prenaient ordinairement pour une même chose ou pour deux choses naturellement inséparables, que l'homme dût jouir un jour d'une vie éternelle, ou qu'il dût un jour ressusciter. C'est sur ce fondement que l'historien Josèphe, qui ne pouvait pas ignorer sur ce point les sentiments de ceux de sa nation, dit des Sadducéens qu'ils croyaient les âmes mortelles pour dire qu'ils ne croyaient pas la résurrection des corps. A moins que l'auteur du second livre des Machabées n'eût renfermé l'immortalité de l'âme dans la résurrection des corps, il n'aurait pas dit, comme il l'a fait, que, si le vaillant capitaine Judas n'avait pas cru la Résurrection des morts, c'eût été en vain qu'il eût fait offrir des sacrifices à Jérusalem pour les soldats morts dans la bataille.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Le tombeau de J.-C. ne ressemble pas à ceux des grands]. — Quelque puissants que les hommes aient été, à quoi se réduisent ces magnifiques éloges qu'on leur donne, et que nous lisons sur ces superbes mausolées que leur érige la vanité humaine? A cette triste inscription : *Hic jacet;* ce grand, ce conquérant, cet homme tant vanté dans le monde, est ici couché sous cette pierre, et enseveli dans la poussière, sans que tout son pouvoir et toute sa grandeur l'en puisse tirer. Mais il en va bien autrement à l'égard de Jésus-Christ. A peine a-t-il été enfermé dans le sein de la terre, qu'il en sort le troisième jour, victorieux et tout brillant de lumière; en sorte que les femmes dévotes qui le viennent chercher, et qui, ne le trouvant pas, en veulent savoir des nouvelles, n'en apprennent rien autre chose, sinon qu'il est ressuscité, et qu'il n'est plus là : *Non est hic* (Matth. XXVIII). Voilà, selon la prédiction et l'expression d'Isaïe, ce qui rend son tombeau glorieux : *Et erit sepulchrum ejus gloriosum* (Isaï. II). Au lieu donc que la gloire des grands du siècle se termine au tombeau, c'est dans le tombeau que commence la gloire de ce Dieu-Homme. C'est là, pour ainsi parler, dans le centre même de la faiblesse, qu'il fait éclater toute sa force, et jusqu'entre les bras de la mort, qu'il reprend par sa propre vertu une vie bienheureuse et immortelle. Admirable changement, chrétiens, qui doit affermir son Eglise, qui doit consoler ses disciples et les rassurer, qui doit servir de fondement à la foi et à l'espérance chrétienne : car tels sont, ou tels doivent être les effets de la Résurrection du Sauveur. (**Bourdaloue**, *de la Résurrection de* Jésus-Christ).

[La résurrection de J.-C. prouve sa divinité]. — La Résurrection de Jésus-Christ établit particulièrement la foi de sa divinité. Vous me direz : Le Sauveur du monde, pendant le cours de sa vie mortelle, n'avait-il pas fait des miracles qui l'autorisaient dans la qualité qu'il prenait de Fils de Dieu? Les démons chassés, les aveugles-nés guéris, les morts de quatre jours ressuscités, n'était-ce pas autant de démonstrations palpables et sensibles du pouvoir tout divin qui résidait en lui? Quel effet plus singulier devait avoir sa résurrection pour confirmer cette croyance? Voici comme le point

décisif de ce mystère. Je dis que la révélation de la divinité de JÉSUS-CHRIST était surtout attachée à sa Résurrection : *Qui prædestinatus est Filius Dei ex resurrectione mortuorum*, dit S. Paul (Rom. III). Pourquoi? parce que la Résurrection du Sauveur était la preuve que cet HOMME-DIEU devait expressément donner aux Juifs pour leur faire connaître sa divinité ; parce que cette preuve était en effet la plus naturelle et la plus convaincante de sa divinité : parce que, de tous les miracles de JÉSUS-CHRIST faits par la vertu de sa divinité, il n'y en a pas un qui ait été si avéré, ni d'une évidence si incontestable que celui de la résurrection de son corps : et parce que c'est celui de tous qui a le plus servi à la propagation de la foi et à l'établissement de l'évangile, dont la substance et le capital est de croire en JÉSUS-CHRIST et de confesser sa divinité. (*Le même*).

Ce n'est pas sans raison que JÉSUS-CHRIST s'attachait spécialement à ce signe, pour vérifier qu'il était DIEU. En effet, il n'appartient qu'à un DIEU de dire comme lui : *Potestatem habeo ponendi animam meam, et iterùm sumendi eam* (Joann. X). J'ai le pouvoir de quitter la vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre. Il n'y a, dis-je, qu'un DIEU qui puisse s'exprimer de la sorte. Avant JÉSUS-CHRIST on avait vu dans le monde des hommes ressuscités, mais ressuscités par d'autres hommes. Elisée, par le seul souffle de sa bouche, avait ranimé le cadavre du fils de la Sunamite ; et, par la prière d'Elie, l'enfant de la veuve de Sarepta, mort de défaillance et de langueur, avait été rendu à sa mère désolée, plein de vigueur et de santé. Mais, comme remarque S. Ambroise, ceux qui étaient alors ressuscités ne recevaient la vie que par une vertu étrangère ; et ceux qui opéraient ces miracles, ne les faisaient que dans des sujets étrangers. La merveille inouïe, c'était que le même homme fît tout à la fois le double miracle, et de ressusciter, et de se ressusciter. Car c'est ce qu'on n'avait jamais entendu ; et voilà le miracle que DIEU réservait à son Fils, afin de déclarer au monde qu'il était tout ensemble homme et DIEU ; homme, puisqu'il était ressuscité, et DIEU, puisqu'il s'était ressuscité : *Ut ostenderet quoniam erat in ipso, et ressuscitatus homo, et ressuscitans* DEUS, dit ce saint Docteur. (*Le même*).

[Les Apôtres croient à la résurrection]. — Ce qui me surprend dans ce mystère au-delà de tout le reste, et ce que nous ne pouvons assez admirer, c'est de voir les Apôtres, qui, pendant la vie de leur maître, ne pouvaient pas même comprendre ce qu'il leur disait de sa résurrection, qui dans le temps de sa passion en avaient entièrement désespéré, et qui rejetaient après sa mort, comme des fables et des rêveries, ce qu'on leur racontait de ses apparitions ; de voir, dis-je, des hommes si mal disposés à croire, ou plutôt si déterminés à ne pas croire, devenir les prédicateurs et les martyrs d'un mystère qui jusque-là avait été le plus ordinaire sujet de leur incrédulité ; aller devant les tribunaux et les juges de la terre con-

fesser une résurrection dont ils s'étaient toujours fait un objet de scandale; ne pas craindre de mourir pour en confirmer la vérité, et s'estimer heureux, pourvu qu'en mourant ils servissent à JÉSUS-CHRIST glorieux et triomphant, de témoins fidèles. Qui fit ce changement en eux, et qui était capable de le faire, sinon l'assurance et la foi de la résurrection? Mais une foi si ferme, après une incrédulité si obstinée, n'était-elle pas un coup de la main du Très-Haut? Aussi est-ce en vertu de cette foi, je dis de la foi d'une résurrection si miraculeuse, que le christianisme s'est multiplié, que l'Evangile a fait dans le monde des progrès inconcevables, et que la divinité du Sauveur, malgré l'enfer et toutes les puissances, a été crue jusqu'aux extrémités du monde. (*Le même*).

[Nous ressuscitons semblables à J.-C.]. — Il est vrai que nous ressusciterons, parce que JÉSUS-CHRIST est ressuscité; et pour mettre le comble à notre espérance, j'ajoute que nous ressusciterons encore semblables à JÉSUS-CHRIST, et que sa résurrection est le modèle de la nôtre. Car, demande S. Augustin, pourquoi DIEU a-t-il voulu que la résurrection de son Fils fût si sensible, et pourquoi le Fils unique de DIEU a-t-il tant cherché lui-même à la faire connaître, et à la rendre publique? Ah! répond ce saint docteur, c'est afin de nous découvrir sensiblement dans sa personne la vaste étendue de nos prétentions; c'est afin de nous faire voir ce qu'il est, ce que nous devons être, ou ce que nous pouvons devenir. Je n'ai donc qu'à me représenter ce qu'il y a de plus éclatant dans le triomphe de mon Sauveur. Je n'ai qu'à contempler cette humanité glorifiée, ce corps, tout matériel et tout corps qu'il est, revêtu de toutes les qualités des esprits, tout éclatant de lumière, et couronné d'une splendeur éternelle : voilà l'heureux état où je dois être moi-même élevé, et ce que la foi me promet. Maintenant nos corps sont sujets à la corruption et à la pourriture; maintenant ce sont des corps sujets à la souffrance et à la douleur; maintenant ce sont des corps fragiles et sujets à la mort; maintenant ce n'est qu'une chair grossière, vile et méprisable. Mais alors, par le plus prompt et le plus merveilleux changement, ils auront, si je puis m'exprimer de la sorte, la même incorruptibilité que le corps d'un DIEU, la même impassibilité, la même immortalité, la même subtilité, la même clarté : *Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ* (Phil. III). Tout cela néanmoins à une condition, savoir que nous travaillerons dans la vie présente à les sanctifier par la mortification et la pénitence chrétienne. (*Le même*).

[La résurrection de J.-C., source de joie]. — Quelle joie ressentit Jacob lorsqu'on lui vint dire que son fils Joseph, qu'il avait si longtemps cru mort vivait encore, et qu'il était tout puissant dans l'Egypte? A la première nouvelle qu'il en reçut, il demeura comme ravi, et tout ce qu'il put faire dans ce doux transport fut de dire ces paroles pleines de tendresse : *Sufficit mihi si adhuc*

Joseph filius meus vivit (Gen. XLV) ; si mon fils Joseph est encore en vie, c'est assez, je ne plains plus les maux que j'ai soufferts, je ne regrette plus les larmes que j'ai versées, je ne crains plus les disgrâces qui me peuvent arriver : je mourrai content si je le vois encore une fois en ma vie. Qu'avons-nous donc désormais nous autres à craindre ou à souhaiter, après que le Sauveur de nos âmes est sorti du tombeau, et qu'il a vaincu la mort? Si nous avons pleuré son trépas, ne faut-il pas triompher à sa résurrection; et si nous avons participé à ses douleurs, ne faut-il pas prendre part à la gloire de son triomphe? (**P. Nouet,** *l'Homme d'oraison,* 3e part.).

[La résurrection à la grâce doit être durable]. — Véritablement, s'il me restait encore quelque chose à souhaiter après une aussi glorieuse victoire qu'est celle que le Fils de DIEU remporte aujourd'hui sur la mort, ressuscitant glorieux dans nos âmes par le moyen de la pénitence, je demanderais à DIEU que cet état fût ferme et de durée, et aussi constant qu'il est parfait en sa beauté. O glorieuse résurrection du péché à la grâce, de la mort à la vie que JÉSUS-CHRIST reçoit en nous, si cette vie n'était pas sujette à la mort, et si le péché ne trouvait plus de place dans notre cœur pour en exclure la grâce! Mais, hélas ! que notre joie sera de courte durée, et que nos triomphes se changeront bientôt en de tristes sujets de lamentations et de plaintes, en nous soumettant de rechef à la mort du péché! Il faut y penser sérieusement et faire en sorte que ce malheur ne nous arrive point, et qu'il ne soit pas dit que nous sommes ressuscités, comme le Lazare, pour porter encore les livrées de la mort. *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur*, JÉSUS-CHRIST étant ressuscité ne meurt plus, dit l'Apôtre ; mais que s'ensuit-il? dit le grand Apôtre : *Ita et vos existimate mortuos esse peccato, viventes autem* DEO *in Christo* JESU (Rom. VI) ; persuadez-vous, dit-il, que vous êtes morts au péché pour jamais, afin de vivre d'une vie divine et immortelle en JÉSUS-CHRIST. (*Le même*).

Si nous voulons que notre joie soit parfaite, ne disons pas : *Sufficit si Dominus meus vivit,* il me suffit que mon Seigneur soit vivant, comme le patriarche Jacob disait de son fils Joseph, qu'il avait cru mort et pleuré si longtemps : *Sufficit mihi si adhuc Joseph filius meus vivit* (Gen. XLV). Ce n'est pas assez de voir notre rédempteur et notre divin Maître dans la possession d'une vie immortelle, si la nôtre n'est semblable à la sienne, exempte des traits de la mort et des atteintes du péché. Ce n'est pas assez pour lui, ce n'est pas assez pour nous : il a besoin de nous, si je l'ose dire, et nous avons besoin de lui; il est notre roi, et son royaume n'aura point de fin : il faut que ses sujets soient immortels; il est notre chef, non plus passible et mort, mais bienheureux à jamais : il faut donc que ses membres soient vivants, pour participer à ses influences; s'il ne nous associait à sa gloire, ses desseins ne seraient pas accomplis, et s'il ne nous rendait heureux, il ne serait pas satisfait; et comme sa gloire est le prin-

cipe de notre bonheur, aussi notre bonheur fait une partie de sa gloire et de son contentement. Nous ne pouvons donc plus nous séparer de lui par le péché, sans ruiner nos propres intérêts ; nous sommes trop étroitement liés à sa personne et par la foi qui unit notre entendement à ses divines lumières, et par l'espérance qui nous attache au souverain bien, et par la charité qui lie notre cœur à ses divines perfections, pour l'abandonner et nous en séparer de nouveau par nos infidélités. Il ne faut plus mourir après être ressuscités à la grâce : *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur* (Rom. VI). (*Le même*).

[La résurrection de J.-C. doit nous réjouir]. — Pendant que le Sauveur vivait dans le monde, il ne paraissait pas entièrement DIEU, dit S. Augustin, *totus* DEUS. Il avait beaucoup de la faiblesse et de l'infirmité de l'homme ; il faisait paraître quelque rayon de divinité dans les miracles qu'il opérait, mais il souffrait la faim et la soif, il versait des larmes et s'assujettissait à toutes nos misères ; et bien loin de paraître DIEU, il paraissait entièrement homme. Mais au moment de sa résurrection, il quitta toutes les infirmités de l'homme et parut pleinement et entièrement DIEU : *totus* DEUS. Je me réjouis, Seigneur, de vous voir dans un état dont les maux ne peuvent approcher, comme parle votre prophète, parce que vous êtes à l'abri des traits de la mort et de la cruauté des hommes. Hélas! quand je vous considérais, ces jours passés, couvert de sang, flagellé par les mains de vos ennemis, mourant par arrêt de la justice de votre Père, je m'attendrissais sur vos douleurs, et j'étais indigné de voir le plus saint et le plus innocent des hommes, et en même temps le plus grand des rois si maltraité. Mais vous voyant aujourd'hui dans un état si différent, je triomphe de joie de voir ce changement, et qu'il n'y a maintenant que nos péchés qui vous puissent attaquer dans l'état où vous a mis votre glorieuse résurrection. (**Biroat**, *sermon pour le jour de Pâques*).

[La résurrection de J.-C. confirme ses miracles]. — La Résurrection du Sauveur est si miraculeuse et si éclatante en elle-même que, quand bien même elle serait toute seule, elle serait une preuve évidente de sa divinité, suivant la pensée de l'Apôtre : *Qui prædestinatus est Filius* DEI *ex virtute, ex Resurrectione mortuorum* (Rom. I) ; c'est-à-dire, qu'il s'est montré Fils de DIEU par ce mystère de gloire, et que sa prédestination a été déclarée solennellement par sa résurrection. Mais nous pouvons ajouter que cette miraculeuse résurrection confirme tous les autres miracles qu'il avait faits pendant sa vie. Avoir commandé aux éléments, avoir guéri des malades, avoir ressuscité des morts, c'étaient des preuves de la sainteté et de la divinité du Sauveur ; mais tout cet éclat de sa puissance s'était éteint et enseveli dans son tombeau. S'il n'en fût sorti lui-même, on eût pris ses miracles pour des illusions, et ses promesses pour des fables ; vu principalement qu'il en avait établi l'autorité de sa résurrection, qui était

comme le sceau des miracles de toute sa vie. On en peut juger par ce qui arriva pendant les trois jours qu'il demeura dans le sépulcre : car presque tous ceux qui avaient cru en lui chancelèrent dans la foi, et perdirent les lumières qu'il avait allumées dans leur cœur à la vue de ses miracles ; mais quand trois jours après sa mort, on apprit qu'il était ressuscité, ce fut une démonstration évidente de la vérité de ses miracles. Ils semblèrent tous sortir de son tombeau, et de cette sépulture où ils avaient demeuré pendant trois jours ; et nous pouvons dire qu'ils ressuscitèrent avec lui pour rétablir sa réputation, pour réparer les ignominies de sa mort, et le faire reconnaître pour ce qu'il avait dit qu'il était. (*Le même*).

[La résurrection de J.-C. répare les ignominies de sa mort]. — C'est une excellente pensée de S. Pierre Chrysologue que la gloire de la résurrection du Fils de Dieu a comme enseveli l'opprobre et l'infamie de sa mort : *Resurgentis gloria sepelivit morientis infamiam.* L'infamie de sa mort avait enseveli dans son tombeau la gloire de sa vie ; mais sa résurrection fait comme deux miracles; elle ressuscite sa réputation et sa vie, et elle ensevelit l'infamie de sa mort. Sa croix avait diffamé sa gloire : un homme mourir comme un voleur, condamné par sentence des juges et par l'arrêt du gouverneur de la province, condamné comme un séducteur et un faux prophète, combien cela avait-il détruit dans l'esprit du peuple l'idée que les prophéties avaient donnée de lui ? et, s'il fût demeuré en cet état, quelle opinion eût-on eu de lui dans la ville de Jérusalem, et puis dans le reste du monde où son nom eût été porté ? Comment eût-on osé seulement parler d'un Dieu qui n'eût pas été en vie, dont on eût pu produire le tombeau et les cendres, et l'instrument de son supplice? Quel moyen d'effacer la honte de cette mort, sinon de se ressusciter soi-même ? cette résurrection seule est capable de confondre ses ennemis. Qu'elle soit connue et bien avérée ; toutes les calomnies s'évanouiront, tous les doutes de ses Apôtres et de ses disciples se dissiperont, et c'est par ce premier éclat de sa résurrection, que non-seulement il efface cette honte, mais qu'il ressuscite avec un accroissement de gloire inconcevable. (*Le même*).

Il faut avouer que la plus belle réputation du monde avait été celle de Jésus-Christ pendant le cours de sa vie. Il avait un nom admirable, dit le Prophète ; il l'avait acquis par les exemples de sa sainteté, et par l'éclat de ses miracles, et par l'excellence de ses prédications : mais il est également véritable que toute cette réputation fut perdue à la mort, quand il fut condamné par la sentence des juges, et exécuté par les mains des bourreaux ; son nom fut enseveli dans le même tombeau où son corps fut mis. Mais c'est dans sa résurrection que le Sauveur triomphe de cette mort civile, et qu'il fait une seconde résurrection de sa gloire, en ce qu'il établit la réputation qu'il avait perdue, et qu'il la rétablit dans un degré d'excellence plus grand que celle qu'il avait auparavant. (*Le même*).

[J.-C. ressuscité dans nos cœurs ne doit plus mourir]. — Le grand privilége de la résurrection du Sauveur a été l'immortalité de la gloire ; il est ressuscité à condition ou plutôt avec cet avantage de ne plus mourir : *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur* (Rom. VI). C'est une pensée de quelques contemplatifs que le Fils de DIEU après sa résurrection alla visiter les lieux où il avait souffert, le prétoire où il avait été flagellé, le Calvaire où il avait été crucifié, qu'il mania la croix, les clous et les épines sans pouvoir en être blessé parce qu'il était désormais impassible et immortel. Pensez, chrétiens, que c'est à ces mêmes conditions qu'il doit ressusciter dans nos cœurs : il faut que notre résurrection donne quelque immortalité à la vie qu'il a en nous par la grâce, et qu'on dise de nous : *Christus jam non moritur*. Il doit être entré dans notre cœur en ce temps : notre entendement, notre volonté et nos passions sont des lieux où il a été maltraité, flagellé et crucifié ; mais quand il rentre dans ce cœur par la grâce, qu'il soit impassible. Qu'il entre dans notre entendement qui a conçu tant de mauvaises pensées, et qu'il n'y trouve que des pensées de procurer sa gloire ; qu'il descende dans notre volonté et qu'il n'y trouve plus de vices, qu'il y soit en assurance que pas une de nos passions n'attente à son honneur et à sa vie. Mais, hélas ! mon Sauveur, que c'est bien à d'autres conditions que vous ressuscitez aujourd hui dans le cœur de la plus grande partie des chrétiens ! à grand peine vous ont-ils donné la vie qu'ils commencent à vous faire mourir par de nouveaux crimes ! Ah ! ne faisons pas cet outrage à JÉSUS-CHRIST, laissons-le jouir de cette vie de la grâce qu'il a reçue dans notre cœur, et expérimentons combien il est avantageux de persévérer et de mourir dans la charité. (*Le même*).

[La résurrection de J.-C. confirme la foi]. — La foi des Apôtres était, ce semble, morte avec leur maître ; aussi quelle foi ne fallait-il pas avoir pour croire qu'un homme mourant sur une croix était DIEU ? Mais leur foi ressuscite aussi avec lui : sa résurrection fut le rétablissement de leur foi et le fondement de la nôtre, et même la perfection. La foi d'elle-même est obscure ; la résurrection de JÉSUS-CHRIST sembla lui donner de l'évidence, parce que JÉSUS-CHRIST nous rendit la résurrection évidente par les preuves si claires qu'il en donna, et il rendit sa divinité évidente par sa résurrection. Tous ceux qui avaient contribué à l'ignominie de sa passion, contribuèrent à établir la gloire de sa résurrection ; le Père Eternel, en envoyant des ANGES pour l'annoncer ; les Juifs, en mettant des gardes à son tombeau afin que, rendant l'enlèvement de son corps impossible, ils rendissent le bruit qu'ils semèrent là-dessus incroyable ; les disciples enfin établirent la foi de la résurrection par leur incrédulité même, qui obligea leur maître à leur donner des preuves si fortes qu'elles guérirent leur infidélité et prévinrent la nôtre, leur témoignage étant d'autant plus tort qu'ils eurent plus de peine à croire. (**P. Nepveu**, *Réflexions Chrétiennes*).

[La résurrection de J.-C. fortifie l'espérance]. — Le grand Constantin dans cette belle lettre qu'il écrivit, étant au concile de Nicée, aux évêques qui étaient absents, appelle ce mystère et cette fête *spem nostræ immortalitatis*, l'espérance de notre immortalité. En effet, si nous sommes les membres vivants de JÉSUS-CHRIST, ne pouvons-nous pas nous promettre de participer à la gloire de notre chef, que nous voyons aujourd'hui couronné? Si les prémices nous donnent l'espérance des fruits, puisque JÉSUS-CHRIST, selon l'Apôtre, est le prémice des morts, *primitiæ dormientium* (I Cor. XV), et que nous voyons en lui les prémices d'une glorieuse résurrection, pourquoi n'espérons-nous pas de semblables fruits pour nous? Si l'avancement d'un frère aîné fait espérer au puîné un pareil avantage par sa faveur, JÉSUS étant le premier né des morts, comme parle l'Apôtre, *primogenitus ex mortuis* (Col. I), et étant sorti du tombeau glorieux et triomphant, nous fait espérer qu'étant ses frères par adoption, nous pourrons aussi en sortir de la même manière par son moyen, puisque, comme dit le Prophète-roi, JÉSUS-CHRIST en qualité de victorieux, brise les verroux de fer et les portes d'airain de la mort et des enfers, et nous donne droit d'espérer que nous posséderons une parfaite liberté : *Contrivit portas æreas, et vectes ferreos confregit* (Ps. 106). (**Le P. Texier**, *Dominicale, Dimanche de Pâques*).

[La résurrection de J.-C. excite à la vertu]. — Pénétré de la foi de la résurrection de JÉSUS-CHRIST, rien peut-il davantage m'animer à le suivre que le terme où je dois arriver, et où je dois arriver après lui? est-il motif plus efficace pour nous attacher au parti de la vertu? Ce qu'on nous demande pour mériter la résurrection de JÉSUS-CHRIST dont l'éclat nous éblouit et nous enchante, est infiniment au-dessous de ce qu'il lui en a coûté à lui-même pour l'obtenir. Il n'a pas cru l'acheter trop cher de subir dans cette vue les horreurs mêmes de la croix; croirais-je trop l'acheter de subir un peu de contrainte et quelques années de pénitence? Ah! si la vertu chrétienne nous paraît encore pénible, c'est que nous ne daignons pas en considérer la récompense, telle que JÉSUS-CHRIST nous la fait voir aujourd'hui dans sa personne. Fortifiez-vous donc, mon âme, de cette précieuse espérance, ainsi que faisait le saint homme Job, pour vous mettre au dessus des obstacles de notre salut; dites comme lui? *Elle est au fond de mon cœur cette espérance si chère* (Job. XIX), et rien en comparaison ne pourra me toucher. Les exercices de l'austérité chrétienne m'alarmeront quelquefois, mais la douceur de l'espérance de la résurrection en adoucira la rigueur; cette espérance est dans mon cœur, elle en sera le soutien, la consolation, la force, le soulagement et la douceur. (*Le véritable esprit et le saint emploi des Fêtes solennelles de l'année*).

[Les précautions des Juifs confirment la résurrection]. — Quel a été l'effet de la prévoyance des Juifs, qui firent entourer de soldats le tombeau du Fils de

Dieu, et sceller la pierre qui en fermait l'entrée? on n'omit rien pour une entière sureté. Quel effet, dis-je, de cette prévoyance? point d'autre que d'écarter jusqu'aux moindres doutes, et jusqu'aux plus légers soupçons sur la résurrection de Jésus-Christ. Car malgré toutes leurs précautions et tous leurs soins, le corps du Sauveur, après trois jours de sépulture, ne s'étant plus trouvé dans le tombeau, que pouvaient dire les Pharisiens? que ses disciples l'avaient enlevé à la faveur de la nuit, et tandis que la garde était endormie? Mais, répond S. Augustin, comment a-t-on pu approcher du sépulcre, lever la pierre, emporter le corps sans éveiller aucun des soldats? D'ailleurs si la garde était endormie, d'où a-t-elle su qu'on l'avait enlevé, et qui l'avait enlevé; si elle n'était pas endormie, comment a-t-elle souffert qu'on l'enlevât? Quelle apparence que les disciples, qui étaient la faiblesse et la timidité même, soient devenus tout à coup si hardis, et qu'au travers des gardes, avec un danger visible de leurs personnes, ils aient osé ravir un corps mis en dépôt sous le sceau public? De plus, quand ils l'auraient osé, à quel dessein voudraient-ils faire croire aux autres une chose dont la fausseté leur aurait été clairement connue? Que pourraient-ils espérer de là? Car s'ils avaient enlevé le corps, il leur était évident que Jésus-Christ n'était pas ressuscité, et qu'il les avait trompés; et comme ils s'étaient exposés pour lui à la haine de toute leur nation, il était naturel que se voyant ainsi abusés, bien loin de soutenir encore ses intérêts, ils le renonçassent, déclarant aux magistrats que c'était un imposteur : témoignage que toute la synagogue eût reçu avec un applaudissement général, et qui leur eût gagné l'affection de tout le peuple; au lieu que, publiant sa résurrection, ils ne doivent attendre que les traitements les plus rigoureux, les persécutions, les prisons, et la mort même. (**Bourdaloue**, *Sermon de la Résurrection*).

[La religion entière repose sur la résurrection de J.-C.]. — C'est en vertu de la foi de sa résurrection que le christianisme s'est multiplié, que l'évangile a fait dans le monde des progrès inconcevables, et que la divinité du Sauveur, malgré l'enfer et toutes ses puissances, a été crue jusqu'aux extrémités du monde. Nous n'avons qu'à considérer l'origine et la naissance de l'Eglise. Jamais les Apôtres ne prêchaient Jésus-Christ dans les synagogues, qu'ils ne produisissent sa résurrection comme une preuve sans réplique : *Hunc Deus suscitavit tertiâ die* (Act. VI). C'est celui, disaient-ils sans cesse, qui est ressuscité le troisième jour; celui que le Dieu de nos pères a glorifié, en le délivrant de la mort; celui que vous avez crucifié, mais qui depuis s'est montré dans l'état d'une vie nouvelle. On dirait que c'était là le seul article qui rendait leur prédication efficace et invincible. Car en quoi faisaient-ils paraître la force de ce zèle apostolique dont ils étaient remplis? à rendre témoignage de la résurrection de Jésus-Christ : *Virtute magnâ reddebant Apostoli testimonium resurrec-*

tionis Jesu Christi *Domini nostri* (Act. iv). En cela consistait tout le soin et tout le fruit de leur ministère, comme si leur apostolat eût été réduit à ce seul point. (*Le même*).

De tous les articles de notre Religion, il n'y en a aucun, dit S. Augustin, qui ait été plus contredit que la résurrection des hommes, parce qu'il n'y en a point qui les retienne plus dans le devoir, et qui les assujettisse davantage aux lois divines : *In nullâ re tam vehementer contradicitur fidei Christianæ, quam in resurrectione carnis.* Car si les hommes doivent ressusciter, il y a donc une autre vie que celle-ci ; toutes nos espérances ne se terminent donc pas à la mort ; nous avons donc un sort bon ou mauvais à attendre dans l'éternité ; Dieu nous réserve donc à d'autres récompenses, ou à d'autres peines que celles que nous voyons ; notre grande affaire est donc de travailler ici à mériter les unes et à éviter les autres ; il faut donc rapporter nos actions à cette fin, et tout le reste doit donc être indifférent ; nous sommes donc bien condamnables de nous troubler des misères de cette vie, et de nous laisser surprendre à l'éclat des prospérités humaines ; la vertu seule est donc sur la terre notre bien solide, et même notre bien unique. Car toutes ces conséquences suivent nécessairement du principe de la résurrection des morts. C'est pourquoi Tertullien commence l'excellent ouvrage qu'il a composé sur cette matière par ces belles paroles : *Fiducia christianorum, resurrectio mortuorum.*

[Qui nie la résurrection des corps] ? — Les libertins et les athées nient la résurrection des corps, parce qu'ils ne veulent pas croire l'immortalité des âmes, ni une vie future. Car quoique ces deux erreurs n'aient pas entre elles une connexion absolument nécessaire, elles sont néanmoins inséparablement jointes dans l'opinion des impies, qui, tâchant d'effacer de leurs esprits l'idée des choses éternelles, afin de se mettre en possession de pécher avec plus d'impunité, veulent abolir premièrement la foi de la résurrection des corps ; et, par un progrès d'infidélité qui est presque inévitable, s'aveuglent ensuite jusqu'à se persuader même que les âmes ne sont pas immortelles. Voilà pourquoi S. Paul se sert des mêmes armes pour attaquer l'une et l'autre de ces deux impiétés. (*Le même*).

[J.-C. peut nous ressusciter]. — Il y en a, dit S. Augustin, qui croient la résurrection du Sauveur, mais qui ne comprennent pas, ou ne veulent pas comprendre comment il s'ensuit de là que nous puissions un jour ressusciter nous-mêmes. Mais, dit ce saint Docteur, ce que je vois s'accomplir en lui, quelle raison aurais-je de croire qu'il ne puisse pas l'accomplir en moi ? car est-il moins puissant en moi et pour moi, qu'il ne l'est en lui-même et pour lui-même ? et si c'est toujours la même vertu, ne sera-t-elle pas toujours en état d'opérer les mêmes miracles ? C'est

donc par cette suprême puissance qu'il ira dans les abîmes de la mer, dans les entrailles de la terre, dans le fond des antres et des cavernes, dans les lieux du monde les plus obscurs et les plus cachés, recueillir les restes de nous-mêmes que la mort avait détruits, rassembler ces cendres dispersées et toutes insensibles qu'elles seront, leur faire entendre sa voix et les ranimer. (*Le même*).

[La résurrection des corps, suite de la résurrection de J.-C]. — Ce n'est pas seulement pour lui que le Fils de Dieu est sorti du tombeau et qu'il est ressuscité, mais c'est encore pour nous. Et certes, s'il veut, en qualité de chef, que ses membres agissent comme lui, vivent comme lui, meurent comme lui, pourquoi ne voudra-t-il pas qu'ils ressuscitent comme lui ? N'est-il pas juste que nous faisant part de ses travaux, il nous fasse part de sa récompense ? et puisqu'une partie de sa récompense est la gloire de son corps, parce que ce corps adorable est entré en participation de mérites avec son âme, n'est-il pas engagé par-là même à récompenser pareillement en nous et le corps et l'âme? Vérité si incontestable dans la doctrine du maître des gentils, qu'il ne fait pas difficulté de dire que si les morts ne doivent pas ressusciter, après la résurrection de Jésus-Christ, et en vertu de cette bienheureuse résurrection, il s'ensuit que ce n'est qu'une résurrection imaginaire : *Et resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit.* (*Le même*).

[La conduite en opposition avec la foi]. — C'est un grand malheur, non-seulement au libertin qui ne croit pas, mais au pécheur qui croit une résurrection, et qui vit comme s'il ne la croyait pas. En effet que sert-il de croire et de ne pas agir conformément à sa foi ? que dis-je ? et d'agir d'une manière directement opposée à sa foi ? de croire une résurrection qui nous fera comparaître devant le souverain Juge des vivants et des morts, et de ne travailler pas à le gagner ce Juge redoutable et à le fléchir en notre faveur ? de croire une résurrection qui nous produira aux yeux du monde entier, pour être connus tels que nous serons et tels que nous avons été, et de vivre dans des habitudes, dans des désordres maintenant cachés et secrets, mais qui révélés alors et publiés à la face de l'univers, nous couvriront d'ignominies et d'opprobres ? de croire une résurrection qui nous doit faire passer à une vie ou éternellement heureuse ou éternellement malheureuse, solon le bien que nous aurons pratiqué dans la vie présente, ou selon le mal que nous aurons commis; et de ne rien faire dans la vie présente de tout le bien qui nous peut procurer une heureuse immortalité, et de commettre dans la vie, tout le mal qui peut nous attirer la plus terrible condamnation, et nous conduire à une malheureuse éternité ? Que sert-il, encore une fois, de croire de la sorte ? ou plutôt, croire de la sorte, n'est-ce pas se rendre encore plus coupable, et se condamner par soi-même? (*Le même*).

[La pensée de la résurrection console]. — Heureux le fidèle qui croit et qui attend une résurrection glorieuse, parce qu'il se met par la pratique de toutes les œuvres chrétiennes et par la sainteté de ses mœurs en état de la mériter. Voilà ce qui animait S. Paul, ce qui consolait l'Eglise naissante et persécutée, ce qui dans la suite des siècles a soutenu tant de martyrs, tant de solitaires, tant de religieux ; car nous souffrons, disaient-ils, nous mortifions nos corps, nous nous privons des plaisirs que le monde nous présente : mais ce n'est pas en vain ; et puisque nous sommes assurés que l'âme survit au corps, et qu'à la dernière consommation des temps le corps doit encore se rejoindre à l'âme, pour commencer ensemble une vie immortelle, nous avons bien de quoi nous réjouir dans la pensée que nous serons alors abondamment payés par une félicité souveraine, de tout ce que nous aurons quitté sur la terre, et de tous les sacrifices que nous aurons faits à Dieu. Voilà ce qui doit inspirer le même zèle et la même ardeur à tout ce qu'il y a d'âmes pieuses qui m'écoutent ; je dis plus, voilà ce qui doit sanctifier tout ce qu'il y a de chrétiens. Voilà sur quoi ils doivent prendre leurs résolutions : ils ne les prendront jamais sur des principes plus solides. (*Le même*).

•

[Le tombeau de Jésus-Christ diffère de celui des grands]. — Seigneur, que votre tombeau est différent de ceux des autres hommes, et de ceux mêmes des conquérants et des princes de la terre ! Ceux-ci, tout magnifiques qu'ils paraissent, sont toujours humiliants ; mais le prophète a bien eu raison de dire que le vôtre serait glorieux. L'ambition des hommes ne peut mettre autour de ces mausolées également superbes et méprisables qu'elle érige à la vanité humaine, que des figures mortes à qui elle donne des visages tristes et des yeux pleurants. Elle n'a pu encore y faire inscrire que des épitaphes honteuses et lugubres, qui demandent des larmes aux spectateurs, et qui, exposant la puissance et les grandes dignités du mort, font entendre que cette puissance, que ces dignités sont passées, que ses amis ne doivent plus rien attendre de lui, que ses ennemis n'en doivent plus rien craindre , que son corps est là sujet à la pourriture et peut-être déjà réduit en poussière. Voilà ce que disent nos tombeaux. Mais le vôtre, ô mon Sauveur, est environné d'esprits bienheureux qui, sur leurs visages, et dans leurs habits, marquent la joie qu'ils ressentent et que nous devons tous ressentir, qui publient l'épitaphe que l'on doit mettre sur votre tombe : *Il est ressuscité ;* épitaphe qui ne peut convenir qu'à vous, qui rassure vos disciples, qui effraie vos ennemis, qui fait comprendre aux uns et aux autres que vos douleurs et vos humiliations sont finies ; que si vous avez voulu subir la mort, vous l'avez vaincue ; que tout ce que vous avez jamais eu de vie, de force, de grandeur, de gloire, subsiste et subsistera éternellement. (**Le P. Valois**, *Entretiens sur la Résurrection*).

[Bonheur des disciples à la vue de Jésus-Christ]. — Heureux disciples, qui eûtes le bonheur de voir votre maître ressuscité, de voir et de toucher ses plaies, de voir et de toucher son cœur par la plaie de son côté, quelle fut alors votre surprise, quels furent les ravissements de votre âme? Nos yeux l'ont vu, dites-vous cent fois dans la suite en vous félicitant vous-mêmes de votre bonheur, nos mains l'ont touché. Mais avec quel sentiment, avec quelle reconnaissance et quelle onction le disiez-vous ? Vous ne nous avez pas fait, Seigneur, la même grâce ; mais vous nous en faites une autre que nous devons encore plus estimer : ils vous virent, et nous ne vous voyons pas ; mais vous venez de vous donner à nous par la communion, et, si nous ne vous voyons pas devant nos yeux, nous vous portons en récompense dans notre cœur ; s'il est agréable de voir un trésor, quel avantage de le posséder ? Ils virent vos plaies, et nous, nous buvons tout votre sang qui a coulé de vos plaies ; vous leur permîtes de mettre leurs doigts dans vos plaies, mais vous venez en personne dans nous, vous y entrez, vous y demeurez. (*Le même*).

[Il est juste que les corps ressuscitent]. — Serait-il raisonnable, chrétiens, que le corps humain que Dieu lui-même a voulu former de ses propres mains, et où il a voulu mettre par un souffle de sa propre bouche un esprit céleste et immatériel, pour composer de l'union intime de ce corps et de cet esprit un tout aussi noble et aussi accompli que celui de l'homme ; oui, serait-il juste que ce corps, que cet ouvrage de la main de Dieu n'eût aucune part à la béatitude de cet esprit, qu'il fût à jamais séparé d'une âme expressément créée de Dieu pour l'animer, pour le conduire, et pour présider à l'harmonie des diverses pièces et des divers mouvements qui l'entretiennent : d'une âme qui se porte essentiellement à s'y attacher, comme une forme à sa matière, et qui n'a pas tout ce qu'elle souhaite pour sa perfection naturelle, quand elle s'en trouve arrachée ; qu'elle fût chassée de ce petit monde où Dieu l'a mise pour le gouverner par son assistance et par ses soins, de la même sorte à peu près que Dieu gouverne le monde par sa providence et par les ordres de sa volonté ? Faudrait-il donc que ce bâtiment d'une architecture si divine et si digne de loger une âme immortelle, où il a gravé de si illustres marques de sagesse, n'eût été formé que pour périr, que pour servir de proie aux années et à la pourriture ? La véritable raison ne veut-elle pas que nous fassions tous un autre jugement, et que nous nous mettions cette pensée dans l'esprit que, lorsque Dieu eut pris le dessein de fabriquer le corps de l'homme, non-seulement il lui imprima d'admirables traits de son intelligence en le composant avec tant d'ordre et de symétrie en toutes ses parties, mais qu'il voulut encore le faire entrer en partage du bonheur éternel de l'âme, puisqu'il lui aide à l'acquérir et le mériter. (**L'abbé de Bourseis**, 3e *sermon de la Résurrection*).

[Le tombeau de Jésus-Christ diffère de celui des grands]. — C'est le propre des puissances de la terre de faire éclater leur grandeur et leur majesté sur les trônes pendant leur vie, pour venir bientôt ensevelir cette pompe dans l'horreur d'un cercueil, et couvrir ce faux éclat sous une pièce de marbre qui porte ces caractères lugubres : *Hic jacet*, ici-gît celui que la fortune plutôt que le mérite avait élevé sur la tête des peuples ; ici est renversé cet esprit ambitieux qui ne respirait que la gloire du siècle ; ici pourrit le cadavre hideux de cet infâme volupteux pour qui la nature n'avait pas assez de plaisirs ni de délices. *Hic jacet*, ici se voient les tristes restes de cet homme, grand selon le monde, mais petit devant Dieu, qui s'étant enflé d'orgueil comme les flots de la mer, s'est venu briser contre la poussière de ce tombeau. Il en est tout au contraire du Sauveur du monde. Où la grandeur du monde rencontre sa ruine, celle de Jésus-Christ trouve sa gloire ; c'est pourquoi les Anges écrivent sur son tombeau une épitaphe bien opposée à celle des hommes. Au lieu d'un triste, *Hic jacet*, ils mettent ces glorieuses paroles : *Surrexit, non est hic* : celui qui a vécu comme le dernier de tous les hommes est maintenant élevé au plus haut faîte de la gloire de Dieu ; celui qui a succombé en apparence sous les efforts injustes de ses ennemis se relève victorieux, et les tient abattus sous ses pieds. (**Le P. Texier**, *Mystères de Notre-Seigneur*).

[Comment participer à la gloire de la résurrection].— Ceux qui veulent avoir part à la gloire de la résurrection du Fils de Dieu, doivent mourir comme il est mort; et, pour mourir de la manière dont il est mort, il faut que, comme il a cessé de vivre de la vie naturelle par un effet de sa propre volonté, de même nous renoncions à la vie du péché ; que nous cessions de vivre par le mouvement de nos cupidités et de nos passions, et que notre amour-propre, qui en est le véritable principe, soit tellement détruit en nous qu'il soit sans action, qu'il n'ait plus aucune part à la conduite de notre vie, et que nous puissions dire ces paroles de l'Apôtre : *je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est* Jésus-Christ *qui vit en moi*. Les sentiments, les inclinations, les désirs, les affections de la nature sont mortes en moi ; toutes ces premières dispositions sont tellement changées que je ne suis plus le même homme que j'étais; et je puis dire que ce n'est plus moi qui vis en moi ; ce n'est plus la nature qui agit : Jésus-Christ tient en moi la place qu'elle y avait, et tout ce qui se fait et qui se passe en moi, c'est lui seul qui l'opère, et toute ma vie n'est rien qu'une obéissance parfaite à tous ses ordres et à toutes ses volontés. Voilà la vie qu'il faut que nous menions : il faut mourir à nous-mêmes pour avoir part à la gloire de la résurrection du Sauveur. (**L'abbé de la Trappe**, *Conférence pour le jour de Pâques*).

[Marques d'une vraie résurrection]. — L'Apôtre nous apprend quelles sont les marques les plus certaines d'une véritable résurrection, lorsqu'il dit :

Si vous êtes ressuscités avec JÉSUS-CHRIST, *cherchez ce qui est dans le ciel, où* JÉSUS-CHRIST *est assis à la droite de* DIEU. Car il montre manifestement par ces paroles que ceux-là sont véritablement ressuscités avec JÉSUS-CHRIST, qui ne désirent avoir de vie, d'honneur, de repos, et de richesses qu'au lieu où est JÉSUS-CHRIST. Et quand il ajoute : *N'ayez d'affection que pour les choses du ciel, et non pour celles de la terre*, il nous donne à entendre que c'est par cette autre disposition intérieure de notre cœur que nous pouvons reconnaître si nous sommes vraiment ressuscités avec JÉSUS-CHRIST. Car comme le goût marque ordinairement la bonne disposition et la santé du corps, de même, lorsqu'une personne n'a de l'affection que pour ce qui est véritablement honnête, juste et saint, et qu'elle ressent intérieurement de la joie des choses du ciel, elle a un grand témoignage en elle-même qu'elle est ressuscitée avec JÉSUS-CHRIST d'une vie nouvelle et toute spirituelle. (*Catéchisme du Concile de Trente*).

[Obstacles à la résurrection spirituelle]. — Ce qui nous empêche de ressusciter en esprit, comme JÉSUS-CHRIST ressuscita selon la chair, c'est communément un levain de péché que nous fomentons dans nous, et dont nous ne travaillons pas à nous défaire. Je m'explique. On se réconcilie avec son frère, et l'on pardonne à son ennemi ; mais il reste toujours un levain d'aigreur et de chagrin qui diffère peu de l'animosité et de la haine. On rompt une attache criminelle ; mais on ne la rompt pas tellement qu'on ne s'en réserve, pour ainsi dire, certains endroits, à quoi l'on prétend que la loi de DIEU n'oblige pas en rigueur de renoncer ; certains commerces que l'honnêteté et la bienséance semblent autoriser ; certaines libertés que l'on s'accorde en se flattant qu'on n'ira pas plus loin. Voilà ce que S. Paul appelle le levain du péché. Or il faut, mes frères, ajoute l'Apôtre, vous purifier de ce levain, si vous voulez célébrer la nouvelle pâque. Il faut vous souvenir que comme un peu de levain, quand il est corrompu, suffit pour gâter toute la masse, aussi ce qui reste d'une passion mal éteinte, quoique amortie en apparence, peut détruire et anéantir tout le mérite de notre conversion : *Expurgabit vetus fermentum, ut sitis nova conspersio* (I. Cor. v). (**Bourdaloue**, *Sermon de la Résurrection, dans le Carême*).

[Il y a diversité de conversions]. — Il y a maintenant une diversité de conversions, comme à la fin des siècles il y aura une diversité de résurrections ; et comme, selon l'évangile, les uns sortiront de leurs tombeaux pour ressusciter à la vie, les autres, pour ressusciter à leur condamnation et à la mort : *Et procedent qui bona fecerunt, in resurrectionem vitæ, qui verò mala egerunt, in resurrectionem judicii* (Joann. 5) ; de même voit-on des pécheurs sortir du tribunal de la pénitence, les uns vivifiés par la grâce et réconciliés avec DIEU ; les autres, par l'abus du sacrement, encore

plus endurcis dans le péché et plus ennemis de DIEU. Heureux, conclut le SAINT-ESPRIT dans l'Apocalypse, heureux et saint quiconque aura part à la première résurrecton : il parle de la résurrection des Justes : *Beatus et sanctus qui habet partem in resurrectione primâ* (Apoc. XX). Je dis par la même règle, heureux et saint quiconque a eu part à la première conversion ! heureux et saint celui qui ressuscitant avec JÉSUS-CHRIST, selon la maxime de l'Apôtre, n'envisage dans sa conversion que les choses du ciel, détourne sa vue de tous les objets de la terre, et s'attache à DIEU pour DIEU même ! C'est cette conversion, chrétiens, que DIEU vous demande aujourd'hui, et dont il vous propose le modèle dans la personne de son Fils. (*Le même*).

[Obligation de se montrer converti]. — Il y a une obligation de paraître converti aux yeux des hommes, et de leur faire voir qu'on est véritablement ressuscité par le changement de notre vie : obligation prise de l'intérêt de DIEU, qu'on a offensé. Autrement, chrétiens, quelle réparation ferez-vous à DIEU pour les crimes que vous avez commis, et comment lui rendrez-vous la gloire que vous lui avez ravie en les commettant ? Quoi ! pécheurs qui m'écoutez, vous avez outragé mille fois ce DIEU de majesté, et vous rougirez maintemant de paraître humilié devant lui ? Vous avez méprisé hautement sa loi, et vous croirez en être quitte pour un repentir secret? Votre libertinage qui l'irritait a été public, et votre pénitence qui doit l'apaiser sera obscure et cachée ? Non, mes frères, en user ainsi, ce n'est point proprement se convertir. Comment lui fera-t-on cette justice, si ce n'est par une conversion qui édifie, par une conversion dont on voie les fruits, par une conversion aussi exemplaire qu'elle doit être de bonne foi et sincère? Il faut donc qu'un pécheur se déclare hautement pour DIEU, qu'il fasse paraître qu'il est changé et tout autre qu'il n'était ; et en un mot, qu'il est véritablement ressuscité. (*Le même*).

[Le corps de J.-C. mis dans le tombeau et sortant du tombeau]. — Il y a bien de la différence entre le tombeau du Sauveur du monde quand il y entre, et le même tombeau quand il en sort ; il y entre tout déchiré de coups de fouets, percé d'épines et de clous qu'il avait endurés pour les péchés des hommes ; mais il en sort aujourd'hui dans un état impassible et immortel. Nous le vîmes vendredi dans le sépulcre, comme l'opprobre de tout le genre humain et le reste de la rage des bourreaux qui l'avaient mis à mort ; aujourd'hui nous le voyons tout éclatant de gloire et triomphant de ses ennemis ; un ange lui apportait naguère la nouvelle de sa mort, aujourd'hui les anges annoncent la nouvelle de sa résurrection. En effet, il était bien raisonnable que la gloire succédât à ses ignominies, et que le Père Eternel, qui l'avait abandonné à la cruauté de ses bourreaux comme une victime immolée à sa justice, récompensât sa patience par une seconde vie, et leur fit connaître que l'amour de JÉSUS-CHRIST l'avait plutôt livré entre leurs mains que leur force et leur puissance : *Surrexit, non est hic.*

Scribes et Pharisiens, votre justice vous a servi de peu ; bourreaux, votre rage vous a été inutile, votre garde n'a servi de rien, quoiqu'elle fût dans la résolution de bien faire son devoir, puisque, nonobstant toutes ces précautions, il sort de son tombeau comme un vainqueur qui triomphe de la mort. (**Biroat,** *Sermon pour le jour de Pâques*).

[Deux sortes de résurrection]. — Il y a deux sortes de résurrection spirituelle, l'une parfaite et l'autre imparfaite. A la vérité, les imparfaits ressuscitent mais comme le Lazare qui sortit de son tombeau, les pieds et les mains liés avec des bandes, et le visage couvert d'un suaire ; car il leur reste toujours quelque chose de leurs anciennes habitudes, de leurs passions vives et immortifiées : aussi sont-ils en danger de mourir encore une fois par quelque nouvelle rechute, à moins qu'ils n'aient le courage de rompre toutes leurs attaches, de se défaire de tout ce qui ressent le sépulcre, et de quitter toutes les marques du vieil homme. Au contraire, les parfaits, à l'exemple de Jésus-Christ leur maître qui laissa le linceul et le suaire dans le sépulcre, ressuscitent avec une nouvelle ferveur, se dépouillent du vieil homme et de ses œuvres pour se revêtir du nouveau, et se renouvelient tout-à-fait pour mériter la vie éternelle par l'exercice des plus héroïques vertus. (**Le P. Dupont,** *Méditation sur la Résurrection*).

[Beaucoup ne veulent pas sortir du tombeau]. — A vrai dire, nous aimons notre sépulcre et, de peur d'en sortir, nous l'avons couvert et fermé d'une pierre massive et pesante : nos pernicieuses habitudes et nos passions indomptées, nous n'en pouvons ni n'en voulons pas sortir ; de sorte que l'on peut dire de nous : *Sepulcra domus eorum in perpetuum* (Ps. 48.) Nous ressemblons à ce démoniaque de l'évangile qui habitait dans les cimetières et les cavernes destinées aux sépulcres ; que si quelqu'un le voulait arracher de cette funeste demeure, il lui sautait aux yeux et redoublait sa furie. Du moins, avouons-le, chrétiens, nous n'en sortons qu'à regret. Quoi ! nos âmes seront-elles moins disposées à exécuter la volonté de Dieu que nos corps ? *Omnes qui sunt in monumentis*, dit l'Apôtre, *audient vocem Dei*. (Joann. v). Hé ! n'avez-vous pas écouté tant de fois, durant ce saint temps de pénitence, la voix de Dieu qui vous a appelé si souvent en la personne du Lazare : *Lazare veni foras* ; sors, misérable, de ce tombeau infect de tes crimes ; usurier, impudique, blasphémateur. Mais sors-en avec résolution de n'y plus retourner ; autrement tu n'es ressuscité qu'en fantôme et en apparence ; tu n'es qu'une ombre et un spectre, qui erres autour de ton sépulcre et de tes cendres. Hé ! faisons, chrétiens, une fois en notre vie, quelque effort pour nous tirer de ce tombeau qui est à vrai dire, la porte de l'enfer. (**Ogier,** *Sermon de la Résurrection.*)

[Les ennemis de J.-C. confirment sa résurrection]. — Il faut l'avouer, ô mon Dieu, les partisans et les défenseurs les plus zélés de votre résurrection ne

l'ont jamais si fortement prouvée, que ses ennemis l'ont établie ; et, comme vous faites servir ceux qui résistent à vos ordres, aussi bien que ceux qui s'y soumettent, à l'accomplissement de vos desseins éternels, vous savez employer à l'établissement de la vérité les efforts de ceux qui la combattent, comme le zèle de ceux qui la défendent. Pour peu qu'on lise attentivement l'histoire de votre résurrection miraculeuse telle qu'elle est rapportée par les évangelistes, on y verra votre providence adorable faire servir à la défense de cette vérité fondamentale de la religion tout ce que la malice des démons et des hommes suscita pour l'obscurcir et la détruire ; car à quoi servirent le sceau et les gardes qu'ils mirent au sépulcre, qu'à augmenter le nombre des témoins, et qu'à rehausser l'éclat de sa résurrection. Si le tombeau n'avait pas été gardé, l'enlèvement supposé du corps du Sauveur que les Juifs imputèrent aux disciples aurait été plus vraisemblable ; mais quelle apparence que des disciples aussi timides que l'étaient ceux de Jésus-Christ, dans le désordre et dans la consternation où sa mort les avait jetés, eussent pu entreprendre une action aussi hardie que celle d'enlever le corps de leur maître pendant la nuit, au milieu des gardes dont il était environné? Et quand ils auraient été capables de former un dessein si téméraire, comment l'auraient-ils exécuté, dit S. Augustin ? ou les gardes du sépulcre veillaient pendant cet enlèvement, ou il dormaient : s'ils veillaient, comment l'ont-ils souffert? s'ils dormaient, comment l'ont-ils vu ? *Insurrexerunt in me testes iniqui, et mentita est iniquitas sibi* (Ps. 25). Des témoins injustes se sont élevés contre moi ; mais leur témoignage n'a servi qu'à les confondre. (*Essais de Sermons, jour de Pâques*).

[Valeur du témoignage des Apôtres]. — Quel intérêt, quel honneur et quel avantage auraient trouvé les Apôtres à feindre la résurrection d'un maître qui avait de si redoutables ennemis, et dont la fin avait été si ignominieuse en apparence ? S'ils n'avaient été fortement convaincus de cette résurrection, l'auraient-ils prêchée avec tant de zèle ? auraient-ils versé jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour sa défense ? Poussons encore plus loin ce raisonnement : comment auraient-ils répandu cette vérité dans toutes les parties du monde avec tant de succès ? quelles forces avaient-ils pour surmonter les obstacles infinis qui en traversèrent l'établissement ? quels talents, quelle éloquence avaient-ils pour faire entrer dans les esprits une chose si surprenante et si inouïe ? quel enchantement faisait embrasser à des millions d'hommes ensemble une croyance si extraordinaire, sur la seule déclaration qui leur en était faite par un pêcheur grossier et ignorant ? Qui l'a gravée si profondément, cette grande vérité, dans le cœur d'un million de martyrs, qui sont morts pour la soutenir? qui l'a fait triompher de la rage des Juifs, de la fureur des idolâtres, de la malice des hérétiques, de l'insolence des libertins ? Qui l'a fait passer depuis tant de siècles jusqu'à nous, et qui en fait encore aujourd'hui le sujet de la joie

universelle de l'Eglise, si ce n'est vous, ô mon DIEU, qui choisissez l'infirmité pour confondre la force, et les instruments les plus faibles pour opérer les plus grandes choses? (*Les mêmes*).

[La divinité de J.-C. prouvée par la résurrection]. — Il est visiblement croyable que JÉSUS-CHRIST est DIEU, et que la religion qu'il a établie est véritable : car la même raison qui me prouve qu'il y a un DIEU me prouve aussi que JÉSUS-CHRIST est DIEU, puisque, s'il y a un DIEU, la vérité lui est essentielle, et conséquemment il est impossible qu'il autorise le mensonge et la fourberie. S'il y a un DIEU, il est impossible qu'il nous trompe : or DIEU a opéré le plus grand de tous les miracles pour autoriser qu'il était DIEU : donc, s'il y a un DIEU, JÉSUS-CHRIST est DIEU, autrement il faudrait dire que ce DIEU aurait fait le plus grand de tous les miracles pour autoriser le plus grand de tous les mensonges : ce qui renferme une contradiction manifeste, puisque DIEU est la vérité par essence. Vous le savez, chrétiens, JÉSUS-CHRIST avait donné pour marque et pour preuve de sa divinité qu'il ressusciterait trois jours après sa mort; tout le monde attendait le succès de cette prédiction. On le fit mourir : il ressuscita en effet, ainsi qu'il l'avait dit; il est donc évident qu'il est DIEU : autrement il faudrait conclure que DIEU nous trompe, en faisant les plus grands miracles en faveur d'un séducteur, qui se vante d'être DIEU, et qui ne l'est pas. D'ailleurs nous ne pouvons douter de la vérité de ce grand miracle. Les Juifs savaient que JÉSUS-CHRIST avait donné sa résurrection pour marque de sa divinité; s'il ressuscite, les voilà perdus : leurs prêtres sont des scélérats, leurs juges des cruels et des injustes; ils prennent donc leurs mesures pour empêcher que le corps ne disparaisse et ne soit enlevé : le sépulcre est environné de soldats, une pierre d'une grosseur extraordinaire en ferme l'entrée, on met le sceau sur cette pierre afin d'éviter toute surprise. Après tout cela, le corps ne paraît plus, il ne se trouve plus dans le tombeau. Que répondre à cette preuve? les Juifs diront-ils que ses disciples ont enlevé le corps? mais quelle apparence, au milieu de tant de soldats? ne l'auraient-ils pas aperçu? Mais si les Apôtres avaient fait cette fausseté, ils auraient donc bien su que leur maître n'était pas DIEU, puisqu'il n'aurait pas ressuscité comme il leur avait dit; et cependant ils sont tous morts pour soutenir qu'il était véritablement DIEU, et qu'il était véritablement ressuscité. (*Les mêmes*, *Dimanche de l'octave de Noël*).

[Aveuglement de la Synagogue]. — Vous savez, chrétiens, combien la jalousie des prêtres avait été soigneuse d'ôter tout prétexte aux faux bruits qu'on pourrait répandre de la résurrection du Sauveur : ils ne se contentèrent pas de lui avoir ôté la vie, de savoir que son corps mort était renfermé dans un sépulcre taillé dans le roc et fermé d'une pierre que plusieurs hommes pouvaient à peine rouler, pour empêcher qu'on ne l'enlevât; ils

voulurent encore qu'on y mît le sceau, et qu'une compagnie des gardes veillât toute la nuit auprès du sépulcre. Mais que la prudence humaine est faible ! qu'elle est aveugle lorsqu'elle prétend, ô mon DIEU, s'opposer à vos desseins ! Que produisirent tous ces soins ? ils apprirent dès-lors à toute la terre la prédiction que JÉSUS-CHRIST avait faite, qu'il ressusciterait le troisième jour. En effet, les gardes s'étant un peu remis de leur première frayeur viennent à la ville, et rapportent exactement ce qu'ils ont vu et ce qui s'est passé. Toute la Synagogue se trouble au récit qu'ils font ; on assemble le conseil, et les pontifes sont parfaitement informés de toutes les circonstances d'un fait si extraordinaire. Qui ne jugerait, chrétiens auditeurs, que ces obstinés vont se rendre à la vérité connue ? car enfin la chose est visible, il n'y a plus lieu d'en douter, il faut nécessairement ouvrir les yeux à un si grand jour. Hélas ! qu'il est bien vrai que le cœur gouverne l'esprit, et qu'on est peu susceptible des lumières de la foi, lorsque quelque passion s'est rendue maîtresse de la volonté ! Les plus considérables d'entre les Juifs qui composaient la Synagogue, au lieu de reconnaître le Messie à une marque si évidente, ne songent qu'à étouffer la vérité ; ils donnent à ces soldats une somme d'argent, et les obligent à publier que tandis qu'ils dormaient, les Apôtres ont enlevé le corps de leur maître. Ces sacriléges ministres du DIEU vivant, qui avaient déjà payé la perfidie de Judas de l'argent du sanctuaire, ne font point de difficulté de prendre dans le même fonds de quoi acheter cette nouvelle calomnie ; mais peuvent-ils nous donner une preuve plus forte de la résurrection que d'avoir recours à un si indigne artifice pour la supprimer. (**Le P. de la Colombière**, *jour de Pâques*).

[Confession de S. Thomas].— Si saint Thomas, après avoir été quelque temps incrédule, a été parfaitement convaincu de la vérité de la résurrection du Sauveur, n'avons-nous pas sujet de l'être après tant de preuves, et le témoignage même de cet Apôtre ? Voyez-le donc prosterné aux pieds du Sauveur du monde, et qui, après avoir pris toutes les assurances qu'il désirait, s'écrie en l'adorant : ah ! je le crois, Seigneur, vous êtes véritablement mon Seigneur et mon DIEU : *Dominus meus et* DEUS *meus* (Joann. XX) ! O vraie chair, dit S. Augustin, chair vraiment ressuscitée ! chair qu'on manie, qu'on presse, où la main s'imprime, et qui porte encore la marque de ses souffrances ! elle se donne, pour ainsi dire à toute épreuve : *Offert se examinandam, probandam, diligentiùs considerandam.* Et parce que la vue se trompe aisément, il souffre que, par le toucher qui est le moins susceptible d'illusion, on s'assure de la subtilité, afin qu'il ne reste point de doute : *Accedit et curiosa manus, ut corpus contrectaretur solidum et omne tolleretur ambiguum.* Bienheureux les yeux qui eurent l'avantage de voir si souvent le Sauveur ressuscité ! heureuses et cent fois heureuses les mains auxquelles il se laissa toucher, et qu'il daigna conduire lui-même dans l'ouverture de son cœur ! mais pour moi je m'estime heureux

de n'avoir pas vu ce que je crois ; ce sentiment est fondé sur les paroles de JÉSUS-CHRIST même, et je me contente de croire ce qu'ils ont vu : *Beati qui non viderunt et crediderunt* (Joann. XX). (*Le même*).

[Les Apôtres prêchent surtout la résurrection]. — Saint Paul prêche à Athènes, et entreprend de réformer cette ville plongée dans l'idolâtrie ; il ne parle que de la résurrection, il en parle au peuple, il en parle aux sénateurs au milieu de l'Aréopage : *Et resurrectionem annuntiabat eis* (Act. XVII). Enfin toute l'occupation des Apôtres, tout leur emploi, à la naissance de l'Eglise, était de publier la résurrection de leur maître : *Et reddebant Apostoli testimonium resurrectionis* JESU-CHRISTI (Act. IV). Bien davantage, ils ne se qualifient point autrement que témoins de la résurrection du Seigneur : *Oportet testem resurrectionis nobiscum fieri unum ex istis* (Act. I). Mes frères, dit S. Pierre proposant l'élection d'un apôtre à la place de Judas, il en faut choisir un parmi ceux-ci, qui puisse être avec nous témoin de la résurrection. Il semble qu'il n'y ait que ce mot à dire, que tout l'évangile y est renfermé, que tout le ministère d'un Apôtre consiste à prêcher que JÉSUS-CHRIST est ressuscité, et que toute la terre doit se rendre à cette marque de sa puissance infinie. En effet, chrétiens, toute la terre s'y est rendue ; c'est ce qui a persuadé l'esprit de nos pères, et à quoi par conséquent nous devons la foi qu'ils nous ont transmise. (*Le même*).

[L'espérance de la résurrection nous soutient]. — Oui, mon aimable Rédempteur, nous croyons qne vous vivez dans le ciel, et que nous y vivrons un jour avec vous ; nous savons que la mort détruira bientôt ce corps sous le faix duquel nous gémissons; mais nous savons aussi que vous le réformerez pour le rendre semblable au vôtre, glorieux comme le vôtre : *Reposita est hæc spes in sinu meo* (Job. IX). C'est cette espérance qui nous soutient dans nos adversités, c'est elle qui adoucit tous nos chagrins, qui nous fait envisager la mort sans effroi, qui nous la fait même attendre avec quelque impatience. C'est cette espérance, ô mon Sauveur, qui nous fortifie dans les combats qu'il nous faut rendre tous les jours contre le monde et contre nous-mêmes ; c'est elle qui nous encourage à suivre vos divins exemples, à embrasser votre croix, à nous y attacher, à souhaiter d'y mourir pour vous, afin de régner un jour et pour toujours avec vous. (*Le même*).

[La croyance à la résurrection de J.-C. nécessaire pour observer sa loi]. — Si la vérité incontestable de la résurrection du Sauveur était nécessaire pour établir dans le monde la croyance de sa divinité, elle ne l'était pas moins pour y faire observer sa nouvelle loi ; car ce n'était pas une petite affaire que de porter les hommes à se réformer sur le modèle que le Sauveur du monde leur en avait tracé dans l'évangile. Le détachement des richesses, le retranchement des plaisirs, l'amour de la croix et de la mortification sont des

points fort opposés à la pente de la nature : comment s'en accommoder? on n'en viendra jamais à bout qu'en faisant espérer aux hommes une vie immortelle, affranchie de tous maux et comblée de toutes sortes de biens; mais comme nous sommes tous condamnés à mourir, on ne peut passer à cette vie que par la résurrection. Cette résurrection est une chose inouïe : les Gentils, dit S. Augustin, doutaient de l'immortalité de l'âme, mais nul d'entre eux ne s'était jamais avisé de parler de la résurrection; comment Jésus-Christ pourra-t-il rendre croyable ce point de foi si important, si ce n'est en ressuscitant lui-même? et comment pourra-t-il ressusciter, s'il ne meurt? *Credere eum resurrexisse non possumus, nisi priùs mortuum esse credamus,* dit ce grand saint. Autant donc que la résurrection a été nécessaire pour la confirmation de la divinité du Sauveur, autant était-elle nécessaire pour l'établissement de sa morale. (*Le même, second sermon pour le jour de Pâques*).

Si le corps et l'âme du Sauveur étant séparés l'un de l'autre n'eussent toujours eu une union indissoluble avec la divinité, s'il en eût été réduit après la mort à la faiblesse commune à tous les mortels, comment son corps eût-il rappelé son âme, comment son âme eût-elle ranimé son corps? la divinité seule qui les soutenait dans leur séparation pouvait leur donner la force de se réunir. Savez-vous, dit S. Chrysologue, pourquoi Jésus-Christ est mort? il est mort parce qu'il pouvait ne pas mourir : quelle puissance eût été capable de lui ravir la vie, s'il n'eût pas voulu la perdre? mais il n'a pas daigné repousser un ennemi qu'il pouvait vaincre aisément : *Quia vincere potuit, declinare contempsit.* Les Juifs font mourir le Sauveur pour montrer qu'il n'est qu'un homme, et le Sauveur meurt pour montrer qu'il est Homme-Dieu, parce qu'en ressuscitant, il donne des preuves infaillibles de sa divinité : il a confondu la maligne incrédulité des Juifs qui avaient espéré d'effacer jusqu'à son nom, en le renfermant dans un tombeau. Les miracles qu'il avait faits auraient dû les instruire du miracle qu'il pouvait faire ; mais ils ont regardé la mort de Jésus-Christ comme la justification de leurs blasphèmes, et il n'est mort que pour les convaincre qu'il est le maître de la vie. (**Le P. de la Pesse,** *sermon sur la vérité de la Résurrection*).

[Les Apôtres n'auraient pu prêcher la résurrection de J.-C. si elle n'eût pas eu lieu].— Si quelques impies ou athées s'avisaient de dire que les Apôtres ont feint cette résurrection pour la gloire de leur maître, ou qu'ils ont concerté ensemble pour abuser les peuples afin de passer pour auteurs d'une nouvelle secte, comme en effet quelques ennemis de la religion chrétienne l'ont voulu persuader ; il est aisé de démontrer qu'en cela même ils auraient été les plus insensés et les plus désespérés des hommes. Prêcher partout la résurrection d'un homme qui n'avait cessé de les tromper durant sa vie, qui les avait trompés après sa mort, qui ne leur avait jamais promis que des peines et des souffrances en cette vie, qui les avait mis en butte à la haine de leur

nation ; quitter leurs maisons et leur patrie pour traverser tant de régions inconnues, parmi une infinité de dangers et de persécutions, pour la gloire de cet homme qui les avait abusés, pour diviniser un imposteur ; et donner sans peine leur sang et leur vie pour soutenir la fausseté qu'ils annoncent, n'est-ce pas vouloir se perdre en désespéré ? n'est-ce pas être insensé jusqu'à la fureur. Et ce sont toutefois ces insensés et ces furieux qui ont établi sur la foi de cette résurrection une religion que l'on n'embrasse que pour pratiquer les plus sublimes et les plus difficiles vertus ; il faudrait dire que le crime aurait donné naissance à la vertu, et qu'on serait redevable de la vérité au mensonge. Si les Apôtres n'avaient pas été témoins de la résurrection du Sauveur, l'auraient-ils prêchée sans craindre d'être démentis? auraient-ils avec tant d'assurance donné leur vie pour la soutenir? s'ils avaient le moindre soupçon de quelque illusion et de quelque fausseté, comment quelqu'un d'entre eux ne se serait-il pas enfin lassé de tant souffrir pour une si mauvaise cause? (*Le même*).

[Dieu réformera nos corps sur le modèle de celui de J.-C.] — JÉSUS-CHRIST est ressuscité, il nous ressuscitera aussi ; mais alors il prendra plaisir de nous donner des marques de sa puissance, en réparant l'ouvrage que le démon avait gâté. Combien DIEU honora-t-il notre corps, dit Tertullien, quand il le formala première fois? il employa à le former son conseil, sa main, son travail, sa sagesse, sa providence, il s'y occupa de tout lui-même : *Recogita totum illi* DEUM *occupatum ac deditum, manu, sensu, opere, consilio, sapientiâ, providentiâ.* Il ne faut pas s'étonner de ces soins : il pensait au corps de JÉSUS-CHRIST en travaillant et formant celui de l'homme, ajoute ce Père : *Christus cogitabatur homo futurus.* Si donc DIEU a honoré jusque-là le corps de l'homme, en vue du corps de JÉSUS-CHRIST, il est évident, ce me semble, qu'il réparera en vue de JÉSUS-CHRIST, les outrages que le corps de l'homme a reçus : qu'il fermera toutes les plaies que le démon nous a faites ; en un mot, qu'il réformera notre corps sur le modèle de celui de JÉSUS-CHRIST qu'il avait alors en vue. (*Le même*).

[La Résurrection de J.-C. doit nous donner de la confiance]. — Je concois, ce me semble, ce que disait Tertullien, que les seuls véritables chrétiens peuvent considérer la résurrection des morts comme la vérité qui fait toute leur confiance : *Fiducia Christianorum, resurrectio mortuorum* (De res. carn. I) Quel plaisir, dit-il, de pouvoir dire à son corps qui souffre et que l'on fait souffrir pour le soumettre à DIEU, à une chair qui languit dans sa faiblesse propre et dans les peines de la pénitence : *Securi estote, caro et sanguis, usurpastis et cœlum et regnum* DEI *in Christo* (De res. carn. XXXVII). Corps faible, sensible et mortel, chair fragile, prenez courage, souffrez avec patience ; JÉSUS-CHRIST ressuscité a pris possession en votre nom du royaume de DIEU, le Ciel est à vous ; le tombeau que vous craignez vous servira de berceau, et vous en sortirez pour vivre éternellement ;

toutes vos douleurs passeront, toutes vos plaies se refermeront ; un jour enfin viendra auquel la langueur, le dégoût ne troubleront plus votre joie et votre repos. (*Le même*).

[Bonheur des corps après la résurrection]. — Si ceux qui vivent dans le crime se souvenaient qu'ils mourront pour ressusciter, si ce corps ne devait se dissoudre que pour être la nourriture des vers, je m'étonnerais moins qu'ils l'aimassent d'un amour si peu honnête et si peu chrétien ; mais ce corps se relèvera un jour de son tombeau, et, en se relevant, s'il porte le caractère de la sainteté, il participera à la gloire du corps de Jésus-Christ. Oui, ces mêmes yeux que vous avez maintenant verront l'humanité sainte du Sauveur ; ces mêmes lèvres baiseront ses pieds et ses mains ; enfin ce même corps, pour difforme qu'il puisse être maintenant, sera revêtu d'une lumière infiniment plus brillante que la lumière du soleil. Hé ! que vous importe-t-il donc que la fortune vous ait mal partagé en cette vie, puisque vous pouvez vous choisir une fortune éternelle pour l'autre : vous qui êtes nés dans la pauvreté, vous qui vivez dans la douleur, il ne tient qu'à vous de ressusciter dans l'abondance et dans la joie ; vivez donc comme des gens qui sont faits pour vivre toujours ; préparez-vous à mourir pour devenir immortels ; faites voir que vous agissez, que vous travaillez pour une autre vie, et pour une bienheureuse éternité. (*Le même*).

[Il ne faut pas craindre la mort]. — Nous ne voulons pas, dit S. Paul, que vous ignoriez ce que vous devez savoir touchant ceux qui dorment, c'est-à-dire, touchant ceux qui sont déjà passés à une autre vie, afin que vous ne vous attristiez pas, comme font les autres hommes qui n'ont point d'espérance : *Nolumus vos ignorare, fratres, de dormientibus, ut non contristemini sicut et cæteri qui spem non habent* (I Thess. IV). Laissez craindre les amertumes de cette vie à ceux qui n'attendent pas une vie meilleure ; laissez fuir la mort à ceux que la résurrection ne peut consoler ; pour vous qui devez sortir de cette terre maudite des mourants et des morts pour entrer dans la terre des vivants, ne vous attristez point de la brièveté de votre vie, ne comptez point avec chagrin vos années déjà avancées ; ne regardez point vos cheveux blancs comme des avant-coureurs de mauvais augure ; souhaitez autant que Dieu vous le permet tout ce qui approche votre mort, puisque vous souhaitez en même temps de reprendre un corps immortel : *Hæc erunt vota carnis recuperandæ* (De res. carn. IV), dit Tertullien : ce sont les vœux, ce sont les souhaits que vous pouvez faire pour cette chair que vous recouvrerez un jour. (*Le même*).

[La résurrection ne sera pas la même pour tous]. — Voici, chrétiens auditeurs, ce que vous devez bien méditer et considérer avec attention, savoir, que

cette résurrection qui est promise à tous ne sera pas néanmoins la même pour tous; qu'elle sera heureuse pour les uns, mais malheureuse pour les autres ; que ce sera pour les justes, si je puis m'exprimer ainsi, une résurrection de vie, mais pour les pécheurs, une résurrection de mort, et d'une mort éternelle : terrible et affreuse différence ! Justes qui non contents d'être chrétieus et d'en porter le nom, vivez en chrétiens et en faites les œuvres, saints imitateurs de Jésus-Christ votre modèle, zélés observateurs de sa loi, écoutez S. Paul ; je ne puis vous donner un plus sûr garant, ni un témoin plus fidèle dans une vie pénible et laborieuse : Vous avez part aux travaux et aux souffrances de votre Dieu, vous aurez part aussi à son triomphe et à la gloire de sa résurrection : *Si enim complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus* (Rom. vi). Mais vous pécheurs, arbres stériles et réservés au feu, sacriléges profanateurs d'un nom que vous déshonorez par une vie criminelle et corrompue, du moins oisive et infructueuse, vous ressusciterez, mais pour votre confusion ; vous reprendrez ce corps que vous avez tant flatté sur la terre, tant ménagé, tant idolâtré ; mais pour l'entraîner dans les flammes de l'enfer, pour consommer votre damnation. C'est ce grand et profond mystère que l'Apôtre nous propose, et qu'il veut nous révéler : *Ecce mysterium dico vobis : omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur* (I Cor xv). Nous ressusciterons tous ; mais nous ne serons pas tous changés comme les amis de Dieu. Leurs corps ensevelis dans les flots, brûlés par le feu, mutilés et déchirés par le glaive des bourreaux, atténués par les abstinences, les jeûnes, les veilles, par toutes les rigueurs de la pénitence, cachés dans la terre et réduits en cendres demeurent maintenant dans l'oubli et dans l'obscurité ; mais le jour viendra, où ils seront changés, revêtus d'une lumière céleste ; ces corps décharnés, défigurés, dans un moment, *in momento*, dans un coup d'œil, *in ictu oculi*, au premier son de la trompette, *in novissimâ tubâ*, se lèveront, s'élanceront au milieu des airs, répandront partout leur éclat : c'étaient des corps sujets aux atteintes de la douleur ; mais ce seront désormais des corps invulnérables et impassibles. Et voilà comme nous serons changés, nous fidèles au maître qui nous a appelés et reçus dans le sein de son Eglise ; mais pour les pécheurs, pour ces hommes voluptueux et dissolus, pour ces mondains amateurs d'eux-mêmes, pour ces femmes plongées dans une molle indolence, toutes occupées de leurs vanités, nul changement : objets d'horreur après leur mort, ils seront tels dans l'éternité ; et des ténèbres du tombeau, ils ne font que passer dans les ténèbres de l'enfer : *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur*. (*Le même*).

[Job et la résurrection]. — Les paroles du saint homme Job sont pleines, tout ensemble, d'une force, d'une onction et d'une consolation toute divine ; je ne les repasse point dans mon esprit que je n'en sois touché, et je ne

crois pas qu'il y en ait dans l'Ecriture sur le point que j'ai à traiter, de plus précises, de plus énergiques, et de plus propres à faire impression sur les cœurs. Job couché sur son fumier et réduit dans le plus déplorable état, abandonné de ses amis et ressentant avec douleur cet abandon qui n'est, hélas! que trop ordinaire, enfin plongé dans la plus sombre tristesse et dans le dernier accablement, se ranime tout-à-coup, change de langage, laisse les gémissements et les plaintes, et parle en prophète inspiré de DIEU. Il demande qu'on écrive ce qu'il va prononcer, pour en conserver le souvenir : *Quis mihi tribuat ut scribantur sermones mei* (Job XIX). Il veut qu'avec le ciseau, on le trace sur l'écorce, on le grave sur l'airain, et qu'on le garde scellé sur le plomb : *Quis mihi det ut exarentur in libro stylo ferreo, vel celte sculpantur in cilice ?* Que va-t-il donc dire de si important, de si grand ? le voici : Je sais que mon Rédempteur est vivant : *Scio quod Redemptor meus vivit.* Voilà le principe qu'il pose ; mais de ce principe, quelle est la conséquence qu'il tire ? c'est, dit-il, qu'au dernier jour je sortirai du sein de la terre : *Et in novissimo die de terrâ surrecturus sum.* Et comment en sortira-t-il ? par une vraie résurrection : car cette chair, ajoute-t-il, cette chair mortelle et corruptible, cette chair enfermée dans les affreuses ténèbres du tombeau, cette chair rongée par les vers et réduite en poussière, je la reprendrai, j'en serai tout de nouveau revêtu : *Et rursùm circumdabor pelle meâ.* Ce n'est pas assez : cette chair aura part au bonheur de l'âme, ce sera dans cette chair que je verrai mon DIEU : *Et in carne meâ videbo* DEUM *meum.* Il semble qu'il ne se soit pas encore suffisamment expliqué : il craint qu'on ne se persuade que ce ne soit pas alors lui-même, et qu'il aura été transformé dans un autre : non, dit-il, ce ne sera point un autre, ce ne seront point d'autres yeux que les miens : *Quem visurus sum ego ipse, et oculi mei conspecturi sunt, et non alius.* Ah ! tel est enfin, conclut-il, telle est l'espérance qui me soutient, et qui ne part jamais de mon cœur ; qu'elle y demeure tellement enracinée que rien ne la puisse arracher ; qu'elle me soit toujours tellement présente à l'esprit que rien ne l'en puisse effacer : c'est là que je mets dans mes maux toute ma ressource, et c'est là que je la trouve : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* (*Le même*).

[La résurrection ne sera pas la même pour les bons et les méchants]. — *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur.* O l'admirable changement ! le favorable passage ! ô qu'il doit nous donner de consolation, et nous inspirer de courage ! Vous ressusciterez, impies, avec le corps que vous nourrissez avec tant de délicatesse, que vous parez avec tant de magnificence, dont vous éloignez les moindres maux avec tant de précaution, dont vous cherchez les commodités avec tant d'affectation et de soin ; vous ressusciterez, mais ce sera pour augmenter votre supplice, ce ne sera que pour fournir de nouvelles matières à ces flammes dévorantes

qui vous tourmenteront pendant une éternité. Mais pour vous, âmes justes, pour vous qui faites de la résurrection du Sauveur le modèle de la vôtre, vous ressusciterez, et en ressuscitant vous serez changées ; ce corps que vous avez négligé, chargé de travaux, humilié, assujetti aux lois de l'esprit et aux maximes sévères de l'évangile passera du tombeau à la gloire, après avoir travaillé ensemble à vous conformer à l'état de ce Dieu anéanti et souffrant ; ni les austérités et les veilles qui auront épuisé les forces de ce corps, ni la piété et les jeûnes qui en auront défiguré la beauté, ni les exercices humiliants et pénibles de la religion chrétienne qui en auront altéré le tempérament, ni les vers qui l'auront dévoré dans le tombeau, ni le feu qui l'aura réduit en cendres ne pourront résister au pouvoir de Dieu, qui les ranimera de nouveau, et qui les rendra infiniment plus brillants que les astres. (*Discours moraux, sermon sur la Résurrection*).

PLAIES DE NOTRE-SEIGNEUR.

AVERTISSEMENT.

Le Fils de Dieu *apparaissant à ses Apôtres après sa Résurrection, fait deux choses qui ne semblent pas d'abord avoir de connexion : il montre ses plaies, et donne la paix ; mais si l'on compare ce qu'il dit avec ce qu'il fait, on trouvera que ces deux choses sont étroitement liées ; c'est pourquoi nous les joindrons ensemble tant que nous pourrons.*

1°. *Ce sujet des plaies du Sauveur pouvait faire partie de la Passion ; mais la multitude des choses qu'on a à traiter alors ne permettant pas de s'y étendre, et d'y faire toutes les réflexions nécessaires, l'Eglise nous présente une occasion de traiter plus à fond cette matière, la troisième férie de Pâques et le dimanche suivant. Il n'est pas extraordinaire que les prédicateurs fassent un discours sur ce sujet, qui est d'une extrême consolation pour les âmes pieuses, et qui peut être utile aux pécheurs en ce saint temps pour les exciter à la dévotion et les confirmer dans leurs bonnes résolutions.* 2°. *Je sais bien que ce sujet paraît un peu mystique aux personnes du monde ; mais il faut les avertir qu'on ne sépare point ces plaies, soit sanglantes, soit glorieuses, de la personne qui les a reçues, et qu'on les considère non-seulement comme la cause des douleurs qu'a souffertes cet* Homme-Dieu, *mais encore comme les sources des grâces et de tous les biens que nous en recevons. De là nous tirerons des sentiments d'amour, de reconnaissance et de dévotion envers ce Sauveur du monde, qui a voulu conserver ces Plaies pour être un monument éternel de ce qu'il a fait et enduré pour nous.*

§ I.

Passages de l'Ecriture.

I. — Il est certain que le Fils de Dieu a conservé ses plaies, même après sa résurrection, puisqu'il les montra à ses Apôtres et qu'il commanda à S. Thomas d'y porter la main ; mais on demande la raison pourquoi il les a conservées, vu qu'elles semblent peu convenables à son état glorieux, et que les Anges mêmes s'en étonnent et disent par un profond sentiment d'admiration : *Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum* (Zach. XIIII) : que veulent dire ces plaies qui paraissent au milieu de vos mains ? A quoi l'on peut répondre avec les Saints Pères qu'elles sont aux Anges des marques glorieuses du triomphe de Jésus-Christ sur l'enfer et sur la mort, aux Apôtres des marques incontestables de sa résurrection, aux justes des sources inépuisables de grâces, aux pécheurs des reproches sensibles de leurs crimes ; à tous les saints le prix inestimable de leur salut. Mais, pour réunir toutes ces raisons en une seule, nous considérerons ces plaies sacrées comme autant de bouches qui nous instruisent de la manière dont nous devons recevoir les croix, et souffrir les disgrâces qui nous arrivent de la part de Dieu ou des hommes : car, comme dit S. Bernard, si Jésus-Christ nous les montre, c'est pour animer notre courage, et nous apprendre à souffrir pour lui en voyant ce qu'il a souffert pour nous (Serm. 61 in Cant.]. D'où nous tirons trois importantes instructions, qui feront le partage de ce discours.

La première est qu'il n'y a personne qui soit sans plaie, c'est-à-dire, sans affliction et sans peine d'esprit ou de corps : car si jamais quelqu'un en eût dû être dispensé, c'était sans doute le Fils de Dieu, soit pour la qualité de sa personne, soit pour l'innocence de sa vie, soit pour la grandeur de son pouvoir. Pilate employa sa qualité de roi pour l'en exempter, il allégua son innocence pour le délivrer de la mort ; et la puissance de cet Homme-Dieu qui renversa ses ennemis dans le Jardin des Olives semblait devoir dissiper l'orage qui venait fondre sur lui : et néanmoins ni sa dignité, ni son innocence, ni son infini pouvoir ne l'exemptèrent pas de la croix. Qui donc présumera de la pouvoir éviter, s'il connaît la faiblesse de ses forces, la grandeur de ses crimes, et la bassesse de sa condition qui le met infiniment au-dessous de son Sauveur? De plus on peut réduire tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre à trois classes : à l'Homme-Dieu, à l'homme juste, et à l'homme criminel;

montez sur le calvaire, vous y verrez ces trois sortes de personnes attachées à sa Croix. Le pécheur y est en la personne du mauvais larron, il n'est pas exempt de souffrir ; s'il est pauvre, dit S. Chrysostôme, la pauvreté est sa croix ; s'il se tire de la pauvreté, sa convoitise déréglée le tourmente encore plus que l'indigence ; s'il est incommodé dans sa santé, sa maladie est sa croix ; et s'il est sain, l'avarice, l'orgueil et toutes les passions troubleront son corps ; sa mauvaise conscience lui tient lieu de tous les supplices. Le juste est aussi sur la croix, car les méchants ne laissent point les gens de bien en repos ; Dieu même les éprouve et les perfectionne par les souffrances : mais quand ils n'auraient rien à souffrir ni de la part de Dieu, ni de la part des hommes, ils seraient eux-mêmes leur croix, se voyant dans un triste exil, savoir dans ce monde qui est rempli de misères. Il reste donc un Homme-Dieu, qui est Jésus-Christ et le Sauveur du monde ; mais voyez s'il est exempt de la croix : *Videte manus et pedes ;* voyez ses mains, voyez ses pieds, c'est à vrai dire l'homme de douleurs, dont la croix est plus pesante que celle de tous les pécheurs et de tous les justes ensemble ; tant il est vrai que tout homme qui vient au monde, juste, pécheur et de quelque qualité qu'il soit, est né et condamné à la croix. Ajoutez, qu'en qualité de chrétiens, nous sommes le corps et les membres de Jésus-Christ ; car c'est pour cela que l'Eglise, qui est l'assemblée des fidèles, s'appelle le corps mystique de Jésus-Christ qui ne doit pas être mieux traité que son véritable corps ; jetez donc les yeux sur ce corps adorable, vous le verrez tout couvert de plaies : pourquoi cela ? sinon pour nous apprendre, comme disent les Pères, que de tous les fidèles qui font partie de son corps mystique, il n'y en a pas un qui ne doive porter les stigmates et participer à ses souffrances, puisque la croix est inévitable et que notre soin doit être d'en faire un bon usage.

La seconde instruction que nous devons tirer des plaies du Sauveur, en les voyant sur son corps glorieux, est que sa bonté ne nous abandonne point dans les souffrances ; comme il ne quitte point ses plaies, il ne quitte point aussi ceux qui les portent pour l'amour de lui : *Cum ipse sum in tribulatione* (Ps 90), je suis avec celui qui m'aime dans son affliction. Qui pourrait sans lui la soutenir ? qui pourrait y subsister ? On reconnaît les véritables amis dans la mauvaise fortune : il n'y a que trop d'amis d'intérêt qui nous abandonnent au besoin ; il n'en n'est pas ainsi du Fils de Dieu : c'est un ami fidèle, qui n'est jamais plus près de nous que lorsqu'il nous voit souffrir : *Videte manus et pedes*, voyez ses mains percées, voyez ses pieds. Il a gardé ses plaies, et il se les a, pour ainsi dire, incorporées, afin de nous assurer de sa protection, et d'accomplir la promesse qu'il nous a faite de ne nous abandonner jamais. En effet, quoique son immensité le rende présent à toutes choses, il est néanmoins d'une façon plus particulière avec ceux qui sont affligés, parce que sa bonté infinie, qui ne cherche que l'occasion de nous faire du bien, la

voyant plus grande et plus pressante dans nos misères, s'y trouve aussi d'une manière plus obligeante. Qui voyant jeter Daniel dans la fosse aux lions, ou les enfants dans la fournaise de Babylone, ou Joseph dans la prison, n'eût pas cru qu'ils étaient perdus sans ressource? Mais DIEU se trouva là présent, et les releva de leur chute : *Il descendit dans la citerne avec Joseph*, dit le Sage, *et ne le laissa point dans les fers* (Sap. x). Et, comme ajoute S. Ambroise, là où il y a plus de danger, il donne aussi plus de secours.

La troisième instruction que nous pouvons tirer de ces mêmes plaies, en les voyant toutes éclatantes des rayons de la divinité, est que rien n'est plus honorable, plus doux et plus utile à l'âme chrétienne que de souffrir pour le service de DIEU : 1° Rien de plus honorable, soit parce que JÉSUS-CHRIST a défié les souffrances et les a rendues adorables, en les tenant gravées sur sa sainte humanité et par suite unies à sa personne divine ; soit parce qu'il a mérité par ses plaies la gloire de son corps, sa résurrection, son ascension, sa place à la droite de son Père, et sa qualité de juge souverain des vivants et des morts ; soit enfin parce qu'il y a mis toute la gloire des saints. 2°. Rien de plus doux, parce que, prenant sur soi les plaies et les souffrances, il en a ôté l'amertume et y a fait couler de la douceur. De là vient que la pauvreté, le pardon des injures, et les autres vertus évangéliques, qui étaient autrefois si difficiles, paraissent à présent délicieuses aux âmes saintes, après qu'il leur en a donné l'exemple. 3° Rien de plus utile, parce que nous trouvons dans les plaies de JÉSUS-CHRIST toutes les grâces nécessaires pour faire notre salut, et nous nous les appliquons en souffrant nous-mêmes tout ce qu'il nous envoie durant cette vie. (*Le P. Nouet, Méditations sur la vie glorieuse de J.-C. sur la terre*).

—

II. — Paix que le Sauveur donne et annonce à ses Apôtres et, dans leur personne, à tous les hommes, en montrant ses plaies.

Pour bien concevoir l'incomparable bonheur que le Sauveur des hommes apporte au monde en lui annonçant la paix, il faut supposer, ce qui n'est contesté de personne, que les hommes sont en guerre avec trois sortes d'ennemis : ils font la guerre à DIEU en l'offensant par leurs crimes, ils ont la guerre les uns avec les autres par les inimitiés mortelles qu'ils ont entre eux ; et enfin ils sont en guerre avec eux-mêmes par le trouble et la rébellion de leurs passions. Il faut de plus être bien persuadé que cette guerre ne peut manquer de nous être funeste, si elle se fait contre DIEU, puisque c'est avoir pour ennemi l'auteur de tous les biens, et par conséquent s'attirer le comble de tous les malheurs; que c'est une guerre criminelle que d'entretenir une inimitié irréconciliable avec le prochain; et qu'enfin c'est une guerre intestine et infiniment dangereuse que le combat

que nous livrent presque sans relâche nos passions déréglées. Les hommes avaient donc besoin d'un puissant médiateur qui procurât notre paix avec Dieu, d'un motif puissant qui les obligeât de se réconcilier les uns avec les autres, et d'un puissant secours pour se défendre contre les passions qui leur font la plus cruelle et la plus opiniâtre de toutes les guerres : or je dis que ce médiateur est le Fils de Dieu ressuscité qui nous procure cette heureuse paix avec ces trois sortes d'ennemis, et cela par le moyen de ses plaies :

1°. Il nous réconcilie avec son Père, et emploie ces bouches éloquentes pour parler en notre faveur, et nous obtenir une paix éternelle.

2°. Il réunit dans ces mêmes plaies, les esprits aigris et animés les uns contre les autres.

3°. Enfin il nous met en paix avec nous-mêmes, en nous faisant trouver en ces saintes plaies les secours nécessaires dans les plus dangereuses tentations.

Pour rendre ceci encore plus intelligible, assignons à chacune de ces plaies leur office dans cette heureuse médiation de paix. Considérons celles des mains comme des gages de cette paix ; puisqu'il lève ces mains percées pour notre amour, afin de fléchir et d'apaiser la colère de son Père. Regardons celle du côté comme le lien et le nœud de la paix avec notre prochain ; puisque l'Apôtre nous assure qu'il nous réunit tous dans son cœur. Recourons enfin à celle des pieds, comme à un asile de paix pour nous-mêmes, dans toutes les attaques du démon et des autres ennemis de notre salut. (*Sermons sur tous les sujets de morale, Mystères*, 12).

—

III. — Puisque le Fils de Dieu nous ouvre ses plaies, et qu'il nous nvite à y demeurer, il faut avec son secours nous y bâtir trois tabernacles, non sur le Thabor, mais sur le Calvaire, selon la pensée et le conseil le saint Bonaventure. (*Stimul. Div. Am.* 3).

Le premier sera dans les plaies de ses pieds, en méditant les douleurs qu'il a souffertes et en considérant tous ses pas, afin d'apprendre à marcher dans la voie du ciel.

Le second sera dans les plaies de ses mains, où nous ferons de profondes réflexions sur ce que le Sauveur a fait pour notre salut, et sur le peu que nous faisons.

Le troisième, le dernier et le plus spacieux, sera dans la plaie du cœur, pour y contempler sans cesse la charité immense que le Sauveur nous a témoignée, en s'offrant à tout faire et à tout souffrir pour nous acheter.

—

IV. — Avec la même pensée et sur le même dessein de S. Bonaventure, nous pouvons chercher :

1°. Dans les plaies sacrées des pieds du Sauveur, le pardon de nos péchés comme Magdelaine;

2°. En celle de ses mains, sa plus grande gloire que nous devons nous efforcer de lui procurer par un zèle ardent comme les Apôtres, et par la pratique des vertus comme ont fait tous les saints.

3°. Dans celle du côté, nous devons nous transformer par voie d'amour en lui-même, nous conformant à sa divine volonté, et, par ce moyen, devenant autant d'hommes selon le cœur de Dieu.

—

V. — C'est pour notre intérêt que le Fils de Dieu a conservé ses plaies glorieuses après sa résurrection; et comme il les a montrées à ses Apôtres pour les affermir dans la foi,

1°. Il les montre encore aux yeux de son Père pour apaiser sa colère que nous nous sommes attirée, et que nous nous attirons encore tous les jours par les crimes que nous commettons : il le fait en quelque manière souvenir qu'il a satisfait à sa justice, en lui montrant les marques de ce qu'il a enduré pour ce sujet;

2°. Il se les représente à lui-même pour se souvenir de l'amour qu'il a eu pour nous, et de la cause qui les lui a fait souffrir : ce qui enflamme l'ardente charité qu'il nous a témoignée sur la terre et qui ne s'est point ralentie dans le ciel;

3°. Il les présente encore à tous les pécheurs pour calmer leur défiance sur leur salut, et sur la volonté que Dieu a eue de les prédestiner à la gloire et au bonheur éternel. (*Biroat, sermon pour la Quasimodo*).

—

VI. — Confiance en la miséricorde de Dieu, que la vue et la pensée des plaies du Sauveur doit nous inspirer. Il faut supposer qu'il y a deux choses qui peuvent mettre quelque obstacle à cette amoureuse confiance, savoir : la grandeur de nos péchés, et l'incertitude de notre salut; ce sont comme deux plaies de notre cœur, que la vue des plaies du Sauveur doit guérir.

Nous devons nous servir de la pensée des plaies du Fils de Dieu :

1°. Pour nous rassurer contre la crainte immodérée que nous pourrait causer la multitude et la grandeur de nos crimes; puisque ces plaies nous doivent rappeler le souvenir de ce qu'un Dieu a souffert pour mériter et en obtenir le pardon.

2°. Pour calmer les alarmes que nous peut donner l'incertitude de notre salut; en considérant que ces plaies sont des marques et des preuves de la volonté sincère qu'il a eue de nous sauver, etc.

VII. — Les plaies du Sauveur peuvent être considérées comme sanglantes et douloureuses, lorsqu'il les a reçues sur la croix; ou comme glorieuses, telles qu'il les conserve dans le ciel.

1°. Comme douloureuses et sanglantes, elles ont mérité et opéré notre salut.

2°. Comme glorieuses dans le ciel, elles intercèdent pour nous et nous obtiennent les grâces et les secours nécessaires pour notre nalut.

—

VIII. — Les plaies du Fils de Dieu guérissent les nôtres. Pour développer ceci, il faut se souvenir que nous avons particulièrement reçu trois plaies, qui sont comme des suites du péché du premier homme, et que les nôtres propres ont encore accrues et approfondies, savoir : l'infidélité dans l'esprit, le refroidissement de la charité dans la volonté, et dans la concupiscence une pente à suivre nos passions déréglées. Ce sont des plaies ou des maladies qui conduisent les âmes à la mort éternelle, mais auxquelles nous trouverons trois puissants remèdes dans les plaies du Sauveur.

1°. Comme elles affermirent les Apôtres dans la foi de la résurrection de leur maître, elles doivent aussi affermir notre esprit sur cet article, qui est la preuve et le fondement de toutes les vérités qui regardent la personne de cet Homme-Dieu,

2°. Elles sont un puissant remède contre la froideur de notre cœur; puisqu'elles sont capables de l'enflammer dans l'amour d'un Sauveur qui a reçu ces plaies pour notre amour : *O vulnera corda saxea vulnerantia, et pectora adamantina liquefacientia!* comme s'écrie S. Bonaventure.

—

IX. — Le Fils de Dieu a retenu et gardé ses plaies dans le ciel pour les mêmes desseins qu'il les a recues sur la croix :

1°. Pour satisfaire la justice de son Père et mériter notre pardon; aussi les lui présente-t-il dans le ciel, afin d'intercéder pour nous.

2°. Pour nous mériter et nous ouvrir l'entrée du ciel, où il n'est entré qu'après les avoir souffertes; c'est pour cela que les SS. Pères disent qu'elles en sont les portes, et que ce n'est qu'en souffrant et en se faisant violence, qu'on doit espérer d'y entrer.

3°. Pour nous apprendre à lui être semblables en ce point, si nous voulons lui ressembler dans la gloire.

—

X. — Les SS. Pères, et entre autres S. Ambroise, appellent les plaies du Sauveur des bouches éloquentes qui :

1°. Publient son amour envers nous : car quelle plus grande preuve nous en pouvait-il donner?

2°. Nous défendent et plaident notre cause devant le trône de Dieu.

3°. Nous reprochent notre ingratitude, et notre insensibilité.

—

XI. — Les plaies du Fils de Dieu sont des gages assurés de notre prédestination ; car il n'y a que trois volontés d'où dépend le succès de cette grande affaire, savoir : la volonté de Dieu qui l'a résolue, la volonté du Sauveur qui offre son sang et sa mort pour en procurer l'exécution, et enfin la volonté de l'homme qui y doit coopérer.

1°. Nous sommes assurés de la première volonté, qui est celle du Père éternel, à la vue des plaies du Sauveur; nous voyons qu'il veut efficacement nous sauver, puisqu'il nous a donné son Fils pour effacer nos péchés et pour nous mériter la grâce.

2°. Je puis répondre de la volonté du Sauveur, et je sais qu'il me veut appliquer son sang, puisqu'il n'a rien plus à cœur que le salut des hommes, qu'il n'est venu au monde et qu'il n'est mort que pour ce sujet, et de plus que leur salut est la récompense de ses travaux et la consolation de ses peines.

3°. Il n'y a que ma volonté qui reste, et c'est de celle-là seule dont je ne puis répondre : je suis incertain si je voudrai efficacement mon salut, et si je me convertirai véritablement à Dieu. De notre côté nous n'avons aucun moyen de nous assurer de notre fidélité et de notre coopération ; mais ayons recours aux plaies du Sauveur, arrêtons l'infidélité et l'inconstance de notre volonté avec les clous des pieds et des mains du Sauveur : ce sera là que nous nous rassurerons de la crainte que nous peuvent donner nos péchés et l'incertitude de notre salut. (*Biroat, sermon pour la Quasimodo*).

—

XII. — Sur ces paroles du prophète Isaïe : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris*, on peut montrer que les plaies du Sauveur sont véritablement des fontaines et des sources :

1°. De miséricorde pour les pécheurs, qui y trouvent le pardon de leurs crimes, quelque grands et multipliés qu'ils soient.

2°. De grâces, de bienfaits et de consolation pour les justes.

3°. De gloire pour le Sauveur même et pour les bienheureux dans le ciel.

—

XIII. — On peut encore prendre pour sujet et pour division d'un discours ces paroles de l'Ange de l'Ecole, qui répond à cette question d'un

prophète : *Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum?* que ces plaies sont :

1°. Aux Anges, les marques glorieuses du triomphe du Sauveur.

2°. Aux Apôtres, des marques incontestables de sa résurrection.

3°. Aux justes, des sources inépuisables de mérites et de grâces.

4°. Aux pécheurs, des reproches sensibles de leurs crimes.

—

XIV. — Jésus-Christ a voulu conserver les plaies de son corps jusque dans le séjour de sa gloire, pour qu'elles soient :

1°. Un motif aux justes d'une reconnaissance éternelle, comme elles sont un monument éternel de son amour pour nous.

2°. Un mémorial qui le faisant souvenir de ce qu'il a fait pour nous, le sollicitât à en faire encore davantage pour conserver et honorer ses bienfaits.

3°. Des témoignages continuels de son amour, mais qui doivent continuellement animer le nôtre : car ce cœur percé ne doit-il pas percer le nôtre de son amour? ces plaies ne sont-elles pas des fournaises d'où sortent des flammes qui embrasent tout le paradis? elles n'ont pas encore échauffé mon cœur! (*Le P. Nepveu, Pensées chrétiennes*).

—

XV. — On peut encore considérer ces divines plaies par rapport à trois sortes de personnes, savoir : les pécheurs qui veulent sincèrement se convertir, les justes qui font profession de piété, et les pécheurs obstinés à persévérer dans le crime.

1°. A l'égard des pécheurs qui veulent sincèrement se convertir, elles sont de puissants motifs de componction, d'espérance et de consolation.

2°. A l'égard des justes, elles sont des motifs de confiance, d'amour, et l'objet d'une solide dévotion.

3°. A l'égard des pécheurs résolus de ne point changer de vie et de persévérer dans leurs désordres, elles seront un jour un sujet de condamnation et de désespoir.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin**, *Serm.* 3 *de Resurrectione*, explique pourquoi le Fils de Dieu est ressuscité avec ses plaies. — *Serm.* 4 *sur l'évangile de la férie* 3e *de Pâques*, il montre le remède que le Sauveur a apporté aux plaies de ses Apôtres. — XX *de Civ.* 30, *et Lib. de Trin.* 13, il assure que le Fils de Dieu montrera ses plaies au jour du Jugement dernier, pour la confusion de ses ennemis. — *Epist.* 49, il réfute le philosophe Porphyre qui, par des raisons frivoles, prétendait montrer que les plaies que les chrétiens disaient être demeurées au corps de Jésus-Christ ressuscité étaient feintes, aussi bien que sa résurrection. — *Manuel* 21 *et* 22, *medit.* 37, *solil.* 2, il développe de belles pensées sur les plaies du Sauveur.

S. Cyprien, ou quelque autre auteur. *De cardinalibus operibus Christi*, parle de l'eau et du sang qui sortirent du côté du Sauveur.

S. Ambroise, *Lib.* 10 *in Lucam* 24, prouve la vérité de la résurrection du Fils de Dieu par la vérité de ses plaies.

S. Chrysostôme, *Homil. de cruce et latrone*, dit que le Fils de Dieu montrera ses plaies aux justes et aux réprouvés dans le dernier jugement.

S. Bernard, *Serm.* 61 *in Cantic.*, a plusieurs beaux passages sur les plaies du Sauveur.

Le vénérable **Bède**, *Homil. in* 3 *feriam Pasc.*, apporte les raisons pour lesquelles le Sauveur a conservé ses plaies après la résurrection.

S. Bonaventure, *in Stimulo Divini amoris*, en parle amplement.

[Livres spirituels et autres]. — **Lanspergius**, *Homil.* 54 *de Passione Domini*, parle de la plaie du côté du Fils de Dieu.

S. Thomas, *part.* 3, *quæst.* 53 *art.* 3, examine si Jésus-Christ a dû ressusciter avec les cicatrices, c'est-à-dire, les ouvertures des plaies faites en ses pieds et ses mains, etc.

Suarez, *De mysteriis*, *quæst.* 57, examine comment les ouvertures des plaies du Sauveur sont demeurées avec l'intégrité de son corps.

Livre intitulé *Bouquet de myrrhe, ou diverses considérations sur les plaies de* Jésus-Christ, par le **P. Carafa**, général de la compagnie de Jésus.

Lucas Pinelli, *Méditations.*

Cartagène, *De vulnere lateris Christi homiliæ duæ.*

Le **P. Saint-Jure**, *Livre des élus*, 14. Traité de la demeure dans les plaies de Notre-Seigneur. — Dans une section séparée, il parle amplement de la plaie du côté du Sauveur.

Le P. Haineufve, *Méditation pour le mardi de la troisième semaine après l'octave de Pâques.*

Le P. Dupont a une méditation sur la plaie du côté et sur les autres plaies.

Le P. Nouet, *l'homme d'oraison*, 3e partie.

[Prédicateurs]. — **Reina**, *Sermon pour la 3e féerie de Pâques.*

Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne. (**Houdry**).

Le P. Duneau, Sermon pour le mardi d'après Pâques.

M. Lambert, *Année évangélique, homélie pour le mardi de Pâques.* — *Homélie pour le dimanche de la Quasimodo.*

Essais de sermons pour l'Avent, sermon sur S. Thomas.

§ III.

Pensées et passages des SS. Pères.

Foderunt manus meas et pedes meos, dinumeraverunt omnia ossa mea. Ps. XXI, 18.

Ils ont percé mes mains et mes pieds, et ils ont compté tous mes os.

Super dolorem vulnerum meorum addiderunt. Ps. LXVIII, 27.

Ils ont ajouté à la douleur de mes plaies des douleurs nouvelles.

A plantâ pedis usque ad verticem non est in eo sanitas; vulnus, et livor, et plaga tumens. Is. I, 6.

Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a rien de sain dans lui : ce n'est que blessure, contusion et plaie enflammée.

Livore ejus sanati sumus. Is. LIII, 5.

Nous avons été guéris par ses meurtrissures.

In manibus meis descripsi te. Is. XLIX, 16.

Je vous ai écrit sur mes mains.

In manibus tuis sortes meæ. Ps. XXX, 16.

Mon sort et tous les événements de ma vie sont entre vos mains.

Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. Is. XII, 3.

Vous puiserez avec joie des eaux dans les fontaines du Sauveur.

Videbunt in quem transfixerunt. Joan. XIX, 37.

Ils verront celui qu'ils ont percé.

Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum. Zac. XIII, 6.

Que veulent dire ces plaies qui sont au milieu de vos mains?

His plagatus sum in domo eorum qui diligebant me. Zac. XIII, 6.

J'ai été percé de ces plaies en la maison de ceux qui m'aimaient.

Unus militum lanceâ latus ejus aperuit. Joan. XIX, 34.

Un soldat lui perça le côté avec une lance.

Et continuò exivit sanguis et aqua. Joan. XIX, 34.

Et il en sortit aussitôt du sang et de l'eau.

Qui vidit testimonium perhibuit, et verum est testimonium ejus. Joan. XIX, 35.

Celui qui l'a vu en rend témoignage, et son témoignage est véritable.

Venit Jesus, et stetit in medio, et dixit eis : pax vobis, et cùm hoc dixisset, ostendit eis manus et latus. Joan. XX, 19.

Jésus vint, et se tint au milieu d'eux, et leur dit : la paix soit avec vous. Ce qu'ayant dit, il leur montra ses mains et son côté.

Dixit Thomas : nisi videro in manibus ejus fixuram clavorum, et mittam digitum meum in locum clavorum, et mittam manum meam in latus ejus, non credam. Joan. XX, 25.

Thomas leur dit : si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets ma main dans la plaie de son côté, je ne croirai point.

Jesus dicit Thomæ : infer digitum tuum huc, et vide manus meas, et affer manum tuam, et mitte in latus meum; et noli esse incredulus, sed fidelis. Joan. XX, 27.

Jésus dit à Thomas : portez ici votre doigt, et voyez mes mains ; et portez ici votre main, et mettez-la dans mon côté ; et ne soyez pas incrédule, mais fidèle.

Quia vidisti me Thoma, credidisti; beati qui non viderunt et crediderunt. Joan. XX, 29.

Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu ; heureux ceux qui croient sans avoir vu.

Testis est mihi DEUS, *quomodò cupiam omnes vos in visceribus* JESU-CHRISTI, Phil. I, 8.

DIEU m'est témoin avec quelle tendresse je vous aime tous dans les entrailles de JÉSUS-CHRIST.

Cujus livore sanati sumus. I Petr. II, 24.

C'est par ses meurtrissures et par ses plaies que vous avez été guéris.

Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum. I Joan. II, 1.

Nous avons pour avocat auprès du Père, JÉSUS-CHRIST qui est juste.

Liber scriptus intus et foris. Apoc. V, 1.

C'est un livre écrit dedans et dehors.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[Ève, figure de l'Église qui sort du côté de J.-C.]. — C'est le sentiment des SS. Pères, et particulièrement de S. Augustin, que, comme Adam fut saisi d'un profond sommeil, afin qu'Eve tirât de lui son origine, ainsi JÉSUS-CHRIST s'endormit sur la croix du sommeil de la mort afin que l'Eglise, qui est la seconde Eve, fût formée de lui. Le Seigneur tira un os du côté d'Adam, pour en former la première femme ; et on ouvre le côté de JÉSUS-CHRIST avec une lance, afin que l'eau et le sang qui en sortent forment les sacrements, qui doivent sanctifier son Eglise et la rendre digne d'être son épouse. C'est ce que dit S. Augustin (Traité IX sur S. Jean), et encore plus expressément ailleurs : *Ascendat sponsus noster thalami sui lectum, dormiat moriendo, aperiatur latus ejus, et Ecclesia prodeat virgo : ut quomodò Eva facta est ex latere Adæ dormientis, ita etiam Ecclesia formetur ex latere Christi in cruce pendentis* (Symb. ad Cat., VI). Voilà où nous avons été conçus, voilà où nous sommes nés, et d'où nous avons tiré notre origine en qualité de chrétiens et d'enfants de l'Eglise.

[Porte de l'arche, figure de la plaie du côté de J.-C.]. — La porte par où l'on entrait dans l'arche au temps du déluge, selon la pensée de S. Augustin, fut la figure de la plaie du côté de Jésus-Christ. Noé et les siens, qui entrèrent dans l'arche par cette porte, furent sauvés : le reste des hommes qui n'y entra pas périt dans le déluge ; quiconque entre par une vive foi dans le côté de Jésus-Christ sauvera sa vie, et qui refusera d'y entrer la perdra. Tous les mystiques et les contemplatifs trouvent dans cette figure bien des sujets de méditer, et font de belles réflexions sur ce sujet. 1° Comme les animaux qui furent reçus dans l'arche, oubliant leur férocité naturelle et leurs antipathies, vivaient paisiblement ensemble, et que Noé et ses enfants vaquaient à la contemplation des choses divines ; ainsi les passions et les mouvements de cette partie animale de nous-mêmes s'apprivoisent dans le côté de Jésus-Christ, et les puissances supérieures jouissent du repos et s'élèvent à la contemplation de la divinité. 2° Noé ne sortit point de l'arche avant que les eaux du déluge ne fussent taries ; et pour mieux assurer sa vie, il pria le Seigneur de fermer la porte par dehors, *et Dieu l'enferma au dehors* (Gen. VII). Vous êtes trop heureux s'il vous fait la même grâce de vous tenir toujours fermé dans la plaie de Jésus-Christ, sans vous permettre d'en sortir, pendant que les flots orageux du monde dureront. O divin Noé qui, au côté de l'arche mystérieuse qui est votre sacré corps, fîtes une porte pour ceux que vous désiriez sauver du déluge, ayez la bonté de m'y recevoir, de peur que je ne périsse par le débordement général de tant de péchés qui inondent toute la terre !

[Les cinq pierres de David]. — Les cinq pierres que David prit dans le torrent pour aller combattre contre Goliath sont encore une figure des cinq plaies de Jésus-Christ, où nous devons prendre des armes pour confondre le démon et les autres ennemis de notre salut ; si nous savons nous servir avec adresse de ces armes dans le fort du combat et de la tentation, la victoire est à nous et ne nous peut échapper. C'est une pieuse imagination de quelques contemplatifs, de dire que les noms des quatre patriarches Abraham, Isaac, Jacob et Moïse étaient gravés sur les quatre premières pierres de David ; mais que celle qui renversa le géant portait le nom de Josué, qui était la figure du nom de Jésus. Je veux bien que ce soit une pure imagination sans fondement ; c'est du moins une vérité incontestable que le démon n'a pas été vaincu et banni du monde par les forces de la loi écrite, mais par la grâce de l'évangile et par la vertu des plaies de Jésus-Christ.

[Retraite des Moabites dans la pierre]. — Le prophète Jérémie exhortait les habitants de Moab à se réfugier dans la pierre : *Relinquite civitates, et habitate in petrâ* (Jer. XLVIII,28). Il leur donnait ce conseil parce que leur ville devait être saccagée et désolée, et qu'ils voulaient se sauver de l'embrasement : il n'y avait point d'autre moyen que de se retirer dans les ca-

vernes de la pierre ; c'est le conseil que nous donnent les SS. Pères dans un sens plus élevé et dont l'autre n'est que la figure, de chercher un refuge et un asile dans les trous de la pierre, qui est JÉSUS-CHRIST : *Petra autem erat Christus* (I Cor. x), c'est-à-dire, de fuir le tumulte du siècle, le grand commerce du monde où l'on court risque d'être enveloppé dans une ruine générale, et de nous réfugier dans les plaies de JÉSUS-CHRIST.

[Le livre de l'Apocalypse]. — Dans l'Apocalypse S. Jean nous dit qu'il vit un livre écrit dedans et dehors : *librum scriptum intus et foris.* Ce livre, dit S. Jérôme, est JÉSUS-CHRIST attaché à la croix : il est ouvert et fermé tout à la fois ; il est visible à nos yeux corporels par le dehors, et il est invisible à toutes les lumières naturelles par le dedans. Mais ce qui importe à notre sujet, c'est que ce livre est écrit au dehors en caractères effroyables, qui sont ses plaies, imprimées et gravées par la malice des hommes ; et l'on peut dire que c'est l'ouvrage de la cruauté des Juifs et des péchés de tous les hommes. Pour ce qui est du dedans de ce livre, il est conçu dans l'entendement de DIEU de toute éternité, et il ne consiste que dans une seule parole qui renferme en soi tous les trésors de la science et de la sagesse de DIEU. Ce livre donc, rempli au-dedans de tous les secrets de la divinité, secrets impénétrables à tout esprit créé ; ce livre, dis-je, est écrit au dehors de la main des pécheurs, qui lui ont imprimé ces profondes plaies qu'il a retenues après sa résurrection, et qui ne s'effaceront jamais. Qui pourrait lire et concevoir tout ce qui est écrit au dedans saurait tous les desseins de DIEU, et ce qu'il a résolu de faire dans l'étendue de tous les siècles ; mais à cet égard ce livre est fermé. Si nous voulons lire attentivement ce qui est écrit au dehors, dans les cruelles plaies qu'il a reçues, nous apprendrons quelque chose de la malice infinie du péché, de la grandeur de l'amour qu'un DIEU a eu pour les hommes, de la rigueur de sa justice, et de l'infinie miséricorde dont il a usé envers les auteurs de ces mêmes plaies.

[Témoignage des apôtres]. — Lorsqu'après sa résurrection le Fils de DIEU entra, les portes étant fermées, dans le lieu où les Apôtres étaient assemblés, ils s'étaient imaginés que ce qu'ils voyaient était un esprit : pour leur montrer qu'ils étaient dans l'erreur, il ne fit que leur dire *qu'un esprit n'a ni chair ni os* (Luc. XXIV) ; et ensuite leur montrant les plaies de ses pieds et de ses mains, il leur dit : touchez-moi, *Palpate et videte.* Les Apôtres obéirent à sa voix et le touchèrent : ils furent par là convaincus que c'étaient de véritables plaies, et que celui qu'ils voyaient et qui leur parlait était celui même qui les avait reçues ; voilà pourquoi le disciple bien-aimé parlant de celui dont il était le ministre, et en exposant toutes les preuves qu'il avait reçues de sa bonté, ne manque pas d'assurer qu'il a eu le bonheur de le toucher de ses mains : *Nous vous annonçons,* dit-il, *la parole de vie qui était dès le commencement, que nous avons ouïe, que*

nous avons vue de nos yeux, que nous avons regardée avec attention, et que nous avons touchée de nos mains (I Joan. I). Et les autres Apôtres, voyant ses pieds et ses mains, peuvent d'autant mieux reconnaître que c'était lui qu'il avait conservé les marques de ses plaies.

[Témoignage de S. Thomas]. — On est en doute si S. Thomas fut converti à la seule vue des sacrées plaies du Sauveur, ou s'il les toucha effectivement avant de croire : quelques-uns ont cru qu'il ne les toucha point, par respect ; et S. Augustin tient que cette opinion est probable, quoiqu'il assure dans un autre endroit qu'il les toucha pour obéir à son maître, et pour servir à notre instruction ; mais qu'il avait déjà été convaincu de la vérité de sa résurrection, à la seule vue de ces glorieuses cicatrices (Tract. 121 in Joan., serm. 161 de temp.). S. Grégoire ajoute qu'en les touchant il fut converti : *Thomas ad fidem palpando reducitur* (Homil. 26 in Ev.). Et S. Ambroise dit qu'après avoir touché de sa propre main le côté de Jésus-Christ, il proféra ces paroles : *mon Seigneur et mon* Dieu ! paroles qui découvrent les sentiments de son cœur, et l'effet que produisit la vue ou l'attouchement de ces saintes plaies (In ps. 43).

La dernière fois qu'il sera fait mention des plaies du Fils de Dieu, ou plutôt le dernier usage que le Sauveur en fera à l'égard des pécheurs réprouvés, sera de leur montrer ces mêmes plaies au jour du jugement, comme saint Jean l'insinue par ces paroles : *Videbunt in quem transfixerunt* (Joan. XIX) ; ils verront celui qu'ils ont percé de plaies : ce qui avait déjà été prophétisé par Zacharie. Alors, dit S. Augustin, il se lèvera contre les pécheurs, et leur montrant ses plaies : *voici l'homme,* leur dira-t-il, *que vous avez crucifié : voyez les plaies que vous lui avez faites, considérez ce côté que vous avez percé ; c'est pour vous qu'il a été ouvert, et vous avez refusé d'y entrer* (De symb. I, 8). Mais autant que ces sacrées plaies causeront de terreur et de confusion aux réprouvés, autant apporteront-elles de consolation et de joie aux justes ; les pécheurs verront celui qu'ils ont blessé par leurs crimes ; et les justes, considérant ce témoignage de l'amour que ce Sauveur leur a porté, verront celui qu'ils ont aimé de tout leur cœur ; ces mêmes plaies leur seront encore un puissant motif de l'aimer éternellement.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

[Douceur qu'une âme trouve dans les plaies de J.-C.]. — *Ut sugeret mel de petra, oleumque de saxo durissimo* (Deuteron. XXXII), afin que ce peuple suçât le miel de la pierre et tirât l'huile du rocher le plus dur. — S. Bernard fait l'application de ces paroles aux plaies du Sauveur, lorsqu'il dit que les âmes

pieuses sont comme les abeilles, qui font un grand bruit volant en l'air jusqu'à ce qu'elles trouvent quelque fleur qui les arrête : car alors elles y entrent pour cueillir et amasser leur miel en silence et en repos. Ainsi, pendant que les serviteurs de Dieu cherchent dans leurs afflictions quelque soulagement parmi les créatures, ce n'est que bruit, qu'empressement, que murmure, que tumulte, qu'inquiétude, jusqu'à ce qu'ils se jettent dans les plaies du Sauveur, et qu'ils entrent dans les ouvertures de ce sacré rocher pour y goûter la douceur d'une consolation solide : *Ut per has rimas sugant mel de petra, oleumque de saxo durissimo.* Si une âme est encore faible, si elle n'a pas assez de force ni d'élévation pour pénétrer dans les secrets de la divinité, on lui montre dans le corps de Jésus-Christ des ouvertures toutes faites, où elle peut entrer par la considération sans beaucoup de peine, et s'y tenir cachée jusqu'à ce qu'elle ait pris la force de creuser elle-même dans cette pierre, c'est-à-dire, pour passer de l'humanité sainte aux perfections divines de son Sauveur, après avoir acquis une plus grande pureté et une plus grande ferveur d'esprit. Si elle est tentée et importunée par quelque vice ou par quelque passion, où peut-elle trouver une retraite plus assurée que dans les plaies de Jésus-Christ? Si les péchés de sa vie passée et les remords de sa conscience lui causent du trouble, qu'elle se jette aux pieds du Sauveur avec la pénitente Magdelaine ; ils n'avaient pas encore été percés lorsqu'elle y trouva sa guérison : maintenant qu'on y voit de grandes plaies, son remède, sans doute, y sera encore plus présent et plus infaillible. Si elle est tentée de désespoir, qu'elle ne sorte point de ces plaies sacrées, c'est un asile très-sûr où il est impossible de périr. Enfin si elle est arrivée à l'état des parfaits, la plaie du cœur lui est ouverte : elle a droit de s'y loger et de s'y nourrir d'une manne cachée qu'elle ne voudrait pas changer pour toutes les délices du monde; elle y sucera ainsi le miel de la pierre, et tirera l'huile du rocher, par la douceur qu'elle y trouvera : *Suget mel de petrâ, oleumque de saxo durissimo.* (**Le P. Nouet**, *Méditations*).

[Les plaies de J.-C. après sa résurrection]. — *Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum?* (Zach. XIII). Prophète, vous demandez à ce Dieu crucifié et triomphant que vous voyez en esprit, pour quel usage il réserve ces plaies que vous voyez dans ses mains : puisque vous avez détruit l'empire de la mort sur la croix, pourquoi en portez-vous encore les marques? S. Cyrille répond que ces plaies demeurent empreintes sur le corps de Jésus-Christ ressuscité, comme des caractères incontestables qui rendent témoignage à la vérité de sa mort et de sa résurrection, pour faire voir qu'il est homme et qu'il est Dieu : qu'il est homme puisqu'il a souffert la mort, et qu'il est Dieu puisqu'il a triomphé de la mort. Ces plaies sont les preuves de son humanité et de sa divinité, puisqu'elles apprennent à toute l'Eglise les souffrances de l'une, et qu'elles sont toutes éclatantes de la gloire de l'autre... S. Cyprien et S. Ambroise ont cru que le

Sauveur avait gardé ses plaies après la résurrection, afin qu'elles fussent comme des bouches éloquentes toujours ouvertes pendant toute l'éternité, en faveur des hommes coupables ; et que ce grand spectacle d'un DIEU mort et crucifié pour nous fût toujours présent dans le ciel et sur la terre. Les autres considèrent ces plaies sacrées comme les trophées immortels de son amour pour les hommes, qui renouvelleront éternellement la gloire de son triomphe. Mais disons que ces plaies du Sauveur ont été des sources de lumières, non-seulement pour S. Thomas, dit S. Grégoire, mais pour toute l'Eglise ; parce qu'en même temps que JÉSUS-CHRIST dissipa les doutes de cet apôtre, il ne laissa plus de lieu à l'incertitude de notre foi ; *Quia, dum ille ad fidem palpando reducitur, nostra mens, omni dubitatione positâ, in fide solidatur.* (*Essais de sermons pour l'Avent, Sermon de S. Thomas*).

[Les plaies de J.-C.]. — *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* (Ps. 37); vous puiserez avec joie des eaux dans les sources du Sauveur. Si vous voulez savoir où sont ces fontaines de vie, n'allez point les chercher ailleurs que dans les plaies de JÉSUS-CHRIST. La lance qui ouvrait le côté sacré de JÉSUS-CHRIST fit couler le sang et l'eau, sources de tous les sacrements de l'Eglise ; c'est dans ces fontaines de vie, que le prophète nous exhorte d'aller puiser : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.* Ce sont les sources de toutes les grâces qui découlent par ces saintes ouvertures, comme disent S. Augustin et S. Bernard, et qui se répandent ensuite avec abondance. Mais si vous voulez savoir le moyen de vous approcher de ces sources sacrées pour y trouver et y goûter ces célestes liqueurs, souvenez-vous qu'il les faut puiser avec joie : *Haurietis in gaudio*, c'est-à-dire, avec ce divin plaisir qui procède d'une vive foi, d'une ferme espérance et d'une ardente charité ; approchez-vous-en, ou plutôt courez-y avec une ardeur et une soif semblable à celle du cerf qui, selon l'expression du prophète, pressé de la soif ou poursuivi vivement par les chasseurs, vient se jeter dans le courant d'un ruisseau : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te* (Ps. 41). C'est dans ces fontaines d'eau vive que nous étancherons la soif que nous avons pour le plaisir, ou que nous rafraîchirons l'ardeur de nos passions; ce sont des fontaines dont l'eau vive rejaillit jusqu'à la vie éternelle : *Fons aquæ salientis in vitam æternam* (Joann. IV). Mais après tout sachez qu'on ne peut goûter parfaitement cette véritable joie qu'en l'autre vie : ce sera durant l'éternité bienheureuse que vous puiserez dans les plaies du Sauveur des délices toutes pures et des plaisirs qui donneront une pleine et entière satisfaction à votre esprit. Il est bien vrai que ces plaies font goûter de grandes douceurs, même dès cette vie, aux âmes saintes ; mais pensez que les grâces qui en découlent doivent se ressentir de leur source et du canal par où elles passent, qui sont ces plaies, et par conséquent qu'elles doivent faire une impression de

douleur, qui vous donne du sentiment et de la compassion de ces amoureuses plaies qu'il a souffertes pour notre amour. (*Auteur moderne*).

[Les plaies de J.-C., signe de paix]. — *Pax vobis: ego sum, videte manus meas et pedes* (Luc XXV). Les plaies de JÉSUS-CHRIST nous ont apporté les heureuses nouvelles de la paix entre DIEU et les hommes, En même temps que ce divin Sauveur, victorieux de la mort, se fit voir à ses disciples après sa glorieuse résurrection, et qu'il leur eut dit ces amoureuses paroles : *la paix soit avec vous,* il leur montra ses plaies, comme s'il eût voulu leur dire : si la paix que je vous donne vous apporte de la joie, rendez grâces aux plaies que je vous montre, car c'est à elles que vous en êtes redevables. C'est à tous les hommes, en la personne de ses Apôtres, qu'il adresse ces paroles. Puisque la justice et la paix, qui semblaient si contraires, ont fait une éternelle alliance dans ses plaies, elles se sont donné le baiser en signe d'un parfait accord : les plaies ont satisfait la justice, et nous ont laissé la paix et la miséricorde. *La paix soit avec vous :* ce n'est pas seulement dire, selon la manière de saluer parmi les Juifs : je vous souhaite tous les biens, parce que la paix est le plus grand de tous; mais : je vous donne et vous annonce cette paix, en vous disant qu'elle est faite entre DIEU et vous, et que vous jouirez dorénavant des fruits de cette paix. (*Le même*).

[La vie est sortie du côté de J.-C.]. — *Unus militum latus ejus aperuit* (Joan. XVIII). Sur ces paroles S. Augustin remarque que S. Jean ne dit point que le soldat frappa ou blessa le côté du Fils de DIEU, mais l'ouvrit : *Aperuit, ut illud quodammodo vitæ ostium panderetur, unde sacramenta Ecclesiæ manaverunt, sine quibus ad vitam, quæ verè est vita, non intratur,* pour dire que ce soldat fit quelque chose de plus que de blesser le côté du Sauveur, savoir, qu'il ouvrit, en le blessant, la porte de vie par laquelle sont sortis les sacrements de l'Eglise, sans lesquels on ne peut entrer en la vraie vie (Tract. 120 in Joan.). S. Ambroise, dans cette même pensée, dit qu'encore que le sang qui sortit du côté du Sauveur ait été de vrai sang, que cela néanmoins ne se fit point sans miracle, parce que le sang, après la mort, se glace dans nos veines, à cause du froid qui succède à la chaleur de la vie : *Ex illo incorrupto licet corpore, sed defuncto, omnium vita manabat* (Lib. 10 in Joan.). Cela arriva parce que de ce corps qui était à la vérité exempt de corruption, mais qui pourtant était mort, devait sortir la vie de tous les hommes, marquée par cette eau et par ce sang qui sortirent, l'une pour nous laver et l'autre pour nous racheter; car par l'eau est représenté le Baptême qui est l'entrée et le premier des Sacrements, et par le sang l'Eucharistie, qui est la fin et le dernier auquel tous les autres se rapportent.

[Douleur de J.-C. dans ses plaies]. — *Foderunt manus meas et pedes meos, dinume-*

raverunt omnia ossa mea (Ps. XXI). La douleur que JÉSUS-CHRIST ressentit dans ses plaies fut très-grande, on n'en peut douter, 1° à cause de l'endroit où il les reçut; parce que les mains et les pieds sont des parties pleines de nerfs, et par conséquent extrêmement sensibles, et cependant les clous en déchirèrent la chair, en percèrent les veines, en rompirent les nerfs et les artères avec d'étranges convulsions. 2° A cause de la violence que les bourreaux exercèrent sur son corps, en le tirant avec un effort non pareil, pour faire joindre les mains et les pieds aux trous de la croix, qu'ils avaient marqués : la douleur qu'il sentait en tous ses membres ainsi tendus et disloqués, était semblable à celle du chevalet, et même incomparablement plus grande, parce qu'ils étaient si fort tendus, qu'on eût pu compter les os de sa poitrine et de tout son corps l'un après l'autre, comme dit le prophète qui l'avait vu en esprit. 3° Comme le poids du corps qui est sur le chevalet fait que la douleur va croissant, et qu'à la fin elle devient insupportable, de même JÉSUS-CHRIST étant attaché à la croix, et n'étant appuyé que sur des plaies, sentait la douleur s'augmenter de moment en moment, sa chair et ses veines se déchirant de nouveau, ses nerfs et ses artères se brisant sous la pesanteur de son corps. Ajoutez à cela la dislocation continuelle de ses os qui, se joignant à la rigueur de ses autres tourments, fit croître sa douleur à un point qu'elle ne pouvait être plus excessive.

[Les plaies de J.-C. doivent être un abri]. — *Ingredere in petram, et abscondere in fossâ, homo, à facie Domini.* Peut-être que sentant votre conscience chargée de crimes, vous craignez plus la justice que vous n'osez espérer en la miséricorde de votre DIEU; mais je vous donne le conseil du prophète Isaïe : *Ingredere in petram,* etc. (I Cor. x). Quelle est cette pierre, sinon JÉSUS-CHRIST? *Petra autem erat Christus.* Entrez donc dans cette pierre, cachez-vous dans la profondeur de cette fosse de son côté sacré, et vous serez en assurance. Ecoutons sur cela S. Augustin : *Peccavi peccatum grande, et multorum sum mihi conscius delictorum; nec tamen sic despero : clavi et lancea clamant mihi quod verè reconciliatus sum Christo, si eum amavero* (Manual. 23). J'ai commis de grands péchés, et la conscience me reproche plusieurs offenses; néanmoins je ne désespère pas, parce que la lance et les clous me promettent le pardon, si j'aime celui qui en a été percé pour mon amour. Tenons pour une règle générale celle que donne le Docteur séraphique, S. Bonaventure : Si vous voulez que la divine miséricorde s'incline vers vous, portez dans votre cœur les plaies de JÉSUS-CHRIST, et, arrosé de son sang, présentez-vous à son Père : *Non enim potest se* DEUS *negare sanguine Christi perfuso* (Stimul. 12). Ne doutez nullement que le dessein du Sauveur n'ait été de vous y préparer une demeure en gardant ses plaies, afin que, comme l'épouse des Cantiques, vous habitiez dans les trous de la pierre qui sont les ouvertures de ses mains et de ses pieds, dans la caverne de son côté : *In foraminibus petræ, in cavernâ maceriæ*

(Cant. 2). O que cette demeure est agréable, et qu'on y est en assurance! *Tuta et firma requies est in vulneribus Salvatoris, securus illic habito*, disait S. Augustin (Manual. 21). Si vous me demandez en quoi consiste proprement cette demeure dans les plaies du Sauveur, je vous répondrai qu'étant spirituelle, elle consiste dans les actes des trois puissances de notre âme, qui sont l'entendement, la volonté et la mémoire. Notre entendement y habite, comme dit S. Bernard, *Idcirco audit sponsa, columba mea in foraminibus petræ, quod in Christi vulneribus totâ devotione versetur, et jugi cogitatione moratur in illis.* La volonté y habite par des actes d'amour et de joie, si nous aimons ardemment celui qui les a reçues, et qui les retient encore pour l'amour de nous, comme on dit communément que l'âme est plus où elle aime que là où elle anime. Ajoutez que, comme c'est quelque chose de plus de se souvenir continuellement de quelque chose que d'y penser quelquefois, il faut mettre la même différence entre celui qui a toujours dans la mémoire les plaies du Sauveur et celui qui y pense seulement quelquefois, qu'il y a entre celui qui habite toujours dans un même lieu et celui qui n'y demeure que pour un temps. (**Le P. Duneau**, *sermon pour le mardi d'après Pâques*).

[Bonheur dans les plaies de J.-C.]. — *Hæc requies mea, hic habitabo quoniam elegi eam* (Ps. CXXXI). Une âme dont la vie est cachée dans les plaies de JÉSUS-CHRIST trouve dans cette demeure tant de douceurs et de délices, qu'elle perd le goût de tous les plaisirs sensuels : le travail ne lui est point pénible, parce qu'elle jouit d'un continuel repos ; il n'y a point d'amertume dans la vie, que la considération de ces sacrées plaies n'adoucisse et ne change même en douceur ; la consolation intérieure qu'elles nous apportent a tant d'efficace qu'elle désarme la mortification extérieure, et en éteint la douleur. Ce qui a fait dire à S. Bernard, *qu'un soldat ne sent point ses plaies, quand il a celles de son chef devant les yeux.* (Serm. LXI in Cant.) ; ce saint qui avait lui-même si à cœur cette dévotion, attribue l'insensibilité de plusieurs martyrs dans les tourments qu'on leur faisait endurer à ce que leur âme était dans les plaies de JÉSUS-CHRIST : vous verrez, dit-il, un martyr qui triomphe de joie tandis qu'on lui déchire le corps, et qui regarde avec plaisir le sang que les ongles et les peignes de fer font couler de ses côtés ; où est alors l'âme de ce martyr ? elle est dans les plaies du Fils de DIEU. Il ne faut donc pas s'étonner si elle ne sent pas les douleurs de son corps, non pas qu'elle ait perdu tout-à-fait le sentiment, mais c'est qu'elle surmonte la douleur par la force de l'amour. Pour moi, je crois qu'un autre saint contemplatif a eu raison de dire que celui qui a mis son repos dans les plaies de JÉSUS-CHRIST a trouvé le paradis sur la terre. La béatitude de la terre est de souffrir pour DIEU : mais le moyen de l'acquérir c'est de former sa patience sur l'exemple du Sauveur, et de ne perdre jamais la présence et le souvenir de ses plaies. S. Bonaventure s'écrie sur ce sujet : heureuse lance,

bienheureux clous, qui avez eu l'honneur de faire une si belle ouverture! si j'eusse été en votre place, jamais je ne fusse sorti du côté de mon Sauveur, et j'eusse dit : voici le lieu de mon repos, que j'ai choisi pour l'éternité. Entre donc, mon âme, dans le paradis le plus délicieux de la terre ; et, si tu veux un jour entrer effectivement dans le paradis du ciel, demeure actuellement d'affection et de pensée en celui-ci : là tu trouveras un trésor caché d'inestimables lumières, une nouvelle ferveur de dévotion, des sentiments de douceur et de patience dans tes afflictions, de compassion pour celles d'autrui, et surtout d'un cœur humilié et brisé de douleur.

[Plaies de J.-C., notre asile]. — *Quò ibo à spiritu tuo, et quò à facie tuâ fugiam ?* (Psalm. CXXXVIII). — C'est ce que disait David coupable : Ah ! mon DIEU, où est-ce que je pourrai me retirer, pour être à l'abri de votre colère et des alarmes de mes péchés ? si je monte dans le ciel, je vous y vois tout-puissant; si je descends au fond des abîmes, je vous y trouve présent ; lors même que j'entre dans votre cœur, j'y rencontre l'image de votre justice dans les alarmes que me donne ma conscience. S. Jérôme répond à cette question et à cette perplexité d'esprit, que c'est seulement dans les plaies du Sauveur que nous pouvons trouver cette assurance : *Ubi tuta firmaque peccatoris permansio ? in vulneribus Christi.* Ce sont des asiles où tant de pécheurs se sont mis à l'abri de la colère de DIEU, et où nous devons nous mettre, et cela pour deux puissantes raisons : premièrement, parce que nous voyons à travers ses ouvertures les dispositions de son cœur, tout prêt à nous pardonner et à nous donner la paix ; secondement, parce que nous trouvons dans ses sources sacrées des témoignages infinis de sa miséricorde et de sa bonté pour les hommes, à laquelle nous pouvons aisément participer, si nous voulons nous en faire l'application. (**Biroat**, *sermon pour le dimanche de Quasimodo*).

[Plaies de J.-C., notre refuge]. — *Esto mihi in domum refugii ut salvum me facias* (Ps. XXX). Les plaies de JÉSUS-CHRIST sont aux pécheurs ce que les villes ou les maisons de refuge étaient autrefois aux criminels : ceux qui s'y réfugiaient mettaient leurs personnes et leurs vies en sûreté, et ceux qui ont recours aux plaies du Sauveur sont en lieu d'assurance et à couvert des traits de tous leurs ennemis ; le criminel qui sortait de ce refuge exposait sa vie, et celui qui sort des plaies de JÉSUS-CHRIST hasarde son salut avec la victoire, et se met en danger de tomber entre les mains de ses ennemis invisibles. L'unique moyen d'éviter leurs surprises, c'est de se jeter dans ces lieux de refuge, et de se retrancher dans ces forteresses : c'est le conseil que S. Augustin nous donne par ces paroles : *Vous avez devant vous une forte tour, entrez dedans et rappelez le souvenir des plaies de* JÉSUS-CHRIST *? vous voilà dans votre fort, et n'ayez pas peur que votre ennemi emporte votre consentement.* Entrez dans ces

forteresses : vous serez invincible, et votre ennemi n'aura jamais d'avantage sur vous. On n'était obligé de demeurer dans les villes de refuge que jusqu'à un certain temps ; mais il faut se résoudre à vivre et mourir dans les plaies de Jésus-Christ, parce qu'il ne faut pas espérer que nos ennemis quittent jamais la haine qu'ils ont conçue contre nous, ni le dessein qu'ils ont pris de nous perdre. Ce langage qui est un peu mystique ne veut dire autre chose, sinon qu'il n'y a point de remède plus puissant contre toutes sortes de tentations que les plaies de Jésus-Christ, comme dit S. Augustin, et que l'âme dévote y trouve un asile assuré contre tous les assauts des ennemis de son salut, comme si elle était dans une tour imprenable ; elle est victorieuse, dit le même saint Docteur, quand elle y entre par l'ouverture de ses pieds et de ses mains, comme par autant de portes. Pour venir donc à la pratique : sitôt que vous sentirez les premières approches de la tentation, recourez promptement aux plaies de Jésus-Christ ; c'est là que vous recevrez le secours contre les ennemis de votre salut, ces plaies vous feront souvenir qu'il a triomphé du monde et du démon, et qu'il les a entièrement défaits. Mais apprenez de l'exemple qu'il nous donne et de la force qu'il a attachée à ces plaies victorieuses que, si vous y avez recours, vous pouvez surmonter ces mêmes ennemis, car notre chair et nos passions déréglées sont les plus fortes armes dont le démon se sert pour nous vaincre ; de sorte que le souvenir des plaies du Sauveur ne détruit pas seulement le péché, il diminue encore nos mauvaises inclinations et la pente que nous avons au péché, en nous donnant la force d'y résister ; c'est ainsi qu'en parle S. Grégoire : *la convoitise du péché ne peut régner dans leur esprit qui porte partout le souvenir des plaies et de la mort de* Jésus-Christ.

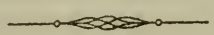
[Plaies de J.-C., signe de paix]. — *Arcum meum ponam in nubibus, et erit signum fœderis inter me et inter terram* (Gen. IX). Ces plaies sont maintenant une marque ou plutôt un signe effectif de la paix que Dieu a voulu faire avec les hommes, à peu près comme Dieu, après avoir inondé le monde par un déluge universel, pour assurer les hommes qu'il leur accordait la paix et que sa colère était apaisée, voulut leur en laisser un gage et un signe, en faisant paraître l'arc-en-ciel dans les nues ; ainsi, ô grand Dieu ! après avoir fait ressentir à votre Fils les plus rudes coups de votre colère, après l'avoir abîmé dans les eaux de ses souffrances, comme l'exprime votre prophète, vous avez bien voulu nous donner une marque d'une entière et éternelle réconciliation par ces plaies que votre Fils a conservées jusque dans le séjour de sa gloire, comme le gage le plus assuré de la paix que vous lui accordez en notre faveur, et le signe que votre justice est entièrement satisfaite ; vous n'élevez pas ce signe dans les nues, mais vous voulez qu'il demeure imprimé sur le corps sacré de ce Fils bien-aimé, afin qu'il soit un gage éternel de votre miséricorde et de notre paix. (*Sermons sur tous les sujets*, etc. **Houdry**).

[Souhait de S. Paul]. — *Testis est mihi* Deus *quomodò cupiam omnes vos in visceribus* Jesu-Christi. (Phil. I); Dieu m'est témoin comme je souhaite vous voir tous réunis dans les entrailles de Jésus-Christ. — Ces paroles, toutes mystiques et allégoriques qu'elles paraissent, contiennent, ce me semble, ce raisonnement : Dieu nous aime, et il aime en même temps notre frère, parce que nous sommes tous deux le fruit de sa mort et de ses plaies, et c'est de cette manière qu'il nous loge dans son cœur, par un amour tendre et ardent tout à la fois ; mais il est impossible que nous demeurions ensemble dans ce cœur, tandis que nous serons divisés et qu'il y aura de l'inimitié entre nous parce que, si les hommes ne doivent faire qu'une même chose avec Dieu par le lien d'une charité parfaite comme dit le même Apôtre : *Qui adhœret Domino, unus spiritus est cum eo*, il s'ensuit qu'ils ne doivent faire qu'une même chose entre eux, puisque la même division qui sépare leur cœurs les sépare aussi du cœur de Dieu, c'est-à-dire, les prive de sa grâce et de son amitié.

[J.-C. notre médiateur par ses plaies]. — Deus *reconciliavit nos sibi per Christum* (II Cor. v). Dieu a réconcilié le monde avec soi par Jésus-Christ : c'est en quoi consiste l'office de médiateur que le Fils de Dieu a exercé sur la terre durant sa vie, et qu'il continue d'exercer dans le ciel, en priant pour nous et faisant notre paix avec son Père éternel, et nous rendant son amitié dont nous nous étions rendus indignes ; mais c'est par le moyen de ses plaies qu'il exerce cette fonction, tellement que nous pouvons dire avec S. Bernard : *Clamat clavus, clamant vulnera.* L'impression de ses clous et les cicatrices de ses plaies crient dans le ciel, et que disent-elles ? *Quòd* Deus *sit in Christo mundum reconcilians sibi*, que Dieu est dans Jésus-Christ, et que ses plaies opèrent la réconciliation de notre cœur coupable avec sa justice irritée et qu'il efface nos crimes, ou plutôt qu'il achève, dans l'état de sa gloire, d'effacer nos péchés, comme il a commencé sur le calvaire ; et j'entends par là qu'il continue de faire dans le ciel ce qu'il a fait sur la terre, savoir la fonction de médiateur entre son Père et les pécheurs.

[Plaies de J.-C., notre demeure]. — *Hæc porta Domini : justi intrabunt in eam.* (Ps. cxvii). Allons établir notre demeure dans le cœur adorable de cet aimable Sauveur ; l'ouverture que la lance y a faite est la porte étroite par laquelle il nous presse d'entrer, dit S. Augustin. Que nous passerons agréablement, tranquillement, sûrement nos vies dans un asile qui nous mettra à couvert, et des embûches du démon et des tentations du monde, et de la vengeance de Dieu même ? Mais n'appréhendez-vous point d'être repoussés de ce sanctuaire de toutes les vertus ? car comment entrer, me direz-vous, dans un cœur si pur avec tant d'impureté ; dans un cœur si humble, avec tant d'orgueil ; dans un cœur si doux, avec tant d'aigreur ; dans un cœur si brûlant de l'amour de Dieu, avec tant d'ardeur pour les choses

de la terre ? *Justi intrabunt in eam.* Il n'y a que les âmes justes qui puissent entrer par cette porte dans ce cœur qui est le sanctuaire de la divinité ; mais si vous voulez y entrer, commencez par déplorer l'état où vous vous trouvez, par le détester sincèrement, et puis entrez dans ce cœur sacré que la charité de JÉSUS-CHRIST vous ouvre : le feu qu'elle y allume consumera toutes les taches que vous reconnaîtrez en vous. Hélas ! quand le dernier jour de votre vie sera arrivé, que les portes de l'éternité s'ouvriront devant vos yeux, que le coup de la mort sera prêt à séparer votre âme du corps pour la faire passer au tribunal de DIEU, le prêtre charitable qui vous rendra dans ces tristes moments les derniers devoirs de son ministère, vous présentant l'image du Sauveur attaché à la croix avec les marques de ses plaies, vous dira : regardez, mon frère, le cœur de JÉSUS, c'est là qu'il faut remettre votre âme entre les mains de son créateur. Alors vous tournerez les yeux mourants sur le crucifix, et, ramassant le reste de vos forces, vous pousserez mille soupirs languissants vers son côté sacré, comme pour faire passer votre esprit prêt à se détacher du corps dans son cœur adorable. — Mais si vous n'y êtes pas entré pendant votre vie, en vain tâcherez-vous d'y entrer alors ; et quels reproches ne vous fera pas le Fils de DIEU qui commencera à ce moment à être votre juge ! Voilà, vous dira-t-il selon S. Augustin, ces plaies que tu m'as faites : *Vide vulnera quæ inflixisti.* Reconnaîs-tu ce côté que tu as percé ? *Agnoscis latus quod pupugisti.* Si tes crimes ont ouvert et mes mains et mon cœur, je voulais que tu y entrasses pour en trouver le remède : *Per te et propter te apertum est latus meum;* et cependant attaché opiniâtrément à des objets que la loi te défendait, tu as refusé d'y entrer : *Nec tamen intrare voluisti.* Sache que ce cœur et ces mains te seront fermés pour jamais, et cependant c'est de-là seulement que tu pouvais passer à la gloire avec les justes : *Hæc porta Domini: Justi intrabunt in eam* (Ps. 117).



§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères.

Potuit Christus sine ullâ cicatrice resurgere, sed habere voluit unde nutantes columnas, Apostolos, *firmaret.* Augustinus, in Ps. 74.

Terruerunt Apostolos vulnera Christi, firmaverunt cicatrices. Idem, ibid.

Unus militum lanceâ latus ejus aperuit, ut illic quodammodo vitæ ostium panderetur, unde sacramenta Ecclesiæ manaverunt, sine quibus ad vitam non intratur. Idem, Tract. 120 in Joan.

De latere Domini pendentis et morientis in ligno, posteà quàm est lanceâ perforatum, aqua sanguisque profluxit; in uno est mundatio tua, in altero redemptio tua. Id. serm. 115 de Divers.

Contendite, ait Dominus, intrare per angustam portam; quid angustius illo foramine, quod unus ex militibus percutiendo latus Christi aperuit. Id. de Temp.

Inspice vulnera pendentis, sanguinem morientis, pretium redimentis. Id. lib de Virginit.

Quemadmodum Eva facta est ex latere Adæ dormientis, ita etiam Ecclesia formatur ex latere Christi in cruce pendentis. Id. de Symb. ad Cat.

Ecce in manibus tuis, Domine Deus, descripsisti me; lege ipsam scripturam et salva me. Id. vel alius auctor in Solil.

In omnibus adversitatibus non inveni tam efficax remedium quàm vulnera Christi: in illis dormio securus, et requiesco intrepidus. Id. vel alius in Man. 22.

Tuta et firma requies est infirmis et peccatoribus in vulneribus Salvatoris: securus illic habito: patent mihi viscera per vulnera. Id. ibid.

Quidquid ex me mihi deest, usurpo mihi ex vulneribus Domini mei. Id. ibid.

Jésus-Christ pouvait ressusciter sans aucune cicatrice; mais il a voulu les conserver pour avoir de quoi affermir dans la foi les colonnes chancelantes de son Eglise.

Les plaies de Jésus-Christ effrayèrent les Apôtres, les cicatrices de ces mêmes plaies les affermirent.

Un des soldats perça avec une lance le côté de Jésus-Christ, afin que la porte de la vie s'ouvrît en quelque sorte dans le même endroit, d'où sont sortis les sacrements, sans lesquels il n'y a point d'entrée à la vie.

Après que le côté du Sauveur attaché et mourant en croix, eût été percé d'une lance, il en sortit de l'eau et du sang; l'un sert à vous purifier, dans l'autre vous trouverez votre rédemption.

Efforcez-vous, dit le Sauveur, d'entrer par la porte étroite : qu'y a-t-il de plus étroit que cette ouverture que l'un des soldats fit en perçant le côté de Jésus-Christ?

Considérez les plaies de ce Dieu-Homme attaché à la croix, le sang de ce Sauveur, et le prix auquel il vous rachète.

Comme Eve fut formée du côté d'Adam qui dormait, ainsi l'Eglise est sortie du côté de Jésus-Christ attaché à la croix.

Vous m'avez, Seigneur, écrit dans vos mains par les caractères de vos plaies; lisez ce que vous avez écrit, et sauvez-moi : car c'est ce que cette mystérieuse écriture signifie.

Dans toutes mes adversités je n'ai point trouvé de remède si efficace que les plaies de Jésus-Christ; elles sont pour moi un asile, où je dors en sûreté et où je repose tranquillement et sans crainte.

Les faibles et les pécheurs trouvent un repos assuré dans les plaies de Jésus-Christ; c'est là que j'habite en sûreté; et les plaies sont un chemin qui m'a conduit jusqu'aux entrailles de cet aimable Sauveur.

Tout ce qui me manque, et que je ne puis trouver dans moi-même, je le cherche et je le prends dans les plaies de mon Sauveur.

Quoniam misericordiæ affluunt, non desunt foramina per quæ effluant. Id. ibid.

Puisque les miséricordes de Dieu sont abondantes, ses plaies sont autant de canaux par où ces miséricordes découlent sur nous.

Per foramina corporis, patet mihi arcanum mentis, patet magnum pietatis sacramentum, patent viscera misericordiæ Dei *mei in quibus visitavit nos oriens ex alto.* Id. ibid.

Par les plaies du corps de Jésus-Christ, je découvre le secret de son cœur, et le grand mystère de sa bonté; et les entrailles de miséricorde, qui ont fait descendre du ciel ce Dieu de bonté pour nous visiter, me sont ouvertes.

Vulnera Domini nostri Jesu Christi *plena sunt misericordiâ, plena pietate, plena dulcedine, plena charitate.* Id. ibid.

Les plaies de Jésus-Christ mon Sauveur sont pleines de miséricorde, de bonté, de douceur, de charité.

Per has rimas licet mihi gustare quàm suavis est Deus *meus.* Id. ibid.

C'est par le moyen de ces ouvertures qu'il m'est permis de goûter combien mon Dieu est doux.

Copiosa redemptio data est nobis in vulneribus Salvatoris nostri, magna multitudo dulcedinis, plenitudo gratiæ, et perfectio virtutum. Id. ibid.

Nous avons dans les plaies de notre Sauveur une rédemption abondante, nous y trouvons un excès de douceur, la plénitude de la grâce, et la perfection des vertus.

Cùm me pulsat aliqua turpis cogitatio, recurro ad vulnera Christi. Id. ibid. 22.

Lorsque je me sens attaqué de quelque pensée honteuse, j'ai recours aux plaies de Jésus-Christ.

Vulnera suscepta pro nobis cœlo inferre maluit, abolere noluit, ut Deo *Patri pretia nostræ libertatis ostenderet.* Ambros. 10 in Lucam.

Jésus-Christ n'a pas voulu effacer les plaies qu'il a reçues pour nous, il a mieux aimé les porter dans le ciel pour les montrer à son Père comme le prix de notre liberté.

Ista cicatrix, nempè lateris Christi, *quæ cœlum aperit, regnum acquirit, immortalitatem invenit.* Id. in Ps. 77.

C'est la plaie du côté du Sauveur qui nous ouvre le ciel, nous acquiert un royaume, et nous fait trouver l'immortalité.

Ostendit manus et pedes; ostensione vulnerum vulnus amovit. Petrus Blesensis.

Le Sauveur montra ses pieds et ses mains; et en montrant ses plaies, il guérit celle de l'incrédulité.

Quid verba damus? loquaciora sunt vulnera. Ambros. de Jacob et vitâ beatâ 4.

A quoi bon tous nos discours, les plaies de Jésus-Christ beaucoup plus éloquentes ont un langage plus efficace.

Vulnus est quod Christus excepit, sed unguentum est quod effudit. Id. in Ps. 118.

Ce sont des plaies que Jésus-Christ a reçues; mais il en est sorti un baume salutaire.

Ex illo incorrupto licet corpore, sed defuncto, omnium vita manabat; aqua enim et sanguis exivit, illa quæ diluat, iste qui redimat. Id. in Joan. 10.

Ce corps incorruptible à la vérité, mais pourtant mort, devait donner la vie à tous les hommes; car il en sortit de l'eau et du sang, celle-là pour nous laver, celui-ci pour nous racheter.

Ipsa fecit testimonia sui corporis, quæ suæ fuerant contumelia passionis. Chrysolog. serm. 18.

Il a fait un témoignage de son corps glorieux les plaies qui avaient été des marques honteuses de sa passion.

Christus servavit vulnera, ut appareat vultui Dei *pro nobis, et ut semper reservatæ in corpore plagæ salutis humanæ exigant pretium, et obedientiæ donativum requirant.* Cyprian. serm. de baptism. Christi.

Jésus-Christ a conservé ses plaies pour paraître aux yeux de son Père en qualité de notre Sauveur, et afin que ces plaies demandent le prix du salut des hommes, et la récompense de son obéissance.

E vulneribus Salvatoris, nascuntur principes æternitatis. Chrysostom.

C'est des plaies du Sauveur que prennent naissance les princes destinés à un royaume éternel.

Passionis notas retinuit Christus, ut re-

Jésus-Christ a retenu les marques de sa

surrectionis mysterium rite intelligamus. Cyrillus, 12 in Joann.

passion pour nous faire mieux entrer dans le mystère de sa Résurrection.

Dominus, signum perpetis victoriæ, vulnerum cicatrices cœlo inferre maluit quàm abolere. Beda, in c. 6 Luc.

Le Seigneur a mieux aimé porter au ciel les cicatrices de ses pleies, comme le signe de sa perpétuelle victoire, que de les effacer.

Servavit signa mortis, ut suâ morte redemptis, quàm misericorditer sint adjuti, propositis semper ejusdem mortis innovet indiciis. Id. ibid.

Jésus-Christ a conservé ses plaies, qui sont les preuves certaines de sa mort, afin que ceux qu'il a rachetés par cette mort même connaissent par ces marques toujours présentes, combien ils sont redevables à sa miséricorde.

Quid sunt plagæ istæ? sunt monumenta charitatis, sunt testimonia obedientiæ, sunt pretia redemptionis humanæ. Rupertus abbas.

Que signifient ces plaies? ce sont autant de monuments éternels de la charité de notre Dieu, ce sont les témoignages de son obéissance, c'est le prix de notre rédemption.

Vulnera illa illi reservantur ad gloriam, nobis ad gratiam, inimicis ad crudelem conscientiam. Id. lib. 12 de Vict.

Ces plaies sont conservées dans le ciel pour la gloire de celui qui les a reçues, pour le bien de ceux en faveur de qui il les a reçues, et pour le cruel remords des ennemis de qui il les a reçues.

Propterea vulneratum est cor Christi, ut per vulnus visibile, vulnus amoris invisibile videamus. Bernardus, de Passione.

Le cœur de Jésus-Christ a été blessé afin que par le moyen de cette plaie visible nous voyions la plaie invisible de son amour.

Ad hoc perforatum est latus tuum, ut nobis ad te pateat introitus. O quam bonum et quam jucundum habitare in corde tuo! Id. ibid., 3.

Votre côté, Seigneur, a été percé, afin que nous trouvassions une entrée dans votre cœur: ô qu'il est avantageux et qu'il est doux d'habiter dans ce divin cœur!

Quis illud cor tam vulneratum non diligat, quis tam amantem non redamet! Id. ibid., 3.

Qui pourrait ne pas aimer ce cœur blessé de la charité qu'il a pour nous, qui pourrait ne pas rendre amour pour amour à un Dieu qui en a tant eu pour nous?

Ad te clamo, qui pro te patior! vide clavos quibus confodior, cùmque tantus sit dolor exterior, interior est planctus gravior, cum te ingratum experior. Id., serm.

Entendez les cris que je pousse, ô vous pour qui je souffre! voyez les clous dont je suis percé, et, quelque grande que soit la douleur extérieure que j'endure, je souffre au dedans un tourment beaucoup plus grand de votre ingratitude.

Vulnera hæc loquuntur pro me quia diligo te. Id.

Ces plaies parlent assez haut pour moi, et disent que je vous aime.

Quid ni viscera per vulnera pateant? in quo enim clarius patet quàm in vulneribus tuis quod tu, Domine, suavis est et mitis, et multæ misericordiæ. Id. serm. 61, in Cantic.

Pourquoi vos entrailles, divin Sauveur, ne nous seraient-elles pas ouvertes par vos plaies? car où pouvons-nous voir plus clairement que dans vos plaies, que vous êtes plein de bonté, de douceur, et de miséricorde.

Vulnera sunt opinio virtutis insuperabilis, sine assertore præconium, propria lingua virtutis. Cassiodorus, 8, Variar, 10.

Les plaies qu'on a reçues dans le combat laissent dans les esprits une haute opinion du courage de celui qui les a reçues; c'est un éloge qui se voit sans qu'on le publie, c'est la langue de la vertu même.

Doles, Domine, non tuæ vulnera, sed mea. Ambros. in Matth.

Vous pleurez, Seigneur, et vous déplorez non vos plaies, mais les miennes.

Cur addis afflictionem afflicto? magis gravant me vulnera peccati tui, quam vulnera corporis mei. Bernardus in Floribus.

Pourquoi ajoutez-vous de nouvelles douleurs à celles que je souffre? les plaies de vos péchés me sont plus douloureuses que celles de mon corps.

Ubi tuta firmitas infirmis, securitas et requies, nisi in vulneribus Salvatoris? illic securior habito, quanto ille potentior est ad salvandum. Id. serm. 61, in Cantic.

Où les faibles trouvent-ils sûrement leur force, leur sûreté et leur repos, sinon dans les plaies du Sauveur? c'est là où je demeure avec d'autant plus d'assurance qu'il est plus puissant pour me sauver.

Fremit mundus, premit corpus, diabolus insidiatur: non cado, fundatus enim sum supra firmam petram. Id. ibid.

La chair me sollicite, le démon me dresse des embûches, le monde frémit autour de moi; rien de tout cela ne m'ébranle, parce que j'établis ma demeure sur la pierre ferme.

Peccavi peccatum grande; turbatur conscientia, sed non perturbatur, quoniam vulnerum recordabor, nempe vulneratus est propter iniquitates nostras. Id., ibid.

J'ai commis de grands péchés; ma conscience en est troublée, mais elle n'est pas confondue; parce que je me souviendrai des plaies de mon Sauveur, qui a été blessé à cause de nos iniquités.

Patet arcanum cordis per foramen corporis, patet magnum illud pietatis sacramentum, patent viscera misericordiæ in quibus visitavit nos oriens ex alto. Id. ibid.

Je découvre par les plaies du corps de mon Sauveur, le secret de son cœur, et ce grand mystère de la bonté d'un Dieu; et les entrailles de miséricorde qui ont fait descendre du ciel ce Dieu de bonté pour nous visiter, me sont ouvertes.

Vulneratur lanceâ furoris, qui priùs vulneratus fuit lanceâ amoris. Id. de Pass. 2.

La fureur blesse d'une lance celui que l'amour avait déjà blessé de ses traits.

O amantissima vulnera Domini nostri Jesu-Christi! S. Bonaventura, 1 Stimuli divini amoris.

O aimables plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ!

O cæcitas filiorum Adæ, qui per hæc vulnera in Christum nesciunt introire. Id. ibid.

O aveuglement des enfants d'Adam qui ne savent pas profiter de ces plaies, pour entrer dans le cœur de Jésus-Christ.

O vulnera, corda saxea vulnerantia, et pectora adamantina liquefacientia! Id. ibid.

O plaies capables de blesser les cœurs de pierre, et d'amollir les cœurs d'aimant!

Nolo vivere sine vulnere, quia te video vulneratum. Id. Medit. de Pass. Christi.

Je ne veux pas vivre sans souffrances, parce que je vous vois couvert de plaies.

Agnosce, ô homo, quàm gravia sunt vulnera, pro quibus necesse est Dominum Christum vulnerari. Bernardus, serm. 3 de Nativ.

O homme, reconnais combien sont grandes tes blessures, puisque, pour les guérir, il faut que Jésus-Christ lui-même soit couvert de plaies.

Plagarum cicatrices ideo in corpore suo retinuit et reservavit, ut victorias suas semper loquatur illis quasi linguis. Rupertus abbas, 12 de Vict. virt.

Jésus-Christ a conservé dans son corps les cicatrices de ses plaies, afin qu'elles fussent comme autant de langues qui publiassent ses victoires.

Cujus saxeum pectus non emolliant vulnera Salvatoris. Laurent. Justinian. de Casto Matrim.

Quel est l'homme qui ait le cœur assez dur pour ne pas se laisser toucher et amollir par les plaies du Sauveur?

Pedes et latus perforari sibi tulit, et se mihi totum aperuit, ut ingrediar in locum tabernaculi admirabilis. Guerricus abbas.

Le Sauveur a permis qu'on lui perçât les pieds et le côté, et s'est ouvert tout entier à moi, pour m'inviter à entrer dans cet admirable tabernacle.

Tuta habitatio, turrisque fortitudinis, Christi Domini vulneribus immorari. Id.

Etablissez votre demeure dans les plaies du Seigneur; c'est un hospice sûr, et une forte tour contre tous nos ennemis.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Plaies de J.-C., œuvre de notre rédemption].— Toutes les actions du Fils de Dieu sont des œuvres de notre rédemption, parce qu'étant toutes ensemble, et chacune en particulier, d'un prix infini, à cause de l'excellence de sa personne, il n'y en a pas une qui ne puisse être la cause de notre salut; toutefois les plaies de Jésus-Christ ont je ne sais quoi de particulier, qui fait que nous les appelons l'œuvre de notre salut, parce qu'elles donnent la dernière perfection aux mérites précédents de toute sa vie. Il pouvait nous racheter avec une goutte de son sang, un de ses pas, un de ses regards ; mais pour faire paraître les trésors de sa bonté, il a voulu ajouter, comme par surcroît et par surabondance, toutes les actions et les souffrances de sa vie. Pour mettre le comble à notre rédemption, il a reçu ces plaies qui ont comme mis le sceau à ses mérites, parce qu'elles ont été la cause prochaine et immédiate de sa mort ; c'est pour cela qu'il ne dit *tout est consommé,* qu'après avoir reçu ses plaies, comme s'il eût dit : c'est à cette heure que j'ai fourni le principal fonds de mes mérites pour le salut des hommes, et que j'ai versé par mes plaies le sang qui a été le prix nécessaire pour la rédemption des âmes, selon l'ordre et le bon plaisir de mon Père. Aussi S. Thomas enseigne-t-il pour cette raison, que l'on peut attribuer spécialement à Jésus-Christ l'ouvrage de la rédemption d'une manière prise *de la nature de l'œuvre*, comme il parle, parce qu'il est juste que quiconque meurt pour autrui, sauve la vie à celui pour qui il expose la sienne.

[J.-C. devait garder ses plaies après sa résurrection]. — Il était convenable, dit saint Thomas (Summ. 3 p., q. 54, art. 4), que l'âme de Jésus-Christ reprît, en la résurrection, son corps propre avec les cicatrices qui lui étaient restées de l'ouverture des pieds, des mains et du côté, ainsi que nous l'apprenons de l'évangile, lorsque le Sauveur, paraissant au milieu des Apôtres, dit à S. Thomas qu'il mît les doigts dans l'ouverture de son côté et de ses mains : ce qui est appuyé sur plusieurs raisons de convenance. La première, pour quelles servissent à Jésus-Christ de marque de sa victoire et de son triomphe sur la mort et sur l'enfer; ainsi ce n'est pas qu'il ne pût les guérir parfaitement, et les refermer de manière qu'il

n'en parût nulle trace et nul vestige ; mais c'est qu'il a voulu qu'elles fussent un monument éternel de ce qu'il lui en a coûté pour vaincre de si puissants ennemis de sa gloire et de notre salut. La seconde raison, pour qu'elles affermissent le cœur de ses disciples dans la foi de sa résurrection, après avoir reconnu ce même corps par les plaies qu'il avait reçues sur la croix : de-là vient que S. Thomas ne vit pas seulement ces cicatrices, mais qu'il les toucha pour lui et pour les autres, et s'écria : mon Seigneur et mon Dieu ! La troisième, pour qu'elles rendissent toujours présente aux yeux du Père éternel la mémoire du supplice que son Fils bien-aimé a souffert pour notre rédemption, et fussent ainsi comme autant de bouches parlant en notre faveur. La quatrième, pour qu'elles nous fissent concevoir l'excès et la grandeur de sa miséricorde, en montrant ce qu'il a souffert pour notre amour. La dernière enfin selon S. Augustin, pour qu'elles montrassent au jour du jugement à tous les réprouvés, combien justement ils seront condamnés aux flammes éternelles, ayant été l'œuvre de ces péchés dont ils n'ont pas voulu faire pénitence.

[Plaies de J.-C., plaies véritables]. — C'est une vérité dont il faut convenir avant toutes choses, pour l'instruction et la consolation que nous pouvons tirer de ce sujet, que les plaies que le Fils de Dieu montra à ses Apôtres après sa glorieuse résurrection ont été des plaies véritables et non peintes, comme l'ont voulu faire croire quelques hérétiques ; elles ont, dis-je, été véritables et telles qu'elles sont demeurées sur son sacré corps ressuscité et glorieux, et telles qu'elles y demeureront éternellement. C'est ainsi qu'en ont parlé tous les S. Pères, que Suarez rapporte en grand nombre. La raison qu'en donnent les théologiens est que, le Sauveur les ayant conservées et montrées pour preuve et pour témoignage de la résurrection de son corps qui avait été mis dans le tombeau, elles ont dû être véritables comme cette résurrection même, étant la preuve que c'était le même corps qui les avait reçues. Tertullien a jugé cette preuve si forte et si convaincante qu'il conclut, contre l'hérétique Marcion, que la résurrection du Sauveur a été véritable, par la vérité des plaies qu'il a conservées, lesquelles ont été la cause de sa mort. *Si Christi vera caro non fuit,* dit-il, *vera consequenter non fuerunt ejus vulnera : quòd si autem vulnera ipsius non fuêre vera, nostra quoque cum* Deo *pax et reconciliatio vera non fuit ; falsa est igitur et fides nostra, et phantasma est totum quod speramus à Christo.*

[J.-C. conserve ses plaies dans le ciel]. — C'est encore une vérité reçue de tout temps dans l'Eglise, que le Sauveur retient dans le ciel les marques et les vestiges des cinq plaies de son sacré corps, des mains, des pieds, et du côté ; car encore que par l'Ecriture Sainte nous n'ayons rien davantage, sinon qu'il conserva ces marques après sa résurrection en deux apparitions qu'il fit à ses Apôtres : l'une le même jour qu'il ressuscita

auquel il leur montra ses mains et ses pieds, leur permettant de les toucher et de les manier; l'autre, huit jours après, où S. Thomas qui n'avait pas été à la première fut guéri de son incrédulité par les mêmes plaies; néanmoins nous savons par une tradition perpétuelle de siècle en siècle et les témoignages des S. Pères, qu'il les a gardées dans le ciel et les gardera toujours, et qu'au jour du jugement il les montrera aux hommes : *Vulnera suscepta pro nobis cœlo inferre maluit, abolere noluit; ut* Deo *Patri nostræ pretia libertatis ostenderet*, dit saint Ambroise (Lib. x in cap. xxiv Luc).

[Les plaies de J.-C. demeurèrent ouvertes]. — De plus, il est constant que ces plaies ne furent point refermées, et que les ouvertures qui avaient été faites par les clous et par la lance restèrent, puisqu'il fut permis à S. Thomas de passer son doigt au travers des mains et des pieds, et d'enfoncer sa main dans le côté; d'où nous apprenons que ces cicatrices ne sont pas comme celles qui demeurent ordinairement après qu'on est guéri d'une blessure faite par la pointe d'une épée ou de quelque autre chose qui perce la chair : ces blessures ne se guérissent jamais que les ouvertures ne se remplissent, et que la chair divisée ne se réunisse. C'est pourquoi ce fut un miracle de sa puissance, que les blessures du Sauveur furent guéries sans que la chair se reprît. — Il voulut que les ouvertures demeurassent, afin qu'on connût mieux la grandeur des plaies, puisque le doigt d'un homme pouvait passer par celles des mains et des pieds, et la main dans celle du côté.

[Deux manières de considérer les plaies de J. C.]. — Il ne faut pas omettre sur ce sujet, que les plaies du Fils de Dieu peuvent être considérées en deux états différents : 1° comme sanglantes et douloureuses, lorsqu'il les a reçues sur la croix; 2° comme glorieuses dans le ciel, où il les a conservées pour les raisons que les SS. Pères et les théologiens rapportent. Or dans ces deux états différents, on peut dire aussi qu'elles ont deux différentes fonctions par rapport à notre salut. Dans le premier état, en tant que douloureuses, elles ont mérité notre rédemption, au sens que nous l'avons expliqué, savoir, que tous les travaux de sa vie regardaient sa mort et ses plaies comme l'accomplissement et la consommation de ses mérites, et qu'ainsi elles ont procuré et opéré notre salut et mérité toutes les grâces et les secours nécessaires pour cela. Dans le ciel, en tant que glorieuses, elles nous en appliquent le fruit; puisque le Sauveur les emploie comme autant de bouches éloquentes pour obtenir les secours nécessaires pour nous sauver; de manière que par ces plaies en tant que douloureuses, il a été notre Rédempteur, et que par ces mêmes plaies en tant que glorieuses, il est notre médiateur, qui les oppose à la juste vengeance qu'un Dieu offensé aurait droit de tirer de nos crimes.

[J.-C. conserve ses plaies au ciel, étant notre avocat]. — C'est le sentiment commun des Pères, fondé sur le témoignage de S. Paul, que le Sauveur dans le ciel présente ses plaies aux yeux du Père éternel, pour apaiser sa colère, pour fléchir sa miséricorde, faire l'office d'avocat et de médiateur auprès de lui. Il lui montre pour ce sujet les plaies qu'il a reçues sur la croix, et qu'il a conservées après sa résurrection comme des gages de notre réconciliation. Il n'a pas voulu, dit S. Ambroise, effacer les cicatrices des plaies qu'il avait reçues pour l'expiation de nos péchés ; il veut les conserver pour les montrer à son Père, comme le prix de notre liberté et les motifs de sa réconciliation avec nous ; il les emploie pour intercéder en notre faveur : *Vulnera suscepta pro nobis in cœlum inferre maluit, abolere noluit, ut* Deo *Patri nostræ pretia libertatis ostenderet* (S. Ambros. in Luc. xxiv). Ce qui fait dire au disciple bien aimé : *Je ne vous dis pas ceci, mes frères, afin que vous vous donniez la liberté d'offenser* Dieu, *dans l'espérance du pardon ; mais, s'il arrive par malheur que vous deveniez coupables de quelque péché, sachez que vous avez un avocat dans le ciel, qui plaide votre cause :* advocatum habemus apud Patrem (I Joan. ii, 1).

[Comment J.-C. est notre avocat au ciel]. — Les théologiens demandent comment Jésus-Christ exerce en notre faveur, au ciel, cet office d'avocat, Quelques-uns disent qu'il n'exerce pas cet office par des sollicitations formelles, parce que la qualité de suppliant est indigne de l'état où il est et de la dignité qu'il possède ; ils lui attribuent néanmoins des prières interprétatives, en ce qu'il montre à son Père les plaies qu'il a reçues pour les hommes, et lui représente le droit qu'il a de les sauver. Les autres disent, avec plus de probabilité, qu'il prie effectivement, et qu'il se sert pour cela de deux sortes de voix, savoir, de celle de sa bouche, comme il faisait lorsqu'il vivait sur la terre, et de celle des plaies que les SS. Pères appellent pour ce sujet autant de bouches éloquentes qui plaident pour les pécheurs : *Tot ora quot vulnera* (S. Ambros. in Luc. cit). Il voit que les crimes que nous avons commis nous accusent devant la justice divine, et, n'ayant rien autre chose à alléguer pour nous, il montre ses plaies qu'il a reçues pour la gloire de son Père et pour notre salut, et il le conjure, par ces marques sensibles et éternelles de sa fidélité et de son obéissance, de nous vouloir pardonner.

[Plaies de J.-C., source de toutes les grâces]. — Les plaies sacrées du Sauveur sont le canal par où toutes les grâces coulent et se répandent sur les hommes, c'est-à-dire, que tous les dons, toutes les faveurs et tous les biens que Dieu nous fera jamais viennent de ses plaies, comme de leur source, et que c'est par-là qu'ils doivent passer pour descendre jusqu'à nous ; c'est ce que nous enseigne S. Thomas par ces paroles : *Omnia dona gratiæ effectus sunt et præmia vulnerum et meritorum Christi.* La théologie nous apprend que l'une des différences qui se trouvent entre les grâces qui

étaient données dans l'état d'innocence et celles que nous recevons depuis le premier péché de l'homme, est que les premiers venaient immédiatement de Dieu, et, pour ainsi parler, de ses mains pleines de délices, étant données dans le paradis terrestre ; mais que les secondes nous sont données par les mains d'un Sauveur et médiateur percées pour notre salut.

[Comment la plaie du côté contribue à notre adoption]. — Nous avons déjà dit, avec S. Augustin et quelques autres saints Pères, que le Fils de Dieu a enfanté l'Eglise et tous les chrétiens à la grâce par la plaie de son côté, comme Eve fut tirée de la côte d'Adam ; on peut demander néanmoins comment cette plaie du cœur de Jésus a concouru à notre adoption, à notre grâce, à notre réconciliation puisque le Sauveur était mort quand il a reçu le coup de la lance, et qu'ainsi il n'était pas en état de mériter, le temps de mériter finissant avec sa vie. On répond, avec les plus savants théologiens, que le Sauveur sachant qu'on lui devait ouvrir le côté après sa mort, en appliqua le mérite par avance, et fit à son Père, par le dernier mouvement de son cœur vivant, l'offre de cette plaie et de son cœur mort, comme un sacrifice posthume, si l'on peut parler ainsi ; et que, par l'acceptation que son Père en fit, cette offrande contribua à la grâce de notre adoption.

[Il faut demander par les plaies de J.-C.]. — Nous ne pouvons douter que la manière la plus infaillible pour obtenir les grâces de Dieu est de les demander par les plaies de son Fils bien-aimé ; il y a engagé sa parole : *Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera.* (Joan. VI); c'est-à-dire, si vous demandez pour l'amour de moi, en vertu de ma mort et de mes souffrances, et par conséquent de mes plaies, elles ont la force d'obtenir, non-seulement par voie de miséricorde, mais encore par voie de justice ; et ce qui ne nous est donné que par faveur leur est dû par mérite, et en rigueur de droit. C'est pourquoi les mérites immenses et infinis des plaies de cet Homme-Dieu ne perdent rien de leur valeur en présence de son Père éternel, qui les accepte, et qui les regarde toujours du même œil ; et en cette vue il nous accorde libéralement ce que nous lui demandons, particulièrement si nous lui demandons les grâces nécessaires pour notre salut, dont ces plaies sont comme un trésor inépuisable, parce que c'est là qu'il tient comme en réserve ses mérites inestimables, dont nous tirons tous les biens surnaturels de la grâce et de la gloire. Toutefois il est toujours vrai de dire que tous les dons de Dieu sont des effets de justice et de miséricorde tout ensemble, parce qu'en nous les accordant, d'un côté il rend justice aux mérites de son Fils au nom duquel nous demandons, et que, de l'autre, si nous considérons nos mérites, il nous fait miséricorde.

[Plaies de J.-C., livre où sont inscrits les prédestinés]. — Les plaies de Jésus-Christ sont, selon le langage des Pères et des théologiens, le livre de vie, où les prédestinés sont inscrits : celui qui n'y est point n'entrera jamais au royaume des cieux. Dans ce livre sont écrits les noms de ceux que Dieu prévoit devoir infailliblement acquérir la gloire ; et bien que, selon la justice présente, les caractères de ce livre ne soient pas ineffaçables, parce que nous pouvons perdre la grâce après l'avoir acquise, toutefois, ils ne s'effaceront jamais, parce que la connaissance, par laquelle Dieu prévoit que les hommes seront sauvés, est infaillible.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Confiance dans les plaies de J.-C.]. — Lorsque Jésus-Christ dit à ses disciples ces consolantes paroles : *Pax vobis, la paix soit avec vous*, il leur montra ses mains et son côté, *ostendit eis latus et manus*, comme s'il leur eût dit : mes chers disciples, ne doutez pas que la paix que je vous donne ne soit solide et véritable ; voyez-vous ces mains et ce côté percé pour vous la procurer ? voilà les gages que je vous donne de la vérité de mes paroles. Qui que vous soyez, qu'une injuste défiance de la miséricorde divine décourage, pourquoi en doutez-vous donc ? pensez-vous que le sang qui est sorti de ces plaies, n'ait pas été répandu pour vous ; que les grâces qui en découlent soient incapables d'effacer les taches de vos iniquités ; que ces asiles qui y sont ouverts soient fermés pour vous, et que le traité qui y est écrit ne vous comprenne pas ? Ah ! vous assure votre aimable Sauveur, votre nom y est gravé profondément : *In manibus meis descripsi te* (Isaï. XLIX) ; ce sont les clous, c'est la lance qui en ont formé les caractères : regardez-les avec les yeux de la foi, et vous l'y trouverez. Hé ! si Jésus-Christ porte votre nom écrit dans ses plaies, que ne puis-je pas conclure en votre faveur ? Plutôt donc une mère oublierait l'enfant qui fait l'objet de sa tendresse, qu'il n'arrivera que le Sauveur vous oublie ; plutôt donc verrait-on la charité s'éteindre dans son cœur, que de le voir regarder votre salut avec indifférence ; plutôt donc cesserait-il de se connaître lui-même, que de ne penser à vous ; plutôt donc renoncerait-il aux intérêts de sa gloire qu'à ceux de votre âme ; tandis

qu'il verra les marques glorieuses des plaies qu'il a reçues pour vous, il pensera à ce que vous lui avez coûté; et pourra-t-il y penser, sans s'appliquer à prévenir votre perte ? Non, non, dit saint Augustin ; car quel homme raisonnable pourrait voir de sang froid et sans émotion périr une chose, qu'il n'aurait acquise qu'à grands frais et qu'avec beaucoup de peine ? Ne croyez donc pas que la sagesse incarnée puisse faire ce qu'on ne pourrait souffrir dans une personne, qui aurait tant soit peu de bon sens ? *Et peribit Christo pretium suum.* (*Auteur moderne*).

Mais peut-être me direz-vous, que nous avons donné droit à la justice divine de nous regarder comme les victimes des vengeances éternelles d'un Dieu offensé. C'est possible ; mais votre Sauveur n'a-t-il pas acquis par ses plaies un droit incontestable de vous faire éprouver les effets de la miséricorde ? Il le fera valoir, n'en doutez pas ; il en est trop jaloux, et puisqu'il se plaint si amoureusement dans l'Écriture de ce que les pécheurs le rendent inutile : *in vanum consumpsi fortitudinem meam* (Isaï. XLIX), il est visible qu'il n'épargne rien pour en tirer tout l'avantage possible. Mon Père, dit incessamment ce charitable médiateur, il est vrai que toutes vos voies sont justes et miséricordieuses ; mais ne vous êtes-vous pas engagé à faire éclater votre miséricorde sur les hommes, si je satisfaisais à votre justice ? j'ai fait de mon côté ce que vous attendiez de moi, faites de votre côté ce que vous m'avez promis. Je me suis abandonné à toutes les rigueurs de votre justice ; ces plaies dont les vestiges ne s'effaceront jamais en seront d'éternels témoins ; répandez sur les hommes les richesses de votre miséricorde ; vous y êtes obligé, et ces plaies en sont des fidèles preuves : *Pactum captivitatis,* dit S. Léon, *in jus transit redemptionis.* C'est ainsi que JÉSUS-CHRIST intercède pour nous auprès du Père céleste. Hé ! peut-il y avoir des défiances qu'une intercession si puissante ne dissipe pas ? peut-il y avoir une vie assez criminelle pour l'emporter dans un cœur sur l'espérance qu'inspirent les plaies d'un intercesseur si aimable ? Je craindrai toujours tout de moi ; mais je compterai aussi toujours sur les mérites d'un DIEU qui, faisant ses richesses de mon salut, n'épargne rien pour me sauver, dit saint Jean Chrysostôme : *Qui suas divitias esse putat si nos salvet, ditescere utique non cessabit.* Sans cela de quelle terreur mon âme ne serait-elle pas pénétrée ? car que serait-ce d'une vile créature comme moi, après avoir si souvent offensé votre Père, sans la bonté dont vous avez usé envers moi ? de combien ne serai-je pas redevable à votre justice ? Mais quand je pense aux plaies que vous avez reçues pour moi, la confiance succède à la crainte. (*Le même*).

L'on voit quelquefois des âmes qui, ayant perdu par une chute funeste dans le péché l'innocence qu'elles avaient conservée longtemps, ou qui, après avoir passé plusieurs années dans le libertinage, venant enfin à se reconnaître, se font une image si terrible de la justice de DIEU qu'elles n'en attendent plus que des châtiments, comme si la miséricorde les avait

abandonnées: *major est iniquitas mea quàm ut veniam merear*. Ainsi nous les voyons ou dans une tristesse affreuse, ou dans la résolution de continuer à vivre sous le joug du péché, dont elles se persuadent ne pouvoir jamais sortir: *Damnandus sum, cur ergo non faciam quod lubet, etsi non licet*. Semblables, dit saint Augustin, à ces gladiateurs qui, destinés à l'amphithéâtre, se hâtaient de goûter tous les plaisirs dont la mort qu'ils voyaient tout proche devait bientôt les priver: *Priùs explere volunt libidinem quàm effundant sanguinem*. Ah! mon cher auditeur, qui que vous puissiez être, si vous êtes dans de si fâcheuses dispositions, regardez les plaies de votre aimable Sauveur, pour vous défaire de ces craintes outrées de la colère d'un Dieu qu'elles engagent à vous faire grâce. Ce que je vous dis ici, je ne vous le dis pas sur de faibles conjectures, ou sur de simples préjugés de la bonté divine : je vous le dis, parce que je vois le Fils du Tout-Puissant devenu une victime d'expiation, pour vous réconcilier avec son Père ; ce n'est donc point sur un peut-être que je vous exhorte à ranimer vos espérances, comme le faisait ce roi de Ninive qui, à la terrible menace de Jonas, ayant ordonné à son peuple une pénitence publique, lui disait pour le rassurer: *Quis scit, si convertatur et ignoscat Dominus* (Jon. III) ; qui sait si Dieu, touché de mes larmes, ne laissera point désarmer sa colère pour nous pardonner! Non, mon cher auditeur, je ne me contenterai pas de vous dire à la vue des plaies de Jésus-Christ : peut-être que Dieu vous pardonnera ; je vous dirai que le pardon vous est assuré: car, enfin, pourquoi les a-t-il reçues, sinon pour conclure notre paix avec son Père ? (*Le même*).

[Les plaies de J.-C. nous enseignent la grandeur du péché]. — Ce n'a été que pour expier nos péchés que le Père éternel a condamné son Fils à recevoir ces plaies cruelles ; parce que, par un effet de son amour pour nous, il s'est fait notre caution auprès de lui. Que toute la terre sache, dit le Père éternel par la bouche d'un prophète, que c'est le crime de mon peuple qui m'a obligé à traiter si rigoureusement ce Fils, qui fait le plus doux objet de mes complaisances : *Propter scelus populi mei percussi eum* (Isaï. LIII). Or nous devons conclure de là que ces péchés qu'on traite de bagatelles, d'enjouement, de mesures que la prudence prescrit, de précautions nécessaires dans les affaires, sont dignes de toute la haine que nos cœurs peuvent concevoir. Car, premièrement, si c'est le Père éternel qui a porté une sentence si sévère, il faut que la rigueur du châtiment ne soit pas plus grande que la malice du crime ; il est infiniment juste, et l'une des plus essentielles règles de la justice veut qu'il y ait de la proportion entre l'une et l'autre : *Juxta mensuram delicti erit et plagarum modus* (Deut. XXV). En second lieu, c'est sur le Fils du Très-Haut que la sentence s'exécute : il faut donc que les peines qu'il endure, comme victime d'expiation substituée en notre place, soient en quelque sorte infinies. Hé ! mon cher auditeur, des péchés qui n'ont pu être ex-

piés que par des peines infinies, au tribunal d'un Dieu qui est la justice même, quels caractères d'horreur et d'abomination ne doivent-ils pas avoir ? (*Le même*).

[J.-C. prêche par ses plaies]. — S. Augustin nous apprend que la croix où expira le Sauveur fut la chaire sur laquelle il débita sa sainte doctrine plus efficacement que jamais : *Lignum illud ubi erant fixa membra morientis, cathedra fuit magistri docentis.* Mais nous pouvons dire que les plaies qu'il y reçut sont comme autant de bouches par lesquelles ce divin maître nous parle ; et que nous dit-il ? écoutez-le, âmes lâches, que les saintes pratiques de la pénitence chrétienne effraient ; il nous dit qu'il est d'une nécessité indispensable, de mortifier nos passions que nous avons suivies aveuglément, et nos sens pour qui nous avons tant d'indulgence. Oui, mon aimable Sauveur, vos plaies m'apprennent que je suis indispensablement obligé à me traiter avec rigueur, après avoir si souvent et si grièvement offensé votre Père et votre Dieu. Il est vrai que vous avez voulu les recevoir pour expier mes péchés ; mais je sens aussi que, comme la contrition infinie dont votre cœur a été brisé pour moi ne me dispense pas d'avoir un cœur véritablement contrit, de même les supplices dont votre corps a été accablé ne me dispensent pas de mortifier le mien. Vous avez voulu faire pénitence pour les hommes, afin de leur apprendre à la faire ; malheur à ceux qui ne suivent pas l'exemple que vous leur avez donné ; comme vous êtes le premier des prédestinés, il faut vous ressembler si nous voulons être du nombre : c'est une loi immuable que votre Père a établie. Mais comment pourrons-nous vous ressembler, si la mortification ne fait pas sur nous ce que la main d'un bourreau a fait sur votre adorable personne ? Le grand Apôtre, qui nous a enseigné cette importante vérité avec tant de force, l'a pratiquée avec encore plus d'exactitude : tandis qu'avec des peines immenses, il allait prêcher l'évangile par toute la terre, il traitait son corps avec une rigueur qui lui donnait droit de dire qu'il était attaché à la croix avec vous, et qu'il portait sur son corps les marques du Seigneur Jésus-Christ. Hé ! quand pourrons-nous en dire autant, nous autres qui vivons comme si vous nous aviez sauvé par une vie commode et agréable ! (*Le même*).

[Par ses plaies, J.-C. intercède en notre faveur]. — Comme le Fils de Dieu s'est fait notre intercesseur dans le ciel auprès de son Père, la manière dont il s'acquitte de cette fonction dont il a bien voulu se charger est que, n'ayant rien autre chose à alléguer pour notre défense, il lui montre les plaies qu'il a reçues pour notre salut, et le conjure, par ces marques éternelles de sa fidélité et de son obéissance, de nous vouloir pardonner, lui disant avec son prophète : *Respice in faciem Christi tui* (Ps. 83) : Mon Père, détournez les yeux de devant les crimes des pécheurs, et voyez

votre Fils blessé pour votre gloire et pour leur salut. Ah ! qui doute que ces voix ne soient fortes et efficaces pour obtenir notre pardon et faire notre paix ? Mais elles le seront encore davantage si nous-mêmes plaidant notre propre cause nous employons ces mêmes paroles, et implorons la miséricorde en vertu des plaies de ce ce Fils bien-aimé : *Respice in faciem Christi tui;* Père éternel, ne me regardez pas, moi qui ne suis qu'un misérable pécheur ; mais regardez votre Fils attaché à la croix pour moi ; ou, si vous me regardez, regardez-moi à travers ces plaies, où je me suis réfugié. La voix de ces plaies crie plus haut et plus efficacement que celle de mes crimes ; elles ont plus de force pour attirer vos grâces sur moi, que mes péchés n'en ont pour attirer vos vengeances. Je dois beaucoup à votre justice, mais je vous paie plus que je ne vous dois, quand je vous offre le sang et les satisfactions de mon Sauveur. Mes crimes, quelque grands et quelque nombreux qu'ils puissent être, ne sont pas absolument infinis, et ses plaies et ses souffrances sont d'un prix infini ; et ainsi, réfugié dans le côté du Sauveur percé pour mon amour comme dans un asile inaccessible à votre colère, je suis à l'abri de vos coups, et j'ai plus de quoi me confier à votre miséricorde à la vue des plaies de votre Fils, que je n'ai de quoi craindre votre justice à la vue de mes péchés. (**Biroat**, *Sermon de la Quasimodo;* **Le P. Nepveu**, *Réflexions chrétiennes*).

[Pourquoi J.-C. ressuscité garde ses plaies]. — Il y a sujet d'admirer les marques des plaies que le Sauveur reçut sur la croix, et qu'il a conservées dans son corps glorieux ; mais qui ne les admirera encore davantage après en avoir connu la cause, puisque c'est pour retenir toute une éternité dans la gloire de sa résurrection les marques de la honte qu'on lui a fait souffrir en le faisant mourir sur une croix, comme s'il avait peur que son Père et les hommes ne l'oubliassent? En effet, ne semble-t-il pas que ce corps glorieux doive aussi bien être exempt de ces blessures que des qualités corruptibles, puisqu'on pourrait dire que ces cicatrices sont aussi messéantes à son état que les autres marques de faiblesse ? Mais non, ces plaies lui sont glorieuses, puisque ce sont les marques du combat dont il est sorti victorieux et triomphant ; et il veut qu'on sache que s'il est ressuscité, c'est après avoir souffert la mort, et que, s'il possède une gloire incomparable, c'est après l'avoir méritée par les souffrances dont il veut porter éternellement les marques dans ces plaies, comme s'il était encore en état de mort et de souffrances, et comme il y fût toujours demeuré, si son Père éternel n'eût mieux aimé donner à son corps la gloire qui lui était due, et qui ne pouvait plus se trouver avec la mort et les souffrances que par les marques qu'il portait du passé ; afin que tous les fidèles apprennent qu'ils ne participeront jamais à la gloire de la résurrection, s'ils ne l'imitent constamment dans sa mort et dans ses souffrances, tout le temps qu'ils vivront. (**Le P. Haineufve**, *Méditations pour le Samedi de la semaine de Pâques*).

Il n'y a rien qui donne plus de sujet à un homme de s'irriter, que quand il regarde sur lui les plaies qui lui ont été faites, et qu'il les montre même à ceux qui les lui ont faites ou qui en ont été la cause; c'est alors qu'on se répand en injures et en reproches, et qu'on a bien de la peine à réprimer les mouvements de colère qui s'élèvent dans le cœur qui en est le plus dangereusement blessé. Mais cet Homme-Dieu ne porte les marques de ses plaies que pour apaiser la juste colère de son Père contre ceux qui l'ont traité si indignement, et pour se réconcilier avec ses plus cruels ennemis. Dans cette pensée, je m'écrie avec l'Apôtre S. Thomas : *Dominus meus et Deus meus* ! mon Seigneur et mon Dieu ? vous êtes un Dieu d'une bonté et d'un amour infini, aussi bien que d'une majesté infinie puisque, quoique nous vous donnions tous les jours tant de sujets de vous irriter contre nous, et que vous portiez les marques de notre cruauté par les plaies que nos crimes vous ont faites ; cependant, bien loin d'en conserver aucun ressentiment, vous les montrez pour marque de la paix et du pardon que vous nous accordez, et pour nous servir de témoignage de notre réconciliation. Vous ne nous témoignez que douceur et miséricorde à la vue d'un objet capable d'attirer votre colère et votre vengeance ; et moi, qui suis un criminel et un pécheur, il ne faut qu'une parole et une imagination mal fondée pour me rendre irréconciliable. (*Le même*).

[Plaies de J.-C., sujet de consolation, source de désespoir]. — Le Fils de Dieu n'a pas gardé les marques de ses blessures précisément pour les montrer à ses Apôtres, et par-là les convaincre de la vérité de sa résurrection ; il avait encore d'autres desseins qui sont tous pour notre avantage : il voulait porter jusque dans le ciel ces témoignages honorables de son amour et de notre rédemption. Aussi c'est là tout le fondement de notre confiance, parce qu'il les montre à son Père comme pour le faire souvenir de ce qu'il a enduré pour notre salut, et fléchir sa colère en intercédant pour nous. Misérables pécheurs, faibles créatures que nous sommes, que pourrions-nous, si Jésus-Christ ne parlait pour nous ! *Il peut toujours sauver*, dit S. Paul, *ceux qui s'approchent de* Dieu *par son entremise, parce qu'il ne cesse point d'intercéder pour nous* (Héb. VII). Et comment intercède-t-il ? c'est en montrant ses plaies, et en lui représentant *qu'il s'est fait la malédiction pour nous racheter de la malédiction.* Ces bienheureuses plaies sont une source de salut pour ceux qui mettent leur confiance en ce Sauveur, comme elles seront un principe de condamnation pour ces lâches déserteurs de la milice de Jésus-Christ. *Ils verront*, comme dit le prophète, *celui qu'ils ont percé.* Cette vue sera pour eux un terrible supplice ; car quel désespoir d'être perdu sans ressource, et par leur faute, pour avoir méprisé un remède salutaire dont il était en leur pouvoir de se servir ! Oui, ces plaies du Sauveur seront montrées aux impies et aux réprouvés, afin qu'à cette vue toutes les fâcheuses idées qui doivent faire une partie de leur supplice

se renouvellent pour les tourmenter... Voilà les différents effets que ces plaies doivent produire, selon les dispositions où se trouveront les hommes ; soyons du nombre de ceux à qui ces divines plaies seront si favorables, et qui y mettent maintenant toute leur confiance ; regardons ces pieds et ces mains percés pour notre amour : que ce soit là toute notre consolation ; songeons que quand nous nous présentons devant Dieu, humiliés à la vue de notre néant et de notre misère, les plaies de Jésus-Christ parlent pour nous (**Lambert,** *Homil.* 70, *mardi de Pâques*).

[Plaies de J.-C., témoignage de son amour]. — Quelle ardente flamme d'amour brûlait dans le cœur du Sauveur du monde lorsque, parmi les excessives douleurs de ses plaies, il se souvint de nous, et nous recommanda à son Père. Or il conserve encore dans le ciel la même flamme de son ardente charité, et la plaie de son côté est comme une ouverture par où cette flamme de son cœur embrasé semble sortir au dehors et se répandre partout; et nous pouvons dire, avec S. Bernard, que toutes ses plaies sont autant de bouches qui nous parlent avec la voix adorable de son sang : *Vulnera hæc loquuntur, quia diligo te.* Et lorsqu'il me montre son cœur ouvert, il me semble qu'il en sort cette voix qui parle au mien : vois la grandeur de mon amour pour toi, jusque dans le plus intime de son cœur, que je tiens ouvert tout exprès pour te la montrer; regarde l'état où j'ai voulu être réduit pour l'amour de toi, et lis dans toutes mes plaies qu'il est vrai que je t'aime plus que ma propre vie ; mais reconnais en même temps combien tu es obligé de m'aimer plus que toutes les autres créatures, et plus que toi-même. (**Le P. d'Argentan**, *Grandeurs de* Jésus-Christ, *conférence* 26.)

Le Sauveur des hommes parle par autant de langues qu'il a de plaies, dit S. Ambroise : *Quid verba damus? loquaciora sunt vulnera.* 1° Il parle en donnant des louanges infinies à son Père, parce qu'en recevant ses plaies, *il n'a point recherché l'intérêt de sa gloire, mais seulement celle de son Père qui l'a envoyé* (lib. *de Jacob.*) c'est pour lui obéir, c'est pour lui plaire ; de sorte que ces plaies sont d'elles-mêmes une louange tacite qu'elles lui donnent. 2° Ces plaies parlent en sa faveur, parce qu'elles publient ses victoires et son triomphe ; car si Cassiodore parlant en général des plaies qu'un généreux soldat reçoit dans la mêlée, dit qu'elles sont une preuve incontestable de sa vertu, un éloge qui parle de soi-même sans avoir besoin d'une voix étrangère pour le publier, et enfin la langue même de sa vertu, on peut le dire plus encore des plaies du Sauveur, qui sont des marques d'autres victoires infiniment plus glorieuses, et d'une vertu plus héroïque. 3° Ces plaies parlent en nous obtenant le salut, parce qu'en les montrant, il demande pour récompense le salut de tous les hommes. 4° Elles parlent pour nous encourager et nous instruire, nous animant à la patience : courage, nous dit le Sauveur, j'ai vaincu le monde par ces

plaies, et vous en serez vainqueurs, si vous savez souffrir pour mon amour. (*Auteur moderne*).

[Les plaies de J.-C. et les apôtres]. — Il ne se pouvait que les Apôtres, après avoir vu et touché les plaies du Fils de Dieu, ne dussent être convaincus que c'était lui-même qui était ressuscité; la vérité se présentait à eux d'une manière trop évidente, pour qu'ils ne commençassent pas du moins à l'entrevoir; néanmoins l'évangile dit que l'admiration et la joie les empêchait de croire : *Adhuc autem illis non credentibus et mirantibus præ gaudio* (Luc. XXIV). Mais nous devons inférer de-là que ce doute des Apôtres était moins une infidélité qu'un désir ardent de ne se point tromper; ils étaient transportés d'une joie si extraordinaire, qu'ils avaient peine à croire ce qu'ils voyaient de leurs yeux. En effet la joie, lorsqu'elle est grande et causée par un objet qui surprend, mais qu'on souhaite avec passion, arrête l'esprit et ne lui permet pas de donner toute l'attention qu'il devrait aux preuves qu'on apporte de la vérité : ce qui fait qu'on se trompe, parce qu'on craint de se tromper. Nous avons un exemple à peu près semblable dans la personne de Jacob : parce qu'il désire avec ardeur que son fils Joseph soit vivant, il ne peut se résoudre à le croire, quelque assurance qu'on lui en donne ; ainsi les Apôtres, par la joie subite dont ils furent comme saisis à la vue de leur maître, qui leur montrait ses plaies pour preuve de la vérité de sa résurrection, avaient peine à croire que ce fût lui, et craignaient que ce fût une illusion (**Lambert**).

[Plaie du côté de J.-C.]. — Si nous examinons la cause du coup qui ouvrit le côté du Fils de Dieu, il est certain que de la part des Juifs et du soldat qui lui enfonça sa lance, ce ne fut que la passion qu'ils avaient, non-seulement de s'assurer de la mort du crucifié, mais encore de faire ce dernier outrage à son corps. Ce corps adorable n'en sentit aucune douleur; mais sa sainte mère en ressentit une très-violente dans son âme, puisque, par l'ardent amour qu'elle portait à son Fils et à son Dieu, elle vivait plus dans le corps du Sauveur que dans le sien propre ; et elle pouvait bien dire avec l'Apôtre : *J'accomplis ce qui manque à la passion de* Jésus-Christ. Il manquait au coup qu'il reçut, le sentiment et la douleur; et elle supplée à ce manquement, puisque la lance lui fit une plaie aussi douloureuse et aussi profonde qu'elle fut cruelle. Mais pourquoi le Fils de Dieu, non content d'avoir eu son corps déchiré de fouets, la tête couronnée d'épines, les pieds et les mains percés de gros clous, voulut-il de plus que son côté fût ouvert avec une lance? ce fut sans doute en satisfaction des crimes que l'homme, depuis sa révolte, avait commis dans tous ses membres et par toutes ses puissances extérieures et intérieures, principalement par les affections du cœur qui, comme dit le Sauveur même, produit tout ce qui peut souiller l'homme et le rendre criminel. (**Le P. Dupont**, *Mystères de la foi*, *méditation* 53).

[Plaies de J.-C. funestes aux pécheurs]. — Quelle confiance ne devons-nous point avoir dans ces plaies? quelque grands que soient nos maux, le remède que nous trouvons dans ces plaies du Sauveur est incomparablement plus grand et plus puissant, et une seule goutte de sang qui en est sorti est un baume précieux capable de guérir toutes les blessures que nos péchés nous ont faites... Je ne dis pas ceci pour donner de fausses assurances aux pécheurs qui, se rendant négligents dans l'affaire de leur salut, se donneront la liberté d'offenser Dieu, dans l'espérance de mettre leurs péchés à couvert dans les plaies de Jésus, et qui ne s'en serviront que pour les ouvrir par leur malice; mais qu'ils sachent que par cette manière d'agir, ils corrompent l'usage qu'on doit faire des plaies du Sauveur. Elles nous sont données pour apaiser la justice de Dieu, et pour calmer nos alarmes ; mais par cet abus que les pécheurs en font, ils renversent l'ordre, l'intention, et le dessein de ce Sauveur, et du remède de leur mal, ils en font le sujet de leur perte : il a reçu ces plaies pour leur salut, et ils s'en servent pour leur condamnation; c'est changer, comme dit S. Pierre Damien, le remède en poison : *De medicamentis vitiorum faciunt venena mortis.* Il les a endurées pour leur préparer un remède à leurs crimes, et ils font de ce remède un venin qui leur donne la mort éternelle; puisqu'au lieu d'y mettre leur confiance pour espérer le pardon des péchés qu'ils ont commis, ils en prennent occasion d'une funeste confiance pour en commettre de nouveaux; mais que fait le Sauveur dans cette occasion? il change aussi l'effet de ses plaies : au lieu de leur pardonner par leur mérite, il s'en sert pour punir leur malice et leur ingratitude, par la soustraction de ses grâces ; ce qui cause en eux un aveuglement dans leur conduite, et un endurcissement dans leurs péchés. (**Biroat** *et autres*).

[Plaies de J.-C., fontaines de miséricorde]. — Saint Bernard appelle les plaies du Sauveur *les fontaines de la miséricorde*, non-seulement pour dire qu'il les a reçues par un sentiment extraordinaire de miséricorde et de bonté, mais pour nous marquer qu'elles sont un nouveau motif à son cœur de nous faire miséricorde, et que depuis qu'il les a reçues il est plus sensible à nos maux, quand il se souvient qu'il est mort pour nous, et qu'il voit dans les cicatrices de ses plaies les marques de son amour et le prix de notre rédemption. Non, il ne veut perdre ni le prix de son sang, ni l'objet de son amour. (**Biroat**, *Panégyrique de S. Thomas, apôtre*).

C'est une des qualités des plaies du Sauveur, que la vertu de guérir les nôtres, vertu qui paraît dans la conversion des plus grands pécheurs. Rien de si faible que les plaies des hommes, puisqu'elles sont même les marques et les indices de leur faiblesse ; mais rien de si fort et de si puissant que les plaies d'un Dieu, puisqu'elles sont les instruments de sa puissance, et que c'est là qu'il a comme attaché la force de ses grâces : *Ibi abscondita est fortitudo ejus* (Habac. III). Ses mains étaient toutes pois-

santes lorsqu'il vivait sur la terre, qu'il guérissait les maladies les plus désespérées, qu'il ressuscitait les morts, qu'il rendait la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds, en les touchant de ses mains; mais jamais ces mains n'ont opéré de guérisons plus miraculeuses ni plus surprenantes, que depuis qu'elles ont été percées pour notre amour ; sur la croix elles opérèrent la conversion d'un des voleurs qui l'accompagnaient dans son supplice, et guérirent l'infidélité de plusieurs qui en furent les spectateurs, lesquels s'en retournèrent frappant leur poitrine, et disant hautement que cet homme crucifié était véritablement Fils de Dieu ; mais c'est principalement dans le ciel que ces plaies glorieuses font éclater leur vertu, en guérissant les plaies de nos âmes, puisque c'est de là que coulent toutes les grâces qui en sont le premier et le véritable remède. (*Sermon manuscrit*).

[Cœur de J.-C., source de tous les avantages]. — C'est dans le cœur adorable du Sauveur, dit le cardinal Pierre Damien, que nous trouverons toutes les armes propres pour notre défense, tous les remèdes propres pour la guérison de nos maux, tous les secours les plus puissants contre les assauts de nos ennemis, toutes les consolations les plus douces pour soulager nos souffrances, toutes les pures délices pour combler notre âme de joie. Etes-vous affligés ? vos ennemis vous persécutent-ils ? le souvenir de vos péchés passés vous trouble-t-il? votre cœur se sent-il agité d'inquiétude, de crainte ou de quelque autre passion? jetez-vous, pour ainsi dire, dans les plaies de Jésus-Christ, entrez jusque dans son cœur : c'est un asile, c'est la retraite des saintes âmes, et un lieu de refuge où votre âme est en parfaite sûreté... C'est à lui et par lui que vous devez demander tout ce que vous voulez obtenir, c'est par lui et dans lui que vous devez offrir au Père éternel tout ce que vous faites, parce que ce sacré cœur est le trésor de tous les dons surnaturels et de toutes les grâces; c'est, pour ainsi dire, la voie par où nous nous unissons plus étroitement à Dieu, et par où Dieu lui-même se communique plus libéralement à nous. C'est enfin à ce sacré cœur que vous devez continuellement vous efforcer d'unir le vôtre, ne voulant plus avoir d'autres désirs, ni d'autres sentiments que ceux de Jésus-Christ, vous persuadant que son esprit et que son sacré cœur passe, pour ainsi dire, dans le vôtre, et que de deux cœurs il ne s'en fait plus qu'un ; puisez, puisez à loisir dans cet aimable cœur tous les biens imaginables : vous ne l'épuiserez jamais. **(Pierre Damien, Lanspergius).**

Quel motif plus puissant et plus efficace pour obliger un pécheur à faire pénitence que de penser aux plaies du Fils de Dieu ? c'est là où les Pères appellent nos yeux et nos larmes, par une vive douleur de nos crimes, parce que nous pouvons voir dans ces cicatrices, soit ce que ce Sauveur a fait pour nous, soit ce que nous avons fait contre lui : je vois un cœur blessé pour nous, et un cœur blessé par nous; je vois, mon Dieu, les plaies que vous avez reçues pour moi par les mains des bour-

reaux; mais je vois aussi les plaies que je vous ai faites par mes mains, puisqu'il est certain que tous les péchés que nous commettons contre vous renouvellent vos plaies ; aussi faites-vous par vos prophètes ce reproche aux pécheurs : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt* (Ps. 68). Je ne me plains pas ni de mes clous, ni de mes épines, vos péchés ont ajouté de nouvelles douleurs à mes premiers tourments, et m'ont fait des plaies qui renouvellent et qui augmentent les premières. Faut-il donc s'étonner si les saints pénitents ont amèrement pleuré à la vue des sacrées plaies du Sauveur? Ah ! quand il ne dirait mot pour se plaindre, et qu'il ne nous ferait point de reproches, l'image sanglante de ces deux sortes de plaies serait capable de blesser les cœurs les plus insensibles du monde. Considérez donc, pécheurs, que les plaies du Sauveur sont les tristes effets de vos péchés, et que vous les rouvrez encore tous les jours ; et, dans cette pensée, faites état de pleurer sans cesse, et de ne mettre point de fin à votre douleur, puisque le sujet qui vous y oblige n'a point eu de bornes. (**Biroat**, *Panégyrique de S. Thomas*).

Ces plaies, et particulièrement celles des mains, sont dans le corps glorieux du Sauveur, comme des gages de la paix qu'il a faite pour nous avec son Père; vous en serez persuadés, si vous vous souvenez que le péché nous avait rendus ennemis de Dieu dès la naissance du monde. L'homme lui avait déclaré la guerre le premier par sa rébellion ; et autant de crimes qui ont été commis ensuite étaient autant d'actes d'hostilité, qui avaient entretenu et fomenté cette guerre ; Dieu ne la faisait pas moins à l'homme de son côté, car les exemples les plus terribles de la justice faisaient assez voir qu'il était étrangement irrité, puisqu'il donnait des marques si visibles de sa vengeance. Mais sans reprendre les choses de si loin, nous naissons tous, comme vous savez, avec la qualité d'ennemis de Dieu, par un malheur héréditaire, et les autres péchés dont notre vie est remplie et qui passent, comme dit le prophète, le nombre des cheveux de nos têtes, n'ont que trop souvent rallumé cette funeste guerre, et mérité les plus rudes effets de cette colère. Représentez-vous donc un Dieu irrité, qui ne menace de rien moins que d'un supplice éternel ; figurez-vous cette colère armée d'une puissance infinie, et que le saint homme Job compare aux flots d'une mer courroucée, ou à un torrent prêt à se répandre avec fureur sur les pécheurs : *quasi tumentes super me fluctus timui iram tuam* (Job. XXXI) ; un Dieu, en un mot, qui nous poursuit et qui n'est patient à nous souffrir dans notre rébellion que parce qu'il est éternel, dit Tertullien, c'est-à-dire parce qu'il aura assez de temps pour nous punir, puisqu'il aura une éternité tout entière pour cela. Qui pourra donc s'opposer à la juste colère, ou arrêter ce torrent, après qu'il s'est grossi et enflé par l'amas de tant de crimes, et que sa patience l'a comme suspendu sur nos têtes durant plusieurs années ? qui pourra enfin faire tomber les armes des mains de cet ennemi puissant et irrité ? ce seront, chrétiens, les plaies du Sauveur ; parce qu'ayant pleinement satis-

fait pour nous à la justice de Dieu si outrageusement offensé, nous les lui pouvons présenter pour l'apaiser, et pour faire notre paix par une parfaite réconciliation. Je sais bien que chaque action du Fils de Dieu prise en particulier, étant d'un prix infini, était plus que suffisante pour satisfaire à la justice divine, et par conséquent pour nous moyenner cette paix. Il est pourtant vrai de dire que les plaies de ce Sauveur en sont le prix, d'une manière particulière ; puisque, comme disent les théologiens, les souffrances et la mort de cet Homme-Dieu étaient la condition apposée au traité qu'il avait fait avec son Père éternel, et que cette condition avait été acceptée de part et d'autre pour la rédemption des hommes ; de sorte que ses autres actions n'avaient de vertu et d'efficace qu'autant qu'elles l'empruntaient de ses souffrances, qu'elles regardaient comme leur fin ; d'où il s'ensuit que ces plaies étant la cause prochaine de ses souffrances et de sa mort, elles sont conséquemment la cause de notre paix et de notre réconciliation avec cette divine majesté. (**Houdry**, *Sermons sur tous les sujets, etc.*)

[Plaies de Jésus-Christ, source de paix]. — Cette paix si souhaitable et attendue depuis si longtemps est un bonheur dont nous sommes redevables aux plaies du Sauveur, qui nous l'ont méritée en faisant notre paix avec Dieu, non-seulement en tant que sanglantes sur la croix où il les a reçues, mais encore en tant que glorieuses dans le ciel, où il les conserve ; puisque dans l'un et dans l'autre état il les emploie pour nous réconcilier avec son Père, et pour renouer et rétablir une parfaite amitié. Sur la croix il les offrit pour ceux-là mêmes qui les lui faisaient avec la dernière cruauté; en sorte qu'en même temps que ces bourreaux inhumains s'attiraient la colère de Dieu, en faisant de profondes blessures sur le corps de son Fils bien-aimé, cet aimable et miséricordieux Sauveur en offrit le prix et le mérite pour obtenir leur pardon. Que si nous regardons ces mêmes plaies en tant que glorieuses, elles sont encore un gage éternel de notre paix avec le Dieu des miséricordes, parce que ce même médiateur qui les a reçues lève ses mains percées pour impétrer notre pardon ; c'est un avocat qui plaide pour nous, dit le disciple bien-aimé : *Advocatum habemus in cœlis* (Joan. II), mais un avocat éloquent et pathétique, ajoute saint Augustin, parce qu'il montre ses plaies, et par-là touche si puissamment le cœur de son Père, qu'il emporte tout ce qu'il demande en notre faveur : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (Hebr. X). Ah ! chrétiens, que de charges grièves et fâcheuses il y a contre nous ! qu'on produit de fortes preuves pour presser l'arrêt de notre condamnation ! qui s'intéressera dans notre défense ? qui répondra aux chefs d'accusation qu'il y a contre nous ? Nous demeurerions sans réplique, ou, comme parle l'Ecriture, de mille, nous ne pourrions répondre à un seul, si ce divin Sauveur ne parlait pour nous en montrant ses plaies : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*. Que cette éloquence est forte ! qu'elle est puissante ! qu'elle

excite de mouvements de compassion dans le cœur de Dieu en faveur des coupables ! Loin d'ici, pensées de défiance ou de désespoir ! Ayant un Dieu qui prend ma cause en main et parle pour moi, non, ni la multitude, ni l'énormité de mes crimes, ni la haine et l'artifice de mes ennemis les plus animés à ma perte, ni enfin toute la rigueur de la justice divine qui veut absolument être satisfaite ; tout cela ne m'ôtera point la confiance que je dois avoir en ces plaies qu'un Dieu a reçues pour moi, et qu'il conserve pour me témoigner son amour. (*Le même*).

[Nos bonnes œuvres, unies aux plaies de Jésus-Christ, sont favorablement accueillies]. — Nous trouvons un favorable accès auprès de Dieu par le moyen de ces plaies que nous lui présentons ; et je crois que vous entendez assez ce langage mystique qui veut dire que nos actions, nos prières, nos satisfactions jointes à ces plaies, et teintes du sang qui en est sorti, ont accès jusqu'au trône de la divine majesté, et y sont favorablement reçues sous cet aveu, et avec cette union. Les moindres choses, ne fût-ce qu'un soupir, une larme, un verre d'eau donné par aumône, passent pour quelque chose de grand prix : c'est pourquoi ce doit être la sainte pratique de tous les chrétiens, de joindre toutes leurs actions aux plaies du Sauveur, pour être de quelque considération devant Dieu, puisque sans cela tout ce que nous pouvons faire de bien, nos pénitences, nos satisfactions, nos jeûnes, nos aumônes sont de peu de poids dans la balance du sanctuaire. Elles ne sont que comme ces petits ruisseaux qui d'eux-mêmes ne sauraient aller à la mer, mais en se joignant aux grandes rivières, ils se servent de leur cours pour s'y rendre ; de même nos souffrances et nos mérites ne sont que de petits filets d'eau, qui se perdent et se dessèchent d'eux-mêmes, s'ils ne sont mêlés avec le sang qui a coulé des plaies du Sauveur ; au lieu que par ce mélange, ils vont jusqu'au trône de Dieu, et se rendent dans cet océan de miséricorde, et effacent tous nos crimes, par voie même de satisfaction et de mérite. (*Le même*).

[Plaies de Jésus-Christ, gage de paix]. — Permettez-moi, mon Sauveur, de vous demander aujourd'hui avec votre prophète : *Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum* ? Que signifient ces plaies au milieu de vos mains ? sont-ce des portes qui nous donnent entrée jusque dans le sanctuaire de la divinité ? sont-ce des marques de la cruauté des hommes ? sont-ce des caractères de votre amour ? Ce sont autant de pieuses pensées que je laisse à méditer aux âmes dévotes ; mais je dirai, par un raisonnement plus solide, que ce sont des gages de la paix qu'il nous donne, puisqu'elles nous en font goûter les fruits, qu'elles font cesser les actes d'hostilité, et qu'elles rétablissent en quelque façon le commerce de part et d'autre. Car enfin, étant ennemis de Dieu, tous nos mérites précédents étaient arrêtés, et nous n'en eussions jamais reçu aucune récompense dans le ciel ; toutes les bonnes œuvres que nous faisions encore en cet état étaient

inutiles pour l'éternité ; mais notre paix étant faite, tout passe, tout est de prix, tout est favorablement reçu. Heureuse paix, dont les fruits sont si doux ! Plaies glorieuses qui nous l'avez procurée ! précieux gages qui nous donnent assurance d'un tel bonheur ! sources inépuisables de grâces, c'est par votre moyen que nous pouvons toujours faire notre paix et notre accord avec Dieu ! Ah ! donnons-nous bien de garde de renouveler la guerre que ces plaies ont si heureusement finie, ou de rompre cette paix si avantageuse qu'elles nous ont procurée ; car ce serait renouveler ses plaies, ou en ajouter de nouvelles à celles que le Sauveur a reçues. Pensons, chrétiens, qu'il n'y a rien de plus difficile à réunir et à rejoindre que les amitiés qui ont été souvent rompues, ni rien qui aigrisse davantage les esprits que l'abus du pardon qu'on a déjà souvent accordé, et qu'ainsi en renouvelant les plaies du Sauveur par de nouveaux péchés, c'est nous en faire à nous-mêmes de plus profondes. (*Le même*).

[Comme chrétiens, nous sommes sortis du côté de Jésus-Christ]. — C'est un grand motif pour vivre en paix avec le prochain, de considérer que c'est de cette plaie du côté du Fils de Dieu que nous sommes tous sortis en qualité de chrétiens, que c'est le lieu où nous avons tous été formés, et où nous avons reçu avec la vie le nom et la dignité d'enfants de Dieu. D'où il s'ensuit que nous sommes obligés de garder la paix entre nous, comme des frères qui reconnaissent le même principe de leur origine; de sorte que comme il n'y a point de lien dans la nature plus étroit que celui du sang, qui unit les frères ensemble, il n'y en doit point aussi avoir dans la grâce de plus fort que celui du sang du Sauveur, d'où nous avons pris naissance, et qui nous donne la qualité de frères, pour conserver entre nous la paix et l'union ; car enfin si le nom de frères et l'alliance d'un même sang sont si puissants pour joindre les affections de ceux qui composent une même famille, quelle impression ne doit point faire sur nos esprits et sur nos cœurs ce même nom et cette consanguinité ; car c'est le terme dont les saints Pères se servent pour exprimer cette alliance, que nous contractons tous dans les plaies de Jésus-Christ ? Si ce fut autrefois un prodige dans la nature de voir deux frères, Jacob et Esaü se battre dans les entrailles de leur mère Rebecca, et faire du lieu de leur formation le champ du combat, ce serait un monstre bien plus étrange dans la grâce de voir des chrétiens, qui sont tous frères, se haïr et se poursuivre jusque dans les entrailles du Fils de Dieu, et se traiter d'ennemis dans le lieu même où ils reçoivent la qualité de frères. Cette pensée, chrétiens, ne serait-elle pas capable d'assoupir toutes les haines, de terminer toutes les querelles, de calmer les esprits les plus animés, et de réunir tous les cœurs en vue de cette plaie ? Pour moi je m'imagine, lorsque nous nous faisons la guerre par les inimitiés que nous fomentons, que le Sauveur couvert de plaies et le cœur entr'ouvert où il nous a donné la vie, se met entre nous, et nous conjure, en vue de ce cœur, de faire notre paix, et de ne pas

déchirer davantage les entrailles où nous avons été formés. Et comme c'est sur la croix, où il a reçu ces plaies, qu'il a fait mourir, ainsi que parle l'Apôtre, les inimitiés qui étaient entre les Juifs et les Gentils pour n'en faire plus qu'un peuple chrétien, il faut, en vue de ces mêmes plaies, que nous fassions mourir ces inimitiés immortelles que nous concevons si souvent les uns contre les autres. Que si nous refusons d'entendre à cette paix, si nous continuons la guerre entre nous ; comme nous renonçons à la qualité de frères, nous ne méritons pas celle d'enfants de Dieu, que le Sauveur nous a acquise par ses plaies. (*Le même*).

Nous ne pouvons trouver un asile plus sûr pour y être à couvert de tous les traits de nos ennemis, et pour obtenir le secours nécessaire contre leurs attaques que d'avoir recours à ses plaies, et particulièrement à celles des pieds, que les Saints Pères appellent l'asile de la miséricorde. On va se jeter quelquefois aux pieds des princes et des grands, tantôt pour implorer leur protection contre la violence qu'on nous fait, tantôt pour demander justice, ou enfin pour impétrer quelque faveur ; mais ils ne sont pas toujours d'humeur à nous écouter, et ils n'entrent pas toujours dans nos sentiments, n'étant pas persuadés de nos besoins à quoi ils ne prennent pas grand intérêt ; ils n'en sont pas touchés au point que nous souhaiterions : mais où pourrions-nous trouver une protection plus puissante, un plus prompt secours, et par conséquent un asile plus assuré qu'au pied du Fils de Dieu, qui connaît le danger où nous sommes, et le besoin que nous avons de son secours, et même qui permet souvent que nous soyons réduits à la nécessité de recourir à lui, pour nous obliger par-là d'y mettre notre confiance, et d'attendre de sa bonté les grâces nécessaires pour résister à nos ennemis. C'est de tout temps qu'il y a eu des asiles et des lieux de refuge : cependant on n'y demeure pas toujours, on s'y retire seulement, jusqu'à ce que notre accord soit fait avec nos parties qui nous poursuivent; or il n'y a point d'espérance de trêve, d'accord, ni d'accommodement à faire avec les ennemis de notre salut, à cause que nos passions renaissent toujours, que le démon ne se lasse jamais de nous tenter, que le monde s'efforce sans cesse de nous séduire par ses charmes; il faut toujours demeurer dans ces asiles, c'est-à-dire, implorer souvent la grâce et le secours que le Sauveur a attachés à la vertu de ses saintes plaies, et y mettre toute notre confiance, afin de pouvoir dire, avec S. Bernard : *Ubi tuta firmitas nisi in vulneribus Salvatoris? premit mundus, premit corpus, diabolus insidiatur: non cado, fundatus sum enim supra firmam petram.* Que le monde, la chair, et le démon joignent toutes leurs forces, étalent tous leurs charmes, et mettent en œuvre tous leurs artifices ; si nous demeurons dans les plaies du Sauveur, nous sommes dans un asile assuré, rien ne sera capable de nous ébranler, et ainsi nous jouirons d'une sainte et profonde paix. (*Le même*).

On dit communément qu'il n'y a point de paix plus ferme ni plus assurée, que celle qui se fait après beaucoup de sang répandu ; parce que, comme

on connaît par expérience ce qu'elle a coûté, on se donne bien de garde de la rompre. Ah ! chrétiens, cette paix qu'on nous annonce, ayant coûté tant de plaies et de sang au Sauveur, et à nous tant de pertes et tant de larmes, donnons-nous bien de garde de la rompre et de la violer ; elle est éternelle du côté de Dieu, ne la rompons pas du nôtre, car ce serait renouveler les plaies du Sauveur, et les lui rendre plus sensibles, en le privant de l'effet qu'il en a prétendu. Que si vous refusez d'entrer dans ces plaies, comme dans un lieu de paix ; si vous ne voulez pas entendre à cet accord, soit avec Dieu, soit avec votre prochain, et si vous ne vous en servez pas pour moyenner votre réconciliation, sachez que le Fils de Dieu les produira au jour de ses vengeances, et qu'alors au lieu d'être un gage de paix pour vous, elles seront le signal d'une guerre éternelle ; que de ces mêmes mains percées pour notre amour, partiront les foudres qu'il lancera contre vous ; qu'au lieu qu'elles versent maintenant les grâces et les bienfaits, cette source tarira, et ces plaies vous reprocheront votre ingratitude et votre cruauté. N'attendons pas, chrétiens, le temps de ces vengeances ; faisons maintenant notre paix, puisque le Fils de Dieu nous la présente à des conditions si avantageuses, et qu'il ne tient qu'à nous de commencer à en goûter les fruits dès cette vie, pour continuer d'en jouir éternellement dans le ciel. (*Le même*).

MYSTÈRE DE LA CROIX.

FÊTE DE L'INVENTION ET DE L'EXALTATION

de la Croix.

AVERTISSEMENT.

On ne doit pas être surpris que nous mettions la Croix au nombre des mystères de Jésus-Christ, *puisqu'en cela nous avons suivi le sentiment de l'Eglise, qui non-seulement lui donne ce nom, mais qui en célèbre deux fêtes : la première, lorsqu'elle fut trouvée par sainte Hélène, et la seconde, lorsqu'elle fut rapportée de Perse et portée sur le Calvaire par l'empereur Héraclius. L'Eglise appelle l'une de ces fêtes l'Invention de la Croix du Sauveur, et donne à l'autre le nom d'Exaltation.*

Sur quoi il faut bien remarquer, en parlant de la Croix, ce qu'on entend par-là, ce qu'on révère et ce qu'on reconnaît, parce qu'il y a trois sortes de croix qu'on ne doit pas confondre, et qu'on ne peut guère séparer en traitant ce sujet : 1° Nous entendons par le mot de croix, la véritable Croix où le Sauveur du monde a souffert la mort. 2° Nous rappelons encore ainsi la représentation de ce qui s'est passé sur cette croix, dont nous formons le signe sur notre front, et dont nous voyons l'image exposée dans tous les temples et sur tous les autels, et que nous appelons communément le crucifix. 3° Ce mot

de croix se prend, dans un sens tout moral, pour les souffrances, les persécutions et les mortifications du corps et de l'esprit, de quelque part qu'elles nous viennent: c'est proprement de la première et de la seconde sorte de croix dont nous parlons ici, du culte qui lui est dû, soit à celle où le Sauveur a été attaché, soit à celles qui la représentent, et qui font l'objet de notre adoration; car pour ce qui est de la croix prise dans un sens moral, pour les souffrances de corps ou d'esprit, nous en avons déjà tant parlé que ce que nous en dirons ici ne sera que par manière de réflexion, et pour tirer du fruit de ce sujet.

La seconde chose qu'il est à propos de remarquer, est que, quoique nous ayons déjà parlé de la Croix dans la Passion du Sauveur, comme du principal supplice qu'il a enduré et auquel tous les autres ont rapport, nous ne l'avons considérée alors que comme ignominieuse, et comme un objet de malédiction, selon le langage de l'Ecriture; au lieu que nous la considérons ici, en tant que glorieuse, comme une source de bénédiction, et comme un objet digne de l'adoration de tous les fidèles.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — Puisque S. Paul nous apprend que toute la gloire de Jésus-Christ est fondée sur la croix, et que c'est pour cela que Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis; propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen* (Phil.II, 8); que d'ailleurs nous voyons que la Croix, autrefois si ignominieuse, est maintenant placée dans les temples, et sur les autels, et est devenue l'objet du culte et de la vénération du ciel et de la terre; il me semble que, pour en faire l'éloge et contribuer de notre part à la faire honorer en ce jour que l'Eglise a consacré en son honneur, je ne puis prendre un dessein plus juste et plus propre de la solennité de cette fête, que de vous faire voir : 1° la gloire que la Croix a procurée au Sauveur du monde, qui y a souffert la mort pour le salut des hommes; 2° combien réciproquement cet Homme-Dieu a rendu la Croix glorieuse, d'infâme et maudite qu'elle était avant qu'il y eût été attaché, de manière que, si les Pères et les Docteurs nous assurent qu'il y a eu une espèce de communication d'idiômes entre la Croix et le Fils de Dieu, par laquelle ce qui est propre de l'un est attribué à l'autre,

à cause de l'union étroite qui s'est faite entre eux, je puis dire, par la même raison, qu'il y a aussi une communication de gloire. La Croix a rendu glorieux le Sauveur, en le faisant reconnaître pour ce qu'il était; et le Sauveur a rendu sa croix glorieuse, en la faisant respecter et adorer du ciel et de la terre; c'est le sujet et le partage de ce discours.

Pour le premier point, il faut montrer que le Sauveur était à la vérité glorieux de lui-même, par sa génération éternelle et sa filiation divine, par laquelle il est, comme dit l'Apôtre, l'éclat de la gloire de son Père : *Splendor paternæ gloriæ* (Hebr. I), l'image vivante de sa substance, égal en toutes choses au Père éternel; ce que la théologie exprime d'un mot, en disant qu'il est la gloire essentielle et substantielle, que d'un autre côté, en tant que Dieu-Homme, sa qualité de Verbe incarné, sa génération temporelle par l'opération du Saint-Esprit, son office de Rédempteur du monde, ses perfections qu'on appelle théandriques, ses éminentes vertus, les actions éclatantes et tout ce qui peut relever un homme et le mettre dans un rang supérieur à tous les autres hommes; que tout cela, dis-je, l'a rendu glorieux devant Dieu et devant les hommes: que cependant, comme la gloire extérieure, dont il est ici question, consiste dans la connaissance claire et distincte du mérite et de l'excellence d'une personne, il est juste de dire que la Croix a rendu le Sauveur glorieux, par la connaissance qu'elle a donnée de sa personne, de son mérite, de ses vertus et de ses plus héroïques actions. 1°. N'est-ce pas la Croix qui l'a fait reconnaître pour Fils de Dieu par ses ennemis, lorsqu'à peine il avait expiré sur cette Croix, au point que, dit l'Evangile, plusieurs s'en retournèrent frappant leur poitrine, et disant tout haut : *Verè Filius Dei erat iste* (Marc. V),cet homme était véritablement Fils de Dieu; ce qu'ils dirent voyant les miracles qui se firent dans le ciel et sur la terre. Ensuite ne l'a-t-elle pas fait reconnaître pour tel dans tout le monde, par la prédication des Apôtres; et S. Paul n'attribue-t-il pas la conversion des Gentils à la vertu de la Croix, qui a détruit et renversé les idoles, et fait adorer Jésus-Christ crucifié? 2°. Elle a fait connaître son mérite, la vertu de son sang et de sa mort; puisque la Croix était le supplice choisi et ordonné de Dieu pour le salut des hommes, et pour satisfaire à la justice divine. 3° Elle l'a fait reconnaître pour le libérateur du genre humain, pour celui qui nous a ouvert le ciel et nous a délivrés de l'enfer; pour notre médiateur qui nous a réconciliés avec son Père; pour le victorieux qui a vaincu le péché, la mort et le démon, et qui nous a laissé le moyen de vaincre tous les ennemis de notre salut, par la vertu de cette même Croix avec laquelle il en a le premier triomphé. Ce sont autant d'éloges et de titres glorieux que le Sauveur s'est acquis par le moyen de la Croix.

Pour le second point, si la Croix a procuré tant de gloire au Fils de Dieu, il n'est pas moins constant que le Fils de Dieu a rendu sa Croix infiniment glorieuse, d'ignominieuse qu'elle était, n'étant auparavant destinée que pour le supplice des criminels: ce qui l'avait rendue un objet

de malédiction parmi les Juifs : *Maledictus qui pendet in ligno* (Galat. XIII). 1° Parce que l'attouchement du corps sacré d'un Homme-Dieu et l'union étroite qu'elle a eue avec lui, l'a rendue digne de vénération et du culte que l'Eglise lui fait rendre par ses véritables enfants ; culte d'adoration autorisé du sentiment de tous les Pères, confirmé par l'oracle des conciles, et pratiqué dans tous les siècles ; or ce culte, cette vénération, ce respect qu'elle partage, pour ainsi dire, avec le Sauveur, n'est-ce pas le plus haut degré d'honneur où elle pouvait être élevée ? 2°. Parce qu'elle est devenue une source de grâce, dès que le Fils de Dieu a voulu qu'elle fût l'instrument de notre salut : car c'est là que nous avons reçue une vie surnaturelle, par la réconciliation qui s'y est faite des pécheurs avec un Dieu offensé. C'est des plaies qu'il a reçues sur cette Croix que découlent toutes les grâces actuelles que nous recevons ; c'est en vertu de la Croix et de la mort qu'il a soufferte qu'il les demande, et qu'il les obtient encore maintenant dans le ciel ; et nous en avons l'obligation à la Croix, comme à la cause de ses mérites ; ce qui la rendra toujours glorieuse, et digne de nos respects. 3°. Parce qu'elle paraîtra avec éclat au jugement dernier ; et ce sera sur la conformité que les chrétiens auront eue avec cette Croix qu'ils seront jugés, et leur arrêt pour la vie ou pour la mort éternelle sera scellé de ce sceau. Ne peut-on pas dire, en ce sens, qu'elle aura part à la gloire du Sauveur? que si elle est éternellement conservée dans le ciel, pour marque de l'amour que le Fils de Dieu a eu pour nous, comme c'est l'opinion commune des Docteurs, ne peut-on pas conclure qu'elle sera éternellement glorieuse, comme le signe de notre rédemption, l'étendard du Sauveur, sous lequel nous devons combattre en cette vie, et vaincre tous les ennemis de notre salut, en nous faisant honneur nous-mêmes d'être disciples de la Croix, et en mettant toute notre gloire à y conformer notre vie ; puisque c'est le moyen sûr d'acquérir une gloire éternelle.

—

II. — La Croix est une invention de la justice de Dieu qui, pour punir les péchés des hommes, a voulu faire mourir celui qui était leur caution : c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner de voir tant de rigueur dans le supplice de la Croix ; mais en même temps c'est une invention de sa bonté qui, par la grandeur des tourments qu'y souffre son Fils unique pour les hommes, a voulu leur faire connaître la grandeur de l'amour qu'il leur portait. La justice de Dieu fait paraître son Fils sur la croix, comme à son tribunal, pour punir en sa personne les péchés de tous les hommes : sa bonté et sa miséricorde immolent son Fils comme sur un autel, afin qu'il y donne satisfaction pour leurs péchés ; tellement que nous pouvons considérer la Croix 1° Comme le tribunal de la justice de Dieu, où elle a condamné le péché des hommes en la personne de son Fils : ce qui,

comme dit S. Cyprien, peut servir de moyen pour nous faire connaître la grandeur de nos péchés et nous apprendre, par le jugement que Dieu en a fait, celui que nous devons en faire ; 2°. Non-seulement comme l'autel de sa bonté, mais comme l'autel de tout le monde, dit S. Léon, là où s'est offert un sacrifice pour apaiser cette justice, et obtenir le pardon de nos péchés.

—

III. — Quand l'Eglise n'aurait point institué une fête solennelle, ni assigné un jour pour honorer la Croix du Sauveur du monde, il serait toujours à propos d'en conserver éternellement le souvenir ; ainsi, sans m'arrêter à la pompeuse cérémonie, ni aux miracles éclatants qui donnèrent occasion d'en célébrer l'exaltation, après qu'elle fut retirée d'entre les mains des Perses et rapportée en triomphe à Jérusalem, j'ai seulement dessein de vous exciter à l'honorer du culte qui lui est dû, par la considération du bonheur qu'elle a eu d'être l'instrument de notre salut, en vous retraçant les victoires qu'un Dieu-Homme a remportées par elle, sur le monde, sur le péché, et sur toutes les puissances de l'enfer; puisque, comme vous le savez, il n'a racheté le monde qu'au prix du sang qu'il a versé sur cette Croix ; d'où ensuite elle a contracté une union si étroite avec lui, qu'on attribue à cette même Croix, l'ouvrage de notre salut, l'expiation de nos crimes, et la cause de notre bonheur, quoiqu'elle n'en ait été que l'instrument, mais un instrument qu'on ne doit point séparer de celui qui s'en est servi pour ce grand ouvrage : aussi la Croix est non-seulement un mystère, comme chante l'Eglise : *Fulget crucis mysterium*, mais encore le plus surprenant de tous les mystères de notre religion : ce que j'entreprends de renfermer dans ces deux propositions : 1° Que la Croix a opéré le salut du monde ; 2° Que cette Croix fait la condamnation du monde.

Elle est la cause du salut des hommes : c'est ce qui fait sa gloire et son exaltation ; ce sera ma première partie. Cette même Croix nous condamnera un jour, si nous ne coopérons maintenant à notre salut par la pratique des vérités et des maximes qu'elle nous enseigne : ce sera la seconde partie. (*L'Auteur des Sermons sur tous les sujets...* (**Houdry**), tome I).

—

IV. — Trois choses étaient absolument nécessaires pour le grand ouvrage de la rédemption des hommes : il fallait satisfaire à la justice d'un Dieu irrité ; il fallait faire reconnaître et adorer un Homme-Dieu, et établir sa religion sur les ruines de l'idolâtrie et de l'ancienne loi; et enfin il fallait détruire les causes du péché, qui sont les maximes du monde. Or c'est ce que le Fils de Dieu a parfaitement accompli par le moyen de la Croix, sur laquelle il a voulu expirer.

1°. S'il a fallu une satisfaction infinie pour apaiser la justice divine, et acquitter la dette immense que nous avions contractée par le péché; c'est par le moyen de la Croix, que le Fils de Dieu a satisfait à cette rigoureuse justice : car, quoiqu'il l'eût pu faire par toute autre action et par la moindre souffrance, comme toute la théologie l'enseigne, la Croix était néanmoins le moyen ordonné et accepté par le Père éternel comme le plus convenable et le plus efficace.

2°. C'est la Croix qui a fait éclater partout la gloire et la divinité du Sauveur, car c'est elle qui l'a le mieux fait connaître : connaissance qui était absolument nécessaire aux hommes pour être sauvés, comme il l'a déclaré lui-même par la bouche de son disciple bien-aimé : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te* Deum *verum, et quem misisti* Jesum-Christum (Joann. xvii). Qui peut douter que ce ne soit la Croix qui l'a fait connaître à toutes les nations, qui a fait éclater ses perfections divines, et qui lui a permis de donner les preuves les plus incontestables de son souverain pouvoir ?

3°. C'est par la Croix qu'il détruit les causes du péché et tous les obstacles de notre salut : les maximes du monde, l'amour-propre, les plaisirs des sens, le démon, et tous les ennemis de notre bonheur, etc. (*Le même*).

—

V. — La Croix à laquelle le Fils de Dieu a été attaché a eu des succès tout contraires aux desseins de ceux qui lui ont procuré ce supplice.

1°. Ils espéraient, par la honte et l'infamie de ce supplice, effacer la gloire qu'il s'était acquise par ses miracles, par la sainteté de sa vie et par ses actions éclatantes ; et c'est justement par le moyen de la Croix que Dieu l'a rendu glorieux : *Propter quod et* Deus *exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine* Jesu *omne genu flectatur, etc.* (Phil. ii).

2°. Ils prétendaient empêcher par là que sa doctrine et les vérités qu'il avait enseignées n'eussent cours et ne fussent suivies : ce qu'ils regardaient comme la destruction de leur synagogue et de leur loi ; et c'est par le moyen de la Croix, qui a été prêchée à toutes les nations, que la nouvelle loi et la religion chrétienne ont été reçues et embrassées de tout l'univers.

3°. Ils appréhendaient que, s'il était reconnu pour le Messie et pour roi d'Israël, leur état ne fût détruit par les Romains ; et c'est justement en punition du supplice qu'ils ont fait souffrir à cet Homme-Dieu, que leur état a été détruit, et que toute la nation dispersée est devenue l'opprobre et la haine de toutes les nations.

—

VI. — La Croix, qui est le principe de la véritable gloire du Sauveur,

l'avait néanmoins déshonoré dans l'esprit des Juifs à qui elle avait été un scandale : *Judæis scandalum*. Ils considéraient les merveilles les plus éclatantes de sa vie au travers de ce supplice infâme, et ne pouvaient accorder une fin si honteuse avec la gloire des actions admirables qui l'avaient précédée. Les Gentils, d'un autre côté, regardaient le crucifiement d'un Dieu comme une folie, et de toutes les religions monstrueuses que l'idolâtrie s'était formée, elle avait rejeté la seule qui reconnaît un Dieu mort sur la Croix. Mais aujourd'hui :

1°. Admirons le scandale de la Croix dignement réparé par les grandeurs qu'elle renferme. Toutes les prophéties qui regardent la gloire du Sauveur s'accomplissent par la Croix ; ce signe de contradiction et de scandale devient l'étendard triomphant de la religion ; le ciel en reconnaît le pouvoir; les puissances de l'enfer tremblent et prennent la fuite à la vue de la Croix ; et tous les hommes, rois, souverains, princes, grands et petits fléchissent le genou devant ce glorieux signe ; enfin, les victoires que le Sauveur a remportées par la Croix sur les ennemis de sa gloire et de notre salut sont des plus éclatantes.

2°. Considérons dans la folie apparente de la Croix les inventions admirables de la sagesse divine, telles que sont d'avoir par ce moyen satisfait à la rigueur de sa justice et aux inclinations de sa bonté, d'avoir rétabli l'homme dans tous ses droits, et de l'avoir remis dans un état plus avantageux qu'il n'était avant sa perte, et enfin de nous avoir donné dans sa Croix les exemples de toutes les vertus, et les moyens d'arriver à un bonheur éternel.

—

VII. — Nous avons déjà établi ce principe, qu'on pouvait dire de la Croix du Sauveur tout ce qu'on peut dire du Sauveur même par rapport au salut des hommes, à cause de l'étroite union qu'elle a eue avec cet Homme-Dieu ; c'est pourquoi on peut prendre pour sujet et pour division d'un discours sur la célébration de cette fête :

1° Qu'elle est l'objet de notre culte et de notre adoration.

2° Qu'elle doit être conséquemment l'objet de notre amour.

C'est le précis de tout ce qu'on en peut dire de plus solide ; parce que, toute la religion se réduisant à l'adoration et à l'amour, c'est dire en deux mots ce qui doit être expliqué d'une manière plus étendue dans un sermon.

L'on peut dire pour le premier point, qu'il appartient à Dieu de diriger notre culte, et qu'il le dirige par l'Eglise ; car l'Eglise veut que nous adorions Jésus-Christ sur la Croix, et la Croix en Jésus-Christ : ces deux objets ne sont point séparables, c'est le même. Il a plu à Dieu de sauver les hommes par Jésus-Christ crucifié, en réduisant tous les hommes à l'adorer sur ce bois sacré ; et, comme nulle part Jésus-Christ n'est, pour ainsi dire, ni plus adorable, ni plus aimable, c'est aussi ce qui porte

l'Eglise à s'abandonner à ses transports envers cet autel, où cette innocente victime a consommé l'ouvrage de notre salut. Nous adorons votre Croix, Seigneur, car c'est par ce bois que vous avez rendu la joie à tout l'univers : *Crucem tuam adoramus, Domine; ecce enim propter lignum venit gaudium in universo mundo* (Office de l'Eglise). Tous les fidèles ont tenu le même langage que leur mère sur le sujet de la Croix, parce qu'ils ont eu les mêmes sentiments : c'est ce qui a formé, depuis l'établissement de la religion, une tradition constante et universelle. Partout où Jésus-Christ a été adoré, l'on a rendu à la Croix les mêmes respects d'adoration. Nos soumissions ne se bornent pas à ce bois mort et insensible ; mais dès-là que ce bois sacré a eu l'honneur de soutenir les membres adorables de Jésus-Christ et d'être teint de son sang, nous portons nos hommages et notre vénération à celui qui l'a sanctifié ; nous faisons ce que S. Ambroise approuve dans sainte Hélène ; nous adorons Jésus-Christ crucifié en adorant sa Croix, comme les peuples qui ne peuvent honorer leurs princes et rendre leurs hommages à leurs propres personnes, s'acquittent de ce devoir en révérant leurs images : *Invenit titulum, regem adoravit, non lignum utique, quia hic gentilis est error; adoravit illum qui pependit in ligno, qui scriptus est in titulo.* Nous adorons dans la Croix les marques de la puissance de Jésus-Christ, le trophée de ses victoires, le plus grand de ses prodiges, que l'évangile appelle le signe du Seigneur : *Hoc signum erit in cœlo*, que l'Eglise nomme son étendard et sa gloire : *Vexilla regis prodeunt*, auquel enfin elle donne le nom de mystère que l'on doit adorer comme les autres mystères de Jésus-Christ : *Fulget Crucis mysterium.*

L'on peut dire, pour le second point, que l'Eglise nous présente la Croix, pour être l'objet de notre amour aussi bien que de notre adoration, et pour les mêmes raisons, puisque l'un est une conséquence de l'autre ; et comme le Sauveur n'a jamais fait voir plus visiblement qu'il était digne de ce culte souverain, il n'a jamais mieux mérité notre amour que là où il nous a témoigné davantage le sien. Aussi sera-ce sur l'amour que nous aurons porté à Jésus-Christ et à sa Croix que nous serons jugés, et il ne viendra point sur les nues dans toute sa majesté, qu'il ne soit accompagné de sa Croix ; et alors tous les amateurs de la Croix à la vue de cet étendard de salut, triompheront de joie.

—

VIII. — C'est un des grands principes de notre religion que Jésus-Christ est notre docteur et notre juge ; écoutez-le, dit le Père éternel ; *hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui, ipsum audite.* (Matth. XII). Et d'ailleurs S. Paul nous dit qu'il a été établi le juge des vivants et des morts : *Constitutus est à Deo judex vivorum et mortuorum* (Act. X), parce que le Tout-Puissant a donné le pouvoir de juger à son Fils : *Pater omne judicium dedit Filio.* Or où est-ce que Jésus-Christ a mieux exercé la

fonction de docteur et de juge que sur la croix ; elle est donc, comme nous l'enseigne saint Augustin :

1° L'école où le Seigneur nous donne les plus puissantes et les plus salutaires leçons : *Crux illa schola erat ubi docuit magister, lignum pendentis cathedra factum est docentis* (S. Aug. serm. 234).

2° Un tribunal où le juge souverain a condamné le monde et le prince du monde : *Nunc judicium est mundi* (Joan. XII).

—

IX. — La Croix, autrefois l'horreur de tous les hommes, ce bois stérile et infâme avant que JÉSUS-CHRIST l'eût consacré, est à présent l'amour de tous les hommes, et l'arbre fécond qui produit des fruits immortels. C'est ainsi que ce qu'il y a de faible dans DIEU est plus puissant que tout ce que les hommes ont de plus fort : *Quod infirmum est* DEI *fortiùs est hominibus.* Aussi la Croix est-elle :

1° La force de DIEU ; c'est le glorieux nom que saint Paul lui donne : *Virtus* DEI. En effet, c'est par elle qu'il a tout vaincu, le monde, l'enfer, la mort, le péché.

2° La vertu et la force des chrétiens : sans cela, il sont faibles et la faiblesse même ; avec cette armure ils sont invincibles : *Ecce lignum Crucis, fugite partes adversæ.* (Off. de l'Eglise).

—

X. — La Croix étant l'instrument de notre salut et la voie choisie de DIEU pour ce grand ouvrage, il faut la considérer :

1° Comme le signe par lequel JÉSUS-CHRIST a sauvé les hommes.

2° Comme la règle sur laquelle les hommes seront justifiés ou condamnés ; et c'est pour cela qu'elle paraîtra au jour du jugement universel.

—

XI. — 1° Le Père éternel et le Verbe incarné ne pouvaient mieux témoigner l'excès de leur amour envers les hommes, l'un, qu'en livrant son Fils unique à la mort de la croix : *Sic* DEUS *dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret,* et l'autre qu'en acceptant ce supplice effroyable pour le salut des hommes : *Majorem hâc dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* (Joan. XIII).

2° L'un et l'autre ne pouvaient davantage marquer la haine qu'ils avaient du péché, et le désir de réparer la gloire d'un DIEU offensé, l'un qu'en exigeant cette satisfaction due à sa justice, et l'autre, qu'en se soumettant à la lui faire pour les hommes qui en étaient incapables.

XII. — On peut faire un excellent discours moral, en faisant voir qui sont ceux que S. Paul appelle ennemis de la Croix, et dont il déplore le sort malheureux. *Nunc autem et flens dico inimicos Crucis Christi, etc.* (Phil. III, 18). Car l'on en peut remarquer de trois sortes, qu'on peut combattre en autant de parties d'un discours :

1° Les libertins déclarés, qui par une vie criminelle combattent et détruisent toutes les maximes de la Croix.

2° Ceux qui à la vérité l'honorent extérieurement, mais qui s'en scandalisent dans le cœur, parce qu'ils ne peuvent entendre parler de pénitence et de mortification ; qui veulent bien suivre le Fils de DIEU, mais non pas porter sa Croix, parce qu'ils ne cherchent que leurs aises et leurs commodités en cette vie.

3° Ceux qui portent effectivement la Croix, mais non pas celle du Fils de DIEU, c'est-à-dire, qui ne souffrent pas pour son amour, ni par un désir de se conformer au Sauveur crucifié. (*L'auteur des sermons sur tous les sujets*, (**Houdry**), tom. II).

—

XIII. — La Croix de JÉSUS-CHRIST, qui a été un scandale pour les Juifs et que les Gentils ont regardée comme une folie, est aujourd'hui un sujet de contradiction pour les chrétiens ; il y en a de deux sortes qui n'ont pas les sentiments qu'ils devraient avoir à son égard ; les uns croient qu'il ne convenait pas à un DIEU d'y être attaché ; les autres semblent croire, à en juger par leur conduite, que, le Sauveur ayant satisfait pour nous abondamment, il ne leur reste plus rien à acquitter.

Les premiers font assez connaître le défaut de leur foi ; les seconds, cherchant tout ce qui peut favoriser leur lâcheté, sont prêts à croire, pourvu qu'ils n'agissent point, et qu'il ne leur en coûte rien. Je veux détruire cette double erreur, en faisant voir :

1° Que, bien loin que la Croix soit injurieuse au Fils de DIEU, c'est par-là qu'il est monté au comble de sa gloire.

2° Que, du moment où il nous a rachetés par sa Croix, bien loin que nous n'ayons plus rien à faire, nous avons contracté une nouvelle obligation de souffrir comme lui et avec lui. (**Monmorel**, *discours sur le mystère de la Passion*).

—

XIV. — A l'occasion de la fête de l'Exaltation de la Croix, on peut faire un discours contre le scandale passif de la Croix ; c'est-à-dire, contre ceux qui rougissent d'en pratiquer les maximes, comme autrefois, selon S. Paul, les Juifs s'en scandalisaient. On peut :

1° Représenter, avec l'Eglise, la Croix comme un mystère éclatant : *Vexilla regis prodeunt, fulget Crucis mysterium* ; car c'est cette Croix avec

laquelle les rois règnent, devant laquelle ils se prosternent, et dans laquelle enfin les fidèles doivent mettre toute leur gloire, s'avouant les disciples de celui qui a voulu y être attaché pour notre amour.

2° Faire voir que le scandale qu'on prend de la Croix est injurieux à Dieu, une secrète apostasie du christianisme, et un principe de réprobation. (*Bourdaloue*).

—

XV. — Pour la fête de l'Invention de la Croix, sur ces paroles : *Notas facite in populis adinventiones ejus.* (I Parab. xvi), faîtes connaître aux peuples les inventions de Dieu :

1° Ce fut une admirable invention de la sagesse divine de choisir le supplice de la croix, et de procurer par-là le salut des hommes ; c'est en effet une sagesse cachée aux sages du monde qui l'appellent folie, *gentibus stultitiam* (I Cor i).

2° Ce fut un autre trait de cette sagesse d'avoir caché ce précieux bois de la Croix l'espace des trois cents ans pendant lesquels l'Eglise a été persécutée sous les empereurs païens ; et puis de le faire trouver par sainte Hélène, au temps que la religion chrétienne allait être publiée par tout le monde ; afin de faire adorer et révérer la Croix, qui avait été l'instrument de notre salut.

3° C'est encore une troisième invention digne de la sagesse de Dieu, qu'il veuille bien que les croix spirituelles, qui sont les souffrances et les afflictions, nous puissent servir de moyen pour nous sauver.

—

XVI. — Voici un sujet qui peut se traiter en la fête de l'Invention ou de l'Exaltation de la Croix, savoir, qu'il y a trois sortes de croix, qui ont un tel rapport les unes avec les autres qu'on ne saurait respecter ou mépriser l'une, que le respect ou le mépris ne retombe sur les autres.

La première est celle où le Sauveur du monde a souffert, et est mort pour le salut des hommes, et dont on peut rapporter les éloges, les fruits, l'adoration que nous lui devons, et tout le reste que nous en dirons dans la suite.

La seconde est son image et sa ressemblance que nous voyons tous les jours devant nos yeux : il faut lui rendre le culte que tous les chrétiens lui doivent, lui porter une singulière dévotion, en rappelant le souvenir de ce qu'un Dieu a souffert pour nous sur la Croix.

La troisième se prend pour les peines et les souffrances que nous sommes obligés d'endurer, à l'exemple de ce qui s'est passé sur la première croix et de ce que nous croyons dans la seconde.

—

XVII. — Proposer à des auditeurs chrétiens le mystère de la Croix,

c'est les faire souvenir du mystère de notre rédemption, leur apprendre pourquoi JÉSUS-CHRIST est mort, et pourquoi il est mort sur une croix ; mais, pour le faire d'une manière qui les édifie, je veux leur faire voir dans les trois parties de ce discours, l'amour, la sagesse, et la puissance de DIEU, qui éclatent particulièrement en ce mystère :

1° L'amour d'un DIEU, en ce qu'il nous a rachetés sans qu'il eût besoin de nous, sans y être obligé, et même lorsque nous étions ses ennemis ; en ce qu'il nous a préférés aux anges qu'il a abandonnés à leur malheur ; en ce qu'ayant des moyens de nous racheter plus facilement, il a exercé envers nous ce prodigieux excès de charité, de mourir pour nous délivrer de la mort éternelle.

2° Sa sagesse, en ce qu'il a pris ce moyen, comme le plus convenable pour sa gloire, pour la satisfaction de nos offenses, pour contenter sa justice, et pour notre plus grand bien.

3° Sa puissance, en ce qu'il a vaincu le monde, l'enfer et tous les ennemis de notre salut, avec un instrument aussi faible que l'est une croix. (*Molinier, premier sermon sur le mystère de la Croix*).

—

XVIII. — Le supplice de la croix peut être considéré : 1° Par rapport à DIEU qui l'a ordonné, et à un Homme-DIEU qui s'y est soumis ; ce qui nous fait voir d'un côté la rigueur de la justice de DIEU, qui ne s'est jamais fait mieux paraître que sur la Croix ; et d'un autre côté, l'excès de la miséricorde envers des ingrats et des criminels indignes de pardon.

2° Par rapport à l'homme pécheur, qui est véritablement la cause de la mort d'un DIEU. Ce supplice, dis-je, nous doit faire concevoir deux choses ; la première est la grièveté du péché, jusqu'à quel point il offense la divine majesté, puisque pour l'expier et satisfaire la justice divine, il a fallu la mort d'un DIEU ; la seconde est la grandeur des peines qui étaient dues au pécheur, dont il ne tient plus qu'à lui d'être délivré ; mais qu'il n'évitera pas, s'il abuse de la miséricorde d'un DIEU qui lui tend les bras, etc.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin,** *Serm.* 130 *de verbis evang. Joan.* 6, parlant de la manière dont Jésus-Christ nous a rachetés, montre que la Croix a été un filet et un piége où Satan a été pris. — *Sermon* 300, parle du voile qui couvre nos mystères et ceux de l'Ancien et du Nouveau Testament, et dit de très-belles choses sur la Croix, qu'il appelle la clef de tous les mystères.— Au même endroit, explique pourquoi Jésus-Christ a porté la Croix. — *Serm.* 53 *de verbis Evang. Matth.* 5, explique au long les dimensions de la Croix. — *Serm.* 219, *pour la veille de Pâques*, explique le titre de la Croix de Jésus-Christ. — *Serm.* 77, dit pourquoi Jésus-Christ n'est pas descendu de la Croix. — *Serm.* 161, explique comment la sagesse d'un chrétien consiste à savoir Jésus-Christ crucifié. — Au même endroit, découvre comment notre gloire est dans la Croix de Jésus-Christ, et non dans notre justice. — *Serm.* 51, parle des victoires remportées par la Croix de Jésus-Christ. — *Serm.* 366, parle avec assez d'étendue de la vertu des clous de la Croix de Jésus-Christ. — *Serm.* 161, dit que la Croix nous distingue, comme la circoncision distinguait les Juifs des païens. — *Serm.* 27, explique pourquoi nous portons la croix sur notre front. — *Serm.* 22, traite la même matière. — *Serm.* 20, rapporte un fait miraculeux, touchant des signes de croix qui parurent sur les habits des catéchumènes. — *Serm.* 363, dit avec beaucoup de grâce et d'étendue que Moïse a vaincu Amalech par la croix, puisque ce prophète avait les bras croisés en forme de croix. — *Serm.* 215, explique avec quelle gloire un chrétien doit porter le signe de la croix sur son front. — *Serm.* 88, montre l'honneur que Jésus-Christ a voulu que l'on rendît à la Croix. — *Serm.* 65, s'étend sur le mystère de la Croix, qui nous porte sur la mer de ce monde comme un vaisseau. — *Serm.* 250, dit qu'un chrétien doit être attaché sur la croix pendant toute sa vie, et qu'on ne doit point en arracher les clous avant le temps.

S. Bernard, *Serm.* 2, *sur S. André*, explique comment nous devons opposer les quatre extrémités de la Croix aux quatre tentations qui nous flattent davantage. — *Serm.* 1, *sur S. André*, s'étend sur les louanges de la Croix. — *Au même endroit*, dit que la Croix a été un pont sur lequel le voleur crucifié est passé de la terre au ciel.

S. Sophronius, évêque de Jérusalem, a un discours sur la fête de l'Exaltation de la Croix.

S. Léon, *Serm.* 8, *sur la Passion*, dit de très-belles choses sur la Croix.

S. Ephrem a fait un sermon entier, où il s'étend sur les éloges de la Croix.

Le vénérable **Bede** a une homélie sur la fête de l'Invention de la sainte Croix.

S. Bonaventure a deux sermons sur la même fête; le premier est sur ces paroles : *Lignum vitæ est his qui apprehenderint eam.* (Proverb. III); le second, sur ces paroles de S. Matthieu : *Omnis qui quærit invenit.*

S. Pierre Damien, sur la même fête, parle amplement du mystère de la Croix, des biens que nous en avons reçus, des fruits de cet arbre de vie, des figures de la Croix, et de tout le reste.

S. Thomas a un sermon sur l'Invention de la Croix, où il fait voir : 1° que Jésus-Christ nous a plus aimés que tout ce qu'il avait au monde de plus cher; 2° les biens qu'il nous a procurés par le moyen de sa Croix; 3° en quoi nous pouvons l'imiter, lorsqu'il a été attaché à cette Croix.

Pour la fête de l'Exaltation de la Croix; **S. Augustin** a un sermon sur ces paroles : *Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri* Jesu-Christi (Galat. VI), où il enseigne : 1° Que c'est la science du chrétien de savoir mettre sa gloire dans la Croix de Jésus-Christ. 2° Qu'il ne faut point rougir de la Croix ; 3° Que par-là le Nouveau Testament est préférable à l'Ancien, etc.

S. Bonaventure a un sermon pour cette fête, où il rapporte comment la Croix a été exaltée en sept manières. *Serm. de Sanctis.*

S. Chrysostôme, *Homil. in venerabilem atque vivificam Crucem.* — Sermon sur l'adoration de la Croix, où il s'étend sur ses éloges et où il montre que tout ce qui se fait dans la religion chrétienne se fait avec le signe de la croix. *Serm.* 54, *sur S. Matthieu.*

S. Pierre Damien a deux sermons sur cette fête de l'Exaltation. *Serm.* 47 *et* 48.

S. Ephrem, un sermon.

S. Laurent Justinien.

Hugues de saint Victor. *Instit. monast. serm.* 100.

S. Thomas, sur ces paroles : *Si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad me ipsum*, un sermon pour cette fête.

[Théologiens et autres]. — **Suarez,** *sur la* 3e *partie de S. Thomas*. quest. 46, art. 4.

Bellarmin, *Controverses*, II, 25, traite de l'adoration de la Croix.

Philippus Dies, *in Summâ.*

Franciscus Costerus, *in Enchiridio.*

Thomas Valdensis, *de Crucis adoratione.*

Jacobus Gretserus,

Le cardinal **de Richelieu**, *Controverses* 3, parle du culte de la Croix et des Images.

Raynerius de Pisis, Titulo *Crux.*

[Livres spirituels]. — Le **P. d'Argentan**, *Conférences spirituelles*, Grandeurs de Jésus.

Le P. Saint Jure, *Livre des Élus*, parle amplement de la Croix.

Le P. Haineufve, *Méditations*, a une méditation sur l'Invention de la Croix. — Une sur l'Exaltation de la Croix.

[Prédicateurs]. — **Molinier** a une octave entière sur le mystère de la sainte Croix, dans un tome qui a pour titre *le mystère de la Croix et de la Rédemption du monde.* — Dans le même tome, a un sermon sur la fête de l'Invention de la Croix ; et un autre sur la fête de l'Exaltation.

Biroat, *Panégyriques*, a un discours sur la fête de l'Invention de la Croix. — Un sermon sur les effets de la Croix. — *Essais de panégyriques*, trois discours sur ce sujet.

Verjus a un panégyrique de la Croix.

Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, (**Houdry**), a un sermon sur le mystère de la Croix, qui peut être commun à l'Invention et à l'Exaltation.

III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Nunc judicium est mundi : nunc princeps hujus mundi ejicietur foras; et ego, si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad me ipsum. Joan. XII, 31.

C'est à présent que le monde est jugé, c'est à présent que le prince du monde sera chassé dehors ; et lorsque je serai élevé de la terre, j'attirerai tout à moi.

Fecit ergo Moyses serpentem æneum, et posuit eum pro signo; quem cùm percussi aspicerent sanabantur. Num. XXI, 9.

Moïse fit donc un serpent d'airain, et il l'éleva au-dessus d'un étendard : ceux qui avaient été blessés par les serpents étaient guéris en le regardant.

Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita oportet exaltari Filium hominis, ut omnis qui credit in ipsum, non pereat, sed habebat vitam æternam. Joan. III. 15.

Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.

Ostendit (Dominus) signum Moysi, quod cùm misisset in aquas, in dulcedinem versæ sunt. Exod. XV, 25.

Le Seigneur montra à Moïse un bois, qui étant jeté au fond des eaux les rendit douces, d'amères qu'elles étaient.

Levabit (Dominus) signum in nationes et congregabit profugos Israel, et dispersos, Juda colliget. Isai. XI, 12.

Le Seigneur lèvera son étendard sur les nations, il assemblera les Israélites fugitifs, et réunira les fils dispersés de Juda.

Signa Tau super frontes virorum gementium, et dolentium super cunctis abominationibus quæ fiunt in medio Jerusalem. Ezech. IX, 4.

Marquez Tau sur le front de tous ceux qui pleurent, et qui gémissent sur les abominations que l'on commet au milieu de Jérusalem.

Vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruatur corpus peccati, et ultra non serviamus peccato. Rom. VI, 6.

Notre vieil homme a été crucifié avec JÉSUS-CHRIST, afin que le corps du péché soit détruit, et que nous ne soyons plus ses esclaves.

Vos cum mortui essetis in delictis, convivificavit cum illo, donans vobis omnia delicta, delens quod adversus nos erat chyrographum decreti, quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affigens illud Cruci. Col. II, 13-14.

Etant morts par le péché, il nous a rendu la vie en JÉSUS-CHRIST, nous pardonnant nos crimes, effaçant la cédule qui nous était contraire, et le décret formé contre nous, il l'a enlevé, l'attachant à la Croix.

Parebit signum Filii hominis in cœlo et videbunt Filium hominis venientem cum virtute multâ et majestate. Matth. XIV, 30.

Le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel, et ils verront venir le Fils de l'homme avec un grand pouvoir et une grande majesté.

Vos, qui aliquando eratis longè, facti estis propè in sanguine Christi; ipse enim est pax nostra, qui fecit utraque unum; ut reconciliet ambos in uno corpore DEO, *per crucem.* Ephes. II, 16-17.

Vous qui étiez autrefois fort éloignés, vous avez été approchés par le sang de JÉSUS-CHRIST; car il est notre paix, de deux peuples n'en faisant qu'un seul, et les réconciliant avec DIEU, par les souffrances de la croix.

Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri JESU-CHRISTI, *per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* Gal. VI, 14.

A DIEU ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la Croix de JÉSUS-CHRIST, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde.

Aspicientes in auctorem fidei, et consummatorem JESUM *qui, proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contemptâ.* Hebr. XII, 2.

Contemplant l'auteur et le consommateur de notre foi qui a préféré l'ignominie de la croix aux joies qu'il pouvait goûter.

Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis; propter quod et DEUS *exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen.* Philipp. II, 9.

Il s'est humilié, en se rendant obéissant jusqu'à la mort de la croix; c'est pourquoi DIEU l'a exalté, en lui donnant un nom au dessus de tout nom.

Elevabit signum in nationibus. Isai. V, 26.

Le Seigneur lèvera son étendard chez toutes les nations.

Exspolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso. Ad Coloss. II, 15.

Il a dépouillé les puissances et les principautés, il les a menées hautement en triomphe, à la face de tout le monde, après les avoir vaincues par sa croix.

Nunc autem, et flens dico, inimicos crucis Christi. Philipp. III, 18.

Maintenant, je le dis avec larmes, il y en a qui vivent en ennemis de la croix de JÉSUS-CHRIST.

Dextera Domini fecit virtutem, dextera Domini exaltavit me: non moriar, sed vivam, et narrabo opera Domini. Psalm. CXVII, 17.

C'est la droite du Seigneur qui a fait ce prodige, c'est la droite du Seigneur qui m'a exalté, je ne mourrai point, mais je vivrai, et je publierai les merveilles du Seigneur.

Qui non accipit crucem suam, et sequitur me, non est me dignus. Matth. X, 38.

Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. Matth. XVI, 24.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.

Bajulans sibi crucem, exivit in eum qui dicitur Calvariæ locum. Joan. XIX, 17.

JÉSUS, portant sa croix, vint au lieu appelé le Calvaire.

Verbum crucis pereuntibus quidem stultitia est; iis autem qui salvi fiunt, id est nobis, Dei *virtus est.* I Cor. I, 18.

La parole de la croix est une folie pour ceux qui se perdent : mais pour ceux qui se sauvent, c'est-à-dire pour nous, elle est la vertu et la puissance de Dieu.

Si Filius Dei *es, descende de cruce.* Matth. XXVII, 40.

Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix.

Christus rex Israel descendat nunc de cruce, ut videamus et credamus. Marc. 15.

Que ce Christ, ce roi d'Israël descende de la croix, afin que nous voyions et que nous croyions en lui.

Scripsit titulum Pilatus et posuit super crucem. Joan. XIX, 19.

Pilate fit une inscription, qui fut mise au-dessus de la croix.

Prædicamus Christum *crucifixum.* I Cor. I, 23.

Nous prêchons Jésus-Christ crucifié.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[Diverses figures]. — Nous trouvons dans l'Ancien Testament tant de figures de la Croix, qu'il semble qu'elle se trouve partout ; et que, comme tout tend à y figurer Jésus-Christ le réparateur du monde, de même tout y marque et désigne la Croix qui devait être l'instrument de notre rédemption. Dieu mit l'arbre de vie au milieu du paradis terrestre comme une figure de la Croix, dit S. Augustin : *Est enim crux vera arbor vitæ, quæ fructum vitæ tulit Christum* (Lib. XII contrà Faustum, 7). En l'état d'innocence, Dieu en fit comme un projet dans la formation d'Eve qu'il tira du côté d'Adam endormi : ce qui signifait, dit le même S. Augustin, un grand mystère, savoir, que du côté percé de Jésus-Christ endormi du sommeil de la mort sur la Croix, Dieu formerait son Eglise, figure de ce qui se devait faire sur la Croix. La Croix se trouve figurée dans l'arche de Noé, lorsque Dieu voulut inonder toute la terre par un déluge universel; c'est ce que nous apprend le Sage : *Sanavit iterum sapientia, per contemptibile lignum, justum gubernans* (Sapient. X, 4). Quelle figure plus naturelle de la Croix que ce bois, que le sage appelle méprisable, le sujet des railleries des hommes de ce temps-là; mais qui sauva le reste des débris du monde? Cette Croix n'a-t-elle pas été le scandale des Juifs et le mépris des sages du monde parmi les Gentils, qui l'ont regardée comme une folie? On trouve la Croix cachée sous les voiles et les énigmes de mille autres figures : dans l'arc-en-ciel, puisqu'elle sert, comme ce météore, de signe qui témoigne que la colère de Dieu est apaisée; dans l'échelle de Jacob, puisque c'est par la Croix que nous devons monter au ciel. On la découvre dans la baguette de Moïse, avec laquelle ce grand législateur fit mille prodiges pour délivrer le peuple de Dieu de la servitude de Pharaon. Quelques-uns la remarquent dans le serpent d'airain, dont la seule vue guérissait de la morsure des serpents; d'autres, dans la

colonne de feu qui conduisait les Israélites vers la terre promise. Les autres la voient fleurir dans la verge d'Aaron ; et les autres, expier tous les péchés dans les sacrifices de l'ancienne Loi. Les autres enfin veulent qu'elle ait part à toutes les grandes actions et à tous les exploits signalés des patriarches, prophètes, rois et prêtres de l'Ancien Testament ; je n'en veux pour exemple que le fameux combat de David contre Goliath, et la victoire qu'il remporta sur ce géant téméraire et enflé d'orgueil qui osa insulter l'armée du Dieu d'Israël. S. Augustin dit que, comme son impudence paraissait particulièrement sur son front, ce fut là aussi qu'il fut frappé : *Habuit impudentiam frontis, et in ipsam frontem lapide superveniente dejectus ;* David le vainquit, parce qu'il avait sur le front l'humilité de la Croix de Jésus-Christ. Marquez donc sur le haut de votre front la figure salutaire de Jésus-Christ, et Satan figuré par Goliath sera vaincu ; osera-t-il, ce fort armé, entrer dans une maison qui sera marquée au dehors des armes de celui qui l'a vaincu? se souvenant de sa défaite, il se retirera chargé de confusion. Mais voici en détail quelques figures de la Croix plus marquées.

[Bois adoucissant les eaux]. — Le bois qui adoucit les eaux amères de Mara est une figure du bois sacré de la Croix ; il nous en représente et la vertu et la gloire, dit S. Augustin : *Dominus per lignum aquas dulces fecit, præfigurans gratiam et gloriam crucis* (In Exod. 571). C'est en effet ce bois sanctifié par le sang d'un Dieu qui nous guérit de cette aigreur et de cette amertume que notre propre corruption nous fait trouver dans toutes les choses que Dieu nous commande ; c'est ce bois sacré qui, remplissant nos âmes de la vertu céleste et spirituelle de sa grâce, nous rend doux ce qui nous semblait amer, et nous fait trouver notre paix et notre joie dans l'humble obéissance que nous lui rendons. Le souvenir de ce bois sacré, dit S. Augustin, sera pour nous une source de consolation et de paix ; et si quelquefois ce que nous souffrons nous paraît insupportable, c'est parce nous oublions que le Sauveur a souffert sur la croix des opprobres et des tourments effroyables, pour nous empêcher d'en souffrir d'incompréhensibles et d'éternels : *Intolerabiliter pateris, quia non cogitas quid pro te pertulerit Christus,* dit S. Augustin (*Ps.* 50).

[Tau]. — Comme l'ange exterminateur épargna toutes les maisons d'Israël sur lesquelles il vit le sang de l'agneau, de même cet ange reçoit ordre d'épargner tous ceux sur qui le signe de Tau serait imprimé au front. La figure de cette marque, selon la langue samaritaine, grecque et latine, représente parfaitement une croix, et elle pourrait fort bien marquer ce signe sacré du salut des hommes, lequel a été le prix du sang du véritable agneau paschal, Jésus-Christ notre Sauveur immolé pour nous sur la croix. C'était donc à l'ange qui portait alors la figure de Jésus-Christ qu'il appartenait de marquer un Tau sur le front de ceux qui

avaient été épargnés dans le carnage général de Jérusalem, parce que c'était une vertu du sang qu'il devait répandre sur le bois sacré de la Croix.

[Moïse en prières]. — Les ennemis de l'Eglise deviennent immobiles comme des pierres, pendant que les enfants du Seigneur consomment leurs courses : *Fiant immobiles tanquàm lapides donec pertranseat populus iste, quem acquisivisti, Domine* (Exod. I, 6); et ceux de leurs ennemis qui se prépareront à résister seront vaincus par le signe de la Croix. *Sed et qui resistere tentaverunt, sicut tunc Amalech, extentis manibus Moysi, ita nunc in signo crucis dominicæ superantur* (S. Aug. serm. 33). Excellente figure qui préparait l'esprit aux victoires de la croix de Jésus-Christ : Amalec représente les ennemis du peuple de Dieu, qui veulent arrêter leur course et les empêcher d'entrer dans leur patrie; tels sont les efforts de Satan, qui emploie nos cupidités pour rendre ses attaques plus puissantes. Jésus-Christ nous a préparé contre cet Amalec invisible un rempart qui l'arrête, un bouclier qui repousse tous ses traits, une tour inexpugnable ; rien ne lui résiste, Amalec est confondu par le signe de la croix, et dès que Moïse cesse d'employer ces armes, le peuple d'Israël est vaincu ; l'on doit donc avoir recours à des moyens semblables à ceux de Moïse, tenant toujours les bras en croix sans se lasser, portant avec vénération ce signe salutaire comme une sauvegarde contre tous nos ennemis.

[Simon le Cyrénéen]. — La divine Providence fit qu'un homme nommé Simon de la ville de Cyrène se trouva pour porter la croix qui accablait le Sauveur, et l'eût empêché d'aller jusqu'au lieu où il devait souffrir la mort. Si l'on veut pénétrer dans cet événement, on trouvera que cet homme qui porte cette croix parce qu'il y est contraint, est la figure de ceux qui portent le nom de chrétiens, qui en font les actions, et qui cependant n'en auront ni le mérite ni la récompense. Ce Cyrénéen a beau porter la croix du Fils de Dieu, il n'en recevra ni fruit ni utilité, parce qu'il y est forcé, que c'est malgré lui, et que sa volonté n'y a point de part ; de même les chrétiens, pour la plus grande partie, portent le joug qu'on leur a imposé, parce qu'ils y sont contraints ou déterminés par des raisons purement humaines : comme ce n'est point leur cœur qui les y a portés, qu'ils n'y tiennent que par des motifs et des intérêts particuliers, et non point par ces sentiments intérieurs et ces dispositions spirituelles qui font le prix et la valeur de nos cœurs, non-seulement la croix qu'ils portent ne leur produira aucun fruit, mais quelque dure et pesante qu'elle soit en elle-même, elle tournera à leur confusion, et n'aura pour eux que des suites malheureuses.

[Prophéties]. — Après les figures, si je consulte les prophéties, j'y trouve la croix, et je l'y trouve combattant les démons, victorieuse du monde,

triomphant de l'enfer, et chargée des dépouilles du prince des ténèbres : *Factus est principatus super humerum ejus*, dit le prophète Isaïe (Isaïe IX) ; *Dominus regnavit à ligno*, ajoute David (Ps. 95). Tous les autres prophètes annoncent à leur tour la victoire de la croix, sa gloire et son triomphe ; et, ce qui est admirable et qui marque une particulière providence de DIEU, non-seulement la Croix se trouve dans les promesses des prophètes, mais encore dans les prédictions des sybilles, les oracles des païens, et parmi les lettres hiéroglyphiques des sages de l'Egypte. Eusèbe en ses livres de la préparation évangélique, et Lactance, au quatrième livre, en rapportent entre autres preuves, les vers des sybilles : DIEU ayant voulu que, non-seulement ses prophètes, mais encore les païens mêmes préparassent par leurs oracles le chemin à la Croix, et qu'on trouvât sa gloire et ses triomphes non-seulement dans les promesses de ses serviteurs, mais encore en la bouche de ses propres ennemis.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt (Col. I, 20). C'est donc par la Croix que JÉSUS-CHRIST est le chef, et le souverain pontife qui nous sert de médiateur ; qu'il nous a réconciliés par son sacerdoce sur cet autel, où il a tout consommé par l'oblation de son corps. Le principe et le commencement de l'Église se prend de la Croix même ; c'est là que JÉSUS l'enfante : s'il est le modèle et la source de la vie glorieuse et immortelle que nous attendons, c'est parce que sur la Croix il l'a méritée et pour nous et pour lui, car son exaltation et la nôtre n'ont point d'autre source que la Croix : le nom au-dessus de tout nom, devant lequel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers, tire son mérite des humiliations de ce bois sacré ; la paix de l'Église militante et la gloire de l'Église triomphante viennent de la Croix. C'est ce que nous reconnaissons dans ces cantiques célèbres consacrés à l'honneur de la Croix : *Per signum Crucis gaudium venit universæ terræ* (Off. de l'Église).

Hoc scientes quia vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruatur corpus peccati, et ultrà non serviamus peccato (Rom. VI, 6). JÉSUS-CHRIST nous a portés sur la Croix, où il a crucifié toutes nos iniquités ; il faut donc entrer en participation de ce sacrifice, ne nous séparant point du sacrifice de notre chef, et du lieu où il l'a consommé. Nous ne devons pas seulement ensevelir le péché : ce n'est remplir que la figure de l'ensevelisse-

ment du Sauveur ; mais il faut encore que sur le bois sacré de la Croix, à sa vue, en le contemplant, en y méditant sans cesse, nous détruisions les membres du péché, la fornication, l'avarice et les autres vices dont S. Paul fait le détail (Col. III). Ce n'est donc pas ici le temps d'arracher les clous avec lesquels Jésus-Christ a été attaché à la croix, et nous avec lui : *Nondum est tempus evellendi clavos, vetus homo noster simul crucifixus est* (S. Aug. serm. 205). Tous les hommes étaient en Jésus-Christ comme en leur chef ; tous sont donc crucifiés avec lui, parce qu'il tenait la place de tous, qu'il était leur caution et leur victime.

Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affigens illud Cruci (Coll. II, 14). Ai-je jamais bien conçu, mon Sauveur, ce que vous avez fait pour moi sur ce bois sacré, où vous avez rendu le dernier soupir ? que de mystères n'avez-vous pas opérés par la vertu adorable de la Croix? c'est par elle que vous avez donné à votre Père un acquit de tout ce que nous lui devions ; c'est là que vous avez détruit cette cédule funeste, par laquelle je m'étais livré à Satan ; c'est par la Croix que la loi de prévarication, de colère, de mort et de malédiction, écrite sur la chair des pécheurs, avec leur propre sang dans la circoncision judaïque, a été effacée. Est-il juste, mon Sauveur, qu'il vous en coûte tant, pour acquitter mes dettes et me délivrer du poids de la Loi, et qu'il ne m'en coûte rien pour apaiser la justice et la colère de votre Père ? Pour y concourir, j'adorerai donc tous les moments de ma vie, le triomphe que vous avez remporté sur l'enfer, en détruisant le péché par la force de votre Croix ; je lèverai mes yeux vers ce signe sacré, comme les Israélites vers le serpent d'airain, avec une foi ferme que cette vue salutaire me guérira de mes blessures ; je placerai sur mon front comme au lieu d'honneur cet adorable signe, et, loin d'en rougir, j'en ferai le sujet de ma gloire; dans toutes mes tentations, je l'opposerai à mes ennemis pour les mettre en fuite, et, imitant les premiers chrétiens dont Tertullien dit qu'ils se marquaient de ce signe sacré en s'asseyant, en se levant, en sortant, et en entrant dans leurs maisons, à l'apparence du moindre péril, ma pratique fidèle et constante sera d'en user ainsi. Augmentez seulement et ma foi et mon amour envers tous les instruments que votre chair adorable a consacrés, afin que mon cœur et ma religion aient chacun leur part en cette action si sainte.

Arbor decora et fulgida. — Arbre précieux, éclatant et empourpré du sang du grand roi, choisi parmi tous les arbres pour toucher des membres si saints, que tu es heureux d'avoir porté ce corps sacré, qui est la rançon de tout le monde ! Tu es la balance où cette rançon a été mise, où par son poids elle a enlevé à l'enfer sa proie, en satisfaisant abondamment pour les péchés des hommes; nous te révérons, ô Croix notre unique espérance ! Que par toi, dans le temps sacré des souffrances d'un

Dieu, les justes croissent en piété, et que les pécheurs obtiennent le pardon de leurs crimes ; que notre langue chante le glorieux combat que Jésus-Christ a soutenu sur la croix, et le triomphe éclatant qu'il y a remporté ; qu'elle dise comment le Rédempteur du monde a vaincu, en s'immolant sur la croix comme une victime. Le Créateur, touché de la misère de notre premier père qui en mangeant du fruit défendu s'était précipité dans la mort, marqua dès lors le bois pour réparer les maux que le bois avait causés ; telle fut l'économie du grand ouvrage de notre salut : Dieu voulut par un saint artifice confondre la malice de notre ennemi, et faire servir à notre guérison les armes dont il s'était servi pour nous blesser. Après avoir atteint l'âge de trente ans, ce divin agneau, né pour souffrir et dévoué par sa propre volonté aux souffrances, est élevé sur l'autel de la Croix pour y être immolé ; c'est là qu'on lui présente du fiel et du vinaigre au bout d'un roseau, que tout couvert de crachats il est attaché avec des clous, et que de son corps percé d'une lance il sort du sang et de l'eau qui lavent tout l'univers. Arbre saint, toi seul as été digne de porter la rançon du monde ; arrosé du précieux sang de l'agneau sans tache, tu es devenu la planche sacrée qui sauve les hommes du naufrage, et qui les conduit au port : *atque portum præparare arca mundo naufrago* (Hymn. de la Pass.).

Empti estis pretio magno (I Cor. vi, 20). — Vous avez été rachetés à grand frais, et, comme ajoute S. Pierre, ce n'a été ni à prix d'or ni à prix d'argent : ces biens corruptibles avaient trop peu de valeur pour sauver et racheter une âme ; le sang même d'un Dieu et de l'agneau sans tache y a été employé. Mais c'est sur la Croix qu'a été répandu ce sang d'un mérite infini : c'est là qu'un Dieu a consommé cette vie si précieuse ; elle a été l'autel où cette victime s'est immolée et, comme parle S. Eucher, la balance dans laquelle on a pesé le prix de notre salut : *In trutinâ Crucis semetipsum auctor salutis passus est appendi, ut homini animæ suæ dignitatem, vel ipsa pretii ostenderet magnitudinem* (Epist. ad Valer.). Oui, Croix adorable de mon Sauveur ! c'est vous qui avez été le prix de notre rachat ; c'est à vous que nous sommes redevables de notre bonheur, c'est vous qui nous avez délivrés de la mort éternelle, vous enfin qui avez cassé l'arrêt porté contre nous ; puisque le même texte sacré qui nous apprend que le Père éternel a mis tous les péchés des hommes sur son Fils, nous apprend aussi que ce Fils a souffert toutes les peines qui leur étaient dues. Voilà, chrétiens, ce qui a changé l'ignominie de la Croix en une gloire incomparable, et l'horreur qu'on en avait auparavant en culte et en vénération ; supplice des criminels et instrument de mort, elle est devenue la cause du salut des hommes et une source de vie, depuis qu'elle a été teinte du sang d'un Dieu.

Delicta quis intelligit ? (Psalm. xviii, 13). — Qui connaît bien ce que

c'est que le péché ! je le connais, ô mon Dieu, lorsque la foi m'apprend que vous le punissez par une éternité de flammes; mais je le connais encore plus clairement, quand je vois un Dieu attaché à la Croix, et que j'y vois un Dieu mourant pour donner la mort au péché. Ah ! chrétiens, pour vous arrêter sur le bord des précipices où le penchant de vos passions vous entraîne, je ne vous parle aujourd'hui ni d'enfer, ni de jugement; je ne vous présente que la Croix où est mort votre Dieu et votre Sauveur, qui semble vous dire par-là : voilà ce qu'il m'en a coûté pour expier le péché. Avez-vous jamais bien conçu la grandeur du supplice de la Croix, l'horreur que la seule pensée nous en donne, la multitude des tourments qu'on y souffre, la honte et l'ignominie qui y est attachée ? Ah ! si vous n'êtes touchés à la vue de cette Croix qui vous exprime tout cela plus fortement que les paroles et l'éloquence humaine pourraient faire, je vous abandonne à vous-mêmes. Ne croyez pas vous défendre en disant que vous ne connaissez pas l'énormité de vos crimes : pouviez-vous l'ignorer après avoir entendu prêcher qu'un Dieu était mort pour les expier ? ne suffit-il pas de vous montrer sa Croix, pour vous faire concevoir qu'il y a dans le péché un fond de malice que nous ne saurions jamais assez pénétrer ?

Nunc autem et flens dico, inimicos Crucis Christi, etc. (Phil. III, 18). — Ce qui a tiré les larmes des yeux du grand apôtre, c'est qu'il voyait que parmi les fidèles, il se trouve des ennemis de la Croix qui la combattent par leurs mœurs, après avoir été régénérés par sa vertu, et avoir fait au baptême une profession publique d'en être les disciples. En effet, quelle guerre plus ouverte, plus déclarée, et plus cruelle que d'en effacer toutes les marques dans leur vie et dans leur conduite comme font la plupart des chrétiens, que d'en décréditer toutes les maximes par leurs mœurs déréglées? Quels plus furieux ennemis de la Croix, que ceux qui y attachent une seconde fois le Fils de Dieu par leurs crimes ? *Rursum crucifigentes Filium* Dei *et ostentui habentes.* (Hebr. VI). Car enfin qui sont ceux qui la déshonorent davantage, ou les infidèles qui ne la reconnaissent point du tout, ou les chrétiens qui en détruisent entièrement la vertu? *Inimicos Crucis.* Ne seriez-vous point de ce nombre, chrétiens qui m'écoutez ? Ah ! si cela était, je souhaiterais verser des larmes de sang sur le malheur dont vous êtes menacés ; car en menant une vie si opposée à la Croix, que pouvez-vous attendre que votre condamnation et une mort funeste et éternelle : *Quorum finis interitus.* (Hebr. VI). Vous la déshonorez par une vie également honteuse et criminelle ; il n'y aura donc pour vous qu'une confusion éternelle. *Et gloria in confusione ipsorum.*

Tunc parebit signum Filii hominis (Matth. XXIV, 30). — Alors le signe du Fils de l'homme paraîtra, et ceux qui ont été ennemis de la Croix trembleront de frayeur : les infidèles qui s'en sont moqués et qui l'ont

regardée comme une folie, les Juifs qui s'en sont scandalisés, les hérétiques qui l'ont renversée et foulée aux pieds, mais particulièrement les mauvais chrétiens qui se sont contentés de lui rendre quelque culte extérieur, pendant qu'ils l'ont déshonorée par leurs mœurs et combattue par toutes les actions de leur vie. *Tunc parebit signum Filii hominis :* Que diront alors ces chrétiens voluptueux, quand ils verront ce glorieux signe de leur salut, et qu'ils se souviendront qu'ils ont si indignement méprisé ce gage éternel de l'amour et de la charité immense d'un Dieu, ou qu'ils ont si mal répondu à cet incomparable bienfait ? auront-ils alors la hardiesse de se ranger sous ce glorieux étendard, après l'avoir eu en horreur durant cette vie ? pourront-ils soutenir le reproche que cet Homme-Dieu leur fera quand, montrant cette Croix, il dira : reconnais-tu, misérable, ce signe de salut ? contemple attentivement cet autel de miséricorde, et puis je te permets d'apporter quelque excuse pour ta justification. Mais quel moyen qu'il le puisse ? ce signe adorable le convaincra qu'il ne peut attribuer sa perte qu'à sa propre lâcheté, et qu'ayant pu recueillir le fruit de vie de cet arbre saint, il est entièrement inexcusable de n'avoir pas profité d'un si infaillible moyen. Mais quelle joie, quelle consolation, quelle assurance ce glorieux signe ne causera-t-il point à ceux qui ont été les véritables amateurs de la Croix, qui l'ont reçue de bon cœur, portée avec courage, et dont la vie aura été conforme à ce Dieu crucifié ! Ce sera alors qu'ils recevront la récompense de leurs peines, et qu'ils jouiront d'un bonheur éternel que cette Croix leur a acquis.

Egredimini, et videte filiæ Sion Regem Salomonem in diademate quo coronavit illum mater sua. (Cant. III, 11). — A qui s'adressent ces paroles du Saint-Esprit ? Ce n'est pas seulement à cette infidèle Jérusalem qui l'a fait mourir, et qui l'a désavoué pour son roi ; c'est à vous, filles de Sion, âmes faibles et délicates, qui faites profession de dévotion et de piété ; mais qui vous montrez si lâches, et qui n'avez pas le courage d'embrasser la Croix du Sauveur et de pratiquer une véritable et une solide mortification. C'est à vous que ces paroles s'adressent : sortez de vous-mêmes, quittez vos intérêts, vos sentiments, vos craintes et vos jugements trompeurs qui vous abusent, en vous excusant sur votre faiblesse et sur des impossibilités imaginaires, en vous dispensant sur divers prétextes de vos plus importants devoirs. *Venite et videte regem Salomonem ;* Venez contempler votre roi qui, tantôt courbé sous la pesanteur de sa croix, ne laisse pas de marcher, quoique les forces lui manquent, et tantôt refuse de descendre de la Croix à laquelle il est attaché, afin de persévérer dans la résolution de souffrir jusqu'à la mort, et d'accomplir l'ouvrage qu'il a entrepris.

Loquimur Dei *sapientiam in mysterio, quæ abscondita est, quam prædestinavit* Deus *ante sæcula in gloriam nostram, quam nemo principum hujus*

sæculi cognovit. (I Cor. II, 7). — Autant de paroles, autant de raisons qui prouvent que nous devons considérer souvent et méditer profondément le mystère de la Croix. 1° La doctrine de la Croix est la sagesse de Dieu ; c'est un abrégé de la science divine, rempli de profonds mystères : *Sapientiam in mysterio.* Il faut donc que le chrétien se rende disciple d'un Dieu crucifié ; il faut donc qu'il se renferme dans l'académie du Calvaire pendant toute sa vie pour étudier cette science suréminente de la charité de Jésus-Christ : *Supereminentem scientiam charitatis Christi.* (Ephes. III). 2° C'est une sagesse cachée : *quæ abscondita est ;* c'est-à-dire, qu'il faut creuser bien avant pour découvrir la vertu et la force de Dieu dans sa faiblesse : *Quam Deus prædestinavit ante sæcula ;* c'est-à-dire, que la science de la Croix a été l'objet des pensées éternelles de Dieu. Oui avant la naissance des siècles, Dieu méditait sur l'exécution de ce grand Mystère ; ainsi Dieu a pensé éternellement à mourir pour moi ; et moi, après qu'il est mort, j'ai de la peine à y penser ! 3° *Quam nemo principum hujus sæculi cognovit :* Les esprits forts du siècle, les politiques de la terre, les prudents selon la chair n'y comprennent rien, parce qu'ils n'y pensent pas : pour Dieu, mes chers auditeurs, ne soyons point du nombre de ces mondains qui ont vieilli dans l'Eglise, qui ont reçu l'habitude de la foi pour connaître ce grand Mystère de salut, et qui cependant n'y conçoivent rien ; et qui, tout chrétiens qu'ils sont, ne laissent pas d'être ennemis jurés de la Croix : *Inimicos Crucis Christi.*

Prædicamus Christum crucifixum. (I Cor. I, 23). — Il y avait des Juifs et des Gentils au temps de S. Paul, qui s'offensaient de la mort du Sauveur. Les prédications des Apôtres les rebutaient, dès qu'ils entendaient parler d'un Dieu mort sur la croix ; mais il y en avait d'autres, qui étant éclairés d'en haut, adoraient les profonds conseils de la sagesse divine : il leur semblait que la sagesse et la force de Dieu ne laissaient pas de paraître dans ce mystère d'humiliation et de faiblesse. N'y en aura-t-il point dans notre siècle, comme au temps de S. Paul, qui, pendant que les saintes âmes méditent avec respect les abaissements mystérieux du Fils de Dieu sur la croix, seraient assez insensés pour s'en scandaliser ? La Croix du Sauveur, comme dit S. Augustin (Tract. 117 in Joan.), est un grand mystère, quand on le considère avec foi et avec piété ; mais lorsque les méchants et les impies entendent parler de ce mystère, ils le condamnent avec mépris : pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, *Prædicamus Christum crucifixum.* Un véritable chrétien ne craint point de publier que Jésus-Christ a été mis en croix, et traité comme le dernier de tous les hommes ; parce qu'il sait que, dans le temps qu'il a été traité le plus ignominieusement, il n'a pas laissé de faire voir qu'il était un Dieu plein de puissance et de majesté.

Tunc parebit signum Filii hominis in cœlo. (Matth. XXIV, 30). — De

toutes les circonstances du grand jour du jugement, il n'en est point, à mon avis, de plus surprenante que celle de l'apparition de la Croix : je ne m'étonne pas que DIEU, voulant confondre l'univers et exterminer tous les hommes, imprime les marques de son courroux dans le soleil et la lune : *Erunt signa in sole et lunâ* (Luc. XXI). Je ne m'étonne pas non plus que les flammes dévorantes d'un incendie universel réduisent l'univers en cendres : puisque ni les eaux du déluge, ni tout le sang d'un DIEU mourant n'ont pu laver ses taches, il ne lui restait que le feu. Mais ce qui est difficile à comprendre, c'est que la Croix paraisse : *Tunc parebit signum Filii hominis.* Quel rapport y a-t-il entre l'appareil de la fureur de DIEU et la grande marque de son amour ; entre le tribunal de la justice, et le trône de la miséricorde ? n'est-ce point peut-être que la justice de DIEU étant alors pleinement victorieuse de la miséricorde et lui ayant arraché des mains son aimable étendard, elle le fera paraître parmi les dépouilles de ses ennemis, comme l'ornement de son triomphe ; ou bien pour apprendre à tous les pécheurs qu'il ne leur reste plus d'espérance, puisque cette justice s'est rendue maîtresse de la Croix qui leur servait d'asile et de refuge ? Disons plutôt que JÉSUS-CHRIST fera paraître cette Croix pour exciter sa plus grande fureur contre les pécheurs réprouvés, en vue du témoignage de son plus grand amour ; c'est S. Bernard qui nous fournit cette pensée, quand, expliquant ce passage d'un prophète : *Cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis* (Habacuc. III), il lui donne ce sens que JÉSUS-CHRIST dans son dernier avénement, pour exciter sa grande colère, prendra sa Croix, afin qu'à la vue de cette Croix il se souvienne de sa grande miséricorde, et que, de cette miséricorde méprisée et outragée, il prenne sujet d'entrer dans sa grande indignation. *Indignatio non aliunde erit quàm de misericordiâ.* (**Le P. Texier**, *Dominicale, Sermon pour le 1er Dimanche de l'Avent*).

§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères.

Territi apud Jerosolymam qui venerant Judæi pagani, cathecumeni omnes sunt baptizati; dicuntur baptizati fortasse septem millia hominum; signum Christi in vestibus Judæorum baptizatorum apparuit: relatum fratrum fidelium constantissimo ista nuntiantur. August. Serm. 20.

Les Juifs, les païens, et les catéchumènes, qui étaient à Jérusalem, furent effrayés des prodiges qui arrivaient, et tous accoururent au baptême; et l'on dit qu'il y eut sept mille hommes baptisés, et que des croix parurent marquées sur les habits des Juifs qui avaient reçu le baptême. C'est ce que nous avons appris par le récit de quelques-uns des fidèles nos frères qui méritent d'être crus.

Ille enim, Christus scilicet, si deformis esse noluisset, tu formam quam perdideras, non recepisses: pendebat ergo in cruce deformis, sed deformitas illius pulchritudo nostra est. Hujus deformitatis signum fronte portamus: de istâ deformitate Christi ne erubescamus. Id. Serm. 21.

Si Jésus-Christ n'avait point voulu souffrir la difformité, vous n'eussiez point recouvré la beauté que vous aviez perdue : Jésus-Christ était donc attaché à la Croix dans un état difforme, mais sa difformité était notre beauté. Nous portons le signe de sa difformité sur le front; ne rougissons point de cette difformité de Jésus-Christ.

Quia omnis superbia habet impudentiam frontis, in ipsum frontem lapide superveniente dejectus est Goliath; evacuata est frons, quæ habebat impudentiam superbiæ suæ, et vicit frons quæ habebat humilitatem crucis Christi. Id. serm. 32.

Parce que l'orgueil rend le front impudent, Goliath a été frappé au front par la pierre et il a été renversé ; ce front d'impudence a disparu, il a été vaincu, et le front qui a été marqué du sceau de la Croix et de l'humilité de Jésus-Christ a vaincu.

Propterea et nos signum crucis in fronte portamus : quis illud intelligit? propterea hoc dico, fratres, quia multi hoc faciunt, et intelligere nolunt. Factorem quærit Deus *signorum suorum, non pictorem; si portas in fronte signum humilitatis Christi, porta in corde humilitatis Christi imitationem.* Id. ibid.

Qui est-ce qui comprend pourquoi nous portons au front le signe de la Croix? je dis ceci, mes frères, parce que plusieurs se marquent de ce sceau salutaire, sans en pénétrer le mystère : Dieu cherche un ouvrier qui représente ses miracles dans ses actions, et non un peintre qui les trace sur une toile : si vous portez au front l'humilité de la Croix de Jésus-Christ, imitez dans votre cœur l'humilité de sa Croix.

Ament vobiscum Christum, qui ab ipso quo videbatur victus vicit orbem terrarum; vicit enim orbem terrarum sicut videmus, fratres, subjecit potestates, subjugavit reges, non superbo milite, sed irrisâ cruce, non sæviens ferro, sed pendens ligno; patiendo corporaliter, faciendo spiritualiter, illius corpus erigebatur in cruce, illi mentes cruce subdebat; denique quæ gemma pretiosior in diademate quam Crux Christi regnantium in fronte! Id. serm. 5.

Qu'ils aiment avec vous Jésus-Christ qui a vaincu le monde par l'endroit par où il paraissait être vaincu; car nous voyons, mes frères, qu'il est le vainqueur de la terre et des rois, non par le secours des armées, mais par la Croix dont on se moquait; non par l'épée, mais pendu en croix, souffrant dans son corps, agissant spirituellement dans l'âme. Son corps était élevé en croix, et il soumetttait les esprits par sa croix : enfin y a-t-il sur la couronne des rois, une perle plus précieuse que la croix de Jésus-Christ qu'ils portent avec honneur sur leur front?

Hanc ergo conversationem coapta Cruci Christi. Id. Serm. 53.

Réglez toutes vos actions sur la Croix de Jésus-Christ.

Non frustra ergo Crucem elegit, ubi te huic mundo crucifigeret; nam latitudo est in Cruce transversum lignum, ubi figuntur manus propter bonorum operum significationem : longitudo est in eâ parte ligni quæ ab ipso transverso ad terram tendit, id enim corpus crucifigitur, et quodammodo stat, et ista statio perseverantiam significat. Id., ibid.

Ce n'est pas en vain qu'il a choisi la Croix pour vous crucifier au monde; car la largeur de la Croix est dans les deux branches, où les bras de Jésus-Christ sont attachés, ce qui désigne l'abondance des bonnes œuvres; la longueur est dans cette partie de la croix, qui va de haut en bas jusqu'à la terre, c'est là où le corps de Jésus-Christ est attaché, et où il est en quelque manière fixé et attaché; et cette dimension marque la persévérance.

Altitudo autem in ligno est quod ab eodem transverso sursum versus ad caput eminens, et eâ significatur supernorum expectatio. Id., ibid.

La hauteur de la Croix, c'est cette partie qui s'élève en haut au-dessus de la terre; et cette dimension signifie l'attente des biens futurs.

Ubi profundum, nisi in eâ parte quæ terra defixa est; occulta enim est gratia, et in abdito latet; post hæc, si comprehenderis hæc omnia, tunc jam extende te, si potes, ad cognoscendam supereminentem scientiam Christi. Id. ibid.

Où est la profondeur de la Croix? n'est-ce pas dans cette partie qui pénètre la terre? cette dimension marque la grâce cachée dans le mystère de la Croix; si vous pénétrez ces choses, essayez, si vous pouvez, de comprendre l'éminence de la science de Jésus-Christ qui surpasse tout.

Hoc autem lignum quo infirmitas nostra portatur, scilicet, inter hujus maris fluctus, Crux est Christi, in qua signamur, et ab hujus mundi submersionibus vindicamur. Id. Serm. 65.

Ce bois qui porte nos infirmités au milieu de la mer de ce monde, si agitée par des flots continuels, c'est la Croix de Jésus-Christ dont nous sommes marqués, et par laquelle nous sommes délivrés des tempêtes de ce siècle.

Numquid adhuc contemnendus est in cœlo sedens, si contemptus est cùm penderet in ligno? agitaverunt caput qui eum crucifixerunt, et ante crucem ejus stantes dicebant : si Filius Dei *es, descende de cruce. Sed ut cognoscatur* Dei *Filius, non descendit de cruce; ait enim centurio : verè Filius* Dei *erat homo ille.* Id. Serm. 87.

Faut-il mépriser Jésus-Christ assis sur son trône dans le ciel, s'il a été méprisé lorsqu'il était attaché à la croix? ceux qui le crucifièrent l'insultaient par des branlements de tête, et étant devant sa croix ils lui disaient : si vous êtes le Fils de Dieu, descendez de la croix. Mais pour se faire connaître Fils de Dieu, il ne descendit point de la Croix : c'est par là que sa divinité a été reconnue; car le centenier dit : cet homme était vraiment Fils de Dieu.

Sed quia ipse honoraturus erat fideles suos, prius honoravit crucem in hoc sæculo, ut terrarum principes credentes in eum prohiberent aliquem nocentium crucifigi, et quod cum magnâ insultatione persecutores Judæi Domino procurarunt, magnâ fiduciâ servi ejus, etiam reges, in fronte portant. Id. Serm. 88.

Parce que Jésus-Christ voulait honorer ceux qui croiraient en lui, il a commencé par faire rendre honneur à sa croix, afin que les princes de la terre fissent une loi de n'attacher personne en croix. Et ce que les Juifs ont fait souffrir au Seigneur, en y ajoutant les insultes, ceux qui croient en lui, les rois mêmes, le portent sur le front avec une grande confiance.

Magnum scire Christum crucifixum, sed ante oculos parvulorum, tanquam involutum posuit thesaurum : quanta habet intus iste thesaurus. Id. Serm. 161.

C'est une grande science de savoir Jésus-Christ crucifié; mais il a mis ce trésor caché devant les yeux des simples : que ce trésor renferme de grandes richesses!

In hâc quidem cruce, per totam istam vitam quæ in mediis tentationibus ducitur, perpetuò debet pendere in cruce christianus; non enim est in hâc vitâ tempus evellendi clavos. Id. Serm. 205.

Pendant cette vie, au milieu des tentations où nous vivons, le chrétien doit toujours être attaché à la croix; car on ne doit pas arracher les clous pendant cette vie.

Ne dubitares, ne erubesceres, quandò pri-

Afin donc que vous ne soyez pas flottants

mum credidisti, signum Christi in fronte tanquam in domo pudoris accepisti. Id. Serm. 215.

Noli ergo erubescere ignominiam crucis, quam pro te Deus *non dubitavit excipere, et dic cum Apostolo : Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri* Jesu Christi. Id. Serm. 215.

sur le mystère de la croix et que vous n'en rougissiez point, l'on vous l'a marqué sur le front, comme dans le siége de la pudeur.

Ne rougissez point de l'ignominie de la croix de Jésus-Christ, qu'il n'a pas dédaigné de souffrir pour vous; et dites avec l'Apôtre : A Dieu ne plaise que je me glorifie jamais qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Crux Christi nobis totius causa beatitudinis est, hæc nos à cæcitate liberavit erroris; hæc à tenebris reddidit luci, hæc alienos Deo *conjunxit, hæc pacis firmamentum, hæc bonorum omnium abundans largitio.* Id. Serm. de Parasceve.

La croix de Jésus-Christ est le principe et la cause de tout notre bonheur, c'est elle qui nous a délivrés de nos erreurs et de l'aveuglement où nous étions ; c'est elle qui a dissipé nos ténèbres et fait voir la lumière; elle qui nous a rapprochés de Dieu, dont nous étions si éloignés; elle qui nous établit dans la joie, et qui nous a procuré avec abondance toutes sortes de biens.

Hodie crux fixa est, et sæculum sanctificatum est; hodie crux fixa est, et dæmones dispersi sunt ; hodie crux fixa est, et mors subversa est; hodie crux vincit, et mors victa est; hodie diabolus vinctus est, et homo solutus, et Deus *glorificatus est.* Id. ibid.

La croix est aujourd'hui érigée partout; et par là notre siècle est sanctifié, les démons sont chassés, l'étendard de la croix est levé, l'empire de la mort est renversé ; maintenant la croix est victorieuse, et par conséquent la mort est vaincue, le démon enchaîné, l'homme délivré, et Dieu glorifié.

Crucem, ut in eâ glorieinur, Dominus suo gestans humero pro virgâ regni nobis commendavit, quod est grande ludibrium impiis, grande mysterium piis, et unde philosophus erubuit, ibi Apostolus thesaurum reperit; quod illi visum est stultitia Apostolo factum est sapientia et gloria. Id. in Epist. ad Galat.

Le Seigneur portant sa croix sur ses épaules comme la marque de sa dignité Royale, nous l'a laissée afin que nous y mettions toute notre gloire; ce qui est aux impies un sujet de moquerie est un grand mystère pour les personnes de piété ; le philosophe en a honte, et l'Apôtre y trouve un trésor; ce qui a paru une folie à l'un a été une sagesse et une gloire singulière pour l'autre.

Signum crucis à nobis expellet exterminatorem, si tamen cor nostrum Christum habeat inhabitatorem. Id. in Joan.

Le signe de la croix éloignera de nous l'ange exterminateur, pourvu que Jésus-Christ fasse sa demeure dans notre cœur.

Dei *Filius sustinuit ignominiam crucis; et tu beatos putas qui felicitate istius sæculi et deliciis perfruuntur?* S. Hieronymus, in Epist.

Le Fils de Dieu a souffert l'ignominie de la croix ; et vous croyez ceux-là bienheureux qui jouissent des biens et des plaisirs du siècle?

Duobus modis crux tollitur, cùm aut per abstinentiam affligitur corpus, aut per compassionem proximi affligitur animus. Id.

On porte sa croix en deux manières, savoir, quand on afflige son corps par l'abstinence, ou son esprit par la compassion des maux du prochain.

Invenimus nos in cruce gloriam : nobis qui salvamur, Dei *virtus est, et omnium plenitudo virtutum.* S. Bernardus, Serm. 1 de Resurrect.

Nous trouvons nous autres la gloire dans la croix : elle est pour nous, qui voulons nous sauver, la force et la vertu de Dieu, et nous y trouvons la plénitude des vertus.

Crux est humilium tuitio invicta, superborum dejectio, victoria Christi, infernorum destructio, cœlestium confirmatio, mors infidelium, vita justorum. Cassiodorus, in Psalm. 4.

La croix est une forte défense pour les personnes humbles, l'abattement des superbes, la victoire de Jésus-Christ, la destruction des choses basses et terrestres, l'établissement des biens célestes, la mort des infidèles, et la vie des justes.

Crux est christianorum spes, mortuorum resurrectio, cæcorum dux, conversorum via, pauperum consolatio, arbor resurrectionis,

La croix est l'espérance des chrétiens, la résurrection des morts, le guide des aveugles, la voie de ceux qui se sont convertis,

lignum vitæ æternæ. S. Chrysostomus.

Crux Christi clavis est paradisi. Joan. Damascenus, lib. 4.

Signo crucis omnia auspicanda. Ambrosius, Serm. 47.

In cruce omnes inveniunt virtutem. Chrys. de Cruce et Latrone.

Crux omni cultu dignior est. Id. adversus Gentiles.

Crux gloriandi est piis materia. Id. in Epist. ad Galat.

Crux vitæ fons est. Id. ad Popul. Antiochenum.

Crux Christi nobis est multorum bonorum causa. S. August. Serm. 29.

Tanta vis crucis Christi ut, si ante oculos ponatur et in mente fideliter retineatur, nulla concupiscentia, nulla libido, nulla superare possit invidia; sed continuo ad ejus præsentiam, totius ille peccati et carnis fugatur exercitus. Origenes, in Comment. cap. 6 Epist. ad Rom.

In cruce constitui divitias salutis, cam tutum præbere iter, et per eam conciliari mundi judicem certissime scio. S. Bernard. in Cantic.

Crux desperatorum spes, navigantium gubernatio, fluctuantium portus, oppugnatorum refugium, afflictorum consolatio. S. Ephrem. Serm. de sanctâ Cruce.

Crux Ecclesiæ firmamentum, atque orbis terrarum securitas. Id. ibid.

Numquam imago Crucifixi ab animo tuo recedat : hic sit tibi cibus et potus, desiderium tuum, meditatio tua, oratio et contemplatio tua. S. Bernard. in Serm. Honestæ vitæ.

Crux facta est statera corporis Christi quod est Ecclesia; cùm enim ipse crucifigeretur, cùm ipsa appensa sunt peccata quæ commisimus. Id. Hom. de 2 Vig. Paschæ.

Crucis ignominia facta est credentium gloria. Id. Serm. 4 de Assumpt. Virginis.

Attende gloriam crucis ipsius; jam in fronte regum crux illa fixa est, cui inimici insultaverunt; effectus probavit virtutem : Dominus orbem non ferro, sed ligno vicit. S. August. Serm. 54.

la consolation des pauvres, l'arbre de la résurrection, le bois de la vie éternelle.

La croix de Jésus-Christ est la clef du paradis.

Il faut commencer toutes nos actions par faire le signe de la croix.

C'est dans la croix qu'on trouve la force et la vertu.

La croix est au-dessus de tout l'honneur qu'on lui peut rendre.

Les personnes de piété trouvent le sujet de leur gloire dans la croix.

La croix est une source de vie.

La croix de Jésus-Christ est la cause d'une infinité de biens.

La vertu de la croix est telle que, du moment où elle est devant nos yeux et gravée bien avant dans notre cœur, il n'y a nulle convoitise, nul amour du plaisir, nulle passion d'envie qui nous puisse vaincre ; mais sitôt que la croix paraît, toute cette armée de vices et de péchés est aussitôt mise en fuite.

Je tiens pour constant que toutes les richesses du salut se trouvent dans la croix, qu'elle est le chemin du bonheur éternel, et que c'est par elle que nous nous rendons favorable le souverain juge du monde.

La croix est l'espérance des personnes désespérées, le pilote de ceux qui naviguent, le refuge de ceux qui sont attaqués, et la consolation des affligés.

La croix est le soutien de l'Eglise, et fait l'assurance de tout le monde.

Que jamais l'image du Crucifix ne s'efface de votre esprit : que ce soit la nourriture qui entretienne votre vie, que ce soit l'objet de vos désirs et de vos pensées, le sujet de vos méditations et de vos contemplations.

La Croix est comme la balance du corps mystique du Fils de Dieu, qui est son Eglise ; car lorsque le Sauveur y était attaché, tous nos péchés y ont été attachés avec lui.

L'ignominie de la Croix est devenue la gloire des fidèles.

Considérez combien la Croix est devenue glorieuse, après les insultes que lui ont faites ses ennemis : elle est maintenant marquée sur le front des rois; l'effet en a fait connaître la vertu : en elle le Sauveur a vaincu le monde, non par le fer, mais par le bois de son supplice.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Définitions]. — Nous avons déjà averti en quel sens nous considérons la Croix du Sauveur du monde; il ne s'agit plus que de parler du culte qu'on lui doit rendre, des biens que nous en avons reçus et de ceux que nous en devons espérer, de ce que la foi nous oblige d'en croire, et de ce que la théologie nous en enseigne. D'abord nous devons croire que, le Fils de Dieu s'étant uni à la croix par des liens si sacrés et si étroits, elle doit être adorée du même culte que lui; c'est pourquoi l'Eglise la regarde comme la cause du salut de tout le genre humain, la source de toutes les grâces et de tous les biens, etc. Donc il faut toujours supposer que l'on peut dire de la croix, par rapport au salut des hommes, ce qu'on peut dire de Jésus-Christ même : qu'elle est notre unique espérance, que c'est par elle que les justes croissent en piété, et que les pécheurs obtiennent le pardon de leurs crimes; ce qui est exprimé dans l'hymne que l'Eglise chante au temps de la Passion : *O crux, ave, spes unica, auge piis justitiam, reisque dona veniam.*

[Explication]. — Il faut pourtant remarquer, avec les théologiens qui parlent plus exactement que les mystiques, que quand on dit que la Croix est la cause du salut du genre humain, on entend alors par la croix le supplice que le Sauveur a enduré sur cette croix qui en a été l'instrument; et, quand on parle des victoires qu'elle a remportées sur l'enfer et sur le péché, il faut se souvenir quec c'est la manière des orateurs d'attribuer à l'instrument ce qui est propre à la cause principale, comme on attribue à l'épée d'un conquérant les victoires qu'il a remportées sur les ennemis.

[Croix, glorieuse]. — La Croix, qui était auparavant le dernier degré d'infamie, est devenue honorable, glorieuse, digne de nos respects et de nos adorations : 1° Parce qu'elle a été teinte du sang du Fils de Dieu. 2° Parce que le Sauveur en a fait l'instrument de ses victoires sur la mort, sur le péché et sur l'enfer; ce qui ne se doit pas seulement dire du bois de la vraie Croix à laquelle le Fils de Dieu a été attaché, mais de toutes les autres croix, qui sont les images de celle-là; aussi voyons-nous que le premier empereur chrétien porta une loi par laquelle il défendit que la

croix fût à l'avenir employée au supplice des criminels, par respect pour le Sauveur du monde et pour la croix à laquelle il a été attaché.

[Adoration de la croix.] — Non-seulement toute l'antiquité autorise le culte de la Croix, mais elle se sert même du mot d'adoration : ce qui se justifie de siècle en siècle. Lactance, qui vivait au temps de Constantin, le dit ouvertement : *Flecte genu, lignumque Crucis venerabile adora*, fléchis le genou, et adore le vénérable bois de la croix. Le poëte Sédulius dit que personne n'ignore que la figure de la croix ne doive être révérée : *Nemo ignorat speciem crucis colendam.* (De Pass. Dom.) ; ce qui marque que c'est une vérité incontestable et reçue de toute l'Église. S. Ambroise enseigne la même chose. (De obitu Theodosii). S. Jérôme dit que sainte Paule étant prosternée devant la croix, l'adorait comme si elle eût vu le Seigneur pendant en cette croix : *Prostrata ante crucem, quasi pendentem Dominum cerneret, adorabat.* Et Tertullien, qui était du second siècle, témoigne que les chrétiens étaient nommés par les païens, les religieux de la croix ; (Apol. 16) ; ce qui prouve manifestement que c'est depuis la naissance du christianisme qu'on a révéré et adoré la croix.

[Qu'est-ce que cette adoration]. — L'image ou la représentation d'une chose sainte ne doit jamais, à parler strictement, être honorée ou adorée du même culte que la chose même dont elle est l'image et la représentation; ce qui est défini par le sixième concile. Ainsi lorsque nous adorons la croix, ce n'est ni à la matière, ni même à la figure de croix que notre adoration s'adresse, mais à Jésus-Christ crucifié que cette croix nous représente ; cependant la croix, en tant que représentation du Sauveur qui y a été attaché, doit aussi être honorée en elle-même, de même que les vases sacrés et destinés au service divin méritent le respect. Or nous disons que ce culte qu'on rend à la croix, considéré comme s'adressant à elle-même, se rapporte à l'adoration, et en retient le nom pour être distingué du culte que l'on rend aux images des saints, lequel ne doit être appelé que du nom de vénération, et est toujours moindre que celui qu'on rend aux saints mêmes. Quand on adore la croix dans nos temples, sur les autels, et dans les lieux où elle est exposée, c'est toujours d'un culte qu'on appelle relatif au Sauveur, et par conséquent du culte de latrie ; les hérétiques, qui ne peuvent souffrir le mot d'adoration à l'égard de ce qui n'est pas véritablement Dieu, ne peuvent condamner cette pratique, puisque c'est Jésus-Christ vrai Dieu que nous adorons dans la croix : c'est donc avec la dernière injustice qu'ils nous accusent d'idolâtrie. Il y a pourtant cette différence entre la vraie Croix où le Fils de Dieu a souffert et les autres qui ne sont que l'image de la première, qu'en adorant la vraie Croix notre culte tend plus immédiatement au Sauveur, et qu'elle a plus d'union avec lui, ayant été teinte de son sang, et lui ayant servi d'instrument pour opérer notre salut.

[La Croix choisie de toute éternité]. — La Croix du Sauveur a été choisie dans les décrets éternels pour être l'instrument de notre salut, parce que Dieu, prévoyant le péché et la chute d'Adam, a prévu en même temps la satisfaction que son Fils en devait faire à la justice divine ; et en prévoyant que l'arbre de science serait l'occasion de notre malheur, il a aussi prévu et ordonné que la Croix en serait le remède, comme chante l'Église. C'est pourquoi, comme la désobéissance du premier homme mangeant du fruit défendu a été la source et la cause de notre malheur, la croix a aussi été l'origine et la cause de tout notre bien, par l'obéissance du Fils de Dieu : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem Crucis* (Ephes. II).

[Jésus accepte la croix]. — Le Fils de Dieu, sachant que son Père de toute éternité l'avait destiné à la Croix afin de réparer le monde, que depuis le commencement des siècles les figures la lui avaient préparée, et les Prophètes annoncée, l'a acceptée de grand cœur, et a par elle accompli le grand ouvrage de notre salut. Depuis lors le mystère de la Croix, qui auparavant était caché sous les ombres de la loi, les figures et les énigmes, est maintenant découvert et manifesté à tout le monde: aussi les évangélistes ont remarqué qu'à la mort du Sauveur le voile du temple se rompit et se fendit en deux parts : *Velum templi scissum est*, pour marquer, dit S. Augustin, que sa mort rompait les voiles et les énigmes de l'ancienne loi, et faisait voir à découvert la vérité des mystères cachés auparavant sous les voiles des figures et des prophéties.

[Jésus en croix est châtié pour nous]. — A proprement parler, la croix n'a pas été un châtiment ou une peine à l'égard du Sauveur : la sainteté de ses mœurs et l'innocence de sa vie a ôté le nom odieux à ce supplice ; mais, comme il s'était volontairement rendu la caution des pécheurs et qu'il s'était mis en leur place, nous pouvons dire que la justice du Père a puni dans son Fils toutes les offenses qu'il avait reçues des hommes : *Qui non noverat peccatum, pro vobis peccatum fecit* (II Cor. v). En vertu du pacte qu'il avait fait avec son Père, il est devenu en quelque façon pécheur, c'est-à-dire qu'il s'est fait la victime pour nos péchés, qu'il a été chargé de tous les péchés du monde... O Dieu ! par quel fait plus éclatant pouviez-vous montrer votre colère, qu'en inventant cette croix pour vous venger et pour punir nos offenses, malgré les puissantes raisons qui devaient, ce semble, épargner à votre Fils ce rigoureux supplice ?

[Pourquoi le supplice de la croix]. — Dieu pouvait pardonner les péchés sans le sacrifice de la croix ; mais la facilité et l'assurance de pardon auraient ouvert la porte à tous les crimes, puisque l'exemple d'un Dieu mourant sur la croix, dont la seule pensée devrait arrêter les plus scélérats, n'est pas assez fort pour servir de frein à la concupiscence de l'homme. Il n'y avait point de remède plus convenable à cette vieille et profonde plaie de

la nature ulcérée par le péché, que le sang de Jésus-Christ versé sur la croix ; de-là vient que le signe de la croix entre dans tous les sacrements, dans tous les mystères, et dans toutes les cérémonies de la religion, parce qu'ils tirent de la croix toute leur vertu et leur efficace, et que ce signe rappelle dans nos esprits le principe de toutes les grâces qui coulent sur nous.

[Pensée de la croix, utile]. — Il n'est rien, dit S. Augustin, qui soit plus salutaire et plus efficace pour l'expiation de nos crimes, pour l'acquisition des vertus, pour notre salut éternel, que de penser à ce qu'a souffert pour nous un Dieu sur la croix : *Nihil tam salutiferum est quàm cogitare quanta pro nobis pertulit* Deus-Homo (Serm. 33). Albert-le-Grand, maître de S. Thomas, fondé sur cette autorité de S. Augustin, dit que jeûner un an entier au pain et à l'eau, dompter son corps par de grandes et rudes mortifications, réciter chaque jour tous les psaumes n'est pas une chose si utile au salut que le fréquent souvenir de la croix et de la passion de Jésus-Christ ; parce que cette méditation assidue a beaucoup plus de pouvoir pour élever notre esprit à la connaissance des vérités éternelles, pour affranchir notre cœur des affections déréglées des créatures, et pour embraser nos cœurs du divin amour. Ajoutez que toutes sortes de personnes peuvent profiter de la pensée et de la méditation de la croix : ceux qui commencent y trouvent des motifs bien puissants pour détester leurs crimes ; ceux qui s'avancent y trouvent de quoi croître en toute sorte de vertus, et les parfaits y peuvent acquérir l'union avec Dieu par la ferveur de la charité.

[Mystères renfermés dans la croix]. — Ce ne fut point par hasard ni malgré lui que le Fils de Dieu souffrit le supplice de la croix ; et S. Augustin le prouve clairement par ces paroles de S. Pierre, qui disait aux Juifs : *Hunc definito consilio et præscientia* Dei *traditum per manus impiorum affligentes interemistis* (Act. II) ; il vous a été livré et vous l'avez mis entre les mains des méchants pour le faire mourir sur une croix ; mais rien ne s'est fait que ce que Dieu a déterminé et prévu. Dans quel but, pourrait-on demander, le Sauveur a-t-il choisi ce genre de supplice préférablement aux autres ? il n'y a que lui qui en sache au vrai les raisons ; cependant les Pères et les Docteurs y en ont trouvé, et nous y ont fait découvrir de grands mystères. Le haut de la croix, selon S. Grégoire de Nysse, signifiait que Jésus mourant nous devait ouvrir le ciel ; le bas, que descendant aux limbes, il devait dépouiller l'enfer ; les deux bras, qui regardaient l'Orient et l'Occident, marquaient que son sang devait effacer les péchés de tous les peuples de la terre. S. Jérome (Epist. ad Epiph.), S. Augustin (ad Honor.), S. Bernard (De consid. v) disent que le principal mystère de la croix est renfermé dans ce que l'Apôtre appelle hauteur, largeur, longueur et profondeur ; car ces quatre choses se remarquent

dans les attributs de Dieu; la hauteur dans sa puissance, la profondeur dans sa sagesse, la largeur dans sa bonté, la longueur dans son éternité. Elles désignent encore les vertus de Jésus-Christ souffrant : la largeur sa charité, la longueur sa patience, la hauteur son obéissance, la profondeur son humilité. Mais, après tout, la véritable raison du choix que Dieu a fait du supplice de la croix est celle que donne S. Thomas, savoir que ce supplice lui a paru le plus convenable pour réparer la gloire de son Père et procurer le salut des hommes.

[Jésus a satisfait par la Croix]. — Il a fallu une satisfaction infinie pour acquitter la dette immense que nous avions contractée, et pour apaiser par-là la justice divine. Vous savez que c'est le sang d'un Dieu versé sur la croix qui a fait cette satisfaction égale à l'offense et qui a été le prix de notre rachat; mais c'est sur la Croix qu'il a été répandu ce sang d'un mérite infini; c'est là qu'un Homme-Dieu a consumé cette vie si précieuse; c'est sur cet autel que la victime a été immolée, c'est là enfin que s'est conclue l'affaire de notre salut. La raison est que tout autre supplice que celui de la croix eût bien pu satisfaire à la justice d'un Dieu, mais il n'eût pas satisfait à la charité immense de ce Sauveur, qui a voulu endurer le plus grand et le plus ignominieux de tous les tourments : ç'a été la satisfaction la plus entière qui se pouvait faire à un Dieu par un Homme-Dieu, qui l'a acceptée comme la plus convenable; non, dit S. Augustin, qu'il n'eût pu trouver d'autres moyens de satisfaire, mais parce que ce moyen a été trouvé le plus convenable, le plus efficace et le plus salutaire : *Non quia modus alius fuit, sed quia convenientior alius non fuit.* Ainsi la Croix a eu part à ce grand ouvrage; c'est par elle qu'il a été accompli, parce que c'était à ce dernier supplice que tendaient toutes les actions du Sauveur comme à la fin qui les devait couronner; c'était, en un mot, à cela que notre salut était particulièrement attaché. Cette Croix donc par conséquent participe à la gloire que mérite le Fils de Dieu, d'avoir racheté les hommes; et nous ne la devons maintenant considérer que comme l'instrument de notre salut et le monument éternel de la charité immense d'un Dieu qui a cru que c'était peu d'être descendu du ciel sur la terre, s'il ne fût monté de-là sur la Croix, pour arrêter par cet objet la colère de son Père et son bras déjà levé contre nous.

[La vue de la croix nous dit la malice du péché]. — Quand la justice divine aurait abandonné tous les hommes à leur propre malheur, et qu'elle aurait exercé sur ces misérables tous les supplices de l'enfer durant toute l'éternité, elle aurait paru moins rigoureuse que lorsqu'elle a exigé de cet Homme-Dieu, pour satisfaction de nos crimes, le supplice de la croix. C'est pourquoi rien ne peut mieux nous faire comprendre l'épouvantable malheur où le péché nous avait engagés que de penser qu'un Dieu ait voulu mourir sur une croix pour nous en délivrer; et pour juger quel sera

le châtiment que Dieu a destiné aux réprouvés qui auront négligé le moyen que la croix leur présente d'expier leurs propres crimes, il suffit de penser à la rigueur dont Dieu les a punis en la personne de son Fils. C'est la réflexion que le Sauveur, en portant sa croix sur le Calvaire, fit faire aux pieuses femmes qui, attendries sur ce triste spectacle, versaient des larmes de compassion : *Si in ligno viridi hæc faciunt, in arido quid fiet?* Si Dieu a puni si rigoureusement sur son propre Fils les crimes d'autrui dont il s'était chargé, de quel supplice ne punira-t-il point nos propres crimes, si nous ne prévenons ce malheur par le moyen que sa croix nous a fourni!

[Signe de la croix].— Le signe de la croix est une cérémonie chrétienne, représentant la Passion du Fils de Dieu par l'image de la croix : cette cérémonie a été figurée dans l'Ancien Testament par la bénédiction que le patriarche Jacob donna à ses enfants les mains croisées, et par la prière de Moïse contre les Amalécites les mains élevées, et par plusieurs autres figures, qu'il serait trop long de rapporter. La tradition nous apprend que cette cérémonie a commencé du temps des Apôtres; S. Augustin rapporte que S. Paul fut marqué du signe de la croix par Ananias, et le même nous assure que S. Etienne premier martyr avait ce signe sur le front au milieu de son martyre; de sorte que, quand on demande raison de cette pratique, il faut répondre avec Tertullien, comme des autres cérémonies de l'Église, *que leur autorité vient de la tradition, leur établissement de la pratique de l'Église, et que leur observation est de la Foi* (De Coron. Milit). On appelle ce signe, le signe du chrétien, parce qu'il est la marque qui distingue les véritables chrétiens des ennemis de l'Église, des Gentils, des Juifs, des infidèles, et des hérétiques de ce temps qui ont tous une extrême horreur de ce signe. Pour ce qui est de sa vertu et des merveilles qu'il a si souvent opérées, elles viennent de la sainteté que Jésus-Christ lui a communiquée par sa mort et sa passion.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Comment nous pouvons honorer la croix]. — Toute la gloire de JÉSUS-CHRIST en qualité d'homme est fondée sur la croix; il s'est humilié, dit saint Paul, et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix : c'est pour cela que DIEU l'a exalté, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms. Mais si JÉSUS-CHRIST a tiré sa gloire de la croix, il a communiqué à cette croix même une partie de sa gloire. Jetez les yeux, dit saint Augustin, sur ce haut éclat de gloire, où la croix est maintenant élevée : cette croix, à laquelle les Juifs insultèrent autrefois, est marquée maintenant avec honneur sur le front des plus grands princes; elle est devenue, d'un signe d'opprobre, l'étendard triomphant de la religion; celui qui était attaché à ce bois infâme était maudit, mais depuis que le Sauveur du monde y a été cloué, il a changé la malédiction en bénédiction. Tous les martyrs qui ont rendu à JÉSUS-CHRIST la mort qu'il a soufferte pour eux, mais principalement ceux qui ont expiré sur la croix, comme saint André, ont honoré comme lui cette croix. Il est vrai qu'elle doit toute sa sainteté et toute sa gloire à JÉSUS-CHRIST dans son origine; cependant si le Sauveur du monde n'avait point eu d'imitateurs de sa mort, s'il n'eût point laissé de disciples qui eussent soupiré comme lui pour la croix et pour ce baptême de sang dans lequel il lava toutes les taches de la nature humaine, la croix serait retombée dans son premier opprobre ; mais les membres ayant été crucifiés avec le chef, ils ont tous contribué à ce triomphe de la croix, qui la rend si vénérable dans l'Église. Nous devons marcher sur les traces du maître et des disciples, honorer en nous la croix, et sanctifier nos souffrances par les vertus de JÉSUS-CHRIST crucifié. Ah! si nous avions quelque partie de ce bois sacré sur lequel le divin Sauveur expira, avec quel respect le porterions-nous? nos souffrances sont bien plus véritablement une partie de sa croix, et cependant nous en avons horreur ! (*Essais de Sermons pour l'Avent, fête de saint André.*

[Il faut méditer la croix]. — Sans une profonde méditation, nous ne pénétrons jamais la profondeur d'un mystère de la croix : ô que je pourrais bien dire à mes auditeurs ce que disait S. André au proconsul Agée : *O si scires mysterium crucis!* O si vous vouliez savoir les grands et pro-

fonds mystères de la croix ! Ou bien encore, en vous montrant un crucifix, je devrais vous dire ce que disait le Sauveur à la femme Samaritaine : *O si scires donum* Dei (Joan. iv) ! si vous compreniez bien le mérite infini d'un Dieu qui vous donne son sang et sa vie ! Pour bien concevoir donc ce singulier bienfait, il y faut penser souvent ; il faut par de profondes contemplations, comme ont fait de grands saints, se perdre heureusement dans cet abîme sans fond de la bonté d'un Dieu mourant pour le salut de l'homme sur une croix. A la vérité tous les bienfaits de Dieu sont grands ; toutes ses œuvres sont merveilleuses ; mais quand nous parlons de la croix, alors, dit S. Paul, Dei *sapientiam loquimur in mysterio, quæ abscondita est ;* nous parlons de la sagesse de Dieu qui est cachée dans ce mystère ; nous devons y penser sérieusement et méditer profondément, pour y découvrir la vertu et la force de Dieu qui y est cachée sous l'apparence de la plus grande faiblesse. (**Le P. Texier,** *Mystères, discours sur la Passion*).

[Avec quels sentiments il faut adorer la croix]. — Entrons, mes frères, dans les sentiments et les dispositions que le mystère de la croix demande de nous ; adorons avec une humiliation profonde ce signe salutaire de notre salut ; n'apportons à ce grand spectacle que des sentiments qui soient proportionnés à la grandeur de l'objet, à l'ingratitude de notre cœur, à l'excès de nos crimes, et à l'excès des miséricordes, de l'amour, et de la sagesse de Jésus-Christ en croix. Avant de nous approcher de ce bois sacré, préparons-nous par une réflexion sérieuse sur ce mystère, et sur nos crimes énormes qui ont si souvent crucifié Jésus-Christ. Souvenons-nous que l'adoration de la croix est tout à la fois et une amende honorable de notre infidélité, et un acte de reconnaissance ; c'est un recours plein de confiance envers notre Sauveur couché sur le lit de la croix, où il souffre pour nous les douleurs de l'enfantement ; c'est un hommage envers le trône de notre roi ; c'est enfin un devoir qui nous rappelle tout ce que nous devons à Jésus-Christ crucifié qui, pour nous tirer de la servitude du péché, a dû mourir, et mourir par le supplice de la croix. Que cette image de la croix renouvelle en nous tout ce que nous devons à Jésus-Christ mourant ; c'est la dévotion principale de l'Église : aussi voyons-nous l'étendard de la croix briller partout. Et en effet, puisque toute notre occupation dans cette vie, c'est de combattre le péché en travaillant à le faire mourir au dedans de nous, où trouverons-nous un objet qui nous soit plus propre que celui de la croix sur laquelle le péché a été détruit par la mort de Jésus-Christ ? où trouverons-nous des forces pour combattre, sinon dans les plaies du Sauveur ? Quelle ressource dans nos tentations, quel soulagement dans nos peines, quelles armes pour repousser les traits envenimés du tentateur, sinon de lui opposer la croix qui l'a vaincu : *Fugite, partes adversæ : vicit leo de tribu Judâ* (Office de l'Église). Armons-nous donc, comme S. Pierre nous y exhorte, de cette

pensée que JÉSUS-CHRIST a souffert sur la croix pour détruire notre péché, qu'il y a étendu ses mains pour nous inviter d'aller à lui; et armons-nous de cette autre pensée de S. Paul, qu'il nous faut dégager de ce qui nous appesantit, et des liens du péché qui nous serrent si étroitement (Heb. XII); et courons par la pénitence dans cette carrière qui nous est ouverte, jetant les yeux sur JÉSUS, comme sur l'auteur et le consommateur de notre foi, qui, au lieu de la vie tranquille et heureuse dont il pouvait jouir, a souffert la croix, en méprisant la honte et l'ignominie qui y étaient attachées. (**Anonyme**).

[La croix est un trône, un tribunal, une chaire]. — Les trônes des rois, les tribunaux des juges, les chaires des docteurs doivent être placés dans des lieux éminents, pour distinguer leur dignité ; JÉSUS-CHRIST monte sur sa croix, comme un roi sur son trône. Aussi toute la nature l'y a reconnu, et lui a rendu hommage comme à son souverain, dès qu'il a été sur ce trône : le soleil par son éclipse, la terre par ses ébranlements continuels, les sépulcres en rendant les morts. Il monte sur la croix comme un juge; c'est à présent, plus qu'en tout autre temps, que le prince du monde est jugé et condamné : *Nunc judicium est mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foras ; et ego, si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad me ipsum* (Joan. III). Aussi c'est sur la croix, comme sur un lit de justice, qu'il absout un pénitent, et qu'il condamne un criminel qui ne se repent point. Enfin JÉSUS-CHRIST est sur la croix comme dans une chaire ; c'est de là qu'il nous prêche plus efficacement qu'en toute autre circonstance de sa vie. Aussi le prince des Apôtres nous engage à l'écouter, surtout prêchant à la croix ; et le Docteur des Gentils ne nous apprend-il pas que l'abrégé de l'évangile est dans la croix, et que JÉSUS-CHRIST n'a jamais fait de leçons plus pressantes. (**Biroat**).

[La croix, trône de J.-C.]. — Les trônes des rois marquent leur élévation, et en même temps la soumission des peuples à ces puissances que l'Ecriture appelle des dieux. Ne voyons-nous pas aussi que, lorsque Jéhu fut choisi pour roi d'Israël, les princes et les soldats qui l'approchaient dans ce moment mirent leurs habits sous ses pieds pour lui dresser un trône ; et, au commencement de la monarchie française, les soldats n'élevaient-ils pas nos rois sur leurs boucliers ? DIEU n'a-t-il pas mis son trône dans le soleil : *in sole posuit tabernaculum suum* (Psalm. XVIII) ? Mais depuis qu'il s'est fait homme, il a changé le siége de sa principauté, et il a mis son trône sur la croix ; c'est le nom que les pères lui donnent en le représentant régnant au milieu de ses supplices ; c'est là où ils reconnaissent l'accomplissement de la prophétie de JÉSUS-CHRIST, qu'étant élevé il tirerait tout après lui : *Et ego, cùm exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad me ipsum* (Joan. III). C'est là où l'Eglise l'adore comme son roi : *regnavit à ligno* DEUS. C'est là où il a confondu les Juifs ; car par ce supplice de la

croix, ils ont voulu insulter à la royauté de JÉSUS-CHRIST, et c'est là où la sagesse de DIEU a plus parfaitement établi cette dignité qui appartenait si légitimement au lion de la tribu de Juda. Pilate obéissait, sans le savoir, au Père éternel ; il exécutait, sans y penser, les divins décrets et les prophéties qui avaient promis ce titre de roi à JÉSUS-CHRIST lorsqu'il serait sur la croix ; l'inscription de la croix fut donc la proclamation de la royauté de JÉSUS-CHRIST ; ce fut un trophée ; ce mystère est accompli à nos yeux. Les rois, les empereurs portent avec gloire sur leur couronne et sur leur front la croix de JÉSUS-CHRIST dont ils se déclarent les sujets et les vassaux : *Tanquam trophæo cuidam, litteras inscriptas clarâ voce pro victoriâ regi præsentat*, dit S. Chrysostôme (*Le même*).

[J.-C. est roi par la croix]. — Nous sommes rachetés par un grand prix : *Empti enim estis pretio magno* (I Cor. VI). C'est la croix de JÉSUS-CHRIST qui a payé notre rançon. Les rois acquièrent des états par deux voies : par voie de conquête, lorsque les armes à la main ils emportent les provinces et les royaumes ; par voie de mérite, lorsque leurs qualités de corps et d'esprit sont si éminentes que les peuples se soumettent à eux par un choix volontaire ; divin Sauveur, c'est par ces deux titres que vous êtes notre monarque ; vous nous avez attachés à votre char de triomphe par ces deux endroits ; il nous est glorieux de confesser que nous sommes vos esclaves, et que nous sommes votre royaume : *Fecisti nos* DEO *nostro regnum* (Apoc. V). Car enfin, n'est-ce pas par le mérite de votre croix que vous nous avez rachetés ? n'est-ce point par la croix que vous avez triomphé du prince du monde, et que vous nous avez affranchis de sa tyrannie ? *Triumphans illos in semetipso* (Col. II). Vous n'avez pas subtitué, comme les rois de la terre, des armes étrangères, ni versé le sang de vos sujets ; vous avez combattu seul, vous avez été votre armée : *Triumphans illos in semetipso*. Vous êtes donc le roi de cet état conquis, puisque vous avez effacé le contrat par lequel nous nous étions vendus ; et en vous attachant à la croix, vous y avez attaché cette fatale cédule : *Affigens illud cruci*. Nous ne sommes donc plus à nous : *Non estis vestri, empti enim estis pretio magno* (I Cor. VI). Mais ne sommes-nous pas encore à lui, par titre de mérite ? l'amour qu'il nous a témoigné sur la croix ne peut aller plus loin ; cet amour est égal aux humiliations de la croix qui ont été infinies : *Humiliavit semetipsum usque ad mortem crucis.* (Philipp. III). Aussi il ne s'est humilié que par son amour, dit S Bernard. Que cette croix est puissante pour gagner les cœurs des hommes ? ni ange, ni aucune créature ne pouvait satisfaire pour nous, parce qu'il n'y a nulle proportion entre le mérite d'une créature qui est bornée en tout, et la justice d'un DIEU qui demandait une satisfaction infinie ; mais surtout parce qu'une créature souffrant pour nous les abaissements de la croix, eût partagé, ce semble, le cœur et l'amour des hommes avec DIEU, tant la croix a d'attrait pour se frayer le chemin dans le cœur de ceux

pour qui l'on s'y expose. C'est par la soumission d'Isaac sur le bûcher que Dieu a été gagné, et qu'il a promis à Abraham une postérité nombreuse ; c'est aussi par la soumission de JÉSUS-CHRIST aux douleurs de la croix, qu'il a eu une nombreuse postérité dès qu'il y a été attaché : *Regnavit à ligno* DEUS. (*Le même*).

[Sur la croix J.-C. est juge]. — Voyez-vous comme JÉSUS-CHRIST se joue des efforts de tous les hommes? Ils essaient d'anéantir sa gloire par les opprobres du plus infâme supplice qui est la croix, et JÉSUS-CHRIST convertit cet échafaud en un tribunal où il exerce ses jugements ; car c'est par la croix qu'il acquiert le pouvoir de juger, parce qu'il s'est soumis volontairement au jugement, jusque des impies qui l'ont condamné à être crucifié : *crucifigatur*. Il était convenable que le jugement injuste qu'il acceptait fût le fondement et en même temps l'instrument de son pouvoir : *Omne judicium dedit Filio suo* (Joan. v). C'est en effet sur la croix qu'il a jugé le monde et qu'il l'a condamné ; c'est ce trophée qui a détruit les empires et les royaumes des idolâtres, qui a renversé leurs idoles, arraché aux démons leurs temples et leurs autels : *Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras* (Joan. XII). Et parce que le monde n'avait pas eu de honte d'adorer le bois et la pierre en les reconnaissant pour dieux, JÉSUS pour réparer cet outrage fait adorer le bois de la croix, afin de satisfaire pour l'impudence de l'idolâtrie par une sainte impudence de la foi : *Ut, quoniam non erubuerat homo lapidem et lignum adorans, eâdem constantiâ confusus de Christo pro impudentiâ idololatriæ satisfaceret Deo per impudentiam fidei.* (Tertull. IV cont. Marc. XXI). **(Anonyme).**

[Sur la croix J.-C. est docteur]. — La croix de JÉSUS-CHRIST a été le lit ou le bûcher sur lequel l'innocent Isaac est mort pour notre salut : *Lectulus morientis*, dit S. Augustin ; mais elle a été aussi la chaire d'un docteur qui enseigne. Partout JÉSUS-CHRIST a fait la fonction d'un docteur ; dans les déserts, dans les villes, sur les montagnes, au bord du Jourdain ; partout JÉSUS-CHRIST a pratiqué ce qu'il a enseigné : il nous a dit qu'il était doux et humble de cœur, qu'heureux est celui qui souffre persécution pour la justice ; mais c'est sur la croix qu'il remplit plus qu'en tout autre endroit la fonction de docteur. En effet ouvrons d'un côté l'évangile et d'autre côté écoutons ce que JÉSUS-CHRIST nous dit à la croix ; dans l'évangile il enseigne la pratique des vertus ; mais il les pratique si noblement sur la croix que c'est là où il apprend lui-même, si l'on ose se servir de ce terme, que ce qu'il savait de l'obéissance était peu en comparaison de ce qu'il en a appris sur la croix. *Didicit ex iis quæ passus est obedientiam* (Hébr. v) ; dans l'évangile il enseigne à pardonner à ses ennemis, et sur la croix son amour n'est pas content de leur pardonner, il fait encore de son sang un remède pour effacer leurs crimes, et il demande à son Père que ce remède leur soit appliqué. Je cesse à présent

d'admirer pourquoi S. Paul demandait la science de JÉSUS-CHRIST attaché à la croix : *Scire etiam supereminentem scientiam* JESU-CHRISTI. (Ephes. III). Il ne demande pas la science de JÉSUS au milieu des docteurs, ni la science de JÉSUS sur le Thabor lorsqu'il est déclaré par son Père le docteur de tous les hommes ; il ne demande pas la science de JÉSUS, lorsqu'il confond par la force et la justesse de ses réponses les Docteurs et les Pharisiens unis à la secte des Sadducéens. Mais ce grand Apôtre divinement éclairé demande la science de JÉSUS, lorsqu'il est attaché à la croix et qu'il y enseigne, comme dans une chaire ; parce que c'est là où l'on ose dire, après l'Ecriture, que JÉSUS-CHRIST a acquis le titre de docteur, et que la science ne pouvait aller plus loin que celle qu'il a débitée sur ce sacré tribunal : *Didicit ex iis quæ passus est obedientiam.* (**Anonyme**).

[Sur la croix J.-C. est prédicateur]. — Vous avez poussé un grand cri sur la croix, Seigneur, et vous avez été écouté de votre Père : *Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum* (Ps. 33). Vous y faisiez la fonction du prédicateur qui est en chaire, et vous deviez vous faire entendre jusque dans le ciel, pour apaiser la justice de votre Père, et obtenir miséricorde pour des coupables que vous aimiez plus que vous-même ; vous deviez pousser un grand cri, parce que vous étiez sur l'autel comme une victime qui s'immole ; et vous deviez vous faire entendra, afin que le Père éternel reçût votre oblation, en odeur de suavité. Quelle puissante voix n'avez-vous pas fait entendre sur cette chaire de votre croix ! Les éléments vous ont entendu, et, dociles à vos leçons, ont pris part à votre douleur ; l'heure était venue, Seigneur, que les morts mêmes entendant la voix du souverain prédicateur devaient quitter leur sépulcre, pour faire leçon aux hommes plus sourds que les marbres et que les pierres qui furent sensibles à la voix de JÉSUS-CHRIST. (*Le même*).

[J.-C. est grand sur la croix]. — Ce n'est qu'aux yeux charnels que JÉSUS-CHRIST paraît défiguré sur la croix; la foi nous découvre dans la croix un spectacle digne de DIEU, des anges et des hommes ; le trône de Salomon dans le plus haut degré de sa gloire cède à l'éclat de la croix ; c'est là où JÉSUS-CHRIST est plus grand que Salomon : *Et ecce plus quàm Salomon hic* (Matth. XII). Tous les démons ne sont-ils pas enchaînés à ce char de triomphe ? *Captus est ille qui tenebat captivum hominem.* (Office de l'Eglise). La mort y est vaincue, les portes du ciel y sont ouvertes, les chaînes du pécheur y sont brisées. Vous êtes donc monté sur la croix, Seigneur, comme sur votre char de triomphe ; les deux branches de cette croix sont les deux armes redoutables où votre divine puissance étant cachée, vous avez terrassé vos ennemis : *Ibi abscondita est fortitudo ejus, cornua in manibus ejus.* De cet arbre sacré vous en faites une échelle mystérieuse pour nous élever au ciel; là vous disposez en maître et en souverain de la véritable gloire, en la donnant en partage à celui qui est le compagnon de

votre supplice. C'est pour ce sujet que l'Eglise faisant paraître l'étendard de votre croix ne peut retenir ses transports, dès que ce signe de notre rédemption se présente à elle ; elle veut que toutes les langues se dénouent pour chanter le combat, et le trophée glorieux de la croix : *Pange, lingua, gloriosi lauream certaminis, et super crucis trophæo die triumphum nobilem, qualiter Redemptor orbis immolatus vicerit.* (Hymn. de l'Eglise). O croix adorable ! ô arbre sacré ! heureux d'avoir porté le fruit de vie, d'avoir réparé tous les maux qu'un arbre funeste avait causés au monde ! ô bois adorable, dans quel endroit as-tu pris racine ? baisse tes rameaux devant le roi céleste, ô plante précieuse ! offre tes branches aux membres sacrés du Sauveur, qui doivent te rendre adorable dans la suite de tous les siècles ; toi seule as été digne de porter la rédemption des hommes, d'être empourprée du sang de l'agneau sans tache, et de devenir la planche salutaire sur laquelle le monde, qui avait fait naufrage, s'est heureusement sauvé : *Atque portum præparare arca mundo naufrago.* (Hymn. de l'Eglise). (*Essais de panégyriques*).

[Les Sacrements sont sortis de Jésus-Christ crucifié]. — Jésus-Christ, qui n'a pas voulu sauver les hommes sans eux, quoiqu'il les ait créés sans leur secours, les a assujettis à des moyens auxquels il a attaché sa grâce ; les sacrements reçus avec de saintes dispositions les sanctifient. Mais d'où les sacrements tirent-ils leur efficace ? n'est-ce pas de la croix de Jésus-Christ ? c'est des plaies qu'il a reçues que toute l'Eglise est sortie : elle doit sa naissance, sa conservation et sa propagation à la croix. Jamais aucune victime n'eût été reçue du Père céleste en odeur de suavité, si ces victimes n'eussent figuré Jésus-Christ sur la croix ; les actions de Jésus-Christ avaient pour objet cette divine croix, et ce n'est que sur la croix qu'il est notre Rédempteur ; tous les mérites de Jésus-Christ tirent leur vertu de la croix : c'es par l'oblation de son corps sur la croix qu'il a consommé son œuvre et le nôtre : *Consummatum est* (Joan. xix) ; à la croix près, le sacrifice eût été imparfait : *Unâ oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos* (Hebr. x). (*Le même*).

[C'est principalement sur la croix que Jésus-Christ a combattu contre la mort, et qu'il l'a vaincue]. — Jésus-Christ n'avait-il pas en tout temps les clefs de la vie et de la mort ? n'en était-il pas l'arbitre ? ces morts ressuscités ne montrent-ils pas qu'il était toujours le souverain à qui tout obéissait, parce qu'il était la vie et la résurrection : *Ego sum resurrectio et vita ?* Et néanmoins ce n'est que par la croix qu'il est demeuré victorieux de la mort ; parce qu'il portait l'apparence de pécheur, il fallait qu'il mourût ; la mort s'en saisit comme par droit, et c'est dans ce moment, dit S. Léon après toute l'Eglise, qu'il se fit un combat entre la mort et Jésus-Christ qui est la vie ; il l'a vaincue par elle-même dans ce moment. C'est donc la croix qui a donné le dernier coup de la mort à la mort même, lorsque Jésus-Christ est

mort entre ses bras ; attachons aussi notre vieil homme à la croix pour être victorieux de la mort : *Christo confixus sum cruci* (Gal. II). La croix est une source de vie pour ceux qui expirent sur elle. (*Le même*).

[La croix est notre vaisseau]. — O hommes, s'écrie S. Augustin, le ciel est votre patrie, c'est là seulement où vous devez tendre ; mais entre le ciel et vous il y a une vaste mer à passer, qui est ce siècle plein de tempêtes, d'écueils et de périls : vous n'avez rien pour vous soutenir sur ces eaux profondes, prêtes à vous abîmer. Le Seigneur est venu à vous pour vous porter dans votre patrie, il s'est rendu la voie par où vous devez passer : la voie sur la mer ne peut être que le bois qui nage sur l'eau, et résiste à la tempête ; ce bois est le bois de sa croix, c'est de ce bois qu'est composée cette arche sainte, ce vaisseau sacré qui sauve les âmes. Avez-vous donc peine d'entrer dans cette arche ? rougissez-vous du bois de la croix d'un Dieu, du bois de son humilité divine qui pouvait seule vous guéride la plaie de votre orgueil ? rougissez-vous de ce bois qui fait rougir les superbes, et qui les sauve en les rendant humbles ? Insensé, ingrat que vous êtes, il faut passer la mer et vous rejetez le bois : *Ingrate, mare transeundum est, et lignum contemnis !* (S. Augustin, tract. II in Joan.).

[Le serpent d'airain]. — Ce ne sont pas les saints, c'est Jésus-Christ même qui a expliqué de lui et de sa croix cette excellente figure, qui en a été une prophétie visible, quinze siècles avant qu'il soit mort sur la croix. Comme Moïse dans le désert éleva en haut le serpent d'airain, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé en haut, afin qu'aucun de ceux qui croient ne périsse, mais que tous aient la vie éternelle : *Et sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita exaltari oportet Filium hominis, ut omnis qui credit in illum non pereat, sed habeat vitam æternam* (Joan. III). S. Augustin explique ainsi cette figure ; qu'est-ce que ce serpent d'airain, sinon Jésus-Christ élevé en croix ? la mort du Sauveur est exprimée par le serpent, suivant cette expression ordinaire par laquelle la cause se prend pour l'effet ; car c'est l'ancien serpent qui a fait entrer la mort dans le monde, ayant persuadé à l'homme de se révolter contre Dieu, par cet orgueil qui a été puni de la mort. Ce serpent était d'airain, et il avait la figure de serpent, et non le venin, pour nous montrer, continue S. Augustin, que Jésus-Christ n'a pas pris sur lui le péché qui est le venin du serpent, mais seulement la mort que le serpent a causée, afin que Jésus-Christ portant dans une chair semblable à la chair du péché, non le péché, mais la peine qui lui était due, délivrât ceux qui devaient naître d'une chair de péché. Mais c'est Jésus-Christ élevé qui guérit, comme c'était le serpent élevé qui guérissait les Israélites ; la Croix était donc figurée par cet étendard où était le serpent, et elle exprime parfaitement la réalité ; car il suffit de regarder attentivement Jésus-Christ en croix pour être guéri de ses cupidités. (**Anonyme**).

[La croix nous a réconciliés avec Dieu]. — Tout ce que S. Paul attribue à JÉSUS-CHRIST, il l'attribue aussi à la croix : vous étiez, dit-il, autrefois éloigné de DIEU ; mais maintenant que vous êtes en JÉSUS-CHRIST, vous vous êtes approchés par la vertu de son sang : *Nunc autem in Christo* JESU *vos, qui eratis longè, facti estis propè in sanguine Christi* (Ephes. II). Et ailleurs il donne à la croix de JÉSUS-CHRIST le même effet : c'est elle, dit-il, qui a réuni les deux peuples en un seul corps, il les a réconciliés avec DIEU par la croix, y ayant détruit en soi-même leur inimitié : *Et reconciliet ambos in uno corpore* DEO *per crucem interficiens inimicitias in semetipso* (Ephes. II). JÉSUS-CHRIST est appelé la pierre angulaire ; les architectes l'avaient rebutée, mais DIEU l'a choisie pour être placée au haut de l'angle : *Lapidem quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli* (Ps. 117). S. Paul appelle aussi la croix, la pierre angulaire qui a reconcilié les deux peuples : *Et reconciliet ambos in uno corpore* DEO *per crucem*. De quel front les novateurs osent-ils disputer à la croix l'adoration qui lui est due, puisque l'Ecriture d'une part, l'Eglise de son côté et les prodiges opérés par la croix sont des monuments qui appuient ce saint usage, et qui condamnent la lâcheté des chrétiens qui n'ont pas pour ce signe salutaire la profonde vénération qui lui est due, et les derniers hérétiques qui s'élèvent insolemment contre ce culte d'adoration rendu à la croix par toute la terre. **(Anonyme).**

Tous ceux qui sont à JÉSUS-CHRIST sont attachés à la croix avec lui ; un chrétien, pendant tout le cours de sa vie, doit comme JÉSUS-CHRIST, être en la croix, dit S. Augustin : *In hâc quidem cruce per totam vitam suam pendere debet christianus.* Il y aurait de la témérité d'en descendre, puisque JÉSUS-CHRIST n'en est point descendu, lors même que les Juifs s'offraient de croire en lui ; le temps d'arracher les clous de la croix de JÉSUS-CHRIST n'a été qu'après sa mort : il n'est donc point temps d'arracher les clous qui nous y attachent, pendant que nous vivons ; il faut attendre que notre sacrifice y soit consommé : *Non est tempus evellendi clavos* (Aug. 205). Cette croix à laquelle le serviteur de DIEU doit se faire gloire d'être attaché, comme l'Apôtre qui disait : à DIEU ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de JÉSUS CHRIST : *Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri* JESU CHRISTI (Gal. VI) ; cette croix, dis-je, à laquelle on doit être attaché, non pendant quarante jours, mais toute la vie, celui qui la regarde avec des yeux chrétiens la contemple comme un trésor, parce qu'il y apprend JÉSUS-CHRIST crucifié, et qu'il méprise tout pour cette science qui n'est enseignée que dans l'école de la croix. Autrefois elle était regardée comme un objet d'horreur ; mais JÉSUS-CHRIST lui a rendu un si grand honneur, pour honorer les fidèles qui y mettraient leur gloire, que les princes de la terre ont fait défense de punir de ce supplice, qui était devenu honorable par le supplice de JÉSUS-CHRIST : *Sed quia Christus honoraturus erat fideles suos in fine hujus sæculi, priùs honoravit crucem in hoc sæculo, ut terrarum principes*

credentes in eum prohiberent aliquem nocentium crucifigi (Serm. 88). Et ce bois auquel les Juifs ont attaché le Seigneur, en l'accablant d'insultes, est devenu si respectable que les rois le portent sur leur front; se regardant sur la terre comme des étrangers, aussi bien que le commun des chrétiens, ils considèrent la croix de Jésus-Christ comme le vaisseau qui doit les conduire à leur patrie. De quelque force que l'on se serve avec ses bras pour nager et éviter le naufrage, souvent il y a des tempêtes si violentes que nulle industrie, nulle force ne nous peut sauver, *Quantas ergo vires lacertorum habeat qui natat in pelago, aliquando magnitudine maris victus absorbetur et mergitur : opus est ergo ut in navi simus, hoc est ut in ligno portemur. Hoc autem lignum quo infirmitas nostra portatur lignum crucis est.* (Serm. 75); il n'y a point d'autre moyen pour nous garantir du naufrage, que la croix de Jésus-Christ par laquelle nous sommes consacrés : *Crux est Domini in quâ signamur.* (**S. Augustin,** *divers endroits*).

[Les hérétiques ennemis de la croix]. — Que peuvent répondre les hérétiques aux témoignages qu'on leur apporte, et lorsqu'on leur montre qu'en la primitive Eglise et depuis le temps des Apôtres, l'image de la croix a toujours été en une singulière vénération, et le signe de la croix en usage parmi les chrétiens? contesteront-ils le fait? s'élèveront-ils contre une institution si sainte, et l'accuseront-ils d'idolâtrie, ou du moins de superstition? Pour le fait et l'usage, peuvent-ils rejeter le témoignage de toute l'antiquité? je veux bien qu'ils récusent l'autorité de S. Denis disciple de S. Paul, et qu'ils tiennent pour douteux les livres de la Hiérarchie ecclésiastique, où il est dit souvent que l'Eglise employait dans tous les sacrements le sacré signe de la croix? Que répondront-ils à Tertullien qui vivait dans le second siècle, et qui assure que de son temps les chrétiens s'armaient du signe de la croix, et qu'à force de le marquer sur leur front, il en était comme cavé, parce qu'ils le faisaient à toute occasion, et presque à tout moment, au commencement de toutes leurs affaires et de toutes leurs actions : *Frontem signaculo crucis terimus* (de Coronâ Milit). Qu'ont-ils à répondre à S. Justin, martyr, encore plus ancien que Tertullien, qui témoigne que l'image de la croix était dans les lieux où s'assemblaient les chrétiens? qu'objecteront-ils à S. Basile (Lib. de Spiritu Sancto), qui écrit que les chrétiens ont accoutumé de faire le signe de la croix, par une tradition apostolique qui est reçue dans l'Eglise? S'inscriront-ils en faux contre S. Chrysostôme (Serm. 54 in Matth.) qui a fait des sermons entiers sur le culte de l'adoration de la croix, et qui, dans le livre de la divinité de Jésus-Christ, marque expressément que la croix était érigée partout et exposée à la vénération des peuples dans les églises, dans les places publiques, sur tous les chemins, comme elles le sont encore à présent? Qu'est-il nécessaire après cela d'alléguer les Augustin, les Jérôme, les Grégoire, et tous les docteurs de l'Eglise pour

témoins de la tradition et faut-il d'autres preuves pour montrer que ces réformateurs sont du nombre de ceux que S. Paul appelle les ennemis de la croix ? peuvent-ils nier, après tant de témoignages de tant de si grands saints et de si grands docteurs, que nous ne soyons conformes à la primitive Eglise dans l'adoration de la croix et dans l'usage du signe qui la représente, au lieu qu'eux se sont séparés de cette ancienne Eglise pour en bâtir une nouvelle de leur façon ? je dis une nouvelle, puisqu'on n'y voit plus ni croix, ni crucifix, ni signe de la croix, ni image du Rédempteur, ni marque de notre rédemption ; tout cela est aboli, effacé, exterminé parmi eux, véritables ennemis de la croix du Sauveur, puisqu'après en avoir combattu le culte, ils en ont abattu, brisé, foulé aux pieds les images, et qu'il ne reste plus dans leurs villes, dans leurs temples, dans leurs maisons, aucun vestige de la croix. Pleurons leur aveuglement, chrétiens ; nos larmes auront plus de force pour obtenir de Dieu la grâce de leur conversion, que nos disputes pour les convaincre, et que nos raisons pour fléchir leur opiniâtreté. (**Molinier**, *Sermon sur l'Exaltation de la Croix*).

[Communication de gloire entre J.-C. et la croix]. — Il n'y a pas grand sujet de s'étonner que le Sauveur du monde ait voulu exalter la croix et la rendre glorieuse, puisque la croix l'a rendu lui-même si glorieux ; et l'on peut dire qu'il y a entre cette croix et ce Dieu-Homme, qui y a été attaché, un mutuel commerce de gloire, par lequel l'un a rendu à l'autre tout ce qu'il en a reçu : la croix a fait reconnaître pour Dieu celui qui expira entre ses bras ; et en récompense, au lieu qu'elle était auparavant l'horreur et l'exécration de tous les hommes, elle est devenue l'objet de leur culte et de leur adoration, depuis qu'elle a été teinte du sang du Fils de Dieu. C'est par son moyen que ce Sauveur a triomphé du monde et de toutes les puissances de l'enfer, comme parle l'Apôtre S. Paul ; et réciproquement, il a voulu qu'elle fût l'étendard victorieux sous lequel tous les chrétiens doivent combattre pour triompher des mêmes ennemis. C'est sur la croix qu'il nous a reconciliés avec son Père, et cette même croix sera éternellement le signe de notre paix et de notre réconciliation ; c'est par la croix que le Fils de Dieu s'est acquis un empire absolu sur toute la terre : *Regnavit à ligno* Deus, et il semble qu'il lui ait aussi donné un pouvoir souverain sur toute la nature, puisque l'enfer et les démons tremblent à la vue de cet étendard glorieux. Elle a ouvert le ciel à celui qui en a fait le premier la conquête par son moyen, et ensuite elle est la voie la plus sûre pour y parvenir. C'est là que l'on détruit le péché, et c'est là qu'il a laissé le moyen assuré d'en obtenir le pardon ; c'est sur la croix qu'il a été établi le juge et l'arbitre du sort éternel de tous les hommes, et il la fera paraître au grand jour du jugement, pour mettre le sceau à l'arrêt qu'il doit prononcer : *Tunc parebit signum Filii hominis* (Matth. XXIV). En un mot, c'est sur cette croix qu'il a mérité le titre et

la qualité de Sauveur, et ce nom y fut même attaché ; et elle sera durant tous les siècles le signe, la cause, et l'instrument de notre salut. Ne m'avouerez-vous donc pas, chrétiens, que cette croix ne pouvait être plus glorieuse, ni plus exaltée. (*L'Auteur des sermons sur tous les sujets*, **Houdry**).

[La croix a fait connaître J.-C.]. — C'est la croix qui a fait connaître le Fils de Dieu aux Gentils, et ensuite qui les a amenés à la connaissance de la vérité, et mis dans la voie de salut. En effet, quand on leur a annoncé la foi, on leur a prêché un Dieu crucifié, comme l'article le plus difficile à passer, et à la faveur duquel tous les autres ont été reçus : *Prædicamus Christum, et hunc crucifixum*, disait l'Apôtre ; et c'est pour cela qu'il protestait qu'il ne savait autre chose qu'un Dieu mis en croix, quoiqu'il eût appris tant d'autres secrets dans le troisième ciel où il avait été ravi, parce que cette vérité suppose ou renferme toutes les autres, et que quand on est une fois persuadé du mystère de la croix, on n'ignore rien de ce qui est nécessaire pour le salut. Aussi est-elle le signe du chrétien et la marque qui fait connaître la religion qu'on a embrassée, de sorte que ce qui était autrefois un scandale aux Juifs et une folie à l'égard des Gentils, a été choisi pour manifester la force et la sagesse d'un Dieu, et pour lui faire rendre les adorations des anges et des hommes. Ne vous étonnez donc plus après cela, si le Fils de Dieu a voulu réciproquement rendre si glorieux cet instrument de son supplice, si depuis ce temps-là les véritables chrétiens en marquent le signe sur leur front, si ce signe entre en toutes les cérémonies de notre religion, dans tous les sacrements et dans tous les mystères, et si enfin toutes les puissances de la terre fléchissent le genou devant ce signe adorable. Il faut donc aussi, chrétiens, que nous y mettions notre gloire, et que, bien loin d'en rougir, nous nous en fassions honneur. (*Le même*).

[La croix condamne]. — Ce n'est pas une chose bien étrange que la croix qui nous a apporté tout le bonheur, en devenant l'instrument de notre salut, devienne par notre faute l'occasion de notre perte et de notre malheur ; et si, après avoir sauvé le monde, elle le condamnera un jour, pour ne s'être pas servi d'un moyen si avantageux, pour avoir négligé un remède si salutaire, et pour avoir mené une vie tout opposée aux maximes de la croix. Nous voyons même que le Sauveur, dès cette vie, n'en a pas fait seulement le trône où il a été reconnu pour le souverain des hommes, mais encore le tribunal d'un juge, d'où il a prononcé des arrêts de grâce et de condamnation ; puisque dans le temps même qu'il y fut attaché, il fit grâce à l'un des voleurs qui l'accompagnaient dans son supplice, et réprouva l'autre pour son endurcissement volontaire ; et avant d'être attaché à cette croix, la veille de sa passion, ne déclara-t-il pas à ses disciples, que le temps était venu auquel le monde devait être jugé, con-

damné et réprouvé, c'est-à-dire ceux qui ont suivi les maximes du monde : *Nunc judicium est mundi* (Joan. XII). C'est qu'en effet l'arrêt de la condamnation de ce monde devait être signé sur la croix, et avec le même sang qui aurait été le prix de son salut, s'il avait su s'en prévaloir. (*Le même*).

[La croix absente de bien des cœurs]. — Le monde à la vérité a quitté les idoles du paganisme aveugle, mais il n'en a pas quitté les vices; il a changé de religion, mais il n'a pas pour cela changé de mœurs ; on a placé la croix dans les temples et dans presque toutes les places publiques, mais elle n'est pas dans le cœur de ceux qui connaissent un DIEU crucifié. Non, croix de mon Sauveur, annoncée partout, et placée jusque sur le diadème des rois, jamais tu n'as moins été dans l'idée et dans l'estime des chrétiens qui te combattent plus fortement par leurs vices et par le scandale de leur vie que n'ont fait les tyrans et les infidèles par leurs armes et par leurs sanglantes persécutions; puisque la vie de la plupart des disciples de la croix, qui sont les chrétiens, est un renversement de la croix même. Voilà ce qui les condamnera un jour, ou plutôt ce qui fait dès à présent le sujet de leur condamnation, parce que ce sont ceux que le grand Apôtre appelle les ennemis de la croix : *Inimicos crucis Christi, quorum finis interitus, et gloria in confusione ipsorum* (Hebr. VI). Car quelle guerre plus ouverte, plus cruelle et plus animée que d'en effacer toutes les marques dans leur conduite, que d'en décréditer toutes les maximes par leurs mœurs? Quels plus furieux ennemis de la croix que ceux qui y attachent une seconde fois le Fils de DIEU par leurs crimes? *Rursum crucifigentes Filium* DEI *et ostentui habentes.* Car enfin, à votre avis, qui sont ceux qui la déshonorent davantage, ou les infidèles qui ne la reconnaissent point du tout, ou les chrétiens qui en détruisent entièrement la vertu ? Ne seriez-vous point de ce nombre, chrétiens qui m'écoutez ? Ah ! je souhaiterais, avec l'Apôtre, verser des larmes de sang sur le malheur dont vous êtes menacés; car en menant une vie si opposée à la croix, que pouvez-vous attendre qu'une condamnation et une mort funeste et éternelle ? *Quorum finis interitus.* Vous la déshonorez par une vie également honteuse et criminelle, il n'y aura donc pour vous qu'une confusion éternelle : *Et gloria in confusione ipsorum.* (*Le même*).

[Il faut porter sa croix]. — Ah ! que c'est peu d'honorer extérieurement la croix, si on refuse de la porter, puisque c'est une obligation indispensable, si l'on veut être sauvé ! L'évangile a beau rebattre cette vérité, les personnes sensuelles ne peuvent s'en accommoder, ni s'en convaincre; et, par une étrange illusion, elles se persuadent que ce n'est qu'une maxime de conseil, et non pas un véritable précepte. Mais, pour confondre ces lâches chrétiens et leur faire passer contre eux-mêmes l'arrêt de leur condamnation, je n'ai qu'à leur mettre cette croix devant les

yeux et leur demander s'ils adorent un Dieu crucifié, s'ils espèrent un bonheur éternel qu'il leur a mérité par sa croix, s'ils s'attendent à posséder ce bonheur à d'autres conditions que celles sous lesquelles il l'a promis? Ce serait une espérance bien téméraire et bien trompeuse de s'y attendre ; or la condition qu'il y a mise, et qu'il a rendue indispensable, c'est de porter sa croix : *Tollat crucem suam et sequatur me* (Matth. XVI). La seule vue de cette croix, et la confrontation que l'on en fera avec la vie de tant de personnes qui n'en portent aucune marque, et qui ne lui ressemblent par aucun endroit, ne sera-t-elle pas leur condamnation? C'est, chrétiens, ce qui me fait trembler pour le salut de bien des gens qui se croient sans reproche et au-dessus de la censure, parce qu'ils ne mènent pas une vie tout-à-fait déréglée et libertine ; mais, bien loin de crucifier leur chair, ils lui procurent tous les plaisirs où ils ne voient pas évidemment de péché, sans penser que cela même est une suffisante raison pour les exclure du ciel et du nombre des prédestinés, que de n'avoir point de part à la croix du Sauveur. Car enfin de quoi nous servira que la croix soit élevée partout, si notre vanité s'élève sans bornes et sans mesures? que nous importe qu'elle ait changé la religion et banni l'idolâtrie de tout le monde, si nous sommes encore idolâtres de nos plaisirs? Quel fruit retirerons-nous de la voir honorée partout, ou que les puissants princes du monde lui rendent leurs hommages, si dans le cœur nous n'en avons que du mépris et de l'aversion ; et si notre vie, au lieu d'être une vie de croix, n'est qu'une vie de plaisir et de divertissement? (*Le même*).

[Triomphe de la croix]. — Disparaissez, puissances des ténèbres, disparaissez à l'aspect de la croix ; que tous les démons qui avaient rempli le monde de leurs faux oracles rentrent dans les cachots éternels où la justice de Dieu les a précipités, et que tout genou fléchisse dans les enfers comme dans les cieux et sur la terre, au seul nom de Jésus, qui par sa croix a triomphé de toutes les puissances du monde. En effet les démons s'enfuient au seul signe de la croix : ce signe adorable de notre rédemption arboré par tout l'univers, l'a purifié des esprits immondes, qui s'en étaient emparés; tous les climats, où la religion de Jésus-Christ fleurit depuis tant de siècles, ont vu ces simulacres d'abomination que nos Pères avaient élevés à leurs fausses divinités, faire place à cet étendard sacré, qui publie partout les victoires de la croix : tous ces génies, dont une aveugle superstition s'était fait autant de dieux, ont disparu depuis que Jésus-Christ a remporté les dépouilles de l'enfer sur la croix. (**L'abbé de Jarry**, *sermon sur les grandeurs de* Jésus).

[La croix, preuve de la divinité de J.-C.]. — Le seul spectacle d'un Dieu crucifié exposé aujourd'hui à l'adoration de tous les hommes, est une preuve incontestable de sa divinité. L'impiété la plus obstinée doit ce témoignage à la vérité ; ce dessein si grand, si extraordinaire, si inouï, de se faire adorer sur une croix, bien loin de pouvoir être exécuté par l'homme, ne

pouvait seulement tomber dans l'esprit de l'homme. Le crucifiement d'un Dieu paraît véritablement un scandale ; mais ce crucifiement, joint avec les choses qui l'ont précédé et qui l'ont suivi, est sans doute l'événement le plus admirable, et dans lequel l'homme doit reconnaître plus visiblement une puissance au-dessus de la sienne. Jésus-Christ, voulant nous convaincre qu'il était Dieu et devenir l'objet du culte de tous les hommes, ne pouvait leur paraître plus grand et plus adorable que sur une croix, dont il a fait l'instrument de ses merveilles, et le trône de ses grandeurs. De cet abîme d'anéantissement, où l'esprit se perd, où la raison se trouble, où toutes les pensées se confondent, il s'élève une gloire si éclatante, des rayons si vifs et si sensibles de vérité pour une âme qui entre par la méditation dans les grandeurs de ce mystère, qu'elle s'écrie avec le prophète : ô Seigneur ! vos témoignages ne sont que trop croyables ! Juifs aveugles, vous vouliez voir votre Messie, la tête ornée d'un riche diadème, paré d'une pourpre éclatante ; vous vouliez voir ses mains chargées d'un sceptre précieux, et non pas percées de clous ; vous vouliez voir ses pieds sur un trône magnifique, et non pas cloués à une croix ; mais ces tourments et ces abjections qui vous ont caché votre Messie, ce sont les signes glorieux qui doivent vous le montrer et vous le faire connaître ; c'est ainsi que les prophètes l'ont dépeint, et c'est à ces marques qu'ils l'ont désigné. (*Le même*).

[La croix, satisfaction proportionnée à nos offenses]. — On juge raisonnablement de la qualité des injures par les satisfactions que les lois ont ordonnées, parce qu'on croit que leur jugement est infaillible : on donne à la justice des balances, parce qu'on présume qu'elle met quelque proportion entre la satisfaction et l'injure, et que pour rétablir l'ordre que le crime a ôté, il faut y mettre une égalité opposée ; or, que fait la justice de Dieu sur la croix, quand elle ordonne à son Fils d'y mourir, et quand elle l'immole elle-même ? Elle a fait, dit S. Bernard, comme une balance, où elle pèse nos péchés : *Statera criminum.* Elle met d'un côté les injures que nous lui avons faites, et de l'autre les satisfactions que son Fils lui offre, par le sacrifice de sa gloire dans ses humiliations, et par le sacrifice de son sang dans sa mort ; et ayant trouvé de la proportion et de l'égalité entre l'injure que nous lui avons faite et la satisfaction qu'il reçoit de son Fils, elle demeure satisfaite. C'est avec cette même balance, que le Saint-Esprit nous persuade de peser nous-mêmes les péchés que nous avons commis, pour concevoir, par la grandeur du prix que le Sauveur y a mis d'un côté, la grandeur des offenses que nous y avons mises de l'autre. C'est la justice de Dieu qui prononce cet arrêt ; elle a tout fait avec poids, nombre et mesure, dans l'ordre de l'univers, et beaucoup plus dans l'économie de la croix ; il y a donc de la proportion entre la satisfaction qu'il demande et l'injure qu'il a reçue. Or pour ces injures reçues, il demande la vie d'un Dieu, et il juge qu'il est nécessaire pour

être satisfait en rigueur de justice, qu'il meure sur une croix, et cette satisfaction infinie est le moyen de contenter sa justice. Il faut donc que la grandeur de nos péchés soit infinie, et qu'elle lui déplaise infiniment, puisqu'une justice si équitable n'a pas jugé se pouvoir contenter de toutes les satisfactions des hommes, et que pour avoir une satisfaction proportionnée à l'offense, elle a demandé le sang et la vie d'un Dieu. (**Biroat**, *Panégyrique de la Croix*).

Rien n'est plus glorieux pour la croix que d'avoir été choisie par Jésus-Christ pour son signe particulier, par lequel il a voulu marquer les deux plus grandes fonctions attachées à la qualité de Messie, savoir, la rédemption et le jugement du monde. Il en est comme de cette baguette miraculeuse que Dieu mit entre les mains de Moïse, par laquelle Dieu répandit tant de bénédictions sur son peuple, mais qui se changea en un serpent, lequel dévora les autres serpents, pour nous faire entendre que la croix, d'un signe de salut et de consolation qu'elle est pour les pécheurs dans cette vie, se changerait en signe de terreur et de réprobation au jour de la vengeance. Comme ce fut avec cette même baguette que Moïse fendit les flots de la Mer rouge, qu'il fit sortir des fontaines d'eau vive dans l'aridité des déserts, qu'il changea les eaux en sang, et frappa Pharaon et l'Egypte de ces plaies différentes dont Dieu punit l'endurcissement de ce roi impie : ainsi cette croix, avec laquelle Jésus-Christ a ouvert aux hommes un chemin miraculeux à la terre promise, dont il s'est servi pour faire couler dans le désert de cette vie des sources de grâces pour tous les pécheurs, la même croix, dis-je, sera, le signe terrible qu'il fera paraître devant lui lorsqu'il viendra juger le monde par le feu, et rendre à chacun selon ses œuvres. (*Essais de Panégyriques, Exaltation de la Croix*).

[La croix nous instruit]. — Dieu voulait instruire efficacement les hommes, en leur mettant devant les yeux un modèle qu'ils n'eussent qu'à considérer pour y découvrir toutes leurs obligations, un signe auquel ils n'eussent qu'à se conformer pour se rendre tels qu'ils doivent être. Il a placé ce signe sur une montagne, afin qu'il pût être en vue de tous les hommes : il a exposé la croix comme un abrégé de toutes les vertus et de tous les devoirs de la religion ; par là il a instruit les hommes de toutes les vérités qu'ils doivent savoir pour être de véritables chrétiens et qu'ils doivent pratiquer pour être sauvés ; de sorte que c'est proprement sur la croix qu'il est la voie, la vérité et la vie : la voie qui nous guide, la vie qui nous anime, et la vérité que nous devons suivre ; nous y découvrons d'un coup d'œil tout ce que nous avons à réformer et à ajouter en nous. O Seigneur ! vous cachez ces secrets aux sages du siècle, et vous les découvrez aux petits, aux âmes simples qui font de cette vie une continuelle méditation de la croix et des mystères qu'elle renferme. Quelles merveilles n'y découvrent point ces cœurs purs, en qui les nuages des passions et

des péchés ne mettent point d'obstacle aux lumières intérieures qui leur font percer ces ténèbres mystérieuses ! S. Paul, à qui Dieu avait révélé des choses que l'œil n'a jamais vues, que l'oreille n'a jamais entendues, et qui ne sont jamais montées dans l'esprit de l'homme, ne savait pourtant que Jésus-Christ crucifié, parce que toute la vraie science dont l'homme est capable est renfermée dans le mystère de la croix ; voilà toute votre religion, chrétiens : c'est dans l'application, la méditation, et l'imitation de Jésus-Christ crucifié qu'elle consiste. (*Les mêmes*).

[La croix, tribunal]. — Ce même Jésus-Christ qui subit le jugement des pécheurs avec tant d'humilité, dit S. Augustin, les jugera lui-même dans toute la rigueur de sa justice ; mais sa croix sera comme le tribunal redoutable sur lequel il prononcera les arrêts irrévocables de leur damnation. Regarde, malheureux, dira-t-il en lui montrant sa croix, regarde ce que j'ai souffert pour toi ; et, par cet excès de mon amour, juge toi-même de ton ingratitude. Qu'as-tu fait de ce sang précieux dont j'ai versé jusqu'à la dernière goutte pour toi ? Que sont devenues ces grâces que je t'avais méritées par tant de douleurs et d'opprobres que j'avais soufferts sur cette croix ? quel usage as-tu fait de ces sacrements que j'avais institués pour tes besoins ? Tu as méprisé, profané et dissipé tous ces trésors, toutes ces marques de ma bonté, qui devaient produire dans ton cœur des sentiments de reconnaissance, et n'ont fait qu'y entretenir une espérance malheureuse de trouver en moi l'impunité de tes crimes. Mais plus j'ai eu de compassion de ta misère, plus j'aurai d'horreur de ta malice ; je ne te pardonnerai rien, parce que j'avais résolu de te pardonner tout ; et m'a haine ira aussi loin que j'avais résolu de pousser mon amour et ma bonté. Quelle sera, dis-je, la confusion du pécheur, lorsque Dieu lui fera sentir, connaître et pénétrer tout le fond, toute la grandeur, toute la malice et toute l'étendue de son ingratitude ? ira-t-il se jeter entre les bras de la croix ? en aura-t-elle pour le recevoir, lui qui l'aura regardée comme un asile à son impiété, au lieu de la considérer comme l'instrument de sa rédemption. (*Les mêmes*).

[La croix nous parle de miséricorde]. — Approchons-nous de la croix, et prosternons-nous devant Jésus-Christ crucifié. Tout nous parle de l'excès de sa charité. Voyons sa tête penchée pour nous donner le baiser de paix ; ses bras ouverts pour nous embrasser ; son côté percé pour nous donner entrée dans son cœur ; ses mains et ses pieds cloués pour nous montrer la constance et la fermeté de son amour : voilà l'objet que nous devons toujours avoir devant les yeux, et que la croix nous présente ; voilà le modèle que nous devons copier toute notre vie. La vertu de la croix est si grande, dit un saint Père, que si elle se présente à nos yeux, et qu'on y pense sérieusement, il n'y a point de passion qui y puisse résister, ni d'inclination au péché qui ne se dissipe par ce souvenir salutaire. Tel est le fruit

de la croix, et que nous devons tirer de la mort que le Fils de Dieu y a soufferte; n'allons point à d'autre école qu'à celle de la croix, et n'écoutons point d'autre maître que Jésus-Christ crucifié. (**Monmorel,** *Homélie sur la Passion de Notre-Seigneur*).

[Puissance du signe de la croix]. — Comme c'est par la croix que tous les ennemis de notre salut ont été vaincus, c'est aussi par la croix que nous avons la force de les vaincre; en quelque nombre qu'ils soient, et quelque redoutables qu'ils puissent être, il ne nous doivent point être un objet de terreur, puisqu'il n'y a personne si faible qui, avec le seul signe de la croix, ne les puisse mettre en fuite; parce qu'ils ne peuvent seulement souffrir la vue du signe de la croix, après en avoir ressenti la vertu. Ce qui doit ensuite augmenter notre confiance, c'est que toutes les tentations les plus fâcheuses et les plus violentes, les assauts les plus rudes et les plus opiniâtres que le monde, la chair et toutes les créatures peuvent nous livrer, seront inutiles pendant que nous nous armerons de la croix, et que nous combattrons sous cet étendard : *In hoc signo vinces.* Ce sont les paroles qu'on lut autrefois autour de ce glorieux signe, qui apparut au premier empereur chrétien; mais on les peut dire encore aujourd'hui à tous les chrétiens, qui, par le secours qu'ils reçoivent de la croix, peuvent demeurer victorieux de tous leurs ennemis : c'est par ce secours qu'ils chasseront ce fort armé, et qu'ils triompheront de tous ses efforts et de tous ses artifices : *In hoc signo vinces.* Ils n'ont pas plus à craindre du côté du monde, puisque la croix en a affaibli tous les charmes et décrié toutes les maximes : car ses pompes, ses honneurs, ses richesses et ses plaisirs ont bien peu de pouvoir sur un chrétien qui se souvient qu'il est disciple de la croix. Il n'a qu'à opposer aux honneurs dont le monde le flatte, les opprobres et les ignominies qu'un Dieu a voulu souffrir en mourant sur cette croix; et aux plaisirs que ce monde lui présente, les douleurs inexplicables de son Sauveur. Quel effet enfin les promesses ou la possession des biens de la terre peuvent-elles faire sur un esprit qui voit le dénûment où est mort son Dieu ? *Confidite, ego vici mundum* (Joan. xvi), disait le Fils de Dieu lui-même. C'est par la croix que le monde a été vaincu et désarmé; ses maximes n'auront donc plus de pouvoir, si vous employez les mêmes armes pour les combattre, et pour vous en défendre; vous pourrez même regarder le monde, comme faisait S. Paul, avec la même horreur qu'on regardait autrefois un crucifié (Gal. vi) : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* (*Auteur des sermons sur tous les sujets*, etc. **Houdry**).

[Porter sa croix]. — Quelque espérance, chrétiens, que nous ayons en la croix du Sauveur, et quelque efficace que soit la vertu du sang qu'il y a versé pour notre amour, il est constant que nous ne serons jamais sauvés, si nous ne nous en appliquons le fruit, et si nous n'accomplissons par ce moyen ce qui manque aux souffrances du Fils de Dieu, comme parle

S. Paul; de manière que c'est en portant notre croix que nous devons coopérer à notre salut, car c'est la première condition que ce même Sauveur demande à son serviteur : *Qui vult venire post me, tollat crucem suam* (Matt. XVI). Et afin qu'on ne pût ignorer une vérité qui est essentielle au Christianisme, il a voulu qu'on en fît une profession publique, en embrassant cette religion par le baptême qui nous enrôle, pour ainsi dire, sous l'étendard de la croix. De là vient qu'au sentiment de S. Augustin, la vie d'un véritable chrétien, qui vit selon les maximes de sa loi, est une croix et un martyre continuel : *Tota vita christiani crux est et martyrium;* tellement que vivre en chrétien, porter sa croix, et pratiquer les maximes que cette croix enseigne, ce sont des termes synonymes, et qui signifient la même chose. Mais que font la plupart des chrétiens? au lieu de combattre sous l'étendard de la croix, ils la combattent elle-même, et il semble qu'ils lui aient déclaré la guerre par leurs mœurs et par des actions toutes contraires à un engagement si saint, et à un serment si solennel qu'ils ont fait de la suivre. Car où voit-on l'humilité, que cette croix nous représente dans un Dieu humilié et anéanti jusqu'à cet excès, pendant qu'on ne voit qu'ambition et qu'un désir insatiable de se pousser, de s'élever, et de se faire valoir? En quoi paraît ce dénûment de toutes choses que la croix leur prêche? à voir la passion qu'ils ont d'amasser et d'acquérir des biens de fortune, peut-on croire que la croix soit leur trésor? et à considérer cette recherche continuelle et empressée de tout ce qui flatte leurs sens, qui pourra se persuader qu'ils adorent la croix? Car que font autre chose ceux qui ne la reconnaissent point? et que pourraient faire davantage ceux qui la reconnaissent, s'ils avaient entrepris de la détruire? (*Le même*).

[Ennemis secrets de la croix]. — Il y a des chrétiens qui, pour n'être pas dans le dernier dérèglement, ne laissent pas d'être ennemis de la croix : ce sont ceux qui gardent quelques mesures et qui sauvent les apparences, mais qui dans le fond sont amateurs d'eux-mêmes, et qui n'ont en vue que leurs commodités et leurs plaisirs. J'entends par-là ceux qui ont les dehors de la religion, qui honorent la croix en public, et qui lui rendent, si vous voulez, tout le culte extérieur que l'on peut attendre d'un chrétien; mais qui s'en scandalisent intérieurement, qui ont horreur à la vérité des vices les plus honteux et des plaisirs les plus criminels, et qui enfin ont des principes de religion qui les portent à remplir les devoirs extérieurs avec assez de régularité, mais sans vouloir entendre parler de mortification, ni de pénitence dont ils veulent bien ignorer jusqu'au nom même, et sans parler d'autres marques de la croix que de se l'imprimer sur le front, ou d'en souffrir l'image en quelque coin de leur chambre. Si ces personnes vivent sans reproche aux yeux des hommes, croyez-vous qu'elles soient innocentes devant Dieu, et que la croix, qui leur est un scandale par l'aversion qu'elles ont de souffrir, ne soit pas une juste condamna-

tion de leur délicatesse et du peu de ressemblance qu'elles ont avec un Dieu crucifié ? (*Le même*).

[La croix est une chaire]. — Si nous considérons, avec S. Augustin, que le Sauveur a fait de sa croix une chaire, il ne faut ce me semble, que des yeux pour apprendre les leçons qu'il nous y fait. Là il confond notre sotte vanité, et notre orgueil ; là il condamne hautement notre mollesse et notre sensualité ; là il nous reproche d'une manière vive et pressante, notre dureté pour le prochain et notre amour-propre. Le crucifix doit être le symbole de la vie chrétienne, et le miroir le plus fidèle de tous les chrétiens ; en nous y voyant tels que nous sommes, nous voyons quels nous devrions être. Mon Dieu ! que votre silence sur la croix est éloquent ! *Quand je serai élevé de terre*, disait le Sauveur, *j'attirerai tout à moi*. Ah ! il faut bien qu'on tienne fortement à la terre, pour empêcher en nous l'effet de cet oracle. Il s'est vérifié cet oracle dans tant de peuples barbares, dans tant de princes infidèles, dans tant de pécheurs endurcis ; et quelle impression fait aujourd'hui dans la plupart des chrétiens ce divin objet ? la vue du crucifix réveille-t-elle notre foi ? amortit-elle nos passions ? est-elle un remède efficace à tous nos vices ? Jésus-Christ crucifié est un scandale à l'égard des Juifs, une folie à l'égard des Gentils ; mais tous les chrétiens le regardent-ils comme la force de Dieu et comme la sagesse ? Puis-je dire, comme S. Paul : pour moi, Dieu me garde de me glorifier d'autre chose que de la croix de Jésus-Christ, par laquelle le monde est crucifié à mon égard, et par laquelle je le suis à l'égard du monde. Un crucifix serait-il regardé avec joie et avec respect dans ces assemblées mondaines, dans ces académies de jeu et d'oisiveté, par ces personnes qui se font une espèce d'honneur d'être peu chrétiennes ? Ce sera cependant le dernier objet qu'elles verront, le seul en qui elles chercheront de la consolation contre les frayeurs de la mort, au moment qu'il faudra aller paraître devant le juge souverain. (**Le P. Croiset**, *exercices de piété pour tous les jours de l'année*, 29 *mars*).

On nous présentera à la fin de notre vie l'image du crucifix, c'est-à-dire ce Jésus mourant pour l'amour de nous : cela est consolant ; mais on nous le représentera mourant sur une croix, c'est-à-dire, nous disant par autant de bouches qu'il a de plaies ce qu'il a fait et souffert pour l'amour de nous, et ce que nous devons faire pour l'amour de lui. Hé ! mon Sauveur, dites-moi aujourd'hui avec efficace ce que votre croix me reprochera alors sans fruit : ma conscience me fait déjà ces reproches, et toute ma ressource est dans la confiance en votre miséricorde que je trouve en votre croix. Voilà tout ce que j'ai à vous présenter ; Père éternel, voyez si votre colère peut persévérer quand je vous présente cet objet ; c'est à l'abri de cette croix, c'est sur cette croix que je veux vivre maintenant, et j'espère que vous me ferez la grâce de mourir en aimant, en embrassant avec confiance cette croix (*Le même*).

Que personne, mes frères, ne rougisse de ces marques augustes et adorables de notre salut ; la croix de Jésus-Christ est la source de tous nos biens : c'est par elle que nous vivons, et que nous sommes ce que nous sommes. Portons la croix de Jésus-Christ, et parons-nous-en, comme d'une couronne glorieuse : c'est elle qui est comme le sceau et l'accomplissement de toutes les choses qui regardent notre salut. Si nous sommes régénérés dans les eaux sacrées du Baptême, la croix y est présente ; si nous approchons de la table du Seigneur pour y recevoir son saint corps, elle y paraît ; si l'on nous impose les mains pour nous consacrer au ministère du Seigneur, elle y est encore présente ; enfin nous voyons en tout, ce signe adorable qui est tout ensemble la cause et la marque de notre victoire. Nous l'avons dans nos maisons, nous le peignons sur nos murailles, nous le gravons sur nos portes, et nous le devons toujours porter dans notre cœur, car la croix est un monument sacré qui rappelle en notre mémoire l'ouvrage de notre salut, le recouvrement de notre ancienne liberté, et l'infinie miséricorde de Jésus-Christ. Lors donc que vous imprimez ce sacré signe sur votre front, armez-vous d'une sainte hardiesse, et rétablissez votre âme dans sa première liberté ; car vous n'ignorez pas que la croix est le prix qui la fait recouvrer. Considérez quel est le prix qui a été donné pour votre rançon, et vous ne serez plus esclave d'aucun homme sur la terre ; ce prix et cette rançon est la croix : vous ne la devez donc pas marquer négligemment du bout du doigt sur votre front ; vous devez la graver avec amour dans votre cœur par une foi fervente. Nul des esprits impurs n'osera approcher de vous, en voyant sur votre visage les armes qui l'ont terrassé. Ne rougissez donc pas de la croix, afin que Jésus-Christ ne rougisse point de vous, lorsqu'il viendra dans la majesté de sa gloire, et qu'il fera briller ce signe d'une lumière plus éclatante que le soleil. Gravez donc ce signe dans votre cœur ; embrassez avec amour ce qui a produit le salut de vos âmes : car c'est la croix qui a sauvé et converti toute la terre ; c'est elle qui en a banni l'erreur, qui y a rétabli la vérité, qui a fait de la terre un ciel, qui a changé les hommes en anges ; c'est par elle que les démons ont cessé de paraître redoutables, et que nous les avons méprisés ; c'est par elle que la mort n'a plus été une mort, mais un sommeil. Enfin c'est par la croix que tout ce qui nous faisait la guerre a été détruit, et que tous nos ennemis ont été renversés. Si vous trouvez donc quelqu'un qui vous dise : quoi vous adorez la croix ! répondez-lui d'un ton de voix qui témoigne votre fermeté : oui, je l'adore, et je ne cesserai point de l'adorer. S'il se rit de vous, plaignez-le, et répandez des larmes en voyant son aveuglement ; et dites sans rien craindre : nous protestons hautement devant toute la terre que toute notre gloire est dans la croix, qu'elle est la source de tous nos biens, qu'elle est toute notre espérance, et que c'est elle qui couronne tous les saints (**S. Chrysostôme**, *sur S. Matthieu*, 16).

MYSTÈRE DE L'ASCENSION.

AVERTISSEMENT.

Le mystère de l'Ascension du Fils de DIEU *a toujours paru aux ministres de la parole de* DIEU *un sujet difficile à traiter, parce que d'un côté il n'y a point d'éloquence qui puisse représenter avec des termes assez vifs la magnificence du triomphe de ce vainqueur du monde, de la mort et de l'enfer ; et parce que d'un autre côté, si l'on tourne ce sujet sur la morale comme font plusieurs aujourd'hui, il y a danger qu'au lieu de le rendre plus utile, on n'affaiblisse l'idée, la confiance et la dévotion que nous doit inspirer le plus consolant mystère de notre Religion. On évitera l'un et l'autre écueil, en traitant tellement ce sujet qu'on joigne la gloire du Sauveur avec l'utilité et les avantages que nous recevons de son Ascension ; en sorte que le mystère et la morale y soient ménagés de telle sorte que l'un ait rapport à l'autre.*

Pour réussir dans ce dessein, il faut : 1° *que la morale et les réflexions que l'on fait soient propres au sujet, et non pas communes à d'autres sujets, comme à la Résurrection, à la Transfiguration, et au bonheur des bienheureux.* 2°. *Faire entrer le plus possible dans son discours les principales circonstances du mystère, et les faire servir de fondement de preuves, afin que l'auditeur en soit pleinement instruit, et en tire lui-même le fruit par des réflexions naturelles qui l'intéressent, et qui lui donnent une ferme espérance de monter au ciel, pourvu qu'il suive l'exemple que lui donne* JÉSUS-CHRIST *et la voie qu'il lui a tracée pour arriver à ce bonheur.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — Il y a tant de choses à dire sur le mystère de l'Ascension du Sauveur que l'on ne sait par où commencer. On a bientôt dit que Jésus-Christ est monté au ciel ; mais, ô Dieu ! comment expliquer le sens de ce peu de paroles et les merveilles qu'elles renferment ! Encore ne crois-je pas qu'une langue mortelle pût venir à bout de les exprimer, ni un esprit humain de les comprendre, puisque les anges qui furent les témoins et les spectateurs de ce divin triomphe, n'en parlent eux-mêmes qu'avec admiration : *Quis est iste rex gloriæ* (Psalm. 23). Or, pour renfermer dans un discours ce que ce mystère a de grand, d'admirable et de surprenant, je remarque que l'Ascension peut être considérée selon les trois rapports qu'elle a : 1° Avec Jésus-Christ qui monte au ciel en triomphe. 2° Avec les anges et les bienheureux qui l'accompagnent, qui lui font escorte, et qui régneront éternellement avec lui. 3° Avec les fidèles qui sont sur la terre. Selon le rapport qu'elle a avec Jésus-Christ, l'ascension est l'accomplissement et la consommation de sa gloire. Selon le rapport qu'elle a avec les anges et les bienheureux, l'Ascension est l'accomplissement de leur félicité. Selon le rapport qu'elle a avec nous autres fidèles, l'Ascension est l'accomplissement de notre religion, le parfait établissement de l'Eglise, la perfection de la sainteté de tous les chrétiens. Ce seront les trois parties de ce discours.

1° Quoique dès le premier instant de la conception de Jésus-Christ, son âme fût bienheureuse et eût joui de la vision béatifique, et qu'en ressuscitant il eût communiqué à son corps toutes ces admirables qualités qui le rendent spirituel, immortel, et incorruptible, et que par cette nouvelle vie il eût déjà remporté la victoire sur le péché et sur la mort, et enfin qu'il se fût fait reconnaître comme le véritable Fils de Dieu ; il est vrai pourtant qu'il manquait encore quelque chose à la parfaite félicité de son âme, qu'il devait encore ajouter quelque lustre à son corps glorieux, quelque nouvel éclat à sa victoire, et quelques nouveaux honneurs à sa divinité : et c'est ce qu'il a fait dans son Ascension, et par conséquent elle est l'achèvement et la consommation de sa gloire. 1° Il est évident que la félicité du corps du Fils de Dieu devait achever ce qui manquait à la félicité de son âme ; parce que le corps et l'âme étant deux parties qui ont essentiellement une dépendance mutuelle, il est constant que

l'une ne peut être tout à fait heureuse sans l'autre ; et, comme leur être naturel est toujours imparfait lorsqu'elles sont désunies, de même leur être surnaturel et divin n'est jamais entier quand l'une de ces deux parties ne possède pas son souverain bien. Or, avant l'Ascension, le corps du Sauveur manquait de quelque chose pour l'accomplissement de sa gloire qui n'était que commencée par la Résurrection, puisque, demeurant encore sur la terre qui est un lieu d'altération, de corruption et de changement, il n'était pas dans son lieu naturel, et qu'il ne lui était pas permis de jouir pleinement des fruits et des honneurs de cette nouvelle vie. Ajoutez que le Sauveur étant bienheureux ne pouvait sans quelque diminution de sa gloire être hors du ciel qui est la demeure des bienheureux, parce que, demeurant sur la terre, il n'y recevait pas les honneurs qui lui étaient dus. Il fallait donc qu'il montât au ciel, afin qu'il ne manquât plus rien à sa gloire. 2° Il fallait aussi que par son Ascension il donnât le dernier lustre à la victoire qu'il avait remportée sur la mort et sur l'enfer ; il fallait qu'il entrât en triomphe et comme un conquérant, car la justice demandait que l'entrée qu'il y ferait fût aussi glorieuse que celle qu'il avait faite sur la terre, en y descendant, avait été humiliante. Pour mettre cette idée dans tout son jour il faut opposer à l'obscurité et à la bassesse de cette première entrée la pompe et la magnificence de la seconde, qui est sa triomphante Ascension, et rapporter ce qu'en disent les prophètes, les Apôtres, les Pères de l'Eglise, et les orateurs sacrés.

2°. Il faut montrer que l'Ascension du Fils de Dieu est l'accomplissement du bonheur des anges et des bienheureux dans le ciel. Pour ce qui est des anges, il est vrai que rien ne manquait à la félicité de ces bienheureux esprits, puisqu'elle consiste dans la claire vue de Dieu, et dans l'amour et dans la joie qui accompagne nécessairement la possession de Dieu ; mais il y a, selon les théologiens, un second objet de la béatitude qui est nécessaire pour la perfection et le couronnement de cet heureux état, et ce second objet est la personne adorable du Verbe incarné, les admirables qualités de son âme et de son corps, et les perfections de cette humanité sainte, qui fait la béatitude accidentelle, tant des anges que des hommes. Il faut ici expliquer la joie que produit la connaissance de sa dignité, des excellences, et de toutes les prérogatives de l'Homme-Dieu : connaissance qui ravira les anges d'admiration durant toute l'éternité.

3°. Quels sont les rapports de l'Ascension avec les fidèles de la terre ? 1° L'Eglise en général y a reçu sa perfection : car en étant déclaré le chef, le Sauveur la conduit, l'inspire, la gouverne en lui envoyant le Saint-Esprit. C'est depuis que le Sauveur est monté au ciel qu'elle s'est étendue par tout le monde ; et ce fut un peu avant d'y monter, qu'il chargea ses Apôtres d'aller prêcher la foi par toutes les nations. 2° Si l'on considère les fidèles en particulier, il les rend plus saints et plus parfaits par le désir de le suivre, par l'espérance qu'il

leur en donne, et le chemin qu'il leur en facilite, qui est de l'imiter, etc.

—

II. — Tous les mystères de la vie du Sauveur ont quelque rapport aux vertus chrétiennes : il a affermi et confirmé notre foi par sa résurrection, il doit purifier et consommer notre charité par la descente du Saint-Esprit; mais aujourd'hui, dans son Ascension, il anime notre espérance. Or l'espérance est le désir d'un bien qu'on peut acquérir, et ainsi l'espérance renferme deux choses : 1° La vue d'un grand bien, 2° Le pouvoir de l'acquérir. C'est pourquoi :

1° Le Sauveur du monde dans son Ascension nous étale toute la magnificence et toute la gloire de l'empirée : peut-on imaginer un plus grand bien ?

2° Il nous promet son secours pour l'acquérir : peut-on douter après cela que ce mystère ne soit pour animer notre espérance ?

Ces deux choses feront tout le sujet et le partage de ce discours. La gloire de Jésus-Christ sera le premier point ; son penchant à secourir les hommes, sera le second. La gloire de Jésus-Christ doit nous engager à prendre une ferme résolution de l'imiter ; la résolution de l'imiter l'engagera à nous secourir. En deux mots, notre espérance est fondée sur son imitation et sur sa protection : en vain nous espérons ressembler à Jésus-Christ dans le ciel, si nous ne l'imitons sur la terre ; en vain nous espérons l'imiter, si nous n'implorons son secours.

—

III. — C'est par l'Incarnation que le Fils de Dieu a commencé l'ouvrage de notre salut, et c'est dans son Ascension qu'il l'a achevé. Mais si l'Incarnation est un mystère d'abaissement, d'anéantissement et de dépouillement, l'Ascension au contraire est un mystère d'élévation, de grandeur et de puissance ; dans l'un, le Fils de Dieu anéantit sa divinité par sa naissance humaine, sa dignité sous la forme d'un serviteur, son immortalité sous un corps mortel et passible : ce sont comme trois abîmes que le Sauveur remplit dans son Ascension.

1°. De passible il devient impassible et immortel, et, quoiqu'il eût été en possession de cet avantage dès le moment de sa résurrection, il en a joui particulièrement depuis son Ascension, puisque c'est la récompense de ses souffrances et des continuels travaux de sa vie mortelle. Ce qui donne lieu à de belles réflexions sur les souffrances des justes endurées pour le service de Dieu, lesquelles sont récompensées d'une joie et d'une gloire immortelle : *Momentaneum et leve tribulationis æternum gloriæ pondus operatur in nobis* (II Cor. IV).

2° De serviteur, il devient Souverain et maître de toutes les créatures.

3° D'homme qu'il paraissait seulement, il devient, en quelque manière, tout Dieu, comme parlent quelques Saints Pères : *Totus Deus.*

—

IV. — Jésus-Christ, par son Ascension triomphante, entre en possession de la gloire qui lui était si justement due : il prend en même temps le titre de glorificateur des hommes, pour lesquels il est monté au ciel, comme c'est pour eux qu'il en est descendu. En effet, trois choses étaient nécessaires pour mériter ce glorieux titre de Glorificateur.

1° Qu'il ouvrît le ciel, qui jusqu'alors avait été fermé à tous les hommes: sur quoi il faut montrer comme il l'a fait, et comme il n'y avait que lui qui l'ait pu faire.

2° Qu'il nous donnât une espérance certaine d'y entrer; quelle doit être cette espérance, et sur quoi elle est fondée.

3° Qu'il y attirât nos désirs, puisque c'est-là où est notre trésor et par conséquent où doit être notre cœur, comme il dit lui-même. Or c'est l'avantage que nous tirons de l'Ascension du Sauveur du monde : le ciel est maintenant ouvert, et il ne tient qu'à nous d'y entrer ; nous avons par ce moyen une espérance certaine d'y être reçus. Il nous attire, ou du moins il doit nous attirer par de fervents désirs, puisque c'est le lieu de notre repos, dans lequel nous jouirons d'un parfait bonheur. Voilà pourquoi S. Léon appelle l'Ascension du Fils de Dieu l'élévation et la glorification des hommes.

—

V. — Le dessein qui me paraît le plus naturel et le plus juste sur ce sujet, et qui donne lieu à plus de réflexions morales, est celui que nous suggère S. Paul, quand il assure qu'il n'a été élevé jusqu'au plus haut des cieux, que parce qu'il est descendu jusqu'aux plus basses parties de la terre, voulant dire par-là qu'autant que le Fils de Dieu s'est abaissé dans ce monde durant sa vie, autant il a été relevé et exalté par son Ascension glorieuse. Sur quoi S. Thomas remarque qu'il s'est abaissé particulièrement en trois choses, qui lui ont par conséquent fait comme autant de degrés d'élévation dans ce glorieux mystère, et qui peuvent faire le partage et la division d'un discours.

1° Il s'est abaissé à l'égard du lieu, en descendant jusqu'aux plus profonds abîmes de la terre; et en récompense de ce prodigieux abaissement, il est élevé jusqu'au plus haut des cieux.

2° Il a été abaissé et humilié dans son honneur et dans sa réputation, ayant souffert tous les mépris, tous les affronts et toutes les calomnies imaginables, et, comme parle son prophète, ayant été abreuvé d'opprobres; et voilà que dans ce mystère il est déclaré le Roi de gloire, et honoré du plus magnifique triomphe qu'on puisse concevoir.

3° Il a été abaissé et humilié dans son pouvoir, ayant été soumis à toutes les puissances de la terre ; et dans ce mystère il reçoit une souveraine puissance sur toutes les créatures : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terrâ* (Matth. XXVIII).

—

VI. — Dans ce mystère le Sauveur des hommes est véritablement le roi de gloire : c'est le titre que lui donne le Psalmiste, parlant de son Ascension par un esprit prophétique : *Quis est iste rex gloriæ? iste est rex gloriæ.* Il est roi de gloire par trois raisons qui peuvent faire autant de parties d'un discours.

1° Parce qu'il possède le royaume du ciel à titre de conquête : c'est, sans doute, le titre le plus glorieux, mais il n'est dû proprement qu'au Fils de DIEU qui l'a conquis par sa seule vertu aux dépens de son propre sang, qui a fait cette grande conquête lui seul, sans en partager la gloire avec personne, comme font les autres conquérants qui sont redevables de leurs victoires à la conduite de leurs capitaines et au courage de leurs soldats. Lui seul a combattu, lui seul a fait les frais de la lutte, lui seul a remporté la victoire, lui seul enfin s'est ouvert l'entrée du ciel qui était auparavant inaccessible.

2° En vertu de la manière dont il prend possession de ce royaume ; c'est-à-dire de la manière dont il y entre, et dont il est reçu, savoir en triomphe, avec un magnifique cortége d'âmes saintes qu'il a délivrées de la captivité, et d'esprits bienheureux qui viennent au-devant de lui, dans une nuée éclatante qui lui sert de char de triomphe, et avec tout l'appareil convenable à son mérite et à la dignité de sa personne.

3° A cause du souverain pouvoir qu'il exerce : le bien et les avantages qu'il procure à ses sujets, les dons et les grâces qu'il leur fait, et qu'ils doivent espérer à l'avenir, tout cela lui étant infiniment glorieux, etc.

—

VII. — On peut encore prendre pour sujet d'un discours l'éloge que l'Eglise fait de ce mystère par un seul mot, en l'appelant admirable : *Per admirabilem Ascensionem tuam.* En effet l'Ascension est digne de l'admiration des anges et des hommes, et l'Eglise nous marque par-là qu'elle est au-dessus de toutes nos expressions.

1° Elle est admirable à cause de la grandeur et la dignité de celui qui monte au ciel : ce n'est pas un conquérant de la terre qui a remporté quelque victoire éclatante, pris quelque ville, ou conquis quelque province ; c'est un Homme-DIEU qui, après avoir vaincu le démon qu'on appelle le prince du monde, dépouillé l'enfer, ouvre le ciel pour lui-même et pour tous les hommes qui voudront le suivre.

2° Elle est admirable à cause de la manière dont le Sauveur est monté au

plus haut des cieux ; qu'y a-t-il de plus extraordinaire et de plus étonnant que de voir le corps de Jésus s'élever en l'air par sa propre vertu, sans aucun secours étranger, et de monter de la sorte à la vue de ses disciples qui en sont eux-mêmes dans l'admiration.

3° Elle est admirable à raison de la fin pour laquelle il monte, puisque c'est pour nous autant que pour lui qu'il va à son Père, comme lui-même l'a déclaré.

—

VIII. — On peut considérer l'Ascension du Fils de Dieu, non seulement comme son entrée dans la gloire, mais aussi comme l'espérance de notre gloire future, puisqu'elle en est le plus noble motif et le plus solide fondement : c'est ce que nous verrons dans la première partie de ce discours. Dans la seconde, nous examinerons la nature de cette espérance que nous devons concevoir à la vue du Sauveur élevé au ciel, et comment il la faut régler pour en faire un moyen d'y monter nous-mêmes un jour, en nous y élevant de cœur et d'affection dès cette vie. Ce sera le partage de ce discours ; ainsi d'un mystère ressortira une vérité morale dont l'usage doit être ordinaire à un chrétien.

1° L'Ascension du Sauveur du monde est le plus solide fondement et le plus puissant motif de nos espérances : vous le comprendrez, si vous consentez à faire avec moi trois réflexions qui sont les plus propres et les plus naturelles sur ce sujet. La première est que le Fils de Dieu nous a acquis le droit de prétendre nous-mêmes au ciel, où il est entré le premier, et dont il nous a ouvert l'entrée qui nous était fermée depuis tant de siècles. La seconde est qu'il nous montre dans cette Ascension même le chemin qui nous conduit au ciel et à la vie, c'est-à-dire l'humiliation et les souffrances par lesquelles il a mérité d'être élevé et couronné de gloire : *Vidimus Jesum per passionem gloriâ et honore coronatum* (Heb. II), comme parle l'Apôtre, etc. La troisième réflexion est que le Sauveur monté au ciel et assis à la droite de son Père nous donne lui-même les secours nécessaires pour arriver à la gloire qu'il nous a méritée.

2° Pour savoir en quoi consiste l'espérance par laquelle un chrétien compte posséder un jour le ciel et le souverain bien auxquels le Fils de Dieu nous a acquis le droit par son Ascension, il ne faut que considérer les conditions et les qualités de l'espérance en général, et en faire l'application au mystère de l'Ascension en particulier. 1° Elle présuppose le désir qui en est inséparable, dit S. Thomas. 2° Elle demande du courage et un généreux effort pour acquérir la récompense difficile qui en est l'objet. 3° Elle est suivie d'une certaine joie qui en précède la possession, et qui nous le fait déjà goûter par avance. Voilà les propres caractères de l'espérance chrétienne, que le Fils de Dieu, en montant au ciel, semble avoir imprimés dans le cœur de ses disciples, et qui sont marqués dans l'évangile par les circonstances de cette pompe dont ils furent les

spectateurs. (*Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Houdry, sermon de l'Ascension*).

—

IX. — Pour célébrer et honorer le mystère de l'Ascension et participer au bonheur que le Fils de Dieu nous a acquis en montant au ciel,

1° Avant de suivre de corps le Sauveur au ciel, il faut l'y suivre de cœur, c'est-à-dire, par de saints désirs.

2° Pour le suivre un jour de corps, il faut marcher sur ses pas par une fidèle imitation, et prendre comme lui la voie des humiliations et des souffrances : *Oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam.* (Luc. XXIV).

—

X. — Tous les mystères de Jésus-Christ doivent produire en nous certains effets qui en sont comme l'esprit ; ainsi quand il prend une naissance temporelle dans le sein d'une vierge, nous devons naître spirituellement ; quand il meurt sur une croix, nous devons mourir au péché ; quand il ressuscite glorieusement à une vie nouvelle, nous devons ressusciter à la grâce. Mais quand il quitte le monde pour retourner au ciel, nous devons rompre les liens qui nous attachent à la terre, pour ne nous occuper que des choses du ciel ; ainsi pour nous mettre en état de jouir de la gloire, nous devons faire deux choses :

1° Détacher nos cœurs de la terre, et les tenir toujours élevés vers le ciel :

2° Imiter les vertus de notre divin modèle, comme les seuls moyens qui peuvent nous y conduire. (*Monmorel, sur l'Ascension*).

—

XI. — Sur les avantages qui nous reviennent de l'Ascension du Fils de Dieu, en qualité d'hommes et de chrétiens.

1° La gloire que reçoit le Sauveur en montant au ciel et prenant place à la droite de son Père nous est commune avec lui ; puisque notre nature est élevée en sa personne jusqu'au plus haut des cieux, et au-dessus des plus nobles intelligences : nous sommes ses frères, ses membres, ses enfants.

2° La possession qu'il prend de son royaume nous donne une ferme espérance de l'y accompagner et de jouir du souverain bonheur.

3° La puissance qu'il y exerce est toute en notre faveur ; puisque c'est ensuite de son Ascension qu'il nous envoie son Saint-Esprit, et qu'il distribue aux hommes ses dons et ses grâces.

—

XII. — On découvre dans l'Ascension du Fils de Dieu, trois mer-

veilles principales, relativement à notre avantage et au bien spirituel de nos âmes.

La première est que JÉSUS-CHRIST n'a jamais mieux établi ni assisté son Eglise que lorsqu'en montant au ciel, il a semblé l'abandonner.

La seconde, que jamais il n'a été si bien connu pour ce qu'il est que quand il s'est rendu invisible à nos yeux, parce que la foi nous le fait maintenant connaître plus parfaitement.

La troisième, que jamais il ne s'est uni à nous plus étroitement que quand il s'en est éloigné, puisqu'il nous donne tant de motifs et de moyens de l'aimer. (*Le P. Texier*).

—

XIII. — 1° Comme notre chef, qui est JÉSUS-CHRIST, n'a été couronné dans le ciel qu'après avoir été crucifié, nous ne pouvons monter au ciel avec JÉSUS-CHRIST, si nous ne montons avec lui sur le Calvaire ; mais aussi, après cela, les peines de cette vie nous doivent donner une sainte espérance de monter au ciel avec lui.

2° Cette espérance de monter au ciel avec JÉSUS-CHRIST doit fortifier notre patience au milieu des peines de cette vie : dans la fatigue de l'exil, soupirons pour notre patrie ; et dans l'espérance de notre patrie, supportons les fatigues de notre exil. (*L'Abbé de Jarry, sermon pour l'Ascension*).

—

XIV. — Je trouve dans l'Ascension du Sauveur le fruit de ses mérites :

1°. La récompense 1° De ses humiliations, car il est élevé au plus haut des cieux et placé à la droite du Père éternel : ce qui constitue le plus haut degré d'honneur qui puisse être ; et par-là il entre en possession du domaine de tout l'univers ; 2° De ses souffrances, car il jouit de tout le bonheur qu'elles lui ont acquis ; 3° De ses victoires, car il entre triomphant dans le ciel.

2°. L'espérance de notre récompense et de notre bonheur éternel. 1° Il est notre chef et nous sommes ses membres : nous devons donc espérer de le suivre un jour. 2° Il nous a acquis le droit de prétendre à la gloire : cette gloire lui était due par le titre de sa filiation divine, et il nous transmet son second droit, en nous appliquant ses mérites pour rendre nos actions dignes d'une éternité de bonheur. 3° Il nous attire au ciel par les grâces qu'il nous envoie, et par les prières qu'il fait pour nous à son Père éternel.

—

XV. — Saint Thomas, examinant la nature et la qualité de l'espérance

lui attribue particulièrement deux mouvements : le premier est un désir violent du souverain bien qui seul nous peut rendre heureux; c'est le premier pas que l'espérance nous fait faire vers son objet. Mais parce que le bien est environné de difficultés et d'obstacles, et qu'il est infiniment élevé au-dessus de toutes les forces de la nature, l'espérance chrétienne par un second mouvement nous excite et nous anime contre ces obstacles par un secours invisible, qui fortifie notre cœur, nous inspire une secrète confiance de réussir dans la poursuite du bien, et nous engage ainsi à tenter des efforts pour réussir. Or je trouve dans le mystère de l'Ascension des considérations fortes et puissantes pour exciter ces deux mouvements renfermés dans ces paroles : *Assumptus est in cœlum, et sedit à dextris* Dei. (Marc. xvi).

1°. Jésus-Christ est monté aux cieux, et, en y montant, il nous marque les traces que nous devons suivre.

2°. Pour dissiper les craintes que pourrait nous inspirer la faiblesse de notre nature, il prend place à la droite de son Père, où il dispose avec un pouvoir absolu de toutes les grâces nécessaires pour nous conduire à la gloire.

Il nous montre d'abord le lieu où nous devons aspirer, puis il nous y attire. (*Cheminais*).

—

XVI. — Le Fils de Dieu a justement mérité de porter trois glorieux titres, ou trois augustes qualités qui n'appartiennent proprement et de droit qu'à lui seul : savoir, le titre et la qualité de Sauveur des hommes, de médiateur entre Dieu et les hommes, de dispensateur des dons et des grâces de Dieu à l'égard des hommes. Cependant on peut dire qu'il n'a jamais mieux, ni plus parfaitement rempli les devoirs adhérents à ces trois qualités que dans son Ascension.

1°. Pour ce qui regarde la qualité de Sauveur, on peut dire que, pendant sa vie mortelle, il n'était pas un sauveur entièrement achevé, ou, pour parler plus correctement, qu'il n'avait pas entièrement accompli ce qui est nécessaire; afin de nous mettre en possession du souverain bonheur, il fallait nous ouvrir le ciel après nous avoir mérité le droit d'y prétendre : c'est ce qu'il a fait en y montant le premier. Sa naissance (quoique déjà il soit appelé Sauveur, *natus est vobis hodie salvator*), ses actions, ses exemples et ses miracles ont été les moyens qu'il a employés pour notre salut; sa mort et ses souffrances nous ont rendu un droit au ciel que nous avions perdu par le péché du premier homme; mais c'est par son Ascension que nous prenons possession du ciel en sa personne, et que nous avons une solide espérance d'y entrer, et d'être alors véritablement et réellement sauvés.

2°. Pour le titre de médiateur, il est vrai que par sa mort il nous a réconciliés avec son Père éternel, qu'il a prié pour ses ennemis mêmes,

offert ses travaux, ses souffrances et sa mort pour mériter notre pardon ; mais c'est depuis son Ascension qu'il fait continuellement l'office de médiateur, comme l'assure S. Paul, en montrant les plaies qu'il a reçues, et en intercédant sans cesse pour nous : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (Hebr. VII).

3°. Enfin depuis qu'il est monté au ciel, il est le dispensateur de toutes les grâces et de toutes les faveurs : le prophète nous assure que c'est en y montant en triomphe qu'il fait ses largesses, *Dona dedit hominibus* (Ephes. IV), semblable aux souverains lorsqu'ils font leur entrée dans leur capitale. C'est de là qu'il envoie son SAINT-ESPRIT, qui est le don par essence et l'auteur de tous les dons.

—

XVII. — On peut renfermer tout ce qui regarde ce mystère en ces deux propositions :

1°. L'Ascension est la consommation de la gloire du Fils de DIEU.

2°. Elle est le fondement de l'espérance de tous les fidèles.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin**, *de Agone christiano,* explique de quelle manière le Sauveur est monté au ciel. *In Psalm.* 92, montre la même chose. — *Lib. de fide et symbolo*, montre de quelle manière nos corps sont comme spiritualisés dans le ciel. — *Serm.* 58 *de verbis Domini,* parle de la joie qu'on doit concevoir du glorieux mystère de l'Ascension. — *Serm.* 178 *de Tempore*, parle amplement de ce mystère. — *De Tempore*, a plusieurs sermons sur l'Ascension du Sauveur ; dans le 6e fait un parallèle de sa divinité avec son Ascension. — *Sermon* 10e *sur l'Ascension*, parle de la gloire et du triomphe de JÉSUS-CHRIST dans son Ascension. — *Serm. de diversis* ; 6, 17, 58, 175, 177, 178, 179 et 180.

S. Grégoire-le-Grand, *Homil.* 29 *in Evangel.*, compare l'Ascension du Sauveur avec l'enlèvement d'Enoch et d'Elie, l'un avant la loi et l'autre sous la loi. — Sur le chap. 8 de Job, fait un long discours sur ce mystère. — Sur le 5e Psaume pénit., fait de l'Ascension du Sauveur le

fondement de notre espérance. — Sur le liv. I des Rois, fait voir comme Jésus-Christ a élevé notre chair par ce mystère.

S. Cyprien a un discours sur ce mystère.

S. Chrysostôme, *de diversis Novi Testamenti locis*, *Serm.* 38, etc.

Bède, *Homil. in Evangel.*, rapporte les miracles qui se sont faits en ce mystère.

S. Epiphane, *de Christi assumptione oratio.*

Eusèbe, d'Emèse, a une Homélie où il traite de tout ce qui regarde ce mystère.

S. Grégoire de Nysse a un discours sur ce sujet.

Yves de Chartres, dans un sermon sur la fête de ce jour, rapporte les merveilles qui s'y passèrent.

S. Innocent III, Pape, s'étend sur la solennité de cette fête.

S. Léon a deux sermons.

S. Bernard a six sermons sur ce même mystère.

S. Bonaventure en a cinq. Dans le second, il compare le jour de l'Ascension au jour du jugement dernier ; et dans le troisième, il expose les desseins et les désirs qu'avait le Sauveur, de monter au ciel pour notre intérêt.

Hugues de Saint Victor traite ce mystère dans un sermon.

S. Laurent Justinien en rapporte les merveilles.

S. Thomas a un sermon, outre ce qu'il dit à ce sujet dans la 3e partie de la Somme.

[Livres spirituels et autres]. — **Louis de Grenade**, *Mémorial.*, liv. 6.

Le même, *Méditations sur la vie de Notre-Seigneur*, parle des fruits que le Sauveur nous a communiqués dans ce mystère.

Le P. Dupont, *Méditations sur les mystères de la foi*, 5e part., méditation 17e.

Le P. Nouet, *l'Homme d'Oraison*, 3e partie, vie de Jésus-Christ dans le ciel.

Tous ceux qui ont fait des méditations sur la vie de Notre-Seigneur.

Suarès, *de Mysteriis*, traite à fond et théologiquement tout ce qui regarde ce mystère.

Raynerius de Pisis, *in Panthcologia.*

Entre les interprètes, **Salmeron, Barradius, Sylveira, Cornelius à Lapide** ont amplement parlé de toutes les circonstances de ce mystère.

Cartagène a fait plusieurs homélies sur ce sujet, et fournit bon nombre de matériaux.

[Les prédicateurs modernes]. — Le **P. Nepveu**, *Réflexions chrétiennes*, tom. 2.

Molinier, *Sermons sur les mystères.*

Le **P. le Jeune**.

Discours moraux.

L'Abbé d'Aubinac, *Sermons.*
L'Abbé de Bourseis a deux sermons sur ce mystère.
L'abbé de la Trappe (**Rancé**), *Conférences.*
Biroat, *Mystères.*
Le **P. de la Colombière**, *Serm.* 15 *et* 16.
Le **P. Duneau** a deux sermons sur cette fête.
Le **P. Texier**, *Mystères.*
Le **P. Bourdaloue**, *Mystères.*
Le **P. Cheminais** a fait un sermon sur ce mystère.
Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, *Mystères de Notre Seigneur.*
Essais de Sermons, *Dominicale.*

[Recueils]. — **Labatha.**
Spaner.
Langius sive **Polianthea.**
} Titulo *Ascensio.*

§ III.

Exemples, Figures, Prophéties, etc.

Inclinavit cœlos, et descendit, et ascendit super Cherubim, et volavit, volavit super pennas ventorum. Psalm. XVII, 11.

Le Seigneur a abaissé les cieux, et il est descendu sur la terre ; ensuite il est monté au-dessus des Chérubins, et il a volé sur les aîles des vents.

Quis ascendet in montem Domini, aut quis stabit in loco sancto ejus? innocens manibus et mundo corde, etc. Psalm. XXIII, 4.

Quel est celui qui montera sur la montagne du Seigneur, ou qui trouvera place dans le lieu saint ? celui qui a un cœur pur et des mains innocentes.

Attollite portas, principes, vestras ; et elevamini, portæ æternales, et introibit Rex gloriæ. Psalm. XXIII, 7.

Levez vos portes, princes, et vous, portes éternelles, levez-vous et vous ouvrez, afin de faire entrer le Roi de gloire.

Quis est iste Rex gloriæ? Dominus fortis et potens; Dominus virtutum ipse est Rex gloriæ. Ibid. 8-10.

Quel est ce Roi de gloire? le Seigneur qui est fort et puissant, le Seigneur qui est puissant dans les combats.

Notas mihi fecisti vias vitæ. Psalm. XV, 11.

Vous m'avez fait connaître les voies de la vie.

Exaltare super cœlos, DEUS, *et in omnem terram gloria tua.* Psalm. LVI, 7.

Soyez élevé, mon DIEU, au-dessus des cieux ; et que votre gloire éclate dans toute la terre.

Qui ascendit super occasum, Dominus nomen illi. Psalm. LXVII, 5.

Celui qui monte vers le couchant, le Seigneur est son nom.

Qui ascendit super cœlum cœli ad Orientem. Ibid. 33.

Celui qui monte au-dessus des cieux vers l'Orient.

Ascendens in altum captivam duxit captivitatem. Psalm. LXVII, 19, et Ephes. IV, 8.

En montant en haut, il a emmené captive la captivité même.

Ascendit DEUS *in jubilo.* Psalm. XLVI, 6.

DIEU est monté au milieu des cris de joie.

Date gloriam DEO *super Israel, magnificentia ejus in nubibus.* Psalm. LXVII, 35.

Rendez gloire au DIEU dont la magnificence éclate dans les cieux.

DEUS *sedet super sedem sanctam suam.* Psalm. XLVI, 9.

DIEU est assis sur son trône.

Qui ponis nubem ascensum tuum. Psalm. CIII, 3.

Vous qui montez sur les nuées.

Ascendit pandens iter ante eos rex eorum. Mich. II, 13.

Leur roi marchera devant eux pour leur ouvrir le chemin.

Et Dominus quidem JESUS, *postquam locutus est eis, assumptus est in cœlum, et sedet à dextris* DEI. Marc. XVI, 19.

Le Seigneur JÉSUS, après leur avoir ainsi parlé, fut élevé dans le ciel, où il est assis à la droite de DIEU.

Factum est, dum benediceret, illis, recessit ab eis, et ferebatur in cœlum. Luc. XXIV, 51.

En les bénissant il se sépara d'eux, et fut enlevé au ciel.

Si diligeretis me, gauderetis utique quia vado ad Patrem. Joannis XIV, 28.

Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père.

Vado parare vobis locum. Ibid. 2.

Je m'en vais vous préparer la place.

Expedit vobis ut ego vadam : si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos ; si autem abiero, mittam eum ad vos. Joan. XVI, 7.

Il vous est utile que je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai.

Si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad me ipsum. Joan. XII, 32.

Si je suis élevé de terre, j'attirerai tout à moi.

Exivi à Patre, et veni in mundum ; iterùm relinquo mundum, et vado ad Patrem. Ibid. XVI, 28.

Je suis sorti de mon Père, et suis venu dans le monde ; maintenant je laisse le monde, et je m'en vais à mon Père.

Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum, DEUM *meum et* DEUM *vestrum.* Joan. XX, 17.

Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon DIEU et votre DIEU.

Nemo ascendit in cœlum, nisi qui descendit de cœlo. Joan. III, 13.

Personne ne monte au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel.

Nondum erat Spiritus datus, quia JESUS *nondum erat glorificatus.* Joan. VII, 39.

Le SAINT-ESPRIT n'était pas encore donné, parce que JÉSUS n'était pas encore glorifié.

Hoc vos scandalizat ? si ergo videritis Filium hominis ascendentem ubi erat prius ? Joan. VI, 62.

Cela vous scandalise-t-il ? que sera-ce donc si vous voyez le Fils de l'homme monter où il était auparavant ?

Clarifica me tu, Pater, apud temetipsum, claritate quam habui, priusquam mundus esset, apud te. Joan. XVII, 5.

Glorifiez-moi, mon Père, en vous-même, de cette gloire que j'ai eue en vous, avant que le monde fût.

Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam ? Luc. XXIV, 26.

Ne fallait-il pas que le CHRIST souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ?

Hæc scribo vobis ut non peccetis ; sed et si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem, JESUM-CHRISTUM *justum.* I. Joan. II, 1.

Je vous écris ceci afin que vous ne péchiez point ; que si néanmoins quelqu'un pèche, nous avons pour avocat auprès du Père, JÉSUS-CHRIST qui est juste.

Ubi et est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum. Matth. VI, 21.

Là où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

Cum hæc dixisset, videntibus illis elevatus est ; et nubes suscepit eum ab oculis eorum. Act. I, 9.

Après qu'il eut dit ces paroles, il s'éleva en leur présence, et une nuée le déroba à leurs yeux.

Hic JESUS *qui assumptus est à vobis in cœlum, sic veniet quemadmodum vidistis eum euntem in cœlum.* Ibid. 11.

Ce JÉSUS qui, en vous quittant, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même sorte que vous l'avez vu monter au ciel.

Deus *exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen.* Philipp. II, 9.

Dieu l'a élevé à une souveraine grandeur, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms.

Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terrâ. Matth. XXVIII, 18.

Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre.

Quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dexterâ Dei *sedens; quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.* Coloss. III, 1.

Cherchez ce qui est dans le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu; aimez ce qui est au ciel, et non ce qui est sur la terre.

Ascendit super omnes cœlos, ut impleret omnia. Ephes. IV, 10.

Il est monté au-dessus des cieux, afin de remplir toutes choses.

Convivificavit nos, et consedere fecit in cœlestibus. Ephes. II, 5.

Il nous a rendu la vie, et nous a fait asseoir dans le ciel.

Exspolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso. Coloss. II, 15.

Ayant désarmé les principautés et les puissances, il les a menées comme en triomphe après les avoir vaincues.

Quod autem ascendit, quid est nisi quia et descendit primum in inferiores partes terræ? Ephes. IV, 9.

Pourquoi est-il monté, sinon parce qu'il était descendu auparavant dans les parties les plus basses de la terre?

Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum? Act. I, 11.

Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel?

Expectamus Dominum Jesum-Christum *qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ.* Philipp. III, 20.

Nous attendons le Sauveur Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui réformera notre corps, tout vil qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux.

Præcursor pro nobis introivit Jesus. Hebr. VI, 20.

Jésus, comme précurseur, est entré pour nous dans le ciel.

Habentes pontificem magnum, qui penetravit cœlos Jesum. Hebr. IV, 14.

Nous avons pour grand pontife Jésus qui est monté jusqu'au plus haut des cieux.

Excelsior cœlis factus. Hebr. VII, 26.

Il est plus élevé que les cieux.

Videmus Jesum *propter passionem gloriâ et honore coronatum.* Hebr. II, 8.

Nous verrons Jésus couronné de gloire à cause des souffrances de sa passion.

Introivit Jesus *in ipsum cœlum, ut appareat vultui* Dei *pro nobis.* Hebr. IX, 24.

Jésus est entré dans le ciel même, afin de se présenter pour nous devant la face de Dieu.

Sedenti in trono et regno, gloria et potestas. Apocalyps. V, 13.

A celui qui est assis sur le trône, gloire et puissance.

Accipiam vos ad me ipsum, ut ubi sum ego, et vos sitis. Joan. XIV, 3.

Je vous attirerai à moi, afin que vous soyez où je suis.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[Hénoch]. — S. Grégoire (Hom. 29) remarque particulièrement deux figures de l'Ascension du Sauveur dans l'Ancien Testament; l'une avant, et l'autre après la loi. La première de ces figures est Hénoch, qui fut enlevé et transporté dans un lieu inconnu, de peur que la malice ne pervertît son cœur droit et innocent, et qu'il ne fût infecté de la corruption générale de son siècle. Cet enlèvement est pourtant bien différent de l'Ascension du Sauveur, soit pour la cause, soit pour la manière dont ces deux étonnants miracles se sont passés.

[Elie]. — La seconde figure est le prophète Elie, qui fut bien élevé dans un chariot de feu, mais par une vertu étrangère ; au lieu que le Sauveur se leva de terre, et pénétra jusqu'au plus haut des cieux par sa propre vertu. Ce qu'il y a de commun entre l'enlèvement de l'un et l'Ascension de l'autre, c'est ce que S. Bernard a remarqué, en parlant de l'élévation du prophète Elie, savoir, que quand il fut emporté sur un chariot de flamme à la vue de son disciple Elisée, il enleva avec lui, dit ce Père, tous les désirs de ce disciple : *Universa ejus desideria secum abstulit.* Il y eut, pour ainsi dire; deux enlèvements : l'un visible et matériel dans ce char ardent, l'autre invisible du cœur de ce disciple. Mais c'est encore tout autre chose quand le Fils de Dieu monte au ciel ; il enlève avec lui les désirs des Apôtres qui le voient ; ils sont tous ravis de son triomphe, ils ont les yeux élevés au ciel et le cœur détaché de la terre ; ils regardent d'un côté le Sauveur qui montre sa gloire et ses attraits, de l'autre ils considérent qu'il va faire une partie du bonheur du ciel, et ne pouvant l'accompagner en effet, ils le suivent des yeux et de cœur par leurs ardents désirs.

[Daniel]. — Ne dirait-on pas que le prophète Daniel a prophétisé et dépeint la gloire et le triomphe de l'Ascension du Sauveur, comme il a prophétisé et marqué le temps où il devait être mis à mort ? Voici les paroles par lesquelles il rapporte une vision qu'il eut en songe : Je considérais, dit-il, ces choses dans une vision de nuit, et je vis comme le Fils de l'homme qui venait avec les nuées du ciel, et qui s'avança jusqu'à l'ancien des jours. Ils le présentèrent devant lui (*les anges et les saints qui l'accompagnaient*), et ce dernier lui donna la puissance, l'honneur et le royaume ; et tous les peuples, et toutes les tribus, et toutes les langues le servirent ; sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et son royaume ne sera jamais détruit (Dan. VII). Cette vision prophétique, où il est parlé du Fils de l'homme qui s'avance, et qui est présenté à l'ancien des jours, qui est le Père éternel, dont il reçoit la puissance, l'honneur, un royaume éternel, avec la soumission de tous les peuples ; cette vision, dis-je et cette prophétie, ne marquent-elles pas visiblement la gloire et le royaume dont cet Homme-Dieu entre en possession dans sa triomphante Ascension ?

[David]. — Nul des prophètes n'a parlé ni si clairement, ni si magnifiquement de ce mystère que le prophète-roi, puisqu'il en parle si souvent et en des termes si pompeux qu'il semble qu'il ait été présent à ce glorieux spectacle, et qu'il l'ait vu des yeux du corps aussi bien que des yeux de l'esprit. Aussi en rapporte-t-il presque tout le détail, comme l'on peut voir par les passages que nous avons cités, entre autres lorsqu'il somme les habitants de ce royaume céleste d'ouvrir les portes pour donner entrée à ce roi de gloire, dont il rapporte le mérite, la force, et les victoires.

Il se présente tantôt montant dans une nuée éclatante, tantôt porté sur les ailes des chérubins, tantôt accompagné d'une multitude innombrable de bienheureux esprits, et enfin assis à la droite du Père éternel. De sorte que pour se former quelque idée de cette Ascension triomphante, laquelle d'ailleurs est au-dessus de toutes nos idées et de nos expressions, il ne faut pas se servir des termes de ce saint roi qui triomphe lui-même sur ce sujet.

[Les saints ressuscités qui accompagnent le Sauveur]. — Considérons, je vous prie, les portraits que nous fait S. Paul, de tous ces grands saints qui composent cette glorieuse troupe, qui accompagne aujourd'hui JÉSUS-CHRIST dans son Ascension : *Alii ludibria et verbera experti* (Heb. IV). Parmi ces bienheureux, les uns ont été l'objet de la raillerie et de la cruauté du monde: *Insuper et vincula et carceres ;* les autres ont été jetés dans les fers et ensevelis tout vivants dans les basses-fosses : *Lapidati sunt*, *secti sunt*, *in occisione gladii mortui sunt.* Considérez la gloire du prophète Jérémie et de Zacharie : ce sont les pierres dont ils ont été écrasés pour la cause de DIEU qui composent maintenant leurs couronnes ; jetez les yeux sur ces généreux frères, ces braves Machabées : ils se sont vu avec joie briser tous les os, couper tous les membres, avant de triompher avec JÉSUS-CHRIST, et si leur admirable mère marche aujourd'hui à leur tête, c'est pour avoir souffert toute seule autant que ses enfants ensemble, en les voyant démembrer à ses yeux les uns après les autres : *Secti sunt.* Cette troupe d'Israëlites, sont ceux que la fureur d'Antiochus a fait passer par le fil de l'épée : *In occisione gladii mortui sunt.* Pour les autres que vous voyez en si grand nombre, ils n'ont pas versé leur sang tout à la fois, mais ils l'ont donné goutte à goutte : *Circuierunt in melotis*, *in pellibus caprinis, egentes*, *augustiati*, *afflicti, in solitudinibus errantes, in montibus, in speluncis*, *et in cavernis terræ.* Voulez-vous savoir quel était leur vêtement : un rude cilice ; leur demeure : les solitudes et les montagnes ; leurs retraites : les grottes et les cavernes ; ils ne vivaient que de ce que ces affreux déserts pouvaient fournir. C'étaient des gens réduits à une extrême pauvreté ; et, pour comble de misère, ils étaient persécutés jusque dans les forêts, où les bêtes féroces vivaient en repos. Voilà, au rapport du grand Apôtre, la vie de ces glorieux saints, qui accompagnent aujourd'hui JÉSUS-CHRIST dans son triomphe ? Voilà comme ils ont renoncé au monde pour monter au ciel : *Quibus dignus non erat mundus*, ajoute S. Paul ; le monde ne méritait pas de les posséder ; ces grands cœurs étaient faits pour le ciel, aussi n'ont-ils jamais jugé le monde digne de leurs affections.

Si vous considérez cette belle troupe qui accompagne le Sauveur dans son triomphe, vous verrez qu'ils se sont tous signalés par leurs victoires sur les passions, ou par des actions éclatantes qui leur ont mérité cet honneur. Vous y verrez un Moïse, qui renonce généreusement au sceptre et à la couronne de Pharaon ; vous y verrez un Abraham qui étouffe tous

les sentiments de la nature pour immoler au Tout-Puissant son cher Isaac, son Fils unique ; vous y verrez un Joseph persécuté par ses propres frères ; vous y verrez un Job contre qui tout l'enfer et toute la terre semblent être déchaînés, sans qu'il cesse de chanter les louanges de Dieu; vous en verrez une infinité d'autres semblables, etc.

[Vision de Zacharie]. — Qu'est-ce que Dieu voulait indiquer au prophète Zacharie, sinon l'Ascension triomphante du Sauveur du monde, dans cette belle vision qui est rapporté au 3e chapitre de ce Prophète ! Il lui fait voir un souverain pontife appelé Jésus dans un extérieur infiniment glorieux. Une troupe d'anges, après une grande contestation dans laquelle ils avaient vaincu le démon, s'empressaient à le parer des plus beaux ornements ; les uns lui mettaient un diadème tout brillant de gloire sur la tête, les autres le revêtaient des habits les plus précieux, tandis que le démon humilié et enchaîné était privé de son empire. Qu'est-ce, dis-je, que Dieu voulait signifier, sinon, la captivité du démon et du péché, dont le Sauveur achève de nous délivrer dans son Ascension glorieuse : *Ascendens Christus in altum captivam duxit captivitatem.* (Ephes. IV).

Dans le Nouveau Testament nous ne trouvons ni figure, ni exemple, ni prophétie de ce mystère, parce que nous avons la vérité, dont voici l'histoire rapportée par S. Marc, et par S. Luc aux actes des Apôtres.

[S. Paul parlant de l'Ascension]. — Saint Paul, zélé pour la gloire de son maître, parle de l'Ascension en plusieurs endroits de ses épîtres, mais toujours en termes magnifiques ; au lieu que les évangélistes se sont contentés de rapporter simplement le fait. Ce grand Apôtre a cru qu'il n'y avait rien de plus capable de nous inspirer de hauts sentiments de la grandeur de son divin maître, que la pensée qu'il était monté triomphant dans le ciel. Voici, entre autres choses, ce qu'il en dit écrivant aux Colossiens : *Expolians principatus atque potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso* (Coloss. II) ; et aux Ephésiens, il assure que Dieu a élevé le Sauveur au-dessus de toutes les grandeurs, des principautés et des puissances, et, en un mot, au-dessus de tout ce qu'il y a de plus grand, non-seulement sur la terre, mais même dans le ciel : *Constituens eum supra omnem principatum et potestatem, et omne nomen quod nominatur sive in hoc sæculo sive in futuro.*

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Si diligeretis me, gauderetis utique quia vado ad Patrem (Joan. XIV). Que ferez-vous, disciples que le Fils de DIEU quitte pour retourner vers son Père, et qu'il laisse sur la terre pendant qu'il va prendre possession du ciel ? vous réjouirez-vous de sa gloire, vous affligerez-vous de son départ, ou votre âme demeurera-t-elle flottante entre des mouvements si contraires ? Le Fils de DIEU a prévenu cet embarras, par ces paroles : *Si diligeretis me, gauderetis utique quia vado ad Patrem :* Si vous avez quelque amour pour moi, vous devez vous réjouir parce je m'en vais à mon Père, vous qu'un plus grand amour pour moi doit aussi rendre plus zélés pour mes intérêts. Mais quand vous n'auriez en vue que les vôtres, vous ne devez pas moins vous réjouir, puisque je vais pour en prendre le soin, pour vous préparer une place, pour vous envoyer mon ESPRIT, pour achever l'ouvrage de votre réconciliation avec mon Père et le vôtre, et pour vous donner des moyens sûrs de me suivre au lieu où je vais. Que pouvons-nous répondre, chrétiens, à ces derniers témoignages de son amour qui semblent nous reprocher le peu d'affection que nous lui portons ? Allez, Seigneur, allez au plus tôt prendre possession de ce royaume qui vous a coûté tant de fatigues; c'est assez fait pour de misérables créatures, qui de leur côté ne peuvent rien faire pour reconnaître votre charité infinie; c'est assez prolonger un exil qui vous doit être si ennuyeux : il est temps que vous retourniez au lieu de votre naissance et que vous alliez vous asseoir sur ce trône que votre Père vous a préparé à sa droite. Et vous, Père éternel, jusques à quand différerez-vous ce triomphe que votre Fils a mérité par tant de victoires ? quand viendra ce jour où nous aurons le plaisir de voir qu'il n'a pas perdu toutes ses peines, quoiqu'il ait travaillé pour nous qui sommes dans l'impuissance de lui donner aucune marque de gratitude ? (**Le P. de la Colombière**, *sermon de l'Ascension*).

Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum ? (Act. I) — Est-ce la joie ou bien la douleur qui a saisi le cœur des disciples, et qui les a rendus comme immobiles sur cette montagne ? est-ce le plaisir d'avoir été les témoins de la gloire du Sauveur qui les ravit, ou le regret de ne le voir plus qui semble leur avoir ôté tout sentiment ? Quelle joie de voir monter au ciel celui qu'ils avaient pleuré dans le tombeau ; mais aussi quelle douleur d'être séparés de celui qu'ils aimaient plus que leur propre vie ! quel plai-

sir d'avoir joui d'un spectacle si merveilleux; mais quel regret d'avoir perdu si tôt de vue l'objet qui faisait ici tout leur bonheur! quel contentement de voir les combats de leur Sauveur terminés avec tant de gloire; mais quel déplaisir de ne pouvoir le suivre le jour de son triomphe! Pauvres disciples, hélas! vous n'entendrez plus la voix de votre divin maître! Pauvres orphelins, on vous a enlevé votre aimable Père! Enfants de l'époux, voici ce temps de larmes dont on vous avait menacés, qui est venu: vous avez beau regarder le ciel, et y envoyer vos soupirs après l'objet de vos délices, si vous prétendez le faire revenir ici-bas, vos desseins sont inutiles; si c'est le désir de le suivre qui vous transporte, vos intentions sont justes; mais il faut encore attendre : un jour viendra qu'il vous sera permis de monter après lui dans ce royaume, dont il prend maintenant possession pour vous. Cependant consolez-vous, et au lieu de troubler la joie de son Ascension par vos pleurs, que l'amour vous y fasse prendre part : c'est le moyen de vous rendre heureux par avance.

Homo quidam nobilis abiit in regionem longinquam accipere sibi regnum et reverti. (Luc. XIX). — On peut dire que voici l'application et l'explication tout ensemble de la parabole que le Sauveur fit un jour à ses Apôtres, d'un prince qui était allé dans un pays éloigné pour prendre possession d'un royaume, et qui retourne pour faire part aux siens de son bonheur. Cet homme qui, par cette seule qualité, mérite d'être appelé le souverain de l'univers; ce souverain que l'amour qu'il portait aux hommes avait fait demeurer quarante jours sur la terre après sa résurrection, suspendant non pas l'état, mais le lieu propre de sa gloire, est enfin parti pour aller prendre possession du royaume dû à son mérite. Mais c'est afin de nous préparer notre place, comme il dit lui-même, ou bien, si vous voulez, il a fait comme le patriarche Joseph qui, ayant appelé ses frères dans l'Egypte où il était reconnu et honoré presque comme souverain, leur donna en propre toutes les meilleures terres du royaume : *Fratres tui venerunt ad te, in optimo loco fac eos habitare* (Genes. XLVII), lui disait le roi de ce pays. De même le Fils de DIEU ne se contente pas de nous inviter au lieu de sa gloire et de son royaume, s'il ne nous en offre encore les premières places ; et, par conséquent, c'est pour nous qu'il remonte aujourd'hui au ciel, comme c'est pour nous qu'il en était descendu, puisque pour rendre notre droit plus certain et plus incontestable, il nous fait prendre possession du ciel en sa personne. (*Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne*).

Ascendit super omnes cœlos. (Ephes. IV). — Ces paroles de l'Apôtre mettent en peine les théologiens, qui demandent quel est ce lieu si élevé qui semble n'être point compris dans l'enceinte du monde; S. Thomas croit que le Sauveur est effectivement au-dessus de tous les cieux, dans ces espaces infinis qui ne sont remplis que de l'immensité de DIEU, et

qu'il a sous ses pieds la plus haute surface de l'empirée et tout ce qui est compris dans l'univers. Ainsi, chrétiens, celui qui, par un prodige d'abaissement et d'humilité, n'avait pas trouvé sur la terre un lieu où reposer sa tête : *Filius hominis non habet ubi caput reclinet* (Luc. IX), maintenant, par un excès de gloire, n'en trouve point dans le ciel qui soit digne de le recevoir ; il faut que son trône soit élevé au dessus de toute la nature, afin que rien ne donne des bornes à sa grandeur, et que, le monde ne pouvant contenir l'éclat de sa majesté, il ait toutes les créatures sous les pieds.

Quod ascendit, quid est, nisi quia et descendit primùm in inferiores partes terræ ? (Ephes. IV). — C'est un ordre sagement établi par la Providence divine, que quiconque s'humiliera sera exalté, et que l'humiliation volontaire sera la mesure de l'exaltation. DIEU a voulu que cette vérité parût davantage en son Fils qu'en nulle autre personne, et que son Apôtre nous déclarât en termes exprès qu'il n'est monté que parce qu'il était d'abord descendu. Je ne vois donc rien de plus propre pour nous donner à connaître jusqu'où il s'est abaissé ; il faut prendre l'un pour règle et pour mesure de l'autre ; car qui n'a point connu le prodigieux abaissement du Fils de DIEU ne connaîtra jamais la gloire de son Ascension ; qui ne sait pas d'où il est venu et jusqu'où il est descendu, ne saura jamais jusqu'où il est monté ; qui n'a point mesuré la hauteur des cieux et la profondeur des abîmes, ne pourra juger de l'espace qui est entre deux. S'il est véritable que le Verbe incarné est descendu jusqu'aux enfers, et qu'il est monté jusqu'au plus haut des cieux, comment pouvons-nous entreprendre de parler de son Ascension, puisque nous ne pouvons mesurer ni la profondeur de l'un, ni la hauteur de l'autre : *Altitudinem cœli et profundum abyssi quis dimensus est?* (Eccles. I).

Expedit vobis ut ego vadam ; si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos, etc. (Joan. XVI). — Est-il donc possible que la présence du Fils de DIEU fût une sorte d'obstacle à la consommation de la sainteté des Apôtres ? Bien que la chose soit difficile à comprendre, il l'a dit néanmoins, et c'est assez pour la tenir indubitable ; en effet, outre la raison venant de la foi dont l'objet doit être absent pour la faire exercer avec plus de mérite, les SS. Pères ajoutent une autre raison tirée de la vertu de la charité : c'est que l'attachement des apôtres et des autres disciples pour le Sauveur, quelque saint et légitime qu'il fût, avait quelque chose de trop naturel et de trop sensible ; et il le fallait purifier davantage, en le rendant tout-à-fait indépendant des sens, de sorte qu'ils ne considérassent l'humilité du Sauveur que pour s'élever à la contemplation de la nature divine, qui est le terme universel et le centre de notre félicité. Mais pour nous soutenir dans l'exercice d'une sainteté si sublime, il nous fallait de puissants secours : c'est encore afin de nous les procurer plus efficacement,

que JÉSUS-CHRIST monte au ciel avec les plaies qu'il a reçues dans sa passion ; il va les exposer aux yeux du Père éternel, pour y faire sans cesse la fonction de médiateur des hommes, comme dit S. Jean : *Nous avons un avocat près du Père éternel, qui est* JÉSUS-CHRIST (Joan. XII), car tous les dons et toutes les grâces qui se communiquent du ciel à l'Eglise et aux fidèles se distribuent par le Sauveur assis à la droite de son Père, où il intercède incessamment pour eux.

Ubi est thesaurus tuus, ubi est et cor tuum (Matth. VI). — Comme tout notre trésor est JÉSUS-CHRIST qui est présentement au ciel, et que notre cœur doit être naturellement là où est notre trésor, le devoir le plus indispensable d'un chrétien est de mettre au ciel toutes ses affections, et de les y fixer pour toujours. Tel est en général l'esprit de ce mystère, qui doit nous porter dans la pratique à mériter avec JÉSUS-CHRIST le bonheur du ciel, et nous faire mépriser dans cette vue tous les biens de la terre. En effet quand, pour nous rendre heureux, nous aurons à l'exemple de Salomon, goûté ce que les créatures ont de plus attrayant et de plus délicieux, que rencontrerons-nous, sinon ce qu'il y rencontra lui-même, c'est-à-dire vanité et misère : vanité dans leur incapacité de nous satisfaire quand nous les possédons, misère dans la difficulté de les posséder; vanité dans l'incertitude de nous les attacher, misère dans la nécessité de nous les voir tôt ou tard enlever par la mort. Opposons à cette vanité et à cette misère la solidité et la perpétuité du bonheur du ciel, où JÉSUS-CHRIST nous invite en ce jour; ces prérogatives ne suffisent-elles pas pour nous faire mépriser non-seulement les plaisirs du monde, mais encore les peines qui y sont attachées.

Oportuit pati Christum, et ità intrare in gloriam suam. (Luc. XXIV) La voie des souffrances est celle par où il fallait que passât JÉSUS-CHRIST pour arriver à la gloire ; pouvons-nous être dispensés d'y passer après lui ! Certainement le disciple n'est pas au-dessus de son maître, et l'esclave n'est pas de meilleure condition que son seigneur. Si la vue de cette nécessité effraie nos sens, elle doit animer notre courage : car enfin, si nous avions en notre disposition quelque autre moyen pour arriver, s'il se trouvait du moins quelque milieu entre devenir éternellement heureux ou éternellement malheureux, nous pourrions peut-être garder des ménagements avec notre lâcheté et notre sensualité ; mais, puisque c'est une nécessité absolue d'arriver à la gloire, et d'y arriver par la voie de JÉSUS-CHRIST qui est celle des souffrances, cette nécessité nous ôte tout prétexte. Il le faut : le motif est sans réplique : pour entrer au ciel, il a fallu que JÉSUS-CHRIST souffrît, et il faut qu'après lui nous entrions dans le ciel par la voie des peines et des souffrances.

Quò ego vado, vos non potestis venire modò. (Joann. XX). — Je ne doute

pas que la plupart des chrétiens, se représentant une troupe glorieuse qui accompagne JÉSUS-CHRIST, n'aient conçu des désirs ardents de le suivre ; mais, hélas ! je prévois que le Fils de DIEU leur aura répondu ce qu'il dit autrefois à ses Apôtres : *Quò ego vado, vos non potestis venire modò* ; vous n'êtes pas encore en état de me suivre : car pour monter au ciel, pour aller jouir de la gloire que mon Père m'a préparée, il faut quitter le monde : *Ecce relinquo mundum et vado ad Patrem* (Joann. XVI). Or, autant qu'on peut voir, vous y avez encore de grands engagements, vous avez encore bien des chaînes à rompre pour vous mettre parfaitement en liberté : ces disgrâces, ces afflictions qui remuent si violemment vos passions montrent assez que les biens et les maux de la terre ne vous sont pas encore indifférents, mais plutôt qu'ils exercent une grande action sur votre cœur, et que vous n'êtes pas encore dans la route que JÉSUS-CHRIST vous a marquée pour le suivre dans son Ascension.

Christus in vobis spes gloriæ. (Coloss. I.) — L'Ascension est un mystère plein d'espérance pour les chrétiens, et un gage infaillible d'une heureuse immortalité : car si JÉSUS-CHRIST, selon l'oracle de S. Paul, est ressuscité pour notre justification, nous pouvons dire qu'il monte au ciel pour nous faire part de sa gloire qui est le fruit de la justification, et que jamais l'Apôtre n'a eu plus de raison d'appeler JÉSUS-CHRIST notre espérance que dans ce jour glorieux, où il se met en état de remplir tous nos souhaits et d'assurer les prétentions légitimes que nous avons sur le ciel, comme sur un héritage qu'il nous a mérité : *Christus in vobis spes gloriæ.* Ah ! si nous étions susceptibles des impressions de la grâce, et capables de répondre à toutes les tendresses que JÉSUS-CHRIST nous a marquées, en faudrait-il davantage pour nous engager à tourner nos vues de ce côté-là, à mettre notre espérance en la bonté du Sauveur, et à faire tous nos efforts pour suivre celui qui s'est fait notre espérance même, puisqu'il en est tout à la fois le motif, l'objet, et le principe? (**Cheminais**).

Data est mihi omnis potestas. (Matth. XXVIII). — Pendant les dernières années que le Fils de DIEU a passées sur la terre, il a été aisé de reconnaître par le nombre et la grandeur de ses prodiges que son Père lui avait donné toute puissance, puisqu'il a fait voir qu'il était le maître absolu de la terre, de la mer, et des enfers; mais il fallait faire voir encore qu'il était le maître et le souverain du ciel. La mer l'avait reconnu pour son Seigneur, puisqu'elle s'était affermie sous ses pieds; la terre, puisqu'elle avait tremblé à sa mort; l'enfer, puisqu'il en avait brisé les portes, et avait enchaîné le démon après l'avoir vaincu; en un mot, celui qui avait guéri les lépreux, redressé les boiteux, ressuscité les morts, rendu l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vue aux aveugles, celui dis-je, *qui a guéri toutes sortes d'infirmités* (Matth. IX) a eu sans doute un empire souverain sur toutes les choses d'ici-bas; mais pour comble de sa gloire, et

pour convaincre ses plus opiniâtres ennemis qu'il était véritablement Dieu, il était nécessaire qu'il s'élevât de la terre dans le ciel, qu'il en prît possession comme de son héritage, et qu'il y fût reçu comme le Seigneur des vertus, et le Créateur de l'univers : et c'est ce qu'on peut appeler, après les Pères, la consommation de la gloire et des ouvrages du Sauveur. Il avait dit quelque temps avant de monter au ciel que son Père lui avait donné toute puissance sur la terre et dans le ciel: *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terrâ* (Matth. XXVIII) : ce qui ne s'entend pas seulement d'une possession sensible qui peut changer l'ordre des éléments et faire des miracles dans toutes les parties du monde, mais d'une puissance même surnaturelle qui regarde le monde spirituel comme le domaine où agissent l'Eglise, la grâce et le salut : *Omnis potestas.* Il avait commencé à faire quelques fonctions de cette autorité lorsqu'il était sur la terre, mais c'est dans son Ascension qu'il en exerce pleinement le pouvoir.

Quòd autem ascendit, quia et descendit, etc. (Ephes. IV). — Celui qui est monté au ciel est celui-là même qui en est descendu. Nous pourrions craindre que Jésus-Christ, qui change aujourd'hui de condition et qui de la croix monte au plus haut des cieux, ne changeât aussi de naturel, et ne perdît quelque chose de la tendresse qu'il a témoignée durant sa vie à ses disciples ; mais l'Apôtre nous ôte un soupçon si injurieux, quand il dit que celui qui est monté est le même qui est descendu. Il est en effet le même en montant qu'il était en descendant : il est descendu par miséricorde, il monte par affection ; il emporte la même bonté, la même charité ; il est aussi doux, aussi traitable, aussi compatissant qu'il était sur la terre, sans que la gloire de son nouvel état apporte aucun changement à la disposition de son cœur : *Non potest,* dit S. Augustin, *obtivisci hominem quem ipse gestat.* Il ne peut oublier ceux qui sont de même nature que lui : il sait qu'il est homme comme nous, qu'il n'est homme que pour nous, qu'il possède toute sa gloire et toute sa grandeur à cause de nous et pour nos besoins, que sans les hommes, et les hommes pécheurs, il ne serait pas ce qu'il est ; c'est pourquoi il ne peut les oublier, ni abandonner le soin de ceux pour qui il est descendu sur la terre et pour qui il remonte au ciel. (Livre intitulé : *Discours de piété*).

Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum? (Act. I). — Les Apôtres, suivant par leurs regards Jésus-Christ dans le ciel, nous apprennent en quoi consiste la solide piété : car qu'est-ce qu'un véritable chrétien, sinon un homme qui regarde la terre avec dédain, qui s'y déplaît, qui s'y ennuie, qui s'y afflige, qui brûle du désir de la quitter, qui ne contemple et ne voit plus rien que la vie éternelle, que le royaume de Dieu, que ces biens ineffables dont Jésus-Christ prend aujourd'hui possession, et dont il nous promet la jouissance, qui habite déjà dans le ciel par ses désirs, par ses affections et par ses entretiens : *Nostra autem conversatio in cœlis est*

(Philipp. III) : Notre corps est ici, dit S. Paul, mais notre cœur n'y est pas ; nos pensées, nos regards, nos espérances sont au ciel. Il est vrai que les nécessités de cette vie et la pesanteur de cette chair corruptible nous tiennent encore malgré nous attachés à la terre ; mais notre âme est dans le lieu où repose son trésor : *Ibi est mens ubi erit requies* (Colos. III). Voilà ce que l'Ascension devrait produire en nous, et ce qu'elle ne produit presque jamais ; car où trouve-t-on des chrétiens qui s'y croient obligés ? c'est en vain que nous le prêchons : c'est néanmoins une vérité capitale. (*Le même*).

Expedit vobis ut ego vadam. (Joan. XVI). — Il était à propos que le Sauveur nous ôtât la vue de son humanité sainte : nous avions besoin de lui auprès de DIEU, et c'est ce qui le détermine à nous quitter. Il ne monte donc pas au ciel uniquement pour recevoir l'honneur du triomphe, et pour jouir de la gloire qui lui est due comme au Fils unique du Père éternel et au vainqueur de la mort et de l'enfer, mais principalement pour notre salut ; il y porte les preuves de la victoire, il veut qu'elles soient examinées et enregistrées dans la cour céleste, et que son Père lui permette de nous en appliquer le fruit. Ainsi il monte pour nos intérêts encore plus que pour les siens, pour nous préparer la place, pour nous faire voir en sa personne ce que DIEU destine à tous ses élus ; car, comme il est notre chef, nous devons espérer que nous participerons à tous ses priviléges : sa glorification est le gage de la nôtre, et pour éloigner tous les obstacles qui pourraient empêcher ou retarder ce bonheur, il joint ses prières à ses désirs, il se rend notre avocat et notre médiateur auprès de son Père. (*Le même*).

Semper vivens ad interpellandum pro nobis. (Hebr. VII). — Le Fils de DIEU est vivant dans le ciel où il intercède pour nous et fait l'office de médiateur et de pontife. Car enfin il ne suffit pas d'effacer les péchés commis, et d'en accorder une entière rémission ; il faut encore obtenir du secours contre les ennemis qui restent, contre les tentations, contre les périls ; il faut soutenir notre faiblesse par des grâces également puissantes et abondantes : et c'est au médiateur à les demander. Aussi notre aimable Sauveur se présente tous les jours à son Père pour nous, il ne cesse de parler en notre faveur ; car il peut toujours, dit S. Paul, sauver ceux qui s'approchent de DIEU par son entremise, et il est toujours vivant afin d'intercéder pour eux. Or qui pourrait dire quelle est la vertu de cette intercession continuelle de JÉSUS-CHRIST ? que n'obtiendra pas la voix de ce sang qui a été répandu pour nous, et qui parle plus avantageusement que celui d'Abel, parce que celui d'Abel demandait vengeance, au lieu que celui de JÉSUS-CHRIST demande miséricorde. Il ne peut donc pas manquer d'être écouté maintenant qu'il offre à DIEU, non-seulement ses prières et ses supplications, mais son sang et sa vie, et qu'il demande le fruit de ses souffrances. (*Le même*).

IV.

Passages et Pensées des SS. Pères.

Si fidelìter, si devotè Ascensionem Domini celebremus, ascendamus cum illo, ascendamus corde, ut, cum dies promissus advenerit, sequamur et corpore. Augustinus, serm. 2, de Ascens., et 175, de Temp.

Si nous voulons célébrer fidèlement et avec dévotion l'Ascension glorieuse du Sauveur, montons avec lui, suivons-le de cœur, afin que, le jour de ses promesses étant arrivé, nous le suivions de corps.

Scire debemus, fratres, quia cum Christo non ascendit superbia, non avaritia, non luxuria, nullum vitium nostrum ascendit cum medico nostro. Ibid.

Sachons, mes frères, que ni l'orgueil, ni l'avarice, ni la luxure ne montent avec Jésus-Christ : aucun de nos vices, aucune de nos maladies ne monte avec notre médecin.

Dum naturam humanam sideribus importavit, credentibus cœlum patere posse monstravit : dum vincentem in cœlestibus elevavit victorem mortis, quo sequamur ostendit. Id., in Act.

Jésus-Christ, en élevant au ciel notre nature, nous a appris que la foi nous peut ouvrir le ciel, et, en glorifiant dans le ciel celui qui a vaincu, il nous montre comment et où nous devons suivre le vainqueur de la mort.

Resurrectio Domini spes nostra est, Ascensio glorificatio nostra. Id., serm. de Ascens.

La Résurrection du Sauveur est le fondement de notre espérance ; son Ascension est notre gloire.

Ubi portio mei regnat, ibi me regnare credo ; ubi caro mea glorificatur, ibi gloriosum me agnosco; ubi sanguis meus dominatur, ibi dominari me sentio. Id.

Je crois régner là où une partie de moi-même règne ; où ma chair est glorifiée, là je me crois glorieux ; je sens que je domine là où mon sang domine.

Eadem persona Christi descendit et ascendit, descendit quidem sine corpore, ascendit verò corpore induta. Id.

La même personne de Jésus-Christ est descendue du ciel et montée au ciel ; elle est descendue sans corps, mais elle est montée revêtue d'un corps.

In die nativitatis Dominus verè hominem se esse confessus, in Ascensione verò se esse Deum *testatus est.* Id., serm. 6 de Ascens.

Jésus-Christ, ayant fait voir au jour de sa naissance qu'il était homme, montra dans son Ascension qu'il était Dieu.

Ascendit Dominus, post sepulcrum, cœlum ; post crucem, thronum. Id., serm. 20 de Ascens.

Jésus-Christ, après être descendu dans le tombeau, monta au ciel ; et, après avoir été attaché à la croix, se plaça sur un trône.

Stabant Apostoli toto suspensi corpore, et ascendentem ad cœlum Dominum, quia incessu non poterant , oculis sequebantur. Id., serm. 7 de Ascens.

Les Apôtres étaient tellement ravis en admiration qu'ils en étaient tout interdits, et suivaient des yeux celui qu'ils ne pouvaient suivre de corps.

In gremium immortalitatis, mortalis natura transfertur. Id., serm. 178 de Temp.

Une nature mortelle est transportée dans le sein de l'immortalité.

Stupenda novitate, super cœlestes tronos terrenum corpus imponitur. Id., ibid..

Un corps terrestre est aujourd'hui, par une nouveauté surprenante, élevé au-dessus des trônes célestes.

Quis sic non diligat Christum, ut et suam naturam jam immortalem gratuletur in Christo ? Id., serm. 58 de verb. Domini.

Qui est-ce qui n'aimera pas Jésus-Christ, en sorte qu'il s'applaudisse de voir sa nature devenue immortelle en Jésus-Christ.

Pretium nostrum dedit cùm penderet in

Jésus-Christ paya le prix de notre ra-

ligno, collegit quos emit cùm sederet in cœlo. Id., serm. 175 de Temp.

chat, lorsqu'il fut attaché à la croix; lorsqu'il prit possession du ciel, il rassembla ceux qu'il avait rachetés.

Cum bonitatis auctore non ascendit malitia, nec cum filio Virginis libido atque luxuria; non ascendunt vitia post virtutum parentem, nec infirmitates et morbi post medicum. Id., serm. 176 de Temp.

La malice ne monte point avec l'auteur de la bonté, ni l'impureté avec le Fils d'une Vierge, ni les vices avec le Père des vertus; ni les infirmités, ni les maladies n'accompagnent ce véritable médecin.

Salvator noster ascendit in cœlum : non ergo turbemur in terrâ; ibi sit mens, et hic erit requies. Id., serm. 175 de Temp.

Notre Sauveur est monté au ciel : que rien ne nous trouble donc ici-bas; que notre esprit soit au ciel, et nous jouirons ici d'un parfait repos.

Quod præcessit in capite, sequetur in corpore : hæc est spes nostra, ad hoc credimus, ad hoc duramus et perseveramus in tantâ malignitate hujus seculi, antequam spes fiat res. Id., in Psalm. 65.

Ce qui s'est accompli dans le chef s'accomplira dans tout le corps : voilà notre espérance; c'est dans cette vue que nous croyons, et que, malgré la malignité du siècle, nous sommes fermes et patients, avant même que notre espérance soit remplie.

Salvator noster cum in eâ carne quam assumpsit ascendit in cœlum, peregrè profectus est; quia locus carnis propriè terra est, quæ quasi ad peregrina loca ducitur, cum in cœlo collocatur. Greg. Homil. super Evang.

Quand notre Sauveur est montré au ciel revêtu de la chair qu'il avait prise, il est parti pour un pays éloigné; car la terre est proprement le lieu et le séjour de la chair, qui est conduite, pour ainsi dire, dans une région étrangère, lorsqu'elle est placée dans le ciel.

Oportet ut illuc sequamur corde, ubi Christum credimus corpore ascendisse. Id., ibid.

Il faut que nous suivions de cœur Jésus-Christ, dans le lieu où nous croyons qu'il est monté avec son corps.

Illa natura cui dictum est, terra es, et in terram ibis, hodie in cœlum ibit. Id., Homil. 21 in Evang. et Chrysost. Homil. de Ascens.

Cette même nature à qui il a été dit, vous êtes terre et vous retournerez en terre, sera aujourd'hui élevée au ciel.

Cœlos transivit, supra Seraphim elevatur, nec ante stetit quam sedem Dominicam meruisset. Chrysost. serm. 3 de Ascens.

Cette humanité passe toutes les sphères des cieux; elle s'est élevée au-dessus des Séraphins, et ne s'est point arrêtée qu'elle ne se soit assise au plus haut lieu, qui est le trône de Dieu même.

Homo qui loco tam humili tenebatur ut descendere non posset ulterius, ad tam excelsam sedem pervenit ut altius non posset ascendere. Id., ibid.

Cet homme, qui était si vil et si abject qu'il ne pouvait descendre plus bas, est aujourd'hui élevé à un tel point qu'il ne peut monter plus haut.

Hodie Angeli naturam nostram in sede Dominicâ immortali gloriâ fulgentem viderunt. Id., ibid.

Les Anges ont vu aujourd'hui dans le trône du Seigneur notre nature briller d'une gloire immortelle.

Christi Ascensio nostra provectio est, et quo processit gloria capitis, eò spes vocatur et corporis. S. Leo, serm. 2 de Ascens.

L'Ascension de Jésus-Christ est notre propre élévation; car le corps a droit d'espérer la même gloire que le chef a déjà reçue.

Christus cœpit esse divinitate præsentior, qui factus est humanitate longinquior. Id., ibid.

Jésus-Christ, en s'éloignant par son humanité, commença à nous être plus présent par sa divinité.

Nostræ naturæ humilitas in Christo super omnem cœli militiam, super omnes ordines angelorum, et ultra omnem altitudinem potestatum, ad Dei *Patris est provecta consessum.* Id., ibid.

Notre humble nature est élevée en Jésus-Christ au-dessus de toute la milice céleste, au-dessus de tous les ordres des anges; et, passant en hauteur et en gloire toutes les puissances, elle a mérité d'être placée sur le trône du Père éternel.

Ut illius gloriæ sociaretur in trono, cujus naturæ copulabatur in filio. Ibid.

Afin que cette même nature fût associée à la gloire du trône de Dieu même, à la nature duquel elle était unie en la personne de son Fils.

Non solum hodie Paradisi possessores firmati sumus, sed superna cœlorum in Christo penetravimus. Id.

Non-seulement la possession du Paradis nous a été aujourd'hui assurée ; mais encore nous avons pénétré jusqu'au plus haut des cieux, en la personne de Jésus-Christ.

Super omnium creaturarum cœlestium dignitatem, humani generis natura conscendit. Id., serm. 1.

La nature humaine est élevée en dignité au-dessus de toutes les créatures célestes.

Quia nascente Domino humiliata est divinitas, ascendente Domino est humilitas exaltata. Gregor. Homil. 29 super evang.

L'humilité est exaltée dans l'Ascension du Sauveur, parce que dans sa naissance la divinité avait été humiliée.

Ascensio est felix clausula itinerarii Filii Dei. Bernard. serm. 2 de Ascens.

L'Ascension est l'heureux terme du voyage de Notre-Seigneur le Fils de Dieu.

Sequamur, fratres, agnum quocumque ierit, sequamur patientem, sequamur et resurgentem, sequamur multò libentius et ascendentem, levantes corda ad illam in quâ regnat gloriam Dei *Patris.* Id., serm. de Assump.

Mes frères, suivons l'agneau partout où il ira, suivons-le souffrant avec patience ; suivons-le ressuscitant; suivons-le encore plus volontiers montant au ciel, et élevons nos cœurs à cette gloire de Dieu le Père, dans laquelle il règne.

Per hoc quod se nostris oculis visibiliter substraxit, Christus nostris se mentibus invisibiliter radicavit. Greg. Homil. 7 in Ezech.

Jésus-Christ, en se dérobant visiblement à nos yeux, s'est comme enraciné invisiblement dans nos esprits.

Excellentius sacratiusque innotuit, cum in paternæ majestatis gloriam se Christus recepit. S. Leo, serm. 2 de Ascens.

Le Fils de Dieu s'est bien mieux fait connaître à nous et d'une manière plus ineffable, lorsqu'il a été reçu dans la gloire de la majesté de son Père.

Propter hoc Christus ascendit in cœlum, ut sublevaret cor hominis ad suam dilectionem. Bernardin. Senens. serm. 2 de Ascens.

Jésus-Christ est monté au ciel pour élever le cœur de l'homme à son divin amour.

Humilitas Christi claritatis est meritum, claritas humilitatis est præmium. Augustinus tract. 10 in Joan.

Jésus-Christ par son humilité a mérité la gloire dont il jouit, et cette gloire est la récompense de son humilité.

Hoc sperate membra quod videtis in capite. Id. in Joan. 12.

Vous qui êtes les membres de Jésus-Christ, espérez que ce que vous voyez s'accomplir dans votre chef s'accomplira aussi dans vous.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Définition]. — L'Ascension du Fils de Dieu étant un des articles de notre croyance, par cet article nous faisons profession de croire fermement que Jésus-Christ, après avoir achevé et accompli le mystère de notre rédemption, est monté comme homme en corps et en âme dans le ciel, où il avait toujours été comme Dieu, étant présent partout par sa divinité, et qu'il y est monté par sa propre vertu, et non par une vertu étrangère, comme Élie qui fut transporté dans un chariot de feu, ou comme le prophète Habacuc et Philippe le diacre qui firent de très-longs espaces de chemin, transportés en l'air par une vertu divine. Jésus-Christ est monté au ciel par sa propre vertu, non-seulement comme Dieu, mais même comme homme. Il est vrai que cette merveille ne s'est pas faite par les forces naturelles de l'homme ; mais c'est que d'une part l'âme de Jésus-Christ étant bienheureuse et douée du don d'agilité a pu transporter son corps où elle a voulu, et que de l'autre son corps étant devenu glorieux obéissait sans résistance aux volontés de son âme. Ce qui fait que nous croyons qu'il est monté au ciel par sa propre vertu.

[Assis à la droite de Dieu]. — Il faut remarquer dans ces paroles une manière figurée de parler assez ordinaire en l'Ecriture, laquelle, pour s'accommoder à notre manière de concevoir les choses corporelles, attribue à Dieu des membres et des affections humaines, quoiqu'on ne doive rien se figurer en Dieu de corporel, puisqu'il est un pur esprit ; et c'est à raison de cette manière de parler que, parce que nous voyons parmi les hommes qu'on donne la droite à celui qu'on veut honorer, appliquant aux choses spirituelles cette idée que nous donne le mot de droite, nous confessons que Jésus-Christ *est assis à la droite de son Père,* pour exprimer l'état de gloire où il est élevé comme au-dessus de toutes les créatures. De même ces paroles *est assis* ne marquent pas cette situation où est le corps lorsqu'il est effectivement assis ; mais elles signifient la possession stable et permanente de la gloire et de la puissance souveraine que Jésus-Christ a reçues de son Père qui, selon l'Apôtre, *l'a fait asseoir à sa droite dans le ciel, au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances, de toutes les dominations,* etc. (Ephes. I). Cette expression marque donc un état de gloire tellement propre et particulier au Sauveur qu'il ne peut convenir

à nulle autre créature ; ce qui a fait dire au même Apôtre, en un autre endroit : *Quel est l'ange à qui* Dieu *ait jamais dit : asseyez-vous à ma droite*? (Heb. I). A quoi S. Thomas ajoute que, si cette attitude se prend pour un repos, pour une demeure, ou pour une habitation en la béatitude du Père éternel, elle convient à Jésus-Christ en tant qu'il demeure éternellement et immuablement en la béatitude du Père, selon saint Augustin ; que, si elle se prend pour la puissance et le règne de Dieu, elle convient encore à Jésus-Christ, en tant qu'il règne avec le Père éternel ; en un mot, l'expression *est assis* a deux significations dans les Saintes Lettres : par la première, elle marque un repos ; par la seconde, elle signifie une puissance royale ou judiciaire. Ce saint docteur enseigne, dans les articles suivants, comme quoi Jésus-Christ en tant que Dieu, en tant qu'homme, et en tant qu'Homme-Dieu, est assis à la droite de son Père.

[A la droite]. — Il est à propos que le peuple soit averti que Dieu n'a ni main droite, ni main gauche, ni aucune de ces choses que nous lui attribuons par rapport à nos corps ; et que l'Ecriture et les Pères ne se servent de ces manières de parler que pour s'accommoder à la faiblesse de nos esprits, qui ne peuvent comprendre les choses spirituelles que sous des images sensibles. Mais, de fait et pour parler en théologien, Dieu n'a point d'autre face que son essence, d'autres yeux que sa connaissance, d'autre bras que sa toute-puissance, d'autre cœur que son amour et sa bonté, d'autres entrailles que sa miséricorde. Or la droite dans les hommes est comme le principe du mouvement et de la force, et quand on veut honorer quelqu'un, la coutume est de le mettre à sa droite ; ainsi, pour signifier que Dieu le Père a voulu honorer son Fils, l'Ecriture dit qu'il l'a fait asseoir à sa droite : *Dixit Dominus Domino meo : sede à dextris meis* (Ps. CIX).

[J.-C. est debout au ciel]. — Il reste, pour l'éclaircissement de cette question sur la posture du corps du Fils de Dieu dans le ciel, que c'est l'opinion de S. Thomas et des autres théologiens en général, que le Sauveur du monde est debout, et que ce sera la posture ordinaire des corps glorifiés, lesquels ne seront jamais las et fatigués, quelques mouvements qu'ils fassent. Il est mal aisé de supposer une autre situation plus convenable, si nous ne voulons nous imaginer des siéges : ce qui serait indécent, à moins que ce ne fût des trônes, comme il est dit dans l'Apocalypse.

[J.-C. seul à la droite du Père]. — Saint Thomas (part. 3, quest. 68, art. 4) enseigne qu'il ne convient qu'à Jésus-Christ seul d'être assis à la droite de son Père, parce que être assis à la droite du Père éternel, c'est lui être égal : ce qui ne convient qu'à Jésus-Christ en tant que Dieu. En

tant qu'homme, il possède la béatitude au-dessus de toutes les créatures; et, en ce sens on peut dire encore qu'il est assis à la droite de DIEU, pour dire qu'il a une gloire supérieure à celle de tous les autres.

[Puissance de J.-C. au ciel]. — Quoiqu'il semble que le Sauveur ne pouvait être élevé plus haut que d'être assis à la droite de son Père, il y a néanmoins encore un autre degré d'élévation : c'est la puissance judiciaire qu'il a reçue dans son Ascension, et par laquelle son Père l'a établi le juge souverain des anges et des hommes, non que le Père éternel se soit démis de son droit de juger pour le transmettre à son Fils, mais c'est qu'il l'a exalté d'une nouvelle façon. Il était bien juste, comme le dit S. Thomas, que celui qui s'était abaissé jusqu'à prendre la marque de criminel, et qui, en cette qualité, avait été condamné par les hommes à un supplice également cruel et ignominieux, reçût en récompense d'une si profonde humiliation cette puissance judiciaire; ce qui a fait dire à S. Pierre au nom des autres Apôtres : *Præcepit nobis prædicare populo et testificari quia ipse constitutus est à* DEO *judex vivorum et mortuorum* (Act. x); ils avaient ordre de prêcher, et de faire entendre au peuple ce nouveau droit de juger les vivants et les morts que le Sauveur s'était acquis et dont il était entré en possession en montant au ciel.

[Pourquoi J.-C. est monté au ciel]. — Les théologiens apportent plusieurs raisons prises des SS. Pères pour montrer que le Sauveur devait monter au ciel; voici les principales qui sont exposées dans le Catéchisme du concile de Trente : 1° Parce qu'il était de la bienséance que son corps qui avait été rendu glorieux et immortel dans sa résurrection habitât un lieu aussi élevé et aussi éclatant de lumière que l'est le ciel. 2° Afin qu'il pût jouir de la gloire et du royaume qu'il avait acquis par son sang, et qu'il y eût soin de tout ce qui regarde notre salut. 3° Afin de prouver, en mettant son trône dans le ciel, que son royaume n'était point de ce monde, ni un royaume passager et terrestre tel que les Juifs se l'imaginaient et tel que sont les royaumes de la terre, mais un royaume spirituel et éternel. 4° Afin que l'Ascension excitât en nous le désir du ciel et nous fît comprendre que, quoique nous soyons encore en ce monde, nous devons toujours élever nos pensées en haut. 5° Afin, comme dit l'Apôtre, que J.-C. se présente maintenant pour nous devant la face de DIEU, et remplisse auprès de lui la fonction d'avocat : il n'y a rien qui soit plus capable de donner une joie solide et véritable aux fidèles que de savoir que JÉSUS-CHRIST, qui est tout puissant auprès de son Père, est établi avocat et intercesseur pour leur salut auprès de lui. 6° Pour nous y préparer une place, comme il nous l'avait promis, et pour prendre en notre nom, comme notre chef, possession de la gloire. 7° Pour nous en ouvrir l'entrée, qui avait été fermée jusqu'alors par le péché d'Adam, et pour nous en faciliter le chemin, ainsi qu'il l'avait

prédit à ses disciples ; aussi, pour faire voir l'accomplissement de ses promesses, il emmena avec lui dans le ciel les âmes des saints qu'il avait délivrés des limbes.

[J.-C. prie-t-il dans le ciel]. — C'est une question dans la théologie de savoir si Jésus-Christ prie dans le ciel, et comment? Quelques-uns ont cru que la prière est incompatible avec l'état où il est, et peu convenable à sa gloire; que c'est à lui de commander comme souverain, et non de prier comme suppliant. Mais l'opinion de la plus saine partie des théologiens et le sentiment commun des Pères est que l'état de gloire où est le Sauveur maintenant n'est pas incompatible avec la prière, et que, quelle que soit son élévation, il est toujours en état de faire des demandes à son Père ; aussi l'Apôtre nous assure-t-il qu'il plaide incessamment notre cause : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (Hebr. VI). Mais il y a cette différence entre la prière qu'il a faite sur la terre et celle qu'il fait dans le ciel, que sur la terre il a quelquefois prié avec des cris, des larmes et des sentiments de douleur et de compassion, tandis qu'au ciel il se contente de rappeler ce qu'il a fait, de représenter les larmes qu'il a versées et les plaies qu'il a endurées pour la gloire de son Père et notre salut, de conjurer Dieu par les mouvements de sa charité, d'arrêter le bras de sa justice et de modérer sa colère.

[Bienfaits de l'Ascension]. — Outre l'abondance des dons célestes qui nous sont communiqués par l'Ascension du Sauveur du monde, nous en tirons encore plusieurs grands avantages. 1° Le mérite de notre foi en reçoit un grand accroissement; car la foi ayant trait aux choses que l'on ne voit point et qui sont au-dessus de la raison et de l'esprit de l'homme, il est visible que si le Sauveur ne nous avait point quittés, le mérite de notre foi serait beaucoup diminué : de là vient que Notre-Seigneur appelle heureux ceux qui auront cru sans avoir vu. 2° L'Ascension fortifie merveilleusement notre espérance ; car si nous croyons fortement que Jésus-Christ comme homme est monté au ciel, et qu'en cette qualité il est assis à la droite de Dieu son Père, nous concevrons en même temps une ferme espérance qu'étant les membres de son corps, nous y monterons aussi un jour pour y être unis à notre chef; c'est ce que ce Sauveur nous a fait espérer par ces paroles : *Mon Père, je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi* (Joan. XVII). 3° Elle fait que notre volonté se porte au ciel avec plus d'ardeur, et qu'étant tout enflammés par l'esprit de Dieu, nous éprouvons la vérité de cette parole : *où est votre trésor, là aussi est votre cœur* (Matt. VI). En effet par son Ascension Jésus a rendu notre amour tout spirituel et tout dégagé des sens, et il a fait que, le considérant maintenant comme éloigné de nous, nous l'honorons et l'aimons comme notre Dieu.

[L'Ascension est un mystère propre à l'Homme-Dieu]. — Le triomphe de l'Ascension n'appartient proprement ni à la divinité ni à la créature prises séparément. En effet le créateur ne peut monter, parce qu'il est au dernier terme et au souverain degré de la grandeur, *in fine magnitudinis;* d'autre part, comme dit l'Ange de l'école, la créature ne peut descendre, parce qu'elle est au dernier degré de la bassesse; et, comme il n'y a rien au-dessus de l'être incréé, il n'y a rien aussi au-dessous de l'être créé que le néant. Il fallait donc que la souveraine grandeur et la dernière bassesse fussent unies ensemble dans une même personne, qui pût monter et descendre : or cela ne se trouve qu'en la seule personne de Jésus-Christ : *Quòd autem ascendit quid est, nisi quia et descendit* (Ephes. IV).

[Il n'y a que gloire dans l'Ascension]. — De tous les mystères du Sauveur, l'Ascension est le seul dont rien ne vient ternir l'éclat. En effet, quoique le mystère adorable de l'Incarnation jette tout le monde dans le ravissement, il semble qu'on ait pourtant je ne sais quelle idée d'abaissement de sa majesté divine, de le voir enfermé neuf mois dans le sein d'une femme. Sa naissance est accompagnée de prodiges qui découvrent sa grandeur : cela est honorable; mais il pleure et tremble de froid dans une crèche; quelle humiliation! des rois le viennent adorer et lui offrir des présents comme à leur souverain : cela est glorieux; mais il fuit la persécution d'Hérode : cela donne de la confusion. Il guérit des malades et ressuscite des morts : c'est une marque de puissance; mais en même temps il travaille, il endure la faim et la soif : c'est une marque de faiblesse. Il sauve les hommes et les retire de l'esclavage du démon : voilà qui mérite que toute la terre se soumette à lui; mais il meurt sur une croix : c'est ce qui scandalise ses plus fidèles disciples. Il ressuscite et sort glorieux du tombeau : voilà une preuve infaillible de sa divinité; mais il paraît encore sous une forme mortelle, et converse avec des personnes qui ne sauraient supporter les lumières de son corps béatifié : c'est tenir encore quelque chose de l'infirmité humaine, ce n'est pas jouir pleinement des droits et des avantages d'un Dieu. Enfin vous trouverez dans tous les autres mystères du Sauveur je ne sais quoi qui en obscurcit l'éclat : la grandeur y est mêlée avec la bassesse, la gloire à la confusion, la force à l'infirmité, le plaisir à la douleur, la joie aux larmes, la jouissance à la privation, la plénitude à l'indigence et à la pauvreté; il n'y a que son Ascension qui est tout illustre, tout éclatante, toute magnifique, toute pompeuse, tout admirable.

[L'Ascension, achèvement de la rédemption]. — Ce serait en vain que Jésus-Christ serait mort et ressuscité pour nous, s'il n'était monté au ciel pour nous attirer après lui : comme l'Ascension du Fils de Dieu est le dernier des mystères, elle en est le sceau. Jésus-Christ est mort pour notre rédemption, il est ressuscité pour notre justification, et il est monté au

ciel pour notre glorification ; il est allé nous préparer les places, ainsi qu'il l'avait dit à ses Apôtres ; il a porté dans les cieux les prémices de notre nature, comme le premier-né d'entre ses frères ; il est allé le premier de tous prendre possession de l'héritage céleste, pour y faire participer les autres. Les patriarches, les prophètes et tous les justes de l'ancienne loi l'accompagnent dans son entrée triomphante, comme ayant été prédestinés à la gloire ; mais les saints de la nouvelle loi suivront cette troupe glorieuse, et nous régnons déjà en quelque manière dans le ciel, puisqu'une portion de notre nature y règne avec Jésus-Christ, comme dit S. Maxime : *Ubi portio mei regnat, ibi me regnare sentio.*

[Certitude de l'Ascension]. — Quand le Fils de Dieu n'aurait pas eu autant de témoins oculaires qu'il avait de disciples qui, assemblés sur le mont des Olives, le suivirent de vue jusqu'à ce que la nuée qui l'enveloppa le dérobât à leurs yeux, notre raison pourrait encore être d'accord avec notre foi sur la croyance de l'Ascension du Sauveur, puisqu'elle n'a pas été moins évidente et moins sensible que sa mort et sa résurrection. En effet, à un païen qui contesterait cet article, ne pouvant croire qu'un corps composé de chair et d'os comme le nôtre ait pu, par ses propres forces et sans un secours étranger, s'élever en l'air, monter jusqu'au plus haut des cieux, à ce païen, dis-je, on pourrait demander qu'est donc devenu ce corps sacré, la victime et l'hostie d'expiation immolée pour le salut des hommes, On ne peut pas dire qu'il soit demeuré dans le tombeau, puisque ses ennemis mêmes ont été convaincus de sa résurrection ; il n'est pas demeuré sur la terre après être ressuscité, puisque quarante jours après la résurrection, il n'y a plus été vu. Comment est-il donc disparu, si ce n'est par l'Ascension ? La piété des fidèles a pu sauver de la rage des tyrans les reliques et les ossements de tant de martyrs, et les exposer à la vénération des peuples ; et celui qui est leur chef, dont ils ont tiré toute leur gloire, ou serait demeuré dans le sépulcre, ou l'on ne saurait ce qu'il est devenu ! Cette idée se peut-elle présenter à un homme de bon sens ?

[L'Ascension, preuve de la divinité de J.-C.]. — Peut-il y avoir une preuve plus convaincante de la divinité du Sauveur que son Ascension, une preuve qui fasse mieux connaître qu'il était le Messie, et le Rédempteur des hommes ? Le ciel était fermé, les plus grands saints étaient passés de cette vie aux plus basses parties du monde, pour y attendre un libérateur ; si ce n'est pas ici le libérateur qu'ils attendaient, par quelle force et par quel privilége cet homme peut-il s'être ouvert une voie si extraordinaire au séjour des bienheureux ? comment a-t-il pu briser ces portes de bronze qui jusqu'à cette heure en avaient fermé l'entrée à Moïse et aux autres prophètes ? *Nemo ascendit in cœlum, nisi qui descendit de cœlo, Filius* Dei (Joan. III). L'arrêt qui avait été porté contre Adam envelop-

pait tous les hommes : tous les hommes avaient été bannis du Paradis, et Jésus s'efforcerait en vain d'y monter, s'il n'en était descendu. Je dis plus : si cet homme n'était pas véritablement le Fils de Dieu, bien loin de mériter un tel privilége, il serait digne au contraire des plus grands supplices pour s'être attribué une qualité qui ne lui était pas due.

[S. Paul, sur l'Ascension]. — *Celui qui est descendu est celui-là même qui est monté au-dessus des cieux, pour accomplir toute chose.* C'est ainsi que le grand Apôtre parle de l'humilité prodigieuse du Fils de Dieu sur la terre, et de sa gloire infinie dans le ciel. Après nous avoir exposé qu'il est descendu dans les parties les plus basses de la terre par sa bonté, il nous avertit qu'il est remonté au-dessus des cieux par sa puissance; qu'après être descendu pour remplir toutes les figures et pour accomplir toutes les prédictions, il est remonté pour combler les hommes de ses bienfaits, et pour remplir l'univers des marques de son pouvoir et des caractères de sa grandeur ; qu'après avoir fait tant de miracles sur la terre, après avoir marché sur les eaux, brisé les portes de l'enfer, et vaincu toutes les forces du démon, il triomphe maintenant dans le ciel, *afin qu'à son nom tout genou fléchisse au ciel, sur la terre, et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur* Jésus *est dans la gloire de* Dieu *son Père* (Phil. II).

[L'Ascension était une justice]. — Le Fils de Dieu avait glorifié son Père sur la terre par ses prédications, par le bruit de ses miracles, par la sainteté de ses actions, par la pureté de sa vie, et par les douleurs de sa mort : j'ai achevé l'ouvrage dont vous m'avez chargé, dit-il à son Père dans cette divine prière qu'il lui adresse. Il avait fallu que ce Fils unique, égal à son Père, fût sacrifié pour lui rendre la satisfaction qui lui était due; n'était-il pas juste que le Père éternel relevât son Fils autant qu'il s'était abaissé, et les humiliations infinies de ce Fils ne devaient-elles pas être suivies d'une gloire sans mesure. Ainsi, comme la gloire éternelle qu'il avait eue dans le sein de son Père avait été obscurcie par les infirmités temporelles de la nature humaine qu'il avait prise pour notre salut, c'est justement qu'il demande que, son ouvrage étant accompli, la gloire de sa divinité rejaillisse sur son humanité, et que tout le monde sache que cet Homme-Dieu qui a souffert dans le temps est Dieu de toute éternité. Jésus-Christ étant donc descendu du ciel en terre pour réparer l'honneur de son Père, il était de sa gloire, dit S. Augustin, qu'il remontât de la terre au ciel; comme son humilité avait fait le sujet de sa gloire, il fallait aussi que cette nouvelle gloire fût la récompense de son humilité; comme ses mystères obscurs avaient commencé par son Incarnation, il fallait que ses mystères glorieux, qui avaient commencé par sa Transfiguration et sa Résurrection, fussent consommés par son élévation dans le ciel.

[L'Ascension couronne l'œuvre de la rédemption]. — Voici en peu de mots toute l'économie de notre salut. Les hommes doivent être rachetés par le sang d'un Dieu : le Fils de Dieu est né afin d'avoir de quoi racheter les hommes ; il a vécu parmi eux, il a fait des miracles pour leur faire connaître qu'il était le Rédempteur que Dieu leur avait promis ; il est mort pour payer leur rançon par l'effusion de son sang ; il est ressuscité pour leur prouver que c'est un Dieu qui est mort pour eux, et pour leur apprendre que le fruit de leur rédemption doit être la gloire de leur corps et de leur âme ; il est demeuré quarante jours sur la terre pour les convaincre de sa résurrection ; enfin il est monté au ciel pour y jouir de la gloire qu'il a méritée, et pour préparer à ses élus celle qu'ils mériteront par le moyen de sa mort et le secours de sa grâce.

[Comment le Fils de Dieu peut monter au ciel]. — Il ne faut pas s'étonner si l'Incarnation du Verbe est assez ordinairement exprimée dans l'Ecriture, par le nom de descente : car, bien que Dieu qui est partout soit incapable de descendre, toutefois, parce qu'il est uni à une nature si basse, on dit qu'il est descendu ; lui-même parlait ainsi : *Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam* (Joan. VI) ; et parlant à Nicodème, il lui dit : *Nemo ascendit in cœlum, nisi qui descendit de cœlo, Filius hominis qui erat in cœlo* (Joan. III). Ces paroles contiennent tout le secret et toute la vérité du mystère de l'Incarnation : si la même personne n'était Dieu et homme, il ne serait pas vrai que le Fils de l'homme est descendu du ciel, parce qu'il n'avait pas été au ciel selon la nature humaine, et, par conséquent il ne pouvait pas en être descendu ; il n'était pas non plus au ciel selon la nature humaine, lorsqu'il parlait à Nicodème. et néanmoins il disait que le Fils de l'homme était descendu, et qu'il était au ciel, et qu'il y monterait. De cette manière de parler du Sauveur, les Pères et les Théologiens ont appris qu'il fallait nécessairement que la même personne fût Dieu et homme, et qu'il y eût communication d'idiome entre les deux natures, à raison du même support. C'est pour la même raison que, dans le mystère de l'Ascension, il est vrai de dire que le Fils de Dieu, qui est Dieu lui-même, remonte au ciel qu'il n'avait jamais quitté, étant essentiellement partout ; et qu'un homme est reconnu au ciel pour souverain et adoré des anges et des hommes.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

Comme le Sauveur du monde monte au ciel par sa propre vertu, le principe de son élévation est l'excellence de sa personne et la grandeur de son mérite. Il n'était pas bienséant qu'il demeurât toujours sur la terre: ce lieu n'était pas conforme à la qualité de sa personne ; c'était un homme du ciel, dit l'Apôtre : *Secundus homo de cœlo cœlestis* (I Cor. xv), il fallait donc qu'il retournât au ciel. La terre ne convenait pas non plus à la gloire de son corps : le ciel est le lieu des corps glorieux. Enfin il n'était pas conforme à son mérite : il s'était abaissé jusqu'au centre de la terre, il méritait de s'élever au plus haut des cieux. Pourquoi est-il monté, demande S. Paul, sinon parce qu'il est premièrement descendu dans les plus bas lieux de la terre. La pensée de cet Apôtre est sublime ; nous mesurons la grandeur des corps par leur hauteur et leur profondeur, et celle des esprits par leur abaissement et leur élévation ; ils montent à proportion qu'ils descendent, ils s'élèvent à mesure qu'ils s'abaissent. (**Nouet**, *l'Homme d'oraison, méditation pour le jour de l'Ascension*).

Le Sauveur par sa résurrection ayant quitté une vie mortelle pour une vie immortelle, il convenait que son corps bienheureux quittât aussi la terre, lieu de corruption et de mort, pour passer au ciel, véritable demeure des esprits et des corps glorifiés ; il était juste que son humilité l'ayant abaissé comme un ver de terre au-dessous de tous les hommes, sa victoire le plaçât comme le roi même des anges et des hommes au-dessus de tous les esprits bienheureux : c'est par-là qu'il devait ôter aux Juifs cette erreur grossière, dont même les Apôtres n'avaient pas été exempts, s'imaginant qu'il était venu établir un royaume terrestre et charnel, au lieu que le sien était tout spirituel et céleste. Ce royaume céleste devait particulièrement subsister par la foi : or c'est afin de perfectionner et de vérifier la nôtre, que le Fils de Dieu monte au ciel. Comme il était lui-même l'objet de notre foi, il fallait qu'il s'éloignât de nous, pour nous la faire exercer avec plus de mérite, selon qu'il le dit à S. Thomas : *Heureux ceux qui croient sans avoir vu.* C'est ce qu'il avait marqué expressément aux siens durant sa vie mortelle, leur disant qu'il était expédient

pour eux-mêmes qu'il s'en allât, sans quoi le SAINT-ESPRIT, qui devait mettre le sceau à leur foi et aux autres vertus, ne descendrait point sur eux. (*Le véritable Esprit et le saint emploi des fêtes solennelles de l'année*).

[Prière à J.-C. montant au ciel. — Ce n'est pas seulement pour vous, Seigneur, que vous rentrez dans votre royaume, c'est encore pour nous-mêmes; vous y montez comme notre chef, et vous allez, selon la promesse que vous en avez faite, préparer à vos élus les places qui leur sont destinées; vous y montez comme notre médiateur, et vous allez présenter pour nous à votre Père les fruits de cette rédemption surabondante qui a réconcilié le ciel et la terre ; vous y montez comme notre guide, et en nous montrant le terme où nous devons aspirer, vous nous tracez le chemin par où nous devons marcher. Chef adorable de cette Eglise militante que vous avez formée sur la terre par les travaux de votre vie mortelle, donnez-nous part à la gloire de cette Eglise triomphante que vous commencez à rassembler dans le ciel, et dont vous devez être l'éternelle félicité ; nous sommes vos membres, et partout où le chef se trouve, les membres doivent s'y trouver avec lui. Sans vous, sans le bonheur de vous posséder et de vous voir, quel repos pouvons-nous goûter dans cette vallée de larmes où nous demeurons ? et que peut nous offrir le monde, qui nous tienne lieu de cette béatitude souveraine que l'on goûte en vous et avec vous? Ah ! Seigneur, quand viendra le jour où je sortirai de ce bannissement? quand paraîtrez-vous à mes yeux avec toute votre gloire ? Je languis dans cette attente ; le monde ne m'est plus rien, et mon cœur est déjà avec vous dans le ciel. (**Le P. le Valois**, *Entretien sur le mystère de l'Ascension*).

[Autre prière]. — Allez, aimable Sauveur, allez vous présenter à votre Père ; montrez-lui les plaies de votre corps adorable: vous en portez encore les vestiges dans vos mains, dans vos pieds, dans votre sacré côté; à cette vue, toute sa colère se calmera, ses foudres demeureront suspendus: que dis-je ? il en tirera ses grâces les plus puissantes, et il les fera couler sur nous. Que pourra-t-il vous refuser, divin Rédempteur, lorsque vous lui représenterez que c'est lui qui vous a envoyé pour nous? vous paraîtrez devant lui comme le grand prêtre lorsqu'il entrait dans le sanctuaire, non pas pour lui offrir le sang des animaux, mais le vôtre propre. J'approcherai donc, Seigneur, avec confiance du trône de votre miséricorde ; vous serez d'autant plus touché de mes maux que vous les avez tous éprouvés sur la terre autant que nous, et encore plus que nous. Guide fidèle, si nous vous demandons votre secours, c'est pour marcher après vous et dans la même route que vous: il n'y a point d'autre bonheur à espérer pour nous que celui dont vous allez prendre possession ; il n'y a point d'autre chemin pour y parvenir que celui que

vous avez tracé; si je veux être glorifié comme vous, il faut que je m'abaisse comme vous; si je veux être récompensé comme vous, il faut que je travaille comme vous; si je veux être couronné avec vous, il faut que je combatte, que je souffre comme vous. (*Le même*).

[A Jésus montant au ciel]. — Allez, Seigneur, la terre n'est plus une demeure qui vous convienne, le ciel vous appartient et vous en êtes le maître; allez prendre possession de ce royaume éternel, et vous asseoir à la droite de Dieu. Vous en êtes descendu pour l'amour des hommes; vous êtes sorti du sein de votre Père pour venir parmi nous, et pour vous montrer au monde; il est temps que vous quittiez le monde, et que vous retourniez à votre Père. Quels combats n'avez-vous pas eu à soutenir? quels ennemis n'avez-vous pas eu à surmonter? mais enfin vous les avez vaincus, vous avez noyé le péché dans votre sang, vous avez terrassé toutes les puissances des ténèbres par la vertu de votre croix; vous avez confondu l'enfer par votre descente aux limbes; vous avez fait mourir la mort même par votre résurrection. Après tant d'ennemis abattus, tant de victoires remportées, allez, glorieux et aimable vainqueur; il est juste que vous receviez tous les honneurs du triomphe. Père éternel, votre gloire est réparée, votre justice est satisfaite, votre culte est rétabli, toutes vos volontés sont exécutées, votre Fils vous a glorifié; c'est à vous maintenant à le couronner de gloire, et à lui donner ce que vous en avez reçu. (*Le même*).

[Jésus, Seigneur de toutes les créatures]. — C'est en ce glorieux jour de l'Ascension du Sauveur, qu'on peut lui adresser ces paroles : *Dominus universi tu es*, vous êtes le Seigneur de l'univers. Nous vous avons reconnu comme le maître de la terre, quand vous êtes sorti si glorieux de son sein, et que vous avez fait sortir tant de morts de leur tombeau; nous vous avons reconnu comme le seigneur de la mer, quand elle a calmé ses flots et apaisé ses tempêtes au premier commandement que vous lui fîtes; enfin dans votre Ascension glorieuse, nous vous reconnaissons comme le Seigneur des Cieux, disons mieux, comme le Seigneur de toutes les créatutures non-seulement insensibles, mais encore de toutes les créatures raisonnables, puisqu'il n'y en a aucune qui n'ait voulu contribuer à l'honneur de votre triomphe. Jetons en effet les yeux vers le ciel, nous y verrons une troupe innombrable d'esprits bienheureux qui viennent au-devant de vous; baissons les yeux sur la terre, nous y verrons tout ce qu'il y a de plus grand au monde, la sainte Vierge, les Apôtres et les disciples qui vous conduisent des yeux. Il est vrai que les anges hommes font retentir la montagne des Olives de leurs soupirs; mais je ne sais s'il n'est pas aussi glorieux pour vous de vous voir regretté de ceux que vous abandonnez, que de vous voir reçu avec joie de ceux que vous honorez de votre présence; et peut-être que les soupirs de la terre ne font pas

moins connaître votre grandeur que les acclamations du ciel. (**Anonyme**).

[Jésus fait partager son triomphe]. — Il n'en est pas du Sauveur triomphant comme des autres conquérants de la terre : ceux-ci veulent combattre avec des armées nombreuses, et ils veulent triompher tout seuls ; ils ne peuvent trouver assez de compagnons dans les travaux de la guerre, et ils n'en peuvent nourrir aucun dans l'honneur d'une victoire ; ils partagent les périls avec tant de gens que la part qu'ils y ont est ordinairement très-peu considérable, et tous les jours les soldats cueillent les lauriers dont ensuite ceux qui sont leurs chefs se couronnent. Mais le Sauveur du monde veut faire part de la gloire de son triomphe généralement à tous ceux qui auront combattu avec lui ; et c'est pour allumer cette espérance dans nos cœurs que non-seulement il monte au ciel en présence de ses Apôtres, et qu'il les assure qu'il va préparer leurs places; mais encore qu'il veut être accompagné de tous ceux qui avaient remporté tant de victoires dans l'Ancien Testament. (*Le même*).

[Il faut suivre J.-C]. — Je ne doute point, Messieurs, que tous les chrétiens ne soient bien aises, et même n'espèrent avoir part au triomphe de Jésus-Christ ; mais pour cela il faut combattre comme lui, et si vous en désirez savoir le moyen, apprenez-le de S. Augustin, qui nous assure qu'il faut le suivre de cœur, pour le suivre un jour de corps. *Sequamur eum mente, ut, cum promissa dies advenerit, sequamur et corpore.* Il faut combattre cet attachement que nous avons à la terre, il faut combattre cette indifférence que nous avons pour le ciel, il faut vaincre tous les obstacles qui nous arrêtent et qui nous empêchent de le suivre, il faut que le désir de l'accompagner fasse faire à notre cœur toutes les démarches que fait Jésus-Christ : *Si adhuc tenemur infirmitate corporis, sequamur tamen passibus amoris*, dit ce saint docteur. Or Jésus-Christ quitte au jour de son Ascension ce monde, *Ecce relinquo mundum :* voilà comme sa première démarche et le commencement de son Ascension ; il faut donc que notre cœur quitte aussi le monde, et renonce à l'affection qui l'y attache. *Et vado ad Patrem* : le Fils de Dieu entre dans le ciel, et retourne dans le sein de son Père ; voilà la dernière démarche, la fin et l'achèvement de son triomphe ; il faut donc que notre cœur monte aussi dans le ciel, il faut que notre cœur quitte le monde par la fuite et l'aversion de tout ce qui le compose : *Ecce relinquo mundum*; il faut, que par l'amour et par le désir, il se porte continuellement vers son Père céleste : *Et vado ad Patrem.* Et c'est le moyen de monter un jour en effet avec Jésus-Christ ; il faut, s'il veut être un jour couronné, combattre l'attachement qu'il a pour la terre : *Ecce relinquo mundum*, et l'indifférence qu'il a pour le ciel : *Et vado ad Patrem.* Or quand je dis que pour suivre Jésus-Christ il faut quitter le monde, je ne prétends pas enfermer tous les hommes

dans des cloîtres, ni les reléguer dans des solitudes ; mais je dis que, dans quelque état qu'ils vivent, il faut qu'ils quittent le monde de cœur et d'affection, et, comme il ne suffirait pas de l'avoir quitté extérieurement si on y était encore engagé de cœur, aussi il ne faut pas s'imaginer qu'il soit permis à ceux qui y vivent d'attacher impunément leurs affections aux plaisirs et aux honneurs dont ils jouissent. J'entends par le nom de monde, non pas une vie absolument libertine et vicieuse, non pas les débauches outrées, ni cette ambition énorme dont peu de gens sont capables, mais un certain monde qui se peut retrouver dans tous les états du christianisme : en un mot, j'entends tous les objets qui peuvent enfler notre orgueil, nourrir notre vanité, entretenir cette estime secrète de nous-mêmes et cette sensibilité qoe nous avons pour les humiliations ; j'entends tous les objets qui peuvent flatter nos sens et entretenir une vie douce et commode. Enfin je dis qu'il faut quitter de cœur et d'affection toutes les choses où la nature corrompue se trouve, quoiqu'il y ait beaucoup à souffrir dans cette séparation : car ce n'est qu'à cette condition que le Sauveur s'engage de nous faire part de la gloire de son triomphe : c'est par cette voie qu'on le suit, et que l'on monte au ciel avec lui. (*Le même*).

[Route à suivre]. — Voici l'instruction importante que le Sauveur fit à deux de ses disciples qu'il entretenait sur le chemin d'Emmaüs : *Nonne oportuit pati Christum, et ità intrare in gloriam suam* ? (Luc. XXIV). Imaginons-nous, chrétiens, qu'il nous tient le même langage, et qu'il nous donne la même maxime pour règle de notre conduite. Il a fallu souffrir pour mériter la gloire dont j'entre aujourd'hui en possession : c'est de dessus la croix que je monte dans le ciel, c'est du tombeau que je sors pour aller prendre place à la droite de mon Père, c'est par une mortification continuelle que j'ai conquis ce royaume ; si vous voulez y avoir part un jour, remarquez ce chemin tout rouge de mon sang, c'est par-là qu'on y arrive: cette route est sûre, toute autre vous ferait infailliblement égarer : *Oportuit pati Christum, et ità intrare in gloriam suam.* En effet, quand cette glorieuse troupe des prophètes et des patriarches qui accompagnaient JÉSUS-CHRIST dans son triomphe, approchant de l'empirée, s'écria avec David : Esprits bienheureux, princes du ciel, ouvrez ces portes éternelles fermées depuis la naissance des temps, ouvrez, et recevez le roi de gloire; ces anges ne demandèrent-ils pas, plutôt pour notre instruction que par ignorance, plutôt pour faire éclater davantage les belles actions de cet Homme-DIEU que pour lui disputer l'entrée du ciel, ne demandèrent-ils pas sur quoi fondé il prenait le nom de roi de gloire, et pourquoi il y entrait en maître et en souverain : *Quis es iste rex gloriæ* ? Alors on entendit toute l'empirée retentir du récit de ses rudes combats, de ses victoires qui lui avaient coûté tant de sang, *Dominus fortis et potens in prælio*, et de ses vertus si pénibles et si laborieuses, *Dominus virtutum ipse est rex*

gloriæ. Et pourquoi a-t-il voulu garder les plaies de ses pieds et de ses mains ? pour avoir comme autant de titres incontestables qui faisaient connaître le droit qu'il avait acquis à ce trône de gloire où il était élevé : *Dominus virtutum ipse est rex gloriæ*. Mais nous, mon cher auditeur, croyez-vous que votre Sauveur n'aura pu entrer dans le ciel qu'au prix de son sang, et que vous y entrerez par un chemin couvert de roses et de fleurs ? Quoi? celui à qui la gloire appartenait en qualité de Fils de Dieu n'aura pu en prendre possession qu'après trente ans passés dans une vie pauvre et mortifiée ; et les esclaves, les serviteurs entreront en partage avec lui, sans qu'il leur en coûte ni peine ni travail ! Ne faut-il pas faire Dieu bien injuste, ou bien être furieusement entêté de son propre mérite, pour s'imaginer que Dieu donnera à la fin d'une vie douce et commode ce qu'il a vendu si cher à son propre Fils ? (*Le même*).

[Jésus nous attire à lui]. — Qu'est-ce que le Fils de Dieu pouvait faire de plus capable d'exciter en nous le désir de le suivre et de monter au ciel, que d'y monter le premier, et que de nous dire qu'il allait trouver son Père ? *Ascendo ad Patrem meum, et Patrem vestrum* (Joan. xx). Car s'il est vrai que quand le prophète Elie fut élevé dans un char de feu, il emporta avec soi tous les désirs de son disciple Elisée, comme parle S. Bernard : *omnia discipuli desideria secum abstulit*, hélas ! quels doivent être les sentiments des chrétiens depuis que leur Sauveur est monté au ciel ! Au moins ce Sauveur croyait nous avoir fait assez de bien pour mériter les affections de nos cœurs, et il se flattait qu'il serait l'objet de tous nos désirs, qu'il enlèverait tous nos cœurs après lui : *Si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad me ipsum*. Ce désir de se réunir à Jésus-Christ, cet amour du Sauveur est si juste que ce grand amateur de Jésus-Christ, qui souhaitait avec tant de passion la dissolution de son corps pour jouir de sa présence, prononce anathème contre tous les cœurs qui seraient assez durs pour être sans amour pour Jésus-Christ : *Si quis non amat Dominum* Jesum, *sit anathema* (I Cor. xvi) (*Le même*).

[Cortége de Jésus triomphant]. — De quelque côté que je jette les yeux, je vois que toutes les parties de l'univers contribuent en leur manière au pompeux appareil du triomphe de Jésus-Christ. Si je regarde le ciel, j'aperçois toute la gloire de l'empirée entr'ouvert, qui fait le plus glorieux spectacle qui fut jamais ; j'y aperçois les anges qui descendent en foule tout brillants d'une lumière céleste, et qui chantent dans leurs harmonieux concerts les conquêtes du vainqueur. Si je perce jusqu'aux enfers, j'y vois ces esprits de ténèbres dépouillés de leur empire, et chargés de chaînes et de confusion. Autour du Sauveur je reconnais tous ces illustres patriarches de l'Ancien-Testament, qui rendent mille actions de grâces à leur libérateur ; et à ses pieds j'aperçois ses disciples et ses Apôtres qui lèvent les yeux au ciel, et suivent de cœur et de désir leur

maître qu'une nuée éclatante enlève insensiblement et dérobe enfin à leurs yeux. Il est vrai que la disposition des cœurs des uns et des autres est bien différente : les saints patriarches ne sauraient assez témoigner de joie, et les Apôtres ne sauraient assez marquer leur douleur ; ceux-là mêlent leurs voix aux chants d'allégresse des esprits bienheureux, ceux-ci font retentir la montagne des Oliviers de leurs soupirs ; mais je ne sais s'il n'est pas aussi glorieux pour Jésus-Christ de voir le regret des uns que la joie des autres, et si ces tendres larmes de la terre ne lui sont pas aussi agréables que les louanges et les acclamations de tout le ciel. Les créatures même insensibles veulent avoir part à ce triomphe, et une nuée composée de tout ce que les éléments ont de plus pur et de plus brillant l'enlève dans le ciel comme un char de triomphe, et plutôt par son éclat que par son obscurité, dérobe aux yeux des Apôtres l'unique objet de leur consolation. (**Anonyme**).

[Paroles de Jésus à son Père]. — Il semble que le Sauveur entrant dans le ciel, pour rendre compte de sa mission à son Père, lui répète ces belles paroles qu'il lui avait adressées la veille de sa Passion : *Pater, ego te clarificavi super terram* (Joan. XVII) : Mon Père, je me suis appliqué sur la terre à vous faire adorer des hommes, je n'ai rien oublié pour vous en faire aimer, j'ai procuré votre honneur aux dépens de mon honneur et de ma vie : *Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam* (Joan. XVII) : j'ai achevé l'entreprise que vous m'aviez confiée : le démon est enchaîné, le péché est anéanti ; les hommes à la faveur de votre grâce, vont triompher du monde et de la chair, et vont s'appliquer uniquement à votre service ; on n'égorgera plus bientôt de victimes qu'aux pieds de vos autels ; on ne brûlera plus de l'encens que dans vos temples, et vous aurez des sujets qui vous seront parfaitement soumis : c'est ce que vous m'aviez donné ordre de faire, et ce que j'ai enfin heureusement exécuté, après mille peines et mille travaux : *Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam.* (*Le même*).

[L'Incarnation et l'Ascension]. — Comme l'Apôtre S. Paul, pour nous donner une juste idée de l'élévation du Sauveur du monde, en prend la mesure de son plus grand abaissement qui est le mystère de l'Incarnation, nous devons juger de sa grandeur dans l'Ascension par l'opposition avec son abaissement quand il vint au monde ; dans l'Incarnation, le ciel descend jusqu'à la terre, dans l'Ascension la terre monte jusqu'au ciel ; dans l'Incarnation la divinité s'abaisse dans le néant, dans l'Ascension l'humanité monte jusqu'au trône de Dieu ; dans l'Incarnation le Fils de Dieu descend de l'éternité dans le temps, de la gloire dans le mépris, de l'impassibilité dans la souffrance, de l'immortalité dans la mort, du trône dans la croix, de la croix dans le tombeau, et du tombeau dans les enfers ; dans son admirable Ascension son humanité humiliée remonte des enfers

au tombeau, du tombeau sur la montagne des Oliviers, de cette montagne dans le ciel, du ciel dans le sein de la divinité ; elle quitte la terre, elle fend l'air, elle traverse les globes célestes, le soleil est offusqué de sa lumière, les étoiles la louent, les saints l'adorent, les anges la révèrent et lui rendent hommage ; tous les enfants de Dieu mêlent, parmi l'applaudissement des créatures insensibles, des cris de joie et de doux cantiques de triomphe. (**Nouet**, *l'Homme d'Oraison*, 3e *part.*).

[Jésus devait être le premier dans le ciel]. — C'était sans doute un honneur qui lui était dû, de monter le premier dans le ciel, puisqu'il était le premier-né entre ses frères : *Ut sit ipse primogenitus in multis fratribus.* Il était le premier-né du Père : *Unigenitus qui est in sinu Patris*, le premier-né de la Vierge : *Peperit filium suum primogenitum :* le premier-né avant toutes les créatures : *Primogenitus omnis creaturæ ;* le premier-né des morts : *Primogenitus mortuorum* ; le premier-né de ceux qui ressuscitent d'entre les morts : *Primogenitus ex mortuis ;* il devait donc aussi être le premier de ceux qui montent au ciel : *Qui de cœlo est, super omnes est.* Il n'y a point de société sans ordre, point d'ordre sans dépendance, et point de dépendance sans supériorité et sans commandement ; et à qui appartient le commandement sinon aux plus excellentes natures? Or parmi toutes les choses créées, qu'y a-t-il de plus excellent que l'humanité sainte du Rédempteur ? où peut-on trouver des qualités plus royales ? sa sagesse est plus élevée par-dessus les chérubins que les chérubins ne le sont au-dessus des plus vils insectes ; sa puissance est plus élevée au-dessus des monarques que les monarques au-dessus des esclaves ; et sa sainteté est plus élevée au-dessus des bienheureux que les bienheureux au-dessus des pécheurs ; n'était-il donc pas raisonnable qu'il montât au ciel pour être le chef des anges, le roi des rois, le saint des saints, et le maître souverain de l'univers ? *Qui de cœlo est, super omnes est.* (*Le même*).

[Il faut se réjouir]. — Quel sujet de joie pour tous ceux qui aiment Jésus-Christ ! *Omnes gentes, plaudite manibus, jubilate* Deo *voce exultationis* (Ps. 46) ; Peuples, témoignez votre allégresse par vos applaudissements, louez le Seigneur avec des transports de joie et des cris de réjouissance : *Ascendit* Deus *in jubilo, et Dominus in voce tubæ* (Ps. 46) : Dieu est monté avec des acclamations de joie, le Seigneur est monté parmi le bruit des trompettes, enfin cette arche qui a sauvé le monde du naufrage, après avoir flotté sur un déluge de sang, va se reposer sur la montagne céleste : cet innocent Joseph, dont la vertu avait été opprimée par les artifices de ses frères, est tiré de prison pour recevoir la couronne de gloire ; cet invincible Samson, après avoir brisé les portes de l'enfer, s'en va triompher sur l'empirée ; ce victorieux Josué, après avoir passé le Jourdain avec l'arche du testament, va prendre possession de la terre

des vivants ; ce soleil de justice, qui avait reculé de dix lignes, retourne au même point dont il était parti ; ce petit ver dans sa naissance, cet agneau dans sa passion, ce lion dans sa résurrection, monte aujourd'hui comme un aigle dans les cieux, et nous invite encore à y monter avec lui. Enfin, c'est aujourd'hui que la céleste Jérusalem reçoit son légitime roi, l'Eglise son pontife , la maison de Dieu son héritier, et tout le monde son chef : Deus *sedet super sedem sanctam suam* (Ps. 46) : le Fils de Dieu est assis sur son trône saint, tous les grands de la terre lui sont soumis, et il est infiniment élevé au-dessus d'eux. (*Le même*).

[Dans l'Ascension Jésus remplit toutes choses]. — L'Apôtre exprime la cause de son élévation dans le ciel en ces termes : *Ascendit super omnes cœlos ut impleret omnia.* Il monte au-dessus de tous les cieux, pour remplir le vide que la révolte des anges avait causé dans le ciel, et mettre partout la plénitude ; il avait déjà rempli la terre de la plénitude des grâces pendant le cours de sa vie, l'enfer de terreur et les limbes de consolation après sa mort, le tombeau de la gloire de sa résurrection ; que restait-il donc, sinon qu'il remplît le ciel de la gloire de son Ascension ? *Ascendit super omnes cœlos ut impleret omnia.* D'ailleurs il faut considérer la gloire de Jésus-Christ en trois états, savoir, dans son Incarnation, dans sa Résurrection, dans son Ascension : dans son Incarnation , son âme était glorieuse, mais elle était unie à un corps mortel et passible : la gloire n'était donc pas encore en toute sa plénitude ; dans sa Résurrection, son âme était unie à un corps immortel et impassible, mais ce corps n'était pas encore dans un lieu convenable à son état ; il fallait donc qu'il l'élevât au ciel pour mettre le comble à sa gloire : *Ascendit super omnes cœlos ut impleret omnia.* Mais, ô Sauveur des âmes ! pendant que vous montez au ciel pour le remplir de votre gloire, ne voyez-vous pas que vous laissez un vide sur la terre ? que sera le monde sans vous qu'une triste solitude, la terre qu'un désert, notre cœur qu'un vide misérable ? J'y ai pourvu, nous répond-il ; sitôt que je serai monté sur le trône de ma gloire, je vous enverrai le Saint-Esprit pour vous remplir de la plénitude de ma gloire. O l'admirable commerce que vous faites aujourd'hui, mon Sauveur, entre le ciel et la terre ! vous enlevez de la terre votre corps glorieux pour le donner au ciel, et en échange vous lui rendez votre esprit, que vous faites descendre du ciel, pour remplir nos cœurs de votre amour. (*Le même*).

[En imitant J.-C. nous aurons part à sa gloire]. — L'Ecriture nous apprend que c'est à l'humilité et aux souffrances que Jésus-Christ est redevable de la gloire dont il prend aujourd'hui possession : *Pourquoi est-il dit qu'il est monté*, demande l'Apôtre, *sinon parce qu'il était descendu auparavant dans les parties les plus basses de la terre?* (Ephes. IV). Mais la même Ecriture nous apprend que l'humilité et la mortification sont les seuls moyens dont nous devons nous

servir pour arriver à la béatitude qui nous est préparée ; c'est ainsi que Jésus-Christ lui-même l'a déclaré : *Quiconque s'humiliera sera exalté* (Luc. XVIII). *Le royaume des cieux souffre violence, et, pour le ravir, il faut s'en faire une continuelle* (Matt. XIV). Il ne faut donc pas croire que le mystère de l'Ascension soit un mystère qui ne puisse exciter en nous que notre admiration, et il ne suffit pas d'envisager avec étonnement Jésus-Christ s'élever de terre dans le ciel ; les Apôtres étaient dans cette surprise, dont ils furent repris par ces paroles : *Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel?* Comme si les anges leur eussent dit : ne soyez pas tellement occupés de voir votre maître monter dans la gloire, que vous négligiez de travailler vous-mêmes à y monter après lui ; il ne s'agit pas de le suivre fixement des yeux du corps, il faut agir, il faut souffrir, en un mot il faut marcher sur ses traces, pour vous mettre en état d'occuper un jour la place qu'il est allé vous préparer. Les Disciples ne seront pas traités plus favorablement que le maître, et il ne faut pas s'imaginer qu'il nous donne pour rien une gloire qu'il a lui-même achetée si chèrement ; il faut qu'il nous en coûte absolument l'humiliation de l'esprit et la mortification du corps ; c'est l'instruction et le profit que nous devons tirer du mystère que nous célébrons. (**Monmorel**).

[Nous devons tendre au ciel]. — Apprenez, mon cher auditeur, de Jésus-Christ montant au ciel, que le bonheur du ciel est votre fin dernière, et que vous n'êtes au monde que pour travailler à le mériter ; car c'est dans ce mystère que Jésus-Christ nous enseigne cette vérité et par paroles, et par exemples. Y a-t-il rien de plus juste et de plus raisonnable que cette conduite? tout ce qui sort d'un principe si noble ne doit-il pas y rentrer ? les fleuves qui tirent leur source de l'océan n'ont-ils pas ordre de s'y rendre après leur course ? et, lorsque nous venons au monde pour travailler à la gloire de Dieu, après avoir satisfait à ce ministère, ne devons-nous pas aller lui rendre compte de notre emploi ? Quelle serait notre disgrâce si nous étions éloignés de lui pour toujours, et quelle serait notre injustice si nous refusions de lui rendre tout ce que nous avons reçu et qui lui appartient ! Un Dieu a-t-il pu nous créer pour un autre que pour lui, et une créature raisonnable pourrait-elle se contenter de tout autre bien que de Dieu ? *Exivi à Patre, et veni in mundum ; iterùm relinquo mundum, et vado ad Patrem* (Joan. VI). Jésus-Christ ne pouvait nous faire une leçon plus touchante, et dans un temps plus propre à l'imprimer dans nos esprits. Il voulait laisser à ses disciples une consolation solide, et en même temps une instruction importante pour les mœurs, puisque c'est celle où doivent aboutir toutes les autres. (**Cheminais**, *sermon sur l'Ascension*).

[Confiance]. — Puisque le Sauveur monté au ciel est notre avocat, notre pontife et notre médiateur, entrons dans les sentiments de S. Paul, qui exhortait les Hébreux à mettre toute leur espérance en la médiation de

Jésus-Christ : *Habentes pontificem magnum qui penetravit cœlos, adeamus cum fiduciâ ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur* (Hebr. IV) ; Dieu nous ayant donné un prêtre qui est comme entré dans le sanctuaire en montant aux cieux, et qui s'offre incessamment en qualité de victime pour apaiser la colère du maître que nous avons offensé, allons avec assurance nous présenter au trône de sa miséricorde, et ne craignons pas que nos vœux soient rejetés ; *Non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris :* ce Sauveur, en qualité d'homme, est sensible à nos disgrâces ; et comme Dieu, il a le pouvoir de nous soulager. Je suis persuadé, Seigneur, que malgré nos offenses, nous n'avez pas perdu la bonté qui vous est si essentielle ; vous êtes mon Sauveur, et je n'aurai lieu de désespérer que quand vous cesserez de l'être ; mais pouvez-vous renoncer, Seigneur, à cette aimable qualité? Heureux celui qui, sans se laisser aller à une présomption criminelle, appuie son espérance sur un fondement si solide ; il verra un jour dans le ciel son attente remplie etc. (*Le même*).

Que ne puis-je, chrétiens auditeurs, au lieu de ce que j'ai à vous dire, vous répéter ici le discours que Jésus-Christ fit à ses disciples avant cette séparation ! qu'il y aurait de plaisir, qu'il y aurait d'utilité pour vous à l'entendre ! Quoique je parte, mes chers disciples, pour aller à mon Père, ce n'est pas toutefois sans douleur que je vous quitte ; quelque gloire qui m'attende dans le ciel, si vos intérêts ne m'y attiraient aussi fortement que les miens, je ne pourrais me résoudre à me séparer de vous. Je suis descendu sur la terre, lorsque j'ai cru que ma présence y était nécessaire ; si je remonte au ciel, c'est que je sais que désormais je vous serai plus utile étant absent : au reste le Saint-Esprit viendra bientôt prendre ma place, et vous ne serez pas longtemps sans consolation. Allez, mes Apôtres, allez apprendre à toute la terre les vérités que je vous ai enseignées ; allez détromper tant de pauvres malheureux qui sont enselelis dans le vice et dans l'ignorance ; faites en sorte, s'il est possible, que de toutes les âmes que j'ai rachetées, il n'en périsse pas une seule ; et ne craignez ni la science des doctes, ni la puissance des grands du monde : je vous donnerai de quoi confondre l'orgueil des uns et des autres ; vous souffrirez à la vérité, mais les secours que vous devez attendre de moi adouciront toutes vos peines. Allez donc, encore une fois, allez mériter les riches couronnes que je vais vous préparer. Les Apôtres et les disciples ne jouirent pas longtemps du plaisir de l'entendre ; car le Sauveur ayant levé les mains pour leur donner sa dernière bénédiction, il commença à se détacher de la terre et à se perdre insensiblement dans les nuées. **(Le P. de la Colombière,** *sermon* 2e *sur l'Ascension*).

[Accueil fait dans le ciel à J.-C.]. — Si le père de l'enfant prodigue témoigna tant de joie, et fit une si grande fête à l'arrivée de ce fils qui l'avait déshonoré, qui était devenu l'opprobre de sa famille pour avoir dissipé son

bien en des débauches honteuses; quelle caresse n'a pas faites le Père éternel à son Fils unique, qui pour lui plaire s'est consumé dans la fatigue d'une vie pauvre et souffrante; à ce Fils si zélé qui, pour augmenter la gloire de son Père, s'est livré lui-même aux tourments les plus cruels; à ce Fils innocent qui a sauvé tant de pécheurs, et qui par sa mort a ouvert à tous les hommes le chemin du ciel. Ce fut alors que ce Dieu de majesté le reconnut pour son Fils, qu'il déclara à tous les habitants de la cour céleste qu'il était leur roi, que tout devait plier sous son autorité et être soumis à sa puissance, qu'il serait le maître du ciel qu'il avait ouvert, et de l'enfer qu'il avait vaincu, et de la terre qu'il avait sanctifiée. On peut croire que tous les bienheureux esprits s'écrièrent : *Dignus est Agnus qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem* (Apoc. v). L'Agneau qui a souffert la mort, mérite de recevoir les honneurs divins, de régner avec force, avec sagesse, avec une puissance absolue ; il est juste qu'on lui rende toute sorte de respect, qu'il soit élevé au plus haut point de gloire, et que tout le ciel retentisse éternellement de ses louanges. Ce fut au bruit de ces acclamations que le Fils de l'homme fut introduit dans le ciel, où nul homme n'avait encore été vu, et où cette nombreuse troupe de saints qu'il avait tirés des limbes le suivit et fut reçue avec tout l'accueil qui était dû aux mérites de leur libérateur et à leurs propres mérites. (*Le même*).

Nous sommes les membres du corps mystique du Sauveur, et il est notre chef : or le chef ne doit pas être sans ses membres, et il manquerait quelque chose au bonheur de Jésus-Christ s'il était seul dans la gloire. Il a porté ses plaies dans le ciel, afin que le prix de notre rédemption toujours présent aux yeux du Père éternel tînt les portes du royaume de Dieu toujours ouvertes pour tous ceux auxquels il en a mérité l'entrée par son sang ; et il nous crie, par la bouche de l'Apôtre, que sa volonté est que nous soyons tous des saints, afin que nous soyons tous bienheureux : *Hæc est voluntas* Dei *sanctificatio vestra* (I Thessal. iv). Mais il ne suffit pas d'avoir cette espérance dans le cœur, si nous ne travaillons à nous élever davantage dans le ciel par de fervents désirs de suivre Jésus-Christ. Souffrez donc que je vous adresse aujourd'hui les mêmes paroles que l'ange dit aux disciples de Jésus-Christ, qui furent témoins de son Ascension glorieuse, et qui, après que la nuée l'eut dérobé à leurs yeux, tenaient leurs regards attachés au ciel dans une oisive admiration de ce mystère : *Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum?* Pourquoi vous arrêtez-vous à regarder le ciel ? Cherchez les moyens d'y monter; travaillez à vous défaire de ce poids de corruption qui vous entraîne vers la terre ; ôtez tous les obstacles qui peuvent fermer l'entrée à la grâce dans vos âmes ; travaillez par des gémissements et des soupirs redoublés à vous attirer les grâces qui vous portent à faire des œuvres dignes du ciel et de la gloire où vous aspirez. (*Essais de sermons, Ascension*).

[L'Ascension, récompense de l'humilité de J.-C.]. — JÉSUS-CHRIST, Fils de DIEU et DIEU lui-même comme son Père, étant descendu dans les parties les plus basses de la terre, remonte en ce jour au plus haut des cieux. Son humilité, dit S. Augustin, ayant fait le sujet de sa gloire, il était bien juste que sa gloire fût le prix de son humilité, qu'après avoir vaincu le monde et le péché, l'enfer et le démon, il reçût la récompense de ses travaux, et qu'il jouît du fruit de ses victoires; qu'après avoir soutenu de grands combats pendant les jours de sa chair, il placât à la droite de son Père cette même chair devenue immortelle, et qu'il fit reposer cette arche de sanctification dans le lieu qui lui était dû, et dans la gloire qui lui était préparée : c'est-là le glorieux spectacle que l'Eglise nous expose en ce jour. Les Anges surpris de voir tout brillant de lumière et tout environné de gloire celui qu'ils avaient vu tout couvert de plaies et tout chargé d'opprobres, font retentir les cieux de cantiques divins, que leur inspire les mouvements de leur joie et les transports de leur allégresse : Ouvrez vos portes, princes, ouvrez vos portes éternelles pour recevoir le Seigneur des vertus, qui est le roi de gloire : *Attollite portas, principes, vestras ; et elevamini, portæ æternales, et introibit rex gloriæ* (Psalm. 23). Que ce jour est donc glorieux pour le Sauveur du monde ; mais qu'il est avantageux pour nous, puisque, si nous voulons, notre gloire est inséparable de son triomphe, qu'il achève dans le ciel le grand ouvrage de notre rédemption qu'il avait commencé sur la terre, et que, pour nous consoler de la perte de sa présence visible, il nous assure qu'il nous va préparer la place. (*Les mêmes*).

[L'Ascension, fondement de notre espérance]. — De tous les mystères que nous célébrons et que la religion nous présente, il n'y en a point qui établisse mieux notre espérance que celui de l'Ascension, qui soit un gage plus certain de notre bonheur futur, et qui nous donne des droits plus particuliers sur les biens du ciel qui jusqu'alors avait été fermé, et où nous n'avions ni chef, ni intercesseur qui nous y marquât notre place. Quel eût été notre malheur, si les portes du ciel ne nous avaient pas été ouvertes ! n'aurions-nous pas été réduits à une espérance languissante, dont le terme étant plus prolongé afflige d'autant plus une âme qu'elle a plus d'empressement pour un bien qu'elle ne possède pas encore. D'ailleurs, si le ciel nous avait été ouvert, mais que nous n'eussions eu ni chef, ni médiateur pour nous y préparer une place, notre espérance n'aurait-elle pas été confondue; et les justes de l'ancien Testament ayant eu l'avantage d'y monter avec JÉSUS-CHRIST, n'aurions-nous pas trouvé dans leur bonheur un plus grand sujet de déplorer notre misère ? Dans ce premier état, notre espérance aurait été sans joie, dans le second elle aurait été sans fondement. Mais béni soyez-vous à jamais, divin Sauveur, de nous avoir par votre Ascension ouvert le ciel qui nous était fermé, et de nous avoir préparé la place qui nous était destinée. En effet, pourquoi

monterait-il au ciel en présence de ses disciples ? pourquoi monterait-il accompagné des patriarches et des prophètes, si ce n'est pour apprendre aux hommes que leur espérance sera bientôt remplie, qu'ils jouiront sans attendre longtemps la possession du bonheur qu'ils attendent, et qu'ils trouveront en sa personne et leur médiateur et leur chef. Espérance des hommes, peux-tu avoir un fondement plus solide ? Il était bien juste que le ciel fût fermé avant l'Ascension de Jésus-Christ, afin que celui qui en était descendu pour opérer notre rédemption en prît possession le premier, après la consommation de ce grand ouvrage ; mais qu'il ait voulu y monter en présence des Apôtres, c'est ce qui me surprendrait, si je n'apprenais des Pères que cette circonstance est l'une de celles qui soutient davantage notre espérance, et qui nous marque les grands droits qu'il nous a donnés sur le ciel en y montant. (*Les mêmes*).

[Au ciel, Jésus achève la rédemption]. — Le Fils de Dieu est entré dans le ciel pour nous, dit le grand Apôtre, comme notre précurseur, afin que nous le suivions dès à présent par l'espérance, et que cette espérance nous serve comme d'une ancre ferme et assurée dans les différentes agitations de cette vie mortelle : *Ubi Præcursor pro nobis introivit* Jesus (Heb. ix). Comme il n'est pas seulement venu sur la terre pour mériter la gloire du corps qu'il avait pris dans le sein d'une Vierge, mais encore pour opérer le salut de tous ceux qui croiraient en lui ; s'il n'a plus rien à faire pour son humanité sainte, il a encore à agir pour le salut de ses saints, jusqu'à ce qu'ils soient entrés en la participation de la gloire : c'est ce que l'Apôtre veut nous faire entendre, lorsqu'il nous dit qu'après être descendu il est monté jusqu'au plus haut des cieux pour accomplir toutes choses : *Ascendit super cœlos ut impleret omnia* (Ephes. iv). Il achève dans le ciel ce grand ouvrage de la rédemption des hommes qu'il a commencé sur la terre : c'est de là que comme chef de l'Eglise, ainsi que l'appelle le même Apôtre, il la gouverne par les pasteurs qu'il lui donne, il l'éclaire par les docteurs, il la sanctifie par ses sacrements ; il la protége par le secours de sa grâce, il la vivifie par son esprit ; c'est là qu'il prie sans cesse pour nous, et qu'il nous sert d'avocat pour défendre notre cause devant son Père, de médiateur pour lui offrir nos prières, de pontife et de victime, offrant tous les jours le même sang qu'il a répandu sur la croix pour le salut de tout le monde : *Habemus advocatum ad Patrem* Jesum *Christum, et ipse est propitiatio pro peccatis nostris : non pro nostris autem tantum, sed etiam pro totius mundi* (I Joan. ii). C'est là qu'il est sur un trône de grâce et de miséricorde, afin que nous l'allions trouver dans un temps favorable, pour obtenir la rémission de nos péchés avant qu'il paraisse sur le trône de sa justice pour juger le monde. (*Les mêmes*).

[Saints qui montent au ciel avec J.-C]. — Quand le Fils de Dieu monte aujourd'hui dans le ciel, il y mène avec lui tous les saints que le temps, dont il fallait attendre la plénitude, tenait captifs dans les limbes : c'est le sens des

paroles de S. Paul. Je les vois, ce me semble, ces bienheureux qui durant le cours de plusieurs années avaient langui dans un état d'indifférence entre l'enfer et le paradis, entre la mort et la vie, entre la nuit et le jour, entre les supplices et la félicité ; ils étaient affranchis de la servitude de l'enfer, mais ils n'étaient pas dans la liberté du paradis ; ils étaient exempts de la seconde mort, mais ils ne jouissaient pas de la seconde vie; ils n'étaient pas environnés des ténèbres de l'horreur, mais ils n'étaient pas éclairés des splendeurs de l'immortalité ; ils ne souffraient pas les traits de l'indignation de Dieu, mais ils ne possédaient pas les délices de son palais éternel. Et tout d'un coup ils se trouvent emportés par une mystérieuse vertu du Fils de Dieu s'élevant dans le ciel où ils le suivent, où ils entrent, et où Dieu, découvrant sa face et rompant le voile de tant de siècles, les couvre des mêmes splendeurs que son Fils, les comble de la même joie, et les abîme dans la même félicité : glorieux état qu'il est permis à l'âme de désirer, mais que la langue ne saurait exprimer. (**D'Aubignac**, *discours sur l'Ascension*).

[L'Ascension, spectacle magnifique]. — C'est un beau spectacle pour notre foi que de suivre Jésus-Christ de vue, avec cette troupe de disciples en présence desquels il s'élève dans le ciel, et de considérer ce vainqueur de la mort, qui, chargé des dépouilles de l'enfer et du péché, porté sur les ailes des vents, comme parle l'Ecriture, pénètre au plus haut des cieux, et va placer sur le trône de la divinité même cette portion sacrée de notre chair qu'il avait prise, pour en faire l'objet éternel de l'adoration des hommes, après en avoir fait la victime de leur salut. Mais quel serait notre ravissement, si les nuages de notre foi se dissipant nous laissaient voir l'appareil de ce triomphe invisible qui honora l'entrée du roi de gloire dans le ciel ; cette multitude innombrable de captifs qui, délivrés des lieux souterrains où ils l'attendaient depuis tant de siècles, suivent en foule le char de leur libérateur ; tout ce qu'il y avait d'âmes innocentes depuis la création du monde qui, ayant été fidèles à la loi de Dieu, s'étaient sanctifiées par l'attente du Messie, et, l'environnant dans ce jour solennel, vont entrer dans la société de sa gloire, selon les divers degrés de leur mérite ! (**L'abbé de Jarry**, *sermon pour l'Ascension*).

[Il faut souffrir avec J.-C.]. — Parlez, Seigneur, mais de cette voix divine qui embrasait le cœur de ces deux disciples qui allaient à Emaüs, et dites aux âmes lâches et sensuelles qui ont horreur du travail, de la peine, et des souffrances ; N'a-t-il pas fallu que Jésus-Christ souffrît pour entrer dans sa gloire : et vous prétendez, chrétiens, le suivre dans le ciel sans passer par le chemin qu'il nous a marqué? ménageons, chrétiens, ces gages précieux de l'amour de notre Dieu pour nous ; faisons servir les souffrances de contrepoids à ce penchant malheureux qui nous emporte vers la terre ; et lorsque le monde nous offrira ses douceurs pour nous

attirer, opposons-lui ses amertumes pour nous en détacher. Mais d'un autre côté, pour ne pas nous abattre sous le poids des disgrâces que Dieu permet qui nous arrivent, il faut relever notre courage par la promesse que ce Sauveur fit à ses disciples quelques jours avant son Ascension, pour adoucir d'avance la douleur d'une séparation si fâcheuse, en leur disant qu'elle ne serait pas longue et qu'ils auraient bientôt la consolation de le revoir : *Modicum et videbitis me.* De là vient que l'Apôtre S. Paul nous exhorte, non-seulement à souffrir les tribulations avec patience. mais à vivre toujours dans la joie que nous donne l'espérance. (*Le même*).

[Splendeurs de l'Ascension]. — Qui de vous, mes chers frères, n'a pas été vivement touché de l'objet que l'Eglise présente à ses enfants, le jour où elle célèbre l'Ascension de son divin époux, lorsque ce divin Sauveur, après avoir béni ses disciples et leur avoir donné la paix, s'éleva en leur présence dans les Cieux, et que, couvert d'une nuée qui le déroba bientôt à leurs regards, il porta notre nature au-dessus des plus sublimes intelligences, pour en faire l'objet éternel de leur admiration ? Quelle douce pensée pour une âme chrétienne d'accompagner le Fils de Dieu dans l'appareil invisible de son triomphe ; de se mêler avec la troupe des captifs glorieux délivrés des liens de la mort, environnant le char de son vainqueur et entrant avec lui dans le ciel par les portes éternelles qui s'ouvrent devant ce roi de gloire ! Si je ne craignais d'être opprimé du poids de la majesté en voulant la considérer de trop près, j'exposerais à vos yeux ce premier-né des élus devant lequel se courbent les collines éternelles du monde ; je vous le ferais admirer avec le disciple bien-aimé, comme la lampe ou le flambeau qui éclaire la céleste Jérusalem de ses rayons ; j'exposerais ces vives images avec lesquelles S. Jean nous décrit les grandeurs ineffables de Jésus ; je vous le ferais voir ayant sur le front ce diadème mystérieux composé de douze étoiles chacune plus brillante que le soleil, et sous ses pieds ces vingt-quatre couronnes d'or dont les vieillards de l'Apocalypse lui font hommage, tout brillant de ces vêtements, plus blancs que la neige, sous lesquels il parut au jour de sa Transfiguration, et dans le riche appareil où le prophète représente l'épouse du roi de gloire, resplendissante de la lumière qui sort de son corps glorieux. (*Le même*).

[L'Ascension et l'entrée des princes dans leurs capitales]. — Il n'y a guère d'occasion où la majesté des rois éclate plus que dans les entrées qu'ils font en la capitale de leur empire, lorsqu'après quelque importante victoire ou quelque fameuse conquête, ils y retournent enfin chargés de lauriers et de couronnes. C'est en ces rencontres qu'ils étalent toute leur grandeur aux yeux des peuples, afin de s'attirer de l'admiration par la nouveauté des spectacles, et du respect par la montre de leurs richesses et de leur puissance; quoique, à dire vrai, tout l'éclat de ces entrées si glorieuses ne vienne pas de la personne

du prince : les seigneurs et les grands de leur cour y contribuent beaucoup par la magnificence de leurs habits, et par la beauté de leur train. Les arcs de triomphe, les trophées, les statues, les pyramides, les peintures, les inscriptions, cent autres objets rares et merveilleux font la meilleure partie de ces sortes de fêtes ; et il arrive assez souvent que celui pour lequel se fait ce grand appareil est la pièce la moins considérable du triomphe. Du moins on ne peut nier que, s'il est illustre et magnifique, il ne l'est qu'aux dépens d'autrui ; la pompe est belle, mais outre qu'elle ne dure qu'un jour, elle coûte d'ordinaire bien à ceux qui la regardent ; c'est une comédie où le prince fait le principal personnage, mais comme ses sujets en ont le plaisir, c'est aussi à eux d'en faire les frais. Il n'en est pas ainsi de l'entrée du Fils de Dieu dans le ciel, lui seul en fait tout l'honneur : les anges et les saints qui l'accompagnent ne sont riches que ses libéralités, éclatants que de ses lumières ; et quoiqu'il ait la principale gloire de ce triomphe, le ciel et la terre, les bienheureux et les fidèles ne laissent pas d'en recevoir de merveilleuses utilités. **(Anonyme).**

[J.-C. au plus haut des cieux]. — Le Fils de Dieu au jour de son Ascension est élevé non-seulement au plus haut des cieux matériels, comme assure l'Apôtre : *Ascendit super omnes cœlos*, mais encore au-dessus de toutes les intelligences, et placé à la droite de Dieu : ce qui est le plus haut degré d'honneur qui puisse être, et signifie en langage de l'Ecriture une égalité de gloire, de puissance et de majesté avec son Père. C'est pourquoi Tertullien, au lieu des paroles du Psalmiste : *Ascendit super cœlum* (Psalm. 67), dit avec sa force ordinaire : *Ascendit sublimitatem.* Il passe toute la hauteur imaginable et nos esprits le perdent de vue ; il arrive à ce trône vers lequel l'ange rebelle osa bien porter son ambition, mais en vain, parce que cette place n'était due qu'à un Dieu abaissé et humilié. Anges et bienheureux qui fûtes présents à ce spectacle, dites-nous donc si le prophète en a assez dit lorsqu'il assure qu'il a été porté sur les aîles des séraphins, si S. Paul en parle assez dignement quand il dit que son Père l'a élevé au-dessus de toutes les grandeurs : *Constituens eum supra omnem principatum et potestatem, et super omne nomen, quo nominatur sive in hoc sæculo sive in futuro* (Ephes. IV), et si S. Bernard a épuisé toutes les idées, en disant qu'il a reçu la gloire qu'il avait auparavant dans le sein de son Père. Il est permis, Messieurs, à chacun de donner l'essor à son esprit, pour s'élever au-dessus de tous les globes des cieux et de tous les chœurs des anges ; mais nous ne dirons rien de plus, que ce qu'a dit l'Apôtre, savoir, qu'il est monté jusqu'au plus haut des cieux, comme il est descendu jusqu'au centre de la terre. Je vous mesurerai la hauteur de l'un, si vous pouvez sonder l'abîme de l'autre : mais ni vous ni moi n'y parviendrons. (*Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne*, *Mystères*).

[Souffrances, chemin du ciel]. — C'est proprement dans ce mystère que le Sauveur nous montre le chemin du ciel, qui est celui que lui-même a tenu pour y monter, selon cette parole du prophète royal : *Notas mihi fecisti vias vitæ* (Ps. 15). Et quelle est cette voie ? lui-même nous l'apprend, en nous disant qu'il n'est entré en possession de sa gloire que par les souffrances : *Nonne oportuit pati Christum, et ità intrare in gloriam suam* (Luc. XXIV). C'est donc l'humiliation qui est le chemin de la gloire : *Quod ascendit, nisi quia et descendit primum in inferiores partes terræ* (Ephes. IV) ; et les souffrances sont les voies par lesquelles on arrive au souverain bonheur : aussi S. Paul nous assure qu'on a vu le Sauveur couronné de gloire par les opprobres et par les souffrances de sa mort : *Vidimus* JESUM *per passionem gloriâ et honore coronatum* (Heb. II). Le Fils de DIEU nous ayant donc marqué cette voie par où il a marché le premier, c'est par là sans doute que nous devons tendre à cet heureux terme ; toutes les autres voies sont des voies détournées, où il y a danger de s'égarer. Or pensons un peu, mon cher auditeur, quelle est la disproposition du terme où nous aspirons, et du chemin que nous prenons pour y arriver : la gloire est notre fin, et le bonheur éternel notre but ; mais par quelle voie y prétendons-nous aller ? est-ce par les humiliations, comme le Fils de DIEU ? est-ce par les souffrances, comme c'est par là qu'il y est arrivé ? car il ne faut pas croire qu'il y ait un chemin de roses pour les membres, après que le chef a été couronné d'épines. (*Le même*).

[Les chrétiens se ferment l'entrée du ciel]. — Ce qui est déplorable, c'est que la plus grande partie des chrétiens se ferment eux-mêmes l'entrée du ciel, et sont des prévaricateurs de leurs espérances, comme S. Cyprien dit que nous le sommes de notre foi : *Spei nostræ prævaricatores sumus.* Car comment pouvons-nous espérer ce bonheur éternel, pendant que nous en cherchons un autre ici-bas ? nous demandons continuellement à DIEU que son règne arrive et que nous ayons part à son royaume, et nous aimons notre exil ! nous aspirons à la liberté de cet heureux séjour, et nous chérissons la servitude de ce monde ! nous espérons régner éternellement avec DIEU, et nous souhaitons demeurer toujours sur la terre ! nous voulons, en un mot, jouir de ce bonheur infini, et nous ne voulons rien faire pour le mériter ! C'est ce que j'appelle être prévaricateur de cette espérance : et certes, si la foi est rare dans le monde, comme s'en plaint le Fils de DIEU lui-même, et si la charité y est tellement refroidie qu'à peine y voit-on une étincelle de ce feu sacré qui embrasait les cœurs des premiers chrétiens, ne pouvons-nous pas dire qu'il y encore moins d'espérance parmi les hommes ? (*Le même*).

[J.-C. ouvre le ciel]. — Vous savez qu'un des grands malheurs du premier homme fut d'avoir fermé le ciel, et pour lui-même et pour toute sa postérité criminelle qui était enveloppée dans ce chef. Cet ange que DIEU

mit à la porte du Paradis avec un glaive étincelant pour en défendre l'entrée, fut la figure de cette dernière rigueur de sa justice par laquelle il résolut de ne recevoir aucun homme dans la gloire, jusqu'à ce que cette justice fût satisfaite. Quoique plusieurs saints fussent morts en grâce dans l'Ancien Testament, personne n'avait encore été reçu dans le ciel; c'était au Sauveur du monde qu'était réservée la gloire d'y entrer le premier et d'ouvrir le paradis, qui jusqu'au jour de l'Ascension avait été inaccessible. Aussi vous remarquerez que lorsque le prophète décrit son entrée triomphante dans le ciel, il rapporte deux commandements, qu'il fit aux anges, qui en gardaient la porte : *Attollite portas, principes, vestras; et elevamini, portæ æternales, et introibit Rex gloriæ* (Psalm. 23). Il montre qu'il ouvre deux fois cette porte; la première fois pour lui, la seconde pour tous les prédestinés qui sont tous renfermés dans sa personne. C'est donc aujourd'hui proprement que le ciel appartient à la postérité des hommes : ces palais éternels, qui n'avaient accoutumé que d'être ouverts aux anges pour leur demeure, commencent à devenir la demeure des hommes, non-seulement pour leurs âmes, mais encore pour leurs corps glorieux. Et cet état, qui nous avait été ravi depuis le péché de notre premier père, devient notre possession par l'Ascension du Fils de Dieu, qui en fait l'ouverture suivi des saints qui avaient été retirés des limbes, et qui l'avaient accompagné dans son triomphe. (**Biroat**, *sermon pour l'Ascension*).

[L'Ascension affermit la foi des disciples]. — Pendant que le Sauveur demeura sur la terre avec ses Apôtres, leur foi était soutenue par les miracles qu'il faisait en leur présence, et par toutes les preuves éclatantes de sa divinité dont ils furent les témoins oculaires; aussi le reconnurent-ils hautement pour le Fils de Dieu par la bouche de S. Pierre qui fut l'organe de tous les autres disciples, lorsqu'il dit : *Tu es Filius* Dei *vivi*. (Matth. xvi), vous êtes le Fils du Dieu vivant. Mais comme la foi a trait à des choses qu'on ne voit point : *Fides est non apparentium*, il fallait que les Apôtres fussent privés de la vue de Jésus-Christ, afin que leur foi, éprouvée par son Ascension dans le ciel, reçût un degré d'accroissement et de mérite qu'elle ne pouvait pas avoir en sa présence; car alors toutes les impressions que la présence et la compagnie du Sauveur avaient faites sur leurs sens se dissipèrent de sorte que ni la chair, ni le sang, ni aucun motif humain ou terrestre n'eut plus de part dans leur foi, non plus que dans leur espérance et dans leur charité. De là vient que l'Apôtre dit que, bien qu'ils aient connu Jésus-Christ selon la chair, ce n'est pas néanmoins par cette connaissance qu'ils l'adorent et qu'ils croient en sa divinité, parce que le feu du Saint-Esprit qui descendit sur eux après l'Ascension purifia leurs esprits et leur cœur de toutes les images sensibles et corporelles dont ils étaient pleins. (*Essais de Sermons pour l'Ascension*).

[Le moyen de s'élever dans le ciel, est de se détacher des choses de la terre]. — Le principal dessein du Sauveur, en se séparant de ses disciples, fut de leur apprendre et, avec eux, à tous les chrétiens, que pour s'élever dans le ciel il faut se détacher de la terre. Jésus-Christ leur avait dit qu'il était roi, qu'il soumettrait toutes les nations de la terre à sa puissance, qu'il rendrait ses Apôtres juges de tous les hommes, qu'ils seraient assis sur des trônes, et qu'ils jugeraient avec lui les douze tribus d'Israël : il n'y avait rien de si grand, de si magnifique, et de si propre à flatter la cupidité et l'ambition des hommes que ces promesses. Mais l'Ascension de Jésus-Christ nous apprend que c'est dans un royaume spirituel, et non sur la terre, que toutes ces prédictions si éclatantes doivent s'accomplir, et que les disciples ne sauraient s'élever à la gloire de leur chef que par la voie des humiliations, de la pauvreté et des souffrances qui lui ont ouvert l'entrée à lui-même. Il avait donné cette grande leçon à ses Apôtres lorsque, pour terminer une dispute de préséance, il leur avait dit que celui qui devait être le plus grand devait se faire le plus petit, et que quiconque s'humilierait serait exalté; mais il les instruisit sur ce point d'une manière bien efficace lorsqu'après avoir passé par l'opprobre de la croix et du sépulcre, et les avoir entretenus pendant quarante jours des merveilles de son royaume, il s'éleva dans les cieux en leur présence, laissant dans les derniers vestiges qu'il imprima sur le mont sacré qui fut le théâtre de ce mystère, comme une trace lumineuse qui marque à tous les hommes la voie qu'ils doivent tenir pour suivre ce roi de gloire. Tout ce qui est terrestre ne peut avoir de place dans un royaume spirituel; ainsi il faut que le chrétien travaille toute sa vie à rompre les liens qui l'attachent à ce monde, afin que son âme délivrée par la mort ne trouve plus rien qui arrête son vol vers Dieu. (*Les mêmes*).

[Penser au ciel]. — Quels seraient notre aveuglement et notre insensibilité pour les biens éternels, si un Dieu, tout-puissant, tout glorieux, tout riche, et tout charmant qu'il est, ne pouvait attirer un cœur qui n'est fait que pour lui et qui, malgré ses engagements pour le monde, ne peut être satisfait à moins qu'il ne le possède ? Quel serait notre aveuglement, dis-je, si rachetés par le sang de Jésus-Christ, appelés à la participation de sa gloire, occupés à lui demander tous les jours que son règne arrive, nous bornions toutes nos prétentions aux biens, aux honneurs, aux plaisirs et aux commodités de cette vie! si faisant tous les jours une expérience si sensible des misères et de la corruption du monde, nous l'aimions encore ! si connaissant les grands avantages qu'il y a de suivre le Sauveur dans le ciel et d'y posséder Dieu même, nous ne songions à rien moins qu'à Dieu et au ciel, comme si l'un n'était pas notre Père, et que l'autre ne dût pas être notre demeure? C'est donc le ciel et la possession de ce souverain bien qui doivent être l'objet de mon espérance. Puisque c'est là qu'est mon trésor, il faut aussi que mon cœur s'y trouve; puisque

c'est là que Jésus-Christ sera ma vie, mon salut, ma nourriture, mon bien, ma gloire, mon bonheur, ma paix, et tout ce que je puis raisonnablement souhaiter, il faut que ce soit là que j'arrête et que je fixe tous mes désirs. (*Les mêmes*).

[Pourquoi tant de témoins de l'Ascension]. — Quand le Fils de Dieu se transfigura sur le Thabor, ce fut seulement en présence de trois de ses disciples, auxquels même il défendit d'en parler; mais dans son Ascension, quand il quitta la terre pour monter au ciel, il assembla ses disciples sur la montagne des Olives, ils virent tous cette élévation glorieuse : *Videntibus illis elevatus est.* Si nous voulons savoir d'où vient cette conduite si différente, c'est qu'il y avait dans les Apôtres deux grands maux à guérir, dit S. Cyprien; leur incrédulité et leur méfiance. Et Jésus-Christ, dit ce Père, a opposé deux grands mystères à ces deux maux : pour guérir le premier, il a voulu demeurer quarante jours sur la terre après sa résurrection, afin d'en faire connaître la vérité par des apparitions fréquentes; il pouvait monter aussitôt au ciel, dit S. Cyprien, mais il a voulu s'accommoder à la faiblese de ses disciples et dissiper tous leurs soupçons par la vérité et la gloire de son Ascension.

[Réception de Jésus au ciel]. — Le Fils de Dieu, passant avec une vitesse incroyable toutes les sphères des cieux, alla se reposer dans le sein de son Père, s'asseyant à sa droite, et se plaçant au-dessus des séraphins et de toutes les plus hautes intelligences. O repos glorieux! ô voyage de mon Sauveur heureusement terminé ! ô trône justement dû à la majesté de sa personne et à la grandeur de ses mérites! Le sein du Père éternel, c'est sa patrie, c'est sa maison et sa demeure, c'est son centre et son lieu naturel : *Unigenitus qui est in sinu Patris* (Joan. I). Il était partout ailleurs comme dans l'exil et dans le bannissement, dans l'inquiétude et dans la contrainte; il fallait qu'il trouvât dans ce sein le repos et la liberté, non pas des enfants adoptifs, mais du Fils unique de Dieu. Ce fut aussi dans les embrassements ineffables de son Père qu'il recueillit la récompense de ses travaux, la couronne de ses combats, le fruit de ses peines et de ses souffrances; là il prit possession de cet empire éternel qu'il exercera à jamais sur toutes les créatures; là il fut honoré de la qualité de juge souverain des vivants et des morts, d'arbitre du ciel et de la terre, de chef des prédestinés, de distributeur des grâces, de rémunérateur des vertus; là il reçut les hommages des anges, les adorations des saints, les vœux et les sacrifices des fidèles; là enfin son humanité sainte se vit comme fondue dans les splendeurs et les lumières de la divinité, n'ayant plus rien de la condition mortelle, entrant en société et en communication de tous les biens et de toutes les perfections de Dieu; en un mot, c'est là, comme dit S. Ambroise, que l'humanité du Sauveur n'a rien qui

ne semble être Dieu : *Per omnia Deus.* Arrêtons-nous là, chrétiens, baissons les yeux, et voilons notre visage, comme les chérubins, devant cette adorable majesté, de peur d'être éblouis par les excessives splendeurs de sa gloire, et contentons-nous de l'admirer, sans vouloir la considérer trop curieusement. (*Les mêmes*).

[Se réjouir de l'Ascension]. — En méditant ce glorieux mystère, il ne faut pas que nos admirations soient stériles et muettes; elles doivent être accompagnées d'amour, de joie, de bénédictions, d'actions de grâces, de complaisances pour ce divin libérateur. Il faut que nous prenions part à son bonheur, que nous nous réjouissions de le voir assis à la droite de son Père, que nous lui disions avec les bienheureux : *Dignus est Agnus qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et benedictionem* (Apoc. VI); divin Sauveur, Agneau immortel, la victime immolée pour le salut de tout le monde , il est bien juste que toutes les créatures reconnaissent votre divinité, qu'elles redoutent votre puissance, qu'elles adorent votre sagesse, qu'elles se soumettent à votre empire, qu'elles chantent vos victoires et vos conquêtes, qu'elles honorent par des hymnes éternels votre mort, votre résurrection glorieuse, et votre entrée triomphante dans le ciel. Jouissez, adorable Sauveur, jouissez du fruit de vos travaux et de la récompense de vos peines; goûtez en repos les délices immortelles qui vous ont coûté tant d'amertumes. Mais que la grandeur de votre félicité ne vous fasse pas oublier que nous sommes encore misérables ; et dans le sein de votre Père, souvenez-vous, s'il vous plaît, que vous avez laissé de pauvres orphelins sur la terre. Mais comment l'oublierait-il, puisqu'il ne nous a quittés que pour nous aller ménager le même bonheur. (*Les mêmes*).

[Elever les cœurs]. — Le Fils de Dieu est descendu du ciel sur la terre pour gagner nos cœurs, et après avoir fait ici-bas toutes les démarches les plus capables de l'en rendre le maître, il remonte de la terre dans le ciel pour les enlever avec lui. C'est-là où nous devons sans cesse tenir nos esprits et nos cœurs attachés ; c'est là où nous devons monter par la pensée et par les désirs, jusqu'à ce que nous soyons en état d'y monter véritablement. Ainsi comme l'esprit du mystère de l'Ascension est de nous détacher des choses d'ici-bas et de nous faire désirer celles d'enhaut, ce que nous avons à faire pour entrer dans les desseins de notre Dieu, c'est de voir quels sont les liens qui nous retiennent au monde, et de les couper avec le glaive de l'Evangile. Il est vrai que nous ne pouvons anéantir nos passions; mais nous pouvons les soumettre à la raison : c'est alors, dit S. Augustin, que nous ferons un moyen de salut de ce qui en est si souvent un obstacle, et que les foulant aux pieds et les mettant au-dessous de nous, nous nous en ferons une espèce de marchepied qui

nous aidera à monter jusques dans le ciel. **(Monmorel**, *Homélie sur l'Ascension*).

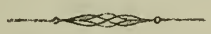
[Se détacher de la terre]. — Si le Sauveur monta au ciel, ce fut pour détacher ses disciples de l'affection trop naturelle qu'ils avaient à son humanité; et en ce jour ce même Sauveur, quittant la terre, nous invite à nous en détacher. C'est la conclusion qu'en tire l'Apôtre : *Puisque* JÉSUS-CHRIST *est monté au ciel et est assis à la droite de son Père, vous devez vous détacher de la terre pour monter au ciel.* Aussi les premiers chrétiens étaient-ils des gens entièrement détachés du monde, qui se regardaient sur la terre comme des voyageurs et des étrangers. Le monde était pour eux un lieu d'exil ; ils considéraient leurs corps comme leur prison, et ils étaient dans un gémissement continuel, attendant d'être délivrés de cette malheureuse captivité. Ils pensaient de la sorte parce qu'ils étaient de véritables chrétiens ; le sommes-nous, nous qui avons autant d'attache à la terre que si nous devions y demeurer éternellement ? **(Le P. Nepveu,** *Réflexions chrétiennes*).

[Ascension, mystère de désir]. — JÉSUS-CHRIST montant au ciel nous invite à le suivre, du moins par nos désirs ; c'est cet aigle qui, comme parle l'Ecriture, en s'élevant dans les cieux, nous invite à prendre l'essor avec lui. JÉSUS-CHRIST, notre unique trésor, est au ciel : notre cœur y doit être aussi ; il est notre chef, et nous sommes ses membres : nous devons donc regarder l'état de séparation d'avec lui comme un état violent et cruel pour nous ; nous devons supporter cette vie avec peine et avec ennui, et comme une véritable mort, parce qu'elle retarde notre union avec celui qui est tout l'objet de notre amour. Sont-ce là nos sentiments? si nous ne les avons pas, c'est une marque que nous n'aimons pas JÉSUS-CHRIST, ou que notre amour est bien languissant. (*Le même*).

[Ascension, mystère d'espérance]. — Si JÉSUS-CHRIST est monté au ciel, c'est pour nous tracer le chemin, pour nous en ouvrir l'entrée, et pour nous donner l'espérance d'y monter avec lui. Il est notre chef : il manquerait quelque chose à son bonheur, s'il n'était pas réuni avec ses membres ; c'est ce Joseph qui, régnant dans l'Egypte dont il fait la félicité, n'y serait pas assez heureux si ses frères n'en étaient les témoins et les compagnons. Aussi dans la Cène il dit à son Père, *qu'il voulait que ses disciples fussent là où il serait bientôt ;* et il en apporte la raison : afin, dit-il, que mon bonheur soit parfait. Or, ce qu'il demanda alors pour ses disciples, il le demande tous les jours étant assis à la droite de DIEU son Père ; et voilà sur quoi est fondée notre espérance. (*Le même*).

[L'Ascension changea les Apôtres]. — On ne peut nier que l'Ascension du Fils de DIEU n'ait opéré dans les Apôtres un changement admirable. Il est cer-

tain, on le voit dans l'Evangile, qu'ils avaient très-peu profité de sa présence, de ses instructions, de ses miracles ; ils l'avaient sans doute suivi par des vues charnelles et intéressées, le regardant comme celui qui devait rétablir le peuple et le royaume des Juifs dans sa première splendeur ; ils espéraient avoir part aux dignités et aux honneurs de cet état de prospérité. Cette ambitieuse disposition ne parut que trop, lorsque les deux fils de Zébédée lui firent demander les deux premières places de son royaume : ce qui causa un grand murmure parmi les autres dont les prétentions n'étaient pas moins élevées. Ils perdirent ces idées grosières et charnelles quand il expira sur la croix, parce qu'ils crureut s'être trompés en le regardant comme celui qui devait être le libérateur de son peuple, et qui devait rétablir le royaume d'Israël ; ils les reprirent après qu'il fut ressuscité, et un moment avant son Ascension ils lui demandèrent encore s'il rétablirait ce royaume d'Israël, tant ils étaient entêtés de royauté et de grandeur. Mais après son Ascension, ils n'eurent plus de sentiments bas ; ils ne pensèrent qu'au royaume spirituel de Jésus-Christ et aux biens de la grâce. (*Tiré du livre intitulé : Discours de Piété*).



DESCENTE DU SAINT-ESPRIT.

AVERTISSEMENT.

Je ne crois pas m'éloigner du dessein que j'ai entrepris de traiter des mystères du Sauveur du monde, en y joignant la descente du SAINT-ESPRIT *qui regarde plutôt la troisième personne de l'adorable Trinité qu'un mystère du Verbe incarné. Il suffit de faire réflexion que ce divin* ESPRIT *dont le ciel fait présent à la terre, procède du Fils aussi bien que du Père, pour dire que c'est l'Esprit de cet* Homme-DIEU *qu'il nous donne et qu'il nous envoie, outre que ce sont ses prières et ses mérites qui nous l'ont obtenu. Ce mystère par conséquent regarde le Sauveur comme étant l'effet de sa promesse, le témoignage de sa divinité, et l'achèvement de son œuvre qui est la sanctification des hommes, la publication de sa loi, et l'établissement de sa religion.*

Or, autant que ce mystère est célèbre dans l'église et consolant pour tous les chrétiens, autant il est fécond et abondant en différents sujets de discours pour les prédicateurs ; mais dans le choix de ce qui doit entrer dans un discours sur cette matière, je conseillerai toujours de s'arrêter à ce qui peut édifier et sanctifier les auditeurs, plutôt que de s'étendre sur la divinité, la personne, la procession et la mission de ce divin ESPRIT. *Le prédicateur ne doit dire que ce qui est nécessaire pour faire voir l'excellence du don que le ciel nous fait, et pour en inspirer une haute estime. C'est pourquoi il faut particulièrement insister sur la fidélité à répondre aux grâces dont cet* ESPRIT-SAINT

nous prévient, sur ses dons, et sur l'usage que nous en devons faire, sur les vérités qu'il nous enseigne, sur les mouvements intérieurs qu'il nous inspire, afin de régler notre vie et nos actions sur les maximes de l'Esprit de Dieu *si contraire à l'esprit du monde.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — Entre les noms que porte le Saint-Esprit qui descendit au jour de la Pentecôte sur les Apôtres, l'Ecriture marque particulièrement le nom de Saint. Quoique la sainteté lui soit commune avec les deux autres personnes de l'adorable Trinité, cependant elle lui est attribuée d'une manière spéciale, parce qu'il la produit dans nos âmes : 1° En se faisant le principe intérieur d'une vie sainte et toute divine par la grâce sanctifiante qui nous rend saints et justes, et nous élève jusqu'à la dignité d'enfants de Dieu. 2°. En se faisant un principe agissant qui nous porte et qui nous excite à des actions conformes à cet état par ses grâces actuelles, qu'on peut appeler le souffle animé de ce divin Esprit qui nous prévient et dont nous devons seconder les impressions. Je veux dire qu'il est un Esprit-Saint en deux manières : et parce qu'il nous communique la sainteté, et parce qu'il nous porte à vivre en saints ; par l'une il demeure en nous, et par l'autre il nous gouverne et nous fait agir. La première nous fera voir ce qu'il fait en nous ; et la seconde, ce qu'il fait par nous ; ce seront les deux parties de ce discours.

1° Il n'y a rien dans toute la nature qui représente Dieu plus parfaitement que la vie ; parce que n'étant autre chose qu'un mouvement dont le principe est dans nous-mêmes, elle est une image de cet Etre souverain connu des anciens sous le nom de premier moteur, et qui donne le mouvement à tous les êtres. C'est pourquoi, quand Dieu voulut créer l'homme à son image, il ne fit autre chose que de lui donner la vie, par laquelle il reçut une ressemblance si parfaite avec Dieu même que Tertullien l'a appelé une petite divinité : *Limum in* Deum *solidatum*. Mais il faut avouer que la vie que nous inspire le Saint-Esprit nous donne avec lui une bien autre ressemblance, comme étant infiniment plus noble et, pour mieux dire, toute divine; aussi lui-même en est-il l'auteur et le

principe par cette grâce qu'on appelle sanctifiante, vu qu'elle n'est pas plus tôt répandue dans notre âme qu'elle nous fait saints : c'est comme le lien qui nous unit à ce divin Esprit, mais si fortement, si étroitement et par une union si intime que si, par impossible, il n'était point partout, il se trouverait dans l'âme d'un juste, puisqu'il n'y est pas seulement par son immensité comme il est dans tous les êtres, ni par une consécration purement extérieure comme dans les temples, mais par une ressemblance parfaite, par une expression vive et animée de sa divinité, et, comme parle le prince des Apôtres. par une participation de sa nature même : *Maxima et pretiosa vobis promissa donavit, ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ* (II Petri I). Or, quoique cette participation ne soit qu'un simple accident, cependant elle est le lien qui nous attache cet Esprit-Saint, lequel, par son moyen, demeure en nous, nous vivifie, nous possède, et nous rend plus considérables devant Dieu que tout ce qu'il y a dans la nature. Quel état ne devons-nous donc point faire de ce don précieux, qui fait toute notre grandeur, toute notre gloire, tout notre bonheur ! Nous en jugerons encore mieux si nous supposons l'opinion de plusieurs SS. Pères, fondée du reste sur l'Ecriture, que ce n'est pas seulement une qualité créée, appelée grâce sanctifiante, qui est le principe de cette vie et de notre justification, mais que c'est la propre substance de cet Esprit-Saint, lequel attache à sa personne le bienfait de notre sanctification, et ne se contentant pas de nous remplir de ses dons se donne lui-même à nous. Après avoir bien exposé et fait sentir cette vérité, il faut s'étendre sur l'excellence de cette vie, sur le bonheur de la posséder, sur le malheur de la perdre, sur le peu de soin qu'on a de la conserver, sur le peu d'estime qu'on en fait puisqu'on la risque tous les jours pour des choses de néant, sur le regret qu'on aura un jour de l'avoir perdue, etc.

2° La vie n'étant autre chose qu'un mouvement dont le principe est dans nous-mêmes, il s'ensuit qu'il y a autant de sortes de vies dans un sujet animé que nous voyons d'actions et de mouvements différents qui paraissent au dehors : lors donc que nous voyons dans un chrétien des actions dont le principe ne peut être dans la nature, parce qu'elles lui sont opposées ou qu'elles sont au-dessus de ses forces, il faut conclure que ces actions viennent de quelque principe surnaturel, qui ne peut être que le Saint-Esprit, selon ces paroles de S. Grégoire : *Habitare animam in corpore probant vitales actus corporis, habitare in animâ* Spiritum Sanctum *probat vita spiritualis.* Ainsi, vivre par le Saint-Esprit, c'est agir selon les mouvements et les grâces du Saint-Esprit, qui ne nous est donné que pour nous faire vivre, c'est-à-dire, pour nous faire agir en saints. Or on distingue deux sortes de grâces par lesquelles ce divin Esprit nous porte et nous sollicite à des actions toutes saintes : les unes sont des lumières qui éclairent l'entendement et le conduisent dans les voies du salut; les autres sont des saints mouvements du cœur qui nous

excitent et nous poussent à suivre ces lumières et à marcher dans ces voies. Pour développer cette seconde partie, il faut parcourir les grandes vérités que le SAINT-ESPRIT nous enseigne, et les fausses maximes du monde dont il nous désabuse, puis montrer comment il nous conduit par ses dons; ensuite on s'étendra sur la force et le courage qu'il nous inspire pour pratiquer les vérités qu'il nous enseigne.

—

II. — Il est de la dernière importance de connaître quel est cet ESPRIT que le Fils de DIEU nous a promis comme aux Apôtres, et quels effets il doit opérer en nous; afin de n'être pas comme ces disciples auxquels S. Paul, à Ephèse, demanda s'ils avaient reçu le SAINT-ESPRIT, et qui lui répondirent ingénûment qu'ils n'avaient pas même ouï dire qu'il y eût un SAINT-ESPRIT. Or il y a bien des chrétiens aujourd'hui qui, à la honte du christianisme, vivent dans une ignorance semblable, et peut-être encore plus criminelle. C'est pourquoi il est de notre devoir de connaître, non-seulement ce qu'est le SAINT-ESPRIT dans l'adorable Trinité, mais encore ce qu'il est par rapport à nous, ce qu'il doit produire en nous, pourquoi il nous est envoyé, ce que nous devons faire pour le recevoir, et par où nous pouvons juger si nous l'avons reçu. Pour cela, je veux vous faire voir que cet ESPRIT, dont les Apôtres reçurent les prémices et la plénitude pour eux, est un esprit de vérité, un esprit de sainteté, un esprit de force.

1° C'est un esprit de vérité, parce qu'en nous remplissant de ses lumières, il nous enseigne toute vérité; ce sera la première partie.

2° C'est un esprit de sainteté, parce qu'en s'unissant à nous il détruit en nous tout ce qui est opposé à la sainteté ; ce sera la seconde.

3° C'est un esprit de force, parce qu'il nous rend capables de tout faire et de tout supporter pour DIEU, en nous inspirant une vertu surnaturelle et un courage au-dessus de toutes les difficultés.

Ces qualités du SAINT-ESPRIT nous sont représentées par ce feu mystérieux sous le symbole duquel il fut donné aux Apôtres, car le feu a la vertu d'éclairer, de purifier et d'échauffer; ce sont justement à notre égard les trois propriétés de l'esprit de DIEU : comme esprit de vérité, il nous éclaire ; comme esprit de sainteté, il nous purifie, et comme esprit de force, il nous anime; comme esprit de vérité, il élève et perfectionne nos esprits; comme esprit de sainteté, il réforme et change nos cœurs ; et comme esprit de force, il remue toutes nos puissances par le zèle qu'il excite en nous, quand il veut que nous agissions pour la gloire et les intérêts de DIEU. (*Bourdaloue, sur ce mystère*).

—

III.—On peut montrer que l'ESPRIT-SAINT descend sur la terre dans l'âme

des chrétiens pour y faire par ses dons et par ses effets ce qu'il est par sa nature et par la propriété de sa personne dans l'adoration.

1° Il est la sainteté incréée et un esprit : et il nous est donné pour nous faire saints.

2° Il est l'union personnelle, le lien et le nœud qui unit le Père et le Fils : et il vient pour nous unir avec Dieu et les uns avec les autres par l'amour et par une charité mutuelle.

3° Il est l'achèvement de la Trinité ; et il vient pour achever l'ouvrage du Fils de Dieu, en nous rendant parfaits et consommés en toutes les vertus.

Comme le Saint-Esprit venait pour combattre le monde, et détruire ses maximes par le ministère des Apôtres, il fallait qu'il répandît sur eux avec abondance toutes les lumières, toute la sainteté, et toute la vertu dont ils avaient besoin pour une telle victoire. De là cette plénitude de grâce dont ils furent comblés : *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto, et cœperunt loqui* (Act. II) : plénitude qui peut se réduire à trois principaux effets, opposés à trois principaux obstacles que l'esprit du monde forme contre Dieu, et qui feront les trois parties d'un discours.

1° Le monde est un séducteur, qui trompe par de belles apparences les esprits les plus éclairés : or les Apôtres n'avaient pas de quoi se garantir de cet esprit d'illusion ; il fallait donc que le Saint-Esprit qui est un esprit de vérité les détrompât des erreurs du monde, et les remplît des maximes éternelles.

2° Le monde est un corrupteur, dont le commerce altère la pureté des mœurs les plus innocentes : or les Apôtres avaient été ses victimes, puisqu'ils avaient tous péché ; il fallait donc que le Saint-Esprit, qui est un esprit de sainteté, les préservât désormais de la corruption du siècle, et les confirmât en grâce.

3° Le monde est un persécuteur, qui fait une guerre ouverte à l'évangile et qui s'érige en tyran de la vertu : or il avait intimidé jusqu'aux Apôtres, qui n'osaient paraître disciples de Jésus-Christ par la crainte qu'ils avaient des Juifs ; il fallait donc que le Saint-Esprit, qui est un esprit de force, les affermît contre la tyrannie du monde.

Voilà ce qu'il fait en ce jour dans les Apôtres, et c'est ce qu'il veut faire dans chacun de nous : *Vincamus mundum*, dit S. Augustin, *cum suis erroribus, et amoribus, et terroribus ;* triomphons des erreurs du monde, de la corruption du monde, de la persécution du monde. (*Cheminais, sur la fête de la Pentecôte*).

—

IV. — Quelque soin qu'eût pris le Sauveur du monde de former des disciples éclairés et fervents, ne trouvant dans leur esprit qu'une foi faible et chancelante, ne reconnaissant dans leur cœur qu'un amour tiède, timide et languissant, il leur a envoyé un esprit d'intelligence pour per-

fectionner leur foi ; un esprit de ferveur pour perfectionner leur charité. Comme nous avons les mêmes défauts, nous avons besoin des mêmes secours ; aussi le SAINT-ESPRIT nous est-il donné :

1° Comme un maître, pour nous donner une entière connaissance des vérités chrétiennes.

2° Comme un guide, qui nous conduit à la perfection des vertus évangéliques.

Ces deux réflexions importantes font le partage du sermon de *Fléchier*, sur la fête de la Pentecôte.

—

V. — Je trouve que le SAINT-ESPRIT est descendu sur les Apôtres sous trois principales qualités, et avec trois excellents offices, qu'il est venu exercer en eux : il est venu comme esprit de lumière et de vérité, pour les instruire ; comme esprit de grâce et de sainteté, pour les sanctifier ; comme esprit de charité et de zèle, pour les animer à la conversion du monde.

C'est avec ces mêmes offices qu'il descend aujourd'hui sur les chrétiens; et ce qu'il opère sur les Apôtres nous doit apprendre ce qu'il veut faire dans nos cœurs, afin que nous sachions :

1° Comment nous devons suivre les lumières de cet esprit de vérité.

2° Comment nous devons coopérer aux grâces de cet esprit de sainteté.

3° Comment nous devons conserver les feux et les mouvements de cet esprit de charité et de zèle.

Voilà les trois parties de ce discours, et les trois fruits qu'elles doivent produire. (*Biroat, premier sermon pour le jour de la Pentecôte*).

—

VI. — Le Fils de DIEU étant venu au monde pour réformer l'homme, dont le péché de nos premiers pères avait déréglé toutes les puissances, lui a donné la foi pour conduire sa raison, la charité pour rectifier sa volonté, et la grâce pour fortifier sa liberté. Or, le SAINT-ESPRIT, pour donner les derniers traits à cet ouvrage, en venant sur la terre comme une lumière et comme un feu, a ajouté l'intelligence à la foi, pour nous faire croire ce que nous ne voyons pas, comme si nous le voyions effectivement. Le Sauveur nous a acquis et mérité l'habitude de la charité que nous avions perdue par nos propres péchés, habitude de charité qui nous porte vers le souverain bien ; mais c'est le SAINT-ESPRIT qui ajoute le zèle et la ferveur à la charité, afin que nous portions encore à ce bien souverain et éternel tous ceux que DIEU a créés pour le posséder. Enfin, comme le Fils de DIEU a joint la grâce à notre liberté, pour nous rendre

possibles les actions qui sont au-dessus de la nature, le SAINT-ESPRIT ajoute le don de force à la grâce, pour nous rendre non-seulement possibles, mais encore aisées les choses qui sont les plus contraires à la nature; de sorte que l'on peut dire que c'est par JÉSUS-CHRIST que nous sommes devenus chrétiens, mais que c'est le SAINT-ESPRIT qui nous rend saints. Voyons donc de quelle manière s'accomplit ce grand mystère, et tâchons d'expliquer dans les trois points de ce discours ce que sont :

1° Cette intelligence que le SAINT-ESPRIT ajoute à la foi.

2° Ce zèle dont il enflamme la charité.

3° Cette force dont il anime la grâce. (*Le P. de la Colombière, sermon pour la Pentecôte*).

—

VII. — On peut faire un discours sur ce sujet, en montrant que DIEU a gardé la même conduite en la réformation de l'homme dans l'état de la grâce, qu'il garda dans sa formation en lui donnant l'état naturel.

1° La première chose que fit DIEU, après avoir formé le corps de l'homme du limon de la terre, fut de lui inspirer un souffle de vie qui lui donna une admirable ressemblance avec son Créateur : *Inspiravit ei spiraculum vitæ, et factus est in animam viventem* (Genes II). C'est ce qu'il fait en nous donnant son SAINT-ESPRIT, lequel est en nous un principe de vie par la grâce qui nous fait enfants de DIEU par adoption, et nous donne une ressemblance et une participation de nature avec le Créateur. Il faut s'étendre sur l'excellence et sur les avantages de cette vie toute divine.

2° DIEU créa l'homme dans la justice originelle, qui lui donna un parfait empire sur lui-même et sur ses passions, aussi bien que sur les animaux de la terre ; c'est ce que vient faire le SAINT-ESPRIT dans nos âmes; il efface le péché par la grâce sanctifiante, et nous rend cet empire sur nos passions, en nous donnant la force de les dompter et de les soumettre à la raison, et, s'il ne nous ôte pas la concupiscence, c'est pour qu'elle exerce notre vertu et nous donne matière de mérite.

3° DIEU n'eut pas plus tôt créé l'homme à son image, et ne l'eut pas plus tôt rendu maître de lui-même et souverain de toutes les créatures que, pour lui faire entendre qu'il avait un maître au-dessus de lui auquel il devait obéir, il lui fit un commandement et une loi, le menaçant de mort lui et toute sa postérité, s'il abusait de la liberté qu'il avait reçue, pour la transgresser; n'est-ce pas ce que fait le SAINT-ESPRIT, en écrivant dans nos cœurs une loi d'amour et de charité, que nous ne pouvons violer sans nous donner la mort, et sans éteindre dans nous-mêmes ce divin ESPRIT.

—

VIII. — *Non accepistis spiritum servitutis, sed accepistis spiritum adopti-*

onis filiorum (Rom. VIII). Sur la nouvelle naissance du chrétien, par laquelle il a reçu l'adoption des enfants de DIEU.

1° Le chrétien qui se considère comme fils adoptif de DIEU doit reconnaître qu'il entre dans cette adoption par la pure charité de DIEU, et combien il était éloigné et indigne de ce bienfait, et à qui il en a l'obligation.

2° Il doit concevoir une haute estime de cette adoption, considérant en quoi elle consiste, à quel état elle l'élève, et les avantages qu'il en reçoit.

3° Il doit avoir des sentiments conformes à cette haute dignité, et vivre conformément à l'excellence de cette adoption. (*Le P. Texier*, *Dominicale et Mystères*).

—

IX. — Le prince des Apôtres, parlant des libéralités immenses et infinies que nous recevons de DIEU en cette fête, nous enseigne trois choses qui méritent de faire le fondement d'un discours ; il dit que DIEU *nous a donné de grandes et précieuses promesses, afin que nous soyons faits participants de la nature divine.* (II Petr. I).

1° Il appelle ces communications et ces effusions surnaturelles du SAINT-ESPRIT qui sanctifie l'homme, du nom de promesses, parce qu'elles sont les principaux objets des promesses de DIEU, et l'accomplissement de ses plus nobles desseins sur les hommes. C'est pourquoi les Pères disent que cette fête est la perfection de toutes les autres, et que ce mystère est l'achèvement et la fin de tous les autres mystères ; outre que ces dons effectifs sont appelés promesses, parce que, comme parle S. Paul, ce sont des arrhes et des gages présents de la gloire que nous attendons : *Dedit nobis pignus spiritus.* (II Cor. III)

2° Pierre ajoute que ces dons sont précieux, c'est-à-dire d'une valeur et d'un prix inestimable ; ce qui n'est pas fondé sur l'estime trompeuse des hommes ignorants, mais sur l'estime de DIEU, qui juge qu'ils sont dignes d'être achetés par les sueurs, par les larmes, par les mérites du sang et de la vie d'un DIEU. Ils sont précieux encore dans leur fond et dans leur substance, puisqu'ils élèvent l'homme qui les possède dans un rang supérieur à tous les êtres purement naturels.

3° Ce prince des Apôtres finit l'éloge de ces dons, en disant qu'ils rendent participants de la nature divine, qui est le grand ouvrage de la descente visible du SAINT-ESPRIT sur les Apôtres, et invisible dans le cœur des fidèles, c'est-à-dire, que ce divin ESPRIT, qui est stérile dans la Trinité, devient aujourd'hui fécond, et par une génération admirable se produit des enfants à qui il communique la nature divine, et auxquels il donne le pouvoir d'appeler DIEU leur Père : *Dedit eis potestatem filios* DEI *fieri* (Joan. I). (*Le P. Texier*, *Mystères*).

X. — On peut prendre pour dessein et pour division d'un discours ce que dit S. Thomas dans un de ses opuscules, que le SAINT-ESPRIT donne à l'âme juste les trois choses que l'âme donne au corps, qui sont la vie, le sentiment et le mouvement. Ainsi ce divin ESPRIT, que les SS. Pères appellent l'âme de notre âme même, lui donne :

1° La vie surnaturelle de la grâce et de la charité.

2° Le sentiment et le goût des choses de DIEU et des vérités célestes.

3° Le mouvement vers DIEU, n'agissant que pour sa gloire et ne regardant que lui dans toutes ses actions.

—

XI. — Je crois qu'on ne peut faire un discours plus utile et plus consolant sur ce Mystère que de le diviser en deux parties.

La première rapportera les principales circonstances de la descente du SAINT-ESPRIT, avec les réflexions qu'on peut faire sur chacune : 1° Le SAINT-ESPRIT descendit sur les Apôtres le jour de la Pentecôte : circonstance qui nous découvre les admirables rapports de l'ancienne et de la nouvelle loi. 2° Pourquoi ce divin ESPRIT descendit avec grand bruit, et comme un vent impétueux ; réflexions qu'on peut faire sur cela. 3° Comme les Apôtres et les Disciples se retirèrent dans le Cénacle en attendant que le SAINT-ESPRIT descendît. 4° Pourquoi il descendit sous le symbole du feu, et en forme de langues. 5° Pourquoi cet ESPRIT-SAINT descendit avec un tel éclat, et pourquoi le bruit s'en répandit dans toute la ville de Jérusalem. Toutes ces circonstances peuvent être rapportées et accompagnées de réflexions instructives et édifiantes.

La seconde comprendra les marques par lesquelles nous pouvons connaître si nous avons participé à cet incomparable bienfait. 1° Nous en pouvons juger par le changement que cet ESPRIT opéra en un moment dans l'esprit et dans le cœur des Apôtres, et voir si nous sommes changés de la sorte. 2° Ces Apôtres furent tous remplis du SAINT-ESPRIT : *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto* (Act. II). Et comme cet ESPRIT de DIEU est un esprit des agesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science et de piété, et qu'il est inséparable de la crainte du Seigneur qui bannit toute autre crainte, nous n'avons qu'a rentrer dans nous-mêmes, et voir si c'est par ses lumières et ses maximes que nous agissons, et si elles sont la règle de notre conduite. 3° Les Apôtres remplis du SAINT-ESPRIT se répandirent au dehors, rendirent témoignage au Fils de DIEU, se déclarèrent hautement pour JÉSUS-CHRIST, sans crainte de la mort et des supplices, et enfin, animés de ce feu divin, portèrent la foi par tout le monde ; certes, comme on ne connaît une cause que par les effets qu'elle produit, si nous n'éprouvons en nous rien de semblable, par quelles marques pouvons-nous connaître si nous avons reçu le SAINT-ESPRIT ?

XII. — Ceux qui sont conduits par l'esprit de DIEU, qui est le père des lumières, sont les enfants de DIEU ; ceux qui sont conduits par l'esprit des hommes sont les enfants du démon, qui est appelé le prince des ténèbres de ce monde. Or il n'y a pas plus d'opposition entre les ténèbres et la lumière qu'il y en a entre l'esprit du monde et l'esprit de DIEU : l'esprit du monde est un esprit de mensonge, un esprit de malignité, un esprit d'injustice ; mais l'esprit de DIEU se distingue par trois caractères opposés.

1° C'est un Esprit de vérité.

2° C'est un Esprit de charité.

3° C'est un Esprit de justice. (*Essais de Sermons, Pentecôte*)

—

XIII. — Le SAINT-ESPRIT, par la descente invisible qu'il fait sur les chrétiens, en veut faire autant de temples spirituels, pour y habiter d'une manière toute divine ; or nous pouvons considérer trois sortes de chrétiens dans ce jour solennel, savoir : ceux qui ont attiré une effusion plus abondante du SAINT-ESPRIT en eux par un renouvellement de ferveur et de charité ; ceux qui, après avoir perdu le SAINT-ESPRIT par quelque péché, l'ont recouvré par une véritable conversion ; ceux qui, depuis longtemps insensibles aux mouvements du SAINT-ESPRIT, ont nouvellement repoussé les efforts qu'il a faits pour rentrer dans leur âme.

1° Les premiers sont des temples déjà consacrés qu'il enrichit de nouveaux dons.

2° Les seconds sont des temples souillés qu'il purifie par la pénitence.

3° Les troisièmes sont des temples profanés qu'il abandonne pour n'y rentrer jamais. (*Les mêmes*).

—

XIV. — On peut prendre pour sujet et pour division d'un discours : 1° La préparation qu'apportèrent les Apôtres pour recevoir le SAINT-ESPRIT. 2° Les effets admirables que produit le SAINT-ESPRIT en ceux qui l'ont véritablement reçu.

1° La préparation que le Sauveur exigea de ses Apôtres pour qu'ils fussent dignes de recevoir de divin ESPRIT, furent la retraite, la prière, et un grand désir de se sanctifier. Ce sont les mêmes dispositions que nous devons apporter de notre côté pour participer aux fruits et aux avantages de cet ESPRIT-SAINT.

2° Ce divin Esprit opère dans ceux qui sont disposés les mêmes effets qu'il opéra dans les Apôtres, par rapport au ministère auquel il les avait destinés. 1° Il leur inspira la force et le courage pour défendre la religion

qu'ils avaient embrassée. 2° Il les éclaira de ses lumières, afin de les établir les docteurs du monde. 3° Pour les faire prédicateurs, il leur inspira un zèle ardent, et leurs langues furent comme des langues de feu, capables d'embraser tous les cœurs. C'est ce qu'il fait encore avec proportion dans tous les fidèles qui le reçoivent aujourd'hui.

—

XV. — Le SAINT-ESPRIT est 1° Un esprit de vérité : *Spiritus veritatis.* 2° Un esprit d'amour et de flammes. 3° Un esprit de vie. D'où il s'ensuit qu'il doit être l'esprit de notre esprit même en l'éclairant de ses divines lumières, le cœur de notre cœur pour l'embraser d'un amour tout divin, la vie et l'âme de notre âme ; ou plutôt il faut que cet esprit seul nous éclaire, que ce cœur seul nous échauffe, et que cette vie seule nous anime.

—

XVI. — Sur ces paroles : *Nolite contristare spiritum* (Ephes. IV). Nous pouvons considérer le SAINT-ESPRIT en deux différents états : ou comme voulant entrer dans le cœur du pécheur, ou comme reçu dans son cœur par une sincère pénitence ; or dans ces deux differentes circonstances, nous lui pouvons causer du déplaisir : 1° Si nous lui refusons notre cœur, quand il le poursuit. 2° Si nous l'obligeons d'en sortir après qu'il y est une fois entré. La première chose est une injure d'obstination, la seconde est une injure d'ingratitude : ce sont ces deux crimes qui font dire à S. Paul : *Nolite contristare spiritum* ; et ce sera aussi pour les éviter, que nous en ferons le sujet des deux parties de ce discours. (*Biroat, Sermon pour la Pentecôte*).

—

XVII. — Sur ces paroles de l'évangile : *Cùm venerit Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem* (Joan. XVI) 1° Le SAINT-ESPRIT a enseigné aux Apôtres, et par leur moyen à tous les hommes, la vérité, c'est-à-dire, la foi en JÉSUS-CHRIST et tous les mystères de notre religion, toutes les maximes de l'évangile, et tout ce qui est nécessaire pour le salut ; sur quoi l'on peut faire voir en quel état était le monde avant la venue du SAINT-ESPRIT, et combien les Apôtres mêmes étaient imparfaits et peu éclairés.

2° Il a porté le monde à aimer la vérité après l'avoir connue, à pratiquer les maximes de l'évangile et toutes les vertus les plus contraires à la nature corrompue.

3° Il leur a donné la force de défendre la vérité, de la prêcher avec zèle, de la soutenir aux dépens de leur vie, etc.

La morale qu'on peut tirer de là sera que, quoique nous soyons éclairés des mêmes lumières que les Apôtres, et peut-être que nous croyions les mêmes vérités, nous ne les pratiquons pas, et que nous rougissons quelquefois de les professer, etc.

—

XVIII. — On peut faire voir dans les deux parties d'un discours :

1° Les merveilles que le Saint-Esprit a opérées dans les Apôtres et dans quelques saints de la primitive Eglise.

2° Que sans la résistance que nous apportons à ses grâces, il produirait encore en nous les mêmes effets, quoiqu'il n'y vienne pas avec le même éclat.

—

XIX. — C'est encore un sujet assez commun de montrer que ce divin Esprit est 1° Un esprit de douceur, par la joie, la paix, et les consolations qu'il produit dans une âme, la liberté qu'il nous donne d'aller à Dieu et de nous délivrer de l'esclavage de nos passions, et la loi d'amour qu'il imprime dans nos cœurs. 2° Un esprit de force pour dompter nos passions, vaincre les tentations, et résister à tous les ennemis de notre salut.

—

XX. — C'est en ce jour que la loi de l'évangile a commencé à avoir sa force et sa vigueur, et que s'en est faite la publication ; aussi voyez-vous que le Saint-Esprit, qui est un esprit de force, descendant visiblement sur les Apôtres, les a portés : 1° A garder inviolablement cette loi ; 2° A la défendre contre les infidèles et les libertins ; car il fallait un esprit de force pour l'un et l'autre effet.

1° Les Apôtres après avoir reçu le Saint-Esprit, ont gardé cette loi 1° Dans toute son étendue ; vous savez qu'ils avaient bien des faiblesses et étaient sujets à de grands défauts : ils avaient de l'ambition, ils avaient peu de foi puisque l'un désavoua son maître, et qu'un autre demeura quelque temps incrédule ; mais après la venue du Saint-Esprit, quelle fut leur vertu ! quel éclat leur sainteté et leur exemple n'eurent-ils point dans le monde ! et quel fruit n'y firent-ils point ! 2° Dans sa plus grande perfection : ses conseils aussi bien que ses préceptes ; quelle pauvreté ! quel détachement des choses de la terre ! quelle charité ! quel zèle ! Nous avons la même loi, mais l'observons-nous de même, et ne peut-on pas douter si nous avons reçu le Saint-Esprit ? etc.

2° Le Saint-Esprit a fait voir sa force dans les Apôtres quand ils ont défendu la loi, malgré le respect humain, la cruauté des persécuteurs, et la crainte des puissances de la terre, etc ; et maintenant on n'ose s'ac-

quitter de ses devoirs, par la crainte et la considération des hommes ! avons-nous reçu ce divin Esprit ? etc.

—

XXI. — C'est à proprement parler aujourd'hui le jour que chaque fidèle peut regarder comme le principe et la source de sa religion. Comment cela ?

1° C'est que l'esprit consolateur répand avec abondance dans les Apôtres toutes les lumières dont ils avaient besoin pour l'établissement de la foi et de la religion ; premier point et premier effet de la descente du SAINT-ESPRIT.

2° C'est que ce même Esprit consolateur répand dans ces mêmes Apôtres toute la force qui leur était nécessaire pour l'exécution de ce grand projet : autre effet de la descente du SAINT-ESPRIT.

Les Apôtres sont en un jour et en un moment éclairés autant que l'apostolat le demande ; c'est mon premier point. Ils sont fortifiés autant que le demande ce ministère laborieux ; c'est mon second point. Les lumières et la force qui furent alors communiquées aux Apôtres nous feront juger des lumières et de la force dont nous avons maintenant besoin, pour soutenir et défendre notre religion. (*Sermon manuscrit du P. Chamillard*).

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin,** *Serm.* 183 *de tempore,* a un sermon sur la mission du SAINT-ESPRIT, et montre comme nous le possédons, et comme on doit purifier son cœur pour le recevoir. — *Serm.* 184 *de tempore*, fait voir que la promesse que le Sauveur fit aux Apôtres de leur envoyer le SAINT-ESPRIT a été accomplie, et il souhaite qu'elle s'accomplisse en nous par la réception de ce divin Esprit. — *Serm.* 1 *pour la férie* 2 *de la Pent.,* et serm. 185 *de tempore*, traite amplement de tout ce qui regarde la descente du SAINT-ESPRIT sur les Apôtres et sur les fidèles. — Sermon 2 pour la férie 2e, et serm. 182 *de tempore*, montre que le SAINT-ESPRIT est encore donné maintenant aux hommes, et de plus traite d'autres choses qui regardent ce sujet. — Serm. 187 *de tempore*, parle du don des langues. — Sermon 1 pour la

série 4 de la Pentecôte, montre de quelle manière le SAINT-ESPRIT descendit sur les Apôtres en forme de langues de feu et d'un vent impétueux. — Le même *lib.* 2 *de Trinitate*, montre que le SAINT-ESPRIT a dicté à Moïse l'ancienne loi, et aux Apôtres la nouvelle. — *Lib. de Spiritu et litterâ*, montre comme notre volonté est aidée de la grâce du SAINT-ESPRIT, et prévenue pour toutes les bonnes actions. — *In Psalm.* 18 *conc.* I, expliquant ces paroles : *Cœli enarrant gloriam* DEI, les applique aux Apôtres, qui, après avoir reçu le SAINT-ESPRIT, portèrent le nom du Seigneur, et annoncèrent sa gloire par toute la terre. — *Sermon* 6 *de verbis Apostoli*, compare la loi ancienne donnée aux Israélites parmi les tonnerres et les tempêtes, avec la nouvelle donnée aux chrétiens sans cet appareil plein de terreur. — *Lib.* 13 *Confess.*, fait une exposition morale de ces paroles de la Genèse : *Spiritus Domini ferebatur super aquas.*

S. Grégoire, *l.* 5 *Moral.*, parle des grâces et des inspirations du SAINT-ESPRIT, en expliquant ces paroles : *Porro ad me dictum est verbum absconditum.* — Mor. II, 6. — *Homil.* 30 *in die Pentec.*, parle de la charité que le SAINT-ESPRIT répand dans nos cœurs.— *Moral.* 13, sur ces paroles : *Spiritus ejus coronavit cœlos*, il parle amplement des dons du SAINT-ESPRIT. — *Sur Ezéchiel*, montre que chaque don en particulier contribue à nous rendre saints et parfaits. — En divers endroits de ses *Morales*, montre ce que le SAINT-ESPRIT opère en nous.

S. Ambroise, *Serm.* 59, explique la divinité, la procession, et la mission du SAINT-ESPRIT, et ce qu'il faut faire de notre part pour attirer ses dons sur nous.— *Serm.* 60 *de tempore*, rend raison de la solennité de la fête de la Pentecôte et des cérémonies que l'Eglise y observait de son temps. — A un sermon sur la seconde férie de la Pentecôte, où il parle des dons célestes qui furent donnés aux hommes en ce jour.

S. Jérôme, *sur le chap.* 2 *de Joël*, expliquant ces paroles : *Effundam de spiritu meo super omnem carnem*, donne une ample intelligence de cette prophétie, qui regarde les effets du SAINT-ESPRIT. — *Sur le prophète Zacharie*, 12, explique ces paroles : *Effundam super domum David et super habitatores Jerusalem spiritum gratiæ et precum.* — *In Epist. ad Hedibiam*, répond à plusieurs questions sur le sujet du SAINT-ESPRIT.

S. Chrysostôme, *Homil.* 49 *in Joannem*, parle de ce que firent les Apôtres après avoir reçu le SAINT-ESPRIT. — *Homil.* 11 *in Acta Apostol.*, montre comme le SAINT-ESPRIT fortifia les Apôtres, et les rendit capables du ministère apostolique. — *Homil.* 4 *in Acta*, explique comme le SAINT-ESPRIT reposa sur les Apôtres en figure de feu. — *Homil.* 2 *in Epist. ad Thessal.* 5, explique ces paroles : *Spiritum nolite extinguere*, et montre de quelle manière on éteint le SAINT-ESPRIT. — *Homil.* 34 *in Epist. ad Hebr.*, explique comment le SAINT-ESPRIT demeure en nous, et se retire de nous. — *De diversis novi Testamenti locis*, *Serm.* 39, décide différentes choses par rapport à cette fête. — A un sermon du SAINT-

ESPRIT. — A un autre sermon où il traite des bienfaits que les hommes ont reçus en ce jour, des dons et des effets du SAINT-ESPRIT. — A un sermon *de Sancto et adorando Spiritu*, où il parle de sa divinité, de ses dons, et de ses effets. — Un autre sermon sur la Pentecôte, où il s'étend sur les éloges et sur les avantages de ce mystère.

S. Cyprien a un sermon sur le SAINT-ESPRIT, où il rapporte et explique ce qui en est écrit dans les Saintes Lettres.

S. Grégoire de Nazianze a un discours sur cette fête, où il rapporte la différence de la Pentecôte des Juifs et de celle des chrétiens, avec tout ce que l'on a coutume de dire sur ce mystère.

S, Grégoire de Nysse a pareillement un discours sur ce mystère, où il traite des dispositions qu'il faut apporter pour recevoir le SAINT-ESPRIT.

Origène, *Homil.* 1 *in Psalm.* 38, parle du SAINT-ESPRIT qui fut donné aux Apôtres; il en parle encore *Homil.* 3 *super Isai.* IV, et au livre I *de Principiis*, où il explique ces paroles : *Spiritus Domini ferebatur super aquas.*

S. Basile, *Homil.* 2 *in Hexameron*, explique ces mêmes paroles : *Spiritus Domini ferebatur*, etc. — *Homil.* 12 *in Psalm.* 45, sur ces paroles : *Fluminis impetus lœtificat civitatem Dei.*

Bède, *Homilia æstiv. de temp.*, parle de la fête de la Pentecote dans l'ancienne et dans la nouvelle loi.

Eusèbe d'Émèse, *Homil. in die Pentecostes*, parle des biens que les Apôtres et les fidèles ont retiré de la descente du SAINT-ESPRIT.

Yves de Chartres a un sermon, où il fait voir la sainteté de ce jour.

S. Léon a trois sermons, où il traite éloquemment de tout ce qui regarde ce mystère.

S. Bernard a cinq sermons sur cette fête; mais c'est dans le premier et dans le second qu'il traite plus particulièrement de ce qui regarde ce mystère.

S. Bonaventure a 14 sermons sur ce sujet; **S. Maxime**, 3 homélies; **S. Thomas**, 4 sermons; l'Abbé **Guerric**, 2 sermons, **Innocent III**, 3 sermons; **S. Laurent Justinien**, 1 sermon; **S. Bruno**, 2 sermons; **Gerson**, 1 sermon sur le SAINT-ESPRIT prononcé au concile de Constance.

[Livres spirituels et autres]. — **Grenade**, *Guide des pecheurs*, 5, parle de la justification des dons et des effets du SAINT-ESPRIT. — De même, *Mémorial* VII, 3. — A un sermon.

Le **P. Dupont**, *Méditations*. Mystères de la foi; méditation 22 et suivantes, traite de tout ce qui regarde ce sujet.

Le **P. Haineufve** a des méditations pour tous les jours de la semaine de la Pentecôte, où il traite particulièrement des dons du SAINT-ESPRIT.

Le **P. Nouet**, l'*Homme d'Oraison*, 3e partie, a aussi des méditations pour tous les jours de cette sainte semaine, où il traite amplement tout ce qui est propre à cette fête et à ce mystère.

Le **P. Nepveu**, *Réflexions chrétiennes*, pour le jour de la Pentecôte, parle des causes de la descente du SAINT-ESPRIT; et pour la première fête qui suit, montre pour quelle fin DIEU a envoyé son SAINT-ESPRIT; et, pour le jour d'après, parle des effets que produisit la descente du SAINT-ESPRIT.

Livre intitulé : *Le véritable esprit et le saint emploi des fêtes solennelles de l'année*; il y est assez amplement parlé de l'institution de cette fête et des avantages que l'on retire de la descente du SAINT-ESPRIT.

Busée, dans ses *Méditations;* et généralement tous ceux qui ont fait des Méditations sur les mystères.

Jacobus Alvarès, *lib.* 6, *part.* 4.

Petrus Canisius, *part.* 1, *in explic. art.* 9 *Symboli Apostolorum.*

Suarès, *de Mysteriis.*

Raynerius de Pisis, *in Pantologia.*

Marchantius, *in Horto Pastorum*, *Tract.* 4.

Le Catéchisme du Concile de Trente, art. 8. du Symbole des Apôtres.

Dans les *Œuvres spirituelles* du **P. le Valois**, il y a une belle paraphrase sur l'hymne *Veni Sancte Spiritus*, *et emitte cœlitùs*, etc.

[Prédicateurs]. — Le **P. Louis d'Argentan**, capucin, *Conférences théologiques sur les grandeurs de* DIEU, conférence 9, parle amplement de la personne du SAINT-ESPRIT.

Matthæus Faber, *in Dominic. Pentec.*, *Conc.* 2. 3, 4. — *Feria* 3, *Conc.* 1, en parle encore dans plusieurs autres sermons.

Grenade et **Orosius**, dans leurs sermons sur cette Fête.

Le **P. Bourdaloue**, *Mystères,* Sermon pour la fête de la Pentecôte.

Fléchier, *Panégyriques*, Sermon pour le jour de la Pentecôte.

Cheminais, un sermon sur le SAINT-ESPRIT.

Biroat, *Mystères,* en a deux sur ce sujet.

Le **P. Texier**, *Mystères*, traite ce sujet le jour de la Pentecôte. — *Sermons sur tous les dimanches de l'année*, en a un pour le dimanche de la Pentecôte.

Le **P. Duneau**, *Mystères*, a deux sermons sur la Pentecôte.

Le **P. de la Colombière**, a deux sermons pour le jour de la Pentecôte.

L'Abbé de Monmorel, a une Homélie sur l'évangile de la Pentecôte, et un discours sur le même évangile.

Dans les *Discours de Piété*, il y en a un pour le mardi de la Pentecôte, où il est parlé du SAINT-ESPRIT.

Essais de Sermons pour la Dominicale et pour les mystères.

L'auteur des *Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, Mys-*

tères, a un sermon sur le SAINT-ESPRIT. — *Dominicale*, un autre sermon.

Dans les Homélies de **Godeau**, il y en a une sur la descente du SAINT-ESPRIT.

[Recueils]. — **Grenade.**
Labatha.
Lohner.
} Titulo *Spiritus Sanctus.*
Cartagène Homélies sur cette Fête.

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Spiritus DEI *ferebatur super aquas.* Genes. I. 2.

L'Esprit de DIEU, *au commencement du monde*, était porté sur les eaux.

Non permanebit spiritus meus in homine in æternum, quia caro est. Genes. VI, 3.

Mon esprit ne demeurera pas toujours avec l'homme, parce qu'il est tout charnel.

Non poterimus invenire talem virum, qui SPIRITU DEI *plenus sit.* Genes. XLI, 38.

Où pourrions-nous trouver un homme comme celui-ci, qui fût aussi rempli qu'il l'est de l'Esprit de DIEU.

SPIRITUS *Domini locutus est per me, et sermo ejus per linguam meam.* II Reg. XXIII, 2.

L'Esprit du Seigneur s'est fait entendre par moi, et sa parole a été sur ma langue.

Implevit eum SPIRITU DEI, *sapientiâ, et intelligentiâ, et scientiâ in omni opere.* Exod. XXXI, 3.

Je l'ai rempli de l'Esprit de DIEU, de sagesse, d'intelligence et de science pour toutes sortes d'ouvrages.

Josue repletus est spiritu sapientiæ. Deuteronom. XXXIV, 9.

Josué fut rempli de l'esprit de sagesse.

Cœpit SPIRITUS *Domini esse cum eo* Samsone. Judic. XIII, 25.

L'esprit du Seigneur commença d'être avec lui. *Il est parlé de Samson.*

Spiritus autem Domini recessit à Saül. I Reg. XVI, 14.

L'esprit du Seigneur se retira de Saül.

Spiritum tuum bonum dedisti eis, qui doceret eos. II Esdr. IX, 20.

Vous leur avez donné votre bon esprit pour les instruire.

Spiritum rectum innova in visceribus meis. Psalm. L, 12.

Rétablissez de nouveau un esprit droit dans le fond de mes entrailles.

Spiritu principali confirma me. Ibid. 14.

Affermissez-moi en me donnant un esprit de force.

Emitte SPIRITUM *tuum, et creabuntur, et renovabis faciem terræ.* Psalm. CIII, 30.

Envoyez votre Esprit et votre souffle divin, et ils seront créés, et vous renouvellerez toute la face de la terre.

Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam. Psalm. CXLII, 10.

Votre esprit souverainement bon me conduira dans une terre droite.

SPIRITUS-SANCTUS *disciplinæ effugiet fictum.* Sapient. I, 5.

L'ESPRIT-SAINT, qui est le maître de la science, fuira tout déguisement.

Spiritus Domini replevit orbem terrarum,

L'Esprit du Seigneur a rempli toute la

et hoc quod continet omnia scientiam habet vocis. Ibid. I, 7.

terre, et tout ce qui est compris dans cet univers parle et tient lieu de voix.

Sensum autem tuum quis sciet, nisi tu dederis sapientiam, et miseris SPIRITUM-SANCTUM *tuum de altissimis.* Sapient. IX, 17.

Qui pourra, Seigneur, connaître votre pensée, si vous ne donnez vous-même votre sagesse, et si vous n'envoyez votre ESPRIT-SAINT du plus haut des cieux.

O quàm bonus et suavis est, Domine, Spiritus tuus in omnibus. Sapient. XII, 1.

Seigneur, que votre esprit est bon, et qu'il est doux dans sa conduite, en toutes choses.

Dedi spiritum meum super eum, judicium super gentibus proferet. Isaïæ XLII, 1.

J'ai répandu mon esprit sur lui, et il rendra justice aux nations.

Requiescet super eum SPIRITUS *Domini,* SPIRITUS *sapientiæ et intellectus,* SPIRITUS *consilii et fortitudinis,* SPIRITUS *scientiæ et pietatis, et replebit eum* SPIRITUS *timoris Domini.* Isaïæ XI, 2.

L'Esprit du Seigneur reposera sur lui, l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, et il sera rempli de l'Esprit de la crainte du Seigneur.

Dominus misit me, et SPIRITUS *ejus.* Isaïæ XLVIII, 16.

J'ai été envoyé par le Seigneur et par son Esprit.

Spiritus meus qui est in te, et verba quæ posui in ore tuo, non recedent de ore tuo. Isaïæ LIX, 21.

Mon esprit qui est en vous et les paroles que j'ai mises en votre bouche, n'en sortiront point.

Dabo eis cor novum, et spiritum novum tribuam in visceribus eorum; et auferam cor lapideum de carne eorum, et dabo eis cor carneum, ut in præceptis meis ambulent, et præcepta mea custodiant. Ezech. XI, 19.

Je leur donnerai un cœur nouveau; et je répandrai dans leurs entrailles un esprit nouveau; j'ôterai de leur chair un cœur de pierre, et je leur donnerai un cœur de chair, afin qu'ils marchent dans la voie de mes préceptes, et qu'ils gardent ce que je leur ai ordonné.

Dabo vobis cor novum, et spiritum novum ponam in medio vestri. Ezech. XXXVI, 26.

Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai dans vous un nouvel esprit.

Intromittam spiritum in vos, et vivetis. Ezech. XXXVII, 5.

Je vais envoyer un esprit en vous, et vous vivrez.

Daniel superabat omnes principes et satrapas, quia spiritus DEI *amplior erat in illo.* Daniel VI, 3.

Daniel surpassait tous les princes et tous les satrapes en autorité et en sagesse, parce qu'il était plus rempli de l'Esprit de DIEU.

Effundam spiritum meum super omnem carnem, et prophetabunt omnes filii vestri. Joel. II, 28.

Je répandrai mon esprit sur toute chair, et tous vos enfants prophétiseront.

Repletus sum fortitudine spiritus Domini, judicio et virtute, ut annuntiem Jacob scelus suum. Mich. III, 8.

J'ai été rempli de la force, de la justice, et de la vertu de l'esprit du Seigneur, pour annoncer à Jacob son crime, et à Israël son iniquité.

Effundam super domum David, et super habitatores Jerusalem spiritum gratiæ et precum. Zachar. XII, 10.

Je répandrai sur la maison de DAVID et sur les habitants de Jérusalem, un esprit de grâces et de prières.

Spiritus meus erit in medio vestrûm, nolite timere. Aggæi II, 6.

Mon esprit sera au milieu de vous, ne craignez point.

Ipse, nempè Christus, *vos baptisabit in* SPIRITU SANCTO. Matth. III, 11.

Celui qui vient après moi, c'est lui qui vous baptisera dans le feu et dans le SAINT-ESPRIT.

Non vos estis qui loquimini, sed SPIRITUS *Patris vestri qui loquitur in vobis.* Id. X, 20.

Ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de votre Père qui parle en vous.

Quicumque dixerit verbum contra Filium hominis, remittetur ei; qui autem dixerit verbum contra SPIRITUM SANCTUM, *non remittetur ei, neque in hoc seculo, neque in futuro.* Matth. XII, 32.

Si quelqu'un parle contre le Fils de l'Homme, il lui sera remis; mais s'il parle contre le SAINT-ESPRIT, il ne lui sera remis ni en cette vie ni en l'autre.

SPIRITU SANCTO *replebitur*, Joannes, *adhuc ex utero matris suæ*. Luc. I, 15.

Spiritus Sanctus superveniet in te. Id. I, 35.

JESUS, *plenus* SPIRITU SANCTO *regressus est à Jordane, et agebatur à spiritu in desertum.* Id. IV, 1.

Spiritus Domini super me, propter quod unxit me. Id. IV, 18.

Super quem videritis SPIRITUM *descendentem, et manentem super eum, hic est qui baptisat in* SPIRITU SANCTO. Joan. I, 33.

Spiritus ubi vult spirat. Id. III, 8.

Non enim ad mensuram dat DEUS *spiritum.* Id. III, 34.

Spiritus est DEUS, *et eos qui adorant eum in spiritu et veritate oportet adorare.* Joann. IV, 24.

SPIRITUS *veritatis quem mundus non potest accipere.* Joann. XIX, 17.

SPIRITUS SANCTUS, *quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia.* Joan. XIV, 26.

Accipite SPIRITUM SANCTUM; *quorum remiseritis peccata, remittuntur eis.* Id. XX, 22.

Accipietis virtutem supervenientis SPIRITUS SANCTI *in vos.* Act. I, 8.

Repleti sunt omnes SPIRITU SANCTO, *et cœperunt loqui variis linguis.* Act. II, 4.

Vos semper SPIRITUI SANCTO *resistitis.* Act. VII, 51.

Visum est SPIRITUI SANCTO *et nobis, nihil ultra imponere vobis oneris.* Act. XV, 28.

Sed neque si spiritus est audivimus. Act. XIX, 2.

Qui secundum carnem sunt, quæ carnis sunt sapiunt; qui verò secundum spiritum sunt, quæ sunt spiritus sentiunt. Rom. VIII, 5.

Si quis SPIRITUM *Christi non habet, hic non est ejus.* Id. VIII, 9.

Quicumque SPIRITU DEI *aguntur, ii sunt Filii* DEI. Ibid. 14.

SPIRITUS *testimonium reddit spiritui nostro, quod sumus Filii* DEI. Id. VIII, 16.

Ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus. Id. VIII, 26.

Nos non spiritum hujus mundi accepimus, sed SPIRITUM *qui ex* DEO *est, ut sciamus quæ à* DEO *donata sunt nobis.* I Cor. II, 12.

Factus est primus homo in animam viventem, novissimus Adam in Spiritum vivificantem. I Cor. XV, 45.

Dominus autem Spiritus est, ubi autem Spiritus Domini, ibi libertas. II Cor. III, 17.

Jean sera rempli du SAINT-ESPRIT dès le ventre de sa mère.

Le SAINT-ESPRIT surviendra en vous.

Jésus, étant plein du SAINT-ESPRIT, revint des bords du Jourdain, et il fut poussé par l'esprit dans le désert.

L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi ; c'est pourquoi il m'a consacré par son onction.

Celui sur qui vous verrez descendre et demeurer le SAINT-ESPRIT, est celui qui baptise par le SAINT-ESPRIT.

L'Esprit souffle où il veut.

DIEU ne donne pas son esprit par mesure.

DIEU est Esprit; et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.

C'est l'esprit de vérité que le monde corrompu ne peut recevoir.

L'ESPRIT-SAINT que mon Père enverra en mon nom, c'est lui qui vous enseignera toutes choses.

Recevez le SAINT-ESPRIT : ceux à qui vous remettrez leurs péchés, ils leur seront remis.

Vous recevrez la force du SAINT-ESPRIT qui descendra en vous.

Ils furent tous remplis du SAINT-ESPRIT, et ils commencèrent à parler diverses langues.

Vous résistez sans cesse au SAINT-ESPRIT.

Il a semblé bon au SAINT-ESPRIT et à nous de ne vous imposer point d'autre charge.

Nous n'avons pas même entendu dire qu'il y eût un SAINT-ESPRIT.

Ceux qui vivent selon la chair sont possédés de l'amour des choses de la chair, et ceux qui vivent selon l'esprit, sont possédés de l'amour des choses de l'Esprit.

Si quelqu'un n'a point l'esprit de JÉSUS-CHRIST, il n'est point à lui.

Ceux qui sont poussés et conduits par l'Esprit de DIEU, sont enfants de DIEU.

L'Esprit de DIEU rend lui-même témoignage à notre esprit, que nous sommes enfants de DIEU.

Le SAINT-ESPRIT lui-même prie pour nous par des gémissements ineffables.

Nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit de DIEU, afin que nous connaissions les dons que DIEU nous a faits.

Adam le premier homme a été créé avec une âme vivante, et le second Adam a été rempli d'un esprit vivifiant.

Le Seigneur est esprit, et où est l'esprit du Seigneur, là est aussi la liberté.

Quoniam estis filii, misit DEUS SPIRITUM *Filii sui in corda vestra, clamantem Abba Pater.* Galat. IV, 6.

Parce que vous êtes enfants de DIEU, DIEU a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : mon Père, mon Père.

Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus. Ibid. V, 25.

Si nous vivons par l'esprit, conduisons-nous aussi par l'esprit.

Spiritum nolite extinguere. I Thess. V, 19.

N'éteignez pas le SAINT-ESPRIT qui est en vous.

Salvos nos fecit per lavacrum regenerationis, et renovationis SPIRITUS SANCTI *quem effudit in nos abundè per* JESUM CHRISTUM *Salvatorem nostrum.* Tit. III, 5.

JÉSUS-CHRIST nous a sauvés par l'eau de la renaissance, et par le renouvellement du SAINT-ESPRIT, qu'il a répandu sur nous avec une riche effusion.

Spiritu Sancto inspirati sancti DEI *homines.* II Petr. I, 21.

De saints hommes inspirés du SAINT-ESPRIT.

In hoc cognoscimus quoniam in eo manemus, et ipse in nobis : quoniam de spiritu suo dedit nobis. I Joan. IV, 13.

Ce qui nous fait connaître que nous demeurons en DIEU, et DIEU en nous, est qu'il nous a rendus participants de son esprit.

Spiritus est qui testificatur quoniam JESUS *est veritas.* I Joan. V, 6.

C'est l'Esprit qui rend témoignage que JÉSUS est vérité.

Tres sunt qui testimonium dant in cœlo : Pater, Verbum, et SPIRITUS SANCTUS, *et hi tres unum sunt. Et tres sunt qui testimonium dant in terrâ : spiritus, aqua, et sanguis.* I Joan. V, 7.

Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Fils et le SAINT-ESPRIT, et ces trois sont une même chose ; et trois qui rendent témoignage sur la terre, l'esprit, l'eau et le sang.

Nescitis quia templum DEI *estis vos, et* SPIRITUS DEI *habitat in vobis.* I Cor. III, 16.

Vous ne savez pas que vous êtes le temple du DIEU vivant, et que l'Esprit de DIEU habite en vous.

Divisiones gratiarum sunt, idem autem Spiritus. I Cor. XII, 4.

Il y a diversité de grâces et de dons spirituels, mais il n'y a qu'un même ESPRIT.

Signati estis SPIRITU *promissionis* SANCTO, *qui pignus est hæreditatis nostræ.* Ephes. I, 13.

Vous avez été marqués du sceau de l'ESPRIT-SAINT qui vous avait été promis, lequel est le gage et les arrhes de notre héritage.

Charitas DEI *diffusa est in cordibus nostris per* SPIRITUM SANCTUM *qui datus est nobis.* Rom. V, 5.

La charité de DIEU est répandue dans nos cœurs par le SAINT-ESPRIT qui nous a été donné.

Factus est repente de cœlo sonus, tanquam advenientis spiritus vehementis, et replevit totam domum ubi erant sedentes, et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis. Act. II, 2.

On entendit tout d'un coup un grand bruit, comme d'un vent violent et impétueux, qui venait du ciel, et qui remplit toute la maison où ils étaient assis, et en même temps ils virent paraître comme des langues de feu, qui se partagèrent, et s'arrêtèrent sur chacun d'eux.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[La Pentecôte avant et après J.-C.]. — Les Pères ont remarqué que ce jour si solennel parmi les chrétiens, auquel le SAINT-ESPRIT descendit en forme de langue de feu sur les Apôtres, répond à ce jour si célèbre parmi les Juifs, auquel DIEU leur donna la loi sur le mont-Sinaï, parmi les foudres et les éclairs. Or vous savez que le peuple adorait le veau d'or, pendant que Moïse conversait avec DIEU ; ce saint législateur descendant de la

montagne, ayant reconnu l'infidélité de ce peuple, brisa contre terre les Tables de la loi que DIEU lui avait donnée, jugeant qu'en vain elle était gravée sur la pierre, pendant que les caractères en étaient effacés dans les cœurs par l'idolâtrie de ceux qui avaient fléchi le genou devant le veau d'or. Mais après qu'il leur eut fait réparer le crime qu'ils avaient commis, par le sévère châtiment qu'il en fit, et qu'il eut purifié dans le sang de vingt-trois mille coupables, les mains qui avaient donné de l'encens à l'idole, il retourna sur la montagne, et DIEU écrivit sa loi sur d'autres Tables, qu'il ne brisa point comme les premières, et qui furent conservées dans l'Arche d'alliance. Voilà une figure de ce qui ce passe dans le mystère de ce jour. Le pécheur a sacrifié au veau d'or, à l'idole de la créature, pendant que le vrai Moïse gravait sa loi divine avec le caractère de son sang répandu sur la montagne sainte : vous avez attiré l'indignation de DIEU sur vous, et mérité que la soustraction de ses grâces effaçât le souvenir de sa loi de vos âmes infidèles; mais le SAINT-ESPRIT descend aujourd'hui, pour en retracer les caractères, pour graver cette loi non plus dans les tables de pierre, mais dans les cœurs brisés et contrits par la pénitence.

Ce n'est pas sans raison que S. Luc remarque que le SAINT-ESPRIT descend sur les Apôtres le jour de la Pentecôte; cette circonstance nous découvre les admirables rapports de l'ancienne loi et de la nouvelle : celle-là fut donnée cinquante jours après que les Juifs eurent mangé l'agneau paschal; et celle-ci après la mort de JÉSUS-CHRIST notre Pâque, car ce divin Sauveur, étant l'agneau dont le sang devait purifier les vrais Israélites, voulut être immolé dans le temps où les Juifs mangeaient l'agneau figuratif, afin que la loi nouvelle fût établie dans le temps où Moïse avait reçu la sienne. La loi ancienne fut donnée au milieu des éclairs et des tonnerres, la montagne était tout en feu; c'est ainsi que quand le SAINT-ESPRIT voulut descendre sur les Apôtres, *on entendit tout d'un coup un grand bruit, comme d'un vent impétueux qui venait du ciel, et qui remplit toute la maison; en même temps, ils virent paraître comme des langues de feu* (Act. II). Mais s'il y a quelque ressemblance dans la manière dont ces deux lois furent données, les différences sont encore plus remarquables; car au lieu que le bruit qu'on entendit sur la montagne de Sinaï jeta la terreur et l'épouvante parmi les Juifs, les disciples entendent sans frayeur celui que le SAINT-ESPRIT excite en descendant sur eux; au lieu qu'il était défendu sous peine de mort d'approcher du mont Sinaï, tous ceux qui approchent des disciples avec foi trouvent la vie de la grâce. La raison de ces deux différences est que la loi de Moïse n'était destinée que pour des esclaves, au lieu que le SAINT-ESPRIT apporte la loi de la liberté pour les enfants de DIEU. Aujourd'hui donc DIEU fait succéder la vérité à la figure, en gravant dans les cœurs la loi de la charité, et cela le même jour que la loi de crainte avait été gravée sur la pierre.

[La Pentecôte couronne les mystères de J.-C.]. — La fête de la Pentecôte est d'autant t

plus importante qu'elle est la fin de tous les mystères de JÉSUS-CHRIST; car en ce jour toutes les figures de l'Ancien Testament sont accomplies : la loi de Moïse fait place à l'Evangile, la Synagogue à l'Eglise, l'ancienne alliance à la nouvelle, les esclaves aux enfants, les Juifs aux chrétiens; c'est en ce jour que DIEU exécute la promesse qu'il avait faite par ses prophètes : *Je vous donnerai un cœur nouveau et un esprit nouveau; je vous ôterai le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair; je mettrai mon esprit au milieu de vous; je vous ferai marcher dans la voie de mes préceptes; je vous ferai garder mes ordonnances* (Ezech. II). Pour voir l'accomplissement de ces prophéties, il ne faut que considérer ce qui se passa en cette fête dans la ville de Jérusalem et en la personne des Apôtres.

[Prophétie de Jérémie]. — DIEU avait longtemps promis par ses prophètes de donner à son peuple une nouvelle loi que son SAINT-ESPRIT graverait dans leur cœur; voici comme il en parle dans Jérémie : Il viendra un temps où je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël; j'imprimerai mes lois dans leurs esprits, je les écrirai dans leur cœur : alors je serai leur DIEU, et ils seront mon peuple, et chacun d'eux n'aura pas besoin d'instruire son prochain, parce que tous me connaîtront depuis le plus petit jusqu'au plus grand; je leur pardonnerai leurs iniquités, et je ne me souviendrai plus de leurs péchés (Jér. III). Le temps enfin est venu de l'accomplissement de ces grandes promesses; c'est dans ce grand mystère que DIEU, faisant succéder à la figure la vérité, la Pentecôte des chrétiens à celle des Juifs, envoie son SAINT-ESPRIT sur la terre pour les accomplir, pour contracter avec les hommes une alliance toute nouvelle, pour écrire sa loi dans leurs cœurs par ce divin ESPRIT, qui est appelé le doigt de DIEU, pour y répandre son amour, pour les embraser, pour y consumer par un feu toutes leurs iniquités, pour les animer, les vivifier, les rendre justes et vivants de pécheurs et de morts qu'ils étaient auparavant; car l'amour de DIEU, qui seul est capable de donner la vie à nos âmes, a été répandu dans nos cœurs, dit S. Paul, par le SAINT-ESPRIT qui nous a été donné : *Charitas diffusa est in cordibus nostris per* SPIRITUM SANCTUM *qui datus est nobis;* car la loi de l'Esprit de vie, dit encore le même Apôtre, nous a délivrés de la loi du péché et de la mort : *Lex* SPIRITUS *vitæ liberavit me à lege peccati et mortis* (Rom. VIII).

[Colombe, feu]. — Le SAINT-ESPRIT a été particulièrement figuré par deux symboles, comme nous l'apprenons de plusieurs endroits de l'Ecriture. Le premier de ces symboles est la colombe : c'est sous cette forme qu'il descendit sur le Sauveur, après qu'il eut reçu le baptême de S. Jean auquel on avait donné ce signe pour le distinguer dans la foule de ceux qui étaient venus pour recevoir le baptême, et pour lui faire connaître que celui sur qui il verrait le SAINT-ESPRIT descendre sous la figure d'une colombe, était celui qui conférait le baptême du SAINT-ESPRIT : *Qui misit me bapti-*

zare in aquâ, ille mihi dixit : Super quem videris SPIRITUM *descendentem et venientem super eum, hic est qui baptizat in* SPIRITU SANCTO (Joan. I). L'autre symbole est celui du feu; c'est sous cette figure qu'il a toujours paru dans l'Ancien et le Nouveau Testament; il n'en faut point d'autre preuve que ce qui s'est passé dans la fête de ce jour, où il descendit sur les Apôtres en forme de langue de feu. S. Grégoire explique pourquoi il a voulu paraitre sous ces deux figures ; c'est qu'il demande de ceux à qui il se communique la simplicité qui est le propre de la colombe, et un zèle ardent qui est représenté par le feu.

[Le Saint-Esprit descendit sur les Gentils convertis]. — Comme l'Eglise de JÉSUS-CHRIST devait être composée des Gentils aussi bien que des Juifs, il fallait que le SAINT-ESPRIT descendît visiblement sur les uns et sur les autres; c'est aussi ce qui arriva dès la première fois que l'Apôtre S. Pierre prêcha aux Gentils. Il en fait lui-même le récit : aussitôt que j'eus commencé à leur parler, dit-il en rapportant aux autres Apôtres cette merveille, le SAINT-ESPRIT descendit sur eux, comme il était descendu au commencement sur nous : *Cecidit* SPIRITUS SANCTUS *super eos, sicut et in nos in initio* (Act. II). Cela confirme ce que rapporte S. Luc, que les mêmes prodiges que l'on vit quand le SAINT-ESPRIT descendit visiblement sur les Apôtres, continuèrent assez longtemps à l'égard de ceux qui embrassaient la foi, et qui se convertissaient à la prédication des autres qui avaient reçu ce divin ESPRIT.

[L'esprit de Dieu porté sur les eaux]. — Le texte sacré nous assure qu'à la naissance du monde le SAINT-ESPRIT était porté sur les eaux qui étaient alors un élément pacifique, et qui servaient comme de char de triomphe à la majesté de DIEU : *Spiritus* DEI *ferebatur super aquas* (Gen. I). Il en était de même du cœur de l'homme, qui est représenté par la mer, à cause de l'étendue de ses désirs et de la profondeur de ses abîmes; car, avant sa désobéissance, c'était le trône de ce DIEU de paix : le calme et la tranquillité y régnaient par un accord parfait des passions et de la raison ; mais depuis le premier péché et la désobéissance de l'homme, ce cœur est devenu le lieu et l'instrument du supplice de l'homme même ; un déluge universel de toutes les passions a presque entièrement noyé sa raison, et tous les jours mille tempêtes s'élèvent au milieu de lui-même. Or le SAINT-ESPRIT vient reprendre possession de ce cœur, il calme et apaise ces mouvements de nos appétits déréglés, et ses grâces, qui sont comme le souffle de ce divin ESPRIT, portent la paix partout.

[Le prophète Élie]. — Nous lisons au troisième livre des Rois, que le prophète Elie fuyant la persécution de Jésabel et s'étant retiré dans une caverne du mont Oreb, un ange lui apparut et lui commanda d'en sortir et de se tenir sur la montagne, pour y attendre la venue de l'ESPRIT de

Dieu. Rendez-vous attentif, lui dit-il, vous entendrez d'abord le sifflement d'un vent fort impétueux, capable de renverser les montagnes et de briser les rochers; mais le Seigneur ne vient pas de la sorte : *Non in spiritu Dominus.* Vous entendrez ensuite un furieux tremblement de terre, mais le Seigneur ne vient pas avec des secousses et des ébranlements qui causent des ravages : *Non in commotione Dominus.* Vous verrez après cela paraître un grand feu ; mais le Seigneur n'y est pas non plus : *Non in igne Dominus* (Reg. III, 10). Enfin vous sentirez un petit souffle de vent, comme d'un doux zéphir ; et c'est là qu'est le Seigneur. Elie ayant bien compris l'avertissement de l'ange, se couvrit le visage de son manteau et se tint à l'entrée de la caverne, attendant le passage de l'Esprit de Dieu.

Nous voyons dans cette histoire une conduite contraire à celle que tint le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, lorsqu'il descendit avec véhémence, avec émotion et avec feu : la raison de cette différence est remarquable. Elie était un homme plein de feu, transporté d'un zèle si ardent contre les faux prophètes et contre ceux de sa nation qui n'adoraient pas le vrai Dieu que, s'il eût été en son pouvoir, il n'en serait pas resté un seul sur la terre que le feu du ciel n'eût consumé : il en donna des marques bien évidentes, en faisant massacrer une fois quatre cents faux prophètes de la reine Jésabel, et une autre fois en faisant descendre le feu du ciel sur deux officiers du roi Achab et sur leur suite. Ces violentes saillies d'un zèle si ardent étaient signifiées par le vent qui brisait les rochers : *Non in spiritu Dominus, non in commotione Dominus, non in igne Dominus.* Dieu voulait faire connaître à ce prophète qu'il était d'un naturel trop violent, et que la tranquillité de l'âme ne se rencontre pas parmi les troubles, les inquiétudes, et les émotions, mais dans le calme et la tranquillité de l'esprit : ce qui n'empêche pas que le Saint-Esprit, dans les occasions où il va de la gloire de Dieu, n'opère d'une manière différente. Les Apôtres, qui devaient porter l'Evangile par toute la terre et y faire retentir la parole de Dieu, avaient besoin d'être émus et agités intérieurement pour venir à bout d'une si haute entreprise ; et c'est ce qui était signifié par le vent, le bruit, et le feu, qui accompagnèrent la descente du Saint-Esprit.

[Le feu caché dans un puits]. — Rappelez dans votre esprit ce que firent autrefois ces zélés Israëlites qui rétablirent le Temple de Dieu après la captivité de Babylone. Ils se souvinrent que leurs pères avaient caché le feu sacré dans le fond d'un puits ; Dieu leur inspira d'y verser une grande abondance d'eau : ce qu'ayant fait, ils en virent sortir une flamme divine qui s'était miraculeusement conservée. C'est une figure qui nous regarde ; voulez-vous rebâtir le temple de Dieu dans vos âmes ? lavez les taches de vos infidélités dans les larmes de la pénitence, et vous en verrez sortir le feu sacré du Saint-Esprit, qui consumera les restes de vos souillures et qui purifiera toute votre âme.

[Les ossements dispersés]. — Nous avons fait voir comment ce divin ESPRIT est donné aux hommes pour être le principe d'une vie surnaturelle et divine, par la grâce sanctifiante qu'il répand en nous. Vous demander maintenant si vous avez reçu le SAINT-ESPRIT, c'est vous demander si vous avez reçu cette grâce qui, en vous attachant ce divin ESPRIT, vous fait vivre de cette vie précieuse. Mais que je crains qu'il n'arrive aujourd'hui à la plupart des chrétiens la même chose qui arriva autrefois à un prophète à qui DIEU montra un tas de morts et d'ossements séparés les uns des autres dans une vaste campagne, en lui disant: Sais-tu prophète, que ces morts que tu vois sont la maison d'Israël ? Cette maison d'Israël, chrétiens, était le peuple de DIEU, et néanmoins elle n'était composée que de morts et de cadavres. Ah ! n'en pourrait-on point dire autant maintenant de l'Eglise, qui a succédé à cette maison d'Israël ? car peut-être que la plupart de ceux qui la composent, étant privés de la grâce, ne sont que des morts et des cadavres qui n'ont que l'apparence de vie: *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* (Apoc. III). Mais il faut aujourd'hui que DIEU renouvelle ce qu'il fit en présence de ce prophète : il n'eut pas plus tôt répandu son souffle et son esprit sur ces morts et sur ces ossements, qu'au même instant ils se levèrent, s'approchèrent les uns des autres, se remboîtèrent chacun en leur place, et reçurent la vie. Il faut, dis-je, que cet ESPRIT qui est le souffle sacré des divines personnes nous ranime aujourd'hui, et nous donne cette vie toute sainte et toute divine.

Je vous avoue que je ne fais jamais réflexion sur l'excellence de cette vie que le SAINT-ESPRIT nous communique, que je ne souhaite pouvoir faire entendre par toute la terre ces paroles du prophète royal : *Quis est homo qui vult vitam* (Psalm. 33) ? Qui est-ce d'entre vous qui veut avoir la vie, non pas cette vie qui nous est commune avec les plus vils animaux, et que S. Augustin compare à un torrent qui ne fait que passer, qui ne traîne après soi que le ravage et l'écume, et qui ne laisse que le tombeau où elle s'ensevelit ; mais qui veut avoir cette vie divine et surnaturelle dont DIEU est le principe, et dont tous les mouvements tendent à DIEU ? Que si vous l'avez reçue aujourd'hui, comme j'ai tout sujet de le croire, ah ! dit l'Apôtre, donnez-vous bien de garde de la perdre, en étouffant le divin ESPRIT ; *Spiritum nolite extinguere* (I Thess. V) ; car vous devez savoir que par le péché mortel que vous commettez, vous romprez cette union étroite qui est entre votre âme et ce divin ESPRIT, et ferez avec lui un funeste divorce comme parle un prophète : *Iniquitates vestræ diviserunt inter vos et* DEUM *vestrum* (Isai. LIX).

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Ubi Spiritus, ibi libertas (II Cor. III). C'est sur la qualité d'enfants de Dieu que nous donne le Saint-Esprit qu'est fondée l'excellence de notre liberté. Le Sauveur ne nous a pas délivrés de la captivité du péché pour que nous vivions comme des sujets et des esclaves, mais comme les enfants de Dieu : *Non enim accepistis spiritum servitutis iterum in timore, sed spiritum adoptionis* (Rom. VIII). Et ce n'est plus comme de simples mercenaires que nous devons espérer le ciel, mais comme des enfants qui ont droit à l'héritage de leur père. Par le moyen du Saint-Esprit, dit encore S. Paul, vous êtes devenus les enfants de Dieu : *In quo signati estis spiritu promissionis.* Mais cet esprit, cette ressemblance que vous avez reçue est comme une promesse et comme un gage du ciel en qualité d'héritage qui est dû aux enfants : *Signati estis Spiritu promissionis, qui est pignus promissionis vestræ* (Ephes. I).

Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : da mihi bibere, tu forsitan petisses ab eo et dedisset tibi aquam vivam (Joann. IV). O si vous connaissiez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire ; vous lui en demanderiez, et il vous donnerait de l'eau vive pour éteindre l'ardeur de vos désirs déréglés, et remplir votre cœur de délices immortelles. Le Fils de Dieu parle du Saint-Esprit qui est dans le cœur des fidèles comme une source d'eau vive, dont sortent plusieurs ruisseaux, comme dit S. Grégoire ; ce sont les dons du Saint-Esprit, qui sont comparés à l'eau vive, laquelle coule sans cesse et n'est point séparée de son principe. Ce qui montre qu'une âme qui n'est point unie à Dieu par ce divin Esprit, et qui n'a point de mouvement pour le ciel, est une âme morte qui n'a plus de vie, et qui sera bientôt remplie de corruption, et de vices abominables : *Domine, da mihi hanc aquam ut non sitiam* : Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif. Esprit de Jésus, vive source de tous les biens du ciel, fleuve délicieux dont le cours impétueux comble de joie l'âme qui est la ville et la demeure de Dieu, venez dans mon cœur pour y éteindre la soif des plaisirs des sens qui le souillent au lieu de le remplir. Oh ! si nous savions combien le don qu'il nous fait de cette eau vive, qui n'est autre que sa grâce, est un don précieux, quelle instance ne ferions-nous point pour l'obtenir ! etc.

Ascendens Christus in altum dedit dona hominibus (Ephes. IV). Le Fils

de Dieu n'est pas plus tôt monté sur le trône de sa gloire, tout riche des dépouilles de la terre, qu'il fait de grandes largesses aux hommes, et leur envoie des présents magnifiques : *Quæ dona? Spiritum Sanctum.* Que leur donne-t-il ? le Saint-Esprit, dit S. Augustin. Les rois de la terre, voulant faire éclater leur magnificence au jour de leur triomphe, font aux peuples de grands dons proportionnés à leur pouvoir ; mais ce ne sont que des dons de la terre, parce que ce sont des rois de la terre. Que peut donner le roi du ciel qui soit égal à sa grandeur, sinon un Dieu ? il donne ce qu'il produit avec son Père dans l'éternité. Que produit-il ? le Saint-Esprit ? il le produit comme don : *Exivit non quomodo natus, sed quomodo datus* (S. Aug. de Trin. v). A qui le donne-t-il ? à l'homme juste. Qui le donne ? le Fils de Dieu. Qui donne un Dieu ne doit-il pas être Dieu.

Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei *nominemur et simus* (I Joan. III). Considérez jusqu'à quel point le Père éternel nous a aimés, et quelle charité il nous a donnée : charité non-seulement créée, mais incréée, qui nous élève au-dessus de toutes les grandeurs de la terre. Quelle faveur ! Esprit-Saint, n'êtes-vous pas infiniment plus élevé au dessus de nous que le ciel ne l'est au dessus de la terre ; et néanmoins vous descendez jusque dans notre néant, pour nous rendre participants de votre être divin, et nous faire enfants de Dieu par la communication de votre essence. Qui eût jamais osé prétendre à cet honneur ? ne dégénérez donc point des nobles sentiments que les enfants de Dieu doivent avoir ; méprisez tout ce qui est périssable, et ne faites état que de Dieu. *Numquam humana opera mirabitur quisquis se cognoverit Filium* Dei (S. Cyprian. de Spect.) : celui qui sait l'honneur qu'il a d'être enfant de Dieu n'admirera jamais l'ouvrage des hommes ; et qui peut admirer quelque chose après Dieu, se ravale de ce haut point de grandeur qui est convenable à son état.

Ego rogabo Patrem, et alium Paracletum dabit vobis (Joan. XIV). Le Saint-Esprit en vertu de sa mission est venu prendre la place du Fils de Dieu, pour lui succéder au gouvernement des âmes, et pour consoler par cet échange les enfants de Dieu, qui autrement fussent demeurés comme orphelins, par la perte qu'ils avaient faite de la présence de leur Sauveur, s'il ne leur eût donné un successeur égal : *Vicarium Redemptoris et socium majestatis.* C'est pourquoi le Sauveur promit à ses Apôtres de ne les pas laisser orphelins. Je prierai mon Père, leur dit-il, et il vous donnera un autre consolateur. Or, s'il ne leur eût substitué le Saint-Esprit en sa place, quoi qu'il leur eût pu donner, leur consolation eût été trop faible, et le changement trop préjudiciable ; vous m'ôtez un Dieu pour le donner au ciel, aurait dit la terre, et vous voulez que je me console de la perte que je fais ! donnez-moi donc un Dieu pour me dédommager ; car il n'y a rien qui puisse compenser l'absence d'un Dieu, que la présence d'un Dieu.

C'est ce qu'a fait le Sauveur du monde, et comme dit S. Augustin, en même temps qu'il porte un homme dans le ciel, il envoie un DIEU sur la terre : *Hominem portavit ad cœlum, et* DEUM *misit ad terras* (S. Aug. serm. 185, de temp.). Et à raison de ce commerce, le SAINT-ESPRIT se donne aux hommes, non-seulement par les opérations de sa grâce, dit ce saint Docteur, mais par la présence de sa majesté ; c'est aussi pour que la foi des Apôtres ne leur laissât aucun doute, que celui qui les visitait fût DIEU, puisqu'il leur avait été promis en la place d'un DIEU : *Ut Apostolorum fides, quem sibi à Domino in locum* DEI *promissum esse meminisset, verum* DEUM *esse cognosceret.*

Si non abiero, Paracletus non veniet ad vos (Joan. XVI). O le grand mystère, mes frères ! s'écrie S. Bernard. Que veulent dire ces paroles ; si je ne m'en vais, l'Esprit consolateur ne viendra point à vous ? *Quid sibi vult; nisi abiero, Paracletus non veniet ad vos* ? Comment est-ce qu'un homme sensuel qui s'attache à une chair corrompue, sujette à ses appétits et remplie de passions, peut espérer, nonobstant cela, ce torrent de délices célestes que les Apôtres mêmes n'ont pu recevoir pendant qu'ils étaient attachés à la présence visible de la sainte humanité de JÉSUS-CHRIST ? *Audeat qui carnem fovet, carnem sapit, illum sperare torrentem voluptatis, quem cum ipsâ quidem Verbi carne percipere nullatenus Apostoli potuerunt?* Cela veut dire : voulez-vous que l'ESPRIT consolateur remplisse votre cœur de sa présence et de ses dons ? videz-le de toutes les créatures et de tout ce qui lui peut déplaire ; retirez votre cœur de ses égarements pour le conformer à la sainteté de DIEU ; bannissez de votre entendement l'erreur, le mensonge, et la vaine estime des créatures : le SAINT-ESPRIT est un esprit de vérité, qui ne peut compatir avec les fausses lumières de la sagesse du siècle; bannissez de votre volonté toutes les affections désordonnées et toutes les consolations de la terre; videz enfin votre cœur, afin que vous soyez rempli : car pensez-vous, continue S. Bernard, que DIEU veuille vous remplir de miel pendant que vous êtes plein de fiel ?

Effundam de Spiritu meo super omnem carnem (Joel. II). Je ne sais si vous avez fait réfléxion que, dans la descente du SAINT-ESPRIT, on découvre une nouvelle sorte d'Incarnation, qui a suivi celle du Verbe sur la terre. Il est dit de la première : *Verbum caro factum est*, le Verbe éternel s'est fait chair ; et de la seconde : *Effundam de Spiritu meo super omnem carnem*. Je répandrai mon esprit sur toute chair, c'est-à-dire, sur tous les hommes. Par la première le Verbe est devenu chair, par la seconde la chair est devenue spirituelle ; par la première le Fils de DIEU s'est fait le fils de l'homme, par la seconde le Fils de l'homme a été fait Fils de DIEU ; en la première le Tout-Puissant s'est chargé de nos infirmités, en la seconde il nous a revêtus de sa force ; en la première celui qui est impeccable a pris la ressemblance du péché, en la seconde il a effacé nos

péchés ; en la première, l'immortel est venu mourir sur une croix, en la seconde le SAINT-ESPRIT est venu donner la vie à nos âmes, et par conséquent cette seconde incarnation, si on peut l'appeler de la sorte, est le fruit de la première, parce que le Fils de DIEU n'est venu au monde que pour le sanctifier par ce divin ESPRIT. Ne pensez pas pourtant que cet ESPRIT-SAINT se soit incarné de la même manière que le Verbe éternel, en s'unissant personnellement à notre chair ; ce serait une dangereuse erreur. Il s'est bien répandu sur la chair, mais il n'est nullement devenu chair ; il se communique à nous, mais sans unir sa personne à notre nature ; il est en nous par sa grâce et par ses dons, et il opère de merveilleux effets que nous ne saurions jamais assez admirer.

Ignem veni mittere interram, et quid nolo nisi ut accendatur (Luc. XII). — Ce fut le premier effet de la descente du SAINT-ESPRIT dans le cœur des Apôtres, d'y produire une ardente charité ; le SAINT-ESPRIT est l'amour du Père et du Fils ; c'est par lui que le Père éternel aime son Fils, et que le Fils aime son Père ; c'est par lui que le Père et le Fils nous aiment, et c'est par lui que nous aimons le Père et le Fils. Aussi descendit-il sous la figure du feu, pour nous marquer qu'il n'était venu que pour embraser les cœurs de ce divin amour que JÉSUS-CHRIST avait promis de faire descendre sur la terre, pour embraser tous les cœurs. En effet, sitôt que les Apôtres eurent reçu ce divin ESPRIT, ils furent embrasés du feu du divin amour qu'ils allèrent répandre par tout l'univers, pour enflammer les cœurs les plus froids. Hélas ! la froideur et la dureté du nôtre ne font-elles pas voir que nous ne nous sommes point laissé échauffer de ces divines flammes ? et n'est-ce point quelque autre feu dont notre cœur brûle, qu'y s'y oppose ?

DEUS *totius consolationis* (II Cor. III). — Avant que le Sauveur nous eût envoyé le SAINT-ESPRIT, DIEU était un DIEU menaçant qui ne parlait que par des tonnerres, qui abîmait le monde par des déluges, qui envoyait des anges exterminateurs ; un DIEU terrible dans ses vengeances, qui brûlait les villes et les provinces du feu du ciel, qui ouvrait la terre et les mers pour engloutir les peuples et les armées. La loi et les prophètes sont remplis de ses menaces, et des effets qui les ont suivies ; en un mot, c'était un DIEU de terreur et de désolation. Mais après il lui a plu de tenir un procédé plus doux envers les hommes ; il leur a envoyé d'abord son Fils pour être leur consolateur, et alors il commença d'être à leur égard un DIEU de consolation ; et depuis qu'il a donné son SAINT-ESPRIT, qui est l'autre consolateur, on peut dire qu'il est le DIEU de consolation : DEUS *totius consolationis*. Que le Fils de DIEU soit consolateur aussi bien que le SAINT-ESPRIT, S. Augustin le prouve manifestement par ces paroles du Sauveur : *Ego rogabo Patrem, et alium Paracletum dabit vobis* (Joan. XIV). Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre

consolateur. En disant que son Père donnera un autre consolateur, il montre qu'il l'était aussi ; en effet, ne consolait-il pas les misérables quand il les guérissait de leurs maladies ? ne consolait-il pas les malades quand il les invitait à venir à lui, avec promesse de les soulager : *Venite ad me omnes qui laboratis, et ego reficiam vos* (Matth. II) ? Ne consolait-il pas les pauvres quand il leur promettait le royaume des cieux. Le Fils de DIEU, en un mot, est tellement consolateur qu'il est la consolation même ; c'est ainsi qu'en parlait le saint vieillard Siméon, quand il disait qu'il attendait la consolation d'Israël : *Justus et timoratus expectans consolationem Israël* (Luc. II). Le SAINT-ESPRIT est pareillement consolateur : c'est le nom que le Sauveur même lui donne dans l'évangile ; et l'Eglise ensuite, en conséquence de ce beau titre, l'appelle le très-bon consolateur : *Consolator optime.* Elle reconnaît par-là que c'est lui qui nous console par l'infusion de ses dons, par le don de force qui nous donne le courage de supporter les afflictions, par celui de conseil qui nous inspire le moyen de résister aux tentations ; c'est lui qui produit en nos âmes les fruits de charité, de joie, de paix, de patience, de mansuétude, de foi, de modestie, de continence, etc. Quelle merveille donc si le Père éternel, nous ayant envoyé successivement ces deux consolateurs, est appelé par l'Apôtre le DIEU de toute consolation, DEUS *totius consolationis?*

Signati estis SPIRITU *promissionis* SANCTO. (Ephes. I). — Nous devons concevoir par cette expression que nous n'avons pas plus tôt reçu le SAINT-ESPRIT par la grâce, qu'il prend possession de nos âmes, comme d'un bien qui lui appartient ; qu'il les marque de son sceau comme sa propre possession. Il semble que S. Paul nous ait voulu imprimer cette pensée par les paroles suivantes, car, après avoir exhorté les Ephésiens à ne contrister pas le SAINT-ESPRIT, il ajoute, comme la raison qu'il en donne : *In quo signati estis*, parce que c'est par lui que vous avez été marqués. Il veut dire, selon la remarque des interprètes, que quand le SAINT-ESPRIT entre dans une âme par la grâce, dès-lors elle passe dans la possession de son domaine ; et pour cet effet il la marque de son sceau, il y grave son caractère pour dire qu'elle est à lui, comme vous voyez les hommes marquant de leur sceau et de leurs armes les choses qui leur appartiennent, particulièrement celles qui leur sont plus précieuses, *Signati estis* : Le SAINT-ESPRIT nous est donné dans deux sacrements, le Baptême et la Pénitence ; dans l'un et dans l'autre, il nous possède comme son propre bien. Dans le Baptême, outre la grâce sanctifiante, il imprime un caractère dans ceux qui le reçoivent, lequel marque qu'ils sont à lui, et ce caractère est ineffaçable. Le Sacrement de Pénitence n'imprime point de caractère : mais toutes les grâces que nous recevons dans ce sacrement, en effaçant les traces du démon, y gravent les marques et le sceau du SAINT-ESPRIT. *In quo signati estis.* Nous sommes même marqués comme des temples, suivant la coutume de toutes les religions qui est de graver

sur le frontispice des temples le nom de la divinité qui y est adorée. Ne croyez pas que cette possession s'arrête seulement à l'esprit ; elle passe encore, dit le même Apôtre, jusqu'au corps et se répand sur les membres, non-seulement parce qu'ils sont intimement unis à l'âme, mais encore parce que, suivant la pensée de Tertullien, ils servent de sujet et d'instrument à la sainteté du SAINT-ESPRIT. *Inhabitaturus corpora nostra datus est* SPIRITUS SANCTUS, *et sanctitatem effecturus* : Il est venu dans nous pour habiter dans notre corps même, et pour y opérer la sanctification. Or, après tant de titres et de droits, après qu'il a possédé si justement et si solennellement le corps et l'âme, n'est-ce pas une injustice sacrilége de le bannir de son temple, et de lui ravir un cœur que la grâce avait marqué de son sceau. (*Biroat*, 2e *sermon de la Pentecôte*).

Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos (Joan. XIII, 1). — L'amitié des hommes du siècle est défectueuse en trois points : ils commencent bien tard, ils finissent bientôt, et ils aiment bien peu ; ils commencent bien tard, parce qu'une grande partie de leur vie se passe avant qu'ils aient formé une parfaite amitié ; ils finissent bientôt, parce qu'ils ont peu de vie et beaucoup d'inconstance et de légèreté ; ils aiment bien peu, parce qu'ils ont un petit cœur. Mais l'amour du cœur de DIEU est un amour sans égal ; il nous aime sans commencement, sans interruption et sans fin : 1° Il nous aime sans commencement, parce qu'il produit le SAINT-ESPRIT en nous aimant ; et comme cet ESPRIT procède du Père et du Fils de toute éternité, aussi il nous regarde et se donne à nous de toute éternité ; car, comme dit S. Augustin, il était le don du Père, quoiqu'il n'y eût encore personne à qui il pût être donné. Or cet amour qui nous prévient de toute éternité nous laisse une obligation de l'aimer dont nous ne nous acquitterons jamais, et lui donne cet avantage, qui est si glorieux, de nous avoir aimés le premier, et, ce qui est singulier en sa personne, de nous avoir prévenus d'une éternité tout entière. Quand est-ce donc, ô mon DIEU, que je commencerai à vous aimer, vu qu'en quelque temps que je vous donne mon cœur, fût-ce dès le premier moment de ma vie, je vous serai toujours redevable d'un amour éternel, dont vous m'avez honoré, et que je ne pourrai jamais payer ? 2° Il nous aime sans interruption, parce qu'il est immuable : l'intérêt change souvent le cœur des hommes, la passion éteint les plus fortes amitiés, l'oubli les efface, la faiblesse humaine ne peut comporter une application continuelle. Mais DIEU n'est point sujet à ces défauts ; il n'aime point par intérêt, ni par passion, ni par caprice, ni par humeur, mais par une sagesse souveraine, qui ne se trompe point dans son choix. 3° Il aime sans fin, parce qu'étant, comme dit S. Denis, un principe unissant, il ne peut être la cause de la discorde ; son amour est sans repentir, et la grâce sanctifiante, qui est le nœud de l'amitié qu'il contracte avec nous, est un don irrévocable, qu'il ne nous ôte jamais, si nous ne le perdons

nous-mêmes par notre faute. L'amitié la plus parfaite entre les hommes est celle qu'ils gardent jusqu'à la mort, et pour laquelle ils se font gloire de mourir ; mais DIEU est ami à la vie, à la mort, et après la mort ; son amour n'est pas seulement éternel, mais de plus il donne l'éternité à ceux qu'il aime.

Directus est spiritus Domini à die illâ in David et deinceps, spiritus autem Domini recessit à Saül (I Reg. XVI) — Saül l'avait reçu, mais il voulait l'assujettir à sa volonté, au lieu de lui obéir ; voilà pourquoi cet esprit le quitta, et s'en alla à David qu'il trouva plus soumis, plus obéissant, et plus selon son cœur. Voulez-vous que le SAINT-ESPRIT demeure toujours avec vous? soyez-lui toujours soumis : faites qu'il règne dans votre cœur, que l'esprit du monde n'y trouve point de place, car, comme dit S. Grégoire de Nazianze, le SAINT-ESPRIT vient dans notre âme comme maître, et non comme serviteur. Ne pensez pas jouir longtemps de sa présence, si vous ne vous abandonnez à sa conduite ; il est jaloux de l'empire de votre cœur, il y veut régner tout seul, laissez-le donc agir comme il lui plaît ; c'est à lui de commander, et à vous d'obéir ; les conduites sont différentes, mais il est toujours le même Esprit, et nous lui devons toujours le même amour et la même soumission.

Cum venerit ille (*Spiritus*) *docebit vos omnem veritatem* (Joan. XVI). — Enseigner sans exception toute vérité, l'enseigner sans exception à toutes sortes de sujets, pouvoir l'enseigner en toutes manières : c'est ce qui n'appartient qu'à DIEU, et de quoi tout autre esprit que celui de DIEU est absolument incapable. Aussi est-ce le caractère le plus essentiel et le plus divin que JÉSUS-CHRIST dans l'évangile ait attribué au SAINT-ESPRIT : *Docebit vos omnem veritatem.* Et c'est ce même caractère qui me semble d'abord avoir paru plus sensiblement en ce jour solennel, où cet ESPRIT de vérité descendit sur les Apôtres et sur tous les disciples assemblés : Non, dit S. Augustin pesant ces paroles *Omnem veritatem*, il n'appartient qu'à l'esprit de DIEU d'enseigner et de persuader toute vérité ; car il y a des vérités que la chair et le sang ne révèlent point, des vérités qui choquent et qui révoltent la raison humaine, des vérités dont la nature s'effraie, des vérités humiliantes, gênantes, mortifiantes, mais qui sont par là même des vérités salutaires et nécessaires, en un mot des vérités que l'homme, selon le terme de l'évangile, ne saurait porter, beaucoup moins goûter et aimer. S'il arrive donc qu'il vienne à en être sincèrement et efficacement persuadé, ce ne peut être que l'effet d'un esprit supérieur qui agit en lui. Or il n'y a que l'esprit de DIEU qui ait ce pouvoir ; l'esprit de l'homme, dit S. Chrysostôme, apprend à l'homme et lui persuade ce qui satisfait l'amour-propre, ce qui satisfait la vanité, ce qui excite la curiosité, ce qui favorise la cupidité : voilà ce qui est de son ressort ; mais ce qui combat nos passions et ce qui est contradictoirement opposé à toutes les inclinations de l'homme ne pouvant venir du fonds de l'homme

et d'ailleurs étant la vérité, il faut nécessairement que ce soit l'ESPRIT de DIEU qui nous l'enseigne et nous le persuade. (**Bourdaloue**),

Vos autem baptisabimini SPIRITU SANCTO *non post multos hos dies* (Act. I). — Le Sauveur du monde, sur le point de monter au ciel et parlant à ses disciples du SAINT-ESPRIT qu'il devait envoyer sur la terre, leur dit que ce divin ESPRIT leur tiendrait lieu d'un second baptême, et qu'au moment où ces promesses s'accompliraient en eux, ils seraient baptisés dans le SAINT-ESPRIT. Comment cela ? c'est que l'effet propre du baptême est de purifier et de sanctifier, et que le SAINT-ESPRIT est particulièrement descendu pour purifier les cœurs des hommes. Ainsi le SAINT-ESPRIT descendant sur les Apôtres fut comme un baptême solennel dont chacun d'eux sentit l'impression salutaire. Or qu'est-ce que d'être baptisé dans l'ESPRIT-SAINT, sinon acquérir en recevant le SAINT-ESPRIT, une pureté toute céleste et toute divine ? Je sais que les Apôtres, dans leur vocation à l'apostolat, avaient été baptisés par JÉSUS-CHRIST, et je sais que par la vertu de ce premier baptême ils étaient déja purs devant DIEU, selon le témoignage de JÉSUS-CHRIST même : *Et vos mundi estis* (Joan. XIII) ; mais aussi vous n'ignorez pas que ce premier baptême conféré aux Apôtres avait été le baptême de l'eau ; au lieu que le second, dont le SAINT-ESPRIT par sa présence immédiate leur imprima le caractère, fut d'une façon toute particulière le baptême du feu. Différence que le Saint Précurseur avait annoncé en parlant aux Juifs du Messie : *Ipse vos baptisavit in* SPIRITU-SANCTO *et igne* (Luc. III) ; différence qui se vérifia pleinement, lorsque le SAINT-ESPRIT en forme de langues de feu se partagea et s'arrêta sur chacun des disciples. Pourquoi ce symbole de feu ? pour marquer, dit S. Chrysostôme, que comme le feu a une vertu plus agissante, plus pénétrante et plus purifiante que l'eau, ainsi par la venue du SAINT-ESPRIT les cœurs des hommes devaient être purifiés d'une manière plus parfaite qu'ils ne l'avaient été par le premier baptême. (*Le même*).

Repleti sunt omnes SPIRITU SANCTO (Act. II). — Le SAINT-ESPRIT se communique quelquefois avec mesure, comme parle S. Paul, *secundùm mensuram* ; mais en ce jour c'est sans réserve et sans mesure qu'il se communique aux Apôtres ; ils ne sont pas seulement visités, inspirés, touchés du SAINT-ESPRIT, comme l'Ecriture exprime les opérations de la grâce, mais ils en sont remplis. Pourquoi cela ? c'est parce que DIEU les destinait à un emploi qui ne demandait pas moins que cette plénitude de l'ESPRIT-SAINT, pour s'en acquitter avec succès. Il s'agissait de convertir le monde ; quelle entreprise à former, et quel ouvrage à conduire ! Vous le savez, chrétiens, le monde que nous avons à combattre est ce fort armé qui se défend depuis si longtemps, et qui met en œuvre tout ce qu'il a d'industrie, de malice et de force, pour se maintenir dans la possession injuste qu'il a usurpée ; il fallait donc que le SAINT-ESPRIT qui

venait le détruire par le ministère des Apôtres, répandît sur eux avec abondance toutes ses lumières, toute sa sainteté, et toute la force dont ils avaient besoin pour une telle victoire. De là cette plénitude de grâce dont ils furent comblés : *Repleti sunt omnes* SPIRITU SANCTO. (**Le P. Cheminais,** *sermon sur la fête de la Pentecôte*).

Factus est repente de cœlo sonus tanquam advenientis spiritûs vehementis, et replevit totam domum (Act. II). — Pourquoi ce grand bruit au jour de la Pentecôte ? pourquoi le SAINT-ESPRIT descend-il comme un vent impétueux ? c'est qu'il est nécessaire de rendre l'homme attentif aux grands événements ; il a besoin de quelque chose de sensible qui le réveille et le frappe, lorsqu'il plaît à DIEU de se communiquer à lui. Ce grand bruit figurait les agitations et les troubles qu'éprouvent encore tous les jours ceux qui ont conçu et qui veulent enfanter l'esprit de salut. C'est par là que la conversion commence, c'est par la crainte que l'amour est introduit : la première est comme l'instrument d'un chirurgien qui blesse, la seconde est comme l'huile qui guérit. D'ailleurs il était impossible que ce grand bruit qu'on entendait dans la maison des Apôtres, n'y attirât une foule de gens; et c'était ce que DIEU demandait, qu'un grand nombre de personnes fussent témoins de la manière miraculeuse dont il formait son Eglise. Enfin il voulait figurer par l'impétuosité de ce vent l'opération divine, prompte et toute-puissante du SAINT-ESPRIT, qui, comme un vent spirituel, remue et agite le cœur, le pénètre, le purifie, le remplit, et y opère la paix et le repos véritable. Ce bruit se fit entendre tout d'un coup, tant pour convaincre les fidèles que les dons du SAINT-ESPRIT ne peuvent jamais venir du mérite humain, que pour signifier la promptitude admirable avec laquelle ce divin ESPRIT change les cœurs ; car à peine la grâce est-elle dans le cœur, qu'elle chasse le péché et change l'homme parfaitement : *Nescit tarda molimina* SPIRITUS SANCTI *gratia*, dit S. Ambroise.

Nolite contristare SPIRITUM SANCTUM DEI (Ephes. IV). *Spiritum nolite extinguere* (I Thess. V). — Je ne lis jamais dans S. Paul les avertissements qu'il donne aux chrétiens de Thessalonique et d'Ephèse, sans être saisi de frayeur ; il dit à ceux-ci : mes frères, n'attristez point l'ESPRIT de DIEU : *Nolite constristare* SPIRITUM DEI ; et il dit à ceux-là ; gardez-vous bien de faire mourir le SAINT-ESPRIT : *Nolite* SPIRITUM *extinguere*. Voilà sans doute des paroles bien étranges, et je ne m'étonne pas si les SS. Pères et les interprètes se sont donné tant de peine pour en découvrir le sens ; car enfin il est difficile de comprendre que celui qui est la joie et la douceur personnelle puisse être affligé et ressentir de la tristesse ; et il n'est pas moins incompréhensible qu'une nature immortelle et que la vie par essence puisse être sujette à la mort. Il est vrai que le SAINT-ESPRIT est incapable d'avoir de la tristesse, si par ce mot l'on entend cette passion qui nous afflige, et nous déchire le cœur, dans l'attente

et dans le sentiment de quelque grand mal ; il ne peut être sujet à la mort, si, par ce terme, l'on entend qu'il cesse d'être, par la corruption de sa substance. Cela n'empêche pas néanmoins que les paroles de l'Apôtre ne soient véritables ; il nous a voulu faire comprendre par des termes si forts combien est grand l'outrage qu'il reçoit tous les jours de deux sortes de personnes : les unes lui ferment l'entrée de leur cœur ou l'en chassent après l'avoir reçu, et les autres l'y tiennent comme captif, sans lui laisser la liberté de ses divines opérations ; les premiers sont les pécheurs, les seconds sont les chrétiens tièdes et imparfaits.

IV.

Passages et Pensées des SS. Pères.

Quod est anima corpori hominis, hoc est SPIRITUS SANCTUS *corpori Christi, quod est Ecclesia : hoc agit* SPIRITUS SANCTUS *in totâ Ecclesiâ quod agit anima in omnibus membris unius corporis.* Augustin. Serm. 2 in Fer. 2 Pentec.

Ce que l'âme est au corps de l'homme, c'est ce qu'est le SAINT-ESPRIT au corps mystique de JÉSUS-CHRIST, qui est l'Eglise ; ce même SAINT-ESPRIT fait dans toute l'Eglise ce que l'âme fait dans tous les membres d'un même corps.

Sicut ignis venit SPIRITUS SANCTUS, *fœnum consumpturus, aurum cocturus et purgaturus.* Id. in Psalm. 18.

Le SAINT-ESPRIT vient comme un feu, qui doit consumer le foin et la paille, et cuire et épurer l'or.

Quia charitas diffusa est in cordibus nostris, ideo est consequens ut, quia SPIRITUS DEUS *est, nec diligere possumus* DEUM, *nisi per* SPIRITUM SANCTUM *amamus* DEUM *de* DEO. Id.

Puisque la charité de DIEU est répandue dans nos cœurs par le SAINT-ESPRIT qui nous a été donné, et que nous ne pouvons aimer DIEU que par la charité, il s'ensuit que nous aimons DIEU, du cœur de DIEU même.

Nullum est isto DEI *dono excellentius : dantur et alia per* SPIRITUM SANCTUM *munera, sed sine charitate nihil prosunt.* Id.

Entre les dons de DIEU, il n'y en a point de plus excellent que la charité. Le SAINT-ESPRIT en donne encore d'autres, mais sans la charité ils nous sont inutiles.

Missus est SPIRITUS, *ut quæ Salvator inchoaverat,* SPIRITUS SANCTI *virtus consumeret, et quod iste acquisivit, ille custodiat, quod ille redemit, iste sanctificet.* Id. tract. 108 in Joan.

Le SAINT-ESPRIT a été envoyé sur la terre, afin que la vertu de ce divin Esprit achevât l'ouvrage que le Sauveur avait commencé, qu'il conservât ce que l'autre avait acquis, et que celui-ci sanctifiât ce que celui-là avait racheté.

Numquid modo non datur SPIRITUS SANCTUS? *quis hoc putat non est dignus accipere; datur et modò.* Id. Serm. 2 Pentec.

Est-ce que le SAINT-ESPRIT ne se donne plus aux hommes maintenant ? celui qui est dans cette pensée, ne mérite pas de le recevoir ; il se donne encore.

Quia SPIRITUS SANCTUS *sic ab æterno procedebat ut posset donari, jam donum erat antequam esset cui donaretur.* Id. lib. I de Trinit. 15.

Parce que le SAINT-ESPRIT procédait du Père en telle sorte qu'il pouvait être donné, il était déjà le don du Père avant qu'il n'y eût encore personne à qui il pût être donné.

Hominem Christus Dominus, *portavit ad cœlum, et* DEUM *misit ad terras.* Id. Serm. 185 de Temp.

Le Sauveur a transporté et placé l'homme dans le ciel, et envoyé un DIEU sur la terre.

Quid miraris quia homines à DEO *nascuntur? attende ipsum* DEUM *natum ex hominibus.* Id. in Joan.

Pourquoi vous étonnez-vous que les hommes naissent de DIEU? considérez que DIEU même a pris naissance des hommes.

Quæris à me si de substantia Patris est Filius, de substantia Patris est SPIRITUS SANCTUS? *cur unus Filius, alius non? respondeo, sive capias, sive non capias : de Patre est Filius, de Patre est* SPIRITUS SANCTUS, *sed ille genitus, iste procedens.* Id. contra Maximin. III, 14.

Vous me demandez pourquoi le Fils et le SAINT-ESPRIT, procédant l'un et l'autre de la substance du Père, l'un est véritablement son Fils, et pourquoi l'autre ne l'est pas : je vous réponds, que vous le compreniez ou non, que le Fils et le SAINT-ESPRIT procèdent du Père, mais que l'un est Fils et engendré, et que l'autre en procède seulement.

Habitare in corpore animam probant vitales actus corporis, habitare in animâ SPIRITUM SANCTUM *probat vita spiritualis.* Gregorius, in Moralib.

Les actions de la vie corporelle prouvent évidemment qu'une âme habite dans le corps qu'elle anime; et l'on doit juger que le SAINT-ESPRIT habite dans une âme, quand on voit qu'elle mène une vie spirituelle.

In terrâ datur SPIRITUS *ut diligatur proximus; à cœlo datur* SPIRITUS, *ut diligatur* DEUS : *sicut ergo una est charitas et duo præcepta, ita unus* SPIRITUS *et duo dona.* Id. Homil. 26 in Evang.

Le SAINT-ESPRIT est donné aux hommes sur la terre, afin qu'ils aiment le prochain; et il est donné du ciel, afin de leur faire aimer DIEU; comme donc la même charité a deux préceptes, c'est aussi le même ESPRIT d'où viennent ces deux dons.

In linguis igneis apparuit SPIRITUS, *quia omnes quos replæverit ardentes pariter et loquentes facit.* Id. Homil. 30 in Evang.

Le SAINT-ESPRIT parut en forme de langue de feu sur les Apôtres, parce qu'il devait rendre ceux sur lesquels il descendit pleins de zèle et d'éloquence.

Pensate quanta sit dignitas habere in cordis hospitio adventum DEI. Id. Homil. 30.

Considérez bien quel est le bonheur et la dignité de loger dans son cœur un tel hôte, qui daigne venir en nous.

O qualis artifex est SPIRITUS! *nulla ad discendum mora agitur id omne quod voluerit; mox enim ut tetigerit mentem docet, solumque tetigisse docuisse est.* Ibid.

Que le SAINT-ESPRIT est un grand et savant ouvrier! tout ce qu'il veut s'exécute sans qu'il soit besoin de temps pour en méditer et concerter les moyens; en même temps qu'il touche le cœur, il l'instruit, et l'esprit est aussitôt éclairé.

Idcircò SPIRITUS SANCTUS *in igne et columbâ nobis monstratus est, quia videlicet quos implet et columbæ simplicitate mansuetos, et igne zeli ardentes exhibet.* Id., in Moral.

Le SAINT-ESPRIT s'est fait voir sous la forme du feu, et de la colombe, pour signifier que ceux qui en sont remplis ont la douceur et la simplicité de la colombe, et sont embrasés d'un zèle ardent.

Nec minimam paleam intra cordis quod possidet habitationem patitur residere, sed statim igne subtilissimæ circumspectionis et compunctionis exurit. Id.

Cet ESPRIT-SAINT ne souffre pas la moindre ordure ni la moindre paille dans un cœur où il fait sa demeure; mais sitôt qu'il y entre, il éloigne par une sage prévoyance, et consume par le feu de la componction tout ce qu'il y a d'impur.

Donum SANCTI SPIRITUS *pignus dicitur, quia per hoc nostra anima ad interioris spei certitudinem roboratur.* Greg. Moral. 16.

Le don que le ciel nous fait du SAINT-ESPRIT, s'appelle un gage, parce que par là notre âme est fortifiée intérieurement dans l'espérance certaine du bonheur qu'elle attend.

Nescit tarda molimina SPIRITUS SANCTI *gratia.* S. Ambros. in cap. I Lucæ.

La grâce du SAINT-ESPRIT ne souffre point de longs retards.

Ut DEUS *diligi possit ipse se tribuit, quia* DEUS *est charitas, et* DEUM *non nisi charitate diligimus : nisi ergo* DEUM *accipiamus,*

Il faut que DIEU se donne lui-même, afin de se faire aimer, parce que DIEU est charité; et sans la charité nous ne pouvons pas

DEUM *diligere non possumus.* S. Fulgent. de Prædest. II.

Nulla in discendo mora est, ubi SPIRITUS SANCTUS *doctor adest.* Beda, Homil. 9 in Lucam.

O quam velox est sermo sapientiæ! et ubi DEUS *magister est, cito discitur quod docetur.* S. Leo, Serm. de Pent.

Inhabitaturus corpora nostra datus est SPIRITUS SANCTUS. Tertullianus.

Dies Pentecostes dies propitiationis, dies remissionis, dies est indulgentiæ. S. Chrysost. Serm. de Pentec.

Copula unionis nostræ cum Christo. Id. Homil. 2 de Pent.

Extinguit SPIRITUM *vita impura.* Id. Homil. 2 in I ad Thess.

Qui accipiunt SPIRITUM SANCTUM, *amore cœlestium terrena contemnunt.* Id., de animâ et ejus origine.

Non est secularis animæ habere SPIRITUM; *multo opus est studio ut eum apud nos retinere possimus.* Id. Homil. 34 in Epistol. ad Hebr.

Sicut non habet corpus unde vivat nisi de spiritu, sic affectus hominis qui amor dicitur, non vivit, hoc est non amat DEUM, *nisi de* SPIRITU SANCTO. S. Bernard. de vitâ solitariâ.

Cognoscam SPIRITUS SANCTI *præsentiam mutatione cordis mei, cum è terreno illud cœleste factum video, è carneo spiritale.* S. Bernard. in Cantic.

SPIRITUS *Paracletus dat pignus salutis, robur vitæ, scientiæ lumen.* Ibid. Serm. 2 Pentec.

Gratia est primum et excellentissimum inter dona creata. S. Bonaventura.

Vicarius Christi, SPIRITUS SANCTUS. S. Augustinus.

Nisi SPIRITUS *cordi adsit audientis, otiosus est sermo doctoris; nisi intus sit qui doceat, doctoris lingua exterius in vacuum laborat.* Greg. Homil. 30 in Evang.

Qui prius timebant et formidabant, post SPIRITUS SANCTI *acceptionem, in media pericula prosilierunt.* Chrysostom. Homil. 74 in Joan.

Qui prius ancillæ voce requisitus timuit, post adventum SPIRITUS SANCTI, *vires principum, cæsus contempsit.*

l'aimer. Si donc nous n'avons pas reçu DIEU, nous ne pouvons l'aimer.

On est bientôt savant quand le SAINT-ESPRIT nous enseigne, et lorsqu'il daigne être notre maître, on est instruit en peu de temps.

O que la véritable sagesse s'insinue promptement dans l'esprit! et qu'on est bientôt éclairé et savant, sous la discipline d'un maître tel qu'est le SAINT-ESPRIT!

Le SAINT-ESPRIT nous est donné pour faire de nos corps sa demeure et son temple.

Le jour de la Pentecôte est un jour de propitiation, un jour de rémission, un jour d'indulgence et de pardon.

Le nœud de l'union que nous avons avec JÉSUS-CHRIST.

Une vie impure éteint entièrement en nous le SAINT-ESPRIT.

Ceux qui reçoivent véritablement le SAINT-ESPRIT méprisent tous les biens de la terre par l'amour et le désir de ceux du ciel.

Une âme attachée aux maximes du siècle n'est pas propre à recevoir le SAINT-ESPRIT; il faut un grand soin et une application extraordinaire pour le conserver et le retenir quand on l'a reçu.

Comme le corps ne vit que par l'esprit qui l'anime, de même l'affection qui nous porte vers DIEU ne peut vivre, c'est-à-dire, qu'on ne peut aimer DIEU comme il faut, sans le SAINT-ESPRIT.

Je reconnaîtrai que le SAINT-ESPRIT demeure en moi, par l'entier changement de mon cœur, lorsque de terrestre qu'il était, je le vois devenu tout céleste, et de charnel, tout spirituel.

L'ESPRIT consolateur nous donne un gage de notre salut, la force de mener une sainte vie, et la lumière de la véritable science.

La grâce est le premier et le plus excellent de tous les dons créés.

Le SAINT-ESPRIT est comme le Vicaire de JÉSUS-CHRIST.

Si le SAINT-ESPRIT n'est dans le cœur de celui qui écoute la parole de DIEU, le discours de celui qui l'écoute est sans effet; et s'il n'y a quelque autre qui enseigne intérieurement, la voix et langue de celui qui parle au dehors sont inutiles et sans fruit.

Ceux qui étaient auparavant si timides qu'ils redoutaient les moindres menaces, après avoir reçu le SAINT-ESPRIT, se sont hardiment exposés aux plus grands dangers.

Celui qui auparavant avait tremblé à la voix d'une servante, après la venue du SAINT-ESPRIT, a sans crainte bravé la sentence des juges, et méprisé la puissance des souverains.

Hæc est administratio SPIRITUS SANCTI ; *scripturæ revelantur, intellectus reformatur, disciplina dirigitur.* Tertullian.

Voici l'avantage que l'Eglise a reçu de la conduite du SAINT-ESPRIT : le sens des Ecritures est révélé, l'entendement des hommes est réformé, et la discipline est établie.

Quomodo diligimus ut SPIRITUM *accipiamus, quem nisi habeamus, diligere non valemus?* August. in quæst.

Comment pouvons-nous aimer afin de recevoir le SAINT-ESPRIT, si nous ne pouvons aimer avant de l'avoir ?

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Définition]. — On donne le nom de SAINT-ESPRIT au Père et au Fils parce qu'ils sont esprits et saints ; on donne même le nom d'esprits aux anges et aux âmes des bienheureux ; cependant il n'est pas nécessaire d'avertir les chrétiens de ne pas tomber dans l'erreur, par l'équivoque de ce terme. On doit supposer qu'ils sont assez instruits pour savoir que quand on parle du SAINT-ESPRIT, on entend la troisième personne de l'auguste et adorable Trinité. L'Ecriture sainte emploie ce terme en ce sens dans l'Ancien Testament, quoique plus rarement que dans le nouveau, où elle le fait souvent, comme lorsqu'il nous est commandé *d'être baptisés au nom du Père, du Fils, du* SAINT-ESPRIT, ou que l'Évangile nous dit que *la Sainte Vierge a conçu du* SAINT-ESPRIT. Je laisse aux Théologiens scolastiques à expliquer pourquoi le SAINT-ESPRIT n'a point de nom propre comme le Père et le Fils, et pourquoi on lui donne ce nom commun de SAINT-ESPRIT. Il nous doit suffire de savoir, que nous ne pouvons donner de nom à DIEU que nous ne l'empruntions des choses créées ; et que ne connaissant point dans les créatures d'autre voie de communiquer leur substance que celle de la génération, nous ne pouvons exprimer par un nom propre cette voie dont DIEU se communique tout entier par amour, qui est toute différente de celle de la génération. Cependant on peut dire que l'on a donné le nom de SAINT-ESPRIT à cette troisième personne de la Trinité, parce qu'il lui convient d'une manière particulière, en ce que c'est elle particulièrement qui nous communique une vie toute spirituelle, et que sans les inspirations de ce divin ESPRIT, nous ne pourrions rien faire qui fût digne de la vie éternelle.

[Le Saint-Esprit égal au Père et au Fils]. — Il n'est pas non plus nécessaire de démontrer par de forts raisonnements que le SAINT-ESPRIT est DIEU comme le Père et le Fils, qu'il leur est égal, qu'il est puissant, qu'il est éternel, infiniment parfait, le souverain bien, et qu'il a la même essence et la même nature que le Père et le Fils. C'est un article de notre foi, établi en plusieurs endroits de l'Ecriture, qui lui attribue tout ce que nous croyons n'être propre qu'à DIEU seul, comme de sanctifier et de vivifier nos âmes, de parler par les prophètes, d'être partout, de pénétrer tout ce qu'il y a de plus caché en DIEU; et c'est ce qui a été décidé dans le premier Concile de Constantinople, qui a ajouté cet article au Symbole pour réfuter l'erreur et l'impiété de l'hérétique Macédonius.

[Le Saint-Esprit est don]. — C'est le sentiment général des Pères que ce don que le Sauveur nous devait envoyer du ciel est le SAINT-ESPRIT, qui s'appelle particulièrement un don, en vertu de son origine. Un don est l'effet et la production d'une volonté qui aime; or le SAINT-ESPRIT est le terme de l'amour du Père et du Fils; ce qui ne convient qu'à lui seul. Il s'appelle le don par excellence, parce qu'il les renferme tous, parce que l'amour est le premier de tous les dons, parce que tous les autres dons ne sont que les suites de ce premier; c'est de là qu'on lui attribue tous les présents du ciel; et on les attribue si absolument au SAINT-ESPRIT qu'on dit indifféremment le don ou l'esprit de prophétie, le don ou l'esprit de sagesse. Enfin, on l'appelle don par excellence, parce que DIEU en donnant son esprit, se donne lui-même.

C'est encore le sentiment de plusieurs SS. Pères, et ils le prouvent par une infinité de passages de l'Ecriture, que cet excellent don que JÉSUS-CHRIST communique n'est pas seulement la grâce sanctifiante et la charité, mais la propre substance de cet ESPRIT-SAINT, qu'il est dans nos cœurs, non-seulement par son opération, mais encore substantiellement et personnellement. C'est sur quoi S. Augustin s'exprime si bien, quand il dit que l'ESPRIT-SAINT descendit sur les Apôtres : *Non visitator subitus*, non pas pour leur rendre une courte visite, *sed consolator perpetuus, et cohabitator æternus,* mais pour demeurer éternellement chez eux, et les consoler ; *Non jam per gratiam visitationis et operationis*, non par la grâce de son passage et de son opération : *sed per præsentiam majestatis,* mais par la présence de sa majesté (S. Aug. serm. 185). Autrefois il se contentait de parfumer nos cœurs de sa grâce comme d'un baume sacré; mais aujourd'hui on reçoit la substance du parfum et du baume même : *Atque in vasa non jam odor balsami, sed ipsa substantia sacri defluxit unguenti.* Privilége admirable, mais propre au Nouveau-Testament! Les prophètes et les patriarches, dit S. Cyrille, ont ressenti l'opération du SAINT-ESPRIT, mais ils n'ont jamais possédé le SAINT-ESPRIT en substance. Il est vrai que cette opinion n'est pas communément reçue dans les écoles, cependant, comme elle n'a rien de contraire à la foi et qu'elle

est appuyée d'une telle autorité, rien ne peut empêcher de l'enseigner au peuple, comme infiniment glorieuse à l'homme, et capable de nous inspirer de hauts sentiments de la dignité de chrétiens; mais avec cette modification nécessaire, que le SAINT-ESPRIT ne fait pas un composé avec nous, comme fait la personne du Verbe avec l'humanité sainte du Sauveur, et que par l'union de cet ESPRIT-SAINT nous ne devenons pas véritablement dieux.

[Adoption par le Saint-Esprit]. — C'est par suite de cette réception du SAINT-ESPRIT, de quelque nature qu'elle soit, que nous sommes appelés et que nous sommes effectivement les enfants de DIEU ; car encore qu'on ne parle ici que d'adoption, ce n'est pas une adoption semblable à celle qui se fait parmi les hommes, dans laquelle il ne se fait nulle communication de nature, et où tout se réduit à quelques actes mutuels de volonté ; mais dans cette heureuse adoption des enfants de DIEU, vous recevrez la communication de la nature divine, comme parle S. Pierre, en recevant le SAINT-ESPRIT, et par cette communication vous devenez en quelque manière des dieux : *Divinæ consortes naturæ* (II Pet. I). *Ego dixi : Dii estis et filii excelsi omnes* (Psalm. 81). Peut-on imaginer une adoption plus parfaite? c'est ce que S. Paul nous répète en tant d'endroits : *Qui Spiritu* DEI *aguntur ii sunt filii* DEI (Rom. VIII), ceux qui sont animés de l'Esprit de DIEU sont ses enfants ; *Misit* DEUS SPIRITUM *Filii sui in corda vestra clamantem Abba Pater* (Galat. IV) ; DIEU a envoyé dans vos cœurs l'esprit de son Fils, qui crie, mon Père, mon Père. C'est de là, dit encore S. Paul, que non-seulement nos âmes, mais encore nos corps sont appelés les temples du SAINT-ESPRIT: c'est par cette participation de la nature divine que l'image de DIEU est rétablie dans l'homme.

[Pourquoi le Saint-Esprit vient-il sur la terre]. — Le dessein pour lequel le SAINT-ESPRIT descendit sur la terre après l'Ascension du Fils de DIEU, fut afin que nos âmes le reçussent et lui servissent de temple ; car tout ce que le Fils de DIEU a fait ou souffert pour nous en ce monde ne tendait qu'à répandre et à allumer le feu du SAINT-ESPRIT dans nos cœurs. Aussi nous le disait-il expressément : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?* (Luc. XII). Il fallait d'ailleurs que ce feu divin fût bien nécessaire aux hommes, puisqu'il valait mieux que JÉSUS-CHRIST les quittât que de les en priver; car il leur dit : *si je ne m'en vais, l'*ESPRIT *consolateur ne viendra point sur vous; et si je m'en vais, je vous l'enverrai* (Joan. XVI). Bien plus il fallait que JÉSUS-CHRIST ressuscitât et qu'il montât au ciel, pour nous envoyer de là ce feu divin ; et c'est ce que S. Jean nous marque par ces paroles : *Le* SAINT-ESPRIT *n'avait pas encore été donné, parce que* JÉSUS-CHRIST *n'avait pas été glorifié* (Joan. VII).

[Le Saint-Esprit, vivifiant]. — Il est dit dans le Symbole que le SAINT-ESPRIT

donne sa vie, et il est appelé vivifiant. En effet, comme la vie spirituelle de l'âme dépend plus de l'union qu'elle a avec DIEU que la vie du corps ne dépend de son union avec l'âme, comme d'ailleurs l'Ecriture Sainte attribue au SAINT-ESPRIT cette union de l'âme avec DIEU, il est visible que c'est le SAINT-ESPRIT qui donne cette vie. Quand on ajoute qu'il procède du Père et du Fils, c'est pour nous apprendre que le SAINT-ESPRIT procède du Père et du Fils comme d'un seul principe qui le produit : ce qui est une vérité que la foi nous oblige de croire, et dont il n'est pas permis de s'éloigner le moins du monde, car elle est établie sur l'autorité de l'Ecriture et des conciles contre l'erreur des Grecs schismatiques.

[Dons du Saint-Esprit]. — Les dons principaux du SAINT-ESPRIT, ceux du moins qui lui conviennent plus particulièrement, sont marqués par le prophète Isaïe, lorsqu'il l'appelle *l'esprit de sagesse et d'entendement, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, l'esprit de la crainte du Seigneur ;* car toutes ces qualités sont appelées dons du SAINT-ESPRIT, et quelquefois on leur donne le nom même du SAINT-ESPRIT. C'est pourquoi S. Augustin fait cette judicieuse remarque qu'il faut bien prendre garde, lorsque l'Ecriture parle du SAINT-ESPRIT, si c'est de la troisième personne de la Trinité ou de ses dons qu'elle entend parler; puisqu'il faut mettre une aussi grande différence entre ces deux choses qu'il y en a entre le Créateur et les créatures.

Entre tous les dons du SAINT-ESPRIT, celui qui sans doute est le plus excellent et qu'il faut davantage estimer et relever, c'est la grâce qui nous rend justes, et qui nous *marque*, comme dit S. Paul *du sceau de l'*ESPRIT-SAINT *qui avait été promis, lequel est le gage et les arrhes de notre héritage*. Car c'est cette grâce qui nous unit à DIEU par le lien très-étroit de la charité, qui fait qu'étant enflammés du désir de la plus haute perfection, nous embrassons une nouvelle vie, et que, participant en quelque sorte à la nature divine, *nous sommes appelés enfants de* DIEU, *et le sommes en effet* (Ephes. I).

On voit, par tout ce que nous avons dit, comment le don que le ciel nous a fait du SAINT-ESPRIT est le comble de tous les autres dons, qui sans celui-là demeureraient inutiles, quelque précieux qu'ils puissent être d'ailleurs. En effet tous les mérites de la vie et de la mort de JÉSUS-CHRIST ne serviront jamais à celui qui ne les recevra pas, et pour les recevoir on a besoin du secours du SAINT-ESPRIT.

[Divinité du Saint-Esprit]. — Si le SAINT-ESPRIT procède, comme l'assure le Sauveur par ces paroles : *Cùm venerit Paracletus quem ego mittam vobis, qui à Patre procedit;* si, dis-je, le SAINT-ESPRIT procède du Père, il s'ensuit qu'il est DIEU comme lui; car il n'est pas ici parlé d'une procession pareille à celle des créatures, autrement il n'y aurait rien de particulier compris sous ces mots *qui à Patre procedit*, par lesquels le Fils de DIEU a

voulu nous insinuer la procession éternelle de cet Esprit de vérité. Et quand le même Sauveur dit qu'il l'enverra, il montre qu'il est aussi principe de son origine; parce que, selon la véritable doctrine des divines missions, nul n'est envoyé qui ne procède de celui qui l'envoie. Si la divinité du Saint-Esprit a été manifestée par la simple promesse qui nous a été faite de sa venue, que sera-ce de l'exécution de cette promesse? peut-on douter que celui-là ne soit Dieu, qui répand la charité de Dieu dans les cœurs? *Charitas* Dei *diffusa est in cordibus nostris per* Spiritum Sanctum *qui datus est nobis* (Rom. v). Peut-on douter que celui-là ne soit Dieu qui nous fait enfants de Dieu? *Qui spiritu* Dei *aguntur, ii sunt Filii* Dei (Rom. viii). Peut-on douter que celui-là ne soit Dieu, qui par le don des langues fait annoncer les grandeurs de Dieu? *Repleti sunt omnes* Spiritu Sancto, *et cœperunt loqui variis linguis, prout* Spiritus Sanctus *dabat eloqui illis* (Act. ii). Peut-on douter que celui-là ne soit Dieu, qui, dans son infinie connaissance, voit mieux que chacun de nous ce qui nous est nécessaire, et le sollicite à notre place? *Quid oremus sicut oportet nescimus, sed ipse Spiritus postulat pro nobis* (Cor. vi), c'est-à-dire, selon l'interprétation des SS. Pères, qu'il inspire notre prière. Peut-on douter que celui-là ne soit Dieu, à qui on ne peut mentir sans mentir à Dieu? *Anania, cur tentavit satanas cor tuum mentiri* Spiritui Sancto? *non es mentitus hominibus, sed* Deo (Act. v), Peut-on douter que celui-là ne soit Dieu qui est la même essence avec le Père qui est Dieu, et avec le Verbe qui est Dieu? *Tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum, et* Spiritus Sanctus, *et hi tres unum sunt* (I Joan. v). Peut-on douter que celui-là ne soit Dieu au nom duquel on baptise, conjointement avec le Père et le Fils, et au nom duquel on remet les péchés : ce qui n'appartient qu'à Dieu? *Baptizantes eos in nomine Patris et Filii et* Spiritus Sancti (Matth. xxviii). Peut-on douter que celui-là ne soit Dieu, contre lequel on ne peut blasphémer sans blasphémer contre Dieu, et sans être indigne de rémission en ce monde et en l'autre? *Qui in* Spiritum Sanctum *blasphemus erit, non remittetur ei neque in hoc sæculo neque in futuro* (Luc. xii). Ne voilà-t-il pas la divinité du Saint-Esprit évidemment prouvée par les effets de sa mission, et par tant de témoignages de l'Ecriture?

[Pourquoi le Saint-Esprit est descendu]. — La première cause qui a obligé Dieu à nous envoyer son Saint-Esprit, c'est sa bonté; car c'est le propre de la bonté de se communiquer, et d'une bonté infinie de se communiquer infiniment. Dieu l'avait déjà fait en nous donnant son Fils, et nous devions en être satisfaits, mais Dieu ne l'était pas encore; il a voulu après nous avoir comblés de ses dons, nous donner encore le principe de tous ses dons, c'est-à-dire, le Saint-Esprit. Certes, quoique Dieu soit infiniment riche, il n'a pu nous donner davantage. Il ne demande de notre côté qu'un peu de disposition pour le recevoir, savoir, que nous lui offrions un

cœur vide de soi-même et des créatures, pour le remplir. La seconde cause est la miséricorde de Dieu jointe à notre misère ; plus nos misères sont grandes, plus elles donnent de matière à la miséricorde divine : le Saint-Esprit est la charité et la miséricorde même, et c'est pour cela que le Père Eternel nous l'envoie ; c'est cet Esprit-Saint qui nous fait connaître nos misères, et qui nous fait désirer d'en être délivrés, qui nous fait prier par des gémissements ineffables qu'il exauce lui-même, en se donnant lui-même à nous pour nous consoler dans nos afflictions et nous soulager dans nos misères. La troisième cause sont les prières et les mérites de Jésus-Christ : cet Homme-Dieu nous l'a obtenu par ses prières comme notre médiateur, il nous l'a mérité par ses souffrances comme notre rédempteur, et enfin, étant un Dieu de qui le Saint-Esprit procède, il l'a lui-même envoyé. Quel excès de bonté, Sauveur du monde, après vous être donné vous-même, de nous avoir encore donné le Saint-Esprit pour prendre votre place !

La première fin que Dieu s'est proposée en nous donnant cet Esprit-Saint a été de rendre témoignage de son Fils, en faisant parfaitement connaître aux hommes sa divinité et la grandeur de ses perfections, la grandeur des obligations que nous lui avons pour les biens qu'il nous a procurés, la grandeur des espérances que nous fondons en lui pour les biens qu'il nous promet. C'est ce témoignage, touchant Jésus-Christ, que le Saint-Esprit rend à notre esprit, en nous le faisant connaître, et à notre cœur en nous le faisant aimer : ce qui constitue la parfaite sainteté. La seconde fin pour laquelle le Saint-Esprit est venu, c'est pour suggérer aux Apôtres, et en même temps leur faire concevoir et goûter les vérités que Jésus-Christ leur avait enseignées. Jésus-Christ leur avait enseigné les vérités les plus relevées, mais ils ne les comprenaient pas; s'ils les comprenaient, ils s'en scandalisaient, et enfin ils les oubliaient bientôt. Mais sitôt que le Saint-Esprit fut descendu sur eux, ils se trouvèrent tout changés : il leur rappela le souvenir de toutes ces grandes vérités, ils les conçurent parfaitement, ils les goûtèrent, ils les pratiquèrent, et eurent le bonheur de les persuader aux autres. La troisième fin, qui est même marquée dans l'évangile, est qu'il est venu reprendre, convaincre, et condamner le monde parce qu'il n'avait pas cru en Jésus-Christ, savoir les juifs, les païens, et les chrétiens mêmes qui n'ont eu qu'une foi morte, ou qui ont déshonoré leur foi par leurs mœurs.

[Le Saint-Esprit, principe de la vie surnaturelle]. — C'est une loi générale dans la nature que le premier principe de la vie ne peut être un accident, mais seulement une substance immanente. Par exemple, le principe de la vie des plantes est une substance végétale, le principe de la vie des animaux est une substance sensitive, le principe de la vie des hommes est une substance raisonnable : il faut donc aussi que le principe de la vie des enfants de Dieu soit une substance supérieure à toute la nature, et qui n'est

autre que Dieu. La grâce qu'il répand dans nos âmes est à la vérité le lien sacré qui nous unit à son Esprit ; mais cet Esprit-Saint est notre première vie, et comme l'âme de notre âme qui la déifie et lui donne une vie surnaturelle et divine. D'où vient que, comme les philosophes donnant la définition de l'homme par les parties essentielles qui entrent dans la constitution de son être, disent que c'est un composé de deux substances, savoir un corps matériel et une âme raisonnable, de même les SS. Pères donnant la définition d'un chrétien, qui est vraiment enfant de Dieu, disent que c'est un composé du corps, de l'âme et du Saint-Esprit : *Constans corpore, anima, et Spiritu Sancto.* Ce sont les termes de S. Cyrille, qui nous font voir que le Saint-Esprit est en quelque façon à l'âme ce que l'âme est au corps, avec cette différence néanmoins que l'âme est la cause formelle de la vie du corps, et que le Saint-Esprit est la cause qu'on appelle efficiente de la vie de l'âme. L'âme est unie au corps par une union substantielle ; le Saint-Esprit est uni à l'âme par le moyen de la grâce, qui est une qualité surnaturelle qu'il produit par sa présence, en se répandant intimément dans l'âme et dans toutes ses puissances ; ce que S. Thomas, après S. Augustin et S. Denis, appelle un écoulement divin, qui n'est le propre que d'une substance souverainement dominante et infinie dans son pouvoir. Or cette manière dont le Saint-Esprit s'unit à notre âme par la grâce est un mystère au-dessus de la raison humaine, et l'une des plus fortes raisons que S. Athanase apporte de la divinité du Saint-Esprit est le pouvoir qu'il a d'habiter dans notre âme, d'en faire son temple, de la posséder par un droit incommunicable, et de se donner réciproquement à elle d'une manière admirable qui ravit le disciple bien-aimé et lui fait dire ces paroles, comme par extase : *Videte qualem caritatem dedit nobis Pater, ut Filii* Dei *nominemur et simus* (I Jean, III).

[Comment le Saint-Esprit vient dans les âmes]. — Quand il est dit dans l'évangile que le Sauveur enverra le Saint-Esprit, il ne faut pas s'imaginer qu'il puisse venir en quelque lieu où il ne soit pas, puisqu'étant Dieu il est partout par présence, par puissance, et par essence ; mais on dit qu'il est descendu sur les Apôtres, et qu'il vient encore dans nos âmes, quand il y est, ou qu'il y opère d'une nouvelle manière. Ainsi il était déjà présent dans les Apôtres par son immensité, qui le fait être plus intime à toutes les créatures que leur essence même ; mais il ne laisse pas d'être vrai qu'il descend sur eux par sa grâce, puisqu'il veut demeurer en eux par une présence toute particulière, dont il ne favorise point les autres créatures, et qu'il se donne à eux par ce nouveau présent qui leur est propre : en vertu de ce don il leur serait intimement uni, quand même il ne leur serait point présent par son immensité ; il demeurerait en eux, quand même, par une supposition impossible, il pourrait s'éloigner des choses qui ne subsistent que par lui et dans lui.

[Comment le Saint-Esprit est envoyé]. — De plus nous dirons, pour expliquer ce grand mystère qui n'est connu que de la foi, que ce divin ESPRIT est envoyé, parce qu'encore qu'il soit égal aux deux premières personnes de la Trinité qui l'envoient, néanmoins il est constant qu'il prend sa mission de ces deux divines personnes, dont il tire sa procession. C'est le Père et le Fils éternels qui l'envoient, puisque c'est le Père et le Fils éternels qui le produisent ; c'est le Verbe incarné qui l'envoie, puisqu'il a mérité par sa vie et par sa mort qu'il fût envoyé aux hommes après son Ascension comme il le leur avait promis. C'est ce même SAINT-ESPRIT qui nous est donné du Père et du Fils, qui se donne lui-même, puisqu'il est DIEU lui-même, aussi bien que le Père et le Fils ; et, comme il ne s'est jamais donné à de simples créatures, ni si pleinement, ni avec tant d'éclat qu'il se donna le jour de la Pentecôte à ses premiers disciples, l'on solennise ce jour comme le jour de sa descente, quoique de fait il descende encore tous les jours invisiblement dans les âmes des pécheurs qui se convertissent, et dans les âmes mêmes des justes où il régnait déjà, quand il les excite à des actions plus héroïques qu'ils ne pourraient pas faire sans ses faveurs extraordinaires.

[Pourquoi il est envoyé]. — La fin pour laquelle ce divin ESPRIT a été ainsi envoyé, fut pour achever et pour accomplir ce que le Fils de DIEU avait commencé en faveur de la conversion et du salut du monde ; ce que le Fils bien-aimé avait mérité par sa vie et par sa mort, cet ESPRIT-SAINT le vient communiquer aux mortels pour faire un monde tout nouveau, un peuple de bénédiction, des hommes spirituels, une Eglise toute sainte, et, en un mot pour donner à chacun les grâces et les dons nécessaires à quiconque veut faire une fin bienheureuse. En effet, c'est par cette venue du SAINT-ESPRIT que toute la terre a été renouvelée et a changé de face, que les hommes en changeant de mœurs, de conduite et de sentiments, sont devenus des hommes saints, comme l'avait prédit le prophète : *Emitte Spiritum tuum, et renovabis faciem terræ.*

[Le Saint-Esprit est dans l'âme de deux manières]. — Il faut toujours présupposer que le SAINT-ESPRIT se donne à tous les justes en deux manières : la première, comme principe de l'être surnaturel qui donne la vie à l'âme, dans laquelle il répand la grâce sanctifiante avec toutes les vertus infuses et tous les dons du SAINT-ESPRIT, car tout cela est nécessaire pour la perfection et l'accroissement de la vie spirituelle ; la seconde, comme principe des opérations surnaturelles, qu'il produit par le mouvement de la grâce actuelle, au moyen de laquelle il réveille toutes ces divines habitudes, et les fait passer de la puissance à l'acte.

[Le Saint-Esprit est appelé bon]. — Cette appellation de bon est attribuée particulièrement au SAINT-ESPRIT, à cause qu'il procède par la volonté, dont

la bonté est le plus noble attribut, comme la sagesse l'est de l'entendement. De même donc que nous attribuons au Fils la sagesse, parce qu'il procède par la voie de l'entendement, nous attribuons aussi la bonté au SAINT-ESPRIT, parce qu'il procède par la voie de la volonté. De plus, comme il est constant que le propre de la volonté est de se communiquer, et que l'amour est la cause de cette communication, il s'ensuit que le SAINT-ESPRIT procédant par amour, est la cause de toutes les communications de la divinité hors d'elle-même; c'est la raison pour laquelle il se communique soi-même, parce que l'amour est le premier don, puisqu'il est l'origine et la source de tous les autres; et ne pouvant se communiquer au-dedans, il le fait au-dehors en se donnant aux hommes et se répandant sur les créatures. D'ailleurs comme il est le premier don, il ne désire rien plus ardemment que de se donner, et il se donne toujours, pourvu qu'on ne le refuse point : car comme sa donation est libre et volontaire, notre acceptation l'est aussi, et il ne force personne, laissant à chacun la liberté de le recevoir.

[Comment s'oppose-t-on au Saint-Esprit]. — On peut remarquer dans l'Ecriture quatre manières de s'opposer à la bonté du SAINT-ESPRIT. 1° On s'y oppose en lui résistant lorsqu'il nous prévient par une grâce intérieure, qu'on ferme les yeux à ses lumières, et qu'on rejette ses inspirations ; c'est ce que S. Etienne reprochait aux Juifs : *Vos semper Spiritui Sancto resistitis; sicut et patres vestri, ita et vos* (Act. VII). Il y a sujet de s'étonner de la dureté d'un cœur, qui ne se laisse point mouvoir par ce souffle divin. On lui résiste véritablement, lorsqu'on ne consent point aux bonnes pensées et aux saints mouvements qu'il produit en nous, et qu'on fait le contraire de ce à quoi il porte. Que cela se puisse, qu'il n'arrive même que trop souvent ; il n'en faut pas douter après la parole du Concile de Trente, qui prononce anathême contre ceux qui nient cette vérité : *Si quis dixerit liberum hominis arbitrium à* DEO *motum et excitatum non posse dissentire, si velit, anathema sit* (Sess. VI, can. IV). Or cette vocation et cette motion à laquelle l'homme peut refuser son consentement n'est autre chose que la grâce intérieure, que le même concile appelle une illumination et une inspiration du SAINT-ESPRIT, et que, comme il le dit, nous pouvons rejeter. 2° On s'oppose au SAINT-ESPRIT en le contristant, comme parle l'Apôtre : *Nolite contristare Spiritum* DEI. Ce n'est pas qu'il soit capable de tristesse, ce serait un blasphême de le penser ; mais on fait comme si on le contristait, lorsqu'après l'avoir admis, on le chasse, pour ainsi dire, hors de soi par quelque action qui lui déplaît. Ainsi ne le point recevoir quand il veut entrer, c'est lui résister ; le chasser après l'avoir reçu, c'est le contrister, parce que c'est un plus grand ouvrage de chasser quelqu'un après l'avoir reçu chez soi, que de refuser de le recevoir. 3° On s'oppose au même SAINT-ESPRIT, en lui faisant affront ; ce qui est quelque chose de plus que de le contrister; c'est pourquoi l'Apôtre menace d'un châtiment

horrible celui qui aura fait affront à l'Esprit de grâce : *Qui Spiritui gratiæ contumeliam fecerit* (Hebr. x). Or on fait une injure et un affront à un homme d'honneur, lorsqu'on lui préfère un homme de néant et un infâme, comme lorsque les Juifs préférèrent Barabbas à Jésus-Christ ; c'est pourquoi ceux qui, après avoir éprouvé la différence qu'il y a entre le bon et le mauvais esprit, entre la vie spirituelle et la vie sensuelle, retombent dans leurs premiers désordres, font injure et affront au Saint-Esprit comme s'ils disaient : *Non hunc, sed Barabbam* (Joan. xviii). 4° On s'oppose au Saint-Esprit d'une manière encore plus outrageante, en éteignant tout-à-fait ses lumières, et en vivant comme s'il n'y avait point de Dieu, sans piété et sans religion ; d'où résulte un entier libertinage, et une telle corruption de mœurs qu'il semble que toutes nos lumières soient éteintes : c'est ce que l'Apôtre appelle éteindre le Saint-Esprit : *Spiritum nolite extinguere* (I Thess. v) ; et c'est le plus malheureux état où une âme puisse tomber.

[Le Saint-Esprit nous est donné par les prières de J.-C.]. — Je prierai mon Père, dit le Fils de Dieu, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous ; sur quoi il faut considérer que le Fils de Dieu promet le don du Saint-Esprit à ses Apôtres en deux manières, en tant qu'il est Dieu, et en tant qu'il est homme ; en tant qu'il est Dieu, il promet de le leur envoyer : *Mittam eum ad vos* (Joan. xv), car la mission du Saint-Esprit est fondée sur la procession ; par conséquent, comme il procède du Père et du Fils, sa mission vient aussi de tous les deux ; mais en tant qu'il est homme, il dit qu'il priera son Père, *Ego rogabo Patrem* (Joan. xiv), pour montrer qu'il est notre médiateur et que c'est à ses prières que nous sommes redevables d'une grâce si considérable, dont nous étions indignes et que nous n'eussions jamais obtenue, s'il n'eût interposé son crédit. De plus le Fils de Dieu ne s'est pas contenté de demander pour nous le Saint-Esprit durant sa vie mortelle ; mais étant monté au ciel, il s'est souvenu de nous, en renouvelant la même prière, non-seulement en faveur de ses Apôtres, mais encore en faveur de tous les fidèles qui croient en lui. A quoi il faut ajouter, qu'encore que Jésus-Christ ait demandé pour nous cet incomparable don, il veut néanmoins que nous le demandions aussi de notre part, pour témoigner l'estime que nous en faisons et le besoin que nous en avons.

[Nous pouvons recevoir le Saint-Esprit]. — La cérémonie qu'on célèbre en ce jour n'est pas, comme les autres fêtes de l'année, une simple commémoration, mais le mystère même de la descente du Saint-Esprit ; mystère toujours subsistant, et qui jusqu'à la fin des siècles subsistera dans l'église de Dieu, tandis qu'il y aura des fidèles en état d'y participer, et qui se mettront en devoir de le renouveler dans leurs cœurs. Or il ne tient qu'à nous d'être de ce nombre, puisqu'il est vrai, et même de foi, que par les sacrements

de la loi de grâce nous pouvons tous les jours recevoir le SAINT-ESPRIT, et qu'en vertu des promesses du Sauveur, le même ESPRIT qui descendit visiblement sur les disciples assemblés dans Jérusalem, descend encore actuellement et véritablement sur nous, non pas avec le même éclat et les mêmes prodiges, mais avec les mêmes effets de conversion et de sanctification, quand il trouve nos âmes bien disposées, et que nous prenons soin de les lui ouvrir.

[Le Saint-Esprit agit dans les âmes]. — Le SAINT-ESPRIT est stérile dans l'adorable Trinité, parce qu'il est le terme de la Trinité même ; mais autant la foi nous représente le SAINT-ESPRIT stérile dans lui-même et par rapport aux deux autres personnes, autant elle nous le fait concevoir agissant, fécond, plein d'efficace et de vertu hors de lui-même et dans les sujets à qui il fait part de ses dons. Selon l'Ecriture, c'est le SAINT-ESPRIT qui est en nous le principe immédiat et substantiel de toutes les opérations de la grâce. C'est par le SAINT-ESPRIT que nous sommes régénérés dans le baptême : *Nisi quis renatus fuerit ex aquâ et* SPIRITU SANCTO (Joan. x). C'est par le SAINT-ESPRIT que nous sommes réconciliés dans la Pénitence : *Accipite* SPIRITUM SANCTUM : *quorum remiseritis peccata, remittuntur eis* (Joan. III). C'est par le SAINT-ESPRIT que nous prions, ou plutôt c'est lui-même qui prie en nous par des gémissements ineffables : *Ipse* SPIRITUS *postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus* (Rom. VIII). C'est par le SAINT-ESPRIT que la charité est répandue dans nos cœurs; et, comme en qualité de SAINT-ESPRIT il est lui-même la charité subsistante par qui le Père et le Fils s'aiment d'un amour mutuel et éternel, il est au fond de nos âmes, disent les Pères, la charité radicale par où nous aimons DIEU, et d'où procèdent tous les saints désirs que nous formons pour DIEU : *Charitas diffusa est in cordibus nostris per* SPIRITUM SANCTUM, *qui datus est nobis* (Rom. v). Or si jamais cette propriété de l'ESPRIT de DIEU nous a été sensiblement révélée, c'est encore dans ce glorieux mystère de la descente du SAINT-ESPRIT, où nous voyons les Apôtres, auparavant lâches et timides, embrasés tout-à-coup par la vertu de cet ESPRIT divin d'un zèle fervent, qui les rend capables de tout entreprendre et de tout souffrir pour le nom de JÉSUS-CHRIST.

[Le Saint-Esprit produit la sainteté]. — Le SAINT-ESPRIT est saint en lui-même, et par sa nature et par sa propre personne, puisqu'il procède de la volonté du Père et du Fils, et que la sainteté essentielle de DIEU consiste dans la rectitude de sa volonté. Mais au-dehors de lui, comme a dit l'Apôtre, c'est un esprit de sanctification, parce que toute la sainteté des hommes est attribuée par appropriation à l'activité de ses grâces ; ce qu'il fait dans tous les saints, il le fit en descendant sur les Apôtres d'une manière toute particulière. Il est vrai que les Apôtres étaient saints avant la descente du SAINT-ESPRIT, parce qu'ils avaient déjà reçu la grâce justifiante ; que

fait-il donc davantage en descendant sur eux? il les sanctifie de nouveau par une présence plus particulière, plus étendue, plus agissante et plus parfaite : ils reçurent autant de grâces qu'ils étaient capables d'en recevoir, conformément à cet état et au dessein de la providence de Dieu, pour s'acquitter de leur ministère. De plus, il les sanctifie en ce que l'onction de ce divin Esprit se répandit universellement dans toutes les facultés de leur âme et même sur leurs corps, en sorte que leur âme et leur corps n'agissaient dans toutes les fonctions de leur ministère que par les impressions et par la puissance du Saint-Esprit : c'était comme une seconde âme et un second esprit qui se répandaient dans toutes leurs puissances et dans toutes leurs facultés, pour les faire agir en toutes choses comme des saints.

[Péché contre le Saint-Esprit]. — Il y a de la difficulté parmi les Docteurs pour expliquer en quoi consiste le blasphème contre le Saint-Esprit, offense si outrageante pour lui qu'elle ne se pardonne ni dans cette vie ni dans l'autre. S. Augustin, dont le sentiment est reçu et approuvé de tous les théologiens, soutient que c'est le désespoir de son salut et l'impénitence finale, parce qu'ils sont le dernier péché et la punition de tous les crimes : c'est une punition, parce qu'il procède de l'abandon de Dieu ; c'est un péché ou une circonstance du péché, parce qu'il rend les autres crimes irrémissibles. Mais comment est-ce que nous arrivons à ce crime, sinon par le refus que nous faisons de la grâce de Dieu ? soit que Dieu, pour venger le mépris que nous en avons fait, nous abandonne; soit que, par aveuglement et désespoir, nous perdions toute notre confiance en sa bonté.

[Pourquoi Dieu donne le Saint-Esprit]. — Les Pères observent que les desseins de Dieu dans la descente du Saint-Esprit se firent connaître par les circonstances de cet événement. Il vient avec *un bruit éclatant et comme un vent impétueux;* parce qu'en envoyant les Apôtres pour faire la guerre aux ennemis du Dieu, il voulut marquer par ce bruit combien elle devait être violente ; il vient en forme de vent ou d'air, pour nous exprimer que comme l'air que nous respirons donne la vie à nos corps, le souffle de l'Esprit de Dieu donne la vie à nos âmes ; il parut sous la forme de langues, parce que la langue nous est donnée pour faire entendre au dehors les pensées les plus secrètes de notre âme, et que le Saint-Esprit nous est donné de Dieu pour nous déclarer les secrets les plus ineffables de la divinité, et nous les faire croire. De plus, le propre de la langue est de discerner les saveurs et le goût des choses ; et le vrai caractère de l'Esprit de Dieu est aussi de nous donner le goût des choses saintes et éternelles, et de nous faire sentir la supériorité qu'elles ont sur les choses terrestres et périssables. Les langues sous la forme desquelles parut le Saint-Esprit étaient de feu, parce que le propre du feu est d'éclairer et d'embraser : or

le SAINT-ESPRIT vint à l'égard des Apôtres produire ces deux effets. Mais par quelles sortes de lumières les éclaire-t-il? par des lumières éclatantes que nous devons révérer, par des lumières salutaires que nous devons souhaiter et demander.

[Pourquoi les prodiges ont cessé]. — On demande pourquoi les lumières et les prodiges qui accompagnèrent la descente du SAINT-ESPRIT, et les effets qui la suivirent ne paraissent plus aujourd'hui. On répond que c'est parce qu'ils ne sont plus nécessaires comme ils l'étaient alors; car ils avaient pour but de procurer l'établissement de l'Eglise, et, dès que cet établissement est fait, il nous tient lieu des miracles qui ont contribué à le faire. D'ailleurs il faut donner une occasion au mérite de notre foi, après ce qui a été fait pour lui donner des motifs qui ne pussent avoir rien de suspect aux yeux d'un esprit raisonnable. Quand il faudra aller porter cette même foi en des pays et parmi des peuples qui n'ont rien appris, et ne peuvent s'instruire par d'autres voies, des vérités que nous devons croire; alors ces lumières éclatantes de l'ESPRIT-SAINT qui éclairèrent si miraculeusement les Apôtres, et les autres prodiges qui autorisèrent la prédication de l'Evangile, ne manqueront pas à ceux qui tiennent leur place. Ainsi furent-ils communiqués à S. François-Xavier dans les Indes, pour convertir un monde entier d'idolâtres; de même ils avaient été donnés autrefois aux prophètes, quand ils en eurent besoin pour l'honneur de la religion. Mais, hors de ces occasions, contentons-nous des motifs incontestables que nous avons de croire les vérités de notre religion, et d'implorer les grâces du SAINT-ESPRIT afin d'y conformer notre vie.

[La Trinité entière concourt à notre salut]. — Il est constant, et cela doit être d'une grande consolation pour nous, que les trois personnes divines ont voulu comme se partager l'ouvrage de notre salut: l'amour du Père l'a porté à nous livrer son Fils, l'amour du Fils l'a porté à se livrer lui-même à la mort pour nous; mais tout cela nous serait devenu inutile, si le SAINT-ESPRIT, qui est l'amour même par la propriété de sa personne, ne nous l'avait appliqué en nous le faisant connaître par la foi, et nous y faisant correspondre par l'amour. La bonté du Père qui a voulu pourvoir à notre rédemption, a été du côté de DIEU comme le premier acte qui a opéré notre salut; les souffrances et la mort du Fils, qui nous l'ont méritée, ont été comme le second; les dons et les grâces du SAINT-ESPRIT, qui nous l'ont appliquée, ont été comme le troisième. Le Père nous a adoptés, et nous a élevés à la dignité éminente de ses enfants; le Fils nous a incorporés à lui, et nous a élevés à la qualité glorieuse de ses membres; le SAINT-ESPRIT nous a sanctifiés et consacrés, et a fait de nos âmes et de nos corps mêmes les temples de sa divinité: et tout cela s'est fait en chacun de nous, lorsque nous avons reçu le baptême.

[Différence entre la mission du Fils et celle du Saint-Esprit]. — Il faut bien remarquer une grande différence entre la mission du Fils de Dieu qui est venu racheter le monde, et celle du Saint-Esprit qui est venu le sanctifier. Comme l'ouvrage de la rédemption devait s'accomplir par les souffrances et la passion du Fils de Dieu, sa mission en ce monde devait s'accomplir, comme elle l'a fait en effet, dans l'infirmité, l'humilité et les abaissements; il devait venir caché, inconnu, car si on l'avait connu, on ne l'aurait pas crucifié. Il n'en est pas de même de la mission du Saint-Esprit : l'ouvrage de la sanctification et de la conversion du monde, qui est l'objet de cette mission, est l'ouvrage de la pure puissance de Dieu et de sa grâce, il ne se trouve là aucun mélange de faiblesse ; c'est pourquoi son envoi du ciel est tout plein de gloire, il en descend visiblement sur la terre; sa descente est accompagnée de pompe et d'éclat, et suivie d'une foule glorieuse de miracles.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Le don du Saint-Esprit, fruit des souffrances du Sauveur]. — Le Saint-Esprit vient aujourd'hui pour couronner les mérites de Jésus-Christ crucifié, comme le plus beau fruit de sa croix, et la plus digne récompense de ses souffrances : or, à vrai dire, il n'y a qu'un Dieu qui puisse être la récompense d'un Dieu. C'est pourquoi ce divin Sauveur, apparaissant aux Apôtres après sa résurrection, et leur montrant ses plaies, comme la fournaise d'où sortait cette vive flamme d'amour, leur dit: *Accipite* Spiritum Sanctum, recevez le Saint-Esprit. Il ne leur dit pas, comme remarque S. Cyrille, recevez la grâce du Saint-Esprit; mais, recevez le Saint-Esprit en personne. Il leur donne ce qu'il a demandé par ses prières et par ses larmes; il leur donne ce qu'il a mérité par les souffrances de sa mort et par les travaux de sa vie : or, qu'est-ce qui peut égaler un mérite infini sinon une récompense infinie ? la mission du Saint-Esprit est

le fruit de la mort d'un DIEU, et la fin qui couronne son admirable vie. (**Nouet**, *l'Homme d'oraison, méditation pour la Pentecôte*).

[Le Saint-Esprit seul peut nous faire aimer Dieu]. — Le SAINT-ESPRIT vient pour établir une loi d'amour dans nos cœurs, et pour être le nœud de cette admirable union que nous avons avec JÉSUS-CHRIST, dont il nous inspire l'amour : *Copula unionis nostræ cum Christo;* c'est ainsi que S. Chrysostôme l'appelle. Or pour aimer DIEU, dit S. Fulgence, le cœur d'un homme ne suffit pas, il faut avoir le cœur d'un DIEU : *Ut autem* DEUS *diligi possit, ipse se tribuit, quia* DEUS *est charitas* (de Præd. II) ; il faut que DIEU se donne lui-même afin de se faire aimer parce que DIEU est charité, et sans la charité nous ne pouvons l'aimer : si donc nous ne recevons un DIEU, nous ne pouvons aimer DIEU. S. Fulgence, cet excellent disciple de S. Augustin, avait appris de son maître une pensée si noble et si divine, quand il parle ainsi : Puisque la charité de DIEU est répandue dans nos cœurs par le SAINT-ESPRIT qui nous a été donné, et que nous ne pouvons aimer DIEU que par le SAINT-ESPRIT, n'ai-je pas sujet de dire : aimons DIEU du cœur de DIEU : *Quia charitas* DEI *diffusa est in cordibus nostris per* SPIRITUM SANCTUM *qui datus est nobis, ideo est consequens ut, quia* SPIRITUS SANCTUS DEUS *est, ne diligere possumus* DEUM, *nisi per* SPIRITUM SANCTUM *amemus* DEUM *de* DEO. (*Le même*).

[Grandeur d'une âme qui possède le Saint-Esprit]. — Il est certain qu'il n'y a rien de plus vil ni de plus infâme que le pécheur qui a perdu DIEU par une offense mortelle ; mais aussi il est vrai qu'il n'est pas plus tôt rentré en grâce avec lui, qu'il sort de cet abîme et que, par un merveilleux changement, de la plus misérable de toutes les créatures il devient la plus heureuse et la plus noble. Au moment que l'amour divin est dans cette âme pécheresse, par le changement qu'opère le SAINT-ESPRIT, cette vive flamme de la charité qui est en elle l'élève si haut qu'il n'y a point de grandeur, ni dans le monde visible, ni dans le monde invisible, qui mérite de lui être comparée ; son état est si noble et si relevé, quand elle est revêtue de la grâce, qu'elle ne voit rien au-dessus d'elle que DIEU seul : *Gratia* DEI *non solum omnia sidera et omnes cœlos, sed etiam omnes angelos supergreditur,* dit S. Augustin (II ad Bonifacium VI) ; si vous voulez voir le rang que la grâce de DIEU tient entre ses ouvrages, ne vous arrêtez pas aux grandeurs de la terre ; ce n'est que de la poussière ; laissez là les qualités des rois et des monarques ; ce n'est que vanité ; passez au-dessus des cieux, allez au-delà des plus nobles intelligences : les Séraphins, dont le moindre vaut mieux qu'un monde entier, ne seraient que des misérables créatures, s'ils étaient privés de cette grâce. La vie de cet homme converti est si précieuse, et tout ce qui part de ses mains est d'un mérite si considérable que, quoi qu'il fasse, pour peu que ce soit, DIEU ne le peut dignement récompenser, s'il ne se donne soi-même. Un homme juste, par

exemple, donne par charité un verre d'eau aux pauvres; combien vaut cette action ? une couronne ? un royaume ? c'est trop peu ; un monde ? un million de mondes ? ce n'est pas encore assez ; le moindre bien de la grâce vaut mieux que tous les biens de la nature. Grand Dieu ! vous avez des trésors immenses et des richesses infinies ; mais quand vous lui donneriez tout ce qui est hors de vous, vous ne lui donneriez pas ce qu'il mérite : vous ne pouvez payer une bonne œuvre ce qu'elle vaut, si vous ne vous donnez vous-même pour récompense. *Minimum bonum gratiæ majus est omni bono naturæ totius universi.* (S. Thomas I, 2, q. 113, art. 9).

La bonté d'une âme qui est en grâce a des charmes si puissants que Dieu, qui est libre de la produire, n'est pas libre de ne la pas aimer, supposé qu'il l'ait produite, et, quoiqu'il ait tant de haine pour les réprouvés et pour les démons, il ne pourrait s'empêcher de les aimer s'ils étaient couverts de la grâce ; un seul rayon de la beauté de cette grâce serait capable d'effacer cette horrible laideur qui les rend abominables, et de changer en lumière de gloire toutes les ténèbres de l'enfer. Enfin les richesses et les biens qu'elle possède sont inestimables, parce que, comme l'être naturel, outre sa propre excellence, est encore la source de tous les biens qui sont compris dans les bornes de la nature, de même l'être spirituel de la grâce est la source de tous les biens qui viennent avec elle, et ne subsistent que par elle. (*Le même*).

[Les merveilles de la Pentecôte se renouvellent]. — Ne pensez pas que toutes les merveilles qui accompagnèrent la descente du Saint-Esprit ne se soient accomplies qu'une fois, où ne l'aient été qu'à l'égard des premiers disciples du Sauveur. Car S. Luc, en termes exprès, nous assure que le miracle dont je parle se renouvelait tous les jours dans l'Eglise naissante ; que le Saint-Esprit descendait sur les fidèles, tantôt quand on leur imposait les mains, tantôt quand on leur annonçait les paroles du salut ; et que par-là on voyait grossir de jour en jour le nombre des croyants : *Augebatur credentium in Domino multitudo* (Actes v). Or, ce qui arrivait alors avec ces signes éclatants que S. Luc rapporte, c'est, malgré la perversité du siècle, ce qui arrive encore aujourd'hui, quoique d'une manière plus simple ; c'est ce que nous avons vu nous-mêmes plus d'une fois, ce que nous avons admiré lorsque des esprits libertins et obstinés dans leur libertinage, que des mondains, des impies, des incrédules qui vivaient au milieu de nous, touchés de cet esprit de vérité, ont renoncé à leur impiété, se sont soumis au joug de la religion, ont commencé à connaître Dieu et à le glorifier. Car ainsi le monde est-il devenu chrétien ; ainsi, des ténèbres de l'infidélité s'est-il converti à la lumière pure de la foi ; et ainsi l'esprit de Dieu, selon la parole de Dieu même, a-t-il rempli tout l'univers. (**Bourdaloue**, *sermon pour la Fête de la Pentecôte*).

[Changement produit dans les Apôtres]. — Ne fut-ce pas un prodige bien étonnant

de voir les Apôtres, au moment qu'ils reçurent le SAINT-ESPRIT, aussi pénétrés des lumières de DIEU, et aussi consommés dans la science du royaume de DIEU, qu'ils avaient été jusque-là ignorants, et remplis d'erreurs ? Ne fut-ce pas un changement de la main du Très-Haut de les voir dans Jérusalem prêchant des vérités qu'ils avaient fait profession, non-seulement de ne pas croire, mais de contredire ? Tandis qu'ils n'avaient eu pour maître que JÉSUS-CHRIST (ô mystère adorable et impénétrable !) vous le savez, JÉSUS-CHRIST, tout DIEU qu'il était, n'avait pas suffi, ce semble, pour leur faire entendre cette doctrine céleste qu'il était venu établir sur la terre. Quelque soin qu'il eût pris de leur en donner une intelligence parfaite, après trois années d'instruction, tout ce qui regardait sa divine personne leur était encore caché ; son humilité les choquait, sa croix était pour eux un scandale, ils ne concevaient rien à ses promesses; au lieu de la vraie rédemption qu'ils devaient attendre de lui, ils s'en figuraient une chimérique, c'est-à-dire, une rédemption corporelle, dont la vaine espérance les séduisait : et quand ce DIEU homme leur parlait de la nécessité des souffrances, des avantages de la pauvreté, du bonheur des persécutions, de l'obligation de pardonner les injures jusqu'à aimer ses ennemis, c'étaient, dit l'Ecriture, autant d'énigmes où ils ne comprenaient rien : *Et ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum absconditum ab eis* (Luc. XVIII). Pourquoi ? parce qu'ils n'avaient pas encore reçu l'esprit de DIEU, et que toutes ces vérités étaient de celles que le seul esprit de DIEU peut enseigner. Mais dans l'instant même que le SAINT-ESPRIT leur est donné, ces vérités qui leur avaient paru si incroyables, se développent à eux. Ils en comprennent le secret, ils en découvrent les principes, ils en voient clairement les conséquences. (*Le même*).

[L'Esprit du monde règne partout].—Voici, mes chers auditeurs, le désordre de notre siècle, que nous ne pouvons assez déplorer. Tout l'univers est aujourd'hui rempli de l'esprit du monde, et on peut dire que l'esprit du monde est comme l'esprit dominant qui conduit tout. En effet, c'est l'esprit du monde que l'on consulte dans les affaires, c'est l'esprit du monde qui règne dans les conversations, c'est l'esprit du monde qui fait les liaisons et les sociétés, c'est l'esprit du monde qui règle les usages et les coutumes. On juge selon l'esprit du monde, on parle selon l'esprit du monde, on agit et on se gouverne selon l'esprit du monde ; le dirai-je ? on voudrait même servir DIEU selon l'esprit du monde, et accommoder sa religion à l'esprit du monde. Et parce que cet esprit du monde est un esprit de mensonge, un esprit d'erreur, un esprit d'imposture et d'hypocrisie, par une conséquence nécessaire, et que l'expérience même ne nous fait que trop sentir, de là vient que dans le monde il n'y a rien que de faux et d'apparent. Faux plaisirs, faux honneurs, fausses joies, fausses prospérités, fausses promesses, fausses louanges, fausse vertu, fausse prudence, fausse modération, fausse jus-

tice, fausse générosité, fausse probité. De là vient que les hommes du monde, pleins de cet esprit, semblent n'avoir point d'autre étude que d'imposer aux autres et de se tromper eux-mêmes, que de cacher ce qu'ils sont, et de montrer ce qu'ils ne sont pas. De là vient que, selon l'Apôtre, le monde est une scène où tout se passe en figure, où il n'y a rien de solide et de réel, où la flatterie est en crédit, où la sincérité est odieuse, où la passion, soutenue de la ruse et de l'artifice, parle hardiment, où la vérité simple et modeste est captive et dans le silence. Pernicieux esprit, qui, à mesure qu'il s'empare du monde, y fait éclipser les plus vives lumières, non-seulement du christianisme et de la religion, mais de la droite raison. (*Le même*).

[Les Apôtres rendus parfaits]. — Avant la descente du SAINT-ESPRIT, les Apôtres, tout sanctifiés et tout régénérés qu'ils étaient, ne laissaient pas d'être encore très-imparfaits. Selon le rapport que nous en fait l'évangile, ils étaient encore ambitieux, intéressés, jaloux ; on voyait encore parmi eux des dissensions, et ils tombaient dans des faiblesses dont la grâce ne les avait pas entièrement préservés. Mais à peine ont-ils reçu le SAINT-ESPRIT, qu'ils deviennent des hommes spirituels, des hommes détachés du monde, des hommes au-dessus de tout intérêt, des hommes, non-seulement saints, mais d'une sainteté consommée ; des hommes pleins de DIEU et vides d'eux-mêmes ; en un mot, des hommes parfaits et irréprochables. Ils ne sont plus, dit S. Chrysostôme, cet or de la terre, grossier et informe, telle que la terre le produit, mais cet or purifié et éprouvé qui a passé par le feu : *Igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum.* (Ps. II). Or le feu par où ils ont passé, c'est, ajoute S. Paul, notre DIEU lui-même, le SAINT-ESPRIT répandant avec profusion ses dons et ses grâces, et consumant par le feu de son amour tout ce qu'il y a dans ses élus d'impur et de terrestre : DEUS *enim noster ignis consumens est.* (Heb. XII). (*Le même*).

[Grandes choses opérées par les Apôtres]. — Le SAINT-ESPRIT, par le plus grand miracle qui fut jamais, fait entreprendre et exécuter aux Apôtres des choses tellement au-dessus des forces humaines, qu'on est obligé de s'écrier : *Digitus* DEI *est hic* (Exod. VIII). Ce sont des pauvres pécheurs, des hommes sans talent, sans crédit, sans nom, des hommes que l'on regarde comme le rebut du monde, mais qui, possédés de cet esprit, se proposent de changer et de réformer le monde. Qu'ont-ils pour venir à bout d'un tel dessein ? quels trésors possèdent-ils ? par quel conseil agissent-ils ? de quelles armes usent-ils ? point d'autres armes pour eux que la force de votre esprit, ô mon DIEU ! par qui ils triomphent de tous. Non, chrétiens, ce n'est ni par l'évidence des mystères qu'ils annoncent, puisque ce sont des mystères incompréhensibles ; ni par la douceur et le relâchement de la morale qu'ils prêchent, puisque c'est une morale qui combat tous les

sens ; ni par les artifices et les charmes d'une éloquence étudiée, puisqu'ils n'ont jamais fait d'autre étude que celle de leur profession ; cependant tout se soumet à eux, ou plutôt à la loi qu'ils publient : les savants et les ignorants, les peuples les plus polis et les nations les plus barbares, les princes et les sujets, les grands et les petits. Elle passe, par leur ministère, cette loi nouvelle, au-delà des mers ; elle pénètre dans les lieux les plus inaccessibles ; elle s'établit dans les provinces, dans les royaumes, dans les empires ; et jamais ces fameux conquérants que l'histoire profane a tant vantés, dont elle a tant exalté les faits héroïques, dont elle a voulu éterniser les noms par de si magnifiques éloges, avec toute leur puissance et tous leurs préparatifs, avec les plus florissantes armées, n'ont pu porter, je ne dis pas plus loin, mais même aussi loin leurs conquêtes. Ce n'est pas que les Apôtres n'aient eu bien des persécutions, bien des contradictions à soutenir : mais, par un dernier effort de la force du SAINT-ESPRIT, ils sont à l'épreuve de tout, ils méprisent les tourments et la mort. (*Le même*).

[Les Apôtres, avant et après la Pentecôte]. — Qui peut dire quels étaient les Apôtres avant la descente du SAINT-ESPRIT? et peut-on jamais donner plus de marques de faiblesse qu'ils en ont donné? Tantôt ils disputent entre eux de la primauté, et tantôt, se voyant sur une mer agitée, ils tremblent en la présence de leur divin maître, et ils le réveillent avec défiance, comme s'il n'avait pas été capable de les délivrer étant endormi. Là, le premier d'entre eux, après avoir assuré le Sauveur avec trop de présomption qu'il ne le renierait jamais, le renia à la voix d'une simple servante. Ici Thomas est prêt d'aller à Jérusalem pour mourir avec JÉSUS-CHRIST, et il ne peut croire ensuite qu'il soit vivant, quoiqu'il eût promis positivement de ressusciter le troisième jour. Pendant toute la vie du Sauveur, tantôt ils croyaient en lui, et tantôt ils n'y croyaient pas, et à sa mort ils l'abandonnèrent tous, et s'enfuirent lâchement. Ainsi, sujets à toutes les passions humaines, ils firent paraître, suivant la différence des occasions, de la présomption ou de la crainte, de la vanité ou de la faiblesse, de la témérité ou de la lâcheté, de la défiance ou de l'incrédulité. Mais à peine eurent-ils reçu le SAINT-ESPRIT, que ces hommes tout charnels devinrent tout célestes et tout différents de ce qu'ils étaient. Alors on les vit, d'une humilité sincère, reconnaître que par eux-mêmes ils n'avaient rien, ils n'étaient rien, ils ne pouvaient rien que par la grâce du Seigneur; mais qu'avec son secours, ils pouvaient tout, et n'avaient rien à craindre ; sans être ni téméraires ni timides, la sagesse et la fermeté éclatèrent dans toutes leurs actions, et ce qu'ils parurent un jour, ils le furent tous les jours de leur vie. Ceux-là, dit S. Chrysostôme, qui, avant d'avoir reçu le SAINT-ESPRIT, tremblaient et craignaient, se jetèrent ensuite d'eux-mêmes au milieu des périls, s'exposèrent avec une intrépidité inouïe au fer, au feu, à la cruauté des bêtes

féroces, aux dangers de la mort, et à toutes les misères de la vie ; et ces ignorants, qui n'avaient nulle connaissance des lettres, disputaient hardiment, et ravissaient en admiration tous ceux qui les entendaient. Tels étaient les effets que le SAINT-ESPRIT produisait. (**Monmorel**, *discours sur l'évangile du Dimanche de la Pentecôte).*

[Merveilles produites par la descente du Saint-Esprit]. — L'évangeliste, qui a si exactement décrit la descente du SAINT-ESPRIT sur les Apôtres, dit que ceux qui en furent les spectateurs furent saisis d'étonnement et ravis en admiration : *Stupebant omnes et mirabantur.* Cette admiration était certainement bien raisonnable, car ce mystère est tout composé de merveilles, que nous le considérions dans ses circonstances, ou dans ses suites, ou dans ses effets. N'est-ce pas un prodige de voir dans la sérénité d'un beau jour, un orage s'élever soudainement, et ébranler sans danger les murailles du cénacle, où sont renfermés les Apôtres ? Ensuite on vit comme un déluge de feu innocent, qui inonda cette sainte assemblée, et qui, s'étant divisé en plusieurs langues, reposa sur la tête des Apôtres et des disciples. Quelle merveille de voir des pécheurs ignorants, des hommes timides et sans cœur, qui après cela prêchent hardiment en public, font des discours d'une profonde doctrine, expliquent les textes les plus obscurs de l'Ecriture, et dans le premier sermon convertissent trois mille personnes? Quel miracle d'entendre sortir tout à la fois d'une même bouche le langage des Parthes, des Mèdes, des Arabes, des Perses, des Romains, et de plusieurs autres peuples qui, frappés d'étonnement, se disent les uns aux autres : ô Dieu ! qu'est ceci? nous avons tous entendu ces hommes de Galilée, qui prêchaient en notre langue. Si nous considérons les effets admirables de la descente visible du SAINT-ESPRIT sur les Apôtres, quel sujet d'étonnement de voir, par la vertu du SAINT-ESPRIT, tous les faux dieux de l'antiquité ensevelis sous les ruines de leurs temples, leurs autels démolis, leurs sacrifices abolis, les philosophes confondus, les tyrans vaincus, la croyance d'un DIEU crucifié établie par tout le monde ! Mais, pour laisser toutes ces circonstances merveilleuses et tous les effets prodigieux de ce mystère, arrêtons-nous à son fonds et à sa nature, qui consiste dans la justification de l'homme et dans la régénération spirituelle en qualité d'enfants de DIEU. Quel prodige qu'un homme pétri de boue soit animé de l'esprit de DIEU ; et que, d'esclave des démons, il soit fait enfant de DIEU ? qui pourra comprendre cette merveille ? (**Le P. Texier**, *Mystères, sermon pour le jour de la Pentecôte*).

Ce n'est pas assez pour les Apôtres d'être sanctifiés eux-mêmes, s'ils ne sanctifient l'univers, pour communiquer à tous les hommes les ardeurs de l'ESPRIT-SAINT dont ils sont remplis ; plus ils en connaissent le prix, plus ils veulent le faire valoir : c'est ainsi que leur zèle les porte jusqu'aux extrémités de la terre, afin de procurer partout des adorateurs à un DIEU qui jamais ne peut être assez adoré. Ce n'est point en effet une

vraie piété que celle qui est indifférente à l'impiété des autres, et ce n'est point vouloir se sauver que de se mettre peu en peine si les autres se damnent. Quand une fois on a connu combien DIEU mérite d'être aimé et servi, on ne peut se contenter de son propre cœur, pour lui rendre les hommages qui lui sont dus ; on cherche tous les cœurs des hommes pour les joindre au sien propre, et pour les consacrer au souverain maître pour qui ils sont faits. Si donc nous avons reçu l'esprit de DIEU, notre soin principal doit être d'exciter à la piété et à la religion toutes les personnes avec lesquelles nous avons rapport, de les animer par nos discours, de les engager par nos exemples, de les soutenir par notre protection. Quelque part que se trouve l'esprit de DIEU, il donne à la vertu le secret de se communiquer; et, de chaque fidèle il ne manque pas de faire un apôtre rempli des lumières et des ardeurs de la grâce, à proportion du besoin que nous avons, et des desseins que DIEU a sur nous. (Livre intitulé : *Le véritable Esprit et le saint Emploi des Fêtes solennelles de l'année*).

[On résiste à l'Esprit-Saint]. — Vous résisterez toujours au SAINT-ESPRIT, disaient les Apôtres aux Juifs; n'est-ce pas sur moi en particulier que tombe ce reproche? qu'a été toute ma vie, qu'un tissu de moments où j'ai fait tout le contraire de ce que l'esprit de DIEU m'inspirait de faire? Et ainsi j'ai résisté à cet ESPRIT-SAINT, je l'ai étouffé dans moi-même, je l'ai affligé, je l'ai contristé, et je mériterais par-là d'en être privé à jamais ; mais, ô bonté de cet esprit tout divin, le reproche même si juste que je m'en fais actuellement est une nouvelle sollicitation de sa part pour m'attirer à lui et me faire réparer le passé. Soyez-en béni mille fois, esprit de consolation et de charité; que votre voix, ô ESPRIT-SAINT, reprenne aujourd'hui son éclat et fasse taire celui du monde. Au milieu du bruit si attirant, mais si pernicieux, que les objets sensibles excitent autour de moi, faites-moi entendre ces cris ineffables que vous poussez dans l'âme des vrais fidèles ; le démon, la chair, le monde ne m'ont que trop occupé jusqu'ici, je me repens de m'être rendu attentif à leur langage et à leurs maximes : je ne veux plus être qu'aux vôtres. (*Le même*).

[Le Fils et le Saint-Esprit unis pour les hommes]. — A peine le Sauveur a-t-il ouvert les cieux, pour y prendre place à la droite de son Père, qu'il les ouvre de nouveau pour faire part à ses disciples, sinon de sa grandeur et de sa gloire, du moins de l'abondance de sa grâce. Ne pouvant descendre jusqu'à eux, et ne pouvant les élever jusqu'à lui, il leur envoie un autre lui-même qui les console, qui les instruit, qui les protége, qui les sanctifie. Ainsi l'Eglise se trouve heureusement aujourd'hui entre JÉSUS-CHRIST et le SAINT-ESPRIT, attirée par l'un, conduite par l'autre; ils se partagent, dit S. Bernard, les offices et les emplois de leur amour pour notre salut. JÉSUS-CHRIST demeure dans le séjour de sa gloire, pour nous

servir d'intercesseur et de médiateur éternel auprès de son Père; le SAINT-ESPRIT demeure au milieu de nous, pour nous servir de consolateur et de maître. L'un forme dans le ciel les couronnes qu'il a destinées pour ses élus; l'autre les anime et les fortifie dans les combats. L'un est entré dans le fond du sanctuaire pour consommer les fonctions de son sacerdoce; l'autre forme ici-bas des victimes spirituelles et saintes. L'un élevé dans le ciel, porte l'homme dans le sein de DIEU, pour lui donner un gage assuré de sa gloire et de son immortalité bienheureuse; l'autre, envoyé du ciel, fait descendre DIEU dans le sein de l'homme, pour le purifier et pour le remplir de ses lumières et de sa grâce : c'est là le mystère que l'Eglise célèbre en ce saint jour. (**Fléchier**, *sermon pour le jour de la Pentecôte*).

[Comment le Saint-Esprit nous instruit]. — Quand on dit que la première et la principale fonction du SAINT-ESPRIT est d'enseigner, ne vous figurez pas, dit S. Bernard, un maître visible, qui agit par l'organe des sens, et qui, par des raisonnements étudiés ou par des explications sensibles de quelque doctrine curieuse, cherche à se faire croire et à se faire admirer de ceux qui l'écoutent; la science de DIEU ne s'établit pas par la force du discours, et des persuasions humaines, comme la science des philosophes. Le SAINT-ESPRIT est un maître invisible et secret, qui se communique à l'âme par l'infusion de sa vérité et de sa charité, qui lui apprend ce qu'elle doit pratiquer et ce qu'elle doit croire, et qui lui enseigne, non pas cette science qui produit l'orgueil et la présomption, mais celle qui fait naître la charité, enseigne l'humilité chrétienne. Comme il y a en nous un homme intérieur et caché que S. Pierre appelle *l'homme de cœur* (I Petr. III) capable de désir, d'espérance, d'amour et de foi, il est nécessaire qu'il y ait un maître intérieur qui nous informe de ses volontés, qui nous assure de ses promesses, qui nous instruise de ses mystères, qui nous remplisse de sa charité, et qui perfectionne cet homme spirituel et chrétien, que JÉSUS-CHRIST est venu former sur la terre. (*Le même*).

[Le Saint-Esprit nous fait agir]. — C'est cet ESPRIT-SAINT qui fait mouvoir les puissances de notre âme, et, partant, fait pénétrer ses lumières dans les plus sombres replis de nos pensées, nous instruit de notre croyance et de nos devoirs; c'est lui qui nous fait discerner le bien et le mal, par ces instincts secrets qu'il a gravés dans nos consciences; c'est lui qui, découvrant en nous le fond de nos faiblesses spirituelles, nous fait connaître que tout faibles et impuissants que nous sommes, nous pouvons tout en DIEU qui nous fortifie; c'est lui qui nous élève au-dessus de nos sens et de notre propre raison; c'est lui qui nous enseigne à prier, et prie lui-même pour nous, par des gémissements que l'Apôtre appelle inexplicables. Est-il temps d'annoncer la vérité? c'est lui qui purifie les lèvres

des prédicateurs, et qui leur inspire ses paroles d'esprit et de vie. Est-il temps de se taire? c'est lui qui forme le silence des humbles, et pose sur leurs lèvres comme une garde de circonspection et de prudence. *C'est ce même esprit qui opère tout en tous* (I Cor. II), qui réduit les uns à la simplicité des enfants de DIEU, qui élève les autres à une sagesse plus noble que la prudence du siècle, qui consacre le zèle et la force de ceux qui défendent la vérité, et qui couronne la douceur et la patience de ceux qui souffrent pour elle, qui distribue enfin à chacun ses talents, et qui, comme un maître universel, donne à chacun les règles de son ministère et la force de l'accomplir fidèlement. (*Le même*).

[Le Saint-Esprit rend témoignage du Sauveur]. — Le SAINT-ESPRIT est envoyé pour rendre témoignage de la personne, de la divinité et de la doctrine de JÉSUS-CHRIST : il rend témoignage de sa naissance, il y a présidé par sa vertu en formant son corps adorable dans le sein d'une Vierge. Il rend témoignage de sa mort : il en fait ressentir l'efficace ; de sa gloire : il en est le gage ; de sa charité : il en est le dispensateur ; de sa vérité : il en est le témoin par excellence. *C'est l'esprit*, dit S. Jean, *qui témoigne que* JÉSUS-CHRIST *est vérité* (I Joan. V), et que tout, hors de JÉSUS-CHRIST, est fausseté, ajoute S. Augustin. Qu'est-ce en effet que ce monde que l'évangile condamne si souvent sinon un assemblage de vanités et de mensonges? Ses plaisirs sont des illusions, ses promesses sont des amusements, ses caresses des trahisons, ses joies des folies, ses tristesses des désespoirs, ses maximes des erreurs, ses lois des dérèglements, ses bonnes œuvres des hypocrisies. Tel est l'esprit du monde ; mais l'esprit de JÉSUS-CHRIST est toute vérité, ses promesses sont fidèles, ses espérances sont certaines, ses lois sont justes, ses œuvres sont saintes, ses joies sont solides, et tout ce qu'il est, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il ordonne forme comme un corps d'immuable, de sainte, et d'éternelle vérité, dont le SAINT-ESPRIT est venu rendre témoignage, aussi bien que de sa doctrine. (*Le même*).

[Changement opéré dans les Apôtres]. — On sait assez ce qu'étaient les Apôtres avant d'avoir reçu le SAINT-ESPRIT ; ils étaient lâches, faibles, timides, ignorants, vains et ambitieux, ayant peu d'esprit et encore moins de courage : celui qui semblait le plus hardi avait renié son Maître à la voix d'une servante ; les autres l'avaient lâchement abandonné et avaient pris la fuite la nuit de sa passion ; ils demeuraient enfermés depuis sa mort, la crainte les tenait encore cachés depuis son Ascension. Mais lorsque le SAINT-ESPRIT les eut remplis de sa force, il se fit en eux un changement incroyable. Ils devinrent intrépides, pleins d'une générosité toute sainte ; on les vit affronter sans crainte les supplices et la mort ; insensibles aux biens et aux maux, uniquement occupés de leur Maître, ils ne pensent qu'à prêcher sa divinité et sa gloire. Ils parlent devant

les magistrats et les princes des prêtres, devant toute la ville de Jérusalem, avec une assurance qui étonne tous ceux qui les connaissent. Humbles et généreux, prudents et hardis, pauvres et charitables, doux et fermes, aimant la prière, le silence, la retraite et la pénitence, ils travaillent avec un zèle infatigable au salut de leurs frères, sans que les jeûnes, les veilles, le froid, la nudité, l'indigence, la faim, la soif, les prisons, les chaînes, les supplices et la mort même puissent arrêter l'impétuosité de l'esprit qui les possède et qui les remplit : *Repleti sunt omnes* SPIRITU-SANCTO (Act. II). Je ne m'étonne plus de ce que les Apôtres ont gagné tant de peuples, de ce que la première prédication de S. Pierre convertit trois mille hommes, et la seconde cinq mille : ils étaient pleins du SAINT-ESPRIT, c'était lui qui parlait par leur bouche ; et de quoi n'est pas capable un homme que le SAINT-ESPRIT remplit, anime et conduit ? (*Discours de piété, par* **Treuve**, *discours sur la Pentecôte*).

[Se préparer par la retraite]. — Sitôt que les Apôtres eurent perdu leur divin Maître, et qu'ils l'eurent vu s'élever dans le ciel, ils se retirèrent à l'instant, et passèrent dix jours dans l'attente de l'ESPRIT-SAINT qu'il leur avait promis. Espérons-nous que le Seigneur nous fera quelque grâce, il faut nous y préparer auparavant ; mais comme il ne peut point nous en faire de plus grande, que de nous donner son Esprit, il s'ensuit que nous ne pouvons nous disposer assez pour le recevoir dignement. Or la retraite doit être regardée comme la première disposition que nous devons apporter pour recevoir l'ESPRIT de DIEU : c'est là que retirés du commerce du monde, on vide son cœur de toutes les affections de la terre, et qu'on le met en état d'y loger un DIEU qui veut venir en nous et y faire sa demeure. Ce n'est que dans le port tranquille d'une retraite favorable, que l'on peut sans cesse lever les yeux au ciel, et voir comme au-dessous de soi tout ce que les autres estiment dans le monde de plus grand et de plus sublime. Si nous consultons ceux qui ont le bonheur de vaquer de temps en temps à ce saint exercice, ils nous assureront qu'ils n'en sortent jamais que plus dégagés de l'affection des choses de la terre, et plus remplis de l'Esprit de DIEU. Ne nous étonnons donc point de voir que si peu de chrétiens profitent de cette grande fête, puisque, bien loin de s'y préparer par la retraite, la plupart veulent vivre toujours dans le tumulte du monde et dans le trouble de leurs passions : les uns, par l'indifférence qu'ils ont pour les grâces d'en-haut, ne font jamais rien pour les mériter ; et les autres par l'ignorance où ils vivent sur les vérités les plus importantes de la religion, pourraient dire avec ceux d'Ephèse, à qui l'Apôtre S. Paul demandait s'ils avaient reçu le SAINT-ESPRIT : nous n'avons pas seulement ouï dire qu'il y ait un SAINT-ESPRIT : *Sed neque si* SPIRITUS-SANCTUS *est, audivimus* (Act. XIX). (**Monmorel**, *discours sur l'évangile du dimanche de la Pentecôte*).

[Combien la descente du Saint-Esprit était nécessaire pour établir la véritable religion]. — Otez la descente du SAINT-ESPRIT, ôtez cette plénitude de lumières qui furent répandues en ce grand jour, comment les Apôtres auraient-ils pu jeter les fondements de notre religion? le christianisme serait-il à l'heure qu'il est répandu dans toutes les parties du monde ? Eussent-ils entrepris la conversion des Juifs ? la première démarche leur aurait été insurmontable; car il s'agissait de commencer par leur persuader que ce JÉSUS qu'ils avaient crucifié était le Fils de DIEU et le Messie qu'ils attendaient, par obliger les Pharisiens et les autres juges à se condamner d'avoir porté une sentence injuste et impie, à devenir les adorateurs de JÉSUS après avoir été ses meurtriers, à le considérer comme l'auteur de la vie quoiqu'ils l'eussent mis à mort. Et quelle apparence que des gens grossiers, dépourvus de toute sorte d'intelligence, eussent conduit là, à force de convictions et de raisonnements, un peuple éclairé, superbe, rebelle à DIEU, et qui avait résisté à tant de prophètes? Se fussent-ils adressés aux gentils et aux païens? comment auraient-ils dissipé tant de faux préjugés, que des pères et des ancêtres zélés pour leurs idoles avaient eu soin de soumettre et d'entretenir dans leurs enfants ? Quand on a depuis dix ou douze siècles reçu de père en fils certains principes, et surtout en matière de religion, on ne s'en affranchit qu'aux dernières extrémités. En vain auraient-ils prouvé la vérité de la religion qu'ils voulaient annoncer; ce n'aurait été qu'un faible commencement, s'ils n'avaient su réfuter cette diversité de religions contraires, et souvent opposées les unes aux autres. Cela n'avait-il pas ses dificultés ? n'eût-il pas fallu entrer en dispute avec de grands génies, qui s'étaient étudiés à défendre ces religions, tout extravagantes qu'elles étaient. (*Sermon manuscrit du* **P. Etienne Chamillard**).

[Courage de S. Pierre]. — N'êtes-vous pas surpris de la résolution de Pierre ! Ce disciple qui n'avait pas eu la force de confesser JÉSUS-CHRIST, et de le reconnaître pour son Maître devant une servante, maintenant il sait que tout Jérusalem est accouru au bruit de ce vent impétueux, de ce feu, de ces éclairs, dont le SAINT-ESPRIT s'est servi comme de symboles pour annoncer sa venue; il sait que les Juifs en foule, pleins de cette fureur qui les a poussés à commettre un déicide et à répandre le sang du juste, assiégent la maison où il est renfermé avec ses frères; il sait que les Pharisiens devant qui il se cache depuis plus d'un mois, se sont joints à la populace. L'homme le plus intrépide craindrait à la vue d'un danger si évident; que fait néanmoins cet Apôtre, et quel parti prend-il en cette occasion ? Il sort hardiment, il fait faire silence, il élève sa voix, il s'adresse aux Juifs, il leur parle : *Stans autem Petrus cum undecim levavit vocem suam, et locutus est eis* (Act. II). Ne jugeriez-vous pas à ce récit que Pierre songeait peut-être à apaiser cette populace, et à ménager les esprits des scribes et des magistrats ? mais loin d'user de ces ménagements,

ou, si vous voulez, de parler mollement à cette nombreuse assemblée, ce grand saint commence à reprocher en face à ses auditeurs l'injustice la plus énorme qui fut jamais : *Auctorem vitæ interfecistis* (Act. III). Plus ce reproche est sanglant, plus il s'y arrête afin de leur causer plus de confusion ; il leur représente ensuite la corruption qui règne parmi eux, il descend dans le particulier de leurs mœurs, il les exhorte à une pénitence prompte et sincère : *Pœnitentiam, inquit, agite. Et exhortabatur eos, dicens : Salvamini à generatione istâ pravâ.* (Act. II). Enfin, parce que les ennemis qu'il a en tête sont incrédules et redoutables, il les presse d'une manière vive, et sa douceur n'éclate qu'à l'égard de ceux qui viennent le cœur contrit avouer ingénuement qu'ils ont été assez malheureux pour mettre à mort leur DIEU ; il les reçoit en père, il les baptise sur l'heure même, il leur impose les mains, et les assure de la part du Très-Haut que leur crime est pardonné. (*Le même*).

[La Pentecôte est un grand bienfait]. — DIEU, chrétiens, ne semble-t-il pas s'épuiser aujourd'hui en faveur des hommes, comme parle un Père de l'Eglise ? son amour en fait un prodigue de lui-même à leur égard, leur envoyant son SAINT-ESPRIT pour leur sanctification, après leur avoir envoyé son Fils pour leur rédemption : *O* DEUM, *si fas est dici, prodigum sui præ desiderio hominis !* Qui n'admirera cet heureux commerce qui s'établit aujourd'hui entre le ciel et la terre, où le ciel reçoit la chair de l'homme, et où la terre est remplie de l'ESPRIT de DIEU, JÉSUS-CHRIST étant monté de la terre au ciel, et le SAINT-ESPRIT descendant du ciel sur la terre ! O que la bonté du Rédempteur est ineffable, s'écrie aujourd'hui S. Augustin, il a emporté l'homme dans le ciel, et en échange il nous envoie un DIEU sur la terre ! *O quanta et quam ineffabilis pietas Redemptoris, hominem portavit ad cœlum, et* DEUM *misit ad terras !* Considérons de divin Esprit sous la qualité que le Sauveur l'avait promis, comme le divin consolateur qui vient remplir nos âmes de paix, de joie, de grâce et de sainteté, venant dissiper les ténèbres de nos esprits, embraser et purifier nos cœurs, les délivrer de l'amour servile et honteux des créatures, les détacher de toutes les choses sensibles, et les élever vers les biens invisibles du ciel. (**Le P. Chaussemer**, *sermon pour le jour de la Pentecôte*).

[Cénacle, berceau de l'Eglise]. — Le Cénacle où étaient renfermés les Apôtres, lorsque le SAINT-ESPRIT descendit visiblement sur eux, doit être regardé comme le berceau de l'Eglise. C'est là où elle a pris naissance au milieu de tant de miracles, dont les plus grands sans doute sont la conversion si prompte de l'univers, la sainteté et l'innocence répandue partout, le courage des millions de martyrs, de tout âge et de tout sexe, qui aiment mieux s'exposer aux supplices les plus cruels que d'offrir un seul grain d'encens aux idoles, l'idolâtrie renversée, les temples des démons détruits

de tous côtés, et tombant d'eux-mêmes au son de la voix des Apôtres de la même manière que les murailles de Jéricho tombèrent au son des trompettes. Voilà ce que l'esprit d'erreur et de mensonge ne saurait imiter, et voilà comme l'esprit de vérité, le SAINT-ESPRIT, est venu convaincre le monde du péché d'incrédulité. Douter après cela des vérités de la religion chrétienne, ne se pas rendre à tant de preuves si éclatantes et si visibles, fermer les yeux à tous ces témoignages si forts et si convainquants du SAINT-ESPRIT, c'est faire paraître de la folie, et non pas de la force d'esprit, c'est attirer sur soi les vengeances de DIEU les plus terribles; parce que c'est commettre le plus grand de tous les péchés, qui est ordinairement irrémissible, parce qu'il est ordinairement suivi de l'impénitence finale. (*Le même*).

[Ce que nous devons demander au lieu des prodiges]. — DIEU a fait ces prodiges à la naissance de l'Eglise, parce qu'il les a jugés nécessaires pour son établissement ; mais maintenant il serait déraisonnable d'exiger de DIEU qu'il en fasse autant de fois que le demandera le caprice de chaque incrédule, et, bien loin d'établir la foi par là, ce serait au contraire un véritable moyen de la détruire. Pour nous, chrétiens, ne demandons pas à DIEU qu'il fasse des miracles, ni qu'il nous donne son SAINT-ESPRIT de la manière qu'il descendit sur les Apôtres ; demandons-lui le miracle de notre conversion; ne lui demandons aucun de ces dons éclatants autrefois nécessaires dans l'établissement de son Eglise, mais qui ne nous sont plus utiles à présent, et qui pourraient même nous être dangereux. Au lieu du don des langues, demandons-lui de bien retenir la nôtre, en sorte qu'elle ne prononce jamais de paroles contraires à la vérité, à la charité, à la pureté, à la piété, et que toutes nos conversations soient chrétiennes, charitables et utiles au prochain; au lieu du don de la guérison des maladies corporelles, demandons-lui celui de guérir des maladies de nos âmes, d'éteindre l'ardeur et le feu de nos passions, et de leur rendre même la vie par la pénitence, quand nous leur avons donné la mort par le péché ; au lieu du don de prophétie, demandons celui de bien prévoir notre avenir, de nous bien préparer à la mort, et de nous mettre en état d'arriver à une éternité bienheureuse ; au lieu de cette foi capable de transporter des montagnes, demandons-lui une autre foi qui abaisse notre orgueil, qui change les mauvaises dispositions de notre cœur, qui nous fasse croire et aimer les vérités de notre religion, et qui nous applique entièrement à nos devoirs. (*Le même*).

[On ignore l'Esprit-Saint]. — On est tellement occupé aujourd'hui, tellement rempli et enchanté de l'esprit du monde, qu'à peine sait-on même s'il y a un SAINT-ESPRIT. Si quelque nouveau S. Paul venait demander aux fidèles : avez-vous reçu le SAINT-ESPRIT ? combien pourraient lui faire la même réponse que lui firent autrefois ces disciples d'Ephèse ; nous n'a-

vons pas seulement ouï dire qu'il y eût un SAINT-ESPRIT : *Neque si Spiritus Sanctus est, audivimus?* (Act. XIX). S'ils ne faisaient pas cette réponse de leur bouche, ils la feraient par leurs actions, qui font bien voir qu'ils ne connaissent point le SAINT-ESPRIT, puisqu'ils ne l'invoquent point, qu'ils ne le consultent point, qu'ils sont rebelles à ses lumières, qu'ils résistent à tous ses mouvements, qu'ils n'en font point le principe de leur conduite. S'ils parlent, s'ils pensent, s'ils agissent, c'est toujours selon l'esprit du monde; s'ils ont des vues, des prétentions, des espérances, ce sont celles que donne l'esprit du monde ; s'ils ont des règles, des maximes de conduite, ce sont celles que prescrit l'esprit du monde. S. Paul disait, au nom de tous les autres Apôtres : Nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais l'esprit de DIEU : *Nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex* DEO *est* (1 Cor. XII). Et combien de chrétiens pourraient dire aujourd'hui tout le contraire : Nous n'avons point reçu l'ESPRIT de DIEU, parce que nous sommes remplis de l'esprit du monde ! ESPRIT-SAINT et Tout-Puissant, Esprit qui êtes de DIEU et non du monde, daignez descendre aujourd'hui dans nos cœurs rebelles, et rendez-vous y plus fort pour les sanctifier que n'est l'esprit du monde pour les corrompre. (*Le même*).

[Les Apôtres changés]. — Le premier effet que produisit dans le cœur des Apôtres la descente du SAINT-ESPRIT fut une sincère et ardente charité. Le SAINT-ESPRIT est l'amour du Père et du Fils ; c'est par lui que le Père éternel aime son Fils, et que le Fils aime son Père, et ce n'est que par son moyen et sa grâce que nous aimons notre DIEU ; aussi ce divin Esprit ne descendit-il sous la figure du feu que pour nous marquer qu'il n'était venu que pour embraser les cœurs de ce divin amour, que JÉSUS-CHRIST avait promis de faire descendre en terre, pour embraser tous les cœurs. En effet, sitôt que les Apôtres eurent reçu le SAINT-ESPRIT, ils furent embrasés du feu du divin amour qu'ils allèrent répandre par tout l'univers, pour en enflammer les cœurs les plus froids. Hélas ! la froideur et la dureté du nôtre ne fait-elle pas voir que nous ne nous sommes point laissé échauffer de ces divines flammes ! n'est-ce point que quelque autre feu dont notre cœur brûle s'y oppose ? Un autre effet de ce divin ESPRIT en suite de l'amour dont il embrasa le cœur des Apôtres, fut un zèle ardent de la gloire de JÉSUS-CHRIST, qui les poussa aussitôt à aller par tout l'univers, pour le faire connaître et pour publier partout ses grandeurs. On vit douze pêcheurs sans crédit, sans science, sans éloquence, sans talent, mais remplis du SAINT-ESPRIT, aller partout le monde annoncer la gloire de leur Maître, et persuader aux orateurs, aux philosophes, aux sages du siècle, aux grands de la terre, aux souverains même, qu'un homme mort sur une croix était DIEU. Admirable entreprise exécutée pourtant par douze pêcheurs, faibles à la vérité par eux-mêmes, mais animés et soutenus par la vertu du SAINT-ESPRIT, et pleins de cette

charité ardente à laquelle rien n'est impossible ! Hélas ! d'où vient notre peu de zèle pour la gloire du Sauveur, sinon de notre peu d'amour ? car peut-on dire que nous ayons de l'amour pour lui quand on n'en voit aucun effet, et peut-on dire, si cela est, que nous ayons reçu le SAINT-ESPRIT ? Enfin le troisième effet de cet ESPRIT-SAINT fut un courage admirable dans les plus grands dangers, une constance héroïque dans les plus grandes souffrances. On vit ces disciples si timides et si lâches auparavant, qui avaient tous abandonné leur Maître, on les vit, dis-je, aussitôt qu'ils eurent reçu le SAINT-ESPRIT, devenir courageux comme des lions, s'exposer aux plus grands dangers, défier les tyrans, affronter les supplices, prêcher JÉSUS-CHRIST jusque sur les échafauds, et sceller de leur propre sang le témoignage qu'ils avaient rendu à la divinité de leur Maître. (**Le P. Nepveu,** *Réflexions chrétiennes*).

[Pourquoi le Saint-Esprit descend sur la terre]. — C'est aujourd'hui que ce divin Esprit descend pour rendre témoignage à la divinité du Père, pour achever les conquêtes du Fils, pour consommer notre bonheur et nous tenir lieu de toutes choses : Esprit de pureté qui nous sanctifie, ESPRIT de vérité qui nous enseigne, de charité qui nous anime, de force qui nous soutient, de sagesse qui nous dirige, de crainte qui nous redresse, de piété qui nous unit à DIEU et qui nous fait demeurer en lui. Heureuses les âmes dans lesquelles il est descendu, puisqu'en le recevant, elles ont reçu le gage de leur salut, le sceau de leur vocation, le principe de leur prédestination, l'auteur et le consommateur de leurs grâces ! Mais où sont-elles ces âmes bienheureuses ? êtes-vous de ce nombre ? avez-vous reçu le SAINT-ESPRIT ? Apôtres, vous en reçûtes les prémices, ce fut sur vous les premiers qu'il se répandit ; mais ce fut aussi à la faveur de ses lumières que vous connûtes le mystère du royaume de DIEU, les vérités de la religion, toute l'étendue de ses lois, toutes les maximes de sa morale, toute la perfection de ses préceptes compris et renfermés dans cet ESPRIT, qui révèle ce qu'il y a de plus caché, qui sonde ce qu'il y a de plus profond, qui démêle ce qu'il y a de plus embarrassé, pénètre ce qu'il y a de plus étendu, qui dévoile ce qu'il y a de plus obscur. Vous avez connu sans expérience et sans étude, ce que les plus grands génies n'ont jamais connu. (*Discours Moraux, discours sur la Fête de la Pentecôte*).

Le SAINT-ESPRIT frappe quelquefois à la porte du cœur, mais il n'y entre pas parce qu'il la trouve fermée, et il ne veut pas user d'une force majeure, ni de sa puissance absolue pour l'ouvrir. Quelquefois il entre, mais il n'y demeure pas, parce qu'il y trouve de l'infidélité et de l'inconstance ; on est touché de son regard, on se repent des crimes que l'on a commis, on en fait pénitence, on se propose de mieux faire à l'avenir ; mais on oublie bientôt toutes ses promesses ; à la première occasion on retourne à ses anciennes habitudes, et au lieu de suivre les lumières du SAINT-ESPRIT, on suit son propre sens et sa propre volonté. Voilà pour-

quoi il se retire : *Si Spiritum accepistis credentes*, demanda autrefois S. Paul aux Ephésiens, avez-vous reçu le SAINT-ESPRIT ? êtes-vous convaincus des maximes de l'évangile ? En faites-vous le principe de votre conduite ? goûtez-vous les choses de DIEU ? avez-vous cette force et ce courage nécessaires pour former ce dessein immuable de vous sauver et de tendre à la perfection, quoi qu'il en puisse coûter ? si cela est, vous avez le SAINT-ESPRIT ; si cela n'est pas, il faut le prier de vous honorer de sa visite, et tâcher de l'attirer sur vous par vos soupirs et par la ferveur de vos désirs. (**Le P. Nouet**, *sur ce mystère*).

[Il dépend de nous de recevoir les grâces du Saint-Esprit]. — Nous avons célébré ces jours passés un mystère d'Ascension, et aujourd'hui nous célébrons un mystère de descente. Ce sont des prodiges également admirables, de voir monter la nature humaine en la personne du Fils de DIEU jusqu'à la droite du Père, et de voir descendre la nature divine en la personne du SAINT-ESPRIT jusqu'à la faiblesse de notre chair : *Effundam de Spiritu meo super omnem carnem* (Act. II), de sorte que, si le ciel s'ouvre aujourd'hui, ce n'est pas pour abîmer encore une fois la terre par la chute de ses eaux, c'est pour l'inonder par un déluge de bénédictions et de grâces ; ce vent dont le souffle impétueux étonne toute la ville de Jérusalem ne lui promet que du calme et de la sérénité ; ces éclairs et ces tonnerres ne sont pas des messagers de la justice et de la colère de DIEU, ce sont des trompettes qui annoncent aux hommes la paix que le Sauveur leur a obtenue de son Père, et qui les appellent à la distribution de ses libéralités. Que nous serions heureux si une goutte de ce déluge sacré pouvait tomber sur la terre sèche et stérile de nos cœurs, si ce vent si doux et si serein pouvait nettoyer notre intérieur de toutes les impuretés qui le salissent, si ce feu céleste pouvait allumer dans nos cœurs les flammes d'un saint amour, si enfin ce DIEU si libéral et si magnifique nous faisait quelque part de ses dons. Mais, après tout, à qui tient-il que nous ne jouissions d'un si grand bonheur? est-ce que DIEU n'a voulu gratifier que les Apôtres et les premiers fidèles? *Numquid modo, fratres, non datur* SPIRITUS SANCTUS ? *quisquis hoc putat, non est dignus accipere ;* si quelqu'un croit que le SAINT-ESPRIT ne se donne plus maintenant, il n'est pas digne de le recevoir. Elle est publique cette source divine, elle est ouverte et exposée à tout le monde, elle se répand sans se diminuer, elle se divise sans cesser d'être toujours entière, et depuis tant de siècles qu'elle coule, elle est encore aussi entière que jamais. Nous ne devons donc nous en prendre qu'à nous-mêmes, si nous n'en sommes pas aussi remplis que les disciples, puisque le SAINT-ESPRIT nous est envoyé aussi bien qu'à eux ; et, si nous n'en recevons pas toute la plénitude, c'est que nous nous en rendons indignes par le peu d'estime que nous en faisons. (**Anonyme**).

[Malheur de ceux qui résistent à l'Esprit-Saint]. — Comme la descente du SAINT-

Esprit porte avec elle les lumières les plus vives et les inspirations les plus pressantes, et que cependant les pécheurs résistent; il s'ensuit que c'est dans cette fête que l'endurcissement d'une infinité de pécheurs se consomme, parce que c'est dans ce jour qu'ils résistent aux plus grandes grâces de Dieu. Ainsi vous, qui depuis longtemps avez résisté dans ce jour à l'Esprit de Dieu qui vous a pressé de revenir à lui, craignez avec raison le même châtiment que les Juifs éprouvèrent. Car, puisque tout ce qui leur arrivait en figure s'accomplit réellement dans l'Eglise, peut-on douter que de la même manière que la descente du Saint-Esprit fut le dernier moyen dont Dieu se servit pour convertir ce peuple malheureux, ainsi la descente du même Saint-Esprit renouvelée dans l'Église pour la conversion des pécheurs endurcis, ne soit souvent la dernière grâce qu'ils reçoivent, et que la même résistance ne soit suivie de la même punition? car enfin l'aveuglement du pécheur consiste à fermer les yeux aux lumières qu'il reçoit; son endurcissement, à résister aux inspirations que Dieu lui donne : ainsi, plus il reçoit de lumières sans voir, plus il est aveugle ; plus il reçoit de grâces sans en être touché, plus il s'endurcit. (*Essais de sermons pour les mystères, et Dominicale*).

[Ce que signifie le grand bruit]. — On entendit, dit S. Luc, un grand bruit comme d'un vent impétueux et violent, qui venait du ciel; c'est ce qui a toujours accompagné la prédication de l'évangile, et il était impossible qu'il en arrivât autrement, si l'on considère quels étaient ceux à qui les Apôtres ont prêché, et ce qu'ils leur ont prêché. Le monde était plongé dans l'amour des choses visibles, il ne songeait qu'à la vie présente, il était enveloppé des ténèbres de toutes sortes de superstitions et d'erreurs. Il se répand tout d'un coup des gens qui disaient hautement : cessez d'aimer tout ce que vous avez aimé, cessez de craindre tout ce que vous avez craint, cessez de désirer tout ce que vous avez désiré; il y a d'autres biens à désirer et d'autres maux à craindre, en comparaison desquels les biens et les maux ne méritent pas qu'on y ait égard; il y a un autre monde qui doit faire mépriser tout ce que l'on voit en celui-ci; il faut renoncer à tous ces dieux que vous adorez, etc. Doit-on s'étonner qu'une doctrine qui produisait un si étange renversement, ait causé un tel fracas dans le monde? Il est remarqué avec raison que ce bruit venait du ciel : ce n'étaient point des hommes qui publiassent seulement leurs fantaisies; c'était Dieu même qui annonçait ces vérités aux hommes par ses ministres, et accompagnait leurs paroles de marques visibles de sa puissance ; c'étaient des hommes célestes, dégagés des affections de toutes les choses de la terre, et dont la vie était aussi élevée que la doctrine. (**Anonyme**).

[Ce que signifient les langues de feu]. — Outre ce grand bruit qu'on entendit, il

y eut encore un autre signe visible de la descente du SAINT-ESPRIT; ce furent des langues de feu qui se reposèrent sur chacun de ceux qui étaient assemblés, et qui les remplirent d'une ardeur intérieure qui se répandit de leur cœur, sur leur langue et sur leurs paroles. Ces cœurs brûlants n'avaient que des paroles enflammées, propres à mettre le feu dans les autres cœurs que DIEU préparait intérieurement pour le concevoir : c'est DIEU qui prépare les cœurs, mais il se sert ordinairement de la parole enflammée d'un prédicateur pour y mettre le feu; c'est la voie ordinaire de la conversion des âmes. (*Le même*).

[Doctrine des Apôtres]. — Les Apôtres sortirent du Cénacle de Jérusalem, portant le SAINT-ESPRIT dans leur cœur; ils avaient en eux un trésor de science, des sources de grâces et des dons spirituels qu'ils répandaient de toutes parts, et ils allèrent prêcher par toute la terre, étant devenus comme une loi vivante, et comme des livres animés par la grâce du SAINT-ESPRIT. C'est pourquoi ils publient avec une certitude merveilleuse des mystères dont les anciens philosophes n'ont pu même se former la moindre idée; et ils les publient, non à quinze ou vingt personnes, mais à des villes et à des peuples entiers, aux Grecs, aux barbares, dans les lieux habités et dans le fond des déserts. Mais de plus ils annoncent aux hommes une doctrine élevée au-dessus de la nature humaine; ils ne disent rien de terrestre, et ils ne parlent que des choses du ciel; ils prêchent un état et un royaume dont on n'a jamais entendu parler; ils découvrent d'autres richesses et une autre pauvreté, une autre liberté et une autre servitude, une autre vie et une autre mort, un nouveau monde et une manière de vie toute nouvelle, enfin un changement et comme un renouvellement général de toutes choses. (**S. Chrysostôme**, *sur l'Evangile de S. Mathieu*).

[L'Esprit-Saint détruit l'amour du corps]. — Comme c'est pour changer le cœur de l'homme et lui en donner un tout nouveau, que ce divin ESPRIT a dû commencer la réformation du genre humain, et que le dérèglement de ce cœur vient de ses affections déréglées, dont la première, la plus violente et la plus dangereuse, est celle que nous avons pour notre corps; aussi le premier et le plus grand effet de la venue de cet ESPRIT-SAINT a été de détruire et de déraciner cet amour désordonné que nous avons pour notre corps, parce que c'est ce qui met le plus grand obstacle aux opérations du SAINT-ESPRIT. De là vient que l'Apôtre compare l'Esprit de DIEU à un glaive tranchant, qui porte la division au milieu de notre propre substance, et qui nous sépare de cette partie de nous-mêmes pour laquelle nous avons de plus tendres affections : *Gladius Spiritus* (Ephes. VI). C'est pourquoi ce divin ESPRIT n'a pas plus tôt pris possession de notre cœur, qu'il nous inspire une sainte haine pour notre corps, et nous porte à lui déclarer une guerre irréconciliable, afin que nous voyions dans tous les

saints, parce que l'amour qu'on porte ordinairement à ce corps et celui que l'on doit avoir pour DIEU ne peuvent subsister dans un même cœur, selon la menace que DIEU fit autrefois aux hommes : *Non permanebit Spiritus meus in homine, quia caro est* (Genes. VI), que les hommes étant devenus tout charnels, son esprit ne pouvait demeurer davantage avec eux. (*Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, Dominicale, sermon pour le Dimanche de la Pentecôte*).

Le SAINT-ESPRIT s'appelle amour par excellence, comme étant l'amour subsistant et personnel; et par conséquent il ne peut souffrir que le cœur se partage entre DIEU et les créatures. Il l'a créé, ce cœur, uniquement pour lui seul; il lui a donné une espèce d'immensité dans ses désirs, et une capacité infinie qu'aucune autre chose ne peut remplir; il veut donc être aimé seul et de préférence, ou, s'il y a quelque autre amour, il veut qu'il lui soit subordonné et qu'il tende à la même fin. Puisqu'en qualité d'amour, il est infiniment jaloux, tout partage le blesse; et sa délicatesse est telle qu'il ne peut souffrir qu'on retranche rien de l'affection qu'on lui doit. Mais aussi ayant détruit et entièrement consommé toute l'affection que nous avons pour les choses de ce monde, ayant fait pour ainsi dire un cœur tout neuf, il demeure dans ce cœur qu'il a changé et renouvelé, comme dans un Temple qu'il a purifié et consacré à son amour ; et c'est alors que ce cœur peut être appelé nouveau, puisqu'il a de nouvelles affections qui montrent qu'il est changé. Mais quand je considère combien nous sommes ardents pour les choses de la terre, puis-je croire que nous ayons reçu le SAINT-ESPRIT ? Nous retenons toutes nos affections inutiles, dangereuses, criminelles, et nous sommes tels que nous avons toujours été, aussi ardents dans la recherche de nos intérêts, aussi attachés au monde, aussi remplis d'amour-propre, aussi amateurs de nos plaisirs, de nos commodités et de tout ce qui flatte les sens ; il semble enfin que notre cœur n'a été fait que pour cela. Non, je l'ose dire, nous n'avons point reçu le SAINT-ESPRIT, car il nous détacherait des choses d'ici-bas pour faire remonter tous nos désirs vers DIEU ; il nous donnerait un nouveau cœur en nous inspirant de nouvelles affections, et nous le marquerions par notre conduite. Que ne firent point les Apôtres, après qu'ils l'eurent reçu? quelles flammes cet ESPRIT-SAINT n'alluma-t-il point dans leur cœur ? et de quelle ardeur n'a-t-il point embrasé les autres saints ! n'a-t-on pas vu des rois et des souverains changer leur pourpre contre des haires et des cilices? n'en a-t-on pas vu d'autres fouler aux pieds les grandeurs, les richesses, les plaisirs, la noblesse, et tout ce que le monde recherche avec le plus de passion ? combien se sont retirés dans les cloîtres et dans les solitudes, pour n'aimer plus que DIEU, et ne penser plus qu'à lui? Si nous avions reçu ce même ESPRIT, ne doutons pas qu'il ne nous changeât le cœur, et ne nous inspirât les mêmes sentiments. (*Le même*).

ESPRIT saint et tout puissant, daignez descendre aujourd'hui dans

nos cœurs rebelles, et rendez-vous plus fort pour les sanctifier que n'est l'esprit du monde pour les corrompre ; changez ces cœurs de pierre que le monde nous a formés, pour nous donner des cœurs de chair qui soient souples et flexibles aux mouvements et aux impressions de votre grâce. Divin consolateur des âmes, souffle adorable du Père et du Fils, source inépuisable de lumière, fournaise ardente d'amour, esprit de vérité, de sainteté, de charité, de douceur, de paix et de concorde, descendez aujourd'hui sur nous, venez affermir les faibles, encourager les lâches, rassurer les timides, soumettre les rebelles, amollir les endurcis, réjouir les tristes, consoler les affligés. Nous ne vous demandons pas que vous nous accordiez, comme aux Apôtres, la puissance de faire des miracles ; nous vous demandons seulement que vous formiez en nous la vraie justice et la vraie sainteté dont vous êtes l'unique source. Participant à votre sainteté, nous participerons ensuite à votre félicité par l'abondance de vos grâces en cette vie, et par les richesses de votre gloire en l'autre. (**Le P. Chaussemer**).

MYSTÈRE DE LA TRINITÉ.

AVERTISSEMENT.

Il n'est pas difficile de juger par quelle raison la plupart des prédicateurs évitent de parler de l'adorable Trinité le jour où l'Eglise en célèbre la Fête, quoique ce mystère soit sans contredit le plus grand et même le principe de tous les autres : l'idée qu'on s'est formée qu'un discours sur ce sujet est trop abstrait ou trop au-dessus de l'intelligence du commun des hommes, fait croire qu'on tirera plus de fruit d'un sujet plus moral, qui ne demande pas une théologie si sublime, ni tant de précaution et d'exactitude dans l'expression. De-là vient que les uns parlent de la foi en général, les autres des perfections de Dieu, *sans dire presque rien de la plus admirable qui est l'unité de sa nature dans la multiplicité des personnes; les autres enfin désespérant de traiter avec fruit un mystère si élevé, prêchent sur l'évangile que l'Eglise joint à la fête de ce jour, où ils trouvent un plus grand fonds de morale.*

Je ne prétends ici ni blâmer ni censurer cette pratique, je me contente de suivre le dessein que je me suis proposé, qui est de donner des matériaux sur tous les mystères de notre religion, et j'ai envisagé celui de l'auguste Trinité, comme le plus nécessaire, comme celui dont l'Eglise a toujours pris soin que les chrétiens fussent instruits d'une manière spéciale. Il faut pourtant avertir qu'afin de traiter utilement ce sujet, le prédicateur doit tenir le milieu entre le catéchiste et le théologien, c'est-à-dire, qu'il ne doit pas, en voulant

instruire, s'abaisser jusqu'à un entretien familier, ni aussi s'élever au-dessus de la portée des auditeurs, en se servant sans nécessité des termes de l'école, dont il est difficile de se passer en cette matière; mais qu'il doit s'étudier à bien faire entendre ce que la foi et la révélation nous ont appris de ce mystère incompréhensible, qui pour cela même est capable de nous inspirer de grands sentiments d'amour, de respect, de reconnaissance et de dévotion envers les trois divines personnes de la Sainte Trinité.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — Si c'est le propre de l'homme et une des preuves de l'immortalité de nos âmes d'avoir une religion, il est vrai aussi de dire que c'est le propre de la religion d'élever l'esprit et le cœur de l'homme, en lui inspirant des sentiments dignes de la Divinité, et en réglant ses mœurs sur les vérités qu'elle lui enseigne : c'est l'avantage que la religion chrétienne a sur toutes les sectes qui ont jamais existé. Mais comme le fondement de notre religion est le mystère de l'adorable Trinité, que c'est la foi de ce mystère qui nous fait proprement chrétiens, et que la connaissance en est indispensablement nécessaire pour être sauvé, je veux m'arrêter uniquement à ce mystère en tâchant, non de vous la développer et de vous la faire comprendre, ce qui est infiniment au-dessus des forces de notre esprit, mais seulement de vous convaincre de deux vérités : la première, que rien ne nous donne de plus hauts sentiments de Dieu que l'incompréhensibilité de ce mystère, et c'est ce qui fait l'excellence de notre religion ; la seconde, que rien ne nous porte davantage à aimer et à servir ce grand Dieu que ce que la raison, soutenue des lumières de la foi, nous découvre de ce même mystère. Comme ces deux choses sont la fin de la religion, elles feront aussi le partage de ce discours.

1°. Je dis que la connaissance que la foi nous donne de ce mystère, toute confuse et toute grossière qu'elle est, nous donne une plus haute et une plus noble idée de cette divine majesté, que celle que nous en pouvons avoir en cette vie par tous les raisonnements et par tous les efforts de l'esprit humain. En effet, quoique nous ne puissions comprendre comment un Dieu subsiste en trois personnes, et même qu'on y trouve des contrariétés

apparentes que notre esprit ne saurait démêler, j'ose dire cependant que cette incompréhensibilité même est ce qui en fait mieux concevoir la grandeur. 1° Parce que si nous le pouvions pénétrer, et si DIEU, tout infini qu'il est, pouvait être renfermé dans la capacité de notre esprit, il ne serait pas grand chose, parce que l'enceinte n'en est pas bien vaste, ni la pénétration bien profonde. Mais de savoir que tous les êtres créés, que tous les esprits bienheureux unis ensemble n'y peuvent atteindre; c'est ce qui m'en donne une connaissance plus noble et plus excellente. Pour étendre cette vérité et la mettre en son jour, il ne faut qu'en bien exposer la doctrine ; on en trouvera plusieurs expositions dans les paragraphes ci-dessous : d'où l'on pourra conclure que l'incompréhensibilité de ce mystère est ce qui nous fait naître une plus noble idée du DIEU que nous adorons. 2° C'est la gloire de DIEU d'être connu de ses créatures par l'aveu de leur faiblesse, parce que c'est avouer qu'on ne peut soutenir l'éclat de sa majesté ; et que ce mystère, qui fait sa gloire intérieure, lui en procure une extérieure par la connaissance qu'il nous en donne, tout imparfaite qu'elle est, à laquelle rien n'est comparable. C'est ce qu'il est aisé de prouver par la comparaison avec les peuples qui n'ont pas eu connaissance de cet adorable mystère, et qui néanmoins ont jugé qu'il leur fallait une religion pour rendre un culte à la Divinité qu'ils reconnaissaient : car combien d'erreurs et combien d'opinions extravagantes ont embrassées les hommes même les plus sensés touchant la divinité ! on en trouvera les principales dans la suite de ce traité. Si donc la gloire consiste dans la claire connaissance du mérite et de la grandeur de quelqu'un, quelle gloire DIEU pouvait-il tirer de ces connaissances aussi basses que fausses de la majesté divine et de ses divines perfections ? mais après la révélation de ce mystère, c'est alors que les hommes ont eu une véritable idée de la grandeur de DIEU, et lui ont rendu une véritable gloire ; gloire soit au Père, au Fils, et au Saint-Esprit, etc. 3° C'est enfin la gloire de la religion d'avoir des mystères élevés au-dessus de la raison, et qui demandent une entière soumission de notre esprit ; et c'est une conduite admirable de la sagesse divine, qui a voulu sauver les hommes, de les appeler à la connaissance de la vérité par la foi plutôt que par la raison ; tous en effet ne sont pas capables de faire de grands raisonnements, mais tous sont capables de croire les mystères les plus relevés et les plus sublimes, avec le secours de la grâce. Ainsi comme les plus sages, quand ils se sont conduits par les seules lumières de leur raison, se sont égarés et évanouis dans leurs propres pensées, comme dit l'Apôtre, DIEU a trouvé bon de prendre une autre conduite, qui est d'attirer les hommes par la foi particulièrement de ce mystère, qui les oblige à croire des choses qui sont au-dessus de leur raison, et même qui y sont contraires en apparence.

2°. Comme nous ne serons parfaitement heureux un jour que par la vue des trois personnes adorables de la Trinité, aussi nous ne serons saints en cette vie qu'en les aimant. Or je prétends vous montrer que ce mystère

même renferme les plus puissants et les plus pressants motifs de cet amour : 1° Rien ne nous fait mieux connaître combien Dieu nous a aimés le premier, puisqu'il nous a créés à son image, et qu'il semble que ces trois divines personnes aient pris à tâche de nous imprimer les traits les plus vifs de leur ressemblance dans la nature et dans la grâce. 2° Rien ne marque mieux les bienfaits que nous avons reçus de lui, que de les avoir reçus de chacune des trois personnes en particulier. 3° Rien ne nous découvre mieux les amabilités et les divines perfections de Dieu que la révélation de ce mystère.

—

II. — Pour parler utilement du mystère de la très-sainte Trinité, et le rapporter autant qu'il est possible à l'édification de nos mœurs, voici trois propositions que j'avance d'abord, et qui feront le sujet et le partage de ce discours.

1° Je dis que la profession que nous faisons dans le christianisme de croire en un seul Dieu, une Trinité de personnes, est l'acte le plus glorieux à Dieu que notre foi soit capable de produire : première proposition.

2° Je dis que c'est le fondement le plus essentiel et le plus solide de toute notre espérance : seconde proposition.

3° Enfin je dis que c'est le lien de la charité qui doit régner entre les hommes, mais particulièrement entre les fidèles : troisième proposition.

La première vous montrera ce que nous faisons pour Dieu, en confessant le mystère de l'adorable Trinité ; la seconde, ce que nous faisons pour nous-mêmes ; et la troisième, ce que nous devons faire les uns pour les autres. Croire un Dieu en trois personnes, c'est le plus grand hommage de foi que la créature puisse rendre à Dieu : ce sera la première partie. Croire un Dieu en trois personnes, c'est le plus grand sujet de confiance que la créature puisse avoir en son Dieu : ce sera la seconde. Croire un Dieu en trois personnes, c'est avoir devant les yeux le plus puissant motif et le plus excellent modèle de la charité qui doit tous nous unir en Dieu et selon Dieu : ce sera la dernière. Ceci est moral, et mérite toute votre attention. (*Bourdaloue, Mystères*).

—

III. — Dieu, qui nous a donné un esprit pour le connaître, et des lumières pour le chercher, nous apprend dans l'Ecriture sainte qu'il veut être cherché avec simplicité de cœur : *In simplicitate cordis quærite illum.* (Sap. I), et que ceux qui voudront pénétrer dans les secrets de sa divine majesté seront opprimés sous le poids de sa gloire : *Qui scrutator est majestatis opprimetur à gloriâ* (Prov. XXV) : contentons-nous donc dans ce discours de rendre trois hommages à l'adorable Trinité des personnes divines :

1° D'humilier notre esprit sous la grandeur et l'obscurité de ce mystère impénétrable.

2° D'appliquer notre volonté à ce qu'il y a d'aimable et de bienfaisant pour nous dans ce mystère.

3° De sanctifier notre âme en reproduisant dans nous-mêmes, et en imitant ce divin mystère. (*Texier, Mystères*).

—

IV. — Comme c'est par le moyen de ce mystère que nous sommes chrétiens, il y a deux choses absolument nécessaires pour remplir les devoirs d'un véritable chrétien, savoir : de bien croire, et de bien vivre ; car, faute de l'un ou de l'autre, un chrétien qui a l'usage de la raison n'arrivera jamais au souverain bonheur que la religion chrétienne nous promet : or dans le mystère de l'adorable Trinité sont compris ces deux essentiels devoirs du christianisme.

1° Ce mystère, comme l'Eglise l'expose et comme nous devons l'entendre, nous oblige à croire 1° Qu'il n'y a qu'un Dieu ; la foi et la raison nous apprennent quelle idée et quel sentiment on doit avoir de sa bonté, de sa justice, de sa puissance, de sa providence : ce qui comprend un bon nombre des articles de notre foi. 2° Que ce Dieu unique par essence, subsiste en trois personnes dont l'une n'est pas l'autre : quoique toutes ensemble elles contribuent à nous rendre saints et éternellement heureux, par appropriation la création est attribuée au Père, la rédemption au Fils, et la sanctification au Saint-Esprit. Ainsi ce mystère qui est le fondement de tous les autres, contient en abrégé, ou plutôt renferme éminemment tout ce qu'un chrétien est obligé de croire.

2° Le mystère de la Trinité est le mystère que nous devons imiter, et nous indique la manière dont nous devons vivre, si nous voulons être de véritables chrétiens. Pour en être persuadés, il faut se souvenir que le mystère que nous honorons comprend deux choses que nous avons dit être les principaux objets de notre foi et de nos adorations, savoir l'unité de l'essence de Dieu, et la trinité des personnes. Sur ce principe, il y a deux choses qui doivent être le sujet de nos imitations et la règle de ce que nous devons faire pour être de véritables chrétiens. 1° Nous devons imiter cette adorable unité par l'union de la charité chrétienne ; car le Sauveur a souhaité et demandé instamment à son Père que les fidèles ne *soient qu'un entre eux, comme vous et moi ne sommes qu'un.* 2° Nous devons rendre notre charité parfaite, en imitant cette communication féconde qui se rencontre entre les personnes divines, c'est-à-dire que, comme le Père communique au Fils sa nature, tout ce qu'il a et ce qu'il est, à la réserve de sa paternité qui est incommunicable, et comme le Père et le Fils communiquent au Saint-Esprit tout ce qu'ils ont de perfections qui peuvent être communiquées, de même un véritable chrétien doit faire

part à ses frères, par une charité libérale, des biens qu'il a reçus de Dieu à condition même de les répandre sur eux.

—

V. — Dieu nous a révélé le mystère de l'auguste Trinité des personnes divines, pour trois différents desseins ; 1° pour nous découvrir ce mystère même, qui avait été connu et ignoré presque universellement de tout le monde ; 2° pour nous montrer les bienfaits que nous en avons reçus ; 3° pour nous déclarer les perfections que la Trinité possède en soi. Il nous a découvert la vérité de ce mystère, pour nous obliger à le croire ; il nous a montré les bienfaits que nous en avons reçus, pour nous obliger à les reconnaître ; il nous a enfin déclaré les perfections qu'il renferme en soi, pour nous obliger à les imiter. De ces trois différents desseins, tirons trois propositions pour notre instruction :

1° Il nous a révélé la vérité de ce mystère : c'est pourquoi nous sommes obligés de lui faire un sacrifice de notre foi et de notre entendement.

2° Il nous a découvert les bienfaits que nous en recevons : ainsi nous lui devons un sacrifice de notre mémoire par une reconnaissance continuelle.

3° Il nous a exposé ses perfections pour l'objet de notre imitation : par conséquent il doit exercer son empire sur notre cœur et sur notre volonté. (*Biroat, sermon 2e sur ce mystère*).

—

VI. — Nous pouvons envisager ce mystère de la Trinité en deux manières différentes : ou comme un mystère de ténèbres et d'obscurité, parce que l'Ecriture qui nous le révèle nous le cache en même temps, comme étant impénétrable et infiniment au-dessus de la portée de nos esprits ; ou bien comme un mystère d'éclat et de lumière, parce que la révélation qui nous en a été faite nous montre clairement les richesses de la bonté et de l'amour de Dieu pour les hommes. Mais de ce mystère d'obscurité et de lumière nous retirons deux grands avantages :

1° Par son obscurité, il nous fait sentir sa grandeur, en ce qu'il est au-dessus de nos esprits, et que, comme a dit un ancien auteur chrétien en parlant des philosophes qui ont voulu connaître la nature de Dieu par la lumière de leur raison, ils n'en n'ont jamais eu une plus noble connaissance qu'en perdant toute espérance de le connaître : *Majestatem* Dei *intelligendi desperatione senserunt* (Minutius Felix, in Octavio).

2. Par ses lumières qu'il a données au monde en l'éclairant d'une nouvelle connaissance, ce mystère nous fait voir la bonté de Dieu pour nous.

D'un côté il faut la soumission de nos esprits, de l'autre la reconnaissance de nos cœurs. (*Le même, premier sermon sur ce mystère*).

—

VII. — Le mystère que l'Eglise honore en cette Fête, mystère si sublime et si impénétrable, n'a point été découvert aux hommes ni dans la loi de nature, ni dans la loi écrite ; ou, s'il l'a été à l'égard de quelques saints patriarches ou de quelques prophètes, ce n'a été qu'en figure et si obscurément qu'il y a sujet de douter si eux-mêmes l'ont entendu. C'est un secret qui a été réservé à la loi de grâce, pour un peuple plus chéri et pour les enfants de la nouvelle alliance ; de sorte qu'on peut dire de ce divin mystère ce que S. Paul a dit de celui de l'Incarnation : *Sacramentum quod absconditum fuit à sæculo et à generationibus, nunc autem manifestum est sanctis* (Ephes. III). En quoi je trouve que Dieu a d'autant plus aimé les chrétiens qu'il nous a révélé une chose que nous ne pouvons découvrir par nous-mêmes, avec toute la force et la pénétration de notre esprit. Nous ne serions jamais parvenus à la connaissance de la Trinité, si Dieu n'avait lui-même ouvert la bouche pour nous l'apprendre, et nous ne l'aurions jamais pu croire s'il ne s'en était expliqué en des termes les plus clairs. C'est pourquoi j'ai dessein de vous faire voir :

1° Que la vérité de ce grand mystère est absolument incompréhensible :

2° Qu'elle est néanmoins indubitable ;

C'est-à-dire, qu'il n'est rien de plus obscur à la raison, et qu'il n'est rien de plus évident à la foi ; en un mot, qu'il faut fermer les yeux pour le croire : ce sera le premier point ; et qu'il faut s'aveugler pour ne le pas croire ; c'est le second. (*Le P. de la Colombière, sermon pour le jour de la Trinité*).

—

VIII. — Il n'y a que deux sortes de lumières à la faveur desquelles nous puissions connaître le mystère adorable de la sainte Trinité, celle de la foi et celle de la gloire. Vouloir, dit S. Bernard, connaître ce grand mystère par les lumières de la raison, c'est une vaine curiosité : *Vana curiositas est ;* Le connaître par les lumières de la foi pour l'aimer et l'adorer en cette vie, c'est la grande sûreté : *Magna securitas est.* Mais après l'avoir aimé et adoré en cette vie, le voir clairement dans l'autre, c'est la souveraine félicité : *Summa felicitas est.* Laissons donc la première voie de la connaissance et de la lumière de la foi ; arrêtons-nous aux deux autres, et faisons voir dans les deux parties de ce discours :

1° Que la connaissance du mystère de la Trinité par la lumière de la foi est aussi avantageuse qu'elle est sûre ; ce sera mon premier point.

2° Que la connaissance dans le ciel par la lumière de la gloire est aussi heureuse qu'elle est claire : ce sera mon second. (*Le P. Chaussemer, sermons sur les mystères*).

—

IX. — Je veux tâcher de vous faire voir :

1° La grandeur du mystère dont nous faisons la fête, et quelle idée l'Ecriture nous donne des perfections de Dieu.

2° Le culte que nous devons à Dieu et comment il veut être honoré. (*Discours de piété, discours sur le jour de la sainte Trinité*).

—

X. — Il faut que le principe et le fondement de la vraie religion ait deux qualités qui lui sont essentielles : que d'un côté il donne une haute idée de la grandeur de Dieu, et que de l'autre il fasse parfaitement connaître la bassesse de l'homme. Ces deux qualités sont parfaitement renfermées dans le mystère de la Trinité, que nous adorons comme le premier objet de notre croyance.

1° Il n'y a rien qui nous donne une si haute idée de Dieu, puisque ce mystère nous fait connaître qu'il est infiniment au-dessus de toutes nos pensées.

2° Il n'y rien qui nous donne, mieux que ce mystère, une plus basse idée de l'homme, dont l'esprit est si borné qu'il ne se connaît pas lui-même, ni la millième partie des choses qui sont autour de lui ; et qui cependant a la témérité de vouloir pénétrer l'abîme de la Divinité ; ce qui est la cause de ces étranges égarements qui font voir combien il est faible de lui-même sans le secours de la foi. (*Essais de Sermons sur les Dimanches de l'année*).

—

XI. — Dans notre religion, nous n'avons point de mystère plus grand, plus sublime, et plus digne de la divine majesté, que le mystère de la divine Trinité :

1° Parce qu'il n'y en a point qui nous donne une plus haute idée et une plus grande connaissance du Dieu que les chrétiens adorent.

2° Parce qu'il est le mystère que Dieu n'a révélé que dans la loi de grâce.

3° Parce qu'il est le mystère qui nous a faits hommes, et qui nous a faits chrétiens. (*Sermon manuscrit du P. Etienne Chamillard*).

—

XII. — 1° C'est au nom de cette sainte et adorable Trinité que nous sommes faits chrétiens.

2° C'est par le fréquent souvenir de ce mystère et de ce que nous avons promis en nous faisant chrétiens, que nous vivrons en véritables et fidèles chrétiens.

4° C'est par l'invocation de cet adorable mystère que nous mourrons chrétiens véritables et prédestinés; car c'est ce que le ministre de l'Eglise demande à Dieu, à l'instant de notre mort.

—

XIII. — Il n'y a que deux voies pour parvenir à la connaissance de Dieu : celle de la raison et celle de la foi. Si nous prétendons seulement procéder par la voie de la raison, nous nous aveuglerons nécessairement et nous tomberons dans une foule d'erreurs : l'expérience le démontre. Pour avoir donc une connaissance de cette vérité si sublime, il faut avoir recours à la foi, qui seule nous peut satisfaire.

1° Je soutiens donc qu'il n'y a que cette seule voie de la foi pour arriver à la connaissance de Dieu, un en essence et en nature, mais triple en personnes.

2° Ajoutons qu'il n'y a aussi que cette voie pour parvenir à son amour; parce que nous n'aimerons jamais Dieu de toute l'ardeur avec laquelle nous sommes obligés de l'aimer, si nous ne le connaissons avec toute la lumière dont notre foi est capable. (*Ogier*, *Actions publiques*).

—

XIV. — On peut partager un discours sur cette matière comme il suit :

1° Soumission d'esprit qu'on doit à un mystère qui passe l'intelligence des hommes et des anges, basés sur les motifs les plus graves, nonobstant les prétentions de la raison et des sens. Ces motifs sont la révélation incontestable que le Fils de Dieu nous en a faite, les témoignages que le ciel en a rendus d'une manière sensible, puis la certitude que cet être souverain a dû communiquer à ses créatures au moins quelques notions sur sa propre nature.

2° Hommage que nous devons rendre à Dieu à cause de ce mystère, et qui consiste en ces trois choses : 1° La reconnaissance pour les biens que nous recevons des trois personnes divines. 2° Une crainte filiale et respectueuse. 3° Un amour véritable envers Dieu.

—

XV. — Dans l'adorable et incompréhensible mystère d'un seul Dieu en trois personnes, il y a quelque chose que nous connaissons par la lumière naturelle, et il y a quelque chose que nous ne savons que par la révé-

lation, mais que nous devons nécessairement croire pour être chrétiens.

1° Ce qui est évidemment connu par la seule lumière de la raison, c'est qu'il ne peut exister qu'un seul Dieu; dès lors on comprend quel avantage a la religion chrétienne sur toutes celles où l'on adore de fausses divinités. 1° Nous n'avons qu'un souverain maître de qui nous dépendons en toutes choses, à qui nous devons uniquement plaire, à qui nous devons un culte souverain; mais c'est un maître facile à contenter, qui ne nous ordonne rien qui soit au-dessus de nos forces, qui connaît et qui agrée jusqu'aux moindres services. Hélas! où en serions-nous, s'il fallait obéir à différents souverains, qui auraient par conséquent des volontés contraires; ce qui a fait dire au Fils de Dieu que personne ne peut servir deux maîtres. 2° Nous n'avons qu'un souverain juge, à qui nous devons répondre de nos actions, qui en est témoin, qui en juge par ce qu'elles ont de réel, qui pénètre jusqu'aux intentions les plus secrètes, et qui connaît parfaitement ce que nous faisons pour lui, etc. 3° Cet unique souverain de l'univers est aussi notre créateur, notre dernière fin; il a tout fait pour nous et il est seul capable de nous rendre éternellement heureux, etc.

2° Ce que nous savons de ce divin mystère par la révélation que le Fils de Dieu même nous en a faite, renferme les plus puissants et les plus pressants motifs de l'aimer. 1° Il nous fait connaître combien il nous a aimés le premier; car, n'ayant nul besoin de nous, il nous a créés à son image, et les trois divines personnes de la Trinité nous ont imprimé les caractères les plus vifs et les mieux marqués de leur ressemblance dans la nature et dans la grâce; ce qui est sans doute une marque d'amour et de distinction dont nous devons être éternellement reconnaissants. 2° On ne peut penser à ces trois adorables personnes qu'on ne se souvienne que le Père éternel nous a aimés jusqu'à cet excès que de nous donner son Fils pour nous racheter; que ce Fils unique, éternel et immortel s'est fait semblable à nous pour nous rendre encore semblables à lui; et que ce divin Esprit a voulu se communiquer à nous d'une manière ineffable pour être le principe de notre justification. 3° Il est à la vérité dans la nature du bien de se communiquer; mais, indépendamment des communications infinies au-dedans, Dieu a voulu se communiquer au-dehors, et nous faire jouir du même bien dont il jouit: c'est l'effet d'une bonté et d'un amour que nous ne saurions assez reconnaître. 4° Ce n'est pas assez que Dieu nous fasse du bien librement, les trois divines personnes y contribuent; c'est la volonté de toutes trois qui en conçoit le désir, et la puissance de toutes trois qui l'exécute; c'est donc aussi à toutes trois que nous en sommes redevables.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin** a composé 15 livres sur la sainte Trinité, avec un travail indicible, comme il dit lui-même. — 1er sermon *De verbis Apost.* parle de l'incompréhensibilité de la nature divine, de l'égalité des personnes, et de l'unité dans la Trinité. — 19e et 189e *serm.* parle encore de ce mystère ineffable. — Le même, ou l'auteur des sermons *Ad Fratres in Eremo,* Sermon 15, nous avertit de réprimer notre curiosité sur ce sujet, et de ne prétendre pas en savoir plus que le Fils de Dieu n'en a appris à ses disciples.

S. Ambroise, *lib.* 1 *de fide ad Gratianum Augustum*, 2, traite ce mystère, et expose ce que l'Eglise oblige de croire ; Prologue du 2e livre, il en donne l'explication. — *Libro de dignitate animæ*, 2, enseigne de quelle manière l'image de la Trinité se trouve dans l'homme. — Même livre, enseigne qu'en conséquence de cette ressemblance, nous devons aimer Dieu de tout notre esprit, et de toute notre âme.

Origène, *Homil.* 9 *in caput* VI *Isaiæ*, compare la génération du Verbe à la splendeur qui est aussi ancienne que la lumière dont elle procède.

S. Chrysostôme, Sermon de la Trinité, prend à tâche de prouver ce mystère par l'Ecriture, et apporte pour première preuve ce passage de la Genèse : *Faciamus hominem ad imaginem nostram.* — A un sermon où il parle de la Trinité consubstantielle et inséparable des personnes, contre Arius, Macédonius et les autres hérétiques qui se sont élevés contre cet adorable mystère. — A fait cinq homélies : *De incomprehensibili* Dei *naturâ*, de l'incompréhensibilité de la nature de Dieu ; et dans la 5e il explique admirablement ces paroles de l'Apôtre : *Qui habitat lucem inaccessibilem.*

Le *Symbole de S. Athanase* contient tout le détail de ce que nous devons croire sur cet ineffable mystère.

S. Bernard, dans le premier de ses petits sermons, parle de la Trinité créée qui est dans nous par les trois puissances de notre âme, et explique comme elle est déchue de son excellence, et comme elle a été corrompue par le péché. — *De la Considération*, livre 5, emploie les chapitres 6, 7, 8, 9 et 10 à prouver et expliquer l'unité de la nature divine et la Trinité des personnes.

S. Eucher, ou **Eusèbe d'Emèse**, dans un sermon sur ce mystère, donne une belle idée de la grandeur de Dieu.

S. Thomas, outre ce qu'il a dit dans sa *Somme* de l'unité de Dieu et de la Trinité des personnes divines, a un sermon sur ces paroles : *O altitudo sapientiæ et scientiæ* Dei, etc.

S. Bonaventure, 3e sermon sur cette Fête, montre qu'il faut croire, craindre, aimer et adorer la sainte Trinité.

S. Bruno a trois sermons sur cette Fête, et dans le troisième il parle de cet adorable mystère.

Gerson a aussi deux sermons sur la Trinité; dans le premier il parle de Dieu, un en essence et trine en personnes.

[Livres spirituels et autres]. — **Grenade**, dans son *Catéchisme*, part. 4, a un dialogue qui instruit en détail un prosélyte de tout ce qui regarde ce mystère.

Jacobus Alvarez de Paz, *Part.* 3, *décad.* 9, *contemplat.* 81 *et seq.*, traite de ce mystère et de ce qui y a quelque rapport.

Le **P. d'Argentan**, capucin, *Conférences sur les grandeurs de* Dieu, conférence 6 et 7, parle amplement de ce divin mystère.

Le **P. Nouet**, l'*Homme d'oraison*, part. 3, a plusieurs méditations qui composent un long traité.

Le **P. Dupont**, dans ses *Méditations sur les mystères de la foi*, partie 6, méditation 4, traite amplement de l'unité de Dieu, de la Trinité des personnes, et ensuite des perfections divines.

Le **P. Haineufve** a une méditation pour le Dimanche de la Trinité.

Le **P. Bourgoin** a quatre méditations sur ce mystère; après avoir montré dans la première qu'il faut adorer la Trinité des personnes divines dans l'unité d'essence, il montre dans les trois autres méditations qu'on doit adorer chaque divine personne en particulier.

Livre intitulé : *La Sagesse chrétienne*, par le **P. Guilleminot**, ch. 2.

Le **P. Nepveu**, *Réflexions chrétiennes*, parle de l'unité de Dieu, et donne de pieuses affections sur la Trinité.

Le **P. le Valois**, *Œuvres spirituelles*, a un entretien sur ce mystère.

Guillème, auteur italien, a fait un gros volume sur ce sujet.

Il y a bon nombre de théologiens et de catéchistes qui ont traité ce mystère à leur manière.

[Prédicateurs]. — **Matthias Faber**, entre plusieurs sermons sur cette Fête, en a trois qui expliquent le mystère.

Biroat, *Mystères*, a deux sermons.

Le **P. Bourdaloue**, *Mystères*.

Le **P. Texier**, *Mystères*, un sermon; *Dominicale*, sermon pour le jour de la Trinité.

Ogier, un sermon sur la Trinité.

Le **P. Duneau,** *Mystères,* a deux sermons.

Fromentière, et **Du Jarry.**

Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, mystères de Notre-Seigneur.

Essais de sermons sur la Dominicale, et *Discours moraux.*

[Recueils]. — **Labatha.** **Lohner.** } Titulo *Deus*

Les Homélies de **Carthagène.**

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Videte quôd ego sim solus, et non sit alius Deus *præter me.* Deuter. xxxii, 39.

Considérez que je suis le Dieu unique, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi.

Ego Dominus, extra me non est Deus. Isaïæ xlv, 5.

Je suis le Seigneur, et il n'y a point d'autre Dieu que moi.

Ego ipse sum; ante me non est formatus Deus, *et post me non erit.* Isaïæ xliii, 10.

C'est moi qui suis, et il n'y a point de Dieu formé avant moi, et il n'y en aura point après moi.

Scito ergo hodie et cogitato in corde tuo quod Dominus ipse est Deus *tuus in cœlo sursum, et in terra deorsum; et non sit alius.* Deuter. iv, 39.

Reconnaissez donc en ce jour, et que cette pensée soit toujours gravée dans votre cœur, que le Seigneur est l'unique Dieu, depuis le haut du ciel jusqu'au plus profond de la terre, et qu'il n'y a point d'autre dieu que lui.

Cui similem fecistis Deum, *aut quam imaginem ponetis ei?* Isaïæ xl, 18.

A qui avez-vous fait ressembler Dieu, et quelle image en tracerez-vous?

Hic est Deus *noster, et non æstimabitur alius ad eum.* Baruch. iii, 36.

Voilà notre Dieu, et nul autre ne pourra lui être comparé.

Domine, quis similis tibi? Psalm. xxxiv, 10.

Seigneur, qui est semblable à vous?

Magnus consilio, et incomprehensibilis cogitatu. Jerem. xxxii, 19.

Vous êtes grand dans vos conseils, et incompréhensible dans vos pensées.

Ecce Deus *magnus vincens scientiam nostram.* Job. xxxvi, 26.

Dieu est grand, et surpasse toute notre science.

Posuit Deus *tenebras latibulum suum.* Psalm. xvii, 17.

Dieu a choisi sa retraite dans les ténèbres.

Qui lucem habitat inaccessibilem. I Timoth. vi, 16.

Il habite une lumière inaccessible à tout esprit créé.

Quem nullus hominum vidit unquam, sed nec videre potest. Ibid.

Personne n'a jamais vu Dieu, et même ne le peut voir tel qu'il est en lui-même.

Generationem ejus, Verbi divini, *quis enarrabit?* Isaïæ liii, 8.

Qui pourra nous apprendre la naissance de ce Verbe éternel?

Videmus nunc per speculum et in ænig-

Nous ne le voyons maintenant que comme

mate, tunc autem facie ad faciem. I Cor. XIII, 12.

Invisibilia ipsius, DEI, *per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur.* Rom. I, 20.

Unus Dominus, una fides, unum baptisma. Ephes. IV, 5.

Regi seculorum immortali, invisibili, soli DEO *honor et gloria.* I Tim. I, 17.

Docete omnes gentes, baptisantes eos in nomine Patris, et Filii, et SPIRITUS SANCTI. Matth. XXVIII, 19.

Nemo novit Filium nisi Pater; neque Patrem quis novit nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare. Matth. XI, 27.

Mutaverunt gloriam incorruptibilis DEI *in similitudinem imaginis corruptibilis hominis,* etc. Rom. I, 23.

O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ DEI! *quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus!* Rom. XI, 33.

Tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum, et Spiritus Sanctus, et hi tres unum sunt. I Joan. V, 7.

Hæc est vita æterna : ut cognoscant te, solum DEUM *verum, et quem misisti* JESUM CHRISTUM. Joan. XVII, 3.

Pater sancte, serva eos quos dedisti mihi, ut sint unum, sicut et nos. Ibid. 11.

Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint. Ibid. 21.

Ut sint unum sicut et nos unum sumus. Ibid. 22.

Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram. Genes. I, 26.

Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus DEUS. Apoc. IV, 8 et Isaïæ VI, 3.

Filius meus es tu, ego hodie genui te. Ps. II, 7.

dans un miroir et en des énigmes; mais alors nous verrons DIEU face à face.

Les grandeurs invisibles de DIEU deviennent visibles en se faisant connaître par ses ouvrages.

Il n'y a qu'un Seigneur, une foi et un baptême.

Au roi des siècles, immortel, invisible, à l'unique DIEU, honneur et gloire.

Instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Nul ne connaît le Fils que le Père, comme nul ne connaît le Père que le Fils, et celui à qui le Fils l'aura voulu révéler.

L'honneur qui n'est dû qu'au DIEU incorruptible, ils l'ont transféré à l'image d'un homme corruptible.

O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de DIEU! que ses jugements sont impénétrables, et ses voies incompréhensibles.

Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit.

La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul DIEU véritable, et JÉSUS-CHRIST que vous avez envoyé.

Père saint! conservez ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un, comme nous.

Afin qu'ils soient un tous ensemble; comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous, qu'ils soient de même un en nous.

Afin qu'ils soient un, comme vous et moi ne sommes qu'un.

Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.

Saint, Saint, Saint, est le Seigneur DIEU.

Vous êtes mon Fils, et je vous ai engendré aujourd'hui.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[L'Homme créé à l'image de Dieu]. — La première similitude, qui fait en même temps une preuve de ce grand mystère, se trouve dans le livre de la Genèse, ch. I, où Moïse représente DIEU comme consultant au sujet de la création de l'homme et disant : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* Car à qui adressait-il ces paroles ? ce n'est pas aux anges;

car les anges n'ont point concouru, ni pu concourir avec DIEU dans cet ouvrage ; d'ailleurs l'homme a été fait à l'image de DIEU, et non à l'image de l'ange. C'est donc DIEU le Père qui adresse ces paroles au Fils et au SAINT-ESPRIT ; ce sont là ses coopérateurs dans la création de l'homme : *Loquitur ad coopificem Filium et Spiritum Sanctum*, dit S. Chrysostôme. Les paroles qui suivent dans l'Ecriture, DIEU *créa l'homme à son image et ressemblance*, réunissent ces trois divines personnes, et enseignent que toutes trois ne sont qu'un seul DIEU. Nous inférons de là que, notre âme étant faite à l'image et à la ressemblance de DIEU, nous portons l'image de la Trinité, du Père dans notre mémoire, du Fils dans notre entendement, et du SAINT-ESPRIT dans notre volonté ; parce que, comme ces trois puissances ne font qu'une âme seule, aussi ces trois divines personnes ne font qu'un seul DIEU. C'est une similitude qu'on apporte ordinairement pour nous donner quelque idée et quelque connaissance imparfaite de cet incompréhensible mystère.

[Abraham et les trois jeunes hommes]. — Une des plus belles images de la Trinité, et comme une première leçon que DIEU a faite aux hommes pour les disposer à la connaissance de ce mystère, est celle que nous lisons au même livre de la Genèse, ch. XVIII, que le Seigneur apparaissant à Abraham, ce saint patriarche vit trois hommes devant lui, et que les ayant vus, il se prosterna et adora, en disant, Seigneur, *Domine*. Cette vision mystérieuse qu'eut le père des croyants lui représentait sans doute une image de la Trinité, et de la parfaite égalité des personnes divines dans l'unité d'une même essence ; car pourquoi le Seigneur, voulant se faire voir à Abraham, lui fait-il paraître trois hommes ? et pourquoi Abraham qui en vit trois, les réunit-il en un seul dans ses hommages et ses adorations, *Tres vidit et unum adoravit*, dit S. Augustin, si ce n'est parce que ces trois ne sont qu'un, et ne font qu'un DIEU et un seul Seigneur, *Domine* ?

[Vision d'Isaïe]. — Isaïe rapporte, ch. VI, qu'il a vu le Seigneur assis sur un trône sublime et élevé ; les Séraphins l'environnaient ayant chacun six ailes, deux dont ils voilaient leur face, deux dont ils voilaient leurs pieds, et deux autres dont ils volaient ; ils criaient l'un à l'autre : *Saint, Saint, Saint, est le Seigneur ; toute la terre est remplie de sa gloire*. Ce cantique divin que les Séraphins chantent sans cesse dans le ciel, et que l'Eglise répète tous les jours dans la célébration des saints mystères, nous représente celui de l'adorable Trinité. Ces esprits bienheureux disent bien une fois *Seigneur*, une fois DIEU ; mais ils ne disent pas pour une fois *Saint*, ils le disent trois fois : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur*. Ils nous apprennent par là que les trois personnes divines ont, avec leur distinction, égalité de gloire et unité de nature.

[Les images sont défectueuses]. — Les saints Docteurs nous ont donné des images et des similitudes pour nous faciliter la connaissance de ce mystère. Ils ont remarqué dans le soleil sa substance, son rayon et sa chaleur ; ils nous ont dit que le soleil pouvait représenter le Père qui se communique à son Fils comme à son rayon, puisqu'aussi bien ce Fils est appelé par S. Paul la splendeur de sa gloire ; ils ont regardé ensuite le soleil et les rayons, qui sont les principes de la chaleur, comme l'image du Père et du Fils qui produisent le Saint-Esprit, l'ardeur et l'amour personnel des deux ; ils ont encore considéré notre âme avec ses trois facultés, la mémoire, l'entendement et la volonté, qui ne font qu'une même substance spirituelle et indivisible, comme une image des trois personnes qui ne constituent qu'une même divinité. Mais dans toutes ces similitudes, ils ont trouvé du défaut et de l'insuffisance pour exprimer ce mystère ; ils ont dit avec S. Hilaire que toutes ces comparaisons sont plus utiles à l'homme qu'elles ne sont justes par rapport à Dieu : *Omnis comparatio homini utilis potius habeatur quàm* Deo *apta.* Ils ont reconnu avec Tertullien que c'est le propre de Dieu d'être infiniment au-delà de toute comparaison? Dei *principaliter proprium est, nullius rei capere comparationem.* Contentons-nous de dire avec Jésus-Christ qu'il y a un Dieu d'une essence très-simple et indivisible, et que néanmoins cette essence subsiste en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; tout le reste est embarrassant, trop confus et trop obscur pour éclaircir ce mystère.

S. Basile trouve une image de ce mystère dans l'arc-en-ciel : c'est une nue, dit ce Père, qu'un même rayon peint de trois couleurs différentes. S. Denis d'Alexandrie le compare à l'eau d'une fontaine qui, venant à couler, fait un ruisseau, lequel produit enfin un fleuve : voilà une eau qui a différents noms. Mais après avoir compris toutes ces similitudes ou ces symboles, gardons-nous bien, dit S. Augustin, de penser que nous ayons conçu le mystère de la Trinité. En effet, dans toutes ces trinités créées, s'il m'est permis de parler ainsi, ou la distinction n'est pas réelle, ou l'unité n'est qu'apparente ; ce sont trois noms donnés à la même chose ; mais dans Dieu, la distinction et l'unité sont également réelles : il est vrai que le Père n'est pas le Fils, et le Fils n'est pas le Père ; il est vrai néanmoins qu'ils sont une même chose ; de sorte que les comparaisons qu'on apporte en cette matière peuvent bien nous aider à apprendre ce que la foi nous enseigne, mais non pas à comprendre ce que nous croyons.

[Moyen de connaître si l'idée que l'on se fait de Dieu est vraie]. — Voulez-vous savoir, dit S. Augustin, si l'idée que vous vous formez de Dieu est véritable, voyez si vous la comprenez cette idée, et si vous la comprenez, ce n'est pas l'idée de Dieu que vous avez, c'est l'idée d'une créature et non pas celle du Créateur. Nous avons une belle figure de ceci dans la nature ; nous voyons quelquefois le soleil se peindre dans une nue et former un autre soleil : il y fait briller son image, avec tant de lumière qu'on a de

la peine à distinguer le vrai soleil de celui qui n'est que son image ; si vous voulez cependant savoir lequel est le véritable, voici une marque assurée : regardez fixement l'un de ces soleils, si vous le voyez aisément et si vous n'en êtes pas ébloui, ce n'est qu'un soleil faux que vous voyez; mais au contraire, si vous ne pouvez le regarder sans être ébloui, vous le voyez en ne pouvant le voir, aveuglé que vous êtes de ses rayons. De même voulez-vous savoir si cet être souverain, subsistant en trois personnes réunies dans une seule nature, est l'être dont vous vous formez l'image sur les symboles que vous en apercevez dans la nature ? je vous donne une marque certaine. Si vous la comprenez cette idée, si vous envisagez ce premier être sans être ébloui, et, comme parle l'Ecriture, sans être opprimé du poids de sa gloire ; si vous vous imaginez concevoir cette nature très-simple et les trois personnes très-distinctes : ce n'est pas véritablement Dieu que vous concevez, ce n'est que son image. Au contraire si les perfections de cet être souverain et des personnes divines ont un éclat si vif qu'elles éblouissent votre esprit, et que votre raison se trouve déconcertée, alors votre idée est juste, et le Dieu que vous ne pouvez concevoir est le Dieu véritable, puisqu'il est au-dessus de nos idées et de la portée de tous nos esprits créés.

[La Trinité apparaît au Baptême de J.-C.] — Nous apprenons de l'Histoire sainte que la sainte Trinité fut présente au Baptême de Notre-Seigneur ; et quoiqu'il semble que chacune des divines personnes y ait fait quelque action particulière séparément, il est pourtant vrai de dire, comme l'enseigne S. Augustin, que tout y a été opéré indivisiblement par toute la sainte Trinité. C'est, dit-il, toute la sainte Trinité qui a formé la chair de Jésus-Christ, quoiqu'elle appartienne à Jésus-Christ seul : *c'est toute la Trinité qui a fait la colombe qui descendit visiblement sur lui, quoiqu'elle appartienne au* Saint-Esprit *seul ; ce fut toute la Trinité qui forma la voix qui dit : c'est mon Fils, quoique cette voix soit attribuée au seul Père* (Serm. 63 de Verbis Domini, et lib. 2 de Trinit. 5). Et comme ces divines personnes se sont associées au mystère de l'Incarnation pour élever la sainte humanité du Sauveur jusqu'à l'union du Verbe, et en son Baptême pour déclarer ce qu'il était déjà, c'est-à-dire, Fils de Dieu par nature, elles s'unissent de même en notre régénération spirituelle pour nous élever à la dignité d'enfants adoptifs.

[Les Apôtres agissent toujours au nom de la Trinité]. — Les Apôtres ont toujours regardé le mystère de la Trinité comme le fondement de la religion de Jésus-Christ ; tout ce qu'ils faisaient n'était qu'au nom de l'adorable Trinité : s'ils prêchaient, s'ils baptisaient, s'ils faisaient des miracles, tout était au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Et Jésus-Christ lui-même le leur propose comme le principe et le fondement de leur foi : allez, leur dit-il, allez, baptisez toutes les nations de la terre ;

mais faites-le au nom des trois augustes personnes de la Trinité : *Baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et* SPIRITUS-SANCTI (Matth. XXVIII). D'où les Docteurs enseignent conséquemment que le Baptême qui ne serait pas donné sous le nom de ces trois adorables personnes, ne serait ni vrai ni légitime ; tant il est vrai que le mystère de la Trinité est le premier objet et le principe de notre foi.

[Il y a une mauvaise trinité]. — Si le principal effet de la sainte Trinité dans les trois puissances de notre âme est d'y laisser empreinte l'image de sa sainteté, il faut remarquer qu'il y a dans le monde une trinité maligne et fatale qui s'oppose à la sainteté incréée, et qui détruit la sainteté créée dans nos cœurs. C'est l'avarice, la volupté, l'ambition ; c'est cette triple concupiscence dont parle S. Jean, qui fait la trinité du monde : *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ* (I Joan. II). Car c'est ce que le monde adore, c'est ce qu'il aime le plus, et c'est l'idole qu'il érige en son cœur pour contester avec le vrai DIEU, et lui disputer ses affections et ses intentions. La première convoitise, qui est la convoitise des biens de la terre, s'oppose au Père éternel parce qu'il est la source de tous les biens et les répand libéralement sur toutes les créatures ; nous les devrions attendre de sa main, et néanmoins cette convoitise déréglée nous en ôte le souvenir, infecte notre mémoire, et nous remplit de soins importuns qui nous divertissent de son service. La seconde, qui est la convoitise de la chair, s'oppose au Verbe dont la naissance dans le temps et dans l'éternité est plus pure que la lumière ; et cette convoitise jette tant de ténèbres dans notre entendement qu'il est incapable de comprendre les vérités du ciel, et d'y conformer ses mœurs. La troisième, qui est celle des vanités et des grandeurs du siècle, combat le SAINT-ESPRIT qui repose dans le cœur des humbles, et elle débauche la volonté qui se révolte contre les mouvements de la grâce. De là : plus une âme est passionnée pour ces trois idoles, plus elle se refroidit en l'amour et au service de l'adorable Trinité.

[Ce mystère inconnu aux Juifs]. — Le mystère de la Trinité est un secret qui n'a été révélé qu'aux chrétiens ; car loin qu'Abraham et quelques autres saints patriarches et prophètes aient communiqué aux Juifs les lumières particulières qu'ils avaient reçues sur ce point, nous voyons que les restes de cette perfide nation aujourd'hui dispersés dans tous les royaumes du monde, croient un DIEU unique en personne aussi bien qu'en essence. Ni leurs Pères, ni leurs Docteurs ne leur ont rien appris de cette grande merveille ; au lieu qu'il n'est pas un chrétien qui n'ait autant de fois entendu parler de ce mystère qu'on l'a instruit de sa religion. Sait-il qu'il a embrassé la loi d'un DIEU fait homme, dès-lors il sait qu'il y a un DIEU en trois personnes. Ces deux connaissances dérivent l'une de l'autre, et sont maintenant inséparables.

Les sibylles parlent d'un DIEU qui engendre un fils unique, comme le témoignent leurs vers cités par Lactance, livre 4 chap. 6 ; quelques païens en parlent également comme Trismégiste dans son *Pimandre*, et Platon qui dans une lettre à Denis, roi de Sicile, reconnaît trois principes dans la Divinité et veut qu'on tienne ce mystère secret, ou encore Orphée, qui, comme remarque Théodoret, fait mention dans ses poésies d'un DIEU qu'il appelle esprit et la production de l'entendement divin ; d'autre part S. Augustin (Confessions, VII, 9) assure avoir lu dans les livres des Platoniciens, ce que S. Jean dit au commencement de son évangile *que le Verbe était de toute éternité dans* DIEU, *et que ce verbe était* DIEU, *et que toutes choses ont été faites par ce Verbe*. Tout semble montrer que parmi les ténèbres du paganisme, il y a eu quelque rayon de cette vérité que nous disons être infiniment au-dessus de la portée et de l'intelligence de tous les esprits créés. Quant aux objections tirées de là, il est facile de leur répondre : pour ce qui est des sibylles, S. Augustin et avec lui tous les docteurs enseignent qu'elles ont été inspirées de DIEU, et qu'elles n'ont dit que ce qu'elles avaient appris du ciel ; pour ce qui regarde les sages de la gentilité, les SS. Pères, et particulièrement S. Augustin, remarquent qu'ils avaient lu les livres de l'ancienne loi, où cette vérité est obscurément déclarée en plusieurs endroits, vu qu'il y est fait mention de DIEU, de son Fils qui est appelé Verbe, et de son Esprit auquel on attribue la perfection de l'univers. Ces passages de l'Ecriture ont donné lieu à ces païens de dire quelque chose ; mais ils n'ont jamais bien entendu cette distinction des personnes divines, dont la révélation claire et formelle était réservée à la religion chrétienne.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

In sole posuit tabernaculum suum. Posuit tenebras latibulum suum. (Psalm. XVII). — Le prophète royal, pour faire voir la gloire et la majesté de DIEU, emploie deux expressions bien différentes, et qui semblent bien contraires au premier abord, puisque tantôt il dit qu'il a mis son trône dans le soleil : *In sole posuit tabernaculum suum*, et tantôt qu'il l'a entouré de ténèbres : *Posuit tenebras latibulum suum.* Mais je trouve que ces deux choses si opposées en apparence se rencontrent et s'accordent dans le mystère de l'adorable Trinité. Car pour ce qui regarde la vérité de l'existence de DIEU, elle est plus brillante que le soleil : les preuves, dit S. Ambroise, en sont visiblement écrites dans toutes les parties de cet univers, et par la propre lumière des astres ; et quand il se

voudrait cacher sous l'épaisseur du ciel et de la terre, ses ouvrages mêmes le découvriraient en publiant leur auteur : de sorte que, quelque effort que fassent les athées pour effacer l'impression générale d'une Divinité que la vue de ce grand monde forme naturellement dans tous les hommes, ils ne sauraient ni l'étouffer, ni l'obscurcir entièrement. Mais pour ce qui est de sa nature qui subsiste en trois personnes, ce sont des ténèbres que notre entendement avec toute sa pénétration ne saurait percer ; Dieu se fait un voile de ses propres lumières, qui le rendent inaccessible par leur trop grand éclat, et qui lui donnent dans l'Ecriture le nom d'un Dieu caché : Deus *absconditus* (Isaiæ XL). Je ne prétends donc pas vous découvrir ce grand mystère, dont la vue nous est réservée dans le ciel ; je ferais bien plutôt comme celui qui n'ayant pu comprendre la cause du flux et du reflux de la mer, se jeta dedans et s'y perdit. Je veux dire que j'irais bien plutôt me perdre heureusement dans l'abîme des perfections de Dieu par les mouvements de mon cœur, que je ne vous le ferais comprendre par les faibles idées de mon esprit. Il nous suffit donc de savoir que dans cet adorable mystère il y a trois choses qu'il ne nous est pas permis d'ignorer, comprises sous ces trois paroles : *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus*, savoir, l'unité d'une divine essence, la Trinité des personnes, et les perfections infinies de cette excellente nature. Ce mot de Saint au nombre singulier marque l'unité de Dieu ; il est répété trois fois, à raison des trois personnes, et la sainteté divine qu'il signifie enveloppe toutes les perfections.

Accedet homo ad cor altum et exaltabitur Deus (Psalm. 36). — Nous reconnaissons avec le prophète royal que Dieu est incompréhensible, en sorte que quelque haute et quelque noble que soit l'idée que nous en concevons, nous reconnaissons que nous sommes infiniment éloignés d'y atteindre : *Accedet homo ad cor altum*. Elevez vos pensées tant que vous voudrez, concevez tout ce qu'il vous plaira de grand, imaginez tout ce qui peut être, réunissez toutes les perfections de tous les êtres dans un seul, séparez-en tout ce qu'il y a d'imparfait : Dieu est tout cela, et infiniment au-dessus : *Accedet homo ad cor altum, et exaltabitur* Deus. Or je dis que cette incompréhensibilité d'un Dieu, qui est au-dessus de toutes nos idées et de toutes nos connaissances, est ce qui nous le fait mieux connaître.

Videte quòd ego sim solus, et non sit alius Deus *præter me* (Deuter. XXXII). Il n'est pas difficile de comprendre qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et que le premier principe de tous les êtres doit avoir l'unité. *Videte ;* comme si Dieu voulait dire qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour acquérir cette connaissance. Ces mêmes créatures qui dans leur variété, nous représentent la vertu infinie de leur créateur, nous prêchent aussi son unité par cet ordre admirable et cette inclination naturelle qu'elles ont de s'unir.

La raison l'enseigne, puisque nous entendons sous le nom de Dieu un être infiniment parfait, et tellement accompli qu'il ne se peut rien figurer de meilleur, de plus parfait et de plus accompli : or, s'ils étaient plusieurs dieux, deux dieux pris ensemble vaudraient plus qu'un seul, et par conséquent chaque Dieu pris séparément ne serait pas Dieu, puisqu'il se trouverait quelque chose de meilleur que lui. De plus, s'il y avait plusieurs dieux, ils pourraient être différents en jugement, en volonté et en puissance, et par conséquent ils pourraient vouloir des choses différentes, et s'opposer les uns aux autres : ce qui détruit évidemment l'indépendance, le pouvoir absolu, la félicité, et le repos inaltérable de Dieu ; il faut donc que le vrai Dieu puisse dire : *Ego Dominus; et extra me non est* Deus, *videte quòd ego sim solus*, etc. (Isai. LXV).

Docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti (Matth. XXVIII). — C'est le commandement que le Sauveur fait à ses Apôtres, d'aller enseigner toutes les nations. et de les baptiser au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit ; pour marquer que le bonheur de leur prédestination venait également des trois personnes. Ce qui a fait dire à la théologie, que la forme du sacrement de baptême consiste dans la prononciation réelle de ces trois noms, du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; et que le baptême qui serait fait au nom de la Trinité, sans spécifier en particulier le nom des trois personnes, serait nul et sans aucun fruit. C'est sous le nom de ces trois personnes distinctes que commence notre rédemption ; ce sont elles qui l'achèvent : et le chrétien se doit regarder au jour de son baptême comme une créature marquée du sceau de la Trinité, avec laquelle il a un rapport essentiel ; il est en rapport avec le Père comme son enfant, avec le Verbe comme son frère, et avec le Saint-Esprit comme son temple ; et ce sceau est si fortement gravé dans son âme qu'il ne peut être effacé : c'est un caractère que porte le damné aussi bien que le prédestiné, et cela pendant toute l'éternité. S. Athanase a dit que pour le reconnaître, il ne faut que réfléchir sur le Baptême : *Discimus in baptismo mysterium Trinitatis.*

Auferte deos alienos de medio vestri (Josue XXIV). — Il est vrai que l'on croit aujourd'hui, au moins dans l'Eglise, qu'il y a un Dieu en trois personnes ; mais qui est-ce qui lui rend le culte qui lui est dû ? qui l'adore en esprit et en vérité ? Ne peut-on pas faire à la plupart des chrétiens le reproche que Josué faisait autrefois aux Israélites, de substituer des dieux étrangers en la place du vrai Dieu : *Auferte deos alienos de medio vestri.* Car qui sont ces dieux étrangers qu'ils adorent et qu'ils doivent chasser de leur cœur, si ce n'est les choses qui sont l'objet de leurs passions ? Ah ! cette malheureuse femme qui occupe tellement votre esprit que vous ne pensez pas à autre chose, n'est-elle pas devenue votre idole, et un Dieu étranger qui tient la place de celui qui doit posséder tout

votre cœur ? Et cet homme de bonne chère, quel dieu étranger reconnaît-il ? c'est son ventre et son plaisir, dit S. Paul : *Quorum deus venter est* (Philipp. III). Cet avare qui est idolâtre de son or et de son argent, n'en fait-il pas son dieu, puisqu'il lui rend les mêmes services, et les mêmes devoirs qu'il devait uniquement rendre à DIEU ? *Auferte deos alienos de medio vestri.*

Videbimus DEUM *sicuti est* (I Joan. III). — Quelque progrès que nous puissions faire dans la connaissance du mystère adorable de la Trinité, il est certain que nous ne le verrons ici-bas qu'en énigme, et comme dans un miroir obscur : je ne connais DIEU qu'imparfaitement, disait S. Paul ; mais lorsque je serai dans l'état parfait, je le connaîtrai comme j'en suis connu : *Tunc cognoscam, sicut cognitus sum* (I Cor. XIII). Alors plus d'obscurité, plus de ténèbres, plus d'idées de DIEU imparfaites, plus de besoin de la lumière sombre de la foi et de la révélation obscure des Saintes Ecritures. Rien alors ne nous sera caché, nous verrons tout à découvert ; nous verrons DIEU face à face, et nous le verrons comme il est : *Videbimus eum sicuti est ;* Nous serons à la source de la vérité, nous serons entrés dans le sanctuaire de DIEU, nous serons arrivés à la sainte montagne, où nous lierons bien autrement que Moïse un commerce secret et familier avec lui, car il n'y aura point là de nuée épaisse et obscure qui nous le cache ; nous verrons la lumière incréée en elle-même et par elle-même ; en un mot, nous verrons DIEU tel qu'il est ; nous le verrons subsistant en trois personnes distinctes, sans que cette distinction fasse tort à l'unité de son essence ; nous ne pourrons pas même voir cette divine essence, sans voir en même temps ou plutôt dans le même jour de l'éternité, les trois personnes divines, comme nous ne pouvons pas les voir sans voir la divine essence, ni voir une personne sans voir les autres ; parce que l'essence et les personnes ne sont qu'un être éternel et immuable, mais très-simple et très-indivisible, qui ne peut être partagé, de manière qu'une partie soit vue, et que l'autre ne le soit pas.

Vocavit Moysem de medio caliginis (Exod. XXIV). — On peut dire que DIEU a fait à l'égard de chaque chrétien ce qu'il fit autrefois à l'égard de Moïse, qu'il appelle, comme dit l'Ecriture, du milieu de l'obscurité : *Vocavit eum de medio caliginis.* Il nous a appelés d'une obscurité dans une autre obscurité, des ténèbres de l'ignorance, où nous étions avant la révélation de ce mystère, dans d'autres ténèbres lumineuses, qui ont des éclairs que les yeux des païens n'ont pu soutenir ; ou comme dit le Prince des Apôtres : *Vocavit nos in admirabile lumen suum,* il nous a appelés à une admirable lumière : c'est celle de la foi de ce mystère, qui est admirable pour être obscure et lumineuse tout à la fois, et que Clément d'Alexandrie appelle : *Æterni luminis temperatura,* un tempérament de ce

grand éclat, et de cette splendeur éternelle que les yeux des Anges mêmes ne sauraient supporter.

Lucem habitat inaccessibilem (I Tim. VI). — *Et caligo sub pedibus ejus* (Reg. XXIII). — Nous reconnaissons que ce que DIEU nous a révélé de ce mystère n'est pas contre notre raison, mais la surpasse infiniment. C'est pourquoi nous avouons que nous pouvons bien savoir et connaître ce que DIEU nous a révélé, mais que nous ne pouvons pas le concevoir et le comprendre. C'est cette vérité que le prophète Isaïe nous veut faire connaître, lorsque, nous découvrant cette merveilleuse vision dont le ciel le favorisa un jour en lui faisant voir ce DIEU de majesté assis sur son trône, environné de Séraphins qui louaient sa sainteté, il dit que la maison était remplie de fumée et d'obscurité : *Et domus ejus repleta est fumo* (Isaïæ VI). Quel mystère est ceci ! Quoi ! DIEU qui n'est que lumière, qui est le soleil de toutes les intelligences, est-il un DIEU de ténèbres ? son feu qui est si pur et si éclatant peut-il être mêlé de fumée? Isaïe veut dire que ce qui est lumière pour DIEU est une obscurité épaisse pour les hommes, à cause de la faiblesse de leurs yeux. Or c'est dans cette obscurité impénétrable, ou, pour mieux dire, dans ce nuage trop éclatant, qu'entrent avec un tremblement respectueux, tous les saints Pères et tous les Docteurs, lorsqu'ils avouent qu'en méditant le mystère de la Trinité, il faut croire et non pas discourir. C'est dans ces ténèbres mystérieuses du temple de DIEU que S. Hilaire, le plus éclairé de tous les Pères en cette matière qu'il a traitée avec tant de force contre les Ariens, confesse avec humilité son aveuglement : *Ego nescio, non requiro : consolabor me tamen* : je crois ce mystère et je ne le comprends pas, je n'en cherche point l'intelligence et je me console dans mon ignorance, parce que les anges, avec toute la vivacité de leur intelligence naturelle, ne l'entendent pas, que tous les siècles les plus éclairés n'en ont pu avoir le moindre soupçon. Les prophètes ne l'ont su que confusément, l'Apôtre n'en a pas demandé l'explication, le Fils de DIEU même a seulement proposé ce mystère, mais il ne l'a pas déclaré ni expliqué ; par conséquent nous avons tort de nous plaindre de notre ignorance.

Societas nostra cum Patre et cum Filio ejus (I Joan. I). — La gloire des chrétiens, gloire que les anges admirent et qui leur donne tant de vénération pour nous qu'ils tiennent à honneur de nous servir, c'est qu'à l'instant où nous entrons dans la société des fidèles par le Baptême, et que nous portons le sceau de JÉSUS-CHRIST, nous sommes associés, comme dit S. Jean, à la sainte Trinité : Notre société, dit-il, est avec le Père, et avec JÉSUS-CHRIST, son fils; et quand il dit avec le Père et le Fils, il y comprend aussi sans doute le SAINT-ESPRIT, qui nous unit au Père et au Fils, et qui est le nœud de cette sainte société. Nous entrons, dis-je, en société avec les trois personnes divines, qui, par des communications

amoureuses et tout extraordinaires, nous regardent comme des personnes qui les touchent et qui leur appartiennent ; en sorte que le Père nous regarde comme ses enfants, le Fils comme ses frères, le Saint-Esprit comme ses intimes amis. En ces trois considérations, tous leurs biens nous sont communs ; et, comme en renonçant au monde et à nous-mêmes pour nous donner à Dieu, nous devenons la possession des trois divines personnes, de même les trois divines personnes d'une manière toute merveilleuse et incompréhensible deviennent notre possession et notre héritage : nous sommes à elles, et elles sont à nous. Que peut-on dire davantage ? et qui fait cette association ? la Trinité même, qui se trouve à notre Baptême et qui opère cette merveille dans notre âme.

Dominus magnus consilio, et incomprehensibilis cogitatu (Jerem. III). — Le prophète Jérémie, qui a eu de si nobles pensées de Dieu et qui en a fait des peintures si augustes, n'en a rien dit de plus juste et de plus digne de lui que lorsqu'il l'a appelé grand par excellence et au-dessus de toutes les pensées des hommes. Mais pourquoi, prophète, donnez-vous au Très-Haut le nom de grand ? est-ce parce qu'il a créé le ciel et la terre, et qu'il a produit de si beaux ouvrages, qui font l'ornement de toute la nature ? est-ce parce qu'il est le Dieu des batailles, et que vous avez vu de terribles effets de ses vengeances ? est-ce parce qu'il fait trembler les plus intrépides conquérants de la terre ? Il est vrai, me pourrait dire ce prophète, que toutes ces choses sont d'illustres marques de sa grandeur ; mais ce n'est pas par cet endroit que Dieu me paraît véritablement grand. En effet quelque éclatant qu'il soit sous ces titres augustes, je ne vois pourtant rien que je ne comprenne par l'effort de mon imagination et de mon esprit ; et Dieu ne me semble véritablement grand, que lorsque je ne puis le comprendre, et qu'il passe toutes les vues de ma raison : *Magnus Dominus et incomprehensibilis cogitatu.*

Inspice, et fac secundùm exemplar, quod tibi monstratum est (Exod. XXV). — Il semble que l'Eglise nous représente tous les ans le mystère de la Trinité, pour nous en faire former une idée et une copie dans nos mœurs, en imitant ses perfections. Vous ne devez pas être surpris que je vous donne aujourd'hui le mystère de la Trinité à imiter, puisque nous sommes créés à sa ressemblance, et que nous en portons l'image dans les trois puissances de notre âme ; mais cette image n'est que commencée, il faut l'achever et la perfectionner sur le même modèle, en imitant les attributs relatifs de chaque personne de la Trinité. Pour imiter l'action immanente du Père, un chrétien doit protester de sa foi qui est une participation de la lumière du Verbe, et recevoir les oracles qu'il nous donne relativement à lui-même. Comme le Verbe produit le Saint-Esprit avec son Père, par la même action de leur volonté, le chrétien doit unir sa volonté avec celle

de Jésus, et former des actes de charité et d'amour de Dieu. Pour imiter le Saint-Esprit, il doit aimer son prochain comme l'image de Dieu. Voilà le moyen de former une Trinité sainte dans nos âmes.

§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères.

Vere aliquid de Deo *cognoscimus, cum ipsum comprehendere non possumus.* S. Augustin. de Verb. Apost.

Nous commençons véritablement à connaître quelque chose de la grandeur de Dieu, quand nous reconnaissons que nous sommes dans l'impossibilité de le connaître.

Inæstimabilis, ineffabilis, incomprehensibilis Deus. Id., ibid.

Le Dieu que nous adorons est ineffable, incompréhensible, et on n'en peut jamais en avoir une assez haute idée.

Est aliquid, in Trinitate, *ineffabile, quod verbis exponi non potest; ut et numerus sit et numerus non sit.* Id., tract. 3 in Joan.

Il y a je ne sais quoi d'ineffable qui ne se peut expliquer avec des paroles : c'est que dans ce mystère il y ait un nombre et qu'il n'y en ait pas.

Deus *ubique secretus est, ubique publicus; quem non licet, ut est, cognoscere, et quem nemo permittitur ignorare.* Id., in Psalm. 74.

Rien n'est si caché, et rien n'est si public que Dieu ; il n'est permis à personne de l'ignorer, mais il n'est permis à personne de le connaître tel qu'il est.

Tunc verè tantum Deum *cognoscimus, cum illum cognosci non posse sentimus.* Id.

Nous connaissons seulement alors un Dieu infini en toutes sortes de perfections, quand nous sentons que nous ne pouvons atteindre à sa connaissance.

Trinitas divinarum personarum est summum bonum, quod purgatissimis mentibus cernitur. Id., lib. 2 de Trinitate, 2.

La Trinité des personnes divines est le souverain bien, mais il n'y a que les personnes épurées qui le puissent connaître.

Trinitatis vestigia in animâ sunt. Id., II De Civit. Dei.

Nous portons dans notre âme l'image de la Trinité.

Semper gignit Pater, et semper nascitur Filius. Id. Epist. 174.

Le Père éternel produit continuellement son Fils, et ce Fils reçoit continuellement la naissance.

Pater non est unus, sed unum cum Filio. Id., de Fide. Symb.

Il ne faut pas dire que le Père est une personne, mais qu'il est une même chose en nature avec le Fils.

Filii Dei *nativitas in divinis comparationem nullam admittit.* Id. Serm. de verbis Domini.

La naissance du Fils de Dieu dans les processions divines ne souffre point de comparaison avec les êtres créés.

Non periculosius alicubi erratur, non laboriosius aliquid quæritur, nec fructuosius aliquid invenitur, quam unitas Trinitatis et Trinitas unitatis. Id. de Trinit., I.

Il n'y a rien où l'on erre avec plus de danger, que l'on ne cherche avec plus de travail, qu'on ne trouve avec plus de fruit que l'unité de la Trinité, et la Trinité de l'unité.

Trinitatis recta confessio est ignoratio scientiæ. S. Hieronym.

Confesser la Trinité des personnes divines dans l'unité de nature, c'est confesser que toute notre science n'est qu'ignorance.

Petendum est ut reveletur (hoc mysterium), *aut expectandum ut videatur.* S. Athanasius.

Discimus in baptismo mysterium Trinitatis. Id.

Perfecta Dei *ignoratio vera cognitio est; quia ipse supra omnem mentem et substantiam noscitur.* S. Dionysius, Epist. 2.

Il faut demander à Dieu qu'il nous révèle le mystère de la sainte Trinité, ou attendre que nous le voyions dans le ciel.

Nous apprenons dans notre Baptême le mystère de la sainte Trinité.

C'est connaître véritablement Dieu que d'avouer son ignorance sur ce point, parce qu'on connaît alors qu'il est au-dessus de toutes nos pensées, aussi bien que de tout être intelligible.

In animo est Trinitas, quæ ad imaginem summæ Trinitatis condita est. S. Ambrosius, de Dignit. condit. hum., 2.

Il y a une espèce de Trinité dans notre âme, laquelle est faite à l'image et à la ressemblance de la suprême et adorable Trinité.

Quisque venerandam in se ipso sanctæ Trinitatis imaginem agnoscat; honoremque similitudinis divinæ, ad quam creatus est, nobilitate morum habere contendat. Id., ibid.

Que chacun reconnaisse dans soi-même une image de la sainte Trinité, et s'efforce d'honorer, par la pureté de ses mœurs, cette ressemblance que nous avons avec Dieu, à l'image duquel nous sommes créés.

Credere mihi jussum est (Mysterium Trinitatis), *non discutere permissum est.* Id., de Fide, ad Gratian. August.

On m'a bien commandé de croire cet inconcevable mystère de la Trinité; mais il ne m'est pas permis de l'examiner et de vouloir l'approfondir.

Est plenitudo divinitatis in Patre, est plenitudo divinitatis in Filio; sed una divinitas, ubi nec substantiæ, nec voluntatis ulla est differentia. Id., ibid.

La plénitude de la Divinité est dans le Père et dans le Fils; mais il n'y a qu'une divinité, où il n'y a nulle différence de nature, de substance et de volonté.

Quid curiosè quæris investigare quod tibi non expedit scire, nec cognoscere datur. Id., I de Interpell., 9.

Pourquoi rechercher avec curiosité ce qu'il ne vous est pas expédient de savoir, et qu'il ne vous est pas possible de connaître.

Non licet tibi curiosius investigare quæ in terris geruntur, et curiosius requiris quid supra cœlum agatur. Id., ibid.

Quoi! il ne vous est pas permis de rechercher curieusement ce qui se passe sur la terre; et vous voulez savoir ce qui se fait dans le ciel.

Disce hymnum Seraphim ter dicendo: Sanctus, Sanctus, Sanctus, manifestat unam et æqualem gloriam Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. S. Chrysost., Serm. de Trinit.

Prenez garde à l'hymne que chantent les Séraphins dans le ciel, en disant trois Saint, Saint, Saint; cela marque une égalité de gloire entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Contendere scire quid substantiæ Deus *sit postremæ esse insaniæ judico.* Homil. de incomprehensibili Dei naturâ.

Je crois que c'est le dernier excès de la folie, de s'efforcer de connaître quelle est la nature de Dieu.

Trinitas exactissimè unica est. Id., super Epist. ad Rom.

Il y a dans la Trinité des personnes divines une parfaite et exacte unité.

Unus est Deus; *neque enim illa sublimitas potest habere consortem, cum sola teneat omnem potestatem.* Id., in Sermone quod idola non sunt dii.

Il n'y a qu'un Dieu; car l'excellence de cet être suprême ne peut souffrir de compagnon, parce qu'il possède seul toute la puissance et toutes les perfections possibles.

Loqui Dei, *est verbum genuisse.* S. Gregorius, in Moralibus.

Dire que Dieu a parlé, c'est dire que Dieu a produit son Verbe.

Apertè tunc (in cœlo) *videbimus quomodo et unum divisibiliter tria sunt, et indivisibiliter tria unum.* Id., ibid.

Nous verrons alors sans voile, comme une chose seule et indivisible peut être trois, et comme trois peuvent n'être qu'un.

Inquirere de Trinitate perversa curiositas est; credere et tenere sicut sancta tenet Ecclesia, fides et securitas; videre autem sicuti est, perfecta et summa felicitas est. Bernardus, in separat. sermon.

S'enquérir plus qu'il n'est permis de la Trinité, c'est une mauvaise curiosité; la croire avec une ferme foi, comme la croit l'Eglise, c'est ce qui nous met en assurance; la voir et la contempler telle qu'elle est, c'est la parfaite et souveraine félicité.

Trinitatis seu divinitatis arcanum nec ab angelis, nec ab hominibus, nisi Spiritu Sancto revelante, cognoscitur. Id., Serm. in Cant.

Il n'y a ni hommes ni anges qui puissent connaître le mystère de la Divinité et de la Trinité des personnes, sans une particulière révélation du Saint-Esprit.

Imago Verbum, anima vero ad imaginem. Id., ibid.

Le Verbe éternel est l'image vivante, l'âme est seulement faite à l'image de la Divinité.

Patre et Filio cognitis, cognoscitur utriusque bonitas, quæ est SPIRITUS SANCTUS. Id. Serm. 8 in Cant.

En connaissant le Père et le Fils, on connaît conséquemment la bonté de l'un et de l'autre, qui s'appelle le Saint-Esprit.

O beata Trinitas, ad te mea misera trinitas suspirat. Id., Serm. 12 in Cantic.

O bienheureuse Trinité, la misérable trinité qui est en moi vous réclame et soupire après vous.

Quid prodest tibi alta de Trinitate disputare, si careas humilitate; unde displiceas Trinitati! Lib. I de Imitatione Christi. c. 1.

Que vous sert-il d'avoir des pensées fort relevées de la Trinité, si vous n'avez pas l'humilité nécessaire pour plaire à cette adorable Trinité ?

DEUM, *vis magnitudinis et notum hominibus objecit et ignotum.* Tertullianus Apolog. 17.

La grandeur de DIEU l'a fait connaître et ignorer tout à la fois.

Nobis sufficiat scire de Trinitate, quod Dominus ipse exponere dignatus est. Augustin. Serm. 1 de Trinit.

Qu'il nous suffise de savoir de la Trinité ce que le Seigneur lui-même en a bien voulu déclarer.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Connaissance de la Trinité, particulière à l'Eglise]. — Le culte de la très-sainte Trinité est le caractère du christianisme, et nous distingue des païens et des Juifs, des païens, parce qu'ils adorent plusieurs faux dieux; des Juifs, parce qu'ils adorent un seul DIEU sans connaître la Trinité : le chrétien fait profession d'adorer un seul DIEU en trois personnes, par une grâce spéciale, qui est propre à la nouvelle loi. La Loi ancienne, qui était la loi des serviteurs, trouvant des esprits trop grossiers et trop portés à l'idolâtrie, s'appliquait particulièrement à leur imprimer la croyance d'un seul DIEU, sans leur apprendre distinctement la Trinité des personnes; mais depuis l'Incarnation du Verbe, la nouvelle Loi, qui est la loi d'amour particulière aux enfants de DIEU, ne cache plus ce mystère. C'est la première leçon qu'elle fait à ceux qui la reçoivent, leur apprenant à faire le signe de la croix, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Es-

prit, pour montrer que la connaissance qu'elle leur donne de l'adorable Trinité est un fruit des mérites et des souffrances de JÉSUS-CHRIST : connaissance qui leur doit être chère et glorieuse, parce que c'est elle qui fait les saints sur la terre et les bienheureux dans le ciel.

[La Trinité est seulement une révélation]. — La vérité de cet adorable mystère est une vérité seulement de foi et de la seule religion chrétienne, qui n'a point été expressément révélée à la Synagogue; ce fut dans la plénitude des temps que le Fils unique sorti du sein du Père éternel nous est venu enseigner ce qui se passe dans le plus intime de la Divinité : *Unigenitus Filius qui est in sinu Patris nobis enarravit* (Joan. I). C'est cet Homme-DIEU qui, paraissant visiblement après la résurrection, avant de monter au ciel et donnant la mission à ses Apôtres, leur a commandé de baptiser les peuples au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Nous croyons donc parce que JÉSUS-CHRIST, première et invariable vérité, l'a dit; nous recevons cette croyance autorisée par tous les signes indubitables dont DIEU se sert pour confirmer sa parole, admise par le consentement de tous les peuples qui, depuis plus de seize siècles, ont passé pour orthodoxes, soutenue par tant de martyrs, victorieuse en tant de combats contre les hérétiques qui l'ont voulu combattre.

[Définition]. — Quoiqu'il n'y ait rien de si grand ni de si impénétrable que la Trinité, on ne laisse pas de l'expliquer en deux mots : c'est un DIEU unique en trois personnes, c'est-à-dire, une seule Divinité, et en cette Divinité unique trois personnes distinctes qui ne sont pas trois dieux différents, mais un seul et même DIEU, un seul sage, un seul puissant, et ainsi de tout le reste ; car, hors la distinction des personnes, en DIEU tout est un. Tout ce que les Apôtres en ont enseigné, tout ce que les Apôtres en ont décidé, tout ce que les Pères ont expliqué sur ce sujet se réduit à dire qu'il n'y a qu'un DIEU en trois personnes. Mais dans ce peu de paroles on dit bien des choses; on y renferme trois sortes de perfections que la théologie découvre en DIEU. Les premières conviennent aux trois personnes en général, comme la sagesse, la force, la bonté, la justice, et toutes les perfections qui nous sont connues, parce qu'elles sont des attributs essentiels à la haute majesté de DIEU. Les secondes sont propres à chaque personne en particulier : car c'est une propriété du Père d'être le principe du Fils et du Saint-Esprit, parce que l'un naît de lui et que l'autre en procède ; et il n'a point lui-même de principe ; c'est pourquoi les Pères l'ont appelé la source de tout être, de toute sainteté, et de la divinité même. De même c'est une propriété du Fils d'être le Verbe, c'est-à-dire la pensée et la parole de son Père. Et comme ces deux personnes divines s'aiment infiniment et de toute éternité, la propriété du Saint-Esprit est d'être l'amour essentiel, et de servir de terme aux opérations intérieures de la Divinité. Les troisièmes perfections sont

attribuées aux personnes à cause des rapports qu'elles ont aux propriétés qui les distinguent ; mais elles ne laissent pas d'être essentielles et communes à la Divinité elle-même : c'est ainsi que la puissance est attribuée au Père, la sagesse au Fils, la bonté au Saint-Esprit; l'Eglise dans son Office, aussi bien que les Pères dans leurs écrits, attribue à chaque personne en particulier des perfections et des opérations qui, à la rigueur, conviennent à toutes les trois.

[Unité de Dieu]. — Le premier article de notre croyance porte qu'il n'y a qu'un DIEU, que DIEU est un en son essence, et qu'il ne peut y avoir plusieurs dieux : d'où il s'ensuit qu'il n'y a qu'un créateur, un maître, un seigneur, un premier principe, une dernière fin de toutes choses ; et c'est sur cette vérité fondamentale que sont établis les principaux commandements. Premièrement, nous ne doutons point que DIEU ne soit un bien souverain et infini, qui contient tout ce qu'il y a de bon, et qui possède toutes les perfections imaginables, sans qu'il lui en manque une seule, parce que, s'il lui en manquait une, ce serait un DIEU imparfait qui devrait par conséquent emprunter d'un autre ce qu'il n'aurait pas de lui-même. Il faut donc nécessairement qu'il n'y ait qu'un DIEU, car s'il y en avait plusieurs, aucun d'eux ne serait parfait ; puisque les perfections de l'un ne se trouveraient pas dans l'autre, et qu'ils partageraient ainsi la divinité. C'est là-dessus qu'est fondé le commandement que DIEU nous fait de l'aimer par-dessus toutes choses, *de tout notre cœur et de toutes nos forces* (Deuter. VI) : étant le souverain bien, le bien unique et universel, il mérite d'être aimé souverainement et uniquement, il doit posséder tout notre cœur, et l'amour qu'on a pour lui doit être la règle et le motif de tout notre amour. Il n'y a point d'autre DIEU que lui : *Ego Dominus et extra me non est* DEUS (Isaï. XLV) : car, s'il y en avait plusieurs, ils auraient des sentiments, des volontés et des pouvoirs différents : l'un ordonnerait ce que l'autre défendrait, et ils ne seraient pas longtemps sans en venir à des querelles et des guerres ; de cette façon le monde ne pourrait se maintenir dans la paix et dans la correspondance mutuelle qui unit toutes ses parties, *parce qu'un royaume où il y a de la division se détruira de lui-même* (Luc. XII). Il est donc certain que la liaison si admirable qui se trouve entre les cieux, les éléments et les animaux montre qu'il n'y a qu'un DIEU qui gouverne tout. Aussi est-ce pour cela qu'il nous commande *de n'adorer que lui seul, de le craindre, et de le servir de toute notre âme ;* car personne, dit le Sauveur, ne peut servir deux différents maîtres, parce que leurs volontés étant différentes et souvent contraires, si l'on désire obéir à l'un, on désobéira nécessairement à l'autre, et jamais on ne pourra contenter tous les deux. Donc nous devons mettre tout notre soin à servir fidèlement cet unique et souverain maître.

[Comment s'accomplit le mystère]. — La foi nous apprend que le Père se regar-

dant lui-même et se connaissant d'une manière beaucoup plus parfaite qu'un homme qui considère son visage dans un miroir, produit par cette connaissance une vive image de lui-même, *la splendeur et la gloire du Père, la figure de sa substance et son portrait invisible* (Heb. I). S. Jean l'appelle le Verbe ou la parole de DIEU, parce que DIEU, qui produit éternellement dans lui-même cette divine parole, exprime par elle tout ce qu'il sait : c'est pour cela qu'on la nomme la *Sagesse*. Mais lorsqu'il produit son Verbe, il est impossible qu'en le voyant infiniment parfait, il ne l'aime avec une ardeur infinie ; le Verbe pareillement aime le Père, à cause de la perfection souveraine qu'il voit en lui, et qu'il reçoit de lui ; tous deux enfin, par cet amour réciproque, produisent conjointement le SAINT-ESPRIT et lui communiquent leur divinité, de sorte qu'il est un même DIEU avec eux. Cela a toujours été de la sorte, car les trois personnes sont éternelles et également anciennes : le Père n'a jamais été sans le Fils, ni le Fils sans le Saint-Esprit, parce que la génération du Verbe est tout-à-fait différente de celle des hommes, qui reçoivent de leurs pères une vie mortelle.

[Ce qui est commun aux trois personnes]. — Nous croyons de plus que les trois personnes de l'adorable Trinité ont la même immensité, que partout où est le Père, le Fils et le Saint-Esprit y sont aussi ; et qu'en toutes choses le Père, le Fils, et le Saint-Esprit sont égaux, parce que la divinité du Père n'est pas différente de celle du Fils, et que celle du Saint-Esprit est la même que celle du Fils et du Père. Les trois personnes jouissent aussi d'un bonheur commun, par la connaissance qu'elles ont d'elles-mêmes et de leur divinité ; et ce bonheur est infini, immuable, éternel, sans que jamais elles aient besoin d'aucun bien créé. Ainsi, quoique DIEU fût seul dans son éternité avant la naissance du monde, il n'était pas pour cela oisif, ni moins heureux qu'il est maintenant ; car ses principales opérations sont intérieures, et il y trouve un contentement ineffable. De là sortent les opérations extérieures, et elles sont communes aux trois personnes, parce qu'il n'y a qu'un créateur, un sanctificateur et un rémunérateur, qui distribue tous les dons de la nature, de la grâce et de la gloire. Nous devons donc être persuadés que les personnes reçoivent toutes trois nos prières, exaucent nos vœux, et nous comblent de leurs bienfaits.

[Ce qui est de foi]. — En un mot, ce que nous sommes obligés de croire sur le sujet de l'adorable Trinité, c'est qu'une même divinité se trouve en trois personnes distinctes, sans néanmoins en faire trois dieux ; que le Fils n'est pas le Père, quoiqu'il soit une même chose avec le Père ; que le Saint-Esprit n'est ni le Père, ni le Fils, quoiqu'ils ne soient tous trois qu'un même dieu, très-indivisible et très-simple ; que le Fils est aussi puissant que le Père, et le Saint-Esprit aussi puissant, aussi sage que le Fils ; mais que tous ensemble ils n'ont ni plus de puissance, ni

plus de sagesse qu'un seul; qu'une seule personne occupe autant d'espace par son immensité que la Trinité toute entière; que la première personne produit la seconde, sans avoir pour cela sur elle aucun avantage, de rang ou d'ancienneté; que la troisième est produite par les deux autres et éternelle comme elles; que le Saint-Esprit dans cette Trinité reçoit tout et ne donne rien, sans être pour cela ni moins heureux, ni moins libéral que le Père qui donne tout et ne reçoit rien: que, comme il n'y a en Dieu qu'un seul entendement et une seule volonté sans composition, sans distinction aucune, ce même entendement est fécond dans le Père et stérile dans les deux autres personnes; que cette volonté est efficace dans le Père et dans le Fils, et qu'elle ne produit rien dans le Saint-Esprit; que le Verbe est le fils du Père, et que le Saint-Esprit n'est pas le Fils des deux personnes qui le produisent. Quelles énigmes! Il faut les croire, dit S. Athanase qui explique dans le Symbole ce que l'Eglise nous oblige de croire; il faut s'y soumettre, quels que soient d'ailleurs les raisonnements des théologiens, si nous voulons que Dieu nous en découvre le mystère dans les cieux.

[Pourquoi les créatures, sauf l'homme, ne portent pas l'empreinte de la Trinité]. — On pourrait demander d'où vient que toutes les autres perfections divines paraissent dans les créatures comme en autant de miroirs, et qu'on n'y voit pas un seul trait de la Trinité, quoique les trois personnes aient eu part à la création de tous les êtres. La raison qu'en donne S. Thomas, c'est que les personnes divines n'agissent pas au-dehors par les perfections qui les distinguent entre elles, mais seulement par celles qui leur sont communes. Le monde est bien l'ouvrage du Père, du Fils et du Saint-Esprit; mais il n'est ni l'effet de la paternité du Père, ni de la filiation du Verbe, ni de l'aspiration active du Saint-Esprit, comme on parle en l'école : il est l'effet de la sagesse, de la puissance, de la beauté et de la bonté, qui sont tous des attributs, convenant également à tous les trois. De toutes les qualités d'une cause, nous ne pouvons connaître par les effets que celles qui contribuent à la production des mêmes effets : on peut bien connaître, en voyant une statue de marbre, si celui qui l'a taillée entend son art, s'il a du feu et de l'imagination; mais vous ne jugerez pas par son travail s'il est noble ou roturier, s'il est lâche ou courageux, parce que la naissance, et le courage du sculpteur n'ont en rien contribué à faire cette figure, il n'y a employé que sa science et sa main : de même les créatures peuvent bien nous apprendre que le Seigneur est sage et tout-puissant, mais non pas nous marquer la distinction qui est entre les personnes divines.

[La foi seule fait connaître la Trinité]. — Nous pouvons bien, dit S. Paul, par la lumière de la raison, connaître évidemment qu'il y a un Dieu, premier principe des créatures, souverain auteur et conservateur du monde : *In-*

visibilia Dei *per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur* (Rom. II). Mais ces lumières naturelles ne suffisent pas pour découvrir cette merveilleuse unité d'essence qui subsiste avec la multiplicité des Personnes, cette simplicité très-unique qui s'accorde avec la multitude, et qui nous fait dire avec S. Jean, contre toutes les règles du nombre, que trois ne sont qu'un, *Et hi tres unum sunt*, qu'une personne n'est pas l'autre, quoique ce ne soit pas une autre chose absolue. En un mot, ce n'est point à l'école de la nature, mais à celle de la grâce que nous apprenons que Dieu est en trois personnes et unique par essence. Voici la raison qu'en apporte la théologie : ce que nous connaissons naturellement, nous le connaissons en deux manières ; ou par les causes, ou par les effets ; or nous ne pouvons pas connaître la Trinité des personnes par leurs causes puisqu'elles n'en ont point, ni aussi par les effets, parce que ce que Dieu opère hors de soi, il le produit comme Dieu tout-puissant et tout sage, mais non pas comme Père ou comme Fils.

[La Trinité fondement de la foi]. — Entre les vérités que la religion chrétienne enseigne, et dont les fidèles doivent avoir une foi ferme et parfaite, il n'y en a point qu'ils soient plus indispensablement obligés de croire que ce que Dieu lui-même nous a enseigné, comme le fondement de toute vérité, touchant l'unité de son essence, la distinction des trois personnes, et les propriétés qu'on leur attribue. S'il vous paraît étrange qu'on nous oblige de croire une vérité incompréhensible et la contradiction apparente qui se trouve entre l'unité de nature et la multiplicité des personnes, c'est que nous n'en comprenons pas le mystère ; mais n'est-il pas très-vraisemblable que Dieu a une manière d'être toute différente de celle des créatures, et infiniment élevée au-dessus de toutes nos conceptions. Aussi Dieu a voulu que ce mystère fût le plus nécessaire, et que la croyance en fût indispensable pour le salut : c'est par-là qu'on commence à être chrétien ; c'est par-là que nous appartenons à Dieu, et qu'il nous en imprime la marque dans le baptême par un caractère qui ne se peut effacer ; c'est l'article fondamental et essentiel de toute la foi des chrétiens ; et, comme la foi est l'appui et la base de nos espérances, dit l'Apôtre, le mystère de la Trinité est encore le fondement de la foi même, fondement sur lequel sont appuyées toutes les autres vérités de notre religion, l'incarnation, la naissance et la mort du Fils de Dieu, la justification des hommes et tous les autres mystères : *Hæc est fides catholica, ut unum* Deum *in Trinitate, et Trinitatem in unitate veneremur,* dit le symbole de S. Athanase, comme si tout le christianisme était contenu dans cet article.

[Nous connaissons peu la Trinité] — Bien que nous ne concevions pas clairement la différence qui spécifie chacune des personnes de la sainte Trinité, ni en quoi consiste précisément pour le Fils *d'être engendré*, pour le Saint-Esprit *de procéder*, pour le père *de n'être point engendré* et de ne point

procéder d'une autre personne ; nous ne devons pas conclure que ce soient des termes vides de sens, mais seulement qu'ils expriment un sens au-dessus de notre intelligence. En effet, la différence des personnes qu'ils désignent n'en est pas moins réelle, pour nous être incompréhensible. Nous savons à la vérité qu'il y a des relations propres aux personnes ; mais, après tous les efforts de la théologie et de la foi, il faut avouer que tout ce que nous pouvons connaître de ce mystère est que nous ne pouvons pas le comprendre, et toutes nos raisons vont à dire avec S. Jérôme, que la véritable confession de la Trinité est l'aveu de notre ignorance. C'est même le propre de cet être infini de ne pouvoir être compris par aucun entendement créé ; et l'avantage de notre religion, d'avoir des mystères si élevés au-dessus de la raison.

[Dieu est nécessairement incompréhensible]. — Nous ne saurions nous former une idée digne de Dieu, qui ne nous le représente incompréhensible ; et, s'il y avait une religion qui se vantât de nous faire comprendre ce souverain être, ce serait dès-lors une fausse religion, et ce dieu que l'on ferait comprendre ne serait qu'un dieu d'imagination; puisque l'incompréhensibilité n'est pas moins essentielle au vrai dieu que la puissance, la bonté, la sagesse, par la raison que s'il y a un Dieu, il est essentiellement infini, et, s'il est infini essentiellement, il ne peut être compris par des esprits bornés et finis comme les nôtres. Il faut avouer, me dira-t-on, qu'il y a un Dieu, puisque la raison le démontre et que toutes les créatures le publient ; mais la Trinité, bien loin qu'on la comprenne, choque même la raison qui y remarque une contradiction manifeste. Arrêtez, téméraires, parlez du moins conséquemment : ou dites qu'il n'y a point de Dieu, ou ne vous plaignez pas que sa manière de subsister soit inconcevable, car il cesserait d'être Dieu, si vous pouviez le concevoir.

[Ce que nous savons le mieux, c'est que Dieu est incompréhensible]. — C'est une belle remarque, dit S. Augustin, qu'à proprement parler l'unique chose que nous pouvons connaître de Dieu et que nous pouvons lui attribuer, c'est cette qualité d'incompréhensible : *Tunc verè de* Deo *aliquid cognoscimus, cùm ipsum comprehendere non possumus.* Dans tout le reste nos esprits se perdent ; dans tout le reste nous nous égarons souvent ; sur tout le reste nous sommes en danger de tomber dans l'erreur. Quand nous disons : Dieu est puissant, Dieu est juste, Dieu est saint, Dieu est miséricordieux, notre langage, en stricte rigueur n'est pas convenable, si nous n'ajoutons, ou si nous ne supposons l'incompréhensibilité de Dieu, pour le modifier. Afin qu'il soit exact, il faut dire ou du moins sous-entendre : Dieu est puissant, mais d'une puissance que je ne comprends pas ; Dieu est juste, mais d'une justice tout autre que je ne la connais ; Dieu est saint, mais d'une sainteté qui passe toutes les vues de mon esprit. Il faut donc toujours recourir à son incompréhensibilité, et se ré-

duire au sentiment de S. Augustin, que là où DIEU nous paraît incompréhensible, c'est là que nous le connaissons le mieux. Or dans quel mystère de la religion chrétienne DIEU est-il plus incompréhensible à l'homme que dans la Trinité ? car que concevons-nous de ce mystère, sinon que nous n'y concevons rien ? C'est pourquoi les prophètes qui en ont eu les premières révélations, lui donnent toujours ce caractère, nous le représentant comme un abîme sans fond, pour nous signifier que la Trinité des personnes divines est le grand mystère de l'incompréhensibilité de DIEU.

[Foi dans la Trinité, fondement de la justification]. — La foi de trois personnes divines est le fondement de toute notre espérance, la source de tous nos mérites, le principe de toute la sainteté, et, pour m'expliquer dans les termes du Concile de Trente, le commencement et la racine de notre justification : *Initium et radix totius justificationis nostræ.* On ne peut être sauvé sans la foi, cela est constant ; mais quelle est la foi essentielle et nécessaire pour cela ? celle de la Trinité. Tous les autres mystères de la croyance catholique, hors l'Incarnation du Verbe, n'ont pas le même avantage : je pourrais absolument les ignorer et me sauver ; mais pour celui-ci, qui comprend un DIEU en trois personnes, si je l'ignore, je n'ai rien à attendre de DIEU, et, si je le crois, j'en espère tout.

[Paroles du signe de la croix]. — La formule de la foi que nous prononçons en confessant la Trinité, et qui est conçue en ces termes, *Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit*, est sainte et vénérable dans notre religion : c'est pourquoi, dans l'institution de JÉSUS-CHRIST, elle entre presque dans tous les sacrements de la loi de grâce. Si nous sommes régénérés dans le Baptême, c'est au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit ; si nous sommes fortifiés par la grâce de la Confirmation, si nos péchés nous sont remis par la Pénitence, si nous sommes consacrés par le caractère de l'Ordre, si nous recevons la bénédiction des prêtres, des pasteurs et des prélats, tout cela se fait au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, pour nous apprendre, dit S. Augustin, que dans le christianisme, il n'y a de grâce, de salut, de justification que par la foi de la Trinité. De là vient aussi que, suivant une sainte et religieuse coutume, nous mettons à la tête de toutes nos actions cette profession de foi, n'entreprenant rien que nous n'ayons auparavant marqué sur nous le signe de la croix, avec ces paroles : au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; reconnaissant que le mérite de notre action dépend d'eux, et que sans cette foi tout ce que nous allons faire serait inutile. Cette pratique nous est venue des Apôtres par une tradition constante, et les fidèles l'ont toujours observée.

[La Trinité, première vérité de la foi]. — Le principe de toutes les vérités chré-

tiennes est un Dieu en trois personnes : si vous errez en ce point, vous tomberez dans une infinité d'erreurs contraires à la foi. Comment croirez-vous un Dieu incarné, si vous niez, avec les Ariens, que Dieu le Père ait un Fils égal à soi et qui soit Dieu comme lui, ou si vous croyez, avec les Sabelliens, que le Père et le Fils ne sont qu'une même personne exprimée par des noms différents ? Comment adorerez-vous le Saint-Esprit, si vous niez, avec Eunomius et Macedonius, qu'il soit Dieu ? Le Père ne s'est pas incarné ; si donc le Fils n'est pas Dieu, que deviendront tous les mystères de notre rédemption ? il s'ensuivra que Dieu ne s'est pas fait homme, qu'il n'est pas né pour nous, et par conséquent que nous ne sommes pas rachetés. Y a-t-il rien de plus dangereux en matière de religion que de croire un Dieu qui n'est pas ? alors toutes les adorations qu'on rend à une divinité imaginaire sont vaines, et tout le culte dont on l'honore, superstitieux.

[La Trinité demande de nous la sainteté]. — Souvenons-nous que nous adorons une Trinité dont le caractère propre et essentiel est la sainteté ; et qu'il n'y a point de sainteté, quelque éminente qu'elle puisse être, à laquelle nous ne puissions aspirer, pour nous rendre dignes adorateurs de cette auguste Trinité. Pour l'adorer en esprit et en vérité, il faut par proportion, être saint comme elle ; car ce sont là les adorateurs que le Père demande : *Nam et Pater tales quærit qui adorent eum.* Voilà ceux qu'il cherche, et il ne se tiendra jamais vraiment honoré par d'autres ; c'est un Dieu saint, et il veut être servi par des saints. C'est une réflexion que nous devons faire sur ce mystère, où il a voulu nous servir de modèle ; aussi en a-t-il fait un précepte exprès : *Sancti eritis quia ego sanctus sum.* (**Bourdaloue**, *Mystères*).

Quand nous nous trouverons au lit de la mort, et que le prêtre dans les derniers moments de notre vie, viendra soutenir notre âme prête à paraître devant Dieu, et former des vœux pour elle, quels noms emploiera-t-il pour rendre ses vœux plus efficaces ? les noms du Père, du Fils et du Saint-Esprit : *Proficiscere, anima christiana* : Partez, âme chrétienne, dira le ministre de l'Eglise, partez au nom du Père qui vous a créée, au nom du Fils qui vous a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui vous a sanctifiée. Noms tout-puissants pour mettre en fuite les légions infernales, pour rendre inutiles tous leurs efforts, et pour attirer sur nous, dans ce passage si dangereux, les grâces et les secours du ciel. Il y a plus encore : car quand ensuite le même ministre s'adressant à Dieu, lui recommandera l'âme du mourant, de quelle raison se servira-t-il pour toucher en sa faveur la divine miséricorde ? écoutez-la : *Licet enim peccaverit, tamen Patrem, et Filium, et Spiritum Sanctum non negavit, sed credidit.* Ah ! Seigneur, s'écriera le prêtre du Dieu vivant, il est vrai, c'est pour un pécheur que j'implore votre clémence, il n'a pas été exempt des faiblesses humaines, et le poids de sa fragilité l'a fait tomber ; mais du

reste, vous savez que, tout pécheur qu'il est, il a confessé votre auguste Trinité ; qu'il a reconnu le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, et qu'il s'est intéressé à la gloire de ces trois divines personnes. (*Le même*).

[Le mystère de la Trinité fait pratiquer les vertus théologales]. — La piété chrétienne n'a point d'exercice plus excellent que celui des trois vertus de foi, d'espérance et de charité, appelées théologales parce qu'elles nous attachent et nous unissent plus intimement à Dieu : or le mystère de la Trinité fait seul le plus divin exercice de ces trois vertus, et c'est le fruit principal que Dieu a voulu nous en faire tirer. Premièrement, comme ce mystère est le plus incompréhensible de tous, et qu'il est impossible à la raison humaine de s'en former la moindre idée avant la révélation, le sacrifice de notre foi est le plus méritoire et le plus digne que Dieu même puisse recevoir de nous : par là en effet nous nous formons de lui la plus haute idée que nous en puissions avoir, le mettant infiniment au-dessus de la portée de nos conceptions. Seulement, le mystère de la Trinité fait le plus grand exercice de notre espérance : car nous espérons notre salut de la vertu de la grâce, et c'est au nom de la sainte Trinité que nous recevons et la grâce dans le baptême, et le principe de la grâce, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, qui nous ont tirés d'abord de la puissance de l'enfer, et qui nous ont donné droit aux mérites du Fils de Dieu. Enfin cette espérance est inséparable de la divine charité dont le mystère de la Trinité est le motif le plus puissant : en effet qu'y a-t-il de plus capable de me faire aimer de Dieu que de me représenter comment son souverain bonheur est de se contempler et de s'aimer souverainement soi-même ? car enfin, s'il est vrai que Dieu ne puisse jamais trouver qu'en lui-même un objet digne de son souverain amour, pourrai-je trouver un objet plus digne de moi et plus capable de me rendre heureux ? La divine charité a non-seulement Dieu pour objet, mais encore tous les hommes ; parce qu'en eux nous trouvons Dieu, qui nous a formés à son image ; d'ailleurs les chrétiens étant devenus, par un caractère particulier, les enfants de Dieu quand ils ont été consacrés à la sainte Trinité par le baptême, nous trouvons aussi en eux l'objet et le motif d'une charité particulière. (*Livre intitulé : Le véritable esprit et le saint emploi des fêtes solennelles de l'année*).

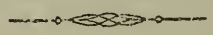
[Preuves d'Ecriture]. — Tous les endroits de l'Ancien Testament où la divinité du Fils de Dieu et du Saint-Esprit est établie enseignent pareillement la vérité du mystère de la Trinité sainte. Dans Isaïe, le Fils de Dieu ne porte-t-il pas, même après son Incarnation, le nom de Dieu *fort et puissant*, de Père de l'éternité? Dans les Psaumes, le Seigneur m'a dit : *Je vous ai engendré aujourd'hui* (Ps. XII). *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite* (Psalm. CX) ; paroles dont le Sauveur lui-même se sert pour confondre les Juifs, et d'où il a tiré contre eux une

preuve de sa divinité. Pour ce qui est du Saint-Esprit, sa divinité n'est-elle pas aussi marquée en plusieurs endroits de l'Ancien Testament, qui l'appelle l'Esprit du Seigneur, l'Esprit de Dieu, et qui le fait paraître tantôt comme l'auteur de la fécondité de toute la nature, en disant qu'au commencement du monde, *l'Esprit du Seigneur était porté sur les eaux* (Gen. I) ; tantôt comme l'auteur de tout l'ornement et de toute la beauté qui se voit dans les cieux : Dieu, dit le saint homme Job (Job. XXVI), a orné les cieux par son esprit; et tantôt enfin comme l'auteur de la sanctification des hommes, et le principe de leur grâce et de leur salut. Mais, avec tout cela, nous devons avouer que la révélation du mystère de la très-sainte Trinité n'a été faite dans l'Ancien Testament qu'avec obscurité, en comparaison de ce qui nous a été découvert dans le Nouveau, où les trois divines personnes ont été si distinctement marquées et si clairement proposées à notre foi, pour en être le principal objet, aussi bien que celui de nos adorations. 1° Qu'y a-t-il de plus clair que la manifestation qui nous en a été faite au baptême du Sauveur, où les cieux se sont ouverts pour nous faire remarquer et distinguer ces trois divines personnes tout à la fois : le Père dans cette voix : *C'est mon Fils bien-aimé dans lequel j'ai mis toute mon affection* (Matth. XVII); le Fils dans cet Homme-Dieu, marqué et désigné par cette voix ; le Saint-Esprit, dans cette colombe sous la forme de laquelle il descend visiblement sur le Sauveur ? 2° Les cieux ne sont-ils pas ouverts pour nous en donner des témoignages, et pour nous faire avouer, avec S. Jean, qu'il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe, et le Saint-Esprit, et que ces trois ne sont qu'un : *Tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum, et Spiritus Sanctus* (I Joan. V)? Le Père n'a-t-il pas ouvert les cieux, et n'a-t-il pas fait entendre sa voix et sur la montagne du Thabor et sur le Jourdain : *Paterna vox audita est?* Le Fils n'a-t-il pas ouvert les cieux pour se manifester dans le martyre de S. Etienne ; et ce premier des martyrs n'a-t-il pas eu, en souffrant, la joie et le bonheur de le voir à la droite de Dieu ? Le Saint-Esprit n-a-t-il pas aussi ouvert les cieux pour se manifester aux hommes, lorsqu'il descendit si visiblement et avec tant d'éclat, en langues de feu, sur les Apôtres et ensuite sur les Gentils mêmes, et cela par plusieurs fois, leur communiquant le don de parler toutes sortes de langues, et l'accompagnant de plusieurs dons merveilleux ? Or pour être persuadé que ces trois témoins du ciel ne sont qu'un : *Et hi tres unum sunt,* il ne faut que lire dans le Nouveau Testament les preuves éclatantes de la divinité du Fils et du Saint-Esprit, qui y sont si souvent et si clairement répandues ; d'ailleurs ces trois paroles du Fils de Dieu, dans l'évangile, renferment toute cette doctrine : *Ego et Pater unum sumus* (Joan. X).

[Processions divines]. — Voici l'ordre des processions divines : Le Père éternel, connaissant son Fils tel qu'il est, l'aime d'un amour proportionné

à l'étendue infinie de son amabilité; le Fils, connaissant l'amour que lui porte son Père, y correspond par un amour qui est égal au sien et le Saint-Esprit, infiniment aimé du Père et du Fils, est l'amour personnel du Père et du Fils. Dans cette sainte et adorable amitié se trouvent des complaisances et des bienveillances inexplicables, suivies d'une joie que Dieu seul peut comprendre.

[La Trinité, inaccessible à la raison]. — Les principes naturels qui facilitent les autres articles de notre foi semblent ruiner celui de la Trinité, qui en est néanmoins le premier et principal objet : nous n'avons point de peine à croire que ce vaste univers procède de quelque être qui est au-dessus de la nature, et qui doit être une cause universelle, indépendante de toutes les autres. Nous sommes assurés que la création de cet univers doit être une action commune à toutes les trois personnes ; mais nous ne pouvons découvrir comment le Père se distingue du Fils, comment le Fils et le Saint-Esprit qui procèdent d'un même principe, ont des notions différentes. C'est un sacrifice de la foi qui humilie l'esprit de l'homme : il faut des révélations divines et des lumières surnaturelles pour nous le dire ; il faut des Apôtres pour le publier, des miracles pour le confirmer, des menaces pour nous y contraindre ; et encore, après cela, c'est dans ce mystère qu'il faut captiver son entendement et faire un sacrifice à Dieu des lumières les plus pures et les plus parfaites que la nature, le travail et l'étude peuvent nous avoir données. C'est ce qui a fait que tant d'hérétiques, condamnés par différents conciles, se sont révoltés contre l'Eglise, et ont combattu ce mystère qu'ils ont cru contraire à l'expérience et à la raison.



§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Le mystère de la Trinité demande une grande soumission de la raison]. — Une des prérogatives de la religion chrétienne est d'assujettir l'entendement humain aux mystères de la foi, et la faiblesse de nos lumières à l'autorité de Dieu : la distance infinie qui se trouve entre sa grandeur et notre bassesse nous montre d'une manière évidente, que son essence et ses opérations doivent être infiniment au-dessus de la portée et de la force de notre intelligence. En effet, si nous ne sommes pas seulement capables de nous comprendre nous-mêmes, ni l'union de notre âme envers notre corps; si nous ne concevons pas davantage les choses les plus communes qui tombent sous nos sens, comme le flux de la mer, ou la production d'un épi de blé : sera-t-il étrange que nous ne puissions comprendre cet Être immense, si éloigné de tout ce que nous sommes, et de tout ce qui est à notre portée? Telle est la nature même de Dieu qu'il ne serait pas Dieu, si nous pouvions concevoir, et tout ce qu'il fait, et tout ce qui est en lui. Après cette réflexion, dont la philosophie la plus exacte ne peut disconvenir, ferions-nous difficulté de croire le mystère de la Trinité, supposé ce que Dieu a daigné nous révéler de son essence, savoir, qu'il est une seule nature, laquelle néanmoins subsiste en trois personnes; quoique cette vérité surpasse toute la raison et toute l'intelligence, non-seulement de nos esprits, mais encore de tous les esprits célestes? C'est pourquoi le Sauveur du monde nous a dit que *personne ne connaissait le Fils sinon le Père, ni le Père sinon le Fils, et ceux à qui le Fils voulait le révéler.* (Livre intitulé : Le véritable esprit et le saint emploi du temps ; et le saint emploi des fêtes solennelles de l'année).

[La Trinité, inconnue avant la loi nouvelle]. — Avant la révélation que le Fils de Dieu nous a faite de ce mystère, nous n'en avions nulle connaissance. Il en avait bien été donné quelques figures dans l'Ancien Testament, mais c'était avec tant d'obscurité que les patriarches et les prophètes les plus saints en avaient seuls la connaissance distincte, comme favorisés singu-

lièrement de Dieu. Quand au reste des Israélites, il n'était pas à propos de le leur révéler distinctement, à cause de leur grossièreté; puisque ayant un extrême penchant à l'idolâtrie, ils auraient été exposés à adorer trois dieux, au lieu de trois personnes en un seul Dieu. Si quelques païens en ont eu l'idée, ils l'auront tirée de l'Ecriture sainte, laquelle se répandit en diverses occasions dans l'Egypte et dans la Perse. Touchant ce que les Sibylles ont dit, il se peut faire qu'elles aient reçu une lumière particulière du ciel. Du reste, il était à propos que Jésus-Christ nous révélât distinctement ce mystère, parce que nous devions apprendre de lui, notre Sauveur, les principales vérités du salut. D'autre part, il devait être connu de nous et comme homme et comme Dieu en même temps, tel qu'il est en effet, il fallait donc que nous sussions qu'il est Dieu et Fils de Dieu, c'est-à-dire, la seconde personne de la sainte Trinité. Aussi nous fait-il connaître chacune des trois personnes divines et leur unité dans une même nature, quand il commande à ses Apôtres de baptiser au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; car dans ces trois personnes il ne désigne qu'un nom, *In nomine,* c'est-à-dire, une essence et une vertu. (*Le même*).

Le mystère de la Trinité est incompréhensible : c'est, disent quelques-uns, ce qui empêche notre esprit d'en être frappé, et notre cœur d'en être touché; mais que ce prétexte est peu digne d'une âme chrétienne, instruite de l'excellence de sa religion ! Plus ce mystère ineffable est au-dessus de vous, et plus vous en devez être pénétrés, plus chacune de vos puissances y trouve de quoi rendre à la Trinité un hommage digne d'elle. Votre esprit voit confondre ici ses propres lumières ; c'est de quoi faire un plus grand sacrifice à cette source de clartés ineffables dont la faiblesse de vos regards ne saurait ici-bas soutenir l'éclat. Votre cœur trouve cet adorable objet plus étendu que ses désirs; mais n'est-ce pas le motif le plus efficace pour les animer ? un objet qui n'aurait pas des perfections incompréhensibles et infinies mériterait moins nos affections : c'est parce que les perfections de la Trinité sont immenses que notre âme, qui forme désirs sur désirs, doit s'élever vers elle. C'est donc à vous, ô sainte et ineffable Trinité, que je veux porter tout l'effort des mouvements et des puissances de mon cœur, pour les réunir en vous, pour posséder en vous tout ce qui est capable d'occuper mon esprit, de toucher mon cœur, et de faire ma félicité. (*Le même*).

[Croire sans comprendre]. — L'obscurité de ce grand mystère doit-elle affaiblir notre foi ? pouvons-nous douter de ce que Dieu nous apprend, parce que nous ne pouvons pas le concevoir? Ce n'est pas le sentiment des SS. Pères, ni des Docteurs qui soutiennent au contraire qu'il ne peut y avoir de foi sans ténèbres. Quelle vertu serait la foi, dit S. Léon, et quel en serait le mérite, si elle consistait à croire ce qui est évident aux sens et à l'esprit? serait-ce faire un grand sacrifice à Dieu que de suivre son

jugement, lorsqu'il s'accorderait avec le nôtre, que de reconnaître des vérités qu'on ne pourrait nier sans extravagance? mais ne serait-ce pas traiter le Seigneur de la manière du monde la plus insolente et la plus indigne que de lui demander raison de tout ce qu'il dit, que de ne vouloir rien croire sur sa parole, que de nous défier de son témoignage au point d'exiger des preuves sensibles de tout ce qu'il daigne nous révéler? quelle témérité, quelle audace de prétendre ne se soumettre qu'au jugement de la raison, que de vouloir opposer ce faible rayon de lumière que Dieu nous a communiqué à cet abîme infini de clarté, qui éclaire tout, et que nul regard ne peut soutenir? Vérité éternelle et immuable, vous avez révélé à votre Eglise le mystère adorable de la Trinité, et commandé à tous les fidèles de croire ce que vous en avez révélé; et un petit esprit dont les vues sont si courtes et si bornées, qui ignore les choses les plus communes, qui s'embarrasse, qui se confond, qui se trompe tous les jours dans la discussion des affaires les moins embrouillées, qui a besoin d'être conduit, d'être redressé, d'être corrigé à toute heure, cet esprit, dis-je, osera examiner ce qu'on lui annonce de la part de son créateur, et délibérer s'il doit ajouter foi à ses oracles, parce qu'il ne les conçoit pas! O mon Dieu! je confesse que je ne comprends rien dans ce grand mystère, que tout cela passe, trouble, confond mon intelligence; mais cependant je crois fermement tout ce que vous en avez dit, quoique mes sens s'opposent à ma croyance; quoique ma faible raison semble le combattre, quoique je n'en aie point d'autres preuves que votre parole même. Je suis si certain de la vérité de ce divin mystère que je ne fais pas difficulté de fonder sur cette croyance toute l'espérance de mon bonheur éternel. Il est incompréhensible ce mystère; et il le faut adorer sans la raison qui voudrait s'y opposer. (**De la Colombière**, *sermon sur le mystère de la Trinité*).

[Il faut croire ce mystère, ou rejeter tout]. — Si votre esprit se révolte de ce qu'on vous propose comme un objet de foi divine un mystère impénétrable, vous serez bientôt réduit à ne rien croire de toutes les vérités catholiques, puisqu'il n'en est aucune que l'esprit humain puisse comprendre. Est-il quelque chose en Dieu qui ne soit au-dessus de la portée de votre esprit? pouvez-vous comprendre comment il remplit tous les lieux, quoiqu'il soit indivisible? comment de rien il a fait toutes choses? comment il donne le mouvement à toutes choses, en restant néanmoins immobile; comment il allie en soi une justice infinie avec une infinie miséricorde? comment il souffre dans le monde mille désordres, qu'il ne tient qu'à lui d'empêcher, sans qu'on puisse toutefois le gouverner avec plus de sagesse? Faut-il s'étonner si l'être de Dieu renferme des choses incompréhensibles, et qui paraissent s'entre-détruire, puisque ses jugements mêmes sont si profonds que notre esprit croit y découvrir des contrariétés toutes visibles, lorsqu'il ose les examiner? Y a-t-il jamais eu de doc-

teur si subtil, si pénétrant, qu'il ne se soit perdu dans la considération de toutes ces choses, s'il a été assez téméraire que de les vouloir approfondir ? Ne sommes-nous pas contraints à la vue d'une conduite si mystérieuse de fermer les yeux, de renoncer à toutes nos lumières, d'avouer notre ignorance, et de nous écrier avec S. Paul : ô profondeur de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugements sont impénétrables, et ses voies incompréhensibles ! Mais nous voulons comprendre Dieu, nous qui n'avons pas encore compris le moindre de ses ouvrages, nous qui ne nous comprenons pas nous-mêmes ! Qui me dira par quels ressorts l'âme agite le corps qu'elle anime, et comment le corps communique à l'âme qui est toute spirituelle les passions dont il est troublé ? comment est-ce que vous formez une pensée, que vous en conservez l'image en votre mémoire, que tous les objets qui sont jamais entrés par vos sens se sont peints en votre imagination ? J'ouvre les yeux, et voilà que tous les portraits de tout ce qu'il y a de personnes en cette église y sont tracés en un instant, sans qu'ils se confondent ou qu'ils s'effacent les uns les autres, quoique l'espace où ils sont rassemblés soit indivisible. Parcourez toute la nature, vous n'y trouverez rien qui ne vous cause de l'admiration, rien qui ne vous humilie, et qui ne vous fasse connaître votre ignorance. Mais quoi ? tous les ouvrages de Dieu sont incompréhensibles, ils sont produits, ils subsistent, ils se multiplient par des voies inconnues aux plus pénétrants ; et nous prétendrions que dans le créateur, tout fût proportionné aux sombres lumières de notre esprit ! Exercez votre subtilité à découvrir les causes de tant de merveilles qui arrivent dans la nature, avant de vous appliquer à la contemplation de son auteur ; faites votre essai du moins sur une feuille d'arbre ou sur un insecte, et ne trouvez pas étrange qu'il y ait en Dieu quelque chose d'incompréhensible, que vous n'ayez compris ce qu'il y a d'admirable dans ses créatures. (*Le même*).

[Ce mystère nous donne une grande idée de Dieu]. — La connaissance que la foi nous donne de ce mystère, toute confuse et grossière qu'elle est, nous donne une plus haute et une plus noble idée de cette souveraine majesté, que celle que nous en pouvons avoir en cette vie par tous les raisonnements et par tous les efforts de l'esprit humain : car, quoique nous ne puissions comprendre comment la nature divine subsiste en trois personnes, et même qu'on y trouve des contrariétés que notre raison ne peut démêler, j'ose dire cependant que cette incompréhensibilité même est ce qui le fait mieux concevoir. Il pensait de même cet auteur chrétien des premiers siècles qui, parlant des philosophes, disait qu'ils n'avaient jamais mieux connu la grandeur de Dieu qu'en perdant toute espérance de le pouvoir connaître : *Majestatem Dei intelligendi desperatione senserunt* (Minutius Felix, in Octavio). En effet, si nous pouvions pénétrer ce mystère, et si Dieu, tout infini qu'il est, pouvait être renfermé dans la capacité de notre

esprit, il ne serait pas grand'chose, parce que l'enceinte n'en est pas bien vaste. Mais de savoir que tous les êtres créés, que tous les esprits bienheureux unis ensemble, que toutes les plus hautes intelligences n'y peuvent atteindre; c'est ce qui m'en donne une connaissance plus noble et plus excellente. On me dit qu'il n'y a qu'un DIEU, une seule nature, une seule essence divine, mais qui subsiste en trois personnes, dont l'une n'est pas l'autre, nonobstant leur être très-simple, indivisible et incapable de toute multiplicité : je ne le conçois pas; mais je conçois par cela même la grandeur de DIEU plus élevée que toutes mes pensées et que toutes mes conceptions : ce qui m'oblige de m'écrier avec l'Apôtre : *O altitudo* ! ô abîme et profondeur de la divinité ! On m'ajoute que dans cette auguste Trinité, il y a un Père qui n'est pas plus ancien que son Fils, un Fils qui n'a point de dépendance de son Père, et qui ne lui est inférieur en rien, un SAINT-ESPRIT qui est produit de tous les deux, sans être postérieur ni à l'un ni à l'autre : je ne puis le comprendre, et mon esprit se perd dans ces merveilles. Mais en même temps je réfléchis sur ma pensée, et je dis: Que ce DIEU est donc grand, puisque celui qui veut approcher de trop près de cette haute majesté est opprimé du poids de sa gloire : *O altitudo* ! On continue de me développer ce mystère, que ces personnes divines sont l'une dans l'autre par une circomincession admirable, comme parle la théologie : ce qui fait qu'elles se possèdent, se contiennent, et se comprennent réciproquement; que les relations divines ne peuvent être conçues sans l'essence qui est une même chose avec elles, quoique par un secret ineffable cette même essence divine puisse être conçue sans les relations qui la terminent : comprenez-vous cela? non, certes, car ces vérités sont au-dessus de la raison, et toute la subtilité des hommes ne les peut pénétrer. *O altitudo !* Mais cet aveu fait que vous avez une idée plus haute de DIEU même. (*Sermons sur toute la morale chrétienne, Mystères*).

[Ce que peut la raison dans ce mystère]. — Si nous procédons en ce mystère par les lumières de notre raison, ensuite de la révélation que DIEU nous en a faite, et par les similitudes que nous empruntons des choses créées; toutes obscures que soient ces lumières, et toutes disproportionnées que soient les comparaisons dont on se sert, elles ne laissent pas néanmoins de nous donner une plus noble idée de DIEU, que celles que s'en sont formées les plus grands esprits du monde. Je ne veux pour cela que celles que nous prenons de nous-mêmes, puisque nous sommes faits à l'image et à la ressemblance de DIEU. DIEU donc, chrétiens, produit dans lui-même, par la force et la fécondité de son entendement infini, un Verbe qui est la forme de la connaissance, comme vous voyez que nous formons dans nous une image des choses que nous concevons, laquelle est une parole intérieure qui les exprime et qui les représente. Ce qui se passe dans nous se fait dans DIEU, mais d'une manière infiniment plus noble, plus expressive,

et dégagée des imperfections qui se rencontrent dans les hommes : en effet, si, en vous concevant vous-mêmes, vous pouviez donner la vie à cette image que vous en formez; si, au lieu d'un accident mince et fragile, vous en faisiez un être solide et subsistant; si, au lieu d'un fantôme, vous en faisiez un autre vous-même ; si, au lieu de cette multitude, de ce flux et reflux de pensées qui se succèdent les unes aux autres, aussi inconstantes que notre esprit est changeant et volage, vous en produisiez une seule qui avec vous-même représentât tout, et tout à la fois, et qui dans sa simplicité fût l'image d'une infinité de choses; il arriverait que dans une seule pensée vous diriez tout, que dans une seule conception votre esprit s'épuiserait sans jamais pouvoir plus rien produire de nouveau ; que cette image serait un autre vous-même, aussi parfait et aussi accompli que vous, ayant tout ce que vous avez, à la réserve qu'il l'aurait reçu de vous, et que vous en seriez le principe. Si d'ailleurs vous étiez en nécessité de produire cette image sans pouvoir vous en empêcher, elle ne vous en serait ni obligée, ni inférieure en rien, étant aussi ancienne et aussi noble que vous-même. C'est impossible dans les créatures ; mais c'est ce qui se passe dans Dieu, de toute éternité, lequel par la connaissance infinie de son entendement produit une image toute semblable à lui-même, son Verbe et son Fils, qui a la même nature et la même substance que lui : *Non inanis*, dit un S. Père, *quia sapientia est; non mortua, quia vita; non vana, quia veritas; non muta, quia Verbum ;* les autres images sont muettes, mais celle-ci est la parole même; les autres sont des fantômes de notre imagination, mais celle-ci est la vérité originaire, éternelle, et subsistante ; les autres sont mortes, mais celle-ci est la vie même. Ce que nous avons dit de ce Verbe, de la seconde personne de la Trinité, nous devons le dire de la troisième, savoir, que le Père et le Fils, se voyant si grands et si parfaits, s'aiment l'un l'autre de tout le poids de leur inclination, et par conséquent d'un amour infini et autant qu'ils le méritent; car comme Dieu se connaît de toute la capacité de son entendement, il s'aime aussi de toute la pente de sa volonté : autant son entendement infini lui découvre qu'il est aimable, autant son grand cœur s'applique à s'aimer ; et la chaleur de l'un n'est pas moindre que les éclairs lumineux de l'autre. Ainsi, comme le Père éternel, en se connaissant soi-même, produit son Fils qui est son Verbe, de même le Père et le Fils, en s'aimant d'un amour proportionné à son objet, produisent en unité de principe le Saint-Esprit qui est l'amour substantiel, Dieu comme les deux autres personnes, égal en toutes choses à tous les deux. Voilà jusqu'où notre raison peut aller à la suite de la révélation, car les autres similitudes, symboles ou exemples, ne nous en peuvent apprendre davantage. (*Auteur moderne*).

Nous pouvons juger combien la révélation de ce mystère nous donne de hauts sentiments de Dieu, si nous nous rappelons les idées de ceux qui ne l'ont point connu. Car combien d'erreurs et combien d'opinions extravagantes touchant la Divinité ! Je ne parle pas seulement des ido-

lâtres qui l'ont détruite en partageant l'unité de son être par une multiplicité monstrueuse, au point que dans la seule ville de Rome on a compté, au rapport de S. Augustin, plus de quarante mille divinités, je parle même des plus grands génies, qui ont connu par la lumière de leur raison qu'il n'y avait qu'un DIEU, et qui ne s'en sont formé que des idées indignes de cette divine majesté. Les uns ont cru que ce DIEU était une intelligence attachée au premier mobile, sans se mêler d'autre chose que de remuer le premier ciel, et l'ont fait ensuite sans justice et sans providence; d'autres lui ont donné un corps, des passions et des vices, comme aux hommes; quelques-uns l'ont fait sans liberté, pour faire rouler le monde par une fatalité aveugle qui ouvre la porte à tous les crimes; les autres enfin ont changé, dit l'Apôtre, la nature d'un DIEU en la ressemblance des plus vils animaux, auxquels ils ont rendu leur culte. Mais après la révélation de ce mystère, les hommes ont commencé à avoir une haute idée et de dignes sentiments de DIEU, qu'ils ont reconnu être incompréhensible. (*Sermons sur tous les sujets*, etc., *Mystères*).

[L'incompréhensibilité fait la gloire de Dieu]. — C'est la gloire de DIEU, de n'être connu de ses créatures que par l'aveu de leur ignorance. Quand nous voyons l'étendue de la mer qui semble se déployer devant nous à mesure que nous avançons, nous sommes surpris d'une secrète frayeur qui se mêle avec notre étonnement; et jamais nous ne la concevons plus grande que quand l'œil se porte et se perd dans une si vaste étendue, sans pouvoir en découvrir les bornes : de même plus l'esprit se perd dans les abîmes de la divinité, plus il les juge profonds et se forme une plus juste idée de la grandeur de DIEU. L'océan serait petit, si nos yeux pouvaient atteindre d'un bout à l'autre; et DIEU serait borné, s'il pouvait être compris de nos esprits. C'est pourquoi la profonde méditation de cet être infini nous inspire une sainte frayeur, qui vient de ce que plus nous approchons de lui, plus nous sentons que nous n'en pouvons soutenir l'éclat; et, quoique nous ne fassions, pour ainsi dire, qu'effleurer la divinité et n'atteindre qu'aux extrémités, nous reconnaissons cependant que DIEU demeure, ainsi que dit l'Apôtre, dans une lumière inaccessible. (*Le même*).

[Il faut cependant étudier Dieu]. — Bien loin que l'incompréhensibilité de DIEU doive nous détourner de nous appliquer à le connaître, c'est ce qui doit faire la plus ordinaire occupation de notre esprit, comme c'en est la plus digne, puisque c'est commencer dès cette vie ce qui doit faire éternellement notre bonheur dans l'autre, ainsi que dit le Sauveur lui-même : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum* DEUM, *et quem misisti* JESUM-CHRISTUM. Toutes les créatures nous parlent de ses perfections, et nous portent à les reconnaître et à les adorer, par leurs perfections propres, qui sont des écoulements, et autant de légers crayons de celles de cet être souverain. (*Le même*).

[Pourquoi Dieu conduit les hommes par la foi]. — Lorsque les hommes se sont conduits par leur seule raison, ils se sont égarés en voulant pénétrer dans les divins mystères par les seules lumières de leur entendement; ils ont raisonné sur la création du monde, sur les cieux, sur les éléments et sur les autres ouvrages qui font voir la puissance et la sagesse de cet excellent ouvrier : s'ils sont arrivés par-là jusqu'à en connaître l'auteur, ils ne l'ont pas glorifié, dit l'Apôtre, ils se sont évanouis dans leurs propres lumières, et Dieu les a abandonnés à leurs ténèbres. Or qu'a fait Dieu pour leur ôter le moyen de s'égarer une seconde fois? il a fait publier des vérités au-dessus de la raison, et particulièrement celles qui regardent le mystère de l'adorable Trinité, afin que ceux qui se soumettraient à sa parole se pussent sauver, en réprouvant ces suffisants et ces superbes qui veulent que leur raison juge souverainement de tout. Ce qui a fait dire à S. Paul : *Quia in* Dei *sapientia non cognovit mundus per sapientiam* Deum, *placuit* Deo *per stultitiam prædicationis salvos facere credentes* (I Cor. II); parce qu'ils n'ont pas voulu rendre leurs hommages à Dieu qu'ils avaient pu connaître par sa sagesse, il a trouvé bon de les conduire par la foi, en leur proposant des vérités qui sont au-dessus de la raison. (*Le même*).

[Acte d'adoration envers la Trinité]. — Adorable Trinité, vous ne seriez pas mon Dieu si vous n'étiez au-dessus de la raison; et mon cœur ne pourrait vous aimer et vous adorer comme mon Dieu, si mon esprit vous pouvait comprendre, parce que vous ne seriez pas infini si vous n'étiez incompréhensible, et vous ne seriez pas Dieu si vous n'étiez infini. Moins je vous comprends, plus je vous dois croire, et plus je vous dois adorer; plus vous passez mes connaissances, plus vous méritez mon respect et mon amour. Vous êtes maintenant l'objet de ma foi et de mes adorations, et vous ferez un jour l'objet de ma béatitude et mon unique amour; vous êtes maintenant le sujet de mon mérite, et vous serez un jour ma récompense et mon bonheur; vous vous cachez maintenant à moi pour augmenter mes mérites, et vous vous découvrirez alors à moi pour les couronner. Je ne puis maintenant mieux vous honorer que par mon respect, mes adorations et mon silence; et je ne veux interrompre ce silence que pour m'unir aux Séraphins, en vous disant avec eux : *Saint, Saint, Saint est le* Dieu *des armées.* Quand sera-ce, Trinité adorable, que nous serons heureux du même bonheur que vous! que nous aurons la même occupation que vous, qui est de vous posséder, de vous aimer, et de vous glorifier pendant toute l'éternité. (**Le P. Nepveu**, *Réflexions chrétiennes*).

[Vie conforme à la foi]. — Ce n'est pas assez de confesser hautement de bouche que l'on croit un seul Dieu en trois personnes, il faut vivre avec cela d'une manière digne de cette foi, conforme à l'évangile et à la révé-

lation qui nous a été faite de ce grand mystère. Quand le Sauveur dit à ses Apôtres : *Allez, instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit*, il ajoute aussitôt : *Apprenez-leur à observer toutes les choses que je vous ai enseignées; Docentes eos servare quæcumque mandavi vobis* (Matth. XXIII). Il veut que nous joignions l'obéissance à la foi, la sainteté des mœurs à la pureté de la croyance, l'observation de ses commandements à la soumission de nos esprits pour les vérités qu'il nous révèle. Qu'y a-t-il de plus juste et de plus raisonnable que cette union? qu'y a-t-il de plus propre pour nous porter à la sainteté de la vie que la foi de ce grand mystère? qu'y a-t-il de plus puissant pour attirer nos cœurs à DIEU, et nous le faire aimer, que de voir le Père nous donner ce qu'il a de plus cher, en nous envoyant son Fils unique qui vient donner sa vie pour nous? de voir que le Père et le Fils envoient le Saint-Esprit, qui vient habiter et opérer en nous, et faire de nos âmes et de nos corps son temple et sa demeure? de voir que le Père nous adopte pour ses enfants, que le Fils nous unit et nous incorpore à lui comme ses membres, que le Saint-Esprit nous sanctifie et nous consacre comme ses temples? que le Père nous appelle à la gloire par sa miséricorde, que la justice de son Fils nous la mérite, que la grâce du Saint-Esprit nous y conduit? Travaillons donc désormais à joindre notre amour à notre foi; rendons cet amour agissant par la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, etc. (**Le P. Chaussemer**, *sermon sur ce mystère*).

[Les autres mystères demandent moins de sacrifices à la raison]. — Dans tous les autres mystères que nous révérons dans notre religion, la raison trouve à la vérité quelque résistance, mais enfin elle n'est pas si fort humiliée : quelque surprenants qu'ils soient, ils approchent un peu de l'homme. Je vois un DIEU fait homme dans l'Incarnation, cela rebute un peu ma raison; mais ce DIEU est un DIEU enfant, cela fixe et borne les vues de mon esprit : car enfin je puis me convaincre que cela n'est pas impossible, puisque quelques anciens philosophes en ont eu la pensée. Si je fais réflexion sur la mort d'un DIEU, j'y trouve d'abord quelque chose d'affreux; mais ce DIEU mourant est un DIEU-homme, et l'imagination trouve du moins quelque chose qui l'arrête. La résurrection d'un DIEU me surprend d'abord et m'éblouit; mais mon esprit trouve dans cette humanité glorieuse quelque chose qui lui est proportionné. Enfin dans tous les autres mystères, l'humanité est toujours jointe avec la divinité, l'homme trouve toujours l'homme pour objet, et son esprit découvre quelques endroits qu'il comprend et qu'il pénètre. Mais dans l'adorable Trinité, de quelque côté que l'esprit humain se tourne, il ne rencontre que des abîmes qu'il ne peut percer, tout est ténèbres pour lui : plus il cherche de lumières, plus il s'enfonce dans l'obscurité; plus il cherche à s'élever, plus il a de sujet de s'abaisser et d'avouer sa faiblesse, (*Essais de sermons pour les dimanches, sermon pour le jour de la Trinité*).

[Le mystère de la Trinité relève à nos yeux les autres mystères]. — La considération du mystère de l'adorable Trinité relève infiniment celui de l'Incarnation. Nous sentons une douceur et une tendresse de cœur toute particulière, lorsque nous nous souvenons qu'un Dieu si grand a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils. Nous avons un sujet plus pressant d'honorer et d'aimer ce Fils, lorsque la foi nous découvre que ce Verbe anéanti dans la chair, ce Fils mourant sur la croix est égal à son Père, qu'il est assis sur le même trône, et que les anges lui rendent les mêmes adorations. Quand ensuite nous considérons que cet Esprit-Saint, qui est le lien du Père et du Fils, est celui-là même qui se répand dans nos cœurs pour nous rendre participants de la nature divine, nous ne sommes pas seulement éblouis par les merveilles incompréhensibles de sa production, mais nous sommes échauffés par ses divines flammes. C'est donc avec raison que l'Eglise, dans la fête de ce jour, nous ramène à la source dont elle a représenté les ruisseaux dans la célébration des autres mystères; elle nous manifeste ce grand océan d'où dérivent toutes les bénédictions qui se répandent sur nous elle veut par-là nous donner plus d'amour pour ces trois divines personnes dont chacune veut avoir pour nous un rapport particulier. Mais ce qui doit fortifier ce sentiment de respect et d'amour que nous devons rendre aux trois adorables personnes de la sainte Trinité, c'est que le mystère des communications les plus secrètes et les plus intimes du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, ces processions ineeffables, ces vues, ces complaisances amoureuses et fécondes, cette union et cette réflexion lumineuse et ardente s'accomplissent dans notre cœur et au-dedans de nous-mêmes, puisque la Trinité se trouve partout où est la divinité. Cette pensée ne nous doit-elle pas toujours tenir dans une crainte respectueuse de déplaire à la majesté d'un Dieu qui nous est si présent et si intime? (**Le P. Texier**, *Sermons sur les mystères de Notre-Seigneur*, *sermon sur la Trinité*).

[L'unité doit entrer dans l'Eglise comme en Dieu]. — Il est certain que le grand dessein du Fils de Dieu sur la terre a été de travailler à faire une image de l'unité de Dieu dans son Eglise : *Ut sint unum sicut et nos unum sumus* (Joan. XVII). Il nous a faits tous enfants adoptifs d'un même Père, serviteurs d'une même maison, appelés tous à une même félicité ; il a enfin répandu son esprit dans nos cœurs, afin que celui qui est le sacré lien du Père et du Fils joignît tous nos cœurs par le nœud d'une charité indissoluble. D'où il s'ensuit que la profession principale du christianisme est de conserver par le secours de la grâce cette union de la charité. Oh qui me donnera sur ce sujet le zèle et les larmes de S. Grégoire de Nysse ! *O rem calamitosam ! cogit enim me mali magnitudo ingemiscere* ! Oh malheur extrême ! la grandeur du mal me contraint à gémir ! *Solutum est vinculum charitatis*, *abrepta est pax ex thesauris nostris* : le lien sacré de la charité est rompu parmi nous ; la paix si chère et si précieuse à Jésus-Christ a

été enlevée des trésors de l'Eglise ; on ne voit plus parmi nous que des haines implacables, que des partis, des schismes, des divisions, des envies, des jalousies, des vengeances secrètes ou publiques. Hé ! pour Dieu, aujourd'hui que nous rendons nos hommages à l'unité de Dieu, quittons ces funestes divisions, et conservons sur toutes choses l'unité de cet esprit de charité qui nous doit unir ensemble. (*Le même*).

[La Trinité nous donne l'exemple de la charité]. — Disons ou plutôt ajoutons, pour la perfection de cette image de la Trinité que nous portons, que, comme l'union qui est entre les personnes divines est féconde, il faut aussi que cet esprit qui unit nos cœurs dans le christianisme, que cet amour qui nous lie avec Dieu et avec nos frères soit fécond en bonnes œuvres, et que, comme Dieu est toujours occupé dans ses ineffables processions, il faut aussi que notre amour soit tout occupé de lui. Car cet amour, dit S. Grégoire, doit être nécessairement agissant : *Magna operatur, amor si est; si renuit operari, amor non est.* Comme en Dieu cette unité de nature et multiplicité de personnes subsistent par la voie des communications divines, le Père épanchant dans le sein de son Fils tous les trésors de son essence, et le Père et le Fils donnant au Saint-Esprit toutes les richesses de leur divinité ; de même parmi nous cette charité chrétienne doit être communicative de ses biens, en y faisant participer largement ceux qui sont animés du même esprit que nous. Quiconque détruirait en Dieu cette communication libérale détruirait le mystère de la Trinité, et Dieu ne serait plus celui que nous adorons ; de même il est certain qu'on ne peut refuser d'être charitable pour ses frères et bienfaisant envers tous ceux qui ont besoin de secours, sans perdre ce glorieux rapport que nous avons avec Dieu. Dieu est tout bienfaisant au-dehors : le Père, dit S. Paul, est charité, le Fils est grâce, le Saint-Esprit est commmunication ; il faut donc qu'en qualité d'image des bontés libérales de ces personnes divines, nous soyons libéraux des biens que nous possédons. De plus, comme la gloire et la joie des personnes divines se trouvent dans les communications au-dedans et au-dehors ; ainsi la gloire d'un chrétien doit consister dans l'exercice de cet amour bienfaisant. (*Le même*).

[Crime de celui qui détruit l'unité entre les hommes]. — Comme l'objet des vœux et des prières du Sauveur a été de retracer dans les fidèles l'image de l'unité d'un Dieu que nous reconnaissons dans le mystère de la sainte et adorable Trinité, il s'ensuit que celui qui détruit cette union qu'il a désirée si ardemment et qu'il a procurée avec tant de soin, comme celui qui produit quelque division, ou d'opinions par des sectes nouvelles et par des sentiments contraires à la foi de l'Eglise, ou de cœur par des haines et des dissensions, se rendent coupables de vouloir détruire l'image la plus parfaite et la plus accomplie de l'adorable Trinité. Et de même que celui qui détruirait l'unité de Dieu détruirait en

même temps son essence, et ferait un monstre de ce divin mystère, ainsi tout chrétien qui fait le schisme d'esprit ou de cœur est criminel devant Dieu, comme celui, qui, autant qu'il le peut, détruit et anéantit toute la perfection de l'ouvrage de son Eglise. (*Le même*).

[Dignité où nous élève le Baptême]. — Pourquoi pensez-vous que Jésus-Christ a ordonné qu'en baptisant, on prononçât le nom des trois personnes ? Ce n'est pas simplement afin d'apprendre aux baptisés qu'il y a trois personnes en Dieu, et qu'ils y doivent croire ; mais c'est pour leur enseigner que ces trois personnes agissent d'une manière ineffable par le Baptême ; que le Père y agit comme Père, le Fils comme Fils, le Saint-Esprit comme auteur de tout le bien, selon leurs propriétés personnelles. Le Père consacre leur mémoire, le Fils consacre leur entendement, le Saint-Esprit consacre leur volonté ; le Père les adopte pour ses enfants, le Fils les reçoit pour ses frères, le Saint-Esprit les sanctifie comme ses temples. Enfin le chrétien est baptisé pour adorer, pour honorer, pour servir la très-sainte Trinité, et particulièrement pour l'imiter; car la perfection du culte n'est autre chose que l'imitation de ce qu'on honore : *Summa religionis imitari quem colis.* Connaissez donc aujourd'hui, chrétiens, à quel honneur vous vous êtes élevés par le baptême : vous êtes les enfants du Père céleste, vous êtes les frères de Jésus-Christ, vous êtes les temples vivants du Saint-Esprit ; quand vous seriez tous enfants de rois et de princes, votre naissance ne serait pas si noble, et ne vous donnerait pas de si grands droits. Mais vivez-vous selon votre qualité ? vos actions font-elles paraître que vous connaissez votre grandeur ? Si vous êtes enfants du Père céleste, où est l'honneur que vous lui rendez ? *Si ego Pater, ubi est honor meus* ? Vous blasphémez son nom au lieu de l'honorer; vous n'avez aucune ressemblance avec lui, car il est miséricordieux, et vous êtes sans miséricorde ; il pardonne aisément toutes les injures que les hommes lui font, et vous vous vengez de la moindre parole. Vous n'imitez pas mieux le Fils que le Père en sa personne divine : il a une relation à son Père, laquelle le distingue de lui ; mais il lui rapporte tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, parce qu'il le tient de lui ; s'étant fait homme comme nous, il proteste qu'il ne cherche point sa gloire, mais la gloire de celui qui l'a envoyé : *Non quæro gloriam meam, sed ejus qui misit me* (Joan. VIII). Vous au contraire, indignes que vous êtes d'avoir été faits ses frères par le Baptême, vous ne rapportez ni vous-mêmes, ni vos actions à Jésus-Christ ; vous ne cherchez que votre propre gloire, qu'à gagner l'estime des hommes, qu'à mériter leur approbation, qu'à recevoir leurs louanges. Si la ressemblance est une marque de fraternité, comme étant si différents du Fils de Dieu, pouvez-vous vous dire ses frères ? et comment, n'étant pas ses frères, pouvez-vous prétendre à son héritage ? Mais peut-être imitez-vous mieux le Saint-Esprit ? Nous avons dit qu'il procède par la voie de la volonté, qu'il est l'amour substantiel du Père et

du Fils, et qu'en lui se terminent les processions divines : que fait votre volonté ? S'occupe-t-elle à aimer Dieu ? elle n'a en vue que l'amour de soi-même ou des créatures, des richesses, des honneurs et des plaisirs ; c'est là que tendent tous vos soins, toutes vos pensées, toutes vos actions. Vous êtes des temples, non pas du Saint-Esprit, mais des temples d'idoles, des temples remplis de fumée par vos prétentions ambitieuses qui vous font donner de l'encens aux grands du monde qui peuvent faire avancer votre fortune ; dans ces temples on n'entend point le nom de Dieu, si ce n'est par les blasphèmes qu'on y profère ; on n'y chante point ses louanges, on n'y loue que les pécheurs ; on ne s'y prosterne point devant lui, mais seulement devant les hommes dont on attend quelque chose ; on ne l'y prie point ; on n'a point de confiance en lui, mais seulement, comme dit l'Ecriture, en la multitude de ses richesses personnelles, en son crédit et en celui de ses amis. Ah ! vous êtes donc des infidèles qui déshonorez la Trinité ! que votre infidélité vous fasse honte. Rougissez de votre ingratitude et de votre aveuglement, et tâchez de mieux répondre à la dignité de votre naissance. (**Godeau**, *homélie pour le dimanche de la Trinité*).

[L'union des personnes divines, modèle de l'union des chrétiens]. — Une des principales raisons pour lesquelles Dieu a révélé aux hommes ce grand mystère, c'est afin de leur donner dans cette unité indivisible qui fait que le Père, le Fils, et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul Dieu, un puissant motif et un modèle parfait de la paix, de la concorde, de l'union, et de l'unité même qui doit être entre eux. Pour en être persuadés, il ne faut qu'entendre le Fils de Dieu faisant de cette union, ou plutôt de cette unité des fidèles, le sujet de ses plus ferventes prières la veille de sa passion : *Je vous prie, mon Père, qu'ils soient un comme nous sommes une même chose, qu'ils soient consommés en l'unité et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé* (Joan. XVII). Que ces prières du Sauveur eurent d'effet sur les fidèles au commencement de l'Eglise, et qu'ils imitèrent bien, par l'unité de foi, d'espérance, et de charité qui les liait ensemble, cette unité adorable d'une même essence dans les trois personnes divines ! Vous savez combien était grand le nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ ; cependant l'Ecriture nous assure qu'ils n'étaient tous qu'une âme et qu'un cœur. Ah! qu'il faisait beau voir cette union ! qu'elle prouvait bien la mission du Fils de Dieu, la descente du Saint-Esprit, l'union ou plutôt l'unité de ces deux divines personnes avec le Père dans une même substance ! Les fidèles raisonnaient alors sans doute, et donnaient lieu de raisonner comme il suit : si la charité qui est entre nous est assez forte pour ne faire qu'une âme de tant d'âmes, qu'un cœur de tant de cœurs, la charité qui unit le Père avec le Fils, qui est infiniment plus parfait et dont l'excellence surpasse tout entendement doit amener bien autrement ces deux divines personnes à ne faire avec le Saint-Esprit

qu'un seul et même Dieu, et cela complètement, c'est-à-dire non pas par affection seulement, mais aussi par nature. Hélas! mes frères, pourrions-nous trouver maintenant dans l'union des fidèles une pareille preuve du mystère de la Trinité? Comme nous en sommes venus à ces temps malheureux prédits par le Sauveur, où l'iniquité s'est accrue, et où la charité d'un grand nombre de personnes est refroidie, cette preuve ne subsiste plus. Cependant le Fils de Dieu nous dit dans l'Evangile qu'il nous a fait connaître son Père, afin que le même amour dont son Père l'a aimé soit en nous : *Ut dilectio quâ dilexisti me, in ipsis sit, et ego in ipsis* (Joan. XVII). Voilà la principale fin de la révélation de ce mystère ; voilà l'instruction la plus importante que les chrétiens en puissent tirer, d'avoir entre eux de l'union et de la charité. Mais qu'ils profitent mal de cette instruction! car où trouve-t-on maintenant entre les chrétiens cette union de charité? s'ils sont amis, n'est-ce pas ordinairement pour l'intérêt ou pour le crime? s'ils conspirent ensemble, n'est-ce pas pour le service de quelque passion? Les amitiés mêmes des hommes, que sont-elles aujourd'hui, sinon certaines liaisons fondées sur la chair et le sang, sur l'intérêt, le jeu et le plaisir? on ne s'aime point de cet amour qui vient de Dieu, et qui tend à Dieu ; on n'est point conduit dans les amitiés par cette charité divine qui doit être la source et le principe de notre amour, pour être formée sur le modèle de celle qui est entre les personnes adorables de la Trinité. (*Le même*).

[Ce qu'enseigne la révélation sur ce mystère]. — Je vous appelle ici, grands génies, docteurs savants, gens consommés dans les sciences humaines, mais qui n'étant pas éclairés des lumières de la foi, vous rebutez d'un mystère que vous ne pouvez comprendre. Ecoutez-moi seulement, et je vous apprendrai ce que le ciel m'en a appris, et ce que la foi, qui nous vient de cette grande source de lumières éternelles, m'en a fait entendre. Dieu est un être absolu, éternel, indépendant : il est donc un être par lui-même. Mais c'est un Dieu fécond qui produit son semblable de sa propre substance ; puisqu'il produit, il est Père ; et puisque celui qu'il produit est de sa substance propre, il est son Fils. Ce Père et ce Fils sont deux personnes distinctes réellement l'une de l'autre, car il est impossible que celui qui produit et que celui qui est produit ne soient qu'une même personne ; mais, encore qu'ils soient deux personnes, ils ne peuvent néanmoins être qu'un seul et même Dieu, parce qu'il est impossible qu'il y ait deux dieux. Il est donc vrai que Dieu, en tant qu'il est Père, est un être par lui-même, puisqu'il n'a pas reçu son être d'un autre ; et que le même, en tant qu'il est Fils, est un être par un autre, parce qu'il a reçu son être du Père. Enfin tous les deux, le Père et le Fils, deux personnes qui ne sont qu'un Dieu, en produisent une troisième qui leur est égale, est un même Dieu avec elles, parce que se voyant l'une et l'autre infiniment parfaites et infiniment aimables, il est impossible qu'elles ne s'aiment

infiniment. Elles produisent donc un amour infini, égal en toutes choses à la bonté qu'elles aiment; il faut donc que cet amour soit DIEU, puisqu'il est infiniment parfait. Mais ce ne peut être un autre DIEU que le Père et le Fils qui le produisent, puisqu'il est impossible qu'il y ait plus d'un DIEU ; et il ne procède de l'un et de l'autre que comme d'un seul principe, parce qu'ils n'ont tous deux qu'une même volonté qui aime, et qu'une même bonté qu'ils aiment. (*Le même*).

[Acte de foi à la Trinité]. — Ce que je ne puis comprendre, Seigneur, ce que je ne puis découvrir, je le puis croire, je le dois croire, je le crois en effet ; et par là, je vous rends, ô très-sainte Trinité, l'hommage de mon esprit. Je crois que le Père n'a point d'autre principe que lui-même, ou plutôt qu'il est sans principe ; que le Fils est produit par le Père, et qu'il en est l'image substantielle ; que le SAINT-ESPRIT procède du Père et du Fils, et qu'il est le terme de leur amour. Je crois que le Père, quoique principe du Fils, n'est point pourtant avant le Fils ; que le Père et le Fils, quoique principes du SAINT-ESPRIT, ne sont point avant le SAINT-ESPRIT. J'adore le Père comme DIEU, le Fils comme DIEU, le Saint-Esprit comme DIEU, et cependant je n'adore dans ces trois divines personnes et je crois n'adorer que le même DIEU. Plus il m'en coûte, Seigneur, pour réduire ma raison dans ce saint esclavage, plus il y a de gloire pour vous et de mérite pour moi. C'est ainsi, mon DIEU, que je l'ai confessé dans mon baptême, et c'est en votre nom que j'y reçus le caractère de chrétien; c'est, dis-je, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, caractère glorieux, titre de distinction qui me relève, sans que je l'aie mérité, au-dessus de tant de nations infidèles. Qu'y avait-il en moi, mon DIEU, qui fût digne d'une préférence que je dois estimer comme le plus grand de tous les bienfaits? Qu'y avez-vous trouvé qui vous engageât à me prévenir de tant d'autres grâces ? Mais, moi, Seigneur, tout ne m'engage-t-il pas, en vous rendant l'hommage de mon esprit par la foi, à vous rendre encore l'hommage de mon cœur par l'amour ? Tout ce grand monde que je vois, tout ce que j'aperçois autour de moi m'annonce et vos grandeurs et vos bienfaits. Que dis-je ? vous m'avez créé moi-même, et vous m'avez créé à votre image ; tout ce que j'ai, je ne l'ai que de vous, et tout ce que je suis, je ne le suis que par vous. Vous m'avez donné une âme spirituelle ; et cette âme, par les trois puissances qui lui sont propres, a une ressemblance particulière avec cette auguste Trinité de personnes que je reconnais, et que j'adore dans ce mystère. A quel autre que vous, Seigneur, les doit-elle consacrer ces trois mêmes puissances, puisqu'elle ne les a reçues que de vous ? à qui doit-elle penser, qu'à vous? qui doit-elle s'appliquer à connaître, que vous ? qui doit-elle aimer, que vous ? j'en dis trop peu, à quel autre que vous doit-elle se consacrer elle-même tout entière, puisqu'elle est sortie tout entière de votre sein, et qu'elle vous est par conséquent redevable de tout son être ?

Pour peu qu'elle se partage, n'est-ce pas vous dérober un bien qui vous appartient? (**Le P. le Valois,** *Œuvres spirituelles, entretien sur le mystère de la Trinité*).

[La pensée de la Trinité, à la mort]. — Trinité souverainement libérale et bienfaisante, de quel compte me trouverai-je chargé à la mort, et comment pourrai-je paraître devant vous quand, pour soutenir mon âme en ce dernier passage, le prêtre lui dira : *Sors, âme chrétienne, sors au nom du Père qui t'a créée, au nom du Fils qui t'a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui t'a sanctifiée!* Ah! mon Dieu! quels seront mes sentiments, et de quelle frayeur serai-je saisi, si je me souviens que je l'ai abandonné, ce Père à qui je devais me dévouer comme à mon créateur; que je l'ai renoncé, ce Fils à qui je devais m'attacher comme à mon sauveur; que je l'ai contristé et rejeté, ce divin esprit à qui je devais être docile comme à mon sanctificateur! Mais au contraire de quelle confiance me remplira le souvenir de mes œuvres passées, si elles ont servi à la gloire du Père par une humble soumission à ses volontés, à la gloire du Fils par une sainte conformité à ses exemples, à la gloire du Saint-Esprit par une fidélité constante à suivre ses divines inspirations! (*Le même*).

[La Trinité nous fait hommes et chrétiens]. — Ce mystère sans doute doit tenir le premier rang entre nos mystères, puisque c'est celui qui nous fait hommes, et qui nous fait chrétiens; et, bien loin de lui refuser cet éloge, il est encore permis de l'élever au-dessus d'eux autant que nous trouverons d'expressions propres à cela. Il nous fait hommes, puisque c'est à l'image de la Trinité que nous avons été créés : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* (Gen. I). Il ne faut que voir dans la Genèse la différence entre la création de l'homme et celle de tous les autres êtres; on ne dit plus : je veux, j'ordonne, je commande : *Fiat lux, germinet terra;* on s'exprime bien d'une autre manière, on entre en délibération, on confère, plusieurs personnes parlent, *faciamus*, et cependant il est aisé de remarquer l'unité de l'essence des personnes qui confèrent, par l'unité de cette image qui leur est commune. D'où je conclus qu'au langage de l'Ecriture, l'homme ne connaît qu'imparfaitement l'auteur de sa nature, s'il ne l'attribue à cette auguste Trinité qui est l'objet de notre culte et de nos adorations. La Trinité est encore le mystère qui nous a faits chrétiens, puisque c'est au nom de ces trois augustes personnes que nous avons été baptisés. Remettez-vous devant les yeux la forme de votre baptême qui a communiqué à l'eau une vertu divine et surnaturelle, qui l'a rendue féconde pour votre sanctification; elle a consisté dans ces mots : *In nomine Patris, et Filii, et Spiritûs Sancti*. Par conséquent nous sommes spécialement consacrés dans notre naissance chrétienne à cet ineffable mystère; et S. Chrysostôme, suivant cette pensée, veut que ce même sacrement soit un sceau et une marque que la Trinité imprime en nos âmes, et par

laquelle elle les assujettit à son domaine; de sorte qu'un chrétien, en vertu de cette sainte cérémonie, devient dès ce moment engagé à ces trois personnes divines par des titres particuliers : *Obsignati sumus Trinitati, nàm Baptisma est Trinitatis signaculum.* Nous ne pouvons donc douter que ce ne soit là le principe de ce que nous sommes dans l'ordre de la grâce. (**Le P. Chamillard**, *sermon manuscrit*).

[Aspiration]. — Adorable Trinité! c'est vous qui ferez un jour l'objet de notre félicité : nous ne serons heureux qu'autant que nous vous verrons, Père, Fils, et Saint-Esprit : *Trinitatem credere pietas, nôsse vita æterna.* Nous ne voulons donc plus que préparer nos esprits à la connaissance de ce bonheur éternel, en vous adorant ici-bas par de grands sentiments de foi, de religion, d'amour, de soumission et de respect; en vous chantant nuit et jour les mêmes cantiques de louanges et de bénédictions que chantent les esprits célestes : *Sanctus, Sanctus, Sanctus;* en vous offrant les mêmes vœux, les mêmes adorations. Mais de plus, ce que ces bienheureux ne sont pas en état de faire, je croirai ce mystère avec toute la soumission de mon esprit; je ne comprends rien, il est vrai, à toutes les merveilles qu'il contient; cependant je les crois, je les adore, et je suis si certain de leur vérité que je ne fais nulle difficulté de fonder sur cette croyance l'espérance de mon bonheur éternel. Nul témoignage de mes sens et de ma raison ne me paraît recevable contre ces étonnantes vérités; vous avez parlé, Seigneur : je n'ai pas une goutte de sang que je ne verse avec plaisir pour souscrire à vos paroles. (*Le même*).

[Image de la Trinité, l'homme doit élever ses pensées]. — Nous portons en nous-même l'image de cette auguste Trinité, non-seulement dans la nature, ayant été créés à sa ressemblance; mais encore dans la grâce, ayant été régénérés au nom des trois divines personnes, qui chacune en particulier nous a imprimé le caractère de ce qu'elle a de propre, du moins de ce qui lui est attribué plus particulièrement : ne faut-il donc pas faire nos efforts pour soutenir par nos vertus personnelles une si grande grâce et la gloire du nom de chrétiens? Tout ce qui nous charme sur la terre ne nous déplairait-il pas, tout ce qui nous porte vers le ciel ne nous serait-il pas agréable si nous concevions la grandeur de ce bienfait? oui sans doute, les divertissements que prennent les gens du monde, les richesses auxquelles ils s'attachent, la gloire qu'ils poursuivent, les établissements et les dignités qu'ils recherchent deviendraient les objets de notre indifférence et de nos mépris. Est-ce pour aimer toutes ces choses, dirions-nous, que nous sommes faits chrétiens? est-ce pour les posséder, et y fixer notre félicité, que nous avons été arrachés des mains du démon et régénérés au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit? etc. (*Les mêmes*).

[Prière]. — Mon Seigneur et mon Dieu, qui m'avez doué d'une raison capable de connaître l'unité de votre divinité, et qui m'avez donné une foi assez forte pour croire la Trinité de vos personnes, ne permettez pas que je souille par mes crimes l'image que vous avez gravée en moi de votre unité et de votre Trinité. J'ai par votre bonté, une mémoire, un entendement et une volonté, trois puissances dans une même âme; vous avez orné cette âme de trois vertus qui m'attachent à vous par un triple lien de sanctification, la foi, l'espérance et la charité : faites que ma mémoire soit toujours féconde en bonnes pensées, mes pensées en saintes affections, mes affections en bonnes œuvres; conservez en moi ce que vous y avez mis, effacez ce que j'y ai ajouté du mien : *Serva quod fecisti, dele quod feci.* Vous voulez que je croie en vous, que j'espère en vous, que je vous aime : ah! si j'avais mille cœurs, je les devrais consacrer tous au Père, tous au Fils, tous au Saint-Esprit; et après cela, je serais encore mille fois plus redevable à chacune des trois personnes auxquelles je me consacre tout sans réserve, n'ayant rien à leur donner hors de moi-même. Ma consolation est que, comme je n'ai qu'un cœur à donner, aussi je n'ai qu'un Dieu à aimer et à servir en ces trois divines personnes qui le possèdent sans le diviser. Si donc il était en mon pouvoir de choisir un Dieu selon mon gré, je n'en pourrais choisir un qui me fût plus favorable; il est un par essence : voilà ce qui diminue ma peine, car si je le contente, je ne serai pas obligé de m'accommoder à l'humeur de plusieurs maîtres, ce qui est une servitude inévitable pour ceux qui s'attachent aux créatures; il est trois en personnes; voilà ce qui augmente ma récompense, parce qu'en servant un seul Dieu, je recevrai mon salaire de toutes les trois. (*Extrait de plusieurs auteurs*).

[Ce mystère a rétabli en nous la ressemblance avec Dieu, que le péché y avait effacée]. — C'est par le moyen de ce divin mystère que Dieu a rétabli en nous cette ressemblance avec lui, qu'il avait imprimée en la première création de l'homme dans la grâce aussi bien que dans la nature, et qu'il a reformé l'image que le péché avait entièrement effacée. En effet, par l'opération de ces trois divines personnes, il a rendu à notre âme les premiers traits de sa beauté, en reformant ses trois puissances, qu'une monstrueuse trinité des trois concupiscences qui règnent dans le monde avait entièrement corrompue. Mais c'est à nous de voir si cette image est réparée à notre égard; c'est-à-dire, si nous avons une haute idée de la grandeur de Dieu qui remplisse notre mémoire et qui efface l'estime des choses du monde, dont nous étions entêtés; si notre entendement est pleinement soumis à Dieu par la foi de ce divin mystère qui renferme éminemment tous les autres; si notre volonté est inviolablement attachée à son service, par l'amour et la reconnaissance que nous devons à Dieu, tant pour la révélation de ce mystère que pour les autres bienfaits qu'il nous y découvre. Ah! plutôt ne pourrait-on point dire de nous ce que S. Ephrem

dit un jour à l'occasion d'une fameuse pécheresse ! Ce saint homme l'avait attentivement considérée ; on lui demanda pourquoi il ne détournait pas plutôt les yeux d'un objet si scandaleux : Je cherche, répondit-il, dans cette créature abandonnée à la puissance des démons les traits de sa ressemblance que Dieu y avait imprimés, et je ne les y trouve point. Hélas! chrétiens, combien y en a-t-il aujourd'hui qui les ont effacés, tous ces traits, par leurs crimes, et qui n'ont aucune marque de l'image d'un Dieu que le baptême reçu au nom de l'auguste Trinité avait gravée dans leur âme ! Ah! il faut que la pensée de ce divin mystère nous porte à la rétablir encore aujourd'hui ; et elle le fera sans doute, si nous faisons hommage des trois puissances de notre âme à cette auguste et adorable Trinité, qui nous rendra glorieux en l'autre vie, après nous avoir faits fidèles en celle-ci ; car ce sera alors que, la voyant à découvert, nous en serons de parfaites images, et que nous rendrons des louanges et des adorations à ce Dieu Père, à ce Dieu Fils, à ce Dieu Saint-Esprit durant l'éternité bienheureuse. (**Anonyme**).

MYSTÈRE DE L'EUCHARISTIE

COMME SACRIFICE.

AVERTISSEMENT.

Nous avons déjà parlé de l'Eucharistie dans le second tome de la Morale, au titre Communion, *c'est-à-dire en tant que le corps de* Jésus-Christ *est reçu des fidèles; nous avons alors amplement traité de la préparation qu'il faut apporter pour le recevoir, du fruit qu'on en doit retirer, et de tout ce qui peut contribuer à faire communier saintement. Ici nous considérerons cet adorable mystère comme sacrifice de la nouvelle Loi : nous parlerons de son institution, de sa fin, de son excellence, de son prix, et de tout ce qui nous peut inspirer de l'estime, de la vénération et de la reconnaissance pour les biens incomparables que nous en recevons. Au titre suivant nous étudierons ce mystère en tant que sacrement et nous verrons les grandes merveilles qu'il contient. De cette sorte, dans les trois titres qui regardent l'Eucharistie, la Communion, le Sacrifice de l'autel, et le Sacrement considéré en lui-même, un prédicateur pourra trouver de quoi remplir une octave. Du reste, comme le Sacrifice de la messe se célèbre tous les jours et que les fidèles sont même obligés d'y assister les jours d'obligation, que c'est d'ailleurs l'action la plus sainte et la plus méritoire que puisse faire un chrétien, on conçoit quel fonds de morale, d'instructions, de saintes pratiques et de pieux sentiments ce sujet peut fournir aux prédicateurs, pour porter leurs auditeurs à s'acquitter d'un devoir si saint, si utile, et si religieux.*

§ I.

Desseins et Plans.

Hoc facite in meam commemorationem. (Luc. XXII). — C'est sur ces paroles qu'est fondé le pouvoir surprenant qu'ont reçu les Apôtres d'offrir ce grand Sacrifice de la religion chrétienne; de sorte que, comme les paroles par lesquelles le Fils de Dieu a institué ce divin sacrement ont été effectives et opérantes pour changer la substance du pain et du vin en la substance de son corps et de son sang, de même ces autres paroles : *Hoc facite*, ont fait de ses Apôtres autant de prêtres de la nouvelle loi, et leur ont donné un véritable pouvoir de mettre et d'offrir sur nos autels ce même corps et ce même sang dans le Sacrifice de la Messe. C'est même ce que veut dire le mot de *facite*, qui dans toutes les langues, hébraïque, grecque et latine, a la même force et la même signification. Faites ceci, c'est-à-dire, sacrifiez comme je fais; comme s'il leur disait; l'amour que je vous porte m'a fait prévenir le sacrifice de ma mort, en m'immolant par mes propres mains; mais je ne me contente pas de cet excès de charité; je veux le renouveler par les vôtres dans tous les siècles; c'est pourquoi je vous donne le pouvoir de faire la même chose. D'où il suit que l'auguste et adorable Sacrifice, qui se fait tous les jours sur nos autels, est le véritable et l'unique Sacrifice de la religion chrétienne, comme étant substitué en la place du Sacrifice sanglant qui ne s'est offert qu'une fois sur la croix, mais qui en réalité se renouvelle sur l'autel, sauf l'effusion du sang. C'est sous cette excellente idée que j'ai dessein de vous le représenter, en vous montrant 1° Qu'il représente celui de la croix : ce qui nous en doit inspirer une haute idée et nous oblige à un respect tout particulier, lorsque nous y assistons. 2° Qu'il en contient toute la vertu : ce qui nous inspirera l'estime du trésor infini que nous y possédons. 3° Qu'il nous en applique le mérite et le fruit : ce qui nous oblige de nous mettre en état d'y participer et de profiter des avantages incompréhensibles que nous en pouvons retirer.

1° Ce qui fait l'excellence du Sacrifice de l'autel, c'est qu'il est institué pour représenter celui de la croix, en retracer et en perpétuer le souvenir. Sur quoi il faut montrer 1° Qu'il n'y a point de religion sans sacrifice, et que la religion chrétienne, étant la plus sainte et la plus parfaite, n'a pas dû manquer d'une chose aussi essentielle. 2° Que le sacrifice de la croix ne peut être le sacrifice perpétuel de la nouvelle loi : on en trouvera les raisons bien exposées dans le cinquième paragraphe; d'où il faut conclure

que c'est le Sacrifice de l'autel qui est cette oblation pure dont parle le prophète Malachie, laquelle est offerte en tout lieu, et qui est appelée par le prophète Daniel : *Juge sacrificium*, un sacrifice perpétuel et qui se réitère tous les jours. 3° Que le Sacrifice de la Messe est tellement la représentation de celui de la croix, qu'il est exactement le même sacrifice, différent seulement dans la manière dont il est offert : d'où l'on doit juger avec quel respect, quelle componction et quels sentiments de piété on doit assister à ce divin Sacrifice, etc.

2° Comme ce Sacrifice est le même que celui de la croix, il en contient toute la vertu, et nous en applique les mérites et les fruits : il est donc facile de voir quel trésor le Fils de Dieu nous a laissé, quel fonds de mérites nous y pouvons puiser, quel fruit nous en pouvons espérer ; car nous pouvons l'offrir pour nous et pour les autres, pour la rémission de nos péchés, pour obtenir la persévérance finale, etc. Ainsi, quand nous assistons à ce divin Sacrifice, nous pouvons nous adresser en toute confiance à ce Dieu immolé pour notre amour, demander sans crainte, et espérer qu'il nous accordera ce qu'il jugera nécessaire pour notre salut.

3° Entre autres avantages que nous procure le sacrifice de la messe, on peut remarquer ceux qui suivent : 1° Il nous fournit un moyen d'apaiser la colère de Dieu, en lui offrant le même sang qui a été versé pour nous sur la croix. 2° Nous pouvons rendre à Dieu autant que nous avons reçu de lui, puisque nous lui offrons un Dieu qui lui est égal. S'il nous comble chaque jour de bienfaits, nous pouvons chaque jour aussi lui témoigner notre reconnaissance par une nouvelle oblation de ce divin sacrifice.

—

II. — Rien n'est plus digne de notre attention et de nos respects que le très-saint Sacrifice de la Messe ; deux raisons doivent nous en convaincre, et feront tout le partage de ce discours. 1° C'est à Dieu qu'il est offert. 2° C'est un Dieu qui y est offert. Ceci veut dire que l'on peut considérer cet adorable sacrifice sous deux rapports, savoir, par rapport à son objet qui est Dieu, et par rapport à son sujet qui est un Dieu. En effet, ce que nous nous proposons dans le Sacrifice de nos Autels, c'est d'honorer Dieu ; il en est donc l'objet ; mais pour mieux honorer Dieu dans ce sacrifice, nous lui présentons un Homme-Dieu ; c'est donc un Dieu qui en est le sujet.

1° Le Sacrifice de la Messe est souverainement respectable, parce que c'est à Dieu qu'il est offert ; d'où il suit qu'y assister, c'est 1° assister à la plus grande action du christianisme : aussi dans les anciennes liturgies ce Sacrifice est appelé action par excellence ; 2° assister à une action dont la fin immédiate est d'honorer Dieu ; dans tous les autres devoirs on peut presque dire que l'homme agit par lui-même et pour son intérêt ;

quand, par exemple, il prie pour s'attirer les grâces de DIEU : mais dans le Sacrifice, le but unique est d'honorer DIEU. 3° Assister à une action qui, prise dans son fond, consiste surtout à humilier la créature devant DIEU. 4° Assister à une action par laquelle le culte d'adoration, je dis d'une adoration suprême, peut être désormais extérieurement et authentiquement rendu à DIEU ; car dans toutes les autres actions, on ne fait point cette protestation publique et solennelle de sa dépendance.

2° Le Sacrifice de la Messe est souverainement respectable, parce que c'est un DIEU qui y est offert. Sur ce, on peut faire trois considérations : 1° Quand on va au Sacrifice que célèbre l'Eglise, on va au Sacrifice de la mort d'un DIEU ; si donc, par de sensibles outrages, on ose encore l'insulter comme les Juifs qui le crucifièrent, n'est-on pas digne de ses plus rigoureuses vengeances ? 2° Pourquoi ce DIEU de miséricorde s'immole-t-il dans le Sacrifice de nos autels ? pour nous apprendre et pour nous aider à faire ce que nous ne pouvons faire sans lui, je veux dire à honorer DIEU, autant que DIEU le mérite et qu'il le demande. Mais tandis que JÉSUS-CHRIST, dans cet état de victime, honore son Père, il semble que nous prenions à tâche de détruire par nos scandales tout l'honneur qu'il lui rend par ses anéantissements. 3° Dans ce Sacrifice le Sauveur traite de la réconciliation des hommes avec DIEU : de-là jugeons de quels sentiments nous devons nous occuper dans ce Sacrifice d'expiation. (*Bourdaloue*).

—

III. — Parmi ceux qui viennent entendre la Messe, 1° Il y en a qui n'ont pas de ce Sacrifice toute l'intelligence qu'ils en devraient avoir. 2° Il s'en trouve plusieurs qui n'y ont pas toute la dévotion qu'il faudrait qu'ils eussent. 3° Enfin on en voit une infinité d'autres qui en déshonorent la sainteté. Il faut instruire les premiers, porter les seconds à édifier ceux qui les voient dans une action où l'on doit faire paraître qu'on a de la piété et de la religion, et enfin confondre les troisièmes : ce qui doit faire les trois parties d'un discours.

1° Il faut instruire ceux qui n'ont pas toute l'intelligence qu'ils pourraient avoir de ce grand mystère. Pour cela, il faut leur expliquer bien et leur faire entendre la doctrine de S. Augustin sur le Sacrifice, où un DIEU est tout à la fois celui qui offre, celui qui est offert et celui qui est l'offrande même : *Offerens, oblatum et oblatio.* Un DIEU s'offre à un DIEU : voilà la vérité de la religion ; un DIEU s'offre à lui pour nous, voilà l'avantage de la religion ; un DIEU veut bien s'offrir lui-même par nos mains : voilà la condescendance et l'utilité de la religion. Et c'est de tout cela qu'on doit être instruit pour avoir l'intelligence de ce grand mystère.

2° La dévotion fait défaut à beaucoup de ceux qui assistent à la Messe : pour l'exciter, on leur rappellera que ce qui se fait sur nos autels se fait

en mémoire de ce qui se passa au temps de la Passion du Sauveur, que nous annonçons autant de fois que nous disons la Messe : 1° On y vit Jésus-Christ chargé des péchés des hommes, lorsqu'il monta au Calvaire. 2° On y vit ce Sauveur expiant les péchés des hommes quand il fut attaché à la croix. 3° On l'y vit appliquant un souverain remède aux péchés des hommes, quand il répandit son sang pour eux. Or il est impossible que repassant tout cela dans son esprit, on n'ait du moins une partie des sentiments qu'on aurait eus en assistant au sacrifice de la croix.

3° Il est aisé de confondre les impies qui déshonorent la sainteté de ce grand mystère par les immodesties, les scandales, et les impiétés qu'ils commettent ; il ne faut que leur montrer. 1° Que les péchés qu'ils commettent s'adressent immédiatement à Jésus-Christ dans le lieu et dans le temps qu'il s'offre pour eux à son Père. 2° Qu'ils renouvellent les circonstances les plus outrageantes de sa Passion. 3° Qu'ils se rendent indignes de participer au mérite et au fruit de ce Sacrifice, et qu'ils s'attirent par leur impiété une réprobation inévitable, etc. (*L'abbé Boileau*).

—

IV. — Dans le dessein que j'ai de vous entretenir de cet acte de religion qui nous unit sans cesse à Jésus-Christ crucifié, de cet auguste et unique Sacrifice du christianisme où le Fils de Dieu, après s'être offert une fois pour nos péchés sur l'autel de la croix, nous sert encore aujourd'hui d'hostie propitiatoire pour l'expiation des offenses que nous commettons contre la majesté divine ; en un mot, dans le dessein de vous entretenir de ce mystère d'amour et de foi auquel vous assistez si souvent, je n'ai que deux choses à vous montrer :

1° La nature et l'excellence du Sacrifice de la Messe.

2° Les dispositions avec lesquelles on doit y assister, savoir, avec respect, avec crainte, avec tous les sentiments de piété dont nous serons capables. (*Fléchier*).

—

V. — L'on ne peut concevoir le sacrifice séparément du sacrificateur. Aussi Jésus-Christ, s'offrant en sacrifice de ses propres mains, a institué deux choses : 1° Il a établi un ordre de sacrificateur ou de prêtre, revêtu de son pouvoir et de son droit sur son corps, pour l'immoler sur les sacrés autels ; sur quoi il faut considérer les qualités que Dieu demandait dans les prêtres de l'ancienne Loi, et conclure qu'à plus forte raison les prêtres de la Loi nouvelle doivent être plus saints et appelés de Dieu à ce ministère par une vocation toute paticulière. Quelle doit être la sainteté d'un homme choisi et député pour être médiateur entre Dieu et le reste des hommes ! quel haut et quel excellent ministère ! et quelles grandes qualités ne faut-il pas pour y répondre et pour le soutenir di-

gnement ! 2° Il a prescrit à ses sacrificateurs d'offrir ce sacrifice à Dieu, en son nom et en sa personne, de manière qu'ils sont mis en sa place, comme ses vicaires ou ses lieutenants, parlant non-seulement de sa part, mais en sa propre personne : *Qui corpus Christi sacro ore conficiunt*, comme parle S. Jérôme, *Hoc facite in meam commemorationem.*

—

VI. — Le Sacrifice de la Messe comprend dans son unité tous les sacrifices de l'ancienne Loi, dont la vertu était partagée ; car l'un avait pour objet l'adoration du souverain être, la fin de l'autre était de le remercier de ses bienfaits, par celui-ci le sacrificateur expiait ses fautes et ses offenses, par cet autre il demandait des grâces. Mais le seul sacrifice de la Messe a tout réuni, dit S. Paul ; en effet :

1° C'est par ce sacrifice que l'on adore le père éternel et qu'on lui rend grâces.

2° C'est par ce Sacrifice, comme par un moyen souverain, que l'on apaise sa justice.

3° C'est par ce Sacrifice, que l'on fait à Dieu une prière toute-puissante pour attirer la miséricorde divine.

—

VII. — Pour comprendre avec quel respect, et quels sentiments de piété et de religion on doit assister au Sacrifice de la Messe, il ne faut que faire réflexion, 1° Sur les qualités de ce Sacrifice. 2° Sur les qualités de ceux qui y assistent.

1° Pour ce qui regarde les qualités du Sacrifice, il faut faire voir que le sacrifice est : 1° L'action la plus auguste de la religion : c'est ce qui en fait toute la gloire, et c'est pour cela qu'il n'y a jamais eu de religion qui n'ait eu un sacrifice. Or, si c'est l'action la plus grande, la plus noble, la plus éclatante de la religion, quelle témérité, quelle extravagance d'y assister comme l'on fait, sans application et dans des postures indécentes, pour ne pas dire insolentes? Si vous vous comportiez de la sorte, lorsqu'on traite dans le monde de quelque grande action purement humaine, ne passeriez-vous pas pour un homme sans esprit et sans jugement? 2° Une action qui a pour fin essentielle et pour caractère propre d'honorer Dieu : cela étant, penser à autre chose durant ce Sacrifice, s'y entretenir de discours profanes et des affaires du siècle, n'est-ce pas abolir autant qu'il est en nous, la fin du Sacrifice ? 3° Une action qui est une protestation publique et solennelle de la soumission de la créature, et du respect qu'elle doit à son créateur, et le moyen institué de Dieu pour lui rendre publiquement le culte d'adoration. Quel désordre donc quand, au lieu d'avoir des témoins de sa soumission, on n'a que des spectateurs

de sa vanité ! 4° Le Sacrifice est le seul moyen choisi de Dieu pour lui rendre publiquement le culte d'adoration ; si vous ne l'honorez en cette occasion, quand donc l'honorerez-vous ? etc.

2° Si les qualités du sacrifice nous obligent d'y paraître avec tant de respect, les qualités de ceux qui y assistent ne sont pas d'une moindre obligation. Nous assistons au sacrifice : 1° En qualité de témoins pour l'autoriser par notre préférence. 2° En qualité de ministres pour le présenter avec le prêtre. 3° En qualité de victimes, pour être immolés avec Jésus-Christ, qui est la victime principale. C'est pour être les témoins du Sacrifice que l'Eglise nous appelle et nous assemble : c'est pourquoi elle n'y souffre que les fidèles; ceux qui assistent à ce sacrifice en sont aussi les ministres, car ils l'offrent avec le prêtre ; vous assistez encore à ce sacrifice comme victimes, et vous devez vous offrir avec Jésus-Christ. Or tout cela s'accorde-t-il avec ces postures, cet air, ces manières avec lesquelles vous assistez à ce redoutable Sacrifice? (*Essais de sermons*).

—

VIII. — Pour faire un sermon instructif et utile sur le Sacrifice de la Messe, on peut traiter :

1° De l'excellence de ce divin Sacrifice ; et afin d'en avoir une juste idée, il faut examiner ce qu'il est, quelle est sa vertu, et ensuite entrer dans le détail des parties qui composent le Sacrifice de la Messe. L'explication de ces cérémonies nous convaincra qu'il n'y a rien de plus grand, de plus auguste et de plus saint dans la religion chrétienne que cet adorable Sacrifice.

2° Des conditions nécessaires pour assister avec fruit à ce Sacrifice, et en tirer tous les avantages qui sont attachés à l'action la plus sainte qu'un chrétien fasse ordinairement. Les principales de ces conditions sont d'offrir conjointement avec le prêtre ce divin Sacrifice, pour rendre à Dieu le culte et l'hommage que nous devons à sa divine majesté, lui exposer nos besoins spirituels et temporels, le remercier des bienfaits que nous en recevons tous les jours; ou lui demander les grâces et les secours nécessaires pour notre salut. Il faut de plus y assister avec respect, avec attention, et avec esprit de componction, comme si nous assistions au sacrifice de la croix dont celui de l'autel est une commémoration, en prenant des sentiments conformes à ce que le prêtre représente dans toutes les parties de ce Sacrifice.

—

IX. — Il faut observer avec S. Augustin, qu'il y a trois choses à remarquer dans un sacrifice, pour en connaître la nature et les obligations: *cui offeratur*, *à quo offeratur*, *quid offeratur*. Trois observations qui feront les trois parties d'un discours.

1° *Cui offeratur*. A qui est-ce que l'on offre le Sacrifice? c'est à Dieu : le Sacrifice étant le culte suprême par lequel nous témoignons l'intime et nécessaire dépendance de notre être à un être supérieur, il ne peut s'offrir qu'à Dieu seul. Le Sacrifice étant la plus grande et la plus excellente expiation que les hommes puissent pratiquer pour obtenir la grâce de leurs péchés, il ne se peut présenter qu'à Dieu, puisque c'est lui qui est offensé au premier chef par nos dérèglements et par nos crimes, étant le premier législateur, la loi suprême et la règle infaillible de la rectitude de toutes nos actions. Le sacrifice est donc un devoir suprême qui ne se peut et ne se doit rendre qu'à la divinité; et quelque haute vertu et quelque sainteté que puisse avoir une créature, elle n'est point capable d'un culte si relevé que Dieu s'est réservé à soi-même.

A quo offeratur. Ce sacrifice est offert par trois sortes de personnes, mais différemment et sous différents aspects. La première est la personne de Jésus-Christ, qui est lui-même le prêtre et le sacrifice, le sacrificateur et la victime, l'offrant et la chose offerte : *Obtulit semetipsum immaculatum, hoc enim fecit semel seipsum offerendo* (Heb. IX). Sur quoi il faut expliquer comme ce terme de *semel* ne répugne point au Sacrifice journalier et perpétuel qui se fait dans l'Eglise, et que nous appelons Sacrifice de la Messe. Ainsi Jésus-Christ est le premier et le souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédech. Mais ce souverain sacrificateur en a établi d'autres pour continuer jusqu'à la fin du monde ce merveilleux sacrifice, et c'est le second ordre de ceux par qui il est offert; car si le Fils de Dieu a laissé un Sacrifice dans l'Eglise, il y a laissé pareillement des sacrificateurs et des autels. Quel est le bonheur de ceux qui sont élevés à cette dignité et quelle doit être la sainteté de leurs mœurs? Le troisième ordre de sacrificateurs dans l'Eglise chrétienne sont généralement tous les fidèles qui, joignant leurs vœux et leurs prières avec celles du prêtre, sacrifient avec lui, et participent au fruit du Sacrifice : non que tous les fidèles aient le caractère du sacerdoce quant au pouvoir de consacrer le corps de Jésus-Christ et de l'offrir immédiatement au Père éternel; mais ils peuvent avoir et ont tous l'onction intérieure, par le moyen de laquelle ils peuvent joindre leurs hosties spirituelles avec celle du corps et du sang du Fils de Dieu, et peuvent être associés à sa table pour manger cette précieuse victime. C'est ce qui fait que S. Pierre, parlant généralement de tous les fidèles, les appelle : *Sacerdotium sanctum offerre spirituales hostias, acceptabiles* Deo. (II Pet. II).

Quid offeratur. C'est la troisième chose qu'il faut remarquer dans le Sacrifice, ce qu'on sacrifie à Dieu. Dans la loi de nature on offrait au souverain être des fruits de la terre et des animaux; on faisait de même dans la Loi écrite, et Dieu a voulu que nous fussions instruits des moindres circonstances qui accompagnaient ces sacrifices, qui lui étaient si souvent agréables et qu'il rebutait aussi quelquefois. Mais dans le Sacrifice de la nouvelle Loi, c'est le corps et le sang d'un Dieu qui sont

offerts au Père éternel et sont toujours reçus agréablement, indépendamment de la qualité et du mérite du prêtre, mais qui sont encore mieux reçus quand le prêtre qui l'offre immédiatement, et les fidèles qui l'offrent par ses mains s'offrent eux-mêmes en même temps et font à Dieu un sacrifice entier de tout ce qui déplaît en eux à sa souveraine majesté. (*Ogier, Actions publiques, sermon sur ce sujet*).

—

X. — Par cet adorable et divin Sacrifice, nous rendons à Dieu un honneur infini, et nous le glorifions autant qu'il le mérite : deux considérations feront toutes les preuves de cette vérité. Je tire la première du prêtre principal qui offre la victime, et qui n'est autre que Jésus-Christ lui-même ; la seconde se prend de l'excellence de la victime qui est offerte. Ces deux considérations bien développées peuvent suffire pour faire un très-solide discours sur ce sujet.

—

XI. — Le Fils de Dieu dans l'Eucharistie a fait un véritable Sacrifice de lui-même pour nous témoigner son amour, et il exige de nous par reconnaissance et comme preuve d'un amour réciproque, que nous l'imitions en menant une vie immolée : *Ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem*, Deo *placentem*. De là deux parties d'un discours.

1° Pour faire un véritable sacrifice il faut trois choses : oblation, effusion de sang et destruction de la victime. 1° Ici, comme sur la Croix, Jésus-Christ est offert à son Père ; car, comme dit l'Evangile, *Accipiens* Jesus *panem, benedixit, fregit, dicens* : *Hoc est corpus meum* (Matth. xxvi). 2° La séparation mystique du corps d'avec le sang représente parfaitement l'effusion sanglante ; aussi l'on dira à l'autel jusqu'à la fin des siècles que ce sang divin et précieux est répandu, *Pro vobis et pro multis effundetur* (Matth. xxvi).3° Il y a destruction de la victime, puisque Jésus-Christ est mangé et consommé par le prêtre, et par les fidèles : cette destruction mystique supplée à la destruction de l'holocauste. On peut faire de pieuses réflexions sur ces trois témoignages de l'amour du Fils de Dieu.

2° Le Sauveur qui nous impose une obligation indispensable de l'imiter, à ses miracles près, demande que, pour lui marquer un amour réciproque dans ce mystère, nous menions une vie immolée, en lui sacrifiant les inclinations de notre nature déréglée ; car c'est précisément en ce sacrifice que le Sauveur prononce ces paroles : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.* (Joan. xiii) Comme donc Jésus-Christ a mené une vie immolée, qui tendait continuellement au Sacrifice de la croix qu'il désirait avec tant d'ardeur, tous les fidèles doivent 1° Mener une vie sacrifiée par une mortification continuelle; dans la vue de porter à l'autel la victime toute préparée à l'immolation.

2° Dans le temps du Sacrifice de la Messe, s'immoler avec JÉSUS-CHRIST.

—

XII. — On peut joindre dans un même discours l'usage que les prêtres, qui sont les ministres de ce Sacrifice, et les fidèles qui y assistent, en doivent faire : Ils peuvent par ce moyen :

1° Procurer à DIEU la plus grande gloire qu'il puisse recevoir de ses créatures.

2° Se procurer à eux-mêmes le plus grand de tous les avantages, qui est le pardon de leurs péchés.

3° A l'égard de l'Eglise soit militante sur la terre, soit souffrante dans le purgatoire, ils sont les médiateurs entre DIEU et les hommes, en offrant à DIEU pour le genre humain la plus parfaite de ictimes.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin**, *lib. quæst. super Exodum*, *quæst.* 124, traite de la différence du sacerdoce selon Aaron, du sacerdoce de Melchisédech, et de celui de JÉSUS-CHRIST. — *de Fide ad Petrum*, 2, parle plus amplement du sacerdoce de JÉSUS-CHRIST, et en général du sacerdoce et du Temple. — Sur le Psaume 26, explique comment JÉSUS-CHRIST est à la fois prêtre, sacrifice et victime. — *De essentiâ Divinitatis* explique de quelle manière JÉSUS-CHRIST fait la fonction de prêtre devant son Père éternel. — Au Psaume 119, montre fort au long que JÉSUS-CHRIST n'a pris une chair que pour l'immoler. — II *de quæstionibus Evang.*, *quæst.* 40, compare les sacrifices des Juifs au sacrifice de l'Eucharistie qui les a remplacés tous. — XVII *de Civ.* DEI, s'étend au long sur le Sacrifice de l'Eucharistie. —LXXXIII *de Civ.* DEI, *quæst.* 61, traite amplement du Sacrifice de l'Eucharistie, du sacerdoce de JÉSUS-CHRIST figuré par celui de Melchisédech, et explique pourquoi JÉSUS-CHRIST n'a pas voulu descendre de la Tribu de Lévi.

Le même, livre des questions de l'Ancien et du Nouveau-Testament, quest. 109 parle de l'offrande de Melchisédech à Abraham, et montre

qu'elle était la figure du sacrifice eucharistique. — XVI *de Civ.* DEI, prouve que le Sacrifice de l'Eucharistie est célébré par toute la terre. — *Serm.* I *in Psalm.* 33, parle de l'institution du Sacrifice de JÉSUS-CHRIST, le comparant aux sacrifices anciens. — *Lib.* XX, *cont. Faustum*, 18, explique que le sacrifice eucharistique est offert à DIEU seul, et que le sacrifice des Juifs figurait celui de JÉSUS-CHRIST. — *Id.* 21, dit d'une manière fort étendue que le Sacrifice de l'autel est une représentation du Sacrifice de la croix. — XII *de Civ.* DEI, raconte un fait dans lequel il prouve le pouvoir de l'Eucharistie sur les esprits malins. — *Id.* Cap. 10, prouve que ce n'est point aux martyrs que l'on sacrifie, mais à DIEU seul, à qui l'on immole JÉSUS-CHRIST sur l'autel. — *Serm.* 130 *de Tempore*, parle fort au long du Sacrifice de JÉSUS-CHRIST.

Le même, X *de Civ.* DEI, explique comment JÉSUS-CHRIST a reçu son Sacrifice comme DIEU, et l'a offert comme Homme. Ps. 21, serm. 2, traite moralement le Sacrifice de l'Eucharistie, prouvant que ceux-là seulement s'immolent et participent à ce mystère, qui ont faim et qui sont pauvres. — Ps. 42, traite amplement du Sacrifice, en disant que celui qui approche de l'autel visible du Sacrifice, approche aussi avec confiance de l'autel invisible du ciel. — *Homil.* 50, dit avec étendue que tous ne peuvent s'approcher de l'autel visible pour y sacrifier, mais que tous peuvent s'approcher de l'autel invisible. — Question 57 sur le Lévitique, s'étend sur le Sacrifice de l'autel, auquel il attribue la vertu de remettre les péchés. — X Conf., 24, prouve fort au long que JÉSUS-CHRIST est tout à la fois victime, prêtre et sacrifice.

Le même, I *de Civ.* DEI, enseigne que jamais il n'y a eu nation si barbare qui n'ait sacrifié à ceux qu'elle croyait ou affectait de croire des Dieux. IV *de Trinit.*, après avoir montré que le Sacrifice n'est dû qu'à DIEU, soutient que nul n'a pu lui être plus agréable que le sacrifice du Sauveur, soit à cause de celui qui l'offre, soit à cause de celui à qui il est offert, soit à cause de la chose offerte. — *In Psalm.* 149, montre que l'homme devant offrir à DIEU par les mains des prêtres une victime pure, et ne pouvant la trouver sur la terre, le Fils de DIEU s'est offert pour être cette victime. — XIX et XX *de Civ.* DEI, parle admirablement du sacrifice de JÉSUS-CHRIST. — *In Psalm.* 149, montre ce que nous devons faire pour nous consacrer à DIEU pendant ce Sacrifice.

S. Ambroise, *in c.* 3 *Epist. ad Timoth.*, relève la dignité des prêtres, par la dignité du Sacrifice qu'ils offrent. — *Lib.* 3, *de Virg.*, après avoir rapporté l'action de ce page de Théodose qui se laissa brûler la main pour ne pas interrompre le sacrifice, prend occasion d'exhorter les fidèles à un profond respect pour le Sacrifice des autels. — *In Ps.* 39, montre évidemment que c'est JÉSUS-CHRIST qui offre le Sacrifice, et que c'est la parole de JÉSUS-CHRIST qui consacre l'Hostie.

S. Augustin, *contra Faustum*, XVIII, a de beaux traits sur ce sujet. — Dans son Traité du Baptême, III, *cap. ult.*, prouve que l'Eucharistie a

toutes les qualités du Sacrifice. — I *contra advers. Legis et Proph.*, 20, parle de l'Eucharistie considérée comme Sacrifice.

S. Grégoire, *Homil.* 20 *super Ezech.*, dit de très-belles choses sur les prêtres et sur les fidèles qui s'immolent avec Jésus-Christ à l'autel. — IV *Dial.*, 55, prouve deux choses ; l'une que l'Eucharistie est le même sacrifice que celui de la croix, l'autre que les fidèles doivent s'immoler avec Jésus-Christ. — *Homil.* 37 sur les Evangiles, dit fort bien que Jésus-Christ souffre mystiquement dans l'Hostie sacrée, lorsqu'il s'immole.

S. Irénée, contre les Hérésies, IV, 32, entre dans le détail de l'institution de l'Eucharistie comme sacrifice, et il dit que Jésus-Christ a enjoint à ses Apôtres d'offrir le même sacrifice.

S. Justin, *Dialogue contre Tryphon*, prouve fort au long et d'une manière invincible que le corps de Jésus-Christ est un sacrifice offert à l'autel. Ce passage est un des plus beaux monuments de l'antiquité sur ce sujet.

Tertullien, *de Orat*, prouve aussi la vérité du Sacrifice de l'autel.

S. Cyprien, *de Orat. Dom.*, entre dans un grand détail touchant le saint Sacrifice de la Messe.

S. Grégoire de Nazianze, *Orat.* 8, appelle la Messe un sacrifice.

S. Chrysostôme, *Homil.* 26 *sur S. Matthieu*, prouve que les prêtres ne sont que les ministres de Jésus-Christ dans ce sacrifice. — *Homil.* 18 *et* 22 *in Act. Apost.* s'étend sur le Sacrifice de la Messe. — *Homil.* V. *in c.* 6 *Isaiæ*, prouve que Jésus-Christ est le prêtre invisible qui consacre, qui offre, et qui immole la victime. — *Homil.* 49 *in Matth.*, parle du saisissement respectueux où sont les anges au temps du Sacrifice. — *De Sacerdot.* VI, traite le même sujet, et traite en même temps du sacrifice et du sacerdoce. — *Homil.* 40 *ad popul. Ant.*, s'élève fortement contre ceux qui déshonoraient le Sacrifice redoutable par leur immodestie. *Homil.* XXIV *in cap.* 11 *Act. Apost.*, traite le même sujet. — *Homil.* 51 *in Matth.*, traitant ce Sacrifice moralement, montre qu'il ne suffit pas d'offrir des calices d'or, ornés de pierreries, mais qu'il faut se sacrifier soi-même. — *Homél. sur la première Epître à Timothée*, montre que le Sacrifice qui est offert ne dépend point du mérite des prêtres, mais de Jésus-Christ dont le mérite est infini.

S. Paulin, *Epist.* 5, parle éloquemment sur cette matière, et montre que Jésus-Christ est le sacrificateur et la victime.

S. Léon, *Serm.* 8 *sur la Passion du Sauveur*, compare l'autel au Calvaire, et dit de très-belles choses.

S. Jean Damascène, dans le livre qui traite *du Corps de* Jésus-Christ, dit qu'il est élevé en croix dans les mains des prêtres : il s'étend fort au long sur cette matière.

S. Césaire, Archevêque d'Arles, *Homil.* 17 *de Pasch.*

S. Laurent Justinien, *de Discipl. Monast.*, 9. — *In fasciculo amoris*, 16. — *De casto Connub.*, 24, traite amplement de l'Eucharistie comme Sacrifice. — Un sermon sur l'Eucharistie. — Un traité sur l'Eucharistie considérée comme sacrifice. — Un sermon pour la Purification, sur ce sujet.

S. Anselme, *Colloques célestes*, 15, a de fort dévotes aspirations à Jésus-Christ, comme victime dans l'Eucharistie.

S. Vincent Ferrier, dans un sermon *in Cœnâ Domini*, a pour but de prouver la vérité du Sacrifice.

Richard de S. Victor, *in Psalm.* 28, *Tollite hostias*, applique ce passage à l'Agneau immolé sur nos autels.

S. Thomas, *Opusc.* 58, traite amplement et solidement cette matière, et montre, entre autres choses, que le prêtre, bon ou mauvais, n'influe en rien dans le Sacrifice, mais que c'est Jésus-Christ qui opère toutes ces merveilles. — *Summa*, II, q. 2, art. 3, prouve l'excellence du Sacrifice.

[Livres spirituels et autres]. — *L'Imitation de* Jésus-Christ, traite dévotement la matière du Sacrifice.

Bellarmin, *de gemitu columbæ*, dit des choses fort pieuses sur les irrévérences au temps du Sacrifice.

Le Pédagogue chrétien a deux chapitres où il cite les autorités des Pères et des Histoires appuyées sur les auteurs les plus dignes de foi.

Paschase, dans son livre *sur le Corps et le Sang de* Jésus-Christ, 11, prouve que l'Eucharistie est un vrai Sacrifice. — *Epist.* I *ad Fruderandum*, prouve que les prêtres de la nouvelle loi offrent le même sacrifice que Jésus-Christ.

Molina le chartreux a fait un volume entier *du Sacerdoce et du Sacrifice*.

Turrecremata a fait un traité sur l'Eucharistie comme Sacrifice.

Albert-le-Grand, *Tract. de Officio Missæ*, 2, s'étend fort sur l'Eucharistie comme Sacrifice.

Le P. Gondrin, Général de l'Oratoire, a un beau traité sur l'idée du Sacrifice.

Le **P. Nouet,** *l'Homme d'Oraison*, huit méditations.

Le P. Contenson, dominicain, *Theologia mentis et cordis*, traite ce sujet avec piété, dans une section entière.

Le P. Nepveu, *Réflexions sur tous les jours de l'année.*

Le P. Alphonse Rodriguez, *Perfection chrétienne*, part. II, traité 8, chap. 14.

Le P. Suffren, *Année chrétienne*, part. I, a un Traité de la Messe.

Dans la *Morale chrétienne sur le Pater*, il y a pareillement un ample traité sur cette matière.

Le P. Senaut, *L'Homme chrétien*, traité 6, disc. 7, traité du Sacrifice, montre que le chrétien doit à Dieu l'honneur du Sacrifice.

Coëffeteau, sur les merveilles de l'Eucharistie.

Le Théologien dans les conversations avec les Grands du monde, Entretien 7.

Bona, *Tractatus Asceticus de Missâ.*

Courtin, l'*Esprit du sacrifice.*

Léonard de Massiot, Bénédictin, a fait un volume entier sur ce sujet, intitulé : *Traité du Sacrifice et du Sacerdoce de* JÉSUS-CHRIST ; c'est un des plus amples et des plus solides traités sur ce sujet.

Le P. Vaubert, en a aussi fait un très-beau traité dans le livre intitulé : *La dévotion à Notre-Seigneur* JÉSUS-CHRIST *dans l'Eucharistie.*

Le P. de la Colombière, a plusieurs réflexions sur le Sacrifice de la Messe dans ses *Réflexions.*

Le P. Alvarez de Paz,

[Théologiens]. — Le cardinal **Bellarmin** a fait un traité entier *Du Sacrifice de la Messe.*

Suarès, *in Sanctum Thomam.*

Gregorius à Valentia, *lib.* 2, *contra Hæreticorum doctrinam.*

Joannes Colceus, *in Speculo Missæ.*

Petrus Canisius, *in Opere catechist. quæst.* 7.

Raynerius de Pisis, *Pantheol.*

Toletus, *in Instruct. Sacerd. l.* 2 *et* 6.

Le cardinal **du Perron** dans ses *Controverses.*

Gabriel Henao, *de divino Missæ Sacrificio.*

Pignatelli, *Mons propitiatorius.*

Le cardinal **de Richelieu**, dans ses *Controverses.*

[Prédicateurs]. — **Bourdaloue**, a un très-beau Sermon sur ce sujet, dans son *Carême.*

Biroat, *Octave du Saint-Sacrement*, a un discours sur la vie sacrifiée de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie.

Le P. André Castillon, *Octave*, a aussi un discours sur le Sacrifice de la Messe.

Le P. Texier, *Dominicale*, sermon pour le second dimanche après la Pentecôte.

Fléchier, *Sermons de Morale*

Le P. Chaussemer a un discours sur le Sacrifice de la Messe.

L'Abbé Boileau en a un sur le même sujet.

Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, Octave du Saint Sacrement, un sermon sur l'Eucharistie.

Essais de sermons pour la Dominicale.

Ogier, *Actions publiques.*

Le P. Ségneri, *Le chrétien instruit des devoirs de sa religion.*

[Recueils]. — **Lohner**, *Bibliotheca Manualis Titulo Sacrificii missæ oblatio.*

Labatha, *Titulo Sacrificium.*

Cartagène, *in homiliis de Sacrificio*, etc.

Theatrum vitæ humanæ.

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Sanctificabitur altare in gloriâ meâ. Exod. XXIX, 43.

L'autel sera sanctifié par le sacrifice de l'Agneau qu'on offrira en mon honneur.

Afferte Domino gloriam et honorem, adorate Dominum in atrio sancto ejus. Psalm. XXVI, 2.

Rendez à DIEU l'honneur et la gloire, apportez des victimes pour adorer le Seigneur dans son sanctuaire.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo. Psalm. CXV, 13.

Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'ai reçus de lui? je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur.

Erunt Domino offerentes sacrificia in justitiâ, et placebit Domino sacrificium Juda, et Jerusalem, sicut dies sæculi, et sicut anni antiqui. Malach. III, 3.

Ils offriront des sacrifices au Seigneur en esprit de justice; et le sacrifice de Juda et de Jérusalem sera aussi agréable au Seigneur que tous ceux qui lui auront jamais été offerts depuis le commencement des siècles.

Usque ad principem fortitudinis magnificatum est; et ab eo tulit juge sacrificium, et dejecit locum sanctificationis ejus robur autem datum est ei contra juge sacrificium propter peccata. Daniel. VIII, 11.

Il a eu la force et la magnificence d'un prince; il a aboli le sacrifice perpétuel, il a renversé le sanctuaire; le pouvoir lui a été donné contre le sacrifice perpétuel pour le détruire, à cause des péchés du peuple. (*Il parle de l'Antechrist*).

Contestatur enim quoniam tu es Sacerdos secundùm ordinem Melchisedech. Heb. VIII, 17.

Car il a juré que vous êtes prêtre selon l'ordre de Melchisédech.

Memor sit sacrificii tui, et holocaustum tuum pingue fiat. Psalm. XIX, 4.

Que le Seigneur se souvienne de vos sacrifices, et que votre holocauste lui soit agréable.

Magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur, et offertur nomini meo oblatio munda. Malach. I, 11.

Mon nom est grand parmi les nations, et en tous lieux l'on sacrifie en mon nom une victime pure et sans tache.

Adducam eos in montem sanctum meum, et lætificabo eos in domo orationis meæ; holocausta eorum et victimæ eorum placebunt mihi super altari meo. Isaiæ LVI, 7.

Je les conduirai sur ma montagne sainte, et je les comblerai de joie dans ma maison de prière; les holocaustes et les victimes qu'ils m'offriront sur mon autel me seront agréables.

Hic est sanguis meus novi testamenti, qui pro multis effundetur. Marc. XIX, 24.

Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour beaucoup.

Hoc facite in meam commemorationem. Luc. XXII, 19.

Faites ceci en mémoire de moi.

Quotiescumque manducabitis panem hunc et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis, donec veniat. I Cor. XI, 26.

Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne.

Omnis pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad DEUM, *ut offerat dona et sacrificia pro peccatis.* Hebr. V, 1.

Tout pontife est pris d'entre les hommes, établi médiateur entre DIEU et eux, afin d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés.

Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à DEO *tanquam Aaron. Sic et Christus non semetipsum clarificavit ut pontifex fieret; sed qui locutus est ad eum; Filius meus es tu, ego hodie genui te.* Ibid. V.

Personne ne s'arroge la qualité de prêtre, mais doit être appelé de DIEU, comme Aaron. Ainsi JÉSUS-CHRIST ne s'est point approprié la gloire du sacerdoce; mais il l'a reçue de celui qui lui a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui.

Si enim sanguis hircorum et taurorum, et cinis vitulæ aspersus inquinatos sanctificat ad emundationem carnis, quantò magis sanguis Christi, qui per Spiritum Sanctum semetipsum obtulit immaculatum Deo, emundabit conscientiam nostram ab operibus mortuis, ad serviendum DEO *viventi.* Ib. IX, 13.

Si le sang des boucs et des taureaux, et si l'aspersion de la cendre d'une génisse, purifient le corps de toute souillure, combien plus le sang de JÉSUS-CHRIST, qui s'est offert à DIEU par le SAINT-ESPRIT, comme une hostie sans tache, purifiera-t-il notre conscience de tout péché, pour nous faire servir ensuite le DIEU vivant.

Translato sacerdotio, necesse est ut legis, translatio fiat. Id. VII, 12.

Le sacerdoce étant changé, il faut nécessairement que la loi soit aussi changée.

In tantum melioris testamenti sponsor factus est Jesus; et alii quidem plures facti sunt sacerdotes, idcirco quod morte prohiberentur permanere; hic autem eo quod maneat in æternum, sempiternum habet sacerdotium. Ibid. VII, 22.

Tant il est vrai que l'alliance dont JÉSUS est médiateur est plus parfaite; aussi y a-t-il eu successivement plusieurs prêtres, parce que la mort les empêchait de l'être toujours; mais comme celui-ci demeure éternellement, il possède un sacerdoce éternel.

Talis enim decebat ut esset nobis pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus, et excelsior cœlis factus, qui non habet necessitatem quotidie, quemadmodum sacerdotes, prius pro suis delictis hostias offerre, deinde pro populi: hoc enim fecit semel seipsum offerendo. Ibid. VII, 27.

Il était bien raisonnable que nous eussions un pontife comme celui-ci, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, plus élevé que les cieux, qui ne fût point obligé comme les autres pontifes d'offrir tous les jours des victimes, pour ses propres péchés d'abord, et ensuite pour ceux du peuple; il l'a fait une fois en s'offrant lui-même.

Lex homines constituit sacerdotes infirmitatem habentes; sermo autem jurisjurandi, qui per legem est, Filium in æternum perfectum. Ibid. VII, 28.

La loi établit des hommes faibles pour pontifes; mais la parole de DIEU, confirmée par le serment qu'il a fait depuis la loi, établit pour pontife le Fils qui est saint pour jamais.

Omnis pontifex ad offerendum munera et hostias constituitur; unde necesse est et hunc habere aliquid quod offerat. Idem. VIII, 3.

Tout pontife est établi pour offrir à DIEU des dons et des victimes : c'est pourquoi il est nécessaire que celui-ci ait quelque chose qu'il offre à DIEU.

Omnis quidem sacerdos præsto est quotidie ministrans, et easdem sæpe offerens hostias, quæ numquam possunt auferre peccata; hic autem pro peccatis offerens hostiam, in sempiternum sedet in dexterâ Dei. Heb. X, 11.

Tout prêtre doit tous les jours être en état d'offrir à l'autel et d'immoler des victimes, qui ne peuvent jamais effacer les péchés : mais JÉSUS offrant une victime pour nos péchés, consomme son sacrifice, et il est assis à la droite du Tout-Puissant.

Umbram habens lex futurorum bonorum, non ipsam imaginem rerum, per singulos annos, iisdem ipsis hostiis, quas offerunt

La loi ancienne ne possédait que l'ombre des biens à venir, et non les biens en eux-mêmes : c'est pourquoi on offre sans cesse

indesinenter, nunquam potest accedentes perfectos facere. Ibid. 1.

Impossibile est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata; ideo ingrediens mundum dicit : hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi; holocautomata pro peccato non tibi placuerunt; tunc dixi ecce venio : in capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam. Ibid. 4.

les mêmes victimes, qui ne peuvent rendre parfaits ceux qui les offrent.

Il est impossible que le sang des boucs et des taureaux ôte les péchés; c'est pourquoi le Fils de Dieu entrant dans le monde dit : Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation; mais vous m'avez formé un corps; vous n'avez point agréé les holocaustes et les sacrifices pour les péchés; alors j'ai dit : me voici, je viens, selon qu'il est écrit de moi dans le livre, pour faire votre volonté, mon Dieu.

Habemus altare de quo edere non habent potestatem, qui tabernaculo deserviunt. Heb. XIII, 10.

Nous avons un autel dont ceux qui servent dans le tabernacle n'ont pas pouvoir de manger.

Sacerdotium sanctum offerre spiritales hostias, acceptabiles Deo, *per* Jesum Christum. I Petri II, 5.

Nous sommes d'un sacerdoce qui est saint, pour offrir à Dieu par la médiation de Jésus-Christ des victimes spirituelles qui lui soient agréables.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[Qui est prêtre]. — Il n'appartient pas à tout le monde indifféremment d'offrir le sacrifice, mais seulement à ceux qui sont établis, comme personnes publiques et principaux ministres, pour faire cette action importante au nom de tout le peuple. Dans la loi de nature, ce droit appartenait aux chefs de famille ; comme à Noé, Abraham et d'autres, ou à ceux à qui Dieu inspirait particulièrement de s'acquitter de ce devoir. Dans la loi écrite, le sacerdoce était réservé à la seule postérité d'Aaron : *Applicu quoque ad te Aaron fratrem tuum cum filiis suis de medio filiorum Israël, ut sacerdotio fungantur mihi* (Exod. XIII). Mais, dans la loi de grâce, l'adorable victime qui est tous les jours offerte sur nos autels ne peut être sacrifiée que par les prêtres qui reçoivent cette puissance dans leur ordination, en vertu de laquelle ils sont mis au rang de ceux auxquels Jésus-Christ a dit : Faites ceci en mémoire de moi : *Hoc facite in meam commemorationem* (Luc. XXII). Donc toutes les offrandes faites à Dieu par des personnes privées qui n'ont pas reçu de Dieu et de l'Eglise le pouvoir de présenter le sacrifice, ne doivent pas être dites proprement sacrifices ; c'est ce que S. Thomas nous enseigne : *Sacerdoti, cum ordinatur, confertur potestas hoc sacramentum consecrandi in personâ Christi ; per hoc enim ponitur in gradu eorum quibus dictum est à Domino: hoc facite in meam commemorationem ; et ideo dicendum est quod proprium est sacerdotum conficere hoc sacramentum et offerre sacrificium* (Summ., Part. III, quæst. 82, art. 1).

[Le sacrifice de la messe remplace tous les sacrifices anciens]. — La loi ancienne était une figure de la loi nouvelle : nous étions introduits comme par la main, dit S. Paul, au Nouveau-Testament par l'Ancien-Testament ; celui-ci renfermait les promesses que la nouvelle alliance a données ; il promettait Jésus-Christ, et il s'est donné à nous dans ces derniers temps, comme le dit encore S. Paul : *Novissimè diebus istis* (Heb. I). Ainsi tous les sacrifices de la loi ancienne figuraient le sacrifice de Jésus-Christ, et celui qu'il a offert sur la croix, et celui qu'il a offert dans la dernière Cène, qui ne font pas deux sacrifices, mais un seul et même sacrifice. Le sang des taureaux qui coulait dans le Temple de Jérusalem était l'ombre et la figure du sang de Jésus-Christ qui devait couler et être répandu dans nos temples ; les coupes où le sang de ces victimes était reçu portaient déjà l'image de nos calices et de cette coupe sacrée où nous offrons au Père éternel le sang très-pur de l'Agneau sans tache. S. Paul nous apprend que rien n'était sanctifié que par l'aspersion du sang des victimes ; c'est aussi le sang de Jésus-Christ immolé sur nos autels qui nous sanctifie, et celui qui ne mange pas de cette chair divine immolée, celui qui ne boit pas de ce sang ne peut être uni à Jésus-Christ ni consacré. Les ombres se sont dissipées, parce que la réalité a pris la place ; elles devaient disparaître comme la nuit disparaît devant le soleil ; celui qu'elles prophétisaient étant arrivé, elles ont dû cesser, dit S. Augustin : *Sacrificium quod ipse est Christus in Ecclesiâ voluit pro omnibus offerri, quia illis omnibus pronuntiabatur* (Lib. contra advers. leg. et Proph. c. 20). L'excellence de ce sacrifice est si grande que Dieu a permis qu'il n'y eût point d'autre sacrifice dans le monde : *Tanta est excellentia hujus sacrificii quod* Deus *sic permittit ut non fiat aliud sacrificium in toto mundo*, dit S. Vincent Ferrier (Serm. in Cœn. Dom.). Par là, dit le docte Alger, Dieu, abolissant la multitude des sacrifices, nous a exemptés des occupations charnelles, pour nous appliquer davantage aux choses spirituelles, de manière que, n'étant point distraits par la multitude des cérémonies légales, nous fussions tous unis par le même et unique Sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ son Fils : *Carnalem nobis occupationem abstulit, extirpata multitudine sacrificiorum veterum, ut mentem spiritualibus expediret sacrificio corporis et sanguinis sui* (De Sacram. II, 3). Il a diminué, continue-t-il, nos occupations extérieures, et il a augmenté la grâce de ses bienfaits, en réduisant tout à l'unité de son sacrifice non sanglant : *Multiplicationem sacrificiorum veterum singularitate sacrificii altaris abbrevians.* Il semble que le prophète Isaïe nous ait prédit cette vérité, lorsqu'il a dit que le Seigneur ferait un abrégé au milieu de la terre : *Consummationem, et abbreviationem Dominus* Deus *exercitum faciet in medio omnis terræ.* (Isaï. X). C'est le sens que S. Thomas donne à cette prophétie, lorsqu'il dit que Dieu a réduit en un seul sacrifice tous les sacrifices de la loi ancienne, comme il a uni tous les différents commandements en un seul précepte, qui est celui de l'amour

et de la charité, et, puisqu'il n'y a qu'un seul royaume où JÉSUS-CHRIST doit régner, toutes les nations y sont réunies en offrant un même sacrifice au lieu des victimes anciennes : *Omnes differentias hostiarum, una corporis et sanguinis implet oblatio, ut sicut est pro nobis in altari victima et sacrificium, ita nunc de omni gente sit regnum* (S. Leo, Serm. 3, de pass. Domini). C'est une vérité que l'Eglise nous enseigne lorsqu'elle met dans la bouche de ses enfants cette prière qui renferme tout en quelques mots : O DIEU, qui avez compris la diversité des victimes légales dans la perfection du seul Sacrifice de l'autel que vous avez établi, recevez ce sacrifice de vos serviteurs, et sanctifiez-le d'une bénédiction pareille à celle que vous avez accordée au sacrifice d'Abel, afin que ce que chacun a offert à l'honneur de votre majesté soit utile à tous pour leur salut : *Deus, qui legalium differentiam hostiarum unius sacrificii perfectione sanxisti, accipe sacrificium à devotis tibi famulis, et pari benedictione sicut munera Abel sanctifica, ut quod singuli obtulerunt ad tuæ majestatis honorem cunctis proficiat ad salutem* (In Missâ Dom. 6 post Pent.).

[Religion judaïque et religion chrétienne]. — Les religions païennes ont eu leurs sacrifices, mais tous dignes d'elles et abominables ; ce n'est qu'à leur imitation que les Israélites, ayant quitté le véritable DIEU et son culte, ont sacrifié leurs fils et leurs filles aux fausses divinités dans la vallée de Tophet. Les sacrifices de la religion Judaïque étaient les plus parfaits, et ils prouvaient la perfection de la religion : en effet, DIEU, auteur du culte et de ses cérémonies ayant marqué à Moïse jusque dans les plus petits détails la manière dont il voulait être honoré et les espèces de victimes qui lui seraient agréables, ce culte avait sa perfection : Faites, dit-il à Moïse, sur le modèle qui vous a été donné sur la montagne : *Fac secundùm exemplar quod tibi in monte monstratum est* (Exod. XXV). De là résultent deux grandes vérités ; la première, c'est que la religion chrétienne a eu de tout temps et dès la naissance du monde, ses prêtres, ses autels, ses sacrifices ; car la religion des Juifs, qui est la première de toutes les religions, est la même que la religion chrétienne ; celle-ci est entée sur l'autre ; l'une est obscure comme une ombre, l'autre est un grand jour ; la religion chrétienne était comme au berceau dans l'ancienne Loi, dans la nouvelle elle est comme un homme parfait ; là elle était une figure, et une énigme, ici elle cesse d'être figure pour devenir réalité, elle cesse d'être énigme pour se développer, c'est le même DIEU qui a parlé par les prophètes et par son Fils ; il y avait déjà des chrétiens dans la loi ancienne comme dans la loi nouvelle, dit S. Ambroise ; en un mot, la religion chrétienne était dans la religion ancienne comme dans un état d'imperfection, et dans ce temps-là même ses sacrifices étaient les plus purs et les plus parfaits. Les autres religions, comme il est dit dans les Machabées, consultaient nos livres saints pour y emprunter leur culte et leurs cérémonies. La seconde vérité est la conséquence de cette pre-

mière : c'est que, la religion chrétienne ayant pris en succédant à l'ancienne le comble de la sainteté et de la perfection, les sentiments qu'elle a de la majesté et de la divinité de Dieu étant plus purs, il fallait qu'elle eût et des mystères plus augustes que l'ancienne, et des sacrifices plus nobles pour honorer la souveraineté d'un Dieu qui, ayant cessé de se manifester par ses prophètes, ou par d'autres manières obscures, avait dans ces derniers temps parlé manifestement par son Fils : *Multifariam multisque modis olim* Deus *loquens patribus nostris, novissimè locutus est nobis in Filio suo* (Hebr. I). Ce Sacrifice si auguste, si digne de la majesté de Dieu, si proportionné à la grandeur de cette religion parfaite, n'est autre que le sacrifice de nos autels. C'est un Dieu qui devait être immolé à un Dieu. En effet le Seigneur avait défendu l'effusion du sang humain; cependant il fallait par la destruction de son être que l'homme protestât de son néant et de la grandeur de son Souverain ; les animaux ont été substitués en la place de l'homme dans la loi ancienne, c'est par leur immolation qu'il s'est racheté ; il fallait donc pour cette nouvelle loi de nouveaux sacrifices. Le sang de l'homme ne devait pas être répandu, le sang de l'Homme-Dieu n'a pu être répandu qu'une fois ; c'était donc le sang de l'Homme-Dieu, mystiquement et spirituellement répandu, qui devait être le sacrifice de la loi nouvelle. C'est le seul moyen qui restait pour honorer dignement la majesté de Dieu, c'était le seul sacrifice qui fût digne de la religion. Aant qu'il eût été institué, personne n'y aurait pensé ; depuis qu'il a reçu son institution de Jésus-Christ, on ne voit rien de plus raisonnable, rien de mieux concerté. Aussi est-il l'ouvrage d'une sagesse infinie, qui dès les premiers temps nous l'avait promis par un si grand nombre de figures qu'après l'événement, nous reconnaissons que Dieu est l'auteur des deux Testaments, des deux religions, et des sacrifices qu'il a voulu qu'on lui ait offerts dans l'une et dans l'autre religion.

[Sacrifice d'Isaac]. — Le sacrifice de la croix est représenté par l'adorable sacrifice de nos autels ; toutes les figures du premier sacrifice sont aussi des figures de l'oblation de l'autel, ou Jésus est immolé d'une manière non sanglante : ce terme est familier aux Pères de l'Église, et le Concile de Nicée nous apprend à nous en servir, en nommant ce sacrifice *Incruentum sacrificium* (Can. II). Isaac attaché sur son bûcher pour être sacrifié est donc à la fois la figure de Jésus-Christ immolé sur l'autel de la croix, et de Jésus-Christ immolé sur l'autel de ses mains dans le cénacle au milieu de ses disciples. C'est ainsi que S. Chrysostôme nous l'explique dans son Homélie douzième : Isaac, dit-il, n'a été immolé que de volonté et par la préparation de son cœur ; il n'a pas ensanglanté l'épée, l'autel où il a été attaché n'a pas été rougi par l'effusion de son sang ; il y a encore un sacrifice qui s'accomplit sans effusion de sang, et dont celui d'Isaac est une excellente figure. Ceux qui ont été instruits des

sacrés mystères, continue ce saint docteur, entendent bien ce que je dis; le sacrifice d'Isaac a été accompli sans effusion de sang, parce qu'il devait être la figure du sacrifice auguste de nos autels. Ainsi, toutes les fois que nous approcherons de l'autel sacré sur lequel se continuera jusqu'à la fin du monde la même oblation non sanglante du Fils de Dieu, offert une fois sur la croix avec l'effusion de son sang, nous devons nous souvenir que, comme dans ce sacrifice ancien qui a été l'image de celui de la loi nouvelle, Abraham a sacrifié son fils par la plénitude de sa volonté, et qu'Isaac a donné effectivement sa vie à Dieu parce qu'il a voulu la donner de tout son cœur, quoique ce sang n'ait point été répandu, de même le Père éternel nous donne en réalité la vie de son Fils, et le Fils nous donne en réalité sa vie toutes les fois que nous consacrons son corps adorable, quoique son sang ne soit point répandu, parce que l'oblation de sa mort qu'il n'a pu subir qu'une fois se renouvelle tous les jours en ce sacrifice, et devient en nous une source de vie qui se répandra dans les âmes de tous les fidèles jusqu'à la fin des siècles.

[Vision de Jacob]. — Ne soyez pas surpris, dit S. Bernard, si les patriarches parlent avec des sentiments de foi si vifs des mystères de notre sainte religion; c'est qu'ils voient les choses futures au travers des ombres; c'est qu'étant pleins de foi, ils appartenaient déjà à la religion chrétienne; c'est qu'ils étaient possédés du même esprit sanctificateur qui a possédé les saints de la loi nouvelle. Ainsi, lorsque Jacob s'écrie après une vision mystérieuse : ô que ce lieu est terrible! c'est véritablement la maison de Dieu, c'est la porte du ciel! *Quam terribilis est locus iste! non est hic aliud nisi domus* Dei, *et porta cœli*, ce patriarche voyait et adorait déjà en esprit les mystères terribles qui s'opèrent dans nos temples. Où pouvons-nous trouver des paroles plus vives pour animer notre foi languissante que celles de ce saint homme? ne devons-nous pas les répéter aux approches du saint autel et du sacrifice qui y est offert? *Quàm terribilis est locus iste.* Demandons donc à Dieu quelque étincelle de la foi et de la charité de Jacob, pour nous servir utilement de la sainteté de ses paroles, et pour voir les anges qui descendent du ciel pour assister aux mystères terribles. Mais, hélas! dit S. Bernard, on voit trop souvent aujourd'hui une chose que l'on ne saurait dire qu'avec larmes; c'est que nos pères ont plus honoré la figure que nous n'honorons la réalité, et que, si Jacob étant dans un champ se considéra comme dans le lieu le plus saint du monde à cause des terribles mystères qu'il adorait dans l'attente de l'avenir, nous nous livrons au contraire à tous les égarements de l'esprit, lorsque Jésus-Christ est tout occupé de nous, répandant son sang sur l'autel pour nous réconcilier avec son Père.

[Jacob bénissant Aser]. — L'Église, en se servant dans son office sur la divine Eucharistie de la prophétie où Jacob promit à son fils Aser que les

rois trouveraient son pain si excellent qu'ils en feraient leurs délices, ne nous conduit-elle pas à considérer le Sacrifice adorable de l'Eucharistie dans ce langage figuré? C'est aussi le sens que S. Ambroise lui donne dans l'explication qu'il a faite des bénédictions des patriarches. Ce pain, dit S. Augustin, que personne ne mange qu'après l'avoir adoré parce qu'il est le Sacrifice d'un Dieu-Homme immolé sur l'autel, c'est le pain de Dieu, et non des hommes, parce qu'il leur est donné pour qu'ils cessent de vivre de la vie d'Adam, et ne vivent plus que de la vie de Jésus-Christ. Ce pain n'est que pour les rois qui se rendent les maîtres de leurs passions, par le sacrifice qu'ils en font au Dieu sacrifié et immolé pour eux; les âmes les plus avancées dans la perfection trouvent tous les jours de nouvelles délices dans ce sacrifice qui les nourrit, parce qu'elles apprennent à vaincre leur amour-propre qui est un tyran; et, comme Jésus-Christ sur l'autel renaît, pour ainsi dire, de ses cendres comme un divin phénix, puisqu'il y meurt toujours et qu'il y est toujours en vie, de même les rois qui s'approchent de cette victime égorgée ne meurent que pour revivre : ils renaissent de leurs cendres, puisque leur mort est pour eux une source de vie, et qu'en s'immolant à l'autel avec Jésus-Christ pour mériter de manger ce pain des rois, ils vivent de la vie de Jésus-Christ, parce qu'ils se sacrifient avec lui.

[Melchisédech]. — Melchisédech, roi de Salem, offrant du pain parce qu'il était prêtre du Très-Haut, bénit Abraham (Gen. xiv). Dans cette action si singulière de Melchisédech, dit S. Augustin, nous voyons marqué plus clairement qu'en aucun autre endroit le Sacrifice que l'Église de Jésus-Christ offre à présent par toute la terre. C'est ainsi que s'est accomplie cette prophétie que David a prononcée touchant Jésus-Christ, tant de siècles avant son Incarnation : Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech; il ne dit pas selon l'ordre d'Aaron parce que ce sacerdoce de l'ancienne loi devait être aboli par celui de Jésus-Christ, alors que les ombres devaient céder à la vraie lumière qui est Jésus-Christ : *Tu es sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech, non secundùm ordinem Aaron : qui ordo fuerat auferandus, illucescentibus rebus quæ illis umbris prænotabantur* (De civ. Dei). Le Saint-Esprit, interprète de cette figure, n'a-t-il pas dit par la bouche de S. Paul : le Seigneur a juré, et son serment demeurera immuable, que vous serez le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech? S. Augustin de là conclut que Melchisédech appelé le prêtre du Très-Haut, en cet endroit de l'histoire de Moïse, est l'image du Fils de Dieu comme Prêtre, et comme Pontife (S. Aug. Heb. vii), 1° parce que le nom même de Melchisédech signifie dans la langue sainte roi de justice et roi de paix, qui sont les deux noms que l'Ecriture donne à Jésus-Christ en plusieurs endroits où il est appelé le juste par excellence, *Dominus justus noster* (Isaï. l), et le prince de la paix, *Princeps pacis :* 2° en ce que l'Ecriture observe un silence mysté-

rieux sur la généalogie de Melchisédech, afin qu'il fût une image plus parfaite de ce prêtre éternel qui n'a qu'un Père dans le ciel, qui n'en a point eu sur la terre, et dont il est dit que sa génération est ineffable : *Generationem ejus quis enarrabit?* (Isaï. LIII), 3° en ce que l'Ecriture ne marque ni le commencement, ni la fin de la vie de Melchisédech, et qu'ainsi il est la figure de JÉSUS-CHRIST, prêtre auquel nul autre prêtre ne succède.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Hic autem eo quòd maneat in æternum sempiternum habet Sacerdotium (Heb. VII). — S. Paul nous enseigne qu'il y eut dans l'ancienne loi plusieurs prêtres, parce que la mort les empêchait de l'être toujours, et qu'ainsi il fallait que les uns succédassent aux autres pour la continuation du sacerdoce; mais dans la loi évangélique, nous avons un prêtre qui vit et demeure toujours : c'est pourquoi il peut toujours sauver ceux qui s'approchent de DIEU par son entremise, étant toujours vivant pour intercéder pour nous. Ne concluons pas que, JÉSUS-CHRIST qui est le prêtre de la loi immortelle étant immortel, l'on ne doit point admettre d'autre prêtre que lui; car les prêtres qui sont dans l'Eglise ne succèdent pas à JÉSUS-CHRIST, puisqu'à parler proprement il est le seul et principal prêtre, les autres étant les ministres et n'offrant le sacrifice que comme lui servant d'instruments. C'est pourquoi ils n'offrent pas le sacrifice et ne consacrent pas en leur nom ni par leur autorité, mais seulement au nom et par l'autorité de JÉSUS-CHRIST. De même, dit S. Augustin, que dans la loi nouvelle c'est JÉSUS-CHRIST qui baptise, c'est aussi lui qui par le SAINT-ESPRIT, change le pain en son corps : *Nunc autem, sicut ipse qui baptizat, ita ipse est qui per Spiritum Sanctum hanc suam efficit carnem, et transit vinum in sanguinem.* Et S. Grégoire, rapporté dans le Canon, dit que ceux-là tombent dans une grande erreur qui croient que le sacrifice offert par un prêtre saint est lui-même plus saint et plus sanctifié, parce que c'est toujours le même ESPRIT-SAINT, répandu par toute l'Eglise, qui par une vertu que nous ne pouvons comprendre opère invisiblement ce redoutable mystère, le sanctifie et le bénit : *Heu in quam magnum laqueum incidunt, ut divina et occulta mysteria plus ab aliis sanctificata posse fieri credant; cum unus idemque* SPIRITUS SANCTUS *in Ecclesiâ diffusâ per totum orbem terrarum incomprehensibiliter ea mysteria et occultè atque invisibiliter, et operando sanctificet, et benedicendo benedicat!* (*Cant. multi, quæst.* I).

Pro Christo legatione fungimur (I Cor. I). — Voici la grande différence qu'il y a entre les prêtres de l'ancienne loi, qui succédaient à leurs pères, et ceux de la nouvelle : les prêtres de l'ancienne loi entraient au sacerdoce en la place de leurs pères, ils n'étaient pas leurs ministres, mais leurs successeurs, et exerçaient les fonctions sacrées avec la même activité qu'eux; dans la loi évangélique JÉSUS-CHRIST est le seul principal prêtre et il offre toujours le sacrifice actuellement, en quelque lieu que ce sacrifice soit offert; les prêtres ne sont point ses successeurs et n'agissent point en leur nom personnel, mais seulement ils ont la charge d'ambassadeurs de JÉSUS-CHRIST, comme dit l'Apôtre : *Pro Christo Legatione fungimur.* Aussi le prêtre ne consacre pas en son nom, dit S. Thomas, ni par une vertu qui lui soit propre, mais seulement comme ministre de JÉSUS-CHRIST en la personne duquel il offre ce sacrifice : *Sacerdos consecrat hoc sacramentum, non virtute propriâ, sed sicut minister Christi, in cujus personâ consecrat hoc sacrificium* (Summ. III, quæst. 32, art. 5). Nous devons donc nous écrier : ô religion vraiment divine! vous l'avez, Seigneur, fondée dans le cénacle, quand vous y fîtes la cène avec vos Apôtres. Par l'institution de votre divin sacerdoce, vous donnez à votre Eglise des époux, et des pères qui lui engendrent des enfants, par la parole de la foi et par les sacrements, dans la suite de tous les siècles. Par l'institution du sacrifice eucharistique, vous nous mettez entre les mains de quoi adorer et remercier, vous nous donnez un moyen souverain d'apaiser la justice du Tout-Puissant? Comment reconnaîtrai-je, Seigneur, de si grands dons? je ne puis faire autre chose que de m'abandonner à vous, afin que vous me sacrifiiez vous-même avec vous. Accordez-moi d'avoir toute la vénération que je dois à votre divin sacerdoce, à votre personne divine et à tout ce que vous lui avez associé : que je ne déshonore jamais le sacrifice commémoratif de votre mort; augmentez ma foi envers ce sacrifice invisible, faites que j'y assiste avec le même respect et la même crainte religieuse que si j'assistais au Calvaire, puisqu'en effet cet autel est pour vous et pour moi un second calvaire où vous vous immolez, où vous me sacrifiez avec vous; et, afin que je ne démente jamais ce sacrifice de vous et de moi, donnez-moi, Seigneur, la force d'être tellement uni à vous que nous ne soyons qu'un, comme vous l'avez demandé à votre Père.

Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt; tunc dixi : ecce venio, (Heb. X). — Vous n'avez point agréé les holocaustes pour les péchés ; alors j'ai dit : me voici. Ecoutez sur ce point la doctrine de S. Paul et de l'Église : JÉSUS-CHRIST, grand pontife et souverain sacrificateur, est venu dans la plénitude des temps prendre de la main de son Père un corps qui a été le fonds et la matière du sacrifice qu'il a accompli sur la croix pour la rédemption du monde, et qu'il continue ensuite dans l'Eucharistie. C'est là que JÉSUS-CHRIST a supprimé les cérémonies de la loi,

qu'il a transféré le droit de sacrificateur à un autre ordre de prêtrise que celui d'Aaron, étant lui-même prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, plus noble dans la sainteté de son action et dans la durée de son ministère; de sorte que, comme la religion de JÉSUS-CHRIST est substituée à celle de Moïse, le sacerdoce et le sacrifice de Melchisédech sont substitués au sacerdoce et au sacrifice de Melchisédech.

Quid dignum offeram Domino? (Mich. II). — Où trouverons-nous un hommage digne de DIEU? quelle marque d'honneur lui donnerons-nous qui puisse convenir à cette majesté suprême, demande le prophète. Certes, comme la grandeur de DIEU est immense, éternelle, infinie, et qu'il mérite d'être honoré à proportion de sa dignité, tout ce que nous pouvons faire, c'est de reconnaître notre impuissance. Mais que dis-je? Ce DIEU si grand, qui ne peut rien recevoir de ses créatures, nous a lui-même fourni de quoi lui témoigner notre reconnaissance pour tous les biens que nous avons reçus de sa main libérale; c'est de lui offrir le sacrifice de la Messe, puisque c'est le sacrifice d'un DIEU son égal.

Vobiscum sum usque ad consummationem sæculi. (Matth. XXVIII). — Le Fils de DIEU, qui a promis de demeurer avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles, n'y est pas tellement attaché qu'il ne jouisse de la liberté que lui donne l'état glorieux où il est. Il est donc assis à la droite de son Père où il fait le bonheur des bienheureux; mais, comme il s'est engagé d'être toujours avec son Eglise, il n'est, pour ainsi dire, libre que sur la parole qui l'oblige de se représenter en personne, quand le demandent ses ministres, au pouvoir desquels il s'est soumis, et qui le somment de se trouver à point nommé sur nos autels pour y être sacrifié et immolé autant de fois qu'ils le jugeront nécessaire à leurs besoins particuliers.

Hoc facite in meam commemorationem. (Luc. XXII). — Ce qui fait l'excellence de cet adorable Sacrifice, c'est qu'il est institué pour représenter celui de la croix, afin d'en retracer et d'en perpétuer le souvenir, comme l'enseigne cette parole : *Hoc facite in meam commemorationem.* Et S. Paul, qui l'a rapporté après l'évangéliste S. Luc, semble en donner l'explication quand il ajoute : *Quotiescumque enim manducabitis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, mortem Domini annuntiabitis* (I Cor. II); chaque fois que vous consommerez ce sacrifice en prenant le corps et le sang du Fils de l'homme, vous annoncerez sa mort, et vous en ferez voir une image qui sera différente de toutes les autres représentations en ce point qu'elle sera la vérité même; et que, tandis que les autres images excluent d'ordinaire la réalité de ce qu'elles représentent, celle-ci la contiendra et sera l'image et la chose tout à la fois.

Hostiam et oblationem noluisti ; tunc dixi ecce venio (Heb. x). — La victime que le Sauveur avait à offrir pour les péchés des hommes, n'est autre que lui-même, et sa propre chair qu'il a tirée de nous, afin de l'offrir pour nous ; car, comme dit l'Apôtre, il est impossible que le sang des taureaux et des boucs ôte les péchés. C'est pour suppléer à l'inutilité et à l'impuissance de ces victimes charnelles que Dieu a envoyé son Fils au monde, et qu'il l'a revêtu d'un corps passible, mortel, et capable d'être offert à la divinité par voie d'immolation et de mort. Il le lui fit connaître dès le moment de son incarnation et de son entrée dans le monde, lui déclarant qu'il ne lui avait formé ce corps qu'afin qu'il fût la victime dont l'oblation pût satisfaire à la justice divine. Par suite, ce Fils bien-aimé, se soumettant à la volonté de Dieu son Père, s'offrit à lui dès ce même moment pour faire sa volonté, et pour accomplir et consommer, par l'unique oblation de son corps, ce que la multitude des victimes anciennes avait figuré et promis, mais qu'elle n'avait pu donner. Je sais bien que le Sauveur, en prononçant ces paroles, avait en vue le sacrifice de la croix, mais comme le sacrifice de l'autel est une continuation de celui de la croix, qu'il en contient et qu'il nous en applique le mérite, que c'est la même victime qui s'offre encore pour nous dans ce sacrifice non sanglant, pourquoi ne pourra-t-on pas dire du second aussi bien que du premier : *Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt; tunc dixi : ecce venio ;* Père céleste, puisque les oblations et les holocaustes de l'ancienne loi ne vous ont point été agréables, et n'ont pas été capables d'apaiser votre colère ; voilà que je me fais maintenant la victime perpétuelle que les hommes vous offriront jusqu'à la consommation des siècles, et qui sera pour eux un sacrifice de propitiation. (l'Idée du sacerdoce, *par le P.* **Gondrain**, préface.)

In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda. (Malach. I.) Le sacrifice de la croix a été borné dans l'enceinte du Calvaire, parce que, comme Jésus-Christ n'est mort qu'une fois, il n'est mort aussi que dans un seul lieu ; et, quoique la vertu en soit étendue par tout le monde, ce sacrifice cependant ne s'est pas fait effectivement partout. Mais, comme les copies et les images servent à faire connaître leur original au lieu où il ne peut être présent par lui-même, et à multiplier en quelque façon dans sa figure ce qui ne le peut être dans lui-même, ainsi ce sacrifice représente celui de la croix, et si parfaitement qu'il fait de chaque autel un calvaire où le même corps est offert et immolé, et, parce que c'est une représentation vivante, et non pas inanimée comme toutes les autres, elle renouvelle partout ce qui ne s'est accompli qu'en un seul lieu de la terre.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ? calicem salutaris accipiam. (Psal. cxv). Nous devons rendre grâces à Dieu de tous les

biens que nous avons reçus de sa divine bonté ; ces biens sont infinis. Si nous avons un peu de cœur et un peu d'humanité, l'ingratitude nous doit être fort odieuse ; mais outre l'infamie attachée à ce vice, elle nous est infiniment pernicieuse à l'égard de Dieu : c'est pourquoi Jésus-Christ voyant que nous n'avions pas de quoi témoigner à Dieu notre gratitude, s'est donné lui-même à nous, et se donne encore tous les jours, afin que recevant tous les jours de nouveaux bienfaits, nous puissions tous les jours en remercier Dieu dignement; et cette action de grâce n'est pas un vain compliment, c'est une reconnaissance effective plus grande que si nous donnions tous les empires du monde. Ainsi, pour attirer de nouvelles grâces par une juste reconnaissance, disons-lui en assistant au sacrifice de la Messe : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? Calicem salutaris accipiam.* Puisque chaque jour nous contractons de nouvelles dettes par nos péchés continuels, et qu'ainsi chaque jour nous nous engageons envers la justice divine, allons chaque jour à l'Eglise pour offrir à cette justice un entier paiement avec le sang de Jésus-Christ offert en sacrifice pour ce sujet. Enfin, puisque nous sommes exposés à une infinité de besoins, tant pour le corps que pour l'âme, servons-nous d'un moyen si efficace, que Jésus-Christ nous donne tant pour le remercier que pour obtenir ce qui nous est nécessaire.

Placabo illum muneribus. (Genes. XXXII.) — Je l'apaiserai par des présents, disait Jacob qui avait sujet de redouter la colère et la vengeance de son frère. Hélas ! j'ai tout sujet de craindre que Dieu ne soit irrité contre moi pour tant d'offenses que j'ai commises ; mais j'espère que par le grand et magnifique présent que je vais lui faire, en lui offrant le corps et le sang de son Fils, j'apaiserai son courroux. Je sais qu'après avoir si souvent abusé de ses grâces, je suis indigne d'en recevoir de nouvelles, et que je ne mérite point du tout d'être exaucé ; mais je lui offrirai ce divin sacrifice, qui lui plaît infiniment parce qu'il contient tous les mérites de la mort de son Fils renouvelée dans ce sacrifice, et je lui dirai : *Respice in faciem Christi tui.* (Ps. LXXXIII) ; détournez vos yeux, Dieu de justice, du déshonneur que je vous ai causé, pour regarder la gloire que vous recevez de votre Fils anéanti sur l'autel où il est sacrifié.

Ab ortu enim solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda, quia magnum est nomen meum in gentibus, dicit Dominus exercituum. (Malach. I). — Les Juifs ne devaient sacrifier que dans Jérusalem, et ils n'offraient à Dieu que des hosties qui n'étaient point pures à l'égard de la sainteté de Dieu, ni dignes de lui, puisqu'ils ne lui offraient que le sang des bêtes ; ce qui n'était que l'ombre du sacrifice de la loi nouvelle. Mais présentement l'Eglise répandue par toute la terre offre à Dieu dans tous les temps et dans tous les endroits du monde, une hostie infiniment pure ; puisque

c'est un Dieu qui s'offre à Dieu, afin que le même sang qu'il a répandu pour la rédemption des âmes, les nourrisse, les guérisse, et les fasse vivre de la vie d'un Dieu. Qu'est-il nécessaire d'ajouter à une prophétie dont nous voyons, dont nous sentons l'accomplissement? car, comme S. Jérome le remarque très-judicieusement, lorsque l'on voit une prophétie touchant Jésus-Christ qui est très-claire, il faut admirer la grandeur de Dieu qui a prophétisé un événement longtemps auparavant, et il ne faut pas offusquer un si grand jour par l'ombre de quelques allégories obscures et incertaines.

Sacrificia et libamina singulorum per vitulos et arietes, et agnos rite celebrabitis. (Num. xxix, 37.) — Vous ferez aussi, selon qu'il vous est prescrit, les oblations de farine et de liqueur pour chacun des veaux, des béliers et des agneaux. On peut voir, selon la pensée de S. Augustin, dans cette farine et dans ce vin une figure expressive du sacrifice de Jésus-Christ, de l'union qui doit être des membres avec le chef et de l'union des membres entre eux, lorsqu'ils offrent le plus grand et le plus auguste sacrifice de l'Eglise, qui est un sacrifice d'amour, et qui ne doit être offert que par l'union de la charité. En effet la farine brisée par la meule figure parfaitement la manducation du Corps de Jésus-Christ à l'autel et son accablement sous le poids de la croix; Jésus-Christ sur la croix et sur l'autel est foulé comme une grappe de raisin par le pressoir de la colère de Dieu, puisque sur ces deux autels qui sont le même, il est un sacrifice de propitiation; mais comme la farine et le raisin sont composés de plusieurs grains unis, rien ne marque mieux l'unité du sacrifice du chef avec les membres entre eux; c'est donc son divin sacrifice que Dieu figurait par ce sacrifice ancien; il figurait aussi le mélange tout divin des cœurs et des esprits qui de plusieurs sont réduits en un par la charité : *Quorum erat cor unum, et anima una* (Act. iv). Rien ne rend ce sacrifice de l'Autel plus infructueux aux fidèles que ces cœurs désunis; c'est ainsi que Dieu fit connaître à S. Cyprien, comme il le déclare dans sa lettre septième, que rien n'empêchait plus le retour de la paix dans l'Église affligée par la persécution, que les divisions des fidèles. Ces mêmes sacrifices signifiaient encore l'immolation spirituelle et corporelle des chrétiens, qui ne doivent composer tous ensemble qu'un même sacrifice avec Jésus-Christ immolé sur nos autels; aussi S. Ignace avait bien compris ce mystère, lorsqu'allant au martyre il disait de lui-même qu'il était le froment de Jésus-Christ, et qu'il devait être brisé et rompu par les dents des bêtes farouches pour être digne d'être présenté à Jésus-Christ immolé, et concourir à la sainteté de son sacrifice.

Obsecro itaque vos fratres per misericordiam Dei ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem. (Rom. xii). — Souvenez-vous mes frères, qu'assistant au divin mystère, vous n'y êtes pas seule-

ment comme des témoins pour l'autoriser par votre présence, mais que vous y assistez aussi en qualité de ministres pour le présenter avec le prêtre, et en qualité de victimes pour y être offerts. C'est pourquoi l'Apôtre exhorte les fidèles à offrir à Dieu leur corps, comme une hostie vivante, sainte et agréable. Quand même nous n'y serions que comme des témoins, cette seule qualité formerait un engagement indispensable, puisque être témoin et être martyr, selon la force du mot, ne sont qu'une même chose. Mais quand on y ajoute que nous sommes prêtres d'un ordre royal : *Regale sacerdotium offerre spiritales hostias* (I Petr. II), quand on se souvient que la prière du sacrifice est faite par vous et par le sacrificateur qui ne dit pas : *j'offre*, mais qui nous dit : *offrons*, quand on pense que Jésus victime offre tous ses membres comme des victimes, pouvons-nous, sans démentir cet adorable sacrifice, demeurer les victimes de Satan et du monde, assister au spectacle du sang de Jésus-Christ tout fumant sur l'autel, comme des spectateurs froids et indifférents, comme si cette divine hostie, qui intéresse le ciel et la terre, Dieu et les anges, ne nous intéressait point.

Regale sacerdotium, gens sancta. (I Petr. II). — C'est gratuitement, mes frères, et par un effet de la miséricorde de Dieu qui nous a prévenus, que nous avons été appelés des ténèbres à son admirable lumière pour être la race choisie, l'ordre des prêtres rois, la nation sainte, associés à la puissance royale de Jésus-Christ, pour dompter nos passions et être des rois, première et indispensable démarche, pour être ensuite revêtus de son sacerdoce, pour nous sacrifier avec lui en sacrifiant son corps et son sang. Il a succédé aux oblations anciennes, et il a aboli avec elles le culte charnel ; il veut donc à présent que nous soyons les victimes substituées avec lui aux victimes anciennes. Son sacrifice n'est pas sanglant ; aussi ne demande-t-il pas l'effusion de notre sang par nous-mêmes ; mais il veut le sacrifice du cœur, et même celui du corps et de la vie lorsque les tyrans et les bourreaux se présenteront pour nous faire renoncer à Jésus-Christ : c'est ainsi qu'il s'est offert le premier et laissé conduire comme un agneau que l'on mène à la boucherie. Nous l'offrons tous les jours en mémoire du sacrifice sanglant, pour nous apprendre à nous sacrifier tous les jours dans l'attente d'un sacrifice sanglant, s'il est nécessaire; et, comme Jésus-Christ s'est préparé au sacrifice de la croix par l'immolation de son corps dans le cénacle, de même dans le temps de la célébration, nous devons faire des essais pour nous préparer au sacrifice sanglant si Dieu l'exige.

Hostiam et oblationem noluisti ; tunc dixi : ecce venio. (Heb. X). — Vous avez rejeté tous les autres sacrifices, dont le nombre accablant était à charge à votre peuple, et qui ne suffisaient ni pour le conduire à la perfection, ni pour satisfaire votre justice, ni pour rendre à votre grandeur

un hommage digne et proportionné à la sainteté de cette loi nouvelle. Vous m'avez formé un corps ; j'ai dit : Je viens, me voilà pour être immolé tous les jours, pour servir de sacrifice du matin et du soir; et, comme vous et moi, ô mon Père, nous ne sommes qu'un, je vous demande que tous ceux qui croiront en vous et moi ne soient qu'un, et je m'offre en sacrifice sur l'autel de mes mains dans ce cénacle pour être offert ensuite jusqu'à la fin des siècles par toute la terre, afin que ce sacrifice unique réduise tout à l'unité : *Tunc dixi ecce venio.* Que les sacrifices anciens cessent donc pour faire place au véritable sacrifice de mon corps et de mon sang, que je veux voir offrir par les fidèles en mémoire de moi : *Summum verumque sacrificium cui cuncta sacrificia cesserunt* (S. August. de Civit. Dei, 20). Le sacrifice de la croix, quoique suffisant pour effacer les péchés, n'ayant pu être offert qu'une fois, il fallait, pour la vérité et la sainteté de la religion, un sacrifice qui pût être offert souvent : autrement c'eût été prévenir, comme font les novateurs, les temps de l'Antéchrist qui doit détruire le sacrifice perpétuel; car il faut, continue le cardinal Bellarmin dans un traité qu'il a fait sur la vérité du sacrifice de l'autel, que ce grand ennemi de Dieu, ce faux prophète, trouve un sacrifice subsistant, puisque la prophétie porte qu'il le détruira. De plus, le peuple ne devait-il pas avoir part à l'oblation de ce sacrifice, et l'offrir lui-même en qualité de prêtre avec le sacrificateur? Or c'est là le privilége du sacrifice de nos autels, et non de celui de la croix. Ce dernier a été offert à Dieu par une religion pleine d'irréligion, puisque les Juifs aveuglés, pensant rendre un culte à Dieu en immolant le roi des Juifs, ont commis le plus détestable des crimes ; à l'autel au contraire le ministre consacré par l'ordre de l'Eglise et le peuple associé à la qualité de prêtre et de ministre offrent Jésus-Christ par le plus grand acte de religion. Si dans ce divin sacrifice on ne voit point ce grand appareil extérieur et cet éclat qui frappait dans l'ancienne loi, c'est que l'heure est venue où nous devons rendre notre culte spirituel par une foi vive qui nous représente, non pas une nuée qui enveloppait le Tabernacle, ni un feu matériel qui descendait du ciel pour brûler la victime, mais l'Esprit-Saint qui opère invisiblement cet adorable mystère, qui rend Jésus-Christ présent sur les autels et disant à son Père ce qu'il lui dit en entrant dans le monde et sur la croix : Vous avez rejeté les anciens sacrifices ; vous m'avez formé un corps, me voilà, je viens, je vous l'offre pour qu'on l'offre ensuite en mémoire de moi, et que je demeure avec mes membres jusqu'à la fin des siècles. *Tunc dixi ecce venio.*

Sol, contra Gabaon ne movearis (Josue, x, 12). Quelle est, mes frères, la dignité des prêtres, qui, plus puissants auprès de Dieu que Josué, n'arrêtent pas le soleil de la nature, mais le soleil de justice, lorsqu'ils immolent et qu'ils sacrifient ! N'arrêtent-ils pas le soleil de justice ? Voyez :

le Tout-Puissant, irrité contre les impiétés des hommes, dont les clameurs s'élèvent jusqu'au ciel, est préparé à les punir; il leur crie du haut du ciel: si vous ne vous convertissez, je lancerai mes traits contre vous: *Nisi conversi fueritis gladium suum vibrabit* (Psalm. XVII); alors le ministre sacré arrête cette justice, selon le sens qu'Origène donne à ces paroles, en offrant le sacrifice du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST, à qui l'Eternel ne peut rien refuser. Ainsi le ministre, médiateur entre DIEU et les hommes, commande, pour ainsi parler, à ce DIEU tout-puissant; et, par la vertu du sang offert qui crie plus puissamment que le sang d'Abel, le souverain justement irrité change sa colère en miséricorde, et il obéit à la voix d'un homme: *Sta, sol, contra Gabaon, obediente* DEO *voci hominis.* Ce premier prodige opéré par le sacrificateur n'est-il pas la suite d'un autre miracle plus grand encore qui asservit JÉSUS-CHRIST, véritable soleil de justice, à se rendre présent sur l'autel pour y être consacré, comme une victime destinée et à l'usage des prêtres et aux besoins du peuple. JÉSUS-CHRIST, tout DIEU qu'il est, obéit à la parole du prêtre; il transsubstantie le pain et le vin en son précieux corps et en son précieux sang, il se tient sur l'autel en posture de suppliant, il y prie son Père céleste, et ensuite il y est comme détruit par la manducation, parce qu'il est victime et qu'il veut bien obéir à la voix de l'homme; *Obediente* DEO *voci hominis.* C'est à la vue de ce prodige que saint Ambroise s'écrie: O que la dignité des prêtres est grande! *O veneranda sacerdotum dignitas*, puisque par leur bouche sacrée ils produisent celui que le SAINT-ESPRIT a miraculeusement produit dans le sein de Marie! A qui des anges a-t-il donné ce pouvoir? Rendez-nous donc, Seigneur, dignes d'être les médiateurs entre vous et les hommes, et d'offrir tous les jours cet adorable sacrifice; que nos yeux accoutumés à voir cet Agneau immolé, que nos bouches qui le consacrent, et nos cœurs qui le reçoivent, soient plus purs que les rayons du soleil!

Quoties hujus sacrificii hostia offertur, opus nostræ redemptionis exercetur. (In missâ defunctorum).—Nous offrons à DIEU une victime qui peut expier les péchés de tous les hommes, lorsque nous sacrifions JÉSUS-CHRIST à l'autel. Le prix du sacrifice de la croix a été infini; c'est la foi de l'Eglise, et elle en fait une protestation solennelle dans son office: *Quam immolando totius mundi tribuisti relaxari debita*; le prix du sacrifice de la messe est donc aussi infini, puisque c'est la même hostie, le même prêtre, le même DIEU-homme qui s'offre et qui est offert. Quel est donc le temps plus favorable pour négocier l'affaire de notre salut, que le temps sacré de la sainte Messe? ce sacrifice n'est-il pas et celui du prêtre et celui du peuple? n'est-ce pas ainsi que l'Eglise l'appelle dans son office: *Ut meum ac vestrum sacrificium acceptabile fiat apud* DEUM *Patrem omnipotentem?* C'est donc là le temps favorable et le temps du salut, *tempus acceptabile*, parce que c'est alors, dit S. Jean Chrysostôme, que JÉSUS-CHRIST, faisant auprès de son Père la fonction d'avocat, est écouté à cause de son mérite,

exauditus est pro suâ reverentiâ. C'est alors que sur l'autel il répand son sang à la place du sang que nous devrions répandre, et qu'il obtient pour nous les mêmes grâces qu'il nous a méritées sur la croix; c'est là qu'il nous applique tous les mérites de ses souffrances et de sa vie laborieuse. Quel est donc celui qui, étant pressé d'une misère extrême, ne profite pas des moments heureux pour obtenir d'un prince les grâces qu'il veut bien accorder? Telle est notre heureuse situation, telle est la disposition du Père éternel et de JÉSUS-CHRIST, son fils, avec qui nous devons nous offrir en esprit de victime, comme y trouvant un moyen infaillible de toucher sa miséricorde et d'en ressentir tous les effets.

Sanctificabitur altare in gloriâ meâ (Exod. XXIX). — L'autel sera sanctifié par ma gloire, et par le sacrifice de l'Agneau qui y sera offert tous les jours. En effet, dit Algere dans son livre second sur l'Eucharistie, cet adorable sacrifice n'a-t-il pas une efficace et une dignité qui effacent tous les autres sacrifices? il est holocauste, il est hostie pacifique, il est sacrifice de louange, de propitiation et d'imprétation: *Hoc unum cœterarum hostiarum vim et dignitatem magnitudine suâ et præstabili dignitate obruit: hic holocaustum, hic victima pacifica, hic propitiatorium sacrificium continetur.* (Serm. de Euch.). — Y a-t-il quelque sacrifice, dit S. Laurent Justinien, qui rende à DIEU plus d'honneur et de louange que l'hostie sans tache que l'on offre à l'autel, et que JÉSUS-CHRIST a établie dans l'Eglise pour rendre à son Père un honneur parfait et accompli? *Nullo alio sacrificio honorificentius laudatur* DEUS *quam per altaris immaculatam hostiam quam præcipuè ob divinæ laudis exhibitionem complendam Ecclesiæ suæ Christus offerendam instituit.* C'est un tribut qui est dû à l'Eternel par toutes les créatures, et JÉSUS-CHRIST dans la divine hostie devient leur supplément; c'est un tribut qui est dû à l'immensité divine par des créatures dont la vie est bornée par des limites très-étroites, et JÉSUS-CHRIST, qui est éternel, paie ce tribut éternel à son Père; c'est un tribut qui est dû à la souveraine beauté de DIEU par de faibles créatures dont la beauté n'est qu'une ombre qui s'efface et une vapeur qui se dissipe en un moment, et Jésus, glorieux et ressuscité, couronné d'honneur et d'une beauté infinie, remplit ce devoir, dans son sacrifice divin, en la place de ceux qu'il s'est acquis par l'effusion de son sang. Que toutes les créatures s'unissent donc avec JÉSUS-CHRIST pour offrir ce sacrifice de louange et cette hostie d'holocauste; qu'elles ne se réservent rien qui n'y soit employé: la langue, le cœur, les biens et toute la substance de l'être, avec ce qui en dépend, dit S. Grégoire: *Linguam, sensum, vitam, atque substantiam quam perceperunt omnipotenti Deo immolent. Imo magis holocaustum fiant.* (Hom. 20 in Ezech.).

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? calicem salutaris accipiam. (Ps. CXV, 12). Quel sacrifice de louange plus saint que l'action de grâces? et de quoi devons-nous plus remercier Dieu que de la grâce

qu'il nous a faite, dit S. Augustin, par le sacrifice de JÉSUS-CHRIST immolé à l'autel? Il n'a enseigné cette oblation à ses disciples et à leurs successeurs, qu'afin qu'ils ne fussent pas ingrats, dit S. Irénée: *Novi Testamenti, novam corporis et sanguinis sui discipulos oblationem docuit, ne essent infructuosi, et ingrati, quam Ecclesia ab Apostolis recipiens in universo mundo offert* DEO. (Lib. 4 adv. hær. 325). L'Eglise, l'ayant reçue des Apôtres, l'offre maintenant à DIEU, dans tout l'univers, comme une victime pacifique, sans laquelle nous serions toujours ingrats, ne pouvant nous acquitter de nos devoirs que par elle. Aussi lorsque le prêtre nous invite à rendre grâces à DIEU, nous confessons publiquement qu'il est juste de le faire par l'offrande de ce divin sacrifice: *Gratias agamus Domino* DEO *nostro; dignum et justum est.* (Liturgie); il est juste, il est raisonnable, Père saint, et il est très-salutaire pour nous de vous rendre grâces en tous temps et en tous lieux, parce que votre souveraine excellence le mérite; nul autre moyen n'est plus efficace que de vous offrir la coupe sacrée pleine du sang de votre Fils: *Calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo.* (Psalm. CXV). Il est raisonnable de vous rendre des actions de grâces, parce que nous tenons tout de vous; mais, Seigneur, je ne puis vous louer et vous remercier dignement, sans vous: *Domine, non valeo tibi gratias agere sine te.* Qui suis-je pour vous parler? est-ce que les ténèbres peuvent vous louer? est-ce que la mort peut vous bénir? vous êtes la lumière et je ne suis que ténèbres; vous êtes la vie et je ne suis que la mort: *Quid enim sum, Domine, per me? numquid tenebræ laudabunt lucem; et mors vitam? tu lux, ego tenebræ; tu vita, ego mors.* (S. August. Soliloq. X). Dans une si grande indigence, vous m'avez, ô mon Sauveur, fourni une ressource; je prendrai le calice du salut où votre sang fume tous les jours, et je vous l'offrirai, en m'offrant avec vous et pour vous pour ne faire qu'un même sacrifice. Recevez ce témoignage public de mon amour et de mon action de grâces en odeur de suavité: et, puisque vous nous avez tous associés à la dignité de prêtres pour offrir cette divine hostie, je vous l'offre, comme votre Apôtre nous l'ordonne de votre part (I Tim. II), pour les princes, pour les rois, pour tous ceux qui sont constitués en dignité; et, comme votre Eglise m'apprend par l'un de ses conciles qu'il y a un purgatoire où les âmes sont secourues par les suffrages des fidèles, et principalement par le très-adorable sacrifice de votre autel: *Potissimum vero acceptabili altaris sacrificio* (Conc. Trid. Sess. 25), je vous l'offre donc pour ces âmes qui souffrent. Que votre sang adorable soit pour elles une rosée de lumières et une eau nourrissante, comme vous l'avez prédit par le plus élevé de vos prophètes, qu'il soit pour elles une source d'immortalité, et que tous les chrétiens entendent au fond de leur cœur la voix de ces âmes qui leur crient du fond de ces gouffres, où votre justice les retient: Ce que je demande de vous, c'est que vous offriez le sang de JÉSUS-CHRIST en sacrifice pour éteindre le feu qui me brûle: *Sanguinem* JESU CHRISTI *sedandis hisce flammis peto.*

IV.

Passages et Pensées des SS. Pères.

Novum est altare sacrificii Christi, quoniam immolatio nova et admirabilis : ipse enim hostia erat, et sacerdos, hostia quidem secundum carnem, sacerdos vero secundum spiritum; idem ipse qui offerebat, et quod offertur; simul ergò hostia et sacerdos in altari perfectus est. S. August. serm. 130 de Temp.

Le sacrifice de l'autel est un prodige, parce que Jésus-Christ s'y immole d'une manière toute nouvelle : il y est la victime et le prêtre, son corps sert de victime, son esprit est le prêtre ; c'est lui qui offre, c'est lui qui est offert : et ainsi il est tout à la fois victime et prêtre à l'autel.

Verus ille mediator, in quantum formam servi accipiens, mediator effectus est Dei *et hominum. Homo Christus* Jesus, *cum in forma* Dei *sacrificium cum Patre sumat cum quo unus est* Deus, *tamen in formâ servi sacrificium maluit esse quam sumere; ne vel hâc occasione quisquam existimaret cuilibet sacrificandum esse creaturæ. Per hoc et sacerdos est ipse offerens, ipse et oblatio cujus rei sacramentum quotidianum esse voluit Ecclesiæ sacrificium.* Id. de Civitate, 20.

Ce véritable médiateur, ayant pris la forme d'esclave, est devenu médiateur entre Dieu et les hommes; Jésus-Christ Homme-Dieu, recevant le sacrifice sous la forme de Dieu avec son Père avec lequel il possède la divinité, a mieux aimé être lui-même le sacrifice que de le recevoir, afin que personne ne crût qu'il fût permis de sacrifier à quelque créature. C'est par là qu'il est le prêtre qui offre, et la victime offerte, c'est pour ce sujet qu'il a voulu être le sacrifice de l'Eglise que l'on offre tous les jours.

Cum Ecclesia ipsius capitis corpus sit, seipsum per ipsum discit offerre. Hujus veri sacrificii multiplicia variaque signa erant sacrificia prisca sanctorum, cum hoc unum per multa figuraretur, tanquam verbis multis res una diceretur, ut sine fastidio multum commendaretur. Huic summo veroque sacrificio cuncta sacrificia falsa cesserunt. Id. ibid.

L'Eglise, étant le corps de ce divin chef, apprend à s'offrir dans le temps qu'il s'offre lui-même. Il y a eu plusieurs sacrifices anciens; le sacrifice de l'autel était figuré par ces ombres, de même qu'on énonce une pensée sous plusieurs formes pour éveiller l'attention et prévenir l'ennui. Devant ce sacrifice auguste et véritable, tous les sacrifices menteurs ont disparu.

Edent pauperes sacrificium quod Christus obtulit, et saturabuntur; qui autem divites sunt non satiantur quia divites sunt. Id, Psal. I. Serm, 2.

Les pauvres mangeront ce sacrifice, et ils seront rassasiés ; mais ceux qui sont riches ne sont pas rassasiés, parce qu'ils sont riches.

Sacrificium corporis, et sanguinis Christi altaris successit omnibus sacrificiis veteris Testamenti, quæ immolabantur in umbrâ hujus futuri. Id. XVIII de Civitate, 20.

Le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ offert à l'autel a succédé à tous les sacrifices de la loi ancienne, qui figuraient, comme des ombres, celui-ci qui devait être institué.

Dominus noster Jesus Christus *est sacerdos noster in æternum secundum ordinem Melchisedech, qui seipsum obtulit holocaustum pro peccatis nostris ; et ejus sacrificii similitudinem celebrandam in suæ Passionis memoriam commendavit ; ut illud quod Melchisedech obtulit* Deo, *jam per*

Notre-Seigneur Jésus-Christ est notre prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech, qui s'est offert en holocauste pour nos péchés; et il a ordonné que le sacrifice de l'autel serait offert pour renouveler la mémoire de sa divine Passion, afin que ce sacrifice que Melchisédech a offert à Dieu

totum orbem terrarum in Christi Ecclesiâ videamus offerri. Idem.

Oportebat enim ut evacuaturus sacrificia quæ secundùm ordinem Aaron in Levitico sacerdotio fiebant, non esset de tribu Levi, ne ad ipsam tribum et ad ipsum sacerdotium, quod temporaliter umbra erat futuri, pertinere videretur mundatio peccatorum, quam Dominus oblatione holocausti sui quod in veteri sacerdotio figurabantur, implevit; et holocausti ejus imaginem ad memoriam passionis suæ in Ecclesiâ celebrandam dedit, ut esset sacerdos in æternum, non secundùm ordinem Aaron, sed secundùm ordinem Melchisedech. Idem.

fût offert dans l'Eglise de Jésus-Christ par toute la terre.

Il fallait qu'avant de détruire les sacrifices qui étaient offerts selon l'ordre d'Aaron, prêtre de la tribu de Lévi, il y eût un autre prêtre qui ne fût point de la tribu de Lévi, afin que ce sacerdoce de Lévi, qui n'était que temporel et l'ombre du sacerdoce futur, ne parût point être le principe de la rémission des péchés que le Seigneur a accordée par l'oblation de son corps figurée par le sacerdoce ancien; et il a ordonné que le sacrifice de son corps offert à l'autel, comme un holocauste, fût célébré en mémoire de sa Passion, afin qu'il fût prêtre, non selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisédech.

Melchisedech futurum mysterium incarnationis et passionis ostendit, dum Abrahæ primum quasi patri fidelium tradidit Eucharistiam et corporis et sanguinis Domini, ut præfiguraretur in patre quæ in filiis futura erat veritas. Idem, litt. veteris Testamenti.

Melchisédech a figuré le mystère de l'Incarnation et de la Passion, lorsqu'il offrit à Abraham comme au père de tous les croyants le type de l'Eucharistie, qui est le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, afin que ce père des croyants possédât la figure de la vérité, dont ses enfants devaient être les héritiers.

De Melchisedech, in epistolâ quæ inscribitur ad Hebræos, quam plures Apostoli Pauli esse dicunt, quidam verò negant, multa et magna scripta sunt. Ibi quippe primum apparuit sacrificium, quod nunc à christianis Deo *offeretur, toto orbe terrarum, impleturque illud quod longè post hoc factum per prophetam dicitur ad Christum, qui fuerat adhuc venturus in carne : Tu es sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech. Non scilicet secundùm ordinem Aaron : qui ordo fuerat auferendus, illucentibus rebus quæ illis umbris prænotabantur.* S. August. XVI, 22.

Il est parlé longuement de Melchisédech dans l'épître aux Hébreux, que beaucoup assurent, et que d'autres nient avoir pour auteur l'Apôtre S. Paul. Alors, pour la première fois se découvre le sacrifice qui est offert par les chrétiens dans toute la terre, en accomplissement de la parole adressée longtemps après par le prophète à Jésus-Christ qui ne s'était pas encore revêtu de notre chair : Vous êtes prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et non selon l'ordre d'Aaron, qui devait disparaître à la lumière des réalités figurées par les ombres.

Erat, ut nostis, sacrificium Judæorum secundùm ordinem Aaron, in victimis pecorum; et hoc in mysterio : nondum enim erat sacrificium corporis, et sanguinis Domini, quod fideles norunt et qui evangelium legerunt. Quod sacrificium nunc diffusum est toto orbe terrarum; proponite ergo vobis ante oculos duo sacrificia, illud secundùm ordinem Aaron, et hoc secundùm ordinem Melchisedech; scriptum est enim; Juravit Dominus et non pœnitebit eum, tu es sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech. De quo dicitur, tu es Sacerdos secundùm ordinem Melchisedech? de Domino nostro Jesu Christo, *de illo cujus nostis sacrificium. Sublatum est enim sacrificium Aaron, et cœpit esse sacrificium secundùm ordinem Melchisedech.* Ibid. Psalm. 30.

Vous savez qu'il y avait un ordre de prêtres selon Aaron, qui offrait le sacrifice des Juifs, les victimes des animaux; mais tout cela n'était qu'un mystère, car le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ Notre-Seigneur, que connaissent les fidèles et ceux qui ont lu l'Evangile. Ce sacrifice maintenant répandu par toute la terre. Représentez-vous donc deux sacrifices, l'un selon l'ordre d'Aaron, et l'autre selon l'ordre de Melchisédech; car il est écrit; le Seigneur a juré, et il ne se repentira pas; vous êtes prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. Or de qui est-ce qu'il est dit, vous êtes prêtre selon l'ordre de Melchisédech! n'est-ce pas de Notre-Seigneur Jésus-Christ? de lui, dis-je, dont vous connaissez le sacrifice; car le sacrifice offert par Aaron ne subsiste plus, et le sacrifice selon l'ordre de Melchisédech a pris la place.

Mediator effectus Dei *et hominum homo*

Jésus-Christ, établi médiateur entre

Christus Jesus, *cum in formâ* Dei *sacrificium cum Patre sumat, cum quo et unus* Deus *est tamen in formâ servi sacrificium maluit esse quam sumere. Per hoc et sacerdos est ipse offerens, ipse et oblatio.* S. Aug. x de Civ. 20.

Dieu et les hommes, reçoit, en tant que Dieu, le sacrifice avec son père, ne formant avec lui qu'un seul Dieu; cependant il a mieux aimé offrir le sacrifice et être la victime en qualité de serviteur, que de le recevoir en qualité de Dieu; c'est par là que Jésus est le prêtre, l'offrant et l'oblation.

Verum sacrificium, quod uni debetur Deo, *et quod solus Christus implevit, in victimis pecorum imitata dæmonia sibi arrogant, et exposcunt; Hebræi autem in victimis pecorum quas offerebant Deo multis et variis modis, sicut re tantâ dignum erat; prophetiam celebrant futuræ victimæ, quam Christus obtulit. Unde jam christiani peracti ejusdem sacrificii memoriam celebrant, sacrosanctâ oblatione et participatione corporis et sanguinis Christi.* S. Aug. lib. xx contrà Faustum, 18.

Le véritable sacrifice qui n'est dû qu'à Dieu seul et que Jésus-Christ seul a offert est imité par ces sacrifices de victimes que les démons se font offrir; il a été figuré par ces autres victimes que les Hébreux offraient à Dieu en si grand nombre et de tant de manières. Maintenant les chrétiens, depuis que ce sacrifice est consommé, en célèbrent la mémoire par l'oblation sainte et la participation du corps et du sang de Jésus-Christ.

Frequentissimè sacrificamus Deo *in memoriis martyrum, illo duntaxat ritu quo sibi sacrificari novi Testamenti manifestatione præcepit: quod pertinet ad illum cultum quæ latria dicitur, et uni* Deo *debetur, etc. Hujus sacrifici caro et sanguis ante adventum Christi per victimarum similitudinem promittebantur; in Passione Christi per ipsam veritatem reddebantur, post Ascensum Christi per Sacramentum memoriæ celebrantur.* Idem, ibid. 21.

Nous sacrifions souvent à Dieu dans les solennités des martyrs, mais en observant le culte et la manière qu'il nous a prescrits, lorsqu'il nous a manifesté son alliance nouvelle; c'est le culte appelé de latrie, qui n'est dû qu'à Dieu. La chair et le sang du sacrifice de Jésus-Christ étaient prophétisés par la chair et le sang des animaux immolés; dans la Passion de Jésus-Christ, sa chair et son sang ont été véritablement sacrifiés; depuis l'Ascension de Jésus-Christ, la mémoire de sa Passion est célébrée dans ce Sacrement.

Sacrificium Corporis et Sanguinis Christi successit omnibus sacrificiis veteris testamenti, quæ immolabantur in umbrâ futuri. August. xvii de Civit. 20.

Le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ a pris la place de tous les sacrifices de l'ancienne loi, lesquels n'étaient qu'une figure de ce qui devait être accompli réellement à l'avenir.

Cum videris sacerdotem offerentem, non ut sacerdotem putes hoc facientem, sed manum Dei *invisibiliter extensam.* Chrysost. Homil. 60 ad Popul.

Quand vous voyez le prêtre qui offre la victime, ne croyez pas que ce soit le prêtre qui fasse le sacrifice, mais pensez que la main de Dieu s'étend invisiblement pour opérer ce prodige.

Qui est sacerdos, nisi qui fuit victima est Sacerdos, nisi ille qui cum in mundo non inveniret mundum quod offerret, seipsum obtulit. Idem, in Psalm. 132.

Quel est le prêtre de ce sacrifice, si ce n'est celui qui est prêtre et victime tout à la fois, et celui qui ne trouvant rien de pur dans le monde s'est offert lui-même.

Nos martyribus nostris non templa sicut diis, sed memorias sicut hominibus mortuis, quorum apud Deum *vivunt spiritus, fabricamus; nec ibi erigimus altaria in quibus sacrificemus martyribus, sed uni* Deo *et martyrum et nostro.* Id. xxii de Civit. 10.

Nous n'élevons pas des temples aux martyrs, comme s'ils étaient des dieux, mais nous leur élevons de glorieux monuments comme à des hommes morts dont l'âme est vivante devant Dieu; nous ne dressons pas des autels pour sacrifier aux martyrs, mais nous sacrifions à notre Dieu qui est aussi le Dieu des martyrs.

Ad quod sacrificium, sicut homines Dei, *qui mundum in ejus confessione vicerunt, suo loco et ordine nominantur; non tamen a sacerdote qui sacrificat, invocantur.* Deo *quippe, non ipsis sacrificat, quamvis in memoriâ sacrificet eorum: quia* Dei *sacerdos*

Dans ce sacrifice, les martyrs sont nommés à leur place et à leur rang, parce qu'ils ont vaincu le monde par la confession de leur foi; mais le sacrificateur ne les invoque pas, car c'est à Dieu qu'il sacrifie, et non pas aux martyrs, quoiqu'il sacrifie le jour

est, non illorum. Ipsum vero sacrificium corpus est Christi, quod non offertur ipsis; quia hoc sunt et ipsi. Id. ibid.

de leur solennité, parce que le sacrificateur est le ministre de Dieu, et non pas le ministre des martyrs. Quant au sacrifice, c'est le corps de Jésus-Christ qui ne leur est pas offert, parce qu'ils sont eux-mêmes aussi ce corps.

Christus novam corporis et sanguinis sui discipulos suos oblationem docuit, ne essent infructuosi et ingrati; quam Ecclesia ab Apostolis accipiens in universo mundo offert Deo. S. Irenæus, advers. hær. 32.

Jésus-Christ a enseigné à ses disciples un nouveau sacrifice par l'oblation nouvelle de son corps et de son sang, afin qu'ils en reçussent du fruit, et qu'ils eussent de la reconnaissance d'un si grand bien; c'est cette oblation que l'Eglise, instruite par les Apôtres, offre par toute la terre.

Sacerdos quasi communis quidam pater est; dignum igitur est ut omnium curam agat, omnibusque provideat sicut et Deus *cujus fungitur vice.* Chrysost. in cap. VI Isaiæ.

Le prêtre est comme un père commun; il est donc nécessaire qu'il ait soin de tout, qu'il pourvoie à tout, comme Dieu même dont il tient la place.

Sacrificium Deo plenum, sacrosanctum Deoque dignum sacrificium. Euseb. X *de* Dom. 6 et 10.

Le Sacrifice de l'autel est un sacrifice complet, saint et digne de Dieu.

Incruentum sacrificium. Concil. Nicænum. c. 2.

Le sacrifice de la Messe n'est pas un sacrifice sanglant.

Immaculatum agnum quotidie in altari crucis sacrifico; cujus carnes postquam omnis populus credentium manducaverit, et ejus sanguinem biberit, agnus qui sacrificatus est, integer perseveret. In Actis S. Andreæ.

J'offre tous les jours à l'autel de la croix le sacrifice de l'Agneau sans tache; après que les fidèles ont mangé sa chair, et qu'ils ont bu son sang, il demeure entier, quoiqu'il ait été sacrifié.

Si quis dixerit in Missâ non offerri Deo verum et proprium sacrificium, aut quod offerri nihil sit aliud quam nobis Christum ad manducandum dari: anathema sit. Conc. Trid. Sess. 22 Can. I.

Si quelqu'un dit que le sacrifice de la Messe offert à Dieu n'est pas un véritable sacrifice, et que ce n'est autre chose que Jésus-Christ qui nous est donné à manger; qu'il soit anathème.

Ipse enim Dominus hostia omnium sacerdotum est, semetipsum pro omnium reconciliatione Patri libans, victima sacerdotii sui et sacerdos suæ victimæ; quique nunc Domino, omnis nova creatura, sacrificium ipsique sunt hostiæ Sacerdotes. S. Paulinus, Epist. V.

Car le Seigneur est la victime de tous les prêtres, s'offrant à son Père pour réconcilier tous les hommes; il est la victime de son sacerdoce, et il est le prêtre de sa victime; tous ceux qui sont au Seigneur, comme de nouvelles créatures, sont aussi le sacrifice, et les prêtres qui l'offrent sont aussi les victimes offertes à Dieu.

Sacra oblatio, qualis cujusve meriti sit qui sacerdos offerat, eadem est quam dedit ipse Christus discipulis suis; nihil habet ista quam illa minus, quia non hanc sanctificant homines, sed ipse Christus qui illam ante sacraverat. S. Chrysost. in I Epist ad Tim.

De quelque mérite que soit le prêtre qui offre la victime sacrée, c'est toujours la même que le Seigneur a mise entre les mains de ses disciples : l'une n'a rien plus que l'autre, parce que ce ne sont pas les hommes qui la sanctifient, mais c'est Jésus-Christ qui l'avait auparavant consacrée.

Tunc ipse Christus offerri manifestatur in nobis, quando sermo ejus sanctificat sacrificium quod offerimus. Amb. in Psalm. 39.

Il paraît que Jésus-Christ est offert en nous, quand sa parole sainte sanctifie le sacrifice que nous offrons.

Elevatur in manibus sacerdotis in crucem, et frangitur, et distribuitur, et in nobis sepelitur, ut faciat nos secum liberos à corruptione. Joan. Damasc. de Corp. Christ. 8.

Le corps de Jésus-Christ est élevé en croix par les mains du prêtre, il est rompu, il est distribué, il est enseveli au-dedans de nous, pour nous délivrer avec lui de la corruption.

Facit corpus Christi quod ipsum fecisse Christum in cruce legimus, dum uni eorum

Le corps de Jésus-Christ opère dans le sacrifice ce que nous lisons de Jésus-Christ

qui erant in patibulo confitenti Paradisi præstitit regnum. Paschas. Epist. ad Fudegardum.

Pro delinquentibus in se, sicut priùs in cruce fecerat, etiam se Patri offerendo idoneus exorator intervenit. Ibid.

Quod Judæi per invidiam immolaverunt, hoc Christus corpus amore immolavit. S. Martial. Epist. ad Burdigal. 3.

Christus qui in se resurgens à mortuis jam non moritur, adhuc per sacram hostiam in suo mysterio pro nobis patitur; nam quoties ei hostiam suæ passionis offerimus, toties nobis ad absolutionem nostram passionem illius reparamus. Greg. Hom. 37, in Evang.

Una eademque est hostia, idemque nunc offerens sacerdotium ministerio, qui seipsum tunc in cruce obtulit; sola ratione offerendi diversâ. Trid. Sess. XXII, c. 22.

Summè pia et verè suavis memoria annuntiare mortem Domini, donec veniat: mors Christi opus sine exemplo, humilitas sine modo, donum sine pretio, et gratia sine merito. S. Bern. Serm. de Cœnâ Domini.

Memoria nominis Domini est sacrificium altaris, scilicet corpus Christi quod fieri jussit in commemorationem ejus. S. Thom. Opusc. LIII, 13.

Nos de cruce Domini pascimur, quia corpus Christi manducamus. Aug. in Psal. 100.

Pensa jugiter, repone fideliter, amplectere suaviter quod vides, quod agis, quod tenes, amplectere, inquam, recordationis affectu piæ, et imitationis effectu, sciens quoniam talia oportet te præparare; altare cui assistis repræsentat crucem, et calix sepulchrum in quo corpus quievit, et patena lapidem superpositum, corporale sudarium, hostia quam vides jam non est panis, sed caro mea quæ pependit in cruce pro mundi vitâ. Bernard. attribut. de Dignit. Sacerd. 2.

Necesse est ut cum hæc agimus, nosmetipsos Deo in contritione cordis mactemus; quia qui passionis dominicæ mysteria celebramus, debemus imitari quod agimus; tunc ergo verè hostia erit Deo, cùm nos ipsos hostiam fecerimus. Greg. Dial. IV, 55.

Quia licet multis locis et innumeris diebus consecretur corpus Christi, non sunt multa corpora Christi, ita non sunt multi calices, sed unum corpus Christi, et unus sanguis cum illo, quod sumpsit in utero Vir-

sur la croix, lorsqu'il accorda au voleur crucifié qui reconnut sa divinité, le royaume du ciel.

Le Seigneur intervient par ses prières, en s'offrant à son Père sur l'autel, pour ceux qui l'ont offensé, comme il le fit sur la croix.

Ce même corps que les Juifs ont immolé par haine, JÉSUS-CHRIST l'a immolé par amour.

JÉSUS-CHRIST qui est ressuscité d'entre les morts, pour ne plus mourir, souffre encore pour nous dans le saint mystère, où il s'offre comme une hostie sacrée; car chaque fois que nous offrons cette victime, nous renouvelons le sacrifice de la croix pour la rémission de nos péchés.

C'est la même hostie offerte à la croix et sur l'autel; celui qui offre par le ministère des prêtres est le même qui s'offrit sur la croix, toute la différence est dans le mode.

C'est une pieuse et douce occupation que d'annoncer la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne; la mort de JÉSUS-CHRIST est une humilité sans exemple, c'est un prodige sans pareil, un don inappréciable, une grâce au-dessus de tout mérite.

Le sacrifice de l'autel est la mémoire de la Passion du Sauveur, c'est-à-dire le corps de JÉSUS-CHRIST qu'il a commandé d'immoler, pour se souvenir de lui.

Lorsque nous mangeons le corps de JÉSUS-CHRIST, nous sommes nourris de la victime de la croix.

Pensez sans cesse, méditez fidèlement, embrassez avec suavité ce que vous voyez, ce que vous faites; embrassez étroitement ce que vous tenez par un souvenir plein d'amour, et par l'imitation, étant persuadé qu'il vous en faudra faire autant; l'autel où vous êtes représente la croix, le calice représente le sépulcre où le corps de JÉSUS-CHRIST a été placé, la patène qui est sur le calice représente la pierre, le corporal est l'image du suaire; l'hostie que vous voyez n'est pas du pain, mais ma chair qui a été attachée à la croix pour sauver le monde.

Lorsque nous sacrifions, il est nécessaire de nous immoler par le brisement de notre cœur; parce qu'en renouvelant le mystère de la Passion du Seigneur, nous devons imiter ce que nous célébrons à l'autel: l'hostie sera donc agréable à DIEU lorsque nous nous offrirons nous-mêmes comme victimes.

Encore que le corps de JÉSUS-CHRIST soit offert en bien des lieux et tous les jours, néanmoins ce ne sont pas plusieurs corps de JÉSUS-CHRIST, ce ne sont pas plusieurs calices, ce n'est qu'un même corps, et le

ginis, et quod dedit Apostolis. S. Greg. Hom. Paschali.

Ecce ego totum obtuli Patri pro te, dedi etiam totum corpus meum et Sanguinem in cibum, ut totus tuus essem, et totus meus permaneres; si autem in te ipso steteris, nec sponte te ad voluntatem meam obtuleris, non est plena oblatio, nec integra erit inter nos unio. Imitat. Christi, IV, 8.

Carnalem nobis occupationem abstulit, extirpatâ multitudine sacrificiorum veterum, se offerendo, in manibus, Patri, ut mentem spiritualibus expediret. Algerius, de Sacram. 3.

Multiplicitatem sacrificiorum veterum singularitate sui sacrificii abbrevians, occupationem exteriorem nobis minuit, beneficiorum nobis gratiam multiplicavit. Ibid.

Omnes differentias hostiarum una corporis et sanguinis implet oblatio, ut sicut est pro nobis victima et sacrificium, ita nunc de omni gente sit regnum. S. Leo, serm. 8. de Passione Domini.

Sacrificium quod ipse est in Ecclesiâ voluit pro illis omnibus celebrari, quia illis omnibus pronuntiabatur. S. Aug., I Contrà adv. leg. et Proph.

même sang qu'il a pris dans le sein de Marie, et qu'il a donné à ses Apôtres.

Voilà que je me suis offert tout entier à mon Père pour vous, je vous ai aussi donné mon corps et mon sang pour vous nourrir, afin que vous fussiez tout à moi, comme j'étais tout à vous ; si donc vous demeurez en vous-même et si vous ne vous offrez pas selon ma volonté, l'offrande ne sera point pleine, et l'union ne sera pas entière entre nous.

En détruisant les sacrifices anciens, il nous a délivrés de cette occupation terrestre et charnelle ; en s'offrant de ses mains à son Père, il nous rend plus propres par ce sacrifice aux choses spirituelles.

Il a abrégé la multitude des sacrifices anciens par l'unité de son sacrifice ; par là il a diminué pour nous les occupations extérieures, et multiplié la grâce de ses bienfaits.

L'oblation de son corps et de son sang remplace les divers sacrifices de la loi ancienne, afin que, de même qu'il n'y a qu'une seule victime et un seul sacrifice pour nous, il n'y ait qu'un seul royaume composé de toutes les nations du monde.

Le sacrifice, qui est lui-même, est offert dans l'Eglise par son ordre, en la place de tous les autres sacrifices, parce qu'ils n'étaient tous que son image.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Définition]. — Le sacrifice, qui est un acte de la vertu de religion, est une oblation extérieure d'une chose sensible faite à Dieu, avec cérémonie, par un ministre légitime, suivant l'institution divine, avec changement ou destruction de la chose offerte, pour reconnaître le souverain pouvoir de Dieu sur nous, et rendre à sa majesté infinie l'honneur qui lui est dû par toutes les créatures raisonnables. C'est la définition que donnent les théologiens ; elle montre la différence qui existe entre le sacrifice et toute autre action de vertu rapporté à la gloire de Dieu. Le sacrifice demande particulièrement quatre conditions : 1° Puisque c'est une oblation extérieure de quelque chose sensible, il faut que le sacrifice soit un culte public, par lequel tous ceux qui sont d'une même religion honorent Dieu, et par conséquent qu'il soit visible par l'offrande de quelque chose visible. 2°. Que la chose qui est offerte reçoive quelque changement ; sans cela on ne reconnaîtra pas le souverain domaine que Dieu a sur les créatures, comme le premier et le souverain maître de tous les êtres ; or ce changement se fait par la destruction ou le changement de la victime ou de la chose offerte. 3°. Il faut que cette oblation soit faite à Dieu seul, et non aux anges, ni aux hommes ; parce que c'est un culte de latrie, qui n'est dû qu'au souverain maître de toutes les créatures. 4°. Que cette oblation soit faite par un ministre légitime, tel qu'est le prêtre député pour cela ; car quoique chacun puisse offrir les sacrifices intérieurs et extérieurs de ses bonnes œuvres, et que chacun puisse être appelé prêtre, néanmoins le sacrifice véritable, dans le sens que nous le prenons ici, ne peut être fait ou offert que par un ministre public et député à cet office par une autorité reconnue. Il est nécessaire de supposer tout ceci pour traiter du sacrifice de l'autel, auquel on a donné le nom de Messe.

[Messe]. — La Messe est une action du prêtre dans laquelle, par l'institution divine de Jésus-Christ, pour conserver la mémoire de sa Passion, le pain est changé en son corps, et le vin en son sang, et dans laquelle sous ces deux espèces, son corps et son sang sont offerts à Dieu en sacrifice pour les vivants et pour les morts.

[Le sacrifice est obligatoire]. — Il faut savoir que l'homme n'étant fait que pour

glorifier Dieu et ne devant vivre que pour lui seul, son devoir général se réduisait au commencement à deux choses : 1° Il lui devait hommage, comme l'être souverain ; et parce que Dieu est non-seulement l'être souverain, mais qu'il est encore éternel et infini, il était obligé de lui rendre autant que possible un hommage éternel, et une adoration infinie. 2°. Il lui devait sa reconnaissance comme à son créateur et à l'auteur de tous ses biens : et parce que Dieu lui continue et lui conserve à chaque moment le même être qu'il lui a donné en le créant et qu'il le comble tous les jours de nouveaux bienfaits, sa vie devait être sans doute à son égard une perpétuelle action de grâces. Ces deux devoirs devaient être toute notre occupation et nos exercices ordinaires, si notre premier Père eût conservé l'innocence et la justice originelle qu'il avait reçues en sa création ; car cela étant, dit S. Augustin, *les hommes eussent été sans souillure, et se fussent offerts à* Dieu *comme des hosties saintes et sans tache* (S. Augustin de Civit. 26). Mais depuis que par la révolte et la désobéissance du premier homme, nous sommes déchus de la grâce et que, manquant au juste devoir de la reconnaissance, nous nous sommes rendus indignes des faveurs et des libéralités de Dieu, à ces premières obligations sont venus se joindre deux autres devoirs, ou, pour mieux dire, deux autres obligations, et deux autres nécessités de notre part : l'une d'apaiser sa juste colère, irritée par notre orgueil et par notre ingratitude ; l'autre de reconnaître la dépendance que nous avons de lui-même pour faire le bien auquel nous sommes obligés, et ainsi d'invoquer incessamment le secours de sa grâce. Voilà donc quatres sortes d'obligations qui, dans l'état où nous sommes, doivent occuper toute notre vie : honorer Dieu, le remercier de ses bienfaits, satisfaire à sa justice, implorer son secours. Mais comment les hommes peuvent-ils mieux s'acquitter de ces devoirs et obligations que par les sacrifices qu'ils offrent à Dieu et n'ont-ils pas dans le sacrifice del'autel un moyen plus que suffisant d'y satisfaire ?

[Le sacrifice réservé à la divinité]. — On a toujours regardé le sacrifice comme le principal devoir de la religion, et la remarque la plus essentielle du culte souverain qui n'est dû qu'à Dieu seul. Si les hommes, du moment où ils ont eu quelque idée de la divinité, se sont crus obligés de l'honorer, ils ont toujours fait consister cet honneur à lui offrir des sacrifices. Dans tous les états de la religion on a offert des sacrifices ; on en a offert dans toutes les fausses religions, comme le remarque S. Augustin (De Civ. Dei, x, 4) ; pour ne point parler des autres devoirs qui honorent Dieu, personne au moins n'oserait dire que l'honneur du sacrifice soit dû à d'autre qu'à Dieu : aussi cet honneur n'appartient qu'à lui seul et lui appartient essentiellement. C'est pourquoi S. Thomas soutient avec raison que le sacrifice est de droit naturel (Summ. ii, quæst. 2, art. 85) : car, s'il y a un Dieu, il y a une religion ; s'il y a une religion, il y a culte et sacrifice ; et s'il y a sacrifice, il y a sans doute des sacrificateurs, des

autels et des victimes. Qu'il y ait un Dieu, c'est une chose trop évidente pour avoir besoin de preuve, et trop conforme à la raison pour n'être pas universellement reçue de toutes les créatures raisonnables. Qu'il y ait ensuite une religion, c'est une conséquence trop nécessaire pour être révoquée en doute et mise en dispute ; car puisque Dieu est et que nous sommes son ouvrage, que nous recevons tous les jours tant de bienfaits de sa main libérale, qu'il est enfin notre créateur, notre conservateur et notre père, nous sommes obligés de l'honorer, de l'aimer, de le reconnaître ; et cet honneur, cet amour, cette reconnaissance, constituent ce que nous appelons religion et piété. Maintenant s'il y a une religion, il est nécessaire qu'il y ait quelque sacrifice ; c'est cette vérité que ce saint Docteur dit être avouée de tout le monde, et connue par la seule lumière de la raison, qui nous enseigne que, pour marquer notre reconnaissance et la dépendance que nous avons de ce souverain être, il faut lui offrir quelque chose des biens que nous en recevons ; et cette oblation est ce qu'on appelle sacrifice. D'ailleurs les sentiments et les opinions où tous les hommes sont généralement d'accord semblent être naturelles : or toutes les nations s'accordent en ce point que l'on doit offrir des sacrifices à Dieu ; et il n'y a point de peuple si barbare et si peu instruit des choses divines qui n'ait érigé des autels à la divinité, et qui n'ait témoigné par quelque espèce d'oblation et de victime l'hommage qui est dû à cette puissance souveraine.

[Sacrifices de l'ancienne loi]. — Dans l'ancienne loi, Dieu, pour imposer à son peuple l'obligation de la reconnaissance et lui rappeler dans quelle dépendance il était à l'égard du créateur, lui ordonna par l'organe de Moïse, son fidèle serviteur, de lui offrir quatre sortes de sacrifices. Le premier était l'holocauste, dont il ne restait rien, afin qu'il sût que l'hommage qu'il devait rendre à Dieu était de se consumer et de s'anéantir en sa présence par le feu d'un ardent amour. Le second était une victime qu'ils immolaient pour le péché, et qui portait ce nom, afin qu'ils connussent que l'hostie propitiatoire réclamée par le Seigneur, était un cœur contrit et humilié. Les deux derniers se nommaient hosties pacifiques : l'une était offerte en action de grâces pour les bienfaits reçus, et l'autre pour obtenir de nouvelles faveurs. Voilà quels étaient les sacrifices que les hommes, durant la loi ancienne, offraient par l'ordre de Dieu ; sacrifices que S. Paul appelle des éléments faibles et stériles, parce que d'eux-mêmes ils n'avaient ni force ni vertu, qu'ils n'avaient de pouvoir que par la foi de ceux qui les offraient, et que Dieu ne les avait agréables qu'eu égard à ce grand sacrifice par lequel Jésus-Christ se devait offrir lui-même d'une manière sanglante sur la croix, et qu'il devait continuer tous les jours par une immolation mystique durant le cours des siècles.

[L'Eucharistie est un sacrifice]. — C'est la croyance de l'Église catholique que

Jésus-Christ prononçant ces paroles rapportées par S. Paul : *Accipite et manducate : hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur,* s'est donné en sacrement et en sacrifice. En tant qu'il se donne pour nourriture, il est sacrement; et en tant qu'il est donné pour nous et qu'il est offert à son Père, il est sacrifié; en tant qu'il est sacrement, il regarde le bien et l'utilité de l'homme, et en tant que sacrifice il regarde la gloire de Dieu. Mais comme nous ne considérons ici l'Eucharistie qu'en qualité de sacrifice, S. Paul, dans l'épître aux Hébreux, nous apprend que dans la nouvelle loi, nous avons tout ce qu'il faut pour faire ce parfait sacrifice; car 1° nous y trouvons le sacerdoce, lequel dans le changement de l'ancienne loi, n'a point été détruit, ni aboli, mais seulement transféré et transporté : *Translato sacerdotio* (Heb. vii), si bien qu'il subsiste par excellence dans la loi nouvelle, et suivant la promesse de Dieu, il subsistera éternellement: *Tu es Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.* (Psalm. cix). 2° Nous y trouvons, dit le même Apôtre, un autel qui est chargé d'une victime, de laquelle ceux qui servent au Tabernacle, c'est-à-dire, qui judaïsent, n'ont point pouvoir de manger : *Habemus altare de quo edere non habent potestatem, qui Tabernaculo deserviunt* (Hebr. xii). 3° Comme l'essence du sacrifice demande que la chose offerte et sacrifiée soit changée, il se fait un changement et une espèce de mort mystique de Jésus-Christ, qui consiste en ce que comme son sang fut séparé de son corps sur le Calvaire, il l'est aussi mystiquement en la Messe, le corps étant mis par les paroles de la consécration sous les espèces du pain, et le sang sous celles du vin : outre que le corps de Jésus-Christ n'est pas seulement offert, mais encore consumé dans ce sacrifice, et qu'ainsi il cesse d'y avoir cet être réel et sacramentel qu'il avait auparavant.

[Nature du sacrifice de la Messe]. — Nous avons donc dans l'Eucharistie un véritable et réel sacrifice, et ce sacrifice est en même temps commémoratif de celui de la croix, puisqu'il le suppose et le renferme. Ce sacrifice est réel et véritable, puisqu'il s'y fait à Dieu une oblation véritable d'une victime réellement présente, sacrifiée par la destruction mystique de la vie du Sauveur. Ce sacrifice est commémoratif du sacrifice de la croix, puisqu'on ne l'offre qu'en souvenir de l'immolation de la victime et de l'effusion de son sang sur la croix; et que l'oblation de la messe suppose et renferme nécessairement cette première immolation, comme l'Eglise le marque expressément dans les prières qu'elle met à la bouche du prêtre pour le moment de l'oblation.

[Safin].—La fin du sacrifice est de rendre à Dieu les quatre grands devoirs de la religion, savoir : l'adoration, l'action de grâces, la satisfaction pour les péchés, et la prière. Ces devoirs primitifs et essentiels de notre religion étaient représentés par les différentes espèces des sacrifices anciens, qui

étaient l'holocauste ou sacrifice de pure adoration, le sacrifice d'actions de grâces, le sacrifice d'expiation pour le péché et le sacrifice d'impétration ou de prière. Le sacrifice de l'autel les renferme tous parfaitement dans son unité, et JÉSUS-CHRIST s'y offre à son Père comme l'adoration, l'action de grâces, la satisfaction, et la prière de son Eglise.

[Ses effets]. — Le premier effet du sacrifice de JÉSUS-CHRIST sur nos autels est d'expier nos péchés, d'apaiser la justice de DIEU par une digne satisfaction, d'être le prix dont nos âmes sont rachetées de la puissance du démon et de l'enfer : c'est en effet par l'Eucharistie, en qualité de sacrifice, que se fait l'application du sacrifice de la croix offert à DIEU pour la rédemption de nos âmes : *Pro redemptione animarum nostrarum,* comme il est dit dans le canon de la Messe. Le second effet est de nous mériter la grâce, la sainteté, la foi, l'espérance et la charité, pour que nous devenions les enfants de DIEU, et ensuite les héritiers et cohéritiers de JÉSUS-CHRIST ; ce droit nous est acquis par les mérites du sacrifice de la croix, et appliqué par le sacrifice de l'Eucharistie. Le troisième effet est de suppléer à l'impuissance où nous sommes d'adorer DIEU dignement, de lui présenter des actions de grâces qui répondent à la grandeur incompréhensible des miséricordes et des bienfaits dont il nous a comblés, et de lui rendre les autres devoirs de la religion.

[Il diffère du sacrement]. — Il faut remarquer qu'il y a une grande différence entre l'Eucharistie considérée comme sacrement, et l'Eucharistie considérée comme sacrifice ; car elle est sacrement par la vertu de la seule consécration, et elle n'est sacrifice qu'autant qu'elle est offerte. Ainsi lorsqu'elle est renfermée dans nos tabernacles ou qu'on la porte aux malades, on ne la considère que comme sacrement, et non comme sacrifice. De plus, comme sacrement elle nous est un sujet de mérite lorsque nous la recevons, et elle nous procure des avantages incomparables ; mais, comme sacrifice, non-seulement elle nous fait mériter, mais même elle nous fait satisfaire à DIEU pour nos péchés.

[Il n'est offert qu'à Dieu]. — Le concile de Trente a marqué avec beaucoup de soin que c'est à DIEU seul qu'on offre le sacrifice de la Messe. Bien qu'on y fasse mention des saints, on ne leur offre point pour cela le sacrifice, et le concile, empruntant les paroles de S. Augustin pour réfuter les calomnies des hérétiques, qui nous accusent de sacrifier aux créatures, fait remarquer que le prêtre ne dit pas à la Messe : *saint Pierre, je vous offre,* ou : *je vous offre, ô saint Paul ;* mais *je vous offre, ô Seigneur, ce sacrifice.* Et quand à l'autel on fait mention des bienheureux, c'est ou pour remercier DIEU de la gloire dont il les a couronnés dans le ciel, ou pour obtenir qu'ils soient révérés dans le ciel selon leurs mérites ; c'est pour les engager à soutenir nos intérêts et à intercéder pour nous auprès de DIEU.

Il me semble qu'on pourrait ajouter que, bien loin de présenter des sacrifices aux saints, on les présente eux-mêmes à DIEU en sacrifice; car le corps mystique du Sauveur, dont les bienheureux sont les plus illustres membres, est la victime invisible que le souverain pontife JÉSUS-CHRIST offre à son Père.

[Les chrétiens ont un sacrifice spécial].—Les chrétiens ont un véritable sacrifice, et ce sacrifice leur est particulier. Voici les preuves de cette double vérité. 1° Jamais il n'exista de religion dont les adhérents ne se soient vus obligés à un sacrifice quelconque pour honorer la divinité par ce culte extérieur. Or, la religion chrétienne est une vraie religion, et même la seule vraie depuis que l'ancienne loi ne subsiste plus. Elle a donc un vrai sacrifice; car il serait bien étrange que toutes les autres, qui sont fausses, eussent cet avantage sur la seule véritable. 2° La religion, la loi et le sacerdoce sont si naturellement et si étroitement liés ensemble, qu'ils sont inséparables, et ne peuvent subsister isolément. Si l'un est institué par une autorité légitime, les autres le sont par une conséquence nécessaire de cette institution ; et si l'un vient à changer, il faut que les autres changent : ce qui a fait dire à l'Apôtre que *le Sacerdoce étant changé et transféré, il est de nécessité que la loi et la religion soient transférées et changées.* Or la loi des chrétiens est une nouvelle loi, distincte de la loi des juifs, et les prêtres évangéliques sont distincts des descendants d'Aaron; il y a donc un sacrifice nouveau puisqu'il y a un nouveau sacerdoce, et un autel nouveau comme c'est une loi nouvelle. Il n'y a point d'église qui n'ait des prêtres, dit saint Jérôme (Dial. IX contrà Lucifer); mais s'il y a des prêtres, il y a des autels et des sacrifices, puisque la principale fonction des prêtres est de sacrifier. 3° Jamais il n'y a eu de religion qui ait mieux connu les grandeurs de DIEU que la religion chrétienne, qui en ait et qui en donne une plus grande idée; elle est donc plus obligée d'en faire une protestation publique qu'aucune autre : or on ne peut mieux faire cette protestation que par le sacrifice, qui a pour fin spéciale de reconnaître l'excellence et la souveraineté de la majesté divine.

[C'est la messe]. — La principale vérité qu'on doit établir en cette matière est que le sacrifice propre des chrétiens est la Messe, ou le sacrifice du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST sous les espèces du pain et du vin. Il est appelé le sacrifice non sanglant pour le distinguer de celui de la croix qui a été sanglant. Sur la croix, le sang de JÉSUS-CHRIST fut séparé de son corps, et ainsi la mort a été véritable ; à la Messe il existe bien une séparation apparente puisque les espèces sont séparées, mais la mort n'est pas réelle, et pour cette raison ce dernier sacrifice est appelé non sanglant. La preuve que la Messe est le véritable sacrifice de la religion chrétienne, c'est que dans ce sacrifice se trouvent toutes les conditions du vrai sacrifice que nous avons déjà rapportées, savoir: l'oblation visible et le chan-

gement des dons, car par la vertu des paroles sacrées le pain est changé au corps et le vin au sang de JÉSUS-CHRIST ; l'oblation à DIEU seul, comme l'indiquent toutes les paroles; un ministre légitime, car l'institution divine des prêtres se trouve évidemment en ces paroles que le Fils de DIEU dit à ses Apôtres dans la dernière Cène : *Faites ceci en mémoire de moi*, que l'Eglise universelle a toujours expliquées de l'institution du sacrifice de la Messe ; la fin du sacrifice, qui est une protestation des grandeurs de la divinité, etc.

[Ce n'est pas le sacrifice de la croix]. — Je sais bien que les hérétiques soutiennent avec nous qu'il n'y a point d'autre victime dans le christianisme que le corps adorable du Sauveur; mais ils ajoutent qu'il n'y a point d'autre sacrifice que celui de la croix, où cette victime a été offerte une fois pour tous les péchés du monde, et que c'est ce grand sacrifice qui a aboli tous ceux de l'ancienne loi. Mais je soutiens avec l'Eglise que le sacrifice de la croix, quoique véritable et d'un prix infini, ne peut être le véritable sacrifice de notre religion, et cela, pour plusieurs raisons que rapporte le cardinal Bellarmin dans le savant traité qu'il a fait sur ce mystère. Voici les principales: 1° Le sacrifice doit être une cérémonie publique que nous puissions pratiquer communément pour rendre nos devoirs à DIEU par ce culte souverain, et implorer son secours dans nos besoins ; il fallait donc qu'il se réitérât souvent, même tous les jours, puisque sans cesse nous avons besoin du secours de DIEU, et que nous sommes obligés de l'honorer, non pas seulement une fois, mais très-souvent par le plus grand acte de religion ; dès lors il ne suffisait plus du sacrifice de la croix, qui n'a pu et qui n'a dû être offert qu'une seule fois. 2° Le sacrifice de la croix a bien été offert pour les fidèles, mais non par les fidèles, et ils ne sont pas les prêtres de ce sacrifice sanglant, puisqu'il n'a pas été offert par leur ministère et qu'il ne peut se renouveler. Il faut donc un autre sacrifice, ou du moins ce même sacrifice avec des circonstances qui permettent aux chrétiens d'être ministres, et d'offrir par piété le sacrifice que les bourreaux accomplissaient par un horrible déicide sur le Calvaire.

[Ministre du sacrifice de la Messe]. — Le ministre de ce sacrifice est un prêtre; et selon S. Paul, un prêtre est un homme choisi entre les autres hommes, pour offrir à DIEU de leur part des dons et des sacrifices. Ainsi, un prêtre est une personne publique qui agit, non pas simplement en son nom, mais au nom de tout un peuple. C'est pourquoi il n'appartient pas à tout le monde d'offrir des sacrifices, mais seulement à ceux qui ont reçu le caractère et l'autorité nécessaires pour un emploi aussi saint et aussi relevé qu'est celui de ministre du Seigneur dans cet adorable sacrifice.

[Le sacrifice n'est dû qu'à Dieu]. — Dans les sacrifices qu'on offre à la divine majesté, la victime doit tenir du coupable et remplacer la personne qui

devrait être immolée : elle doit donc répandre son sang et perdre la vie, puisqu'elle est l'image vivante d'un criminel digne de mort, et qu'elle doit satisfaire en sa place à la justice divine. D'ailleurs cette même victime étant le témoignage de notre dépendance par rapport à Dieu, et cette dépendance étant telle que nous ne saurions vivre un moment sans son secours, il est raisonnable qu'elle soit détruite et aussi complètement anéantie que possible : or cet hommage n'étant dû qu'à Dieu seul, il en résulte que le sacrifice aussi n'est dû qu'à lui seul.

[La victime de l'autel doit être un Homme-Dieu]. — Pour satisfaire raisonnablement à la justice divine, il faut que la victime soit du rang des coupables ; et pour satisfaire valablement, il faut qu'elle soit d'un mérite infini. Si la victime n'est pas du rang des coupables, c'est une cruauté que celui qui n'a pas contracté la dette paie pour autrui et que celui qui n'a pas péché souffre le châtiment ; et si elle n'est d'un mérite infini, comment satisfaire à une majesté infinie qui est offensée ? Il faut donc que cette victime ait la nature humaine comme les coupables, et puisse satisfaire en leur place : que d'un autre côté elle soit d'une nature infinie. Cette victime donc ne peut être qu'un Dieu et un homme tout ensemble, et par conséquent Jésus-Christ l'Homme-Dieu, la seconde personne de l'auguste Trinité incarnée dans le sein de Marie.

[L'Eucharistie est un sacrifice]. — L'antiquité de ces églises dans lesquelles, comme disait S. Cyrille au concile d'Ephèse, nous offrons le saint et vivifiant sacrifice de la messe ; la vénération perpétuelle qui entoure les autels où ne fume point un sang profane, mais qui ont pris leur nom et emprunté leur sainteté du pur et non sanglant sacrifice, comme parle S. Grégoire de Nazianze (Greg. Naz., or. 2. in Julian.) ; la succession immémoriale de nos évêques et de nos prêtres, qui se sont toujours acquittés, dit S. Cyprien (Epist. 63), des fonctions de sacrificateurs, lorsqu'imitant Jésus-Christ, ils ont offert dans l'Église, un vrai et plein sacrifice à Dieu ; tout cela établit bien fortement, en dépit des hérétiques, cette vérité catholique que cet adorable mystère est non-seulement un sacrement, mais encore un sacrifice. Là où il n'y a point de prêtres, dit S. Jérôme, (Dial. contrà Lucifer.), il n'y a point d'Eglise ; et c'est une définition des sacrés conciles, surtout de celui de Florence, dans le décret de l'union, et de celui de Trente, dans la séance 22, que lorsque les prêtres disent la Messe, c'est Jésus-Christ qui la dit en leur personne, et qu'il est à l'autel aussi bien que sur la croix, et la victime du sacrifice qui est offert, et le prêtre qui l'offre : *Una eademque hostia, idem nunc offerens sacerdotum ministerio, qui se ipsum tunc in Cruce obtulit.*

[Jésus meurt de trois manières à l'autel]. — Comme dans le sacrifice qui est offert à Dieu, la victime doit perdre la vie, pour rendre par là l'hommage qui

est dû au créateur et à l'auteur de tous les êtres ; on peut remarquer avec les théologiens trois sortes de morts, par lesquelles le Sauveur s'immole et se sacrifie à la gloire de son Père sur nos autels : une mort mystique, qui regarde le passé, une mort morale qui regarde le présent, une mort sacramentelle qui regarde l'avenir. La mort mystique, qui est une commémoration et une représentation de la mort réelle que souffrit Jésus-Christ sur le Calvaire, se fait lorsque dans la consécration le prêtre, par la vertu des paroles, ne met sous les espèces du pain que le corps, et sous les espèces du vin que le sang ; parce que les paroles ne produisent que ce qu'elles signifient, quoique par concomitance et par une suite nécessaire le corps soit toujours avec le sang, et le sang avec le corps ; cette séparation mystique qui se fait en vertu des paroles, représente la séparation réelle qui se fit sur la croix. La mort morale consiste en ce que Jésus-Christ est mis sous les espèces du pain et du vin dans un état de mort en deux façons : d'abord, parce qu'il est couvert des apparences du pain et du vin, sans mouvement, sans action, sans sentiment ; ensuite, parce qu'il est mis sous ces espèces d'une manière indivisible, toutes les parties de son corps étant réduites à un point unique et à une sorte d'anéantissement : Jésus-Christ est donc dans ce mystère comme mort à notre égard, puisqu'il ne nous donne aucune marque de vie. Enfin Jésus-Christ souffre une troisième sorte de mort, que nous appelons sacramentelle, puisqu'ayant reçu par les paroles de la consécration un être sacramentel sur nos autels, il perd cet être dans l'estomac des prêtres qui achèvent et consomment le sacrifice par la communion.

[Preuves théologiques du sacrifice de la messe]. — C'est un article de foi que la messe est un véritable sacrifice ; et le concile de Trente a prononcé l'anathème contre ceux qui oseraient soutenir le contraire : *Si quis dixerit in Missâ non offerri* Deo *verum et proprium sacrificium, anathema sit* (Sess. XXI, de sacrificio Missæ, Can. 1, cap. I). C'est en effet ce que le prophète Malachie, parlant aux Juifs, nous a prédit en ces termes : Le Seigneur des armées a dit : je ne recevrai point de présents de vos mains ; mon nom sera redoutable parmi les nations depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, et on présentera des offrandes et des sacrifices purs à la gloire de mon nom dans tous les endroits de la terre : *In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.* S. Augustin expliquant ces paroles du prophète (De Civ. Dei XIX,) dit que les victimes qu'offraient les Juifs n'étaient qu'une ombre et une figure des choses futures, n'auraient qu'un temps, et que toutes les nations depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher offriraient le même sacrifice : *Cessaturas victimas quas in umbrâ futurorum offerebant Judæi, et unum sacrificium à solis ortu usque ad occasum, sicut jam fieri cernimus, oblaturas.* S. Paul ne confirme-t-il pas cette vérité quand il dit que Jésus-Christ a été fait prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech : *Christus factus est pontifex in æternum secundùm ordinem*

Melchisedech (Heb. IX), c'est-à-dire que, comme Melchisédech avait offert du pain et du vin en sacrifice, ainsi JÉSUS-CHRIST offrit à DIEU son Père dans la dernière cène son corps et son sang en sacrifice, sous les espèces du pain et du vin. C'est ainsi que les SS. Pères expliquent cet endroit de l'Apôtre, comme on le peut voir dans S. Cyprien (*Ep. ad. Cœcilium* II), S. Ambroise (de Sacram. II), S. Augustin (*contra adversarium legis et prophetarum*, I), S. Jérôme (*Epist. ad Marcellam*). Si l'on ajoute S. Irénée, on verra la force de la tradition sur le sacrifice de la Messe ; car ce Père dit clairement, en parlant du sacrifice, que Notre-Seigneur prit du pain, qui est une créature, et remercia son Père en disant : *Ceci est mon corps*; qu'il prit ensuite le calice plein de vin, qui n'est aussi qu'une créature, et témoigna que c'était son sang et l'offrande nouvelle du Nouveau Testament. C'est cette offrande que l'Eglise, instruite par les Apôtres, présente à DIEU par tout l'univers , suivant la prophétie de Malachie ; S. Ambroise en parle en ces termes: Seigneur, je m'approche de vos autels, tout pécheur que je suis, me souvenant de votre sainte passion pour vous offrir le même sacrifice que vous avez institué, et que vous nous avez commandé de célébrer en votre mémoire pour notre salut : *Ego, Domine, memor reverendæ passionis tuæ, accedo ad altare tuum , licet peccator, ut offeram tibi sacrificium quod tu instituisti et offerri præcepisti in tui commemorationem pro salute nostrâ* (Prec. ante Missam).

[Comment le Sauveur nous a rendus parfaits par une seule oblation]. — Lorsque l'Apôtre nous dit que JÉSUS-CHRIST, par une seule oblation, c'est-à-dire en s'immolant une seule fois, a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il a sanctifiés ; il est évident, dit S. Thomas, que l'on ne peut conclure autre chose sinon que JÉSUS-CHRIST, qui est DIEU et homme et qui a été offert comme une hostie pour nos péchés, possède une vertu éternelle et infinie pour notre sanctification, et que nous sommes obligés de renouveler son sacrifice, pour obéir à ses ordres : *Faites ceci en mémoire de moi* et pour nous appliquer les mérites de la croix. C'est ce que le concile de Trente explique lorsqu'il dit que DIEU a laissé à l'Eglise un sacrifice visible, suivant l'exigence de la nature de l'homme, pour représenter le sacrifice sanglant offert sur la croix, afin que sa mémoire demeurât parmi nous jusqu'à la fin des siècles, et que sa vertu nous fût appliquée pour la rémission des péchés que nous commettons tous les jours : *Ut suæ Ecclesiæ visibile, sicut hominum natura exigit, relinqueret sacrificium, quo cruentum illud semel in cruce peragendum repræsentaretur, ejusque memoria in finem usque sæculi permaneret, atque illius salutaris virtus in remissionem eorum quæ à nobis quotidie committuntur peccatorum applicaretur* (Sess. XXII).

[La Messe représente le sacrifice de la croix et est un véritable sacrifice]. — Rien ne pouvait plus naïvement représenter la mort effective qui arriva dans le sacrifice

de la croix que celle qui est représentée par le sacrifice de l'autel, puisqu'il s'y trouve une mort mystique, qui suffit pour rendre véritable un sacrifice, et en même temps une représentation de celui de la croix la plus expressive qui se puisse imaginer, puisque le corps est mis d'une part et le sang de l'autre, comme s'ils étaient séparés. En effet, par la vertu des paroles de la consécration, il n'y a proprement que le corps dans l'hostie, et que le sang dans le calice, quoique l'un et l'autre se trouvent ensemble par une concomitance naturelle. D'ailleurs ce corps d'un Dieu est comme mort, puisqu'il est sans mouvement, sans action, sans usage de ses sens, et sans aucun signe de vie ; son sang est comme séparé et répandu, demeurant froid et sans chaleur qui se puisse sentir. Voilà comment ce sacrifice auguste de la Messe représente par une action de piété et de religion ce qui se fit par le plus grand de tous les crimes et par la plus barbare de toutes les cruautés. Nous devons en inférer que ce sacrifice représente tellement celui de la croix qu'il est exactement le même sous les autres rapports ; car si un homme véritable peut en représenter un autre, de même aussi un véritable sacrifice peut être l'image d'un autre sacrifice ; et si les sacrifices anciens, quoique n'étant que des figures du sacrifice de la croix, ne laissaient pas d'être de vrais sacrifices, de même l'Eucharistie, bien qu'elle soit une représentation du sanglant sacrifice du Calvaire, est cependant d'elle-même véritablement un sacrifice.

[La Messe rappelle la mort et la résurrection du Sauveur]. — Comme le Fils de Dieu perdit la vie par l'effusion de son sang, et que ce sang fut remis dans ses veines à la résurrection, nous avons dans le sacrifice de la Messe des cérémonies qui marquent et la séparation et la réunion de son corps et de son sang. Les paroles sacramentelles qui changent la substance du pain au corps du Sauveur sans faire mention du sang, et la substance du vin en son sang sans faire mention du corps, nous représentent la séparation de l'un avec l'autre; mais la réunion des deux nous est figurée par la partie de l'hostie consacrée que le prêtre met ensuite dans le calice. C'est de cette sorte que le sacrifice de nos autels est une commémoration sensible de la mort sanglante et de la glorieuse résurrection du Fils de Dieu.

[Un sacerdoce, un sacrifice]. — C'est une vérité incontestable qu'il n'y a qu'un seul sacrifice, qu'un seul sacerdoce, et qu'un seul prêtre dans la religion chrétienne. Ainsi c'est toujours le même et unique sacrifice de Jésus-Christ qui est offert dans tous les siècles et dans tous les lieux de l'Eglise ; c'est aussi son même et unique sacerdoce qui est dans tous les prêtres qui ont existé depuis lui ou qui existeront jusqu'à la fin des temps. Comme tous les chrétiens ne font qu'un corps mystique avec Jésus-Christ dont ils sont les membres, ainsi tous les prêtres ne

font qu'un prêtre avec le même JÉSUS-CHRIST qui les associe à son sacerdoce, et qui continue par eux sur la terre le sacrifice qu'il a commencé et qu'il continue d'offrir à son Père dans le ciel.

[La Messe est méritoire, car le prêtre est Jésus-Christ]. — Il est certain encore que le seul et unique prêtre de ce sacrifice est JÉSUS-CHRIST : les ministres qui consacrent son corps et son sang n'offrant pas le sacrifice par eux-mêmes, mais seulement comme tenant sa place. C'est ce qui est évident par les paroles de la consécration; car le prêtre ne dit pas *Ceci est le corps de* JÉSUS-CHRIST, mais *Ceci est mon corps*; et par conséquent, ce n'est qu'en tant qu'il tient la place de JÉSUS-CHRIST qu'il change, par la vertu de ces paroles, le pain et le vin dans la substance du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST. Cela étant ainsi, c'est une vérité certaine et établie par le concile de Trente que le sacrifice de la Messe n'est pas seulement un pur sacrifice de louange et d'action de grâces, ou une simple commémoration du sacrifice accompli sur la croix, mais un sacrifice efficace, qui nous réconcilie avec DIEU, et nous le rend favorable. Il ne faut donc point douter que si nous offrons et immolons cette hostie sainte avec un cœur pur, une foi ardente, et une douleur très-vive de nos péchés, Dieu ne nous fasse miséricorde.

[Messe, sacrifice de propitiation]. — Ce sacrifice a été particulièrement institué afin que l'Eglise pût l'offrir continuellement pour l'expiation de nos péchés, et conjurer le Père éternel, offensé si souvent par nos crimes, de suspendre les justes rigueurs de sa colère et de sa vengeance, et de nous faire ressentir les effets de sa miséricorde et de sa clémence. Le Fils de DIEU ne pouvait donc nous donner une marque plus éclatante de son extrême charité que de nous laisser ce sacrifice visible. Avec lui, l'Eglise renouvelle et honore tous les jours le sacrifice de la croix, elle donne à la justice divine la satisfaction qu'elle réclame pour nos péchés. C'est ce que nous apprend cette même Eglise quand, parlant dans la messe des morts de la victime de propitiation, elle dit ces paroles : *Quam immolando, totius mundi tribuisti relaxari delicta;* ou qu'ailleurs elle ajoute : *Quoties hujus sacrificii hostia immolatur, opus nostræ redemptionis exercetur.* Toutes les fois que nous l'offrons, nous mettons en usage le prix de notre rédemption, et nous offrons à cette divine majesté une victime qui peut expier tous les péchés du monde. Je sais bien qu'il y a d'autres moyens de satisfaire à la justice de DIEU, comme la prière, le jeûne et toutes les mortifications volontaires; mais il y a cette différence que, comme ce sacrifice contient le mérite et la vertu de la croix, il est de sa nature propitiatoire, disent les Théologiens, c'est-à-dire institué de DIEU particulièrement pour cet effet. Ainsi en offrant ce sacrifice qui a la même force que celui de la croix, quelque péché que nous ayons commis, nous avons de quoi apaiser ce DIEU irrité; et ce doit être la

pratique ordinaire de tous les chrétiens, quand ils assistent à ce divin sacrifice, de joindre tout ce qu'ils font de bonnes œuvres avec le sang de cette victime, pour être favorablement reçus de DIEU, et pour apaiser sa justice, puisque ces œuvres n'ont d'efficace qu'autant qu'elles en empruntent des mérites du Sauveur.

[La Messe, sacrifice eucharistique]. — Le sacrifice de la Messe est appelé eucharistique, parce qu'une de ses fins est de rendre grâces pour les bienfaits que nous avons reçus et que nous recevons tous les jours de la bonté de DIEU. Il n'est pas nécessaire d'en faire ici le dénombrement ; il faudrait pour cela compter tous les moments de notre vie, tous les biens de la nature et de la grâce, tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons, tout ce que nous espérons et attendons de sa bonté. Or l'homme ne trouvant en lui-même, ni dans les créatures rien qui soit digne d'être offert à DIEU en reconnaissance de tant de bienfaits, ce divin sacrifice a été institué pour suppléer à son impuissance ; car, selon le sentiment de S. Chrysostôme, c'est particulièrement pour cela que se font les sacrifices : *Propter nihil aliud sacrificium fieri permisit* DEUS *quam ut ad gratitudinem omnes adduceret.* Il est certain que DIEU a toujours exigé des marques de reconnaissance pour les biens qu'il accordait à son peuple, mais comme il n'accordait guère que des bienfaits terrestres, il se contentait du sacrifice des animaux ou de l'oblation des fruits de la terre. Dans la loi nouvelle, DIEU s'est montré bien autrement généreux : il nous a donné à son Fils pour nous délivrer de la mort éternelle, et son ESPRIT-SAINT pour nous sanctifier ; il nous a ouvert la porte des cieux ; en un mot ses faveurs ont dépassé toutes les espérances que notre esprit eût pu concevoir. Comment donc lui pourrions-nous témoigner une reconnaissance convenable si nous n'avions ce sacrifice ? Mais avec le sacrifice de l'autel, nous pouvons dire que la reconnaissance est à la hauteur des bienfaits. Nous apprenons de S. Thomas la raison de cette vérité. *Nos remerciements*, dit-il, *doivent prendre pour monter à* DIEU *la même voie que ses grâces ont prise pour descendre jusqu'à nous ; or les dons célestes nous arrivent par* JÉSUS-CHRIST, *c'est donc par* JÉSUS-CHRIST *que nous devons témoigner à* DIEU *notre reconnaissance.* (In Epist. ad Rom. v).

[La Messe, sacrifice impétratoire]. — C'est une fin du sacrifice de la Messe d'être offert pour obtenir de DIEU tout ce dont nous avons besoin et pour cette raison on l'appelle impétratoire. *Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera* ; dit le Sauveur (Joan. xv). Or qui est-ce qui demande mieux au nom du Sauveur que celui qui, pour obtenir ce qu'il demande, présente non-seulement les mérites, mais aussi la personne même du Fils de DIEU. Aujoutez que ce sacrifice a la vertu, non-seulement de profiter à celui qui l'offre, mais encore d'impétrer ce qu'il demande pour lui et pour les autres. Donc le prêtre qui célèbre la messe

et ceux qui y assistent peuvent offrir ce divin sacrifice pour tous les fidèles en général ou pour quelqu'un en particulier, pour toute l'Eglise, pour les nécessités publiques, pour les vivants, pour les morts qui, étant décédés dans la grâce de Dieu, ne sont pas tout à fait purifiés des souillures de leurs péchés : car selon la tradition constante des Apôtres, il n'est pas moins permis d'offrir ce sacrifice pour ces âmes retenues dans le purgatoire, que pour la satisfaction des péchés des vivants. On peut même dire que de tous les moyens propres à soulager et à abréger les tourments de ces saintes âmes, le plus prompt et le plus infaillible est le sacrifice de la Messe ; le consentement unanime des SS. Pères dans tous les siècles et l'autorité du saint concile de Trente ne nous laissent aucun lieu d'en douter.

[La Messe, sacrifice holocaustique]. — Tous les théologiens conviennent que la première fin du sacrifice de la Messe est de rendre hommage à la souveraine sainteté de Dieu. Sous ce rapport la Messe était figurée dans l'ancienne loi par l'holocauste ou sacrifice d'honneur, *sacrificium in honorem*, appelé de ce dernier nom parce que la victime était brûlée tout entière à la gloire de Dieu. A la Messe, le fils de Dieu s'offre à son Père en holocauste, et même cet holocauste est perpétuel ; car son amour est un feu qui le brûle continuellement sans néanmoins le consumer entièrement. Il a pris l'attitude d'une victime immolée, et il la conserve toujours devant les yeux de son père. En même temps, comme il ne se trouve au ciel et sur la terre, aucune créature assez digne pour faire à son égard l'office de prêtre, il est lui-même le prêtre et la victime tout ensemble. Il se sacrifie sans cesse de ses propres mains, et par cet holocauste perpétuel il honore Dieu autant que le mérite sa grandeur. Ainsi l'on peut dire que la divine majesté reçoit par ce sacrifice la plus grande gloire qu'elle pouvait attendre ; car, s'il est vrai que l'hommage rendu à un souverain est d'autant plus honorable que la personne qui le rend est plus profondément humiliée, quelle humiliation plus profonde peut-on imaginer que celle d'un Dieu immortel réduit à l'état de mort? Voilà ce sacrifice de louange et cette oblation pure que Dieu s'était promise depuis tant de siècles, et qu'il a si hautement louée par les prophètes, et qu'il a dit être seule capable de lui rendre l'honneur dû à son infinie majesté.

[Il faut plus de sainteté pour dire la Messe que pour communier]. — Les dispositions qui sont nécessaires pour communier dignement ne suffisent pas pour bien dire la Messe. Il faut plus de sainteté pour consacrer Jésus-Christ que pour le recevoir; car par la communion nous participons à Jésus-Christ comme ses membres, tandis que dans le sacrifice nous le consacrons en personne et comme tenant sa place. C'est Jésus-Christ même qui consacre par nous : nous ne faisons que lui prêter notre langue, nos mains

et notre esprit pour une action si grande et si divine. Ce qui fait voir encore que la célébration de la Messe est une action bien plus grande et bien plus sainte que la communion, c'est que la communion n'est que pour l'utilité de la créature qui y trouve sa sanctification en s'unissant avec Dieu, au lieu que la consécration et l'oblation de la victime regardent Dieu uniquement : c'est en elle que consiste l'essence du sacrifice et c'est pour elle que le prêtre est consacré prêtre ; car le sacrifice ne peut exister sans la consécration et l'oblation, tandis qu'il le peut sans que la créature soit mise en rapport avec la victime par la communion. C'est une obligation et un devoir indispensable des créatures envers Dieu que de lui offrir des sacrifices ; mais c'est une grâce et une miséricorde toute gratuite de Dieu envers les créatures que de les admettre à la communion de sa victime, de les recevoir à sa table, de leur faire manger son propre corps et boire son propre sang.

[La valeur du sacrifice, indépendante du prêtre]. — Il faut pourtant bien remarquer que la valeur du sacrifice ne dépend point de la disposition ou du mérite des personnes qui l'offrent, mais qu'il a son effet infaillible pourvu que ce soit un prêtre qui l'offre. Quoique l'effet du sacrifice ne dépende ni de celui qui dit la Messe, ni de celui qui l'entend, il est certain cependant que les uns en retirent incomparablement plus de fruit que les autres, à proportion de la préparation qu'ils y apportent. Ceci vient de ce que les grâces de ce sacrifice et de tous les sacrements naissent comme de deux sources, savoir, ou de la vertu propre de l'œuvre sans égard pour celui qui la fait, ou de la disposition de celui qui opère et en reçoit l'effet : ces dernières grâces, l'Eucharistie, qu'on la considère comme sacrifice ou comme sacrement, les verse dans l'âme en raison des dispositions qu'elle y trouve. Par conséquent, c'est un excellent moyen de s'enrichir en peu de temps que d'apporter de grandes dispositions soit à dire, soit à entendre la sainte Messe, quoique, généralement parlant, la vertu de ce sacrifice profite à tous les fidèles, puisqu'il est offert pour tous.

[Effets de la Messe]. — Pour exciter la dévotion envers ce divin sacrifice et porter les fidèles à y assister avec tout le respect et toute l'attention dont ils seront capables, il est surtout à propos d'en considérer les effets : 1°. Il expie nos péchés, apaise la justice de Dieu en lui donnant satisfaction ; car c'est par le sacrifice de l'autel que se fait l'application du sacrifice de la croix offert à Dieu pour la rédemption de nos âmes. 2°. Il nous mérite la grâce, la sainteté et l'esprit de Dieu, la foi, l'espérance et la charité, pour que nous devenions les enfants de Dieu, et ensuite les héritiers et les cohéritiers de Jésus-Christ : ce droit nous est acquis par les mérites du sacrifice de la croix, et appliqué par le sacrifice de l'Eucharistie. 3°. Il supplée à l'impuissance où nous sommes d'adorer Dieu dignement, de lui présenter des actions de grâces qui répondent à la grandeur

incompréhensible des miséricordes et des bienfaits dont il nous a comblés, et de lui rendre tous les autres devoirs de la religion. Le premier effet du sacrifice de JÉSUS-CHRIST était représenté dans la loi ancienne par le sacrifice appellé *Sacrificium pro peccato*, sacrifice pour le péché; le second, par les sacrifices pacifiques; et le troisième, par l'holocauste. Ainsi ce sacrifice adorable, dans son unité parfaite, remplit la vérité de toutes les espèces de sacrifices et de toutes les figures de l'ancienne loi.

[A la croix et à l'autel, même sacrifice]. — S. Chrysostôme, après avoir expliqué tous les raisonnements de l'Apôtre S. Paul qui concluent à l'unité du sacrifice de JÉSUS-CHRIST immolé sur la croix, se demande si tous les jours on n'offre pas le sacrifice dans l'Eglise. Il est vrai, répond-il, que nous offrons JÉSUS-CHRIST tous les jours; mais c'est en mémoire de sa mort, et ce n'est qu'un seul sacrifice, et non pas plusieurs. Comment, ajoute-t-il, n'est-ce qu'un seul sacrifice et non pas plusieurs? parce qu'il n'a été offert qu'une fois, de même que le sacrifice du grand-prêtre ne s'offrait qu'une fois l'année dans le Sanctuaire. Nous n'offrons pas aujourd'hui une victime, et demain une autre, comme on faisait dans la loi; mais nous offrons tous les jours la même victime. D'où vient que ce n'est jamais qu'un seul sacrifice; car, s'il fallait conclure qu'il y a plusieurs sacrifices parce qu'on l'offre tous les jours, il faudrait dire par la même raison qu'il y a plusieurs JÉSUS-CHRIST, parce que JÉSUS-CHRIST s'offre en plusieurs lieux : ce qui n'est pas. Il n'y a qu'un sacrifice unique : celui que nous offrons à l'autel est le même que JÉSUS-CHRIST offrit sur la croix; ce dernier ne se consommant point, nous le continuons, et nous agissons en mémoire de ce que fit le Sauveur, comme il nous l'a commandé. Nous ne faisons pas un autre sacrifice, comme le grand-prêtre de l'ancienne loi; mais nous faisons toujours le même, ou plutôt nous faisons mémoire de ce sacrifice. Il ne se peut rien dire de plus précis et de plus décisif. Ce saint Docteur reconnaît que l'on offre tous les jours le sacrifice que JÉSUS-CHRIST a offert une fois, et que, comme JÉSUS offert en plusieurs lieux est partout le même et n'a qu'un seul corps, ce n'est aussi qu'un seul et unique sacrifice qui s'offre tous les jours.

[La Messe profite à tous les chrétiens]. — Dans la loi ancienne, ce n'était qu'au nom des juifs qu'on immolait des animaux dans le temple de Jérusalem; c'est au nom de l'Eglise catholique qu'on offre aujourd'hui par toute la terre l'hostie pure et sainte, prédite par le prophète Malachie. Sur quoi il faut remarquer que, comme tous ceux pour qui ce sacrifice est offert en recueillent quelques fruits s'ils n'y mettent obstacle, toutes les Messes étant célébrées au nom de toute l'Eglise, c'est-à-dire de tous les fidèles, il ne se dit pas une seule Messe dans tout l'univers où chaque chrétien, membre de l'Eglise, ne puisse avoir quelque part.

Comme nous sommes composés d'un corps et d'un esprit, et que DIEU

est l'auteur de l'un et de l'autre, il faut qu'ils aient tous deux part à l'adoration que nous lui devons. L'Eglise, sur ce fondement, règle notre culte de manière qu'il ne soit pas tellement au-dedans qu'il ne se répande au-dehors ; car, comme il faut que la religion de notre esprit soit accompagnée de la situation religieuse de notre corps, il faut aussi que les hommages et les adorations de notre corps soient animés des hommages intérieurs et des adorations intimes de notre esprit. Ainsi quelque office et quelque fonction que les chrétiens exercent à l'égard de la Messe, soit d'assistant, soit d'offrant, ils doivent s'en acquitter avec modestie, crainte, attention, respect, et sentiments de piété qui paraissent même à l'extérieur.

[Pourquoi la langue latine]. — On dira peut-être : quelle consolation pouvons-nous puiser dans les saints mystères, quand on les célèbre dans une langue que nous ne comprenons pas ; et comment pouvons-nous, ignorants que nous sommes, répondre *Amen* à vos actions de grâces ? Mais on peut répondre : ne vous explique-t-on pas de vive voix nos cérémonies et nos mystères ? les traductions ne sont-elles pas publiques ? veut-on vous surprendre ou vous dérober la connaissance des choses saintes ? sachez une fois les intentions de l'Eglise ; Dieu n'a pas voulu que les Écritures qui sont immuables, changeassent comme les langues qui se corrompent et se renouvellent. Nos Pères ont gardé avec soin ces anciennes formules de nos oblations, afin que nos usages fussent uniformes, que l'Eglise universelle parlât un langage universel, et que, comme il n'y avait qu'une foi, il n'y eût aussi qu'une langue commune, par laquelle plusieurs nations pussent communiquer ensemble. Ils ont voulu qu'on se servît d'une langue ancienne, pour marquer l'ancienneté de la croyance, afin que les fidèles se pussent assurer qu'ils croient ce qu'on a toujours cru, puisqu'on parle comme on a presque toujours parlé, dans le royaume de Jésus-Christ. L'Eglise a cru qu'il fallait retenir cette langue, autorisée entre toutes, pour sauver la dignité et la majesté des choses sacrées, pour entretenir l'union dans toute la famille de Jésus-Christ, pour repousser les profanes nouveautés de voix ou de termes que S. Paul ordonne si soigneusement d'éviter, pour mettre enfin la religion à couvert des variations des langues, et pour laisser le culte et le service divin dans ce langage où les Apôtres et les personnages apostoliques les ont consacrés, de peur qu'on ne les corrompe à force de vouloir les réformer.

[Les pécheurs doivent assister à la Messe]. — C'est une erreur pernicieuse de croire qu'assister au sacrifice de la Messe en état de péché mortel, c'est commettre un nouveau péché ; c'est en effet donner à ceux qui se sentent coupables un prétexte de manquer à l'observation d'un précepte de l'Eglise, car elle fait une obligation d'assister à la Messe en certains jours, sans faire de distinction entre ceux qui sont en état de grâce et ceux qui n'y sont pas. J'avoue bien que, selon l'ancienne règle, les pécheurs publics

étaient exclus des saints mystères, comme indignes d'y assister : cet éloignement était un châtiment de leurs fautes, et un moyen de les ramener à meilleure vie. Mais l'Eglise a considéré que la Messe est un sacrifice propitiatoire institué spécialement pour les pécheurs ; que la vue du sang du Sauveur répandu pour eux pourra les toucher ; que les grands pécheurs ont besoin de grandes intercessions ; que les larmes des véritables fidèles jointes au sang du Fils de Dieu font quelquefois violence à Dieu même, pour ainsi dire, et fléchissent sa colère ; elle ordonne donc aux pécheurs d'assister à la Messe pour les empêcher de tomber dans l'indifférence religieuse, et pour leur donner un moyen sûr d'obtenir le pardon de leurs crimes.

[Les cérémonies de la Messe sont légitimes]. — Sur les cérémonies de la Messe, on peut dire en général que, quelque effort qu'aient fait les hérétiques pour les décrier comme des nouveautés superstitieuses, elles sont néanmoins fort anciennes et tout à fait saintes. Elles sont anciennes, car il est fait mention de la plupart d'entre elles dans les écrits des Pères et dans les conciles des premiers siècles de l'Eglise ; elles sont saintes puisque, comme le concile de Trente l'a remarqué et que l'expérience le fait voir, elles contribuent beaucoup, en frappant les yeux des fidèles, à élever leurs esprits vers le ciel, à les rendre attentifs, et à leur donner même quelque intelligence de ce qui s'opère de plus secret et de plus mystérieux durant le sacrifice. J'entends par cérémonies de la Messe, les accompagnements des parties essentielles ; et je comprends sous ce titre l'autel et les vêtements destinés à la célébration des mystères ; j'y renferme toute cette suite d'actions, de prières et de circonstances diverses qui composent ce que nous appelons le sacrifice de la Messe. Pour ce qui est de l'origine du mot de Messe, il vient de ce que, le sacrifice étant fini, on congédiait l'assemblée par ces paroles que le diacre prononce à haute voix : *Ite, Missa est.*

[S. Paul hésite à expliquer le mystère de la Messe]. — Où trouvera-t-on ailleurs que dans la Messe le Sacerdoce et le sacrifice de Jésus-Christ suivant l'ordre de Melchisédech ? Ce fut dans la dernière cène qu'il institua ce sacrifice, et qu'il ordonna des prêtres pour en être les ministres. Lorsque S. Paul vient à ce point de religion et de mystère, il se retient ; il dit aux Hébreux nouvellement convertis que Jésus-Christ a été déclaré, de l'autorité de Dieu même, pontife selon l'ordre de Melchisédech, *Appellatus à* Deo *pontifex secundùm ordinem Melchisedech ;* puis il s'arrête et se contente d'ajouter : *De quo nobis grandis sermo et ininterpretabilis ad dicendum* (Heb. v); nous aurions de grandes choses à vous dire de ce pontife ; mais elles sont au-dessus de la portée de vos esprits encore charnels et de votre foi encore faible et naissante : *Grandis sermo.* Il ne craint pas de leur parler du sacrifice de la croix, de leur enseigner que Jésus-Christ s'est offert véritablement à Dieu pour nos péchés, et nous a rachetés, non par le sang des animaux, mais par le sien propre, que ce sang répandu est d'une valeur

et d'une efficace infinie, qu'il n'était plus besoin que Jésus-Christ se présentât encore une fois à la porte du sanctuaire après une nouvelle effusion de sang, et que par un seul sacrifice il avait consommé la rédemption de tous les hommes. Mais s'agit-il d'expliquer le sacrifice mystique de nos autels et les similitudes du sacrifice de Jésus-Christ avec celui de Melchisédech, il n'ose même leur parler de la figure du pain et du vin, de peur de s'engager à leur révéler des secrets dont ils n'étaient pas capables : *Grandis sermo* ; il n'ose leur confier ce mystère.

[La Messe, sacrifice de l'Eglise universelle]. — Le même Jésus-Christ qui s'est une fois sacrifié lui-même sur la croix, se sacrifie encore tous les jours sur nos autels, et a ordonné à son peuple de continuer et de renouveler son sacrifice ; de sorte que le sacrifice de Jésus-Christ et celui de l'Eglise ne sont qu'un seul et un même sacrifice. L'Eglise, offrant le corps de Jésus-Christ par les mains de ses prêtres au Dieu éternel, s'offre aussi elle-même, parce qu'elle est le corps mystique de Jésus-Christ ; et Jésus-Christ, en offrant son propre corps par le moyen de ses ministres, offre aussi son Eglise et nous tous à son Père, parce que son Eglise est son corps et que tous nous sommes les membres qui le composent. Ce sont les propres paroles de S. Thomas (part. III, quæst. 80, art. 4). D'où il est aisé de concevoir pourquoi l'Apôtre S. Pierre appelle l'assemblée des chrétiens un ordre de saints prêtres, qui doivent offrir à Dieu des sacrifices spirituels, et pourquoi il appelle les prêtres des rois, *regale sacerdotium* (I Pet. II). Il y a deux sortes de sacrifices : l'un extérieur et visible, l'autre intérieur et invisible ; le premier est offert par ceux qui sont ordonnés pour consacrer et offrir à l'autel le corps de Jésus-Christ en qualité de prêtres ; le second est offert par tous les membres vivants de l'Eglise ; mais entre l'un et l'autre il y a une liaison si étroite, que S. Augustin ne craint pas de dire *qu'on ne peut offrir le sacrifice qu'à celui-là seul dont nous devons être nous-mêmes le sacrifice invisible dans le sanctuaire de nos cœurs* (X De Civ. Dei, 19). A ce double sacrifice correspond un double sacerdoce. Et le saint Docteur ici parle de l'un et de l'autre comme étant inséparables. Ce qui veut dire qu'en qualité de chrétiens nous avons part au sacerdoce de Jésus-Christ, et que c'est par ce sacerdoce général qu'assistant au sacrifice de la messe, nous consacrons tous ensemble le corps du Sauveur, en nous unissant à Jésus-Christ même comme souverain prêtre, et au ministre de l'Eglise, qui le représente et qui opère visiblement ce mystère sacré, selon que nous l'apprenons des paroles du sacré Canon.

[Par la Messe, le sacrifice de notre personne est agréable à Dieu]. — La sagesse et l'amour du Fils de Dieu paraissent dans ce mystère en ce qu'il fournit aux assistants le moyen d'unir le sacrifice intérieur de leurs âmes au sacrifice extérieur et visible qu'il offre par le ministère des prêtres, et ainsi de remplir une des premières obligations imposées aux créatures. Souillés dans nos

corps et dans nos âmes par la corruption du péché, nous ne pouvions offrir à Dieu un sacrifice digne de lui; nous ne savions même comment nous acquitter dignement de cette obligation. Maintenant, grâce au Sauveur du monde, toutes ces difficultés sont levées. Son sacrifice a tellement purifié nos âmes qu'animés de son esprit et sanctifiés par les mérites de son sang qui nous sont appliqués à la Messe, nous pouvons rendre l'oblation de nous-mêmes agréable à Dieu et digne d'accompagner celle de l'Homme-Dieu. D'autre part, l'état où il se trouve entre les mains de ses ministres par la consécration nous montre ce que nous devons faire pour être, comme lui, des hosties pures aux yeux du Très-Haut. Il ne tient donc qu'à nous de nous consacrer parfaitement à Dieu, en assistant au sacrifice qui se fait du corps de son Fils, ayant pour cela le modèle devant nos yeux, savoir Jésus-Christ immolé sous les espèces sacramentelles, et en même temps le mérite de son oblation pour suppléer au défaut de la nôtre: il nous suffit d'apporter l'intention et l'attention que mérite cet auguste mystère.

[La Messe était nécessaire]. — N'est-il pas vrai qu'il faut dans la religion chrétienne, non pas une simple commémoration ou image de sacrifice, mais un sacrifice réel, puisqu'il n'y a jamais eu de religion sans sacrifice? N'est-il pas aussi évident que le sacrifice de la religion chrétienne devait l'emporter sur tous les autres sacrifices, parce que la religion chrétienne est la plus excellente de toutes les religions, celle qui a de plus étroites obligations envers Dieu, celle qui a besoin de plus grands secours? Il fallait donc que le sacrifice de la loi nouvelle fût d'une dignité et d'une valeur infinie, parce que tout est infini dans cette loi, son auteur, sa doctrine, ses prodiges, ses maximes, ses récompenses. Le premier sacrificateur a été Jésus-Christ; il n'en fallait point d'autre, mais il devait continuer jusqu'à la fin des siècles la fonction et l'exercice de sacrificateur. Le sacrifice devait être celui de sa propre vie, et non pas celui d'animaux que Dieu déclare nettement ne pouvoir plus souffrir, ni celui d'un homme ou de quelque autre créature, parce que l'homme ne peut s'immoler d'une manière proportionnée à l'immensité, à l'indépendance de toutes les perfections infinies de Dieu. Il fallait donc sacrifier la plus noble des vies, qui est celle d'un Homme-Dieu, non en idée, en image, ni en mémoire seulement, car ce ne serait pas un sacrifice, de même qu'un tableau n'est pas l'original qu'il représente; mais en effet, en réalité, comme dans le sacrifice de la croix. Ce sacrifice ne devait pas être sanglant et cruel, parce que Jésus-Christ ressuscité ne doit plus mourir; c'est donc par une sagesse divine que Jésus-Christ a institué le sacrifice de l'autel sous les symboles du pain et du vin, où il est dans un état de mort sans mourir, où il est mangé sans être déchiré. Il fallait une mort sanglante et réelle pour mériter et satisfaire; il fallait une mort sacramentelle et innocente, qui fût le sacrifice ordinaire, l'application et le renouvellement du premier. Celui-ci même a quelques avantages sur l'autre sacrifice; la mort san-

glante fut une action naturelle et humaine ; la mort sacramentelle est une action surnaturelle et divine; l'autre fut une action de cruauté, celle-ci est une action de piété et de religion; l'autre ne s'est faite qu'une fois et en un seul lieu qui est le calvaire, celle-ci se fait, selon la prédiction de Malachie, en tous les lieux du monde et tous les jours.

[C'est le plus parfait des sacrifices]. — Il est certain que Dieu ne pouvait attendre des hommes un culte plus digne de sa majesté suprême que celui qu'il reçoit de son Fils immolé sous les espèces sacramentelles, et cela, pour deux raisons : la première est qu'il voit un Dieu égal à lui, abaissé et anéanti à ses pieds, se sacrifiant à sa gloire ; la seconde est que cet Homme-Dieu s'offre à lui par un sacrifice volontaire et pour toujours. L'abaissement d'un Dieu son égal est pour lui un honneur infini ; la perpétuité du sacrifice marque l'éternité de son être infiniment adorable. La première raison est commune à l'un et à l'autre sacrifice, tant à celui de la croix qu'à celui de l'autel, puisqu'en tous les deux c'est la même hostie qui est immolée, c'est-à-dire Jésus-Christ, Jésus-Christ Dieu et Homme; mais la continuation du sacrifice appartient uniquement au sacrifice eucharistique, et lui donne je ne sais quoi de doux et d'aimable que n'a pas celui de la croix.

[La Messe, sacrifice de propitiation]. — Tous les catholiques demeurent d'accord que le sacrifice de la Messe est le mémorial de celui de la croix, parce que le Fils de Dieu est là pour exposer aux yeux de son Père les douleurs de sa Passion, et appliquer aux pécheurs le mérite de sa mort. L'Eglise, au sacré concile de Trente, l'a décidé comme une vérité de foi, fondée sur la tradition des Apôtres et sur la doctrine des SS. Pères. Mais ce que tout le monde ne sait pas, et qui est capable de remplir d'étonnement les anges mêmes, est l'heureux artifice dont le Sauveur a usé pour se mettre en état d'être aux yeux de son Père un continuel objet de propitiation pour nos péchés. Sachant que rien n'est capable d'éteindre le feu de la colère de Dieu comme la pénitence, il s'est mis dans ce sacrifice en état de pénitent sous les espèces sacramentelles ; et prévoyant que, tant que le monde durera, il y aura des pécheurs, il veut se sacrifier toujours aussi, et rendre ce sacrifice perpétuel afin de faire tomber les foudres des mains de Dieu son Père, en se mettant au-devant de nous comme pour recevoir les traits de sa juste vengeance.

[Intentions qu'il faut à la Messe]. — Ce sacrifice est institué pour obtenir le pardon des pécheurs vivants, et pour soulager les justes dans l'autre vie. Voilà les grands services que les prêtres peuvent rendre à Dieu, à eux-mêmes et aux hommes vivants ou défunts. Mais ces avantages ne sont pas pour les seuls ministres du divin sacrifice ; ils sont en même temps communs à tous les fidèles qui y assistent, puisqu'ils peuvent s'offrir eux-

mêmes par les mains des prêtres, ou mieux encore faire offrir le sacrifice pour les mêmes intentions qu'ont les prêtres en l'offrant à la divine majesté : 1° Pour glorifier DIEU, nulle action ne pouvant lui procurer une plus grande gloire ; 2° Pour obtenir les grâces nécessaires à leur salut, et même la prospérité de leurs affaires temporelles ; 3° Pour aider les vivants, puisqu'il est certain qu'ils peuvent par ce moyen obtenir la conversion des pécheurs et exercer la plus parfaite charité envers le prochain.

[La Messe est le plus grand des actes de la religion]. — Le culte ne peut être bien digne de celui qui le reçoit si l'adorateur n'est aussi grand que celui qu'il adore, et si la victime n'est aussi sainte que le DIEU à qui elle est offerte. C'est pour cela que le Verbe divin s'est incarné et que, ne pouvant s'humilier et s'anéantir dans sa nature, il en a pris une capable d'humiliation et d'anéantissement, pour rendre à DIEU un culte et lui offrir un sacrifice qui pût répondre parfaitement à sa divinité. Il lui rendit cette adoration profonde et il consomma seul ce grand sacrifice sur la croix ; mais depuis l'établissement de l'Eglise, l'esprit et le cœur de tous les fidèles entrent dans le sacrifice de cette grande victime immolée sur nos autels, et rendent au Père éternel l'adoration qu'il mérite par celle qu'il reçoit de son Fils, auquel ils s'unissent. Aussi est-ce surtout pendant le sacrifice de la Messe que les chrétiens doivent s'attacher à former les actes d'une adoration parfaite ; car l'adoration n'est autre chose qu'un anéantissement intérieur devant la majesté divine : or le temps du sacrifice est particulièrement propre à nous faire entrer dans cet esprit de l'adoration chrétienne, parce que la destruction sacramentelle de JÉSUS-CHRIST nous renouvelle le souvenir de sa destruction réelle et de sa mort véritable sur la croix.

[Comment la Messe remet les péchés]. — Le concile de Trente et, avant lui, le Sauveur lui-même nous ont enseigné que ce sacrifice est institué pour la rémission des péchés : *In remissionem peccatorum.* Mais il faut bien remarquer, avec S. Thomas, que le sacrifice ne remet pas les péchés de la même manière que les sacrements de Baptême et de Pénitence ; c'est par l'infusion de la grâce sanctifiante que ces sacrements justifient, au lieu que le sacrifice ne fait que nous préparer à la justification, en excitant l'âme, par des grâces actuelles et prévenantes, à la componction du cœur et à la détestation de ses péchés. Aussi le pécheur, ajoute le docte Suarez, est-il obligé après cela de recourir à la confession ; sans quoi, s'il était en péché mortel, il ne pourrait pas communier.

[Joindre son sacrifice à celui de Jésus-Christ]. — Il n'y a point de sacrifice qui puisse être agréable à DIEU, s'il est séparé de celui de JÉSUS-CHRIST ; et en présentant à DIEU le sacrifice de son Fils, il faut lui offrir en même

temps le sacrifice de nous-mêmes. C'est dans ce double sacrifice que consiste toute la substance de la loi de grâce. Notre religion demande deux choses : la première qu'on offre à DIEU JÉSUS-CHRIST en sacrifice ; la seconde qu'on joigne le sacrifice de soi-même à celui de JÉSUS-CHRIST. Il faut que le chrétien soit tout ensemble prêtre et victime : *Idem victima et sacerdos.* Ce qui a fait dire à S. Thomas que le sacrifice extérieur n'était que le signe visible du sacrifice intérieur qui devait l'accompagner : *Sacrificium externum est sacrificii invisibilis visibile signum.* Et S. Grégoire-le-Grand a dit que JÉSUS-CHRIST ne s'offre point pour nous à son Père éternel, quand nous ne nous offrons pas nous-mêmes ; mais qu'il est véritablement une hostie pour nous, lorsque nous nous offrons à DIEU en qualité de victimes : *Tunc verè pro nobis hostia erit* DEO, *cum nos metipsos hostias offeremus.*

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Définition]. — La Messe est un sacrifice, c'est-à-dire, un culte suprême, une immolation réelle, une reconnaissance publique du souverain domaine de DIEU et une protestation sincère par quelques cérémonies visibles de l'intime et nécessaire dépendance de notre être à un être supérieur, qui ne peut être que DIEU seul. Car, mes frères, gardez-vous bien de croire que nous rendions aux anges, aux martyrs, aux saints, à la mère de DIEU même, relevée en dignité au-dessus des anges et en mérite au-dessus des saints ; que nous leur rendions, dis-je un honneur que DIEU s'est réservé comme un préciput et une marque souveraine de l'adoration qui lui est due. La Messe est un Sacrifice institué par JÉSUS-CHRIST, lequel, dit S. Cyrille, ayant un sacerdoce immuable, consacré d'une onction éternelle avant tous les siècles, en établissant la loi nouvelle a établi ce sacrifice de son corps et de son sang ; monument précieux de son infinie charité pour les hommes. Ce fut dans cette nuit fatale où il devait être livré qu'il s'offrait à son Père sous les espèces du pain et du

vin, étant tout ensemble, dit S. Paulin, et le prêtre de sa victime, et la victime de sa prêtrise; ordonnant ensuite à ses Apôtres, et aux prêtres qui devaient le représenter, d'en faire de même jusqu'à la consommation des siècles. (**Fléchier**, *sermon de la Messe*).

[Excellence de la Messe]. — Il y a donc dans l'Eglise un sacrifice divin, que le concile de Trente appelle par excellence l'œuvre de Dieu, *opus* Dei; divin dans son principe, Dieu seul par sa puissance étant capable de changer le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ; divin dans son moyen, Dieu seul se faisant homme pour être une victime capable d'apaiser la souveraine majesté offensée; divin dans sa fin, Dieu seul pouvant être l'objet de ces hommages infinis et de cette oblation divine; divin dans sa durée, ainsi que Daniel l'avait prédit. Il n'est pas composé de plusieurs victimes, comme autrefois, mais d'une seule qui se perpétue sur nos autels; qui se multiplie sans se diviser, qui est sacrifiée sans mourir, et mangée sans être consommée, puisque c'est le corps immortel et impassible de Jésus-Christ. C'est cette oblation magnifique, universelle, pure, qui porte la gloire de Dieu de l'orient à l'occident. C'est Dieu même qui parle par son prophète Malachie; écoutez-le avec docilité et avec respect : Mon nom est grand et vénérable parmi les nations d'un bout du monde à l'autre, dit-il : *A solus ortu usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus* (Malach. I). Je vois de toutes parts les autels chargés de sacrifices en mon honneur, *In omni loco sacrificatur*; on m'offre tous les jours une oblation, une victime nette et sans tache, *offertur nomini meo oblatio munda*. Quelle est donc cette hostie dont le Seigneur même se fait honneur, qui attire ses regards et ses complaisances, qui est si recommandable à ses yeux par son innocence et sa pureté? Sont-ce des animanx, dont le sang impur et grossier ne peut lui être si agréable? Sont-ce nos œuvres, où la malice règne souvent, où la chair et le sang ont tant de part, où la cupidité se mêle presque toujours par de secrètes vanités, ou d'intérêts imperceptibles? Sont-ce nos prières, que le dégoût, la dissipation, l'impatience et l'amour-propre n'accompagnent que trop souvent? Non sans doute. Ce grand sacrifice est celui de la Messe, qui est offert par toutes les régions de la terre pour la propitiation et la satisfaction de nos péchés; cette oblation pure et sainte par elle-même, à qui ni l'indignité de celui qui l'offre, ni l'irrévérence de celui qui y assiste, ne peuvent ôter la moindre partie de sa sainteté. (*Le même*).

[Il convenait que le Sauveur établit le sacrifice de la Messe]. — Jésus-Christ, qui s'était revêtu d'une chair mortelle pour glorifier son Père et pour racheter les hommes par son sang, voulant étendre son règne sur la terre, devait y laisser en mourant un sacrifice digne de lui, qui fût comme un centre de religion où se recueillît toute la gloire de Dieu et toute la foi des fidèles; où se fissent les effusions de miséricorde et les retours d'actions de

grâces ; où les fruits de la rédemption se distribuassent dans toute l'Eglise ; et où les hommes pussent trouver et la rémission des péchés, et le don de la pénitence, et le gage du salut éternel. Il n'y a presque point eu de peuple, si peu instruit des choses divines, qui n'ait érigé des autels à quelque divinité, et qui n'ait témoigné par quelque espèce d'oblation l'hommage qu'il devait à cette puissance souveraine. Pourriez-vous croire que les chrétiens, que la nouvelle alliance établie par le sang de Jésus-Christ a élevés à une si grande excellence de religion et de dignité, ne sachent pas honorer Dieu ? Comblés de tant de grâces et de bienfaits, et par conséquent obligés à tant d'offices de reconnaissance et de piété, manqueront-ils de sacrifices, tandis que des nations sauvages, par un penchant de la nature, quoique corrompue, ont offert à des dieux feints ou fabuleux des sacrifices quelquefois cruels, quelquefois même ridicules, qui, marquant leur brutalité ou leur ignorance, ne laissaient pas de marquer une espèce de dévotion. A Dieu ne plaise que Jésus-Christ nous ait refusé les moyens d'honorer la souveraineté de son Père, et de reconnaître sa rédemption ! Il s'est mis lui-même dans un état de victime où toute sa dignité se trouve, et où la parfaite adoration se pratique jusqu'à la consommation des siècles ; ce qu'il a fait non-seulement pour la gloire de ce mystère, mais encore pour notre propre utilité. (*Le même*).

La sainte Eucharistie n'est pas seulement un sacrement où Jésus-Christ répand sur nous une infinité de biens et de grâces ; mais la même Eucharistie est un sacrifice par lequel nous honorons Dieu très-dignement, en lui offrant son propre Verbe qui est sa louange éternelle, et nous lui rendons tout l'honneur qu'il peut se rendre à lui-même.

En effet, Jésus-Crhist se donne à nous, et se met lui-même entre nos mains dans le sacrifice de la Messe, pour être lui-même le prix de ses propres bienfaits. Il se fait une égalité du don et de la reconnaissance. Nous avons reçu un Dieu par l'Incarnation, et nous rendons un Dieu par l'Eucharistie. De la table où il nous a proposé son corps pour la nouriture de nos âmes, il s'est fait un autel où il expose ce même corps en sacrifice. Sacrement pour notre mérite, sacrifice pour son honneur ; sacrement qui nous donne la vie spirituelle, sacrifice qui donne à Dieu un honneur infini et une louange éternelle. Voilà donc ce sacrifice composé du corps et du sang de Jésus-Christ, qu'il a lui-même offert une fois à son Père pour la rédemption des hommes ; mais qu'il nous a commandé d'offrir tous les jours pour la propitiation de nos péchés, et pour renouveler la mémoire de sa Passion et de ses miséricordes. (*Le même*).

[C'est le même sacrifice sur la croix et à l'autel]. — On pourrait peut-être dire, comme font les hérétiques, que le sacrifice de la croix est suffisant, et que l'Eglise n'a pas besoin d'un autre. Pourquoi donc multiplier les hosties ? Pourquoi réitérer cet acte de mort qui a consommé notre rédemption ?

Nous l'avouons, et le saint concile nous l'enseigne; ce n'est qu'une même oblation que celle de la croix et celle de l'autel. La victime est la même, quoique différente en la manière de l'offrir. La croix que nous plaçons sur l'autel est la même chose que l'autel. Ils portent la même victime, ils servent au même sacrifice. Il s'est accompli sur la croix, et se continue sur l'autel. Le sacrifice ne pouvait plus être sanglant, le Sauveur était glorieux et immortel. Sa mort naturelle ne devait durer que quelques moments, mais elle devait être suivie de sa mort mystique renouvelée chaque jour par la destruction des espèces. Ce sang était répandu, prix suffisant et surabondant de la rédemption; mais il fallait qu'il fût appliqué. La Passion a, pour ainsi dire, amassé le trésor, et la Messe le distribue. Jésus-Christ sur la croix meurt pour tous les hommes en général; sur l'autel il est en état de mort en particulier, comme s'il mourait encore pour vous seul. Nous élevons ce sang, dont la voix se fait mieux entendre que celle du sang d'Abel; nous élevons l'Agneau immolé, pour le présenter au Seigneur tel que S. Jean nous le décrit, debout et en posture de suppliant devant le trône de cette majesté divine. Voilà en deux mots ce que c'est que la Messe : présenter au Père éternel le corps et le sang de son Fils sous des symboles séparés et destinés à annoncer sa mort; et tout le reste, prières, bénédictions, cérémonies, n'est que l'appareil ou la suite vénérable du sacrifice. (*Le même*).

[Messe, sacrifice selon l'ordre de Melchisédech]. — La Messe est le sacrifice de la religion nouvelle, fait suivant l'ordre de Melchisédech. Les grandes qualités de ce pontife que l'Apôtre étale avec plaisir et qui sont une fidèle figure de Jésus-Christ, le pain et le vin qui sont la matière de son oblation, en sont des preuves. C'est un sacrifice véritable, acte d'une religion publique établie par Jésus-Christ, observée par son Eglise pour honorer Dieu par la plus auguste victime qui fut jamais, pour protester de notre dépendance à sa souveraineté dans une humilité profonde. Changement de la victime par la consécration du pain et du vin, qui deviennent le corps et le sang de Jésus-Christ, espèce même de destruction par une séparation mystique du corps et du sang, et par une représentation mystérieuse du sanglant sacrifice du Calvaire. Oblation sainte en tout ce qu'elle est; du côté de la victime, c'est Jésus-Christ; du côté du sacrificateur, c'est Jésus-Christ, du côté des fonctions et de l'action de son sacerdoce, c'est lui qui l'exerce sur lui-même. Où trouverez-vous ailleurs que dans la Messe ce sacerdoce, ce sacrifice de Jésus-Christ, suivant l'ordre de Melchisédech? Ne le cherchez ni à sa naissance lorsqu'il s'offrit secrètement et intérieurement à son Père, ni à sa croix où il y eut effusion de sang : c'est par conséquent dans la Cène, où il s'est comme réservé d'instituer cette espèce de sacrifice. (*Le même*).

[Précepte d'entendre la Messe]. — Dans ces temps heureux de la pureté et de

la ferveur du christianisme, l'Eglise n'eut pas besoin de commander à ses enfants d'entendre la Messe. Les Apôtres avaient introduit cette sainte et religieuse coutume ; toutes les Eglises naissantes l'avaient suivie, tous les fidèles accouraient au lieu où se faisait la fraction du pain ; c'est ainsi qu'on nommait les saints mystères, pour cacher aux profanes ce qu'ils ne méritaient pas de connaître. Aucune loi ne les obligeait à ce devoir ; mais la loi toute pure de la charité, que le SAINT-ESPRIT venait de graver dans leurs cœurs, et dont les impressions étaient toutes fraîches, était plus forte pour eux que toutes les ordonnances qu'on eût pu faire. Plût à DIEU qu'une libre piété et une obéissance volontaire eût prévenu toutes ces règles et tous ces ordres que la nécessité a fait établir dans le christianisme ! Il faut l'avouer, mes frères, cette ferveur ne dura pas longtemps ; les persécutions qui semblaient devoir l'éteindre, ne firent que l'échauffer davantage ; et la tranquillité de l'Eglise qui devait l'échauffer, faillit l'éteindre. Peu à peu la discipline se relâcha, la paix introduisit la liberté, un esprit d'oisiveté et de mollesse se glissa dans le christianisme, le zèle du service divin et des prières publiques se ralentit, on devint moins régulier et moins assidu dans les exercices de la religion. La corruption crût avec le temps. Il fallut que l'Eglise fît une loi, et qu'elle usât de l'autorité que DIEU lui a donnée sur ses enfants pour leur ordonner d'entendre la Messe les dimanches et les fêtes. (*Le même*).

[Dispositions]. — Nous nous assemblons à l'église pour donner des témoignages publics de notre foi et de notre piété ; et comme le sacrifice visible qui s'y offre est le signe du sacrifice invisible, ainsi, dit S. Augustin, la modestie et la composition extérieure du corps doit être le signe de notre dévotion et de notre révérence intérieure. C'est là que nous allons confesser JÉSUS-CHRIST devant les hommes, afin qu'il nous reconnaisse devant son Père céleste. Où est-ce que nous devons principalement montrer que nous sommes ses serviteurs, que dans sa maison ? Où est-ce que nous devons donner des marques de cette respectueuse frayeur où l'on doit être devant la majesté de DIEU, que dans son temple où toute notre occupation doit être d'adorer DIEU et de nous acquitter envers sa souveraine grandeur de tous les devoirs de religion dont nous lui sommes redevables. D'ailleurs nous sommes obligés d'édifier le corps des fidèles ; et si nous leur devons en tout temps et en tout lieu des égards d'exemple et de charité, c'est principalement à l'église durant la célébration des saints mystères. Cependant combien de profanations et d'irrévérences se commettent tous les jours dans le temps de ce saint sacrifice ! On y va sans réflexion, quoique DIEU nous commande de trembler en mettant le pied sur le seuil de ces portes augustes qui renferment la religion et ses mystères. On entre dans l'Eglise la tête pleine d'inutiles affaires, ou de folles passions et d'amusements frivoles. On cherche la Messe qu'on trouve la plus prête, ou qu'on soupçonne

devoir être la plus courte : comme si l'on plaignait à JÉSUS-CHRIST le seul quart d'heure qu'on lui donne toutes les semaines. On se réserve même pour ces Messes qui se disent tard, pour s'y trouver plus libres avec des gens d'une pareille indévotion et d'une semblable paresse. On laisse faire le prêtre, ou pour mieux dire, JÉSUS-CHRIST, comme si l'on ne prenait point de part à son sacrifice ; et bien loin d'avoir quelque sentiment de dévotion, on l'ôte même à ceux qui l'ont, par les distractions qu'on leur donne. (*Le même*).

Le Sacrifice de l'autel étant une continuation du sacrifice de la croix, dont l'esprit, le mérite, le fruit se répandent sur les âmes fidèles qui y assistent dignement, un chrétien doit être présent à la Messe, comme il aurait été présent à la passion de JÉSUS-CHRIST, avec attention et admiration du mystère et de toutes ses circonstances. Telles furent ces âmes saintes qui étaient au pied de la croix avec des sentiments d'amour, de douleur, de reconnaissance, d'un si triste, mais si religieux spectacle ; qui compatissaient aux peines du Sauveur ; qui se sacrifiaient avec lui, qui recueillaient et son esprit et ses paroles, et qui voyaient avec respect couler son sang, le prix de leur salut et du salut de tout le monde. Telles sont encore aujourd'hui, à l'égard de la Messe, des âmes qui, touchées du désir ardent de s'unir à JÉSUS-CHRIST ou par le zèle de leur foi ou la communion de son sacrifice, courent après l'odeur de ses parfums eucharistiques, s'en approchent pour être elles-mêmes les hosties vivantes de JÉSUS-CHRIST, vont détruire au pied de ses autels toutes les imperfections qui peuvent lui déplaire, en lui sacrifiant jusqu'aux derniers restes de leurs passions et jusqu'aux moindres inclinations de leur amour propre, l'adorant en esprit et en vérité et observant jusqu'aux moindres circonstances de son sacrifice. Cependant on y vient, la plupart du temps, comme à une action passagère où l'on assiste par habitude ou par hasard, sans religion et sans prière, dénué de tout esprit de piété et d'intelligence, et par conséquent de toute consolation. (*Le même*).

[A la croix, à l'autel, les ministres diffèrent]. — Le sacrifice de la croix a bien été offert par JÉSUS-CHRIST ; mais il ne l'a pas été par les hommes : ce n'était de leur côté qu'un effroyable déicide. Les hommes devaient rendre à DIEU un hommage infini ; nul moyen néanmoins de le rendre en répandant par une cruauté inouïe le sang innocent. Mais qu'est-il arrivé ? un DIEU s'est mis sur nos autels, et il s'y immole tous les jours sans perdre une seule fois la vie : il a été immolé par les Juifs, c'est un meurtre ; il est offert par les fidèles, c'est un sacrifice : les Juifs ont commis le plus grand de tous les crimes, et nous pouvons faire la plus sainte de toutes les actions ; l'homme ne pouvait rien faire de plus énorme que de crucifier un DIEU, l'homme ne peut rien faire de plus agréable à la divine majesté que de l'offrir. La communion n'est pas le renouvellement, mais l'extension de l'Incarnation ; la Messe n'est pas non plus le renouvel-

lement, mais l'extension de la croix ; ce n'est pas un sacrifice réitéré, c'est un sacrifice perpétué. Ou bien, si nous comparons l'autel avec le Calvaire, nous trouverons que l'un est plein de cruauté et d'ignominie, et que l'autre est sans horreur et sans honte, sans horreur du côté de l'homme, sans honte du côté de Dieu. Nous ne sommes pas des déicides, nous sommes des sacrificateurs ; ce n'est pas un Dieu humilié dans un lieu patibulaire, c'est un Dieu qui, plein de gloire sur nos autels, s'immole sans souffrir, et se trouve en état de mort sans mourir. Aussi n'est-il pas nécessaire que ce qui s'est passé sur le Calvaire se renouvelle sur l'autel dans toutes ses circonstances. Le soleil ne s'obscurcit plus ; partout où cet astre porte sa lumière, on offre cet Agneau sans tache ; les morts ne sortent plus de leurs tombeaux : on offre Jésus-Christ pour les morts aussi bien que pour les vivants ; le sang du salut ne se répand plus, on le boit ; on ne dépouille plus de ses vêtements ce corps adorable, il est revêtu des espèces ; il ne prend pas dans le sacrement la figure d'homme de douleurs, il prend celle de pain et d'aliment ; les anges ne pleurent plus amèrement, ils chantent des cantiques de louanges ; le souverain prêtre ne déchire plus ses habits, les sacrificateurs ont ceux de leur caractère ; le Juif n'insulte plus à Jésus de Nazareth, le chrétien l'adore ; enfin, le meurtre est devenu une offrande : au crime le plus horrible a succédé l'action la plus honorable, et le plus affreux des sacriléges est devenu le plus saint des sacrifices. (**L'Abbé Boileau**, *sermon du sacrifice de la Messe*).

[Merveilles du sacrifice de la Messe]. — Quel mystérieux concours de prodiges ! c'est dans ce sacrifice qui se fait sur nos autels que Jésus-Christ joint ensemble l'état de sa gloire et celui de sa mort, l'état de sa gloire pour réparer les ignominies du Calvaire, l'état de sa mort pour en appliquer les mérites. Quoiqu'il y soit dans un état de gloire, il y est caché ; quoiqu'il y soit dans un état de mort, il y est impassible ; sa gloire nous éblouirait, sa mort nous effraierait : il faut un tempérament à l'une et à l'autre. Il est sur nos autels comme il est dans le ciel et comme il était sur la croix : il y est comme dans le ciel, mais sans éclat ; il y est comme sur la croix, mais sans douleur ; dans le ciel il est prêtre, à la croix il est victime, à l'autel il est l'un et l'autre. (*Le même*).

[Comment y assister]. — Si vous avez conçu une haute idée de ce qui se passe dans le sacrifice de la Messe, elle vous doit inspirer non-seulement plus de vénération, mais encore plus d'assiduité, de recueillement, d'attention à ce qui s'y passe. Y assiste-t-on néanmoins avec ces dispositions? au contraire, quelque courte que soit une messe, ne s'y ennuie-t-on pas souvent? quoiqu'elle mérite une pieuse attention et une grande présence d'esprit, ne s'y livre-t-on pas à des distractions volontaires ? Songer à ses affaires, s'ennuyer, laisser errer ses yeux et encore plus son cœur, sur

les différents objets qui se présentent, être presque toujours debout par immodestie, quelquefois à genoux par bienséance, faire quelques prières sans aucune attention aux sacrés mystères, est-ce là entendre la Messe ? (*Le même*).

[Rien de plus religieux que d'assister à la Messe]. — Il serait à souhaiter que tous ceux qui font profession d'être à Dieu fussent vivement penétrés de cette pensée que, quelque chose qu'ils fassent, ils ne feront rien qui soit plus utile pour eux et plus agréable à Dieu que d'assister avec dévotion à cet auguste sacrifice ; il serait à souhaiter qu'ils eussent autant d'application, de vivacité et de présence d'esprit à cette grande action, qu'ils en ont pour cent autres choses ; il serait à souhaiter du moins qu'assistant à nos redoutables mystères, ils crussent qu'ils font quelque chose de sérieux. Hé ! bon Dieu ! où en sommes-nous d'être réduits à faire de tels souhaits ! Vous nous y contraignez, chrétiens immodestes et scandaleux qui traitez avec la dernière indignité ce que nous avons de plus auguste, de plus saint, de plus terrible. S'il n'est rien qui rende plus d'honneur à Dieu que le sacrifice de l'Eglise, on peut dire qu'il n'est rien qui le déshonore avec plus de scandale que les impiétés dont on s'y rend coupable. S'il n'est rien qui prouve mieux la vérité de la religion que le sacrifice de la Messe, il n'est rien, si l'on y assiste mal, qui fasse mieux connaître que l'on n'a aucune piété. A voir, pendant cet adorable sacrifice, les uns debout, les autres assis, ceux-ci se regardant, ceux-là causant, dirait-on que c'est-là une assemblée de chrétiens qui viennent rendre à Dieu leurs hommages ? (*Le même*).

[Sainteté nécessaire au prêtre]. — Comme ce divin sacrifice est appelé l'œuvre de Dieu, les ministres du Seigneur doivent sans doute s'appliquer à s'acquitter de leur ministère avec la piété, la dévotion, et tous les sentiments conformes à une telle action ; non-seulement pour l'édification du prochain et l'exemple qu'ils sont obligés de donner aux peuples, mais encore parce qu'ils tiennent la place du Fils de Dieu, dont ils ont reçu le pouvoir de faire la même chose que lui, c'est-à-dire mettre son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin. Ah ! tremblez, prêtres de Jésus-Christ, ministres de ses volontés, successeurs de son sacerdoce, sacrificateurs de son corps et de son sang ; tremblez si, le représentant dans l'autorité de son ministère, vous ne le représentez pas dans sa sainteté par vos actions, par vos paroles, par vos mœurs, mais surtout par la piété avec laquelle vous devez célébrer ce divin mystère, puisque le Seigneur s'y met entre vos mains, vous rend les dépositaires de ses miséricordes, et les dispensateurs de son sacrifice. (*Tiré en partie de* **Fléchier,** *dans son sermon de la Messe*).

[Les péchés commis par ceux qui assistent à la Messe]. — Pour ce qui est des autres

chrétiens qui assistent à ce sacrifice en qualité de ministres, ce ne sera point une exagération, si je conclus que tant de crimes qu'on y commet doivent être comptés pour autant de profanations ; qu'un entretien, même indifférent, à raison de sa durée, y renferme deux offenses grièves, l'une d'omission, et particulière à ces saints jours où le sacrifice est commandé, l'autre d'irrévérence ou de commission, et commune à quelque temps et à quelque jour que ce puisse être ; que celui-là ne satisfait point au commandement de l'Eglise, qui, sans nulle vigilance sur soi-même, sans nul effort pour se recueillir dans la plus grande action du christianisme, laisse impunément et volontairement son esprit se distraire : si, dis-je, je tire toutes ces conséquences, c'est sans crainte d'excéder puisque je parle après les plus sensés et les plus savants théologiens. Qui le croirait, mes frères, souffrez que sans insister sur les autres, je m'attache surtout à ce désordre que déplorait le prophète Ezéchiel, et dont il faisait une peinture si conforme à ce qui se passe tous les jours parmi nous : qui le croirait, si tant d'épreuves ne nous l'avaient pas appris et ne nous l'apprenaient pas encore, qu'un chrétien choisi de Dieu pour lui offrir un sacrifice tout divin et tout adorable, regardât le sacrifice comme une occasion favorable à son impudicité ; qu'il n'y vînt que pour y trouver l'objet de sa passion, que pour l'y voir et pour en être vu, que pour lui rendre des assiduités, que pour lui marquer par de criminelles complaisances son attachement, que pour se livrer aux plus sales désirs d'un cœur corrompu ? C'est avec douleur que j'en parle et que je révèle votre honte. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Pères s'en sont expliqués. S. Jérôme et S. Chrysostôme n'y apportaient pas plus d'adoucissement que moi, quand ils disaient que l'innocence et la pudicité couraient autant de risques dans les saints lieux que dans les places publiques ; qu'il était quelquefois aussi dangereux pour une femme mondaine de paraître au saint sacrifice, que dans les cercles et dans les assemblées du monde. (**Bourdaloue**, *Carême, sermon sur le sacrifice de la messe*).

Quand nous assistons à ce divin sacrifice et que nous y sommes présents, nous devons être en état d'être immolés nous-mêmes avec Jésus-Christ. Ecoutez la preuve qu'en donne S. Augustin. Car, dit ce saint docteur, Jésus-Christ et l'Eglise ne faisant qu'un même corps, il est impossible que l'un soit immolé sans l'autre. Puisque cet Homme-Dieu est le chef de tous les fidèles, et que tous les fidèles lui sont unis comme ses membres, il faut qu'en même temps qu'il est sacrifié pour eux, ils le soient pareillement avec lui, et que, par un admirable retour, ce Sauveur du monde offre à Dieu toute l'Eglise dans sa personne, en vertu d'une action où lui-même il est offert à Dieu par toute l'Eglise : *Cum autem sit Christus Ecclesiæ caput, et Ecclesia Christi corpus, tam ipsa per ipsum quàm ipse per ipsam debet offerri* (S. August.). Théologie divine, et d'où il s'ensuit que nous ne devons donc aller au sacrifice de notre Dieu qu'avec

le généreux sentiment de l'Apôtre S. Thomas, je veux dire, que pour y mourir spirituellement avec JÉSUS-CHRIST : *Eamus et nos, et moriamur cum eo.* (Joan XI). (*Le même*).

[Jésus immolé en tout temps et en tout lieu]. — Le même Sauveur qui s'est offert sur la croix s'offre encore presque à chaque moment dans quelque endroit du monde ; son Père regarde partout cette hostie avec complaisance ; fasse le ciel que, comme il n'y a point de sang répandu, il ne s'y commette point non plus de crimes qui puissent diminuer la joie qu'il en reçoit et la gloire qu'il en retire ! Ainsi l'on peut dire que JÉSUS-CHRIST a été de tout temps immolé ou en figure, ou en personne ; et que, si les sacrifices d'Abel étaient de si bonne odeur en la présence de DIEU, c'est que DIEU voyait, et dans le sacrificateur et dans la victime, l'image de son Fils bien-aimé. (**Le P. Vaubert**, *Dévotion à Notre-Seigneur dans l'Eucharistie*).

[Respect des Juifs pour leurs sacrifices]. — Voyez avec quelle révérence DIEU voulait que les Juifs entrassent dans le Sanctuaire pour lui offrir leurs sacrifices et le sang des animaux qu'ils immolaient. Voyez avec quel soin lui-même il les y disposait ; combien de préceptes, combien de cérémonies, combien de purifications il leur prescrivait. A peine les livres entiers de l'Ecriture ont-ils suffi pour leur en tracer les règles, et pour leur faire entendre ses ordres en cette matière. Mais admirez encore plus la constance et l'inviolable fidélité de ce peuple, d'ailleurs si indocile et si grossier, à s'acquitter de ce devoir : dans les plus pressantes nécessités, dans l'embarras et le désordre des guerres, dans le siége même de Jérusalem, rien jamais ne les fit manquer à ce culte extérieur, ni à la solennité de leurs fêtes et des sacrifices qui leur étaient ordonnés ; jusque-là, disait du temps des Apôtres un ancien auteur, que le général de l'armée romaine en parut surpris et que, tout païen et ennemi qu'il était, il en fut touché et ne put refuser des éloges à leur zèle et à leur religion : *Stupebat Pompeius acres virorum animos à quibus in medio belli furore sacrorum reverentiæ nihil defuit* (Hegesippus). Tel était le caractère de cette nation ; le Sauveur du monde leur reprocha tous les autres vices, mais il ne les accusa jamais d'impiété dans les sacrifices qu'ils présentaient à DIEU. Cependant, dans leurs sacrifices les plus solennels, qu'avaient-ils autre chose que des ombres seulement et que les figures de la loi nouvelle? c'était assez pour les saisir d'une sainte horreur toutes les fois qu'ils assistaient à l'immolation de ces victimes qui, quoique viles et abjectes, leur représentaient cette victime pure et précieuse, cette hostie divine qui devait être immolée pour eux et pour nous. Qu'eussent-ils fait, s'ils eussent eu la vérité comme nous, et que ne devons-nous pas faire nous-mêmes? (*Le même*).

S'il est vrai que le prêtre qui sacrifie n'est qu'un même prêtre avec

Jésus-Christ, et qu'il n'exerce son sacerdoce dans le sacrifice de la Messe qu'en la personne de Jésus-Christ même, n'est-il pas clair aussi qu'il ne le doit offrir que dans son esprit et dans ses dispositions? Il doit offrir comme lui dans l'esprit de sacrifice, dans l'amour de la croix, et dans la disposition de se sacrifier et de mourir lui-même pour Dieu ; car c'est dans ces dispositions et dans cet esprit que Jésus-Christ institua ce sacrifice de son corps et de son sang, qu'il les offrit à son Père, et qu'il les donna à ses Apôtres, lorsqu'il était sur le point de se livrer lui-même aux bourreaux et d'aller mourir sur la croix. Cette disposition n'est pas l'ouvrage d'un quart d'heure, ni, si vous voulez, d'une heure que l'on peut prendre pour se préparer à célébrer le sacrifice de la Messe; elle ne peut être que l'effet de la grâce et du travail d'un bon nombre d'années qu'on aura employées à mortifier ses passions et ses sens, à combattre tous les mouvements de la cupidité, et à crucifier sa chair avec ses convoitises pour pouvoir être conforme à Jésus-Christ comme victime, avant de lui être associé comme prêtre. Comme Jésus-Christ n'est entré dans tous les droits et dans les fonctions de son sacerdoce éternel, au sanctuaire du ciel, qu'après avoir été victime sur la croix, de même ceux qui sont destinés à être participants de la puissance et de la grandeur de son sacerdoce et à offrir le sacrifice terrible de son corps, doivent avoir travaillé et travailler toujours encore à crucifier et à faire mourir le vieil homme en eux-mêmes; en un mot, pour être prêtre avec Jésus-Christ, il faut être victime avec lui. (**Le P. Condren**, *L'Idée du Sacrifice*).

[Combien Dieu est honoré par la messe]. — Dieu est plus honoré par une seule messe qu'il ne le saurait être par toutes les actions des anges et des hommes, quelque ferventes et quelque héroïques qu'elles puissent être. Mais qui va à la messe dans le dessein de rendre à Dieu un honneur si extraordinaire? qui pense avec plaisir à la gloire qu'il reçoit de ce sacrifice? qui se réjouit d'avoir en main de quoi l'honorer selon ses mérites et sa grandeur? qui rend grâces à Jésus-Christ de ce qu'en abolissant les autres sacrifices il nous a laissé une hostie que Dieu ne peut pas ne point agréer, une hostie proportionnée aux bienfaits que nous avons reçus de lui et à ceux que nous pouvons lui demander, une hostie capable d'effacer tous les péchés des hommes? Oui, quand je prie, quand je jeûne, quand je fais l'aumône, peut-être dis-je en moi-même que je déshonore plus Dieu par mes mauvaises intentions et par les circonstances de mon action, que je ne l'honore par mon action ; mais quand je dis la messe, ou que je l'entends, quand j'offre le sacrifice adorable en qualité de ministre ou de membre de l'Eglise, c'est alors, mon Dieu, que plein de confiance et de courage j'ose défier tout le ciel de faire quelque chose qui vous plaise davantage. Mais, hélas! quelle estime faisons-nous de ce divin sacrifice? avec quelle intention y venons-nous! qu'y faisons-nous quand nous y assistons! Vous y venez par coutume, par respect humain; Dieu veuille

que ce soit pas encore par des motifs plus criminels, etc. (**Le Père de la Colombière,** *Réflexions chrétiennes*).

[Est-ce qu'il était besoin d'un commandement pour nous faire assister à la messe]. — Il a fallu des commandements exprès pour obliger les fidèles à assister au sacrifice de la Messe, comme si les fruits que nous retirons de ce divin sacrifice ne suffisaient pas pour nous y attirer. Mais on ne les connaît pas ces fruits inestimables, et cette ignorance est une des choses que nous avons le plus de sujet de déplorer dans le christianisme. Quel malheur que nous ayons au milieu de nous un trésor immense et inépuisable, et que, faute de le connaître, nous vivions dans l'indigence; que nous ayons en notre pouvoir un remède à toutes sortes de maux, un arbre de vie qui peut nous communiquer non-seulement la santé, mais l'immortalité même; et que cependant nous soyons accablés d'infirmités, que nous vivions d'une vie languissante ! La Messe est ce remède universel, cet arbre de vie, ce riche trésor : il appartient à chacun de nous, il ne tient qu'à nous de nous enrichir de la manière du monde la plus aisée; et cependant je m'aperçois avec un regret extrême, qu'on ne daigne pas en profiter. Il y a apparence que le grand nombre de Messes qu'on célèbre dans toutes les églises est la cause qu'on n'en a pas toute l'estime qu'on devrait avoir de ce mystère, et qu'ainsi la libéralité de notre Dieu, au lieu d'augmenter notre reconnaissance, fait tout le contraire, et nous porte à l'ingratitude. (*Le même*).

[La Messe nous applique les satisfactions de la croix]. — Lorsque le Sauveur mourut sur la croix, il satisfit pour nos péchés; mais cette satisfaction n'eut pas alors son effet à notre égard, puisque nous n'étions pas encore au monde. Elle nous est appliquée tous les jours par le renouvellement qui se fait de sa mort à l'autel : quand vous assistez à ce sacrifice non-sanglant, Jésus-Christ fait pour vous ce qu'il fit sur le Calvaire pour ceux qui étaient présents, si vous voulez vous servir de cet avantage. Si vous aviez été présent lorsque cet Homme-Dieu s'immolait pour nous sur la croix, le pardon de vos péchés vous aurait-il pu être refusé? C'est ici la même chose quant à l'effet : mais y va-t-on à cette intention? y va-t-on comme un criminel, en état de pénitent comme Jésus-Christ s'y trouve? Si nous y allions dans cet esprit, cela nous serait plus utile que toutes les pénitences; nous expierions nos péchés à peu de frais, et je ne puis croire qu'il y eût de purgatoire pour nous. Mais hélas! que je crains au contraire que la manière dont nous nous y comportons ne soit l'occasion d'un long et rigoureux purgatoire. (*Le même*).

[Les fruits du sacrifice]. — Les fruits que nous recevons du sacrifice de la messe sont si admirables et en si grand nombre qu'il n'est pas aisé d'en déclarer toute l'excellence, ni d'en faire un exact dénombrement. Le

ciel, la terre, DIEU et les anges, les chrétiens et les infidèles, les saints qui jouissent du bonheur éternel et les âmes qui achèvent de se purifier pour y entrer, tout le monde en un mot y a part. C'est pourquoi, selon le sentiment d'un Père de l'Église (le vénérable Bède), celui qui sans grande raison manque à célébrer, prive l'adorable Trinité de la gloire qui lui revient de la Messe, les anges de la joie qu'ils en ressentent, les justes de plusieurs grâces, et les pécheurs du pardon de leurs péchés; il prive les âmes du purgatoire d'un soulagement certain, l'Église de l'avantage de posséder JÉSUS-CHRIST, et il se prive lui-même d'un puissant remède pour le salut de son âme. (**Le P. Vaubert**, *La dévotion à Notre-Seigneur* JÉSUS-CHRIST *dans l'Eucharistie*, c. 7).

[Ce qui se passe à la Messe]. — Considérez ce qui se passe dans cette action auguste et ce que vous y faites. Le Fils de DIEU présente ce sacrifice pour fléchir la colère de son Père, le sang de cette victime coule pour la sanctification de l'univers, le ciel s'ouvre et la terre s'enrichit, les anges sont dans l'admiration, le feu de l'amour divin sort de l'autel pour passer dans votre cœur, et la victime qui se consomme pour vous dans la flamme de la charité veut que vous secondiez l'activité de son zèle par la ferveur de sa dévotion, le prêtre qui offre le sacrifice au nom de l'Eglise est en prières pour votre salut, et tout vous inspire la piété. Pendant ces précieux moments, consacrés par de si mystérieuses cérémonies, quels sont les mouvements de votre esprit, les affections de votre cœur, et les postures de votre corps? (**Anonyme**).

[Le sacrifice de la Messe se renouvelle tous les jours]. — Le Fils de DIEU a été sacrifié une seule fois sur la croix pour l'expiation des péchés des hommes, et ce sacrifice ne se réitère point parce que la divine justice ayant été pleinement satisfaite de sa mort, il n'a pas été nécessaire qu'il mourût davantage, mais sur l'autel, son amour l'oblige à renouveler tous les jours son offrande, afin de rendre à DIEU son Père l'hommage qui lui appartient; et comme cet hommage est toujours dû et que l'obligation de le lui rendre est perpétuelle, il est nécessaire qu'il se sacrifie tous les jours, afin de perpétuer l'hommage qui est dû à sa majesté infinie. (*Essais de sermons*).

[La seule victime du christianisme est Jésus-Christ]. — Le sacrifice de la croix a été fait pour nous, mais non pas par nous; nous n'en avons été ni les ministres, ni les spectateurs; dans la vraie religion, cependant c'est nous qui devons véritablement adorer DIEU, c'est nous qui devons immoler la vraie victime, et qui devons exercer à son égard tous les offices d'un véritable sacerdoce; c'est par notre action que DIEU doit être adoré et recevoir l'honneur infini qui lui appartient. Donnez-moi donc une autre victime que JÉSUS-CHRIST, une autre hostie qui soit digne de DIEU, qui lui soit

égale en nature, en excellence, et qui par son égalité puisse l'honorer infiniment et acquitter les dettes du genre humain envers sa miséricorde et sa justice. Il n'y a sans doute que lui seul; et, puisqu'il est l'unique victime, donnez-moi le moyen de l'immoler tous les jours, et néanmoins de le laisser éternellement en vie, quoiqu'on le sacrifie véritablement presque à toutes les heures. Je veux dire : donnez-moi le moyen de faire en sorte que par notre action il change d'état autant qu'il faut pour être effectivement et parfaitement immolé, et que cependant, tandis que nous opérons ce changement ineffable, il demeure entier sans mourir et sans rien souffrir, et qu'ensuite nous le trouvions entre nos mains aussi vivant et aussi heureux qu'il était avant que nous l'eussions sacrifié. C'est ce qu'a fait Jésus-Christ en l'institution de la sainte Eucharistie, par un miracle qui surprend les anges, et qui doit ravir et charmer les hommes. (*Le théologien dans les conversations avec les sages*).

[Par la Messe, nous rendons à Dieu autant qu'il nous a donné]. — En vérité, ne peut-on pas dire qu'en présentant cette victime, nous avons grand sujet de nous glorifier et de nous vanter que nous sommes aussi reconnaissants envers Dieu qu'il a été libéral et miséricordieux envers nous? *Sic* Deus *dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* (Joan. III) : Grand Dieu, vous m'avez aimé jusqu'à me donner votre Fils, et moi je vous aime jusqu'à vous donner ce même Fils; et, comme vous ne vous êtes pas contenté de créer pour moi le ciel et la terre, de même je ne me contente pas de vous présenter le ciel, la terre et le monde entier; je passe jusqu'à l'infini, et le même acte d'amour que vous avez exercé envers moi sur le Calvaire en me donnant votre Fils unique, je l'exerce envers vous en vous offrant ce même Fils ; vous me l'avez donné comme le prix de ma rançon, je vous le rends environné de gloire comme un objet de complaisance. (*Le même*).

[Notre oblation est grande]. — Que pouvait offrir l'homme conçu dans le péché, corrompu dans sa nature, déréglé dans ses mœurs, pour expier ses crimes? qu'avait-il qui fût digne de la grâce qui devait rendre son sacrifice agréable à Dieu? s'offrant lui-même, il aurait sujet de craindre d'être rejeté. Par quelle oblation pourrait-il obtenir la pureté nécessaire? est-ce par le sang des moutons et des taureaux? ces victimes mortes et serviles n'étaient pas capables de fléchir la justice de Dieu, ni de mériter la vie à l'homme, ni de lui procurer la liberté. Ce prêtre si saint, Jésus-Christ, n'a donc rien trouvé dans les hommes qu'ils pussent offrir pour leur salut; alors il s'est offert lui-même comme une victime très-pure et une hostie sans défaut. Heureuse victime, véritable victime qui par son immolation a ouvert le ciel, et nous a mérité un bonheur éternel ! Victime adorable, que le Saint-Esprit a formée dans le sein de la Vierge, et dont le sacrifice commencé et fini avec sa vie se continue encore sur nos autels : *Felix victima*, *vera victima*, *hostia immaculata*, dit S. Augustin (In Psal.

CXLIX)! Vous avez offert, ô aimable JÉSUS, ce que nous vous avons donné; vous offrez encore ce que vous avez pris de nous par le choix de votre volonté, cette chair, que vous avez reçue dans le sein de Marie et sanctifiée par la plénitude de votre Esprit. O victime très-pure qui, immolée sur nos autels, charmez les yeux de votre Père, et l'excitez par votre vue à la compassion et à la tendresse pour les hommes!

Le concile d'Ephèse parle en termes analogues. JÉSUS-CHRIST, dit-il, fait les fonctions de son sacerdoce d'une manière toute particulière. Les autres prêtres se servent d'un sujet étranger pour faire leur sacrifice, il est toujours différent de leur personne; mais JÉSUS-CHRIST est l'Agneau de DIEU, une hostie embrasée du feu du divin amour, et un holocauste spirituel qu'il offre à la gloire de son Père: *Sed ipse est Agnus, sed ipse est flagrantissima hostia et spirituale holocaustum.* Dans le dessein d'être la victime de son sacrifice, il a fait l'alliance de ce qu'il était, je veux dire de sa personne et de la nature divine, avec ce qu'il a pris de nous; il a allié la puissance de Dieu à la faiblesse de l'homme, et notre chair qui avait l'apparence du péché à sa sainteté, pour donner aux actions de sa vie et au sacrifice de sa mort un mérite infini, dont il fait une application à chaque homme en particulier dans le sacrifice de l'autel. (**Le P. de Massior**, *Traité du Sacerdoce et du sacrifice de* JÉSUS-CHRIST).

[Le Sauveur veut que l'on garde mémoire de ses humiliations]. — Si le Fils de DIEU eût ordonné à ses Apôtres de se souvenir toujours des grandes actions dont il avait étonné l'univers, de la vue qu'il avait rendue aux aveugles, de la santé qu'il avait rendue aux malades les plus désespérés, et de la vie qu'il avait donnée aux morts; s'il leur eût commandé de ne perdre jamais le souvenir de sa résurrection glorieuse et de son ascension triomphante dans le ciel, il eût agi selon les sentiments et selon la conduite des hommes. Mais obliger ses disciples à oublier les plus éclatantes actions de sa vie pour ne se souvenir que des opprobres de sa mort, c'est agir en JÉSUS-CHRIST. L'esprit de l'homme le porte à se faire oublier, dès-lors qu'il ne peut se faire louer, et il ne prend pas moins de soin pour cacher ce qui peut le faire mépriser que pour faire éclater ce qui peut lui donner quelque estime; ce ne sont pas là les sentiments du Sauveur. Il ordonne à ses disciples de se souvenir sans cesse de l'opprobre qu'il a reçu sur la croix, et il veut qu'il en demeure une marque publique pour immortaliser les humiliations de sa mort. C'est pour ce sujet qu'il institue l'auguste sacrement de son corps et de son sang, comme une représentation, ou plutôt comme une réitération éternelle du grand sacrifice qu'il consomma sur la croix: *Quotiescumque enim manducabitis panem hunc et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis* (I Cor. XI, 26). Tous les fidèles doivent donc regarder l'autel comme un second calvaire, où JÉSUS-CHRIST s'immole une seconde fois pour notre salut; mais n'oublions pas que, s'il se sacrifie pour nous, il veut aussi que nous nous sacrifiions pour lui

et avec lui, et c'est aussi ce qu'il appelle annoncer sa mort. Ainsi Jésus-Christ est notre victime sur l'autel, et nous sommes sur l'autel les victimes de Jésus-Christ. (*Essais de sermons*).

[Un Dieu, seule victime digne d'un Dieu]. — Il n'y a qu'un Dieu qui puisse être une victime digne d'un Dieu, parce qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse offrir un sacrifice, répondant à la grandeur et à la majesté d'un Dieu, et aux droits infinis de sa justice. C'est pourquoi le Verbe divin, voyant la nécessité ou étaient les hommes d'offrir à Dieu des sacrifices dignes de lui, s'est fait homme, afin de pouvoir se sacrifier lui-même et s'offrir en victime pour leur salut : c'est ce qu'il a fait sur le Calvaire. Mais comme ce sacrifice sanglant n'a pu s'accomplir qu'une seule fois, il a fallu le continuer d'une manière qui durât toujours, afin que la religion de Jésus-Christ ne fût jamais sans sacrifices, selon cet oracle qui assure que le sacrifice du Rédempteur sera éternel : *Tu es sacerdos in æternum*, il a fallu, dis-je, renouveler ce sacrifice sanglant par une commémoration et une représentation continuelle de ce qui s'est passé sur la croix ; et c'est ce qu'a fait Jésus-Christ par le sacrifice non-sanglant qu'il a institué la veille de sa mort. C'est là qu'il éternise le premier sacrifice de son corps et de son sang immolés sur le Calvaire ; aussi les SS. Pères ont appelé l'adorable Eucharistie une copie de la Passion de Jésus-Christ, *exemplar Passionis Christi*. (*Les mêmes*).

[Il faut s'immoler soi-même]. — Vous devez vous offrir volontairement à moi tous les jours au sacrifice de la Messe, comme une offrande pure et sainte, du fond de votre cœur, de toutes vos forces, de la meilleure manière qu'il vous est possible, comme je me suis offert volontairement à Dieu mon Père pour vos péchés, les bras étendus sur une croix, tout nu, de manière que je n'avais plus rien à offrir pour apaiser sa colère. Rien ne peut changer l'arrêt que j'ai prononcé ; l'on ne peut être mon disciple, à moins de renoncer à soi-même et à tout ce que l'on possède : *Qui non renuntiaverit omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus*. (Luc. IV). Si vous voulez donc être mon disciple, faites-moi un sacrifice de vous-même et de toutes les choses auxquelles vous pouvez être attaché. Puisque c'est en se sacrifiant, Seigneur, et en s'offrant à vous que l'on a l'avantage d'être votre disciple, je m'offre donc à vous dans la simplicité de mon cœur. Recevez l'oblation que je vous fais de moi-même avec celle de votre sacré corps que je vous offre aujourd'hui pour mon salut et pour celui du peuple, en présence des anges qui assistent invisiblement à ce divin mystère. Nulle offrande n'est plus digne ni plus capable de satisfaire pour les péchés et de les effacer, que de m'offrir moi-même avec votre sacré corps ; car je conçois que c'est principalement dans cet adorable sacrifice que vous jurez par vous-même que vous ne voulez point la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie, et que vous ne vous souviendrez

plus de ses péchés parce que le sang de l'Agneau les aura entièrement effacés. *L'Auteur de l'Imitation de* Jésus-Christ.

[Pourquoi les chrétiens seuls profanent leurs temples]. — N'est-il pas surprenant, chrétiens, comme l'a observé le savant Pic de la Mirande, que de tant de religions qui se sont répandues dans le monde et qui y ont si longtemps dominé, il n'y ait eu que la religion de Jésus-Christ dont les temples aient été profanés par ses propres sujets ? On a bien vu les Romains violer le temple des Juifs ; on a vu les chrétiens briser les idoles du paganisme ; mais a-t-on vu des païens s'attaquer eux-mêmes à leurs dieux, et souiller les sacrifices qu'ils leur offraient ? Pourquoi cette différence ? en voici, ce me semble, une raison : c'est que l'ennemi de notre salut ne va point tenter les païens, ni les troubler au milieu de leurs sacrifices, parce que ce sont de faux sacrifices, et qu'il reçoit lui-même l'encens qu'on y brûle ; au lieu qu'il emploie toutes ses forces pour nous détourner du sacrifice de nos autels, et pour nous en faire perdre le fruit, parce que c'est le vrai sacrifice, le grand sacrifice, un sacrifice également glorieux à Dieu et salutaire pour nous. (**Bourdaloue**, *Carême*, *sermon sur le sacrifice de la Messe*).

[Comment il faut assister à la messe]. — Quand je vais au sacrifice que célèbre l'Église, je vais au sacrifice de la mort d'un Dieu ; le même qui fut offert sur le Calvaire, le même que Jésus-Christ consomma sur la croix, le même où ce Dieu-Homme consentit, pour parler avec l'Apôtre à être détruit et anéanti. Ce n'est point une supposition, c'est un point de foi. J'assiste à un sacrifice dont réellement et sans figure la victime est le Dieu même que je sers et que j'adore. Par conséquent, dois-je conclure, si par mes respects et mes adorations, je ne relève pas, autant qu'il m'est possible, les abaissements de ce Dieu Sauveur, si j'ajoute aux humiliations de sa croix qui sont ici renouvelées, celles qui lui viennent de mes irrévérences et de mes scandales ; si, le contemplant sur l'autel, mon cœur ne se brise pas comme les pierres se fendirent au moment qu'il expira ; si cette hostie mourante ne fait pas naître dans mon âme une componction aussi vive et aussi religieuse que fut la douleur du centenier et celle des uifs qui se convertirent à sa mort ; si, par de sensibles outrages, j'insulte encore à son agonie, comme les soldats et les bourreaux qui l'avaient crucifié, ah ! ne suis-je pas digne de ses plus rigoureuses vengeances ? (*Le même*).

Voici les termes pressants et animés dont se sert saint Jean de Jérusalem pour nous exciter à considérer ce qui se passe dans cet adorable sacrifice, pendant que nous y assistons. C'est pour vous, dit-il, que l'autel est dressé : *Pro te mensa mysteriis extructa est.* C'est pour vous que l'Agneau va être immolé : *Pro te Agnus immolatur.* C'est pour vous que le prêtre s'intéresse et qu'il sollicite : *Pro te angitur sacerdos.* De là, jugez

quels sentiments vous doivent occuper dans ce sacrifice d'expiation. Ne sont-ce pas ceux d'un pécheur contrit, et d'un pécheur reconnaissant ? D'un pécheur contrit : car c'est par cette contrition du cœur que nous devons accomplir ce qui manque au sacrifice de Jésus-Christ, comme parle l'Apôtre. D'un pécheur reconnaissant, au souvenir et à la vue des miséricordes infinies d'un Dieu qui, tout offensé qu'il est, tout juge qu'il est, se fait lui-même, pour nous racheter, notre rançon et le gage de notre salut. (*Le même*).

[A ceux qui n'entendent pas la messe avec piété]. — Quand on dit que le sacrifice de la Messe est le renouvellement de la mort du Fils de Dieu, et comme la consommation du grand ouvrage de notre salut, peut-être avez-vous de la peine à le comprendre. Or, sur cela, sans entreprendre de vous convaincre, je n'ai qu'un simple raisonnement à vous opposer. Ou vous croyez ce que la foi nous enseigne du sacrifice de notre religion, ou vous ne le croyez pas. Quelque parti que vous preniez vous êtes sans excuse. Car, si vous croyez que c'est un sacrifice offert au vrai Dieu, et où le vrai Dieu est lui-même offert, je conclus que vous êtes donc en quelque sorte plus criminels que les Juifs, plus criminels que tant d'hérétiques dont vous avez en horreur les sacriléges profanations. Il est vrai, les Juifs ont crucifié, comme parle S. Paul, le Seigneur de la gloire ; mais ils ne le connaissaient pas, et s'ils l'eussent connu, dit l'Apôtre, ils n'auraient pas porté sur lui leurs mains parricides. *Si enim cognovissent, nunquàm Dominum gloriæ crucifixissent* (I Cor. II). Il est vrai, les hérétiques ont porté le feu et le fer dans ses temples pour les détruire, ils ont souillé ses autels, ils ont brisé ses tabernacles, ils l'ont lui-même foulé aux pieds ; mais en cela même, après tout, ils agissaient conséquemment à leur erreur; au lieu que, par une contradiction insoutenable, fidèles et infidèles tout ensemble, vous profanez ce que vous adorez. Que si d'ailleurs c'est la foi qui vous manque, si vous ne croyez pas Jésus-Christ présent dans ce que nous appelons son sacrifice, pourquoi donc y assistez-vous ? Pourquoi vous faites-vous une loi qui, selon vos idées, n'est plus un commandement, ni une obligation pour vous ? (*Le même*).

[Jésus s'est offert pour suppléer à notre insuffisance]. — Le Verbe divin voyant la nécessité pour les hommes d'avoir un sacrifice et l'impossibilité où ils étaient de trouver une victime assez parfaite, s'est fait homme lui-même. Comme Dieu, il ne pouvait être ni prêtre ni victime; il est donc sorti du sein de son Père pour faire cette double fonction, et, en se revêtant de notre humanité, il y a pris les ornements de son sacerdoce : *In ipsa rex gloriæ factus est pontifex*, dit S. Denis d'Alexandrie ; (Ep. cont. Paul. Samosat.) ; et Tertullien ajoute que, depuis le moment de son Incarnation, jusqu'au dernier jour de sa vie, il a été fait la victime de nos péchés : *Usque ad Passionem effectus est hostia* (Adv. Judæos). Aussi S. Paul nous

le représente entrant dans le monde comme dans un temple, s'offrant à la majesté et à la justice de son Père avec les paroles que le prophète avait dites en son nom : *Ideo ingrediens mundum dicit : hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi, holocautomata pro peccato non tibi placuerunt, tunc dixi ecce venio* (Heb. x, 5) ; vous m'avez formé un corps propre pour être victime, me voici pour en faire la fonction. Jésus-Christ a fait cette immolation sur trois autels, où il répète encore les mêmes paroles : dans le sein de sa mère, *ingrediens mundum ;* de ses propres mains, à la cène ; enfin sur le Calvaire. L'autel est donc un Calvaire mystérieux où Jésus continue sa vie sacrifiée, et où il exige de nous le même sacrifice. Telle est la morale de notre évangile : il vit et meurt pour nous pendant le sacrifice de la Messe, vivons aussi et mourons pour lui pendant cet espace de temps : *Qui manducat me vivet propter me.* (**Biroat,** *Octave du Saint-Sacrement, 3e discours*).

[L'Eucharistie est un sacrifice continuel]. — Jésus-Christ s'immole pendant la cérémonie d'un banquet, dit S. Grégoire de Nysse, prévenant par son amour la cruauté des Juifs, *Præoccupans impetum Judæorum seipsum victimam offerens, idem simul et sacerdos et Agnus* (Or. 1 de Resurr.). Mais quand est-ce, dit ce Docteur, qu'il a prévenu et anticipé le sacrifice sanglant de sa croix? c'est lorsqu'il s'est donné à manger en la dernière cène; *Quando hoc accidit ? cum suum corpus ad comedendum familiaribus præbuit.* C'est par là, dit S. Jean Chrysostôme, qu'il a réuni la multitude des sacrifices anciens : *Quæ omnia nova superveniens gratia uno complectitur sacrificio unam statuens veramque hostiam* (In Psalm. 65). Et S. Cyprien ne nous assure-t-il pas que Jésus-Christ, à la dernière cène, a rempli parfaitement la vérité de toutes les ombres : *Veritatem præfiguratæ imaginis implevit.* (Epist. 63). C'est là, dit S. Léon, où les figures cèdent à la vérité, où les images disparaissent en présence de la réalité : *Ut umbræ cederent corpori et cessarent imagines sub præsentiâ veritatis, antiqua observantia novo tollitur sacramento, hostia in hostiam transit* (Serm. 7 de Pass.) C'est de là, conclut S. Augustin, que l'Eucharistie est l'unique sacrifice des chrétiens, sacrifice auquel ont cédé tous les autres, et ceux des Juifs, et ceux des idolâtres : *Summum verumque sacrificium, cui cuncta sacrificia falsa cesserunt* (x De Civ. 20). Aussi S. Vincent Ferrier attribue à une providence particulière qu'il n'y ait maintenant aucun sacrifice, ni parmi les Juifs, ni parmi les Turcs, ni parmi les infidèles. C'est une preuve, dit-il, et que l'Eucharistie est un véritable sacrifice, et que la religion chrétienne est la seule véritable religion, puisque de toutes les religions qui usurpent ce nom, nulle ne peut se vanter d'avoir des sacrifices que la religion chrétienne. On peut dire que le sacrifice de la croix n'est pas le sacrifice de la religion chrétienne : il a été offert pour elle, mais non pas par elle ; il n'est plus pour les chrétiens un acte de religion par lequel ils puissent honorer Dieu ; ils peuvent se le représenter dans l'esprit comme

passé, mais non pas d'une manière sensible comme doivent être les sacrifices. C'est l'Eucharistie seule qui remplit parfaitement toutes les conditions voulues, puisqu'elle est le sacrifice visible et sensible depuis la fondation de l'Eglise. (*Le même*).

[La Messe est universelle]. — Lorsque les prophètes ont parlé de JÉSUS-CHRIST comme prêtre, ils ont remarqué trois principales qualités dans son sacerdoce ; l'ordre, la durée, l'étendue. Ils ont dit qu'il serait prêtre selon l'ordre de Melchisédech; qu'il serait éternel dans sa durée: *Tu es sacerdos in æternum secundùm ordinem Melchisedech* (Ps. 109); que son sacrifice serait offert en tous lieux : *In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda* (Malach I). D'où il suit nécessairement que pour remplir ces prophéties il devait établir un sacrifice qui répondît à ces trois qualités, c'est-à-dire, à l'ordre, à l'éternité, et à l'immensité de son sacerdoce. Il est prêtre selon l'ordre de Melchisédech: il faut donc qu'il offre un sacrifice semblable à celui de ce prince quand il alla au-devant d'Abraham après sa victoire, où il offrit du pain et du vin sans remplir aucune fonction sacerdotale ; il est prêtre éternel : il faut donc qu'il donne ce caractère d'éternité à son sacerdoce ; et il faut qu'il en fasse la fonction pendant la suite de tous les siècles, et que le monde entier soit rempli, non-seulement de la vertu de ce sacrifice, mais encore de sa présence. Or dans quelle action ces circonstances admirables se trouvent-elles remplies? n'est-ce pas dans le sacrifice de la cène continué sur nos autels? Ne fut-ce pas dans cette unique action qu'il se déclara prêtre selon l'ordre de Melchisédech, puisqu'il offrit du pain et du vin ? *Quis sacerdos magis summi Dei quam Dominus noster* JESUS-CHRISTUS *qui sacrificium* DEO *Patri obtulit, hoc ipsum quod Melchisedech obtulerat id est panem et vinum, hoc est corpus et sanguinem suum,* dit S. Cyprien (Ep. 63)? L'éternité s'y trouve, puisque les prêtres comme ministres de JÉSUS-CHRIST l'offrent tous les jours, et qu'il sera offert jusqu'à la consommation des siècles, selon la prophétie de Daniel : *Juge sacrificium* (Dan. XII) ; qu'il ne sera détruit que par les dernières persécutions de l'Antéchrist, lequel abolira le sacrifice de la Messe et annoncera ainsi la fin du monde. Enfin ce sacrifice est offert par toute la terre ; les Apôtres, dispersés dans toutes les parties du monde, y ont immolé l'Agneau sans tache, comme S. André nous assure l'avoir immolé dans l'Achaïe ; ils ont enseigné à leurs successeurs à continuer ce sacrifice. Ainsi l'Eglise étendue par tout le monde, voit à présent plus que jamais la vérité du sacrifice de l'Eucharistie : *In omni loco sacrificatur et offertur sacrificium mundum gloriæ ;* dit Tertullien (Cont. Marc. III). (*Le même*).

[Comment faut-il y assister]. — Il n'y a pas, mes frères, de religion sans sacrifice, ni de sacrifice parfait si l'on n'offre à DIEU une victime digne de lui. Ce sacrifice s'est offert une fois sur la croix ; JÉSUS-CHRIST l'a repré-

senté à la cène, il le continue par ses ministres. Ainsi il dira jusqu'à la fin des siècles : *ceci est mon corps* ; c'est la même victime, offerte par le même prêtre pour la même fin ; il sera toujours la victime de propitiation pour les péchés de tout le monde. Ce sacrifice a commencé sur la croix, et il est continué sur nos autels, avec cette différence que le premier a été sanglant, qu'il n'a été offert qu'en un seul lieu et par le crime le plus détestable ; au lieu que sur nos autels ce sacrifice est non sanglant, et qu'il est offert sur toute la terre par un excès d'amour et de sagesse. C'est donc être ennemi de soi-même, de se priver du fruit de cet adorable sacrifice, en s'abstenant d'y paraître par des prétextes frivoles, en ne s'immolant pas avec Jésus-Christ qui s'immole à son Père, et même souvent en interrompant le ministre par des irrévérences scandaleuses. Jésus-Christ est là s'anéantissant pour vous devant son Père, lui offrant tout de nouveau son sang, rouvrant ses plaies pour les employer, comme autant de bouches, afin d'implorer sa miséricorde ; les anges, qui assistent invisiblement à ce terrible sacrifice, y sont dans un tremblement continuel ; et vous, mes frères, il semble que vous n'y veniez que pour insulter la majesté de Dieu ! Soyez confondus par le souvenir de ce serviteur d'Alexandre qui, pour ne point interrompre un sacrifice profane et abominable, se laissa brûler la main par le flambeau qu'il tenait ; craignez que ces idolâtres ne s'élèvent en jugement contre vous. Quand vous regardez le prêtre qui offre le sacrifice, ne regardez pas en lui l'homme qui opère les saints mystères, mais regardez la main de Dieu qui les opère invisiblement ; *Tu verò, cùm sacerdotem videris offerentem, nec sacerdotem considera hoc facientem, sed manum* Dei *invisibiliter extensam,* dit S. Ambroise. (*Réflexions chrétiennes pour tous les jours de l'année*).

[C'est l'œuvre de Dieu par excellence]. — C'est avec raison que le redoutable sacrifice de nos autels est appelé par excellence l'œuvre de Dieu : *Opus* Dei ; puisque c'est effectivement une action toute divine, et dans son principe, et dans son moyen, et dans sa fin. Le principe est Dieu, qui seul par sa toute puissance change la substance du pain et du vin en la substance de son corps et de son sang. Le moyen est aussi un Dieu, qui seul, en se faisant homme, pouvait fournir une victime parfaitement digne de la divine majesté, à laquelle il est immolé pour expier les injures qu'elle a reçues de ses créatures. La fin est encore Dieu même, qui est le seul auquel on puisse immoler des victimes, et surtout une victime comme celle de nos autels. C'est donc à la Messe, comme au centre de toute la religion, que se rapportent médiatement ou immédiatement toutes les cérémonies de l'Eglise, et c'est aussi à la Messe que le prêtre doit rapporter tous ses soins comme au centre de son Ministère, conformément à ce que prescrit le concile de Trente, Sess. xxii : *Omnem operam ac diligentiam in eo ponendam esse, ut quam maxima fieri potest interiori cordis munditia et puritate atque exteriori devotionis ac pietatis*

specie peragatur. (**Le P. Segneri.** *La pratique des devoirs des curés, ch.* 14).

[Les sacrifices anciens, figure du sacrifice de la Messe]. — Tous les sacrifices de l'Ancien Testament étaient distincts, ils avaient leurs victimes et leurs cérémonies particulières ; mais ils n'étaient tous ensemble que la figure du sacrifice de la Messe, qui seul les renferme tous. Rien de plus propre à reconnaître la suprême majesté de Dieu que la profonde humiliation du Fils de Dieu dans ce mystère ; rien de plus agréable que cette hostie sainte, pour marquer notre reconnaissance à l'égard de Dieu ; rien de plus puissant que la voix du sang de cet agneau sans tache, pour pénétrer les cieux et en tirer des grâces et des bénédictions ; rien de plus efficace pour calmer la colère de Dieu et pour laver nos âmes de leurs tâches, que le sang de cette innocente victime : en un mot, l'offrande du corps et du sang de Jésus-Christ, dit S. Léon, est l'accomplissement de tout ce qui avait été figuré par les différentes victimes qui ont jamais été offertes; et les animaux qu'on égorgeait, quelque purs et choisis qu'ils fussent, n'étaient que des figures grossières de ce sacrifice adorable et de cette victime innocente qui est tous les jours immolée sur nos autels. (**Le P. Vaubert,** *la dévotion à* Jésus-Christ *dans l'Eucharistie*).

[Jésus, à l'autel, trouve une nouvelle mort et une nouvelle vie]. — Il ne suffit pas à l'amour de Jésus-Christ de vivre dans l'Eucharistie pour nous ; il a trouvé le moyen, par une invention admirable de sa sagesse, d'y mourir pour les hommes et de joindre comme une seconde vie, à cette seconde mort. Il retire cet avantage de l'état du sacrifice où il s'est mis, et où il fait la fonction de prêtre et de victime tout à la fois : *Idem sacerdos et hostia,* dit S. Ambroise (De Fide, III, 5). Car comme prêtre il est vivant, puisqu'il s'immole lui-même ; mais comme victime, il est dans un état de mort, puisqu'il est immolé à la gloire de son Père. Excellente vie qui doit agir sur la nôtre, excellente mort qui nous apprend à mourir : car ce Sauveur ne continue sa vie et sa mort dans ce mystère que pour nous apprendre ce que S. Paul nous a enseigné, que Jésus-Christ n'est mort que pour s'acquérir un droit de vie sur nous. Unissons donc le sacrifice de nos cœurs avec le sacrifice de Jésus-Christ, afin que l'hostie entière du chef et des membres soit offerte et reçue du Père Eternel en odeur de suavité, car c'est à lui seul que Jésus-Christ s'offre. En effet, *qui est-ce qui s'est jamais persuadé qu'on pût offrir des sacrifices à d'autres qu'à* Dieu *seul,* dit S. Augustin (De Civ. Dei, X); mais aussi un Dieu seul peut être la victime de Dieu : il faut que le même qui réside sur le trône se mette sur l'autel ; qu'il soit sur le trône pour recevoir le sacrifice, et sur l'autel pour l'offrir.

[La Messe est bien un sacrifice]. — Le sacrifice de nos autels porte tous les

caractères d'un véritable sacrifice ; puisque par cette action sainte nous protestons à Dieu que tout ce que nous avons vient de lui, qu'il est juste de le lui consacrer, et de nous consacrer nous-mêmes jusqu'à la destruction, et l'anéantissement ; c'est l'hommage qui n'est dû qu'à Dieu seul. Comme l'on commettrait un attentat en refusant de rendre aux rois dans la forme prescrite la vénération qui leur est due, ce serait un crime aussi de refuser à Dieu le sacrifice qu'on lui offre par la divine Eucharistie. C'est donc à lui que nous l'offrons; et si nous la détruisons spirituellement, c'est pour honorer la souveraineté sur toutes les créatures en reconnaissant son excellence par-dessus tout. Jésus-Christ, dans ce divin sacrifice, se substitue à notre place ; car nous devrions, avec l'univers entier, nous anéantir devant la majesté de Dieu, mais notre indignité ne nous permet guère de subsister en sa présence. Le Sauveur donc se met en notre place dans le sacrifice de l'autel ; il veut bien être l'Agneau immolé depuis le commencement du monde, et pour le monde entier ; il est substitué pour nous, parce que notre offrande serait insuffisante, comme les oblations anciennes que Dieu rejetait : mon être, ma vie, mes biens, et tout ce que je possède, disait David, ne sont rien devant vous , Seigneur : *Substantia mea tanquam nihilum ante te* (Psalm. 97). Pour suppléer à mon indigence, vous faites ce qui était ordonné dans la loi ancienne. Israël se rachetait en offrant une tourterelle ou un agneau : ce n'est plus ici un vil animal qui est substitué en ma place ; c'est le véritable agneau, c'est Jésus-Christ qui me rachète, en s'immolant pour moi à l'autel ; il supplée à mon indigence. Mon sacrifice serait vide en m'offrant seul , et et il est plein en offrant Jésus-Christ avec moi : *Sacrificium plenum* ; il serait rebuté comme indigne de la majesté souveraine, au lieu que l'Eternel y met ses complaisances, parce que je lui offre son Fils bien-aimé : *Sacrificium* Deo *plenum sacrosanctum* Deo*que dignissimum*, dit Eusèbe (De Dom. I, 6) Prophète, ne soyez donc plus en peine de ce que vous offrirez à Dieu, et ne dites plus : Que rendrai-je au Seigneur pour reconnaître les biens infinis que j'ai reçus de lui : *Quid dignum offeram Domino? numquid offeram ei holocautomata?* (Mich. vi). Vous y avez pourvu Seigneur, vous nous avez donné un sacrifice digne de l'Eternel, aussi grand que lui-même ; je l'offre tous les jours à l'autel, qui est une image du Calvaire, disait S. André, comme le portent ses actes; son sang coule tous les jours à l'autel comme sur la croix ; le peuple participe à ce sacrifice comme le sacrificateur ; il mange sa chair et il boit son sang, et néanmoins par le plus grand de tous les prodiges, cet agneau immolé est tout entier ; il est comme mort, dit S. Jean qui l'a vu, et néanmoins il est vivant : *Immaculalum Agnum quotidie in altari crucis sacrificio* ; *cujus carnes postquam populus credentium manducaverit, integer perseverat Agnus qui sacrificatus est.* Dans ce sacrifice, mon Sauveur, j'admire donc votre puissance, votre sagesse et votre amour ; et pour les reconnaître, je vous offre à vous-même cet adorable sacrifice eucharistique qui seul

est digne de vous, et qui seul peut m'acquitter de mes dettes : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo* (Psalm. 115). (**Le P. Nouet**, *Vie de Jésus dans le saint Sacrement.*)

[A l'autel Jésus est tout]. — C'est avec bien de la justice que le prophète nous a dit, et que l'Eglise chante, en parlant du sacrifice de la Messe, que c'est là où le Seigneur a fait un précis de toutes les merveilles qu'il a jamais opérées ! C'est la plus grande, et elle les contient toutes : *Memoriam fecit mirabilium suorum Dominus, escam dedit timentibus se* (Psalm. 110). En effet, Jésus-Christ y est tout ensemble le prêtre, la victime, et même il est l'autel, dit S. Jean dans son Apocalypse, car il s'offre par lui-même et sur l'autel de son humanité. Il est prêtre selon l'esprit, il est victime selon le corps; il est le prêtre de toutes les hosties qui ont été consacrées, et qui le seront jusqu'à la fin des siècles, et il est l'hostie de tous les prêtres, car ils offrent tous la même hostie, et jamais ils n'offriront d'autres hosties : *Ipse enim Dominus*, dit S. Paulin, *hostia omnium sacerdotum est, semetipsum pro omnium reconciliatione Patri suo libans, victima sacerdotii sui, et sacerdos suæ victimæ, cuique nunc ut Domino omnis nova creatura sacrificium, ipsique sunt hostiæ sacerdotes* (Ep. 5). Le mérite de ce divin sacrifice ne dépend donc point du mérite particulier des prêtres ; c'est le mérite infini de Jésus-Christ qui le consacre, qui le relève, et les prêtres ne sont que des instruments entre les mains de Jésus-Christ, qui consacre seul. Ils lui prêtent seulement leur bouche et leur langue ; ce sont ses paroles et non les paroles des prêtres : *Sacra oblatio qualis cujusque meriti illam sacerdos offerat, eadem est quam dedit ipse Christus discipulis suis ; nihil habet ista quam illa minus, quia non hanc sanctificant homines, sed ipse Christus qui illam ante sacraverat*, dit S. Jean Chrysostôme (Hom. 2 in I Tim.). Présentons-nous donc à ce divin sacrifice, avec le même respect que si Jésus-Christ paraissait visiblement en personne pour consacrer ; si les yeux de la chair ne l'y découvrent point, que les yeux de la foi y suppléent ; c'est Jésus-Christ qui parle et qui dit : ceci est mon corps ; c'est cette divine parole, dit S. Ambroise, qui consacre et qui sanctifie le sacrifice : *Tunc ipse Christus offerre manifestatur in nobis, quando sermo ejus sanctificat sacrificium quod offerimus* (In Psalm. 39.) Aussi les cieux s'ouvrent, dit S. Grégoire, les anges sont en admiration dans le temps du sacrifice, les saints chantent les louanges du Seigneur, l'enfer gémit, l'Eglise sainte est comblée de joie spirituelle, le ciel est uni avec la terre, les choses invisibles avec les choses visibles, et la terre même devient un ciel par la présence de Jésus-Christ. (*Dial.* IV, 36). (*Le même*).

[Sur l'autel Jésus-Christ est anéanti]. — Ce n'est pas à l'autel de la croix seulement que Jésus-Christ s'est anéanti, c'est encore sur nos autels que le

sacrifice et l'anéantissement de la croix sont vivement représentés. Jésus-Christ se détruit sur nos autels d'une manière admirable, car sa majesté sur ce nouveau Calvaire est défigurée comme sur le premier; elle y est voilée sous les symboles du pain et du vin, qui paraissent tenir la place du corps de Jésus-Christ; il paraît n'y être rien, de manière que sa sagesse, son amour, sa puissance y sont tellement liées qu'il n'y peut faire aucune action sans un miracle; pour montrer qu'il n'est point mort et nous donner des signes de vie, il faut des prodiges; les espèces du pain et du vin sont comme la croix ou comme le tombeau qui tiennent et crucifié et caché Jésus-Christ victime; le lieu où il réside est si étroit qu'il n'y peut vivre sans miracle; il n'y tient rien de l'homme, rien qui tombe sous nos sens. Ainsi Jésus dans le sacrifice de l'autel est encore plus anéanti que dans le sacrifice de la croix : l'on ne voit aucune des dimensions de son corps, ni sa grandeur, ni sa situation, ni aucun mouvement, ni aucune marque qui fasse connaître qu'il y a là un homme, et encore moins un Homme-Dieu. Il y a plus encore : c'est que Jésus ne conserve cette vie cachée dans ce sacrifice qu'autant de temps que les espèces ne sont point altérées, en sorte que, s'il n'avait point d'autre existence, il cesserait d'être. Les prêtres ont donc sur Jésus-Christ un droit de vie et de mort, et même tous les fidèles qui le reçoivent, puisque Jésus-Christ est absent par la consommation de l'hostie : c'est une des lois auxquelles il s'est asservi dans ce sacrifice. Louons donc, mes frères, la magnificence de notre Dieu, dit un auteur spirituel, dans un traité qu'il a composé sur le divin sacrifice : *Date ergo, animæ devotæ, magnificentiam* Deo *nostro.* Dei *perfecta sunt opera : perfectum plane fuit opus donationis hujus, quando nihil privatim sibi retinuit quod non nobis donarit* (Turrecremata, Tract. de Euch.). Confessez que les œuvres de Dieu sont parfaites; car le don qu'il nous a fait est un ouvrage achevé : rien ne manque à sa perfection, puisqu'il ne s'est rien réservé qu'il ne nous ait donné. (*Le même*).

[Le sacrifice de la messe représente celui de la croix]. — La mort de Jésus-Christ est parfaitement représentée sur nos autels; car, pour commencer par le fond et par l'essentiel, les paroles de la consécration consomment ce sacrifice et renouvellent le mystère de notre rédemption, comme le dernier soupir de la sacrée victime sur la croix consomma l'œuvre de Jésus-Christ, lorsqu'il dit : Tout est consommé. Si Jésus-Christ fut élevé en croix sur le Calvaire, ne l'est-il pas aussi à l'autel par les mains des prêtres? il est même comme rompu par la division de l'hostie; il est enseveli dans les entrailles de ceux qui le reçoivent; et, comme dans son tombeau il n'éprouva point la corruption, là il nous en exempte par sa vertu toute divine : *Nihil defuit in hoc sacramento ad commemorationem Passionis, quod tunc exstitit in cruce in consummationem nostræ redemptionis,* dit Paschase dans son traité du corps et du sang de Jésus-Christ; *eleva-*

tur manibus sacerdotis in crucem, et frangitur, et distribuitur, et in nobis sepelitur, et facit nos secum à corruptione liberos. Là, dit S. Martial, nous faisons, pour notre salut, sur l'autel sanctifié ce que les Juifs ont fait par haine et par envie sur le Calvaire; nous ne pouvons avoir la vie que par le remède salutaire de ce sacrifice : aussi Jésus-Christ nous a commandé de le célébrer en mémoire du mystère de notre Rédemption. Dans ce sacrifice de l'autel, comme dans le sacrifice de la croix, Jésus-Christ est la ruine des uns et le salut des autres; il est la mort des impies, et la vie des pécheurs pénitents; sa charité infinie s'y montre comme sur la croix, puisqu'il s'y immole pour nous : *Christus, qui in se resurgens à mortuis jam non moritur, adhuc per sacram hostiam in suo mysterio pro nobis patitur; nam quoties hostiam suæ Passionis ei offerimus, tunc nobis ad absolutionem nostram Passionem illius reparamus* (S. Greg. hom. 37 in Evang.). (*Le même*).

[L'autel n'est pas une simple figure de la croix]. — Le sacrifice de l'autel n'est pas une représentation vide du sacrifice de la croix; ce n'est pas une image nue, mais une image pleine qui renferme la même victime réellement représentée; ou plutôt, comme les Pères expliquent ce mot, Jésus-Christ y est rendu présent comme il a été présent sur le Calvaire : *Una eademque hostia,* dit le concile de Trente, *idem nunc offerens sacerdotum ministerio qui seipsum tunc in cruce obtulit, solâ ratione offerendi diversâ* (Sess. XXII, c. 3); c'est la même hostie qui fut offerte sur le Calvaire, c'est le même Sauveur qui s'offrit sur la croix et qui s'offre à présent par les mains des prêtres; il n'y a de différence que dans la manière. Il n'endure pas une mort cruelle et sanglante sur nos autels, mais il la représente par une mort mystique; il n'acquiert pas de nouvelles grâces, mais il nous applique celles qu'il nous avait méritées. C'est toujours la même victime, le même sacrificateur, le même sacrifice; oui, le corps attaché à la croix sur le Calvaire est maintenant réellement attaché à l'autel par les espèces qui le retiennent, comme les clous sur la croix. Concevons donc pour ce divin sacrifice le même respect que si Jésus-Christ était immolé sensiblement à nos yeux, et que si nous avions été les spectateurs de sa mort sanglante. Le même Jésus ne nous commande-t-il pas de faire ces choses en mémoire de sa divine Passion? *Hoc facite in meam commemorationem* (Luc. XXII). Or la mémoire du nom du Seigneur, dit S. Thomas, c'est le sacrifice de l'autel, ou le corps de Jésus-Christ : *Memoria nominis Domini est sacrificium altaris scilicet corpus Christi, quod fieri jussit in commemorationem ejus* (Opusc. 58, c. 13). Il faut donc que nos cœurs soient brisés lorsque nous sommes présents à ce divin sacrifice, comme les pierres se brisèrent, lorsque Jésus-Christ fut immolé sur la croix : *Necesse est ut, cum hæc agimus, nosmetipsos* Deo *in contritione cordis mactemus* (S. Greg. Dial. IV, 55), parce que nous devons imiter ce que nous faisons; et, comme Jésus-Christ s'immole, nous devons

nous immoler avec lui. Ce sera donc alors, continue S. Grégoire, que nous offrirons à Dieu une véritable hostie, quand nous nous serons rendus nous-mêmes la victime (Dial. IV, 55). Puisque nous tirons notre nourriture de la croix, il faut donc, dit S. Augustin, que nous en prenions les qualités, et que nous soyons crucifiés et morts comme Jésus-Christ : *Nos de cruce Domini pascimur, quia corpus ejus manducamus* (In Psalm. 100). (*Le même*).

[La Messe nous oblige à nous sacrifier]. — Faisons donc état, mes frères, de mourir à l'autel comme Jésus-Christ et avec lui ; souvenez-vous toujours de ces admirables paroles du Saint-Esprit rapportées par Salomon : Vous mangez à la table d'un riche ; faites attention à ce que l'on vous sert, et préparez-vous à rendre autant que l'on vous donne. On vous fait manger la chair de Jésus-Christ immolé sur l'autel, vous buvez son sang ; il vous en demande autant, il veut que vous lui rendiez vie pour vie, sang pour sang ; il a donné sa vie sur cet autel comme sur un bûcher, il y a répandu son sang : tenez-vous donc dans une préparation de volonté, pour lui rendre la pareille, car nul n'est digne de se nourrir de cet Agneau, dit saint Augustin, que celui qui est en état de mourir pour lui : *Non saturantur Agno, nisi qui imitantur.* Méditez donc continuellement, conservez fidèlement ce que vous mangez, et souvenez-vous que vous devez aller de la table à l'échafaud, pour professer la foi de Jésus-Christ, et donner votre sang pour la confession de son saint nom. Les martyrs, dit S. Chrysostôme, sortaient de cette table terribles aux démons, aux bourreaux et aux persécuteurs mêmes. (**Anonyme**).

[Amour du Sauveur s'immolant pour nous]. — Votre disciple bien-aimé, Seigneur, nous apprend qu'ayant commencé à nous aimer, vous nous avez aimés jusqu'à la fin, jusqu'à l'excès, jusqu'à vous épuiser vous-même, jusqu'à vous sacrifier en toutes les manières que votre sagesse et votre charité vous ont pu suggérer. Il semble que la haine de vos ennemis soit trop lente à votre gré ; votre amour la prévient, et vous vous sacrifiez vous-même au milieu de vos Apôtres, et de vos propres mains, d'une manière qui n'a rien de sanglant, en attendant que ces ingrats vous sacrifient par le plus cruel de tous les supplices. Mais non content d'avoir fait ce sacrifice aussi réel que mystérieux, vous l'établissez dans votre Eglise pour y être offert jusqu'à la fin des siècles ; vous instituez un sacerdoce éternel et tout divin, et un ordre de prêtres, en qui vous mettez votre puissance et que vous revêtez du droit que vous avez sur votre corps et sur votre sang, pour les rendre présents sur vos autels, les offrir à Dieu en votre nom et en votre personne, et en nourrir vos membres. O Sauveur des hommes, quelles richesses, quels dons, quelles miséricordes vous répandez aujourd'hui sur votre Eglise : un sacerdoce qui renferme votre puissance, un sacrifice qui contient le prix de notre salut, et qui est le germe de la vie éternelle ! (**Anonyme**).

[L'unité du sacrifice]. — Les sacrifices de la loi ancienne sont réduits à l'unité, ils se trouvent éminemment dans JÉSUS-CHRIST immolé sur l'autel. Là JÉSUS est holocauste, expiation, prière publique, actions de grâces; il y est tout parce qu'il a réduit tout à un centre, et c'est lui qui dans ce sacrifice est le centre. Cette merveille va plus loin, car les sacrifices offerts par toute la terre sont infinis ; depuis la cène où cette adorable victime s'est immolée pour la première fois, cette sainte et sacrée cène a été renouvelée à l'infini. Qui pourrait compter les sacrifices offerts depuis lors jusqu'à nos jours? Israël ne devait offrir qu'à Jérusalem; ceux qui célébraient des sacrifices sur la montagne de Garizim ou en tout autre lieu, n'étaient que des schismatiques. Mais, ô Israël véritable, que la maison du Seigneur est devenue grande ! *O Israël, quàm magna est domus Domini!* L'on sacrifie partout : l'univers est devenu un temple; il n'y avait qu'un grand prêtre : aujourd'hui le nombre est multiplié à l'infini, tous offrent à DIEU des sacrifices. Vous l'aviez prédit, Seigneur, par la bouche de vos prophètes, et vos divins oracles ont été accomplis; ils offriront des sacrifices au Seigneur, vous ne dites pas un sacrifice; vous ne dites plus qu'il y aura un seul prêtre, mais plusieurs prêtres tirés d'entre les hommes : *Omnis namque pontifex ex hominibus assumptus* (Heb. x), et néanmoins tous ces prêtres et tous ces sacrifices se réduisent à l'unité. Ce n'est qu'un prêtre, ce n'est qu'un sacrifice; c'est une multiplicité renfermée dans l'unité, et l'unité étendue dans la multiplicité; car vous parlez de plusieurs sacrifices, et ensuite d'un seul sacrifice, pour nous faire comprendre ce mystère : *Erunt Domino offerentes sacrificia, et placebit Domino sacrificium.* Qui croirait jamais, Seigneur, qu'un même corps pût être en même temps en différents lieux, si vous ne l'aviez dit? Votre charité qui, sans préjudice de l'unité, se multiplie ainsi, est donc sans bornes? Cette merveille nous donne lieu de penser à une autre, c'est que par ce sacrifice les cœurs des fidèles sont réunis les uns avec les autres, et que tous les membres ne font qu'un avec leur chef. Nous qui mangeons à la même table, qui participons au même pain, nous ne faisons qu'un seul et pour ainsi dire un même tempérament spirituel avec JÉSUS-CHRIST immolé, et avec tous les membres immolés ensemble avec leur chef; en sorte que nos cœurs et nos corps sont le corps et le cœur les uns des autres; *concorporales*, dit S. Paul (Ephes. III), c'est une même chair, c'est un même esprit, ce sont les mêmes sentiments. Mais comment nos cœurs sont-ils ainsi unis? c'est parce que nous mangeons tous de la même chair divine immolée pour nous, que nous nous immolons tous avec elle, et que nous ne composons tous que le même sacrifice. (*Le même*).

[Jésus paraît plus généreux à l'autel que sur la croix]. — Plus l'on approfondit les circonstances adorables du divin sacrifice de nos autels, plus l'amour, l'admiration, la foi, la reconnaissance et tous les grands sentiments de

l'âme croissent ; on admire comment Jésus immolé entre les mains du ministre sur l'autel comme sur la croix renouvelle son sacrifice, et comment il enchérit, ce semble, sur ce sacrifice qui s'est tellement accompli une fois qu'il ne peut plus être réitéré, au lieu que le sacrifice de l'autel se réitère à l'infini. Je comprends à présent ces divines paroles prononcées dans le sacrifice de la cène, que Jésus ayant aimé les siens, il les a aimés jusqu'à l'excès : *Cum dilexisset suos usque in finem dilexit eos* (Joan. XIII). Y a-t-il un cœur assez insensible pour ne pas être touché de la grandeur de cette charité immense ? Puisque vous vous êtes offert pour moi sur la croix, je m'offre avec vous, Seigneur, sur cet autel sanglant, pour y mourir avec vous. Mais comme vous vous offrez pour moi sur l'autel tous les jours, que tous les jours votre sang précieux et adorable y est répandu pour moi, et qu'il y est répandu un nombre infini de fois par un sacrifice qui est toujours infini, je m'offre à vous pour mourir autant de fois que vous vous immolez pour moi ; je vous offre la vie de toutes les créatures pour suppléer à mon indigence ; et je désire qu'elles se sacrifient pour vous en reconnaissance de ce qu'en tous lieux, tous les jours, et plusieurs fois le jour, vous vous immolez sur l'autel de votre amour, en même temps que vous êtes sacrifié sur l'autel visible. (*Le même*).

[Il faut s'immoler]. — C'est S. Augustin qui nous assure que tous les sacrifices visibles ne sont rien, s'ils ne sont en même temps des sacrifices invisibles de l'esprit et du cœur que l'homme doit à son Dieu ; s'il est le prêtre des premiers, il doit être la victime des seconds, et Dieu regarde avec mépris tout ce qu'il lui présente, s'il ne s'offre lui-même tout entier en sacrifice. Ainsi, bien que le Fils de Dieu ait offert sur la croix un sacrifice d'un prix infini et suffisant pour laver tous les crimes du monde, il est certain néanmoins qu'il ne nous exempte pas d'offrir nous-mêmes des sacrifices pour nos péchés ; au contraire la vertu de cet holocauste ineffable, soit de la mort d'un Dieu, soit du sacrifice de l'autel, ne nous est communiquée qu'à condition que nous nous conformerons à l'état où il s'est mis sur la croix et dans l'Eucharistie, pour pouvoir prendre part à sa gloire. (*Le même*).

MYSTÈRE DE L'EUCHARISTIE

COMME SACREMENT.

AVERTISSEMENT.

Nous avons parlé de l'Eucharistie comme sacrifice dans le titre précédent, et de la communion dans le deuxième volume de notre ouvrage. Il nous reste à parler de l'Eucharistie comme sacrement. Il est à propos sans doute d'appuyer plus sur la grandeur du bienfait, et sur l'amour dont le Fils de Dieu *nous donne la preuve en ce sacrement, que sur la manière de le recevoir et l'usage qu'on en doit faire. Ceci n'empêchera pas que nous ne joignions ces deux choses ensemble, tant parce qu'elles ont une connexion presque nécessaire, que pour ne pas faire un discours spéculatif: nous ne répéterons rien cependant de ce que nous avons dit ailleurs; mais plutôt nous ajouterons ce que la trop grande étendue du sujet noas avait obligé d'omettre.*

Il faut seulement remarquer qu'un prédicateur ayant besoin de faire plusieurs discours sur cette matière, il doit, pour ne pas user de redites et pour rendre ses sermons plus solides, emprunter beaucoup de choses à la théologie, et développer plusieurs vérités qui sont comprises en ce mystère. C'est pourquoi nous avons jugé à propos de donner plus à la spéculation qu'à la morale, laquelle se présente d'elle-même, et qu'il est facile de tirer des principes qu'on aura établis. Mais comme cette matière est vaste, et qu'une infinité de livres spirituels, et de prédicateurs en ont traité à fond, et que tant de théologiens,

de controversistes, et d'autres auteurs ont fait des volumes entiers sur l'institution, la réalité, l'excellence de cet adorable mystère, et sur tout ce qui y a quelque rapport, on ne doit pas attendre qu'on puisse ici tout dire, et tout ramasser; plusieurs volumes pourraient à peine suffire. Nous espérons qu'on se contentera de ce que nous avons trouvé de plus propre pour la chaire, et qui pourra suffire du reste, avec ce que nous avons déjà dit, pour remplir une Octave.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — De l'amour que le Fils de Dieu a témoigné aux hommes dans cet adorable sacrement : *Cùm dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* (Joan. XIII). Il ne faut point craindre de dire, selon l'explication que l'on donne communément de ces paroles, que le Sauveur sur la fin de sa vie mortelle a aimé les hommes jusqu'à l'excès. Son amour s'est manifesté par trois caractères qui, d'après la manière d'agir des hommes, en sont les preuves les plus indubitables. L'amour est porté à son plus haut point 1° Quand il n'y a rien qu'on ne fasse pour venir à bout de ce qu'on entreprend ou de ce qu'on prétend ; 2° Quand il n'y a rien qu'on ne donne pour l'obtenir; 3° Enfin quand il n'y a rien qu'on ne souffre pour s'en maintenir la possession. Ainsi faire beaucoup, donner beaucoup, souffrir beaucoup, sont en général les trois marques les plus certaines d'un violent amour. Ce sont précisément ces trois marques qui nous font connaître l'excès de l'amour d'un Dieu dans cet adorable mystère, et qui feront tout le partage de ce discours.

1° La première marque que le Fils de Dieu nous donne de l'excès de son amour dans ce divin sacrement est de faire beaucoup; puisque c'est par les actions et par les effets qu'il en faut juger, selon cettte parole si souvent répétée de saint Grégoire: *Amor si verus est, magna operatur; si vero operari renuit, amor non est.* En effet, c'est le propre de l'amour de donner de la force aux plus faibles ; et, s'il se rencontre dans une personne déjà extrêmement puissante d'elle-même et que cet amour soit grand et ardent, il n'est rien qu'on n'en doive attendre. Mais quand les deux choses sont infinies, l'effet de cet amour et de cette puissance va au-delà de toutes les forces de la nature, et commence justement, par où les

derniers efforts de toutes les créatures ont coutume de finir. C'est ce que nous voyons dans ce mystère, où il n'y a rien que Dieu ne fasse pour nous marquer l'excès de son affection. 1° Pour cela il renverse toutes les lois de la nature, et fait violence à tous les êtres; on pourrait compter jusqu'à plus de vingt miracles, qui tous surpassent les forces et la puissance des créatures; la seule transsubstantiation en comprend plusieurs; on en peut faire ici le détail sans s'y étendre trop. Ah! chrétiens, un Dieu faire tant d'efforts et tant de miracles pour s'unir à nous, pour nous marquer la passion qu'il a de demeurer avec nous; n'est-ce pas témoigner son amour par les plus grands efforts de sa puissance: *Domine, quid est homo, quòd memor es ejus, etc.* 2° C'est peu pour un Dieu qui aime, d'employer sa toute-puissance sur les êtres créés s'il ne l'emploie encore sur lui-même pour s'anéantir en quelque façon, en prenant un être sacramentel. Si l'Apôtre nous assure qu'il s'est anéanti en se faisant homme, et si l'évangile nous dit qu'il a usé de toute sa puissance pour se resserrer dans les bornes étroites d'un enfant, que ne devons-nous point penser de ce même Dieu dans ce mystère qu'on appelle communément une extension de l'Incarnation, mais que j'en pourrais bien appeler plus justement un rétrécissement, puisque ce même Dieu qui s'est renfermé dans les membres d'un enfant, se met ici sous un simple point. Ne faut-il pas qu'il ait employé toute la force de son bras pour se mettre en cet état? Ensuite il faut montrer comment cette immensité resserrée dans des bornes si étroites, nous fait voir clairement toutes les dimensions de son amour : *Ut possistis comprehendere quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum* (Ephes. III, 18). De plus, quand il s'est fait homme, il avait la grandeur proportionnée à l'être qu'il avait pris, et il s'est accommodé au temps et aux divers âges de l'homme; mais dans ce sacrement, quoique toutes les parties de son corps ne soient pas confondues en réalité, elles le sont cependant à l'égard du lieu; ce qui fait qu'il n'est ni visible, ni palpable, et qu'il y est privé de toutes les propriétés des corps, de manière qu'il peut dire en cet état : *Substantia mea tanquam nihilum ante te* (Psalm. XXXVIII), qu'il y est réduit comme dans le néant. S'il faut une puissance infinie pour tirer du néant une créature, il n'en faut pas une moindre pour l'y réduire. Ainsi le Sauveur est dans ce mystère un Dieu, non-seulement un Dieu caché et humilié, mais anéanti et privé de toute marque de gloire. Disons avec S. Bernard, en le considérant en cet état, que plus il s'est abaissé, rétréci et resserré pour notre amour, plus nous devons donner d'étendue à nos affections, et plus notre amour doit s'élever pour l'aimer par-dessus tout le reste. C'est la conséquence que nous en devons tirer, puisque l'amour ne se peut payer que par l'amour, et que l'amour ne se peut témoigner que par les effets et par les actions; c'est par-là seulement que le Sauveur juge de celui que nous lui portons. S'il a tant fait pour nous, que faisons-nous pour lui? Il a fait des efforts dans tous les êtres et sur lui-même, et nous n'en ferons point sur nos passions, sur nos

mauvaises habitudes, et sur nos inclinations naturelles pour répondre à son amour! etc. *Diligamus non verbo, sed opere et veritate* (I Joann. III). Tâchons du moins de faire pour lui une partie de ce qu'il a fait pour nous, etc.

2° Non-seulement il n'y a rien que le Fils de Dieu ne fasse pour nous témoigner son amour; mais encore il n'y a rien qu'il ne donne : ce qui est la seconde marque d'un grand et violent amour. Il faut montrer comme l'amour de sa nature est libéral et prodigue : après avoir donné le cœur qui est son premier don, il compte tout le reste pour rien; il donne sans réserve, et n'a pas de plus grande joie que de se dépouiller de tout en faveur de ce qu'il aime. C'est à cette seconde marque que le Sauveur du monde nous a voulu faire voir la grandeur de son amour dans ce mystère, en épuisant toutes ses richesses par un amour libéral, comme parle le concile de Trente : *Divini sui erga nos amoris divitias velut effudit.* 1° Nous pouvons juger de la grandeur du présent qu'il nous fait par le principe d'où il part qui est le cœur, lequel était comme pressé et serré par la violence du désir qu'il avait de se donner à nous : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum* (Luc. XXII). 2° Si nous considérons le présent même qu'il nous fait, que pouvait-il nous donner de plus grand pour nous marquer son amour que de se donner lui-même, puisqu'il nous donne en un seul présent son corps, son sang, sa divinité, tous ses trésors, et tout ce qui fait le bonheur des saints dans le ciel? 3° Si nous considérons enfin la manière dont il se donne et les circonstances dans lesquelles il nous accorde ce présent, pouvait-il faire davantage? il se donne réellement et effectivement; il se donne de la manière la plus absolue qui puisse être, savoir comme une nourriture; il se donne par un testament qui est le dernier acte qu'il ait fait lui seul pour notre amour. Mais quelle est l'ingratitude dont nous payons cet excès de bonté! etc.

3°. La troisième chose qui marque l'excès de l'amour de Dieu dans ce mystère est de voir ce qu'il lui en a coûté et ce qu'il a dû souffrir pour se donner à nous. 1° Si nous considérons ce mystère dans sa première institution, c'est une chose surprenante qu'il témoigne le désir de se donner à nous, lors même que les hommes sont animés de la plus injuste et de la plus violente haine contre lui : *In quâ nocte tradebatur accepit panem* (I Cor. XI) *Sciens* Jesus *quia venit hora ejus.* (Joan. XIII). 2°. Que direz-vous de voir qu'il ne s'est point rebuté, bien qu'il ait prévu l'ingratitude des hommes, et que malgré tout ce qu'il faisait pour eux, il devait s'attendre à ne trouver que des rebuts, des outrages, et des cœurs de glace pour répondre à son amour brûlant ? 3°. Il a voulu même que ces outrages et ces humiliations fussent en quelque façon inséparables de la manière dont il demeure parmi les hommes; puisque c'est quelquefois par le ministère d'un prêtre qui commet un sacrilége en le produisant sur nos autels, et qu'il est ensuite si souvent reçu par des pécheurs indignes. Or, chrétiens, s'abandonner ainsi

à tout, s'exposer à tout souffrir, passer par-dessus toute sorte de considérations, n'est-ce pas avoir une extrême passion de demeurer avec les hommes, et conséquemment les aimer jusqu'à l'excès ?

—

II. — Autre dessein, sur l'amour que le Fils de Dieu a témoigné aux hommes dans ce mystère, en prenant le même texte : *Cùm dilexisset suos*, etc. (Joan. XIII).

C'est en peu de paroles que le disciple bien-aimé traite de l'institution de ce divin sacrement. Les autres évangélistes se sont étendus à en décrire les circonstances et les cérémonies ; pour lui, il a cru faire assez de dire que c'était le dernier effort de la charité du Sauveur envers les hommes : *Cùm dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* Nous pouvons bien nous en tenir à son témoignage ; il fut le cher confident de son maître, qui pourrait mieux que lui nous instruire des desseins qu'il eut dans l'exécution d'un si grand mystère ? Je n'ai donc garde de prendre un autre sujet pour cet entretien : il est trop édifiant; rien d'ailleurs n'est à mon avis plus propre à exciter dans nos cœurs les sentiments d'une tendre piété et d'une véritable dévotion.

Pour procéder avec quelque ordre, il faut remarquer dans l'amour trois qualités essentielles. La première est cette inclination, ce penchant, ce mouvement affectueux que S. Denis appelle l'extase, et S. Augustin le poids du cœur, parce qu'il porte en quelque manière hors de soi la personne qui aime, et l'emporte vers l'objet aimé : *Amor meus, pondus meum ; illo feror quocumque feror.* La seconde est l'union qui a la vertu d'attacher et de coller, comme parle l'Ecriture, deux personnes ensemble : *Anima Jonathæ conglutinata est animæ David* (I Reg. XVIII). La troisième n'est qu'une suite des deux autres : elle consiste à répandre et à prodiguer les biens que l'on possède à la personne que l'on chérit : car, quand on a donné son cœur, peut-on se réserver quelque chose ? le cœur n'est-il pas le premier et le principe de tous les dons ?

—

III. — Autre dessein sur le même sujet et sur le même texte.

1° Comme ce Dieu d'amour se donne tout à nous dans ce mystère, nous devons nous donner entièrement à lui.

2°. Sa charité l'a porté à nous aimer jusqu'au dernier excès par une pure bonté ; cette bonté nous le rend aimable par une juste reconnaissance, et nous doit porter à faire pour lui ce qu'il a fait pour nous.

3°. Il s'unit à nous dans ce mystère par le plus tendre des amours, nous devons nous unir à lui par toute l'étendue de nos affections.

IV. — Autre dessein sur la charité que le Fils de Dieu nous a témoignée dans ce divin sacrement. Elle fut :

1°. Une charité purement gratuite, puisqu'il nous a prévenus de son amour lorsque nous n'étions dignes que de sa haine : *In quâ nocte tradebatur accipiens panem,* etc. (I Cor. xi).

2°. Une charité généreuse ; elle a surmonté toutes les difficultés et tous les obstacles qui s'opposaient au dessein qu'il avait de se donner à nous.

3°. Une charité libérale et magnifique : il a tout donné, son corps, son sang, sa divinité, et toutes ses richesses dans un seul présent.

—

V. — 1°. Nous avons dans l'Eucharistie tout ce que nous pouvons attendre de Dieu, savoir : un gage assuré de son amour, un gage du bonheur éternel qu'il nous a promis, et la possession même de tous les biens, puisque nous possédons celui qui en est l'auteur.

2°. Nous pouvons par le moyen de ce divin mystère donner à Dieu tout ce qu'il peut exiger de nous ; notre esprit par une foi parfaitement soumise, notre cœur par une charité fervente, la possession entière et irrévocable de toutes nos puissances par une entière conformité à sa volonté.

—

VI. — 1°. La présence réelle de Jésus-Christ caché dans l'Eucharistie est invisible aux lumières de la raison ; mais c'est pour se montrer aux yeux de la foi.

2°. Il est insensible à tous les sens, mais c'est pour se rendre sensible à tous les cœurs.

—

VII. — Deux considérations pourront faire le partage d'un entretien sur cet adorable mystère. Le sacrement de nos autels doit remplir un fidèle de joie et de consolation intérieure :

1°. Parce que Dieu ne l'a institué que pour témoigner à l'homme l'extrême amour qu'il avait pour lui.

2°. Parce que Dieu ne l'a institué qu'afin que l'homme témoignât par là réciproquement à son Dieu l'amour qu'il avait pour lui.

Quoi de plus doux à un cœur véritablement chrétien que d'avoir un gage assuré de l'amour de Dieu ? Quoi de plus doux à un cœur véritablement chrétien que d'avoir un moyen de donner à son Dieu un gage assuré de son amour ! (*Sermon manuscrit du P. Étienne Chamillard*).

—

VIII. — Pour donner une juste idée du bonheur que l'on possède dans l'adorable Eucharistie, je le renferme dans ces deux vérités.

1°. Nous avons dans ce divin mystère la source de tous les biens qu'un chrétien peut souhaiter en ce monde; mais nous n'en pouvons jouir sans croire d'une foi vive que c'est véritablement notre Dieu que nous y recevons.

2°. Nous avons dans ce même mystère un gage du bonheur éternel que nous attendons après cette vie : avec quels sentiments d'amour et de reconnaissance ne devons-nous point le recevoir! (*Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, octave du Saint-Sacrement*).

—

IX. — 1°. Nous pouvons considérer ce qu'un Dieu fait pour nous dans cet auguste Sacrement : il nous y cache toutes ses perfections par un exces d'amour, et nous y communique toutes ses grâces.

2°. Ce que nous devons faire de notre côté pour répondre à ses desseins, savoir : adorer avec foi et avec amour ce Dieu caché, et recevoir ses grâces et ses bienfaits avec autant d'amour que de reconnaissance. (*Monmorel, discours sur l'Evangile du second dimanche d'après la Pentecôte*).

—

X. — Ce n'est pas une pensée trop ambitieuse pour des hommes, ou trop insolente pour des pécheurs, de prétendre à la gloire du ciel, et de se persuader qu'ils la reçoivent par avance dans le sacrement de l'autel ; puisque Jésus-Christ, en s'unissant à nous, efface la honte de notre nature et l'indignité de notre péché, et qu'il nous donne dans ce sacrement trois choses qui font qu'on possède par anticipation un bien qu'on n'a pas encore entre les mains. Il nous donne :

1° Des gages de sa gloire.

2° Des droits sur sa gloire.

3° Des avants-goûts et des commencements de sa gloire.

Or en avoir des gages assurés, des droits infaillibles, des avants-goûts et des commencements, c'est la posséder par avance. (*Biroat*, *Octave*, discours 5e.)

—

XI. — On peut considérer ce divin sacrement de l'Eucharistie comme un don et un présent que le Sauveur fait aux hommes de ce qu'il y a au monde de plus précieux ; et sous ce rapport, on peut considérer trois choses du présent, savoir : le principe qui le donne, la nature même du don, et la manière de le donner. On peut en faire le partage d'un discours sur l'Eucharistie.

1° Si nous recherchons le principe de ce don inestimable, nous trouverons que c'est le cœur de Jésus-Christ, c'est-à-dire, son amour qui

l'oblige de se donner ainsi aux hommes, mais un amour tout pur, pour ainsi parler. Ce don fut une pure invention de son amour, puisqu'il n'y était porté par aucun intérêt, par aucun ordre, aucun commandement de la part de son Père, ni par la nécessité d'achever l'ouvrage de notre rédemption, puisque par sa mort il avait entièrement payé le prix de notre rachat. C'est un mystère qui lui a été entièrement libre, et son cœur brûlant d'amour pour nous a été le véritable et le seul principe de cette libéralité.

2° Si nous jetons les yeux sur la nature de ce don qui a été la matière de la libéralité de son amour, nous verrons que, sans employer des biens étrangers, il a voulu se donner entièrement lui-même. Quoique dans l'institution et dans la première distribution de ce présent, il ne fasse mention que de son corps et de son sang, parce qu'il n'y a que ces deux parties de lui-même qui soient mises sous les accidents du pain et du vin directement et par la vertu des paroles ; il donne néanmoins, par une concomitance naturelle, son âme, sa divinité, avec tous les biens qu'il possède, et comme Dieu, et comme homme, et il renferme sous la petitesse d'une hostie ce qu'il y a sur la terre et dans le ciel de plus grand et de plus précieux. On peut s'étendre sur ce sujet par la comparaison avec tous les autres présents qu'il nous a faits, et particulièrement avec l'Incarnation, etc.

3° Si nous faisons réflexion sur la manière dont le Fils de Dieu se donne dans ce sacrement, ce don nous paraîtra encore plus précieux, et son amour plus considérable ; puisque sans employer les autres formes de donations qui sont en usage parmi les hommes, il a trouvé le moyen de se donner en qualité de nourriture, pour être plus entièrement, plus absolument et plus parfaitement à nous, pour nous unir plus étroitement à lui. On sait assez les effets de la nourriture, l'usage qu'on en fait, et tout le reste dont on peut faire l'application à ce sujet. (*Biroat, Octave, 4e discours*).

—

XII. — Les paroles de S. Augustin peuvent servir de sujet et de division sur cette matière : *O sacramentum pietatis ! ô signum unitatis ! ô vinculum charitatis!*

1° C'est un sacrement de piété, c'est-à-dire, un effet et une marque de l'amour de Dieu envers les hommes.

2° C'est un signe de l'unité des hommes avec Dieu ; c'est pourquoi le saint docteur remarque que Jésus-Christ, afin de représenter l'unité spirituelle, a choisi pour matière de ce sacrement les choses qui se réduisent à l'unité, savoir ; le pain qui se fait de plusieurs grains, et le vin qui se fait de plusieurs raisins.

3° C'est un lien de charité, parce qu'il sert de motif et de moyen pour unir les hommes entre eux et avec Dieu. (*Le même*).

XIII. — Le dessein de ce discours est de justifier le titre que porte la fête de ce jour consacré à la mémoire du corps adorable de JÉSUS-CHRIST dans l'auguste sacrement de l'autel, savoir, d'être par excellence et par une prérogative particulière la fête du corps de JÉSUS-CHRIST *Festum corporis Christi.* Je me propose donc de vous faire voir que le corps de JÉSUS-CHRIST ne pouvait être plus honoré qu'il l'est par le mystère de l'Eucharistie. Pour cela, je considère le corps de JÉSUS-CHRIST sous deux rapports, ou plutôt je trouve que JÉSUS-CHRIST a tout à la fois et un corps naturel et un corps mystique : son corps naturel, c'est sa propre chair, cette chair dont il s'est revêtu pour nous : et son corps mystique, c'est l'Eglise qu'il s'est unie et incorporée, selon la doctrine de S. Paul. Or je dis que c'est aujourd'hui la fête de l'un et de l'autre, parce que c'est tout ensemble le triomphe de la chair de JÉSUS-CHRIST, et le triomphe de l'Eglise de JÉSUS-CHRIST. 1° Le Sauveur du monde ne pouvait faire plus d'honneur à sa chair que de l'établir, comme il a fait, en sacrement, et en sacrement le plus auguste de notre religion qui est l'Eucharistie. 2° J'ajoute que ce même Sauveur ne pouvait faire plus d'honneur à son Eglise, qu'en lui laissant sa chair établie de la sorte en sacrement. Ainsi l'Eglise et la chair de JÉSUS-CHRIST sont honorées réciproquement l'une par l'autre : la gloire du corps de JÉSUS-CHRIST, c'est d'avoir été donné à l'Eglise dans le sacrement de l'autel, vous le verrez dans la première partie ; et la gloire de l'Eglise, c'est d'avoir reçu et de posséder le corps de JÉSUS-CHRIST dans ce sacrement, vous le verrez dans la seconde partie.

1° La gloire du corps de JÉSUS-CHRIST, c'est d'avoir été donné à l'Eglise dans le saint Sacrement de l'autel. Il était juste que JÉSUS-CHRIST travaillât à honorer sa chair, et deux raisons l'obligeaient. 1° L'honneur qu'il avait fait à cette chair de contracter avec elle une alliance si étroite dans son Incarnation. 2° Les humiliations extrêmes auxquelles il l'avait réduite dans sa Passion ; il lui devait une réparation des opprobres qu'elle souffrit dans les rues de Jérusalem, lorsqu'il fut traîné de tribunal en tribunal, et comme une amende honorable pour tant d'outrages qu'elle avait reçus et qu'elle reçoit encore tous les jours des mauvais chrétiens. C'est pour cela qu'elle est honorée, respectée, adorée, menée en triomphe, etc.

2° La gloire de l'Eglise, c'est d'avoir reçu et de posséder le corps de JÉSUS-CHRIST dans ce sacrement ; car c'est par là : 1° Qu'elle est honorée de la présence réelle d'un DIEU ; 2° Qu'elle est honorée de ses entretiens et de sa familiarité la plus intime ; 3° Qu'elle est même honorée de l'union la plus parfaite avec lui, puisque ce DIEU-Homme, par le moyen de ce sacrement, s'unit aux fidèles qui sont les membres de l'Eglise, et vient demeurer en eux : *In me manet, et ego in illo*, etc. (Joan. VI).

—

XIV. — Comme DIEU est essentiellement parfait en lui-même, il

donne à toutes ses œuvres la perfection et l'achèvement que demande la nature de ses ouvrages, et la gloire de leur auteur : *Dei perfecta sunt opera* (Deuter. XXXII). Le chef-d'œuvre de la bonté, de la puissance, et de la sagesse de DIEU est JÉSUS-CHRIST DIEU et Homme ; mais on peut dire que le grand ouvrage de JÉSUS-CHRIST a été le sacrement de l'Eucharistie, et que c'est le chef-d'œuvre 1° De sa bonté : c'est elle seule qui l'a porté à se donner à nous dans ce divin mystère ; puisqu'il ne pouvait être attiré ni par son mérite, ni par aucune autre considération ; 2° De sa puissance, puisqu'en nul autre de ses ouvrages il n'a fait paraître tant et de si continuels prodiges, et qu'on peut dire avec le prophète qu'il en a fait l'abrégé et le mémorial de toutes ses merveilles ; 3° De sa sagesse, puisqu'il a trouvé par là le moyen de demeurer non-seulement avec nous, mais dans nous.

—

XV. — Sur la dévotion envers le saint Sacrement.

Deux choses ont coutume d'exciter la dévotion : c'est d'abord la grandeur de tel ou tel mystère que nous considérons actuellement ; c'est ensuite l'attrait que nous inspirent d'une manière spéciale certaines pratiques religieuses, car, en matière de piété, comme en tout le reste, chacun a son goût particulier, et DIEU, qui ne conduit pas tous les hommes par la même voie, ne les attire pas à son service de la même manière. De là vient que l'on distingue assez communément deux sortes de dévotions ; l'une qui consiste dans le culte général que l'on rend à DIEU, qui est la dévotion solide, l'autre qui consiste dans le goût et la douceur que l'on ressent à son service. Or il faut montrer dans les deux parties d'un discours que l'une et l'autre se rencontrent dans la dévotion envers le saint Sacrement de l'autel.

1° La grandeur du mystère qu'on y révère rend la dévotion pour ce sacrement la plus solide qui soit dans le christianisme ;

2° La douceur et la consolation que les âmes pieuses y trouvent en doivent faire le plus ordinaire exercice de la piété des chrétiens ;

C'est-à-dire, en deux mots, que le culte et la vénération que l'on doit avoir pour cet adorable mystère est la dévotion la plus solide et la plus douce en même temps : dévotion solide, dévotion tendre et sensible. (*Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, Octave, dernier Sermon*).

—

XVI. — Sur ces paroles : *Caro mea verè est cibus, et sanguis meus verè est potus.* (Joan. VI). Pour comprendre en un seul discours ce qu'il faut principalement considérer dans ce mystère admirable, il me semble qu'on peut le réduire à trois points.

1° On considérera son excellence : c'est le corps et le sang adorable de

Jésus-Christ Dieu et Homme qui nous est donné, pour être la nourriture de nos âmes.

2° On considérera les avantages qui nous en reviennent : cette divine chair a le même effet sur nos âmes que la nourriture matérielle a sur nos corps.

3° On considérera quelles conditions le Fils de Dieu demande de notre part, pour que nous recevions dignement son corps.

—

XVII. — Le P. André Castillon a pris pour sujet d'une Octave sur le Saint Sacrement : *Les desseins de* Jésus-Christ *dans l'institution du Saint Sacrement de l'autel.* Dans le cinquième discours, il développe ce motif : que Jésus-Christ a voulu honorer son corps ; et dans le sixième, qu'il a voulu honorer et sanctifier les nôtres. En réunissant ensemble ces deux pensées, on pourrait montrer que le dessein du Fils de Dieu dans ce mystère a été :

1° D'honorer son corps sacré ;

2° D'honorer ensuite et de sanctifier les nôtres par l'union étroite qu'il contracte avec eux.

—

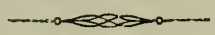
XVIII. — De l'honneur et du respect que nous devons à l'auguste Sacrement de l'autel.

1° La présence de Dieu nous doit partout donner de la vénération et de la retenue, vu qu'il consacre de cette manière par sa sainteté tous les lieux du monde et fait un temple de l'univers entier. Mais il n'y a point de lieu où il doive produire en nous de plus grands sentiments de respect que dans le sacrement de l'Eucharistie. C'est le trône de sa gloire sur la terre, où il fait asseoir son humanité sainte pour recevoir nos hommages et réparer par là l'ignominie de la croix ; l'honneur que nous lui rendons doit répondre, s'il est possible, aux opprobres que nos péchés lui ont fait souffrir ; et, si nous avons un peu de foi, nous ne devons pas être moins touchés de ce redoutable mystère, que si nous voyions le Sauveur mourir sur le Calvaire. L'autel où il repose est le lieu du monde le plus saint, puisqu'il est comme la source de toute sainteté ; il opère pour y venir une infinité de miracles, afin de rendre sa présence plus auguste et plus vénérable ; les œuvres de grâce qu'il y produit sont inexplicables ; les mystères qu'il y renouvelle, incompréhensibles ; toutes ses perfections divines et humaines y paraissent dans un grand jour, et relèvent avec éclat la gloire de son humanité. Tout cela n'est-il pas capable d'attirer nos hommages et nos respects ?

2° Le respect que nous devons à ce sacrement doit aller jusqu'au suprême degré de l'adoration : Dieu en a fait un objet de notre culte aussi

bien que de notre foi, et c'est par là que l'on distingue cette chair céleste des viandes ordinaires ; car les Pères de l'Eglise, pour en faire le discernement, ne nous donnent point de marque plus certaine que le culte souverain et la profonde vénération que nous lui devons; nous l'apprenons de S. Augustin : *Eucharistia discernitur à cœteris cibis veneratione singulariter ei debitâ* (Epist. 118 ad Joan. III). Ce culte que nous appelons de latrie lui a été rendu de tout temps, depuis son institution, et la pratique universelle de l'Eglise a toujours porté le respect qu'elle lui doit jusqu'au suprême degré de l'adoration ; ce qui est une preuve évidente de la croyance où elle a toujours été de la présence réelle du corps du Sauveur dans ce mystère.

3° Le respect et l'adoration que nous rendons au Fils de DIEU dans ce sacrement doit aller jusqu'à l'anéantissement de nous-mêmes en sa présence, parce que l'adoration n'est autre chose qu'une protestation volontaire que nous faisons, par nos soumissions, de la souveraine excellence et de la majesté infinie de sa Personne, que nous reconnaissons et que nous honorons par l'aveu de notre néant en sa présence. (**Nouet,** *Méditation pour la fête du saint Sacrement, et Vie mystique de* JÉSUS-CHRIST).



Desseins pour une Octave.

I. — On peut aisément faire huit discours sur le sacrement de l'autel, en considérant que le Fils de DIEU est pour nous dans ce mystère, un roi, un sauveur, un ami, un juge, un pasteur, un chef, un maître, un père ; chacun de ces titres pouvant fournir matière à un discours particulier.

1° L'on peut considérer dans le premier discours la qualité de roi, et montrer que c'est à juste titre que nous devons lui offrir nos hommages, puisqu'étant d'ailleurs souverain de l'univers en qualité d'Homme-DIEU, il ne laisse pas, dans l'abaissement où il est descendu, de faire éclater sa puissance, sa sagesse et sa bonté, qualités les plus propres à un roi qui ne veut régner sur nous que par amour. Nous devons donc reconnaître, en cet état d'humiliation, sa divine majesté par nos respects et nos adorations ; nous devons nous soumettre à sa puissance par l'obéissance qu'il exige de nous, admirer sa sagesse dans l'intention qu'il a trouvée de se donner à nous en ce sacrement, et répondre à sa bonté bien-

faisante par un amour réciproque. On peut montrer ensuite combien il est juste qu'il règne sur notre cœur, et qu'il détruise nos passions déréglées, tyrans qui ont usurpé son empire.

2° Sur le titre et la qualité de Sauveur, il y a bien des choses à dire ; car tout ce que cet Homme-Dieu a fait et souffert en cette vie n'a tendu qu'à cette unique fin de sauver les hommes. Mais c'est dans ce sacrement 1° Qu'il leur applique le fruit et le mérite de ses souffrances et de ses actions ; 2° Qu'il se fait lui-même pour eux un moyen de salut ; 3° Qu'il leur donne des gages de la volonté qu'il a de les sauver, etc.

3° Le Sauveur a pris souvent le titre d'ami des hommes et même, après les avoir délivrés de la servitude du péché et du démon, il daigne bien nous rendre son amitié. Mais c'est dans ce mystère qu'il remplit parfaitement tous les devoirs d'un véritable ami, obligeant, fidèle et constant : il nous invite et nous reçoit à sa table, il souffre que nous agissions familièrement avec lui, il s'intéresse dans nos besoins, nous visite, nous console et nous donne tout le secours que nous en pouvons attendre. Ensuite on peut s'étendre sur ce que nous devons faire de notre côté pour ne nous pas rendre indignes de son amitié, pour la cultiver, pour y répondre par une confiance toute particulière.

4° Nous pouvons considérer le Fils de Dieu dans ce mystère comme notre juge, qui n'attend pas à la fin des siècles pour en exercer les fonctions, puisqu'il fait déjà dans ce sacrement le discernement des bons et des méchants ; qu'il récompense les uns et punit les autres ; au point que l'Apôtre nous assure que ceux qui le reçoivent indignement mangent déjà leur jugement et leur condamnation. Mais c'est un juge qu'il est aisé de gagner, qui se fait notre avocat, qui intercède pour nous, qui s'est mis en un état où nous pouvons avoir à tout moment un facile accès auprès de sa personne, et de qui nous avons tout sujet d'attendre des arrêts favorables.

5° Il prend dans l'évangile la qualité de pasteur : mais où est-ce qu'il exerce plus volontiers et plus exactement cet office que dans ce sacrement où il nourrit ses brebis, qui sont les justes, de son propre corps et de son propre sang ? Ne les défend-t-il pas contre leurs ennemis qui tâchent de les lui ravir par les tentations dont ils les assiégent ; il les conduit par des routes sûres, les ramène au bercail quand elles se sont égarées, et enfin les conduit à la vie éternelle, etc.

6° La qualité de chef que S. Paul lui donne nous le doit faire considérer, premièrement, comme le chef de l'Eglise, puisque, tout invisible qu'il est, il la gouverne, la fait subsister, demeure avec elle, lui communique son esprit, et répand ses grâces sur elle, et secondement, comme le chef dont nous sommes les membres ; nous lui sommes intimement unis dans ce sacrement, en qualité de son corps mystique, par la participation d'un même pain, comme dit le même Apôtre.

7° Pendant toute sa vie, il a exercé la qualité de maître en instruisant

les peuples par sa doctrine et par ses exemples ; mais jamais il ne l'a mieux fait que dans ce mystère : 1° Par les vérités qu'il nous y enseigne et que lui seul nous y a apprises ; 2° Par les exemples des vertus qu'il nous y donne.

8° On peut conclure en disant que dans ce sacrement Jésus-Christ est Père, puisqu'après nous avoir donné une vie surnaturelle et divine dans les autres sacrements, il la conserve, l'entretient, et la perfectionne dans celui-ci.

—

II. — On peut prendre pour dessein d'une Octave sur cet adorable Sacrement le psaume 22 : *Dominus regit me, et nihil mihi deerit ;* car les principaux effets de ce divin mystère y sont indiqués, et chacun des versets peut fournir un sujet de discours.

1° *Dominus regit me, et nihil mihi deerit : in loco pascuæ ibi me collocavit.* On peut montrer qu'étant, par le moyen de l'Eucharistie, dans un lieu de pâturage fertile et abondant, rien ne peut nous manquer pour un véritable et solide bonheur en cette vie, surtout si nous la considérons uniquement par rapport au bonheur éternel ; car nous trouvons dans ce mystère : 1° Le remède à tous nos maux ; 2° Le comble de tous les biens, en y possédant Dieu même qui nous tient lieu de toutes choses.

2° *Super aquam refectionis educavit me, et animam meam convertit.* Il faut montrer ici que le Fils de Dieu, en nous introduisant dans son Eglise par le baptême, a voulu opérer en nous une véritable et sincère conversion. 1° Nous avons le modèle de cette conversion dans le changement qui se fait du pain et du vin au corps et au sang du Sauveur : changement intérieur et dans la substance même, et non-seulement à l'extérieur ; changement total et entier, sans qu'il reste rien de la première substance; changement néanmoins tellement intérieur que rien n'en paraît extérieurement. Ainsi la conversion d'une âme doit être intérieure et dans le fond du cœur ; elle doit être entière sans qu'il reste aucun attachement au péché; elle se peut faire sans changer d'état ou de condition, mais en changeant seulement de manière de vie. 2° Le Fils de Dieu dans le saint Sacrement opère la conversion du pécheur, et il en est la cause efficiente : Parce qu'il exige ce changement et cette conversion comme une disposition nécessaire à la communion ; — Parce qu'il ôte les restes du péché ; — Parce qu'il augmente la grâce et quelquefois la donne, etc.

3° *Deduxit me super semitas justitiæ propter nomem suum.* On peut montrer que le sacrement de l'autel nous fait entrer dans la voie de la perfection et nous fait croître en vertu ; 1° Parce que l'effet spécial de ce sacrement est de produire dans nos âmes la ferveur de la charité qui les fait croître en sainteté, comme la chaleur naturelle est le principe de l'augmentation de nos corps ; 2° Parce que ce sacrement étant la nourri-

ture de nos âmes, il fait sur elles ce que la nourriture fait sur nos corps : il y entretient la vie surnaturelle, il les fortifie, les fait agir et leur fait pratiquer les vertus les plus héroïques, etc.

4° *Si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala quoniam tu mecum es.* L'ombre de la mort, disent les SS. Pères et les commentateurs, ce sont les tentations si fréquentes dans le monde, parce que le monde, la chair et le démon les excitent presque continuellement. Or, dans le saint Sacrement, nous trouvons un puissant moyen de les vaincre, car, soit qu'il faille fuir, ce qui est nécessaire pour triompher de plusieurs, soit qu'il faille leur résister de front, ce qui est nécessaire bien souvent, ce sacrement adorable est notre refuge et notre force, *refugium et virtus*, comme parle le prophète : il est notre refuge parce qu'il nous protége contre elles quand nous y avons recours, il est notre force parce qu'il nous aide à les combattre et nous en donne le pouvoir. Ainsi je puis dire avec S. Augustin : *Refugium est ut fugientes excipiat, virtus est propugnantibus ;* c'est un refuge où l'on est en assurance quand on s'y est retiré, c'est la force même qui nous rend victorieux quand nous combattons ; en sorte que quand Dieu est avec nous, nous n'avons rien à craindre avec un si puissant secours : *Non timebo mala, quoniam tu mecum es.*

5° *Virga tua et baculus tuus, ipsa me consolata sunt.* On peut montrer que nous trouvons dans le Fils de Dieu présent à l'Eucharistie la consolation dans nos afflictions les plus grandes et dans les plus fâcheux accidents de cette vie. Les trois choses qui consolent davantage une âme affligée sont 1° Un fidèle et un puissant ami ; 2° L'exemple d'une grande vertu et d'un grand courage ; 3° Le gage d'une riche récompense. Nous trouvons ces trois choses avec un avantage infini dans le Sauveur présent en ce mystère.

6° *Impinguasti in oleo caput meum, et calix meus inebrians quam præclarus est.* On peut faire voir les douceurs et les délices que les âmes saintes goûtent dans ce sacrement ; mais pour les éprouver, il faut avoir le goût épuré, renoncer aux délices de la terre, comme les Israélites ne reçurent la manne du ciel qu'après avoir abandonné les mets dont ils étaient nourris dans l'Egypte.

7° *Et misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ.* Il faut montrer comme l'usage fréquent de ce divin sacrement nous fait persévérer dans le bien par une protection spéciale de la miséricorde divine, et obtenir la persévérance finale ; et l'on peut dire que le Fils de Dieu fait, par sa présence sacramentelle, ce qu'il fit par sa présence corporelle envers ses Apôtres : *Pater, quos dedisti mihi non perdidi ex eis quemquam* (Joan. XVIII). On peut, pour preuve de cette vérité, considérer cet Homme-Dieu dans le saint sacrement en deux états : ou en état d'usage et de visite passagère dans nous, ou en état de demeure perpétuelle sur nos autels. En tant que reçu dans nos poitrines, il est comme une sauvegarde qui nous protége et nous défend contre toutes les attaques des ennemis

qui s'efforcent de nous faire quitter son service par une lâche désertion ; en tant qu'il demeure sur nos autels, il prie et intercède pour nous, et fait pour les fidèles ce qu'il fit en faveur de S. Pierre un peu avant sa Passion : *Oravi pro te, Petre, ut non deficiat fides tua.* (Luc XXII).

8° *Ut inhabitem in domo Domini in longitudinem dierum.* Le saint sacrement reçu en viatique nous est d'un admirable secours pour bien mourir. Dans la mort il y a deux choses terribles : la séparation d'avec tout ce que nous avons de plus cher, et le passage à une éternité où nous ne savons quel sort nous attend. Or le saint sacrement nous rend alors désirables ces deux choses que nous devons naturellement le plus appréhender : 1° Parce que, désabusés des faux biens de ce monde et éclairés des lumières du ciel, nous quittons sans douleur ce que nous possédions avec danger de nous perdre ; 2° Parce que le Fils de DIEU, comme un parfait ami, vient nous visiter et nous promettre son secours dans le danger où nous sommes, en se faisant tout à la fois notre viatique et notre guide pour nous conduire jusqu'à l'heureux terme où nous aspirons. Nous avons donc tout sujet d'espérer qu'il nous recevra dans son sein, après que nous l'aurons reçu en sacrement dans le nôtre ; et qu'il mesurera l'accueil qu'il nous fera dans le ciel sur celui que nous lui aurons fait sur la terre.

—

III. — S. Ambroise, au livre des sacrements, parlant des effets de l'Eucharistie, en fait un détail qui montre que le Fils de DIEU dans ce mystère satisfait à tous nos besoins en cette vie ; il nous fournit en même temps huit sujets de sermons pour une Octave. Voici comme il parle : *Si tenebras fugis, lux est. Si febribus æstuas, fons est. Si vulnus curare desideras, medicus est. Si gravaris iniquitate, victima est. Si cibum quæris, alimentum est. Si auxilio indiges, virtus est. Si mortem times, vita est. Si cœlum desideras, via est.*

1° *Si tenebras fugis, lux est.* Nous sommes en ce monde dans une région de ténèbres ; le peu de lumière que la raison nous donne, sans la foi, ne sert souvent qu'à nous égarer. Environnés que nous sommes de ces ténèbres épaisses, nous faisons presque à chaque pas de lourdes chutes ; nous ne distinguons pas les objets ; nous prenons le mal pour le bien, ou le bien pour le mal ; nous ne connaissons pas la route qu'il faut tenir pour arriver au terme où nous devons tendre, et, en suivant les fausses lueurs des maximes du siècle, nous arrivons à un précipice affreux où nous tombons infailliblement. Mais ce divin sacrement est justement appelé par quelques SS. Pères un mystère de lumières à la faveur desquelles nous découvrons les vérités au-dessus de notre raison : les hérétiques sont désabusés de leurs erreurs, les fidèles éclairés marchent en assurance et sans crainte de s'égarer, les grands pécheurs reviennent de leurs égarements, et les personnes aveuglées par leurs faux préjugés ouvrent

les yeux à la vérité. Cet auguste sacrement s'appelle un mystère de foi, non-seulement parce qu'il est un des principaux objets qu'il faut croire, mais de plus parce qu'il nous instruit de tous les autres, vu qu'ils les suppose, les renferme ou les fait connaître. De toutes ces pensées il ne sera pas difficile de former le plan d'un discours.

2° *Si febribus æstuas, fons est.* Au sentiment du même S. Ambroise, nos convoitises et la concupiscence qui nous porte au mal sont une fièvre maligne et violente ; il en est de même de l'ambition, de l'avarice, et des autres passions : ce sont autant de fièvres ardentes : *Febris nostra libido est.* Ceci posé, on peut aisément montrer que l'Eucharistie, selon S. Chrysostôme qui a traité ce sujet en plusieurs endroits, que l'Eucharistie modère la vivacité de nos passions, réprime leurs saillies, et est comme l'eau qui en éteint le feu et l'ardeur, qu'elles aient leur principe dans le corps, ou qu'elles trouvent, comme l'orgueil, leur source dans l'esprit. On trouvera dans le dernier paragraphe des matériaux suffisants pour remplir ce dessein.

3° *Si vulnus curare desideras, medicus est.* Cette vie, dit l'Ecriture, est un combat continuel contre des ennemis visibles et invisibles, et nous sommes presque sans cesse aux prises avec eux ; il est donc moralement impossible que nous ne recevions quelques blessures. D'ailleurs, la faiblesse et l'infirmité étant le partage de notre nature depuis le péché du premier homme, notre âme est sujette à des maladies qui ne sont pas moins dangereuses que celles du corps ; c'est pourquoi nous avons besoin de médecin et de remède : nous trouvons l'un et l'autre dans le sacrement de l'autel. Jésus-Christ qui durant sa vie mortelle s'est fait une occupation de guérir les malades : *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes* (Act. x, 38), se fait le médecin de nos âmes, et les guérit par des miracles aussi surprenants que l'étaient ceux par lesquels il guérissait les maladies les plus incurables. Il faut expliquer quelles sont ces plaies que nous recevons et ces maladies qui nous attaquent, avec quelle confiance nous devons nous adresser à ce Sauveur médecin, et comment nous devons nous servir des remèdes que nous avons dans ce divin sacrement.

4° *Si gravaris iniquitate, victima est.* Si nous sommes chargés et accablés du poids de nos iniquités, nous trouverons dans l'Eucharistie une victime qui se chargera de les expier. Il faut montrer comme l'Eucharistie est un véritable sacrifice qui, quoique différent, quant à la manière, de celui que le Fils de Dieu a offert sur la croix pour les péchés de tout le monde, en contient cependant tout le mérite et nous en fait l'application. Mais ce sacrifice dont le Sauveur est la victime doit être accompagné du sacrifice de nous-mêmes, comme nous l'avons expliqué dans le titre précédent ; et c'est par la vertu de ce divin sacrifice que nous obtiendrons miséricorde, quelque grande que soit la multitude de nos iniquités.

5° *Si cibum quæris, alimentum est.* Comme les aliments sont absolument

nécessaires pour conserver la vie du corps, nous avons aussi besoin de nourriture pour conserver la vie de l'âme que nous avons reçue par la grâce sanctifiante. C'est pourquoi on peut montrer dans un discours que la nourriture céleste que nous recevons dans l'Eucharistie conserve la vie surnaturelle qui nous a été communiquée au Baptême, ou dans le sacrement de Pénitence ; que c'est par cette nourriture que notre âme répare ses forces, croît en vertu et en sainteté, et acquiert la perfection chrétienne que Dieu demande d'elle.

6° *Si auxilio indiges, virtus est.* Nous avons sans doute besoin d'un puissant secours pour soutenir les combats que nous livrent les ennemis de notre salut, pour résister aux tentations violentes et importunes dont nous sommes si souvent attaqués. On peut donc montrer que, quoique nous ayons toujours les grâces suffisantes pour résister à toutes ces attaques, c'est néanmoins par l'usage de ce sacrement que nous recevons ce secours puissant et ces grâces fortes et efficaces qui nous en rendent victorieux.

7° *Si mortem times, vita est.* Si nous craignons la mort, soit temporelle, soit éternelle, ce sacrement de vie, comme il est appelé dans l'Ecriture, nous rassure contre l'une et l'autre ; il calme les frayeurs de la mort, et nous est donné comme un gage assuré d'une résurrection glorieuse, et comme le viatique qui nous doit conduire à la bienheureuse éternité.

8° *Si cœlum amas, vita est.* C'est la conclusion de S. Ambroise : si nous voulons arriver au ciel et si nous aspirons à cet heureux séjour, l'Eucharistie est la voie qui y conduit par la foi, l'espérance et la charité, dont Jésus-Christ est l'objet et le motif dans l'adorable sacrement de l'autel. Si nous en croyons S. Chrysostôme, ce sacrement fait que la terre devient un ciel pour nous, car nous y possédons le même objet que possèdent les bienheureux, quoique ce soit d'une autre manière : eux, par la claire vue de sa divine essence, et nous, par la foi sous des voiles et des symboles ; nous y avons un gage du bonheur que Dieu nous y a promis et que nous attendons ; et surtout il nous en montre le chemin par les vertus dont il nous donne l'exemple en ce mystère.

—

IV. — Comme Dieu cache et découvre en même temps toutes ses divines perfections dans cet adorable mystère, on peut faire de cette pensée le sujet d'une octave en prenant pour texte de chaque discours : *Verè tu es* Deus *absconditus.* (Isai. xl, 15).

1° Le corps et le sang de Jésus-Christ sont réellement présents dans cet auguste mystère, mais cachés sous les accidents du pain et du vin. Jamais pourtant il n'a donné de preuves ni plus fortes de leur présence, ni plus capables de rendre une vérité de foi plus certaine.

2° Il y cache sa toute-puissance sous la faiblesse de ces mêmes acci-

dents ; mais jamais il n'a donné de marques plus évidentes de son pouvoir souverain.

3° Sa sagesse semble l'avoir abandonné en l'exposant à toutes les indignités qu'il prévoyait de la part des impies et des pécheurs ; mais jamais il ne l'a mieux fait paraître, qu'en trouvant un si excellent moyen de se donner aux hommes.

5° L'immensité de Dieu est réduite à un point dans ce mystère; et par un prodige surprenant, il donne une espèce d'immensité à un corps qui pourrait être dans tous les lieux tout à la fois par la consécration d'autant d'hosties qu'il en faudrait pour les remplir.

6° La sainteté de Dieu qui consiste, selon S. Denis, en une pureté infinie et infiniment éloignée de toute souillure du péché, est renfermée dans l'humanité du Sauveur, qui est sainte de la sainteté du Verbe même, avec lequel elle est si étroitement unie ; mais elle est aussi invisible dans ce mystère, que la divinité et l'humanité de cet Homme-Dieu ; elle se fait néanmoins parfaitement connaître par ses effets, jusqu'à donner à ce sacrement le nom de saint parce qu'il sanctifie nos âmes et les élève à la plus haute perfection.

7° Sa gloire y est entièrement cachée, puisqu'il n'y en paraît pas le moindre éclat ; mais c'est en cet état qu'il s'est procuré la plus grande gloire extérieure qu'il pouvait attendre, par l'adoration des anges et des hommes et par la soumission que lui rendent toutes les créatures.

8° Enfin la bonté et la justice de Dieu qui sont comme cachées à la plupart des hommes, soit parce qu'ils n'y font pas assez de réflexion, soit parce qu'ils n'en connaissent pas la grandeur, cette bonté, dis-je, et cette justice ne paraissent jamais mieux que dans cet adorable sacrement, où il nous donne les marques les plus éclatantes de l'une, par le plus grand de tous les bienfaits qui est de se livrer lui-même, et des preuves sensibles de l'autre, par les châtiments, souvent même visibles, dont il frappe ceux qui abusent de sa bonté.

—

V. — Comme le Sauveur du monde, en cette fête si solennelle du sacrement de son précieux corps, est porté en triomphe avec la pompe dont l'Eglise, son épouse, et la piété des fidèles ont coutume de l'honorer ; il me semble qu'on pourrait le considérer dans cette cérémonie publique comme un victorieux à qui l'on défère avec justice la gloire du triomphe pour les victoires qu'il a remportées par ce sacrement. On peut les réduire à huit, et faire l'éloge de chacune, et montrer le fruit qu'on en peut retirer.

La première victoire a été remportée sur l'esprit humain, par la foi d'un mystère qui dément tous nos sens, qui est au-dessus de la raison, et qui a triomphé de l'incrédulité des plus opiniâtres, en les obligeant de

se soumettre à une vérité que la seule autorité d'un DIEU a pu leur persuader.

La seconde victoire, qui n'a pas été moins difficile et qui n'a pas moins coûté que la première, a été remportée sur le cœur de l'homme : rien n'a été plus puissant pour triompher de son insensibilité et l'enflammer de l'amour de son DIEU que la vue du grand amour que JÉSUS nous témoigne en ce mystère.

La troisième victoire a été remportée sur les pécheurs en général, par les grâces qu'il leur offre et qu'il leur attire du ciel pour se convertir, en leur donnant dans ce divin mystère le modèle d'une parfaite conversion et d'un véritable changement de vie.

La quatrième, sur les hérétiques en particulier, par des preuves invincibles de sa présence réelle ; de sorte qu'il n'y a qu'une opiniâtreté insoutenable qui les empêche de se rendre à cette vérité.

La cinquième, sur les impies qui le déshonorent par leurs irrévérences et leurs profanations. On montrera que les honneurs et les hommages qu'on lui rend dans cette fête sont une réparation des injures que ces impies sacriléges lui ont faites et lui font encore tous les jours.

La sixième, sur les personnes tièdes et lâches dans le service de DIEU : il ranime leur ferveur et leur inspire de nouvelles forces.

La septième, sur les personnes inconstantes qui retombent souvent dans les mêmes péchés ; rien n'est plus capable de fixer leur volonté dans le bien et dans la pratique de la vertu que d'approcher souvent de la sainte table.

La huitième, sur les personnes engagées en des emplois fâcheux et des conditions dangereuses pour le salut ; ce divin sacrement est le moyen le plus puissant pour les soutenir dans les occasions de se perdre, et les fortifier dans la faiblesse où ils se trouvent.

—

VI. — Le sacrement de l'autel est un grand et admirable mystère qui en comprend plusieurs autres. Voici les principaux : ils peuvent servir de sujet et de matière de discours pour chaque jour d'une octave.

1° C'est un mystère de foi, qui nous a été figuré en différentes manières dans l'ancienne loi, pour nous disposer à ce grand et admirable chef-d'œuvre de la puissance, de la sagesse , et de la bonté de DIEU. Il s'appelle dans la loi nouvelle un mystère de foi, parce que 1° Nous ne le reconnaissons que par la révélation expresse de celui même qui en est l'auteur, et qui après nous l'avoir promis quelque temps auparavant, l'a institué la veille de sa mort pour être un monument éternel de sa passion ; 2° Parce que c'est un des principaux articles de notre foi ; 3° Parce que pour le recevoir dignement il faut y apporter une vive foi, etc.

2° C'est un mystère d'amour, qui nous découvre les dimensions de la

charité d'un Dieu à notre égard, et où nous pouvons apprendre comment nous devons répondre à un tel amour.

3° C'est le mystère du sacerdoce de Jésus-Christ selon l'ordre de Melchisédech, auquel il a associé les prêtres, en leur donnant le pouvoir de le perpétuer jusqu'à la fin des siècles, et même tous les chrétiens, quoiqu'en un autre sens et d'une autre manière.

4° C'est un mystère de sacrifice, qui représente celui de la croix et nous en applique le fruit et le mérite.

5° C'est un mystère d'humilité, où nous apprenons jusqu'à quel point le Fils de Dieu s'est humilié pour notre amour, et de quelle manière nous devons pratiquer cette vertu.

6° C'est un mystère de patience, puisqu'il souffre mille indignités de la part des infidèles, des hérétiques et des mauvais chrétiens ; c'est le modèle que nous devons suivre dans les injures qu'on nous fait.

7° C'est un mystère de sainteté institué pour sanctifier les hommes en leur donnant l'exemple d'un parfait dégagement de toutes les choses de la terre.

8° C'est un mystère de gloire 1° Pour Jésus-Christ qui y est honoré des anges et des hommes ; 2° Pour son Père éternel auquel il rend un hommage parfait ; 3° Pour les hommes auxquels il donne un gage de félicité éternelle, leur donnant même des arrhes pour ainsi dire, en s'abandonnant lui-même à eux.

—

VII. Il y a des prédicateurs qui, pour rendre leurs discours plus instructifs et plus moraux, ont pris pour dessein et pour sujet, durant l'octave, les principales vertus dont le Sauveur nous donne l'exemple dans cet admirable sacrement, et en proposent une chaque jour.

1° A l'occasion des abaissements du Fils de Dieu dans ce mystère, ils montrent comme nous devons imiter son humilité.

2° En traitant de sa charité ardente pour les hommes, ils donnent des règles de celle que nous devons avoir pour nos frères.

3° Ils traitent de l'obéissance qu'il rend à ses ministres, en se trouvant présent en ce mystère sitôt qu'ils ont prononcé les paroles de la consécration ; ils s'efforcent de nous faciliter par cet exemple l'obéissance que nous devons à ceux à qui nous sommes soumis.

4° Ils exhortent à la douceur et à la patience, en s'étendant sur les injures que le Sauveur souffre en cet état.

5° Ils parlent de la mortification du corps, à l'exemple du Sauveur qui en cet état est privé de l'usage de tous ses sens, etc.

6° Ils font voir sa miséricorde, puisqu'il se fait une victime pour la rémission de nos péchés, et nous y applique le fruit et le mérite du sacrifice de la croix ; de cette manière ils nous apprennent à pardonner

à nos ennemis et à étouffer les ressentimenis des injures que nous avons reçues.

7° Ils traitent du zèle ardent par le salut des hommes qui a porté le Sauveur à demeurer parmi eux dans ce sacrement, et nous excitent par là à travailler au salut de nos frères par tous les moyens qui nous seront possibles.

8° Ils font voir l'amitié constante et fidèle que le Sauveur a témoignée aux hommes avant et après sa mort; amitié constante que sa mort n'a pu rompre, puisqu'il veut, par le moyen de ce sacrement, demeurer avec eux jusqu'à la consommation des siècles, et qu'il leur en donne des témoignages incontestables en se donnant à eux pour nourriture pendant leur vie, et pour viatique à la mort afin de les conduire au ciel ; ce qui nous est un puissant motif d'être fidèles et de persévérer dans son service jusqu'à la mort.

—

VIII. — Quelques autres se sont bornés au seul amour que le Fils de Dieu nous a témoigné dans cet adorable mystère, en prenant pour texte ces paroles : *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos* (Joan. XIII, 1) ; et ensuite ils ont considéré chaque jour quelque propriété ou quelque qualité de cet amour, afin d'exciter en ceux qui les entendaient un amour réciproque par le Sauveur.

1° On y peut voir : Un amour ardent et passionné de se donner à nous ; ce qui est marqué dans l'Evangile par ces paroles : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum* (Luc. XIII, 15).

2° Un amour libéral et prodigue, qui donne tout, qui veut être tout à nous, et se prodigue entièrement à nos usages, comme parle S. Bernard : *Totus in usus meos expensus.*

3° Un amour agissant, fort, et généreux, qui lui fait tout entreprendre pour venir à bout de tout ce qu'il prétend : *Amor si verus est, magna operatur ; si verò operari renuit, amor non est,* dit S. Grégoire.

4° Un amour unissant, par lequel il contracte avec nous la plus étroite union qui puisse être dans la nature.

5° Un amour désintéressé, qui nous recherche le premier, sans avoir besoin de nous.

6° Un amour d'amitié, par lequel il nous traite d'amis, nous reçoit à sa table, et souffre que nous l'abordions en tout temps, et que nous agissions familièrement avec lui.

7° Un amour condescendant, jusqu'à ne se point rebuter des froideurs que nous lui témoignons.

8° Amour fidèle et constant, qui ne nous abandonne jamais le premier, et qui à notre mort se fait lui-même notre viatique, pour nous conduire au royaume de la charité, comme parle l'Ecriture, afin que nous l'aimions éternellement.

IX. — Il est un dessein d'un vieux sermonnaire que l'on pourrait employer pour une octave sur ce mystère ; c'est de choisir huit des figures de ce sacrement dans l'ancienne loi, pour en faire la matière de chaque discours.

La première et la plus ancienne figure de cet admirable mystère a été l'arbre de vie dont la vertu était de préserver de la mort : l'application en est naturelle et donne lieu d'exposer les effets du saint Sacrement, qui conserve la vie de l'âme, la préserve du péché, en bannit les affections déréglées, et la rend digne de la vie éternelle.

La seconde est la manne, dont nous parlerons si souvent dans la suite qu'il n'est pas nécessaire de faire ici des développements.

La troisième est l'arche d'alliance ; elle était en singulière vénération parmi les Juifs qui la considéraient comme l'instrument des merveilles du Seigneur, comme l'oracle auquel ils avaient recours, et comme la chose la plus sainte et la plus précieuse qui fût au monde à cause des choses qu'elle renfermait. On peut prendre occasion du respect qu'on avait pour cette arche et qui est expressément marqué dans l'Ecriture, pour parler du culte et de la vénération qu'on doit avoir pour le sacrement de l'autel.

La quatrième est le sacrifice de Melchisédech, qui porte naturellement à traiter du sacrifice non sanglant du corps et du sang du Fils de Dieu dans l'Eucharistie.

La cinquième, ce sont les pains de proposition et la table que Moïse avait fait dresser de la part de Dieu : les Pères y voient une naïve figure de l'Eucharistie, où le pain céleste est distribué aux fidèles. On peut dire ici quelques mots des dispositions nécessaires pour approcher de la sainte table et participer à ce saint mystère.

La sixième est le pain cuit sous la cendre qu'un ange apporte au prophète Elie, qui manquait de forces pour poursuivre son voyage. Ce pain inspira une nouvelle vigueur à ce prophète ; on peut aussi considérer le pain eucharistique comme un pain céleste qui nous donne la force de soutenir les travaux de cette vie, et le moyen d'arriver au terme où nous aspirons qui est le ciel.

La septième est le festin d'Assuérus : on peut s'étendre sur la magnificence que Dieu fait éclater dans le festin qu'il a préparé à tous les fidèles, sur la durée de ce festin, sur les délices qu'on y trouve, et sur le mets précieux qui y est servi.

La huitième est un autre festin dont S. Luc fait une admirable parabole : *Homo quidam fecit cœnam magnam* (Luc. XIV, 16) ; il est assez ordinaire de l'appliquer à la fréquente communion et aux mauvaises excuses de ceux qui se dispensent de se trouver à ce festin.

—

X. — *Le P. Nouet*, dans ses *Méditations*, considérant *la vie mystique de*

JÉSUS-CHRIST *au saint Sacrement*, a plusieurs entretiens suivis de méditations qui peuvent servir de thème à une Octave entière.

1° *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* (Matth. XI, 28). Le saint Sacrement est le pain de tous les enfants de DIEU, et JÉSUS-CHRIST les invite tous à sa table. Avec quel respect nous devons recevoir ce pain céleste et approcher de cette table sacrée !

2° Le Fils de DIEU invite les pénitents à sa table, et leur trace le modèle d'une parfaite conversion dans le saint Sacrement.

3° Le Fils de DIEU invite à sa table tous ceux qui sont tentés et en danger de succomber ; les chrétiens qui fréquentent les sacrements, et qui communient souvent doivent avoir un grand empire sur leurs passions, et un grand courage pour combattre les ennemis de leur salut.

4° Le saint Sacrement est le trône de la miséricorde de DIEU, qui y appelle tous ceux qui sont dans l'affliction, pour les consoler et soulager leurs misères.

5° Le Seigneur répand la joie spirituelle dans nos cœurs par ce sacrement, quand nous le recevons avec ferveur et avec dévotion.

6° JÉSUS-CHRIST invite tous ceux qui craignent la mort, et communique la vie à ceux qui participent au mystère de l'Eucharistie.

7° Le Fils de DIEU, dans le saint Sacrement, est l'asile des pécheurs : il s'offre pour eux à la justice divine, et il leur offre des grâces pour se réconcilier avec DIEU, et apaiser sa colère.

8° Le Fils de DIEU s'offre aux agonisants pour les consoler et pour les secourir au moment de la mort.

—

XI. — *Biroat* a pris pour dessein de son Octave la vie de JÉSUS-CHRIST dans le saint Sacrement.

1° La vie cachée du Sauveur.
2° Sa vie humiliée.
3° Sa vie sacrifiée.
4° Sa vie d'amour et de charité.
5° Sa vie de gloire.
6° Sa vie de grâce.
7° Sa vie d'opération.
8° Sa vie de consommation.

—

XII. — *Le P. Castillon*, dans une Octave imprimée après sa mort, a suivi un autre plan ; il développe les desseins de JÉSUS-CHRIST dans l'institution du saint Sacrement de l'autel.

1° Discours préliminaire : abaissement merveilleux du Sauveur dans ce Sacrement.

2° Premier dessein : JÉSUS-CHRIST veut honorer DIEU son Père par le plus excellent de tous les sacrifices.

3° Deuxième dessein : il veut laisser à son Eglise une représentation et une mémoire de sa mort.

4° De la communion fréquente, à l'occasion de l'évangile du jour.

5° Troisième dessein : il veut honorer son propre corps.

6° Quatrième dessein : il veut honorer et sanctifier nos corps.

7° Cinquième dessein : il veut nous témoigner un amour tout particulier.

8° Sixième dessein : il veut nous donner un pain et un viatique pour nous soutenir pendant la vie et à la mort.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin** traite en plusieurs endroits de l'Eucharistie comme sacrement. Voici les principaux : Traités 20, 26, et 27, sur S. Jean. — *Sermon. de divers.* 3, 8, 46, 57, 83. — *Serm.* 33 *de Nerb. Dom. secundùm Luc.* — *de verbis Apost. serm.* 8. — *in Psalm.* 392. — *De Civit.* DEI x, 6 ; XXII, 8. — *serm.* 6 *de verbis Domini.* — *Serm.* 2 *de verbis Apost.* — *Confess.* v. — *Lib.* x *et* xx *contra Faustum.* — *Conc.* I *in Psalm.* XXXIII.

S. Ambroise, *de sacramentis*, spécialement liv. IV. — *In Luc.* VI. — *de Spiritu Sancto*, III. — *Serm.* 18 *in Psalm.* 118. — *Tract. de initiandis*, 9. — *de officiis*, I, 48. — *Epist.* VIII. — *de obitu Theodosii Imperat. et de excessu fratri suis Satyri.*

S. Cyprien, *Epist.* 66 *ad plebem Furnil.* ; c'est un traité entier sur l'Eucharistie comme sacrement. — *de Orat. Domin. Epist. de Martyr.* — *Serm. de Cœnâ.* — *Epist. ad Cœcilium.* — *Epist.* XLV *ad Cornelium Papam.*

S. Grégoire, *Homil.* 20 *et homil.* 83 *in Evang.* — *Dial.* IV, 17. — *In* I *Reg.* II, 1. — *Epist.* 64. — *Hom. in Dom.* 2 *post Pentec.*

Origène, *Homil.* 13 sur le Lévitique, remarque que les pains de proposition représentaient l'effet du sacrement de l'Eucharistie, qui est de nous rendre DIEU propice, et il prend de là occasion de montrer avec quelle pureté nous devons le recevoir.

S. Jérôme, *in c.* IX *Zachariæ*, explique assez au long les merveilles

de ce divin sacrement, en expliquant ces paroles : *Quid enim bonum ejus et quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum ?* — **Le même**, ou plutôt un autre auteur dont les ouvrages lui sont attribués, *Homil. de corpore et sanguine Christi.*

S. Chrysostôme, *Homil.* 45 *in Joan.*, rapporte les merveilles de ce divin sacrement et les effets qu'il produit dans les âmes.

S. Cyrille de Jérusalem, *Catech. mystag.* IV, *de corpore et sanguine Christi.*

Le vénérable **Bède** a fait quinze sermons *de Cœnâ Domini*, où l'on trouve bien des choses qui viennent à notre sujet.

S. Bernard a un long sermon *de Cœnâ Domini.*

S. Bonaventure a aussi plusieurs sermons sur ce mystère ; le premier est sur ces paroles : *Cùm dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos ;* le quatrième sur ces paroles : *Hoc facite in meam commemorationem ;* le cinquième et le sixième sur ces paroles de la Sagesse : *Panem de cœlo præstitisti eis.*

S. Thomas, *Opuscule* 8, ne parle que de ce mystère.

S. Laurent Justinien a un long sermon *de Christi corpore*, où il traite de tout ce qui regarde ce mystère.

[Théologiens]. — **Petrus Lombardus**, *sentent.* IV, *à distinct.* 8 *usque ad distinct.* 14.

Alexander Alensis, *summa Theologiæ..*

Suarez, *in Part.* III *D. Thomæ.*

Cajetanus, *Opuscul., opuscul.* 2.

Gregorius à Valentina, *Comment. Theolog.*

Gerson, *part.* III *et* IV. — Un sermon sur ces paroles : *Memoriam fecit mirabilium suorum.*

Raynerius de Pisis, *in Pantolog.*

Joannes de Turre Cremata.

Petrus Canisius. *in opere catechistico.*

Le Catéchisme du concile de Trente a un assez long traité sur le sacrement de l'Eucharistie, où il enseigne tout ce qu'il est nécessaire de savoir sur cette matière.

Une infinité de livres ont été écrits sur ce sujet ; il serait impossible de les rapporter tous. Voici ceux où j'ai trouvé le plus de choses qui peuvent servir à la prédication :

Denis le Chartreux, *Opusc. de hoc mysterio.*

Guillaume de Paris, *Tract. de Eucharistiâ.*

L'Imitation de Jésus-Christ, IV.

Novarini, *Agnus Eucharisticus.*

Grenade, *de l'Oraison et de la Considération*, traite de l'Institution e l'Eucharistie. — *Mémorial* III, 4, traite du respect et de la dévotion que nous devons porter à ce sacré mystère.

Le. P. Dupont, *Méditations sur les mystères de la foi*, part. IV, med. 12.

Lucas Pinelli, *Méditations sur ce mystère.*

Le P. Bourgoin, Méditations sur les vérités et les excellences du Verbe incarné.

Le P. Nouet a fait un volume entier d'entretiens sur la fête du saint Sacrement.

Joannes d'Avila, *Tract.* XXVII.

Le P. Haineufve, *Méditations* pour toute l'Octave.

Les *Entretiens* du **P. Suffren.**

La *Morale chrétienne sur le Pater,* explication de ces paroles : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.*

Instructions chrétiennes sur l'Eucharistie, par **M. de Monchi**, prieur de Saint-Chéron-lez-Chartres.

La dévotion à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST *dans l'Eucharistie*, par le **P. Vaubert.**

Le véritable esprit et le saint emploi des fêtes solennelles de l'année.

Le P. Massiot, bénédictin, sur *le Sacerdoce.*

Le cardinal **de Richelieu**, dans le livre *de la perfection du chrétien*, 9, traite de l'Eucharistie en général.

Le P. le Valois, *Entretiens spirituels*, en a un sur la fête du saint Sacrement.

Le **P. Nepveu** a fait un livre entier d'entretiens sur la fête et le mystère du saint Sacrement. — En parle dans ses *Réflexions chrétiennes pour tous les jours de l'année,*— dans le livre de la *Préparation à la mort*, a un traité sur le saint Sacrement donné en viatique.

Coeffeteau, *Les merveilles de l'Eucharistie.*

Le **P. Marie,** *Solitude.*

Le **P. Senault,** L'homme Chrétien, traité 6, parle de la nourriture et du sacrifice du chrétien dans le saint Sacrement.

L'abbé de la Trappe , *conférence pour le jour du saint Sacrement.*

[Les Prédicateurs]. — Le **P. de Lingendes**, écrit en latin.

Biroat, sur la Vie de JÉSUS-CHRIST dans le saint Sacrement de l'autel.

Le P. André Castillon a pris pour sujet de son Octave les desseins de JÉSUS-CHRIST dans l'institution du saint Sacrement de l'autel.

Le P. Simon de la Vierge, religieux carme, *Actions chrétiennes.*

Ogier, *Actions publiques*, a une Octave sur ce mystère.

Parmi les Octaves de l'auteur des Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, il y en a une sur le saint Sacrement, dont il est parlé précédemment au titre de la *Communion.*

Reina, sermonnaire italien traduit en latin, a fait un sermon sur ce mystère pour la seconde férie de la Semaine sainte : il y montre que le Sauveur dans le saint Sacrement a observé toutes les lois de l'amitié.

Grenade, dans ses sermons latins, *sermon* 5 *sur la fête du saint Sacrement,* traite particulièrement des effets de l'Eucharistie.

Le P. Texier, *Mystères*, *sermon* 22, montre que le sacrement de l'autel est un mystère de foi et un mystère d'amour.

Bourdaloue, *Mystères*, montre que la gloire du corps de Jésus-Christ est d'avoir été donné à l'Eglise dans le sacrement de l'autel, et que la gloire de l'Eglise est d'avoir reçu et de posséder le corps de Jésus-Christ dans ce sacrement.

Le P. Chaussemer, *sermons sur les mystères de notre religion*, a un sermon sur l'institution du saint Sacrement, où il montre comme le Fils de Dieu y a fait éclater sa puissance, et comme il y a marqué l'ardeur et l'excès de son amour.

Monmorel a un discours pour le second dimanche après la Pentecôte, où il montre ce qu'un Dieu fait pour nous dans ce sacrement auguste, et ce que nous devons faire de notre côté pour répondre à ses desseins.

L'Auteur des *sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne*, outre l'Octave, a un sermon particulier pour le Jeudi Saint, où il parle uniquement de l'amour que le Fils de Dieu nous a témoigné dans cet adorable mystère.

Dans les *Essais des sermons pour la Dominicale*, il y en a un sur le saint Sacrement, pour le quatrième dimanche de Carême, à l'occasion de la multiplication des pains; et un autre, pour le dimanche dans l'Octave du saint Sacrement.

Le P. Duneau, *Mystères de Notre-Seigneur*, montre dans son sermon sur le saint Sacrement, l'excellence de la nourriture que le Sauveur nous y donne, et les avantages qui nous en reviennent.

Cartagène, *Homélies sur l'Eucharistie.*

[Recueils] — **Grenade,** **Honner,** **Labatha,** } *Titulo Eucharistiæ.*

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Les Passages propres à ce sujet sont rapportés précédemment au titre de la COMMUNION. *Voici seulement ceux qui peuvent plus naturellement être appliqués à l'Eucharistie considérée comme sacrement.*

Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus, escam dedit timentibus se. Psalm. CX, 4.

Le Seigneur bon et miséricordieux nous a donné un mémorial de tous ses miracles, en donnant une divine nourriture à ceux qui le craignent.

Ambulavit Elias in fortitudine cibi illius, quadraginta diebus et quadraginta noctibus. III Reg. XIX, 8.

Elie, fortifié par cette nourriture, marcha quarante jours et quarante nuits.

Angelorum esca nutrivisti populum tuum, et paratum panem de cœlo præstitisti illis sine labore, omne delectamentum in se habentem et omnis saporis suavitatem. Sapient. XVI, 20.

Vous avez donné à votre peuple la nourriture des anges ; vous leur avez fait pleuvoir du ciel un pain préparé sans aucun travail, qui renferme en soi les plus délicieuses saveurs.

Edent pauperes et saturabuntur, et laudabunt Dominum qui requirunt eum, vivent corda eorum in sæculum sæculi. Psalm. XXI, 27.

Les pauvres mangeront, et ils seront rassasiés, et ceux qui cherchent le Seigneur le loueront, leurs cœurs vivront dans tous les siècles.

Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. Proverb. VIII, 31.

Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes.

Quid enim bonum ejus est, et quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum, et vinum germinans virgines? Zachar. IX, 17.

Qu'est-ce que le Seigneur a de bon et d'excellent, sinon le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges ?

Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi. Matth. XXVIII, 20.

Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

Ego sum panis vitæ. Joann. VI, 49.

Je suis le pain de vie.

Hic est panis de cœlo descendens, ut si quis ex ipso manducaverit, non moriatur. Joan. VI, 50.

Voici le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point.

Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam; et ego ressuscitabo eum in novissimo die. Ibid. 55.

Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.

Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. Joan. XIII, 1.

Le Fils de DIEU, après avoir aimé les siens en ce monde, les a particulièrement aimés sur la fin de sa vie.

Calix benedictionis cui benedicimus, nonne communicatio sanguinis Christi est; et panis quem frangimus, nonne participatio corporis Domini est. I Corinth. X, 16.

N'est-il pas vrai que le calice de bénédiction que nous bénissons est la communion du sang de JÉSUS-CHRIST, et que le pain que nous rompons est la communion du corps du Seigneur ?

Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem; et qui manducat me, et ipse vivet propter me. Joan. VI, 58.

Comme mon Père qui m'a envoyé est vivant, et que je vis par mon Père ; de même celui qui me mange vivra aussi par moi.

Verè tu es DEUS *absconditus*, DEUS *Israël Salvator*. Isaï. XLV, 15.	Vous êtes véritablement un DIEU caché, Sauveur DIEU d'Israël.
Nulla natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut DEUS *noster adest nobis*. Deuter. LV, 7.	Nulle nation n'a des dieux aussi rapprochés d'elle que notre DIEU l'est de nous.
Humiliatus sum usquequaque. Ps. CXVIII, 107.	Je suis humilié de toutes manières.
Substantia mea tanquam nihilum ante te. Ps. XXXVIII; 6.	Je suis comme réduit dans le néant en votre présence.
Da altissimo secundum datum ejus. Eccl. XXXV, 12.	Donnez au Très-Haut en proportion de ce que vous avez reçu de lui.
Unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus. I Cor. X, 17.	Nous sommes tous un même pain et un même corps, nous qui participons d'un même pain.
Pinguis est panis ejus, et præbebit delicias regibus. Genes. XL, 20.	Son pain est succulent, les rois y trouveront leurs délices.

EXEMPLES TIRÉS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU-TESTAMENT.

[David et Jonathas]. — L'Ecriture nous fournit dans l'union intime de David et de Jonathas une image de celle que le fils de DIEU a voulu contracter avec les hommes dans ce divin sacrement. Ils étaient liés d'une amitié si étroite et d'une union si forte, qu'il semblait que l'âme de l'un fût collée à celle de l'autre. *Animæ Jonathæ conglutinata est anima David*. (I Reg. XVIII). Jonathas aimait David comme son âme propre : *Dilexit eum Jonathas quasi animam suam ;* et l'on ne peut douter que David n'eût un semblable attachement pour Jonathas ; en sorte que cette amitié sincère et cet attachement réciproque faisait quelque chose de semblable à ce que la fable a dit de ces deux amis qui tentèrent inutilement de fondre leurs cœurs de manière qu'ils n'en fissent qu'un. Mais ce que la vérité nous apprend de Jonathas et de David et ce que la fable a voulu faire croire de ces deux amis n'est qu'une légère expression de l'union que l'amour divin fait de JÉSUS avec nous dans ce sacrement ; car là nous vivons de sa propre vie, et il ne fait qu'une même chose avec nous. Quelques SS. Pères vont jusqu'à dire que le Sauveur a même une union naturelle avec nos corps, et fait une partie de notre substance, mais il serait difficile d'expliquer leur pensée sur cette union de substance. Ce qui est certain, c'est que, comme l'amour amène l'union, il n'y en a point de plus étroite dans la nature ou dans la morale que celle du Fils de DIEU avec nous dans ce sacrement, parce que jamais il n'y eut plus grand amour de sa part Si nous y sommes sensibles, nous devons nous unir à lui par un amour réciproque, et cela par une conformité de volonté, de désirs, d'affections pour être de cette manière une même chose avec lui, afin que nous puissions dire que

nous n'avons qu'un cœur et qu'une âme avec lui : *Quid adhæret* Deo, *unus spiritus est cum eo.* (I Cor. vi, 17).

[Pain d'Elie]. — Ce pain céleste a été figuré par le pain cuit sous la cendre que l'ange présenta au prophète Elie, et par lequel le prophète fut si fortifié qu'il marcha ensuite quarante jours et quarante nuits, jusqu'à la sainte montagne d'Horeb. Nous pouvons être certain qu'en mangeant *ce pain des Anges*, qui paraît vil à nos yeux parce qu'ils n'y découvrent que des espèces insignifiantes, nous en serons tellement fortifiés qu'il nous soutiendra dans les jours de notre pèlerinage, jusqu'à ce que nous soyons arrivés au séjour du repos et de la félicité éternelle.

[Moïse]. — S. Thomas compare le Sauveur dans ce sacrement à Moïse. Quand ce prophète descendait de la montagne et qu'il revenait de traiter avec Dieu, il mettait un voile sur son visage parce que les Israélites ne pouvaient pas supporter l'éclat qui en sortait et qui éblouissait leurs yeux. Toutes les fois qu'on célèbre ce divin mystère, le Sauveur descend du ciel, il vient pour traiter familièrement avec les hommes ; mais il ne pourrait exécuter ce dessein s'il paraissait avec tout l'éclat de sa gloire, les yeux des hommes n'en pourraient pas supporter la trop vive lumière. Que fait-il ? il se cache, il met un voile sur son visage, et à la faveur de ces ombres il vient à nous, se familiarise, et entre jusque dans nos cœurs.

[Le festin d'Assuérus]. — Nous lisons dans l'Ecriture Sainte que le roi Assuérus, pour montrer ses richesses et sa gloire, fit un festin solennel qui dura cent quatre-vingt jours. Jésus-Christ, le roi des rois, a voulu nous montrer dans un festin digne de sa grandeur la richesse de ses trésors et la majesté de sa gloire ; et pour cet effet, il nous donne à manger sa propre substance ; ce qui n'est pas une merveille moins surprenante que l'Incarnation. Ce festin n'est pas borné au terme de cent quatre-vingts jours, comme celui du roi Assuérus ; il y a déjà plus de seize cents ans qu'il dure, et il durera jusqu'à la fin des siècles. Salomon, après avoir achevé de bâtir le Temple, ne témoigna-t-il pas l'étonnement où il était de ce que Dieu voulait bien y établir sa demeure : *Est-il possible*, disait-il, *que* Dieu *demeure avec les hommes sur la terre ? si toute l'étendue des cieux est trop étroite pour lui, comment la maison que je lui ai bâtie pourra-t-elle lui suffire ?* Avec combien plus de sujet pouvons-nous dire la même chose, puisque ce n'est plus l'ombre et la figure de Dieu, mais Dieu lui-même qui fait sa demeure avec nous ? Quel avantage que Dieu veuille bien demeurer avec nous pour adoucir les ennuis de notre pèlerinage !

[La Manne]. — La manne, dans le sentiment de tous les Pères, a toujours passé pour la figure du pain eucharistique ; et voici comme ils en parlent.

Origène, dans l'homélie septième sur le livre des Nombres dit : En ce temps-là on se nourrissait de la manne en énigme, et maintenant la chair du Verbe de Dieu est sans énigme et par elle-même le véritable aliment de nos âmes. S. Ambroise parle encore plus expressément : Considérez, dit-il, lequel est le plus excellent du pain des anges (c'est de ce nom que la manne est appelée dans l'Ecriture) ou de la chair de Jésus-Christ qui est le corps de la vie : la manne venait du ciel, et ce corps est au-dessus du ciel ; la manne était un aliment céleste, la chair de Jésus-Christ est la chair du maître des cieux ; la Manne était sujette à la corruption lorsqu'on la réservait à un autre jour, mais cette chair est exempte de corruption et en exempte ceux qui la mangent dignement. (Tract. de Initiandis IX). Il ajoute ailleurs : Ce que les Juifs faisaient se passait en figure, mais ce que vous faites se passe en vérité (Lib. de Sacram. V). S. Chrysostôme : Comme vous mangez le corps du Seigneur, les Juifs mangeaient la manne ; et comme vous buvez son sang, ils buvaient l'eau de la pierre. (Hom. 23 in I Cor.). Mais S. Augustin ne se contente pas de trouver dans la manne une figure de notre adorable mystère ; il y remarque une espèce de sacrement même, à cause de la manière dont les Israélites mangeaient la manne, ce pain fait de la main des anges ; et voici comme il s'en explique : Nos pères en mangeant la manne sont morts, dit Jésus-Christ lui-même, et pourquoi ? Parce qu'ils n'ont cru que ce qu'ils voyaient, et n'ont pu comprendre les mystères qu'ils ne voyaient pas ; mais ceux qui ont compris le mystère renfermé sous la manne, savoir que Jésus-Christ y était figuré, et que cette manne était un sacrement en figure, ceux-là ne sont pas morts. Moïse a mangé de la manne, Aaron et Phinées en ont aussi mangé, et ils ne sont pas morts spirituellement, parce qu'ils ont compris ce qu'était au sens spirituel cette nourriture visible, et qu'ils en ont été affamés spirituellement : *Moyses, Aaron, Phinees manducaverunt manna, et mortui non sunt. Quare? quia visibilem cibum spiritualiter intellexerunt, spiritualiter esurierunt, spiritualiter gustaverunt, ut spiritualiter satiarentur.* (Tract. 20 in Joan.). Apprenons de là à démêler les objets. Moïse, Aaron et Phinées ont vu deux choses dans la manne : premièrement, ce qu'elle avait d'apparence ; secondement, ce qu'elle signifiait. Parce que le grand nombre des Israélites n'ont considéré dans la manne que ce qu'elle avait d'apparent et d'extérieur, ils sont morts : *Manducaverunt manna et mortui sunt.* Mais parce que Moïse, Aaron et Phinées ont vu sous l'enveloppe de la manne le corps de Jésus-Christ, qui nous a été donné depuis dans l'Eucharistie, ils ne sont point morts : *Non sunt mortui quia visibilem cibum spiritualiter intellexerunt.* Nous mourrons donc aussi comme nos pères, si nous regardons et si nous recevons ce sacrement divin en nous bornant aux symboles : *Quàm multi de altari accipiunt et moriuntur* : combien participent à l'autel et meurent ! C'est qu'ils n'ont pas la foi qui, leur faisant percer ces voiles mystérieux, leur découvrirait Jésus-Christ présent subs-

tantiellement, et le leur ferait recevoir comme leur Dieu et leur Sauveur.

Les SS. Pères ont toujours regardé la manne comme la plus parfaite image de l'Eucharistie ; et de fait il existe de l'une à l'autre des rapports nombreux. Voici quelques-uns des principaux. 1° La manne fut un pain que le ciel donna aux Israélites par la main des anges qui le préparaient; et l'Eucharistie nous vient du ciel. 2° La manne tombait sans que les Israélites la vissent tomber; et Jésus-Christ est dans l'Eucharistie, sans que les fidèles s'en aperçoivent. 3° La manne se formait pendant la nuit, et l'Eucharistie fut instituée dans un temps semblable. 4° La manne tombait entre deux rosées, l'une pour la recevoir, l'autre pour la couvrir; et l'Eucharistie veut être reçue entre deux grâces, la première doit précéder, la seconde doit suivre. 5° Ceux qui recueillaient la manne, qu'ils en recueillissent beaucoup ou peu, quand ils venaient à la mesurer se trouvaient égaux; c'est la merveille de l'Eucharistie, où la plus grande hostie ne contient pas plus que la plus petite. 6° La manne se fondait au soleil, mais elle se cuisait au feu; ainsi l'Eucharistie demande de l'amour, mais elle ne souffre point d'évidence : c'est un mystère de foi. 7° La manne, quoiquelle se corrompît après un jour, était néanmoins incorruptible dans l'arche où on la conservait; ce qui marque que, quoique l'Eucharistie se consomme tous les jours, elle sera néanmoins éternelle dans l'Eglise. 8° La manne avait toutes sortes de goûts pour les fidèles; aussi l'Eucharistie a le même effet maintenant. 9° La manne fut donnée aux Israélites pour les soutenir pendant leur voyage; et l'Euchrsistie est présentée aux fidèles pour les soulager et les consoler durant les travaux de cette vie qui n'est qu'un pèlerinage.

[Les pains de proposition]. — Moïse avait fait faire, par l'ordre de Dieu, une table de bois incorruptible revêtue d'or, il y avait sur cette table douze pains de proposition, faits de pure farine de froment avec de l'huile : il n'y avait que les prêtres et leur famille qui pussent en manger, seulement encore quand ils étaient purs. Il n'est guère de figure qui nous représente mieux le sacrement de nos autels que celle-là. Le corps sacré de Jésus-Christ, lorsqu'il se donne à nous sous les espèces du pain, ne se repose que sur ceux qui ont pris une ferme et constante résolution de faire ce que marque cette table de bois incorruptible revêtue d'or. Pour recevoir un pareil hôte, il ne suffit pas d'avoir quitté le vice, il faut encore que la maison et la table de notre cœur soient parées, et le plus riche ornement qu'il demande est la charité dont il veut qu'on soit revêtu. Ces pains de proposition étaient faits de la plus pure farine de froment et azimes : cela nous exprime l'extrême pureté et la sainteté de ce Dieu qui se donne à nous sous ces espèces sacrées, et la grande pureté qu'il exige conséquemment de ceux qui s'en approchent. Point de levain de péché, point de corruption d'amour propre; le cœur doit être tout à Dieu; c'est un pain

onctueux qui renferme la source des grâces et celui qui les donne en abondance à tous ceux qui s'en approchent dignement.

[Elisée]. — Ce fut une figure de l'état où Jésus-Christ se réduit dans l'Eucharistie, lorsqu'Elisée, pour ressusciter un enfant mort, se rétrécit jusqu'à n'avoir pas plus d'étendue que ce petit cadavre à qui il désirait rendre la vie. L'application du prophète à l'enfant fut si juste que ses yeux semblaient être attachés à ses yeux, ses mains jointes à ses mains, sa bouche collée à sa bouche, et ses pieds cloués à ses pieds. La vérité l'emporte sur la figure, car le Fils de Dieu ôte à son corps dans ce mystère la grandeur qui lui est naturelle : il se met tout entier sous la moindre parcelle d'une hostie; et, soit qu'il prévoie que des impies en feront une fable, soit qu'il connaisse que des hérétiques lui reprocheront comme par moquerie qu'il n'est qu'une miette de pain, il aime mieux souffrir ces insultes que de ne se pas mettre en état de se faire notre nourriture pour s'unir intimement à nous.

[Limon se changeant en feu]. — Il viendra un temps où la charité de plusieurs se refroidira, disait le Sauveur à ses disciples. Ce malheureux temps est venu : l'amour divin dans notre cœur est peu différent de ce feu qui se convertit en limon lorsque les Machabées gouvernaient Israël. Mais, de même que ce limon ne fut pas plus tôt sur l'autel qu'il se changea en ce qu'il était auparavant et devint un feu ardent, faites, Seigneur, qu'un changement s'opère en nos cœurs que vous n'avez formés que pour vous. C'est la grâce que vous avez faite à plusieurs grands saints; nous espérons que vous nous la ferez aussi.

[Punition de ceux qui manquèrent de respect pour l'arche d'alliance]. — La punition d'Héli et de ses enfants, aussi bien que celle des Philistins, des Juifs, et des Bethsamites qui ne traitèrent pas l'arche du Seigneur avec le respect qu'ils devaient, nous doit être une preuve, mais une preuve terrible, du respect que nous devons au sacrement de nos autels dont cette arche n'était que la figure. Ce grand prêtre et ses fils étaient occupés au ministère du Tabernacle, où résidait l'arche; mais les enfants en déshonoraient la sainteté par leurs sacriléges, et le père semblait y consentir en ne les reprenant pas avec assez de force; Dieu lassé de leurs crimes et de ceux d'Israël en voulut faire une vengeance éclatante. Les Philistins arment contre eux, et les Israélites, au lieu de faire pénitence, font venir l'arche du Seigneur dans le camp, croyant que cela suffisait pour les rendre victorieux. Mais qu'arriva-t-il? les deux fils d'Héli, qui avaient attiré la colère de Dieu, furent tués près de l'arche, le peuple fut mis en fuite, et, l'arche prise; le grand prêtre Héli, en apprenant cette nouvelle, tomba par terre et mourut sur la place. Terribles leçons, qui nous apprennent de quelle manière Dieu vengera sa gloire offensée par les indignités que

l'on commet devant le saint Sacrement, et le peu de respect qu'on lui porte! Quelque temps après, les Philistins ayant renvoyé l'arche, les Bethsamites la reçurent avec grande joie; mais leur trop grande curiosité fut punie par la mort de soixante-dix des plus considérables et de cinquante mille hommes du peuple : ce qui changea leur joie en tristesse. Ceux de Cariathiarim profitèrent de l'exemple des Bethsamites, et, devenus sages par le châtiment de leurs voisins, ils vinrent recevoir l'arche avec un profond respect, lui préparèrent un lieu, et consacrèrent un prêtre pour en avoir soin. La victoire sur leurs ennemis et mille bénédictions du ciel furent la récompense de cette conduite. Qui ne reconnaîtra en cette figure d'un côté les châtiments de Dieu pour les irrévérences que l'on commet contre l'adorable sacrement de l'autel, dont l'arche était la figure, et d'un autre côté les récompenses et les bénédictions que Dieu donne à ceux qui le reçoivent dignement et qui lui portent une singulière dévotion?

[Manteau d'Elie]. — Elie, montant au ciel, dans un char de feu, laissa à son disciple Elisée son manteau, que ce disciple reçut comme les précieuses dépouilles de son maître, et qu'il préféra à toutes les richesses du monde. Voici l'application que S. Chrysostôme fait de ce présent au mystère de l'Eucharistie, dont il prétend qu'il est une figure : Vous estimez ce disciple heureux, dit ce saint docteur, jusqu'à souhaiter un sort égal ; mais je vous fais voir, à vous qui êtes initiés aux divins mystères, que votre bonheur passe infiniment celui d'Elisée. Quelle estime ne devez-vous point faire de votre condition de chrétiens? Elie montant au ciel laisse son manteau à son disciple ; mais Jésus-Christ, avant de monter au ciel, ne nous a-t-il pas laissé sa charité divine dans l'Eucharistie? *Filius autem* Dei *ascendens suam nobis carnem dimisit.* Il y a cependant une différence : Elie s'est dépouillé de son manteau ; mais Jésus-Christ a conservé son humanité sainte en nous la laissant : *Sed Elias quidem exutus, Christus autem et nobis reliquit et ipsam habens ascendit.* Ainsi nous comparons le bonheur d'Elisée avec le nôtre, et, si nous en jugeons par la foi, nous devons nous estimer infiniment plus heureux ; car celui qui a livré son corps pour nous et qui a répandu son sang pour être le prix de notre rédemption, ne nous a-t-il pas de nouveau donné, dans le sacrement de nos autels et son corps et son sang pour être notre nourriture et notre breuvage? Après cet excès de son amour, que ne fera-t-il point pour notre salut?

[L'Agneau pascal]. — Le Fils de Dieu, après avoir mangé l'agneau pascal des Juifs, a donné à manger l'agneau pascal des chrétiens qui est son propre corps; et ainsi, dit S. Chrysostôme, il a mis la vérité auprès de la figure : *Figuræ veritatem adjunxit.* En effet, il ne se peut un plus grand rapport que celui qui se trouve entre la figure et la vérité, si nous exami-

nons les principales circonstances de l'un et de l'autre mystère. Le Sauveur, s'accommodant à la cérémonie des Juifs, établit le sacrement de son corps sur la fin du jour pour marquer la plénitude des temps, la fin des figures, et la révélation prochaine de la vérité ; il rend grâces à son Père, pour nous apprendre que la reconnaissance est une des dispositions essentielles en ceux qui veulent participer saintement à ce mystère ; il lui donne le nom de Testament Nouveau, parce qu'il appartient, lui à la loi nouvelle ; et il l'appelle Testament, parce que c'est le dernier acte qu'il va faire avant sa mort ; comme le Testament Ancien avait été consacré par l'aspersion du sang des animaux, le Testament Nouveau est aussi consacré par un mystère, où le sang est répandu d'une manière non sanglante. Il ajoute : *Faites ceci en mémoire de moi* ; car, de même qu'il était ordonné de manger l'agneau pascal en mémoire de tous les prodiges que le Seigneur avait opérés en faveur des Israélites, de même il est ordonné de célébrer le véritable agneau pascal en mémoire de tous les prodiges que Jésus-Christ a faits pour nous dans la loi nouvelle.

[Le Sauveur prépare l'Eucharistie]. — Il ne serait pas difficile de faire voir que presque toutes les actions du Sauveur qui ont précédé les promesses et le présent qu'il nous a faits de son corps étaient comme des préparatifs qui avaient rapport à cette dernière. On pourrait dire que c'est pour cela que le lieu même où il a pris naissance s'appelait Bethléem, qui veut dire maison de pain ; que tous les miracles qu'il a faits préparaient les esprits à croire le grand miracle du changement du pain en son corps ; que le premier, celui de Cana, où l'eau fut changée en vin, commença à nous donner un exemple de la transubtantiation. Mais pour ne nous point arrêter à la recherche des rapports qui, quoique plus éloignés, n'en sont pas moins véritables, on peut choisir ceux qui offrent une ressemblance plus grande et plus sensible. C'est de cette manière que l'on peut regarder cette multiplication prodigieuse par laquelle Jésus-Christ nourrit cinq mille hommes avec cinq pains, un peu avant la Pâque. Le jour d'après il parla d'une nourriture qui devait donner la vie éternelle à ce peuple qui l'avait suivi, et qui, surpris d'un si grand miracle, voulut le faire roi. Voilà donc la figure et la réalité. Les cinq pains précèdent comme la figure ; et Jésus-Christ en fait lui-même l'application, en passant de ce pain matériel, quoique miraculeux, à un pain spirituel et tout divin, qui était lui-même, promettant de donner son corps à manger et son sang à boire. Cette multiplication des pains a toujours été regardée par les SS. Pères comme une figure où le Sauveur nous donnait une image de la multiplication qu'il devait faire dans l'Eucharistie.

[Joseph]. — L'Ecriture nous apprend que, parce que Joseph avait pourvu de pain toute l'Egypte dans le temps de la stérilité et de la famine, le roi Pharaon le fit monter sur un char et le fit conduire par toutes les

provinces de son royaume avec ordre à chacun de l'adorer et de se prosterner devant lui. Ainsi, parce que le Fils de Dieu nous a donné ce pain céleste qui est son corps, l'Eglise le fait paraître comme sur un trône et sous le dais ; et, en cet état, elle le conduit dans tous les lieux du monde chrétien, ordonnant à tous les fidèles de fléchir les genoux devant lui, et de lui présenter leurs respects et leurs adorations.

[L'Arbre de vie]. — Entre quantité d'arbres d'une beauté ravissante qui étaient dans le paradis terrestre, il y en avait un qui avait une vertu toute particulière ; c'était l'arbre de vie qui réparait si bien les forces que l'homme y aurait été immortel. Il n'est pas besoin de grands raisonnements, ni d'une réflexion fort méditée, pour voir que dans le paradis de l'Eglise, où Dieu par sa miséricorde a mis l'Eucharistie, est véritablement l'arbre de vie qui répare nos forces, et où nous trouvons une vie divine qui nous y est donnée, non pour vivre dans les plaisirs de la terre, comme eussent fait nos premiers pères s'ils fussent demeurés fidèles à Dieu, mais pour jouir de ceux des anges et des bienheureux dans le ciel. Or le fruit qui contient ce pouvoir et cette vertu est le corps de Jésus-Christ, ce fruit délicieux qui se donne à nous pour nous servir de nourriture sous les espèces eucharistiques. Ce fruit sacré détaché de l'arbre de la croix répare d'autant plus avantageusement le mal causé par le péché du premier homme qu'il ne nous fait pas seulement vivre de la vie des anges et des bienheureux, mais de la vie de Dieu même, et qu'il nous met en état d'arriver à une gloire incomparablement plus grande que celle où nous aurions pu aspirer, si nos pères avaient conservé leur première innocence, puisque nous n'aurions jamais eu cet avantage, qui surpasse tout ce que l'on peut dire, d'être nourris du propre corps d'un Homme-Dieu, et de lui être intimement unis dans le Sacrement de l'autel.

[Bénédiction d'Isaac]. — Jacob sachant que son père Isaac devait donner sa bénédiction à son frère Esaü, et ayant acheté de ce dernier son droit d'aînesse, le prévint par le conseil de sa mère. Il prit l'habit d'Esaü et des peaux d'animaux, afin que sa chair parût comme celle de son frère. Il présenta à son père les aliments que sa mère lui avait préparés, comme elle les savait être de son goût, ainsi que du vin à boire. Isaac reconnut bien que c'était la voix de Jacob, mais sa vue affaiblie à cause de son grand âge l'empêcha de le reconnaître, et, sentant au toucher des mains semblables à celles d'Esaü, il lui donna sa bénédiction comme à son aîné; il lui désira la graisse de la terre et surtout l'abondance du blé et du vin. Cette histoire qu'on ne peut assez révérer, à cause des grands mystères qu'elle renferme, est un tableau d'un événement passé, et une prophétie des choses qui sont arrivées depuis. Mais sans parler des autres mystères qui regardent la personne de Jésus-Christ, je me contente

de remarquer que, vivant sur la terre, il a porté les dehors d'Esaü ; mais qu'il a eu la voix et la douceur de Jacob, et qu'il a paru devant son Père en qualité de Fils aîné, s'offrant à lui sous les espèces du pain et du vin, afin d'attirer par cette oblation sur lui et sur sa postérité, qui est l'Eglise multipliée et répandue jusqu'aux extrémités du monde, une bénédiction abondante, en multipliant ce pain céleste qui lui doit servir de nourriture.

[Parabole du festin]. — JÉSUS-CHRIST se peignait souvent lui-même dans les différentes paraboles qu'il proposait au peuple ; c'est ce qu'il a fait particulièrement dans la parabole de ce grand festin dont parle S. Luc, où tous les hommes sont invités. Le Sauveur en a fait l'application lui-même, et c'est de sa bouche que nous l'avons apprise, lorsqu'il nous a dit qu'un père de famille fit un grand banquet, et qu'à l'heure du souper, il envoya par ses serviteurs dire aux conviés que tout était préparé. Vous savez sous quels prétextes ceux à qui il avait fait l'honneur de les inviter, s'en excusèrent et refusèrent de s'y trouver ; ce n'est pas ici le lieu de réfuter ces mauvaises excuses, je dis seulement que l'Eglise fait une juste application de cette parabole au sacrement de l'autel.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Cùm dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos (Joan. XIII, 1). — Que veut dire le disciple bien-aimé, quand il nous assure que JÉSUS-CHRIST, ayant toujours aimé ses Apôtres, les a aimés jusqu'à la fin ? Il marque trois choses : 1° *In finem*, il les a aimés jusqu'à la fin de sa vie sans que les alarmes de sa mort, ni les violences de ses supplices qu'il avait présentes à son esprit et qu'il sentait par avance, aient pu diminuer rien de son amitié, ni l'empêcher de leur en donner des témoignages ; 2° Il les a aimés même au-delà de sa vie, d'un amour victorieux de la mort ; car voyant que la mort lui allait ôter la vie naturelle qu'il avait reçue pour notre salut, et qu'il ne la reprendrait plus que pour la porter au ciel, il a trouvé dans ce sacrement le moyen d'avoir une seconde vie sur les autels, et de lui donner une seconde vie au-dedans de nous-mêmes ; 3° *In finem*, il les a aimés d'un amour en quelque façon infini et sans bornes, n'ayant rien omis de ce que devait faire pour ses amis un cœur qui aime beaucoup : *Nihil omisit quod vehementer amantem deceret*, comme dit S. Chrysostôme.

Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit (Rom. VIII, 31). —

L'Apôtre se sert de ces paroles pour prouver que Dieu nous ayant donné son Fils et l'ayant livré pour nous à la mort, il n'y a rien que nous ne devions attendre de sa libéralité ; mais nous pouvons bien appliquer ces mêmes paroles à l'auguste sacrement de l'autel. Un Dieu dans ce mystère nous donne son corps et son sang, qui sont les plus précieux trésors du monde, et qui contiennent tout ce qu'il y a de plus grand dans le ciel et sur la terre. Que peut-il nous refuser après un don si magnifique ? N'est-ce pas de sa part un engagement de nous accorder tout le reste ; ou plutôt n'est-ce pas un gage que nous obtiendrons tout ce que nous pouvons prétendre dans la grâce et dans la gloire, puisque tout est éminemment compris dans le sacrement. C'est pour cela qu'on appelle le corps du Sauveur qui nous est donné dans ce mystère *Pignus futuræ gloriæ*, un gage de la gloire qu'il nous a promise pour l'autre vie, qu'il nous a méritée par son sang versé pour nous sur la croix, et qu'il nous donne dans ce sacrement. Comme tous les biens imaginables sont compris dans la gloire qu'il nous promet, c'est déjà nous la donner en quelque façon que de nous en donner un gage si certain et qui vaut la chose même qu'il nous promet. *Quomodo cum illo nobis non omnia donavit* ? (Rom. VIII).

Medius vestrûm stetit quem vos nescitis (Joan. I, 26). — C'est ce que S. Jean-Baptiste disait aux Juifs qui ne connaissaient point le Fils de Dieu, quoiqu'il fût parmi eux : Celui que vous attendez depuis tant de siècles, après lequel vos pères et tous les anciens patriarches ont tant soupiré, et dont ils se sont efforcés de hâter la venue en sollicitant le ciel par tant de vœux et de prières, celui-là, dis-je, est enfin descendu du ciel, est au milieu de vous, vous l'avez présent ; mais c'est un trésor dont vous ne jouissez pas, faute de le connaître, un bonheur que vous ne goûtez pas, parce que vous n'y faites point de réflexion ; c'est un bien infini qui vous peut rendre heureux, mais qui vous est inutile parce que vous n'en connaissez pas le prix. *Medius vestrûm stetit quem vos nescitis.* N'est-ce pas aussi ce que nous pouvons dire à une grande partie des chrétiens, qui ont ce même Dieu, ce même Sauveur, et pour dire en un mot, celui qui est la source de tous les biens, qui l'ont, dis-je, devant eux, et qui, bien loin d'en jouir et de profiter de cette heureuse occasion, y pensent à peine ? *Sapientia abscondita et thesaurus invisus ; quæ utilitas in utrisque* ? (Eccli. XLV). Hé ! de quoi vous servira ce trésor, si vous ne savez pas que vous l'avez ? Ah ! ce bien plus élevé que toutes vos pensées, plus grand que tous vos désirs ne vous rend pas heureux, parce que vous ne savez pas vous en servir. Vous pouvez tirer de là les mêmes avantages que ceux qui jouissaient de sa présence visible, car il est également libéral dans l'un et dans l'autre état ; et si vous n'avez pas le bonheur de le voir, consolez-vous dans cette obscurité qui ne vous permet pas de le contempler, car il vous est plus avantageux de le croire par la foi que de e voir par vos yeux.

Domine, quid est homo quod memor es ejus, aut filius hominis quoniam visitas eum ? (Psalm. VIII, 5). — C'est ce que nous pouvons dire en considérant les biens que nous recevons dans ce mystère. Quel est cet homme, pour user de tant de condescendance à son égard ? qu'y a-t-il en lui qui mérite que vous fassiez tant et de si puissants efforts pour gagner son affection ? qu'est-ce qui vous peut attirer avec tant de charmes qu'il faille passer par-dessus toutes les lois de la nature, négliger celles de la bienséance, et confondre celles de votre sagesse ? Il n'y a rien de notre part qui puisse l'y obliger ; c'est uniquement son amour qui l'y pousse, et c'est dans cet amour seul que nous devons chercher le motif de ce qu'il fait, et en apporter pour raison ces paroles de l'Apôtre : *Propter nimiam charitatem suam* (Ephes. II) ; il n'a pas mesuré les efforts de son amour à nos vœux et à nos désirs, mais à sa charité qui est immmense, extrême et infinie, *Propter nimiam charitatem quâ dilexit nos.* Aucun entendement ne pouvait atteindre jusqu'à cet excès, aucun cœur ne pouvait aller jusque-là ; mais ce que d'autres ne pouvaient faire, sa charité ingénieuse et puissante l'a surpassé : *Propter nimiam*, etc.

Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum (Luc. XXII, 15). — Si nous considérons le principe d'où part le présent qu'il nous fait dans ce mystère, il est aisé de voir que jamais il ne nous a marqué plus d'amour, et ne nous en a donné des preuves plus certaines : car le principe est son propre cœur, qui était comme pressé par la violence du désir qu'il en avait conçu depuis longtemps, selon l'expression dont il se servit lui-même quand il voulut instituer cet auguste mystère : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum* (Luc. XXII) ; ô mes chers disciples ! qu'il y a longtemps que j'ai souhaité cet heureux moment, auquel je vous dois donner les dernières marques de mon affection ! Il ne dit pas seulement qu'il le souhaite, mais qu'il l'a souhaité, pour marquer que ce désir n'est pas un souhait que son cœur ait formé dans cet instant, mais qui le presse depuis longtemps, et qui lui fait attendre ce jour avec une sainte impatience, et qui s'est même accru à tous les moments qui en ont retardé l'effet. Ce n'a pas même été un simple désir, mais un désir ardent et empressé : *Desiderio desideravi ;* ce qui signifie, en termes de l'Ecriture, un excès et une ardeur de désir extraordinaire qui lui serre le cœur jusqu'à ce qu'il soit accompli. Hé ! d'où venait, je vous prie, ce mouvement du cœur du Sauveur ? quelle était la cause de ce désir si violent, si empressé, si ardent et si souvent réitéré, sinon l'amour qu'il portait aux hommes, puisque tous les autres motifs avaient cessé ? Sans cela l'ouvrage de notre salut n'eût pas laissé d'être consommé : le prix de notre rédemption était entièrement payé, nos ennemis entièrement vaincus, l'enfer fermé, le paradis ouvert ; il n'y avait plus de nécessité qu'il demeurât parmi nous après qu'il serait remonté à son Père. Pourquoi donc penser aux moyens de se donner à nous et demeurer sur la terre jusqu'à la consommation des

siècles ? Ah ! sondons le cœur de ce Sauveur, nous trouverons que son amour n'est point satisfait, pendant qu'il lui reste quelque chose à donner, pendant que son corps qu'il a livré pour tous les hommes n'est point encore en la puissance de tous les hommes, que le sang qu'il a versé pour eux n'est point répandu dans eux-mêmes ; non, jusque-là son désir n'est point accompli, ni son cœur content de lui-même : *Desiderio desideravi.*

Sciens Jesus *quia venit hora ejus* (Joan. xiii) — *In quâ nocte tradebatur accepit panem* (I Cor. xi, 23). — C'est une chose surprenante de voir que le Fils de Dieu témoigne la passion qu'il a de se donner aux hommes et de demeurer avec eux, lors même que les hommes étaient animés de la plus injuste et de la plus violente haine contre lui : *Sciens* Jesus *quia venit hora ejus*, dit l'Evangile ; et S. Paul a remarqué cette circonstance en des termes encore plus formels et plus expressifs : *In quâ nocte tradebatur*, dans la nuit même qu'on le trahissait et qu'on le vendait à ses ennemis ; dans le temps même qu'il prévoyait leur rage et leur conspiration contre lui ; dans ce même instant où ils cherchent les moyens de verser son sang par de nouveaux tourments et par la cruauté la plus inouïe ; lui, par une nouvelle invention de son amour, le leur donne tout entier pour être le prix et le moyen de leur salut. Lorsqu'ils ne pensent qu'à couvrir de plaies ce corps sacré, c'est alors qu'il se laisse entre leurs mains pour leur faire encore plus de bien qu'ils ne lui préparaient de supplices ; et ainsi, nonobstant la violence des tourments qu'ils lui préparaient et les alarmes de cette mort qu'il avait présente devant ses yeux et dont il ressentait déjà les atteintes par la peinture que son imagination lui en faisait, il n'a pas laissé de vouloir demeurer avec eux, etc.

Quotiescumque manducabitis panem hunc, mortem Domini annuntiabitis (I Cor. xi, 26). On sait assez que dans l'Eucharistie le Sauveur est en état de mort et que, comme il y reçoit à chaque fois une nouvelle vie, il y souffre pareillement une nouvelle sorte de mort. Mais on ne fait pas toujours réflexion que c'est par cette circonstance qu'il nous donne la plus grande preuve de son amour, parce qu'en mangeant ce pain nous annonçons non-seulement la mort qu'il a soufferte pour nous, mais encore celle qu'il souffre dans nous : la raison est que la mort est le dernier terme que le Fils de Dieu même a donné à l'amour le plus ardent des hommes et auquel se réduisent ses plus violents efforts ; après cela il ne peut passer plus avant : *Majorem hâc dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis ;* c'est alors qu'il est extrême, c'est alors qu'il donne de l'admiration à tout le monde. Si donc quelqu'un trouvait le moyen de mourir plusieurs fois, et même de mourir à tout moment, celui-là sans doute aurait trouvé le secret de passer l'excès de la mort, si l'on peut s'exprimer de la sorte, en faisant que cè qui est le plus grand dans sa véhémence le soit aussi dans sa durée ; or quelle

preuve plus évidente de l'amour du Fils de Dieu envers les hommes que de demeurer avec les hommes, à cette condition de mourir sans cesse, souvent par une mort qui lui est plus sensible que celle qu'il a soufferte la première fois, j'entends celle que lui font souffrir les pécheurs en le recevant en état de péché.

Mysterium fidei. — Ce sont les paroles que prononce le prêtre dans la consécration du sang du Fils de Dieu : c'est un mystère de foi. Ne consultons ni les sens ni la raison dans cet adorable mystère ; la foi de S. Pierre fut exaltée par la foi de Jésus-Christ, parce qu'il avait reconnu en son maître la divinité que cependant lui cachaient les ombres de la nature humaine qu'il voyait : *Beatus es, Simon Barjona, quia caro et sanguis non revelavit tibi* (Matt. xvi, 13) Ici la foi des fidèles a quelque chose de plus formel ; car non-seulement on croit la divinité de Jésus-Christ que l'on ne voit pas, mais l'on ne croit pas même les accidents du pain et du vin que l'on voit. Ce mystère est difficile à concevoir, je le veux ; c'est pour cela que le Fils de Dieu nous le propose comme un mystère, afin d'exercer notre foi, pour marquer notre obéissance et arrêter la témérité de notre raison. Il faut donc qu'il y ait quelque chose de caché puisque c'est un mystère de foi ; car la foi, dit S. Augustin, consiste à croire ce que nous ne pouvons voir ni imaginer. Renouvelons donc aujourd'hui notre foi à l'égard de ce saint mystère, et faisons devant le sanctuaire la même profession que fit autrefois S. Basile soupçonné injustement d'erreur devant le corps de quelques martyrs : *Credo quod isti crediderunt*, je n'ai point d'autre croyance que celle de tant de martyrs et de saints, qui ont donné leur sang pour la défense de ce mystère ; et je suis prêt de signer du mien la foi que j'ai dans les paroles de Jésus-Christ.

Humiliatus sum usquequaque (Psalm. cxviii, 107). — Certes quand le Fils de Dieu ne ferait autre chose dans ce sacrement que de représenter à nos yeux l'image des humiliations de sa Passion, il me semble que nous lui pourrions bien appliquer en l'état où il y est réduit, ce que le prophète a dit : *Humiliatus sum usquequaque*, je me suis humilié de toutes les manières ; puisque j'ai trouvé l'invention de souffrir des abaissements qui ne sont plus, et que je fais revenir les affronts passés pour rendre mon humiliation présente. Quand nous avons reçu quelque affront, nous voulons en abolir les marques, nous tâchons du moins de l'effacer de la mémoire des hommes ; mais Jésus-Christ a bien d'autres sentiments pour les ignominies qu'il souffre : ce n'est pas assez de les avoir endurées une fois, il veut instituer un sacrement pour en perpétuer le souvenir et pour en immortaliser la honte. Non content d'en graver l'image sur des tableaux étrangers, il l'imprime sur son propre corps, et il emploie son sang pour faire la peinture de ses ignominies ; il ajoute même à l'image de sa Pas-

sion des humiliations présentes, qui abaissent toutes ses grandeurs, et anéantissent en quelque façon tous les principes de sa gloire.

Il y a des injures faites à ce Dieu humilié, qui sont propres à ce sacrement. Il y est produit par la parole d'un prêtre, c'est déjà une grande humiliation ; mais il est souvent produit par la parole d'un prêtre impie, dont le sacrifice est un sacrilége ; c'est une double humiliation d'obéir à une voix qui l'offense, et qui lui donne la mort au moment qu'elle lui donne la vie. Il demeure ensuite sur les autels pour se présenter à nos usages : c'est un grand abaissement ; mais il demeure exposé aux insolences des mauvais chrétiens, aux infidélités des hérétiques, aux abominations des sacriléges : ce sont des humiliations redoublées. Enfin, pour comble d'humiliation, il entre dans la bouche et dans l'estomac de ceux qui communient ; c'est une grande humiliation de vivre et de demeurer dans des lieux si indignes de sa présence ; mais combien de fois est-il reçu dans des cœurs criminels qui l'offensent en le recevant? n'est-ce pas une humiliation injurieuse, et qui l'oblige à se plaindre de cet amour qui l'a mis comme un but où il est exposé à tous les traits que les pécheurs décochent contre lui ? Ah ! si je voulais ramassser toutes les injures qu'il souffre dans ce sacrement, je croirais pouvoir faire une seconde passion du Sauveur, et montrer qu'il endure sur l'autel quelque chose de semblable à ce qu'il a enduré sur la croix ; j'y trouverais des Judas qui le trahissent avec des baisers, des bourreaux qui le crucifient, des persécuteurs qui l'abreuvent de fiel et de vinaigre en même temps qu'il les nourrit de sa chair et qu'il les abreuve de son sang, avec des différences néanmoins qui donnent au sacrement de l'autel des circonstances plus injurieuses que celles qui se produisirent à la croix.

Caro nostra est (Gen. xxxvii, 27). — Il faut que nous aimions le Sauveur qui est une même chair, une même chose avec nous, et que nous répondions à tous les objets de nos passions qui nous voudraient persuader de l'offenser, ce que Juda disait à ses frères, quand ils le sollicitaient de consentir à la perte de Joseph : *Caro nostra est ;* celui que vous me conseillez d'offenser et de crucifier en moi-même est ma chair et ma substance. Certes pour porter notre haine sur Jésus-Christ, tandis que nous réservons notre amour pour nous-mêmes, il faudrait séparer ces deux substances qui sont jointes si étroitement ; il faudrait diviser son corps de notre corps, démêler son sang de notre sang, et ôter ce qu'il y a de sa vie dans la nôtre ; ce qui ne se peut faire. Nous sommes donc obligés d'aimer le Sauveur comme une partie de nous-mêmes.

Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema (I Cor. xvi, 22). — C'est particulièrement à cause de ce divin mystère que nous pouvons prononcer avec S. Paul, anathême à celui qui n'aime point Jésus-Christ, parce que c'est là qu'il nous témoigne le plus grand amour

qui se puisse imaginer. Malheur donc à ces cœurs insensibles qui sont tout de glace, lorsqu'un DIEU se consume pour eux dans les flammes de sa charité! Faut-il que des cœurs qui ne sont faits que pour aimer DIEU soient indifférents à l'égard de celui qui les aime tant! Quoi! des chrétiens recevoir souvent le Fils de DIEU qui est tout amour et tout feu à leur égard, et n'avoir point d'amour pour lui, n'est-ce pas mériter l'anathême dont les menace S. Paul? Ah! je le dis en gémissant, on a de l'ardeur pour le monde, s'écriait un grand saint pénétré de douleur, et l'on n'en a point pour vous, ô souverain amour! les hommes sont pleins de l'amour d'eux-mêmes, attachés à leurs propres intérêts, ardents pour les choses de la terre; mais hélas, froids, insensibles, languissants en l'amour de DIEU qui les aime jusqu'à se donner à eux, se sacrifier pour eux, et se mettre en un état où il semble n'être que pour eux et pour leur usage : *Obstupescite, cœli, super hoc, et portæ ejus, desolamini* (Hieron. II); étonnez-vous, cieux, de cet aveuglement, et que la douleur que vous en ressentez vous donne de la compassion pour leur malheur. Mais est-il possible, mon Sauveur, que j'aie été jusques ici insensible à votre amour, et que je ne me sois point attiré l'anathême que vous avez fulminé par la bouche de votre Apôtre! Ah! il est temps de sortir de cet état de langueur, et d'indifférence; mon cœur y paraît disposé : je n'ose encore dire que je vous aime, mais je désire ardemment vous aimer; oui, mon DIEU, je veux vous consacrer toute l'étendue de mes affections. Je sens bien que mon cœur est trop étroit, et qu'il n'a que de faibles inclinations; et, si j'appelle à mon secours toutes les plus nobles créatures, je reconnais qu'elles sont encore trop bornées pour l'étendue de mes désirs. C'est par votre divin amour que je désire vous aimer; vous me l'offrez dans ce sacrement, puisque vous vous donnez vous-même à moi, ô feu divin, qui brûlez toujours sans vous éteindre jamais! embrasez-moi de vos flammes sacrées : qu'elles pénètrent mon âme, afin qu'elle vous aime dans le temps et dans l'éternité.

Tu es DEUS *absconditus* (Isaï. XLV, 15). — Apprenez de S. Augustin que JÉSUS-CHRIST ne se cache dsns ce sacrement que pour attirer notre confiance; en effet, s'il se rendait sensible à nos yeux, quelle assurance aurions-nous de l'approcher? sa divine majesté ne peut être vue sans qu'il en coûte la vie : *Non videbit me homo et vivet* (Exod. XXXIII, 20); depuis sa résurrection, il ne se montra à ses Apôtres et aux femmes pieuses qui l'avaient suivi pendant sa vie mortelle, que sous une forme étrangère; il apparut à Madeleine caché sous la figure d'un jardinier, pour ne la pas effrayer par l'éclat de son corps glorieux, de même qu'un rayon de sa gloire sur le Thabor avait jeté ses Apôtres par terre. C'est pourquoi le Fils de DIEU cache sa gloire sous les espèces de ce sacrement, pour ne pas nous intimider à la vue de sa chair glorieuse; mais plus il se cache à nos yeux, plus il devient sensible à nos cœurs. N'est-ce pas en se cachant

à ses disciples sur le chemin d'Emmaüs qu'il se manifestait à eux sous la forme d'un étranger, et que sous cette figure il s'insinuait insensiblement dans leurs cœurs par les ardeurs de la charité divine? *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur nobis* (Luc. XXIV, 32)? Il ne se fit pas connaître visiblement dans son entretien parce qu'ils étaient chancelants dans la foi; mais ils le connurent sensiblement dans la fraction du pain : *Cognoverunt eum in fractione panis;* ce qui nous apprend que ce DIEU caché se rend plus sensible par la communion, que par l'expérience des sens et par tout le raisonnement de l'esprit. Autrefois David demandait à DIEU un témoignage de présence et d'absence : tantôt il le suppliait de ne pas détourner sa face de dessus lui, et tantôt de détourner les yeux de sa faiblesse; ce qu'il demandait, nous l'avons au sacrement de l'autel : un DIEU présent pour nous consoler, un DIEU absent pour ne nous pas effrayer par sa présence : *Absentiâ præsens, et præsentiâ absens*, dit S. Bernard.

Ego veni ut vitam habeant, et abundantiùs habeant (Joan. x, 10). — Si nous considérons que le Fils de DIEU, connaissant que les hommes conservent la vie naturelle par la nourriture que reçoit leurs corps, s'est voulu cacher sous les espèces d'un aliment corporel afin qu'à l'ombre de leur voile il leur inspirât plus facilement la vie de la grâce, il est impossible que nous ne soyons transportés d'amour par l'excès d'une telle bonté. Je suis venu au monde, dit cet aimable Sauveur, afin que les hommes aient la vie, et qu'ils l'aient plus abondamment. La première vie spirituelle que le Fils de DIEU nous donne nous est communiquée par le Baptême et par la Pénitence; et la plénitude de la vie, par les autres sacrements, particulièrement par celui de l'Eucharistie, qui est la vie même. Or se donner pour nourriture à l'homme, afin qu'il ne puisse recevoir la vie sans recevoir la charité, parce que le Fils de DIEU est l'un et l'autre, c'est un excès d'amour qui surpasse la portée de notre entendement. Certes on doit dire alors avec l'Apôtre que rien ne nous peut séparer de la charité, quand nous possédons celui qui est la charité même, et qui nous est si étroitement uni, s'étant fait notre nourriture.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? (Psalm. CXV, 12). — Que rendrons-nous au Fils de DIEU pour les grâces et les faveurs qu'il nous fait en ce divin mystère? Ah! il faudrait que tout en nous se changeât en sentiments de reconnaissance. S'il nous donne une grâce universelle, ne lui devons-nous pas toute l'étendue de nos cœurs? s'il nous donne une grâce continuelle, comme nous avons dit, ne devons-nous pas toujours être occupés de ses dons? s'il nous donne une grâce pleine, abondante et inépuisable, ne devons-nous pas être remplis de reconnaissance, en nous donnant à lui sans réserve? Cependant, par une étrange ingratitude, peu de personnes reconnaissent les libéralités du

Sauveur; beaucoup n'y font presque aucune réflexion, et la plupart les oublient entièrement, plus ingrats en ce point que les Israélites qui perdirent, il est vrai, le souvenir de tous les biens dont Dieu les avait comblés dans le désert : *Obliti sunt benefactorum ejus et mirabilium ejus*, mais qui après tout n'avaient reçu que les figures des biens dont nous possédons la vérité. Malheur à nous si, étant infiniment plus favorisés que ce peuple, nous le surpassions en ingratitude envers notre bienfaiteur ! Ah ! connaissons-nous le prix des grâces que nous recevons en ce mystère? S. Augustin nous apprend qu'on prenait autrefois le sang d'une victime, qu'on le mettait d'un côté d'une balance, et qu'on plaçait de l'autre de l'or et des pierres précieuses; pouvez-vous peser le sang d'un Dieu ? quand vous mettriez dans la balance tous les trésors du monde, la moindre goutte de ce sang est d'un prix infini, et vous le méprisez ! car quel plus grand mépris que de lui préférer un intérêt sordide, un plaisir brutal ! etc.

Vere tu es Deus absconditus (Isaï. xlv, 15). — La majesté de Dieu aurait trop d'éclat pour la faiblesse de l'homme, s'il ne cachait ses splendeurs sous des nuages; si les anges du ciel sont obligés de voiler leur face aux pieds de son trône, des yeux mortels pourraient-ils supporter l'éclat de sa gloire, s'il n'apportait quelque tempérament à ses lumières ? c'est pour cela que le Dieu d'Israël ne paraissait autrefois aux patriarches que dans une nuée : *Apparuit illis in nube* (Exod. xvi). C'est aussi de la sorte que le Verbe incarné, qui est la splendeur des clartés éternelles de son Père, a établi son trône dans les ténèbres, et est devenu un Dieu caché sous les nuages de nos mystères. S'il descend du ciel pour se faire homme dans le sein d'une vierge, c'est à la faveur d'une nuée que les anciens prophètes conjuraient le Seigneur de faire pleuvoir le juste : *Rorate cœli desuper, et nubes pluant justum* (Isaï. xlv) ; s'il fait paraître un rayon de sa gloire sur le Thabor, c'est dans une nuée qui environne ses disciples : *Ecce nubes lucida obumbravit eos* (Matt. xvii); s'il retourne au sein de son Père dans son Ascension, c'est encore à la faveur d'une nuée qu'il se dérobe aux yeux de ses disciples : *Nubes suscepit eum ab oculis eorum* (Act. i); enfin s'il veut demeurer parmi les hommes au sacrement de l'autel jusqu'à la consommation des siècles, c'est sous les nuages des espèces sacramentelles qui voilent sa grandeur et sa magnificence. Mais comme ce Dieu caché dans la nuée de son incarnation fut adoré par les Mages; comme ce Dieu enveloppé dans la nuée de son incarnation fut révéré par les anges; comme ce Dieu caché sous les voiles de la nature humaine fut reçu triomphant dans Jérusalem ; comme ce Dieu caché sous les espèces sacramentelles est adoré par les anges sur nos autels, reconnu par les rois, qui lui rendent leurs hommages, révéré par les peuples qui signalent leur piété dans la pompe des processions du jour consacré à cet adorable mystère ; que ne devons-nous point faire, nous qui

faisons profession d'être de fidèles chrétiens, de le reconnaître, de l'adorer, de lui rendre nos hommages sous ces voiles dans nos églises où il est continuellement exposé pour être révéré des fidèles?

Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos. (Joan. xv, 9). — Les choses de la terre ne peuvent nous donner qu'une idée fort imparfaite de la charité que le Fils de Dieu nous témoigne dans ce sacrement : élevons nos pensées jusqu'à la divinité même, pour nous en former une plus juste. Le croirez-vous? le Sauveur du monde nous assure qu'il nous aime comme son Père l'a aimé : *Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos.* Or il n'y a point d'amour plus grand, plus noble, plus ardent que celui du Père éternel envers son Fils : il l'aime autant qu'il peut être aimé ; et comme il est infiniment aimable, il l'aime infiniment, il prend et borne en lui toutes ses complaisances et il en est inséparable, il ne peut ne le pas aimer sans cesse, sans interruption et sans réserve. Tel est l'amour que Jésus-Christ nous porte au sacrement de l'autel; sa charité est infinie en elle-même; il nous aime comme étant les productions de sa grâce, autant que nous sommes aimables; il prend ses complaisances dans les âmes fidèles qui se plaisent dans sa compagnie, et il est inséparablement uni aux chrétiens qui ne se séparent point de lui. Quel bonheur pour une âme chrétienne d'avoir ainsi pour ami un Dieu qui se livre à elle entièrement, et qui l'aime d'un si parfait amour ! elle peut jouir de sa présence quand elle veut, elle peut recourir à lui dans ses besoins, elle peut à tout moment lui rendre visite, décharger dans son sein ses chagrins, et éprouver les effets de l'ardent amour qu'il lui porte.

Qui dedit semetipsum pro peccatis nostris. (Gal. i, 4). — Ce qui nous doit rendre ce don plus cher et plus précieux, c'est que, quelque commun qu'il soit, puisqu'il est donné généralement à tous les hommes, il nous est aussi particulier que si nous étions les seuls qui en puissions jouir. Si donc dans les grâces et dans les bienfaits que nous recevons, la distinction qu'on a pour nous nous touche souvent plus que le bien même qu'on nous fait, quel sentiment d'amour et de reconnaissance ne doit point exciter un bienfait qui est autant à nous que s'il n'était que pour nous, et dont nous pouvons dire comme S. Paul : *Qui dedit semetipsum pro me !* C'est à moi qu'il se donne de la sorte, c'est pour moi qu'il s'est mis en cet état, c'est dans moi-même en particulier qu'il entre et qu'il demeure, c'est moi qu'il a voulu combler de dons et de faveurs en se donnant tout entier à moi. Mais que puis-je vous rendre en échange ! Il n'y a que vous, ô mon Sauveur et mon Dieu, qui connaissez la grandeur du présent que vous me faites, et combien je vous suis redevable. Vous n'avez pas voulu que je demeurasse éternellement ingrat ; car vous avez fait de ce sacrement même le moyen de reconnaître la grandeur du présent que vous me faites, et vous lui avez donné le nom d'Eucharistie, c'est-à-dire, d'actions

de grâces, comme si c'était vous remercier de votre présent que de le recevoir.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? (Psalm. CXV, 12). — Comment répondrai-je à tant de témoignages de l'amour d'un DIEU ? Que puis-je faire pour lui, afin de reconnaître ce qu'il a fait pour moi ? Le voici : *Calicem salutaris accipiam ;* son sang offert sera le moyen de le remercier du sang qu'il a répandu pour moi, et dont il m'applique le mérite dans ce sacrement ; son sacré corps qui contient la source de tous les biens sera le fonds où je prendrai de quoi lui rendre ce que je lui dois. Hélas ! qu'ai-je pu faire, mon adorable Sauveur, pour vous engager à me donner, avec votre propre corps, tous les trésors de la divinité ? Vous connaissez trop ma misère pour attendre aucun bien de moi ; mais du moins puis-je vous refuser le peu d'amour dont je suis capable, pour reconnaître la grandeur du vôtre ? C'est avec ce sentiment que je prendrai cette coupe de salut que vous me présentez à l'autel : *Calicem salutaris accipiam.*

Ecce tabernaculum DEI *cum hominibus.* (Apocal. XXI, 3). — Il me semble que les paroles que S. Jean entendit autrefois touchant la Jérusalem céleste conviennent également à nos églises et à nos tabernacles où repose le corps adorable du Sauveur. Ce sont les tabernacles que DIEU a choisis pour demeurer avec les hommes ; c'est là qu'il a placé son trône, qu'il est adoré des anges et des hommes ; c'est là qu'il se fait voir aux yeux de la foi, et qu'il se fait goûter aux âmes remplies de charité ; c'est là que le Fils de DIEU reconnaît les fidèles par les grâces qu'il répand sur eux ; c'est là que les chrétiens le reconnaissent pour leur Dieu par les adorations qu'ils lui rendent : *Habitabit cum eis, et ipsi populus ejus erunt, et ipse* DEUS *cum eis erit ipsorum* DEUS. (Apoc. XXI, 3).

Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos. (Joan. XV, 15). — C'est un trésor qu'un véritable ami, l'Ecriture me l'assure ; mais c'est de vous, mon Seigneur et mon DIEU, qu'elle entendait parler. Comme il n'y eut jamais de plus véritable ami que vous, ce n'est aussi qu'en vous seul que je puis trouver un trésor capable de fournir à tous mes besoins. C'est surtout dans ce divin sacrement que vous vous montrez tel ; car si je suis affligé, vous me consolez ; si je suis pauvre, vous m'enrichissez ; si je suis attaqué, vous me défendez ; si je suis faible, vous me fortifiez ; si je suis dans l'abattement, vous me relevez le courage ; enfin je trouve en vous le remède à tous mes maux et l'abondance de tous les biens. A quoi donc ai-je pensé jusqu'ici, quand j'ai cherché avec tant d'inquiétude, et souvent avec si peu de succès, des amis parmi les hommes ! Leur pouvoir est fort borné, et leur bonne volonté l'est encore davantage ; ils peuvent peu de choses, et veulent ordinairement moins qu'ils ne peuvent. Il n'y a que

vous, mon Dieu, dont la puissance soit infinie, et dont la libéralité égale la puissance. Ah ! je n'ai pas connu jusqu'à présent mon bonheur ; mais puisque vous m'honorez de votre amitié, que vous m'en donnez toutes les preuves et tous les témoignages dans ce divin sacrement, que vous me recevez à votre table, que vous souffrez que j'agisse familièrement avec vous, que j'épanche mon cœur dans votre sein, et que vous ne demandez autre chose de moi sinon que je vous aime et que je sois sensible à l'amitié que vous me témoignez, je veux désormais vous donner des preuves de ma fidélité et de mon dévouement entier à votre serviee ; je cultiverai cette amitié par mes fréquentes visites, et quand vous me ferez l'honneur de me visiter et de demeurer chez moi, je ferai les derniers efforts pour vous marquer que je suis tout à vous.

IV.

Passages et Pensées des SS. Pères.

Carnem suam (Christus) *ad manducandum cordi et ori tribuit.* S. August. ad Orat.

Jésus-Christ s'est donné aux hommes pour être mangé de la bouche et du cœur.

Dicere audeo quod Deus, *cum sit omnipotens, plus dare non potuit; cum sit sapientissimus, plus dare nescivit; cum sit ditissimus, plus dare non habuit.* Idem, Tract. xxvi in Joannem.

J'ose dire que, quoique la puissance de Dieu soit infinie, il n'a pu nous donner rien de plus grand ; quoique sa sagesse soit très-éclairée, il n'a su nous donner davantage ; quoique ses richesses soient immenses, il n'a pas eu de quoi nous faire un présent plus magnifique.

O sacramentum pietatis! ô signum unitatis! ô vinculum charitatis! Idem. ibid.

O sacrement de piété ! ô signe de l'unité ! ô lien de la charité.

Hoc est manducare illam carnem et bibere illum potum, in Christo manere et Christum in se manentem habere. Idem, Tract. xxvii in Joan.

Manger la chair de Jésus-Christ et boire son sang, c'est recevoir l'un et l'autre de telle sorte qu'il demeure en nous, et nous en lui.

Christus dicens; qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo, *ostendit quid sit, non sacramento tenus, sed revera corpus Christi manducare et ejus sanguinem bibere; hoc est enim in Christo manere ut in illo maneat Christus.* Idem, de Civit. xix, 21.

Jésus-Christ, en disant : *celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui,* montre ce que c'est que manger son corps et boire son sang, non-seulement en signe et en sacrement, mais véritablement ; car c'est demeurer en Jésus-Christ de telle sorte qu'il demeure en nous.

Nisi esset humilis, non manducaretur nec biberetur. Idem, in Psalm. xxxiii.

Si le Sauveur n'était humble, il ne se laisserait pas manger et boire.

Nemo carnem illam manducat, nisi prius adoraverit; inventum est quomodo adoraretur tale scabellum, et non solum non pecce-

Personne ne mange cette chair qu'il ne l'ait auparavant adorée ; il a trouvé le moyen de faire que non-seulement on l'a-

tur adorando, sed peccaretur non adorando. Idem, in Psalm. LXXXIX, *super illa verba :* et adorate scabellum pedum ejus.

dore sans crime, mais qu'il y ait du crime à ne la pas adorer.

Qui dignè comedit hunc panem qui est corpus Christi, necesse est ut moriatur præteritis et vivat futuris. Idem, serm. CCI de Temp.

Celui qui mange dignement ce pain céleste qui n'est autre que le corps même de JÉSUS-CHRIST, doit mourir à toutes les choses présentes, afin de ne vivre plus que pour les choses à venir.

Sinit (impium) accipere inter innocentes discipulos quod fideles norunt pretium nostrum. Idem, Epist. 162.

JÉSUS-CHRIST permet à un impie de recevoir en la compagnie de ses disciples innocents ce que les fidèles savent être le prix de notre rédemption.

Punici christiani sacramentum non aliud vocant quàm vitam. Idem, de Merit. et Remiss.

Les chrétiens de Carthage n'appellent point le sacrement de l'Eucharistie autrement que du nom de vie.

Corpore et sanguine quo quotidie in Ecclesiâ pascimur et potamur, participes unius summæ charitatis efficimur. Idem, ibid. 14.

Le corps et le sang que l'Eglise nous présente pour nourriture et pour breuvage nous réunissent tous dans une parfaite charité.

Manduca vitam, bibe vitam. Idem, Homil. de Verb. Domini.

Mangez la vie, buvez la vie.

Sacramento corporis Domini subjugatus est mundus. Idem, Epist. ad Januar.

Le sacrement du corps de JÉSUS-CHRIST a soumis l'univers entier.

Et nos ille possideat, et nos illum possideamus. Idem, Tract. 2 in Joan.

Comme JÉSUS-CHRIST nous possède, il faut aussi que nous le possédions.

Christus qui semel immolatus est in se ipso, in sacramento quotidie populis immolatur. Idem, Epist. 23 ad Bonifac.

JÉSUS-CHRIST, qui n'a été immolé et sacrifié qu'une fois sur la croix, est immolé tous les jours pour les peuples dans le sacrement.

Verbum illud quo pascuntur angeli, quod est æquale Patri manducavit homo. Idem, Conc. 2 in Psalm. 33.

Le même Verbe divin qui est égal au Père et qui est la nourriture des anges, a été la nourriture de l'homme.

Incarnatur panis, et trajicitur per mamillam ut veniat ad infantem; incarnatur Verbum, et trajicitur per Eucharistiam ut veniat ad hominem. Idem, ibid.

Comme le pain devient chair, et passe par la mamelle de la mère pour servir de nourriture à son enfant, de même le Verbe divin s'incarne, et passe par l'Eucharistie pour entrer dans l'homme.

Mensa potentis unde sumitur corpus Christi. Idem, Tract. 84 in Joan.

La table du Tout-puissant, où l'on prend le corps de JÉSUS-CHRIST pour s'en nourrir.

Poculum pretii nostri. Idem, Confess. VII.

C'est la coupe de notre rachat.

Panis supersubstantialis. Idem, serm. 18 de Verb. Domini.

Pain supersubstantiel.

Mutet vitam qui vult accipere vitam; nam si non mutet vitam, ad judicium accipiet vitam, et magis ex ipsâ corrumpitur quam sanatur, magis occiditur quam vivificatur. Idem, serm. I de Temp.

Que celui-là change de vie qui veut recevoir l'auteur de la vie; car s'il ne change sa mauvaise vie, il reçoit son jugement et sa condamnation au lieu de la vie; il y trouve sa corruption plutôt que la santé, et la mort plutôt que la vie.

Non quod videtur, sed quod creditur, pascit. Idem, contra Faustum.

Ce n'est pas ce que l'on voit, mais ce que l'on croit qui est notre nourriture.

Dominus angelorum factus est homo, ut panem angelorum manducaret homo. Idem, serm. 13 de Temp.

Le Seigneur des anges s'est fait homme, afin que l'homme mangeât le pain des anges.

Corpus Christi accipere majus est quàm orare. Hieronym. ad Celantiam.

Il est d'un plus grand mérite de recevoir dignement le corps de JÉSUS-CHRIST que de prier.

Eucharistia charitatis est symbolum. Idem, ad Theoph.

L'Eucharistie est le symbole de la charité.

Ipse conviva et convivium, ipse comedens et qui comeditur. Idem, Epist. 150 ad Hædibia m.

Le Fils de DIEU dans ce sacrement est tout à la fois le festin et celui qui y convie, celui qui mange et celui qui est mangé.

Caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut anima de Deo *suginetur.* Tertull. de Resurrect. carnis.

Notre chair est nourrie du corps et du sang de Jésus-Christ, afin que l'âme soit engraissée de Dieu même.

Pharmacum immortalitatis est; antidotum ne moriamur, sed vivamus semper in Christo Jesu. S. Ignatius martyr. Epist. ad Ephes.

Un médicament qui rend immortel; un antidote qui préserve de la mort, afin que nous vivions toujours en Jésus-Christ.

Gloria Dei (ita Eucharistiam vocat.) Idem, Epist. ad Ephes. *Vita æterna* (hoc sacramentum sic appellat.). Idem, Epist. ad Roman.

La gloire de Dieu. . . . La vie éternelle. *C'est ainsi que S. Ignace parle de l'Eucharistie dans ses Epîtres.*

Quid est altare nisi sedes corporis et sanguinis Christi? Optatus Milevit. contra Parmen.

Qu'est-ce que l'autel? sinon le lieu où repose le corps et le sang de Jésus-Christ.

Per cibum istum sacratissimum in suam nos Christus traducit effigiem, Deiformesque nos reddit. S. Dionysius, de cœlesti Hierarch.

Jésus-Christ, par la vertu de ce mêts sacré, nous fait ses images vivantes, et nous donne une ressemblance avec Dieu même.

Æternæ vitæ cibaria. S. Chrysologus, serm. 159.

Le corps et le sang du Sauveur sont les mêts de la vie éternelle.

Panis immortalitatis. S. Irænæus, IV.

C'e t un pain qui donne l'immortalité.

Symbolum resurrectionis. Concil. Nicænum.

Le symbole de la résurrection.

Esca sanctorum. S. Ambros., de Benedict. Patriarch.

La nourriture des saints.

Cibus vitæ æternæ. S. Basil., de Baptismo.

L'aliment qui donne la vie éternelle.

Christi corporis et sanguinis participatio necessaria est ad vitam æternam. S. Basil. in sum. Mor.

La participation du corps et du sang de Jésus-Christ est nécessaire pour obtenir la vie éternelle.

Qui se nobis ad manducandum dedit, quin suum denegare poterit in futurum? S. Chrysost., serm. 95.

Celui qui s'est donné à nous pour nourriture, que nous peut-il refuser à l'avenir?

Idoneus esse non potest ad martyrium qui ab Ecclesiâ corpore Christi et sanguine non armatur ad prælium. Cyprian. Epist. ad Cornel. Papam.

Celui-là n'est pas propre au martyre qui n'est point armé du corps et du sang du Sauveur par l'Eglise.

Hoc uno contenti ferculo, omnes mundi delicias aspernantur fideles. Idem, de Cœna.

Les fidèles, contents de ce mêts délicieux, méprisent avec dédain toutes les délices de ce monde.

Panis iste non effigie sed natura mutatus, omnipotentia Dei *factus est caro.* Idem, ibid.

Ce pain changé, non en apparence, mais réellement, est fait chair par la toute-puissance de Dieu.

Quos excitamus et hortamur ad prælium, non inermes nudosque relinquimus; sed protectione corporis et sanguinis Christi munimus. Idem, Epist. 45 ad Cornel.

Ceux que nous excitons et exhortons au combat, nous ne les abandonnons pas nus et sans armes, mais nous les munissons de la protection du corps et du sang de Jésus-Christ.

Alimonia immortalitatis. Idem, serm. de Eucharistiâ.

L'Eucharistie est une provision pour l'éternité.

Portio vitæ æternæ. Idem, ibid.

C'est une portion de la vie éternelle.

Panis ad totius hominis salutem proficiens. Idem, ibid.

Un pain qui peut être d'usage pour tout ce qui regarde le salut de l'homme.

Panis omne delectamentum habens. Idem, serm. de Cœna.

Un pain qui renferme toutes sortes de délices.

Panem angelorum sub sacramento manducamus in terris, eumdem sine sacramento manifestius edemus in cœlo. Idem, ibid.

Nous mangeons sur la terre le pain des anges, sous les voiles du sacrement; nous le mangerons un jour au ciel dans sa propre forme.

Non humani, sed divini muneris sacramentum. S. Ambros., de Imit.

Ce sacrement n'est pas un présent de la main des hommes, mais de la main de Dieu.

Medicina peccatorum. Idem, de Sacram., IV.

C'est la médecine qui purge les hommes de leurs péchés.

Quomodo morietur is cui cibus vita est? Idem, serm. in Psalm. 118.

Comment celui-là pourrait-il mourir à qui la vie même sert d'aliment ?

Ille panis vitæ æternæ qui animam nostram fulcit. Idem, ibid.

C'est le pain de la vie éternelle qui soutient notre âme en celle-ci.

Sacramenta pro requie mortui. Idem, de obitu Valent.

Sacrement institué pour le repos des morts.

Quantâ reverentiâ et tremore, quantâ corporis et animæ puritate hoc divinum et celeste sacrificium est celebrandum, ubi caro Christi in veritate sumitur! Idem, in precibus ante Missam.

Avec quelle révérence, avec quelle pureté de corps et d'esprit devez-vous participer au sacrifice où vous recevez en vérité la chair de Jésus-Christ !

Unus sit nobis dolor, si hâc escâ privamur. Chrysostom., Homil. 83.

Que ce soit-là notre unique regret, d'être privés de cette nourriture.

Hic sanguis nostrarum animarum salus est; hoc lavatur anima, hoc armatur, hoc incenditur, hoc igne et sole clariorem animam nostram reddit. Idem, Homil. 45 in Jean.

Ce précieux sang est le salut de nos âmes ; c'est de ce sang que notre âme est lavée, armée et animée : c'est ce qui la rend plus pure et plus brillante que le soleil et le feu.

Dum in terrâ sumus, ut terra nobis cœlum sit facit hoc mysterium. Idem, Homil. 24 in Epist. I ad Cor.

Pendant que nous sommes sur la terre, ce divin mystère fait que la terre nous est un ciel.

Corpus Christi aliter pius, aliter incredulus sapit. Idem, Homil. 7 in I. Epist. ad Cor.

Une âme pieuse goûte tout autrement ce divin mêts du corps du Fils de Dieu qu'un incrédule.

Nihil omisit quod vehementer amantem deceret. Idem, in Joan., 13.

Le Fils de Dieu n'a rien omis de ce que devait faire une personne qui aime beaucoup.

Bonam spem de futuris vobis præbens, quippe qui vobis hic me ipsum tradidi, multo magis id in futuro faciam. Idem, Homil. 60 ad popul. Ant.

C'est pour vous donner bonne espérance des biens de l'avenir que ce mystère est institué, car si je me suis donné à vous en ce monde, que ne ferai-je point dans l'autre pour vous rendre heureux ?

Considera quali sis insignitus honore, quali mensâ fruaris. Idem, Homil. 60 ad popul. Antioch.

Considérez combien vous êtes honoré, combien est vénérable la table où vous siégez.

Hic sanguis animæ nobilitatem non sinit languescere; hic sanguis facit ut imago in nobis regni floreat. Idem, Homil. 45 in Joan.

Ce sang d'un Dieu ne souffre pas que l'âme qu'il a ennoblie languisse ; mais il fait fleurir en elle l'image de sa royauté.

Huic dum unimur, efficimur unum Christi corpus et una caro. Idem, Homil. 83 in Matth.

Lorsque par le moyen de ce sacrement nous sommes unis à Jésus-Christ, nous sommes un même corps et une même chair avec lui.

Cum benedictionem dico, Eucharistiam dico, et dicendo Eucharistiam, omnem bonitatis Dei *thesaurum aperio.* Idem, super illa verba Pauli ; Calix benedictionis nonne communicatio sanguinis Christi est.

Lorsque je parle de bénédiction, j'entends parler de l'Eucharistie, et dans ce mot je vous découvre tout le trésor de la bonté de Dieu.

Quis pastor oves proprio pascit cruore? ipse autem proprio nos pascit sanguine, ut nos sibi per omnia coagmentet. Idem, Homil. 83 in Matth.

Quel est le pasteur qui nourrit ses brebis de son propre sang ? c'est pourtant ce que fait celui-ci pour nous incorporer complétement à lui.

Fiduciæ fundamentum. Idem, Homil. 24 in I Cor.

Ce mystère est le fondement de la confiance.

Præsens subsidium defunctorum. Idem, in Epist. ad Philipp.

C'est le secours le plus efficace pour le soulagement des morts.

Victima dormientibus solatium ferens. Idem, Homil. 41 in I Cor.

La victime qui est offerte pour le soulagement des défunts.

Beneficiorum Dei *recordatio.* Idem, Homil. 26 in I Cor.

Le souvenir des bienfaits de Dieu.

Mysterium pacis. Idem, Homil. 50 in Matth.

C'est un mystère de paix.

Hoc corpus nobis comedendum præbuit, quod fuit summæ dilectionis. Idem, Homil. 24 in I Cor.

Le Fils de Dieu nous a donné son corps à manger; ce qui est l'effet d'un extrême amour.

Vivificat corpus Christi, et ad incorruptionem sud participatione perducit. Cyrill. Alexandr. III in Joan. 37.

Le corps du Fils de Dieu nous vivifie, et sa participation rendra le nôtre incorruptible.

Christus in hoc sacramento sævientem membrorum legem sedat, collisos redintegrat, perturbationes extinguit. Idem, IV in Joan., 17.

Jésus-Christ dans ce sacrement apaise et réprime la rébellion des membres, calme les troubles de l'esprit.

Præclarum viaticum hostiæ immaculatæ. Idem, XVII de Ador.

L'excellent viatique que cette hostie toute sainte et sans tache.

Concorporeus et consanguineus Christi. Cyrill. Hierosol. Catech. IV, Myst.

Celui qui mange ce corps et boit ce sang devient un même corps et un même sang avec Jésus-Christ.

Esculentum se nobis proposuit, ut accipientes illum in nobis illud efficiamur quod ipse est. Gregor. Nyssen., in Eccl., XIII.

Le Sauveur s'est mis en état d'être mangé, afin que le recevant comme aliment, nous soyons changés en lui.

Extendit Deus *super spes nostras munera sua, et, quod maximum et rarissimum est, dona illius etiam tua vota vicerunt.* Salvianus, II ad Eccl. Cath.

Dieu a étendu ses bienfaits au-delà de nos espérances, et, ce qui est plus admirable et plus rare, il a même surpassé nos vœux.

Corpus nostrum consequitur immortalitatem, corporis Christi immortalitati conjunctum. Greg. Nyssen., Orat. Catechist. 37.

Notre corps acquiert un droit à l'immortalité par son union avec celui de Jésus-Christ qui est immortel.

Non aliud agit participatio corporis et sanguinis Christi, quàm ut ad id quod sumimus transeamus. S. Leo, de Pass. Domini.

La participation que nous avons au corps et au sang de Jésus-Christ ne tend qu'à nous changer en lui.

Tot et tanta miracula in præparatione istius benedicti panis inclusit, ut in ipso videatur omnium quæ ab initio mundi fecit mirabilium memoriam renovasse. D. Thomas, Opusc. 59.

Dieu a tant fait de miracles pour préparer les hommes à ce pain de bénédiction, qu'il semble avoir voulu y renouveler le souvenir de toutes les merveilles qu'il a opérées depuis le commencement du monde.

Cum datur in cibum, datur ad omnimodam unionem. Idem, Opusc. de Sacram. altaris.

Le Fils de Dieu, en se donnant pour nourriture, se donne pour consommer avec nous une complète union.

Spiritualis dulcedo tanquam in proprio fonte gustatur. Idem, Opusc. 57.

On goûte dans ce sacrement, comme dans sa propre source, toute la douceur spirituelle.

Donum inenarrabile. Guillelm. Paris., Tract de Euchar.

C'est un don qu'on ne peut expliquer.

Sicut in paradiso lignum vitæ fuit quo jugis subsisteret status hominis, ita provisum est in Ecclesiâ hoc mysterium salutis. Paschasius, de Corp. et Sang. Domini.

Comme l'arbre de vie était dans le Paradis terrestre pour conserver l'homme dans l'état où Dieu l'avait créé, de même Dieu a pourvu son Eglise de ce mystère de vie et de salut.

Quid melius seipso dare poterat vel ipse. D. Bernard.

Que pouvait un Dieu, tout Dieu qu'il est, nous donner de meilleur que lui-même?

Notissimum futuræ felicitatis indicium, et divinæ miserationis præsagium certum. Laurentius. Justin. serm. de Euch.

Ce mystère est un signe bien connu de notre bonheur éternel, et un heureux présage de la miséricorde de Dieu.

Divitias divini sui erga homines amoris velut effudit. Concil. Trid., sess. XIII, 2.

Dieu dans ce sacrement a fait une profusion de toutes les richesses de son amour.

Antidotum quo à peccatis mortalibus præservamur. Ibid.

Disce à Christo quomodo diligas Christum. S. Bernardus.

Mihi omni infelicitate miserius est quod ad Christi corpus immundus accedo, elatus ad humilem, iratus ad mitem, crudelis ad misericordem; et tamen patitur humilis elatum, etc. Idem, serm. I de Cœnâ Dom.

Quomodo non exultet anima quæ se sentit dignam Dei *præsentiâ.* Laurent. Justin., De casto connub.

Tota in humilitate majestas, tota in majestate humilitas. S. Leo, de Pass. Christi.

Maximum miraculorum Christi. D. Thomas, Opusc. 54.

Miraculum amoris. Cyrill., in Glaph.

Ultimum et necessarium viaticum. Concil. Nyssen., Can. XIII.

Mysterium crucis eripuit nos à potestate peccati; mysterium Eucharistiæ eripit nos à voluntate peccandi. Innocentius III, de Myst. IV.

Hoc solum habemus in præsenti sæculo bonum, si vescamur carne ejus, nempe Christi, *cruoreque potemur.* S. Hieronym., in c. III Eccl.

Qui sanguinem suum pro omnibus effundere non recusavit et rursus ipsum sanguinem nobis communicavit, quid pro salute nostrâ facere recusabit? S. Chrysostom., Homil. 2 ad popul. Antioch.

Sacramentorum sacramentum, in quo nobis dantur Pater et Filius et Spiritus Sanctus. S. Thomas, Opusc. 58.

Placuit Spiritui Sancto ut in honorem tanti sacramenti, in os christiani prius dominicum corpus intraret, quam externi cibi. Augustin, Epist. 118 ad Januarium.

Christus, ut majori nos charitate astringeret et ut suum in nos desiderium ostenderet, non se tantum videri permittit desiderantibus, sed et tangi et manducari, et desiderio sui omnes impleri. Chrysost. Homil. 45 in Joannem.

O honorem christiani! ô amorem Dei! *digni effecti divinis mysteriis, concorporei et consanguinei Christi facti estis.* S. Cyrillus, Catech. V.

L'Eucharistie est un préservatif contre les péchés mortels.

Apprenez de Jésus-Christ comme vous devez aimer Jésus-Christ.

C'est une misère plus fâcheuse que tous les malheurs que souillé je reçoive ce corps sacré, que superbe je reçoive un Dieu humble, qu'emporté je reçoive un Dieu plein de douceur, que cruel je reçoive un Dieu miséricordieux; et cependant ce Dieu humble supporte un orgueilleux, etc.

Comment une âme ne ressentirait-elle pas une joie extrême de voir que Dieu la juge digne de sa présence dans ce sacrement.

La majesté de Dieu se trouve avec l'humilité dans ce mystère, et l'humilité avec la souveraine majesté.

Le plus grand de tous les miracles de Jésus-Christ.

C'est un miracle d'amour.

Le dernier viatique, nécessaire aux moribonds.

La croix nous délivra de la puissance du péché, l'Eucharistie nous ôte la volonté de le commettre.

Nous n'avons que ce seul bien en cette vie, de pouvoir manger la chair sacrée de Jésus-Christ, et de boire son précieux sang.

Celui qui a bien voulu répandre son sang pour tout le monde, et qui nous a communiqué ce même sang, que refusera-t-il de faire pour notre salut?

C'est le sacrement des sacrements, dans lequel nous recevons le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Le Saint-Esprit a jugé à propos que le corps du Sauveur entrât dans notre estomac avant tout autre.

Jésus-Christ, pour nous joindre à lui par le lien d'une plus ardente charité et nous témoigner le désir qu'il avait de se donner à nous, nous permet non-seulement de le voir, mais encore de le toucher, de le manger, et de satisfaire par-là tout désir de le posséder.

O la grande gloire des chrétiens ! ô le grand amour de Dieu ! par la participation des divins mystères vous n'êtes plus qu'une même chair et un même sang avec Jésus-Christ.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Définition]. — Entre tous les sacrements que le Fils de Dieu a institués pour être les canaux par lesquels il communique sa grâce aux hommes, il n'y en a point qui puisse être comparé au sacrement de l'Eucharistie ; c'est pourquoi nous avons grand intérêt d'en connaître la nature aussi bien que l'excellence. L'Eucharistie donc appelée communément le sacrement de l'autel est le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, mis sous les espèces du pain et du vin, par un changement de transubstantiation, qui se fait en vertu d'une puissance divine qu'il a lui-même donnée aux paroles d'un prêtre légitimement ordonné.

Les SS. Pères et les auteurs ecclésiastiques, voyant qu'il n'était pas possible de faire comprendre par un seul mot l'excellence et la majesté de cet auguste sacrement, ont tâché de l'exprimer par plusieurs noms différents. Ainsi ils l'appellent quelquefois Eucharistie, c'est-à-dire, grâce excellente ou action de grâces, qui sont deux qualités qui lui conviennent parfaitement, car il est véritablement une grâce excellente, puisqu'il est le gage de la vie éternelle et qu'il contient Jésus-Christ, qui est la source de toute grâce et de tout don parfait ; et il est aussi une action de grâces, puisque toutes les fois que nous immolons cette hostie très-pure, nous rendons à Dieu des actions de grâces infinies pour tous les biens que nous avons reçus de sa bonté. Souvent ces auteurs désignent ce sacrement par le mot de sacrifice, comme nous avons vu dans le titre précédent, et encore plus souvent par le nom de communion, parce que selon S. Jean Damascène non-seulement il nous unit à Jésus-Christ et nous rend participants de sa chair et de sa divinité, mais qu'il nous unit même les uns avec les autres dans le même Jésus-Christ et nous y incorpore, pour ainsi dire, afin de ne faire qu'un corps avec lui. Ils l'appellent encore le sacrement de paix et de charité ; ils lui donnent aussi le nom de viatique tant parce qu'il nous sert de viande spirituelle pour nous soutenir dans le pèlerinage de cette vie, que parce qu'il nous assure le chemin de la gloire et de la félicité éternelle. Enfin, il y a des Pères de l'Eglise très-anciens qui, fondés sur l'autorité de l'Apôtre, ont donné le nom de cène à l'Eucharistie, parce qu'elle a été instituée dans la dernière cène que le Sauveur fit avec ses Disciples. (*S. Cyprian. de cœnâ Domini*).

[Institution]. — S. Paul déclare aux Corinthiens qu'il leur avait enseigné touchant ce mystère ce qu'il en avait appris du Seigneur. Or il est clair par l'évangile que cela se passa comme il suit : le Fils de Dieu sachant que son heure était venue pour passer de ce monde à son Père et voulant laisser aux siens un gage tout divin de son amour, trouva, par un effet tout particulier de sa sagesse, un moyen de n'être jamais séparé d'eux. Ainsi après avoir mangé dans la dernière cène l'agneau pascal avec ses disciples, afin que la vérité succédât à la figure et le corps à l'ombre, il prit du pain et ayant rendu grâces à Dieu, il le bénit, le rompit, et le donna à ses Apôtres en disant : *Prenez et mangez ; ceci est mon corps qui est donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi* (Matt. xxvi, Marc. xiv, Luc. xxii, I Cor. ii). Il prit de même le calice après avoir soupé, en disant : Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang, lequel sera répandu pour vous ; faites ceci en mémoire de moi toutes les fois que vous le boirez. Ces paroles tirées des évangélistes mêmes et de l'Apôtre S. Paul marquent si clairement l'institution de ce divin mystère qu'elles n'ont nul besoin d'explication ni de commentaire.

[C'est un sacrement]. — On ne peut douter que l'Eucharistie ne soit un des sept sacrements que l'Eglise a toujours reconnus et révérés pour tels, et il est aisé de le prouver par une raison qui est sans réplique, savoir que tout ce qui est de l'essence et de la nature d'un sacrement se rencontre dans l'Eucharistie. On y trouve des signes extérieurs et sensibles, la grâce y est produite et signifiée, et les évangélistes et les apôtres ne laissent aucun lieu de douter que Jésus-Christ n'en soit l'auteur. Mais il faut remarquer qu'il y a dans ce sacrement plusieurs choses que les pères et les auteurs ecclésiastiques désignent sous le nom de sacrement : quelquefois la consécration et la communion, même assez souvent le corps et le sang de Jésus-Christ qui sont contenus dans l'Eucharistie sont appelés sacrements ; ainsi S. Augustin dit que ce sacrement consiste en deux choses, dans les espèces visibles des éléments et dans la chair et le sang du Sauveur qui sont invisibles. C'est en ce sens que nous disons qu'il faut adorer le sacrement de l'Eucharistie, entendant par ce mot de sacrement le corps et le sang de Notre-Seigneur ; mais à parler strictement, c'est aux espèces du pain et du vin que ce nom convient véritablement.

[Différence d'avec les autres sacrements]. — Le sacrement de l'Eucharistie est différent des autres sacrements. Tous les autres ne subsistent que dans l'usage de la matière, et lorsqu'on l'applique en les conférant ; ainsi le Baptême n'est véritablement sacrement que lorsqu'actuellement on verse l'eau sur celui qui le reçoit. Mais il suffit pour l'Eucharistie que la matière soit consacrée, car les espèces du pain et du vin ne cessent point d'être sacrement lorsqu'on les conserve dans un vase sacré. De plus dans

les autres sacrements, il ne se fait point de changement de substance en une autre substance : l'eau du Baptême et le chrême de la Confirmation ne perdent point leur première nature d'eau et d'huile, lorsqu'on confère ces sacrements ; au lieu que dans l'Eucharistie ce qui était pain et vin avant la consécration devient en même temps qu'elle est faite la substance du corps et du sang de Jésus-Christ.

[Deux matières, mais un seul sacrement[. — Le sacrement de l'Eucharistie est composé de deux matières, le pain et le vin ; elles ne font pas néanmoins deux sacrements, mais un seul et même sacrement, selon la doctrine de l'Eglise. Outre que le nombre des sept sacrements, qui a toujours été reconnu par la tradition, et qui a été confirmé par les conciles de Latran, de Florence et de Trente, ne subsisterait plus, si cela était autrement, il faut encore que, comme ce sacrement ne renferme qu'un seul corps mystique, il soit aussi un en lui-même, afin qu'il y ait quelque rapport avec la chose qu'il opère et qu'il signifie : ainsi il est un, non parce qu'il n'est composé que d'une matière, mais parce qu'il ne signifie qu'une chose. De même que le manger et le boire, qui sont deux choses différentes, n'ont qu'une même fin qui est de réparer les forces du corps ; ainsi les deux espèces différentes de ce sacrement n'ont qu'une même signification, celle de marquer cette vie spirituelle qui entretient la vie de l'âme : c'est ce qui a fait dire au Fils de Dieu que sa chair était véritablement viande et que son sang était véritablement breuvage.

[Eucharistie, signe de trois choses]. Ce sacrement marque principalement trois choses : La première est une chose passée : la passion du Fils de Dieu ; c'est ce qui nous est marqué par ces paroles de S. Paul : *Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne* (I Cor. II). La seconde est une chose présente : la grâce qui nous est communiquée pour nourrir et conserver la vie spirituelle de notre âme. La troisième est une chose à venir dont elle est le gage : la gloire éternelle dont nous jouirons dans le ciel, selon les promesses que Dieu nous en a faites.

[Croire, malgré les sens]. — Il y a dans la religion des mystères qui ont des rapports avec nos sens, comme l'Incarnation et la Résurrection du Sauveur. L'Incarnation, ce paradoxe incompréhensible, ainsi que l'appellent les Pères, ce mystère caché dans tous les siècles, S. Jean en fait l'objet de tous les sens de l'homme : *Nos mains,* dit-il, *l'ont touché et nos yeux en sont les témoins; Viderunt oculi nostri, et manus nostræ contractaverunt de verbo vitæ.* (I Joan. I). Il y a d'autres mystères élevés au-dessus des sens, comme la sainte Trinité et la gloire des saints : *Nec oculus vidit, nec auris audivit*, dit S. Paul, (I Cor. II). Il y en a d'autres enfin qui combattent tous les sens, tel est le mystère de l'Eucharistie qui nous fait

croire le contraire de ce que nous voyons : je crois un Dieu caché sous les voiles de ce sacrement, et je ne le vois pas ; je dois cependant être plus certain de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, sur ce qu'il nous a dit, que s'il se rendait visible sans nous l'avoir dit ; car les sens de l'homme se peuvent tromper, et Jésus-Christ, qui est la vérité même, ne peut mentir.

[Matière]. — On sait assez qu'il n'y a que le pain et le vin mêlé de très-peu d'eau qui puissent servir de matière à ce sacrement ; il n'est pas nécessaire qu'un prédicateur s'étende sur ce sujet ; mais il est à propos de savoir que le pain et le vin ont de merveilleux rapports avec les choses dont nous croyons et confessons qu'ils sont les symboles et les signes, et qu'ils sont très-propres à nous les faire concevoir. 1° Comme le corps et le sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie sont la vraie nourriture des âmes, rien ne pouvait être plus propre pour marquer cet effet dans ce sacrement que le pain et le vin qui servent à entretenir la vie du corps et qui en sont la nourriture ordinaire. 2° Rien encore ne pouvait davantage contribuer à nous faciliter la croyance de la présence réelle, que de voir tous les jours le pain et le vin se changer, par les seules forces de la nature, en notre chair et en notre sang. 3° Ce changement du pain et du vin en notre propre substance peut encore servir à nous faire concevoir que ce sacrement opère dans l'âme un accroissement dans la vie de la grâce, de même que par le pain que nous mangeons nos corps croissent imperceptiblement, jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur perfection. 4° Enfin l'Eglise ne faisant qu'un corps composé de plusieurs membres, rien ne pouvait mieux représenter cette union que le pain fait de plusieurs grains de blé et le vin fait de plusieurs grappes de raisin.

[Jésus est tout entier dans l'Eucharistie]. — Bien qu'on appelle communément l'Eucharistie le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, parce que ces deux sensibles parties de son humanité sont mises sous les accidents du pain et du vin directement et par la vertu propre des paroles, *vi verborum ;* il faut néanmoins ajouter que sa divinité s'y trouve aussi, comme disent les théologiens, par concomitance, c'est-à-dire, parce que son corps et son sang étant unis hypostatiquement à la personne du Verbe dans leur état naturel, il faut qu'ils viennent aussi dans ce sacrement avec le même avantage.

[Différence entre la consécration de la cène et celle qui se fait maintenant]. — Il est à propos, pour une entière instruction sur ce sujet, de remarquer la différence qu'il y a entre la première consécration que fit le Sauveur même dans la dernière cène, et celles qui se font tous les jours par le ministère des prêtres. Dans la première consécration, qu'on peut justement appeler la première messe qui ait été célébrée, le corps du Sauveur fut mis sous les

voiles de ce sacrement, mais passible et mortel comme il était alors parce que la concomitance naturelle dont nous avons parlé demandait qu'il fût produit dans le même état qu'il avait en lui-même ; maintenant qu'il est glorieux dans le ciel, il faut, par les lois de cette même liaison, qu'il vienne sur nos autels avec tous les avantages de sa gloire et de son bonheur.

[Pourquoi Jésus n'est pas visible]. — Si Jésus-Christ était visiblement présent dans ce sacrement lorsque nous prenons et que nous mangeons ce corps adorable, on pourrait en quelque façon accuser le plus grand acte de notre religion, de cruauté et d'homicide : de cruauté, pour manger un corps humain, et d'homicide, pour le manger vivant. Ne savons-nous pas que, nonobstant toutes les précautions que le Sauveur a apportées pour l'usage de ce sacrement, les païens n'ont pas laissé de faire ce reproche aux premiers chrétiens, et de les accuser de manger dans leurs plus saintes cérémonies la chair crue d'un enfant, comme l'a remarqué Tertullien dans son Apologétique : *Dicimur sceleratissimi de sacramento infanticidii et pabulo crudæ*? C'est pour prévenir et ôter de l'esprit cette opinion que Jésus-Christ se cache dans ce sacrement, et qu'il se met dans un état tel qu'on ne peut avoir horreur de le prendre et de le manger.

[La foi seule nous dit la présence réelle]. — Nous ne pouvons pas nous servir de nos sens pour voir de quelle manière le Fils de Dieu est dans ce divin sacrement et quelle sorte de vie il y mène, puisqu'il n'y tombe aucunement sous leur action, et que même il choque tous leurs usages ; nous ne pouvons pas y employer les lumières d'une raison purement humaine, puisque ce mystère est non-seulement au-dessus de la raison, mais qu'il semble même la combattre. Il reste donc à nous servir des yeux de la foi, que S. Chrysostôme appelle les yeux du cœur : *Credamus, et oculo cordis id perspiciamus* (Hom. 83 in Matt.). Quelle manière de parler ! C'est, chrétiens, que les yeux de la foi sont dans le cœur, parce que c'est là que cette vertu commence à se former par cette pieuse crédulité, comme parlent les théologiens, qui fléchit notre raison et lui fait croire avec soumission les vérités révélées.

[Violence faite à la raison par la foi]. — Si jamais la foi impose une espèce de captivité à l'esprit de l'homme, c'est dans la croyance de ce sacrement ; car comme notre âme est attachée au corps, et qu'elle ne connaît rien que par le moyen des lumières sensibles, elle a une inclination naturelle, et même quelque espèce de droit de se conduire par l'expérience des sens, comme par la règle qui lui paraît la plus infaillible et qu'elle connaît le mieux et avec plus d'assurance. Nous avons deux priviléges dans notre raison : l'un de croire ce que nous voyons ou que nous connaissons par quelque sens, l'autre de ne croire pas ce qui combat évidemment ces con-

naissances sensibles. Voyez la violence que notre foi fait à notre raison et à nos sens; elle combat toutes ces inclinations, elle renonce à ces priviléges. Il nous est défendu de croire ce que nous voyons de nos yeux, il nous est commandé de renoncer à toutes les expériences de nos sens pour établir la croyance de ce mystère : presque tous nos sens s'accordent à dire que c'est du pain et du vin, les yeux en voient la couleur, les mains en touchent la qualité, l'odorat en flaire l'odeur, le goût en expérimente la saveur; la seule foi défend de croire que la substance du pain et du vin se trouve sous les accidents qui partout ailleurs servent à montrer ces objets auxquels ils sont naturellement attachés; mais parce qu'il s'agit de l'autorité de Dieu, une seule parole de sa bouche nous fait renoncer à toutes nos expériences. Ce n'est pas assez que la foi nous défende de croire ce que nous voyons, elle nous commande de croire ce que nous ne voyons pas et qui même choque tous nos sens, en nous disant que c'est le corps et le sang de Jésus-Christ qui sont contenus sous ces accidents, Quelle violence ne faut-il pas que notre raison se fasse!

[L'Eucharistie, source de grâces plus que les autres sacrements]. — Quand est-ce que la grâce doit agir en nous avec toute son activité, si ce n'est quand nous recevons dans l'Eucharistie Jésus-Christ qui est l'auteur de la grâce sanctifiante? Les autres sacrements ne nous confèrent la grâce que comme causes méritoires, mais l'auguste sacrement de nos autels nous applique cette grâce, non-seulement par des insiruments créés, mais immédiatement par sa propre substance. Or les agents naturels agissent plus fortement quand ils s'appliquent eux-mêmes que par le moyen de leurs qualités : le feu par exemple échauffe plus un corps qu'il approche que ne l'échauffe la réflexion de sa chaleur; de même le Fils de Dieu, agissant immédiatement par lui-même dans ce sacrement, opère des effets plus merveilleux dans nos âmes; c'est là qu'il est le principe, la forme et la fin des œuvres sanctifiantes des chrétiens, le principe qui nous donne de l'inclination à faire le bien, la forme qui donne le prix à nos bonnes œuvres, et la fin qui les rend agréables à la majesté divine.

[Le Sauveur plus humilié dans l'Eucharistie que dans l'Incarnation]. — Le Fils de Dieu, étant destitué dans ce mystère des principaux avantages qui sont inséparables de sa personne, paraît plus humilié que dans son Incarnation. 1° A la vérité il semble s'humilier jusqu'au dernier point en se faisant homme, et en renfermant sa divinité plus étendue que le monde dans l'humanité d'un enfant; mais il s'abaisse et s'anéantit encore davantage dans l'Eucharistie où son corps, son sang, son âme, sa divinité, sa personne se trouvent non-seulement sous une petite hostie, mais sous la moindre de ses parties. 2° Dans l'Incarnation, il s'unit à la dernière des natures intelligentes, qui est l'homme; et dans l'Eucharistie, il se trouve

dans la dernière des espèces de l'être, puisqu'il s'unit à des accidents qui sont au-dessous des substances. 3° Dans l'Incarnation, il se rend homme mortel, mais néanmoins vivant; et dans l'Eucharistie, bien qu'il soit immortel en soi, il est pourtant dans un état de mort, tant parce que son corps et son sang n'y sont qu'en vertu de la consécration et sous des espèces séparées l'une de l'autre, que parce qu'encore qu'ils y soient joints par concomitance à cause de l'inséparable union qui est entre eux, il n'y exerce néanmoins aucune fonction de vie ; de sorte qu'il peut dire en cet état avec son prophète : *Humiliatus sum usquequaque.*

[Effets de l'Eucharistie]. — Il est certain que l'Eucharistie remet les péchés véniels et qu'elle diminue non-seulement la peine qu'ils méritent, mais encore celle qui était due aux péchés mortels. Elle produit ces merveilleux effets en qualité de sacrement et de sacrifice tout ensemble ; comme sacrement elle efface la coulpe, parce qu'en augmentant la grâce elle augmente la ferveur de la charité, qui réunit à Dieu, dont le péché véniel nous éloigne, quoiqu'il ne nous en sépare pas ; elle diminue encore en cette qualité la peine du péché, en ce que l'augmentation de la grâce et de la ferveur de la charité produit en l'homme une douleur de ses fautes que Dieu reçoit en paiement. Ce saint remède ne nous délivre pas des maux quand nous les avons contractés, mais il nous en préserve et nous garantit des nouvelles rechutes ; c'est ce que veut dire le Fils de Dieu, lorsqu'il dit en S. Jean : *C'est là le pain qui descend du ciel, afin que si quelqu'un en mange, il ne meure point* (Joan. VI) : ces paroles, ne pouvant être entendues de la mort corporelle dont la sainte Eucharistie ne délivre pas, doivent l'être nécessairement de la mort spirituelle de notre âme qui est le péché dont l'Eucharistie nous préserve. Elle produit cet effet en augmentant tellement l'ardeur de notre dévotion que les plus fortes tentations, nous trouvant prémunis d'une vraie charité, ne font aucun effet contre nous.

[Elle développe les vertus théologales]. — Il n'y a point de mystère qui fournisse à notre foi tant de matière d'exercice et de mérite, par la difficulté qui se trouve à croire ce qui est contraire à nos sens et à notre raison ; cette foi a d'autant plus d'exercice en ce mystère que non-seulement elle ne voit rien qui confirme ce qu'elle doit croire, mais qu'au contraire ce qu'elle voit semble détruire ce qu'elle est obligée de croire, puisque rien ne paraît à nos yeux que les accidents du pain et du vin qui couvraient la première substance que la foi lui enseigne n'y être plus. Notre espérance est aussi grandement fortifiée par ce même moyen ; en effet si la seule ombre de S. Pierre a guéri les malades et ressuscité les morts, et si l'attouchement du prophète Élisée a produit le même effet, il n'y a rien que nous ne devions espérer du corps de Jésus-Christ, quand nous le recevons saintement. Pour ce qui est de la charité, s'il est vrai que l'amour

engendre l'amour, il est constant que nous ne pouvons recevoir souvent l'amour de Dieu envers les hommes (j'appelle ainsi l'Eucharistie) sans qu'un si saint amour n'en produise un autre de nous envers Dieu, lequel nous rend plus à lui qu'à nous-mêmes ; l'homme en cet état peut dire hardiment avec S. Paul : l'amour de Jésus-Christ me presse, puisque ce mystère n'est pas seulement un témoignage de l'amour de Jésus-Christ, mais son amour même, qui ne peut être en nous sans nous presser d'aimer Dieu, ainsi que ses bontés nous y obligent.

[L'Eucharistie produit la grâce quelquefois]. — Quoique ce sacrement suppose la grâce en celui qui le reçoit, il peut arriver qu'il l'y produise par accident : comme exemple, les théologiens citent le cas suivant. Une personne se souvient à la table sainte qu'elle a oublié de confesser un péché mortel à confesse ; elle ne peut se retirer sans scandale, et d'autre part elle n'a que l'attrition ; la vertu du sacrement changera alors l'attrition en contrition et effacera le péché, pourvu qu'il y ait intention de le confesser plus tard.

[Elle donne un nouveau droit à la résurrection]. — Ce saint mystère ne nous comble pas seulement d'avantages dont nous retirons le fruit et l'utilité dès ce monde ; mais notre chair, étant unie à celle du Fils de Dieu, qui par sa nature est immortelle à raison de l'immortalité du Verbe, reçoit, selon S. Jean, une nouvelle force pour se retirer de la pourriture de la terre et ressusciter pour le ciel. C'est pourquoi cet auguste sacrement est appelé le germe de l'immortalité ; et avec d'autant plus de raison que le Sauveur dit lui-même en termes exprès : *Celui qui me mange vivra pour moi, et je le ressusciterai au jour du jugement* (Joan. VI). Or si une action de cette nature redouble le droit que l'incarnation du Fils de Dieu nous a dès le principe acquis à l'immortalité, qui pourra douter que la participation si souvent réitérée de cette chair sacrée ne nous facilite les voies de parvenir un jour à ce bonheur ? Qui doutera quelle ne nous rende presque dès ce monde jouissant de la félicité de l'autre, par une étroite et intime union avec notre Rédempteur, non-seulement par esprit et par grâce, mais par substance et par réalité ? Le Sauveur du monde a toujours pu par sa seule volonté ressusciter les morts, cependant il a souvent voulu opérer ce miracle par l'attouchement de son corps, pour faire voir que ce précieux corps avait une particulière vertu pour la résurrection des hommes ; puisqu'il est vrai, comme l'Evangile nous en assure, que les seuls vêtements du Fils de Dieu guérissaient les malades, il n'y a pas lieu de douter que son corps ne rende la vie ; s'il produisait ces merveilles lorsqu'il était passible et mortel, à plus forte raison le fera-t-il maintenant qu'il est impassible, immortel, et qu'il nous est communiqué comme tel en l'Eucharistie. Elisée, par le raccourcissement miraculeux de ses membres, fit un autre miracle en rendant la vie à un enfant : que ne fera point

le Sauveur du monde raccourci dans l'Eucharistie pour se mettre en état d'être reçu de l'homme ?

[L'Eucharistie élève presque l'homme au-dessus des anges]. — Les anges ont cet avantage sur l'homme, que dès le premier moment de leur création ils jouissent de leur créateur par la claire connaissance qu'ils en ont, et par le parfait amour qu'ils lui portent; au lieu que les hommes ne seront participants de ce bonheur inconcevable qu'après la vie présente. Mais la bonté de Dieu à qui tout est présent, pour contrebalancer l'avantage des anges et récompenser l'attente des hommes, a voulu leur donner en ce monde, par le sacrement de l'Eucharistie, un moyen de posséder son corps dont les anges ne seront jamais capables. Ainsi, bien que la nature angélique soit plus noble que celle de l'homme, cette prérogative dont je parle et l'union hypostatique du Verbe dont il est honoré en Jésus-Christ lui donnent lieu de préférer sa bassesse à l'élévation des anges.

[C'est là que Dieu veut être adoré]. — Quoique Jésus-Christ, au saint sacrement de l'autel, soit dépouillé de tout l'éclat qui environne sa majesté, c'est néanmoins un mystère d'autant plus adorable que, comme c'est dans ce sacrement que le Sauveur rend à son Père le culte le plus parfait, c'est aussi dans les anéantissements de sa divinité et de son humanité qu'il exige de nous de plus grands respects et des adorations plus profondes et plus sincères. Entre plusieurs raisons qu'en apportent les docteurs, je m'arrête aux suivantes : Au commencement du monde Dieu voulant obliger les hommes à l'adorer, avait laissé des marques de sa grandeur dans toutes les créatures, et le démon s'était servi de ces moyens pour se faire adorer lui-même ; Dieu donc, afin de renverser son empire, s'est réduit jusqu'au dernier abaissement, pour s'attirer en cet état l'hommage de la créature qui l'avait déshonoré dans sa grandeur; il fallait que l'homme, n'ayant pas rougi d'adorer du bois et des pierres, ne se scandalisât pas d'un Dieu caché sous les accidents du pain et du vin, réparant par une sainte impudence de sa foi, comme parle Tertullien, l'insolence de son idolâtrie. Le Fils de Dieu, en cet état, se venge pour ainsi dire des outrages des idolâtres qui s'étaient figuré des dieux qu'ils ne voyaient point, et s'étaient faits adorateurs d'idoles, qui avaient des yeux et ne voyaient point, des oreilles et n'entendaient point, des pieds et ne marchaient point. Hé bien ! les hommes adorent maintenant un Dieu véritable, qui sera en état de mort dans ce mystère, sans aucun usage de ses sens.

[Dans ce sacrement Dieu est prodigue]. — Dieu étant le bien par essence, et tout bien de sa nature étant communicatif, il se plaît à faire des profusions de sa plénitude et de son abondance. Si un homme parfaitement libéral était toujours riche, il ferait toujours des largesses de ses biens ; mais parce que ses richesses sont bornées, il s'épuise par l'excès de ses libéralités,

et il se met souvent, à force de donner, dans l'impuissance de donner davantage et se rend incapable d'être libéral pour avoir été prodigue. Il n'en est pas de même de notre Dieu, car, comme la richesse de ses grâces est infinie, plus on est capable de recevoir, plus il est capable de donner ; c'est une source inépuisable qui ne cherche qu'à s'épancher dans nos cœurs. On peut néanmoins avancer que le Fils de Dieu est devenu prodigue de ses biens au saint sacrement de l'autel, et que, s'étant donné tout entier à nous dans ce mystère, il a, en quelque façon, épuisé ses grâces, et ne peut nous rien donner davantage que ce qu'il nous donne. C'est la pensée de S. Augustin, au Traité 48 sur S. Jean : *Dicere audeo quòd* Deus, *cùm sit omnipotens, plus dare non potuit* : j'ose dire que Dieu, tout puissant qu'il est, n'a pu nous faire un plus riche présent ; que tout sage et pénétrant qu'il est, il n'a pu trouver des moyens de se communiquer davantage: *cùm sit sapientissimus, plus dare nescivit ;* que tout riche qu'il est, possédant tous les trésors de la nature, de la grâce et de la gloire, il ne s'est rien réservé à donner : *cum sit ditissimus, plus dare non habuit.* En effet le Sauveur, qui se donne lui-même aux hommes dans cet auguste sacrement, n'a point voulu borner l'étendue de ses libéralités. ni quant à la nature du présent qu'il a fait, quoiqu'il nous donne son corps, son âme, sa divinité, ses mérites, ses satisfactions et ses grâces ; ni pour le temps puisqu'il n'a pas limité qu'on prît son corps adorable en un jour plutôt qu'en un autre, ayant voulu se donner aux hommes dans toute la suite des temps, jusqu'à la consommation des siècles ; ni pour le nombre et la qualité des personnes, les petits y ont autant de part que les grands. Ce qui surprend les anges et les hommes, c'est que tout le monde y étant bien reçu, cette hostie multiplie ses grâces à mesure qu'on la reçoit, en sorte que c'est une source de grâce intarissable.

[Jésus se donne plus pleinement dans l'Eucharistie que par l'Incarnation]. — Il faut bien remarquer que par le mystère de l'Incarnation, c'est proprement à l'humanité du Sauveur que la donation du Verbe a été faite, et que, pour le reste des hommes qui ont participé à ce présent et dans l'Incarnation du Verbe et dans la mort du Sauveur, ce n'a été qu'une donation morale et générale : morale, parce qu'il leur applique seulement la vertu de ses mérites ; générale, parce que le Sauveur s'est offert universellement pour tous les hommes. Mais c'est à d'autres conditions que le Sauveur se donne aux chrétiens dans le mystère de l'Eucharistie : il se donne à chaque chrétien en particulier, comme nous le voyons, et même immédiatement ; en effet, non content de nous communiquer les effets de son sang et de son corps, il se donne réellement, puisqu'il est réellement sous les espèces du sacrement, et qu'il se met entre nos mains, et entre au-dedans de nous-mêmes. C'est une admirable libéralité de l'amour du Fils de Dieu, qui fait que nous pouvons dire plus justement que le prophète, que Dieu est notre héritage et notre bien.

[Quelle est l'union du Sauveur avec l'homme]. — Il y a deux parties qui composent l'homme, l'âme et le corps : chacune a ses facultés et ses puissances ; on peut dire que cette nourriture divine se communique entièrement à ces deux différentes parties. JÉSUS-CHRIST s'unit à l'âme par la grâce justifiante, et la rend participante de sa vie et de son esprit ; il s'unit à ses puissances par les grâces actuelles qu'il leur donne. Il s'unit à nos corps d'une manière inexplicable, qui a quelque chose de plus que la présence locale de son corps, et qui a quelque chose de moins qu'une union physique et naturelle : c'est pourquoi S. Cyrille assure que nous sommes faits un même corps et un même sang avec lui : *Concorporeus et consanguineus Christi.* De là vient qu'il agit effectivement sur cette partie de nous-mêmes, modérant nos passions et nos convoitises. Mais ne vous imaginez pas que ce divin aliment soit comme ceux de la terre qui conservent et augmentent la vie de nos corps, et qui se changent et s'identifient avec eux : non, cette chair sacrée ne devient pas une même nature, ni une même substance que notre chair ; autrement nous serions unis personnellement au Verbe, ce qui n'est pas ; pensée qui a flatté autrefois quelques personnes pieuses, mais qui est rejetée dans l'école, comme ayant des conséquences trop choquantes. Quoique quelques SS. Pères semblent user de termes qui favorisent cette opinion, on doit toujours supposer que ce corps sacré étant dans le sacrement à la manière des esprits, il ne peut servir de nourriture à nos corps, mais seulement à nos âmes, et que, lorsque nous le changeons en notre substance comme nous faisons les autres aliments, c'est le Fils de DIEU qui nous change en lui par une conformité de désirs, de sentiments, d'inclinations et de vie, selon cette parole de S. Augustin : *Non tu me mutabis in te, sed tu mutaberis in me.* Ce qui n'empêche pas que le corps du Sauveur ne s'unisse d'une façon particulière aux nôtres dans ce sacrement, non-seulement lorsque nous l'avons dans nous-mêmes et pendant ces heureux moments que nous le possédons, mais encore après, par les qualités qu'il y laisse et les impressions qu'il y fait ; de là viennent les expressions magnifiques des SS. Pères et les comparaisons dont ils se servent.

[L'Eucharistie nous fait aimer surtout l'humanité de Jésus-Christ]. — Un grand théologien croit que ce sacrement a été institué afin de porter les hommes à aimer JÉSUS-CHRIST, non-seulement comme DIEU, mais même comme homme, et d'une manière spéciale et particulière ; souffrez que je vous rapporte ses paroles : *Valde pium et probabile est datum esse hoc sacramentum, ut nos excitet ad amorem Christi, non solùm secundùm divinitatem, sed specialiter secundùm humanitatem ; hoc enim speciali modo unitas cum Christo est proprius et sacramentalis effectus hujus sacramenti* (Suarez). Selon ce savant théologien, les autres unions que nous avions avec notre DIEU se terminaient proprement à sa divinité qui, étant au-dessus des sens, n'était pas si proportionnée à notre faiblesse : elles ne regardaient l'humanité

que par concomitance ; mais dans l'Eucharistie, il arrive le contraire : c'est à l'humanité que l'on s'unit proprement, c'est elle que l'on aime d'abord, la divinité vient ensuite par concomitance.

[Jésus-Christ doit être aimé comme bienfaiteur et comme bienfait]. — C'est un sentiment que la raison inspire aux hommes et que la nature imprime dans les animaux, qu'il faut aimer ceux qui nous font quelque bien, parce que les bienfaits sont des marques de l'amour de celui qui donne, ou parce qu'en eux-mêmes ils méritent de celui qui les reçoit cette espèce de reconnaissance. Mais il faut remarquer qu'il y a deux sortes de bienfaits : les uns qui sont hors de nous, comme lorsque nous donnons ou nos services ou nos biens ; les autres par lesquels nous nous donnons nous-mêmes. De cette différence de bienfaits procèdent deux diverses sources d'obligations d'aimer ceux qui les font : quand il y a distinction entre le bienfaiteur et le bienfait, nous devons aimer notre bienfaiteur seulement par un motif de reconnaissance ; mais quand il arrive que ces deux qualités de bienfaiteur et de bienfait se trouvent réunies dans une même personne, comme lorsqu'un homme se donne volontairement à nous, alors nous sommes obligés d'aimer cette personne à deux titres, comme bienfaiteur par reconnaissance, comme bienfait par une autre espèce de sentiment qui n'a point de nom dans la morale, mais qui consiste dans une certaine tendresse que nous avons pour toutes les choses qui nous appartiennent. C'est avec ces deux qualités que Jésus-Christ se présente à nous dans le sacrement de l'autel, où il se donne lui-même afin de solliciter ces deux inclinations de nos cœurs, et de nous obliger à l'aimer ou comme notre bienfaiteur par reconnaissence, ou comme un bienfait qui nous appartient par tendresse et par inclination.

[Ce que le Sauveur dit de l'Eucharistie]. — Il était à craindre que les hommes, accoutumés à suivre l'expérience de leurs sens et ne voyant que du pain dans le présent que le Sauveur leur faisait, ne prissent des sentiments conformes à ces apparences, et ne vissent qu'une nourriture commune dans le mêts eucharistique. Pour prévenir ces idées désavantageuses, Jésus relève ce présent par son origine, par la dignité de sa nature, par l'excellence de ses effets. 1° Il dit que c'est un pain descendu du ciel, pour marquer que non-seulement le corps et le sang qui le composent ont été formés par l'opération du Saint-Esprit, mais que le ciel préside encore tous les jours à cette seconde naissance qu'il vient prendre sur nos autels : *Hic est panis qui de cœlo descendit* (Joan. vi). 2° Il ajoute que ce pain est vivant, contrairement à la nature des autres aliments ; qu'il est en quelque manière spirituel comme les anges, et incorruptible comme les cieux : *Ego sum panis vivus*. 3° Enfin il conclut que l'effet de ce pain surnaturel sera de donner à ceux qui le mangeront l'éternité de la vie : *Qui manducat hunc panem vivet in æternum* (Joan. vi). Et parce

qu'il parlait à des Juifs qui pouvaient mépriser ce mets délicieux en comparaison de la manne que leurs pères avaient mangée dans le désert, et qui était descendue visiblement du ciel après avoir été formée par la main des anges, il mit expressément le pain qu'il promet au-dessus de cette viande céleste qui n'a pas garanti leurs pères de la mort ; tandis que ce sacrement contient les semences de l'immortalité et les principes infaillibles de la vie et de la gloire.

[Miracles dans la nature et dans la grâce]. — On peut remarquer que le Fils de Dieu opère en ce sacrement deux sortes de miracles : les uns dans la nature, les autres dans la grâce. Il y a cette différence entre eux, que ceux qu'il fait dans la nature la rendent stérile, car avec la substance du pain, ils détruisent sa vertu et sa puissance, et suspendent même les accidents. etc. ; au contraire, les miracles que le Sauveur a faits dans l'ordre surnaturel de la grâce communiquent la fécondité aux sujets qui le reçoivent, et ainsi il s'accomplit deux sortes d'opérations, les unes dans nous par la production de la grâce, et les autres par nous, en nous faisant faire de bonnes œuvres.

[Pour être plus à nous, le Sauveur se fait notre nourriture]. — La manière dont le Fils de Dieu se donne à nous dans ce sacrement rend le don qu'il nous fait plus précieux, et son amour plus considérable ; car sans employer les autres formes de donations qui sont en usage parmi les hommes, il a trouvé l'invention de se donner en qualité de nourriture : *Caro mea vere est cibus* (Joan. VI). Vous savez qu'il n'est rien plus à nous que la nourriture que nous prenons, soit que nous en considérions la possession, soit que nous en regardions l'usage. Nous possédons pleinement les choses que nous mangeons : elles deviennent une même chose avec nous, elles font une partie de notre substance, elles entrent dans nos corps aux mêmes conditions que les autres parties qui nous composent; ainsi, par le même droit qui nous rend maîtres de nous-mêmes, nous acquérons un domaine absolu sur ces substances étrangères, quand elles sont au-dedans de nous: *Ex iis constamus ex quibus alimur* (Aristote). Et pour ce qui regarde l'usage de ce domaine naturel, nous savons que si nous avons pris de la nourriture, nous en usons pour toutes les nécessités de notre vie : elle se distribue par tout le corps pour servir aux offices de tous les membres ; elle se glisse dans le cœur, pour y entretenir la chaleur et le mouvement; elle monte dans les yeux, pour y aider à former les regards ; elle passe dans les organes de la voix, pour contribuer à la parole. C'est à ces avantageuses conditions que Jésus-Christ se donne aux hommes dans le sacrement de l'autel : pour être plus absolument à eux, quant à la possession et quant à l'usage, il devient leur nourriture.

[L'Eucharistie donne le bonheur]. — On peut dire avec les théologiens qu'un des

effets les plus propres de l'Eucharistie est de répandre dans les cœurs de ceux qui reçoivent ce sacrement avec les dispositions nécessaires, une certaine douceur, une joie intérieure qui a quelque rapport au bonheur du ciel, et qui donne comme un avant-goût du paradis (S. Thom., part. III, quæst. 79); de même qu'un des effets de la viande que nous mangeons est le plaisir sensible que nous en recevons : *Parâsti in dulcedine tuâ pauperi* DEUS, s'écrie le Prophète Royal (Ps. LXVII). Source immortelle de douceurs, vous avez préparé à vos saints dans le ciel des torrents de plaisirs ; mais vous en faites couler dans ce sacrement quelques gouttes pour vos serviteurs, soit que ces consolations spirituelles procèdent de l'application de JÉSUS-CHRIST à nos cœurs, comme le plaisir du manger consiste dans l'application des viandes au palais et à la langue qui les goûtent, soit que la réflexion que nous faisons par l'usage de notre foi sur la présence de JÉSUS-CHRIST nous donne ces sentiments, suivant la pensée de S. Laurent Justinien : *Quomodo non exultet anima quæ se sentit dignam effectam* DEI *præsentiâ.* Quel sujet de joie a une âme qui sent en quelque manière la présence de DIEU ! Aussi les Pères et les théologiens prétendent-ils que cette opération se répand même sur le corps, et lui communique des consolations sensibles qui affectent le cœur et font couler quelquefois des larmes.

[Comment l'Eucharistie produit la grâce]. — On peut remarquer que la présence de JÉSUS-CHRIST dans ce sacrement contribue à la production de ses grâces et de tous les effets qui sont particuliers à ce mystère, d'une manière tout autre que dans le reste des sacrements. Premièrement, il veut être présent lui-même, attachant ainsi son pouvoir à sa présence, au lieu que dans les autres sacrements il opère comme absent et comme éloigné; il ne vient pas lui-même dans l'eau du Baptême ou entre les mains du ministre qui l'applique, il ne s'y trouve que par l'opération de sa puissance. Secondement, il n'applique pas seulement des éléments sensibles qui sont les instruments, pour ainsi dire, dans les autres sacrements, comme l'eau dans le Baptême et l'huile dans la Confirmation ; il fait de son propre corps le sacrement qui nous sanctifie, et son sang est le moyen qui nous applique son sang même : ce sont deux applications en même temps, une application réelle puisque nous recevons son sang dans nos corps, et une application morale de ce même sang puisqu'il nous communique ses mérites. Troisièmement, il est vrai que tous les sacrements sont causes de la grâce, mais ils la produisent d'une manière morte et inanimée ; dans l'Eucharistie au contraire le Sauveur s'applique activement lui-même, et, comme lorsqu'il faisait des miracles sensibles par l'attouchement de ses mains ou par quelque autre action, il appliquait la puissance de son Père à ces effets prodigieux, de même à proportion nous pouvons dire qu'en même temps qu'il unit sa chair à nos cœurs, il nous applique cette même puissance pour produire la grâce. Quatrièmement,

on se demande parmi les théologiens si les sacrements produisent moralement ou physiquement la grâce dont ils sont les causes et les signes : quoi qu'il en soit des autres sacrements, je tiens avec quelques Docteurs que l'humanité du Sauveur, en s'unissant au cœur de l'homme, est élevée surnaturellement à produire la grâce.

[Comment l'Eucharistie nous fait persévérer]. — Il ne faut pas dire, comme quelques-uns l'ont fait, qu'après avoir reçu ce divin sacrement un certain nombre de fois, nous soyons confirmés en grâce ; mais il opère notre persévérance, comme le fruit de vie pouvait donner l'immortalité. On en eût mangé de temps en temps, et par cet usage réitéré, il eût servi à conserver la vie des hommes ; ainsi, par l'usage saint et souvent réitéré de ce sacrement et par les réflexions que nous pouvons faire sur les motifs de sainteté renfermés dans ce mystère, il conduira peu à peu jusqu'à la fin cet ouvrage de notre salut. C'est pourquoi l'Eglise le donne aux mourants en forme de viatique, pour dire que c'est lui qui donne la consommation à notre vie spirituelle, et appose le sceau à notre persévérance finale.

[Libéralité de J.-C. dans l'Eucharistie]. — On peut être libéral et magnifique en deux manières : ou bien quand ce que l'on donne est précieux et exquis, ou bien quand la chose que l'on donne est de peu de valeur en elle-même, mais considérable par la quantité, comme si dans une nécessité publique un prince faisait distribuer du blé en abondance à tout un peuple. Le Fils de Dieu réunit ces deux choses dans le sacrement de l'autel : il joint la quantité avec le prix, car il donne la chose du monde la plus précieuse puisqu'il donne son corps, son sang, sa divinité et tous ses trésors ; et de plus il donne avec profusion, puisqu'il se multiplie en une infinité d'endroits en même temps, car comme son corps précieux ne peut être partout par l'immensité qui n'est propre que de la divinité, sa sagesse a trouvé le moyen d'y suppléer par le prodige de la réplication du même corps en plusieurs lieux, qui a renversé toutes les lois de la philosophie. Ce prodige est tel que si l'on consacrait par tout le monde à la fois, il se trouverait en même temps dans tous les lieux; et que si tous les hommes communiaient au même instant, il se donnerait à tous tout à la fois, sans pouvoir s'épuiser jamais.

[L'union de Jésus avec nous dans l'Eucharistie donne une idée de son amour]. — Le but et le couronnement de l'amour, c'est l'union. Qu'il existe entre deux personnes de l'amour, c'est-à-dire, un rapport d'humeurs, une conformité de sentiments, de mutuelles sympathies; aussitôt elles sont impatientes de s'unir et même d'une manière inséparable : *Amor quilibet est virtus unitiva*, dit saint Denis ; et plus cet amour est vif et violent, plus l'union devient étroite et intime. Si donc nous voulons juger de l'excès de l'amour de l'Homme-Dieu dans l'Eucharistie, il ne faut que considérer combien cette

union qu'il contracte avec nous surpasse toutes les autres unions qu'il avait eues jusqu'alors. Il s'y fait notre aliment ; or l'union des aliments avec nous est la plus étroite qui puisse subsister, puisqu'ils deviennent une partie de nous-mêmes.

[Jésus est anéanti dans l'Eucharistie]. — Il est constant que toute manducation tend de sa nature à la destruction et à l'anéantissement de la viande que l'on mange, qui doit perdre son être et le changer en la substance de celui qui s'en nourrit. Le Fils de Dieu ne nous est donc donné pour pain et pour viande, et nous ne le mangeons que pour l'anéantir. Il est vrai que les philosophes ne veulent pas que ce qui change soit anéanti, mais au fond il cesse d'être ; si donc Notre-Seigneur n'avait point d'autre vie que la vie sacramentelle sous les espèces du pain et du vin, la manducation l'aurait anéanti, car, l'être qu'il a dans le sacrement dépendant des espèces qui le contiennent, l'altération et le changement des espèces est la destruction de son être. Plusieurs théologiens disent que la consécration du pain eucharistique est une véritable production de Jésus-Christ, qui le ferait être s'il n'était point ; la digestion et la consomption des espèces, qui font que Jésus-Christ cesse d'exister sous ces espèces, sont donc une véritable destruction de Jésus-Christ, en vertu de laquelle, s'il n'était point ailleurs, il cesserait d'être tout-à-fait ; de manière que la manducation de Jésus-Christ tend de soi à une sorte de destruction et d'anéantissement de sa personne.

[Dieu devait entretenir notre vie spirituelle]. — Comme Dieu, en qualité d'auteur de la nature, a pourvu à la conservation de la vie naturelle de l'homme, il a dû aussi, en qualité d'auteur de la grâce, pourvoir à la conservation de sa vie spirituelle. Or la vie naturelle ne se conserve que par un aliment ordinaire qui répare ce qui dépérit tous les jours de la substance du corps ; il nous fallait donc aussi un aliment ordinaire pour réparer ce qui se ruine, se détruit tous les jours, de la force, de la vigueur, de l'esprit, et de la vie que la grâce nous inspire. Tout aliment doit être conforme et proportionné à la vie qu'il entretient : comme donc pour la vie naturelle et corporelle nous sommes pourvus d'un aliment naturel et corporel, il nous fallait aussi un aliment spirituel et surnaturel pour la vie spirituelle : c'est le raisonnement de S. Thomas, qui est convainquant, et cette proposition doit être tenue pour certaine et constamment vraie (Cont. Gent. IV, 59). Puisque c'est à celui qui donne l'être de fournir les choses nécessaires à la conservation de l'être, c'est au créateur de la grâce de fournir les choses nécessaires à la conservation de la grâce. Le concile de Trente déclare expressément qu'un homme ne saurait par ses propres forces conserver cette grâce divine et subsister dans la voie de Dieu, ni persévérer en la justice jusqu'à la fin, sans le soutien et le secours particulier de Dieu, qui peut par des moyens convenables relever

celui qui tombe, et affermir celui qui est debout (Sess. XXII, can. 22, et cap. 13) ; or, que ce soutien de l'âme, que cet aliment de la vie spirituelle et surnaturelle doive être JÉSUS-CHRIST dans le sacrement de l'Eucharistie, c'est ce qu'il assure lui-même quand il dit en parlant de sa chair et son sang : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous ne vivrez pas* (Joan. VI). Il a voulu rendre notre vie spirituelle dépendante de sa chair et de son sang : certes il était bien convenable à sa bonté qu'il entretînt de sa chair et de son sang une vie qu'il avait produite par cette chair mourante et par son sang répandu sur la croix ; que nous ayant mérité la grâce par la mortification de son corps et par l'effusion de son sang, il nous la conservât par la communication de son corps et de son sang ; il semblait juste d'ailleurs qu'il fît quelque chose de plus pour nous qu'il n'avait fait pour les justes de l'ancienne loi, auxquels il avait donné la figure de ce mystère.

[L'Eucharistie est le gage et la chose promise]. — C'est le sentiment de tous les Pères et des théologiens, que ce divin sacrement a été donné aux hommes comme un gage de leur bonheur éternel et de la gloire qui leur est promise : *Pignus futuræ gloriæ* comme chante l'Eglise. Mais, suivant la remarque d'un saint théologien ; il se trouve ici une chose qu'on ne rencontre pas dans les gages ordinaires : le même bien est tout à la fois le gage de ce qu'on promet, et la chose promise. Comme le Fils de DIEU pour exercer notre foi, sut trouver le moyen de faire de ce sacrement un signe qui contient la chose qu'il signifie ; de même, pour animer notre espérance, il donne pour gage du bien qu'il nous promet le bien même qu'il a promis, puisque nous ne posséderons pas autre chose durant l'éternité bienheureuse, mais seulement que nous le posséderons d'une autre manière. C'est le même objet que nous possédons sur la terre et dans le ciel, mais présenté différemment : ici sous les voiles et sous les apparences du pain, là à découvert et tel qu'il est en lui-même.

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Principal dessein du Sauveur dans l'Eucharistie]. — Le dessein du Fils de Dieu dans cet adorable mystère a été d'y donner, avant de mourir, un plein essor aux mouvements infinis de son amour pour les hommes, en nous y communiquant le bien le plus inestimable que nous puissions recevoir de lui, puisque, selon le langage de quelques SS. Pères, l'Eucharistie est la continuation, l'extension et le fruit du mystère de son Incarnation. Le prix de sa vie, de sa mort, et de tout ce qu'il a fait pour nous, est renfermé en général dans les sacrements qu'il a institués, et dont il a fait autant de canaux de sa grâce, pour la répandre dans nos âmes; mais le sacrement de l'Eucharistie ne contient pas seulement la grâce, il en contient l'auteur et la source même. Les autres sacrements sont des moyens qui conduisent à Dieu ; celui-ci en est, pour ainsi dire, la fin, puisqu'il renferme un Dieu Homme, et que d'ailleurs les autres sacrements ne sont que pour produire une sainteté qui serve de disposition à l'Eucharistie. (*Le véritable esprit et le saint emploi des fêtes solennelles de l'année*).

[Amour de Jésus]. — Je ne sais quel charme et quel attrait le Sauveur du monde a trouvé parmi les hommes ; mais jamais il n'a témoigné de désir plus ardent que celui de demeurer avec eux. Les outrages qu'ils lui ont faits, bien loin de ralentir cette ardeur, n'ont fait qu'enflammer davantage son amour, puisqu'il a institué l'adorable sacrement de l'autel la veille même de sa passion dont la cruelle pensée le tourmentait déjà par avance, et lorsque son imagination lui faisait un portrait sanglant et douloureux de tout l'appareil de ses supplices. Comme si toutes ces choses ne l'eussent point touché, et comme s'il n'eût pris aucune part à des tourments si horribles, il ne pense qu'à satisfaire l'inclination qu'il a pour les hommes ; et dans un temps où les amitiés les plus étroites se relâchent, où les affections les plus ardentes se refroidissent, où la nature combattue par la crainte de la mort se ramasse tout en elle-même, l'amour du Sauveur, plus fort que la mort, ne songe qu'à faire de nouvelles alliances

avec nous, et à exécuter les desseins miraculeux de sa bonté, par les preuves les plus visibles et les plus éclatantes qu'il puisse donner, c'est-à-dire, en donnant son corps et son sang en sacrement pour qu'ils soient la nourriture de nos âmes et demeurent ainsi parmi nous jusqu'à la consommation des siècles. (*Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, sermon pour le Jeudi-Saint*).

[Miracles renfermés dans l'Eucharistie]. — Si nous devons juger de l'inclination et de la pente qu'ont tous les êtres par les efforts qu'ils font pour se rendre à leur centre, que ne devons-nous point penser du désir et de l'inclination que le Fils de Dieu a de demeurer avec nous, puisqu'il renverse toutes les lois de la nature, et qu'il fait violence à tous les êtres? On pourrait compter jusqu'à plus de vingt miracles, qui tous surpassent la force et la puissance des créatures, et la seule transubstantiation en comprend plusieurs, J'y vois l'existence des accidents hors des sujets, dont ils dépendent en vertu des lois de la nature, un corps humain sans dimension, sans poids et sans masse; des membres et des parties pénétrant les unes dans les autres sans confusion et sans désordre; un être qui se multiplie sans perdre son unité, qui descend du ciel en terre sans passer par aucun milieu, qui cesse d'y être sans se mouvoir, et qui conserve toute sa grandeur sous la moindre parcelle d'une hostie. J'y admire une chair qui a des qualités surnaturelles, qui est colorée et qui ne se peut voir, qui est palpable et qui ne se peut toucher, qui est matérielle et qui ne se divise point, qui se mange sans s'altérer et sans se corrompre, qui est pleine de vie et qui demeure dans un état de mort; et tout cela, afin de pouvoir se faire passage jusque dans notre cœur, en triomphant de tous les obstacles que la nature y pouvait avoir mis. Ah! Chrétiens, un Dieu faire tant d'efforts et tant de miracles, c'est-à-dire, forcer tant de fois toutes les lois de la nature, pour venir à nous, pour reposer dans notre cœur, pour nous marquer la passion qu'il a de demeurer avec nous! n'est-ce pas là témoigner son amour par les plus grands efforts de sa puissance? *Domine, quid est homo quod memor es ejus. aut filius hominis quoniam visitas eum?* (*Le même*).

[Dieu ne pouvait s'abaisser davantage]. — C'est peu pour un Dieu qui aime, de déployer sa toute-puissance sur les êtres créés, s'il ne l'emploie encore contre lui-même pour s'anéantir en quelque façon, en prenant un être sacramentel dans ce mystère. En effet, si Dieu était capable de perdre quelque chose, il me semble qu'on ne pourrait le dépouiller davantage qu'en bornant son immensité, parce que ce serait l'anéantir partout où il ne serait point; et comme l'espace où il pourrait être serait infiniment plus vaste que celui qu'il remplirait, ce serait l'anéantir, pour ainsi dire, infiniment. Ensuite toutes ses perfections cesseraient d'être, car quelle puissance aurait-il là où il ne serait pas? quelle gloire, quelle sagesse,

et quelle majesté? puisque tout cela suppose l'être et l'existence pour fondement. Aussi est-ce pour cette raison que l'Apôtre dit qu'il s'est anéanti en se faisant homme, et que l'Evangile assure qu'il lui a fallu user de toute sa puissance pour se resserrer en des bornes si étroites. Que devons-nous donc penser de ce même Dieu dans ce mystère. On l'appelle communément une extension de l'Incarnation, après S. Chrysostôme ; mais je pourrais bien ajouter que c'en est plutôt un rétrécissement, puisque ce Dieu qui s'est renfermé dans les membres d'un enfant, se met ici sous un simple point. Ne faut-il pas qu'il ait employé toute la force de son bras pour se mettre en cet état ? Mais que cette immensité resserrée dans des bornes si étroites nous fait voir clairement toutes les dimensions de son amour ! *Ut possitis comprehendere quæ sit latitudo, et longitudo et sublimitas, et profundum* (Ephes. III). Grand S. Paul, qui vous mettez tant en peine de nous les faire comprendre, en voici le moyen : il faut juger de l'étendue et de la grandeur de cette charité par la petitesse de la circonférence d'une hostie, puisqu'il n'est en cet état que pour pouvoir être à chacun de nous, et embrasser en même temps tout le monde ; il faut mesurer sa hauteur par la bassesse de ces accidents, car c'est le meilleur moyen qu'il ait trouvé pour nous élever jusqu'à lui que de s'abaisser de la sorte jusqu'à nous : je conçois sa profondeur quand je vois qu'en se mettant sous les espèces sacramentelles il s'insinue dans mon cœur. O immensité de l'être d'un Dieu resserrée dans ce mystère, que tu me fais paraître son amour immense ! Elevez votre esprit, chrétiens, jusques dans l'empirée ; cherchez dans l'étendue des mers une image de la grandeur de Dieu, pénétrez, si vous le voulez, dans ces espaces que nous nous imaginons au-dessus des cieux ; et, après que vous serez perdu dans ces régions inconnues, faites un effort pour atteindre jusqu'à la moindre parcelle d'une hostie qui s'échappe à nos yeux et qui trompe tous nos sens ; et puis, dites qu'un Dieu si grand, si immense, s'est resserré jusqu'à ce point : alors vous conclurez que pour cela il faut que sa puissance ait fait un étrange effort pour seconder son amour. (*Les mêmes*).

[Extrême abaissement du Sauveur]. — Quand le Fils de Dieu s'est fait homme, quoique S. Bernard l'appelle un Verbe raccourci, *Verbum abbreviatum,* il avait néanmoins la grandeur proportionnée à l'état qu'il avait pris ; il n'est pas toujours demeuré dans la petitesse d'un enfant, et il s'est accommodé aux divers âges de l'homme. Mais dans ce sacrement, quoique toutes les parties de son corps ne soient pas confondues entre elles, elles le sont néanmoins à l'égard du lieu ; ce qui fait qu'il n'y est ni visible ni palpable et qu'il y est privé de tout ce qui est le plus propre d'un corps. Aussi peut-il dire : *Substantia mea tanquam nihilum ante te* (Psalm. 38) ; qu'il y est réduit comme au néant. S'il faut une puissance infinie pour tirer une créature du néant, il n'en faut pas une moindre pour l'y réduire;

aussi l'une et l'autre sont le propre de Dieu : il a fait paraître la première dans la création du monde, et la seconde dans cet adorable mystère par l'effort qu'il a fait sur lui-même. En effet, en se faisant homme, quoiqu'il se soit infiniment abaissé, cependant il s'est allié à une créature noble et capable de le connaître et de l'aimer, pour laquelle il avait daigné créer le ciel et la terre ; mais ici à quel abaissement ne se réduit-il pas, quand il s'unit à de faibles accidents, nécessairement subordonnés aux substances et appelés par Tertullien *Mendicitates creaturæ,* une indigence et une pauvreté dont les créatures sont revêtues ! Quel nouvel abaissement de cet Homme-Dieu, mes chers auditeurs ! (*Les mêmes*).

C'est dans cet état qu'on peut dire de lui qu'il est véritablement un Dieu caché : *Vere tu es* Deus *absconditus.* C'était un Dieu abaissé dans l'étable de Bethléem, c'était un Dieu humilié sous les faiblesses de l'homme pendant sa vie, c'était un Dieu anéanti dans les ignominies de la croix, c'était enfin un Dieu mort et enseveli dans le tombeau ; mais dans tous ces états son Père a toujours su le glorifier : il a été adoré par des rois dans la crèche, une infinité de miracles ont rendu sa vie glorieuse et illustre ; le soleil s'est éclipsé et la terre a tremblé à sa mort, il est sorti du tombeau triomphant. Dans l'adorable Eucharïstie, c'est un Dieu caché, humilié et anéanti, sans aucune marque de gloire : il est humilié intérieurement, puisque toutes ses divines perfections sont cachées; il est humilié et comme anéanti extérieurement, puisque ce corps adorable est dans l'état le plus humilié qui se puisse imaginer. Quel effort de sa puissance, mais en même temps quel excès de son amour, de s'approcher si près du néant, afin de s'approcher plus près de nous ! Mais plus il s'est abaissé, plus notre amour doit s'élever pour l'aimer au-dessus de tout le reste. (*Les mêmes*).

[Différence entre l'Incarnation et l'Eucharistie]. — Nous voyons que le Fils de Dieu en use de toute autre manière pour se donner aux hommes dans ce sacrement, qu'il ne fit dans le mystère de l'Incarnation : là il fait attendre et soupirer le monde des siècles entiers, ici il témoigne l'empressement qu'il a lui-même de se donner; là il entend à peine les vœux et les désirs ardents des patriarches et des prophètes de l'ancienne loi : *Utinam disrumperes cœlos et ipse venires,* ici il fait entendre et connaître ses désirs et ses souhaits : *Desiderio desideravi ;* là on ne voit que des prières pour fléchir le ciel, ici c'est lui-même qui sollicite les hommes à le recevoir; là il est appelé le désiré de toutes les nations et l'attente du peuple d'Israël, ici il attend, il souhaite, il est toujours prêt à se donner. Pourquoi, je vous prie, cette différente manière d'agir, ou plutôt, pourquoi cette différente situation de son cœur; pourquoi vouloir être pressé d'un côté et presser lui-même si fort de l'autre; pourquoi se faire tant attendre autrefois, et marquer aujourd'hui tant d'empressement, si ce n'est que l'amour est impatient, et que, les autres mouvements de l'âme étant plus

tranquilles, celui-ci ne peut souffrir de délai ni de retardement? Ce désir donc, cet empressement, cette impatience, expriment l'amour dont le cœur du Sauveur brûle et avec lequel il souhaite se donner à nous. (*Les mêmes*).

[Amour de Jésus]. — Si les présents sont le langage du cœur, comme disait un ancien, et si rien ne marque mieux l'amour que l'on porte à quelqu'un, le Sauveur pouvait-il mieux nous convaincre de l'amour qu'il a pour nous que par ce présent? Il se donne à la vérité aux bienheureux d'une autre façon, mais il ne donne pas autre chose; et l'on peut bien assurer avec S. Augustin, que, quoique sa puissance soit infinie, il ne peut nous donner davantage. Si nous considérons la manière dont il se donne et les circonstances dans lesquelles il nous fait ce présent, quel témoignage plus authentique et plus incontestable de son amour? il se donne réellement et effectivement, pour être notre bien propre et pour demeurer dans nous-mêmes; il se donne de la manière la plus absolue qui puisse être, c'est-à-dire comme une nourriture; il se donne par testament, ce qui est le dernier, le plus grand acte de sa volonté en notre faveur; il se donne lui-même, sans qu'il y ait un autre don ou un autre donateur que lui. Les biens temporels lui étaient dus à la vérité, mais il les avait méprisés; les biens spirituels étaient sans doute de grandes richesses, mais elles lui étaient communes avec les deux autres personnes de l'adorable Trinité. Il n'avait donc que son corps et que son sang qu'il nous pût léguer par testament, il nous en a fait présent. Oui, il nous a donné ce même corps qui a demeuré neuf mois dans le sein d'une vierge, qui a gémi sous le poids des douleurs et qui a expiré sur la croix, ce corps qui a toujours été uni à la divinité, ce corps qui a été couvert de tant et de si profondes plaies pour notre amour. O testament signé du sang d'un Dieu, et scellé du sceau de sa croix! O testament de miséricorde et de grâce, où le testateur est le partage de ses héritiers, où le père est le patrimoine de ses enfants, où un Dieu est l'héritage de ses créatures! O testament où la vie se donne en état de mort, et où le Fils du Dieu vivant prévient sa mort pour nous communiquer plus abondamment sa vie! (*Les mêmes*).

[Ingratitude des hommes]. — Ce qui me surprend et me paraît inconcevable, c'est l'ingratitude des hommes. Puisque Dieu se donne à nous tout entier et sans réserve, évidemment le moins que nous devions faire pour répondre à un tel excès d'amour, c'est de nous donner réciproquement nous-mêmes et d'être entièrement à lui. *Qui totum dedit, totum petit*, dit S. Chrysostôme. En effet, est-ce trop pour un Dieu qui donne tout, d'exiger qu'on n'excepte rien, de demander corps pour corps, âme pour âme, cœur pour cœur? de quel droit une créature refusera-t-elle à Dieu ce que Dieu ne lui a pas refusé lui-même? ferons-nous difficulté de don-

ner le peu que nous sommes et que nous avons, après avoir tant reçu? Ah! quand nous lui consacrerions tout, n'y aurait-il pas toujours une différence infinie entre ce que nous lui donnons et ce qu'il nous a donné? Et cependant nous usons presque toujours de réserve avec Dieu, semblables au roi Saül qui lui sacrifia volontiers ce qu'il y avait de plus vil dans les dépouilles de ses ennemis, et qui réserva pour lui-même ce qu'il y avait de plus précieux. Ah! chrétiens, il n'y a que trop de personnes aujourd'hui qui sont dans la même disposition d'esprit et de cœur à l'égard de Dieu! Ils veulent bien être à Dieu, mais ce n'est que par la moindre partie d'eux-mêmes : il y a un objet dont ils ne veulent point se détacher, un ressentiment qu'ils ne veulent point sacrifier, une affection dominante dont ils ne veulent point se défaire ; on est content de renoncer à tout le reste, mais on tient encore au monde par là, sans penser que Dieu demande tout, puisqu'il donne tout. Non, chrétiens, ne croyez pas que vous soyez à Dieu pendant que vous voudrez être encore au monde en même temps, ni que ce soit assez de donner à l'un une partie de ce qu'il demande, et de réserver à l'autre une partie de ce qu'il prétend. Du moins il faut donner en tout la préférence à Dieu, de sorte que nous soyons à lui par profession, par engagement et par affection, et au monde seulement par emprunt, et autant que Dieu nous oblige de nous y accommoder dans l'état et dans la condition où sa providence nous a mis. Ainsi pour nous donner à Dieu un peu comme il se donne à nous, il faut l'imiter dans le présent qu'il nous fait : en nous donnant son corps, il nous donne ensuite par une concomitance nécessaire, son âme, sa personne, sa divinité; de même en nous donnant à lui, il faut que nous lui donnions toutes les dépendances de notre être, tous nos désirs et toutes nos actions, le corps avec tous ses sens, l'âme avec toutes ses puissances, le cœur avec toutes ses affections, etc. (*Les mêmes*).

[L'Eucharistie instituée pour honorer le corps de Jésus-Christ]. — Il n'y a point de gloire, point de culte qu'on ne doive à la chair de Jésus-Christ, et Jésus-Christ même n'en pouvait faire trop pour réparer les ignominies et les outrages de la passion, car c'est cette chair vénérable qui fut comblée d'opprobres; c'est elle qui fut déchirée de fouets; c'est elle qui fut profanée par les mains des bourreaux; et pour tout dire en un mot, c'est elle, si j'ose user ici de cette manière de parler, qui fit tous les frais de notre rédemption. Ce ne fut point l'âme de Jésus-Christ qui servit de victime pour notre salut; ce fut son corps, ce fut sa chair virginale. Ce fut elle qu'il immola sur l'autel de la croix: elle était sainte, et il en fit un anathême et un sujet de malédiction; elle était digne de tous les respects des hommes, et il permit qu'elle fût exposée à toutes leurs insultes. Il fallait donc qu'il la récompensât et qu'il l'honorât autant qu'elle avait été humiliée. Or c'est justement ce que Jésus-Christ a fait dans la divine Eucharistie; voilà la fin qu'il s'est proposée dans l'institution de ce mystère, et

voilà aussi pourquoi nous célébrons la fête de son corps. (**Bourdaloue**, *Mystères, sermon du saint Sacrement*).

[L'Eucharistie est le plus grand honneur pour la chair de Jésus]. — L'Eucharistie seule fait plus d'honneur à la chair de Jésus-Christ que tous les autres mystères glorieux de cet homme-Dieu; et quand il sortit du tombeau, la gloire qu'il communiqua à son corps ne fut point comparable à celle qu'il lui avait donnée, et qu'il lui donne encore tous les jours dans son saint sacrement. J'avoue que Jésus-Christ, sortant du tombeau, donna à sa chair d'admirables qualités, impassibilité, agilité, lumière et splendeur : mais après tout, ces qualités n'ont rien qui surpasse l'ordre de la créature; au lieu que dans l'adorable Eucharistie, la chair du Sauveur est élevée à un ordre tout divin, elle y prend un être, elle y acquiert des propriétés, elle y fait ce que Dieu seul peut faire. Je m'arrête à ce qu'il y a de plus essentiel, et à ce qui doit le plus vous toucher. Je ne vous dis point que cette chair bienheureuse possède une espèce d'immensité dans cet auguste sacrement, puisqu'il est certain qu'elle n'y est bornée par aucun espace, et qu'en vertu de ce mystère elle peut être tout à la fois dans tous les lieux du monde, qualité propre de Dieu. Je ne vous dis point qu'elle y devient toute spirituelle, mais bien autrement que dans sa résurrection, puisque la chair de Jésus-Christ est dans l'hostie à la manière des esprits, toute en tout, et toute en chaque partie, autre qualité miraculeuse. Je laisse qu'elle est comme éternelle et incorruptible dans ce sacrement, parce qu'elle y sera jusqu'à la consommation des siècles : ou plutôt qu'elle y meurt tous les jours, mais d'une mort mille fois plus merveilleuse que l'immortalité même dont elle jouit dans le ciel, puisque c'est pour renaître continuellement par les paroles de la consécration. Tout cela, autant d'effets de la toute-puissance divine, pour honorer le corps du Sauveur. Mais le grand miracle, et celui qui comprend tous les autres, et celui que Jésus-Christ nous a marqué plus expressément dans l'évangile, c'est que la chair de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est l'aliment de nos âmes. Quoiqu'elle ne soit qu'une substance terrestre et matérielle, elle a la vertu de vivifier nos esprits. Au lieu que naturellement c'est l'esprit qui doit vivifier la chair, ici c'est la chair qui, par un prodige bien surprenant, vivifie l'esprit et qui le soutient, et qui l'anime, et qui lui sert de nourriture pour le conserver. (*Le même*).

Quel honneur pour une chair, que ce soit elle qui nous rende tout spirituels, elle qui nous communique la grâce, et qui nous fasse vivre de la vie de Dieu même ! Oui, chrétiens, je le répète, ce miracle seul élève la chair du Sauveur du monde à un ordre surnaturel et divin. Car il n'y a que la chair d'un Dieu qui puisse opérer de telles merveilles; et Dieu prenant une chair, ne pouvait plus l'honorer qu'en lui donnant la force et la vertu de les produire. Or tout cela convient à la chair de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et c'est l'inestimable prérogative du corps de

Jésus-Christ. Dans l'ordre de la nature, c'est à l'âme de conserver le corps ; mais dans l'ordre de la grâce, c'est le corps de Jésus-Christ qui conserve notre âme : et cet ordre, qui est un ordre de grâce pour nous, est pour le corps de Jésus-Christ un ordre de gloire, mais de la gloire la plus éminente et la plus sublime. Après cela, faut-il s'étonner que Dieu, par une conduite pleine de sagesse et par une disposition de sa Providence, nous ait proposé ce corps à adorer dans nos temples ? A qui rendrons-nous plus justement le culte de l'adoration qu'à une chair qui est le principe de notre vie et de notre immortalité, et où l'adorerons-nous avec plus de raison que dans son sacrement, puisque c'est là que Dieu l'a rendue toute-puissante, pour nous animer de la vie de la grâce, et nous vivifier selon l'esprit ? (*Le même*).

[Notre Dieu est avec nous]. — Ce sont assurément les chrétiens qui se peuvent vanter avec justice que nulle nation, tout illustre qu'elle ait été, n'a jamais eu un dieu aussi condescendant que le leur, qui s'approchât si près des siens, et conversât si familièrement avec eux; sans parler des infidèles qui n'adorent que de vaines idoles dont il est beaucoup plus avantageux de s'éloigner que de s'approcher, les israélites, qui ont connu le vrai Dieu, n'ont jamais été favorisés sous ce rapport autant que les chrétiens. Dans l'Ancien Testament, Dieu ne parlait que rarement à son peuple, ce n'était pour l'ordinaire que par l'entremise d'un ange, ce n'était qu'aux patriarches et aux prophètes qu'il faisait cette faveur; mais Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, veut bien en tout temps et à toute heure converser familièrement avec tous les fidèles. Cet aimable Sauveur, non content de s'être rendu visible sur la terre durant quelques années et de nourrir nos âmes de son propre corps, ne dédaigne pas de demeurer jour et nuit parmi nous, toujours prêt à nous entretenir, à nous écouter, et à nous répondre. Non, jamais nulle nation n'a joui d'un privilége si singulier : *Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut* Deus *noster adest cunctis observationibus nostris* (Deut. IV). C'est à nous de correspondre à l'amour que Notre-Seigneur nous témoigne par là, et de profiter de sa présence; car ce n'est que pour nous combler de grâces qu'il réside sur nos autels. (**Le P. Vaubert**, *La Dévotion à Notre-Seigneur* Jésus-Christ *dans l'Eucharistie*).

[Ne pas craindre de demander]. — A toute heure et à tout moment vous êtes prêt, mon Sauveur, à me secourir, et à me faire quelque nouvelle faveur; lorsque je vous importune par mes fréquentes demandes, plus je demanderai, plus j'obtiendrai aisément; c'est vous faire plaisir que de vous donner occasion de faire des largesses. J'ose le dire, il semble que vous ne m'ayez fait naître sujet à tant de misères que pour avoir la joie de m'en tirer; il semble que vous ne distribuez peu à peu vos bienfaits que pour goûter plus longtemps la douceur de faire du bien ; car au fond vous

avez plus de penchant à donner que je n'ai d'ardeur à demander, et de plaisir à recevoir. Loin donc de craindre de m'adresser à vous, je le dois faire avec confiance, puisque vous même vous m'y invitez. (*Le même*).

[Comment les hommes sont-ils insensibles]. — Votre pouvoir est surprenant, Seigneur, et les inventions de votre sagesse et de votre amour sont admirables; mais n'est-il pas aussi surprenant qu'une aussi faible créature que moi puisse résister à tout votre pouvoir, et que mon cœur ne cède pas aux inventions admirables de votre sagesse et de votre amour? N'est-ce pas un prodige aussi surprenant que tous les miracles que vous opérez dans ce mystère, de voir que le cœur de l'homme si faible résiste à tout le pouvoir d'un Dieu; que le cœur de l'homme, si tendre et si sensible de lui-même, soit assez dur et assez insensible pour ne pas se laisser toucher par tant de merveilles, que vous ne faites qu'en sa faveur? Ah! Seigneur, après tant de miracles de votre puissance et de votre sagesse, il est de votre gloire de faire un miracle de bonté, de vaincre l'insensibilité de mon cœur et de surmonter malgré moi tous les obstacles que je mets aux effets de votre miséricorde; mais ce ne sera plus malgré moi, car je m'aperçois bien par la sensibilité de mon cœur que vous commencez à opérer ce miracle. (**Le P. Nepveu**).

[Les premiers chrétiens et l'Eucharistie]. — C'est chose très-certaine que les premiers chrétiens ont toujours été persuadés que leur principale force consistait en la fréquentation de ce sacrement : ils n'appréhendaient point le feu du martyre, lorsqu'ils avaient en eux-mêmes cette vive source des eaux de la grâce; ils ne craignaient point la faim avec cette viande, ni les supplices et les croix, lorsqu'ils étaient prémunis de la force de cet adorable sacrement. Son fréquent usage ne leur faisait pas seulement désirer les tourments, mais leur donnait la force de les supporter; aussi pendant le fort des persécutions, ils se munissaient de la sainte hostie et la portaient sur eux, pour ne pouvoir être privés d'un si grand secours au moment du besoin. (**Le cardinal de Richelieu**, *De la Perfection chrétienne*, 21).

Si nous sommes entièrement destitués de foi et d'amour, nous ne pouvons considérer le Sauveur du monde en cet état, sans nous prosterner à ses pieds; il est en effet impossible de croire que celui qui se donne à nous est le Fils de Dieu même, le roi de gloire, le maître des hommes et des anges, et d'être sans respect et sans révérence devant lui, si nous avons tant soit peu d'amour pour un Dieu qui nous en témoigne tant dans ce divin sacrement. (*Le même*).

[L'Union de Jésus et du chrétien]. — Divin Sauveur! que votre amour est puissant, et que vos inventions sont admirables, quand vous faites de votre corps et de votre sang la nourriture des hommes, pour avoir le moyen de

vous unir plus intimement et plus étroitement à eux ! En effet, ce n'est pas assez pour son amour de toucher extérieurement quelque partie de l'homme, comme lorsqu'il guérissait les maladies par l'application de ses mains; il entre dans nos bouches et dans nos estomacs, il pénètre jusqu'au fond de notre substance. Les Pères expliquent ce mystère par les termes de mélange et d'union : mais ce n'est pas assez de dire que JÉSUS-CHRIST se mêle avec nous, car il y a des substances qui sont mêlées et ne sont pas mélangées ensemble ; ils ajoutent l'union au mélange, mais il ne suffit pas non plus de dire qu'il s'unit à nous, car il y a des choses qui sont unies et ne sont pas mêlées ensemble ; ils ajoutent donc le mélange à l'union : *Naturam suæ carnis nobis admiscuit,* dit S. Hilaire (de Trinitate, VIII); *Se ipsum nobis commiscet*, dit saint Chrysostôme (Hom. 83 in Matth.). Il se mêle avec nous et de peur qu'on ne se persuade qu'il n'y a qu'une simple présence locale, il ajoute que nous sommes faits un même corps avec lui. Pour prévenir la pensée que l'infidélité pourrait former que ce mélange et cette union se feraient seulement par foi ou par charité, d'affection ou de pensée, il marque expressément que c'est réellement et effectivement que nous sommes dans l'unité du même corps, *Non fide tantùm sed reipsa nos suum corpus efficit.* Ensuite les Pères se servent de comparaisons qui expliquent et prouvent en même temps cette union et ce mélange. Tantôt ils comparent le Sauveur à un feu qui pénètre le fer et se l'incorpore de manière qu'ils semblent ne faire plus deux substances différentes, mais un troisième corps qui est fer et feu tout ensemble, qui brûle comme le feu, et qui pèse comme le fer. Tantôt ils se servent de la comparaison de deux cires fondues qu'on mêlerait ensemble, et qui dans cette confusion composeraient une cire commune. Du reste, comme la nourriture se répand par tout le corps, l'union de JÉSUS-CHRIST avec le chrétien est pareillement universelle. (**Biroat**, *Octave*, *discours* 4).

[Les miracles de l'Eucharistie sont cachés]. — Les perfections de DIEU invisibles en elles-mêmes, se rendaient comme sensibles dans la vie de JÉSUS-CHRIST ; il faisait paraître sa puissance dans les miracles de ses mains, sa sagesse dans les paroles de sa bouche, sa bonté dans toutes les actions de son corps, qui étaient comme une source de biens pour le soulagement des misérables. Mais c'est bien à d'autres conditions, mon DIEU, que vous résidez dans ce mystère ! vous n'y laissez rien paraître de cette divinité qui est si visible dans toutes les parties du monde, et qui a été si éclatante dans votre sainte humanité ; vous ne produisez pas ici un seul effet qui puisse montrer que vous y êtes. Je sais bien que le Sauveur opère de très-grands miracles dans le sacrement de l'autel, et qu'ils sont les effets d'une puissance extraordinaire, comme lorsqu'il détruit les substances du pain et du vin, qu'il substitue en leur place la substance de son corps et de son sang, qu'il conserve les accidents sans l'appui de leur sujet ordinaire et naturel ; mais vous remarquerez une belle différence

entre les miracles que Jésus-Christ fait dans ce sacrement, et ceux qu'il fait dans les autres états de sa vie : c'est que les autres miracles de ses mains ont été visibles, pompeux, éclatants et que ceux-ci sont cachés, secrets et invisibles. D'où vient cette différence ? de la variété des fins qu'il s'est proposées dans ces opérations miraculeuses. Il a fait les premiers miracles pour établir ou pour confirmer la foi des chrétiens ; mais il fait les merveilles du saint sacrement pour exercer une foi déjà établie. C'est pourquoi il opère ceux-là avec éclat à la vue de tout le monde : il produit avec pompe la guérison des malades, la résurrection des morts, pour convaincre évidemment la raison des hommes et les obliger à croire sa divinité ; mais dans ce sacrement il cache ses miracles, parce qu'il en fait les objets mêmes de notre foi : ce ne sont pas des motifs pour nous persuader de croire, mais des vérités que nous croyons. (**Biroat**, *Octave*, *sermon* 1).

[Abaissements du Fils de Dieu]. — Le premier mouvement de la vie des anges rebelles et des hommes criminels a été de monter ; mais le premier acte de Dieu, quand il est sorti hors de lui-même, a été de descendre. L'ange n'eut pas plus tôt reçu l'être des mains de Dieu, qu'il voulut s'élever sur le trône : *Ascendam et similis ero Altissimo* (Isai. xiv) ; et l'homme ne faisait que sortir de la boue et du limon dont il venait d'être formé, qu'il conçut de semblables sentiments d'élévation, et, qu'oubliant les restes de son néant, il prétendit à la gloire de son maître : *Eritis sicut Dii* (Genes. iii). Pour combattre et pour réparer ces injustes élévations, le Verbe de Dieu est descendu jusqu'à prendre la forme de serviteur avec la nature humaine ; il s'est humilié un peu au-dessous des anges. C'est par le même principe et pour continuer ce même dessein qu'ayant pris une nouvelle vie dans le saint sacrement, il lui a voulu donner le même caractère : il ne monte sur les autels que pour descendre, il ne vit que pour s'humilier; ce ne sont pas deux différentes fonctions, on peut dire que son humiliation est proprement sa vie. (*Le même*, *Octave*, *sermon* 2).

[Ces abaissements commandent le respect]. — Ce n'est pas une chose extraordinaire que Dieu, dans l'état de sa grandeur, demande et attire les respects des hommes ; mais que Jésus-Christ par une conduite toute différente, s'humilie pour se faire honorer, qu'il fasse de ses abaissements les objets de nos adorations et les motifs mêmes de nos respects, c'est une admirable invention de sa sagesse ; c'est en même temps une preuve évidente de son pouvoir, puisqu'il établit sa souveraineté par des moyens qui semblaient devoir la combattre. Aussi Tertullien l'appelle un roi nouveau, qui a trouvé de nouvelles sources de gloire et de nouveaux moyens d'élévation. Pourquoi cela? parce qu'il a acquis son empire par l'ignominie de la croix. Mais ce qu'il a commencé si glorieusement sur la croix, il l'achève tous les jours sur l'autel, dans cette vie cachée qu'il y mène. Il

emploie ses humiliations pour demander nos respects, et, comme parle S. Augustin, pour nous rendre recommandable son corps et son sang dans cet état : *Unde commendavit corpus et sanguinem suum? de humilitate suâ ; nisi enim esset humilis non manducaretur nec biberetur* (In Palm. 33). Chose étrange ! pendant le temps que le corps de Jésus-Christ a paru visible sur la terre, il s'est rendu recommandable par la beauté de ses discours, par l'éclat de ses miracles ; maintenant qu'il est dans le ciel, il paraît considérable aux yeux des bienheureux et par la gloire qu'il a, et par celle qu'il donne ; mais sous les voiles du sacrement où il cache tous ses avantages, il rend son corps et son sang recommandables à la foi des chrétiens, principalement par l'humilité qu'il y pratique, et qui paraît presque seule. (*Le même*).

[L'Eucharistie mystère de foi]. — La majesté divine est tellement éclipsée dans ce mystère que tout est dans les ténèbres du côté de la raison, et que l'esprit doit s'assujettir à l'obéissance aveugle de la foi, comme parle S. Paul : *In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium fidei* (II Cor. x). J'avoue que cette soumission aveugle blesse la délicatesse de l'orgueil humain, en assujettissant les sages comme les simples, les savants comme les ignorants, les grands avec le peuple : mais la foi confond les conditions qui distinguent les hommes, pour les soumettre tous à son empire : la foi ne demande précisément ni des sages ni des grands, ni des prophètes, ni des Docteurs ; mais elle veut des esprits soumis, elle leur ôte la liberté de raisonner pour les obliger à croire. Il arrive à notre esprit dans ce mystère ce qui arriva à l'ancien Joseph qui, emmené loin de son pays, et conduit en Egypte, entendit parler une langue qui lui était inconnue : *Linguam quam non noverat audivit* (Psalm. 80). La foi de ce mystère réduit la raison dans l'esclavage, elle la fait sortir des bornes de ses sentiments naturels, pour entrer dans les lumières surnaturelles de la religion. Le chrétien entend là un langage qui lui était inconnu. Il avait coutume d'entendre dire que le changement d'une substance commençait par les accidents qui ne sont que des suites de l'être ; mais il apprend ici qu'après les paroles de la consécration, la substance du pain, qui est le soutien des accidents, est détruite, et qu'en même temps le corps de Jésus-Christ est produit en sa place, pendant que les accidents demeurent séparés du sujet où ils étaient attachés. La raison nous fait entendre qu'un corps doit avoir toutes ses dimensions; ici l'on ne voit point de proportion entre l'étendue du corps glorieux du Fils de Dieu et une petite hostie. Notre esprit ne peut concevoir qu'un corps puisse être en même temps en plusieurs lieux, c'est un langage qui nous était auparavant inconnu ; mais la foi nous apprend que le corps du Sauveur n'est pas borné à la circonférence d'un autel, qu'il se trouve réellement sur tous les autels où il est consacré par les prêtres : cependant le nuage qui le couvre est si épais que les lumières de la raison ne le

peuvent percer, et, lorsque la foi nous l'apprend, c'est un langage que l'hérétique n'entend point, que le fidèle seul peut comprendre, grâce à la révélation : *Linguam quam non noverat audivit.* (**Le P. Garnier**, *Augustin*).

[Bonheur du chrétien qui communie]. — Moïse, voulant faire entendre au peuple d'Israël le bonheur qu'il avait d'être le peuple de Dieu, leur disait : Jamais nation, quelque illustre qu'elle fût, n'a eu des dieux qui se soient communiqués à elle comme notre Dieu se communique à nous. Que dirons-nous au peuple chrétien, quand son Dieu, plein de bonté, ne se contente pas de demeurer parmi nous dans nos églises et de nous visiter dans nos maisons, mais a voulu encore habiter au-dedans de nous-mêmes et se loger dans notre cœur comme dans un temple où nous pouvons traiter familièrement avec lui de toutes nos affaires ? Ce fut un bonheur incomparable pour la Mère de Dieu de l'avoir porté dans son sein ; le chrétien n'a-t-il pas le bonheur de le porter dans le sien ? Sainte Elisabeth s'estimait heureuse de ce que la Mère de son Seigneur venait chez elle ; et le Seigneur lui-même veut bien venir dans l'intérieur de notre âme ! Madeleine a eu l'avantage de baiser ses pieds ; et nous avons celui de pouvoir l'embrasser et de recevoir ses caresses ! Après cela, quel cœur ne serait pas enflammé d'amour pour un Dieu qui se communique si familièrement aux hommes ? Ce motif ne nous engage-t-il pas à lui offrir tous nos vœux et toutes nos affections ? Après toutes les marques de l'amour de Dieu pour les hommes dans cet adorable sacrement, n'a-t-il pas sujet de nous reprocher nos froideurs et notre ingratitude ? (*Le même*).

[Les hommes restent froids]. — Ce fut une chose admirable de voir le petit prophète Elie, lorsqu'il était encore au berceau, allaité de feu et de flamme ; il ne faut pas s'étonner, dit un Père de l'Eglise, si étant nourri de cet aliment divin il eut une parole ardente et un zèle tout de feu. Mais ce qui me surprend, avec S. Chrysostôme, c'est de voir des chrétiens nourris du feu sacré de l'Eucharistie demeurer dans des froideurs et des glaces mortelles. O insensibilité des enfants d'Adam, s'écrie S. Bernard, qu'un Dieu qui, comme l'appelle l'Ecriture, est un feu consumant, ne peut amollir avec toutes les flammes de sa charité ? *O duri filii Adam, quos non emollit tam vehemens amor Christi, tanta flamma charitatis !* Quoi serons-nous sans charité, ayant le Dieu de la charité dans le cœur ? Comme un arbre qui brûle embrase toute une forêt, dit S. Augustin, de même les chrétiens brûlants de ce feu divin doivent, à l'exemple des Apôtres, embraser toute la terre et la remplir des flammes de son amour. Hélas ! tout le monde est convaincu des témoignages de l'amour du Sauveur dans ce sacrement ; mais peu de personnes en sont touchées, l'on n'est point échauffé parmi tant de flammes : *Homo tot congestis carbonibus friget ad Deum*, s'écrie le savant évêque de Paris. (*Le même*).

Le sacrement de l'autel est la source de toutes les grâces : c'est là que coule le sang de l'Agneau sans tache qui ôte les taches du monde, qui peut effacer toutes nos imperfections et laver le reste des impuretés de notre âme ; c'est là que nous pouvons trouver les forces divines pour combattre nos passions et les ennemis de notre salut qui nous attaquent de toutes parts ; c'est là que nous trouvons des consolations inestimables dans nos disgrâces les plus amères ; c'est là que nous trouvons des lumières contre les illusions du démon et contre les erreurs du monde, un viatique salutaire à la mort, et une source d'immortalité ; c'est là enfin que nous trouvons un remède universel à toutes les maladies dont nos âmes peuvent être attaquées, et un antidote contre cette source de mort du fruit défendu qui se répand dans des torrents d'iniquité, si elle n'est arrêtée par la grâce médicale du fruit de vie. Disons donc de Jésus-Christ au saint sacrement, comme on a dit de lui durant sa vie mortelle, qu'il sort de son corps sacré une vertu secrète qui guérit tous les malades : *Virtus de illo exibat, et sanabat omnes* (Luc. VI). Que nous sommes donc à plaindre, quand nous nous plaignons nous-mêmes de nos infirmités et de nos langueurs spirituelles auprès d'une source si salutaire, quand nous nous plaignons des faiblesses de la nature au milieu des forces de la grâce, quand nous nous plaignons de la tyrannie des passions qui nous emportent, sans avoir recours à la grâce d'un Dieu qui calme les orages de la mer et qui peut arrêter les saillies de notre ambition, les ardeurs de nos convoitises, qui peut, en un mot, remédier à tous les maux qui nous accablent. (**Le P. Garnier**, *Augustin*, *Sermon manuscrit*).

[L'Eucharistie, source de grâces continuelles]. — Nous avons dans ce divin sacrement une source de grâces continuelles. Dans la plupart des sacrements, la grâce ne peut revenir, parce qu'ils ne se réitèrent point ; on ne reçoit qu'une fois le Baptême, la Confirmation, l'Ordre. Mais vous pouvez recevoir tous les jours le sacrement de l'autel pour votre sanctification ; c'est une grâce qui se présente continuellement à nous. Ce qui fait dire à S. Chrysostôme, que le Sauveur, qui ne s'est assis qu'une fois sur le bord d'une fontaine, où il attendait une femme de Samarie pour lui donner les eaux de sa grâce, repose tous les jours sur nos autels, où il est dans un état permanent pour attendre non-seulement une femme pécheresse, mais toute l'Eglise et remplir tous les fidèles de ses grâces : *Non unam tantùm Samaritanam*, *sed universam Ecclesiam expectat*. Autrefois David altéré pendant l'ardeur d'un combat, souhaite avec passion de l'eau de la citerne de Bethléem pour se rafraîchir ; c'était proprement une figure des eaux de la grâce de Jésus-Christ que nous devons rechercher pour nous rafraîchir parmi l'ardeur de nos passions. Ce prince ne put obtenir ce rafraîchissement qu'au péril de la vie de trois braves officiers de son armée ; ah ! que le sort des chrétiens est bien plus favorable ! Ils euvent à tout moment, sans beaucoup de peine, puiser avec joie les

eaux de la grâce dans les sources du Sauveur : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* ; il ne faut pas la chercher bien loin, ni l'acheter à beaucoup de frais, comme l'on fait souvent les essences précieuses pour la santé du corps ; il ne faut que s'approcher de nos autels avec de saintes dispositions. S'il fallait passer les mers et aller jusqu'aux extrémités de la terre pour participer à la grâce du précieux sang du Sauveur, vous le devriez entreprendre ; le Fils de Dieu vous présente à tout moment cette grâce, et vous ne voulez faire aucune démarche pour la recevoir ; cette grâce vous recherche et vous la fuyez ! S. Augustin remarque que Dieu ayant fait sortir de l'eau miraculeuse des veines d'une pierre, cette eau, par un second miracle, suivait le peuple à mesure qu'il s'avançait dans le désert ; quelle est cette pierre sinon Jésus-Christ ? *Petra autem erat Christus* (I Cor. x) : de cette pierre sort une source d'eau vive qui suit les chrétiens dans les déserts de ce monde, afin qu'ils se désaltèrent et qu'ils n'aient plus soif, qu'ils vivent et qu'ils ne périssent pas : *Ut bibant et non sitiant, ut redimantur et non pereant, aqua sequitur Christianos.* (*Le même*).

[Jésus se donne tout entier]. — Le Fils de Dieu venant au monde s'est donné aux hommes et à toute l'Eglise en général ; mais en ce mystère il se donne tout entier à tous les particuliers de l'Eglise : *Totum se dedit universis et totum singulis,* dit un grand évêque de France. D'où il suit que chaque chrétien a autant d'obligation au Sauveur, que toute l'Eglise ensemble. Il est vrai, ô mon Dieu, que vous vous êtes donné à moi tout entier dans l'Incarnation ; mais vous n'êtes pas descendu dans mon sein, il n'y a que celui de votre mère qui ait eu le bonheur de vous porter; vous vous êtes donné à moi tout entier sur le Calvaire, vous n'avez pas été cependant entre mes bras, mais dans les bras de la croix. Ah ! il n'y a que dans l'adorable Eucharistie que je vous possède pleinement, ô le souverain bien de mon âme ! Si les bienheureux dans le ciel vous possèdent d'une manière plus délicieuse, comme l'objet de leur félicité, je vous possède sur la terre d'une manière plus merveilleuse, comme le gage de mon immortalité. (*Le même*).

[L'Eucharistie, remède contre la langueur]. — On sait par une fatale expérience que, depuis la dépravation de la nature par le péché originel, les sens de l'homme sont portés au mal dès sa naissance ; que nous avons naturellement du dégoût pour la piété et pour les choses du ciel, et que nous n'avons d'inclination que pour les choses de la terre. Si les impressions de la foi que nous avons reçue au Baptême nous donnent quelque sentiment de Dieu, le commerce que nous avons avec le monde diminue bientôt, s'il ne nous l'ôte tout à fait, l'affection de le servir et le zèle de procurer sa gloire ; de sorte que, si une âme n'est excitée par le secours actuel d'une grâce puissante, elle demeure languissante dans la tiédeur

et l'inaction, et ne s'efforce presque jamais de plaire à Dieu par de bonnes œuvres, se contentant tout au plus de ne le point offenser par d'énormes péchés. Ainsi froide et dégoûtée qu'elle est des devoirs les plus essentiels de la religion, elle ne s'engage dans la pratique des bonnes œuvres que le plus tard et les abandonne le plus tôt qu'elle peut, laissant cependant agir sur elle ses passions, pourvu qu'elles ne la portent pas aux derniers excès. S'assoupissant dans la prière, rebutée des saintes lectures, incommodée des moindres jeûnes, fatiguée des austérités et des exercices de sa profession, si elle pratique quelques vertus, c'est lorsque son tempérament l'y porte, et qu'elle n'y trouve point de répugnance du côté de la nature toujours facile à se rebuter des moindres difficultés. Si elle fait paraître quelque zèle pour la piété, c'est par caprice, suivant toujours l'inclination de son amour propre qui la fait bientôt tomber de la ferveur dans le relâchement. Chose étrange ! une âme dans cette vie languissante ne croit pas être désagréable à Dieu, parce qu'elle ne s'abandonne pas aux derniers déréglements ; cependant nous apprenons de l'Ecriture que Dieu ne peut souffrir cette tiédeur à son service, qu'elle lui fait bondir le cœur comme l'eau tiède procure le vomissement, et qu'enfin, comme l'âme est dégoûtée de Dieu, Dieu se dégoûte à son tour de cette âme languissante. Or pour l'échauffer et lui donner de l'ardeur pour les bonnes œuvres, quel meilleur moyen que d'avoir recours au sacrement de l'autel ? C'est là que Jésus-Christ vient dans nos cœurs, pour les animer de sa grâce, pour leur donner de l'inclination au bien et de la vigueur dans la vertu ; parce qu'un des principaux effets de la grâce de ce sacrement est de donner à notre âme une inclination à Dieu, qui excite en nous la ferveur de la piété, et qui adoucit les difficultés que nous rencontrons dans l'exercice de nos devoirs. (*Le même*).

[L'Eucharistie nous fait accomplir nos devoirs]. — Donnez-moi une âme vraiment dévote au sacrement de l'autel ; elle s'acquittera fidèlement de toutes les obligations de son état, elle rendra à Dieu le culte qui lui appartient et au prochain ce qu'elle lui doit, elle sera soumise à ses supérieurs, convenable avec ses égaux, charitable envers les inférieurs, et elle ne négligera jamais rien de ce qui la peut sanctifier. Animée qu'elle est de la grâce de Jésus-Christ, les difficultés qu'elle trouve dans l'exercice de la vertu ne l'épouvantent plus, elle se fait un plaisir de toutes les rigueurs de la pénitence. Faut-il mortifier ses passions, combattre la paresse, retrancher de son sommeil et de ses plaisirs, renoncer à ses plus tendres amitiés ? faut-il essuyer un affront, pardonner une injure, renoncer à une vanité, se taire, céder, obéir ? ce sont des victoires qu'on remporte par la vertu et la force qu'inspire ce divin mystère. Faut-il se conformer aux ordres de Dieu dans les événements du monde, soit qu'il nous couvre du bouclier de sa bonne volonté, comme parle l'Ecriture, soit qu'il nous mette en butte à la contradiction? cette âme qui médite souvent cet Homme-

Dieu immolé pour accomplir la volonté de son Père, se soumet à tout, elle ne trouve jamais de travail trop rude, parce qu'elle trouve dans ce sacrement des onctions qui en adoucissent la rigueur ; remplie de joie et de consolation dans ses peines, elle fait paraître de la gaieté et de la ferveur dans toute la pratique de ses devoirs. Considérez un ecclésiastique vivifié de la grâce de ce sacrement : il n'est jamais oisif, mais toujours agissant. Faut-il instruire les peuples ? quel zèle dans ses discours ! Faut-il administrer les sacrements ? quelle assiduité dans le sanctuaire ! Visiter les malades ? quelle tendresse à les consoler ! assister les mourants ? quel empressement à les fortifier ! Parmi le peuple, si vous cherchez une personne qui a de la dévotion à cet auguste sacrement, vous la trouverez ou recueillie dans sa maison, ou en prière dans l'église, ou anéantie aux pieds des autels. Voilà les effets de la dévotion au saint sacrement, laquelle inspire une sainte ardeur aux âmes pour les porter à des pratiques toutes saintes. (*Le même*).

[Excès de l'amour de Jésus]. — Ce n'est pas le changement des substances qui doit surprendre nos esprits dans cet adorable sacrement : il est aisé de comprendre que Dieu peut tout ; mais il est difficile de comprendre comment il veut nous aimer avec tant d'excès. Je sais que sa miséricorde peut souffrir nos faiblesses, mais je ne trouve point de lois en sa bonté pour nous aimer avec nos défauts, et surtout pour s'abandonner à l'ardeur de l'amour qu'il fait paraître aux hommes dans le sacrement de l'autel. La tendresse d'un souverain pour ses favoris sait garder des mesures : il n'y a que l'amour que Jésus-Christ nous porte en ce mystère qui se prodigue jusqu'à s'oublier soi-même, pour ne penser qu'à nous ; c'est là que l'amour qui ne vit que d'excès, comme dit un savant Docteur : *Amor excessibus vivit* (Richard de S.-Victor), va jusqu'au transport, et ne garde aucune mesure ; c'est là que Jésus-Christ consomme les prodiges de la charité qu'il avait marquée aux hommes dans tous les autres mystères ; c'est là qu'après avoir aimé tendrement les siens dans sa vie et dans sa mort, il a voulu leur laisser un gage éternel et permanent de cet amour, en se consacrant entièrement à nos usages par une charité consommée. Comme ce Dieu d'amour se donne entièrement à nous dans l'Eucharistie nous devons nous donner entièrement à lui. Mais hélas ! que nous sommes éloignés de l'aimer comme il nous a aimés dans ce divin mystère ! Il nous a aimés jusqu'à l'excès, il nous a aimés sans réserve, il s'est donné à nous tout entier, il n'a rien épargné pour nous marquer son amour ; c'est pourtant ce même Dieu que nous aimons avec tant de froideur et avec tant de réserve. Nous ne lui donnons de notre cœur que le moins que nous pouvons, et bien souvent nous ne lui en donnons rien du tout : quand cela ne serait pas un crime, ce serait toujours une grande ingratitude et une grande lâcheté. (*Le même.*)

[Jésus nous montre un amour de père]. — Le Sauveur dans ce sacrement fait paraître aux chrétiens un véritable amour de père. L'effet de l'amour paternel ne consiste pas seulement dans la communication de l'être et de la vie, mais dans l'éducation et dans les autres biens qui suivent l'être ; or le Fils de Dieu, non content de nous avoir donné un être nouveau par la régénération du Baptême et de la vie spirituelle de la grâce que les pères de la terre ne peuvent communiquer à leurs enfants, nous donne sa propre substance en nourriture, pour conserver en nous la vie de l'esprit et de la charité que nous avons reçue de lui. Bien différent de ces mères peu chrétiennes, dit S. Chrysostôme, qui abandonnent leurs enfants à des nourrices étrangères dont ils ne tirent souvent qu'une très-mauvaise nourriture, le divin Sauveur de nos âmes veut être lui-même notre nourricier, et, pour former en nous un tempérament généreux qui nous rende dignes de son amour, il nous nourrit de son propre sang: *Vos generosos esse volo, vos alo meo sanguine* (S. Chrysostôme). Plus ingénieux que ce prince qui, voulant laisser à ses enfants une marque incontestable de son amour, fit tirer du sang de ses veines et le fit mêler avec des couleurs pour en faire son portrait, le Fils de Dieu ne nous donne pas seulement la figure de ce qu'il est ; mais il nous donne la substance de son corps et de son sang pour nous incorporer à lui en quelque manière, etc. (*Le même*).

[Dans son amour, Jésus veut rester avec nous]. — Un ami se plaît en la compagnie de son ami, il le reçoit toujours avec joie, il ne s'en sépare qu'à regret ; quiconque aime véritablement un objet ne peut vivre dans l'absence et dans l'éloignement de ce qu'il aime, et, quand il jouit de sa présence, il oublie ses propres intérêts, il lui sacrifie tout, et se consomme lui-même pour son amour. Tel est l'amour de Jésus-Christ pour les chrétiens au sacrement de l'autel : élevé qu'il est dans le sein de la gloire, il vient nous rechercher dans notre misère, pour nous faire part de sa félicité, comme s'il manquait quelque chose à son bonheur, tandis qu'il est éloigné de nous; il fait toutes ses délices d'être avec les enfants des hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* Pour cela il se multiplie à l'infini, il se reproduit sur une infinités d'autels, afin que nous le trouvions partout, et que partout il nous donne des preuves de sa tendresse. Quels transports, quelles complaisances, quels témoignages d'amour! Ne devons-nous pas nous écrier avec un saint abbé, que le Fils de Dieu est devenu prodigue de son amour et de lui-même par le désir de s'unir aux hommes? *O Deum, si fas est dicere, prodigum sui præ desiderio hominis* (l'abbé Guerric) aux hommes, qui sont si indifférents, si froids, si languissants dans son amour, aux hommes ingrats et indignes d'un si grand bienfait! (*Le même*).

Le premier effet de l'amour est de donner ; ne rien donner, c'est ne pas aimer ; donner peu, c'est aimer peu ; donner beaucoup, c'est beaucoup

aimer ; mais donner tout, c'est aimer jusqu'à l'excès. Or les lois de l'amitié sont parfaitement accomplies dans ce mystère d'amour où un Dieu donne tout ce qu'il peut donner, et où l'homme reçoit tout ce qu'il est capable de recevoir, puisque le Sauveur se donne non-seulement tout entier, mais de la manière par laquelle nous pouvons le posséder plus parfaitement, puisqu'il se donne en qualité de nourriture, c'est-à-dire de la manière qui produit l'union la plus intime, et par conséquent la plus légitime et la plus absolue : *Cùm datur in cibum, datur in omnem unionem,* dit S. Thomas (Opusc. xv). Union plus forte que celle des membres, car plusieurs peuvent se séparer du chef sans que le composé périsse ; plus intime que celle de la branche à son tronc, car elle peut en être retranchée : mais quand l'aliment est changé en notre propre substance, on ne peut plus l'en séparer. (*Le même*).

[Humiliations du Sauveur]. — L'Apôtre S. Paul a cru ne pouvoir mieux exprimer les humiliations du Fils de Dieu dans le mystère de son Incarnation que par le terme d'anéantissement : *Exinanivit semetipsum* ; cependant on ne peut douter qu'il ne se soit encore humilié davantage dans celui de l'Eucharistie. En effet, si dans l'Incarnation il a paru cesser d'être Dieu, dans l'Eucharistie il cesse de paraître homme ; si dans ce premier mystère *il s'est revêtu de la forme d'un serviteur* (Phil. ii), dans le second il se revêt de la figure d'un pain ; si dans celui-là il s'égale aux hommes, dans celui-ci il s'abaisse au-dessous des hommes en devenant leur nourriture. Dans son Incarnation, quoique sa divinité soit cachée et pour ainsi dire absorbée dans son humanité, il ne laisse pas cependant de se faire sentir par les prodiges les plus surprenants, jusque là qu'à sa Passion, *quand l'heure de ses ennemis et la puissance des ténèbres fut venue* (Luc. xxii), c'est-à-dire, dans le moment même où Jésus-Christ parut le plus abandonné à la rage des Juifs, *le centenier et ceux qui le gardaient le reconnurent pour être le véritable Fils de* Dieu (Matt. xxiv) ; mais dans l'Eucharistie, sa divinité et son humanité sont également cachées : il est dans un état de mort, dit la théologie, non-seulement parce que les espèces du pain et du vin sont séparées pour nous marquer la séparation de son corps d'avec son sang, mais encore parce qu'il n'y donne nul signe de vie. En un mot, tant qu'il a vécu dans ce monde, il n'a été soumis qu'à la volonté de son Père ; et dans l'Eucharistie il est produit par un acte d'obéissance qu'il rend à la parole du prêtre : *Obediente Domino voci hominis.* (Josue, x). C'est donc ici que nous pouvons nous écrier avec bien plus de surprise que Salomon, quand il eut achevé ce temple superbe et magnifique : *Est-il bien croyable qu'un* Dieu *habite parmi les hommes sur la terre* (ii Paralip. x)? Cependant la divine parole de l'Eglise qui en est la fidèle interprète nous enseigne qu'il est véritablement caché sous les espèces du pain et du vin (**Monmorel**, *discours sur l'évangile du second dimanche après la Pentecôte*).

[L'Eucharistie donne la force]. — C'est dans le sacrement de nos autels que le Seigneur vient en nous *comme un feu dévorant* qui purifie tout ce qu'il y a d'impur, et consomme en nous tout ce qu'il y a de charnel ; *il demeure en nous et nous en lui* (Joan. VI) ; et se joignant ainsi à la faiblesse de l'homme, il lui communique la force d'un DIEU. Ce Sacrement, dit S. Bernard, opère en nous deux effets ; il diminue le sentiment des tentations les plus légères, et il empêche que notre cœur ne succombe aux plus violentes ; il affaiblit la conscience, et il réprime la force de nos passions ; il est un préservatif contre le péché mortel, et un remède contre le péché véniel. C'est à la vertu de ce sacrement que les Pères ont attribué l'intrépidité que les martyrs ont fait paraître dans les tourments : Nous faisons, dit S. Cyprien, du corps de JÉSUS-CHRIST, un mur de défense, et nous en composons des armes victorieuses pour ceux que nous voulons mettre à couvert des efforts de leurs ennemis. Aussi S. Chrysostôme assure que nous devrions sortir de la table du Sauveur devenus terribles aux démons, jetant feu et flammes comme des lions. D'où il suit que si nous sommes si faibles que de succomber à la première tentation, c'est sans doute ou parce que nous négligeons d'approcher de ce divin sacrement, ou parce que nous en approchons indignement. (*Le même*).

[Respect dû à l'Eucharistie]. — Quand la lumière nous aura découvert un DIEU caché dans le sacrement de l'Autel, quel respect sera le nôtre ? Saisis d'une sainte frayeur, nous nous prosternerons, comme les vieillards de l'Apocalypse, au pied du trône de l'Agneau, et nous nous écrierons avec eux : *Vous êtes digne, ô Seigneur notre* DIEU, *de recevoir gloire, honneur et puissance* (Apoc. IV) ; ou bien, remplis de la même foi et de la même humilité que le centenier, nous dirons : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ; mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie* (Matt. VIII). Telle est la foi et le respect que nous devons avoir pour un DIEU caché, humilié, anéanti. Mais quand nous sommes près de le recevoir c'est alors que nous ne pouvons lui donner assez de marques de notre amour et de notre reconnaissance ; plus, dit S. Bernard, le Seigneur est devenu vil et abject pour moi, plus il me doit être cher et aimable : *Quanto pro me vilior, tanto mihi carior* (Serm. de Epiph.). Il s'est donné tout entier à moi dans ce mystère, il s'est consacré tout entier à mes usages ; je dois lui consacrer le souvenir de ma mémoire, les pensées de mon entendement, les puissances de mon âme, les affections de ma volonté, les mouvements de mon cœur, les humiliations et les prosternements de mon corps, car, comme dit le même Père, quoique la créature soit infiniment inférieure à DIEU et qu'elle ne puisse reconnaître ses bienfaits autant qu'il le mérite, cependant dès lors qu'elle lui offre tout l'amour et toute la reconnaissance dont elle est capable, rien ne manque, puisqu'elle donne tout ce qu'elle peut donner. (*Le même*).

[Jésus demande nos hommages]. Quand le Sauveur est venu au monde, c'était pour y souffrir des opprobres et des humiliations ; et les Juifs, en l'attachant à la croix, ont exécuté les desseins de sa divine volonté. Mais dans l'Eucharistie, il prétend recevoir nos respects et nos adorations : le temps de ses souffrances est passé, et il veut que par une foi ferme et un amour sincère nous réparions le crime des Juifs qui l'ont méconnu et haï, lorsqu'il vivait parmi eux. Ainsi le traiter dans ce sacrement auguste avec le même mépris qu'ils ont montré pour lui pendant sa vie mortelle, c'est être infiniment plus coupables qu'eux : ainsi encore, quoique nous lui devions notre amour, nos respects et nos adorations à mille autres titres, il attend de nous tous ces devoirs pour réparer les affronts, les confusions, et toutes les humiliations qu'il a souffertes pour notre amour ; car c'est par ce moyen que nous lui en marquerons notre reconnaissance.

[Exemples que Jésus nous donne dans l'Eucharistie]. — Le Dieu que nous adorons dans ce divin mystère ne rebute pas une vertu médiocre : il ne brise pas le roseau plié, mais il le redresse ; il n'aveugle pas les yeux malades, mais il les éclaire ; il n'éteint pas le roseau fumant, mais il le rallume. Il ne faut que se tenir humblement en la présence de ce Dieu caché et lui ouvrir nos cœurs par de saints désirs pour recevoir ses lumières et ses grâces. La raison et les sens ne nous peuvent fournir ces secours ; c'est une grâce que nous devons demander à Dieu comme une aumône. Son exemple nous rendra sensibles les vertus qu'il pratique dans ce mystère ; le zèle dont il brûle pour la gloire de son Père réveillera notre piété envers Dieu, et nous portera à faire des actes d'amour et de contrition aux pieds des autels où, obéissant par amour aux paroles d'un prêtre, il demeure sous les espèces pendant qu'elles subsistent, afin d'apprendre au chrétien l'obéissance filiale aux lois de Dieu et la résignation parfaite à ses ordres ; la charité qu'il a pour les hommes dans l'Eucharistie, se donnant aux fidèles en nourriture, nous doit rendre sensibles aux misères des pauvres, et nous porter à les soulager ; l'humilité qu'il pratique dans cet état d'anéantissement nous inspire la connaissance de notre néant devant Dieu, et est un reproche sensible de nos vanités et de nos pompes mondaines ; sa douceur et sa patience dans ce sacrement où il endure non-seulement les blasphèmes des Juifs et des hérétiques, mais encore les sacriléges des mauvais chrétiens, est une condamnation secrète de notre délicatesse qui ne peut souffrir les moindres mépris, ni les injures les plus légères ; enfin comme il est dans un état caché, où il est détaché de tout, où il ne tient à rien, il doit inspirer insensiblement à nos cœurs un détachement général du monde, pour les rapprocher de Dieu, qui est le plus haut point de la perfection évangélique. Hé ! pour qui nos cœurs pourraient-ils avoir de l'attachement, sinon pour celui qui est, en quelque sorte, attaché aux autels afin de nous marquer l'attachement qu'il a pour nous. Voilà les impressions sensibles que la présence

cachée fait sur nos cœurs; mais il n'y a que les âmes vraiment chrétiennes qui se rendent dignes de ces faveurs, par l'assiduité qu'elles rendent au Fils de DIEU dans ce Sacrement. (**Le P. Garnier**, *Augustin, sermon manuscrit*).

[Délices que l'on trouve dans l'Eucharistie]. — Le torrent des voluptés éternelles qui enivrent les bienheureux dans le ciel vient remplir le cœur des justes sur la terre dans ce divin sacrement, par des douceurs et des consolations ineffables. Cependant si le Fils de DIEU se rend sensible à nos cœurs par l'onction intérieure de son esprit et de sa grâce, cette onction néanmoins n'est pas connue de toutes sortes de personnes, mais elle est sensible aux âmes qui ont une grande foi dans ce mystère, et un ardent amour pour celui qui y est caché. Il faut le goûter par la foi et par la charité, avant d'en sentir les délices : donnez-moi, dit S. Augustin, une âme qui aime ardemment JÉSUS-CHRIST, une âme qui ait faim et soif de la justice, qui désire la jouissance de son bien-aimé ; elle ressent les suavités de la présence intérieure de JÉSUS-CHRIST, dont je vous parle : *Da amantem, da desiderantem, da sitientem, et sentit quod dico*. Mais si je parle à ces âmes froides, languissantes, toutes plongées dans les sens du corps, elles ne goûtent point cette manne spirituelle, elles ne comprennent rien aux douceurs ineffables qu'on doit trouver dans la participation de ce divin sacrement. Du reste ce ne sont pas toujours les personnes qui ont le plus de lumière, qui sont les plus favorisées de ces onctions sensibles ; mais souvent les plus simples et les plus ignorantes, si elles sont fidèles à JÉSUS-CHRIST, et si elles sont entièrement détachées du monde. (*Le même*).

[Jésus est délaissé]. — C'est pour nous que le Fils de DIEU est descendu sur les autels ; et nous négligeons de lui rendre visite, nous fuyons sa présence comme des Adams criminels, ou, si nous paraissons devant lui, c'est avec un cœur glacé. Ah ! ces personnes oisives et ennuyées de leur propre oisiveté, ces gens du monde qui passent trois heures aux spectacles et la moitié de leur vie au jeu ou à des parties de divertissement, et qui paraissent si rarement et avec tant de dégoût aux pieds des autels, sont-elles sensibles à l'avantage que nous avons d'avoir JÉSUS-CHRIST présent dans ce mystère ? A voir cette indifférence et cette froideur qu'on a pour l'Eucharistie, peut-on juger que nous croyons ce que nous professons de croire de cet adorable sacrement que nous n'adorons presque pas ? En effet croit-on cette présence d'un DIEU dans ce divin mystère ? en est-on pénétré, touché, ému par une sainte frayeur ? Où est la dévotion, le recueillement qui marquent le désir et l'empressement qu'on a de jouir de sa présence ? Est-on aussi ardent pour se trouver au lieu où il est présent, et où sa présence et le bonheur de l'entretenir devraient attirer tout le monde, qu'on l'est pour les assemblées profanes où l'on se rend si assidûment ? Non. Je ne puis m'empêcher de me plaindre de la tiédeur des chrétiens durant ces saints jours consacrés au culte et à la vénération de

cet adorable mystère : *Viæ Sion lugent eò quòd non sit qui veniat ad solemnitatem* (Thren. I) ; nos autels sont abandonnés, pendant que les lieux de divertissements sont remplis de monde, etc. (*Le même*).

[Force de l'amour de Jésus-Christ]. — La force de l'amour de JÉSUS-CHRIST paraît dans les grands miracles qu'il fait pour se donner à tous dans l'Eucharistie ; lui seul qui les fait, les peut comprendre. David appelle cette divine nourriture l'abrégé des miracles du Seigneur ; S. Thomas, le plus grand de tous les miracles ; et S. Augustin, le terme de la toute-puissance de DIEU. Aussi l'Evangéliste, avant de parler de l'institution de ce sacrement, fait mention du souverain pouvoir que le Père a donné à son Fils, pour marquer qu'il en avait besoin pour instituer ce sacrement. En effet, la toute-puissance de DIEU peut-elle plus paraître qu'en faisant qu'un même corps soit en même temps dans autant de lieux qu'il y a d'hosties consacrées et de parties dans chaque hostie, qu'un corps soit sans étendue ; qu'une matière soit dans le lieu à la manière des esprits; qu'une substance soit anéantie ; que des accidents subsistent sans leur sujet, et qu'ils produisent les mêmes effets que les substances ? Il faut avoir tout le pouvoir d'un DIEU pour opérer ces miracles ; mais, quand on les croit, il faut avoir toute la dureté d'un Pharaon pour n'en être pas touché. (**Le P. Nepveu**, *Réflexions chrétiennes*).

[Comme l'amour du Sauveur est libéral]. — JÉSUS-CHRIST se donne à nous dans l'Eucharistie, mais entièrement, puisqu'il nous donne son corps, son âme, son sang, sa divinité ; il nous donne tout cela de la manière du monde la plus parfaite, puisque par ce sacrement on possède véritablement et réellement JÉSUS-CHRIST, et l'on devient riche puisque, comme dit S. Augustin, DIEU se fait la possession de l'homme : *De toto Deo dives est*. Il est vrai que le fidèle possède JÉSUS-CHRIST par la foi, selon le langage de S. Paul ; mais ce n'est qu'une possession de connaissance : il est encore vrai que le juste le possède par la charité ; mais c'est une possession qui se fait par la conformité des volontés, et non par l'union des substances. Dans ce divin sacrement au contraire, nous possédons JÉSUS-CHRIST par une possession très-intime, très-véritable, très-réelle, et nous le possédons par un domaine si absolu que nous en pouvons disposer entièrement comme il nous plaît : ainsi JÉSUS-CHRIST est tout à nous dans l'Eucharistie, comme dit S. Ambroise : *Omnia nobis Christus est*. Or si JÉSUS-CHRIST s'est donné entièrement à nous dans l'Eucharistie, pouvons-nous nous défendre de nous donner entièrement à lui ? Il avait épuisé tous ses trésors pour gagner notre cœur intéressé ; mais voyant que c'était inutilement, il a bien voulu se donner lui-même à nous dans l'Eucharistie pour emporter notre amour : après avoir tenu contre tous ses bienfaits, pouvons-nous tenir contre lui-même ? S'il avait quelque autre chose à nous donner que lui-même, il nous le donnerait ; tout DIEU qu'il est, il

est dans l'impuissance de nous donner quelque chose de meilleur que lui. *Quid retribuam pro te ipso ?* disait S. Bernard ; si j'étais déjà incapable de reconnaître tous vos bienfaits, comment pourrais-je, Seigneur, reconnaître celui par lequel vous vous donnez vous-même à moi ? Quand j'aurais tous les empires et tous les cœurs du monde à vous offrir, vous donnerais-je après tout quelque chose qui valût un Dieu ? (*Le même*).

[L'Eucharistie doit nous faire croître toujours en vertu].—L'une des belles qualités de la grâce, c'est d'agir toujours dans une âme, et de n'être jamais dans l'inaction. S. Grégoire la compare à une semence qui germe sans cesse, et qui produit des fruits au centuple dans un cœur bien disposé. Mais la grâce que nous recevons dans l'Eucharistie a une fécondité particulière ; c'est cette fontaine d'eau vive dont le Sauveur parlait à la femme Samaritaine, qui s'élève et jaillit jusqu'à la vie éternelle. On suppose qu'une âme qui reçoit son Dieu est en état de grâce, et par conséquent établie dans la charité qui n'est point oisive, et qui nous fait toujours aspirer à une nouvelle perfection et à de nouveaux accroissements de vertus et de mérites; si cela est, quelle injure ne faites-vous pas à Jésus-Christ, lorsque vous laissez stérile en vos personnes la grâce de ce sacrement, lorsque vous dites « il me suffit que je sois justifié, je n'aspire pas à une si haute sainteté ; cela est bon pour les grands saints, » comme si vous n'étiez pas obligé, dans les desseins du Fils de Dieu, de travailler à votre sanctification ! Un homme véritablement juste ne se contente pas d'une vertu commune, et il ne croit jamais être arrivé au terme de perfection où Dieu l'appelle ; au contraire il a toujours une ardente soif et une pressante faim de la justice, et s'il vivait toujours, il s'efforcerait toujours de se justifier davantage ; c'est le fruit que nous devons retirer de la fréquentation de ce mystère, et l'effet de la grâce que produit en nous ce divin sacrement. (*Le même*).

[Par l'Eucharistie Dieu est à nous]. — Dieu, qui cherche toutes les inventions de se faire aimer, a voulu ajouter à toutes les autres qualités qui le rendent aimable, celles qui le font être notre bien et notre héritage ; il prend ces noms en mille endroits de l'Ancien Testament, pour acoutumer les hommes à des sentiments de tendresse à son égard. Mais c'est, mon Sauveur, dans le sacrement de l'autel que vous méritez ces titres d'une excellente manière, et que nous recevons ces avantages. Puisqu'en vertu de la donation que vous nous faites de vous-mêmes, de la possession actuelle et réelle que nous y prenons de votre corps, de votre sang, de votre humanité, de votre dignité, vous êtes entièrement nôtre, nous pouvons vous appeler notre Dieu et notre Seigneur ; mais nous pouvons aussi vous regarder comme notre bien, notre héritage : *Illi, ipso possidente, fiunt hæreditas ipsius ; et ille vicissim fit hæreditas ipsorum* (S. Aug. Tract. in Joan.). Il y a un commerce réciproque entre les hom-

mes et Dieu : nous sommes l'héritage de Dieu, il est pareillement notre héritage; il nous possède, et nous le possédons comme une chose qui est nôtre ; nous pouvons parler à Dieu, comme Dieu nous parle lui-même : *Dico Domino meo : meus es tu* (S. Cyprian. de Ascensione); c'est la gloire de Dieu de pouvoir dire à l'homme : *Meus es tu.* Tu es à moi; mais c'est la gloire de l'homme de pouvoir dire à Dieu : Vous êtes à moi, vous êtes ma possession. Quelle doit être la conséquence de cet honneur? que nous devons aimer Jésus-Christ parce qu'il est à nous, comme il nous aime parce que nous sommes à lui. (**Biroat,** *Octave, discours 4).*

[Nous devons à Jésus deux sortes d'amour]. — Il y deux sortes d'amour dont nous sommes capables et que nous devons à Dieu : un amour de tendresse et un amour d'estime ou d'appréciation. Or le Sauveur nous présente dans ce sacrement des motifs très-efficaces pour exciter l'un et l'autre : nous devons l'aimer d'un amour d'estime et de préférence à tous les objets du monde par la considération de son mérite et de son amour; nous devons l'aimer d'un amour de tendresse, puisqu'il est au-dedans de nous, et qu'il s'unit si étroitement et si familièrement à nous. Mais, hélas ! si nous regardons la vie des chrétiens, nous trouverons qu'ils sont également insensibles et injustes envers ce sacrement : insensibles puisqu'ils se laissent si peu toucher à son amour, pendant qu'ils sont sensibles aux objets de leurs passions ; injustes puisqu'ils préfèrent toutes les choses du monde à Jésus-Christ qui devait tenir le premier rang dans leur estime. Ils lui donnent ainsi sujet de renouveler les plaintes qu'il faisait autrefois contre le peuple d'Israël par la bouche d'Isaïe : *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me* (Isai. I); j'ai nourri des enfants de mon propre sang, je suis devenu leur viande ; et cependant ils m'offensent jusqu'au dedans de leurs cœurs ; ils me méprisent comme si je n'étais ni leur père, ni leur Dieu ; ils préfèrent toutes choses à ma gloire. Ah ! mon Sauveur ! s'il en est ainsi, deviez-vous nous aimer avec tant d'ardeur, pour être traité avec tant d'injustice ? deviez-vous nous donner votre corps, votre sang, votre vie, pour voir tous ces moyens de votre charité rendus inutiles par nos crimes ? Ce n'est pas assez : fallait-il qu'ils devinssent les objets et l'occasion des injures que vous recevez de nous ? Nous ne l'appréhendons pas assez, et cependant c'est chose trop vraie, que nous ne commettons point de péchés depuis que nous avons reçu le Sauveur dans l'Eucharistie, sans que le contre-coup ne porte contre ce mystère et ne soit injurieux à ce sacrement. (*Le même*).

[L'Eucharistie, cause de la résurrection des corps]. — C'est le sentiment des Pères et des théologiens fondé sur la promesse du Sauveur, qu'une des premières causes de la résurrection des corps des chrétiens sera l'usage de ce sacrement. Ils en donnent deux raisons principales. La première se prend de l'union intime que nos corps contractent avec Jésus-Christ, qui fait

que nous sommes un même corps avec lui ; de-là vient que, comme sa chair est vivifiante par elle-même et qu'elle a une vertu de produire aussi bien l'immortalité dans les corps que la grâce dans les âmes, elle doit par suite de cette alliance répandre son opération sur les corps, qui sont devenus ses membres. La seconde raison de ces droits se tire des impressions de gloire et de sainteté que le corps et le sang de JÉSUS-CHRIST laissent dans les corps des chrétiens, où ils ont demeuré par l'usage de ce mystère. Si la croix où il est mort et le tombeau où il a été enseveli conservent encore aujourd'hui je ne sais quelles traces de sa présence qui les rendent non-seulement vénérables aux yeux des hommes, mais encore considérables à la Providence de DIEU, pourquoi ne dirons-nous pas que nos corps contractent dans ce sacrement une certaine consécration et une certaine dignité morale dont ils garderont les traces même dans le tombeau, et que ces impressions de vie qui resteront dans leurs cendres les rendront considérables à la justice de DIEU, et qu'elles mériteront leur résurrection et leur gloire ? (*Le même*)

[L'alliance de Jésus-Christ doit nous animer au bien]. — Animons-nous à faire de grandes actions, puisque JÉSUS-CHRIST nous a fait l'honneur de nous rendre participants de ce mystère ; car enfin si l'avantage qui procède des alliances peut servir de motif aux grandes actions, ne savons-nous pas que nous contractons dans ce sacrement les plus étroites alliances qui puissent joindre un chrétien à JÉSUS-CHRIST; que c'est là que nous sommes faits ses frères et ses enfants, que nos corps deviennent ses membres, et nos âmes ses épouses ? C'est nous imposer autant d'obligations, et nous présenter autant de motifs pour nous faire produire de bonnes œuvres. En présence de ces vérités, chaque chrétien peut et doit se dire : Je suis enfant de DIEU, il me faut donc ne rien faire d'indigne de la noblesse de ce père ; j'ai l'honneur de lui appartenir comme frère, à moi de soutenir par mes actions la gloire de cette alliance ; je compte parmi ses membres, que mes œuvres répondent à la sainteté du chef qui m'anime. (*Le même*).

[Comment ne pas visiter le saint Sacrement]. — Je ne sais s'il n'y a rien qui marque plus évidemment la diminution de la foi dans une âme que la négligence à visiter JÉSUS-CHRIST dans les églises où il repose ; car enfin si nous étions bien persuadés qu'il réside dans nos tabernacles et sur nos autels pour être notre consolateur dans nos afflictions, notre médecin dans tous nos maux, et notre protecteur contre tous nos ennemis : en vérité nous qui nous plaignons presque à tout moment de quelque nouvel accident et qui sommes d'ailleurs si empressés à chercher du soulagement, négligerions-nous un moyen si sûr de nous délivrer des malheurs qui nous accablent, et de nous mettre à l'abri de ceux dont nous sommes menacés ! Vous entreprenez quelquefois des voyages pour aller révérer les reliques

des saints ; vous allez cherchez bien loin ces corps que DIEU par un privilége spécial a préservés de la corruption, vous vous transportez avec plaisir dans les lieux où l'on conserve précieusement quelque morceau de la vraie croix, quelqu'une des épines de la couronne de Notre-Seigueur, ou quelque autre instrument de sa Passion. A DIEU ne plaise que je trouve à redire à ces dévotions : les reliques, les corps des saints, ces illustres organes dont le SAINT-ESPRIT s'est servi pour opérer tant de merveilles sont dignes de notre vénération ; les clous, les épines de JÉSUS-CHRIST, et généralement tout ce qui a touché son sacré corps ou qui a le moindre rapport à son adorable personne, mérite un culte particulier. Mais dites-moi, comment accorder cet empressement pour toutes ces reliques avec votre indifférence pour la sainte Eucharistie ? Vous y avez, non les ossements des saints, mais le corps vivant et animé du saint des saints ; vous y avez, non la croix et les épines qui ont servi à la Passion de JÉSUS-CHRIST, mais JÉSUS-CHRIST lui-même qui se sacrifie à tout moment pour vous. (**Le P. Vaubert**, *Exercices de piété pour honorer* JÉSUS-CHRIST *dans le saint Sacrement*).

Où est le chrétien, pour peu qu'il ait de religion, qui ne se fît un plaisir d'aller voir dans la Palestine, s'il le pouvait, les lieux consacrés par la présence de JÉSUS-CHRIST durant sa vie mortelle, de baiser cette terre sainte où il a imprimé ses vestiges, de visiter tous ces endroits qu'il a signalés par tant d'éclatants miracles ? Avec quels transports de joie entreriez-vous dans cette étable où il a pris naissance, dans le cénacle où il a célébré avec ses Apôtres la dernière pâque, dans les synagogues où il a prêché une morale toute céleste ? Vous lasseriez-vous jamais de contempler le Calvaire où il a offert pour l'expiation de nos péchés le sacrifice de sa vie ? Pourriez-vous vous empêcher d'arroser de vos larmes un lieu inondé du sang que votre Sauveur n'a répandu que pour vous mériter le ciel ? Vous avez, chrétiens, tout cela dans nos églises. JÉSUS-CHRIST n'a fait que passer dans tous ces endroits, il n'y est plus ; au lieu qu'il a choisi nos temples pour y renouveler toutes les merveilles qu'il a opérées durant sa vie, et pour y demeurer véritablement jusqu'à la consommation des siècles. Voyez-vous ces autels élevés à la gloire du DIEU vivant? c'est là que JÉSUS-CHRIST prend tous les jours plusieurs fois naissance qu'il fait en votre faveur une infinité de prodiges, qu'il multiplie son corps, non pour rassasier quatre ou cinq mille personnes, mais une infinité d'âmes chrétiennes ; c'est là enfin qu'il donne encore son sang mille et mille fois pour vous appliquer les fruits du sanglant sacrifice du calvaire. D'où vient donc que vous visitez si rarement, que vous abandonnez des lieux sanctifiés par la présence continuelle de JÉSUS-CHRIST, le théâtre d'une multitude innombrable d'actions surprenantes, et le trésor des plus précieuses bénédictions du ciel ? S'il fallait les aller chercher bien loin ces saints lieux, vous auriez, sinon de véritables excuses, au moins de spécieux prétextes ; mais le Sauveur n'a point voulu qu'il vous

en coutât ni dépense ni fatigue pour venir l'adorer et vous enrichir. Vous avez à votre porte, à deux pas de votre maison, des églises toujours ouvertes ; le temps des audiences n'est point marqué, à votre heure vous trouverez JÉSUS-CHRIST, toujours prêt à vous écouter, à recevoir vos hommages, et à exaucer vos demandes. O mon adorable Sauveur ! je ne saurais assez admirer votre excessive condescendance ; mais ce qui me perce le cœur, c'est que les chrétiens, loin de l'utiliser, en abusent, et que la facilité que vous leur donnez pour sortir de leurs désordres et s'en préserver ne sert qu'à les rendre moins excusables. (*Le même*).

[L'Eucharistie est le testament du Sauveur]. — Le Fils de DIEU n'a institué l'auguste sacrement de nos autels que pour marquer aux hommes d'une manière plus sensible l'extrême amour qu'il leur portait. Nous n'avons, pour nous en convaincre, qu'à considérer le temps qu'il choisit pour l'instituer; ce fut la nuit même qu'il devait être trahi et vendu par un de ses disciples, quelques heures avant de tomber entre les mains de ceux qui allaient le crucifier, qu'il songea à laisser aux hommes ce précieux dépôt. Vous savez aussi bien que moi de quel poids ont toujours été les marques d'attachement et d'amour qu'ont données les amis à l'article de la mort, et de quel œil on les a regardées ; parce que ce sont les dernières, elles paraissent et plus fortes et plus chères; le cœur le plus insensible ne les oublie jamais, et quelque peu reconnaissant qu'il soit des autres témoignages qu'il a pu recevoir, il se rend à celui-ci et n'en rappelle l'idée qu'en soupirant et en versant des larmes. Que ce soit la nature qui parle, que ce soit la raison qui nous prescrive cette loi, n'importe ; il est constant qu'une âme prête à se séparer de son corps, qui envisage ce que ce moment fatal a d'affreux et de désolant, qui regarde la terre comme une chose où elle n'a plus de part, rappelle alors toute sa passion et en fait éclater les plus vifs sentiments. Si donc une personne en cet état donne à son ami quelque marque de tendresse plus particulière par quelque confidence, ou par quelque présent qu'elle le conjure de conserver, n'est-il pas vrai que ce dernier témoignage d'affection d'un ami mourant doit faire plus d'impression sur l'esprit et sur le cœur de celui qui le reçoit, et qu'il doit tenir ce gage plus précieux ? C'est en de pareilles circonstances que l'Eucharistie nous est donnée; elle est le testament de JÉSUS-CHRIST. Il avait déjà donné aux hommes des marques de son affection, il avait versé des pleurs, il avait répandu du sang, il avait entrepris mille travaux ; chaque jour, chaque heure, chaque moment avait été marqué par quelque témoignage d'affection ; mais il attendait les tristes approches de sa mort pour satisfaire pleinement son amour, en leur laissant son corps et son sang. Pour concevoir donc une haute idée du présent que le Sauveur nous fait dans cet adorable sacrement, nous devons le considérer comme un témoignage sûr et sensible que nous a laissé le Sauveur du monde, comme un dernier souvenir qu'il nous a

donné dans le temps même qu'il allait à la mort. (**Le P. Etienne Chamillard**, *sermon manuscrit*).

[Que d'ingratitude chez les hommes]. — Je ne sais, aimable Sauveur, comment on peut assez vous remercier de l'amour que vous nous témoignez dans le mystère de l'Eucharistie, et comment on peut supporter l'excès de notre insensibilité à y correspondre. Est-il possible que vous devant qui les Séraphins, éblouis de l'éclat de votre majesté, se couvrent de leurs aîles, que vous devant qui tous les esprits bienheureux tremblent de respect, vous ayez voulu faire vos délices de demeurer parmi les hommes, malgré les traitements indignes que vous aviez prévu devoir si souvent en recevoir! Non, jamais vous ne nous avez donné de marques plus éclatantes de votre amour que dans ce sacrement. Mais avez-vous jamais été nulle part plus outragé? Votre amour dans ce mystère va jusqu'au prodige; mais jusqu'où va notre ingratitude! Permettez-moi de le dire, Seigneur, votre bonté me surprend, mais notre prodigieuse insensibilité me paraît encore plus surprenante; et si votre amour est un miracle, et le plus grand de tous les miracles, je ne trouve rien de si monstrueux que notre ingratitude. Quand je pense à toutes les manières dont vous êtes déshonoré dans la sainte Eucharistie, hélas! quel étrange spectacle à mon esprit! Combien d'infidèles ne vous connaissent seulement pas! combien d'hérétiques vomissent des blasphèmes contre vous! combien de libertins font de ce mystère un sujet de raillerie! combien d'impies ont profané votre corps sacré en le foulant aux pieds! Mais après tout, quelque énormes que soient ces outrages, ce sont vos ennemis déclarés qui vous les font; si du moins les chrétiens, qui se glorifient du nom de fidèles, avaient soin de vous rendre les respects que vous méritez! Hélas! c'est dans ce mystère que vous êtes en butte à toutes les contradictions des hommes. (**Le P. Vaubert**, *Exercices de piété pour honorer* Jésus-Christ *au saint Sacrement*).

[Que d'irrévérences]! — Dans nos temples les plus augustes, quelle solitude, ô mon Dieu, durant la plus grande partie de la journée! que de gens n'y entreraient jamais, s'ils n'y étaient obligés, pour assister au sacrifice que vous offrez cependant en leur faveur à votre Père! Mais enfin quand on vient à l'église, est-ce pour vous y adorer? Voici ce qui me perce le cœur de la plus sensible douleur : juste ciel! que d'irrévérences et d'immodesties! Ceux-là entrent brusquement et sortent avec précipitation; ceux-ci jettent les yeux de tous côtés, excepté sur l'autel où vous reposez. Quelle est la posture de la plupart des hommes? ne semblent-ils pas vous faire insulte au lieu de vous rendre leurs respects? et les femmes avec leurs parures ne semblent-elles pas être venues plutôt pour vous dérober l'encens qui vous est dû que pour vous en présenter! Combien de discours et d'entretiens au moins inutiles? combien de regards et de désirs

criminels? combien. . . . . Je n'ose dire le reste, je rougis seulement d'y penser ; que ne puis-je en détournant mon esprit de ces abominations, que ne puis-je en les taisant les dérober aussi à vos yeux ! Mais hélas ! vous les voyez, mon aimable Sauveur, et en les voyant vous en êtes cruellement offensé. (*Le même*).

[Jésus se donne à chacun]. — Ce que nous devons bien considérer c'est que le Sauveur dans son Incarnation ne s'est fait homme qu'une seule fois pour tout le monde, au lieu que dans l'Eucharistie il descend du ciel en terre pour chacun de nous, autant de fois que nous le recevons. Il est sur l'autel pour nous ; et en nous attendant il prie, il s'offre à son Père pour nous, son cœur brûle d'amour pour nous, et il ne souhaite rien tant que de voir les nôtres enflammés des mêmes feux pour se les unir parfaitement. O mon Sauveur ! qui suis-je pour que vous pensiez à moi, et que vous fassiez tant de miracles en ma faveur! Quoi ! lorsque le prêtre prononce les paroles sacramentelles, vous m'avez présent devant les yeux et le désir de me sanctifier vous fait descendre de l'empirée, et renverser toutes les lois de la nature ! Hélas ! que puis-je faire pour reconnaître un si grand bienfait? Mais ce qui me désole, c'est que, lorsque vous descendez ainsi sur nos autels, vous n'êtes souvent pas mieux reçu qu'à votre première naissance. (*Le même*).

[L'amour retient Jésus dans l'Eucharistie]. — Nonobstant tous les indignes traitements que vous avez reçus par le passé, et au péril d'en recevoir encore de pareils, vous voulez, Sauveur, demeurer parmi les hommes dans ce divin sacrement. Quelle raison avez-vous d'en user de la sorte? en vain je la cherche de vous. C'est dans votre cœur qu'il la faut chercher : vous nous aimez, et l'amour est l'ennemi de la séparation et de l'absence. O que cet amour est surprenant ! Souffrez que je le dise : il faut, mon Sauveur, qu'il vous ait mis comme un bandeau sur les yeux pour vous dérober la vue de tant de choses rebutantes qui devaient vous faire haïr éternellement ce monde. Qu'il est puissant, qu'il est ingénieux cet amour ! Quand parmi les hommes un ami se sépare de son ami, il ne peut, pour le dédommager de son absence, lui laisser tout au plus que son portrait ; mais pour vous, ô mon Sauveur, vous avez trouvé le moyen de vous donner vous-même, et de vous trouver présent généralement partout. O excès incompréhensible d'amour! Mais, hélas ! que ma conduite est différente de la vôtre ! vous faites vos délices de demeurer avec moi, et je m'ennuie avec vous, et ce m'est quelquefois un supplice d'y rester une heure : vous m'attendez continuellement dans les églises; et moi, au lieu de me rendre auprès de vous, je passe le temps dans l'oisiveté, je le consomme dans des visites inutiles : rien ne vous rebute, ni le temps, ni le lieu ; mais pour moi, tout me sert d'excuse, un temps ou un lieu quelque

peu incommode m'éloigne de vous ! O froideur de l'homme, que vous êtes punissable ! (*Le même*).

[Nous devons hommage au Dieu caché]. — Plus notre Dieu est caché dans ce mystère, plus nous devons l'y reconnaître, puisqu'il ne se cache que pour exercer notre foi, et pour nous donner ainsi occasion de mériter. C'est donc au pied des autels que nous devons faire à notre Dieu un hommage de notre raison, et soumettre toutes les lumières de notre esprit à l'autorité de sa parole ; c'est-à-dire, que tout invisible qu'il est, il faut, comme Moïse, le croire aussi fermement que si nous le voyions de nos propres yeux : *Invisibilem tanquam videns sustinuit* (Heb. II), et lui dire avec autant de foi que sainte Marthe : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans le monde. Or puisque la lumière de la foi nous découvre un Dieu caché dans le sacrement des autels, quel respect doit être le nôtre ? Saisis d'une sainte frayeur, nous devons nous prosterner comme les vieillards de l'Apocalypse au pied du trône de l'Agneau, et nous écrier avec eux : *Vous êtes digne, ô Seigneur notre* Dieu, *de recevoir gloire, honneur et puissance* (Apoc. IV). Quand ce divin Sauveur est venu au monde, ce fut pour y souffrir des opprobres et des humiliations : *Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses?* (Luc. XXIV), dit l'évangéliste S. Luc; mais dans l'Eucharistie, il prétend recevoir nos respects et nos adorations : le temps de ses souffrances est passé, et il veut que par une foi ferme et un amour sincère nous réparions le crime des Juifs qui l'ont méconnu, haï et persécuté. (**Monmorel**, *discours sur l'Evangile du second dimanche après la Pentecôte*).

[Jésus nous appelle ses amis]. — Je ne vous appelle plus mes serviteurs, mais je vous appellerai mes amis. Ce sont vos paroles, Seigneur : paroles dignes de votre infinie bonté, paroles également glorieuses et consolantes pour nous, paroles dont vous ne vous servez point en parlant des anges : vous ne les appelez que vos envoyés, et vos prophètes et vos apôtres ne les appellent que vos ministres et vos serviteurs. Vous nous permettez d'approcher en cette qualité de votre autel, de nous y entretenir avec vous, de vous y parler avec confiance, et même avec une espèce de familiarité. Qui suis-je, Seigneur? moi, votre ami ! Quelle proportion existe-t-il entre vous et moi ? et cependant il doit y avoir de la proportion entre les amis. Quel retour de ma part? et cependant il doit y avoir du retour dans l'amitié. Ah ! tant d'offenses, Seigneur, tant d'outrages de ma part, sont-ce là les preuves que je vous ai données ou que je devais vous donner de mon amour ? Ah ! je vous entends, mon Dieu, vous me traitez ainsi, non parce que je vous aime, mais parce que vous m'aimez malgré toute mon indignité ; vous me traitez d'ami, non parce que je le suis en effet, mais parce que vous voulez que je le sois; vous vous donnez à moi et vous voulez dans votre aimable sacrement me tenir lieu de tout, comme

un parfait ami; vous voulez me nourrir comme mon pasteur, me conduire comme mon guide, me guérir comme mon médecin, me défendre comme mon patron, m'instruire comme mon maître, m'écouter comme mon confident; vous voulez, pour rendre l'union plus intime entre vous et moi, demeurer en moi et que je demeure en vous. La plus sensible marque d'un amour tendre que vous donnâtes à votre disciple bien-aimé, ce fut de le laisser reposer sur votre poitrine; et vous voulez reposer vous-même sur mon cœur! (**Le P. le Valois**, *Œuvres spirituelles, Entretien pour la fête du saint Sacrement*).

[Le Sauveur n'a pas été rebuté par les outrages qui l'attendaient]. — Que n'a pas à souffrir le Fils de Dieu pour nous témoigner son amour dans ce divin sacrement? Que ne souffre-t-il point de l'impiété de tant de scélérats qui se servent de l'Eucharistie pour les profanations les plus horribles? de tant d'hérétiques qui font de ce sacrement auguste l'objet de leurs blasphèmes, et du plus grand témoignage de l'amour d'un Dieu un sujet de scandale? Que n'a-t-il pas à souffrir de l'indévotion, ou plutôt de l'insolence de tant de mauvais chrétiens qui semblent n'assister à ces redoutables mystères que pour insulter à l'humilité d'un Dieu anéanti pour eux? Que n'a-t-il pas à souffrir de la lâcheté des autres qui s'en retirent par indévotion, ou qui s'en approchent avec une étrange tiédeur, ou qui le laissent sur les autels dans une triste solitude? Mais ce qui lui est plus cruel, c'est le mauvais traitement qu'il reçoit de tant de malheureux qui renouvellent la perfidie de Judas, faisant du mémorial de sa Passion le renouvellement de tous les outrages qu'il a soufferts. En instituant ce sacrement adorable, il prévoyait tous ces maux auxquels il serait exposé; mais l'ardeur qu'il avait de venir à nous et de gagner nos cœurs l'a fait passer par-dessus toutes ces difficultés : il a cru que la conquête du cœur de l'homme méritait bien toutes ces peines. (**Le P. Nepveu**, *Réflexions chrétiennes*).

[Zèle pour honorer l'Eucharistie]. — L'occupation d'une âme, durant ce saint temps, destiné au culte du saint sacrement de l'Autel, doit être d'entrer dans les sentiments de l'Eglise, et d'honorer avec elle la chair du rédempteur. Voilà à quoi elle doit s'employer : Qu'est-ce à dire honorer la chair du Rédempteur? c'est-à-dire, lui rendre tout le culte qu'il peut recevoir de nous dans le sacrement de l'autel, imiter Magdeleine, qui eut un zèle tout particulier pour cette sainte chair, l'arrosant de ses larmes, l'essuyant de ses cheveux, et répandant sur elle des parfums. Exercice, dit S. Thomas, dont le Fils de Dieu la loua, tout éloigné qu'il était des délices de la vie. Pourquoi? parce qu'il aimait à voir que sa chair fût honorée. De même nous prosterner souvent en la présence de ce sacré corps, et de là lui offrir mille sacrifices de louanges, mille adorations intérieures, mille hommages et mille actions de grâces; lui dire quelque-

fois, mais avec une foi vive, mais avec une dévotion ardente : Corps divin, corps bienheureux, vous avez été le prix de mon salut; que ne dois-je donc pas faire pour vous glorifier? Puisque vous vous êtes mis dans ce sacrement pour y recevoir le tribut de gloire qui vous appartient, j'irai du moins vous présenter mon encens, et je voudrais y conduire avec moi tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre. Tels sont les sentiments que nous devons prendre. (**Bourdaloue**, *Mystères, sermon sur le saint Sacrement*).

[Aspiration d'une sainte âme]. — Un auteur rapporte qu'une âme sainte embrasée de l'amour de Dieu, cherchant à soulager l'ardeur de ses feux par la grandeur de ses désirs, s'écriait dans ses transports : que n'ai-je mille langues, ô mon Dieu, pour mieux exalter vos divines perfections! que ne puis-je posséder tous les cœurs ou rassembler dans le mien les flammes dont brûlent tous les autres, pour vous aimer plus parfaitement que je ne fais! Que n'ai-je en mon pouvoir tous les empires, toutes les couronnes et tous les sceptres de l'univers, pour les sacrifier, les immoler tous au pied de vos autels! Que n'ai-je moi seule autant de vertus, de mérites et de perfections qu'en ont tous les justes qui combattent sur la terre, et tous les bienheureux qui triomphent dans le ciel, pour vous rendre tout à la fois autant de gloire, moi seule, que vous en recevez de chacun d'eux en particulier! (**Le P. Segneri**, *le Chrétien instruit, discours* 12).

[Jésus nous a aimés à l'excès]. — Si l'excellence d'un bien en doit exciter le désir, il semble que nous devrions être tout remplis d'ardeur pour le sacrement de l'autel, puisqu'il renferme l'auteur et la source de tous les biens, et que Jésus-Christ y surpasse, par sa magnificence et par l'abondance des grâces qu'il y répand, nos plus vastes espérances : *Dona illius etiam tua vota vicerunt*, dit S. Bernard; nos désirs, quelque insatiables qu'ils soient, ne peuvent aller plus loin. Aussi, quand S. Jean raconte ce qui se passa entre Jésus-Christ et ses Apôtres le jour qu'il institua cet admirable sacrement, il commence par ces belles paroles : Jésus-Christ, *ayant aimé les siens, les aima jusqu'à la fin* (Joann. XIII) : ce qui ne signifie pas seulement qu'il persévéra jusqu'à la fin de sa vie dans l'amour qu'il avait pour eux, mais qu'il porta son amour jusqu'à l'excès, c'est-à-dire, comme l'explique S. Chrysostôme, qu'il n'oublia rien de ce que l'amour le plus violent peut inspirer : *Nihil omisit quod vehementer amantem deceret;* il régla la mesure des grâces qu'il nous voulait faire sur celle de sa bonté qui est sans borne et sans mesure. (*Discours de piété, discours pour le lundi de l'Octave du saint Sacrement*).

[Tout se rapporte à l'Eucharistie]. — Tout ce qui se fait dans l'Eglise se fait par rapport à la sainte Eucharistie : elle est le sacrement des sacrements, le

mystère des mystères, et le plus grand des miracles. C'est ici que le Père éternel acquiert un nouveau droit d'immensité, le Verbe incarné un nouveau trône de gloire, le SAINT-ESPRIT un nouveau principe de grâce; les anges y trouvent un nouvel objet d'adoration, les hommes un nouveau gage d'immortalité; et tout le monde un nouveau sujet de bonheur. C'est un mystère, non de superstitions comme ceux des païens, non de cérémonies vaines comme ceux des Juifs; mais un mystère renfermant lui seul toute la religion et tout le culte nécessaire. Ne regardons donc pas comme une simple cérémonie le culte que l'Eglise rend dans ces jours au corps de JÉSUS-CHRIST; il est juste qu'on le porte dans les places publiques, en reconnaissance des grâces si particulières dont il a comblé le monde, lorsque pendant sa vie mortelle il allait de villes en villes, et de bourgades en bourgades, portant la guérison et la santé par tous les lieux. **(Le P. Simon de la Vierge,** *religieux carme, sermon dans l'Octave du saint Sacrement*).

[La foi seule nous instruit de l'Eucharistie]. — Quand je jette les yeux sur une hostie consacrée, la foi m'apprend que JÉSUS-CHRIST DIEU et homme est renfermé dans ce petit espace; mais si je ne consulte que mes sens et ma raison, quel témoignage rendront-ils? Où est ce Verbe divin qui a formé de rien le ciel et la terre? où est cet Homme-DIEU qui marchait sur les eaux, commandait aux éléments, calmait les tempêtes? quelle preuve me donne-t-il pour me convaincre de sa présence sur cet autel? où est cet homme de miracles qui guérissait les malades, rendait la vue aux aveugles, ressuscitait les morts? Je cherche ce DIEU-homme, je sais qu'il est ici; mais je ne le vois pas, et rien ne me donne des marques qu'il y soit. Je ne vois ni puissance, ni majesté, ni grandeur; je ne vois que du pain; encore la foi me dit-elle qu'il n'est plus, que mes yeux se trompent, et que c'est être infidèle que de juger ici sur leur rapport. (*Le même*).

[Rien ici ne compense les abaissements de Jésus]. — Les humiliations du Fils de DIEU ont toujours été balancées par quelques circonstances glorieuses; il n'y a que dans le sacrement de l'autel que rien ne les relève. Dans la crèche il paraît enfant, mais les anges et les astres découvrent son berceau aux pasteurs et aux rois; le couteau de la circoncision lui imprime le caractère de pécheur, mais cette marque infâme se trouve heureusement effacée par la grandeur du nom de JÉSUS; il se présente sur le rivage du Jourdain pour recevoir le baptême parmi les pécheurs, mais Jean-Baptiste, dont le témoignage était révéré de tout le monde, reconnaît qu'il est l'Agneau de DIEU, seul capable d'ôter les péchés du monde; dans le désert le démon le tente, mais les anges le servent; il est condamné à mort, mais son juge reconnaît son innocence. Cet admirable mélange a continué jusqu'au sacrement de l'autel, où rien ne relève ses

abaissements ; au contraire, ce sacrement en fait paraître de nouveaux. (*Le même*).

[Union de Jésus avec l'homme]. — Que ce mystère est grand ! Le Fils de Dieu nous donne son corps à manger et son sang à boire, afin que nous soyons effectivement et réellement unis à lui; il fait un saint mélange de sa chair avec la nôtre, et ce qui distingue cet auguste mystère des autres sacrements, c'est que dans les autres il s'unit à nous par sa grâce, et qu'ici il s'unit par lui-même. Comparerai-je cette union à celle des aliments ordinaires qui deviennent une même substance avec le corps qui en est nourri? c'est le sentiment de S. Chrysostôme et de quelques autres SS. Pères, mais cela a besoin d'explication, et la similitude n'est pas complète. La comparerai-je à l'union du levain qui s'incorpore avec la pâte et la pénètre par sa vertu? c'est la pensée de S. Grégoire de Nysse. La comparerai-je enfin à celle qui se rencontre entre la nature divine et la nature humaine dans l'Incarnation du Verbe? c'est ce que fait S. Ambroise ; il est vrai que l'union du Verbe avec nous dans ce mystère n'est pas personnelle et ne nous fait pas des dieux, mais aussi elle a cet avantage que dans l'Incarnation la divinité n'est unie qu'à un seul homme, et que dans l'Eucharistie un Dieu s'unit à tous ceux qui le reçoivent. (*Le même*).

[Tous sont invités]. — C'est un divin banquet auquel le Fils de Dieu nous invite avec empressement : rien ne lui plaît tant que de voir sa table remplie, il s'irrite même contre ceux qui refusent d'y venir, et son indignation devient si vive qu'il les menace de les exclure de son festin éternel. Il ne demande qu'une seule condition, c'est qu'on n'y vienne pas sans la robe de noces, c'est-à-dire, sans la grâce sanctifiante. Avec cette condition, riches et pauvres, sains et malades, parfaits et imparfaits, tous y sont admis ; l'Evangile nous en assure, et en vain voudrait-on s'en défendre. J'avoue que nous sommes indignes de participer au corps adorable de Jésus-Christ, et le prêtre tous les jours, avant de le distribuer aux fidèles, les en avertit. Mais par cette condition ou cette cérémonie, que prétend l'Eglise? nous éloigner de la table Eucharistique? non ; elle ne prétend que nous inspirer de vifs sentiments de respect, d'humilité, d'anéantissement en présence d'une si auguste majesté. (*Le même*).

[Les abaissements de l'Eucharistie sont plus grands que ceux de l'Incarnation]. — S'il y a dans notre religion un mystère qui étonne nos esprits et qui nous jette dans le ravissement, c'est celui-ci, où Dieu nous paraît dans la forme la plus étrange et la plus extraordinaire qui se puisse imaginer. Quand il a paru homme parmi les hommes, tout le monde s'est étonné et avec raison, et une grande partie du monde ne l'a pas voulu croire ; car qu'est-ce que Dieu, et qu'est-ce que l'homme, pour qu'ils ne soient qu'une même per-

sonne? Mais il y a bien plus où s'étonner, quand on le voit paraître sous la figure du pain, pour être mangé de l'homme même : car, être homme, c'est être quelque chose au moins devant l'homme, qui ne voit rien de plus grand et de plus noble que lui dans l'univers ; mais être le pain et le vin de l'homme pour servir de nourriture et de breuvage à l'homme, c'est certainement être bien au-dessous de l'homme. S. Paul, parlant de l'Incarnation, n'a point craint de dire que c'était pour Dieu un véritable anéantissement; mais je puis dire hardiment qu'il s'est tout autrement anéanti dans l'Eucharistie. Il est vrai qu'un homme comparé à Dieu n'est qu'un néant; on peut néanmoins dire que Dieu se faisant homme s'est uni à une nature considérable, libre, intelligente, qui participe beaucoup de la divinité, qui peut lui donner beaucoup de gloire, et qui est capable de l'amitié, de la vue et de la possession de Dieu. Mais dans l'Eucharistie, ne s'unissant qu'à de faibles accidents, passant par la bouche d'un homme pour être transmis dans son estomac, mêlé avec les humeurs et les corruptions du corps, n'est-ce pas descendre jusqu'au dernier néant, ou du moins jusqu'au plus bas degré des créatures, et se rendre comme sujet à la corruption même et à la pourriture? Du moins cette humanité singulière à laquelle il s'était uni, et qui paraissait au-dehors, faisait assez connaître celui qui la soutenait et à qui elle appartenait : les qualités admirables que lui communique la divinité, la douce majesté de son visage, son esprit, ses paroles, ses grandes actions, ses miracles, la sainteté de sa doctrine et de sa vie élevaient cet homme si fort au-dessus du commun, qu'on le regardait comme une personne extraordinaire et divine ; il se montra d'une manière si glorieuse, si plein de grâce et de sainteté, que l'on reconnut en lui le Fils unique de Dieu : *Vidimus gloriam ejus, quasi Unigeniti à Patre, plenum gratiæ et veritatis* (Joan. I). Mais dans l'Eucharistie, il n'y a rien de semblable, on n'y voit ni divinité, ni humanité, ni puissance, ni beauté, ni gloire, ni sainteté, ni mouvement, ni vie ; il semble s'être dépouillé de toutes choses. **(Le P. André Castillon,** *premier sermon pour l'Octave du saint Sacrement*).

L'Incarnation du Fils de Dieu a été sans doute un grand abaissement pour Dieu, un abaissement qui l'a fait passer par une vie pauvre et laborieuse, et par un supplice cruel et infâme ; mais pourtant on la voit enfin aboutir à une victorieuse et éclatante résurrection, à une vie céleste et divine, à une glorieuse élévation au-dessus de tous les corps et de tous les esprits, de toutes les puissances humaines et angéliques, et à un empire absolu sur tout l'univers, lequel oblige toutes les créatures qui sont au ciel, sur la terre et dans les enfers à fléchir les genoux devant lui, pour le reconnaître et pour lui rendre leurs soumissions et leurs hommages, enfin à un pouvoir souverain de juger tout le genre humain et de décider de l'éternité bienheureuse des vivants et des morts. Voilà le dernier terme de l'Incarnation que S. Paul appelle l'anéantissement du Fils de Dieu. Mais l'Eucharistie au contraire, après avoir supprimé toute

la gloire de sa divinité et de son humanité, après avoir défiguré toute la beauté de son corps, le mettant dans l'état le plus étrange du monde et réduisant toute son étendue et toute sa grandeur à un point, sous de viles apparences de pain et de vin, l'Eucharistie, dis-je, après cela, le fait descendre dans notre estomac, pour être consommé et anéanti par nous-mêmes, comme dit S. Denis d'Alexandrie : *Hæc est exinanitio* Dei *facta ad usum nostrum.* (*Le même*).

[Le Viatique]. — Quand il faut venir à ce dernier passage où l'âme abattue de douleurs, épouvantée des remords de sa conscience, des approches de la mort, et du jugement de Dieu, quitte tout ce qu'il y a dans l'univers, et s'arrache violemment à son corps pour entrer seule dans un pays tout nouveau, dans une région inconnue, et pour aller à travers des routes ténébreuses au tribunal de Dieu entendre la décision de son éternité ; ah Dieu ! quelles frayeurs, quelles agonies, quelles convulsions, quelles horreurs ! que d'embûches, que d'attaques, que d'insultes des ennemis de notre salut ! Qui pourrait sans crainte franchir ce pas épouvantable, si Jésus-Christ lui-même avec toute sa puissance et toute sa bonté ne venait nous prendre par la main et nous tirer après lui ? Puisque ce sacré viatique nous a été donné du ciel, particulièrement pour assurer notre persévérance, il ne fallait pas qu'il nous manquât à cette dernière heure où la faiblesse de l'homme est extrême et où les assauts sont plus violents et qui cependant termine notre voyage, couronne notre vie et fait notre éternité. (*Le même*).

Dieu a mis en ce divin sacrement notre principale force et presque toute notre consolation et tout notre appui dans les malheurs de la vie et les horreurs de la mort ; c'est peut-être ce que le prophète-roi avait en vue, quand il disait : *Si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala* (Psal. XXII) ; j'irai marchant au milieu des ombres de la mort sans rien craindre, parce que vous êtes avec moi ? Qui me peut faire peur en la présence et en la compagnie de Jésus-Christ ? puis-je craindre ou la mort ou l'enfer, puisque la vie de Dieu même et la toute-puissance du paradis se donne à moi ? puis-je douter que le ciel ne me soit favorable, puisqu'il m'envoie visiter ; qu'il ne me soit ouvert, puisque le souverain en est descendu pour me voir ? Craintes, frayeurs, tristesses, ombres affreuses de la mort, ne paraissez plus à mes yeux, ne m'entretenez plus de vos menaces épouvantables ; voici ce juge que vous me faites si terrible qui me vient assurer de sa miséricorde, voici mon Sauveur qui me vient apporter le prix de mon salut, voici le roi de gloire qui vient recevoir mon esprit pour le porter à la gloire : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* (Luc. XXIII) ; c'est à vous, Seigneur, que je rends mon esprit, c'est entre vos mains que je le remets ; vous en avez été le créateur, vous en êtes le rédempteur, j'espère que vous en serez le glorificateur. Quelle consolation pour une âme agonisante ! que la mort est douce à un

homme qui l'attend avec ces pensées ! Mais que le Sauveur a eu de bonté pour nous d'avoir si bien pourvu, non-seulement à notre vie, mais encore à notre mort. (*Le même*).

[Ce sacrement soutient dans le voyage de la vie]. — Nous n'avons, à proprement parler, qu'une affaire au monde ; toutes les autres s'y rapportent ou doivent s'y rapporter : c'est de tendre à Dieu, et de nous rendre dignes par une sainte vie et par une sainte mort, de le posséder un jour dans le ciel. Les chemins qui nous mènent à lui sont bien différents selon les diverses conditions que les hommes embrassent, et, sans doute, il y en a qui sont d'autant plus rudes et difficiles à tenir qu'ils sont plus agréables aux sens. Tous néanmoins, si l'on sait bien s'y conduire, aboutissent à lui; mais le point est de ne pas se lasser dans une traite si longue, si mortifiante et si pénible, de marcher toujours, et enfin d'arriver. Ces deux choses sont l'effet de ce divin sacrement ; car il nourrit, il fortifie, il console, il anime, il soutient, il donne la vigueur et la constance jusqu'au terme ; tous commencent le voyage (je parle des fidèles), mais il y en a peu qui le continuent et qui l'achèvent, parce qu'il y en a peu qui sachent user comme il faut de ce viatique. La plupart en usent rarement durant la vie : c'est ce qui les rend faibles et sans résistance parmi tant de tentations. A la mort, on ne veut point épouvanter les malades ; on attend à l'extrémité de la maladie et les derniers accablements de l'esprit et du corps pour le leur donner, quand ils ne sont presque plus capables de le connaître et d'en ressentir la vertu : c'est ce qui rend la fin de plusieurs chrétiens fort douteuse. Ainsi la plupart sont destitués pendant la vie et à la mort, du plus grand secours que le ciel leur eût préparé pour faire leur salut. (*Le même*).

[La foi découvre un Dieu dans l'Eucharistie]. — Dieu, dans l'Ecriture, s'appelle un Dieu caché ; mais il a beau se cacher, la foi le découvre partout ; elle possède une vue si perçante que ni l'éclat de sa gloire, ni l'obscurité de ses mystères ne peuvent le dérober à ses yeux. Elle l'a reconnu naissant avec la faiblesse d'un corps tendre et délicat, enveloppé de langes, couché dans une crèche, attaché à la mamelle de sa mère. Les Mages l'ont reconnu dans les bassesses de sa naissance, et, sans se rebuter de l'état si misérable où il était réduit par son amour, ils déclarèrent hautement par les présents qu'ils lui offrirent, qu'il était Dieu, roi et homme ; un voleur l'a vu souffrir sur la croix comme un criminel, et il l'a reconnu pour le roi du ciel et de la terre, en le priant de lui accorder quelque part à son royaume ; un soldat l'ayant vu expirer avec un grand cri, dit hardiment qu'il était Fils de Dieu : *Vide quàm oculata sit fides : cognoscit* Dei *Filium lactentem, cognoscit in ligno pendentem, cognoscit morientem* (S. Bernardus Ser. 2 de Epiph.). La foi nous oblige d'adorer dans ces mystères si humiliants la charité infinie que Dieu y a fait paraître, l'anéantissement

profond où son Fils s'est réduit par son choix, et l'excès de sa bonté qu'il a fait voir par l'humilité de JÉSUS-CHRIST. La foi découvre JÉSUS-CHRIST dans un anéantissement plus incompréhensible encore dans l'Eucharistie qui le dérobe à nos yeux ; aussi est-elle appelée un mystère de foi élevé au-dessus des sens et de la raison. (**Le P. Dom Léonard de Massiot**, *Traité du sacerdoce et du sacrifice de* JÉSUS-CHRIST.)

[Combien Jésus est humilié dans l'Eucharistie]. — JÉSUS-CHRIST, pour se rendre présent dans ce sacrement, ne descend pas seulement de l'élévation suprême de DIEU jusqu'à la bassesse extrême de l'homme ; mais tout ce qu'il a reçu de DIEU et de l'homme y est anéanti. C'est dans ce mystère qu'il nous dit, en empruntant le langage du prophète-roi : Je me suis réduit au néant par un excès d'amour qui m'a fait oublier la gloire dont je suis revêtu dans le ciel, de crainte que vous ne perdissiez le souvenir de l'humilité que j'ai choisie sur la terre pour ma vertu favorite ; tout ce que je suis est caché et en quelque manière anéanti dans l'Eucharistie : *Ad nihilum redactus sum, et nescivi.* Mon corps tout glorieux et immortel qu'il est, n'y subsiste qu'autant de temps que subsistent les apparences du pain et du vin, qui sont ce qu'il y a de sensible dans ce mystère et de plus faible dans la nature ; je m'en sers pour vous convaincre de la force de mon amour et du désir que j'ai eu de m'humilier en ce monde et de vous porter à imiter mes abaissements. (*Le même*, III).

Pour peu que les hommes fassent attention au mystère de l'Eucharistie, il leur sera facile de voir que JÉSUS-CHRIST est plus humilié que sur la croix. Il est vrai que l'humiliation d'un DIEU mourant sur la croix a jeté les anges et les hommes dans un étonnement qui ne leur a pas laissé la liberté d'exprimer leurs sentiments, lorsqu'ils ont vu le Calvaire rougi de son sang, et devenir le théâtre des ignominies qu'il y a souffertes ; mais quelle qu'ait été son humiliation dans ses autres mystères, elle est dans celui de l'Eucharistie plus profonde et plus étendue, sous quelque point de vue qu'on la considère. Par rapport à lui-même : tout ce qu'il est et tout ce qu'il a y est en quelque manière anéanti. Par rapport au lieu et au temps : il s'est humilié une fois sur la croix, et il y a consommé ce sacrifice qui ne devait finir qu'avec sa vie ; le Calvaire, lieu proche de Jérusalem, a fait voir le spectacle d'un DIEU mort pour le salut des hommes. Mais son humiliation dans l'Eucharistie n'est bornée ni à un certain temps, ni à un certain lieu ; il continue de s'humilier dans l'Eglise qui est répandue par tout le monde, et il cessera seulement à la fin des siècles de s'y anéantir, afin que les chrétiens y trouvent toujours de pressants motifs de l'imiter dans ses abaissements, puisque tout ce qu'il y fait ne tend qu'à réprimer l'orgueil de l'homme, et à lui inspirer l'amour de l'humilité qui, étant la vertu favorite de JÉSUS-CHRIST, nous doit disposer à le recevoir. Ainsi le Sauveur, dans un état si humiliant, nous dit, avec autant d'autorité qu'il a fait pendant sa vie, d'apprendre de lui qu'il

est doux et humble de cœur (Matth. II) : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde.* (*Le même*).

[Approcher de l'Eucharistie avec pureté et avec amour]. — Quel amour et quelle pureté ne doit-on pas avoir pour participer à ces divins mystères ! Si l'on s'en approche avec une conscience chargée de crimes, en même temps que l'on boit le calice du Seigneur, on boit aussi le calice des démons, et l'on fait société avec eux au lieu de la faire avec Dieu à qui on offre le sacrifice de son Fils, et avec Jésus Dieu qui est le prêtre et la victime de son immolation : *Nolo autem vos fieri socios dæmoniorum ; non potestis calicem Domini bibere et calicem dæmoniorum* (I Cor. x). Hélas ! la plupart des chrétiens, attachés au monde par un amour criminel, trouvent plus de goût dans ses plaisirs funestes que dans les douceurs toutes saintes que Jésus-Christ promet de leur faire goûter par l'Eucharistie, s'ils ne s'opposent à son amour ; ils s'éloignent de sa table, et rejettent son calice pour boire le calice de Babylone. Un roi de la terre gagne le cœur de ses sujets, en se montrant seulement à eux ; s'il leur dit quelque parole obligeante, il n'en faut pas davantage pour les engager à donner leur sang pour lui ; mais s'il en choisit quelqu'un pour le faire asseoir à sa table, c'est la marque de distinction la plus grande qu'il puisse donner à son favori. Comment donc ne serons-nous pas touchés de l'humilité du Fils de Dieu et de sa bonté qui non-seulement nous fait manger à sa table, mais nous nourrit de sa propre chair, et n'a pas horreur d'entrer dans notre estomac, pour s'approcher davantage de notre cœur, et être plus à portée de s'en rendre maître. (**Eusèbe de Nieremberg**, *l'aimable Jésus*).

[L'union du Verbe avec la nature humaine, modèle de notre union avec lui]. — Proposons-nous pour modèle de l'union que nous avons avec Jésus-Christ dans ce sacrement, l'union de la nature divine avec la nature humaine, cette union merveilleuse qui fait qu'on peut dire véritablement que, bien que les actions des deux natures soient très-différentes, c'est pourtant toujours la même personne qui agit. Agissons aussi et pensons de telle sorte qu'il soit vrai en quelque manière que celui qui pense, qui agit dans nous, c'est Jésus-Christ : par cette considération, nous nous sentirons obligés de ne rien faire qui démente la pureté infinie de celui qui doit être le principe de toutes nos œuvres et de toutes nos pensées. Souvenons-nous que nous sommes ses membres, que non-seulement nous avons une chair semblable à la sienne, mais que nous faisons en quelque manière un même corps avec lui, depuis qu'il nous a transformés en lui par la vertu du sacrement de l'Eucharistie. (*Le même*).

[Fête du Saint-Sacrement]. — Rappelez-vous ces conquérants si vantés dans l'ancienne Rome, lorsque chargés des dépouilles des nations captives et

traînant des rois attachés à leur char, ils venaient recevoir les honneurs du triomphe dans la capitale du monde, alors qu'elle était dans sa plus haute splendeur, et que ses citoyens se préféraient aux monarques. Ce spectacle, le plus grand que le monde ait offert aux yeux des adorateurs, et sur lequel le grand Augustin souhaite d'arrêter ses regards, est-il comparable à cet hommage annuel que l'Eglise rend à ce DIEU caché sur nos autels, lorsque l'exposant à l'adoration des peuples, et lui faisant comme un triomphe universel de toute l'étendue de l'empire chrétien, parmi les cantiques solennels de sa joie, elle oppose la vénération profonde de tous ses enfants aux blasphèmes que l'hérésie a prononcés contre ce sacrement adorable (**Du Jarry**, *sermon des grandeurs de Jésus*).

[Festin d'Assuérus]. — Ce n'est pas sans dessein que le SAINT-ESPRIT nous a fait, au livre d'Esther, une peinture si riche de ce grand et magnifique festin que le roi Assuérus donna aux grands de sa cour et à tout son peuple. Cette figure nous représente le banquet de la gloire dans lequel DIEU remplit la troupe innombrable des élus d'un torrent de délices, et le festin de l'Eucharistie dans lequel il nourrit les chrétiens de sa chair adorable. DIEU est infiniment magnifique dans l'un et dans l'autre, puisqu'il y épuise les trésors infinis de son amour pour les hommes, et qu'il les change, pour ainsi dire, en autant de dieux. Or le festin de l'Eucharistie est institué pour nous conduire au festin de la gloire, et nous mangeons la chair de l'Agneau sans tache, immolé sous les voiles du sacrement, pour nous rendre dignes de contempler sans voile ce même Agneau glorifié sur son trône. (**Du Jarry**, *sermon sur ce mystère*).

[L'Eucharistie, image du ciel]. — Ce que JÉSUS-CHRIST est dans le ciel à l'égard de tous les bienheureux, il l'est dans l'Eucharistie à l'égard de tous les justes. Il est cette viande invisible dont ils se nourrissent dans cette vallée de larmes ; et il les fait vivre de la foi dans cette vie, jusqu'à ce que cette trace de lumière qui les guide dans cette voie de ténèbres, se change en un jour parfait. C'est au travers de ce voile adorable, dont le vrai Moïse se couvre pour tempérer l'éclat de ses splendeurs, que les Israélites contemplent, autant qu'ils le peuvent, la majesté de DIEU, sans être opprimés par le poids de sa gloire. C'est dans ce mystère que l'âme juste faisant ployer toute la force de l'entendement sous le joug de la foi la plus soumise, et ensevelissant toutes les lumières de la raison dans cet abîme couvert d'une nuit épaisse, c'est là, dis-je, que l'âme se perdant heureusement, se retrouve elle-même avec un accroissement de lumières divines et surnaturelles. (*Le même*).

[L'Eucharistie dissipe les ténèbres]. — Souvenez-vous, chrétiens, de cet heureux aveuglement dont S. Paul fut frappé dans cette chute dont il se relève

pénitent, après être tombé pécheur : une nuit épaisse couvrit ses yeux pendant trois jours ; mais pendant ce temps JÉSUS-CHRIST lui révélai dans le plus grand jour tous les mystères de la religion , et versait toutes les richesses de la vérité dans ce vaisseau d'élection. C'est à peu près ce qui se passe à l'égard des âmes qui reçoivent JÉSUS-CHRIST avec une foi vive : les épaisses écailles de l'ignorance et de la faiblesse humaine tombent de leurs yeux ; les vérités divines leur paraissent dans ce jour favorable qui en dissipe tous les doutes ; elles jouissent, comme les Israélites, d'une lumière pure pendant que les Egyptiens sont couverts de ténèbres ; la soumission de leur foi leur mérite la grâce qui en dissipe les obscurités et les ombres ; elles font comme un essai de la vision béatifique où elles voient DIEU, non au travers d'un nuage et et comme une énigme, mais face à face et tel qu'il est ; elles sont comme transportées aux portes de la Jérusalem céleste ; elles recueillent avec une sainte avidité les gouttes de ce torrent de volupté dont DIEU abreuve les bienheureux dans le ciel, et console de temps en temps les justes sur la terre. (*Le même*).

[L'Eucharistie rend heureux ici-bas]. — Heureux les chrétiens d'être dans une religion qui non-seulement leur promet de si hautes récompenses après cette vie, mais qui leur en fait faire l'épreuve même dès celle-ci ! Heureux de servir un DIEU qui leur fait de l'Eucharistie un bonheur commencé qui les conduit au bonheur consommé , qui parmi les peines du combat mêle les douceurs de la victoire , qui fait pleuvoir des viandes délicieuses et une manne divine dans le désert, qui découvre à ceux qui marchent vers la terre promise quelques-uns des plus beaux fruits qu'elle porte , qui leur donne et qui leur fait manger sous le voile du sacrement de nos autels , ce pain des anges qu'ils doivent manger avec eux sans voile dans le banquet des bienheureux ! Voilà , mes frères , le grand festin , que le père de famille a préparé pour nous adoucir les peines de cet exil : *Homo quidam fecit cœnam magnam ;* il se sert de notre voix pour nous inviter à sa table ; les ministres du Seigneur vous disent de sa part que les noces de l'Agneau sont préparées, et que la salle du festin est ouverte : l'Eglise vous tend les bras et vous présente son sein dans l'Eucharistie. Cependant la table du Seigneur est abandonnée, et les rues de Sion pleurent de ce que le plus souvent personne ne se présente à la solencité ! (*Le même*).

DE LA DIVINITÉ

ET DES GRANDEURS DE JÉSUS

AVERTISSEMENT.

Ce titre que j'ai cru devoir ajouter aux mystères du Sauveur peut être le sujet de deux discours, mais si peu différents que, quelque tour qu'on leur donne, ou de quelque manière qu'on les traite, l'un revient nécessairement à l'autre. En effet, peut-on traiter la divinité de Jésus-Christ *sans faire entendre que c'est la source de toutes ses grandeurs, ce qui le distingue du reste des hommes, et qui l'élève infiniment au-dessus de toutes les pures créatures? De même peut-on dignement parler des grandeurs de* Jésus, *sans remonter à la source d'où elles coulent qui est la divinité, en faisant voir qu'étant Homme-*Dieu, *il est par conséquent le chef-d'œuvre de la puissance, de la sagesse et de la bonté de* Dieu, *et l'abrégé de toutes les merveilles?*

Ce qui n'empêche pas néanmoins qu'on ne puisse traiter séparément ces deux sujets. 1° *On peut parler simplement de la divinité de* Jésus-Christ *contre les Sociniens dont le nombre n'est encore que trop grand, et contre une espèce de libertins qui n'ont aucune religion, ou qui regardent la religion comme une pure invention de la politique. Un discours sur cette matière ne serait pas hors de propos le jour de l'Epiphanie, à l'occasion des Mages qui viennent rendre leurs hommages à ce* Dieu-*Homme, ou bien à la fête de la Transfiguration, où le Sauveur fait paraître un rayon de sa divinité.* 2° *On*

peut aussi parler séparément des grandeurs de Jésus *dans la fête qui en porte le nom, et qui se célèbre dans toutes les églises des Révérends Pères de l'Oratoire de* Jésus. *Leur illustre fondateur, le cardinal de Bérulle, a écrit si simplement et si doctement sur ce sujet que je n'aurais pas besoin de chercher ailleurs d'autres matériaux, si je n'avais entrepris de recueillir ce que j'ai remarqué dans les autres auteurs sur la divinité de* Jésus-Christ.

Cette fête du saint nom de Jésus *se célèbre maintenant par toute l'église le deuxième dimanche après l'Epiphanie.*

§ I.

Desseins et Plans.

I. — On peut prouver la divinité de Jésus-Christ en montrant qu'il avait les trois perfections qui ne peuvent convenir qu'à un Dieu. La première est la sainteté de la vie : elle fut telle en lui que, de l'aveu même de ses plus grands ennemis, il n'a pu être soupçonné d'aucun péché, que jamais personne n'a vécu avec plus d'innocence, et n'a fait paraître plus de droiture de cœur, ni un plus ardent désir de la gloire de Dieu. La seconde est sa science infinie qui lui a fait percer l'avenir et pénétrer les secrets des cœurs ; et personne ne peut se faire jour dans cet abîme impénétrable à tout autre qu'à celui qui en est l'auteur. La troisième est le pouvoir absolu et universel qu'il exerçait sur toute la nature ; ses miracles éclatants ont fait voir qu'il en était le maître, et par conséquent véritablement Dieu. De ces trois perfections on peut tirer des preuves invincibles de la divinité de Jésus-Christ.

1° On peut dire que lorsque le Sauveur déclarait assez ouvertement aux Juifs qu'il était le Messie qu'ils attendaient depuis si longtemps, les Pharisiens et les Docteurs de la loi, qui enseignaient que le Messie devait paraître vers ce temps-là, se récrièrent que son témoignage n'était pas recevable puisqu'il était entièrement en sa faveur : *Tu de teipso testimonium perhibes, testimonium tuum non est verum* (Joan. VIII). Mais il est constant qu'ils se trompaient, et que la passion dont ils étaient animés contre Jésus-Christ les empêchait de juger de la force de cette preuve, qui emportait une conviction de la vérité de son témoignage, savoir ses actions irréprochables et toutes saintes, ou, pour mieux dire, toutes divines. En effet, comme l'on juge d'une cause par ses effets, ils devaient, de la sainteté de sa vie et de ses actions, conclure qu'il était juste, surtout après qu'il leur avait fait un défi si public de l'accuser et de le convaincre

d'aucun péché. Aussi leur dit-il, en conséquence de la liberté qu'il leur avait donnée d'exercer la plus sévère censure sur sa conduite, qu'un homme d'une probité reconnue ne saurait être assez imprudent pour publier la plus insigne des impostures, ou avancer la plus horrible des impiétés qui consiste à s'attribuer le culte souverain dû seulement à la divinité.

2° La science du Sauveur lui a fait connaître le présent et l'avenir, pénétrer et découvrir les secrets des cœurs, prédire avec une certitude infaillible les événements qui ne devaient arriver que plusieurs siècles après et qui dépendaient absolument de la liberté des hommes, connaître et révéler les intentions les plus cachées. Ce sont là des choses sur lesquelles Dieu a mis un voile impénétrable à l'esprit humain, et dont Dieu s'est réservé uniquement la connaissance. Pour ce qui regarde l'avenir, l'Ecriture ne dit-elle pas expressément que c'est un des caractères de la divinité : *Annuntiate nobis quæ ventura sunt, et dicemus quod dii estis vos.* (Eccl. XLI, 23). S'agit-il des pensées et des intentions les plus secrètes, l'Apôtre en fait la science propre de Dieu : *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus.* (Heb. IV). On peut donc de là tirer cette conséquence aussi évidente qu'elle est invincible, que celui qui a connu, prédit et révélé ce qui n'est connu qu'à Dieu seul est véritablement Dieu : aussi est-ce la propriété de sa personne d'être la sagesse incréée, le Verbe divin, la connaissance du Père éternel, et par conséquent rien ne lui est inconnu. Il est vrai que Dieu a découvert quelques-uns de ses secrets à quelques saints de la nouvelle loi et à quelques prophètes de l'ancienne : mais ces prophètes et ces saints reconnaissaient qu'ils avaient reçu ces lumières de Dieu, outre qu'elles étaient bornées à des événements particuliers ; au lieu que celles du Sauveur venaient de lui-même ; et, s'il les avait reçues de son Père éternel, elles lui avaient été communiquées avec sa nature, et lui étaient communes avec lui, et de plus elles s'étendaient à tous les objets. Ainsi ce que les prophètes ont prédit de lui et ce qu'il a prédit et découvert lui-même prouvent également sa divinité : *Est in sinu Patris, ipse enarravit.* (Joan. II).

3° Le souverain pouvoir de Jésus-Christ sur toute la nature est une preuve invincible de sa divinité : les plus grands ennemis de sa gloire et de son nom ont cédé à cette épreuve. En effet, quelle est la preuve la plus évidente de la vérité d'un Dieu ? c'est la vue de ses ouvrages qui n'ont pu être faits que par une main toute-puissante : tels sont les cieux, les éléments, et tout l'ordre admirable que nous voyons dans la nature. Or quoique la révélation divine ait été nécessaire pour connaître la divinité de Jésus-Christ, il semble néanmoins qu'il l'ait voulu prouver lui-même d'une manière à lever tous les doutes, et cela par ses œuvres et par des prodiges qui sont au-dessus de la nature, comme il le disait lui-même aux Juifs : *Si non venissem, et opera non fecissem, quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent*, etc. (Matt. X).

—

II. — Pour ce qui regarde les grandeurs de JÉSUS, on peut faire un discours sur ces paroles de S. Paul : *Donavit illi nomen quod est super omne nomen* (Philipp. II, 9), en faisant voir que le Père éternel l'a couronné d'une gloire qui est au-dessus de tous les noms. Pour produire une véritable gloire dans une personne, quelle qu'elle soit, il faut trois choses : 1° Qu'elle ait un vrai mérite ; 2° Que ce mérite soit connu, et que l'on en conçoive de l'estime; 3° Que cette estime se produise au dehors par quelque louange. Pour produire une grande gloire, le mérite doit être extraordinaire et distingué, l'estime doit être conçue avec beaucoup de sagesse et de justice, et la louange doit être magnifique et irréprochable. Or, où trouverons-nous ces trois choses plus solides et plus éclatantes que dans la personne d'un Homme-DIEU, qui réunit ce que le créateur et la créature ont de plus illustre ? Il faut donc montrer qu'elles se rencontrent en JÉSUS-CHRIST d'une manière qui le met non-seulement au-dessus de tous les hommes, mais au-dessus même de toutes les plus sublimes intelligences, et de toutes les pures créatures possibles. Voyons donc :

1° Comment JÉSUS-CHRIST possède un mérite convenable à la personne d'un Homme-DIEU, en prenant ce mot de mérite, non pas dans une signification resserrée qui ne convient proprement qu'à la vertu, mais en l'étendant à tout ce qui peut raisonnablement faire honneur, et y comprenant les qualités dignes de respect, les perfections et les avantages de la nature divine et de la nature humaine, les dons, les grâces, etc., qu'il faut pourtant réduire à certains chefs, pour ne pas embrasser une matière trop vaste.

2° Comment il s'est justement acquis dans le monde une estime qui répond à la dignité d'un tel mérite, soit par ses vertus, sa sainteté et l'innocence de sa vie, soit par ses grandes actions qui l'ont fait regarder, des uns comme un grand prophète, des autres comme le Messie promis et attendu depuis tant de siècles, et des païens même comme un homme tout à fait extraordinaire.

3° Comment malgré l'envie la plus furieuse, il s'est attiré non-seulement les louanges et les applaudissements des peuples, mais des éloges proportionnés à une si grande estime, et cela de la part de toutes les nations et des plus grands génies du monde.

—

III. — Pour se former une idée juste des grandeurs de JÉSUS-CHRIST il faut le considérer par rapport à DIEU son Père, par rapport aux hommes en général, par rapport à son Eglise.

1° Par rapport à DIEU : il est son image substantielle et coéternelle, la splendeur de sa gloire, son Fils consubstantiel dans l'éternité ; c'est en lui et par lui que DIEU se voit lui-même comme dans un miroir, et qu'il se forme l'idée de ses ouvrages : quelle source de grandeurs ! De plus, il est encore l'image des perfections de son Père, comme sa créature selon son

humanité : c'est en lui et par lui que l'invisible est devenu visible, et que le créateur a été connu de ses créatures, etc. On peut ajouter qu'il est le premier-né des créatures mêmes, comme le premier des hommes dans les desseins de Dieu, tout ayant été fait pour lui ; le premier prédestiné, etc.

2° Par rapport aux hommes en général ; il est, en qualité de Dieu-Homme, le réparateur de la nature humaine, le sauveur des hommes, leur médiateur, notre modèle et notre exemple, celui à qui nous devons nous rendre conformes pour être du nombre des prédestinés. D'où l'on peut conclure qu'il n'y avait qu'un Dieu-Homme qui pût être élevé à un si haut degré de grandeur pour remplir tous ces devoirs attachés à sa mission.

3° Par rapport à son Eglise : il en est le chef, comme l'appelle S. Paul, elle a été tirée de son côté ouvert, disent les mystiques ; il en est le souverain pontife consacré par l'onction de la divinité même dans son Incarnation ; il la gouverne et la conduit par son esprit, la sanctifie par les sacrements qu'il y a institués, il en fait son corps mystique, il la nourrit de sa propre chair et de son sang qu'il a répandu pour elle ; il est le dispensateur de toutes les grâces que Dieu verse sur tous les membres qui la composent ; il est la paix de l'Eglise militante, le libérateur de l'Eglise souffrante, la couronne et la gloire de l'Eglise triomphante. Voilà une ample matière pour montrer les grandeurs de Jésus,

—

IV. — Pour parler des grandeurs de Jésus que tous les discours, et même, selon l'expression du disciple bien-aimé, que tous les livres n'exprimeront jamais assez dignement, j'ai cru que je devais remonter à sa divinité qui est le principe, le fondement et la règle de toute grandeur. Je réunirai donc toutes les perfections, et par conséquent tous les éloges et tout ce qu'on peut imaginer de grand en Jésus-Christ, en vous disant que c'est un Homme-Dieu ; non que je prétende vous en convaincre par toutes les preuves tirées de la foi, de la théologie, ou des témoignages du ciel et de la terre et de toutes les créatures, mais pour vous montrer :

1° Que c'est le premier objet de notre foi, et que, cette vérité étant incontestable, elle rend la religion chrétienne toute sainte et toute divine ; au lieu que ce fondement étant une fois ébranlé, le christianisme, loin d'avoir quelque avantage sur l'ancienne loi et sur la religion présente des Juifs, ne serait qu'une véritable idolâtrie.

2° Que cette vérité est l'unique fondement de notre espérance, comme assure S. Paul, parce qu'il n'y a point d'autre nom en qui nous devions être sauvés que celui d'un Homme-Dieu, qui a été le véritable Sauveur des hommes : *Non aliud nomen est in quo oporteat nos salvos fieri.* (Act. IV, 12).

3° Que la divinité de Jésus-Christ étant si authentiquement reconnue

pour véritable, elle doit être la règle de notre charité, c'est-à-dire, de l'amour que nous devons au Verbe Incarné, comme à notre Dieu, au-dessus de tout et de préférence à tout : *Modus diligendi* Deum *est diligere sine modo.*

—

V. — Il y a particulièrement trois choses qui rendent une personne respectable et grande dans l'estime des hommes, savoir : 1° La naissance illustre et distinguée, comme celle des princes et des souverains, particulièrement quand cette naissance est soutenue des vertus royales et des qualités qui y répondent. 2° Les grands emplois et les dignités qui donnent de l'autorité et du pouvoir pour se faire obéir, telle que la dignité d'un juge, d'un magistrat, etc. 3° Les grandes et illustres actions, comme sont celles des conquérants et de ceux qui ont heureusement exécuté de grands desseins et d'avantageuses entreprises.

Or le Fils de Dieu a réuni ces trois choses en sa personne. Il est grand par sa naissance, soit éternelle puisqu'il est égal en gloire, en majesté, et en toutes sortes de perfections à son Père éternel; soit temporelle, puisqu'il compte jusqu'à quatorze rois parmi ses ancêtres, et qu'en vertu de sa filiation divine il est le roi et le souverain de l'univers. Il est grand par l'emploi pour lequel il est venu sur la terre, par sa dignité de Sauveur, de réparateur du genre humain. de médiateur des hommes auprès de Dieu, etc. Il est grand enfin par ses grandes actions et les entreprises que lui seul pouvait exécuter, telles que détruire l'empire du démon, bannir l'idolâtrie du monde, rétablir la gloire de son Père, fonder une religion qui fût capable de sanctifier le monde, etc.

—

VI. — L'Apôtre appelle le Fils de Dieu chef de toutes les créatures et en particulier de l'Eglise : *Ipsum dedit caput super omnem Ecclesiam.* Quoique cette qualité ne fasse qu'une partie des grandeurs du Verbe incarné, je ne craindrai pas néanmoins de la considérer comme celle qui a le plus de rapport à nous, et même d'y rapporter toutes les autres, et d'envisager le Sauveur sous ce titre glorieux qui nous fait voir : 1° Combien il est élevé au-dessus de nous, et même au-dessus des plus hautes intelligences, comme l'insinue l'Apôtre : *Supra omnem principatum et potestatem, et virtutem, et dominationem, et omnia subjecit sub pedibus ejus, et ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam.* (Ephes. I, 21). Ce qui nous montre les hauts sentiments que cette grandeur nous doit inspirer à son égard. 2° Combien est étroite l'union que nous devons avoir avec lui, comme étant ses membres : ce qui fait la source de notre grandeur et de notre mérite devant Dieu.

1° Pour montrer combien cette qualité de chef suppose de grandeur

dans le Verbe incarné, il suffit de remarquer que le chef, de quelque nature qu'il soit et quel que soit le corps auquel il appartient, a toujours trois choses qui le distinguent du reste des membres : l'éminence ou l'élévation au-dessus des autres, la plénitude, car c'est dans la tête que se réunissent toutes les facultés et tous les sens, et enfin l'influence par laquelle il entretient commerce avec eux. C'est ce qui se voit dans tous les corps où se trouve un assemblage de membres différents dans un corps naturel, dans un corps politique, dans un état, dans une armée, dans une famille, dans quelque société que l'on voudra. Dire donc que le Fils de Dieu est notre chef, c'est dire qu'il est infiniment élevé au-dessus de nous par le rang que lui donne cette dignité ; c'est avouer qu'il a la plénitude des perfections nécessaires pour une si éminence fonction ; c'est reconnaître enfin qu'il a une autorité légitime et naturelle sur nous. Voilà ce qui fait sa grandeur par rapport aux hommes, sans parler de celle qu'il a de toute éternité dans le sein de son Père. Pour voir ceci en détail on doit montrer : 1° Qu'il était nécessaire qu'il fût élevé au-dessus de nous, pour remplir les devoirs et les fonctions de chef à notre égard, qui sont de nous sauver, de nous servir de médiateur et d'exemple, de nous conduire, etc ; car pour tout cela il fallait qu'il fût Dieu et homme tout ensemble, afin que la dignité de sa personne donnât un prix infini à ses actions, un facile accès à sa médiation, un juste poids à son exemple, une égalité de justice à ses satisfactions, et enfin à son intercession une puissance assez grande pour obtenir par voie de mérite tout ce qu'il pourrait demander en notre faveur : ce qui marque en même temps l'éminence, la supériorité de ce chef, et par conséquent sa grandeur. 2° Que la plénitude de perfection qui doit être dans un chef se trouve dans le Sauveur en qualité de notre chef ; c'est ce que nous enseigne l'Apôtre par ces paroles : *In ipso habitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter* (Coloss. II, 9). La divinité habite en lui : par conséquent aussi la source de toutes les perfections ; il la possède dans toute sa plénitude : il n'a donc pas reçu la grâce et le Saint-Esprit avec une mesure limitée comme les autres, mais autant qu'il en était capable ; *corporaliter* : c'est donc en tant que Dieu-Homme ; il la possède pour la répandre sur ses membres par une continuelle influence. 3° Qu'il possède le pouvoir de répandre sur tous ses membres la force et la vertu d'agir avec le mouvement et la vie. C'est en ce sens que S. Jean nous assure que ce Verbe incarné nous communique, en tant que chef, les grâces, les vertus et tous les biens surnaturels dont il est ici question uniquement : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus* (Joan. I).

2° S'il y a entre le chef et les membres une telle relation que leurs intérêts sont communs, c'est une conséquence nécessaire que la dignité de l'un fasse la gloire de l'autre ; ainsi, comme la qualité de chef marque une grandeur incomparable dans ce Verbe incarné, je dis réciproquement que la véritable grandeur des hommes consiste à lui être unis en

qualité de membres : 1° Parce qu'en vertu de cette union nous contractons avec lui une alliance qui nous élève en un sens au-dessus des anges puisqu'ils n'ont pas cet avantage ; 2° Parce que cette alliance nous donne le moyen d'acquérir une ressemblance de nature par la grâce. 3° Parce qu'en vertu de cette union nous suivrons notre chef dans la gloire où nous lui serons semblables par union transformante et divine.

—

VII. — Comme nous ne connaissons dans ce monde rien de plus grand, de plus auguste et de plus respectable que le nom et la dignité de roi, je n'ai pas cru pouvoir vous donner une idée plus noble et plus juste des grandeurs de Jésus que de vous le représenter en qualité de roi souverain du ciel et de la terre. C'est la qualité que lui donne l'Ecriture quand elle veut le désigner par un titre digne de lui ; elle l'appelle roi des rois et seigneur des monarques : *rex regum, et dominus dominantium ;* c'est la qualité que lui donne l'ange quand il annonce à Marie que le Très-Haut va prendre naissance en son sein ! *Et erit magnus, et dabit illi* Deus *sedem David patris ejus, et regnabit in domo Jacob in æternum* (Luc. I, 32). C'est le titre d'honneur qui lui fut donné, peu de jours après sa naissance, par des rois mêmes qui étaient venus lui rendre hommage : *Ubi est qui natus est Rex Judæorum* (Matth. II, 2). Il la refusa à la vérité pendant sa vie, jusqu'à fuir quand on la lui voulut donner ; mais il l'avoua ensuite devant Pilate : *Tu es Rex Judæorum? Tu dicis* (Matth. XXVII, 11). Les Juifs la lui donnèrent en le saluant par dérision, mais elle fut mise cependant malgré eux sur la croix, par un mystère tout visible, afin que dans l'ignominie de sa mort il fût couronné de gloire, comme parle S. Paul : *Vidimus Jesum per passionem gloriâ et honore coronatum* (Heb. II, 9). Enfin maintenant, il porte le nom de roi de gloire que les anges firent retentir dans le ciel, au jour de sa triomphante Ascension : *Quis est iste Rex gloriæ* (Ps. XXIII, 8) ? C'est un titre de grandeur et de gloire tout ensemble, puisqu'il est en même temps la récompense de son mérite et la marque de son élévation jusqu'au plus haut point de grandeur, qui est de siéger à la droite de son Père, où il reçoit les adorations des anges et des hommes. Souffrez donc que pour faire l'éloge des grandeurs de cet Homme-Dieu, je les renferme toutes dans ce titre de roi et de souverain de l'univers.

1° Il est roi par droit de sa naissance divine, puisqu'étant Fils du Père éternel et son égal en sagesse, en puissance, et en majesté, il a la même autorité et possède la même grandeur.

2° Il est roi par élection : toutes les créatures, les anges et les hommes, le ciel et la terre s'étant volontairement soumis à ses lois sitôt que sa dignité, son mérite et le dessein pour lequel il a été envoyé ont été connus. Car quoique son royaume ne soit pas de ce monde spirituel, il s'étend ce-

pendant par tout le monde, puisque son Eglise, qui est proprement son état, est répandue partout, sans bornes pour les lieux, sans exception ni distinction pour les personnes puisque les rois mêmes de la terre sont ses sujets et ses vassaux, et sans limite pour sa durée puisque son royaume sera éternel. Il est vrai que cette élection, à proprement parler, ne vient pas tant de la part des hommes que de la sienne, car, c'est lui qui nous a choisis et appelés pour être du nombre de ses sujets, afin de régner éternellement avec lui dans le ciel ; cependant, c'est à condition que nous lui serons fidèles en cette vie. C'est donc à nous de voir si nous sommes de ce nombre, et si nous ne sommes point des sujets rebelles, disant comme les Juifs : *Nolumus hunc regnare super nos* (Luc. XIX, 14). Nous l'avons à la vérité choisi pour notre roi et nous sommes devenus ses sujets par le Baptême; mais ce n'est qu'après qu'il nous a choisis lui-même ; et si nous ne sommes fidèles à son service jusqu'à la fin, nous ne serons jamais du nombre de ses élus pour le ciel.

3° Il est roi par conquête, pour avoir détruit l'empire du démon, banni l'idolâtrie, établi une nouvelle religion, donné à l'univers une nouvelle loi, et changé la face du monde en le faisant changer de maître et de souverain.

—

VIII. — On peut donner un tour plus simple à un discours sur les grandeurs de JÉSUS, en faisant voir :

1° Que JÉSUS est grand par lui-même et par sa propre nature, puisqu'il est DIEU, et par conséquent infini en toutes sortes de perfections, ou plutôt qu'il est la grandeur même; en sorte que ce qui est grand ne l'est que par rapport à lui, et qu'autant qu'il approche de cette souveraine majesté.

2° Que JÉSUS est grand comme homme par les éminentes qualités qu'il possède; puisque, comme assure l'Apôtre, tous les trésors de la sagesse et de la science sont renfermés en lui, que tous les dons, toutes les grâces, tous les avantages de la nature divine et humaine se trouvent en un souverain degré dans sa personne.

3° Il est grand à raison de son ministère et de la fin pour laquelle il a été envoyé, qui est de sauver le monde et de le sanctifier.

—

IX. — Il vous semblera peut-être d'abord, chrétiens auditeurs, que c'est prendre une voie bien opposée au dessein que j'ai de vous entretenir des grandeurs de JÉSUS, que de commencer par ses humiliations; mais comme c'est le plus zélé pour la gloire de l'Homme-DIEU, le grand Apôtre saint Paul, que je veux suivre dans cette manière d'éloge, et que

d'ailleurs le Sauveur lui-même nous a donné l'abaissement et l'humilité pour fondement de la véritable gloire : *Omnis qui se humiliat, exaltabitur*, je ne crois pas pouvoir prendre une plus juste mesure de la suprême élévation de JÉSUS-CHRIST que d'en juger par son humiliation, et de dire avec le même saint Paul : *Humiliavit semetipsum, propter quod* DEUS *exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen* (Philipp. II, 9); il s'est humilié, c'est pour cela qu'il est élevé au plus sublime degré de grandeur.

Pour mettre cette vérité en son jour, il faut savoir que JÉSUS-CHRIST s'est particulièrement abaissé par rapport à trois choses, qui sont pour lui autant de sources de grandeur.

1° Il s'est humilié dans sa propre personne en se faisant homme, et en se mettant au rang de ses créatures : humiliation si grande et si profonde que S. Paul ne craint point de l'appeler du nom d'anéantissement : *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens* (Philipp. II, 7) ; non qu'il ait cessé d'être DIEU, mais parce que tout DIEU qu'il est, il se met au rang des êtres créés qui sont comme autant de néants en sa présence. De la sorte la bassesse de la créature rejaillit sur DIEU même, la faiblesse de tout être créé s'attribue à DIEU, le néant enfin de notre être borné et limité retombe sur DIEU. Cet abaissement, encore une fois, ne peut être mieux exprimé que par le nom d'anéantissement. Or, pour relever un abaissement si prodigieux, c'est avec raison que le même Apôtre nous assure que DIEU son Père lui a donné un nom au-dessus de tout nom, c'est-à-dire, une dignité et un rang supérieur à tout ce qui est créé ; que, pour avoir pris la forme d'un serviteur, il a été établi le seigneur et le souverain de l'univers ; que, pour s'être fait créature, il occupe un rang au-dessus de toutes les créatures possibles et imaginables : *Donavit illi nomen quod est super omne nomen* (Philip. II, 9); et qu'à raison de cette souveraine grandeur , il faut que tout ce qu'il y a de grand dans le ciel, sur la terre, et dans les enfers, fléchisse les genoux devant cet Homme-DIEU : *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium , terrestrium etc.* (Philipp. II, 10).

2° Le Sauveur s'est humilié dans le lieu où il s'est placé: Il nous a appris lui-même qu'il faut par humilité prendre la dernière place et se tenir dans le plus bas lieu, afin que celui qui nous aura invités au festin nous fasse plus d'honneur, en nous invitant à monter plus haut et nous plaçant dans un rang plus convenable ; il a joint l'exemple au précepte. Après avoir quitté le ciel pour demeurer parmi les hommes, il a été reçu comme un inconnu, n'ayant pas de lieu pour loger, obligé de naître dans une étable , et ne possédant pas pendant sa vie un seul coin de cette terre dont il était le maître et le seigneur ; il est ensuite descendu jusque dans les entrailles de la terre, comme le remarque l'Apôtre : *Quis est qui ascendit, nisi qui et descendit primùm in inferiores partes terræ* (Ephes. IV, 10) ? Toutes ces humiliations , suivant la doctrine du

même Apôtre, l'ont élevé jusqu'au plus haut des cieux, et placé à la droite de son Père ; c'est le lieu où l'ange rebelle a voulu monter par une ambition criminelle, mais qui n'est dû qu'à celui qui a tenu le dernier rang sur la terre. Ainsi donc ce DIEU-Homme, qui dans ce monde avait pris la dernière place, comme le dernier de tous les hommes, est maintenant assis sur le premier trône de l'empire, et par conséquent au plus haut degré de la gloire, et il porte une marque d'honneur qui le distingue des anges et des hommes.

3° Le Sauveur s'est humilié en ce monde dans son honneur et dans sa réputation, ayant souffert les affronts les plus sanglants, les calomnies les plus noires et les plus atroces, les injures les plus outrageantes, les insultes, les railleries, et les traitements les plus indignes. On le fait passer pour un séditieux, pour un imposteur, pour un homme qui avait commerce avec les démons ; on veut lui ôter sa réputation avant de lui ôter la vie. Mais aussi disons que cette humiliation, qui est sans contredit la plus grande et la plus sensible, est maintenant la source de sa plus grande gloire, puisque son nom est porté par toute la terre, que sa divinité est reconnue, que mille et mille temples sont élevés en son honneur, que toutes les bouches sont ouvertes pour publier sa gloire, et qu'après avoir été méprisé et regardé comme un ver de terre, il est adoré de tous les peuples comme le véritable DIEU : honneur, gloire, grandeur, que le ciel, la terre, les anges et les hommes reconnaîtront et publieront avec tout le respect et la reconnaissance qu'ils lui doivent : *Regi sæculorum immortali, soli* DEO *honor et gloria* (I Tim. I, 17).

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin**, *in Trinit.* I, 4, prouve que JÉSUS-CHRIST a conservé la forme de DIEU et la forme d'esclave, sans confusion et sans aucun changement. — *De Actis cum Felice*, II, en démontrant que JÉSUS-CHRIST comme DIEU est égal au Père, montre aussi qu'il est égal aux hommes, au péché près. — *Contra Felicianum*, VI, 10, descend dans le détail des perfections divines que JÉSUS-CHRIST possède comme DIEU, et des perfections humaines qui ont été divinisées en sa personne. — *Epist.* 102 *ad Evodium*, parle de la communication des idiômes, et explique, par une expression commune dans le langage, comment on peut

très-bien dire que DIEU a été crucifié. — Traité sur S. Jean, 16, explique avec une grande netteté ces paroles : *Mon Père et moi ne sommes qu'un.* — *In Joannem*, *Serm.* 3, montre que JÉSUS-CHRIST n'a point souffert par impuissance, puisqu'il a fait voir même à la croix qu'il était DIEU. — *In Joannem serm.* 120, traite fort amplement de la divinité de JÉSUS-CHRIST. — *In Joan. serm.* 116, il explique de quelle manière le Verbe divin a abaissé sa grandeur pour nous élever. — Sermon 215, *de diversis*, explique comment JÉSUS-CHRIST est assis à la droite de son Père. — Sermon 45, prouve que JÉSUS-CHRIST est le chef de l'Eglise. — Sur l'Exode, prouve que JÉSUS-CHRIST est l'ange du grand conseil. — Sermon 53, *de diversis*, fait un détail des noms différents que l'Ecriture donne à JÉSUS-CHRIST, et qui marquent sa grandeur. — *De innocentiâ verâ,* 34, prouve qu'il fallait que le Fils de DIEU se fît homme, pour élever les hommes à la divinité. — *De quinque hæresibus;* VI, 5, fait voir que les prophètes et les Apôtres se sont accordés en parlant de la divinité de JÉSUS-CHRIST. — *De agone Christiano*, 18, prouve la divinité de JÉSUS-CHRIST, en montrant que la divinité du Verbe n'a point été souillée par l'union avec l'humanité. — *Ad Volusianum*, prouve par une excellente comparaison la divinité de JÉSUS-CHRIST unie à l'humanité. —Serm. 58, *de Verbis Domini*, s'étend sur la génération de JÉSUS-CHRIST comme DIEU, et sur sa conception comme homme, et dit qu'il est le même qui a créé Adam dans le Paradis terrestre. — (ou un auteur dont les ouvrages lui sont attribués), *de Fide ad Petrum,* prouve la divinité de JÉSUS-CHRIST par les prophètes et par le Nouveau-Testament ; et montre qu'il a reçu la divinité du Père éternel, et l'humanité de Marie.

S. Chrysostôme, *Contra Gentiles*, *quòd Christus sit* DEUS, prouve dans tout ce traité la divinité de JÉSUS-CHRIST, principalement par les miracles et par les contradictions de ses adversaires. — *Homil. ad populum Antioch.*, entre dans un grand détail des actions de JÉSUS-CHRIST et du succès de la prédication de ses Apôtres ; d'où il conclut qu'il est véritablement DIEU. — *Homil.* 37 *supra Matth.* applique ces paroles : *Tu es qui venturus es..... et cæci vident*, etc. à la divinité de JÉSUS-CHRIST.

S. Epiphane, *Hæres.* 71, *contra Photinianos*, prouve que JÉSUS-CHRIST avait existé avant l'Incarnation, pour conclure qu'il n'est pas homme seulement, mais qu'il est DIEU et homme.

S. Justin, martyr, *de rectâ Confess.*, s'étend sur l'égalité du Verbe incarné avec le Père éternel. *Respons. ad Orthodoxos*, *resp. ad quæst.* 144.

S. Hippolyte, évêque et martyr, rapporté par Théodoret, *Dialog.* I, prouve l'impeccabilité de JÉSUS-CHRIST comme un effet de sa divinité.

S. Apollinaire, *lib. Compendiario*, rapporté par Théodoret, *Dial.* II, prouve que la divinité et l'humanité n'ont point été changées par l'union hypostatique, mais que ces deux natures ont conservé leurs propriétés.

S. Grégoire-le-Grand, *Homil.* 9 *in Evangel.* prouve la divinité de

JÉSUS-CHRIST. — *Homil.* 29, traite le même sujet avec beaucoup d'étendue.

S. Hilaire, *de Trinitate* x, en parle aussi fort au long.

Origène, *Homil.* 6 *in Jeremiam*, prouve que JÉSUS-CHRIST est la splendeur du Père, et qu'il est le Sauveur par l'union des deux natures. — *contra Eunomium*, traite la même matière.

S. Athanase, *Orat. de Incarnatione Christi*, prouve invinciblement la divinité du Sauveur. — *Serm.* 6 et 7, montre par les deux natures qui sont en JÉSUS-CHRIST qu'il est DIEU. — *Epître à Maxime Philosophe*, *et Orat.* 3, *contra Arianos*, traite le même sujet.

Eusèbe, *de Demonstratione Evangelicâ* IV, traite amplement cette matière.

Tertullien, donne des preuves de la divinité de JÉSUS-CHRIST.

S. Ambroise, *in Matth.* XXVII, *Si rex Israël est, descendat nunc de cruce*, montre que c'est principalement sur la croix que JÉSUS-CHRIST a prouvé sa divinité.

Arnobe, *contra Gentes*, et **S. Justin**, *Dialogue contre Triphon*, prouvent la divinité de JÉSUS-CHRIST par plusieurs arguments.

S. Léon, epist. 24, *ad Flavianum*, dit des choses qui prouvent admirablement la divinité et l'humanité de JÉSUS-CHRIST.

S. Grégoire de Nysse, *premier discours sur le jour de Pâques*, montre que JÉSUS-CHRIST est DIEU, parce qu'il s'est ressuscité lui-même par sa propre vertu.

S. Bernard, *Epist.* 18, explique comment JÉSUS-CHRIST est la sagesse, la vérité et l'éternité. — *Serm. super Missus est*, rapporte les différentes figures qui annonçaient JÉSUS-CHRIST. — Serm. 22 *super Cantica*, en fait encore un plus long détail. — Exhortation *ad milites templi*, II, montre comment JÉSUS-CHRIST a prouvé sa divinité par ses miracles, par les oracles des prophètes, et par la voix du Père éternel. — *Serm.* 4 *de l'Avent*, fait une belle peinture de la majesté de JÉSUS-CHRIST dans la gloire qu'il possède. — *Serm.* 66, *super Cantica*, explique assez au long de quelle manière l'on doit entendre que JÉSUS-CHRIST est assis à la droite de son Père. — *Serm.* 2 *sur l'Epiphanie*, fait encore une belle peinture de JÉSUS-CHRIST dans son Incarnation, au jour du Jugement et dans la gloire. — *Serm.* 63, *super Cantica*, explique pourquoi le Père éternel a donné pouvoir à son Fils de juger. — *Serm.* 59, *super Cantica*, explique assez au long comment JÉSUS-CHRIST possède la terre en héritage comme homme, comment il l'a soumise comme Seigneur, comment il la gouverne en qualité de créateur. — *De consideratione*, III, explique le domaine de JÉSUS-CHRIST sur l'univers dont il est le souverain à trois titres : par la création, par la rédemption, par le dón que son Père lui en a fait.

Comme il n'est presque pas possible de marquer exactement tous les endroits des Pères où il est parlé de la divinité et des grandeurs de JÉSUS-

CHRIST, *je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire d'en rapporter un plus grand nombre. On pourra du reste en trouver davantage dans le titre de l'Incarnation et dans les autres mystères.*

[Livres spirituels]. — **Le P. Caussin,** *Cour Sainte*, traité 2, maxime 7, a un traité sur la divinité de JÉSUS-CHRIST.

Le P. Dozennes a fait un livre intitulé : *La divinité de* JÉSUS-CHRIST *par ses œuvres*, où il expose au long tout ce qui peut nous donner une haute idée de ses grandeurs et de ses divines perfections.

Airas, *De l'Imitation de* JÉSUS-CHRIST, I, traite des biens que nous avons en JÉSUS-CHRIST, notre rédempteur et notre roi. — Traité 3, JÉSUS-CHRIST est notre Sauveur et notre Médiateur. — Traité 5, il est notre maître, notre législateur et notre pasteur.

Le P. Saint Jure, *De la connaissance et de l'amour de Notre-Seigneur*, 5, traite des perfections infinies de sa divinité.

Le P. Daniel Beguin : *De veritate Divinitatis Christi.*

Le P. d'Argentan, capucin, *Grandeurs de* JÉSUS-CHRIST, DIEU *et homme*, conférence 18, parle du trésor des grâces de JÉSUS-CHRIST. — 8, montre que son entrée dans le monde, quoique abjecte, fait paraître sa divinité. — 9, que dès son berceau il a fait paraître qu'il était DIEU, en régnant sur des rois. — 13, que quand il a commencé à se produire dans le monde, il a donné des preuves de sa divinité. — 14, que sa doctrine fait voir qu'il est la sagesse infinie. — 15, que la manière dont il a établi sa religion est une preuve de sa divinité. — 16, que les miracles qu'il a faits prouvent évidemment qu'il est DIEU. — 20, qu'en répandant ses divines lumières dans ce monde, il prouve la même chose. — 22, il s'étend sur le trésor infini de ses mérites.

Le cardinal **de Bérulle,** instituteur de la fête des grandeurs de JÉSUS, a bien développé ce sujet dans les traités qu'il a composés sur cette matière.

Le P. Dorron, prêtre de l'Oratoire, a composé un livre intitulé : JÉSUS-CHRIST *dans les Ecritures*, *selon l'interprétation des Pères*, où il y a bien des choses qui viennent à ce sujet, aussi bien que dans les *Méditations* du **P. Bourgoin,** de la même congrégation.

Le P. Dupont, *Guide spirituel*, 10, parle des mystères du Sauveur selon l'humanité.

Le P. Crasset, *Entretiens de l'Avent*, entretien 21, traite des perfections de l'âme de Notre-Seigneur ; entretien 21, de la gloire de son humanité sainte.

Le P. Marie, *Solitude*, parle des perfections et des grandeurs de Notre-Seigneur, en tant qu'elles le rendent digne de toutes nos affections.

Boudinius, *de gloriâ Christi*, a des remarques curieuses qui donnent beaucoup d'idée de la gloire et de la grandeur de l'Homme-DIEU.

Le P. Guilleminot, *La Sagesse chrétienne*, 5 et suivants, montre ce que la sagesse nous doit faire croire de JÉSUS-CHRIST.

Le P. Camaret, *Du pur et parfait christianisme*, en rapportant les motifs que nous avons d'aimer JÉSUS-CHRIST, marque les principales sources de ses grandeurs.

Le Théologien dans les conversations avec les sages et les grands du monde, entretien 5, marque tous les titres de grandeur que nous devons reconnaître dans JÉSUS-CHRIST, et insiste particulièrement sur le titre de roi.

Le chrétien inconnu, 5, montre que JÉSUS-CHRIST est le maître des hommes, et comment c'est par lui que le Père éternel nous a révélé les plus grands mystères.

Le P. Nouet, *L'Homme d'Oraison*, partie 3, méditation pour le lundi de la cinquième semaine après l'Octave de Pâques, parle de la puissance de JÉSUS-CHRIST, pour exciter en nous l'estime et la vénération de sa personne.

Traité de la divinité de JÉSUS-CHRIST ; on y trouve les preuves de cette divinité, et l'on voit que si JÉSUS-CHRIST n'était pas DIEU, la religion chrétienne est détruite, et n'a nul avantage sur la religion des musulmans.

[Les Théologiens]. — **S. Thomas, Suarès**, et les autres qui ont traité de l'Incarnation, n'ont eu garde d'omettre de parler de la divinité de JÉSUS-CHRIST, et d'en apporter les preuves ; il nous faudrait faire un traité de théologie pour les mettre toutes dans leur jour.

Bellarmin, *de Christo*, 1, 4, au titre *Divinitas Filii* DEI *astruitur*, prouve la divinité du Sauveur par les passages formels de l'Ancien et du Nouveau-Testament, et ensuite par toutes les autres preuves qu'on en peut apporter, contre les Sociniens, et les autres hérétiques.

Le P. Petau, *de Incarnatione*, rapporte les sentiments et les autorités des Pères sur ce sujet.

Le P. Théophile Renaud, *de* DEO *Homine*, traite tout ce qui regarde la théologie au sujet de la divinité de JÉSUS-CHRIST.

Marandé, *Théologie française*, montre que JÉSUS-CHRIST est le véritable Messie, et cite tous les passages de l'Ecriture et toutes les raisons qui en sont autant de démonstrations.

Dans les *Traités évangéliques* du **P. Grand Amy**, *de summâ Christi gloriâ*, il y est traité de la divinité de JÉSUS-CHRIST, de ses grandeurs et de tout ce qui relève la gloire de cet Homme-DIEU.

[Les Prédicateurs]. — **Matthias Faber**, *in festo Nativit*, explique les titres et les éloges que le prophète Isaïe donne au Messie.

Molinier, *Carême*, sermon pour le cinquième samedi, montre que JÉSUS-CHRIST est la lumière du monde.

Le P. Texier, *Mystères*, sermon sur l'entrée du Sauveur dans Jérusalem : *Ecce Rex tuus venit*, parle des grandeurs du Fils de DIEU comme roi.

Le P. Catillon a un sermon sur la divinité de JÉSUS-CHRIST, dans son *Avent*.

Lambert, *Homil.* 58, sur l'évangile de la fête de Noël, parle de la divinité du Sauveur.

Du Jarry a fait un sermon sur les grandeurs de JÉSUS.

Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, *Mystères*, un sermon sur les grandeurs de JÉSUS, et un sermon sur sa divinité.

Sarazin, *Avent*, a plusieurs sermons qui contiennent les titres et les éloges du Fils de DIEU, et qui par conséquent peuvent servir à faire un sermon sur ses grandeurs ; ainsi, dans le premier discours, il fait voir qu'il ne s'est jamais rien fait ni de plus digne de la grandeur de DIEU, ni de plus avantageux aux hommes, que le mystère d'un Homme-DIEU.

[Recueils]. — **Grenade.**
Lohner.
Labatha.
} Titulo *Christus*.

Cartagène, Homélies sur *la divinité de* JÉSUS.

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Écriture.

Tantò melior angelis effectus, quantò differentius præ illis nomen hæreditavit. Hebr. I, 4.

Etant aussi élevé en dignité et en excellence au-dessus des anges, que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur.

Novissimè locutus est nobis in Filio quem constituit hæredem universorum, per quem fecit et sæcula. Heb. I, 2.

Dans ces derniers jours DIEU nous a parlé par son Fils, qu'il a établi l'héritier de toutes choses, et par qui il a fait tous les temps.

Qui cum sit splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus, portansque omnia verbo virtutis suæ, purgationem peccatorum faciens sedet ad dexteram majestatis in excelsis. Ibid. 2.

Etant la splendeur de la gloire du Père et l'image de sa substance, soutenant toutes choses par la vertu toute puissante de sa parole, purifiant les pécheurs de leurs crimes, il est assis à la droite de la majesté de DIEU, au plus haut des cieux.

Cui dixit aliquando angelorum : Filius meus es tu, ego hodie genui te? Et rursum :

A qui des anges DIEU a-t-il jamais dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré

Ego ero illi in patrem, et ipse erit mihi in filium? Ibid. 5.

Cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes angeli Dei. Ibid. 6.

Ad quem angelorum dixit aliquando : sede à dexteris meis quoadusque ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum? Ibid. 13.

Ad angelos dicit : Qui facit angelos suos spiritus. Ad illum (Filium) *autem : Thronus tuus,* Deus, *in seculum seculi; virga æquitatis, virga regni tui.* Ibid. 8.

Jesus, *sublevatis oculis, dixit : Pater, venit hora, clarifica Filium tuum, ut Filius tuus clarificet te.* Joan. xvii, 1.

Sicut dedisti ei potestatem omnis carnis, ut omne quod dedisti ei, det eis vitam æternam. Ibid. 2.

Hæc est vita æterna, ut cognoscant te Deum *verum, et quem misisti* Jesum Christum. Ibid. 3.

Ego te clarificavi super terram, opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam. Ibid. 4.

Et nunc clarifica me tu, Pater, apud temetipsum, claritate quam habui prius quàm mundus esset apud te. Ibidem.

Ecce virgo concipiet, et pariet nobis Filium et vocabunt nomen ejus Emmanuel, quod est interpretatum nobiscum Deus. Isaiæ, vii, 14, et Matth. i, 23.

Ecce vox de cœlis dicens : Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui. Matth. iii, 17.

Tu es qui venturus es, an alium expectamus? Et respondens Jesus, *ait illis : Euntes renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis; cæci vident, claudi ambulant.* Idem, xi, 4.

Respondens Simon Petrus dixit : Tu es Christus Filius Dei *vivi. Respondens autem* Jesus *dixit ei : Beatus es, Simon Barjona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est.* Idem, xvi, 16.

Ecce nubes lucida obumbravit eos; et ecce vox de nube dicens : Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui : ipsum audite. Idem, xvii, 5.

Adjuro te per Deum *vivum, ut dicas nobis si tu es Christus Filius* Dei *vivi. Dicit illi* Jesus : *Tu dixisti.* Idem, xxvi, 64.

Centurio autem, et qui cum eo erant, custodientes Jesum, *viso terræ motu et his quæ fiebant, timuerunt valdè, dicentes : Verè Filius* Dei *erat iste.* Idem, xxvii, 54.

aujourd'hui? Ou bien : Je serai son Père, et il sera mon fils?

Lorsqu'il introduit son Fils sur la terre, il dit : que tous les anges l'adorent.

A qui des anges a-t-il dit quelquefois : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied?

L'Ecriture dit en parlant des anges : Dieu fait de ces esprits célestes des messagers. Mais elle dit au Fils : Votre trône, ô Dieu, sera un trône éternel, et le sceptre de votre empire sera un sceptre d'équité.

Jésus, levant les yeux, dit : mon Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie.

Comme vous lui avez donné tout pouvoir sur les hommes, afin qu'il donne la vie à tout ce que vous lui avez confié.

La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le véritable Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé.

Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai consommé l'ouvrage que vous m'avez donné à faire.

Maintenant glorifiez-moi, mon Père, auprès de vous, de la gloire que j'ai possédée auprès de vous avant la création du monde.

Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera pour nous un Fils qui portera le nom d'Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous.

Une voix du ciel se fit entendre qui dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances.

Etes-vous celui qui doit venir, ou bien en attendons-nous un autre? Jésus leur dit : Allez, et dites à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu; les aveugles voient, les boiteux marchent.

Simon Pierre prenant la parole dit : Vous êtes le Christ, Fils de Dieu vivant. Jésus lui répondit : Vous êtes heureux, Simon, fils de Jean, parce que ce ne sont pas la chair et le sang qui vous ont révélé ces choses, mais mon Père qui est dans les cieux.

Une nuée lumineuse les enveloppa, et une voix se fit entendre du ciel, qui dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances : écoutez-le.

Je vous conjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, Fils de Dieu. Jésus lui répliqua : Vous l'avez dit.

Le centenier et ceux qui étaient avec lui pour garder Jésus, ayant vu le tremblement de terre et les prodiges qui l'accompagnaient furent saisis de crainte, et dirent : Cet homme était véritablement le Fils de Dieu.

Responderunt ei Judæi: De bono opere non lapidamus te, sed de blasphemiâ: et quia tu homo cum sis, facis teipsum DEUM. Joan. x, 33.

Si non facio opera Patris mei, nolite credere mihi; si autem facio, et si mihi non vultis credere, operibus credite, ut cognoscatis et credatis quia Pater in me est, et ego in Patre. Idem, x, 37.

Ait illi: Utique, Domine, ego credidi quia tu es Christus Filius DEI *vivi, qui in hunc mundum venisti.* Idem, xi, 27.

Si opera non fecissem in eis quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent; nunc autem et viderunt, et oderunt et me et Patrem meum. Idem, xv, 24.

Respondit Thomas, et dixit ei: Dominus meus, et DEUS *meus.* Idem, xx, 29.

De Filio suo qui factus est ei ex semine David. Rom. i, 3.

Nam quod impossibile erat legi, in quo infirmabatur per carnem, et DEUS *Filium suum mittens in similitudinem carnis peccati, et de peccato damnavit peccatum in carne.* Idem, viii, 3.

Quorum patres, et ex quibus est Christus secundum carnem, qui est super omnia benedictus in sæcula. Amen. Idem, ix, 5.

Quoniam quidem DEUS *erat in Christo, mundum reconcilians sibi.* II Cor. v, 19.

At ubi venit plenitudo temporis, misit DEUS *Filium suum, factum ex muliere, factum sub lege.* Gal. iv, 4.

Qui cum in formâ DEI *esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem* DEO. Philipp. ii, 6.

Quia in ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter. Colos. ii, 9.

Apparuit enim gratia DEI *salvatoris Domini nostri* JESU CHRISTI. Tit. ii, 11.

Multifariam multisque modis olim DEUS *loquens patribus in prophetis, novissimè diebus istis, locutus est nobis in Filio.* Hebr. i, 1.

Scimus quoniam Filius DEI *venit, et dedit nobis sensum ut cognoscamus verum* DEUM, *et simus in vero Filio ejus: hic est verus* DEUS, *et vita æterna.* I Joan. v, 20.

Et unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me? Luc. i, 43.

Natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus, in civitate David. Luc. ii, 11.

Et vox facta est de nube, dicens: Hic est Filius meus dilectus; ipsum audite. Luc. ix, 35.

Les Juifs lui répliquèrent : Nous ne vous lapidons pas à cause de vos bonnes œuvres mais à cause de votre blasphème, et parce que, n'étant qu'un homme, vous vous donnez pour un DIEU.

Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas; mais si je les fais, et que vous ne vouliez point croire à mes paroles, croyez à mes œuvres, afin que vous croyiez et que vous connaissiez que le Père est en moi, et que je suis en mon Père.

Marthe lui dit : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, Fils du DIEU vivant, qui êtes venu dans ce monde.

Si je n'avais fait parmi eux des œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils ne seraient pas coupables; mais ayant vu ces prodiges, ils nous haïssent, mon Père et moi.

Thomas répliqua, et dit : Mon Seigneur et mon DIEU!

Touchant son Fils qui lui est né de la race de David.

Car ce qui était impossible à la loi parce qu'elle était affaiblie par la chair, DIEU envoyant son propre Fils, revêtu d'une chair semblable à celle qui est sujette au péché, il a condamné le péché dans cette chair.

Dont les pères au nombre desquels il faut compter JÉSUS-CHRIST selon la chair, lequel est béni au-dessus de tout dans les siècles.

Car DIEU était en JÉSUS-CHRIST pour réconcilier le monde avec lui.

Mais la plénitude du temps étant arrivée, DIEU envoya son Fils, né d'une femme et soumis à la loi.

Qui ayant la nature de DIEU n'a point cru faire un larcin de s'égaler à DIEU.

La plénitude de la divinité habite en lui substantiellement.

Car la grâce de DIEU notre Sauveur et Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST s'est manifestée.

DIEU ayant parlé en plusieurs manières dans les temps passés, par ses prophètes, à nos pères, nous a parlé par son Fils dans ces derniers jours.

Nous savons que le Fils de DIEU est venu, et qu'il nous a donné l'intelligence, afin que nous connaissions le véritable DIEU, et que nous soyons dans son véritable Fils, qui est le vrai DIEU et la vie éternelle.

Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne me visiter?

Il vous est né aujourd'hui un Sauveur dans la cité de David ; c'est le Christ Notre-Seigneur.

L'on entendit une voix du ciel qui dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; écoutez-le.

Dixerunt omnes : Tu ergo es Filius Dei? *Qui ait : Vos dicitis quia ego sum.* Idem, XXII, 70.

Ils lui dirent tous : Vous êtes donc le Fils de Dieu? Il leur répondit : Vous dites vrai, je le suis en effet.

In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, *et* Deus *erat Verbum.... et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis; et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti à Patre plenum gratiæ et veritatis.* Joan. I, 1 et seq.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. . . . Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité avec nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire comme du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité.

Respondit ergo ei Simon Petrus : Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes. Et nos credidimus, et cognovimus quia tu es Christus Filius Dei. Idem, VI, 69.

Simon Pierre lui dit : Seigneur, à qui irons-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle; nous croyons et nous reconnaissons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu.

Tu credis in Filium Dei? *Respondit ille et dixit : Quis est, Domine, ut credam in eum? Et dixit ei Jesus : Et vidisti eum, et qui loquitur tecum ipse est. At ille ait : Credo, Domine. Et procidens adoravit eum.* Idem, IX, 35.

Croyez-vous au Fils de Dieu? Il répliqua en disant : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui? Et Jésus lui dit : Il est devant vos yeux, et c'est celui qui vous parle. Et il répondit : Je crois, Seigneur. Et se prosternant, il l'adora.

Et tu, Bethleem, terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda; ex te enim exiet dux qui regat populum meum Israel. Matth. II, 6 et Mich. V, 2.

Et vous, Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas la plus petite parmi les principales villes de Juda; car de vous sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël.

Ecce ego mitto angelum meum, et præpabit viam ante faciem meam, et statim veniet ad Templum sanctum suum dominator quem vos quæritis, et angelus testamenti quem vos vultis. Malach. III, 1.

Voilà que j'envoie mon ange, et il préparera la voie devant moi, et aussitôt le Seigneur tout-puissant que vous cherchez viendra dans son saint temple, il est l'ange de l'alliance que vous désirez.

Dominus dixit ad me : Filius meus es tu, ego hodie genui te; postula à me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ. Psalm. II, 7.

Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui; demandez-moi, et je vous donnerai les nations en héritage, et vous posséderez la terre entière.

Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis, et factus est principatus super humerum ejus, et vocabitur nomen ejus admirabilis, consiliarius, Deus *fortis, pater futuri sæculi, princeps pacis.* Isaï. IX, 6.

Il nous est né un petit enfant, un fils nous a été donné, la principauté lui a été donnée, son nom sera Admirable, Conseiller, Dieu fort, père du siècle futur, le Prince de la paix.

Dixit Dominus Domino meo : Sede à dextris meis. Psalm. CIX, 1.

Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite.

Ante luciferum genui te. Ibid., 3.

Je vous ai engendré avant la lumière.

Quid vobis videtur de Christo? cujus filius est? Dicunt ei : David. Ait illis : Quomodo ergo David in spiritu vocat eum Dominum, dicens : Dixit Dominus Domino meo : Sede à dextris meis? Si ergo David vocat eum Dominum, quomodo filius ejus est? Matth. XXII, 42.

Que vous semble du Christ? de qui est-il fils? Ils lui répondirent : De David. Comment donc, leur dit-il, David l'appelle-t-il en esprit son Seigneur par ces paroles : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite!

Talem habemus pontificem, qui consedit in dexterâ sedis magnitudinis in cœlis. Hebr. VIII, 1.

Nous avons un pontife si grand, qu'il est assis à la droite du trône de la majesté de Dieu dans les cieux.

Christus non semetipsum clarificavit ut pontifex fieret; sed qui locutus est ad eum : Filius meus es tu, ego hodie genui te. Ibid. V, 5.

Jésus-Christ ne s'est pas appelé lui-même à la gloire du pontificat; mais celui qui lui a parlé lui a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui.

Cùm esset Filius Dei, *didicit ex iis quæ passus est obedientiam.* Ibid. V, 8.

Bien qu'il fût le Fils de Dieu, néanmoins il a appris par les choses qu'il a souffertes, quelle était la vertu d'obéissance.

Quoniam in ipso condita sunt universa in cœlis et in terrâ, visibilia et invisibilia

C'est en lui que tout a été créé, dans le ciel, sur la terre, les choses visibles et in-

sive throni, sive dominationes, sive principatus, sive potestates : omnia per ipsum et in ipso creata sunt. Coloss. I, 16.

visibles, soit les Trônes, soit les Dominations, soit les Principautés : tout a été créé en lui et par lui.

Qui autem in naviculâ erant, venerunt et adoraverunt eum, dicentes : Verè Filius Dei *es.* Matth. XIV, 33.

Ceux qui étaient dans la barque vinrent à lui, et l'adorèrent, en disant : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu.

Christus super omnia Deus *benedictus in sæcula.* Rom. IX, 6.

Jésus-Christ qui est Dieu, élevé au-dessus de tout, et béni dans tous les siècles.

Donavit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu *omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum, et omnis lingua confiteatur quia Dominus* Jesus Christus *in gloriâ est* Dei *Patris.* Philipp. II, 9.

Dieu lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père.

FIGURES PROPHÉTIQUES DE L'HOMME-DIEU DANS L'ANCIEN & LE NOUVEAU-TESTAMENT.

[Les anges qui apparurent dans l'ancienne loi]. — Les anges qui empruntaient une forme humaine pour communiquer avec les hommes et leur marquer les volontés du Seigneur, portaient déjà les caractères du Verbe incarné et de sa divinité ; en sorte que Jésus-Christ, dans les ombres et dans les figures qui l'ont représenté, nous a été désigné et comme homme et comme Dieu. Les trois anges qui apparurent à Abraham se reposant sous le chêne de Mambré n'avaient-ils pas la figure humaine pour s'entretenir avec ce grand serviteur de Dieu ? N'était-ce pas le Père éternel qui parlait déjà aux hommes par son Fils sous cette forme dans la loi de nature, comme il a parlé par le même Fils sous la forme des prophètes dans la loi écrite ? Ne doit-on pas dire la même chose de l'ange qui apparut à Jacob et qui lutta contre lui ? cet ange lui dit même : *Si contra homines fortis fuisti, quanto magis contra homines prævalebis* (Gen. XXXII, 28) ? Il faut raisonner de même relativement à l'ange qui vit Moïse dans le buisson ardent. Les esprits bienheureux représentaient si bien le Verbe incarné que l'Ecriture leur donne le nom de Dieu ; en revanche, un prophète appelle le Verbe fait homme l'ange du grand conseil. Mais ce que nous lisons dans le prophète Daniel est encore plus décisif. Nabuchodonosor, indigné du refus que les trois enfants Hébreux élevés à sa cour faisaient d'adorer sa statue, les fit jeter dans une fournaise ardente dont les flammes s'élevaient jusqu'à quarante-neuf coudées, et ne doutait point qu'ils ne dussent bientôt être réduits en cendres, comme les victimes de sa colère. Il fut bien étonné quand il apprit que ces trois jeunes enfants étaient sains et saufs, qu'il les vit même de ses yeux, et les entendit chanter les louanges du vrai Dieu au milieu des flammes ; mais ce qui l'étonna le plus fut d'y apercevoir un quatrième personnage qui lui était inconnu, et qui avait la figure du fils de l'homme ; ce que tous les

Pères et les interprètes expliquent du Fils de Dieu, qui s'est toujours appelé lui-même de ce nom durant sa vie, et dont ce quatrième personnage qui était un ange, comme le marque l'Ecriture, avait pris la figure.

Comme Jésus-Christ est la fin de la loi, dit S. Paul, *Finis legis Christus ad justitiam omni credenti* (Rom. x, 4), tous les saints et tous les grands hommes qui l'ont précédé dans l'Ancien Testament ont été des figures, ou, si vous voulez, des crayons et des essais de cet Homme-Dieu, attendu depuis tant de siècles, et désiré de toutes les nations ; et ceux qui l'ont suivi dans la nouvelle loi en ont été des portraits ou des copies tirées d'après ce divin original. Mais aucune figure ni aucune copie n'a pu le représenter tout entier ; c'est pourquoi Dieu a voulu qu'elles fussent multipliées presque à l'infini, afin que chacune le représentât du moins par quelque endroit. Comme le nombre en est trop grand, voici les principales dans chaque âge du monde.

[Adam]. — La première figure, ou, pour parler avec Tertullien, le premier essai du Verbe incarné a été le premier homme formé du limon de la terre, et par les mains de Dieu même pour ce dessein : *Adam, qui est forma futuri* (Rom. v, 14). C'est ainsi qu'en parle l'Apôtre; ce qui a donné lieu à Tertullien de dire que lorsque Dieu tenait entre les mains le limon pour en former ce premier homme, il le maniait et le tournait en différentes manières comme pour s'essayer, afin d'y imprimer les traits et les linéaments que son Fils devait avoir un jour. Aussi il le rendit si parfait et si accompli de corps et d'esprit, l'orna de tant de dons de grâce et de nature, qu'il en fit le plus bel ouvrage qui fût sorti de ses mains, et une œuvre digne d'être la première image de celui qui en qualité d'Homme-Dieu devait être le plus saint et le plus parfait des ouvrages du Très-Haut. Mais en considérant la figure avec la vérité, et l'essai avec le chef-d'œuvre qui n'a paru que plusieurs siècles après, il faut se souvenir que nous parlons d'Adam créé en l'état d'innocence, avec la justice originelle, avec les lumières de l'esprit et la droiture du cœur qui le rendirent l'image de la divinité même : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*. Or la ressemblance qui se trouve entre Adam et Jésus-Christ, qui est appelé par S. Paul le second Adam, est que Dieu semble avoir délibéré et consulté avant de produire l'un et l'autre, que tous les deux sont l'ouvrage des propres mains de Dieu, qu'ils ont été produits l'un sans mère et l'autre sans père charnel, tous deux remplis de science et de sagesse, quoiqu'en différent degré, tous deux maîtres et souverains de ce monde, qu'ils ont été produits l'un pour être le chef du genre humain, l'autre pour en être le réparateur, etc.

[Noé]. — Quoique tous les hommes fussent corrompus vers la fin du premier âge du monde, le créateur trouva néanmoins, parmi tant de scélérats, un homme juste, pour le dessein qu'il avait de lui faire porter les

traits du Rédempteur futur. Ce fut Noé, à qui l'Ecriture donne des titres d'honneur qui montrent bien que sa vertu n'était pas commune, et qui était l'homme qu'il fallait pour être mis à la tête du second âge du monde et être prophète du Messie, de nom, d'office, de bouche, de mœurs et d'action. S. Cyrille d'Alexandrie a cru que tout ce qui lui est arrivé est une image et une prophétie muette du salut que Jésus-Christ nous a apporté. D'autres ajoutent que son nom et l'arche qu'il a construite ont prophétisé également le médiateur des hommes auprès de Dieu, et le réparateur du monde perdu par le péché. D'autres enfin ont remarqué qu'il n'y a rien dans la vie de ce saint homme qui ne soit une figure de celle du Sauveur. Il vint au monde lorsque la malice des hommes était montée aux derniers excès, de sorte qu'à la réserve de peu de personnes, il n'était homme sur la terre dont le cœur et la pensée, comme dit l'Ecriture, ne fussent portés au mal. Sitôt qu'il fut né, son Père Lamec le nomma Noé, et dit avec une extraordinaire émotion de joie : Voilà l'enfant qui nous consolera de nos peines et des travaux que nous prenons à cultiver une terre à laquelle Dieu a donné sa malédiction. Noé, dit l'Ecriture, était homme de bien, juste et parfait dans tout le cours de sa vie, et si agréable à Dieu qu'en sa considération la race des hommes ne fut pas entièrement détruite ; et c'est en quoi ce saint patriarche a de grands rapports avec le Messie. Qui fut jamais en effet plus juste, plus saint, plus parfait que Jésus-Christ ? plus soumis aux ordres de son Père éternel ? qui eut jamais plus d'accès auprès de lui ? et qui peut nier qu'au jour où Dieu était le plus irrité contre nous, il n'ait été notre paix et notre réconciliation, encore plus parfaitement que Noé ? Pour ce qui est de l'arche qui dans le déluge universel sauva les restes de la nature humaine, et donna le commencement à un monde tout nouveau, je laisse l'application qu'en font les uns à l'humanité sainte du Sauveur, les autres à la croix, et les autres à l'Eglise ; en réalité l'application première est toujours à Jésus-Christ qui s'est servi de tout cela pour sauver le monde que le péché avait perdu.

[Imperfection des figures]. — Avant de passer au troisième âge du monde, pour voir les grands hommes qui ont été la figure de l'Homme-Dieu, je crois à propos d'avertir une fois pour toutes que ni figure, ni portrait, ni copie ne peut jamais avoir la perfection de ce divin modèle, puisque tout ce qui est purement humain ne peut être mis en parallèle, ni en comparaison avec ce qui est divin, de même qu'il ne peut y avoir de proportion entre le fini et l'infini. Ainsi donc en comparant tous les grands hommes avec Jésus-Christ, l'on doit toujours dire avec le disciple bien-aimé : *Qui de cœlo venit super omnes est* (Joan. III) ; non, il ne s'est point vu d'homme, et il ne s'en verra point dans la suite des temps qui approche de Jésus, ou qui mérite de lui être comparé : *Qui de cœlo venit super omnes est.* Cet Homme-Dieu qui est venu du ciel pour servir de modèle à tous

les hommes, est infiniment supérieur à tout ce qu'il y a eu au monde de grand et de parfait. Ordinairement les portraits ont plus de perfection que l'original ; mais les plus parfaites copies de Jésus-Christ sont toujours infiniment au-dessous de Jésus-Christ même. C'est leur faire beaucoup d'honneur de dire qu'ils sont de légers crayons, des essais, ou des ébauches de celui qui est la règle de toute perfection, qui réunit en lui-même tous les avantages, de grâce et de nature ; au lieu que ceux qui l'ont le mieux représenté n'ont fait voir en leur personne, ou en leur conduite, que quelque vertu particulière, en laquelle ils se sont distingués de leurs semblables ? Encore cette vertu particulière est-elle en eux bien inférieure à ce qu'elle fut dans l'Homme-Dieu. C'est pourquoi la fidélité de Noé, la patience de Job, la piété de Melchisédech, la générosité d'Abraham, l'obéissance d'Isaac, la constance de Jacob, la pureté de Joseph, la bonté de Moïse, la valeur de Josué, la force de Samson, la douceur de David, la sagesse de Salomon, le zèle d'Elie, et toutes les vertus des hommes illustres de l'Ancien Testament ne sont presque rien en comparaison de celles de Jésus-Christ ; car si l'image ou la figure d'un homme ne peut avoir ni la vie, ni la vertu, ni l'action de l'original, l'image ou la figure d'un Homme-Dieu en pourra bien moins encore égaler les perfections infinies.

[Abraham]. — Une des plus illustres figures de l'Homme-Dieu, celle qui a le plus disposé le monde à croire la divinité du Messie, c'est le saint patriarche Abraham, qui dans sa personne, sa vie et sa postérité, n'a fait que servir aux desseins de Jésus-Christ et lui tenir lieu de premier précurseur. Dieu le fit naître peu après le déluge, et le choisit pour être le père de la foi et du Messie tout ensemble ; car ces deux faveurs sont jointes, et l'une fait une juste conséquence pour l'autre, puisque la foi de ces premiers siècles ne regardait que le Messie à venir, et que le bonheur de la terre et la grâce du ciel consistaient alors, non à voir ce Messie, mais à l'attendre. Ainsi donc deux cents ans après le déluge, peu après la division des peuples, Abraham fut choisi par la sagesse éternelle pour être le père du Fils de Dieu, car celui-ci plus tard daignera être fils d'Abraham et se faire appeler de ce nom dès les premières paroles de l'Evangile, comme si cet Homme-Dieu, qui dans sa naissance éternelle était la gloire essentielle, et qui par sa naissance temporelle devait ennoblir tout le genre humain, se fût fait lui-même un honneur et un sujet de gloire d'être descendu de ce saint patriarche qui a donné tant de rois au peuple de Dieu, mais qui sera éternellement plus glorieux pour avoir été père du véritable roi de gloire.

[Isaac]. — Dans la vie d'Isaac il y a mille choses qui ont tant de rapport avec la personne du Messie et ses mystères qu'on ne peut douter que ce saint patriarche n'ait été une des plus nobles figures de l'Homme-Dieu.

Isaac fut désiré de ses parents avec une ardeur qui représente les désirs vifs et empressés avec lesquels celui qui est appelé le désir de toutes les nations fut attendu durant tant de siècles : *Utinam disrumperes cœlos, et ipse venires* (Isai. LXIV, 1). La promesse de sa naissance n'eut pas plus tôt été faite à Abraham qu'elle devint l'objet de sa foi, accrut sa justice, et le rendit digne d'être le père des fidèles ; parce que c'était par la naissance d'Isaac que DIEU devait accomplir la promesse qu'il fit à Abraham que le Messie naîtrait de sa race. Le nom même d'Isaac ne fut pas sans mystère, puisqu'il lui fut donné à cause de la joie qu'il devait exciter chez son père et de la jubilation qu'il apporterait à sa mère ; mais on peut croire qu'ils furent encore plus joyeux d'apprendre que le Messie naîtrait de cet enfant, que de le voir naître d'eux, dans un temps où la caducité de l'âge du père et la stérilité de la mère ne donnaient pas lieu de l'espérer. Qui ne voit du mysère dans tout cela, et qui n'y reconnaît une figure du Messie né d'une Vierge, et dont la naissance a fait la joie et l'espérance du monde entier ? Cet enfant de bénédiction, devenu grand, ne peut demeurer avec Ismaël sans en être persécuté : image des persécutions que JÉSUS-CHRIST devait souffrir des Juifs ses frères, et que les Gentils feraient un jour subir aux chrétiens. Mais ce en quoi Isaac l'emporte sur Abraham, c'est d'avoir été la figure du Fils de DIEU mourant sur le Calvaire par les ordres de son Père ; car quoique le sacrifice qu'il fut prêt de faire de sa vie n'ait pas été consommé, son obéissance et la disposition de son cœur ont un rapport si naturel avec le sacrifice de la croix et avec l'obéissance du Fils de DIEU aux ordres de son Père éternel, qu'au sentiment de tous les SS. Pères, par ce seul endroit, ce saint patriarche doit tenir le premier rang entre les figures du Sauveur.

[Jacob]. — Dans tout l'Ancien Testament, rien n'est plus mystérieux que la naissance, les aventures et tout le détail de la vie du patriarche Jacob ; mais si chaque action fut un mystère, c'est qu'elle était une figure dont le Verbe incarné devait faire voir la vérité. La guerre que se firent les deux frères Jacob et Esaü, étant encore dans le sein de leur mère ; la vie que mena le premier dans la maison paternelle, sans dégénérer en rien de la piété de son père Isaac et de celle d'Abraham son aïeul ; ensuite sa vie patiente et laborieuse, ses voyages, les persécutions d'Esaü, les travaux qu'il eut à essuyer en la maison et au service de Laban, les afflictions domestiques que lui causèrent ses enfants, tout cela entrepris ou souffert par l'ordre de DIEU mérita que le Seigneur se dît le DIEU de Jacob aussi bien que le DIEU d'Abraham et d'Isaac. Mais outre cela, ses aventures et plusieurs de ses actions renferment des mystères qui se sont développés dans la suite des temps, quand la vérité de ce qu'ils signifiaient a fait jour dans l'obscurité des ombres et des figures ; ainsi la fraude dont il usa par le conseil de sa mère pour surprendre la bénédiction d'Isaac au préjudice d'Esaü son aîné, le droit d'aînesse que ce frère pressé de la faim lui

vendit ; la vision mystérieuse de l'échelle par où les anges montaient et descendaient, et sur le haut de laquelle le Seigneur s'appuyait, ce sont des mystères et des analogies avec ce qui devait se passer à l'égard du Fils de Dieu ; mystères qui ont exercé la plume et l'esprit des SS. Pères. Il me suffit de considérer ce saint patriarche au lit de la mort, où il fut prophète de la venue du Messie, après en avoir été une des plus vives images durant sa vie ; puisque, comme l'on sait, il a prédit et fait connaître précisément le temps auquel il devait venir, de sorte que cette prophétie si exactement accomplie est une des plus fortes preuves de notre foi.

[Joseph]. — Il ne faut qu'entendre le nom du patriarche Joseph, qui fut le Sauveur de l'Egypte, pour concevoir en même temps la figure de Jésus-Christ la plus noble et la plus ressemblante que l'Ecriture et l'Eglise nous mettent devant les yeux. Il fut vendu à vil prix par ses propres frères pour être esclave ; il fut injustement calomnié et humilié jusqu'à être chargé de fers dans une obscure prison ; élevé ensuite jusqu'à la souveraine puissance, il ne s'en servit jamais que pour le salut et le bonheur de tout un grand état. Le crédit et l'autorité qu'il s'acquit auprès du peuple par ses bienfaits, la faveur du prince qui l'éleva jusqu'à la dignité de ministre de son état, et qui voulut qu'on l'honorât comme sa propre personne, la sagesse qu'il fit paraître dans toute sa conduite, la modération avec laquelle il usa du pouvoir absolu, le pardon qu'il accorda si généreusement à ses frères, les sentiments de tendresse qu'il eut pour ceux qui l'avaient si indignement traité ; tout cela justifie assez l'éloge qu'on lui donne d'avoir été pendant toute sa vie une image et une figure du véritable Sauveur du monde. Il le fut même après sa mort : selon la remarque de S. Augustin, il n'est point dit dans l'Ecriture que le peuple d'Israel se soit multiplié dans l'Egypte durant sa vie, mais on commença à le dire après sa mort ; en cela il est la figure du véritable Joseph, car le peuple chrétien, pendant la vie de ce dernier, fut assez restreint, mais après sa mort il se répandit par toute la terre, grâce à la prédication des Apôtres.

[Moïse]. — Quand on parle des grands hommes qui ont été des figures vivantes du Sauveur du monde, on n'a garde d'oublier Moïse, qui a trop de traits de la vérité pour qu'on ne le reconnaisse pas en sa personne et dans ses vertus. On l'aurait produit tout le premier, si on n'avait suivi l'ordre des temps et fait réflexion que c'est par lui que commence l'ancienne loi, où tout a été une figure de la nouvelle. Sans parler des grandes qualités et des prérogatives de cet homme incomparable, comme d'avoir été l'ami de Dieu, d'avoir traité familièrement avec la divine majesté, d'avoir été le bras de sa puissance pour une infinité de prodiges, le ministre de ses volontés, et le Dieu de Pharaon, nous pouvons dire

que tous les titres d'honneur qui l'ont rendu remarquable entre les grands hommes de l'ancienne Loi, se peuvent réduire à cette chose unique qu'il a été la figure du Verbe incarné, étant le libérateur et le législateur du peuple d'Israel et son médiateur auprès de Dieu, dont il a souvent fléchi et arrêté le bras, lorsqu'il était prêt de tirer vengeance de ce peuple infidèle..A ces traits, en effet, vous reconnaissez, j'en suis sûr, Jésus-Christ le Sauveur du monde qui nous a délivrés de la servitude du péché et du démon, qui s'est fait notre médiateur auprès de son Père, qui a exercé un souverain pouvoir sur la terre, qui a établi une loi d'amour et de grâce à la place de la loi de crainte et de rigueur donnée par le ministère de Moïse, qui nous a rendu la liberté des enfants de Dieu et (ce qu'il n'a pas accordé à Moïse) qui est seul capable, après nous avoir conduits par le désert de cette vie, de nous introduire dans la véritable terre de Promission, qui est le ciel.

[Josué]. — Josué est aussi une des figures les plus naturelles du Sauveur, et l'image la plus parfaite de ses grandeurs : ce chef du peuple d'Israël, portant le nom de Jésus, combattant pour ce peuple, remportant autant de victoires qu'il livrait de combats, renversant les murs de Jéricho, traversant le fleuve du Jourdain pour introduire Israel dans la Terre promise; ce victorieux, dis-je, marquait les combats et les victoires de Jésus-Christ, véritable chef du peuple choisi, et envoyé de Dieu pour combattre et pour vaincre les puissances de la terre et de l'enfer, qui n'étendit pas son royaume par la force des armes, comme s'y attendaient les Juifs charnels, mais qui avec douze pauvres pêcheurs sans armes, sans finances, et sans secours, attaqua le monde entier, détruisit ses lois, renversa toutes ses maximes, et poussa ses conquêtes plus loin que tous les conquérants de la terre ensemble. Voilà le grand prodige que nous admirons aujourd'hui; prodige plus grand que d'arrêter le soleil dans sa course, comme fit Josué, et qui suffit pour donner une haute idée de la grandeur de Jésus, puisqu'il n'y avait qu'un Homme-Dieu qui pût venir à bout d'une telle entreprise.

[David]. — Je laisse à dessein les autres figures qui ont paru dans l'ancienne loi, comme Melchisédech, Job, Gédéon, Samson, et quelques autres, tant pour abréger cet article que pour venir au plus illustre et au plus célèbre des ancêtres de Jésus-Christ, je veux dire le saint roi David, qui a été tout à la fois et figure, et prophète, et père de cet Homme-Dieu. Jésus semble s'être fait honneur de tirer de lui son origine, puisqu'il a voulu porter le nom de Fils de David dès la première ligne de son évangile qui décrit sa généalogie ; du moins c'est de là que les évangélistes ont tiré la principale preuve de sa dignité et de sa mission, et par conséquent de la grandeur de sa personne. Mais outre qu'il touche de plus près au Sauveur par cette qualité, ce grand prince a encore été la figure

la plus glorieuse du Sauveur par une ressemblance si parfaite que ce qui est écrit dans les Psaumes est tout à la fois un récit des actions, des souffrances, et des grandeurs de David, et une prophétie des actions, des souffrances et des grandeurs de JÉSUS-CHRIST.

[Salomon]. — La dernière figure que je veux vous représenter dans l'ancienne loi est Salomon, dont la haute sagesse aurait été le plus excellent portrait de la Sagesse éternelle, qui est JÉSUS-CHRIST, si la fin de la vie de ce prince avait répondu à ses glorieux commencements; ce qui n'empêche pas qu'il n'en soit une figure dans les admirables maximes et les préceptes de la sagesse qu'il nous a laissés, et qui font une partie considérable des livres saints. En ce point même, nous pouvons bien nous servir des paroles du Sauveur pour montrer combien la vérité est au-dessus de la figure : *Ecce plusquam Salomon hic* (Matth. XII, 42) ; car, pour en juger par les effets, nous lisons bien que quelques personnes du premier rang s'assemblaient chaque année à un jour dit dans la cour de Salomon, pour écouter les leçons qu'il leur faisait ; mais nous ne savons point que ces illustres disciples du plus sage de tous les princes soient sortis d'une si auguste académie pareils à ceux qui sortent de l'école du Sauveur. Cette effusion qu'il fait de son esprit dans celui de ses Apôtres donne la même force à leurs paroles, et les rend en quelque façon toutes puissantes, pour convaincre les âmes les plus indociles et les nations les plus infidèles, des mystères qui sont au-dessus de la raison et des maximes de morale les plus opposées aux inclinations de notre nature. Par quelle vertu peuvent-ils donc faire une si forte impression sur des personnes prévenues de sentiments tout contraires, si ce n'est par une vertu toute divine?

[Les figures inanimées]. — Tout ce qu'il y a eu de grand dans la loi ancienne figurait les grandeurs de JÉSUS ; le nombre et la sainteté des sacrifices, la majesté du temple, et les augustes cérémonies, étaient des crayons qui préparaient l'esprit à voir tout réuni en lui, parce qu'il était la fin de la loi et l'objet de toutes les prophéties. C'est pourquoi le prophète Isaïe, voyant déjà les grandeurs de JÉSUS en esprit, dit qu'il doit être appelé *admirable Conseiller*, DIEU *fort*, *Père du siècle futur*, *Prince de la paix* (Isai. IX, 6) et en effet, dit S. Bernard, n'est-il pas admirable dans sa naissance? n'est-il pas notre conseil par ses prédications? ne paraît-il pas DIEU dans ses prodiges, fort dans sa passion, père du siècle futur par sa résurrection, prince de la paix en nous donnant une félicité sans fin? *Admirabilis in nativitate, consiliarius in prædicatione, Deus in operatione, fortis in passione, pater futuri sæculi in resurrectione, princeps pacis in perpetuâ beatitudine.* (*S. Bernard, serm. 25, de diversis*).

[Différence entre les saints de la loi ancienne et ceux de la nouvelle]. — Il y a cette différence entre les saints de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau, que ceux-là ont été des crayons et des figures des vertus, des perfections et des grandeurs du Messie à venir ; au lieu que ceux-ci ont été des copies de ce divin modèle, c'est-à-dire, des imitateurs, et, comme parle S. Chrysostôme, des peintres qui ont tâché d'en représenter quelques traits dans le tableau de leur vie. Mais comme la multitude en est infinie, contentons-nous d'en rapporter un seul qui l'ayant vu, montré, annoncé, et fait connaître, en a été tout à la fois le précurseur, le héraut, et un portrait si semblable qu'on a quelquefois pris l'un pour l'autre; vous voyez bien que je parle du grand S. Jean-Baptiste, lequel eût été lui-même reçu et honoré comme le Messie, si son humilité ne s'y fût opposée, en disant que celui que les Juifs cherchaient était au milieu d'eux : *Medius vestrûm stetit quem vos nescitis*, et que pour lui, il n'était pas seulement digne de dénouer les cordons de ses chaussures.

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum (Joan. I, 1). — La divinité de Jésus-Christ est enseignée, avec tout ce qu'on peut dire pour faire l'éloge de sa personne et de ses grandeurs, dans le chapitre premier de l'évangile selon S. Jean. Le Verbe était dès le commencement, c'est-à-dire, avant tous les temps, car le Verbe est l'image parfaite que Dieu forme de lui-même en se connaissant, et Dieu se connaît de toute éternité. Cette image était en Dieu; ce qui nous marque la distinction qui subsiste entre elle et celui qui la produit. Enfin cette image était Dieu, c'est-à-dire, la même chose que Dieu qui l'a produite, la même en nature, la même en puissance, la même en sagesse. Cette image substantielle, ce terme subsistant de la connaissance de Dieu est le Fils que le Père engendre de toute éternité ; c'est, non ce que je suis obligé de comprendre, mais ce que je suis obligé de croire. Ce Verbe s'est fait chair, et il a demeuré parmi nous plein de grâce et de vérité. Quel anéantissement de la part de Dieu dans l'union du Verbe avec la chair ! mais quelle gloire pour l'homme ! Me voilà donc allié à la nature divine, par le lien qui l'a unie à la nature humaine ; lien si étroit que Dieu est devenu véritablement homme, et que l'homme en Jésus-Christ est véritablement Dieu. Aussi l'avons-nous vu, cet Homme-Dieu, comblé de gloire ; nous l'avons vu rempli de l'Esprit de grâce et de vérité, comme il convenait au Fils unique du Père éternel : comme Fils de Dieu, il a reçu par justice la plénitude des dons célestes, et

par miséricorde il en a fait part aux hommes qui sont ses frères : il a reçu la plénitude de la grâce, et il est ainsi devenu la source d'où elle se répand sur nous. Jean-Baptiste rend ce témoignage au Sauveur; il le lui rend hautement et avec éclat, il le rend en s'abaissant lui-même, et en reconnaissant que Jésus-Christ est infiniment au-dessus de lui, et doit lui être préféré en tout. Ce témoignage de S. Jean n'est-il pas glorieux au Sauveur? et ne nous donne-t-il pas une haute idée de la grandeur de cet Homme-Dieu ? Ajoutez que ce témoignage est fidèlement rapporté par S. Jean l'Evangéliste, qui a été lui-même témoin de la gloire et de la grandeur de Jésus : *Vidimus gloriam ejus.* (*Nouvelles remarques sur l'Evangile de S. Jean.*)

Lex per Moïsen data est, gratia et veritas per Jesum Christum (Joan. I, 17). — La loi a été donnée par Moïse, mais Moïse ne donnait point la grâce pour l'observer; au lieu que Jésus-Christ nous a instruits des plus sublimes vérités, et qu'en nous traçant les voies de la justice la plus parfaite, il nous a aussi mérité les grâces nécessaires pour y marcher fidèlement. Quel bonheur pour un chrétien d'être né sous la loi de grâce, si toutefois il sait en connaître les avantages et les estimer ! Ces mystères si sublimes, ces vérités si relevées, ces maximes si pures et si saintes qui composent la loi nouvelle et qui la mettent si fort au-dessus de la loi ancienne, Jésus-Christ les a puisées dans le sein de Dieu même dont il est le Fils unique, et avec lequel il ne fait qu'un Dieu. Il fallait un Dieu pour nous donner une loi si parfaite, il fallait un Dieu pour nous donner l'exemple et la force de la pratiquer; mais toutes ces avances étant faites de la part de Dieu, malheur à nous si nous n'y répondons point. (*Les mêmes*).

Pater, venit hora, clarifica Filium tuum, ut Filius tuus clarificet te (Joan. XVII, 1). — Oui, mon Sauveur, vous allez être glorifié de votre Père sur la croix même; le soleil éclipsé, la terre ébranlée, le voile du temple déchiré, les tombeaux ouverts et rendant les morts qu'ils renferment annonceront ce que vous êtes ; ceux mêmes qui auront été les instruments et les témoins de votre mort nous reconnaîtront pour le vrai Fils de Dieu. Mais vous allez aussi honorer votre Père du plus glorieux sacrifice qui puisse jamais lui être fait; vous allez par votre mort le faire connaître et adorer dans tous les lieux du monde, et vous peuplerez pour jamais le ciel d'âmes fidèles qui l'aimeront et le loueront dans toute l'éternité. (*Les mêmes*).

Ego sum via, et veritas, et vita (Joan. XIV, 6). — Oui, Seigneur, vous êtes la voie où l'on ne peut se lasser ni s'égarer que par sa faute; vous êtes la vérité que l'on ne peut méconnaître quand on l'étudie avec simplicité ; vous êtes la vie éternelle qu'on ne peut perdre quand on la

possède. Vous êtes la voie par vos exemples, la vérité par votre doctrine et vos promesses, la vie par vos récompenses. Le monde au contraire est un guide trompeur, qui égare ceux qui suivent ses exemples et ses usages; ses maximes sont des erreurs; ses promesses, des mensonges; ses biens, des ombres qui échappent et qui engagent dans le précipice ceux qui les poursuivent. (*Les mêmes*).

Talis decebat ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus, et excelsior cœlis factus (Heb. VII, 26). — La sainteté ne nous fait enfants de DIEU que par adoption; mais celle de JÉSUS lui convient comme au vrai Fils de DIEU par nature. Tel devait être notre souverain pontife, à qui seul il appartient d'entrer dans le sanctuaire, pour traiter avec DIEU de la sanctification des hommes; et c'est ainsi qu'il devait être distingué, non-seulement des pécheurs, mais des plus grands saints et des plus sublimes intelligences du ciel : *Excelsior cœlis factus*. C'est par là, Seigneur, qu'on vous reconnaît pour le saint de DIEU, *Sanctus* DEI, comme parle l'Evangéliste S. Luc (Luc. XXIV, 34), le saint par excellence, et pour le roi des vertus par un privilége incommunicable. En effet, comme DIEU, vous possédez par essence toutes les perfections; comme homme, vous avez reçu en don toutes les grâces; comme DIEU-homme vous vous êtes acquis des mérites infinis. C'est peut-être dans toutes ces vues que le roi prophète a fait de vous cet éloge mystérieux : *Rex virtutum dilecti* (Psalm. LXVII, 13), comme s'il disait : Vous vous êtes rendu aimable au créateur et aux créatures par les perfections de votre divinité et par les incomparables vertus de votre humanité très-sainte.

Vocabitur nomen ejus admirabilis (Isaï. IX, 6). — Tout ce qu'on peut dire ou penser des grandeurs de JÉSUS est renfermé dans ces paroles du prophète Isaïe : *Vocabitur nomen ejus Admirabilis,* DEUS *fortis;* il sera nommé admirable, parce qu'il est un DIEU fort et un homme faible tout ensemble; admirable dans son corps formé par le SAINT-ESPRIT, comme un ouvrage parfait et comme l'organe de tous les miracles; admirable dans son âme remplie de toutes les beautés convenables au plus auguste sanctuaire de la majesté divine; admirable dans le nœud sacré de l'union qui joint trois substances, corps, âme et divinité dans une même personne, au lieu que trois personnes dans la Trinité adorable ne sont qu'une même substance.

Hic erit magnus et Filius altissimi vocabitur (Luc. I, 32). — C'est un ange qui dit ces paroles et qui les annonce à celle qui doit être la mère de ce Verbe incarné. Arrêtons-nous un moment à pénétrer la force de ces paroles : *Hic erit magnus,* il sera grand; mais tâchons d'élever nos pensées au-dessus de tout ce qui paraît grand dans les créatures. Puisque

le Fils de Dieu ne peut être moins grand que son père, il sera donc grand en sagesse, grand en sainteté, grand en puissance, grand en œuvres et en mérites ; en un mot, grand sans mesures et sans bornes, c'est-à-dire, selon S. Chrysostôme, grand sans nulle comparaison avec les grandeurs créées, ou bien, selon Origène, *magnus magnorum*, le grand des grands, et le prince de toutes les grandeurs. Tous les conquérants et tous les monarques qui ont affecté le nom de grand ne sont en effet que des grains de poussière et des atomes; puisque lui seul épuise toute la grandeur véritable, ils ne peuvent avoir qu'une grandeur imaginaire, qui devant lui est comme si elle n'était point. Abaissez donc vos têtes et vos couronnes aux pieds de cet Homme-Dieu, grandeurs mondaines, et n'affectez pas vainement la gloire que lui seul a méritée ; c'en est assez pour vous de le servir, et c'est même un honneur beaucoup plus grand que de commander à tous les peuples. Trop heureux si vous vivez dans la soumission que vous devez à ses lois ! *Hic erit magnus, et Filius altissimi vocabitur*. Voilà quelque chose de ce qui est compris dans les paroles de l'ambassadeur céleste qui rendit au Sauveur des hommes un hommage de la part de tous les anges.

Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui (Matth. XVII, 5). — Ecoutez, dit le Père éternel, écoutez, créatures, de quelque ordre que vous soyez et quelque rang que vous teniez dans le monde, vous principalement, disciples de Jésus-Christ, *Ipsum audite*, écoutez-le. *Hic est*, cet homme que vous voyez tout brillant d'une clarté qui s'était jusqu'à présent cachée sous une apparence obscure, est un homme dont les plus grands hommes du monde, qui paraissent à ses côtés, ne sont que les serviteurs venus pour lui rendre leurs respects et pour recevoir ses ordres. C'est cet homme que les prophètes ont promis en des termes si magnifiques, que les patriarches ont demandé avec tant de larmes, et que la terre attend pour sa réparation depuis tant de siècles. Ce n'est pas seulement un homme, c'est un Dieu devant qui l'univers n'est qu'un néant, et toutes les créatures des ombres.

Est ad dexteram Dei (Rom. VIII, 34). — Quoiqu'il semble qu'il n'y ait rien à ajouter à l'élévation de la gloire d'un Homme-Dieu, l'Apôtre ne s'y borne pourtant pas : voici jusqu'où il la pousse : *il siége à la droite de* Dieu ; et c'est là qu'il est infiniment élevé au-dessus de tout, puisqu'il n'y a rien qui ne soit soumis à Dieu. Comme on ne saurait connaître cette gloire et que c'est l'Apôtre qui nous en donne une plus haute idée, il faut l'entendre parler de l'humiliation et de l'élévation du Sauveur. Il ne se contente donc pas de l'avoir placé à la droite de Dieu, il veut que sa gloire soit la même que celle de son Père ; voici ce qu'il écrit aux Philippiens : Jésus-Christ *s'est abaissé lui-même, en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix ; c'est pourquoi* Dieu *l'a élevé à*

une souveraine grandeur, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout, afin qu'au nom de JÉSUS, *tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur* JÉSUS *est dans la gloire de son Père* (Philipp. II, 8). Ne voilà t-il pas des paroles qui marquent l'anéantissement prodigieux d'un DIEU-Homme ; mais aussi voilà en quoi la gloire de notre rédempteur est incomparable, d'être ainsi au-dessous de tous par ses abaissements, de recevoir la puissance sur tous après avoir été soumis à la puissance de tous, et enfin d'être le juge de tous les hommes, parce qu'il a subi le jugement de tous. L'Apôtre décrit encore cette élévation quand il dit que DIEU *a fait asseoir* JÉSUS-CHRIST DIEU *et homme au-dessus de toutes les puissances et de toutes les vertus, de toutes les dominations et de tous les noms de dignité qui peuvent être non-seulement dans le siècle présent, mais dans le siècle à venir, qu'il a mis toutes choses sous ses pieds* (Ephes. I, 20).

Novum creavit Dominus super terram ; fœmina circumdabit virum (Jerem. XXXI, 22). — Le Seigneur a créé une chose nouvelle sur la terre : une femme sera enceinte d'un homme. Est-ce une chose si rare et si nouvelle qu'une femme porte un homme dans son sein ? Ce ne serait pas à la vérité une chose nouvelle et surprenante, si ce n'était qu'un homme ; mais c'est une chose nouvelle et admirable parce que cet homme est DIEU aussi bien qu'homme. Voilà pourquoi l'Ecriture en parle en des termes qui marquent la nouveauté de cette merveille. Il ne faut pas relever par des paroles ce chef-d'œuvre nouveau ; c'est assez dire, en un mot, que DIEU n'a jamais rien fait, ni pu faire de plus digne de sa grandeur qu'un Homme-DIEU, parce que c'est unir tellement la nature humaine avec la divinité, qu'il s'en est formé un homme qui est DIEU aussi véritablement qu'il est homme.

Finis legis Christus ad justitiam omni credenti (Rom. X, 4). — Si JÉSUS-CHRIST est la fin de la loi ancienne et de la nouvelle, il faut que les deux Testaments prouvent la divinité de JÉSUS-CHRIST. Pour ce qui regarde l'Ancien, voici des vérités qui se suivent et dérivent les unes des autres : 1° Il y a eu une religion judaïque, le fait ne peut être contesté. 2° Cette religion était instituée de DIEU, et par conséquent la seule véritable où le vrai DIEU était reconnu et adoré. 3° Cette religion judaïque qui avait DIEU pour auteur a prédit la venue du Messie qui devait établir une loi, et marqué la divinité de ce Messie. 4° Tout ce qui est dit et prophétisé touchant ce libérateur, ce législateur, ce désiré de toutes les nations, se trouve parfaitement vérifié et accompli dans JÉSUS-CHRIST. Il est donc ce Messie promis, prophétisé, attendu, et désigné par tant de figures. De plus la religion judaïque était une figure elle-même de la religion chrétienne, elle y conduisait comme par la main ; et comme l'ombre n'est point séparée du corps, la religion chrétienne était pre-

mièrement et originellement dans l'ancienne, et dans la suite elle a été développée. Donc ces deux religions concourent également à prouver la divinité de JÉSUS-CHRIST; elles sont unies dans ce point capital : la nouvelle parle comme l'ancienne, et trouve partout que JÉSUS-CHRIST est homme et DIEU. Sa divinité est donc marquée dans ces deux lois, comme avec les rayons du soleil, puisqu'il est la fin de l'une et de l'autre, *Finis legis Christus ad justitiam omni credenti.*

§ IV.

Pensées et passages des SS. Pères.

Forma DEI *accepit formam servi : uterque* DEUS *propter accipientem* DEUM, *uterque autem homo propter acceptum hominem; neque enim illa susceptione alterum eorum in alterum conversum atque mutatum est; divinitas quippe in creaturam non commutata est, ut desisteret divinitas; nec creatura in divinitatem ut desisteret esse creatura.* S. August. de Trinit. 7.

La forme de DIEU a pris la forme d'esclave, et l'un et l'autre est DIEU, parce que c'est DIEU qui prend la forme de l'homme; l'un et l'autre est homme parce que DIEU s'est uni à l'homme. Par cette union l'un n'a pas changé en l'autre, car la divinité n'a point été changée en la créature, de manière à cesser d'être, et la créature n'a point été changée en la divinité de manière à cesser d'être.

Vita Christi tota disciplina morum fuit. Idem, de verâ Religione.

Toute la vie de JÉSUS-CHRIST a été une école où le chrétien doit apprendre à vivre.

Christi humilitatem misericordia non impotentia fecit. Idem, in Psalm. 96.

C'est par un effet de sa miséricorde, et non par impuissance que JÉSUS-CHRIST s'est humilié.

Christus propter se quærendus, non propter aliud. Idem, in Psalm. 118.

On doit chercher JÉSUS-CHRIST pour lui seul et non pour autre chose.

Christus de patre natus sine matre, et de matre natus sine patre. Idem, Tract. 8 in Joan.

JÉSUS-CHRIST est né d'un père sans mère, et d'une mère sans père.

Christum quod non sapit insipidum est. Id. ibid. Tract. 9.

Ce qui n'a point un goût de JÉSUS-CHRIST est insipide.

Christum in corde habere parum est, nisi ore confitearis. Idem, in Psalm. 118.

Ce n'est pas assez que vous ayez JÉSUS-CHRIST dans le cœur, si vous ne le confessez de bouche.

Christum sapientissimum etiam gentes fatentur. Idem, de consens. Evangel. 7.

Les Gentils même avouent que JÉSUS-CHRIST a été un homme très-sage.

Christum etiam exteri prophetæ prædixerunt. Idem, in Epist. ad Roman.

JÉSUS-CHRIST a eu, même parmi les nations étrangères, des prophètes qui l'ont annoncé.

Humanitas Christi non est mutata in divinitatem, nec è contra. Idem, in Epist. ad Roman.

L'humanité de JÉSUS-CHRIST n'a pas été changée en la divinité, ni la divinité changée en l'humanité.

Verbum caro factum est, non mutatum in carnem; assumpsit enim humanitatem, non amisit divinitatem; itaque idem DEUS *et*

Le Verbe s'est fait chair et n'a point été changé en chair, il s'est uni à l'humanité sans perdre la divinité, en sorte qu'il a été

idem homo, in naturâ Dei *æqualis Patri, in naturâ hominis factus est mortalis; in nobis, pro nobis, de nobis manens quod erat, suscipiens quod non erat, ut liberaret quod fecerat.* Idem, de Actis cum Felice.

Dieu et homme; par la nature de Dieu il a été égal à son Père, par la nature de l'homme il s'est fait mortel; demeurant en nous et pour nous, par la chair qu'il avait prise de nous tout en ne changeant pas, il a pris ce qu'il n'était pas pour délivrer ce qu'il avait créé.

Sicut in homine quotibet, præter unum illum qui singulariter susceptus est, anima et corpus una persona est, ita in Christo Verbum et homo una persona est. Idem, Epist. 102 ad Evod.

Comme dans chaque homme, excepté celui qui a été uni au Verbe, par un miracle extraordinaire, l'âme et le corps ne composent qu'une même personne; de même dans Jésus-Christ le Verbe et l'homme ne font qu'une même personne.

Nullatenus dubites unum Filium atque ipsum esse Deum *verum, qui cum Patre* Deo Spirituque Sancto Deo *fecit omnia tempora, et in monte Sinaï legem dedit; et ipsum* Deum *Verbum carnem factum qui, veniente plenitudine temporis, factus est ex muliere quam fecit, factus est sub lege quam dedit.* Idem, vel incertus auctor, de fide ad Petrum.

Ne doutez nullement que le Verbe ne soit le Fils unique de Dieu, qu'il ne soit véritablement Dieu qui, avec Dieu le Père et Dieu Saint-Esprit, a fait tous les temps, et a donné la Loi sur le mont Sinaï; qu'il ne soit le Verbe Dieu fait chair qui, les temps accomplis, est né d'une Vierge, dont il est lui-même le créateur, et s'est soumis à la loi dont il est l'auteur.

Vita æterna mortem assumpsit, vita æterna mori voluit, sed de tuo, non de suo; accepit à te ubi moreretur pro te, ab hominibus enim assumpsit carnem, sed non more hominum, nam Patrem habens in cœlo, matrem elegit in terrâ, et illic natus sine matre, et hic sine patre. Idem, Tract. 26 in Joannem.

La vie éternelle a souffert la mort, la vie éternelle a voulu mourir, mais c'est du fonds qu'elle avait pris de vous, et non de son fonds; c'est de vous que Jésus a pris la nature selon laquelle il est mort pour vous, car c'est des hommes qu'il a pris la chair, mais non par la voie ordinaire; car ayant un Père dans le ciel, il a choisi une mère sur la terre, et ainsi il est né au ciel sans mère, et ici-bas sans père.

Divinitas Verbi æqualis Patri facta est particeps mortalitatis nostræ, non de suo, sed de nostro; ut et nos efficeremur participes divinitatis ejus, non de nostro, sed de ipsius. Idem, de verâ Innoc.

La divinité du Verbe égal à son Père a participé à la mortalité de notre chair, non en ce qu'il a de son fonds, mais en ce qu'il a emprunté de nous; afin que nous devinssions participants de sa divinité, non pas en ce qui est de nous, mais en ce qu'il nous a donné de lui.

Quod prophetæ præviderunt et prædixerunt, hoc Apostoli viderunt et prædicaverunt: Qui erat factus est. Quid erat? quid factus est? Verbum erat, caro factus est; suscepit humanitatem, non amisit divinitatem; factus humilis, mansit sublimis. Idem, de quinque Hæres.

Ce que les prophètes ont prévu, et ce qu'ils ont prédit, les Apôtres l'ont vu et l'ont prêché : Celui qui était déjà a commencé à exister. Qu'est ce qu'il était? qu'a-t-il été fait? Il était le Verbe du Père, il a été fait chair; il s'est uni à l'humanité, il n'a point perdu la divinité; il s'est humilié en demeurant grand comme il était.

Quidam reddi sibi rationem flagitant quomodo Deus *homini permixtus sit, ut una fieret persona Christi, cùm hoc semel oportuerit fieri; quasi ipsi rationem reddant de re quæ quotidie fit, quomodo misceatur anima corpori, ut una fiat persona hominis.* Idem, Serm. 58 de Verb. Dom.

Il y en a qui désirent qu'on leur explique de quelle manière Dieu s'est tellement uni à l'homme qu'il n'y ait eu qu'une même personne, prodige qui après tout n'est arrivé qu'une fois, et ils ne peuvent expliquer ce qui se fait ordinairement, savoir que l'âme est tellement unie au corps, qu'il n'y ait qu'une même personne dans l'homme.

Non jam desperandum est participatione Verbi posse homines fieri filios Dei, *quando Filius* Dei, *participatione carnis, factus est filius hominis.* Idem, de grat. Novi Testam.

On ne doit plus désespérer que les hommes ne puissent devenir les enfants de Dieu par la participation au Verbe fait homme, puisque le Fils de Dieu, en participant à la chair, est devenu fils de l'homme.

Ego sum via, veritas et vita; tanquam diceret : Quà vis ire? ego sum via; quò vis ire? ego sum veritas; ubi vis permanere? ego sum vita. Idem, supra Matth.

Je suis la voie, la vérité et la vie, dit le Fils de Dieu. C'est comme s'il disait : Par où voulez-vous aller? je suis la voie. Où voulez-vous aller? je suis la vérité. Où voulez-vous demeurer? je suis la vie.

Christus legis finis est. Ambros. in Psal. 118.

Jésus-Christ est la fin de la loi.

Christus est caput bonorum, ii autem corpus ejus. Greg. Moral. IV.

Jésus-Christ est chef de tous les justes, et les justes sont son corps.

Christus, postquam per prophetas locutus est, tandem proprio ore locutus est. Idem, Moral. XXIV.

Jésus-Christ, après avoir parlé par les prophètes, nous a enfin parlé par sa propre bouche.

Christus non est alter in humanitate, alter in divinitate. Idem, Moral. XLIII.

Jésus-Christ n'est point autre dans son humanité, et autre dans sa divinité.

Corpus Christi dicitur domus et templum Dei. Idem, Moral. XXIII.

Le corps naturel de Jésus-Christ est appelé la demeure et le temple de Dieu.

Christus ante mortem gloriam fugit, post mortem cognosci voluit. Idem, in lib. I Regum.

Jésus-Christ, avant sa mort, a toujours fui la gloire; mais après sa mort il a voulu qu'on le connût.

Christus omnia nobis est. S. Ambros. de Virg. III.

Jésus-Christ nous tient lieu de toutes choses.

Christi velle fecisse est. Id.

Vouloir et faire, c'est même chose pour Jésus-Christ.

Christi gloria inimicorum impugnatione crevit. Chrysost., in Epist. ad Hebr.

La gloire de Jésus-Christ s'est accrue par les attaques de ses ennemis.

Nomen Christi exprimit unitatem personæ in duabus naturis, exprimit etiam dignitatem regiam et sacerdotalem et gratiæ plenitudinem propter unctionis prærogativam. Joan. Damascenus, in c. XVI Matt.

Le nom de Jésus-Christ exprime l'unité de sa personne en deux natures différentes ; il fait connaître sa dignité royale et sacerdotale, et en même temps la plénitude de la grâce qu'il possédait à cause de la prérogative de son onction divine.

Discere Jesum *omni scibili est salubrius* S. Bernardus, in Epist. I ad Cor.

Savoir Jésus-Christ, c'est la plus utile de toutes les sciences.

Christus factus est nobis sapientia in prædicatione, justitia in peccatorum remissione, sanctificatio in conversatione, redemptio in passione. Bernardus, Serm. XXII in Cantic.

Jésus-Christ est pour nous un modèle de sagesse dans sa prédication, de justice dans le pardon de nos péchés, de sainteté dans sa vie, et de miséricorde dans sa Passion.

Christus humanitatem suam ab Ecclesiâ subtraxit ut daret locum fidei. Idem, Serm. LXXV in Cantic.

Jésus-Christ a retiré de ce monde son humanité, afin de donner lieu à son Église de pratiquer la foi.

Christus totus mihi datus, totus in meos usus expensus est. Idem, Serm. III de Circumcis.

Le Fils de Dieu s'est livré tout entier à moi et s'est consacré tout entier à mes usages.

Christus et Dominus nomina dignitatis sunt. Idem, Homil. II in Joan.

Le nom de Christ et le nom de Seigneur marquent la dignité du Sauveur.

In Christo personæ consideranda majestas, dignationis magnitudo, charitatis latitudo, humanæ naturæ exaltatio. Idem, Serm. III de Adventû Domini.

On doit considérer dans Jésus-Christ la majesté de sa personne divine, la grandeur de sa condescendance, l'étendue de sa charité, l'exaltation de la nature humaine.

Quidquid es, quidquid potes, debes creanti, redimenti, vocanti. Idem, de verb. Apost.

Tout ce que vous êtes, tout ce que vous avez de pouvoir, vous en êtes redevable à celui qui vous a créé, qui vous a racheté, et qui vous a appelé à sa connaissance.

Putasne Filium Dei *reputet* Jesum, *quisquis est ille homo qui ipsius nec terretur comminationibus, nec attrahitur promissionibus, nec præceptis obtemperat, nec consiliis acquiescit?* Idem, in Serm.

Pensez-vous que celui-là croie que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, qui n'est pas épouvanté de ses menaces, ni attiré par ses promesses, qui n'obéit pas à ses préceptes, et qui n'écoute jamais ses conseils?

Incassum laborat in acquisitione virtutum, qui eas alibi quam in Christo quærit. Idem, Serm. XXII in Cantic.

Celui-là s'efforce inutilement d'acquérir les vertus, qui les cherche ailleurs que dans Jésus-Christ.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[On nie encore la divinité de Jésus-Christ]. — On ne combat point ici les athées qu'on ne doit regarder que comme des ennemis imaginaires, qui par une vanité furieuse veulent paraître plus méchants qu'on ne peut l'être en effet. On n'attaque donc ici que certaines gens qui, par un esprit de libertinage, forment entre l'hérésie et l'athéisme un tiers-parti contre l'Eglise, et qui reconnaissant la divinité d'un premier être, ne croient pas qu'il se soit abaissé jusqu'à s'unir à notre nature aussi étroitement que nous le croyons, et par conséquent qui nient que Jésus-Christ soit Dieu et homme, le Fils du Père éternel, le Verbe divin qui s'est incarné et qui a souffert ensuite la mort pour le salut des hommes. Sans doute ils croient qu'il a existé un homme appelé Jésus-Christ, né en Judée au temps que les évangélistes l'ont marqué, et remarquable par un mérite extraordinaire; mais sans tenir compte des lumières de la foi, de l'autorité des Ecritures et des preuves incontestables que lui-même a données de sa divinité par des miracles au-dessus de toutes les lois de la nature ; en dépit des témoignages les plus éclatants qu'en ont donnés le ciel et la terre et devant lesquels les plus grands esprits ont été obligés de se rendre ; ils contestent la divinité de Jésus-Christ publiée et reconnue aujourd'hui par tout le monde.

Il est vrai que dès le commencement de l'Eglise et de la publication de l'Evangile, il s'est élevé plusieurs hérésies sur ce sujet ; mais S. Paul et l'évangéliste S. Jean les ont étouffées dès leur naissance. Dans la suite des temps les Ariens, les Manichéens, les Nestoriens et quelques autres sectes ont eu différentes erreurs sur cet article capital de notre foi ; mais l'Eglise les a frappées d'anathème dans ses conciles, et le nom de leurs auteurs n'est plus cité qu'avec mépris. Faut-il qu'aujourd'hui encore on rencontre parmi les chrétiens une multitude de Sociniens et de déistes qui se croient esprits forts parce qu'ils osent, en niant la divinité de Jésus-Christ, saper les fondements du christianisme ?

[La foi et la raison démontrent la divinité de Jésus-Christ]. — Pour prouver la divinité de Jésus-Christ, on peut employer la foi et la raison : ce sont deux armes également puissantes contre les ennemis du Sauveur. Nous employons la foi et l'Ecriture Sainte contre les Juifs, les Ariens et les autres

hérétiques ; et je ne crois pas qu'ils puissent tenir contre les témoignages qu'on en tire, quelque artifice et quelque subtilité qu'ils emploient pour en éluder la force et pour en détourner le sens. Mais parce qu'il faudrait des volumes entiers pour discuter les passages de l'Ancien et du Nouveau Testament et réfuter les explications forcées qu'on en donne, nous ajoutons des preuves invincibles tirées de faits miraculeux, d'actions plus qu'humaines, de perfections que personne ne peut contester à Jésus, et qui ne conviennent qu'à un Homme-Dieu : c'est une seconde manière de combattre les plus rebelles, et de confondre les plus opiniâtres.

[La liaison des vérités religieuses amène la croyance de Jésus Dieu]. — Les vérités essentielles de la religion sont tellement enchaînées qu'elles ressemblent aux principes de la géométrie. Les uns servent comme de degrés pour passer à la connaissance des autres ; de même dans l'examen qu'on peut faire des principales preuves qui établissent les fondements de notre foi, la vérité de l'existence de Dieu nous conduit à celle de la religion naturelle, et la vérité de la religion naturelle à la connaissance de la religion judaïque, et la religion judaïque à la vérité de la religion chrétienne, et tout cela par une suite de conséquences si justes qu'il ne semble pas qu'on puisse les contester, sans renoncer à la lumière naturelle. Ce rapport que les grandes vérités ont entre elles nous conduit encore plus loin ; car nous ne pourrons examiner avec soin les fondements qui établissent la vérité de la religion chrétiennne, sans nous convaincre que ces mêmes principes établissent la divinité de Jésus-Christ, de telle sorte que celui qui doute que Jésus-Christ soit véritablement Dieu doit douter de la vérité des oracles qui établissent le christianisme, et que celui qui a la conviction que ces oracles sont véritables ne doute plus de la divinité de Jésus-Christ. (*Traité de la divinité de* Jésus-Christ).

[La divinité de Jésus est enseignée par la révélation]. — On peut considérer la divinité de Jésus-Christ comme un mystère qui nous est caché, ou comme une vérité qui nous a été révélée sous le premier rapport; c'est un dogme incompréhensible. Aussi n'est-il pas question de l'expliquer, mais seulement d'en prouver la vérité, et, sans avoir recours à des raisonnements humains pour montrer comment la chose est, de démontrer par des preuves tirées de la révélation qu'elle existe certainement : ce qui est facile, car l'Ancien et le Nouveau Testament s'accordent tellement pour enseigner la divinité de Jésus-Christ, que ce que l'un a promis, prophétisé, figuré et marqué par ses propres caractères, l'autre l'a fait voir en effet et l'a fait reconnaître. Les rapports en sont si justes que les Juifs n'ont pu s'y tromper que par un aveuglement criminel, et qu'il a été impossible aux gentils de ne pas embrasser une religion établie sur des preuves aussi incontestables. La vérité d'un Homme-Dieu ne pouvait manquer de les désabuser de leurs erreurs et de leur apprendre le culte qu'ils

devaient rendre à la suprême et véritable divinité ; puisqu'en effet il y a une dépendance si essentielle entre la divinité de JÉSUS-CHRIST et la vérité de la religion chrétienne qu'il faut nécessairement, ou que toutes deux subsistent, ou que par un sort qui leur est commun toutes deux soient détruites.

[Si Jésus n'est pas Dieu, nous sommes idolâtres]. — C'est un principe de la religion naturelle, plus ancienne que toutes les autres religions, qu'il y a un éloignement infini entre le créateur et la créature : ce qui fait qu'on ne peut sans impiété abaisser DIEU jusqu'à la créature, et qu'on ne peut sans idolâtrie élever la créature jusqu'à DIEU. Si donc JÉSUS-CHRIST est le créateur, le maître souverain de l'univers et véritablement DIEU, on ne peut dire sans impiété qu'il soit simplement créature ; et si JÉSUS-CHRIST n'est qu'une simple créature, on ne peut sans idolâtrie le reconnaître pour DIEU et pour créateur du ciel et de la terre : de sorte que, si nous nous trompions dans le sentiment que nous avons que JÉSUS-CHRIST a la même essence et la même nature que son Père éternel, et qu'il est par conséquent DIEU et maître souverain du monde, on ne voit pas que nous puissions nous défendre d'être de véritables idolâtres. Ceux en effet qui adorent des créatures, quelque parfaites qu'elles soient, comme les astres, ne sont pas moins idolâtres que ceux qui adorent du bois et de la pierre ; et ceux qui adoreraient les anges ne le seraient pas moins que ceux qui adorent les astres ; leur idolâtrie serait moins grossière, mais elle ne serait pas moins véritable, parce que l'idolâtrie ne consiste pas à rendre les honneurs divins à une créature vile, mais simplement à une créature.

[L'idolâtrie opposée à la gloire de Dieu et à notre salut]. — C'est un principe de foi connu même par la lumière de la raison, que l'idolâtrie est un crime opposé aux deux grandes fins de la religion. Il a une opposition évidente avec la gloire de DIEU, puisqu'il dépouille DIEU de sa gloire pour en revêtir une créature ; c'est pour cela que nous voyons dans l'Ecriture qu'il n'y a point de crime que DIEU ait plus expressément défendu et plus sévèrement puni, et qu'il a même protesté qu'il ne souffrira jamais qu'aucun autre lui ravisse sa gloire ou l'usurpe impunément : *Gloriam meam alteri non dabo* (Isai. XLII). En second lieu, ce crime est opposé à notre salut, puisque le SAINT-ESPRIT déclare nettement *que les idolâtres n'hériteront jamais du royaume des cieux.* Il suit de là que si JÉSUS-CHRIST n'est pas véritablement DIEU, ce qu'on ne peut penser sans impiété, et que s'il n'est pas égal à son Père, mais en a usurpé la gloire en s'attribuant la divinité, il suit de là, dis-je, que le christianisme, qui n'est fondé que sur la croyance d'un DIEU fait homme, n'a rien qui le distingue du paganisme ; que JÉSUS-CHRIST, le saint des saints et la sainteté même, est au contraire, ce qu'on ne peut entendre sans horreur, le

plus impie et le plus scélérat de tous les hommes, puisqu'il aurait usurpé la divinité ; que la religion non-seulement est fausse, mais a mérité toutes les persécutions par lesquelles des tyrans ont voulu la détruire ; que les pontifes des Juifs ont eu raison de faire mourir son auteur par les supplices les plus cruels ; en un mot, pour ne pas m'étendre sur les affreuses conséquences que l'on pourrait tirer de cette superstition, il s'ensuivrait que non-seulement les chrétiens seraient les plus misérables de tous les hommes, comme dit S. Paul, s'ils n'avaient point dû ressusciter un jour, mais encore qu'ils seraient les plus impies, les plus insensés, les plus dignes de la colère de Dieu, en adorant un homme qui par une ambition criminelle aurait affecté le titre et les honneurs de la divinité. Mais, grâces au ciel, nous avons été appelés par la miséricorde divine à une religion toute sainte, et la divinité de son auteur a été reconnue et avérée par les témoignages les plus certains.

[Toutes les perfections sont en Jésus-Christ]. — Il est évident qu'entre toutes les choses possibles il n'y a rien de plus grand qu'un Homme-Dieu ; les théologiens demandent si Dieu peut produire un effet infini, et l'opinion la plus probable est que dans les choses purement créées rien ne le peut être, parce que l'infinité est la propriété d'une nature indépendante, qui possède en elle-même toute la plénitude de l'être. Il en est de l'infinité comme de la toute-puissance, de l'immensité, de l'éternité, et de l'incompréhensibilité : ce sont des attributs propres de l'Etre souverain, qui sont incommunicables à tout ce qui n'est pas Dieu. Mais quand il se pourrait faire qu'il y eût hors de Dieu et dans les êtres créés quelque sorte d'infinité, ils ne seraient pourtant pas absolument infinis, parce qu'ils ne comprendraient pas dans l'unité de leur être toutes les perfections imaginables ; de sorte que si Dieu voulait donner à sa toute-puissance un terme qui ne pût être plus parfait et qui épuisât, pour ainsi dire, son pouvoir infini, il faudrait qu'il produisît un effet qui ne fût point purement créé, ni absolument créé, ni absolument hors de lui, et que par ce moyen il renfermât dans ce chef-d'œuvre l'infinité de son être incréé. Or c'est ce qu'il a fait en faisant un Homme-Dieu ; car de cette manière l'effet qu'il a produit lui est vraiment égal en perfection, puisque lui-même y est compris, et que Dieu étant entré avec une nature humaine dans la composition d'un Dieu-Homme, il faut dire que l'être divin a rendu ce composé infini en toutes sortes de perfections.

[Un Homme-Dieu rend plus d'hommages à la divinité que toutes les créatures]. — Il est hors de doute que ce divin composé d'un Homme-Dieu fait plus d'honneur à Dieu et lui rend plus de gloire que ne sauraient faire tous les hommes, tous les anges et toutes les créatures, non-seulement qui sont, mais même qui pourraient être produites, parce que sa reconnaissance, ses adorations

et son amour sont infiniment plus estimables. La raison est que la grandeur del'honneur se prend principalement de la qualité de celui qui honore et qui s'abaisse, afin de montrer par ses soumissions combien il estime celui auquel il rend ce respect. Comme donc il n'y a point de proportion entre tout ce qui est possible dans les plus pures créatures et un Dieu-Homme, de même n'y a-t-il point de comparaison entre la gloire que Dieu reçoit de lui et celle qu'il pourrait recevoir de tous les esprits créés ; de sorte que depuis qu'un Dieu a honoré un Dieu, ce respect a été la grande gloire de Dieu, au-delà de laquelle il n'en peut recevoir de plus grande. C'est ce que l'Eglise nous témoigne lorsqu'elle dit : *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam ;* nous vous louons, Seigneur, et nous vous bénissons à cause de votre grande gloire, c'est-à-dire, parce que vous nous avez donné un Homme-Dieu qui est le chef-d'œuvre de votre toute-puissance : ce qui vous est infiniment glorieux. Il semble même que Dieu ne reçoit pas seulement une gloire égale à son excellence infinie, mais qu'il croît en quelque façon, lorsqu'il est honoré par un Dieu, puisque celui qui est honoré tient un rang plus haut que celui qui l'honore. Dans ce rapport donc d'un Dieu qui adore et d'un Dieu qui est adoré, Dieu nous paraît, pour ainsi parler, relevé au-dessus de lui-même.

[Le Sauveur devait être Dieu-Homme]. — Il est à propos, en parlant de la divinité du Sauveur, de nous souvenir toujours que Jésus-Christ étant cet admirable composé qui comprend et renferme tout ce qui est propre de l'une et l'autre nature, il en résulte, par une conséquence nécessaire, que les actions qui partent de cet heureux assemblage leur sont communes ; et, quoique le mérite et la perfection qui les relèvent viennent de la divinité, l'humanité néanmoins a contribué à l'effet que Dieu en a prétendu, et à la gloire qu'il en a retiré. Par exemple, le titre de Sauveur était tellement propre à un Homme-Dieu, qu'au sentiment de la meilleure théologie, s'il fallait un Sauveur aux hommes après leur péché, ce devait être nécessairement un Homme-Dieu ; d'autre part, si un Dieu devait descendre du ciel pour demeurer parmi les hommes, il fallait que ce fût pour les sauver. Donc, quand on considère ce Verbe incarné qui fait un ordre à part au-dessus de tout ce qui est créé, un nouvel état outre ceux de la nature, de la grâce et de la gloire, un milieu entre les pures créatures et le créateur ; si l'on cherche la cause de ce prodige surprenant, on voit que pour être Sauveur il fallait d'un côté qu'il fût Dieu, puisque sans cela il n'aurait pu satisfaire en rigueur de justice à un Dieu offensé, et de l'autre qu'il fût homme, car à moins de cela, il n'aurait pu ni souffrir, ni s'humilier pour réparer la gloire de son Père. Il fallait qu'il fût Dieu et homme tout à la fois, afin que la dignité de sa personne donnât un prix infini à des actions qui semblaient n'être propres que d'un homme seulement.

[Divinité de Jésus]. — Il semble que tout ce que l'on peut dire sur la divinité de JÉSUS-CHRIST se réduise à ces divines paroles que le SAINT-ESPRIT a prononcées par la bouche de S. Jean : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était DIEU, et le Verbe s'est fait chair : *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud* DEUM, *et* DEUS *erat Verbum.... et Verbum caro factum est* (Joan. I). C'est aussi sur ces admirables paroles que S. Ambroise et les théologiens après lui établissent et la consubstantialité du Verbe, et la divinité de JÉSUS-CHRIST contre les Ariens et les autres hérétiques : Ce pêcheur, dit ce Père, par ces quatre ou cinq paroles qu'il a puisées dans le sein de sa divinité où il s'est élevé comme un aigle, combat et renverse toutes les hérésies sur ce sujet, car ce qui était au commencement et avant tous les temps possédait donc le privilége de l'éternité. Qu'Arius se taise donc, lui qui ose disputer au fils d'être coéternel à son Père : *Quod enim erat in principio, non includitur in tempore ; ergo Arius conticescat qui Filium Patri coæternum negat* (II, de fide Trinit.5). Ce qui est en DIEU n'est ni mêlé, ni confondu, mais il est distingué du Père en qui il demeure, et il en possède les perfections : *Quod autem erat apud* DEUM, *non commixtione confunditur, sed manentis* DEI *apud Patrem solidâ perfectione distinguitur, ut Sabellius et Photinus obmutescant, qui nullam in divinis personis distinctionem agnoscebant* (Ibid.). Et si le Verbe était DIEU, sa divinité éternelle, sa consubstantialité et son union inséparable avec le Père sont prouvées invinciblement par ces mêmes paroles, qui confondent Eudoxius et Eunomius sur la divinité de JÉSUS-CHRIST. Qu'on lise les savantes lettres de S. Paulin sur ce sujet : chaque mot est une sentence, une victoire qui confondent les hérétiques, comme lorsqu'il cite ce passage de S. Paul aux Romains : JÉSUS-CHRIST est le DIEU souverain, béni par dessus toutes choses pendant tous les siècles : *Christus super omnia* DEUS *benedictus in sæcula* (Rom. IX, 5) ; et lorsque ce même Apôtre écrit à Tite, ne dit-il pas que nous attendons avec une ferme espérance l'avènement glorieux du grand DIEU qui est notre Sauveur JÉSUS-CHRIST : *Expectantes beatam illam spem et adventum gloriæ magni* DEI *et Salvatoris nostri* JESU-CHRISTI (Tit. II, 13).

[L'Ecriture attribue la divinité à Jésus-Christ]. — L'Ecriture à laquelle tout chrétien doit ajouter foi, ou bien renoncer au nom et à la qualité qu'il porte, l'Ecriture, dis-je, donne en mille endroits le nom de DIEU à JÉSUS-CHRIST, ainsi que tous les titres et les attributs qui ne conviennent qu'à la divinité. S. Paul ne nous dit-il pas nettement et en termes exprès qu'il est égal à son Père, et qu'il n'a pas cru faire un vol en s'attribuant cette égalité : *Non rapinam arbitratus est esse se æqualem* DEO (Philipp. II, 6) ? que toute la plénitude de la divinité habite substantiellement en lui : *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter* (Coloss. II, 9) ? S. Jean ne lui attribue-t-il pas la toute-puissance, qui est un des caractères de la divinité, en disant en termes formels que tout a été fait par lui ; *Omnia per*

ipsum facta sunt (Joan. I, 3) ? à quoi S. Paul ajoute que tout a été créé par lui et en lui : *Omnia per ipsum, et in ipso creata sunt* (Col. I, 16). Si l'Eternel soutient cette machine du monde, n'est-ce pas par la vertu de son Verbe fait homme : *Portans omnia Verbo virtutis suæ* (Heb. I, 3) ? cette vertu est propre du Verbe, elle est à lui comme elle est au Père : *Virtutis suæ* ; car comme le Père est tout-puissant, le Fils est également tout-puissant, parce qu'il a la même nature : *Similiter omnipotens Pater, omnipotens Filius* (Symb. Athan.). Il en est de même de toutes les autres perfections que l'Ecriture attribue pareillement au Sauveur, et qui sont autant de preuves invincibles de sa divinité, comme nous le dirons bientôt.

[Jésus-Christ se dit Dieu].— Que l'on considère bien le langage de JÉSUS-CHRIST, soit lorsqu'il parle lui-même, soit lorsqu'il parle par le ministère de ses disciples, on verra qu'il déclare ouvertement qu'il est DIEU, ou le fait assez entendre par ce qu'il dit, comme quand il assure qu'il était avant qu'Abraham fût, qu'il a eu sa gloire auprès de son Père avant la naissance des siècles, qu'il est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin ; quand il s'est appliqué tout ce que ces prophètes ont dit du Messie, qu'il a déclaré hautement qu'il était la lumière du monde, qu'il était la voie, la vérité, et la vie. Sans parler de ce que les évangélistes et S. Paul ont écrit de sa part, et sans répéter les passages de l'Ancien Testament qui ne se peuvent entendre que de lui seul, je dis seulement que le Nouveau Testament attribue à JÉSUS-CHRIST tous les ouvrages de DIEU, la création de toutes choses, ce qui avait toujours été le caractère propre du DIEU d'Israël ; la conservation de toutes choses, ce qui appartient uniquement au créateur ; la rédemption du monde, que les prophètes rapportaient uniquement à DIEU. D'où l'on voit que JÉSUS-CHRIST nous est toujours représenté comme égal à DIEU, comme le Seigneur DIEU, et en un mot, comme véritablement DIEU.

[La sainteté de Jésus prouve sa divinité]. — Cet homme appelé JÉSUS qui s'est dit le Messie, et qui durant sa vie a été cru tel par quelques-uns de sa nation; cet homme, dis-je, si distingué et qui a fait tant de bruit dans le monde, a mené une vie toute sainte, enseigné et pratiqué toutes les vertus dans le plus haut degré de perfection, a communément passé pour un homme d'une piété extraordinaire, et a conservé toujours une réputation à l'abri de tous les traits dont la calomnie a voulu le noircir. Sa vie jusqu'à l'âge de trente ans a été sans reproche, passée à la vérité dans l'obscurité et dans le silence, mais dans la plus grande innocence du monde. Ceux qui lui ont reproché l'obscurité de sa naissance et de sa vie durant un temps si considérable n'y ont rien trouvé à redire du côté de la vertu et de la probité ; tout ce qu'ils en ont conclu à son désavantage, et c'était la suite de leurs préjugés, c'est qu'il n'était pas ce Messie qu'ils attendaient, parce qu'il ne paraissait pas avec l'éclat et la pompe qu'ils espéraient voir dans

celui qui leur était promis. Mais pour ses mœurs et sa conduite, ils n'ont osé y toucher, sans une calomnie visible; cependant ils l'ont observé de près avec une assiduité incroyable, le suivant partout, observant ses démarches, examinant toutes ses paroles, en sorte que rien ne pouvait échapper à ces esprits jaloux qui trouvaient dans leur haine et dans leur envie mille soupçons et mille artifices pour le surprendre : *Et ipsi observabant eum* (Luc. XIV, 1); *Venerunt ut caperent eum in sermone* (Matth. XXII, 15). Il ne faut que lire dans l'évangile le procédé qu'ils employaient à son égard, pour voir qu'ils le suivaient partout afin d'être censeurs de ses actions, et observateurs importuns de toutes ses paroles, s'efforçant même de pénétrer ses desseins et les intentions les plus secrètes de son cœur. Mais à quoi ont abouti tous ces soins qu'ils ont pris à l'étudier? Ils lui ont supposé des crimes, je l'avoue; ils ont interprété ses paroles en mauvaise part et donné à ses actions tout le mauvais tour que leur malice et leur passion leur a pu suggérer; mais l'ont-ils jamais convaincu d'un crime véritable, ou même qui eût apparence de vérité? Ses ennemis ont mis tout en œuvre pour le perdre de réputation, et pour le détruire dans l'estime des hommes; faux témoins, calomnies, crimes d'état, infraction de la loi, séduction des peuples par une fausse doctrine; mais ont-ils prouvé ces fausses accusations? bien loin de là; le juge même qu'ils ont contraint de le condamner injustement a le premier reconnu et déclaré son innocence: *Nullam invenio in eo causam* (Joan. XIX, 4); il a même, au rapport de Tertullien, écrit à Rome en sa faveur, et l'on y délibéra pour voir si on ne lui rendrait point les honneurs divins, comme à un homme tout céleste et d'une vertu plus qu'humaine.

On ne peut dire qu'il n'a fait paraître aux yeux des hommes que ce qu'il avait de bon, mais que ses défauts ont été ensevelis dans les ténèbres d'une vie privée que ses proches n'ont eu garde de révéler : car il a conversé avec toutes sortes de personnes, de tout sexe et de toute condition; il a traité avec les savants et avec les ignorants, avec les grands et avec le peuple, avec les justes et avec les pécheurs; il s'est fait voir dans le Temple, il a parlé dans les synagogues et prêché en public : il s'est trouvé dans les assemblées, où le plus souvent il n'était entouré que d'ennemis qui cherchaient à le surprendre dans ses regards, ses paroles et ses actions. Cependant on n'a rien trouvé qui ait mérité que l'on en fît un sujet d'accusation et de censure; tout le crime dont on l'a trouvé coupable, et qui l'a fait condamner à mort, c'est l'aveu qu'il a fait devant les juges qu'il était le Messie et le vrai Fils de DIEU. La sainteté de sa vie devant être la preuve et la confirmation de cette vérité, ne fallait-il pas, dites-moi, que cet homme (appelons-le ainsi jusqu'à l'entière démonstration de sa divinité,) fût un homme de bien, exempt de tout soupçon d'imposture et d'impiété, incapable de vouloir séduire le monde, surtout quand de son entreprise il ne devait retirer que la mort ignominieuse qu'on lui préparait, et qu'il avait lui-même prédite? Le témoignage d'un tel homme

droit et désintéressé, comme l'attestaient ceux-là mêmes qui lui tendaient des piéges: *Magister, scimus quia verax es, et viam* Dei *in veritate doces* (Matth. XXII, 16), ce témoignage, dis-je, qu'il rend de lui-même, déclarant qu'il est le Messie et le Fils de Dieu, ce témoignage encore une fois, appuyé et soutenu de toutes les circonstances et de temps et de lieu marquées par les prophètes et de tout ce qui peut fonder d'ailleurs la plus forte conjecture, doit-il être récusé dans une affaire où il s'agit du bonheur de la nation et du salut de tout le monde?

[La prophétie relative à Jean-Baptiste prouve la divinité de Jésus]. — A la naissance de S. Jean-Baptiste, son père rempli de l'esprit de Dieu prédit ce que devait être un jour cet enfant, lui appliqua la prophétie d'Isaïe (Isai. XI), et en même temps fit connaître que celui dont il devait être le précurseur serait le Messie, Fils du Très-Haut et véritablement Dieu, en disant: Et vous, petit enfant, vous serez appelé le prophète du Très-Haut, car vous irez devant le Seigneur pour préparer ses voies, et pour donner connaissance du salut à son peuple par la rémission des péchés. Il est évident que dans ces deux oracles d'Isaïe et de Zacharie, tous ces termes, le Seigneur, Dieu, notre Dieu, le Très-Haut, signifient la même personne; tous les écrivains sacrés attribuent ces noms à la même personne qui est l'Etre infini ou souverain. Si donc ils conviennent à Jésus-Christ, il faut le reconnaître pour le Dieu souverain, pour l'Etre infini et de même essence que son père. Or ne voyons-nous pas que tous ces noms divins sont donnés à Jésus-Christ par l'Esprit-Saint. L'événement ne prouve-t-il pas que celui devant qui Jean-Baptiste devait marcher, c'est Jésus-Christ? Pour moi, dit ce saint précurseur, je vous baptise avec de l'eau, mais celui qui vient après moi et dont je ne suis pas digne de dénouer les souliers, vous baptisera du Saint-Esprit. N'est-il pas clair que celui devant qui Jean-Baptiste a marché, c'est celui-là même qui est appelé Seigneur, notre Dieu, le souverain? vous irez, petit enfant, devant la face du Seigneur: *Præibis enim ante faciem Domini... Propheta Attissimi vocaberis... rectas facite semitas Dei nostri* (Cant. Zach.). Cet oracle ne saurait convenir qu'à Dieu le Père ou à Jésus-Christ. Il ne peut s'appliquer à Dieu le Père, car on ne voit pas comment Jean-Baptiste serait son précurseur plus spécialement que les autres prophètes, que Noé et Moïse, par exemple. Il reste donc que Jean-Baptiste est le précurseur de Jésus, et que par là même Jésus est Dieu, puisque Jean-Baptiste, d'après l'Ecriture, a été le précurseur d'un Dieu.

[Jésus était Dieu, car il savait tout]. — L'un des caractères les plus essentiels de la divinité est la science infinie, par laquelle Dieu connaît le passé et l'avenir, et pénètre même les secrets des cœurs, sans que rien lui puisse être caché. Or le Sauveur a montré cette science en cent occasions; ses Apôtres qui en étaient convaincus par leur propre expérience ne lui di-

saient-ils pas qu'il connaissait toutes choses? *Domine, tu omnia nôsti* (Joan. XXI, 17). S. Paul n'ajoute-t-il pas qu'en JÉSUS-CHRIST sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science de DIEU, parce qu'il est DIEU lui-même : *In Christo Jesu sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ Dei absconditi* (Coloss. II, 3)? Ni les anges, ni aucun des esprits célestes ne connaît les secrets des cœurs; c'est le privilége de la divinité et de JÉSUS-CHRIST comme DIEU : Vous seul, Seigneur, connaissez les secrets des cœurs des hommes : *Tu solus nôsti corda filiorum hominum* (II Paral. VI, 30). Les Pharisiens l'éprouvèrent souvent lorsque JÉSUS-CHRIST leur expliquait leurs pensées, et qu'il y répondait avant qu'ils eussent parlé : *Cùm vidisset* JESUS *cogitationes eorum, dixit : Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris* (Matth. IX, 4). C'est aussi par un effet de cette science qu'il a prédit les choses futures, la destruction de Jérusalem, le progrès de son Eglise, la perfidie du traître disciple, le renoncement du prince des Apôtres, la désertion de tous ses disciples lorsque le pasteur serait frappé, sa résurrection glorieuse, son ascension triomphante, l'effusion de l'ESPRIT-SAINT. Tous les temps sont un point présent à JÉSUS-CHRIST, il n'y a en lui ni passé ni avenir. Qui peut donc refuser de croire à la divinité de JÉSUS-CHRIST? annoncez-nous les choses qui doivent arriver, dit l'Ecriture, et nous dirons que vous êtes des dieux : *Annuntiate nobis quæ ventura sunt, et dicemus quia dii estis* (Isai. XII, 23). Qui est donc celui qui n'est point saisi d'une frayeur religieuse quand il anime sa foi, qu'il pense que JÉSUS-CHRIST, vrai DIEU et vrai homme, est le spectateur de toutes ses pensées? que ce Verbe divin pénètre comme l'épée la plus tranchante jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, et qu'il n'y aucune créature qui puisse se dérober à ses yeux : *Sermo Dei vivus et efficax, penetrabilior omni gladio anticipiti, pertingens usque ad divisionem animæ et spiritûs ; et nulla est creatura invisibilis ante ipsum* (Heb. IV, 12)? Ne doit-on pas bannir toutes ces pensées déraisonnables, étouffer tous les mouvements irréguliers qui pourraient blesser la majesté de celui qui voit les secrets de nos cœurs, et qui doit un jour les manifester à toute la terre ?

[Jésus a prouvé lui-même sa divinité]. — S'il est besoin d'autres preuves de la divinité de JÉSUS-CHRIST, ne la prouve-t-il pas assez lui-même par les effets d'une puissance toute divine? car, comme il dit : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terrâ* (Matth. XXVIII, 18), toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Or cette puissance si universelle et si souveraine ne lui a été donnée que pour prouver sa mission, au lieu de la faire connaître par l'appareil, l'éclat et la magnificence que les Juifs croyaient devoir en être les marques. Il fallait en effet qu'il donnât des preuves incontestables qu'il était ce Messie qu'ils attendaient; mais n'ayant pas jugé à propos de paraître au monde avec cet éclat et ce magnifique cortége que les Juifs s'étaient imaginé, il fallait bien qu'il en donnât des preuves d'autant plus convaincantes que l'état qu'il avait choisi était plus

propre à les rebuter, et à leur persuader le contraire. Toute la preuve donc qu'il leur pouvait donner pour leur persuader ce qu'il était ne pouvait être, humainement parlant, que ce pouvoir sans bornes, marque évidente de sa divinité, dit Tertullien : *Opera divina asserunt in illo divinam potestatem* (de Trinit.); et le Sauveur même a jugé cette preuve si convaincante qu'il s'appuie sur elle pour déclarer inexcusable l'incrédulité des Juifs à son sujet : *Si non venissem, et opera non fecissem quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent*, etc. (Joan. xv, 22); si je n'étais point venu sur la terre, et si je n'avais point fait devant leurs yeux des miracles surprenants que nul autre n'a pu faire, ils auraient quelque excuse de leur infidélité ; mais les œuvres que j'ai faites rendent témoignage de moi : cela veut dire que ce qui est au-dessus des forces de la nature, comme l'est un miracle incontestable, ne peut venir que de Dieu et que ce miracle fait pour établir la croyance d'une vérité, qui était que cet homme était envoyé de Dieu et le Messie attendu, est une preuve qui devait lever tous les doutes et décider toutes les difficultés sur ce sujet. Or maintenant que Jésus-Christ a fait de ces sortes de miracles, et les a faits nombreux et au grand jour, il faut bien le reconnaître comme Dieu : la seule résurrection de Lazare est suffisante pour nous convaincre, et nous faire conclure que Jésus-Christ est véritablement Dieu ; autrement Dieu aurait autorisé une fausseté et une imposture : ce qui est absolument impossible.

[Jésus est Dieu, puisqu'il remet les péchés]. — C'est un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu, et qui est l'un des caractères de la divinité, au témoignage des ennemis même du Fils de Dieu, que de remettre les péchés commis contre la divine majesté: *Quis potest dimittere peccata, nisi solus* Deus (Marc. ii.) ? car quoique dans la nouvelle loi, ce pouvoir ait été communiqué aux ministres du Seigneur, ils ne l'ont pas d'eux-mêmes, comme l'avait alors Jésus-Christ en qualité d'Homme-Dieu avant qu'il eût encore été communiqué à personne. D'où l'on peut faire ce raisonnement auquel les Juifs n'ont pu trouver de réplique : Il n'appartient qu'à un Dieu de remettre les péchés : c'est l'effet d'une puissance divine, et un homme ne peut s'approprier ce pouvoir et l'exercer de sa propre autorité, car il est uniquement du ressort de l'autorité de Dieu ; les ennemis du Sauveur ayant posé ce principe, il est hors de contestation : *Quis potest dimittere peccata nisi solus* Deus ? Or il est de fait que Jésus-Christ a remis les péchés, l'évangile le marque expressément en plusieurs endroits : *Vade, et noli amplius peccare, ne deterius tibi aliquid contingat.* (Joan. v, 14). *Dimittuntur ei peccata multa quoniam dilexit multùm* (Luc, vi, 47). *Tunc ait paralytico : Dimittuntur tibi peccata tua* (Matth. ix, 5) ; et pour convaincre ces gens envieux de sa gloire, de la vérité de ce pouvoir, et que le fils de l'homme était véritablement Fils de Dieu, il a opéré un miracle qui donnât une certitude entière à cet article : Afin, dit-il, que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés, prenez votre lit, dit-il au paraly-

tique, et marchez : *Tolle grabatum tuum et ambula.* (Joan. v, 8). C'était aussi la fin unique pour laquelle le Fils de Dieu était venu au monde ; toutes les autres fins sont surbordonnées à celle-là, de remettre les péchés. L'ange ne nous en assura-t-il pas en parlant à Joseph : Vous lui donnerez le nom de Jésus, car il délivrera son peuple de ses péchés. Il est donc aussi véritablement Dieu qu'il est véritablement homme : il a parlé et agi en Dieu, et il a parlé et agi en homme. C'était la fin de ses actions, de ses prodiges, et de sa doctrine, de faire connaître en lui deux natures, et de faire, pour ainsi dire, sentir la divinité et l'humanité dans ses paroles et dans ses actions.

[Le Saint-Esprit enseigne la divinité de Jésus]. — Le Saint-Esprit s'est joint au Père éternel pour procurer la gloire du Sauveur, en rendant témoignage de sa divinité, et pour exécuter ce que Jésus-Christ s'en était promis lui-même : *Ille me clarificabit quia de meo accipiet* (Joan. xvi, 14), il me glorifiera, disait-il à ses Apôtres, il emploiera ses lumières et ses flammes à mon honneur, en me faisant connaître, afin de me faire aimer ; il emploiera ce qu'il a reçu de moi à la gloire de ce que j'ai reçu de lui, c'est-à-dire, à la gloire de mon humanité jointe à ma personne divine. En effet, souvenons-nous de ce que l'ange député du ciel à la sainte Vierge lui annonça des grandeurs du fils qu'elle devait concevoir ; vous ne doutez pas que le Saint-Esprit qui allait opérer cette merveille ne mît en la bouche de son interprète les paroles qu'il proféra : *Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur* (Luc. i, 32) ; vous ne pouvez pas non plus avoir oublié qu'au Baptême de ce Sauveur, lorsque le Père éternel se fit entendre, le Saint-Esprit se fit voir sous la figure d'une colombe ; et vous comprenez bien que c'était pour honorer par sa présence visible ce Dieu qui s'humiliait jusqu'à se mettre au rang des pécheurs. Le Saint-Esprit se tint alors dans le silence, écoutons maintenant sa voix, ou plutôt lisons les Ecritures qui sont l'ouvrage du doigt de Dieu, pour apprendre ce qu'il a fait à la gloire du Messie, et le témoignage qu'il en a rendu plusieurs siècles même avant sa naissance ; car c'est une vérité de foi que tout ce que l'Ancien Testament a de plus noble se rapporte à la gloire de Jésus-Christ, et que tout ce qui y est dit ou s'y est fait à sa gloire a été produit par l'inspiration du Saint-Esprit. Il a fait encore pour lui quelque chose de plus illustre dans la nouvelle loi ; dès le moment de l'Incarnation du Verbe, après lui avoir formé un corps, il ne se contenta pas de remplir l'âme de tous ses dons, il voulut que la source de tous les dons s'y répandît tout entière, afin de faire voir aux hommes le don de Dieu par excellence dans la personne de l'Homme-Dieu ; il parut ensuite visiblement sur le Sauveur dans le Jourdain, comme nous avons dit ; et ce fut lui qui anima les Apôtres à rendre témoignage de leur maître, après être descendu sur eux en forme de langues de feu.

[Les Prophètes]. — On pourrait dire en peu de paroles avec l'Apôtre S. Pierre (Act. III), que tous les prophètes depuis Samuel ont parlé de la venue de Notre-Seigneur, et qu'ils ont annoncé tous les mystères de sa vie ; le dénombrement n'en peut être inutile, puisqu'il prouve évidemment la gloire et la divinité du Sauveur : *Scrutamini Scripturas*, disait ce Sauveur aux Juifs, *illæ sunt quæ testimonium perhibent de me* (Joan. v, 39) ; lisez soigneusement les Ecritures, et vous serez surpris d'y voir les détails et les circonstances particulières de ce qui me touche. En effet, dit là-dessus S. Augustin (Contrà Faust. IX, 22) tout le peuple Juif a été comme un grand prophète par les saintes Lettres de l'Ancien Testament, dont il est encore le dépositaire d'autant plus croyable qu'elles sont en faveur des chrétiens contre lui-même. Le prophète Isaïe a prédit que celui qui viendrait sauver le monde naîtrait d'une mère vierge (Isai. VII). Michée a prédit le lieu où il naîtrait (Mich. v) ; et les mêmes prophètes qui ont marqué sa naissance temporelle ont aussi fait mention de l'éternelle : *Ex te mihi egredietur qui sit dominator in Israël, et egressus ejus ab initio, à diebus æternitatis* ; (Mich. v, 2). David a prédit l'adoration des Mages (Ps. LXXII) ; Jérémie le massacre des Innocents et la persécution d'Hérode ; Osée la fuite en Egypte aussi bien que le retour ; celui d'entre les prophètes qui a mérité le nom d'évangéliste, pour avoir parlé de l'avenir aussi clairement que du passé, marque la réprobation du peuple Juif et la vocation des Gentils, comme aussi la fondation de l'Eglise et la prédication de la loi nouvelle ; Zacharie a prophétisé l'entrée de JÉSUS-CHRIST dans Jérusalem (Zachar. IX), puis les insultes qu'on lui devait faire après une réception triomphante ; la circonstance de deux scélérats au milieu desquels il fut crucifié a été marquée par Isaïe (Isai. LIII) ; Amos a parlé de l'éclipse générale qui couvrit alors de ténèbres toute la terre (Amos. VIII) ; Osée la victoire de JÉSUS sur l'enfer par la descente qu'il y fit et sa victoire sur la mort par la résurrection glorieuse ; Malachie a parlé du Sacrifice auguste de nos autels (Malach. I) ; Zacharie du Sacrement adorable de l'Eucharistie ; enfin presque tous du second avènement à la fin des siècles, et du jugement universel. Mais personne ne s'est expliqué plus noblement ni plus clairement des mystères du Messie que ce roi dont il devait descendre, et qui l'a vu dans les deux états les plus opposés, savoir, dans les souffrances et les opprobres de sa Passion, et dans la gloire de sa résurrection et de son Ascension. Or quelle plus grande preuve de la divinité de JÉSUS et de sa grandeur que d'avoir été ainsi prédit et prophétisé tant de siècles avant qu'il parût ?

[Les Apôtres]. — Ce n'est pas ici le lieu d'examiner combien le témoignage des Apôtres, tant de ceux qui ont écrit la vie et les actions du Sauveur que de ceux qui ont annoncé aux peuples ses mystères et sa religion, combien, dis-je, leur témoignage est recevable, ni de quel poids doit être leur autorité. Contentons-nous de dire que la manière dont les uns ont

écrit et les autres prêché les vérités qu'ils avaient apprises de leur maître montre assez qu'ils n'ont pu agir par aucun intérêt personnel. S'ils n'eussent été inspirés du ciel, ils n'eussent pu tenter une entreprise où ils n'avaient rien à espérer de la part des hommes, qui au contraire les exposait aux contradictions des Juifs, à la haine des Gentils, à la fureur des tyrans, et par là même aux plus cruels supplices. Par agir comme ils l'ont fait, ils devaient être pleinement convaincus de la divinité de Jésus-Christ et de la vérité de la religion qu'ils voulaient établir. Aussi ne perdent-ils aucune occasion de confesser que leur maître est Dieu. S. Thomas, ce disciple incrédule, qui avait déclaré ne pas croire tant qu'il n'aurait pas été convaincu par ses propres sens, l'appelle après l'avoir vu son Seigneur et son Dieu : *Dominus meus, et* Deus *meus* (Joan. xx, 28). S. Jean commence son évangile par ces paroles : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était* Dieu ; et celles qui suivent marquent tous les caractères de la divinité. S. Pierre rend témoignage de la gloire de ce Sauveur qu'il avait vue et des paroles qu'il avait entendues lorsqu'il parut transfiguré sur le Thabor : *Accipiens à* Deo *Patre honorem et gloriam, voce delapsâ ad eum hujuscemodi à magnificâ gloriâ : Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui, ipsum audite. Et hanc vocem nos audivimus de cœlo allatam cum essemus cum ipso in monte sancto* (II Petr. i, 17). Les autres apôtres et disciples ont montré qu'ils étaient parfaitement convaincus de la divinité de celui qui les envoyait et des vérités qu'ils annonçaient de sa part : car s'ils eussent cru avoir été trompés et abusés, eussent-ils tout quitté et tout souffert pour soutenir une imposture aux dépens de leur repos, de leur bonheur et de leur vie ?

Laissons-là les autres preuves et les témoignages sans nombre que l'on pourrait produire de la divinité et des grandeurs du Sauveur, pour faire une réflexion capable de nous confirmer dans notre croyance. Les historiens profanes sont-ils plus croyables sur l'empire des Césars, par exemple, et sur toutes les grandes choses qu'ils en ont écrites, que ne le sont les prophètes, les évangélistes, les martyrs, et même plusieurs auteurs infidèles sur les merveilles de la naissance de Jésus, sur les miracles de sa vie, sur les prodiges de sa mort, sur la gloire de sa résurrection, sur le triomphe de son Ascension ? Tous ces faits attestés par une si grande multitude d'auteurs qui, selon le langage de l'Ecriture, sont une nuée de témoins, ne sont-ils pas des preuves assez fortes pour nous persuader que cet homme dont on rend des témoignages si authentiques et si honorables est infiniment au-dessus de l'homme? Je sais qu'en matière d'histoire, les auteurs qui méritent ordinairement le plus de croyance sur ce qui s'est passé de leur temps et pour ainsi dire devant leurs yeux ne sont pas toutefois assez sûrs en beaucoup de choses, parce que l'intérêt, la crainte, l'espérance, l'affection leur fait quelquefois déguiser la vérité, et que souvent ils écrivent moins l'histoire que le panégyrique de leurs princes.

Mais nulle considération semblable ne pouvait obliger ceux qui ont parlé de JÉSUS-CHRIST à le faire passer pour un DIEU, s'ils n'en eussent été pleinement persuadés. Cela ne se peut dire au moins des prophètes et des patriarches qui le précédèrent de tant d'années. Quant aux apôtres et aux évangélistes, je ne vois pas quel motif les aurait poussés à faire et à souffrir pour son honneur tout ce qu'ils ont fait et souffert, si un jour ils eussent pu découvrir qu'il n'avait été qu'un imposteur : si en effet sa mort les avait enfin détrompés, ils n'avaient rien à craindre ni à espérer de lui ; et la fidélité, l'amour de la patrie, la gloire du vrai DIEU qu'ils adoraient et cent autres raisons humaines et divines les portaient à faire tout le contraire de ce qu'ils ont fait.

[Témoignage des infidèles]. — Quoique le témoignage des ennemis du Sauveur ait son importance, puisque la seule force de la vérité a pu les faire parler en sa faveur; quoique DIEU souvent ait pris plaisir à tirer de leur bouche la louange de son Fils ; cependant les infidèles n'ont pas assez connu JÉSUS-CHRIST pour en parler selon son mérite. Un de leurs plus grands génies, cherchant une règle des mœurs sûre et infaillible, dit qu'un homme n'étant pas capable de l'être il fallait que ce fût un DIEU, particulièrement un DIEU qui se ferait homme : *Non homo, sed* DEUS *est, maximè vero si* DEUS *fiat homo* (Platon) ; et comme on demanda à ce philosophe pendant combien de temps il faudrait observer les lois qu'il donnait lui-même, il fit cette réponse qui indiqua en lui certaine connaissance de l'incarnation d'une personne divine : Jusqu'à ce qu'on voie sur la terre un législateur qui soit plus qu'homme, et qui ouvre à tous les hommes la fontaine de la vérité : *Qui fontem veritatis omnibus aperiat* (Trismégiste). Il semble aussi qu'un autre, qui n'est pas d'une moindre réputation, n'a pas ignoré ce grand mystère quand il a dit qu'il fallait envoyer un Fils de DIEU pour remédier aux maux dont la terre était infectée et pour ainsi dire inondée, comme d'un déluge universel. Mais peut-être que ces deux sages du paganisme, en parlant de la sorte, avaient puisé leurs lumières dans les livres de nos prophètes ; il est même bien probable que leur pénétration ne pouvait point aller jusqu'à bien entendre le sens de ce qu'ils disaient. Si cependant ils parlaient de la sorte, qu'auraient-ils dit s'ils avaient été les témoins des miracles et des vertus de JÉSUS-CHRIST et s'ils avaient entendu les maximes de son évangile. Quelques empereurs, Adrien entre autres, après la mort de JÉSUS, sur le bruit de ses miracles et de la sainteté de sa vie, ont voulu le mettre au nombre de leurs dieux; et Tertullien atteste que Pilate en écrivit à l'empereur Tibère, lequel proposa cette apothéose au sénat. Un autre avait résolu de lui bâtir un temple, mais il fut détourné par les prêtres des faux dieux ; Alexandre Sévère, plein d'estime pour la personne de JÉSUS-CHRIST, fit graver son image dans les monuments publics, et dans son palais. Toutes ces choses font assez voir ce que pensaient du Sauveur tous ces princes, quoique

d'un autre côté ils le déshonorassent, ne le considérant que comme un homme extraordinaire, et méritant tout au plus de tenir rang parmi leurs dieux qui n'étaient que des idoles.

[Témoignage des plus grands ennemis de Jésus]. — N'est-ce pas une chose surprenante de voir que la force de la vérité a obligé les plus grands ennemis du Sauveur, de rendre témoignage à sa divinité? L'impie Porphyre lui-même, l'ennemi déclaré de la religion chrétienne, qui a fait les derniers efforts pour la détruire, dit que, de l'aveu des démons, JÉSUS-CHRIST, par une vertu singulière, a mérité l'immortalité bienheureuse. Que dirai-je de Mahomet? ne reconnaît-il pas JÉSUS pour le vrai Messie envoyé de DIEU, dont il portait l'esprit et la vertu? n'avoue-t-il pas qu'il est le Verbe de DIEU dans le sein d'une vierge, nommée Marie; que la loi nouvelle qu'il apporta aux hommes et qu'il prêcha dans la Judée n'a rien que de véritable, et qu'après avoir achevé sa mission il fut enlevé dans le ciel, pour y recevoir la récompense de ses travaux? Que dirons-nous maintenant des démons, et de l'honneur qu'ils ont fait malgré eux à JÉSUS-CHRIST? Lactance rapporte une partie des oracles que ces esprits superbes qui se faisaient adorer comme des dieux, ont été contraints de prononcer en faveur de la divinité de notre Sauveur; et nous apprenons de plusieurs auteurs que le silence de ces faux dieux a souvent publié la gloire du véritable, lorsque ses serviteurs leur ont seulement permis de dire que l'auguste et redoutable nom de JÉSUS leur fermait la bouche.

[Témoignage des sybilles]. — Passons sous silence tout ce que l'infidélité nous fournit sur ce sujet, et jetons seulement les yeux sur cette grande lumière que DIEU alluma dans le paganisme pour préparer les esprits à une plus grande; je parle des sibylles, ces filles prophétesses dont la virginité mérita le don de prévoir nos mystères encore à venir. Puisque les SS. Pères ont employé les oracles de ces vierges païennes pour convaincre les idolâtres de nos vérités, pourquoi recuserions-nous des témoins que les pontifes même, et les ministres de l'idolâtrie ont révérés? S. Justin, Théophile d'Antioche, Clément d'Alexandrie, S. Augustin et quantité d'autres docteurs de l'Eglise s'en sont servis en plusieurs endroits, pour preuve de plusieurs choses que l'Evangile nous enseigne; et Lactance, qui avait été prêtre des idoles, s'est étudié après sa conversion à recueillir ce qui nous reste de ces précieux monuments de l'antiquité. Je ne dis rien en particulier de ce que ces sibylles ont prophétisé, parce que cela est connu de tout le monde, et particulièrement les deux fameuses prédictions dont le prince des orateurs et le prince des poëtes latins ont parlé en termes si clairs.

[L'adoration attribuée à Jésus-Christ]. — JÉSUS-CHRIST, qui a prouvé son égalité avec son Père, nous a donné aussi des preuves qu'il devait être honoré du même culte que son Père, avec qui il ne fait qu'un par l'unité de la nature et de toutes les perfections qui en sont les attributs. Il demande d'être honoré du même culte et des mêmes respects comme étant un DIEU avec lui : Que tous, dit-il, honorent le Fils comme ils honorent le Père : *Ut omnes honorificent Filium, sicut honorificant Patrem* (Joan. v, 23). Le prophète n'avait-il pas prédit cette égalité d'adoration, lorsqu'il dit que tous les rois de la terre, que toutes les nations, que tous les peuples rendront leurs hommages au Père et au Fils : *Adorabunt eum omnes reges terræ, omnes gentes servient ei* (Ps. LXXI, 11) ? Le Tout-Puissant ne donna-t-il pas aux anges et à toutes les créatures l'ordre d'adorer JÉSUS-CHRIST dès qu'il entrerait dans le monde : *Et cùm primum introducit primogenitum in orbem, dicit; et adorent eum omnes angeli ejus* (Heb. I, 11) ? C'est à DIEU seul que l'adoration est réservée : *Soli* DEO *omnis honor et gloria* (I Thim. I, 17) : pourquoi l'Éternel fait-il asseoir JÉSUS-CHRIST à sa droite ? n'est-ce pas afin qu'il reçoive de toutes les créatures, les mêmes adorations que lui parce qu'ils sont une même divinité : *Sede à dextris meis. Sic à dextris*, dit S. Chrysologue, *sedet Filius ut Pater non sedeat à sinistris : unica et singularis est divina confessio, ubi superna virtus recipit nihil sinistrum* (Serm. 53) ; aussi la connaissance de JÉSUS-CHRIST et la connaissance du Père sont proposées comme deux objets parallèles, ou plutôt comme un même objet qui doit faire le bonheur des élus, la vie éternelle consistant à connaître le DIEU véritable et JÉSUS-CHRIST son Fils : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te* DEUM *verum, et quem misisti* JESUM-CHRISTUM (Joan. XVII, 3). Aussi S. Jean dit nettement que JÉSUS-CHRIST est vraiment DIEU et qu'il est la vie éternelle : *Hic est verus* DEUS *et vita æterna* (I Joan. v, 20). Et pourquoi JÉSUS-CHRIST ne serait-il pas adoré comme un DIEU, puisqu'il est l'image substantielle du Père, la splendeur de sa gloire, lumière de lumière éclairant tout homme venant au monde : *Cùm sit splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus* (Heb. I, 3) ? Il s'est abaissé en prenant la forme d'esclave ; mais il n'a point perdu la forme de DIEU, la divinité n'a pas même souffert, par suite de cette alliance, la moindre diminution : *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens : non ergo se exinanivit amittens quod erat, sed accipiens quod non erat.* (S. Aug. Tract. VII in Joan.). Ne séparons donc point nos adorations; on ne saurait honorer le Père que par le Fils, on ne va au Père que par le Fils; toutes les créatures rendent leurs hommages et au Tout-Puissant et à l'Agneau qui est assis sur son trône ; c'est à nous, comme aux esprits célestes, que l'Eternel a donné ordre d'adorer JÉSUS-CHRIST dès qu'il entrerait dans le monde. Maintenant qu'il a dépouillé tout ce qu'il avait de terrestre par l'union de notre chair, adorons-le dans le ciel à la droite de son Père ; et en nous unissant aux vingt-quatre vieillards et à toute la cour céleste, écrions-nous : A l'Agneau qui est assis à la

droite du Père soient rendus tout honneur et toute gloire dans la suite de tous les siècles.

[Trois naissances en Jésus-Christ]. — Lorsque S. Paul nous dit que JÉSUS-CHRIST a été prédestiné pour être le Fils de DIEU par sa souveraine puissance, par son esprit de sainteté et par sa résurrection d'entre les morts, ne prouve-t-il pas invinciblement les trois admirables naissances de JÉSUS-CHRST ? En effet, n'a-t-il pas été déclaré Fils de DIEU par la puissance qu'il a exercée sur toute la nature, sur les éléments, sur les maladies ? C'est le sens de Théophilacte qui dit : *Manifestatus est Filius* DEI *in virtute per spiritum sanctificationis* (In cap. I ad Rom.). Voilà donc cette divine génération de la substance et du sein du Père pour produire avec lui un amour éternel et consubstantiel. Si cette génération est ineffable, les miracles de JÉSUS-CHRIST nous en établissent la croyance et la foi : *Prædestinatus est in virtute Filius* DEI (Rom. I, 4) ; la naissance humaine et temporelle de la substance et du sein de Marie est marquée par ces paroles, qu'il a été prédestiné Fils de DIEU par l'esprit sanctifiant, lorsque du sang le plus pur de cette chaste vierge, l'esprit divin forma un corps au Verbe éternel. Enfin la naissance de JÉSUS-CHRIST passant du tombeau dans la gloire et dans l'immortalité pour établir le royaume de DIEU et son Eglise est désignée par la résurrection des morts : *Qui prædestinatus est Filius* DEI *ex resurrectione mortuorum.* Demeurons fermes dans ces trois articles de notre foi : adorons JÉSUS-CHRIST dans le sein de son Père, en attendant que nous puissions pénétrer ce mystère ineffable et incompréhensible ; rendons-lui nos hommages dans ce mystère d'humiliations où il ne s'anéantit que pour nous donner une seconde naissance, en nous faisant perdre celle que nous avons tirée de la source infectée du premier homme ; ressuscitons avec lui pour la gloire que nous espérons en union avec sa divinité puisqu'il nous a promis que nous serions des dieux. De cette manière nous lui serons semblables par adoption comme il est semblable à son Père par nature : *Cùm apparuerit tunc similes ei erimus* (I Joan. III, 2).

JÉSUS-CHRIST, qui est l'image consubstantielle du Père, en prenant la forme d'esclave n'a point perdu la forme de DIEU ; il est DIEU et il est homme, dit S. Augustin : *Uterque* DEUS *et uterque homo* (I de Trin. 7). Il est le créateur de toutes choses par sa divinité, continue ce Père, et il est le Sauveur de tous les hommes par son humanité ; il est impassible en lui-même par sa nature divine, comme il est passible par sa nature humaine ; il a tellement conservé les propriétés de ces deux natures, que par-là il a prouvé qu'il avait tiré de sa mère une véritable chair, et qu'il avait reçu du Père éternel le privilége de la divinité. C'est la même personne divine qui a uni parfaitement en un seul ces propriétés si opposées, en sorte qu'elle a tellement conservé ce qui était propre à la nature divine, qu'elle n'en a rien perdu par cette alliance. Aussi JÉSUS-CHRIST

est immense par sa divinité, et il est renfermé dans des bornes étroites par son humanité ; c'est par l'infirmité de sa chair, continue S. Augustin, qu'il a été crucifié, qu'il est mort, et c'est par la force de sa divinité qu'il n'est point demeuré dans le tombeau ; la vie a donc souffert la mort, mais c'est par cette chair mortelle que la vie avait prise ; et la chair est devenue immortelle, mais c'est par la vertu de la divinité à laquelle elle était unie. Lors donc que nous disons que le Fils de Dieu est immuable et qu'il est coéternel à son Père, nous entendons parler du Fils de Dieu considéré comme Verbe ; et lorsque nous disons que le Fils de Dieu a été enseveli, nous entendons parler du Fils de Dieu considéré selon la chair dont il s'est revêtu : *Unde idem filius* Dei *incommutabilis atque coæternus Patri, sed in Verbo solo, et sepultus est Filius* Dei, *sed in carne solâ* (I de Trin. 7). Il faut donc bien comprendre que le nombre des personnes divines n'a pas augmenté, lorsque le Verbe s'est fait chair : car de même que dans l'homme il y a un corps et une âme, et qu'il n'y a néanmoins qu'une même personne ; de même en Jésus-Christ, le Verbe et l'homme ne sont qu'une même personne que nous appelons le Fils de Dieu. Pour me servir d'une comparaison familière, le philosophe n'est ainsi appelé que par les perfections de l'âme qui est le siége du raisonnement et de la philosophie, et néanmoins nous disons fort bien que le philosophe a été tué, qu'il est enseveli, quoique ces manières de parler ne s'entendent que du corps du philosophe, et non de la partie par laquelle il est véritablement philosophe ; de même, nous disons fort bien que Jésus-Christ est Fils de Dieu, le Verbe éternel, le Dieu de gloire égal à son Père en tout, et en même temps nous disons fort bien que Dieu est mort, que Dieu a été crucifié, quoiqu'il ne soit mort et qu'il n'ait été crucifié que selon la chair dont il s'est revêtu, et non pas comme Fils de Dieu, comme roi de gloire, comme le souverain : *Et sicut homo, verbi gratiâ, philosophus non dicitur nisi secundùm animam, nec tamen ideò absurdè, sed congruentissimâ et usitatissimâ locutione dicimus philosophum casum, philosophum mortuum, philosophum sepultum, cùm totum secundùm carnem accidat, non secundùm id quod est philosophus ; ita Christus* Deus Dei *filius, Dominus gloriæ, etsi quid hujusmodi secundùm Verbum dicitur, et tamen rectè dicitur* Deus *crucifixus, cùm hoc secundùm carnem passum esse, non secundùm id quod Dominus Rex gloriæ est* (I de Trin. 7).

[Les évangélistes ont presque caché les grandeurs de Jésus]. — C'est un procédé assez surprenant de voir que le Fils de Dieu, en venant sur la terre pour se faire connaître aux hommes, semble avoir apporté plus de soin à cacher ses grandeurs, qu'à les faire paraître et à les découvrir aux yeux des hommes. Ce qui augmente mon étonnement, c'est qu'il a voulu que les évangélistes qui ont publié sa naissance, sa vie, et sa mort, se soient beaucoup plus étendus sur ses humiliations que sur ses grandeurs, dont ils semblent n'avoir parlé qu'en passant. Ils nous racontent son Incarna-

tion dans le sein d'une Vierge, qu'on peut appeler avec l'Apôtre un anéantissement, sa naissance dans une étable, sa circoncision qui lui a fait porter le caractère de pécheur, sa vie cachée durant trente ans, ses travaux, ses souffrances, les confusions et les ignominies de sa mort qui sont autant de marques de faiblesse; tout cela est exactement marqué, tout est mis dans son jour, et représenté avec les traits les plus vifs. Mais pour ce qui regarde ses grandeurs, la dignité de sa personne, sa filiation divine, son égalité avec son Père et ses autres perfections, les évangélistes ne les ont touchées que légèrement, ou se sont contentés de rapporter ce qu'en avaient dit les prophètes, ou n'ont redit que la moindre partie de ce que leur maître leur avait lui-même révélé. Cette conduite aurait paru contraire au dessein qu'avait le Sauveur de porter les hommes à la connaissance du vrai Dieu, et d'établir sa nouvelle religion sur les ruines de l'idolâtrie, si les vues d'un Dieu n'étaient infiniment plus relevées que celles des hommes, et si, comme dit l'Apôtre, ce qui passe dans leur esprit pour une folie n'était l'effet de la plus sublime sagesse. Au lieu donc de censurer cette conduite, entrons dans les sentiments de plusieurs docteurs, qui nous disent que le Sauveur s'est contenté de donner des preuves plus que suffisantes de sa divinité par les oracles des prophètes, par ses miracles si publics, par sa résurrection glorieuse, par les témoignages que le Saint-Esprit a rendus de sa personne, pour obliger les hommes à croire ce qui a été révélé de ses divines perfections. Mais, pour les preuves visibles et sensibles, il n'a pas voulu en user, afin de laisser à la foi dont il voulait faire le principal moyen du salut des hommes, quelque exercice pour le mériter; un jour même, il défendit à trois de ses Apôtres de publier un petit éclat de sa gloire qu'il leur avait manifesté sur le Thabor, de crainte que cela ne le fît trop connaître et ne lui procurât des défenseurs contre la haine des ennemis qui devaient le mettre à mort. La Rédemption une fois accomplie, les choses changèrent; non-seulement il permit, mais il ordonna à ses Apôtres et à tous les ministres de sa parole de publier ses grandeurs, sa divinité, sa naissance éternelle; il a voulu qu'on connût qui il était, pour quelle fin il était venu sur la terre, la doctrine qu'il y avait enseignée, la religion qu'il y avait établie, le culte qui lui est dû, et la gloire que toutes les créatures lui doivent rendre, comme au souverain de l'univers. C'est ce que le disciple bien-aimé et l'Apôtre S. Paul ont magnifiquement publié : *Regi sæculorum immortali, soli* Deo *honor et gloria.* (*Sermons sur tous les sujets, etc., Mystères*).

[Grandeurs de Jésus]. — Accoutumons-nous, chrétiens, à tenir, en parlant des grandeurs de Jésus, le langage de S. Paul ; il l'avait appris dans le troisième ciel, où il avait été ravi, et quand il aurait publié tous les secrets qu'il ne lui a pas été permis de révéler, j'ose dire qu'il ne nous eût rien appris de plus grand, ni de plus glorieux touchant cet Homme-Dieu,

qu'il ne nous en enseigne en disant qu'il est au-dessus de toute grandeur, de tout rang, de toute élévation : *Donavit illi nomen quod est super omne nomen* (Philipp. II, 9). Aussi était-il nécessaire qu'il fût élevé de la sorte au-dessus des hommes et des anges et de toutes les puissances : *Supra omnem principatum et potestatem*, pour les fonctions qui l'appelaient sur la terre, et pour en remplir tous les devoirs qui étaient de nous sauver, d'être notre chef, notre maître, notre médiateur, et de nous rétablir dans tous les droits dont nous étions déchus. Pour cela en effet il fallait qu'il fût Dieu et homme tout à la fois, afin que la dignité de sa personne donnât un prix infini à ses actions, un accès à sa médiation, un juste poids à son exemple, une égalité de justice à ses satisfactions, et enfin à son intercession la puissance pour obtenir par voie de mérite tout ce qu'il pourrait demander en notre faveur. Tout cela fait assez connaître l'excellence, la supériorité, la grandeur qui se trouvaient en lui.

[Par intérêt, nous devons procurer la gloire de Jésus]. — Je veux que le Fils de Dieu se soit infiniment abaissé, et, comme parle l'Apôtre, qu'il se soit anéanti en se faisant semblable à nous; il n'a pourtant rien perdu de sa grandeur puisqu'il est toujours Dieu, le Verbe éternel, l'éclat de la gloire de son Père, et infini en toutes sortes de perfections. Nous sommes donc obligés envers lui à toutes sortes de devoirs, de soumission, de respect, de fidélité ; mais surtout nous devons nous intéresser à sa gloire comme à une chose qui retombe sur nous, puisque plus il est grand, plus il nous est glorieux de lui appartenir et de l'approcher de si près que nous faisons avec lui un même corps, dont il est le chef. Que n'avons-nous donc pour sa gloire le même désir que les sujets ont pour la gloire de leur souverain, et les soldats pour la gloire du général qui est à leur tête ? que n'avons-nous la même inclination pour le défendre quand il est attaqué par les impies, que les membres sentent pour leur chef, s'exposant pour lui par un instinct même naturel, et ne prenant pas moins d'intérêt dans sa conservation que dans la leur propre ? Hélas ! nous voyons comme lui-même s'est intéressé pour nous qui sommes ses membres, comme il s'est exposé, comme il a tout fait, tout donné, tout souffert pour nous défendre, comme il a voulu nous rendre participants de sa gloire, comme il en a même pris possession pour nous, comme il nous a acquis un droit d'y prétendre que l'on ne peut plus nous contester ; pourquoi les membres ne feront-ils pas quelque chose de semblable pour leur chef ? Il est vrai que sa grandeur, aussi bien que sa gloire intérieure et essentielle, étant inséparable de sa personne, sera toujours la même qu'elle a été de toute éternité ; mais celle qu'il a au dehors de lui-même dépend en quelque manière de nous, de nos soumissions et de nos services, comme la gloire d'un chef, d'un souverain, d'un maître, est d'avoir des membres, des sujets, des serviteurs qui leur soient tout dévoués, qui aient toute l'estime

et toute l'affection pour eux. Où est l'honneur que nous portons au Sauveur du monde qui renferme éminemment toutes ces qualités, lorsque nous nous élevons contre lui par des rebellions criminelles? où est la déférence que nous avons pour ses ordres, lorsque nous les violons impunément? où est le soin que nous avons de sa gloire, lorsque, bien loin de nous en faire honneur par une profession déclarée, nous rougissons de paraître chrétiens, et que nous déshonorons même ce beau titre par des actions qui en sont indignes. (*Les mêmes*).

[Divinité, source des grandeurs de Jésus]. — La source des grandeurs de ce Verbe incarné est cette plénitude de la divinité que le grand Apôtre lui attribue par ces paroles : *In ipso habitat omnis plenitudo Divinitatis corporaliter* (Coloss. II, 9) : toute la plénitude de la divinité se trouve en lui. Quand il dit toute, il n'excepte rien ; quand il dit plénitude, il entend par-là qu'il n'a pas reçu la grâce ni le Saint-Esprit avec une mesure limitée comme les autres, mais autant qu'il en était capable ; quand il ajoute plénitude de divinité, il exprime toutes les perfections possibles et imaginables; quand il dit *corporaliter*, il entend qu'il les possède en qualité de Dieu-Homme, dans le même sens qu'il dit en un autre endroit qu'en cette qualité aussi il renferme tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi* (Coloss. II, 3). Remarquons que ce mot trésor est employé pour marquer la plénitude de cette science et de cette sagesse, parce que comme un trésor est composé d'un amas de pièces d'or entassées en grand nombre, de même les richesses de la divinité sont renfermées dans cet Homme-Dieu, parce que toutes les perfections possibles y sont réunies. Si vous voulez savoir quelles sont ces richesses, ces avantages, ces perfections, je vous répondrai, avec S. Bernard, que c'est une plénitude de gloire, de majesté et de puissance dans le sein de son Père ; une plénitude de grâces et de dons du Saint-Esprit dans le sein de sa mère, une plénitude de mérites et de satisfactions sur la croix. (*Les mêmes*).

[Comment ne pas aimer Jésus si parfait]. — Pour ne pas nous étendre davantage sur les perfections de cet Homme-Dieu, contentons-nous de ce que l'Ecriture dit de lui, sous le nom de la sagesse incréée, savoir que tout ce que nous pouvons ou concevoir ou désirer de grand et de parfait ne peut seulement entrer en comparaison avec lui : *Omnia quæ desiderantur huic non valent comparari* (Prov. III, 15). Or quelle source d'amabilité pour nous enflammer de son amour? Si un rayon de beauté nous charme, si l'éclat de la gloire du monde nous éblouit et nous enchante, si l'espérance de posséder une chose qui nous plaît nous flatte si agréablement, d'où vient que notre cœur est insensible pour celui qui possède la plénitude de toutes les perfections, et dont Dieu même fait l'objet de ses plus douces complaisances? N'aura-t-il pas assez d'attraits pour mériter notre amour?

J'avoue que ses perfections étaient trop éclatantes dans le sein de son Père éternel, et que ses propres lumières le rendaient inaccessible ; mais il en a tempéré l'éclat en se faisant homme, pour les proportionner à notre faiblesse. Hélas! trop sensibles à tout le reste, nous courons après l'ombre d'un petit bien, et nous préférons de petits ruisseaux à la source et à la plénitude de tous les biens ? Ah! nous avons ce Dieu-Homme pour chef, toutes nos espérances sont en lui, tout notre bonheur est attaché à l'amour que nous lui portons, il possède d'ailleurs toutes les perfections qui peuvent gagner notre cœur; pourquoi donc ayant tant d'amour pour tout le reste, n'avons-nous que de l'indifférence pour celui qui mérite toute notre affection? Mais vous, mon cher auditeur, à qui réservez-vous votre amour, si vous le refusez à celui qui le mérite par autant de titres qu'il a de perfections? que pouvez-vous aimer que celui qui étant infiniment au-dessus de vous s'est abaissé jusqu'à se faire votre frère, votre ami, votre guide, votre modèle, et qui a voulu par tous ces titres être tout à vous? Sera-t-il dit que le monde avec ses charmes trompeurs séduira votre esprit et enlèvera votre cœur, et que ce Verbe incarné, ce Dieu-Homme se présentera avec toutes ses grâces et toutes ses perfections, et qu'il sera rebuté! qu'il entrera en concurrence avec un petit bien qui n'est même qu'en apparence, et qu'on préférera ce petit bien à la source et à la plénitude de tous les biens! Voilà ce qui fait l'aveuglement des hommes et l'étonnement des cieux : *Obstupescite, cœli, super hoc* (Jerem. II, 12)! Mais voilà aussi ce que produit l'étrange ignorance où vivent les hommes, des perfections et des grandeurs de cet Homme-Dieu! (*Les mêmes*).

[Toutes les perfections sont en Jésus]. — Si Jésus-Christ est véritablement Dieu, comme sa sainteté, ses miracles, et son propre témoignage soutenu d'une sainteté reconnue et de ses actions toutes divines ne laissent pas lieu d'en douter, quelle source et quel comble de grandeurs ne possède-t-il pas? Puisqu'il est Dieu, nulle perfection, et conséquemment nulle sorte de grandeur ne peut lui manquer; il les possède toutes éminemment, il les a de lui-même et de son fonds, il les a sans dépendance et avec un avantage infini. Mais que devons-nous à ce même Jésus souverainement grand, souverainement saint, souverainement parfait, à ce Dieu-Homme, à ce Verbe incarné? Nous lui devons culte, adoration, hommage, service, soumission, reconnaissance : *Ut in nomine* Jesu *omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum* (Philipp. II, 10). Il est en tant que Dieu notre créateur, notre dernière fin et notre souverain bien ; et en tant que Dieu-Homme, il est notre sauveur, notre médiateur, notre juge. Sa sainteté surtout, qui est la principale preuve de sa divinité, nous oblige à le regarder comme notre modèle; il n'y a point de doute que ce ne soit de sa part aussi bien que de celle de son Père éternel, qu'il nous intime le précepte d'être saints : *Sancti estote quia ego sanctus sum* (Lev. II, 41),

parce que c'est ce qui nous fait enfants de Dieu par adoption, comme il l'est par nature. Son premier titre à notre reconnaissance est de nous avoir donné le moyen de devenir saints, parce que c'est la source et le principe de notre véritable grandeur, le fondement de notre espérance, et un droit acquis au bonheur éternel. (*Les mêmes, discours sur la divinité de* Jésus-Christ).

[Jésus égal au Père]. — Jésus ne faisait pas un vol, mes frères, lorsqu'il s'est égalé à son Père, puisqu'il possède toutes les grandeurs du Père par le droit de sa naissance et par une naissance égale à l'acte de la génération dans le Tout-Puissant; il est une même chose avec la divinité du Père, c'est un prodige dans l'Etre incréé, c'est la première merveille de l'éternité, puisqu'il est la première production du Père éternel, et qu'il est avec lui la source du Saint-Esprit, qui est la dernière production. Par cette naissance admirable, Jésus est infini comme son Père, tout-puissant comme lui, Dieu comme lui, source et principe d'une personne divine comme lui, et il n'y a point d'autre différence sinon que dans la même divinité, dans une égale éternité, dans une commune majesté, l'un est Père, et que Jésus est Fils, mais un Fils sans dépendance et sans indigence, sans inégalité et sans postériorité : il est Fils de même éternité que le Père, et de même autorité; il est Dieu sans commencement comme lui, il est Fils sans diversité d'essence, ni de puissance, ni de sagesse, mais avec diversité de substance; il est comme Dieu et avec lui le créateur, le conservateur, le souverain de l'univers. (*Les mêmes*).

[Le Verbe est partout]. — L'évangéliste qui nous a dit qu'au commencement était le Verbe, l'a contemplé élevé au-dessus de toutes les créatures, au-dessus des puissances, des dominations. Telle est la grandeur de Jésus; et qui, dit S. Augustin, peut l'expliquer avec des paroles aussi faibles que sont les paroles de l'homme? *Quantum est enim hoc videre Verbum* Dei, *quis humanis explicet verbis* (Serm. 120)? Il est partout comme la lumière qui, dès son orient, frappe les yeux de tous les hommes et se porte jusqu'à l'occident dans le même instant; comme la voix qui, dès qu'elle éclate, frappe les oreilles de ceux qui l'entendent. Ce Verbe divin est tout en tous, comme la lumière et comme la voix, mais avec une perfection à laquelle ni la lumière, ni la voix ne peuvent atteindre; car la lumière ne pénètre point les lieux cachés, elle ne perce pas les entrailles de la terre ni l'épaisseur des montagnes; mais Jésus considéré comme Verbe pénètre tous les lieux les plus cachés; rien ne peut se dérober ni à ses lumières, ni à sa chaleur : *Nec est qui se abscondat à calore ejus* (Psalm. XVIII, 16). Cette divine lumière ne sort point du Père éternel de même que ma voix qui se fait entendre de tous ne sort point de moi : elle ne me quitte point, et néanmoins elle se fait entendre de tous; ainsi ce divin Jésus, ce Verbe adorable a sa tente dans le soleil, c'est sa demeure

fixe : *In sole posuit tabernaculum suum* (Psalm. XVIII, 6); il réside toujours dans le sein de son Père, parce qu'il n'est qu'un avec lui : *Ego et Pater unum sumus* (Joan. x, 30); il agit toujours avec le Père qui agit toujours : *Pater meus usque modo operatur, et ego semper operor* (Joan. v, 17); et néanmoins JÉSUS est toujours dans son Père et toujours en nous. Si le miracle de ma parole qui se communique à tous et qui demeure en moi est si grand, le miracle de JÉSUS, Verbe divin, n'est-il pas ineffable, et peut-on l'expliquer par des paroles qui s'envolent? *O miraculum verbi mei! quid est ergo Verbum Dei* (S. Aug. serm. 120)? il est tout dans le sein de son Père, il est tout dans le ciel, il est tout dans la terre, il est tout dans les anges, il est tout dans la Vierge, il est tout dans l'éternité, il est tout dans la chair, il est tout dans les enfers, il est tout en chacun de nous (S. Aug. serm. 29) : *Sic cogitate Verbum totum in cœlis, totum in terris, totum in angelis, totum in Patre, totum in Virgine, totum in inferis, totum in carne.* (**Anonyme**).

[Considérer les grandeurs de Jésus sous le voile de la chair]. — Mais, ô JÉSUS, nous sommes accablés du poids de votre grandeur, comme Pierre prosterné à vos pieds sur le Thabor, renversé par l'éclat qui sortait de votre visage. Nous vous rendons le même hommage que ce prince des Apôtres, et comme lui de deux manières : d'abord par un silence d'adoration car l'on ne peut lever les yeux sur votre grandeur sans être ébloui; ensuite par nos paroles, en vous disant, comme cet Apôtre, qu'il ferait bon habiter sur cette sainte montagne où vous êtes si grand et si lumineux, et boire dans cette source de lumière comme S. Jean votre bien-aimé disciple. Nous ne pouvons, ô JÉSUS, soutenir le poids de votre majesté dans le sein de votre Père, et néanmoins nous aimons cette majesté jusqu'à vous demander de permettre que nous y habitions toujours, en y fixant notre demeure : *Faciamus hic tria tabernacula* (Matth. XVII, 4). Nous aimons vos lumières qui nous éblouissent, jusqu'à vouloir nous y abîmer comme vos anges qui vous voient et qui se cachent de leurs ailes; peuvent-ils ne pas voir sans cesse ce qui est tellement la cause de leur bonheur qu'ils cesseraient d'être heureux s'ils ne le voyaient plus? et néanmoins ils se voilent de leurs ailes, comme pour ne point voir ce qu'ils désirent et qu'ils verront éternellement. Vous nous dévoilerez ce mystère dans l'éternité, ô mon DIEU, lorsque les ombres auront pris fin et que nous ne vous verrons plus en énigme, mais à visage découvert. Dans l'attente de cet heureux moment, nous nous bornons à adorer ces grandeurs éternelles qui nous éblouissent; nous ne pouvons les contempler dans les ténèbres de la terre, nous voilons nos yeux, comme vos anges à la vue de votre trône, au rapport de l'un de vos prophètes; mais comme vous avez tempéré ces grandeurs en vous rendant semblable à nous, c'est sous le voile de votre chair que nous devons vous adorer et vous contempler. (*Le même*).

[Grandeurs de Jésus dans l'Incarnation]. — Après avoir contemplé JÉSUS-CHRIST dans sa génération éternelle, ne le doit-on pas ensuite considérer dans sa génération temporelle ? elles sont ineffables l'une et l'autre : *Generationem ejus quis enarrabit* (Isaï. LIII, 8) ? JÉSUS est également grand dans ses humiliations, parce qu'il y est toujours DIEU ; l'admiration est presque notre seul partage. Quel conseil admirable en effet, que JÉSUS ait uni les priviléges de sa divinité aux faiblesses et aux misères de notre humanité, et que sans cesser d'être un DIEU infini, éternel, immense, immortel, indépendant, il soit devenu un Homme-DIEU enfermé dans les bornes étroites d'un corps, d'une étable et des langes qui l'ont enveloppé dans son enfance ; que JÉSUS ait fait une alliance en sa personne de notre bassesse avec ses grandeurs, de notre mortalité avec son immortalité, de sa nature divine avec notre nature humaine, devenant Fils de l'homme et Fils de Marie pour l'éternité, comme de toute éternité il est Fils de DIEU et Fils unique du Père éternel. Il faut donc adorer JÉSUS dans ce nouvel état et dans ce profond mystère, dans l'unité de sa personne divine, et dans la diversité de ses natures, l'une divine et éternelle, l'autre humaine et temporelle. C'est dans la vue de ce grand objet, ô JÉSUS, qu'élevant nos cœurs vers vous pour vous rendre nos hommages, nous vous adorons recevant votre essence éternelle du Père éternel, et comme donnant votre essence et votre substance à la nature humaine, que vous avez unie à vous pour jamais et d'une union si intime et si puissante, si glorieuse et si divine. O état adorable ! ô mystère ineffable, ô heureux moment de l'Incarnation qui fait l'homme DIEU et DIEU homme, qui donne au ciel un roi de gloire, à la terre un souverain, aux anges un réparateur, et aux hommes un Sauveur ! O DIEU qui avez voulu que votre Fils unique, qui est DIEU de toute éternité en vous, fût homme dans le temps et pour toute l'éternité pour nous, faites-nous la grâce d'honorer sans cesse cette vie ineffable et toute divine du Verbe dans l'humanité et de l'humanité dans le Verbe de vie, afin que nous soyons animés de son esprit sur la terre, et que nous jouissions de lui dans le ciel en l'y contemplant, lui qui est notre vie et notre gloire. (**Le cardinal de Bérulle**, *Les grandeurs de Jésus*).

[Jésus en tous ses mystères]. — L'on doit donc adorer JÉSUS dans ces deux états, l'un éternel, l'autre temporel, l'un divin, l'autre humain, et joints ensemble l'un et l'autre par une éternité. Nous devons adorer JÉSUS Homme-DIEU, car il n'a rien perdu de ses grandeurs, et c'est pour nous qu'il s'est fait homme, c'est pour nous qu'il a agi et opéré toute sa vie ; sa naissance et les humiliations qui l'accompagnent, son enfance où sa raison a paru enveloppée, sa vie cachée pendant trente ans, ses prédications, ses courses divines et apostoliques, ses prodiges et ses souffrances n'ont point eu d'autre but que de sanctifier l'homme et d'établir cette divine religion où tous les hommes devaient prendre une nouvelle naissance et être engen-

drés à Jésus par Jésus et pour Jésus. C'est donc pour moi, dois-je dire, ô Jésus, que vous naissez dans une étable et sur la paille : c'est pour moi que vous mourez sur le Calvaire attaché à une croix ; c'est enfin pour moi que vous entrez dans la gloire ! O naissance ! ô vie ! ô mort ! ô vie divine, vie glorieuse, vie céleste ! ô heureux moment de l'Incarnation, de la mort, de la glorification du Fils de Dieu ! ô état de Jésus au sein du Père et au sein de Marie, au sein de la croix et à la droite de Dieu ! ô mystère de Jésus en Judée, en Egypte, en Galilée, à Bethléem, à Nazareth, à Jérusalem, à la crèche, à la croix, au sépulcre, sur la terre, aux enfers et au ciel ! Qui pourrait dire vos pensées, vos douleurs, les secrets de votre cœur et de vos mystères dans ces saints lieux ? Le ciel nous les révélera un jour, et ils seront notre occupation pendant toute l'éternité; en attendant, la terre doit les ignorer, les révérer, et se contenter des miettes qui tombent de la table de vos saints, que vous nourrissez de ce qui vivifie tout dans la terre et dans le ciel. (*Le même*).

[Jésus relève ses humiliations par ses grandeurs]. — A l'exemple des saints et à leur imitation, nous devons donc contempler et adorer Jésus en tout ce qu'il est dans ses grandeurs et dans ses humiliations, dans sa croix et dans sa gloire, dans sa vie et dans sa mort. Nous le devons adorer relevant ses humiliations par ses grandeurs, relevant sa vie humaine par sa vie divine, ses opprobres par sa gloire, son état souffrant par son état impassible, immortel, immuable, éternel. Jésus n'a-t-il pas lui-même adoré ses grandeurs par ses abaissements ? n'a-t-il pas adoré sa divinité par son humanité ? sa naissance au sein de son Père par sa naissance dans le sein de Marie et dans la crèche, son autorité suprême par sa profonde humilité, et son être incréé par son être créé. Après l'avoir ainsi contemplé en lui-même, nous le devons considérer se communiquant et se répandant lui-même, et comme remplissant le ciel et la terre de sa grâce divine, de sa gloire, de ses dons, de ses mystères, de lui-même enfin, et impatient toujours de se communiquer avec tous ses dons. Par ces différentes pensées, comme par autant de degrés, nous devons nous élever vers Jésus, et trouver notre consolation et notre joie dans ces différents usages que nous faisons des états de Jésus ; nous devons nous perdre et nous abîmer dans la contemplation de ces vérités si hautes et si sublimes ; et pour reconnaître cette communication incompréhensible que le Père céleste fait à Jésus par la génération éternelle, pour honorer cette communication ineffable de la divinité de Jésus à l'humanité par l'Incarnation, nous devons admirer et adorer Jésus s'anéantissant et s'épuisant lui-même pour se donner aux hommes : Jésus en effet épuise, pour ainsi dire, les richesses de sa divinité pour enrichir l'humanité ; il anéantit son humanité, la consommant sans cesse dans la fournaise de son amour, et la sacrifiant en holocauste sur la croix pour les hommes. (*Le même*).

[Les grandeurs de Jésus inénarrables]. — Si le disciple bien-aimé, qui par un privilége singulier puisa dans le sein de JÉSUS la lumière comme dans sa propre source, n'a pu dire de son maître que des choses qu'apparemment il n'entendait pas lui-même, que pouvons-nous en découvrir nous autres, à la faveur de la seule foi qui nous conduit comme des aveugles; et si le monde entier, selon cet évangéliste, n'est pas assez vaste pour enfermer tout ce que l'on pourrait écrire des merveilles de JÉSUS-CHRIST, comment pourrai-je parler de ses grandeurs en un si petit espace de temps? Seigneur, lui disait S. Augustin, quand tout l'univers serait plein de livres et que tous ces livres ne parleraient que de vous, ils ne nous donneraient pas encore une connaissance entière de vos perfections ; et parce qu'il n'est point de langue qui les puisse jamais exprimer, il n'est point aussi de main qui les puisse écrire, ni de volume qui les puisse contenir. C'est la nature des choses qui sont immenses, telles que sont les grandeurs de JÉSUS, de ne se laisser considérer qu'à condition de ne se laisser point concevoir ; elles se montrent, pour ainsi dire, et se cachent à nous en même temps; elles éblouissent la plus forte intelligence par l'éclat de leur gloire, et l'accablent par le poids de leur majesté. C'est ce que S. Pierre éprouva sur le Thabor, lorsqu'il essaya en vain d'expliquer le peu qu'il avait vu de la gloire de JÉSUS-CHRIST transfiguré. DIEU veut que son Fils soit glorifié de nous ici-bas par un extrême désir de le faire connaître et par une impuissance absolue d'y réussir dignement, et je ne sais si l'humble silence ne lui est point un éloge plus convenable que toutes les louanges qu'on lui peut donner. (**Le P. Dozennes,** *de la divinité de* JÉSUS-CHRIST *par ses œuvres*).

[Ses paroles excitaient l'admiration]. — On peut dire de JÉSUS-CHRIST beaucoup mieux que de Salomon : *Impletus est quasi flumen sapientiâ* (Eccli. XLVII, 16), il est rempli de sagesse comme une grosse rivière l'est de ses eaux. Ce sentiment n'est point un effet de la prévention aveugle d'un peuple ignorant et trop crédule, qui était charmé de ses paroles ; mais les chefs mêmes de la synagogue et les docteurs de la loi ont fait paraître leur étonnement malgré leur envie; les plus savants et les plus sages vieillards sont dans le Temple comme des enfants auprès de JÉSUS âgé de douze ans ; il est maître sans avoir été disciple, et on dit peut-être déjà, comme l'on dira dans la suite, que jamais homme n'a parlé comme lui et n'a fait naître des sentiments si sublimes. Mais ce qui fait encore mieux voir que celui qui parle est un DIEU, c'est que ses paroles ne sont point faibles et languissantes comme celles des Scribes et des Pharisiens : *Erat docens eos sicut potestatem habens, et non sicut Scribæ* (Matth. VII, 29); car il fait croire des vérités qui choquent le sens et la raison naturelle ; l'obscurité des mystères qu'il enseigne est ce qui en fait connaître l'incompréhensible grandeur ; et cela se fait avec empire, mais sans violence, parce que la sagesse de ce divin Maître fait entrer sa parole dans les esprits avec

tant de force et de douceur que la foule de ses auditeurs semble, pour le suivre, oublier tous les soins de la nourriture et de la vie. Oui, dit S. Bernard, on s'attachait à lui par le seul plaisir qu'on trouvait à le voir et à l'entendre; sa présence et sa parole étaient si charmantes que toutes les grâces semblaient être répandues sur ses lèvres et sur son visage; tout prêchait en lui, rien ne résistait à des charmes si puissants, et, pour parler le langage de ses ennemis, il attirait à sa suite tout le monde *Ecce mundus totus post eum abit.* (Joan. XII, 19). (*Le même*).

[Il n'est pas de maître comme Jésus]. — Où trouverez-vous un maître qui ait enseigné des vérités si sublimes, et qui les ait pu enseigner, persuader, et faire concevoir en un moment aux plus stupides? N'est-il pas vrai que les plus grands génies de la nature n'ont pu qu'avec beaucoup de temps et de travaux faire comprendre leur doctrine aux plus intelligents de leurs disciples, qui souvent même ont combattu le sentiment de leurs maîtres? Allez dans tous les siècles et chez tous les peuples de la terre chercher un maître semblable à celui qui nous est venu du ciel, et que les prophètes ont nommé notre conseiller et notre docteur; vous serez contraints d'avouer qu'il est l'unique, ainsi qu'il le dit lui-même, et par l'éminence de sa sagesse, et par la vertu de sa parole : *Magister vester unus est Christus* (Matth. XXIII, 10); mais aussi quel autre que lui a pu donner son esprit à ses disciples? et quand les autres l'auraient pu faire, étaient-ce des esprits qui lui fussent comparables? *O sapientia! quæ ex ore Altissimi prodiisti, attingens à fine usque ad finem fortiter, veni ad docendum nos*, s'écrie saint Bernard; ô sagesse qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut, et qui savez conduire toutes choses avec autant de force que de douceur depuis le commencement jusqu'à la fin, venez nous apprendre le chemin de la vraie prudence. (*Le même*).

[Puissance de Jésus]. — La puissance de JÉSUS-CHRIST n'avait nulle borne dans ses effets, et paraissait également en toutes choses, sur les corps inanimés comme sur les vents et sur les tempêtes, sur les cadavres et sur les sépulcres, sur les éléments et sur les astres; ce qui montre évidemment la vérité de ce qu'il dit un jour à ses disciples : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terrâ* (Matth. XXVIII, 18), que toute puissance lui a été donnée dans le ciel comme sur la terre, puissance qu'il a exercée par voie de commandement et d'un air qui montre assez qu'il n'avait qu'à parler pour être obéi. La mer reçoit ses ordres, et n'a point d'autre mouvements que ceux qu'il lui donne; il lui permet en certains moments de s'émouvoir avec une force qui épouvante ceux-mêmes qui y doivent être accoutumés, et aussitôt après : *obmutesce*, lui dit-il, taisez-vous, faites cesser tout ce grand bruit; et de suite cet élément indomptable à toute autre puissance ne manque pas d'apaiser les flots en fureur. Lorsqu'il veut tirer ses morts du tombeau, il se contente de les appeler, pour leur donner ce second être,

aussi bien que pour leur donner le premier il se fait entendre à ce qui n'est pas : *Adolescens, tibi dico, surge* (Luc. VII, 14), jeune homme, levez-vous, c'est moi qui vous le commande ; *Lazare veni foras* (Joan. II, 43), Lazare, sortez, je vous l'ordonne. Il n'en faut pas davantage pour les faire sortir du cercueil ou du sépulcre ; et un jour viendra où d'une seule parole, en un moment, en un clin d'œil, comme dit l'Apôtre, il tirera du sein de la terre tous les morts qu'elle y tient ensevelis. Or ces ordres si précis et si absolus donnés à la mer et à la mort, cette manière de guérir les maladies les plus incurables, ces paroles : soyez guéri, j'y consens, je le veux, qu'il vous soit fait comme vous le souhaitez, et autres semblables, sont les paroles d'un souverain, et ne conviennent qu'à un Homme-Dieu qui exerce un souverain pouvoir sur toute la nature. (*Le même*).

[Miracles, preuve de la divinité de Jésus-Christ). — Pour convaincre les Juifs que Jésus-Christ était effectivement le Messie qu'ils attendaient, promis dans la loi et prédit par les prophètes, il fallait des miracles qui rendissent sur cela leur incrédulité inexcusable, et qui les obligeassent à dire comme Nicodème : *Scimus quia à* Deo *venisti, magister ; nemo enim potest hæc signa facere quæ tu facis, nisi* Deus *fuerit cum eo* (Joan. III, 2) ; car si le Fils de Dieu ne se fût manifesté par le moyen des miracles, sa divinité n'eût pu se faire reconnaître, d'autant plus que la vie humble du Sauveur semblait incompatible avec la majesté suprême. Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas dit que s'il n'eût fait des œuvres que tout autre qu'un Homme-Dieu ne pouvait accomplir, les Juifs auraient eu quelque raison de rejeter son témoignage et de ne pas le reconnaître pour le Messie ? Ses miracles donc autorisaient sa mission et montraient sa divinité ; on ne peut dire en effet qu'ils furent de faux miracles comme ont été ceux de quelques imposteurs. Les miracles du Sauveur sont attestés par des témoins sans reproche et par des témoignages authentiques ; le bruit de ses merveilles attirait après lui une foule de gens qui ne pouvaient tous être trompés, et cinq mille personnes virent la multiplication miraculeuse de cinq pains, dont elles furent rassasiées. Je sais que les Pharisiens et les docteurs de la loi ont voulu faire passer des faits dont ils ne pouvaient douter pour des illusions du démon et pour des enchantements de la magie ; mais quelle liaison la lumière peut-elle avoir avec les ténèbres ? A-t-on jamais vu faire de tels prodiges à des enchanteurs ? a-t-on vu des magiciens guérir des aveugles-nés et ressusciter des morts ? D'ailleurs, un homme d'une sainteté aussi incontestable et aussi incontestée que celle de Jésus-Christ, était-il propre à servir d'organe et de ministre au démon ? le démon de son côté aurait-il pu se servir d'un homme qui rendait ses idoles impuissantes et ses oracles muets ? comment accorderiez-vous avec l'art magique des œuvres qui ne sont faites qu'en confirmation d'une doctrine qui déteste ces opérations diaboliques ? De plus, ces opérations prodigieuses n'ont-elles

pas été examinées par les plus sévères censeurs, soumises à la plus rigoureuse critique, et aux informations de juges bien éloignés d'être prévenus en faveur de JÉSUS? A la vue de ces prodiges, combien de personnes considérables parmi les Juifs l'ont reconnu pour un prophète envoyé du ciel? combien d'autres, qui, le croyant dans le cœur, n'ont pas osé faire profession publique de leur foi, de peur d'être bannis de la synagogue? et depuis ce temps-là, Celse, Porphyre, Julien l'Apostat, Mahomet, les plus grands ennemis que JÉSUS-CHRIST ait jamais eus au monde, n'ont-ils pas confessé de bonne foi que c'était un homme miraculeux, et par là même rendu témoignage de sa doctrine, de son mérite, et conséquemment de sa divinité? (*Le même*).

Ne nous arrêtons pas à examiner la vérité des miracles du Sauveur quand le sentiment unanime des plus grands hommes nous l'atteste de la manière la plus formelle. Un Denis Aréopagite, un Sergius Paulus dont le nom rappelle celui de l'Apôtre qui le convertit, un S. Jérôme, un S. Ambroise, un S. Augustin, et d'autres docteurs de l'Eglise ne passeront jamais pour des esprits faibles et trop crédules. Confessons avec eux que la puissance de JÉSUS est une puissance tout à fait divine, que ses œuvres si merveilleuses attestent la vérité de ses paroles, que ce qu'il a fait au nom de son Père rend un fidèle témoignage de lui, et que l'on peut bien, après S. Grégoire, appeler ses miracles *sigillum* DEI, le sceau de DIEU, qui porte l'empreinte de sa main et le caractère de son pouvoir. Quand JÉSUS-CHRIST se disait Fils de DIEU, son égal, et son inférieur seulement en ce qu'il avait pris de nous, pensez-vous que ce DIEU eût voulu par sa puissance autoriser un si horrible blasphème, si ce qu'assurait JÉSUS n'eût pas été la vérité même? Plusieurs des habitants de Jérusalem, qui furent témoins de la résurrection de Lazare, crurent en lui à cause de ce miracle; quantité d'autres, pour en avoir seulement ouï parler, le reçurent dans leur ville comme le vrai Messie que DIEU leur avait envoyé : *Propterea et obviam venit ei turba* (Joan. x, 18); lui-même rendant grâces au Père éternel du pouvoir qu'il lui donnait d'opérer cette merveille, témoigna qu'il n'y prétendait autre chose que de gagner leur foi : *Propter populum qui circumstat, dixi; ut credant quia me misisti* (Joan. xi, 42). Après la multiplication des pains, les cinq mille personnes qui en furent rassasiées ne doutèrent plus qu'il ne fût le vrai prophète qui devait venir au monde : *Quia hic est verè propheta qui venturus est in mundum* (Joan. vi, 14). Or y a-t-il apparence que si c'eût été un faux prophète et un imposteur, DIEU qui est un esprit infiniment saint eût voulu par des effets extraordinaires faire adorer un homme qui prétendait usurper sa divinité? non, la vérité ne s'accordera jamais avec le mensonge, et ne se contredira jamais elle-même. (*Le même*).

[Le Père atteste la divinité de Jésus]. — Ce sera le grand Apôtre qui nous apprendra combien JÉSUS-CHRIST a été grand devant son Père, et nous n'avons

qu'à entendre ce qu'il en dit, écrivant aux Hébreux, pour en être persuadés. Voici sa doctrine : *Dieu nous a parlé en ces derniers temps par son Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, et par lequel il a fait le monde* (Heb. I, 2). On ne peut rien dire qui relève davantage notre rédempteur; cependant l'Apôtre ne borne pas là sa grandeur : Comme il est, ajoute-t-il, la splendeur de la gloire et le caractère de la substance de son Père, et qu'il soutient tout par la puissance de sa parole, après nous avoir purifiés par lui-même de nos péchés, il est allé s'asseoir au plus haut du ciel à la droite de la souveraine majesté, étant aussi élevé au-dessus des anges que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur ; car qui est l'ange à qui Dieu ait jamais dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui? C'est ainsi que l'Apôtre dépeint la grandeur de Jésus-Christ, par la comparaison qu'il en fait avec les anges qui sont de pures créatures à qui Dieu commande d'adorer son Fils. Enfin voici par où l'Apôtre conclut tout ce qui se peut dire de grand sur Jésus-Christ, continuant de le comparer avec les anges ; *Qui est l'ange auquel le Seigneur ait jamais dit : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marchepied* (Psalm. CIX, 1)? Il ne se peut rien ajouter qui relève davantage la gloire d'un Homme-Dieu, que de l'appeler ainsi l'héritier de toutes choses, le créateur du monde, la splendeur de la gloire, le caractère de la substance de Dieu; que de le représenter au-dessus de tous les cieux, assis à la droite de la majesté souveraine ; que de faire parler Dieu même, pour lui dire qu'il est son Fils et qu'il l'a engendré de toute éternité, que son trône est éternel, et que le sceptre de son empire est un sceptre d'équité et de justice, que les cieux périront, mais qu'il subsistera éternellement, enfin que les anges ne sont que ses ministres, et qu'ils ont reçu commandement de l'adorer. Tous ces avantages sont singuliers et incommunicables à tout autre qu'à un Dieu-Homme. (**Sarrazin**, *Avent*, *Jésus législateur pour les rois et les grands*).

[La croix prouve la divinité de Jésus]. — Le seul spectacle d'un Dieu crucifié exposé à l'adoration de tous les hommes, est une preuve incontestable de sa divinité ; l'impiété la plus obstinée doit ce témoignage à la vérité. Ce dessein si grand, si extraordinaire, si inouï de se faire adorer sur une croix, bien loin de pouvoir être exécuté par l'homme, ne pouvait seulement tomber dans l'esprit de l'homme. Le crucifiement d'un Dieu considéré en lui-même paraît véritablement un scandale ; mais ce crucifiement joint avec les choses qui l'ont précédé et qui l'ont suivi est sans doute l'événement le plus admirable, et dans lequel l'homme doit reconnaître plus visiblement une puissance au-dessus de la sienne que dans aucun autre qu'il pourrait même imaginer. Jésus-Christ, voulant nous convaincre qu'il était Dieu et devenir l'objet du culte de tous les hommes, ne pouvait leur paraître plus grand et plus adorable que sur la croix, dont il a fait l'instrument de ses merveilles et le trône

de ses grandeurs. De cet abîme d'anéantissement où l'esprit se perd, où la raison se trouble, où toutes les pensées humaines se confondent, il s'élève une gloire si éclatante, des rayons si vifs et si sensibles de vérité pour une âme qui entre par la méditation dans les grandeurs de ce mystère qu'elle s'écrie avec le Prophète : Seigneur, vos témoignages ne sont que trop croyables : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis* (Psalm. XCII, 5). Juifs aveugles, vous avez voulu voir votre Messie la tête ornée d'un riche diadême, et non pas d'épines; vous vouliez voir ses épaules parées d'une pourpre éclatante, et non souillées de sang; vous vouliez voir ses mains chargées d'un sceptre précieux, et non percées de clous; vous vouliez voir ses pieds sur un trône magnifique, et non cloués à une croix : mais ces épines, ces clous, ces fouets, ces abjections qui vous ont caché votre Messie sont les signes glorieux qui doivent vous le montrer. (**Du Jarry**, *Sermon sur les grandeurs de Jésus*).

[Erreurs des païens]. — A quel excès d'extravagance et d'égarement d'esprit l'homme ne s'est-il pas abandonné dans la recherche de la divinité, lorsque la curiosité et l'orgueil ont été ses guides! Quelle multitude innombrable de superstitions ridicules, de divinités bizarres, de religions insensées n'a pas enfanté ce rayon de divinité qui brille au-dedans de nous, mais altéré et obscurci par la corruption de notre nature ! Qui ne s'étonne de voir ces sages de l'antiquité, si admirables dans leurs écrits et si aveugles dans leur religion, de voir, dis-je, d'un côté la raison humaine dans son plus haut degré d'excellence, et de l'autre les égarements les plus déplorables de l'esprit humain, dans leur culte impie et sacrilége? Rappelez-vous la peinture affreuse que l'Apôtre S. Paul en fait dans son épitre aux Romains, où il nous représente ces génies, supérieurs d'ailleurs, livrés à leur sens réprouvé ; sacrifiant à des serpents et à des monstres, abandonnés à des passions détestables où la nature n'est pas moins offensée que la religion. Or quelle fut la cause de leur aveuglement au milieu de tant de connaissances, si ce n'est l'orgueil de leur esprit? Cette lumière de la raison humaine qui devait les conduire à Dieu et à son véritable culte fut comme un flambeau entre les mains d'un homme insensé ou furieux : au lieu de les éclairer, elle acheva de les perdre. Cet astre qui luisait encore du haut du ciel dans la nuit de l'ignorance humaine, devint par l'orgueil un de ces feux errants qui mènent à la mort ceux qui les suivent; le guide que Dieu avait donné aux hommes pour les conduire fut entraîné dans l'égarement et dans le précipice, dont il devait les détourner. Afin de les faire revenir de ce funeste égarement, Dieu a envoyé son Fils sur la terre pour être la voie, la vérité et la vie ; ce Fils s'est fait connaître par des preuves incontestables, il a été une lumière qui a dissipé ces ténèbres épaisses, et enfin il a éclairé ces aveugles en

leur faisant ouvrir les yeux à la vérité et à la connaissance du vrai DIEU. (*Le même*).

[Deux sortes d'hérésies sur Jésus-Christ.] — Les actions de JÉSUS-CHRIST, dont les unes marquaient de la faiblessse et les autres une force et une vertu plus qu'humaine, ont donné occasion à deux différentes erreurs touchant ce Verbe incarné : les uns, le voyant sujet aux faiblesses humaines, ou plutôt assujetti à toutes les nécessités de cette vie, n'ont pu croire qu'il fût DIEU ; les autres, au contraire, voyant ses actions toutes divines, n'ont pu se persuader qu'il fût véritablement homme, mais ils ont prétendu qu'il n'avait qu'un corps fantastique, et que ses travaux, ses souffrances, sa passion et sa mort n'avaient été qu'en apparence. Ces différentes erreurs ne sont venues que de ce que ces hérétiques n'ont pas conçu, ou plutôt n'ont pas voulu croire ce que la foi nous enseigne, et ce que le Sauveur lui-même nous avait assez fait entendre par la différence de ses actions, savoir la distinction de deux natures dans une même personne. Agissant conformément à ces deux natures, tantôt il agissait en homme et tantôt en DIEU ; il agissait en homme en travaillant, se reposant, prenant sa nourriture, souffrant et mourant ; il agissait en DIEU par des miracles au-dessus de toutes les forces de la nature, tels que ressusciter les morts, rendre la vue aux aveugles, et autres prodiges qui marquaient un pouvoir supérieur et tout divin. Or comme il opérait ces merveilles pour prouver sa divinité et la vérité de sa mission, ne suffisait-il pas qu'il fit connaître par ses actions si différentes qu'il était DIEU et homme tout ensemble, et que les deux natures divine et humaine étaient unies sans confusion de leurs propriétés, et que chacune agissait selon ce qui lui était propre ; ne suffisait-il pas, dis-je, qu'il donnât des preuves évidentes et incontestables de cela, pour ôter toute occasion et tout prétexte à l'erreur, et pour confondre les différents hérétiques qui se sont élevés contre cette vérité fondamentale de notre religion ? **(Anonyme)**.

[Les deux natures se montrent en Jésus]. — Nous pouvons raisonner des paroles du Fils de DIEU comme de ses actions ; il parlait quelquefois en DIEU, et semblait oublier qu'il était homme ; il parlait d'autres fois comme homme, et semblait oublier qu'il était DIEU. Etait-il nécessaire qu'à chaque parole il avertît qu'il parlait ou comme DIEU ou comme homme ? Comme sa vie n'était qu'un tissu de ce différent usage des propriétés de ses deux natures, c'eût été un étrange langage ; ne suffit-il pas qu'il ait déclaré et fait connaître qu'il était DIEU et homme, pour faire discerner à ceux qui auraient la foi s'il parlait en homme ou en DIEU, comme l'on doit discerner en ses actions s'il agit en DIEU ou en homme. Les SS. Pères ont jugé cela suffisant pour résoudre toutes les difficultés et toutes les questions que peuvent soulever les contradictions apparentes qui se rencontrent

dans l'Evangile. Ainsi quand le Sauveur disait : *Mon Père et moi nous ne sommes qu'un*, il est évident qu'il parlait en DIEU : *Sine ambiguitate divinum est*, dit S. Léon (Epist. 24, ad Flavianum). On doit voir qu'il parlait en homme quand il disait : *Mon Père est plus grand que moi : Evidenter humanum est ;* ou bien quand il disait ne savoir pas l'heure et le jour du jugement dernier, et que ce n'était pas à lui de placer à la droite ou à la gauche, parce que ce droit était un droit divin et non une prérogative humaine, comme dit S. Augustin : *Non est humanæ potestatis hoc dare* (I de Trinit. 12). (*Le même*).

Comme toute la piété des chrétiens doit s'occuper à l'adoration des grandeurs d'un DIEU fait homme, nous ne saurions trop élever leur foi à la connaissance des avantages et des grandeurs qui ont été communiquées à son humanité, qui n'a été prise par la divinité que pour être divinisée, si l'on peut parler ainsi. Il est vrai que le Verbe ne l'a pas prise pour la changer en lui : la foi nous défend de confondre les deux natures en JÉSUS-CHRIST ; mais il l'a prise afin que la nature humaine, ne perdant pas la nature de l'homme ni la vie de l'homme, reçût avec un être divin une vie divine et fît des actions divines : ce sont les avantages que la divinité a communiqués à l'humanité du Sauveur, et qui en font la grandeur. On ne prétend pas par là ôter à l'humanité du Fils de DIEU ni la vie ni les actions propres d'un homme, car la même foi qui nous défend de confondre les deux natures ne permet pas conséquemment d'en confondre les actions ; mais on reconnaît un DIEU faisant des miracles, et un homme souffrant des injures. Or la foi, nous apprenant cette vérité, veut que nous croyions que les actions humaines de JÉSUS-CHRIST, même les plus vulgaires, ont été toutes divines. Les SS. Pères et les théologiens appellent les actions du Sauveur des actions *théandriques* par cette raison qu'elles sont l'œuvre d'une personne tout à la fois divine et humaine ; d'après leur engagement, les actions les plus indignes de la nature divine, comme d'avoir faim, de souffrir et de mourir ont été humaines puisqu'elles ont été produites par la nature humaine ; mais en même temps elles ont été divines, parce qu'elles ont été produites par une personne divine dont les actions sont nécessairement divines. JÉSUS-CHRIST, quoique ayant deux natures, n'étant qu'une personne, et une personne divine, il était impossible par là même que toutes ses actions ne fussent pas des actions divines : c'est là ce qui fait son ineffable grandeur. (*Le même*).

[Les hommes ont reconnu la grandeur de Jésus]. — Les hommes ont été assez témoins de sa grandeur et de son souverain pouvoir, puisqu'eux-mêmes l'ont voulu déclarer leur roi, et qu'il a été obligé de fuir et de s'échapper de leurs mains pour éviter d'en recevoir les honneurs. Après qu'il les eut nourris, par un miracle prodigieux, de cinq pains qu'il multiplia avec une telle abondance que cinq mille hommes en furent rassasiés ; après, dis-je, une

action si magnifique et si digne d'un roi, il fut contraint de se retirer sur une montagne pour n'accepter pas cette dignité et laisser à tous les hommes l'exemple de fuir les honneurs, et ceux mêmes qui sont dus le plus légitimement. C'était donc la grandeur, la puissance, et la magnificence de roi dont il avait fait preuve qui les pressaient ainsi de le reconnaître pour roi : il méritait en effet de l'être ; mais cette dignité, quoique suprême et la plus grande que l'on connaisse dans le monde, était trop peu de chose pour un Homme-Dieu dont le royaume n'était pas de ce monde, dans le sens que les hommes l'entendent communément. Cela n'empêche pas que depuis ce temps-là le christianisme ne nous donne une tout autre idée de sa grandeur, en le reconnaissant pour roi du ciel et de la terre, et en affirmant que même les plus grands princes du monde comparés à Jésus-Christ sont petits, et se doivent croire fort honorés d'être ses premiers sujets. Je sais l'honneur et le respect que l'on doit aux souverains, qui sont les images vivantes de la divinité : il n'y a point de peuple qui les honore plus que les chrétiens, puisque, comme dit Tertullien, ils ne connaissent rien de plus grand qu'eux après Dieu : *Uno* Deo *imperatorem minorem putamus;* mais quelque respect que nous ayons pour eux, nous disons que leur plus grande gloire, et même le moyen par eux de faire le bonheur de leurs États, est d'être parfaitement soumis aux lois de cet adorable souverain, puisqu'ils sont tous obligés de les observer, que tous lui doivent rendre compte de l'administration de leurs États, qu'ils doivent tous comparaître devant son trône, pour être jugés comme les derniers de leurs sujets. Il leur faut même reconnaître que c'est cet Homme-Dieu qui, en qualité de souverain monarque du monde, ôte et donne les royaumes, change et transporte les couronnes, élève et abaisse les familles, établit et renverse les républiques, et fait changer la face des empires; en un mot, qu'il tient en ses mains la fortune des rois et le bonheur des peuples, et que le monde entier dépend de sa conduite. (**Anonyme**).

[Jésus se suffit à lui-même pour montrer sa grandeur]. — Les grands du monde, comme sont les rois de la terre, ont besoin du secours de leurs sujets pour soutenir leur grandeur, parce que leur majesté n'a pas d'elle-même assez d'éclat, ni leur vertu assez de mérite, pour se faire révérer et craindre toute seule. Otez à un roi les places fortes, les garnisons de ses frontières, les flottes qu'il a dans ses ports, les armées qu'il tient sur pied, ses gardes et ses officiers, vous l'exposez au mépris de ses grands officiers, aux révoltes de ses sujets, et à l'invasion des étrangers. Jésus-Christ n'a pas besoin de tout cet attirail ; comme il trouve tous ses conseils dans sa sagesse, sa force et sa puissance dans lui-même, il possède aussi dans lui-même tout ce qui est nécessaire pour se soutenir, sans en être redevable aux conseils, aux finances, aux bras et aux secours de ses sujets; et

s'il s'en sert pour avancer sa gloire, c'est plutôt pour leur en faire part que pour le besoin qu'il en a. (**Anonyme**).

[Les Anges ont reconnu Jésus-Christ comme Dieu]. — Les anges ont honoré le Verbe incarné à son entrée dans le monde, et reconnu combien le Fils de Dieu est au-dessus de ses serviteurs : *Quantò differentius præ illis nomen hæreditavit* (Heb. I, 4). Ils l'ont servi durant sa vie souffrante et mortelle aussi bien que dans l'état auguste de son immortalité ; c'est ce que veulent dire ces paroles : *Videbitis cœlum apertum, et angelos* Dei *ascendentes et descendentes supra Filium hominis* (Joan. I, 51). Ils l'ont servi, dis-je, durant le cours de sa vie, et vous savez le service qu'ils lui rendirent dans le désert après la tentation du démon ; ils le consolèrent dans sa douleur, ils pleurèrent sa mort en la manière dont ils sont capables de verser des larmes : *Angeli pacis amare flebunt* (Isaï. XXXIII, 7); ils annoncèrent avec joie sa résurrection à ses disciples, ils l'accompagnèrent partout tandis qu'il demeura visiblement sur la terre, ils firent la pompe et le triomphe de son entrée dans le ciel, ils lui feront escorte au jugement universel, ils se tiendront éternellement dans le ciel autour de lui ; les plus nobles et les plus élevés d'entre eux s'estimeront honorés d'être sous ses pieds, et tout anges qu'ils sont, ils reconnaîtront un homme comme leur roi sur le trône de Dieu même. (**Le P. Dozennes**).

[Les démons ont publié la divinité de Jésus-Christ]. — Que dirons-nous des démons et de l'honneur qu'ils ont rendu, malgré eux, à Jésus-Christ ? Lactance rapporte une partie des oracles que ces esprits superbes, qui affectaient la divinité, ont été contraints de prononcer en faveur de celle du Sauveur ; et nous apprenons de plusieurs autres auteurs que le silence de ces faux dieux a souvent publié la gloire du véritable, lorsque ses serviteurs leur ont défendu de parler, ou leur ont seulement permis de dire que l'auguste et redoutable nom de Jésus leur fermait la bouche. Il n'est pas jusqu'à l'impie Porphyre, l'un des plus grands ennemis de Jésus-Christ, qui ne témoigne que, de l'aveu des démons, ce Jésus par une piété singulière a mérité l'immortalité bienheureuse. Mais les propres témoignages des démons mêmes, comme vous pouvez voir, quoique rendus par le père du mensonge, s'accordent avec celui de la vérité dans l'évangile, qui raconte que les démons chassés des corps jetaient des cris horribles pour se faire mieux entendre, et pour déclarer hautement que cet homme qui les forçait ainsi de quitter leurs demeures était le vrai Fils de Dieu, dont ils avaient usurpé le culte et la divinité : *Exibant autem dæmonia à multis clamantia et dicentia : Quia tu es Filius* Dei (Luc. IX, 41). Quel témoignage plus illustre que celui que l'on tire de la bouche même de ses plus grands ennemis ? (*Le même*).

[Jésus Dieu a été promis par les prophètes]. — On pourrait dire en peu de paroles avec l'Apôtre saint Pierre (Act. III) que tous les prophètes depuis Samuel ont parlé de la venue du Sauveur en qualité de Messie et d'Homme-Dieu, et qu'ils ont annoncé les mystères de sa vie : *Scrutamini Scripturas,* dit le Sauveur même en parlant aux Juifs : *illæ sunt quæ testimonium perhibent de me* (Joan. v, 39). Lisez les Ecritures et vous serez surpris d'y voir les détails et les circonstances particulières de ce qui me touche. En effet, dit là-dessus S. Augustin, tout le peuple Juif a été comme un grand prophète, par les saintes lettres de l'Ancien Testament dont il est encore le dépositaire d'autant plus croyable qu'elles sont en faveur de la religion chrétienne contre lui-même.

[Jean-Baptiste affirme la divinité de Jésus]. — Si la gloire d'une personne consiste dans l'opinion avantageuse que les gens sages et d'une probité reconnue ont de son mérite et dans l'estime qu'ils en font, quelle estime et quelle haute idée fallait-il que le glorieux précurseur du Sauveur du monde, le grand S. Jean-Baptiste, eût conçue de la divinité et des grandeurs de celui dont il annonçait et publiait la venue, pour en parler en ces termes : *Ecce Agnus* Dei, *ecce qui tollit peccata mundi... et de plenitudine ejus nos omnes accepimus;* voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui détruit le péché du monde, celui dont la plénitude répand sur nous toutes les grâces que nous recevons. Quelle idée fallait-il en avoir pour s'estimer indigne de lui rendre les services les plus bas, et pour lui donner un éloge qui le met au-dessus de toutes les créatures ! *Qui de terrâ est, de terrâ loquitur,* dit-il en s'abaissant soi-même : *Qui de cœlo venit, super omnes est* (Joan. III, 31). Vous qui me prenez pour quelque chose de grand, écoutez ce que je suis obligé de vous dire d'un homme céleste infiniment plus grand que tout le reste des hommes. Sachez donc que je ne suis rien, et que c'est celui dont je vous parle qui est tout, que si je passe pour quelque chose de grand dans votre estime, ou si je suis quelque chose en effet, je ne le suis que par rapport à lui et par ses faveurs ; au lieu qu'il est par lui-même, comme l'est un Dieu, grand par nature et sans nulle dépendance. Jean pouvait-il rendre un témoignage plus sincère et plus avantageux de ce Messie qu'il était venu annoncer ? Pouvait-il exister pour le Sauveur un témoignage plus glorieux que d'être déclaré hautement Fils de Dieu par un homme d'un mérite tel qu'on l'eût honoré lui-même comme le Messie, s'il eût voulu passer pour l'être? Aussi le Sauveur lui-même a-t-il fait de ce témoignage de Jean une preuve de la divinité, contre l'incrédulité des Juifs. (*Le même*).

[Les Apôtres ont cru à la divinité de Jésus]. — Si le témoignage de S. Jean fut pour beaucoup de Juifs une preuve de la divinité de Jésus-Christ, le témoignage des Apôtres ne doit pas être d'un moindre poids aujourd'hui sur les esprits des incrédules et des infidèles. Ce qu'ils ont écrit et prêché

touchant les miracles et les actions du Sauveur ou ses glorieux mystères n'a été contesté par personne. D'autre part, l'ensemble des faits qu'ils rapportent porte un caractère évident de divinité qui n'échappe à personne. Enfin ils ont été certainement les premiers convaincus de ce qu'ils annonçaient : ils n'eussent pas sans cela entrepris et souffert tout ce que l'histoire nous raconte à leur sujet, et surtout ils n'eussent pas sacrifié leur vie pour ce qui ne leur eût paru qu'une fausseté. La fidélité, l'honneur, l'amour de la patrie, la gloire du vrai Dieu qu'ils adoraient, cent autres raisons humaines et divines, les portaient à faire tout le contraire de ce qu'ils ont fait. Mais convaincus qu'ils étaient par leurs propres sens, après avoir vu les actions de Jésus et ses miracles, entendu ses discours, été les témoins de sa résurrection et des prodiges qui l'ont suivie, ils ont ajouté foi pleine et entière à la divinité de leur maître ; pressés ensuite par l'Esprit-Saint d'en rendre témoignage, ils ont porté son nom et sa gloire par tout le monde, avec un zèle si généreux qu'ils n'ont pas craint de prêcher sa divinité à la face des tyrans, et à la vue des plus effroyables supplices. (*Le même*).

[Sainteté immuable de Jésus]. — La nature humaine unie à la nature divine en Jésus-Christ est si immuablement sainte qu'elle est impeccable et dans une heureuse et absolue impuissance de commettre le moindre mal : cette sorte de sainteté est le privilége de l'Homme-Dieu, et il est le seul à qui cette grâce appartient. *Adam dans le Paradis,* dit S. Fulgence, *a été créé saint et innocent, mais ce n'a pas été comme* Jésus-Christ ; voici la différence qu'il met entre l'un et l'autre : *Adam avait reçu une grâce avec laquelle il pouvait ne pas pécher s'il eût voulu ne pas pécher, mais il n'avait pas reçu une grâce par laquelle il ne voudrait et ne pourrait pas pécher* (De Incarn. et Grat. 4). Depuis cette doctrine l'état d'Adam était bien tout saint ; mais il ne l'était pas d'une sainteté stable et immuable, parce que c'était une sainteté propre de la créature qui, de sa nature étan changeante et pouvant faillir, peut toujours perdre sa plus grande sainteté. Ce n'est pas ainsi que l'Homme-Dieu a été saint ; car il l'a été si immuablement qu'il était impossible que sa sainteté reçût le moindre changement, parce que l'économie d'un Homme-Dieu est telle que ce qui est Dieu en lui est homme, et que ce qui est homme est Dieu. Or d'où pourrait venir le changement et l'altération de sa sainteté ? ce n'est pas de la part de Dieu qui est immuable ; ce ne peut être aussi du côté de l'homme, puisque dans un Dieu-Homme ce qui est homme est aussi Dieu, et par conséquent au-dessus du changement en ce qui regarde la sainteté, car il est impossible de concevoir un Homme-Dieu qui ne soit pas saint, ni un Homme-Dieu qui, après avoir été saint, cesse de l'être.

[Les grands desseins de Jésus montrent sa grandeur]. — Les desseins qu'un esprit forme en soi-même portent toujours quelques traits de ressemblance avec

lui, et montrent assez le penchant et l'inclination, l'élévation ou la bassesse de celui qui les conçoit; de même que les enfants ressemblent ordinairement à ceux qui leur ont donné la vie et héritent de leur condition. Aussi est-il rare qu'un petit esprit et qu'une âme basse produisent rien de grand et d'élevé, comme au contraire un grand esprit et une âme noble auraient honte d'une production qui ne leur plairait pas. Les plus grands desseins des hommes ne sont guère que des divertissements puérils, et les grandes affaires du monde ne sont d'ordinaire que de grandes bagatelles; mais Jésus-Christ n'a pu rien concevoir que de divin; et rien n'étant plus divin que la sainteté de l'homme jointe à la gloire de Dieu, il n'a pu former d'autres projets que de sanctifier le monde et de glorifier son Père. Pourquoi? parce qu'il est par essence la gloire intérieure du Père éternel, c'est-à-dire, le terme infini de sa connaissance aussi bien que la parole substantielle qui fait au-dedans l'éloge des perfections divines; et que d'un autre côté Dieu ne peut être glorifié au-dehors que par la sainteté de ses créatures, qui le fait connaître, aimer et servir dans l'univers. (**Le P. Dozennes**).

[Le Père éternel a honoré Jésus]. — S. Jean exprime admirablement l'amour que le Père éternel a eu pour son Fils et à quel comble de gloire il a élevé ce Verbe incarné, lorsqu'il dit qu'il lui a mis toutes choses entre les mains: *Sciens quia omnia dedit ei Pater in manus* (Joan. XIII, 3), qu'il le fait régner souverainement dans le ciel et sur la terre, qu'il lui soumet jusqu'aux plus hauts séraphins, qu'il partage avec lui son trône, qu'il lui communique sa gloire, sa majesté, sa grandeur, sa puissance, qu'il l'a établi sur tous les ouvrages de ses mains, qu'il veut que dans une chair toute semblable à la nôtre il soit adoré des anges et des hommes, qu'il l'a choisi pour être le chef des prédestinés, qu'il l'a fait le premier-né de toutes les créatures, que c'est pour l'amour de lui qu'il nous remet nos péchés, que c'est pour sa gloire qu'il a fait le monde, qu'enfin il accorde toutes les grâces en son nom. Comment donc pourrions-nous faire quelque chose qui ne fût point pour sa gloire? comment ne pas imiter, autant qu'il nous est possible, le Père éternel qui, dans le dessein de l'honorer et de lui marquer son amour, l'a établi juge en sa place, l'a fait asseoir sur son tribunal, et lui a remis entre les mains son autorité? C'est encore une preuve de l'affection qu'il a pour son Fils, que rien ne lui plaît dans le monde qu'en Jésus et par Jésus, et que tout ce qui n'est point marqué de ce caractère ne lui peut être agréable. (**Eusèbe Nieremberg**, *L'aimable* Jésus).

[Unité intime des deux natures]. — Qu'y a-t-il de plus surprenant et de plus admirable, que de voir une nature créée unie substantiellement au créateur, en sorte qu'il n'y a dans deux natures qu'une seule personne, que ce que Dieu fait, l'homme le fait, et que réciproquement ce que l'homme

fait, DIEU le fait ; qu'ils se communiquent leurs propriétés ; que ce qui convient à l'un s'attribue à l'autre ; que dans la même personne on trouve la grandeur et la bassesse, l'éternité et l'enfance, la vie et la mort? L'âme et le corps de JÉSUS-CHRIST sont tellement pleins de la divinité, que leur union avec elle est plus forte et plus intime que celle du fer et du feu dans la fournaise, que celle du cristal et du rayon qui le pénètre, que celle de l'air et de la lumière qui s'y répand, que celle du corps et de l'âme qui le fait vivre. (*Le même*).

[Nous devons honorer Jésus]. — Hommes, pourriez-vous avoir peu d'estime pour votre Sauveur, pour ce chef-d'œuvre du Tout-Puissant, pour ce miracle de la bonté et de la charité infinie de DIEU qui n'a pu rien faire de plus excellent? On prise beaucoup ce qui est rare. par cette seule raison qu'il n'est pas commun et qu'on ne voit rien de semblable ; quelle estime mérite donc cet Homme-DIEU, de qui Jérémie disait que le Seigneur a fait sur la terre quelque chose de nouveau. C'est en effet quelque chose de bien nécessaire aux hommes, puisqu'ils trouvent en JÉSUS seul leur vie, leur trésor, leur gloire et tout leur bonheur ; il s'est revêtu de notre nature afin de nous rendre participants de la sienne, et il a pris sur lui notre pauvreté afin de nous enrichir de ses dons. (*Le même*).

[Jésus glorieux parce qu'il est Fils de Dieu]. — Après tout, il faut reconnaître que toute la gloire du Sauveur est contenue dans la seule qualité de Fils du Père éternel, et que cette qualité est l'unique source de tous les pouvoirs et de tous les titres d'honneur qui conviennent au Fils de l'homme : *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti à Patre ;* que comme sans cela l'homme n'aurait point été capable de glorifier DIEU infiniment, il n'aurait pu mériter non plus d'être infiniment glorifié. Mais savez-vous comment ce Fils du Père éternel a trouvé le moyen de glorifier son Père, et comment le Père a trouvé le moyen de rendre son Fils glorieux ? La réponse est une belle pensée de S. Bernard, qu'un ancien orateur avait employée déjà pour flatter son prince sous apparence de modestie : le Fils s'est abaissé afin de pouvoir élever son Père, et le Père a élevé son Fils à proportion des abaissements de ce dernier. Quelque hauts et puissants que soient les princes du monde, ils le peuvent encore être davantage parce qu'ils trouvent toujours quelque degré à monter et quelque conquête à faire ; il n'y que le Fils de DIEU de qui l'on puisse dire véritablement que par un privilége de sa divinité, ne pouvant croître en grandeur, il a trouvé le moyen de croître en se dégradant, s'il est permis de parler ainsi, afin de procurer de la gloire à son Père. Ajoutons que le Père, a par le même moyen, élevé la nature humaine jusqu'à son trône, et l'a mise dans un rang où nulle pure créature ne pouvait aspirer. (*Le même*).

[Souveraine puissance du Verbe]. — Qui n'admirera la souveraine puissance qu'il fit éclater dès le jour de sa naissance, lorsqu'entre autres merveilles

qui parurent en grand nombre, le ciel fit briller un nouvel astre pour annoncer la grandeur d'un DIEU humilié et caché dans une étable ? Mais si vous vous rappelez toutes les autres merveilles de sa vie, de sa mort et de sa résurrection, vous y verrez, dit S. Bernard, que la terre l'a reconnu pour son Seigneur, lorsqu'à sa voix et par son commandement elle a fait sortir les morts des tombeaux ; que la mer l'a reconnu pour son maître, lorsqu'elle s'est calmée par ses ordres, et qu'elle s'est affermie sous ses pieds ; que l'enfer a été contraint de le reconnaître pour son vainqueur, quand il en a brisé les portes et dompté les puissances redoutables. Que lui restait-il donc à faire, sinon de monter au plus haut des cieux, et de s'asseoir à la droite du Père éternel pour montrer qu'il était le souverain maître de la terre et des cieux. Voilà comme DIEU a rendu témoignage de JÉSUS-CHRIST. Or si une partie de ces merveilles, ainsi que le raporte un évangéliste, a fait dire à bien des gens de la Judée : *Christus cum venerit, numquid plura signa faciet quàm quæ hic facit* (Joan. VII, 31) ; quand le Messie que nous attendons sera venu, fera-t-il plus de miracles que cet homme ; et s'il n'en a pas fallu davantage pour les porter à le reconnaître en qualité de Messie, combien sommes-nous plus obligés de croire en lui, nous qui avons vu beaucoup plus d'effets prodigieux de sa puissance ? Et si un homme se rendait incrédule à tant de prodiges, ne serait-il pas lui-même un prodige fort étrange ? Vous me direz peut-être que tous ces miracles et ces faits merveilleux n'ont été rapportés que par ses disciples, et que des disciples ne sont pas des témoins recevables sur le chapitre de leur maître, mais si cela était vrai, ce qui ne peut pas même venir en la pensée pour les raisons que nous en avons dites, pourquoi ne leur a-t-on pas reproché la fausseté des choses qu'ils publiaient lorsqu'il était aisé de les en convaincre ? et d'où vient que tant de prêtres et de docteurs de la loi, si animés contre la religion naissante de celui qu'ils avaient mis en croix, n'ont pas réclamé par quelque acte public et authentique ? Bien loin de cela, ces miracles publics et incontestables ont forcé les plus grands ennemis de JÉSUS-CHRIST de s'écrier : *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit* (Joan. II, 47) ? Or si de leur aveu même tous ces faits sont si constants, est-il croyable que la toute-puissance divine ait voulu servir à autoriser un blasphème aussi affreux que celui d'un homme qui se disait Fils de DIEU, et à rendre par le culte d'une nouvelle divinité, le monde plus idolâtre encore qu'il n'était ? Où est le prince qui emploie toutes ses forces contre ses propres intérêts pour établir sur le trône un injuste usurpateur ? Ce raisonnement est si convainquant qu'un aveugle-né en fit voir la force ? Hé ! comment est-ce, s'écria-t-il, qu'un pécheur pourrait faire de si grands prodiges ? y a-t-il dans nos Ecritures quelque exemple d'une chose semblable opéré par un méchant homme ?

[Le Père éternel a loué Jésus]. — Toutes les créatures, quelles qu'elles soient,

ne sont point capables de glorifier le Sauveur comme il le mérite ; il n'en est point ni parmi les hommes, ni même dans le premier ordre des purs esprits, qui ne doive dire de lui ce que disaient les trois jeunes Hébreux dans la fournaise de Babylone : *Superlaudabilis et supergloriosus in sæcula* (Daniel. III), qu'il est au-dessus de toute louange, et que l'éternité ne suffit pas pour lui rendre tout l'honneur qui lui est dû. Il n'y a proprement que DIEU qui puisse bien faire l'éloge de JÉSUS-CHRIST, parler de ses grandeurs, et mettre le couronnement à sa gloire ; car comme un fils sage, dit l'Ecriture, est la couronne de son père, un père infiniment sage peut bien être pareillement la couronne de son Fils. Or ce Fils qui est la sagesse de son Père, étant aussi son Verbe et sa parole, fait au dedans de la divinité son propre panégyrique ; mais au dehors il consent que son témoignage ne soit point reçu : *Si ego glorifico me ipsum, gloria mea nihil est ; est Pater meus qui glorificat me ;* si je me glorifie par ma propre bouche, ma gloire n'est rien, et je veux bien qu'on ne s'en tienne point à mon suffrage ; c'est mon Père qui m'honore de son suffrage. (Joan. VIII, 54). Parlez donc de moi, Père éternel, pendant ma vie ; après ma mort le SAINT-ESPRIT fera mon éloge. Le Père a fait en effet cet éloge sur le Thabor, à la Transfiguration, lorsqu'il prononça intelligiblement ces paroles : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi benè complacui* ; voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection (Matth. XVII, 5). Ce témoignage que le ciel rend au Sauveur, ainsi qu'il le dit lui-même, est sans comparaison plus glorieux que celui qui lui avait été rendu par son précurseur : *Ego habeo testimonium majus Joanne... quia qui misit me Pater ipse testimonium perhibuit de me* (Joan. V, 36). Il lui avait déjà rendu ce même témoignage à son baptême dans le Jourdain, et il l'a fait encore plus glorieusement dans sa triomphante résurrection, dans son Ascension, en rendant son nom célèbre par toute la terre, et en le faisant reconnaître pour le véritable Fils de DIEU.

[Charmes de l'humanité de Jésus]. — Quoique toute la grandeur, la gloire, et l'excellence du Sauveur vînt de la divinité comme de sa source, croiriez-vous bien cependant que son humanité même, quoique souffrante et mortelle, était, selon le langage du Prophète, comme revêtue d'une majesté et d'une beauté plus qu'humaine, que l'on s'apercevait de ce que dit l'Apôtre S. Paul, que toute la plénitude de la divinité habitait en lui corporellement, et qu'on pouvait dire de lui beaucoup plus justement qu'un ancien panégyriste ne l'a dit du premier empereur chrétien : *Ex decore membrorum colligi potest quantus ille cœlestis spiritus intraret habitator* ; la bonne grâce de son corps montrait assez la grandeur de l'esprit divin qui l'animait (*Eumenius Constantino Augusto*) ; parce qu'au même temps où cet éclat sensible frappait les yeux, dit S. Jérôme, le SAINT-ESPRIT faisait briller dans les cœurs la majesté souveraine d'un DIEU fait homme. Sa modestie

même et son humilité, au lieu d'obscurcir cet éclat, lui donnait plus de relief, et cet extérieur si charmant lui était comme un vêtement auguste qui le distinguait des autres hommes (Hieronymus, in Matth.) : *Fulgor ipse divinatis occultæ in humanâ facie relucebat.* (*Le même*).

DE L'AMOUR

ET DE L'IMITATION DU SAUVEUR DU MONDE.

AVERTISSEMENT.

*Nous avons, dans le premier volume de cet ouvrage, amplement parlé de l'*Amour de Dieu *; il semble donc inutile au premier abord de traiter maintenant de l'*Amour *de Notre-Seigneur en particulier, puisqu'étant* Dieu, *il a, conjointement avec les autres personnes divines, un droit incontestable à tout l'amour de notre cœur. Cependant il est bon peut-être de dire ici quelque chose de l'amour spécial que nous devons à la sainte humanité du Sauveur, c'est-à-dire, à* Jésus-Christ *fait homme.*

Peu de prédicateurs ont fait des sermons entiers sur ce sujet : les uns ont confondu l'amour de Notre-Seigneur avec l'amour de Dieu *; et les autres se sont contentés d'en faire la conclusion des mystères, des actions, des bienfaits de ce* Dieu-*Homme, selon que l'occasion s'en est présentée. Mais les livres spirituels et les traités entiers que nous avons sur cette matière nous fournissent abondamment de quoi suppléer au défaut des prédicateurs.*

Quoique ce sujet ainsi distingué et spécifié ne fasse point un mystère particulier, nous avons cru cependant ne pouvoir terminer mieux les mystères du Verbe incarné que par l'Amour que nous lui devons en reconnaissance des précieuses révélations qu'il nous a faites dans l'intérêt de notre salut éternel.

§ I.

Desseins et Plans.

I. — Pour nous exciter à aimer le Sauveur du monde comme un objet infiniment digne de notre amour, je prétends montrer 1° Que JÉSUS-CHRIST a tout le mérite nécessaire pour attirer nos cœurs et pour se les attacher inséparablement ; 2° Que ce même Sauveur a de quoi nous faire espérer sûrement de sa part une réciprocité capable de nous engager à l'aimer parfaitement. La connaissance du mérite, l'assurance d'un amour réciproque, voilà deux puissants motifs d'aimer le Fils de DIEU ; ils feront le partage de ce discours.

On veut absolument du mérite dans les personnes auxquelles on donne son affection. L'amour est le sacrifice du cœur, et même le plus parfait de tous les sacrifices ; en aimant on fait abandon du plus précieux de tous les biens qui est la liberté, en faveur de ceux qu'on aime : l'homme cherche donc à découvrir dans les amis dont il fait le choix un mérite qui puisse autoriser le penchant et l'inclination qu'il a pour eux, un mérite qui justifie le présent qu'il fait de son cœur, de sa liberté, et de lui-même. Le mal est que, par une illusion trop ordinaire, on se forme mille fausses idées sur le mérite des objets purement créés auxquels on accorde son affection ; mais le Sauveur, DIEU et homme, on peut l'aimer sans s'exposer à tomber dans l'erreur et à donner dans l'illusion, parce que son son mérite est 1° un mérite réel et véritable, opposé au mérite purement apparent de la plupart des objets qui sollicitent notre affection ; 2° un mérite parfait, opposé au mérite imparfait des hommes, un mérite fixe et permanent opposé au mérite passager, inconstant et périssable des êtres créés, même les plus accomplis. Ces prérogatives si éminentes du mérite du Sauveur au-dessus de tout ce qu'il y a de grand et de parfait dans l'univers, ces prérogatives, bien conçues et bien exposées, ne peuvent manquer d'exciter dans le cœur de tous les auditeurs un ardent amour envers JÉSUS-CHRIST ; on les trouvera énumérées dans le paragraphe sixième.

2° L'assurance que nous avons du retour, en aimant le Fils de DIEU si aimable, n'est pas un faible motif pour nous engager à l'aimer, puisque nous y trouvons nos plus solides avantages ; je les réduis à trois principaux : 1° par cet amour réciproque. JÉSUS nous met au nombre de ses amis, et ainsi nous élève à une dignité incomparable ; 2° l'amour qu'il a

pour nous est une source de biens et de faveurs pour cette vie et pour l'autre ; 3° l'assurance d'être aimé réciproquement du Fils de Dieu comble un cœur d'une joie qu'aucun accident sur la terre n'est capable de troubler, et le met dans un état où il n'a d'autre chose à craindre que de perdre par sa faute l'amitié de son Dieu. — 1° Il est indubitable que Dieu, qui est fidèle dans ses promesses, accorde son amitié à ceux qui l'aiment et qui lui jurent une fidélité inviolable : *Ego diligentes me diligo ;* car s'il a daigné nous aimer lorsque nous ne l'aimions pas et quand, par l'état où le péché nous avait réduits, nous étions indignes de son amour, quels sentiments de bonté et de libéralité cet ami tendre, ce maître bienfaisant aura-t-il pour nous, lorsqu'il nous verra rétablis en état de grâce, et faisant tous nos efforts pour lui donner des preuves de notre amour ! Il ne se contente pas de nous accorder un pardon entier ; il nous fait ses plus chers amis, et, en nous donnant la grâce sanctifiante qui est comme le nœud de cette amitié qu'il contracte avec nous, il nous donne la qualité d'enfants de Dieu, par une adoption toute divine qui nous fait ses frères et ses cohéritiers, de sorte que par ce moyen nous avons un droit incontestable au royaume du ciel. Quel honneur ! quel avantage ! à quel degré de gloire cette amitié réciproque d'un Homme-Dieu ne nous élève-t-elle point. — 2° Cette amitié du Sauveur à notre égard est la source de toutes les grâces, de toutes les faveurs, et de tous les biens qu'il fait à ses amis dans cette vie et dans l'autre. Je ne parle point ici de ces faveurs extraordinaires qu'il accorde par intervalle à ses favoris, lesquelles sont réservées pour un petit nombre d'âmes choisies ; mais je parle seulement des faveurs qui sont communes à tous les vrais serviteurs de Jésus-Christ, telles que sont une protection spéciale dans toute la conduite de leur vie, une abondance de lumières et de grâces, un secours particulier dans les dangers où leur état et leur emploi les expose, etc. — 3° Cette amitié dont ils sont assurés, autant qu'on le peut être en cette vie, leur inspire une paix et une tranquilité d'âme qu'aucun accident de ce monde ne peut troubler, car ils ont la certitude que celui qui les aime n'ignore rien de ce qui les regarde, et qu'il veille à leurs intérêts plus qu'eux-mêmes, etc.

—

II. — On peut faire un discours utile sur l'amour du Fils de Dieu, en faisant voir que nous sommes obligés de l'aimer pour notre propre intérêt, puisque

1° L'amour de Jésus-Christ fait notre bonheur en cette vie. Si Jésus est fait pour nous, nous sommes faits pour lui : tout autre objet peut amuser notre cœur, celui-là seul le peut contenter : la raison est qu'étant Dieu aussi bien qu'homme, il est le souverain bien et tout le bien possible : *Ostendam tibi omne bonum.* Aimer Jésus-Christ, c'est donc aimer

Dieu, qui pour attirer notre amour, s'est rendu sensible en la personne de cet Homme-Dieu, et s'est en quelque sorte proportionné à la capacité et à l'inclination de notre cœur. Or qu'y a-t-il de plus doux que d'aimer cet objet infiniment aimable ; de posséder cet objet qui renferme tous les biens, et qui fait le souverain bonheur dans le ciel? Je dis : le posséder d'une manière toute particulière, puisqu'il vit en nous et que nous vivons en lui, selon l'expression de S. Paul; je dis : le posséder réellement par le moyen de l'Eucharistie, dans laquelle il fait comme partie de nous-mêmes; mais outre cela je dis encore : le posséder par la grâce, qui l'unit à nous si étroitement que rien ne peut nous l'arracher si nous le voulons, et qui donne une espérance certaine de le posséder encore un jour plus parfaitement : n'est-ce pas un bonheur incomparable, et en peut-on souhaiter un plus grand en cette vie? Or n'est-ce pas l'avantage que nous procure l'amour de Jésus-Christ? C'est la bonne part qu'avait choisie Madeleine. Celui-là ne mérite-t-il pas d'être malheureux, qui cherche son bonheur ailleurs?

2° L'amour de Jésus-Christ est le gage le plus sûr de notre bonheur futur et la marque la plus infaillible de notre prédestination. Les autres marques, comme la miséricorde envers les pauvres, la dévotion envers la mère de Dieu, en sont à la vérité des marques bien sensibles ; et cependant elles ne sont pas absolument infaillibles ; mais on ne peut avoir un amour sincère et constant pour Jésus-Christ, et n'être pas prédestiné ; les raisons en sont évidentes.

3° L'amour de Jésus-Christ n'est pas seulement la marque de notre bonheur éternel, mais encore sa cause la plus efficace. La prédestination est l'effet d'une heureuse distinction que Dieu fait de certaines personnes qu'il tire de la masse de perdition, et d'un amour particulier qu'il a pour elles; or pour qui a-t-il cet amour particulier, si ce n'est pour ceux qui aiment particulièrement son Fils? Il l'aime d'un amour infini, il n'aime rien que lui, ou il n'aime rien que par rapport à lui, de sorte que nous en sommes aimés à proportion de l'amour que nous avons pour Jésus-Christ ; si nous n'aimons point ce Fils, Dieu à son tour ne nous aime point, et il nous réprouve, etc.

—

III. — Nous ne pouvons prendre de dessein plus convenable à ce sujet que d'exposer les motifs qui nous obligent à aimer le Sauveur du monde. En voici trois qui peuvent faire le partage d'un discours.

1° Jésus-Christ étant l'unique objet de la complaisance du Père éternel pendant toute l'éternité, il doit l'être de tout notre amour durant cette vie. Aussi est-ce sa volonté que nous l'aimions, puisqu'il n'a envoyé ce Fils au monde que pour le faire aimer des hommes; les hommes ne lui plaisent qu'autant qu'ils ont de rapport avec ce Fils bien-aimé, il

ne les aime qu'autant qu'ils ont d'amour pour lui, et il ne les prédestine enfin au bonheur éternel que par la conformité qu'ils ont avec lui : *Quos scivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (Rom. VIII, 9).

2° JÉSUS-CHRIST lui-même n'est venu au monde que pour porter les hommes à cet amour : ses pensées, ses désirs, ses actions et ses souffrances ont eu cet amour pour leur but principal ; il proteste qu'il n'est venu sur la terre que pour allumer dans le cœur de tous les hommes le feu de son divin amour, et qu'il ne souhaite rien tant que cela : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur* (Luc. XII, 49)?

3° Le SAINT-ESPRIT n'a point d'autre but en venant dans nos âmes que de nous faire connaître, aimer, et imiter JÉSUS-CHRIST ; le Sauveur lui-même nous l'assure, lorsqu'il dit dans l'évangile qu'un des principaux motifs de la venue du SAINT-ESPRIT sera de rendre témoignage de lui aux hommes, c'est-à-dire, d'imprimer sa connaissance dans leur esprit, et son amour dans leur cœur.

—

IV. — Voici trois autres motifs d'aimer le Sauveur, qui peuvent encore servir de sujet et de partage pour un sermon : 1° nous devons aimer JÉSUS-CHRIST parce qu'il est aimable ; 2° parce qu'il nous a aimés le premier ; 3° parce qu'il désire ardemment que nous l'aimions.

1° Tout ce qui est beau et parfait est naturellement aimable ; et tout ce qui est infiniment beau et infiniment parfait est infiniment et nécessairement aimable. C'est pourquoi les bienheureux qui voient clairement la beauté et les perfections de DIEU, l'aiment si nécessairement qu'il n'est pas dans leur pouvoir de s'en défendre, et ils l'aimeraient infiniment, s'ils étaient capables d'un amour infini. Ce serait donc une heureuse nécessité pour nous d'aimer le Verbe incarné, si nous connaissions toutes ses perfections, et même si nous méditions souvent celles que nous connaissons, puisqu'il les renferme toutes en lui, créées et incréées, humaines et divines, spirituelles et corporelles, et que, par conséquent, il renferme tout ce qui peut contenter notre esprit, tout ce qui peut gagner notre cœur, tout ce qui peut même flatter nos passions, tout ce qui peut charmer nos sens, et ensuite tout ce qui peut attirer notre amour. N'est-ce donc pas une espèce de prodige qu'il ne l'attire pas, et que nous puissions nous défendre contre tant de raisons de l'aimer? — Voir ci-dessous pour les détails.

2° Nous devons aimer le Sauveur parce qu'il nous a aimés. Si l'amour est le seul prix dont on peut justement payer l'amour, on peut dire aussi que c'est le moyen le plus efficace pour se faire aimer ; quel doit être donc notre amour pour le Sauveur qui nous a aimés autant qu'il est capable d'aimer ! Il nous a plus aimés que nous ne nous aimons nous-mêmes, et cependant jusques où ne va pas notre propre amour ! Il nous a

tant aimés que, quand tous les anges et tous les hommes s'uniraient ensemble pour nous aimer de toutes leurs forces, leur amour aurait moins de proportion avec celui que JÉSUS-CHRIST nous porte qu'une goutte d'eau n'en a avec tout l'océan : c'est ce qui fait que S. Jean, parlant de l'amour de Notre-Seigneur pour les hommes, dit qu'il l'a porté jusqu'à l'excès, que son amour en cette occasion a poussé sa puissance à bout, et que tout DIEU qu'il est, il l'a mis en quelque façon dans l'impuissance d'en faire davantage pour les hommes : *Cùm dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos* (Joan. XIII, 1). — On trouvera plus loin le développement de cette vérité.

3° Le Fils de DIEU désire ardemment que nous l'aimions ; si nous désirons avec ardeur l'amitié des hommes, c'est, ou pour le plaisir que nous y trouvons, ou pour les avantages que nous en espérons, ou pour l'honneur qu'elle nous fait et la considération qu'elle nous attire; aucune de ces raisons ne pouvait obliger le Fils de DIEU à rechercher avec empressement l'amitié de l'homme. C'eût été, ce semble, beaucoup pour nous que DIEU eût bien voulu souffrir que nous l'aimassions, et nous eussions dû tenir cette condescendance pour une grâce singulière; que sera-ce donc de voir JÉSUS, cet Homme-DIEU, désirer notre amitié avec ardeur, et la demander avec empressement? — On trouvera dans la suite de quoi remplir cette partie.

—

V. — Il y a tant de choses à dire sur l'amour du Sauveur, et cette matière est si ample, qu'on ne peut l'épuiser; c'est pourquoi, il est nécessaire de la partager en plusieurs discours. Voici encore trois motifs qui peuvent faire le sujet et la division d'un autre sermon. 1° Nous devons aimer le Sauveur du monde pour les biens infinis qu'il nous a procurés; 2° Nous devons l'aimer parce qu'il s'est donné lui-même à nous, et qu'il s'est fait notre propre bien ; 3° Nous devons l'aimer pour les maux dont il nous a délivrés, et que sans son secours nous n'eussions pu éviter.

1° Après avoir expliqué la pensée de l'Apôtre, que JÉSUS-CHRIST nous a enrichis et comblés de tant de biens que rien de ce que nous souhaitons ne nous peut manquer : *In omnibus divites facti estis in illo, ita ut nihil vobis desit in ullâ gratiâ* (I Cor. L, 5); pour en faire en quelque manière concevoir la multitude et la grandeur, il ne faut que bien exposer que nous lui sommes redevables de tous les biens de la nature, de la grâce et de la gloire, que nous lui devons les bienfaits inestimables de la rédemption, de la prédestination, de la vocation, de la justification, et celui qui doit mettre le sceau à tous les autres, de la glorification. Il est à propos de s'arrêter principalement au bienfait de la rédemption, qui est le principe de tous les autres et qui en renferme lui seul plusieurs, parce que dans cette vue et dans ce dessein de nous racheter, il n'a pensé qu'à

nous depuis le premier jusqu'au dernier moment de sa vie, il n'a agi, n'a parlé, n'a souffert, n'a travaillé, n'a vécu en un mot que pour nous ; de manière que nous pouvons compter les bienfaits du Sauveur par tous les mouvements de son cœur dont nous avons été ou l'objet ou la fin , et par tous les moments de sa vie, qui tous, sans exception, ont été consacrés, pour ainsi dire, à nos intérêts.

2° Il faut supposer que, quelques biens que le Seigneur nous eût donnés et quelques présents qu'il nous eût faits, ils n'auraient pu pleinement contenter ni l'inclination de Dieu, ni la capacité du cœur de l'homme, tant qu'il ne se serait pas donné lui-même. Il faut montrer que Jésus-Christ, après avoir donné toutes choses, s'est enfin donné lui-même, selon ces paroles de S. Bernard : *Non jam sua, sed semetipsum nobis impendit*; c'est ce qu'il a fait dans l'Eucharistie où il s'est donné lui-même tout entier avec son corps, son âme, son sang, sa divinité, et cela de la manière du monde la plus parfaite; dans sa Passion, ne nous a-t-il pas donné sa vie, ses mérites? et toute sa vie ne nous est-elle pas donnée pour nous servir d'exemple? tout ce qu'il a et tout ce qu'il est n'a-t-il pas été employé à nos usages, comme étant tout à nous?

3° Il n'est pas difficile de faire voir les maux dont le même Sauveur nous a délivrés; qui ne sait que c'est uniquement par son moyen que nous sommes affranchis de la tyrannie du péché, qui est proprement l'unique mal qui soit au monde, et ensuite des peines éternelles que nous avions méritées et auxquelles le péché nous avait assujettis; de sorte que nous ne lui sommes pas moins obligés pour les maux infinis dont il nous a préservés, que pour les biens sans nombre dont il nous a comblés, parce qu'en nous délivrant du péché, il nous a délivrés de ses suites, c'est-à-dire, de l'esclavage du démon, de la haine et de la colère de Dieu, de la mort éternelle, et des supplices de l'enfer.

—

VI. — Pour exciter en nous l'amour du Sauveur, nous pouvons considérer qu'il se dit notre ami : *Non jam dicam vos servos; vos autem dixi amicos* (Joan. xv, 15).

1° L'honneur que le Fils de Dieu nous fait, et la dignité où cette qualité d'ami du souverain de l'univers nous élève, est telle que nous n'aurions jamais osé lui donner ce nom d'ami des hommes que les rois mêmes de la terre croient si fort au-dessous d'eux, s'il ne se l'était donné lui-même, en appelant les hommes ses amis. C'est pour cela qu'en parlant à ses Apôtres, il leur déclare qu'il ne les regarde point comme des esclaves, ou comme des serviteurs, mais comme ses véritables amis, auxquels il ouvre tout son cœur, pour ne leur cacher aucun des secrets que son Père lui a communiqués. Laquelle des deux choses doit le plus nous étonner, ou de la condescendance de ce Dieu de majesté qui veut bien s'abaisser jusqu'à

honorer les hommes de son amitié, ou de l'ingratitude et de la stupidité des hommes qui sont peu sensibles à un si grand honneur?

2° Si JÉSUS-CHRIST prend la qualité d'ami à notre égard, il en remplit parfaitement tous les devoirs, puisqu'il est un ami généreux, fidèle et constant. Il fait éclater la générosité de cette amitié envers nous, en faisant un sacrifice de son repos, de sa joie, de sa gloire, et de sa vie même, pour nous en donner des témoignages ; sa fidélité paraît en ne manquant à pas un des devoirs de l'amitié, nous consolant dans nos afflictions, nous secourant dans nos besoins, nous assistant de ses grâces, et nous faisant part de tous ses biens ; enfin il est un ami constant, puisqu'il ne se rebute pas de nos froideurs, ni même de nos infidélités, et qu'il ne nous abandonne pas lors même que nous l'abandonnons. (*Ce dessein est du* **P. Nepveu**).

—

VII. — Pour être prédestiné, il faut aimer et imiter JÉSUS-CHRIST qui, comme dit S. Paul, est le premier prédestiné entre ses frères. Sur quoi il faut supposer que l'économie du salut est appuyée sur trois grands mystères : 1° Sur le mystère de la prédestination; 2° Sur le mystère de l'Incarnation; 3° Sur le mystère de la régénération par le Baptême. Il a fallu d'abord que nous fussions prédestinés, dit l'Apôtre, puisque l'Éternel nous a choisis dans son Fils pour être des saints: *Elegit nos in ipso ante mundi constitutionem, ut essemus sancti* (Ephes. I, 4); ensuite il a fallu que l'Éternel envoyât son Fils dans le monde, non pour le juger, mais pour le sauver : *Non enim misit* DEUS *Filium suum ut judicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum* (Joan. III, 17) ; enfin il a fallu que le fruit de la Rédemption nous fût appliqué par le Baptême, afin d'être les héritiers et les cohéritiers de JÉSUS-CHRIST : *Si filii, et hæredes, hæredes quidem* DEI, *cohæredes autem Christi* (Rom. VIII, 17). D'où il suit nécessairement 1° Que nous ne pouvons être sauvés, si nous ne sommes prédestinés; et que nous ne pouvons être prédestinés, si nous n'aimons JÉSUS-CHRIST et si nous ne sommes semblables à lui. — 2° Que nous ne sommes point sauvés, si nous n'entrons dans le dessein du Père éternel nous donnant son Fils par le mystère de l'Incarnation ; et nous n'y entrons point, si nous ne travaillons continuellement à détruire en nous l'amour du monde, pour mettre en sa place l'amour de JÉSUS-CHRIST. — 3° Que nous ne saurions nous sauver, si le prix de notre Rédemption ne nous est appliqué par le Baptême qui nous fait chrétiens; et nous ne sommes pas de véritables chrétiens, si nous n'aimons JÉSUS-CHRIST, et si nous ne pratiquons les vertus dont il nous a donné l'exemple.

1° Sans discuter la question de savoir si la prédestination est antérieure ou postérieure à la vision de nos mérites, on peut dire : 1° Qu'il n'y aura que les prédestinés qui arriveront à l'heureux terme; 2° Que ces prédes-

tinés n'arriveront point à la céleste patrie sans l'exercice des bonnes œuvres. De ces deux vérités constantes, il résulte clairement que le mérite le plus essentiel, que le moyen le plus sûr pour acquérir ce bonheur, c'est d'aimer et d'imiter JÉSUS-CHRIST. En effet, S. Jean, dans l'une de ses Epîtres, dit que celui qui n'aime pas est dans la mort : *Qui non diligit, manet in morte* (I Joan. III, 14); S. Paul n'enchérit-il pas sur cette expression, quand il dit que ne pas aimer JÉSUS-CHRIST, c'est être anathème : *Si quis non amat Dominum* JESUM CHRISTUM, *sit anathema* (I. Cor. XVI, 22). N'est-ce pas cet amour, soutenu par les œuvres, qui fait cette parfaite conformité de nous avec JÉSUS-CHRIST, et qui nous assure tout à la fois de notre vocation et de notre prédestination? C'est ce que le même Apôtre décidepar cet oracle divin : *Tous ceux que* DIEU *a prévus, par sa prescience éternelle, devoir être du nombre de ses élus, il les a en même temps prédestinés pour être conformes à l'image de* JÉSUS-CHRIST, *son Fils* : *Quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (Rom. VIII, 29). Or cette conformité bien conçue emporte nécessairement et l'amour et l'imitation de JÉSUS-CHRIST, dont la vie n'a eu que ce double exercice d'aimer toujours son Père, et d'être comme lui toujours occupé à des œuvres saintes dignes d'un DIEU : *Pater meus usque modo operatur, et ego operor* (Joan. V, 17).

2° On peut dire 1° Que le dessein du Père éternel dans la création de tous les êtres intelligents a été de leur donner une inclination naturelle à aimer son image substantielle, le Verbe éternel, et à se perfectionner par un accroissement perpétuel de toutes les vertus pour lui devenir conformes. Comme le Père ne trouve son bonheur que dans la production de cette image substantielle, que c'est en elle qu'il prend toutes ses complaisances, qu'elle est le terme de sa connaissance; il en résulte que le terme de la perfection de tous les êtres intelligents, que le plus haut degré de leur bonheur, dans cette terre d'exil et dans la céleste patrie, c'est d'aimer JÉSUS-CHRIST, c'est de lui ressembler, considéré comme Verbe. 2° Le malheur et de l'ange et de l'homme, c'est de n'avoir ni aimé, ni imité ce Verbe adorable ; car au lieu de l'imiter dans sa bonté et de l'aimer, ils ont voulu l'un et l'autre l'imiter dans sa grandeur et dans son indépendance, selon la remarque de S. Bernard ; ils ont dit tous deux : *Similis ero Altissimo* (Isai. XIV, 14). Les voilà donc égarés du véritable chemin ; comment y rentrer? En aimant, en imitant ce Verbe divin, revêtu de nos faiblesses: l'évangile fait consister le bonheur de la vie présente et même le bonheur de la vie future, uniquement dans l'amour, la connaissance et l'imitation de JÉSUS-CHRIST : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te* DEUM *verum, et quem misisti* JESUM CHRISTUM (Joan. XVII, 3).

3° L'on peut dire 1° Que personne ne mérite de porter le nom de chrétien, s'il n'aime JÉSUS-CHRIST, et s'il ne le copie en tout ; car le chrétien tire son nom de JÉSUS-CHRIST. C'est donc en vain, dit S. Cyprien, qu'il se pare de ce glorieux titre, s'il ne fait tous les jours les derniers efforts pour

égaler son original : *Christianus nemo dicitur rectè, nisi qui Christo moribus, quoad valet, coæquatur;* et S. Malachie, que l'on s'efforçait de détourner d'une action digne de sa sainteté, ne dit-il pas: C'est en vain que je porte le nom de chrétien, si je n'aime JÉSUS-CHRIST et si je ne suis pas son exemple? *Frustra sum Christianus, si Christum non sequor.* 2° C'est l'obligation que nous contractons au Baptême ; S. Paul nous la met devant les yeux quand il nous dit: Vous tous qui avez été baptisés, vous êtes revêtus de JÉSUS-CHRIST, comme d'un habit qui vous couvre tellement que votre vieil homme ne doit plus paraître : il est enseveli comme un mort; c'est la vie de JÉSUS-CHRIST qui doit paraître et opérer en vous : *Quicumque enim in Christo baptizati estis, Christum induistis* (Gal. III, 27). En effet, rappelant ce qui s'est passé dans cette auguste cérémonie, nous verrons que nous n'avons renoncé à Satan, à ses œuvres et à ses pompes, que pour nous attacher à JÉSUS-CHRIST par un amour qui commence dans cette vie et qui se perfectionne dans l'autre : *Abrenuntio diabolo et operibus ejus et adhæro tibi, Christe.* (Ritual. Rom.)

—

VIII. — Si nous voulons savoir en particulier de quelle manière nous devons aimer JÉSUS-CHRIST, S. Bernard nous enseigne toute la pratique en trois mots : *Disce, ô christiane, quemadmodum diligas Christum; disce amare dulciter, amare prudenter, amare fortiter.* Voilà trois moyens d'aimer JÉSUS-CHRIST renfermés dans l'amour que lui-même a eu pour nous. Apprenez, chrétiens, de JÉSUS-CHRIST même comment il le faut aimer: 1° Aimez-le avec douceur ; 2° Aimez-le avec prudence ; 3° Aimez-le avec force.

Ce grand saint, qui était lui-même un maître consommé en cette sublime science, expliquant pourquoi ces trois qualités doivent être jointes ensemble pour l'exercice de ce divin amour, fait remarquer trois dangereux obstacles qui se rencontrent dans la pratique. Le premier est la sensibilité de notre cœur pour toutes les choses visibles ; il s'y attache de telle sorte qu'il ne goûte point les choses de DIEU : *Non sapis ea quæ* DEI *sunt* (Matth. XVI, 23), disait le Sauveur au premier de ses Apôtres. Le second est que, si nous sentons quelquefois de l'attrait ou du goût pour les choses divines, nous nous laissons aller à des indiscrétions et des extravagances qui corrompent le mérite d'un si saint exercice. Le troisième enfin est que, si nous en usons avec prudence, nous nous y comportons avec une lâcheté qui nous en fait perdre tout le fruit. Or c'est pour combattre ces trois obstacles que S. Bernard demande dans la pratique de l'amour envers le Sauveur de la douceur, de la prudence, et de la force.

1° Nous devons l'aimer avec douceur, plaisir et suavité, afin que les attraits des créatures ne corrompent point notre cœur, et ne nous dé-

tournent point de son amour; aussi voyons-nous que ceux qui aiment véritablement le Sauveur trouvent son joug léger, et ressentent de la joie à son service : *Superabundo gaudio*, comme s'écriait l'Apôtre (II Cor. VII, 4)

2° Nous devons l'aimer prudemment, afin que les illusions de notre amour-propre ou du démon ne nous jettent point dans des indiscrétions qui, à moins qu'on ne suive la conduite d'un sage directeur, sont toujours à craindre en cette matière.

3° Notre amour doit être fort et constant, afin que nous ne nous laissions pas vaincre ou abattre par les difficultés que l'on trouve à l'imiter et à le suivre : chose à laquelle cet amour nous oblige. Voici comme S. Bernard s'en explique : *Dulciter ne illecti, prudenter ne decepti, fortiter ne oppressi ab amore Domini avertamur.* (*Le P. Haineufve, Réponses aux demandes sur la vie spirituelle,* part. 2, traité 9).

—

IX. — Nous devons aimer JÉSUS-CHRIST pour les rapports qu'il a avec nous. Si nous ne pouvons nous défendre d'aimer les personnes qui ont avec nous certaines liaisons, lesquelles sont comme des charmes secrets, mais puissants, qui engagent doucement deux cœurs, ou des liens invisibles qui les attachent l'un à l'autre ; si, dis-je, nous ne pouvons nous défendre de les aimer, JÉSUS-CHRIST, qui voulait mériter non-seulement notre amour, mais encore notre tendresse, a voulu avoir à notre égard tous les rapports qui étaient capables de l'exciter. Sans parler de ceux que nous avons avec lui comme avec notre DIEU, notre créateur et notre souverain bien, en voici trois autres qui peuvent faire la matière d'un discours. 1° Il est en effet roi, puisque nous sommes ses sujets par le Baptême ; 2° Il est notre maître, puisqu'il nous enseigne une doctrine toute céleste ; 3° Il est notre frère, par une alliance toute particulière qu'il a contractée avec nous. Or si chacun de ces rapports pris en particulier est capable d'exciter notre amour, que sera-ce si nous les réunissons tous ensemble ? de quelle ardeur ne doivent-ils point embraser notre cœur ?

—

X. — On peut encore dans un discours faire voir : 1° Que notre perfection et notre sainteté en cette vie consistent dans l'amour que nous portons à JÉSUS-CHRIST, et dans la ressemblance que nous avons avec lui par l'imitation de ses vertus ; en sorte que plus nous l'aimons et plus nous lui ressemblons, plus nous sommes saints et parfaits. On peut ici montrer combien c'est une heureuse pratique de s'exercer en l'amour de JÉSUS-CHRIST, et comme elle surpasse toutes les autres dévotions ;

2° Quels sont les véritables moyens d'acquérir ce parfait amour, et en quoi consiste cette imitation. Le premier est de bien méditer les motifs que nous avons de l'aimer, et que nous avons indiqués plus haut : si nous en sommes fortement pénétrés, ils doivent faire naître dans le cœur au moins le désir de l'aimer. Le second est de le demander instamment et souvent à Dieu ; car si nous étions touchés de ce véritable désir, nous ne ferions point d'autres prières que celle-là, qui seule suffirait pour nous rendre parfaits et heureux. Le troisième est de s'accoutumer à avoir toujours le Sauveur présent devant les yeux afin de l'imiter, et de se demander en toutes ses actions de quelle manière le Fils de Dieu les eût faites, etc.

XI. — Nous devons aimer le Fils de Dieu : 1° Parce qu'il nous a aimés, ayant eu pour nous une charité infinie qui lui a fait tout faire et tout entreprendre pour notre amour;

2° Parce qu'il est digne de toute notre affection, ayant toutes les amabilités divines et humaines, capables de gagner notre cœur.

3° Parce que nous lui sommes redevables de tous les biens que nous avons et que nous aurons jamais.

Ou bien, ce qui revient au même dessein, nous devons avoir pour lui un amour de justice, d'inclination, et de reconnaissance.

§ II.

Les Sources.

[Les SS. Pères]. — **S. Augustin**, *sermon* 86, expliquant ces paroles du ch. viii de S. Matthieu : *Abneget semetipsum, tollat crucem suam, sequatur me*, auxquelles il ajoute celles de S. Jean: *Qui non diligit* etc. (I Joan. iii, 14), dit de très-belles choses dans tout le corps de ce sermon. — *De Cathechizand. rud.*, sur ces paroles de S. Jean: *Quoniam* Deus *prior dilexit nos* (I Joan. iv, 19), prouve invinciblement l'obligation d'aimer Jésus-Christ qui nous a aimés le premier. — Confess. iv, 9, dit des choses fort touchantes sur ce sujet. — *Manuale*, 10, s'étend sur ce sujet avec beaucoup d'onction. — xv *de Civit.* Dei, 38. — xii *de Civit.* Dei. — *Serm.* 19, parle fort amplement sur cette matière. — *Homil.* 84, il prouve que la vie de Jé-

SUS-CHRIST est dans l'évangile, et que nous le devons suivre en tout. — *Enchir.*, 53, fait le détail de la vie de JÉSUS-CHRIST, et prouve que nous le devons imiter. — *Psal.* 56, prouve fort au long, par le motif de la tradition, que nous devons imiter JÉSUS-CHRIST, comme les Apôtres, les successeurs des Apôtres, et les premiers fidèles l'ont imité. — *Psal.* 64, fait la distinction de l'amour de DIEU et de l'amour du monde, et donne les marques pour discerner si l'on aime JÉSUS-CHRIST. — *De Catechizand. rudib.*, dit que le Verbe ne s'est fait homme que pour nous forcer à l'aimer. — *Epist. ad Macedon.* explique ce qui nous rend bons ou mauvais, savoir l'amour de JÉSUS-CHRIST ou la haine que l'on a pour ses maximes saintes. — *De Moribus Eccles.*, enseigne la manière d'aimer JÉSUS-CHRIST, et en fournit les motifs. — Sur ces paroles : *Mandatum novum do vobis*, dit de très-belles choses sur l'amour de JÉSUS-CHRIST.

S. Jérôme, *Epist. ad Demetriad.*, explique ce que c'est qu'aimer JÉSUS-CHRIST, ajoutant que c'est aimer que d'imiter ; il entre dans le détail des vertus de JÉSUS-CHRIST qui doivent être les nôtres. — Sur Josué, *Homil.* I. fait voir avec étendue qu'il faut renoncer aux amis du siècle pour aimer JÉSUS-CHRIST.

S. Ambroise, *de fugâ sæculi*, prouve que l'amour de JÉSUS-CHRIST ne peut être allié avec l'amour du monde. — *In Psalm.* CXVIII, fait voir qu'aimer JÉSUS-CHRIST, c'est l'imiter dans toutes ses actions.

S. Grégoire, II, V et XVI *Moralium*. — *Homilia super Maria stabat ad monumentum*. — *Hom. sup. Ezech.*

S. Bernard, *De amore* DEI. — *Super Cant.* serm. 20, enseigne avec un grand détail quelle est la manière d'aimer la sagesse incréée. — *Sup. Cantica*, *serm.* 30. — *Tract. de diligendo* DEO.

Le vénérable **Bède**, *sur le Cantique*, traite cette matière avec sa netteté et son ordre ordinaire.

S. Basile, *Hexameron*, parle avec étendue de l'amour de JÉSUS-CHRIST. — Sermon de la tentation.

S. Cyprien, *De oratione Dominicâ.*

[Livres spirituels]. — *De Imitatione Christi*, I, 10.

Le P. Gaudier, *De naturâ et statibus perfectionis*, sur la fin de l'ouvrage, a deux excellents traités où il explique théologiquement ce qui regarde ce sujet. L'un de ces traités est intitulé : *De sanctissimo* CHRISTI JESU DEI *et hominis amore* ; l'autre a pour titre : *De verâ* CHRISTI JESU DEI *et hominis imitatione.*

Le P. Eusèbe Nieremberg a fait un livre sous le titre : JESUS *amabilis*, traduit en latin par le P. Brignon, où l'on trouve réuni ce qu'il y a de plus solide sur cette matière, et d'où nous avons tiré la meilleure partie de ce que nous avons dit sur ce sujet.

Il y a aussi un livre anonyme intitulé : *De l'amour de Notre-Seigneur*, ou *Association pour demander l'amour de Notre-Seigneur et l'augmentation*

de cet amour, ou l'on trouve de très-bonnes choses sur ce sujet, mais elles semblent prises de Nieremberg.

Le P. Saint Jure, *De la connaissance et de l'amour de Notre-Seigneur,* part. 1, a traité à sa manière tous les motifs que nous avons d'aimer le Sauveur.

Le P. Haineufve, *Réponses aux demandes sur la vie spirituelle,* part. 2, traité 9, parle de l'amour particulier de JÉSUS-CHRIST. — *Entretien* 1er, il montre l'obligation que nous avons d'aimer particulièrement Notre-Seigneur, et quel est cet amour particulier. — *Entretien* 2, il montre par des exemples tirés de l'Ecriture les qualités que doit avoir cet amour. — *Entretien* 3, il montre ce qui se trouve de plus ou de moins considérable dans cet amour particulier de JÉSUS-CRRIST, que dans l'amour de DIEU en général. — *Entretien* 4, il montre comment il est vrai que la personne sacrée de JÉSUS-CHRIST fait l'objet de nos plus justes désirs. — *Entretien* 6, il fait voir comme l'imitation de JÉSUS-CHRIST est la marque la plus assurée de l'amour que nous lui portons, et en quoi consiste cette imitation.

Le P. Nepveu, a fait une retraite sur Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, où il est parlé de l'amour que nous lui devons porter, et des moyens que nous avons de nous y exciter. — *Réflexions chrétiennes,* montre que nous devons aimer JÉSUS-CHRIST parce qu'il nous aime. — *Réflexion pour le* 29e *jour de Septembre,* montre que JÉSUS-CHRIST est un parfait ami. — *Réflexion pour le* 3e *jour de Juillet,* parle encore de l'amour de JÉSUS-CHRIST. — *L'Esprit du christianisme,* parle amplement de l'imitation de JÉSUS-CHRIST, et dit en quoi nous le devons imiter.

Grenade, *De l'amour de* DIEU, traité 2e, introduit le Sauveur du monde qui se plaint amèrement de ce que, toutes les raisons se trouvant en lui pour être aimé, les hommes le quittent pour donner leur amour aux choses de la terre. — *Catéchisme,* part. 4, a un dialogue sur l'amour du Sauveur.

L'abbé de la Trappe, *Conférence pour le* 4e *dimanche de l'Avent,* parle de l'imitation de JÉSUS-CHRIST, et montre combien peu de personnes l'imitent.

Matthias Faber, *Dominic.* 17, *conc.* 3, rapporte les raisons qui nous doivent enflammer en l'amour de JÉSUS-CHRIST.

Labatha, Titulo *Christus,* traite de l'amour que nous devons avoir pour JÉSUS-CHRIST, et de l'obligation où nous sommes de l'imiter.

§ III.

Passages, exemples et applications de l'Ecriture.

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis. Joan. XIII, 15.

Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait.

Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. Ibid. 1.

Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les a aimés jusqu'à la fin.

Mandatum novum do vobis: Ut diligatis invicem sicut dilexi vos. Ibid. 34.

Je vous donne un nouveau commandement, qui est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés.

Si diligitis me, mandata mea servate. Joan. XIV, 15.

Si vous m'aimez, observez mes commandements.

Qui habet mandata mea, et servat ea, ille est qui diligit me; qui autem diligit me, diligetur à Patre meo: et ego diligam eum, et manifestabo ei me ipsum. Ibid. 21.

Celui qui observe mes commandements avec fidélité, m'aime; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et je me manifesterai à lui.

Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. Ibid. 23.

Si quelqu'un m'aime, il gardera ma loi; et mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous y fixerons notre demeure.

Qui non diligit me, sermones meos non servat. Ibid. 21.

Celui qui ne m'aime point ne garde point mes commandements.

Si diligeretis me, gauderetis utique, quia vado ad Patrem. Ibid. 28.

Si vous m'aimiez, vous auriez de la joie de ce que je vais à mon Père.

Sicut palmes non potest ferre fructum à semetipso, nisi manserit in vite, sic nec vos, nisi in me manseritis. Id. XV, 4.

Comme la branche ne peut porter de fruit par elle-même, si elle ne demeure fixée à la vigne, il en est de même de vous, si vous ne demeurez en moi.

Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint, quodcumque volueritis petetis, et fiet vobis. Ibid. 7.

Si vous demeurez en moi, et si mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et vous l'obtiendrez.

Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos. Manete in dilectione meâ. Ibid. 9.

Je vous aime comme mon Père m'a aimé; demeurez fermes dans mon amour.

Si præcepta mea servaveritis, manebitis in dilectione meâ, sicut et ego Patris mei præcepta servavi, et maneo in ejus dilectione. Ibid. 10.

Vous demeurerez dans mon amour, si vous observez ma loi; comme j'ai gardé les commandements de mon Père et que je demeure dans son amour.

Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem sicut dilexi vos. Ibid. 12.

Mon commandement, c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés.

Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis. Ibid. 14.

Vous êtes mes amis si vous gardez mes commandements.

Jam non dicam vos servos, quia servus nescit quid faciat Dominus ejus; vos autem dixi amicos, quia omnia quæcumque audivi à Patre meo nota feci vobis. Ibid. 15.

Je ne vous appellerai plus des serviteurs, parce que le serviteur ne sait point les secrets de son maître; mais je vous appellerai mes amis, parce que je vous ai fait part de tout ce que j'ai appris de mon Père.

Qui me odit, et Patrem meum odit. Ibid. 23.

Celui qui me hait, hait mon Père.

Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te DEUM *verum, et quem misisti* JESUM CHRISTUM. Id. XVII, 3.

La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le véritable DIEU, et à connaître JÉSUS-CHRIST que vous avez envoyé.

Et pro eis ego sanctifico me ipsum, ut sint et ipsi sanctificati in veritate. Ibid. 19.

Je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient eux-mêmes sanctifiés dans la vérité.

Et notum feci eis nomen tuum, et notum faciam, ut dilectio quâ dilexisti me, in ipsis sit, et ego in ipsis. Ibid. 26.

Je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître de plus en plus, afin que l'amour que vous avez pour moi soit en eux, et que je sois en eux.

Imitatores mei estote, sicut et ego Christi. I Cor. XI, 1.

Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de JÉSUS-CHRIST.

Vos autem estis corpus Christi, et membra de membro. I Cor. XII, 27.

Vous êtes le corps de JÉSUS-CHRIST, et les membres de ses membres.

Nemo in Spiritu DEI *loquens dicit anathema* JESU. I Cor. XII, 3.

Nul parlant par l'Esprit de DIEU ne dit anathème à JÉSUS-CHRIST.

Sive ergo vivimus, sive morimur, Domini sumus. Rom. XIV, 8.

Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur.

Si quis non amat Dominum nostrum JESUM CHRISTUM, *sit anathema.* I Cor. XVI, 22.

Si quelqu'un n'aime point le Seigneur JÉSUS-CHRIST, qu'il soit anathème.

Charitas Christi urget nos... Pro omnibus mortuus est Christus, ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est, et resurrexit. II Cor. V, 15.

L'amour de JÉSUS-CHRIST nous presse..... JÉSUS-CHRIST est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent point pour eux, mais pour JÉSUS-CHRIST qui étant mort pour leur salut, est ressuscité.

Si qua ergo in Christo nova creatura, vetera transierunt. Ibid. 17.

S'il y a en JÉSUS-CHRIST une nouvelle créature, les choses anciennes sont donc passées.

Scitis enim gratiam Domini nostri JESU CHRISTI, *quoniam propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis.* II Cor. VIII, 9.

Vous connaissez la grâce de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, qui s'est fait pauvre pour vous, de riche qu'il était, pour vous enrichir de sa pauvreté.

Gratia cum omnibus qui diligunt Dominum nostrum JESUM CHRISTUM. Ephes. VI, 24.

La grâce soit avec ceux qui aiment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Mihi vivere Christus est, et mori lucrum. Philip. I, 21.

JÉSUS-CHRIST est ma vie, et c'est un avantage pour moi de mourir.

Aspicientes in auctorem fidei qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contemptâ. Hebr. XII, 2.

Considérant l'auteur de notre foi, lequel a embrassé la croix et les ignominies qui y sont attachées, au lieu de prendre les joies qui lui étaient offertes.

Facies secundum exemplar quod tibi ostensum est in monte. Heb. VIII, 5.

Faites selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne.

Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui, ipsum audite. Matth. XVII, 5.

Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le.

Et in hoc scimus quoniam cognovimus eum, si mandata ejus observemus. I Joan. II, 3.

Nous connaissons si nous aimons JÉSUS-CHRIST, lorsque nous gardons ses commandements.

Qui dicit se nosse eum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est. Ibid. 4.

Celui qui dit connaître JÉSUS-CHRIST sans garder sa loi est un menteur.

Qui dicit se in ipso manere, debet, sicut ille ambulavit, et ipse ambulare. Ibid. 6.

Celui qui dit qu'il demeure en JÉSUS-CHRIST, doit marcher comme JÉSUS-CHRIST a marché.

Nos scimus quoniam translati sumus de morte ad vitam... qui non diligit, manet in morte. Ibid. III, 14.

Nous savons que nous avons été transférés de la mort à la vie..., celui qui n'aime point demeure dans la mort.

Qui non diligit, non novit DEUM, *quoniam* DEUS *charitas est.* Id. IV, 8.

Celui qui n'aime point ne connaît point DIEU, parce que DIEU n'est qu'amour.

Omnis qui credit quoniam JESUS *est Christus, ex* DEO *natus est; et omnis qui diligit eum qui genuit, diligit et eum qui natus est ex eo.* Ibid. v, 1.

Celui qui croit que JÉSUS est le Christ est né de DIEU, et celui qui aime le Père qui l'a engendré aime le Fils qui est né de DIEU.

Qui enim sanctificat, et qui sanctificantur, ex uno omnes; propter quam causam non confunditur fratres eos vocare. Heb. II, 11.

Car celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés ont un même principe, c'est pourquoi il ne rougit point de les appeler ses frères.

Estote ergo imitatores DEI, *sicut filii charissimi.* Ephes. v, 1.

Soyez donc les imitateurs de DIEU comme ses chers enfants.

In hoc enim vocati estis; quia et Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus. I Petr. II, 21.

Car c'est à quoi vous avez été appelés; parce que JÉSUS-CHRIST a souffert pour nous, vous donnant exemple de suivre ses pas.

Elegit nos in ipso, ut essemus sancti. Ephes. I, 4.

Il nous a choisis en JÉSUS-CHRIST, afin que nous soyons saints.

Quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui. Rom. VIII, 29.

Ceux qu'il a prévus et prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils.

Ut sit ipse primogenitus in multis fratribus. Rom. VIII, 29.

Afin qu'il soit l'aîné de plusieurs frères.

Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus. Gal. II, 20.

Je vis; non, ce n'est point moi qui vis, c'est JÉSUS-CHRIST qui vit en moi.

Ipse enim Pater amat vos, quia vos me amastis. Joan. XVI, 27.

Le Père vous aime parce que vous m'aimez.

Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum. Joan. XVII, 23.

Je suis en eux, et vous êtes en moi, afin qu'ils soient parfaits par cette union.

Si quis mihi ministrat, me sequatur. Joan. XII, 26.

Celui qui est mon ministre, qu'il me suive.

Qui sequitur me non ambulat in tenebris. Joan. VIII, 12.

Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres.

FIGURES PROPHÉTIQUES DE L'HOMME-DIEU DANS L'ANCIEN & LE NOUVEAU-TESTAMENT.

[Les Anges]. — Le premier et le plus ancien témoignage de l'amour et de la vénération que les créatures ont eus pour l'humanité sainte du Fils de DIEU est l'exemple des anges : car DIEU ne les eut pas plus tôt créés et tirés du néant qu'il leur déclara le dessein que le Verbe éternel avait pris de se faire homme, et qu'il leur commanda, dit S. Paul, de le reconnaître, et de l'adorer comme leur souverain et leur DIEU. Il n'est pas nécessaire de rapporter ici comme tout leur bonheur et leur prédestination étaient attachés au culte d'adoration qu'il exigea d'eux en cette occasion, ni comme le refus qu'en fit une partie de ces esprits rebelles fut la cause de leur réprobation et de leur malheur éternel ; mais ce qui importe à mon sujet, c'est que ceux qui se soumirent à l'ordre de leur créateur conçurent dès cet instant un ardent amour pour le Verbe incarné, qu'ils l'adorèrent avec beaucoup de respect et de joie, sans considérer qu'à l'égard des perfections naturelles il leur était inférieur. Et après qu'il se fut fait homme, quoiqu'ils n'eussent pas toutes les raisons que nous avons de l'aimer, quoiqu'il ne les ait point rachetés et qu'il n'ait jamais donné une goutte

de son sang pour eux, quel amour ne lui ont-ils point témoigné, quels services ne lui ont-ils pas rendus? Quand il naquit dans l'étable, mortel et passible, ils lui rendirent hommage comme à leur Seigneur, sans envier à la nature humaine l'honneur qu'elle recevait en sa personne; quand il eut faim après un jeûne de quarante jours, ils lui apportèrent à manger et le servirent les genoux en terre; quand il tomba en agonie dans le jardin, ils furent touchés de son affliction, et un d'entre eux vint à son secours et le fortifia; quad il mourut, ces *anges de paix*, selon que parle Isaïe, pleurèrent amèrement; quand il monta dans le ciel, les Chérubins disputèrent à qui se mettrait sous ses pieds; quand il entra dans l'empirée, ils le reçurent avec pompe; et maintenant l'amour qu'ils ont pour lui fait qu'ils s'abaissent jusqu'à nous servir de conducteurs et de gardiens, qu'ils nous assistent dans tous nos besoins, qu'ils sont toujours prêts à recevoir nos prières pour les présenter au trône de Dieu, et qu'ils s'estiment fort honorés d'être compagnons de ceux que Jésus nomme ses frères, et cela depuis que le Verbe divin s'est fait homme, pour marquer l'amour et le respect qu'ils lui portent en leurs personnes.

[Les Patriarches]. — Les patriarches et les prophètes anciens n'avaient point vu l'humanité, ni éprouvé la douceur du Fils de Dieu, qui n'a paru sur la terre que plusieurs siècles après eux; et néanmoins ils avaient un ardent amour pour lui. Ils ne le voyaient que de loin, et ne pouvaient s'en former qu'une idée assez confuse; et cependant ils soupiraient après lui, ils brûlaient d'envie de le voir, ils se réjouissaient dans l'espérance de sa venue, ils poussaient des cris vers le ciel pour le presser de venir. Isaïe disait: *O cieux! versez la rosée d'en haut; et vous, nuées, envoyez le Juste sur la terre comme une pluie* (Isai. XLV, 8); Aggée l'appelait: *Le Désiré de toutes les nations* (Agg. II, 8); Jacob le nommait: *L'Espérance et le désir des collines éternelles* (Gen. XLIX, 25); David pensait continuellement à lui, et jamais il n'y pensait qu'il ne lui dît les choses du monde les plus tendres; Job, au milieu de ses afflictions, se consolait par le souvenir d'un *Rédempteur qu'il espérait voir de ses propres yeux* (Job. XIX, 23) quoiqu'il ne dût venir au monde que longtemps après; *Abraham désira avec ardeur de le voir un jour.* (Joan. VIII, 56).

[Moïse]. — Il ne faut pas croire, dit un savant interprête, que le Tabernacle ait été le seul objet sur lequel Dieu avait attaché l'attention de Moïse lorsqu'il lui dit: Faites tout selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne. Le Seigneur ne fit pas seulement voir à ce prophète une image sensible de tout ce qu'il lui ordonnait de faire: *Fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est* (Exod. XXV, 40); mais il lui découvrit encore toutes les vérités de la loi nouvelle, qui étaient marquées comme sous des crayons obscurs par toutes ces ombres et ces figures de l'ancienne loi. En effet Moïse était tellement le ministre de

l'ancienne loi qu'il était encore l'héritier de la loi nouvelle, dit S. Augustin : *Moïses Testamenti veteris minister, hæres novi* (Epist. ad Bonif. III, 4); dans ce Tabernacle et dans tout l'appareil qui lui fut montré, il voyait donc JÉSUS-CHRIST et toute la loi. Avec quelle exactitude il devait se remplir de ce divin original, le conservant dans son esprit par la connaissance et dans son cœur par l'amour, le portant dans ses mains par les bonnes œuvres, et se répétant souvent à soi-même : Faites suivant ce modèle qui vous a été montré sur la montagne : *Fac secundùm exemplar quod tibi in monte monstratum est* ! S. Paul appuie sur cette pensée, quand il assure que Moïse a vu le Sauveur en esprit, qu'il a cru très-certainement que JÉSUS-CHRIST naîtrait et qu'il mourrait pour les hommes, et qu'il a préféré cette ignominie de JÉSUS-CHRIST à tous les trésors de l'Egypte : *Majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum, improprium Christi* (Heb. XI, 26). Moïse ne voyait donc dans toute la loi ancienne que JÉSUS-CHRIST dont il était le terme et la fin ; il ne voyait que ce Sauveur dans la construction du Tabernacle ; c'est à lui qu'il consacrait déjà son esprit et son cœur ; JÉSUS-CHRIST était déjà le but de toutes ses actions ; il en imitait déjà l'humilité puisque, selon S. Paul, il préférait les opprobres de JÉSUS-CHRIST aux trésors de l'Egypte ; ce chef du peuple d'Israël apprenait donc déjà de JÉSUS-CHRIST à être doux et humble de cœur ; déjà il prenait son joug sur lui, et il en goûtait la douceur ; déjà il disait que le disciple n'était pas au-dessus de son maître, et le comble de son honneur et de sa perfection était d'aimer et d'imiter JÉSUS-CHRIST sous les ombres de la loi, en faisant toutes choses sur ce grand modèle qui lui avait été montré sur la montagne : *Fac secundùm exemplar quod tibi in monte monstratum est.* JÉSUS-CHRIST a donc eu toujours et en tout temps, sous la loi ancienne, des imitateurs qui ont réduit toute leur religion à l'aimer et à l'imiter. Souvenez-vous, mes frères, de vos maîtres et de vos chefs, qui vous ont porté la parole du Seigneur, en vous prouvant dès le premier âge du monde que JÉSUS-CHRIST était le grand objet de votre culte, à qui vous devez et l'amour et l'imitation de ses vertus ; imitez donc leur conduite comme des enfants bien-aimés. Moïse vous redit encore, car la parole de DIEU se fait encore entendre par sa bouche, il vous dit encore comme à Israël : faites selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne : *Fac secundùm exemplar quod tibi in monte monstratum est.*

[Les saints de l'ancienne loi]. — La nouvelle alliance était dans l'ancienne loi comme un enfant dans le sein de sa mère ; JÉSUS-CHRIST, fils de la synagogue, a honoré cette mère en se soumettant à ses lois et à ses cérémonies, et encore davantage en la perfectionnant par l'esprit d'adoption qui a banni l'esprit de crainte. Il y avait donc des chrétiens dans cette loi ancienne : ils n'en portaient pas le nom, dit S. Augustin, mais ils en avaient la vertu : *Re, non nomine christiani* (de Catech. Rudib. XIX) ; ils

étaient membres de JÉSUS-CHRIST et de la nouvelle église, ils vivaient de son esprit, cultivaient ses vertus, aimant l'humilité, la pauvreté, l'obéissance, comme JÉSUS-CHRIST a aimé ces vertus; JÉSUS-CHRIST était le centre de leurs actions et le trésor où reposait leur cœur : *Ecclesiæ membra erant illi sancti, quamvis in hac vitâ fuerunt antequàm secundùm carnem Christus nasceretur.* Josué, David, Samuel, Elie, tous les prophètes, et avec eux un petit nombre de saints cachés et inconnus vivaient de la foi de JÉSUS-CHRIST ; ils ont été chrétiens par une anticipation de grâces, quoiqu'ils n'en portassent pas le nom ; et l'on doit dire, avec S. Augustin, que tous ceux qui ont eu part à l'élection de DIEU, depuis la création du monde jusqu'à JÉSUS-CHRIST, ont été sauvés par la vue de JÉSUS-CHRIST humilié, et par la part qu'ils ont prise à ses douleurs dans leur vie souffrante. Tous ceux-là, dit ce grand docteur, ont été guéris de l'impiété de l'orgueil, et d'ennemis de DIEU qu'ils étaient ils sont devenus ses amis, parce qu'ils ont vu par un révélation particulière que le Sauveur, plusieurs siècles après eux, viendrait sur la terre ; ils ont cru tellement en l'humilité de sa vie et de sa mort qu'en la croyant ils l'ont aimée, et qu'en l'aimant ils l'ont imitée : *Sancti sunt ab impietate superbiæ, ut reconciliarentur* DEO *; quicumque homines humilitatem Christi per revelationem antequam fieret, credendo dilexerunt, diligendo imitati sunt* (In Epist. ad Gal. III).

[Marie]. — Dans le Nouveau Testament, la sainte Vierge a aimé JÉSUS plus que n'a jamais fait aucune créature, non-seulement parce qu'elle était sa mère, mais parce qu'elle connaissait mieux que personne du monde sa dignité et son mérite. Ce fut l'amour qu'elle lui portait qui lui fit quitter son pays, aller en Egypte, souffrir avec joie les incommodités d'un long et fâcheux exil. Qui pourrait dire quels furent les actes héroïques de vertu que pratiquait cette aimable mère, lorsqu'elle souffrait ainsi pour son Fils, quels sentiments devait avoir celle dont le cœur plein du SAINT-ESPRIT brûlait des plus pures flammes du divin amour? Ce fut l'amour de JÉSUS qui lui fit verser tant de larmes, lorsqu'au retour de Jérusalem elle le perdit : ne sachant où il était, elle le cherche durant trois jours, avec des peines et des inquiétudes extrêmes. Ce fut encore ce même amour qui l'obligea de le suivre jusqu'à la mort, et qui, dans le temps qu'elle le voyait persécuté des hommes, lui donna assez de courage pour l'accompagner au milieu des soldats et des bourreaux jusqu'au Calvaire, et pour souhaiter, au péril même de sa vie, de le sauver de la mort. Enfin l'on peut dire qu'elle l'aima jusqu'à un tel point qu'elle ne mourut que par un excès de cet amour.

[S. Joseph]. — Entre les saints qui ont le plus aimé le Verbe incarné, nous pouvons bien donner, après la sainte Vierge, le premier rang à son époux S. Joseph, qui a partagé avec elle cette affection, et qui lui a été

semblable en charité aussi bien qu'en toutes les autres vertus ; qui, avec le nom de père qu'il a porté à juste titre, quoiqu'il n'ait en rien contribué à la production de l'humanité sainte du Sauveur, a eu aussi un cœur de père, c'est-à-dire, un cœur plein d'amour et de tendresse pour ce Fils qui lui était plus cher que tout le reste du monde parce que Dieu, quand il élève une personne à quelque dignité, lui donne en même temps les sentiments et les affections conformes à ce nouvel état. Le Père éternel ayant fait choix de S. Joseph pour tenir sa place sur la terre et servir de père à cet Homme-Dieu, l'a fait père par la participation de son amour, en lui donnant envers cet enfant un véritable cœur de père. Il fallait un amour fort et généreux, en cela différent de l'amour des mères qui a beaucoup plus de tendresse que de force ; il fallait que ce fût un amour tendre et ardent, pour s'intéresser en tout ce qui regardait ce divin enfant, et ressentir vivement tous ses besoins ; or S. Joseph a réuni ces deux qualités de l'amour paternel dans un souverain degré de perfection, comme l'on peut en juger par le peu que l'Evangile dit de lui, et comme c'était chose nécessaire pour un tel emploi.

[S. Jean-Baptiste]. — Le premier d'entre les prophètes qui sut la venue du Sauveur fut S. Jean-Baptiste; il en tressaillit de joie dès le ventre de sa mère ; aussitôt qu'il le connut, il l'aima, et tant qu'il vécut il eut pour lui un si fort attachement qu'il se nommait *L'ami de l'Epoux* (Joan. III) ; il lui envoyait ses disciples comme à leur véritable maître, et n'omettait rien pour s'acquitter dignement de sa charge de précurseur; il ne pensait qu'à lui procurer de l'honneur, et il s'abaissait pour le relever; enfin, disait-il, mes souhaits sont accomplis, *ma joie est parfaite ; il faut qu'il croisse et que je diminue* (Joan. III, 30) ; il s'estimait même indigne de lui rendre les services les plus bas : il n'avait de voix que pour le faire connaître, de langage que pour publier sa venue. et de cœur que pour l'aimer.

[Les Apôtres]. — Les Apôtres, entre tous les saints, sont ceux qui ont le plus éprouvé la douceur, l'affabilité et l'humilité de Jésus, puisqu'ils ont eu le bonheur de converser familièrement avec lui, et d'être témoins de tout ce qu'il a fait ou souffert pour nous ; le Sauveur reconnut lui-même qu'ils l'aimaient, lorsqu'il leur dit: *Mon Père vous aime parce que vous m'avez aimé*. (Joan. XVI, 27). La première fois qu'il leur parla pour les engager à son service, il les charma tellement par je ne sais quoi de divin qui paraissait sur son visage et dans ses paroles, qu'ils ne balancèrent pas un moment à quitter tout pour le suivre ; après sa mort, ils pensaient continuellement à lui, et cette pensée les remplissait de consolation ; *mais rien ne leur donnait plus de joie, que les affronts et les outrages qu'ils enduraient pour l'amour de lui.*

[S. Pierre]. — Outre la foi que le Fils de Dieu exigea de l'Apôtre S. Pierre

avant de l'établir le chef de son Eglise, il demanda de lui, comme une condition nécessaire pour un si grand emploi, un amour ardent, en l'interrogeant jusqu'à trois fois sur ce point, savoir s'il l'aimait plus que les autres : *Simon Joannis, diligis me plus his* (Joan. XXI, 15) ? Cet Apôtre s'affligea de cette demande réitérée, craignant que son amour ne fut pas tel qu'il pensait, et qu'il avait bien osé le dire sur le témoignage de sa conscience : *Seigneur, vous connaissez toutes choses : vous savez que je vous aime ;* vous connaissez ce qui se passe dans tous les cœurs, et vous connaissez la situation du mien à cet égard, *Tu scis quia amo te.* Oui, grand Apôtre, le Sauveur le voit et le connaît ; mais il veut tirer de votre propre bouche l'aveu et le témoignage de votre amour, aussi bien que votre foi ; par l'une vous avez été éclairé plus que tous les autres, il faut aussi que par l'autre vous soyez embrasé d'une plus ardente charité, il faut que vous ayez plus d'ardeur et plus de zèle que les autres, comme vous avez plus de lumières. Il s'est contenté d'une seule confession de votre foi, mais il en demande trois de votre charité, avant de vous dire : *Pasce agnos meos* ; je vous établis le chef et le pasteur de mon Eglise qui est mon troupeau, mais pour remplir dignement ce ministère, vous avez besoin d'une charité non commune, tant envers moi qu'envers ceux que je commets à votre conduite.

[S. Paul]. — S. Paul, quoiqu'il n'eût jamais vécu avec le Fils de DIEU et qu'il ne fût pas des premiers Apôtres, était tellement épris de son amour qu'à chaque parole qu'il disait, à chaque ligne qu'il écrivait, il sanctifiait et ses lèvres et sa plume par le nom sacré de JÉSUS, qu'il avait toujours dans la bouche et qui se trouve répété dans ses épîtres jusqu'à deux cent vingt fois. On dit même qu'il le prononça encore trois fois après que le bourreau lui eut séparé la tête du corps. Dans les transports de sa charité il était comme hors de lui-même : *Il ne vivait plus en lui-même*, mais en JÉSUS *qui vivait réciproquement en lui* (Gal. II, 20) ; *Il ne faisait gloire que des opprobres et de la croix de son maître* (Gal. VI, 14) ; *il se vantait de ne savoir autre chose que* JÉSUS-CHRIST *crucifié* (I Cor. II, 2) ; *tout lui paraissait comme de l'ordure et comme rien, au prix de la connaissance et de l'amour de* JÉSUS-CHRIST (Philipp. III, 8). Toujours prêt à donner sa vie, il ne craignait point de dire *qu'il n'y avait ni affliction, ni péril, ni persécution, ni mort capable de le séparer de l'amour de* JÉSUS-CHRIST (Rom. VIII, 35). Enfin cet amour fervent et infatigable fut cause qu'il entreprit des voyages longs et périlleux, qu'il parcourut une grande partie du monde, et qu'il souffrit avec un courage invincible une infinité de maux dont il fait lui-même le détail.

[Madeleine]. — C'est encore un illustre exemple d'un ardent amour pour le Sauveur que celui de Madeleine, qui était toujours aux pieds de JÉSUS-CHRIST : elle ne pouvait le quitter ; elle le suivit jusque sur le Calvaire, elle

l'alla chercher au tombeau après sa résurrection et, ne l'ayant point trouvé, elle était inconsolable. Pour tout dire en un mot, elle ne vivait plus que dans celui pour lequel elle avait conçu une si sainte affection, de manière qu'elle est le modèle non-seulement de la pénitence, mais du plus ardent amour envers le Sauveur du monde.

[Tous les saints]. — Aimer JÉSUS-CHRIST d'un amour singulier a toujours été dans la religion chrétienne la marque et le partage des âmes choisies du ciel. On ne pourrait rapporter tous les exemples que chaque siècle en a donnés ; je me contente de celui de S. Ignace, martyr, qui avait si souvent le nom de JÉSUS dans l'esprit et dans la bouche qu'après sa mort on le trouva gravé dans son cœur. Voici le témoignage du grand amour qu'il portait au Sauveur, dans une lettre qu'il écrivit aux chrétiens de Rome : Que l'on me condamne, dit-il, à mourir ou par le feu ou sur une croix, à être dévoré des bêtes, tiré sur le chevalet, coupé en morceaux, à avoir le corps moulu et brisé, que l'on me fasse souffrir tous les tourments que la rage des démons pourra inventer ; j'endurerai tout, pourvu que je ne perde point mon Sauveur. Le même saint conseillait à ceux d'Ephèse de ne rien faire, de ne pas même respirer, sans JÉSUS-CHRIST : C'est, disait-il, mon espérance, c'est ma gloire, c'est mon trésor qu'on ne m'ôtera jamais ; ô roi de gloire, je ne veux point vivre sans vous. C'est dans ce même sentiment que tant de milliers de martyrs ont donné leur vie et versé tout leur sang pour l'amour qu'ils portaient à ce divin Sauveur.

[Aimons Jésus]. — Qui est-ce qui peut refuser de suivre les traces de ces saints ? ils ont marché dans cette voie royale et unique pour nous y engager. Ne sont-ils pas nos chefs et les pères de notre foi ? conservons donc le précieux héritage qu'ils nous ont transmis : il vient du ciel et il y conduit. En effet JÉSUS-CHRIST nous assure qu'il aime son Père et qu'il ne fait rien qu'en imitant ce Père céleste ; il nous a rendu sensible cet amour, il a fait ce qu'il enseigne venir de son Père. Voilà donc l'amour et l'exemple qui descendent du ciel : telle est leur origine ; JÉSUS-CHRIST y met le sceau. Les Apôtres ne sont-ils pas entrés dans cette voie divine : *Fecerunt Apostoli quod ab illo Christo didicerunt, et nobis faciendam prædicaverunt ; faciamus et nos* (S. Aug. sup. Psalm. LVI). Ne sommes-nous pas dans la même obligation ? car, encore qu'il y ait une distance infinie entre notre nature et la nature divine par laquelle JÉSUS-CHRIST nous a créés, néanmoins nous sommes comme lui par cette nature qu'il a prise de nous, car il était DIEU et homme, et ce sont ces actions divinement humaines que ses disciples ont imitées : *In eo quòd homo erat imitati sunt servi Dominum et Discipuli magistrum, et fecerunt qui nos præcesserunt in familiâ ejus* (Ibid.). Est-ce que JÉSUS-CHRIST nous commanderait de l'aimer et de l'imiter, si ce double commandement nous était impossible.

Si en considérant la grandeur et le poids de votre faiblesse, vous vous défiez de pouvoir remplir ce divin précepte, animez-vous par l'exemple de tous les saints qui vous ont précédés : *Si considerans infirmitatem tuam deficis sub præcepto, confortare in exemplo.* Les exemples qui se présentent à vous sont en grand nombre. Ce secours est puissant ; mais celui que vous devez attendre et de l'exemple et de la grâce de JÉSUS-CHRIST qui a aimé et imité le Père céleste est un secours encore plus puissant : *Adest ille qui præbuit exemplum ut præbeat auxilium.* Tous ceux qui dans l'Eglise occupent les premières places, et qui se distinguent par la vertu, sont les disciples de l'amour de JÉSUS-CHRIST, et si par un progrès continuel ils surpassent tous les fidèles, ils ont encore JÉSUS-CHRIST qui leur servira d'exemple jusqu'à la fin des siècles : *Ipse* JESUS CHRISTUS *remanet : quem usque in finem sequantur* (S. Aug. sup. Psalm. LVI).

APPLICATIONS DE QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit ;.. oderunt et me et Patrem meum..... odio habuerunt me gratis. (Joan. XV, 18,24, et Psalm. XXXIV, 19). — JÉSUS, le plus digne objet de nos désirs, le plus accompli des enfants des hommes, la gloire du genre humain, le parfait modèle de l'humilité et de la douceur, le principe de tout bien ; JÉSUS, pour l'amour duquel DIEU nous aime, et qui nous a aimés lui-même jusqu'à donner sa vie pour nous ; JÉSUS, dis-je, se plaint justement que non-seulement le monde ne l'aime point, mais encore qu'il n'a pour lui que de la haine : c'est ce qu'il veut que ses disciples sachent, et ce dont il veut qu'ils se souviennent. O Sauveur du monde, ô l'espérance de tous les peuples, ô souveraine bonté qui faites la joie des anges, et que les plus hauts Séraphins contemplent toujours, et *souhaitent toujours contempler,* éclairez mon esprit afin que je vous connaisse, et que je recommence à vous aimer. Sauveur des hommes, dites-moi pourquoi les hommes vous haïssent, quel tort leur avez-vous fait? Quel sujet ont-ils de rompre avec vous, et qu'ont-ils reçu de vous que des marques de bonté ! Celui qui s'est exposé à la mort pour sauver des pécheurs ingrats, et qui a souffert les plus horribles tourments pour mériter des biens infinis à ses ennemis est-il capable de vouloir et de faire du mal à personne ? Père éternel, qui voyez votre Fils bien-aimé, et l'objet de vos plus douces complaisances, si peu aimé des hommes à qui vous l'avez donné pour leur apprendre à vous aimer vous-même en l'aimant, faites que je l'aime comme votre Fils et mon Sauveur, puisqu'il a donné jusqu'à son sang pour m'obliger à l'aimer. Et vous, divin Esprit, l'amour du Père et du Fils, embrasez mon

cœur, unissez-le par la charité à cet Homme-Dieu, en qui vous avez établi pour jamais votre demeure. (*L'aimable Jésus*).

Si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad meipsum. (Joan XII, 32). — Vérifiez en moi, Seigneur, ce que vous avez dit autrefois, *que quand vous seriez élevé de terre, vous attireriez tout à vous.* Quelle occupation pouvons, nous avoir ou plus agréable, ou plus noble, ou plus nécessaire que de contempler et d'aimer de toute notre âme et de tout notre cœur cet Homme-Dieu, ce chef-d'œuvre de la toute-puissance, de la sagesse, et de la bonté divine, cet homme si accompli que Dieu n'a pu faire, ni concevoir, ni souhaiter rien de plus parfait ! A quoi sommes-nous plus obligés d'attacher et notre esprit et notre cœur, sinon à cet ouvrage divin dans lequel le Créateur a renfermé tout ce qu'il y a d'excellent et de merveilleux, soit dans la nature, soit dans la grâce ? Qu'y a-t-il de plus raisonnable que de commencer et de finir toutes nos œuvres par celui que Dieu regarde comme le principe et la fin de toutes les siennes ? (*Le même*).

Ecce quomodo amabat eum. (Joan. XI, 36). — Les Juifs, ayant vu le Sauveur pleurer sur le tombeau de Lazare, disaient entre eux : Voyez comme il l'aimait. Il ne nous aime pas moins, puisque sur la croix, n'ayant presque plus de sang, il joignit les pleurs aux prières qu'il faisait pour nous. Pouvait-il nous faire mieux voir son affection qu'en répandant tant de sueurs dans ses voyages, tant de larmes dans ses prières, tant de sang dans sa Passion ? Voilà comme il a aimé chacun de nous en particulier ; ah ! si nous l'aimions réciproquement, nous donnerions quelques preuves semblables de notre amour : nous verserions des larmes de compassion sur la mort douloureuse qu'il a soufferte pour nous, nous en répandrions par un sensible regret d'avoir été la cause de ses souffrances, nous gémirions de voir l'insensibilité du cœur des hommes qui l'aiment si peu, nous souhaiterions verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour lui marquer notre fidélité ; il n'y a ni peines, ni travaux, que nous n'entreprissions volontiers pour sa gloire. Nous nous contentons de dire de bouche que nous l'aimons ; mais si c'est le cœur qui parle, nous le témoignerons par des effets qui en sont des preuves plus solides : *Filioli, non diligamus verbo neque linguâ, sed opere et veritate.* (Joan. III, 18).

In similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo (Philipp. II, 7). — Comme le Verbe éternel savait que rien n'est plus propre à lier les cœurs que la ressemblance, il a voulu se rendre semblable à nous, en se faisant homme : *In similitudinem hominum factus* : et il ne s'est pas contenté de nous ressembler par ce qu'il y a de plus noble en nous, c'est-à-dire, par cette âme intelligente et raisonnable qui nous élève au-dessus des bêtes : mais, pour avoir une entière et parfaite ressemblance avec

nous, il a bien voulu s'unir à ce qu'il y a de plus vil en nous, en prenant un corps de même nature que le nôtre; ce qui a fait dire à Tertullien que DIEU en formant le corps du premier homme, songeait à celui que son Fils devait prendre un jour : *Jam tùm cogitabatur* DEUS-*Homo futurus.* Ce même DIEU donc qui à la naissance du monde avait formé l'homme à sa ressemblance et à son image, est venu à son tour prendre la ressemblance de l'homme afin de se faire aimer par lui.

Dixit discipulus ille quem diligebat Jesus Petro : Dominus est. (Joan. XXI, 7). — Le disciple que JÉSUS aimait dit : C'est le Seigneur. C'est l'amour seul qui fait discerner JÉSUS au disciple bien-aimé, quand les autres ne soupçonnent pas même sa présence; c'est lui, dit ce disciple de l'amour, mon cœur m'en assure, et il ne saurait me tromper dans ce témoignage. Les yeux de Madeleine croient voir un jardinier, mais son amour lui découvre son aimable maître : *Rabboni.* Comment est-ce que les deux disciples d'Emmaüs le reconnurent dans la fraction du pain? n'est-ce point parce que dans le cours du chemin JÉSUS leur avait appris à l'aimer : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in viâ* (Luc. XXIV, 32)? C'est donc l'amour qui manifeste JÉSUS-CHRIST; l'esprit n'y pense point, si le cœur ne l'y applique et ne l'y attache ; il ne voit rien dans tous les mystères du Seigneur, s'il n'aime rien ; ils sont pour lui un chiffre qu'il ne peut développer, une énigme dont l'amour seul a la clef; l'esprit n'estime que ce que le cœur désire et que ce qu'il aime. On doit dire de JÉSUS-CHRIST ce que S. Augustin a dit de la vérité, que l'on n'y entre que par la charité : *Non intratur in veritatem nisi per charitatem.* Ce grand principe tire son autorité et sa force des miracles des Ecritures divines ; car S. Paul ne nous apprend-il pas en plusieurs endroits que c'est la charité qui connaît la vérité, et qui opère le bien : *Veritatem facientes in caritate* (Ephes. IV, 15) ; *charitatem veritatis non receperunt* (II Thess. II, 10)? Ce principe est exactement vrai de JÉSUS-CHRIST qui est la souveraine vérité : on ne le connaît que par l'amour, et l'on est indigne de le connaître si on ne l'aime, à quelque place que l'on soit élevé, et quelque familiarité que l'on paraisse avoir avec lui.

Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus, etc. (Matth. XI, 25). — D'où vient que plusieurs de ceux qui brillent par leur esprit, qui sont tout environnés de lumière et qui éclairent les autres, sont néanmoins dans les ténèbres en ce qui les concerne eux-mêmes? Ils voient tout par cette lumière, et ils ne la voient pas parce qu'ils lui tournent le dos, au lieu de tourner leur visage et leurs yeux sur elle; ils se font ombre à eux-mêmes : *In tenebris lucet, et tenebræ eum non comprehenderunt* (Joan I, 5). Ces aveugles clairvoyants vieillissent sur l'Ecriture par une étude assidue, et ils n'y trouvent point JÉSUS-CHRIST, quoique l'Ecriture ne parle que de JÉSUS-CHRIST qui est la fin de la loi,

parce que l'amour de JÉSUS-CHRIST leur manque ; la vie de JÉSUS-CHRIST n'est pour eux qu'une histoire qui leur plaît, mais non pas une instruction qui règle leurs mœurs. Ces savants sont versés dans les questions de critique qui regardent les temps, les lieux, et toutes les autres difficultés de l'évangile ; mais ils ne touchent pas au fruit qui est d'imiter JÉSUS-CHRIST. Aussi, vous les aveuglez, Seigneur : ils ont des yeux qui vous voient et qui ne vous voient pas ; ils ont des oreilles qui vous entendent parler, et qui ne vous entendent pas. L'explication de ce paradoxe apparent, c'est que leur cœur est appesanti, et qu'il est sans amour. JÉSUS-CHRIST est pour eux un grand homme, un DIEU même, lorsqu'il s'agit de ses actions ; mais quand il s'agit de suivre ses préceptes ou d'imiter sa conduite, JÉSUS-CHRIST est méconnu, il n'est plus respecté, il est même un objet de scandale. Ouvrez, Seigneur, les yeux de ces savants orgueilleux ; opérez en eux le même prodige que vous avez opéré sur Saül; qu'ils regardent comme de la boue toutes les connaissances qui sont le sujet de leur élèvement, et votre humilité, votre amour comme les véritables richesses ; qu'ils conçoivent qu'un idiot qui sait vous aimer et vous imiter a plus de connaissance et de pénétration que celui qui démêle les questions les plus difficiles de la théologie, comme l'un de vos serviteurs nous en avertit : *Qui autem vult plenè et sapidè verba Christi intelligere, oportet ut totam vitam suam illi studeat conformare. Quid prodest tibi alta de Trinitate disputare, si cares humilitate unde displiceas Trinitati* (I De Imitat. Christi, 1)?

Instructi in charitate... in agnitionem mysterii Dei Patris et Christi Jesu (Coloss. II, 2). S. Paul nous apprend dans cet endroit, que c'est par l'amour de JÉSUS-CHRIST que l'on parvient à connaître ses mystères ; jamais en effet nous n'approfondirons ces richesses immenses et ces trésors de grâces et de lumières cachées dans un DIEU fait homme, et dont l'abîme est impénétrable *Investigabiles divitias Christi* (Ephes. III, 8), qu'en préférant son amour à toutes les connaissances et à toutes les richesses de l'Egypte. Comme il est l'objet de l'admiration et de la félicité des saints dans le ciel, il doit être à présent l'objet de notre étude, de notre amour et de notre imitation. Toute connaissance qui ne se termine point à cet amour de JÉSUS-CHRIST n'est qu'une vaine occupation d'orgueil, une méditation stérile de l'esprit, un levain qui nourrissant la curiosité entretient l'orgueil, une source féconde de questions inutiles, souvent très-dangereuses ; enfin celui qui ne tourne pas ses connaissances vers l'amour de JÉSUS-CHRIST, comme vers le seul but où elles doivent tendre, est enflé d'orgueil, *Superbus est nihil sciens* ; il est attaqué d'une maladie d'esprit qui l'emporte en des combats de paroles : *Sed languens circa quæstiones et pugnas verborum* (I Thom. VI, 4).

Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret (Joan. III, 16). — Le grand motif pour lequel le Verbe s'est incarné était de se mettre

devant les yeux de l'homme, parce qu'il n'était plus dans son cœur; JÉSUS-CHRIST l'a donc rendu attentif par ses miracles; il l'a gagné par ses bienfaits; et après s'en être fait aimer, il s'est rendu invisible en passant de ses yeux à son cœur, et l'y a rappelé par cet admirable artifice. Celui qui est notre vie est descendu ici-bas, dit S. Augustin; il a souffert notre mort, et a fait mourir notre mort par l'abondance de sa vie, en criant par ses paroles, par ses actions, par sa vie, par sa mort, par sa descente aux enfers, par son Ascension dans le ciel, et ne criant autre chose sinon que nous retournions à lui par l'amour : *Descendit huc vita nostra, et tulit mortem nostram, et occidit eam de abundantiâ vitæ suæ, clamans dictis, factis, morte, vitâ, descensu, ascensu, clamans ut redeamus ad eum per amorem;* il est disparu de devant nos yeux, afin que nous revenions à notre cœur, et que là nous le trouvions; il s'en est allé, et néanmoins il est ici; il n'a pas voulu demeurer plus longtemps avec nous, et cependant il ne nous a pas abandonnés : *Et discessit ab oculis, ut redeamus ad cor, et inveniamus eum; abscessit enim, et ecce hic est; noluit nobiscum diù esse, et non reliquit nos.* Ainsi le Verbe divin prenant un corps a rendu l'homme spirituel; en parlant à nos sens, il nous a guéris de la surdité spirituelle de notre âme; en devenant ce que nous sommes, il nous a invités à l'aimer, et nous a délivrés de notre amour-propre; et en s'accommodant au penchant que nous avions de n'aimer que ce que nous voyons de nos yeux, il s'est rendu aimable, et nous a guéris de tout amour étranger; en se montrant notre frère, il a fait connaître qu'il était DIEU, et en prenant sur lui toutes nos faiblesses, il s'est montré notre libérateur, notre père et notre médecin.

Beatus est quicumque non fuerit scandalizatus in me. (Luc. VII, 23). Heureux qui ne se scandalisera point de moi. L'amour de JÉSUS-CHRIST n'est pas un langage d'amour, c'est une suite d'actions soutenues, faites pour plaire à l'objet aimé : N'aimez point de paroles, ni de la langue, dit S. Jean, mais par les œuvres et dans la vérité. L'amour n'est donc véritable que par les effets : dire que l'on aime JÉSUS-CHRIST, sans copier cette vie sainte dont il nous a donné l'exemple, c'est être scandalisé de JÉSUS-CHRIST, comme les Juifs qui voulaient non un Messie pauvre, mais un Messie triomphant; c'est tomber dans le crime des Gentils qui regardaient l'opprobre de la croix de JÉSUS-CHRIST comme une folie. On peut donc dire de bouche que l'on aime JÉSUS-CHRIST, produire des actes d'amour, parler de l'obligation de cet amour avec éloge, lire et réciter les plus belles formules sur ce sujet, pousser même des soupirs, et, avec tous ces signes équivoques, être dans le cœur Juif, et même païen, renonçant JÉSUS-CHRIST par ses œuvres : *Factis Deum negant* (Tit. I, 16). Le point décisif, c'est donc de se réduire à l'oracle du SAINT-ESPRIT prononcé par la bouche de S. Jean : N'aimez point, mes frères, de paroles, et de la langue, mais par les œuvres et dans la vérité : *Non diligamu*

verbo neque linguâ, sed opere et veritate (I Joan. III, 18). Les hommes craignaient, il est vrai, de se réduire à la pratique de l'amour de JÉSUS-CHRIST, en embrassant la pauvreté, la croix, les souffrances, les humiliations ; ils couraient après les richesses, la gloire, les commodités de la vie : ces deux principes les avaient écartés de DIEU, et mettaient un obstacle invincible à leur retour. JÉSUS-CHRIST les a détrompés et les a guéris en choisissant pour lui-même tout ce que l'homme appréhendait, en se privant de tout ce que l'homme désirait avec ardeur : il a déshonoré et dégradé les faux biens en les rejetant; il a rendu les souffrances aimables, et il a mérité la grâce de les vaincre en s'y soumettant pour nous ; et par ce moyen si efficace et si court, il a détruit tous les vices, et a rendu praticables toutes les vertus dont il nous a donné l'exemple. Ainsi par cet artifice digne de la sagesse d'un DIEU, nous n'aimons pas seulement JÉSUS-CHRIST faisant des miracles, mais nous l'aimons encore humilié, pauvre, et nous estimons que notre véritable grandeur et notre véritable trésor, c'est de le suivre dans son humilité et dans sa pauvreté.

Non habet amaritudinem conversatio illius. (Sap. VIII, 16). — On se plaint vainement de son peu d'attention dans la prière, de l'indocilité d'un esprit que tout emporte, que tout amuse, que tout dissipe ; d'une légèreté d'esprit que rien ne fixe, et de dégoûts que les réflexions les plus solides et les motifs les plus pressants ne sauraient vaincre. N'est-il pas juste que l'on soit livré à ce qu'on a choisi, et qu'un cœur vide de l'amour de JÉSUS-CHRIST ne soit ni attentif ni consolé, puisque son amour est ailleurs ? Un cœur ainsi disposé porte partout le principe de sa dissipation. Comme il a d'autres plaisirs, d'autres craintes, d'autres espérances que JÉSUS-CHRIST, il suit les objets qui l'entraînent par l'amour ; comme c'est le cœur qui commande à tout, il s'ensuit que tout s'égare dès que le cœur s'égare, et qu'il se répand en des amours étrangers. Si JÉSUS-CHRIST était son amour et son trésor, il courrait après JÉSUS-CHRIST, il se trouverait bien avec lui, le poids de l'amour ramènerait bientôt l'esprit à son objet, les distractions ne seraient alors qu'un effet de la faiblesse de la chair qui appesantit l'esprit, et d'une imagination vagabonde peu soumise à la raison ; mais ces nuages se dissiperaient promptement à mesure que l'on aimerait davantage, les distractions seraient moins fréquentes et moins longues. Un amour faible dispute plus longtemps, et les prières seront distraites si le cœur n'y prend beaucoup de part. Le remède sûr n'est donc pas la seule vigilance, et moins encore un pénible effort de l'esprit qui augmente l'ennui en augmentant la peine ; mais c'est un amour sincère de JÉSUS-CHRIST, parce que cet amour guérit toutes les plaies du cœur, remplit tous les besoins, fixe les inquiétudes, calme la fièvre ardente que la cupidité avait allumée et qui empêchait de goûter combien JÉSUS-CHRIST est doux. Alors une

âme se plaît dans la conversation avec Jésus-Christ, en priant elle se repose sur sa poitrine, comme le disciple bien-aimé lorsqu'il se pencha sur le cœur de son maître, et dans cette heureuse situation où l'amour l'a placée, elle ne craint rien tant que d'en être arrachée par les importunités de Marthe.

IV.

Passages et Pensées des SS. Pères.

Durum et grave videtur quod Dominus imperavit: Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem et sequatur me; sed non est durum nec grave quòd ille imperat qui adjuvat ut fiat quod imperat.. quidquid enim durum est in præceptis, ut sit leve charitas facit. S. Aug., Srem. 96.

Le Seigneur paraît faire un commandement dur et difficile, quand il dit : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et me suive ; mais ce qu'il commande n'est point difficile dans la pratique, parce qu'il aide à faire ce qu'il ordonne. Sa charité adoucit tout ce qu'il y a de pénible dans ses commandements.

Quò sequendus est Dominus? quò iit novimus: resurrexit enim et ascendit in cœlum; illò sequendus est... Omnes delectat celsitudo, sed humilitas gradus est: à gradu incipe.: Dominus autem ostendit gradum: discite à me quia mitis sum et humilis corde; qui quæritis apicem, potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum? tollat ergo prius crucem suam, et sequatur me. Id. Ibid.

Où est-ce qu'il faut suivre le Seigneur? nous savons où il est allé. Il est ressuscité, et il est monté au ciel : c'est là qu'il faut le suivre... L'élévation est au goût de tous, mais l'humilité qui est le degré qui y conduit ne plaît pas à tous ; commencez par ce degré, si vous voulez arriver au but. Le Seigneur vous montre quel est ce degré quand il vous dit : Apprenez que je suis doux et humble de cœur ; vous qui cherchez le sommet, pouvez-vous boire le calice que je boirai? prenez donc avant toutes choses votre croix, et suivez-moi.

Diligamus Deum *quoniam ipse prior dilexit nos; unde si amare pigebat, saltem redamare non pigeat; nulla enim major ad amorem invitatio, quam prævenire amando; et nimis durus est animus qui dilectionem si nolebat impendere, nolit rependere.* Id. de Catechiz. rud. 4.

Aimons Dieu, parce qu'il nous a aimés le premier. S'il vous en coûtait de l'aimer, ayez du moins le courage de lui rendre amour pour amour; rien n'engage tant à aimer que de prévenir les personnes par l'amour; il faut qu'un esprit soit bien ingrat, et un cœur bien dur pour ne pas aimer après avoir été prevenu par l'amour.

Manifestum est nullam esse majorem causam quâ vel inchoetur, vel augeatur amor, quam cùm se amari agnoscit qui nondum amat; et redamari se vel posse sperat, vel jam probet qui prior amat; et si hoc etiam in turpibus amoribus, quanto plus in amicitiâ Christi. Id. Ibid.

Il est clair que l'un des plus puissants motifs pour engager à l'amour un cœur qui n'aime point, ou pour augmenter l'amour de celui qui aime déjà, c'est de leur montrer qu'on les aime : celui qui aime le premier fait voir qu'il espère être aimé, ou que son espérance a un légitime fondement. Si cette maxime est vraie dans les amitiés honteuses, elle l'est plus encore dans l'amitié de Jésus-Christ.

Hoc est quod diligitur in amicis; et sic diligitur ut rea sit humana conscientia, si non amaverit redamantem; aut si amantem non redamaverit. Id. IV Confess. 4.

Voilà ce que l'on aime dans les amis, le retour; et on l'aime tellement que l'on s'estime coupable si réciproquement l'on ne rend point amour pour amour.

Da, speciosissime præ filiis hominum, ut amem te quantùm volo et quantùm debeo; immensus et sine mensurâ debes amari, et præsertim à nobis quos sic amâsti, sic salvâsti, pro quibus tanta, et talia fecisti. Id. Manual. 10.

Donnez-moi, ô le plus beau de tous les enfants des hommes, de vous aimer autant que je le veux et autant que je le désire; vous êtes immense, aussi vous devez être aimé sans mesure, surtout de nous que vous avez aimés à l'excès, que vous avez sauvés au prix de votre sang, pour qui vous avez fait tant et de si grands prodiges.

O amor qui semper ardes et nunquam extingueris, dulcis Christus, Jesu bone, charitas, DEUS *meus, accende me toto igne tuo, desiderio tuo, jucunditate, exultatione tuâ, pietate, et suavitate tuâ.. quæ est sancta et bona, quæ casta est et munda, ut totus dulcedine amoris tui plenus, diligam te* DEUM *meum dulcissimum, ut nullus in me adulterinis amoribus pateat locus.* Id. Ibid.

O amour qui brûlez toujours, et qui n'êtes jamais éteint, JÉSUS plein de bonté et de douceur, la charité même, mon DIEU, allumez en moi tout le feu de votre amour; que je ne désire que vous, que je ne goûte de plaisir et de joie qu'en vous, remplissez-moi de votre bonté, de votre suavité qui est si sainte, si parfaite, si chaste, si pure, afin qu'étant rempli de la douceur de votre amour, je vous aime comme mon DIEU plein de miséricorde, et que mon cœur soit fermé à tout amour étranger.

Princeps mundi hujus mittitur foras. Ut ergo amaretur Christus prior amavit, ut pro nomine ejus nemo mori timeret; ad hoc ergo ut ædificaret in cordibus hominum charitatem, misit diabolum foras, scilicet de cordibus hominum; cupiditas intromittit illum, charitas foras emittit illum. Id. Hom. 38.

Le prince de ce monde est chassé dehors. JÉSUS-CHRIST nous a aimés le premier, pour nous forcer à l'aimer, et afin que personne ne craignît de mourir pour lui; il a donc chassé le démon de nos cœurs pour y mettre ensuite la charité; c'est la cupidité qui fait entrer Satan dans nos cœurs, et c'est la charité qui l'en bannit.

Semper ante te habes quem sequaris: Dominus exemplum in terram posuit, cum Evangelium ibi reliquit; in Evangelio tecum est, ut sequaris illum. Hom. 34.

Vous avez toujours devant vos yeux celui que vous devez imiter : le Seigneur a laissé un modèle sur la terre en y laissant l'évangile; JÉSUS-CHRIST est dans l'évangile avec vous, afin que vous le suiviez.

Quidquid gestum est in cruce Christi, in sepulturâ, in resurrectione tertio die, in Ascensione in cœlum, in sede ad dexteram Patris, ita gestum est ut his rebus non mysticè tantum dictis, sed etiam gestis configuraretur vita christiana quæ hic geritur. Id. Enchir. 53.

Tout ce qui s'est passé dans le mystère de la croix, de la sépulture, de la résurrection de JÉSUS-CHRIST le troisième jour, de son Ascension au ciel, de son élévation à la droite de son Père, tout cela s'est passé de manière que toute la vie chrétienne est peinte dans ces mystères comme dans un tableau; en sorte que les actions et les paroles de JÉSUS-CHRIST sont des règles pour les chrétiens.

Fecit Christus quod docuit, fecerunt Apostoli quod ab illo didicerunt et nobis faciendum prædicaverunt. Faciamus et nos: quia etsi non sumus quod ille secundum id quod creavit nos, quòd ille tamen sumus secundùm id quod factus est propter nos. Et si solus fecisset, fortè nemo nostrùm deberet auderè imitari. Id. in. Psalm. LVI.

JÉSUS-CHRIST a fait ce qu'il a enseigné, les Apôtres ont pratiqué ce qu'ils ont appris de lui, et ils nous ont prêché qu'il fallait le faire. Soyons donc les imitateurs de JÉSUS-CHRIST comme ils en ont été les imitateurs : encore qu'il y ait une distance infinie entre JÉSUS-CHRIST et nous, en le considérant par la nature divine par laquelle il nous a créés, néanmoins nous lui sommes semblables selon la nature humaine qu'il a prise à cause de nous; nul cependant n'aurait osé l'imiter, s'il avait fait seul ces grandes actions sans avoir eu des imitateurs.

Ita enim ille homo erat, ut et Deus *esset; sed in eo quod homo erat, imitati sunt servi Dominum, et discipuli magistrum, et fecerunt qui nos præcesserunt in familiâ ejus, patres quidem nostri, sed tamen conservi nostri.* Id. Ibid.

Il était homme aussi bien que Dieu; les serviteurs du Seigneur l'ont imité dans les actions divinement humaines qu'il a faites. C'est ainsi que les disciples ont imité le maître; ceux qui nous ont précédés dans sa famille, qui ont été nos pères et ses serviteurs comme nous, ont aussi été ses imitateurs.

Neque imperaret hoc Deus *ut faceremus, si impossibile judicaret ut hoc ab homine fieret. Sed considerans infirmitatem tuam, deficis sub præcepto? Confortare in exemplo. Sed etiam exemplum ad te multum est? adest ille qui præbuit exemplum, ut præbeat auxilium.* Id. ibid.

Si le Seigneur jugeait impossible le commandement de l'amour, il ne l'aurait point fait. Si vous vous laissez abattre à la vue de votre faiblesse qui s'effraie du commandement d'aimer et d'imiter Jésus-Christ, fortifiez-vous par l'exemple? Cet exemple vous effraie-t-il encore? eh bien! celui qui vous a donné l'exemple vous donnera aussi le secours nécessaire.

In Ecclesiâ iste ordo est: alii præcedunt, alii sequuntur: et qui præcedunt, exemplo se præbent sequentibus: et qui sequuntur, imitantur præcedentes. Sed et illi qui se exemplo præbent sequentibus, numquid nemi nem sequuntur? Si enim non sequuntur, errabunt. Sequuntur ergò et illi aliquem, ipsum Christum. Meliores quippe in Ecclesiâ quibus non remansit jam homo quem imitentur, quia omnes proficiendo superaverunt, ipse Christus eis remanet, quem usque in finem sequantur. Id. in Psalm. xxxix.

Voici l'ordre qui est établi dans l'Eglise; les uns précèdent, et les autres suivent; ceux qui précèdent s'offrent pour exemple à ceux qui suivent, et ceux-ci copient ceux qui les précèdent. Mais les chefs qui se donnent pour exemple à ceux qui les suivent, n'ont-ils point de modèle à imiter? ils s'égareraient s'ils n'avaient point de guide; ils suivent donc un guide, et c'est Jésus-Christ; car à ceux qui sont tellement éminents en piété que personne ne les précède, il reste Jésus-Christ pour guide jusqu'à la fin des siècles.

Tota igitur vita Christi per hominem quem suscipere dignatus est, disciplina morum fuit. Idem. de Virg.

Toute la vie de Jésus-Christ qui s'est revêtu de la nature humaine a été la règle de nos mœurs.

Sequendus Deus *erat qui videri non poterat, sequendus homo non erat qui videri poterat, ut ergo daretur homini et quem videret homo, et quem sequeretur homo,* Deus *factus est homo.* Idem.

Il fallait imiter Dieu que nous ne pouvions voir, on ne devait pas imiter l'homme qui frappait les yeux; afin donc que le chrétien eût un objet qu'il pût à la fois et voir et imiter, le Verbe s'est fait homme.

Summum igitur studium nostrum sit in vitâ Jesu Christi *meditari.* Ib. I De Imit. Christi, 10.

Que toute notre étude n'ait point d'autre objet que de méditer la vie de Jésus-Christ.

Propter hoc naturam nostram ipse suscepit, ut in se, velut in tabulâ quâdam veram virtutem depingeret, camque nobis omnibus tanquam archetypum imitandum proponeret. Basil. Serm. de Tentat.

Il ne s'est fait homme que pour faire voir dans la nature qu'il a daigné prendre, un tableau de toutes les vertus, et nous le proposer ensuite comme un modèle à imiter.

Suæ quisque vitæ pictor est; artifex hujus operis est voluntas, colores sunt virtutes, exemplar Christus esse debet. Greg. Nyssenus.

Chacun est peintre de sa propre vie; la volonté est l'ouvrière de ce tableau, les couleurs sont les vertus, et Jésus-Christ est l'original que l'on doit copier.

Jubes te, Domine, diligi à me: da quod jubes, et jube quod vis. Aug.

Vous me commandez de vous aimer, Seigneur; donnez-moi ce que vous me commandez, et ensuite ordonnez ce qui vous plaira.

Amo te, Domine, sed quia parum est, amem te validius. Idem.

Je vous aime, Seigneur, mais parce que cet amour est faible, donnez-moi la grâce de vous aimer plus fortement.

Pulchritudo tam antiqua et tam nova, serò te amavi. Idem.

O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, je vous ai aimée trop tard!

Deus *meus et omnia.* Idem.

Mon Dieu et mon tout.

§ V.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie.

[Jésus, objet de notre amour]. — L'amour de JÉSUS-CHRIST, quand il est parfait autant qu'il le peut et qu'il le doit être en cette vie, est une véritable passion, mais passion sainte, légitime, naturelle, et surnaturelle puisque ce n'est que par sa grâce que nous l'aimons, et que la grâce perfectionne la charité par laquelle nous l'aimons comme créateur, comme libérateur, comme père, et comme bienfaiteur. S. Thomas nous enseigne que la bonté est le principe de l'amour et la cause qui lui donne naissance ; et ce saint docteur ajoute que le bien est tellement proportionné et assorti avec le penchant du cœur qu'il en est l'objet naturel, et que le cœur humain ne peut résister à cet attrait. Or JÉSUS-CHRIST en tant que DIEU est le bien par essence et le souverain bien de l'homme ; et en tant qu'Homme-DIEU, il est la sublime perfection de notre nature vers laquelle nous devons toujours tendre ; il est par conséquent l'objet de notre amour naturel et surnaturel, puisque d'un côté il est le bien par essence, et que de l'autre il possède toutes les perfections capables de gagner notre cœur.

[Dieu s'est rendu visible pour exciter notre amour]. — DIEU de sa nature est invisible, et nous ne pouvons connaître et par conséquent aimer que ce qui tombe sous nos sens : il a a donc fallu nous mettre devant les yeux un objet sensible dans lequel nous puissions voir les divines perfections ; il a fallu que le Fils de DIEU, qui est l'image de la substance du Père, se revêtît de notre chair, et qu'il se rendît par là plus capable de gagner nos cœurs. L'aimant, quand il est armé, attire le fer avec plus de force : de même, quoiqu'il y ait dans la divinité de grands attraits et des charmes qui se font sentir aux cœurs les plus durs, ces attraits et ces charmes sont devenus plus puissants depuis qu'elle s'est unie à notre nature. Il faut être méchant jusqu'à l'excès pour ne pas céder à la douce violence qu'elle fait aux volontés qui lui résistent, pour détourner d'elle sa pensée et son affection, pour ne pas écouter les tendres paroles qu'elle nous dit et qu'elle nous répète toutes les fois qu'elle nous fait quelque bien : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi;* mon fils, donnez-moi votre cœur.

Comme il faut connaître pour aimer, et que nos connaissances dépendent de nos sens, il a fallu que DIEU pour se faire aimer se rendît sensible,

afin que nous le pussions connaître ; la lumière était trop brillante dans le sein de son Père, il a fallu qu'elle tempère son éclat; son Trône était trop élevé pour que nous y pussions porter la vue, et sa majesté trop redoutable pour qu'on osât en approcher. Qu'a-t-il fait? il s'est rendu visible pour nous en donner le moyen. S'il eût voulu se faire connaître sur la terre, comme il se fait connaître aux bienheureux dans le ciel, il n'aurait eu qu'à élever notre entendement par la lumière de la gloire, afin de le proportionner à son objet. Il a mieux aimé se proportionner lui-même à nous, et se proportionner non-seulement à la force de notre entendement, mais même à nos yeux et à tous nos sens, se rendre visible, palpable, sensible de toutes les manières, comme parle un de ses Apôtres ; *Quod vidimus, quod audivimus, et manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ* (I Joan. I, 1); et cela afin de se mettre à la portée de notre amour, quoique rien ne fût plus éloigné de Dieu que de tomber sous nos sens, puisque l'excellence de sa nature l'élève infiniment au-dessus même de nos pensées, puisque son immensité ne peut être enfermée dans l'enceinte du monde, ni d'un million de mondes, s'il existait ; puisque par la simplicité de son être même, il est plus éloigné de composition, d'accidents, de forme, de figure et de tout le reste, que la lumière ne l'est des ténèbres.

[Deux obstacles pouvaient nous empêcher d'aimer Jésus]. — Il y avait particulièrement deux obstacles qui s'opposaient à notre amour envers Dieu. Le premier venait de la part de Dieu même : c'était la grandeur de cet être infiniment élevé au-dessus de nous, cette redoutable majesté qui est bien plus propre à inspirer le respect que l'amour. Il faut avouer que c'est quelque chose de bien étonnant que la bonté qui a porté un Dieu à vouloir acheter l'affection des hommes à si grands frais ; car, comme il était trop au-dessus de nous pour que nous pussions élever notre amour jusqu'à lui, il lui a fallu descendre pour s'accommoder à notre faiblesse, et abaisser infiniment cette suprême majesté qui le rendait inaccessible, et qui lui faisait une espèce de voile de sa propre grandeur : *Qui habitat lucem inaccessibilem* (I Thim. XI, 16). Le second obstacle venait du cœur de l'homme, dans lequel régnait un amour étranger, je veux dire l'amour du monde et de toutes les choses sensibles. Le Verbe incarné a levé ces deux obstacles qui paraissaient auparavant invincibles; car d'un côté il se proportionne à notre amour en se rendant semblable à nous; et d'un autre côté il détruit par son exemple tout ce que le monde avait de charmes, afin que nous consacrions toutes nos affections à cet Homme-Dieu.

[L'amour de Jésus pour nous nous excite à l'aimer]. — La dévotion tendre qu'on a pour Jésus-Christ et la haute idée qu'on se forme de ses perfections sont le moyen le plus efficace pour allumer dans les cœurs le feu du divin

amour, et pour les rendre capables de l'union la plus intime avec la divinité. C'est ce que ce Sauveur même nous voulait apprendre, lorsqu'il disait : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur* (Luc. XII, 49)? Il a mis effectivement tout le monde en feu, depuis que la nature divine et la nature humaine se sont unies en sa personne; car tous les bienfaits de la divine bonté n'auraient jamais pu échauffer le monde, plus froid que la glace, s'ils n'eussent passé par le cœur et par les mains de JÉSUS, dont la sainte humanité nous découvre la grandeur immense de DIEU qui s'y fait voir dans tout son éclat, mais d'une manière à nous éclairer sans nous éblouir. Aussi l'un des principaux motifs du Père éternel pour envoyer son Fils au monde a été de nous proposer un homme semblable à nous, mais infiniment aimable et digne de tout honneur, afin que nous l'aimassions tendrement, et qu'en l'aimant nous aimassions la divinité qui habite corporellement en lui.

[Le Verbe fait homme pour exciter notre amour]. — Si le Père éternel nous a donné son Fils unique, ce fut sans doute afin que le voyant revêtu de notre nature, nous eussions plus d'amour pour lui; car, de même qu'au commencement des siècles il le proposa aux anges afin qu'ils l'aimassent et l'adorassent en esprit comme leur Seigneur, il l'a proposé depuis au monde, dans un corps humain, afin qu'il soit adoré et aimé de toutes les créatures, mais particulièrement des hommes qui ont l'honneur d'être ses frères. Les saints anges accomplirent avec joie ce que DIEU leur commanda, et quoique le Verbe fait chair ne soit ni de même nature qu'eux, ni leur rédempteur, qu'il n'ait ni répandu son sang, ni donné sa vie pour eux, ils l'ont cependant toujours aimé, et ne cesseront jamais de l'aimer; les mauvais anges qui, à cause de leur opiniâtreté inflexible et de l'état de damnation où ils sont, ne peuvent l'aimer, l'ont reconnu et adoré malgré eux, *et tout fléchit les genoux jusque dans l'enfer au nom de* JÉSUS (Philipp. II, 10). Comment donc nous autres hommes n'aimerons-nous pas celui qui nous a sauvés? comment n'aurons-nous point de reconnaissance pour lui? comment ne tiendrons-nous pas à honneur, et ne nous réjouirons-nous pas d'avoir pour frère celui que DIEU reconnaît pour son Fils unique? Quel châtiment pourrait expier notre ingratitude si, après l'alliance qu'il a contractée avec nous, après qu'il est né et qu'il est mort pour nous, nous ne daignons pas lui rendre l'honneur que nous lui devons, si nous n'avons pour lui nulle affection, nul sentiment de reconnaissance?

[Dieu le Père aime Jésus]. — Quand les autres raisons ne suffiraient pas pour nous obliger à aimer le Sauveur du monde, il ne faudrait que considérer combien le Père éternel a honoré la nature humaine en sa personne, et jusqu'où il l'a élevée : il ne faudrait que nous rappeler combien lui-même il a aimé ce sauveur, sans doute parce qu'il est son Fils, mais en-

core parce qu'il voit en lui notre frère et notre rédempteur. L'amour tendre qu'il lui portait l'a obligé en deux rencontres de déclarer hautement qu'il voyait en lui *son Fils bien aimé et l'objet de ses complaisances* (Matt. III, 17). Il a aussi commandé plus d'une fois à ses anges de l'adorer et de le servir; il lui a soumis l'univers, il lui a engagé, pour ainsi dire, jusqu'à ses divins attributs, de sorte que Jésus en dispose comme il veut. Il emploie la toute-puissance de son Père a opérer des miracles, sa miséricorde à pardonner les péchés, sa sagesse et sa justice à discerner les bons des méchants, à punir les uns et à récompenser les autres. Voyant que son Père lui donne tout, pourrions-nous lui refuser notre cœur, qui est tout ce que nous lui pouvons donner?

[Nous sommes plus obligés que les anges d'aimer Jésus]. — Comparons, je vous prie, ce que les anges doivent au Sauveur avec ce que nous lui devons, et jugeons de là s'il est juste que ceux qui sont le plus obligés fassent moins, et aient moins d'amour pour lui? Combien y a-t-il de docteurs qui tiennent qu'un homme seul lui a plus d'obligation pour la moindre grâce qu'il reçoit d'en-haut que toutes les hiérarchies célestes pour tout ce qu'elles ont jamais reçu ou pour tout ce qu'elles ont de grâce et de gloire? La raison de ceci est que Jésus-Christ a donné sa vie pour l'homme, et que le Père éternel a sacrifié pour le salut de cet homme son Fils unique qu'il aimait comme lui-même; que ce Fils unique n'a pas eu besoin de mourir pour mériter des grâces aux anges, mais que pour en mériter aux hommes, il a fallu qu'il se fît homme et qu'il mourût sur la croix; qu'enfin ce n'est point pour les anges apostats qu'il a répandu son sang, mais pour les hommes pécheurs, et qu'ainsi il a préféré notre nature à celle des anges. Concluons donc que nous sommes plus étroitement obligés que ces bienheureux esprits à aimer ce Dieu-Homme.

[Pourquoi aimer Jésus]. — Outre les motifs que nous avons déjà rapportés, il en est d'autres encore qui nous obligent à aimer le Sauveur. Les principaux sont : les bienfaits que nous recevons continuellement de lui, l'affection qu'il nous porte, sa dignité infinie, toutes ses perfections infiniment aimables; voilà de grandes raisons pour l'aimer, et jamais nous ne l'aimerons autant que nous le devons et qu'il le mérite. Ainsi, Sauveur du monde, vous êtes si parfait que quand vous n'auriez point d'amour pour nous, quand vous ne nous feriez aucun bien, nous devrions vous aimer plus que notre propre vie; d'un autre côté vous avez tant d'amour pour nous, et vous nous comblez de tant de biens que, quand vous ne seriez pas aussi parfait que vous l'êtes, nous ne pourrions nous dispenser de vous aimer plus que tout ce qu'il y a de grand et de précieux dans le monde : à quel point donc doit s'élever notre amour quand nous

savons que vous êtes infiniment parfait, et qu'en même temps vous nous aimez jusqu'à l'excès!

[Jésus aimable à cause de sa sainteté]. — L'âme du Sauveur possède dans le suprême degré toutes les vertus; elle a tous les dons du SAINT-ESPRIT, avec la grâce habituelle que cet Esprit sanctificateur a répandue si abondamment en elle, qu'elle surpasse en sainteté tous les anges et toutes les âmes bienheureuses. Mais son principal ornement est la sainteté infinie que lui communique le Verbe éternel, par l'union qu'il a avec elle, et qui fait qu'en JÉSUS-CHRIST vrai DIEU et vrai homme la nature humaine est sainte de la même sainteté que la nature divine. Voilà ce qui relève davantage son humanité sacrée, et la rend digne de l'admiration, du respect et de l'amour des esprits célestes.

[Jésus aimable à cause de ses perfections]. — Outre la grâce qui est le premier ornement de l'âme sainte du Sauveur, et qui l'a rendue infiniment aimable aux yeux de DIEU, il y a dans toutes ses puissances des habitudes admirables de vertu qui méritent l'admiration et l'amour de tous les hommes. Son entendement contient les trésors de la sagesse incréée : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi* (Coloss. II, 3); il possède toutes les sciences imaginables, naturelles ou surnaturelles, acquises ou infuses; il a toujours vu clairement et sans voile, même en cette vie, l'essence divine, et par là même il y avait dans sa volonté un ardent amour de DIEU et des hommes; il a toujours eu une connaissance certaine du passé, du présent et de l'avenir. Quelles perfections, quelles sources d'amabilités! Si le peuple d'Israël, voyant une sagesse consommée dans Salomon, s'estimait heureux d'avoir un prince aussi capable de le gouverner avec prudence et avec douceur; s'il avait pour un prince si sage et si accompli tant d'amour et de respect; quel amour et quelle vénération le peuple chrétien ne doit-il pas avoir pour JÉSUS-CHRIST, sachant que son roi, non-seulement a de la sagesse, mais est la sagesse même, et qu'on ne peut s'égarer en le suivant.

[L'humanité de Jésus est tout aimable]. — Comme DIEU a fait l'humanité sainte de son Fils à dessein de la rendre aimable à tout le monde, il a fallu qu'elle fût accomplie en toute manière. Il l'a faite pour servir de temple et de sanctuaire à sa majesté divine : il a donc fallu que le corps et l'âme qui la composent eussent toutes les perfections dont ils sont capables. C'est pourquoi le SAINT-ESPRIT, lorsqu'il fut question de former cet Homme-DIEU dans le sein de Marie, eut soin de lui donner tous les agréments nécessaires pour qu'il fût le plus digne objet de l'amour des hommes, des anges, et de toutes les créatures. Ainsi cette humanité sainte du Sauveur est le chef-d'œuvre du Tout-Puissant, c'est la plus noble production de

l'amour, c'est le plus parfait ouvrage du SAINT-ESPRIT qui est tout amour, et qui en le formant s'est proposé de le faire aimer.

[Aimons le Sauveur qui nous a aimés]. — Il est naturel d'aimer celui qui nous aime et il suffit de savoir que l'on est aimé pour ne pouvoir s'empêcher d'aimer. Si donc il est certain que JÉSUS a de l'affection pour nous, qu'il a préféré notre salut à sa propre vie, comment serions-nous si dénaturés que de ne pas reconnaître l'obligation que nous lui avons, et de mépriser un si grand amour? Nous savons gré à une personne, quoique peu considérable, d'une parole qu'elle a dite à notre avantage? nous aimons et nous caressons les animaux même qui nous servent et qui nous sont fidèles, et nous n'aimerions pas celui qui nous a fait voir, beaucoup moins par les paroles que par les œuvres, l'excès de son affection, et qui étant le Fils unique de DIEU, a bien daigné nous appeler ses amis, et nous traiter de frères! Je dis plus : ses seuls bienfaits considérés même sans amour, si cela se pouvait séparer, devraient suffire pour nous porter à l'aimer. Mais afin de nous y obliger davantage et de se rendre tout à fait maître de nos cœurs, il a voulu joindre l'amour aux bienfaits; et cet amour qui, séparé des bienfaits, était capable de nous exciter à un amour réciproque, cet amour, dis-je, s'est fait voir en mille manières, par tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il a souffert pour nous. Ajoutez que cet amour que JÉSUS a eu pour nous n'a pas été un amour stérile et inefficace, comme est celui de la plupart de ceux qui nous marquent quelque affection; il nous en a donné des preuves réelles, en nous comblant d'une infinité de biens, et en s'exposant pour nous à une infinité de maux.

[Aimons Jésus parce qu'il nous a délivrés de grands maux]. — Pour exciter notre amour envers le Sauveur, songeons aux maux dont il nous a délivrés, afin de lui en marquer notre reconnaissance. Nous étions ennemis de DIEU et l'objet de sa colère, les anges nous regardaient avec horreur, les démons, ces cruels ennemis de notre bonheur, nous tenaient dans une infâme servitude, notre malheur était sans remède, il ne nous restait plus d'espérance de salut; car quand il serait possible que le ciel se joignît avec la terre, que tous les animaux du monde fussent offerts en holocauste, que tous les hommes se consommassent de travaux et de pénitences, que tous les anges se fissent hommes afin de pouvoir mourir mille fois en satisfaction d'un seul péché, ils ne pourraient pas satisfaire pleinement et en rigueur de justice pour une seule faute, quoique légère, ni délivrer un pécheur de la moindre peine. Il n'y avait donc que le Verbe incarné, qui fût capable de remédier à nos maux : il a été assez charitable pour prendre sur lui nos péchés, et assez puissant pour en faire une juste satisfaction. Quelle reconnaissance ne lui devons-nous point pour un si grand bienfait; et comme un tel bienfait prend sa source dans son amour, pouvons-nous jamais lui témoigner assez le nôtre?

[Aimons Jésus parce qu'il nous a procuré l'amour de son Père]. — Quand tout ce que Jésus-Christ a fait ou souffert par un excès de bonté n'aurait pas assez de force pour le rendre maître de nos cœurs, il ne faudrait que considérer que nous devons à ses mérites la grâce qui nous sanctifie et qui nous rend agréables aux yeux de son Père; car s'il y a de la gloire à donner son cœur à Dieu, combien y en a-t-il davantage à gagner et à posséder le cœur de Dieu même? Or c'est au Sauveur, que nous sommes redevables d'une faveur si signalée; estimons donc, comme nous le devons, un avantage aussi grand qu'est celui d'avoir trouvé grâce devant le Seigneur. Quelle créature serait assez parfaite pour attirer les yeux de Dieu, si celui qui est plus saint que toutes les créatures, ou plutôt qui est la sainteté même, ne daignait lui communiquer la sienne? On ne doit pas s'étonner qu'une créature aime Dieu qui est la beauté souveraine; mais qui ne s'étonnera qu'une créature ait de quoi se faire aimer et rechercher de Dieu même? Jésus seul peut opérer ce miracle; il nous a tant aimés qu'il a trouvé le moyen de nous faire aimer de son Père éternel, et qu'afin de nous rendre dignes de lui plaire, il nous a lavés de son sang. Ainsi nous lui sommes également obligés de l'affection qu'il nous porte, et de celle que nous porte le créateur, à qui la grâce sanctifiante nous rend agréables : ce bienfait seul mérite que nous lui consacrions toutes nos affections.

[Aimer Jésus, c'est l'imiter]. — Ce n'est pas assez d'avoir de l'amour et de la vénération pour le Fils de Dieu, il faut l'imiter; l'amour qu'on lui porte ne se doit point arrêter à des sentiments affectueux d'une dévotion tendre et sensible, il doit aller aux effets; car ce n'est pas véritablement aimer le Sauveur que de le ne pas imiter. Le propre de l'amour est d'amener de la ressemblance entre les amis : comme donc celui que Jésus a eu pour nous l'a engagé à se faire homme pour se rendre semblable à nous, quiconque aime cette sainte humanité à laquelle le Verbe est uni si étroitement, et qui est le temple où réside la divinité, doit essayer de lui ressembler et de n'avoir, s'il est possible, qu'un même cœur avec elle. De là vient que, quand le Père éternel nous l'a proposée pour être l'objet de notre amour, il nous l'a aussi proposée pour être notre modèle ; et il ne désire rien tant que de nous voir tout à fait transformés en elle.

De plus, il faut toujours supposer qu'aimer Jésus-Christ et l'imiter ne sont pas deux commandements séparés, car l'évangile déclare 1° Que l'on aime Jésus-Christ quand on est fidèle à l'imiter; 2° Que c'est par l'imitation que l'on reconnaît et que l'on discerne si l'on a dans le fond du cœur cet amour dont tous les chrétiens se vantent, parce qu'il serait monstrueux de dire que l'on n'aime pas Jésus-Christ; 3° Que c'est véritablement ne le pas aimer que de manquer à l'amour effectif, qui consiste dans l'action et dans les œuvres : *celui-là ne m'aime point*, dit Jésus-Christ, *qui ne garde point ma parole.*

[Aimons Jésus, parce qu'il s'est fait semblable à nous]. — L'amour suppose la ressemblance ou la fait, dit-on communément ; mais la ressemblance aussi produit l'amour, car la même raison qui nous a obligés à nous aimer nous engage aussi à aimer ceux qui ont du rapport avec nous. Jésus-Christ voulant donc, à quelque prix que ce fût, mériter notre amour, s'est rendu parfaitement semblable à nous. Or si nous sentons une propension invincible à aimer une personne, parce qu'elle a avec nous une ressemblance qui est l'effet du hasard, qui ne lui coûte rien, et qui nous est souvent funeste, quelle impression ne doit pas faire sur nos cœurs la ressemblance qu'a voulu avoir Jésus-Christ avec nous, et qui est l'effet d'un choix éternel, d'une sagesse et d'une bonté infinie ? Si vous aimez un homme, dit S. Thomas, parce qu'il est homme comme vous, comment n'aimeriez-vous pas un Dieu qui ne s'est fait homme que pour l'amour de vous ?

§ VI.

Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs.

[Jésus doit être aimé à cause de ses perfections]. — Jetons les yeux sur la personne adorable du Sauveur, et voyons combien il mérite d'être honoré et aimé. Quand il n'aurait jamais fait de bien aux hommes et qu'il ne les aurait point tant aimés le premier, ils devraient toujours l'aimer, parce qu'il est de lui-même souverainement aimable. Considérons pour cela les perfections de son humanité sainte, dans son âme et dans son corps, et surtout la plénitude de la divinité qui réside en lui ; et nous trouverons qu'en dehors de Dieu, il n'y a point au ciel et sur la terre d'objet plus digne de nos affections. Quand Dieu donna le dessein du Tabernacle de l'ancienne loi, il en marqua jusqu'aux moindres pièces et jusqu'aux moindres ornements, sans rien négliger, par cette seule raison qu'il devait être l'image du corps du Sauveur ; il voulut aussi que le Temple de Salomon fût d'une beauté et d'une magnificence extraordinaire, afin de pouvoir mieux représenter celui qu'on nomme le Temple du Dieu vivant, ce Temple si saint qui a été fait, non pour conserver l'arche d'alliance et les tables de la loi, mais pour renfermer la divinité substantiellement unie à l'humanité dans la per-

sonne du Verbe. Si l'on a apporté tant de soin quand il s'est agi de la figure grossière de cet Homme-Dieu, quel soin Dieu n'a-t-il point pris de le former lui-même comme son chef-d'œuvre! de quelles grâces, de quels dons, de quelles vertus n'a-t-il point orné cette sainte âme! de quelles richesses n'a-t-il point comblé cette humanité, qu'un saint Père a justement nommée un monde de perfections, pour la rendre aimable aux anges et aux hommes! Non, mon Sauveur, il n'était point nécessaire, pour me porter à vous aimer, ni de me promettre la gloire du ciel, ni de me sauver des feux de l'enfer; quand vous n'auriez point versé votre sang pour moi, je n'en aurais pas moins d'amour pour vous, je vous servirais pour rien, et comme un esclave qui est tout à vous; je ne cherche point la récompense, et si aujourd'hui je vous voyais aussi pauvre que vous l'étiez quand vous n'aviez pas où reposer votre tête, si je savais que vous n'eussiez rien à me donner, je vous aimerais toujours comme je vous aime, (**Le P. Eusèbe de Nieremberg**, *L'aimable Jésus*).

[Dieu le Père veut que nous aimions Jésus]. — Ce nous est un puissant motif d'aimer le Sauveur, que de savoir que son Père nous l'a donné, afin que nous l'aimions et que nous le servions, non-seulement comme notre roi, mais encore comme notre frère. Il a voulu qu'il se revêtît de notre chair, afin qu'étant homme comme nous il attirât plus facilement notre amour; car il est naturel à ceux que le sang et la parenté ont unis ensemble d'avoir de l'amour les uns pour les autres? Comment n'en aurions-nous pas pour ce Dieu-Homme, qui a fait une si étroite alliance avec nous? comment aimerons-nous Dieu, si nous n'aimons pas le Fils de Dieu fait homme pour nous, et semblable à nous? O que nous voyons parfaitement s'accomplir en la personne du Sauveur ces paroles de S. Jean : *Comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit aimera-t-il* Dieu *qui est invisible* (I Joan. IV, 20)? Représentons-nous un prince puissant qui ordonne dans tous ses états que l'on reconnaisse son fils pour l'héritier légitime de sa couronne, et que par avance on lui rende hommage; si on refuse de lui obéir, peut-il ne pas concevoir de l'indignation contre ses sujets? Le mal est que nous ressemblons à ces vignerons de l'évangile qui, au lieu de recevoir avec honneur le fils de leur maître, de l'aimer et de le chérir, *se jettent sur lui, le poussent hors de la vigne*, lui font mille outrages, *et le tuent* (Matth. XXI, 39). Ne permettez pas, Seigneur, que nous soyons si aveugles, si ingrats, et si perfides; puissions-nous plutôt profiter du dessein que vous ayez eu en nous envoyant ce Fils unique, nous réjouir de l'avoir pour frère, l'aimer en cette qualité, et regarder cette alliance comme le plus grand honneur que vous ayez pu faire à notre nature? (*Le même*).

[Combien Jésus était aimable]. — Des âmes élevées à un haut degré de sainteté ont la pieuse et sainte pratique de se représenter le Sauveur tel qu'il

était sur la terre ; cette peinture en effet ne peut que nous donner de la tendresse et de la dévotion pour lui. Jamais il n'y eut personne plus accompli ; jamais de visage plus doux et qui inspirât plus de respect : sa vue seule, indépendamment de sa qualité, lui conciliait une pleine affection ; tout le monde courait après lui pour entendre sa parole, et ses Apôtres n'hésitèrent pas un moment à le suivre dès qu'il les eut appelés ; il ne fallut qu'un mot de sa bouche pour leur persuader de quitter leurs biens et leurs maisons, parce que, comme dit S. Jérôme, la divinité brillait sur son visage; les peuples le suivaient en foule jusque dans les déserts, charmés de ses discours ; il n'y avait personne plus affable; il obligeait tout le monde, ne rebutait personne, et faisait du bien à quiconque s'adressait à lui ; en un mot, il n'y eut jamais personne plus aimable, plus humain, et qui méritât plus d'être aimé. (*Le même*).

[Aimer Jésus parce qu'il a souffert pour nous]. — Quand nous savons qu'une personne a de l'inclination pour nous, nous nous sentons naturellement portés à l'aimer alors même qu'elle ne nous rend aucun service; que ne faisons-nous de même à l'égard du Fils de Dieu ! Que nous a-t-il fait pour mériter que nous lui refusions notre cœur qu'il nous demande avec instance, et qui lui est dû légitimement, après tant de biens qu'il nous a faits, tant de marques qu'il nous a données de son affection, tant de désirs si ardents qu'il a eus de faire et d'endurer de grandes choses pour l'amour de nous? quand il n'aurait rien fait et rien souffert pour nous, l'ardeur qu'il a toujours eue de souffrir davantage ne mérite-t-elle pas une éternelle reconnaissance ? Mais que pouvait-il faire davantage? il nous le demande par son prophète : *Quid est quod ultra debui facere, et non feci* (Isai. v, 4)? Nous lui devons sans doute beaucoup, parce qu'il est mort une fois; mais combien plus lui devons-nous, parce qu'il a désiré de mourir cent fois? On peut même dire que non-seulement il a méprisé sa vie, mais qu'il l'a sacrifiée à toute heure, puisque son amour lui causait une mort continuelle, car il avait le trépas sans cesse devant les yeux, et il attendait avec impatience le dernier jour de sa vie, ce jour dans lequel il devait mourir à force de douleurs ; et une image si triste, bien loin de refroidir sa charité, ne faisait que l'enflammer davantage. (*Le même*).

[Aimer Jésus parce qu'il est cause de tous les biens]. — Qui pourrait considérer le Fils de Dieu, ce Sauveur et ce bienfaiteur universel de tous les hommes, sans être épris de son amour, sans être charmé de sa bonté et de sa douceur ? David attira les yeux et gagna le cœur de tout le peuple d'Israël, en vengeant les insultes que Goliath faisait au peuple de Dieu ; Judith fit la même chose, en le délivrant d'Holopherne qui le menaçait d'une entière ruine: hé ! comment, Seigneur, pouvons-nous ne pas vous aimer, vous qui êtes le soutien et la gloire, non-seulement d'Israël, mais de tout le genre humain ; qui nous

avez garantis, non pas des insultes ou des menaces d'un homme, mais de la cruelle tyrannie du démon et du péché ! Quelle reconnaissance ne témoigna pas Joseph à son maître, parce que ce maître, plus humain que ses frères qui l'avaient vendu aux étrangers, ne le traitait pas avec dureté et en esclave ! Croyons fermement que tout ce que nous avons de bon, nous le devons aux mérites du Sauveur ; si nous recevons quelque bien des hommes, des anges de Dieu lui-même, nous en sommes redevables au Sauveur, parce que tout cela est le fruit de sa mort et de sa Passion, et ne nous est donné qu'en cette considération. (*Le même*).

[Aimer Jésus à cause de ses bienfaits]. — Songeons que si un prince de la terre avait fait pour nous la moindre partie que ce que Jésus a fait, nous nous sacrifierions pour lui ; quoi ! un bienfait est-il moins grand, parce qu'il vient du Fils unique de Dieu ? Quiconque n'aime pas tendrement le Sauveur ne connaît pas ce qu'est Dieu à l'égard de l'homme. Mais remarquons que, lorsqu'il nous a élevés au-dessus de notre condition, ce fut en se rabaissant lui-même, en se dépouillant de sa grandeur, en nous revêtant de sa grâce, en nous transportant ses mérites, en nous ouvrant ses trésors, en prenant sur lui notre pauvreté, notre ignominie, nos misères, et les causes de tous nos maux qui sont nos péchés, pour les expier ; refuserons-nous après cela notre cœur au Fils de Dieu qui nous le demande ? ne donnerons-nous jamais rien à celui qui nous donne tout? (*Le même*).

Si nous devons aimer le Sauveur à cause des biens infinis qu'il nous a faits, nous ne le devons pas moins aimer à cause des maux dont il nous a délivrés, et dont même il n'y avait que lui qui nous pût délivrer. C'est lui qui a eu compassion de nous, et qui étant notre unique ressource, a pris le dessein de payer toutes nos dettes, et d'expier par une sanglante mort toutes nos offenses ; c'est donc lui seul qui a sauvé le genre humain du malheur où il s'était volontairement engagé ; c'est lui seul qui nous a tirés de l'enfer, qui ayant brisé nos chaînes, nous a mis en liberté. Hélas ! sans le Sauveur, où en serions-nous maintenant ! nous serions ensevelis dans les ténèbres de l'abîme. C'est lui qui de ces ténèbres nous a appelés à la lumière, qui de cet abîme nous a élevés jusqu'au ciel où nous avons droit de prétendre. Que serions-nous sans lui, sinon un amas d'ordure et de corruption ? c'est lui qui nous a lavés, qui nous a rendus semblables aux anges ; c'est lui, en un mot, qui nous fait participants de sa gloire, qui nous délivre de toutes sortes de maux, et qui nous remplit de toutes sortes de biens. Et après cela nous n'aurions point de reconnaissance, point d'amour pour lui ! Nous devons le regarder comme notre souverain bienfaiteur. Si le dernier des hommes nous avait sauvés d'un grand péril, quoique sans beaucoup de peine, nous devrions lui en savoir gré ; quel ressentiment ne faut-il donc pas témoigner de la grâce que ce roi du ciel nous a faite en nous délivrant d'une infinité de

maux, et en nous en délivrant d'une manière si généreuse, et qui lui a coûté tant de sang? O mon Sauveur et mon DIEU! comment reconnaître les obligations que nous avons à votre bonté, pour nous avoir affranchis de la tyrannie du démon et du péché? Mais que ne sommes-nous pas obligés de faire pour vous marquer notre amour et notre respect! et pouvons-nous moins faire, après tant de grâces dont vous nous comblez, que de nous dévouer entièrement à votre service, nous qui devrions vous servir quand vous ne nous feriez aucun bien? (*Le même*).

[Le Sauveur nous a tirés d'un grand malheur]. — Tâchons de comprendre, si nous le pouvons, quel est le malheur dont le Sauveur nous a délivrés; faisons-y de profondes réflexions, et nous en serons surpris : nous admirerons sa charité, et, pour un si grand bienfait, nous lui rendrons d'éternelles actions de grâces. Un homme qui durant la nuit, et sans savoir où il va, passe sur le bord d'un précipice, est saisi d'étonnement lorsque le matin il voit le danger auquel il a échappé : ouvrons les yeux, et avec les lumières de la foi, considérons le précipice d'où le Sauveur nous a tirés; considérons-le attentivement, et sa profondeur nous étonnera. Ceux qui de la pointe d'un rocher regardent en bas tremblent de frayeur; comment ne tremblons-nous pas à la vue de cet abîme où Adam nous avait précipités, et d'où le Sauveur nous a retirés? Le ciel cependant est moins éloigné de l'enfer, que l'état où nous étions par le péché ne l'est de celui où nous sommes par la grâce. (*Le même*).

[Combien le Sauveur est généreux]. — Peut-on concevoir une plus grande charité envers les hommes que celle de ce DIEU-Homme, puisque quelque méchants et quelque ingrats que nous soyons, il ne saurait s'empêcher de nous aimer? Il nous remet nos offenses avec autant de facilité que s'il nous avait de grandes obligations; il nous récompense de nos bonnes œuvres aussi libéralement que s'il n'y avait point contribué, et compte toujours pour quelque chose de grand les moindres services que nous lui rendons, sans jamais en rien déduire pour tous les secours qu'il nous a donnés. Quoique nous n'ayons fait presque rien pour lui, il ne laisse pas d'en être aussi reconnaissant et de répandre ses grâces sur nous avec autant de profusion que si nous lui avions rendu quelque important service. Ah! cœur de mon Sauveur, cœur vraiment libéral et plein d'amour, qui nous donne tout, et à qui nous devons tout, et qui par ses propres dons se fait en quelque manière notre débiteur! Après cela, qui pourrait ne pas l'aimer de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, et ne pas avoir toute la reconnaissance possible pour une si grande bonté, et une charité si généreuse! (*Le même*).

[Ingratitude des hommes]. — Après tant de témoignages d'affection que le Fils de DIEU nous a donnés, où est la reconnaissance que demande DIEU

qui s'est immolé pour nous ? où est la fidélité que nous lui devons? avons-nous donc un cœur pour ne pas aimer celui qui nous a témoigné tant d'amour ! Mais où est notre jugement de faire si peu d'état de sa personne et de ses bienfaits? faut-il que nous soyons si curieux d'entendre de vains discours et des contes faits à plaisir, et que nous le soyons si peu d'apprendre quel est celui qui se nomme dans l'Ecriture la vérité et la sagesse du Père ! Nous sommes bien aises qu'on nous parle des plus fameux capitaines et des plus célèbres écrivains de l'antiquité, et nous les voulons connaître ; mais nous nous mettons peu en peine de savoir quelles sont les qualités admirables du Sauveur du monde, quelles sont ses œuvres, quelle est sa doctrine, quelles sont les obligations que nous lui avons et les devoirs que nous lui devons rendre : cependant il est du devoir d'un chrétien de s'instruire de toutes ces choses, et de faire incomparablement plus d'état de Jésus seul que de tous les biens du monde. (*Le même.*)

[Ce que le Sauveur a fait pour chacun]. — Vous avez, Seigneur, offert à votre Père pour un indigne pécheur les travaux de votre vie et les douleurs de votre Passion ; oui, vous avez mille fois offert pour ce pécheur le froid que vous endurâtes dans la crèche, le jeûne si long que vous gardâtes dans le désert, les fatigues continuelles que vous supportâtes dans vos voyages, toutes les gouttes de sang que vous répandîtes dans le jardin et dans le prétoire, et toutes celles que vous étiez prêt à répandre, si c'eût été nécessaire pour mon salut. Je puis même dire que, bien que la grâce que vous m'avez faite me soit commune avec le reste des hommes, qui sont mes frères, elle n'en est pas moins grande ; tous vos travaux, toutes vos souffrances, tout votre sang est à moi, et dès le moment de votre conception vous commencâtes à penser à moi, vous me choisîtes pour être une des brebis de votre troupeau, et formâtes le dessein de répandre vos dons sur moi avec autant de profusion que si j'eusse été seul au monde. Après cela, pourra-t-on ne point avoir d'attachement pour ce Sauveur dont le cœur ne brûle que des flammes de la charité ? pouvons-nous douter qu'il ne nous aime tendrement, après qu'il nous a choisis parmi tant de peuples qu'il a laissés dans les ténèbres de l'erreur et de l'infidélité, et qu'il est mort pour chacun de nous en particulier ? (*Le même*).

[L'amour de Jésus pour nous mérite une réciprocité]. — Les grâces que nous recevons du Fils de Dieu sont infinies ; mais il ne faut pas en faire le principal motif de l'amour que nous lui portons ; nous devons l'aimer parce qu'il nous veut du bien, plutôt que parce qu'il nous en fait : ses dons sont moins estimables que son amour ; car encore qu'ils soient sans nombre et sans mesure, ils sont peu de chose en comparaison de la charité qui en est la source. Jésus donc nous aime à un tel point que ses délices sont

d'être avec nous ; qu'aurait-il pu faire de plus pour lui-même que ce qu'il a fait pour nous? cependant il aurait fait incomparablement plus , si c'eût été chose nécessaire. Eh quoi? qu'aurait-il pu faire de plus? il serait mort sur une croix pour chacun de nous, non-seulement une fois, mais mille fois. Il le témoigna un jour à Ste Brigitte. J'ai encore maintenant, lui dit-il, autant d'amour pour les hommes que j'en avais dans le temps de ma Passion, lorsque par un excès de charité je me livrai à la mort, pour sauver des peines éternelles mes élus qui ont été dignes du prix de ma Rédemption, et je souffrirais pour chacun des hommes en particulier le même genre de mort que j'ai souffert pour tous en général ; je serais prêt d'exposer mon corps à toutes sortes de tourments, et je l'y exposerais avec joie et avec amour. Il n'exprime pas encore toute l'ardeur de cette charité si pure, si généreuse et si désintéressée qu'il a pour nous ; il était de sa grandeur de faire du bien aux hommes qui sont l'ouvrage de ses mains ; mais quel intérêt avait-il de les aimer? On parle tant de l'amour que Jacob eut pour Rachel, qui lui coûta quatorze ans entiers de service ; eh ! qu'est-ce au prix de celui que Jésus a eu pour nous ? il s'est fait serviteur, et il l'a été durant trente-trois années , ne travaillant pas pour son intérêt particulier, comme Jacob , mais endurant tout ce qu'il y a de plus pénible pour ceux mêmes qui, après avoir été comblés par lui d'une infinité de biens, lui faisaient de cruels outrages. (*Le même.*)

[Les souffrances de Jésus nous prouvent son amour.] — Si la preuve la plus assurée d'un amour constant et généreux est la souffrance, que vous présentez à mes yeux , divin Sauveur, de marques sensibles de votre charité pour moi ! Les plaies sanglantes dont vous êtes tout couvert m'en font connaître l'excès. Quelle obligation ne vous ai-je pas, Seigneur, après tant de tourments qu'il vous a plu d'endurer pour l'expiation de mes crimes! Je confesse que je vous suis redevable de votre vie et de votre sang. Quel amour, fût-il plus grand que celui des Séraphins , pourrait suffire pour acquitter une telle dette ? O mon âme , donne le plus d'étendue que tu pourras à tes désirs ; développe-les jusqu'à l'infini ; quand tu aurais pour ton Sauveur autant d'amour qu'en pourraient avoir toutes les créatures qui ont été et qui seront dans tous les siècles , alors même que chacune d'elles n'en aurait pas moins que tous les Séraphins ensemble , tu serais encore bien éloignée de pouvoir payer une seule goutte d'un sang aussi précieux que celui d'un Dieu. Pourquoi, Seigneur, donnez-vous ainsi votre vie ? pourquoi prodiguez-vous votre sang ? Le moindre mal dont vous m'avez délivré, le moindre bien que vous m'avez fait, la moindre marque que j'ai reçue de votre affection suffisait pour que je vous dusse aimer plus que ma propre vie ; comment donc vous aimerai-je maintenant, que je sais qu'il vous a plu endurer pour moi des tourments si nombreux et si cruels? (*Le même*).

Pendant que les hommes crucifiaient ce divin Sauveur, et que par cet horrible attentat ils devaient attirer sur eux toutes les rigueurs de la justice divine, il les aimait tendrement; il offrait pour eux tous les maux qu'ils lui faisaient endurer; il priait son Père de leur pardonner, et il l'en priait avec de grands cris et beaucoup de larmes; il apaisait par ce moyen cette juste colère qui sans lui aurait peut-être éclaté encore une fois par un déluge universel sur toutes les nations. Or cet amour constant qu'il a toujours eu pour ses plus mortels ennemis, au milieu même de ses tourments et au plus fort de sa Passion, ne nous doit-il pas être un puissant motif de l'aimer, puisque nous étions du nombre de ces ennemis qui lui ont donné la mort, et pour lesquels il a prié et offert cette mort même (*Le même*).

On ne peut rien imaginer de plus admirable que les inventions dont le Sauveur s'est servi pour nous obliger : si cependant les biens qu'il nous a faits, si les maux qu'il a endurés pour nous, si l'affection sincère et généreuse qu'il nous porte, si tout cela n'est pas capable de gagner nos cœurs, pouvons-nous n'être pas touchés de voir qu'il s'abaisse jusqu'à rechercher notre amitié, jusqu'à nous presser et nous solliciter par des grâces intérieures de retourner à lui, lorsque nous nous en sommes éloignés par nos crimes. Pouvons-nous demeurer insensibles quand il nous prévient, qu'il se sert de mille artifices pour nous rappeler de nos égarements, qu'il met tout en œuvre, promesses, menaces, châtiments, récompenses, et qu'il n'omet rien pour nous attirer à son service et pour se faire aimer? O l'unique objet de la joie des anges, que vous importe qu'une vile créature vous aime? pourquoi employer tant de moyens pour nous attirer à vous (Job. VII, 17) : *Domine, quid est homo quod memor es ejus, aut quid apponis erga eum cor tuum* (*Le même*).

[Aimer Jésus, c'est l'imiter]. — Quiconque fait profession d'imiter le Sauveur doit s'étudier particulièrement à imiter ses vertus ; car il n'y a rien qui lui soit plus agréable, ni qui attire davantage les yeux de son Père. Le Père aime tendrement le Fils, et en quelque endroit qu'il voie son image, il la regarde avec plaisir et ne saurait s'empêcher d'aimer tout ce qui a quelque trait de ses perfections ; ce cher Fils est l'unique objet des affections et des complaisances du Père, qui a pour lui tant d'amour qu'il en a aussi pour ses frères quand ils lui ressemblent. Et comme l'amour n'est point sans effet, on gagne beaucoup à vouloir imiter son Fils, parce qu'il remplit de grâces ceux qu'il aime, afin qu'ils imitent de plus en plus ce divin original de toute vertu. Après cela, il est aisé de juger qu'on ne peut rendre un service plus considérable au Père éternel que de chercher à imiter son Fils ; et que c'est la plus grande marque qu'on puisse donner au Fils, de l'extrême regret qu'on a de toutes les peines qu'il a endurées pour notre salut. Il n'était point nécessaire pour l'expiation de nos péchés qu'il souffrît tant de douleurs et tant d'opprobres ; mais tout était néces-

saire pour l'exemple ; et ainsi quiconque se met peu en peine de suivre Jésus et de vivre comme lui, montre bien qu'il fait peu d'état de ses souffrances. Considérons donc ses œuvres, examinons les sentiments de son cœur, et conformons-y les nôtres ; que pouvons-nous souhaiter de meilleur ou de plus avantageux que de vivre selon ses maximes ? (*Le même*).

[Aimons Jésus à cause de sa bonté]. — Peut-on concevoir une douceur et une patience pareille à celle du Sauveur, dans l'état même où il est au ciel, dans ce haut point d'élévation et de gloire où il devait être reconnu de tous les peuples pour roi des anges et pour chef des prédestinés ? Il semble ne pas voir les injures sans nombre qu'on lui fait. Qu'y a-t-il de plus généreux que de reconnaître comme il fait les services que nous lui rendons, que de chercher l'occasion de nous devoir quelque chose, que de nous faire régner éternellement avec lui, au lieu qu'il pourrait nous obliger à le servir éternellement ? Qu'y a-t-il de plus généreux que de nous avoir sauvés d'une éternité de peines ; que de nous remettre encore nos péchés sans exiger de nous autre chose qu'une légère satisfaction, dont il veut même encore nous faire un mérite ; que de récompenser nos bonnes œuvres, comme si elles n'étaient pas les fruits de ses grâces ? Qu'y a-t-il de plus généreux que cette bonté et cette familiarité qu'il fait paraître ici bas, traitant avec les hommes comme le dernier de tous, quoiqu'il fût le maître des anges et des hommes ? Maintenant même qu'il est assis sur son trône à la droite de son Père, qu'il est adoré de toutes les hiérarchies célestes, il fait bien voir qu'il a encore les mêmes sentiments pour nous, par la manière dont il nous pardonne nos ingratitudes, et nous reçoit après tant d'offenses, etc. (*Le même*).

[Regrets de n'avoir pas aimé Jésus]. — Aimable Sauveur, faites que mon cœur plus dur que le marbre s'amollisse par la considération de vos bienfaits qui sont innombrables, de votre charité qui n'a point de bornes, de vos perfections qui surpassent infiniment toute l'idée que nous en avons. Les pierres se brisent par le marteau, et il n'y a rien de si fort qui ne soit dompté par quelque chose de plus fort ; et moi, je résiste à tout ; je ne suis touché ni par le nombre infini de vos divines miséricordes, ni par les effets prodigieux de votre amour, ni par la grandeur immense de votre bonté ! Quel prétexte, hélas ! puis-je avoir pour colorer mon ingratitude? et quelle raison puis-je avoir pour mépriser ce qui vous a coûté si cher ? Pourrais-je en user plus mal avec vous, si tout ce que vous avez fait par un pur amour pour moi, vous l'aviez fait par un principe de haine et de vengeance ? Vous êtes le Dieu éternel, et vous m'avez aimé plus que votre propre vie, et cependant j'ai eu moins d'amour pour vous que pour une vile créature qui a disparu comme une ombre ; j'ai trahi mon roi, j'ai ôté la vie à celui qui est l'auteur de la nature et de la grâce, j'ai vécu

dans un tel aveuglement que je n'ai pas su m'aimer moi-même, puisque je me suis éloigné volontairement de la source de tout bien? Peut-il y avoir un plus grand mal que mon ingratitude, ou un plus grand bien que votre amour? Embrasez-moi donc de ce divin amour, et souffrez que je vous marque ma reconnaissance, en vous faisant un don de mon cœur, puisque rien ne vous plaît davantage qu'un cœur qui vous aime. Vous n'avez pas oublié, Seigneur, vos anciennes miséricordes : faites donc paraître votre charité, en souffrant que le dernier et le plus ingrat de vos serviteurs commence aujourd'hui à vous aimer ; faites que je vous aime de toutes mes forces, vous qui ravissez en admiration les esprits célestes, qui donnez au ciel toute sa beauté, qui êtes l'objet des complaisances et de la joie de votre Père. Vous êtes mon souverain bien, mon libérateur, le grand zélateur de la gloire du Très-Haut : faites que je vous aime, et qu'en vous aimant, j'aime votre Père d'un amour qui ne se ralentisse jamais, d'un amour constant qui remplisse tout mon cœur, qui occupe tous mes sens et toutes mes puissances, afin que dès à présent je commence à faire ici-bas ce que je veux faire éternellement dans le ciel. (*Le même*).

[La prédestination, motif d'aimer Jésus]. — Le grand mystère ne s'accomplit que par l'amour et la ressemblance avec Jésus-Christ ; c'est ce qui en est et le fondement et la marque certaine : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* (Rom. VIII, 29). Il est notre divin chef, il est le premier-né d'entre ses frères, nous devons être ses cohéritiers et régner avec lui, nous sommes déjà assis avec lui dans le ciel, dit S. Paul ; mais à qui ces glorieux avantages sont-ils réservés? Ne sont-ils pas le prix et la récompense de l'amour? n'appartiennent-ils pas aux membres unis à son corps? n'est-ce pas à ceux qui n'ont pas honte de l'appeler leur frère, comme il n'a pas eu honte de nous appeler ses frères? La vie de Jésus-Christ n'a été sur la terre qu'une vie d'amour ; telle doit être ainsi la vie d'un chrétien. Il doit avoir les mêmes sentiments et les mêmes affections que Jésus-Christ, il doit parler et agir comme lui, se conformer à son esprit, à son cœur et à son amour, et ne faire qu'un avec lui, de même qu'il n'est qu'un avec le Père céleste. Ce n'est qu'à proportion que nous aimons Jésus-Christ que le Père céleste nous aime : *Ipse enim Pater amat vos, quia vos me amastis* (Joan. XVI, 27). Le Tout-Puissant n'a fait entendre que trois fois sa parole dans la nouvelle alliance, et toujours pour nous prescrire d'aimer et d'imiter son Fils. Portez-vous en esprit sur les bords du Jourdain, là vous verrez que le ciel s'ouvre, que l'Esprit-Saint se montre sous la figure d'une colombe, et vous entendrez cette voix éclatante. Celui-ci est mon Fils bien-aimé, c'est l'objet de ma complaisance, c'est lui que vous devez écouter, que vous devez croire lorsqu'il vous parle, que vous devez suivre lorsqu'il vous précède par son exemple : *Ipsum audite* (Matth. XVII, 5). Transportez-vous à présent sur

la montagne du Thabor; vous y verrez le même prodige, vous y entendrez et la même voix et les mêmes paroles qui vous ordonnent l'amour de JÉSUS-CHRIST ; ce n'est plus le mont Sinaï fumant d'éclairs et de tonnerres qui inspire la crainte et la terreur, c'est la montagne sainte d'où, comme il est prédit par les prophètes, coulent le lait et la douceur de l'amour. Allez en esprit à Jérusalem, mêlez-vous avec ces Gentils en qui il paraît déjà que la grâce opère, et qui poussés d'un violent désir de voir JÉSUS s'adressent à Philippe en lui disant : *Domine, volumus* JESUM *videre* (Joan. XII, 21). La voix du Père éternel se fait encore entendre, promettant au Sauveur la même gloire que celle qu'il a possédée de toute éternité (Joan. XII, 28) : *Et clarificavi, et iterùm clarificabo.* (**Le P. Nepveu**, *Esprit du Christianisme*).

[Soyons semblables à Jésus]. — Le malheur de l'homme, comme celui de l'ange, fut d'aspirer à la grandeur de DIEU. Par une témérité incompréhensible, l'homme a dit, comme l'ange : *Similis ero Altissimo, je serai semblable au Très-Haut.* (Isai. XIV, 14). Et maintenant le bonheur de l'homme n'est possible qu'autant qu'il cherche à se rendre semblable au Très-Haut ; telle est l'économie du grand mystère de l'Incarnation. JÉSUS-CHRIST n'est notre Rédempteur et notre Sauveur qu'autant qu'il est notre modèle ; il s'est rendu semblable à l'homme, afin que l'homme fût semblable à lui : il est donc le guide que nous devons suivre, le chemin où nous devons marcher, si nous voulons trouver la vérité et atteindre à l'heureux terme de la vie éternelle : *Ego sum via et veritas, et vita* (Joan, XIV, 6). C'est pour cet effet qu'il nous déclare qu'il est la lumière éclairant tout homme qui vient au monde, que l'on ne marche point dans les ténèbres en le suivant, et qu'ainsi l'on n'est point exposé à s'égarer ; que quiconque veut se mettre au nombre de ses serviteurs et de ses disciples doit se faire une loi indispensable de le suivre : *Ego sum lux mundi* (Joan. VIII, 12) ; *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum,* (Joan. I, 9) ; *Qui sequitur me non ambulat in tenebris* (Joan. VIII, 12) ; *Si quis mihi ministrat, me sequatur* (Joan. XII, 26). Nous devons donc nous persuader que JÉSUS-CHRIST nous dit à chaque action de sa vie ce qu'il dit à ses disciples : *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* (Joan. XIII, 15) ; si je vous ai donné cet exemple, c'est afin que vous me suiviez ; si j'ai été humble, doux et patient, si j'ai fui les honneurs, si j'ai renoncé aux plaisirs, si j'ai embrassé la croix, si je me suis exposé aux humiliations et aux opprobres, si j'ai souffert sans me venger et même sans me plaindre les injures les plus atroces, si j'ai pardonné à mes plus cruels ennemis, c'est pour vous engager à me suivre. *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.* En effet JÉSUS-CHRIST n'a fait aucune action qui, dans son intention et dans l'intention du Père éternel, n'ait eu pour objet notre instruction ; c'est ce qui a porté S. Augustin à établir ce grand principe

de la morale chrétienne, que toute la vie du Verbe fait homme est une règle de mœurs pour nous : *Tota vita per hominem quem suscipere dignatus est, disciplina morum fuit.* (De Virginit.) Nous devons donc être persuadés que le Père éternel dit en particulier à tous les chrétiens ce qu'il dit à Moïse sur la montagne : *Fac secundùm exemplar quod tibi in monte monstratum est* (Exod. xxx, 40) ; ayez toujours les yeux attachés à ce divin modèle pour en exprimer tous les traits en votre personne. Vous ne pouviez vous rendre semblable à moi, parce que je suis invisible par ma nature divine, et que nul ne me verra dans cette vie : *Non videbit me homo et vivet* (Exod. xxx, 20) ; vous ne pouviez vous rendre semblable à l'homme, parce qu'il n'est qu'erreur et ténèbres. Pour vous donner donc un objet qui fût tout à la fois et sensible et imitable, mon Verbe divin s'est fait homme : ayez donc toujours ce modèle devant les yeux pour vous y rendre conforme. C'est la pensée de S. Augustin : *Deus sequendus erat qui videri non poterat, homo sequendus non erat qui videri poterat ; ut ergo daretur homini et quem videret homo, et quem sequeretur homo,* Deus *factus est homo.* (*Le même*).

[Le chrétien doit être animé de l'esprit de Jésus]. — Nous ne sommes chrétiens et véritables enfants de Jésus-Christ qu'autant que nous sommes animés par son esprit : or nous n'avons pas reçu un esprit de servitude et de crainte, mais un esprit d'adoption qui, renfermé dans le cœur, nous fait pousser des soupirs vers Jésus-Christ comme vers notre Père. Tel est le grand caractère de la loi nouvelle ; on ne lui appartient que par l'amour *Quicumque Spiritu* Dei *aguntur, ii sunt filii* Dei.... *Non accepistis spiritum servitutis in timore, sed accepistis spiritum adoptionis in quo clamamus : abba Pater* (Rom. viii, 14, 16). Pourquoi, dans le sacrement de l'illumination, renonçons-nous à Satan par une profession publique ? pourquoi protestons-nous de nous attacher uniquement à Jésus-Christ : *Abrenuntio diabolo et omnibus operibus ejus, et adhæro tibi, Christe.* (Rituale rom.) ? N'est-ce pas pour l'aimer sincèrement et nous attacher à lui par une parfaite imitation ? C'est aussi ce qui fait décider à S. Cyprien que personne n'a droit de prendre la qualité de chrétien qu'autant qu'il est l'imitateur de Jésus-Christ : *Christianus nemo dicitur rectè nisi qui Christo moribus, quoad valet, coæquatur.* Cette eau qui nous lave au-dehors n'exprime-t-elle pas l'extinction de la vie du vieil Adam enseveli par le Baptême, en sorte qu'il ne doit plus paraître en nous ? Si donc avant ce sacrement nous avons porté l'image de l'homme terrestre, dès que nous avons participé à la grâce de ce sacrement, que nous avons été honorés du nom auguste de chrétiens, nous ne devons plus porter que l'image de l'homme céleste : *Sicut portavimus imaginem terreni, portemus et imaginem cœlestis* (I Cor. xv, 49). En effet, si nous voulons définir exactement ce que c'est qu'un chrétien, nous devons dire que c'est un homme qui prend l'évangile pour règle de sa conduite, Jésus-Christ pour son modèle, et qui travaille

continuellement à exprimer tous les traits de ce divin original, afin, comme dit l'Apôtre, que Jésus-Christ paraisse en nous : *Ut et vita* Jesu *manifestetur in corporibus nostris* (II Cor. iv, 10) ; en sorte qu'en le voyant ou puisse voir quelque chose de Jésus-Christ, l'y reconnaître comme l'on reconnaît l'original à la vue de la copie, et que l'on puisse dire : c'est ainsi que Jésus-Christ vivait, c'est ainsi qu'il parlait, telles étaient ses actions lorsqu'il conversait parmi les hommes. (*Le même*).

[Prière à Jésus]. — On doit s'estimer heureux ou malheureux à proportion que l'on aime et que l'on imite Jésus-Christ ; sa vie n'a été qu'un enchaînement de croix et de mortifications, et la foi nous apprend que l'on est heureux d'être choisi pour continuer sur la terre cette vie de croix, qui est l'accomplissement des souffrances de Jésus-Christ dans son corps mystique. Mais, comme Jésus-Christ, il les faut porter dans une disposition d'obéissance et d'amour, puisque ce sont plus ses souffrances que les nôtres : *Semper mortificationem* Jesu *in corpore nostro cirumferentes* (II Cor. iv, 10) ; rendez, Seigneur, nos souffrances dignes de vous, faites-nous vos parfaits imitateurs en tout ; que nous considérions votre amour comme la semence et le principe de notre vie glorieuse, car rien ne nous y donne plus de droit que d'imiter fidèlement tout ce que vous avez fait sur la terre ; faites-nous concevoir que le partage et l'occupation de la vie présente, c'est de renouveler votre vie sainte dans notre cœur et dans toutes nos actions. Vous avez oublié toutes les choses de la terre, et vous avez toujours été occupé de plaire à votre Père céleste, faisant ce qui lui était plus agréable ; faites-nous aussi oublier tout ce que les yeux de la chair peuvent apercevoir d'indigne d'un cœur chrétien, qui ne doit être occupé et rempli que de votre amour.

[Notre occupation doit être d'imiter Jésus]. — Nous ne sommes chrétiens qu'autant que nous sommes unis avec Jésus-Christ ; et nous n'y sommes parfaitement unis que par l'amour que nous avons pour lui, et par la parfaite conformité de cœur et d'esprit avec lui qu'opère infailliblement cet amour. Nous ne sommes donc chrétiens que pour cela ; l'amour de Jésus-Christ doit donc être l'unique but de nos désirs, l'objet de toutes nos pensées, le principal emploi de notre vie, le terme de tous nos soins et de tous nos empressements ; les pécheurs y peuvent prétendre, les imparfaits y doivent continuellement aspirer, les parfaits s'en doivent incessamment occuper. A quoi nous occupons-nous donc, si nous ne nous occupons à étudier, à connaître, à honorer, à aimer et à imiter Jésus-Christ ? ce doit être la principale occupation, et la principale, ou plutôt l'unique dévotion d'un chrétien. Les autres dévotions sont bonnes, je l'avoue ; mais après tout elles ne sont bonnes qu'autant qu'elles ont du rapport à celle-ci, d'où elles tirent tout leur mérite et toute leur vertu : c'est là la dévotion solide et essentielle du christianisme ; c'est celle qui nous fait

de véritables et de parfaits chrétiens. Les autres dévotions sont assez souvent des œuvres de surérogation, mais celle-ci est d'obligation ; les autres nous chargent en nous imposant de nouvelles obligations, celle-ci nous soulage en nous aidant à nous acquitter de celles que nous avons déjà ; les autres sont des moyens, celle-ci est la fin ; les autres nous aident à aller à la perfection, celle-ci l'achève, la consomme et est la perfection même. (*De l'amour de* JÉSUS-CHRIST).

[Notre premier devoir est d'imiter Jésus]. — Ce n'est pas un devoir de bienséance ni un conseil que d'imiter JÉSUS-CHRIST, c'est une obligation dont on ne peut se dispenser ; car il est la voie par son exemple : il faut donc ou s'égarer, ou marcher dans cette voie ; il est la vérité par sa parole ; il faut donc ou être dans l'erreur, ou écouter et suivre la vérité ; il est la vie par sa grâce ; on est donc dans la mort, ou bien il faut vivre de la vie de JÉSUS-CHRIST. La foi nous oblige de marcher dans cette voie nouvelle et de renoncer à toute autre, comme sujette à l'égarement ; la religion nous prescrit d'écouter cette vérité infaillible, de n'aimer aucun bien que ceux qu'elle nous fait espérer, de ne désirer point d'autre vie que celle qu'elle nous propose. Hors de cette voie divine, nous ne sommes plus livrés qu'à nous-mêmes et à l'égarement ; sans cette vérité, tout est séduction et tromperie ; sans cette vie, il n'y a que la mort à attendre, il n'y a point de milieu. C'est par le péché que nous avons perdu la vie du cœur, la justice, l'esprit et la lumière de la vérité ; elles se présentent à nous pour se communiquer avec plénitude et avec abondance : *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant* (Joan. x, 10). Nos sens nous écartent de la voie de DIEU, nos cupidités frayent cet égarement ; JÉSUS-CHRIST vient au-devant de nous, et il nous dit : suivez-moi. Veillons donc pour ne transférer à aucune créature ce que JÉSUS-CHRIST s'approprie à lui seul, nul n'est notre voie, notre vie, ni la vérité que nous devons écouter. Qui est-ce qui partage avec JÉSUS-CHRIST la fonction de médiateur ? il est donc lui seul notre voie, il nous l'a ouverte par son sang, ouvrant et entrant le premier dans le sanctuaire pour nous y faire entrer ; lui seul est la vérité des promesses qui ne s'accomplissent qu'en lui comme chef des élus ; il est seul notre vie comme le principe de la vie et de toutes les actions chrétiennes par sa grâce. Celui-là ne mérite-t-il pas bien de se perdre qui ne vous suit pas, ô voie éternelle, en qui seule se retrouvent ceux qui se sont égarés ? Vérité incarnée qui seule éclairez ceux qui sont dans les ténèbres, vie céleste et divine qui donnez aux morts une vie immortelle, voie divine qui avez été fatiguée en cherchant le pécheur, ne permettez pas que je marche ailleurs que dans la voie étroite que vous m'avez enseignée de vive voix et par votre exemple. O vérité qui êtes descendue du ciel dans nos ténèbres pour les dissiper, donnez-nous le moyen de vous suivre pendant que vous nous éclairez. O divine vie qui vous êtes humiliée jusqu'à mourir pour

nous, unissez-moi à vous par des liens inséparables ; que l'amour commence et perfectionne ce nœud, que cet amour opérant me rende une parfaite copie de l'original divin que je dois imiter, afin qu'au dernier jour vous me trouviez conforme à vous. (**Anonyme**).

En vérité, si le Fils de Dieu demandait à chacun de nous en particulier, comme il fit autrefois à S. Pierre : m'aimez-vous, *Simon Joannis, amas me*? (Joann. xxi, 17) serions-nous assez aveugles ou assez présomptueux pour répondre aussi bien que lui : *Tu scis, Domine, quia amo te;* vous savez, Seigneur, que je vous aime ? Notre cœur, par ses reproches secrets, ne démentirait-il pas nos paroles ? car enfin, mon divin Sauveur, si nous vous aimions, penserions-nous si peu à vous ? nous occuperions-nous si peu de vous ? aurions-nous si peu de crainte de vous déplaire ? serions-nous si peu zélés pour votre gloire, si peu sensibles à vos intérêts, si peu touchés des outrages qu'on vous fait tous les jours ? aurions-nous tant d'indifférence pour vos recherches, tant d'infidélité pour vos grâces, tant d'ingratitude pour vos bienfaits, si peu d'ardeur pour suivre vos exemples ? aurions-nous tant d'horreur des choses que vous avez uniquement estimées et embrassées, quoique nous sachions que ce n'est qu'en conformant nos sentiments aux vôtres, que nous pouvons vous être semblables, vous témoigner notre amour, et mériter le vôtre. (*Le même*).

[Jésus recherche l'homme]. — N'est-il pas surprenant de voir que le Fils de Dieu désire avec inquiétude, et demande avec ardeur l'amour des hommes ? néanmoins cet empressement nous est marqué dans cent endroits de l'Ecriture. Il se produit dans les cris empressés de la sagesse, pour attirer les hommes à son étude : *O viri ad vos clamito* (Prov. viii, 4) ; dans ces recherches amoureuses et prévenantes avec lesquelles elle les invite : *Præoccupat qui se concupiscunt* (Sap. xi, 14) ; dans cette demande qu'elle fait à l'homme, de son cœur: *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* (Prov. xxiii, 26). Il nous est marqué dans l'Evangile par ce zèle si ardent avec lequel le bon pasteur va chercher la brebis égarée, par ces inquiétudes qu'il a sur sa perte et sur ses égarements, par ces transports de joie qu'il a sur son retour. Il se retrouve dans ces paroles que Jésus prononça sur la croix, *Sitio*, bien moins pour marquer la soif de son corps, que l'ardeur avec laquelle il désirait l'amour des hommes. En vérité pouvait-il nous marquer d'une manière plus forte le désir ardent qu'il a que nous l'aimions ? pouvait-il plus faire pour nous y engager, puisque tout ce qu'il propose, tout ce qu'il produit dans l'ordre de la nature et de la grâce ne tend qu'à déterminer l'homme à l'aimer ? Hé quoi ! le désir ardent, les prières réitérées d'un importun nous forcent souvent à lui accorder ce qu'il nous demande, lors même que nous ne l'aurions pas voulu à l'avance ; et les désirs ardents, les saints empressements du Sauveur pour avoir notre amour ne nous forceront point à lui donner cet amour, qui fait notre bonheur ! (*Le même*).

Il n'y a point de preuve aussi forte et aussi convaincante de l'amour, que la souffrance endurée pour la personne que l'on aime ; toutes les autres marques sont ou équivoques, ou du moins faibles en comparaison de celle-ci. J'avoue que les bienfaits sont des marques assez fortes et assez sensibles de l'amitié : néanmoins en donnant nos biens, nous montrons seulement que nous préférons nos amis à nos biens, puisque nous nous en dépouillons volontiers en leur faveur ; mais en souffrant pour eux, nous leur faisons voir que nous les préférons à nous-mêmes. C'est pour cela que le Fils de Dieu qui voulait, à quelque prix que ce fût, nous convaincre de la force et de la grandeur de son amour et mériter par là le nôtre, après nous avoir fait tant de bien et s'être donné lui-même à nous, a cru que cela ne suffisait pas, s'il ne nous en convainquait en se soumettant pour nous aux tourments les plus horribles et à la mort la plus cruelle. (*Le même*).

[Le Père nous aime à mesure que nous aimons le Fils]. — Notre bonheur, et pour le temps et pour l'éternité, dépend de l'amour de Jésus-Christ, puisque c'est le moyen le plus assuré pour mériter l'amour du Père éternel, qui ne nous aime qu'autant que nous aimons son Fils, comme le Sauveur nous en assure lui-même : *Ipse enim Pater amat vos, quia vos me amastis* (Joan. xvi, 27) ; qui ne nous donne des grâces qu'en sa seule considération, et à proportion de l'attachement que nous avons pour lui : et qui a attaché notre bonheur éternel à la conformité que nous avons avec lui : *Quos scivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Fili sui* (Rom. viii, 29). On peut donc dire que l'amour envers la personne sacrée de Notre-Seigneur Jésus-Christ est en même temps et la cause la plus efficace, et la marque la plus visible, et le gage le plus assuré de notre prédestination. Aimons donc, encore un coup, Jésus-Christ, si nous nous aimons nous-mêmes ; aimons-le du moins par intérêt, si nous ne sommes pas encore assez équitables pour l'aimer par raison, ou assez désintéressés pour l'aimer par pure charité. Malheur à nous si nous vivons, mais plus grand malheur encore si nous mourons sans avoir aimé Jésus, puisque S. Paul a prononcé anathème, et pour le temps et pour l'éternité, contre ceux qui n'aiment pas Jésus-Christ : *Si quis non amat Dominum* Jesum-Christum, *sit anathema* (I Cor. xvi, 22) ! Mais pourquoi prononcer anathème contre ces malheureux ? ne le prononcent-ils pas eux-mêmes, en se séparant volontairement de Jésus ? car y a-t-il une excommunication plus terrible que cette séparation ? et n'en sont-ils pas assez séparés dès là qu'ils ne lui sont pas unis ? et ne cessent-ils pas de lui être unis dès-là qu'ils ne l'aiment pas ? Ah, Sauveur du monde, je consens à être banni du cœur et de l'esprit de tous les hommes, privé de tous les plaisirs et de tous les biens de la vie, pourvu que je ne sois point banni de votre cœur, ni séparé de vous ! (*Le même*).

[Jésus souverainement aimable]. — JÉSUS-CHRIST étant véritablement DIEU a par conséquent la beauté, la bonté, la sagesse, la sainteté, l'amabilité, en un mot, toutes les perfections dans un degré infini ; nous trouvons donc en lui de quoi satisfaire nos désirs, quelque vastes et quelque ambitieux qu'ils soient ; de quoi contenter notre esprit, quelque loin qu'il porte ses pensées ; enfin de quoi remplir cette capacité infinie qui ne peut être remplie d'aucun bien créé, d'aucun bien fini. Où trouverions-nous pareille chose ailleurs ? D'un autre côté, JÉSUS-CHRIST est homme aussi, et en prenant une nature semblable à la nôtre, il rend sensibles ces beautés, ces perfections, ces amabilités divines ; il les accommode à notre faiblesse, et les proportionne à nos sens, Comment pouvons-nous donc nous empêcher d'aimer JÉSUS-CHRIST, quelque grossiers, quelque matériels, quelque attachés aux sens que nous soyons, puisque nous avons dans cet Homme-DIEU, pour terme de notre amour, un objet qui est tout à la fois divin et humain, spirituel et sensible, et qui peut par conséquent contenter et notre esprit et notre cœur, et notre raison, et nos sens, et qui doit attirer tout ensemble notre respect et notre amour, notre estime et notre tendresse ? D'où vient donc qu'il ne nous attire pas ? C'est qu'il y a dans la malice de l'homme et dans l'insensibilité de son cœur pour JÉSUS-CHRIST, aussi bien que dans la bonté de DIEU et dans son amabilité, quelque chose d'incompréhensible. (*Association pour demander l'amour de Notre-Seigneur*).

[Toutes les affections peuvent se réunir en Jésus]. — DIEU s'est fait homme, dit S. Augustin, afin que l'homme qui est composé de deux parties si différentes, dont l'une est toute spirituelle et l'autre toute matérielle, trouvant dans un DIEU-Homme tout ce qui pouvait faire la félicité des deux parties de son être, ne fût point obligé, en partageant son cœur, de partager son amour entre DIEU et la créature ; mais que, trouvant dans l'humanité de JÉSUS-CHRIST de quoi occuper saintement ses passions et contenter ses sens, et dans sa divinité, de quoi satisfaire son esprit et contenter son cœur, il établît tout son bonheur dans lui, et mît toute sa félicité à l'aimer. Hé quoi ! si un trait de beauté, si la moindre perfection qui se trouve dans une misérable créature est capable d'éblouir nos yeux, de surprendre notre esprit, de charmer notre cœur jusqu'à une espèce d'enchantement ; comment peut-il se faire que la réunion de toutes les beautés, de toutes les perfections divines et humaines qui se trouvent dans vous, mon aimable Sauveur, ne soit pas capable de contenter notre cœur, de mériter notre amour ? Est-ce folie ? est-ce aveuglement ? est-ce insensibilité ? ou plutôt ne sont-ce point ces trois choses ensemble. En vérité, quand nous ne pouvons pas plus nous défendre d'aimer ce qui est aimable, que de voir ce qui est visible, quand JÉSUS-CHRIST a tout fait pour se rendre aimable, ou plutôt, quand il est aimable, n'est-il pas étrange qu'il soit presque le moins aimé de tous les êtres ? C'est cet

aveuglement pitoyable que le prophète avait prévu, et qu'il déplorait avec ces touchantes paroles : *Obstupescite, cœli, super hoc, et portæ cœli, desolamini* (Jerem. II, 12) ; cieux, épouvantez-vous, et vous, portes du ciel, soyez dans la désolation, en voyant les deux horribles fautes où l'aveuglement de mon peuple l'a fait tomber ! Il m'a abandonné, moi qui suis une source d'eau vive, dans laquelle il pouvait boire à longs traits et étancher sa soif avec plaisir ; et il est allé chercher des eaux bourbeuses. On ne conçoit pas cette étrange insensibilité, cet horrible désordre; et cependant les hommes s'en rendent coupables tous les jours. Voilà le mal qui fait gémir les âmes dans lesquelles règne l'amour de Notre-Seigneur, et que nous-mêmes nous pleurerions amèrement, si nous n'avions part à cette insensibilité (*Le même*).

[Comme Dieu et comme homme, Jésus est souverainement aimable]. S. Jean, parlant de l'amour que le Sauveur a eu pour les hommes, dit qu'il l'a porté jusqu'à l'excès : *Cùm dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos* (Joan. XIII, 1). En effet, si nous regardons JÉSUS-CHRIST comme DIEU, n'est-ce pas nous avoir aimés jusqu'à l'excès que de n'avoir jamais été un seul moment pendant toute l'éternité sans penser à nous, sans s'occuper de nous, sans nous aimer, mais d'un amour si efficace qui devait produire de si grands effets dans le temps. Si nous regardons ce même Sauveur en tant qu'homme, n'est-ce pas nous avoir aimés jusqu'à l'excès que d'avoir pensé à nous depuis le premier jusqu'au dernier moment de sa vie, de n'avoir pas fait le moindre mouvement qui n'ait été un mouvement d'amour pour nous, d'avoir donné sa vie et d'avoir souffert la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse pour ce sujet ? Certes, divin Sauveur, quand vous ne seriez pas aussi aimable que vous l'êtes en vous-même, quand vous ne nous auriez pas fait d'aussi grands biens, quand vous ne nous auriez pas délivrés d'aussi grands maux, pourrions-nous moins faire que de vous rendre amour pour amour, et de vous aimer au moins de toutes nos forces ? (*Le même*).

[Moyens d'aimer Jésus]. — L'un des grands moyens pour mériter l'amour de JÉSUS-CHRIST par-dessus toutes choses, c'est de le demander ; mais il ne faut pas croire qu'un don si précieux s'accorde aux dispositions froides et languissantes de ceux qui en connaissent peu le prix et la nécessité, qui sont peu convaincus de leur dureté et de leur insensibilité. La prière qui demande l'amour est déjà un commencement d'amour ; David nous l'enseigne quand il dit: *Os meum aperui, et attraxi spiritum* (Psalm. CXVIII, 31), j'ai ouvert la bouche, et j'ai attiré l'esprit divin, c'est-à-dire l'amour, car cet esprit est tout amour. Si nous éprouvions un véritable désir d'aimer JÉSUS-CHRIST, nous ne ferions point d'autres prières que celle-là. Pour qu'elle soit efficace néanmoins, il faut y joindre un second moyen qui est de méditer souvent les perfections, les mystères, les maximes, les exem-

ples, et les actions de JÉSUS-CHRIST. C'est une erreur dans laquelle tombent souvent des personnes de vertu, dit Ste Thérèse, de croire que la personne sacrée de JÉSUS-CHRIST n'est pas un objet assez élevé pour leur vertu, comme s'il y avait quelque chose de plus grand que le Fils de DIEU. S. Paul en faisait toute son étude ; il croyait avancer dans l'amour de JÉSUS-CHRIST, à mesure qu'il avancerait dans la connaissance de ses divines perfections ; il ne désirait autre chose pour les fidèles que de préférer à toutes les connaissances celle de JÉSUS-CHRIST, et de se remplir de ces richesses incompréhensibles, persuadé qu'elles conduisent à l'amour. (*Le même*).

JÉSUS-CHRIST est dans l'Eucharistie avec toutes ses perfections et toutes ses grâces. C'est là que les fidèles puisaient autrefois cette ardeur de mourir qui étonnait les tyrans et les bourreaux ; c'est là que nous puiserons encore comme à leur source toutes les faveurs du ciel dont nous pouvons avoir besoin. Communier souvent est donc un moyen très-puissant d'obtenir le don de l'amour ; JÉSUS-CHRIST nous l'affirme dans les termes les plus formels : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui. Comme mon Père qui m'a envoyé est vivant et que je vis pour mon Père, de même celui qui me mange vivra aussi pour moi.* (Joan. VI, 57, 58). N'est-ce pas dans l'Eucharistie que se produit ce grand effet ? L'amour répandu par parties dans les autres mystères, n'est-il pas réuni dans celui-ci comme dans son centre ? C'est là où ce divin soleil de justice ramasse tous ses rayons, et où il n'est pas possible de se défendre de sa chaleur : *Nec est qui se abscondat à calore ejus* (Psalm. XVIII, 7). Un autre moyen pour obtenir l'amour du Sauveur est de s'adonner à l'exercice de sa divine présence. Il faut, comme un aigle, se dégager des choses terrestres, et adorer JÉSUS-CHRIST dans le sein de son Père, s'abîmer avec lui dans ces lumières inaccessibles, descendre avec lui du ciel sur la terre, pour le contempler se faisant homme dans les chastes entrailles de la plus pure de toutes les Vierges. Là il faut considérer et sa grandeur, et ses humiliations qui n'ont point d'autre principe que son amour ; il faut, avec les mages et les pasteurs, se prosterner dans l'étable, et croire qu'on l'y voit encore, pour nous inviter à l'aimer ; il faut le suivre dans ses courses et dans tous ses voyages, s'abandonner aux transports de l'admiration avec les Apôtres à la vue de ses prodiges, protester avec S. Pierre qu'on l'aime plus que toutes choses : *Etiam, Domine, tu scis quia amo te.* (Joan. XXI, 16).

Tout ce qui est écrit n'est-il pas écrit pour notre instruction, dit S. Paul; c'est donc pour nous que le SAINT-ESPRIT a formé dans le cœur des premiers saints, ces gémissements ineffables qui demandent et obtiennent l'amour; c'est pour nous qu'il a dicté ces affections et ces soupirs dont ils se sont servis pour marquer leur amour à JÉSUS-CHRIST. Ainsi DIEU ne nous commande pas seulement de l'aimer, il ne promet pas seulement de nous donner cette

grâce ; mais il nous fournit encore les termes et les paroles pour lui témoigner notre amour. Il faut donc se rendre propres les expressions des saints sur ce sujet, et répéter souvent avec un prophète que nous ne mettrons notre joie et notre bonheur qu'en JÉSUS-CHRIST : *Ego autem in Domino gaudebo, et exultabo in Deo Jesu meo* (Habacuc. III, 18) ; il faut dire avec David : Que désiré-je au ciel et sur la terre, sinon vous, ô mon JÉSUS, qui serez tout mon bien pendant toute l'éternité : *Quid mihi est in cœlo, et à te quid volui super terram*, DEUS *cordis mei et pars mea*, DEUS *in æternum* ? (Psalm. LXXII, 25); il faut dire avec S. Paul en s'unissant aux transports de son amour : Je ne fais profession de savoir autre chose que JÉSUS-CHRIST : *Non judicavi me scire aliquid, nisi Jesum Christum* (I Cor. II, 2) ; je m'estime heureux de tout perdre, pourvu que je gagne JÉSUS-CHRIST : *Omnia detrimentum feci, ut Christum lucrifaciam* (Philipp. III, 8). Ces sentences doivent être familières; on doit les lancer comme des traits qui n'étant pas affaiblis par des distractions frivoles, s'élèvent comme un parfum agréable jusqu'au trône de la majesté de DIEU. (**Le P. Saint-Jure**, *de la connaissance et de l'Amour de* JÉSUS-CHRIST, *passim*).

[On avance peu dans la vertu parce qu'on n'aime pas Jésus]. — D'où vient, à votre avis, que plusieurs personnes, avec quantité de pratiques très-bonnes qu'elles observent, avec des mortifications quelquefois excessives qu'elles embrassent, avec des oraisons fort assidues et, ce semble, fort élevées auxquelles elles s'appliquent ; d'où vient, dis-je, qu'elles rampent néanmoins toute leur vie, avancent très-peu dans la vertu, et croupissent même dans des fautes considérables ? Cela vient sans doute de ce qu'elles ne s'affectionnent et ne s'appliquent pas assez à la personne sacrée de JÉSUS-CHRIST, qu'elles n'étudient pas assez sa vie, ses vertus, ses exemples, et ses maximes; qu'elles ne méditent et ne pénètrent pas assez ses mystères, ses grandeurs, ses mérites, ses bienfaits, et les obligations qu'elles lui ont? Elle sont loin d'imiter la conduite de S. Paul, qui protestait hautement qu'il ne voulait ni étudier, ni apprendre, ni savoir autre chose que JÉSUS-CHRIST; et il avait si bien réussi qu'il s'était comme transformé en JÉSUS-CHRIST, et ne vivait plus que pour lui et par lui, et n'était plus animé que de son esprit. Heureux si nous devenons les disciples de ce grand maître, et plus heureux si nous pratiquons ses divines leçons. *(Association pour demander l'amour de* JÉSUS-CHRIST).

[Aimons Jésus comme un bien propre]. — Nous devons aimer le Sauveur comme un bien qui est à nous. C'est une loi que la nature, la raison, et l'amour-propre nous imposent, de nous aimer nous-mêmes et ensuite tout ce qui est à nous. Or puisque JÉSUS est tout à nous, puisque nous le devons compter au nombre de nos biens, nous devons donc l'aimer et par intérêt, et par une espèce d'amour-propre, qui dans cette seule rencontre n'est

point déréglée ; nous devons, puisqu'il se donne tout à nous, nous donner entièrement à lui, et sans réserve. Si nous avions tous les empires du monde, toutes les vies de toutes les créatures à lui offrir et à lui consacrer, lui paierions-nous assez ce qu'il nous donne, quand il se donne à nous? lui donnerions-nous quelque chose qui valût un DIEU? Ce que nous sommes, ce que nous possédons est si peu de chose, et nous ne voulons pas le lui donner tout entier ! quand nous aurions un million de cœurs plus embrasés que tous ceux des Séraphins à lui donner, lui donnerions-nous autant qu'il nous a donné ? nous n'avons qu'un misérable cœur languissant, froid, imparfait ; et nous ne voulons pas le donner tout entier à JÉSUS-CHRIST, et nous voulons le partager entre lui et de misérables créatures : quelle injure ! (*Le même*).

FIN DU TOME DIXIÈME.

TABLE

DU DIXIÈME VOLUME

DEUXIÈME PARTIE. — MYSTÈRES.

La Résurrection du Sauveur.

Pages

Avertissement 1
§ I. — Desseins et Plans. . . . 2
§ II. — Les Sources. 11
§ III. — Passages, exemples et applications de l'Ecriture. 15
Exemples tirés de l'Ancien et du Nouveau-Testament. 17
Applications de quelques passages de l'Ecriture. 21
§ IV. — Pensées et passages des SS. Pères. 30
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. 33
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs 43

—

Plaies de Notre-Seigneur.

Avertissement. 70
§ I. — Passages de l'Ecriture. 71
§ II. — Les Sources 79
§ III. — Pensées et passages des SS. Pères. 80
Exemples tirés de l'Ancien et du Nouveau-Testament. 81
Applications de quelques passages de l'Ecriture. 84
§ IV. — Pensées et passages des SS. Pères. 94
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie. 98
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs 103

—

Mystère de la Croix. — *Fête de l'invention et de l'exaltation de la Croix.*

Avertissement. 119
§ I. — Desseins et Plans. . . . 120
§ II. — Les Sources. 131
§ III. — Passages, exemples et applications de l'Ecriture. 133
Exemples tirés de l'ancien et du Nouveau-Testament. 135
Applications de quelques passages de l'Ecriture. 138
§ IV. — Pensées et passages des SS. Pères. 145
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie 149
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs 155

Pages

Mystère de l'Ascension.

Avertissement 176
§ I. — Desseins et Plans. . . . 177
§ II. — Les Sources. 186
§ III. — Exemples, Figures, prophéties, etc 188
Exemples tirés de l'Ancien et du Nouveau-Testament 190
Applications de quelques passages de l'Écriture. 194
§ IV. — Passages et pensées des SS. Pères. 201
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie 204
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs 212

—

Descente du Saint-Esprit.

Avertissement 236
§ I. — Desseins et Plans. . . . 237
§ II. — Les Sources. 248
§ III. — Passages, exemples et applications de l'Écriture. 252
Exemples tirés de l'Ancien et du Nouveau-Testament 255
Applications de quelques passages de l'Écriture 261
§ IV. — Passages et pensées des SS. Pères. 270
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie 273
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs 286

—

Mystère de la Trinité.

Avertissement 307
§ I. — Desseins et Plans. . . . 308
§ II. — Les Sources. 317
§ III. — Passages, exemples et applications de l'Écriture 319
Exemples tirés de l'Ancien et du Nouveau-Testament 320
Applications de quelques passages de l'Écriture 325
§ IV. — Pensées et passages des SS. Pères. 331
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie 333
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs 345

—

Mystère de l'Eucharistie. — *Comme sacrifice.*

Avertissement 364
§ I. — Desseins et Plans. . . . 365
§ II. — Les Sources 373
Exemples tirés de l'Ancien et du Nouveau-Testament 380
Applications de quelques passages de l'Écriture 386
§ IV. — Passages et pensées des SS. Pères. 397
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie 403
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs. 425

—

Mystère de l'Eucharistie — *Comme sacrement.*

Avertissement 454
§ I. — Desseins et Plans. . . . 455
Desseins pour une Octave. 465
§ II. — Les Sources. 478
§ III. — Passages, exemples et

Pages

applications de l'Écriture. 482
Exemples tirés de l'Ancien et du Nouveau-Testament. 483
Applications de quelques passages de l'Écriture 491
§ IV. — Passages et pensées des SS. Pères 502
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie 508
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs 525

—

De la Divinité et des grandeurs de Jésus.

Avertissement 567
§ I. — Desseins et Plans. . . . 568
§ II. — Les Sources. 577
§ III. — Passages, exemples et applications de l'Écriture. 582
Figures prophétiques de l'Homme-Dieu dans l'ancien et le Nouveau-Testament. 587
Applications de quelques passages de l'Écriture 594
§ IV. — Passages et pensées des SS. Pères. 599
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie 602
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs 620

—

De l'amour et de l'imitation du Sauveur du monde.

Avertissement 646
§ I. — Desseins et Plans . . . 647
§ II. — Les Sources 657
§ III. — Passages, exemples et applications de l'Écriture. 660
Figures prophétiques de l'Homme-Dieu dans l'Ancien et le Nouveau-Testament . . . 662
Applications de quelques passages de l'Écriture 669
§ IV. — Passages, et Pensées des SS. Pères. . . . 675
§ V. — Ce qu'on peut tirer de la Théologie 678
§ VI. — Endroits choisis des Livres spirituels et des Prédicateurs 685

SAINT-QUENTIN, IMP. J. MOUREAU.